

L'ÉGLISE :

UNE ESQUISSE DE SON HISTOIRE PENDANT VINGT SIÈCLES

Adrien Ladrière

Table des matières:

Avant-propos.....	- 6 -
Les premiers siècles.....	- 7 -
Les temps apostoliques (1 ^{er} siècle).....	- 7 -
Ce qu'est l'Eglise.....	- 7 -
Commencement de l'Eglise.....	- 9 -
Les premières prédications.....	- 11 -
Les premières persécutions.....	- 13 -
La vie des premiers chrétiens.....	- 16 -
La première introduction du mal.....	- 19 -
Le premier martyr.....	- 20 -
La première persécution – L'Assemblée s'étend hors de Jérusalem.....	- 22 -
Saul de Tarse – Le grand persécuteur qui devient l'apôtre des nations.....	- 25 -
Conversion de Saul.....	- 28 -
Pierre ouvre aux nations la porte du royaume des cieux – Histoire de Corneille.....	- 30 -
Pierre retourne à Jérusalem, son emprisonnement et sa délivrance.....	- 34 -
Les premiers missionnaires parmi les païens - Antioche.....	- 37 -
Le premier voyage missionnaire de Paul – Son séjour en Chypre.....	- 39 -
Prédication à Antioche de Pisidie.....	- 42 -
Évangélisation à Iconium, Lystré et Derbe.....	- 45 -
Les croyants d'entre les nations ne sont pas astreints à observer la loi de Moïse.....	- 48 -
Second voyage missionnaire de Paul – L'Évangile porté en Europe.....	- 51 -
Travaux de Paul à Philippiques – Histoire de Lydie.....	- 53 -
Travaux de Paul à Philippiques – Conversion du géolier.....	- 55 -
Travaux de Paul à Thessalonique et à Bérée.....	- 58 -
Paul à Athènes.....	- 60 -
Paul à Corinthe.....	- 62 -
Travaux de Paul à Ephèse.....	- 68 -
L'émeute populaire à Ephèse – La fraction du pain.....	- 73 -
Les adieux de Paul à l'assemblée d'Ephèse.....	- 75 -
Paul, prisonnier, est envoyé à Rome.....	- 77 -
La fin des apôtres Paul et Pierre.....	- 81 -
La première persécution générale des chrétiens.....	- 83 -
La destruction de Jérusalem.....	- 87 -
L'apôtre Jacques.....	- 96 -
Jean, le disciple bien-aimé.....	- 98 -
Les épîtres du Seigneur aux sept assemblées d'Asie.....	- 101 -

La personne du Seigneur	- 101 -
Ephèse, Smyrne et Pergame.....	- 104 -
Thyatire.....	- 108 -
Sardes	- 116 -
Philadelphie	- 120 -
Laodicée.....	- 124 -
La fin du premier siècle	- 127 -
L'ère des persécutions	- 130 -
Les Chrétiens sous Trajan – Lettre de Pline et de Trajan	- 130 -
Martyre d'Ignace	- 133 -
Justin Martyr	- 136 -
La persécution en Asie Mineure et le martyr de Polycarpe.....	- 139 -
Les martyrs de Lyon et de Vienne vers l'an 177.....	- 141 -
Les martyrs de Carthage vers l'an 202	- 143 -
Répit dans les persécutions.....	- 146 -
Persécution sous Décius.....	- 148 -
La dernière grande persécution sous dioclétien.....	- 153 -
Les apologies du christianisme.....	- 157 -
Attaques contre le christianisme	- 159 -
Attaques venues du dehors.....	- 159 -
Attaques venues du dedans	- 162 -
Les Saintes Ecritures.....	- 164 -
Propagation du christianisme	- 170 -
Le culte chez les chrétiens durant l'ère des persécutions	- 173 -
Comment on était reçu au nombre des fidèles	- 175 -
Le gouvernement de l'Eglise	- 178 -
L'incorporation au monde	- 180 -
L'Eglise s'associe au monde sous Constantin.....	- 180 -
Arius et l'arianisme	- 184 -
Le concile de Nicée.....	- 187 -
Athanasie	- 189 -
L'Eglise au Moyen Âge.....	- 193 -
Croissance de la chrétienté.....	- 193 -
L'origine et le commencement de la vie monacale	- 193 -
Ambroise, Evêque de Milan (de l'an 374 à 397)	- 198 -
Jean Chrysostome et son temps (De l'an 347 à 407)	- 203 -
Quelques hommes remarquables de l'église d'orient.....	- 221 -
Quelques hommes remarquables de l'église d'occident.....	- 223 -
Hilaire de Poitiers	- 223 -
Jérôme	- 225 -
Augustin.....	- 230 -
Le pape Léon 1 ^{er} , dit le Grand	- 242 -
Le christianisme introduit en Ecosse et en Irlande	- 244 -
Grégoire le Grand.....	- 250 -
La mission d'Augustin en Angleterre et ses suites.....	- 252 -

Rome triomphe en Angleterre	- 256 -
Nestorius et les Nestoriens	- 259 -
Eutychès et les Arméniens	- 264 -
Des diverses formes religieuses	- 270 -
Mahomet et sa religion	- 273 -
L'Église Romaine et sa Domination.....	- 276 -
La papauté.....	- 277 -
Le papisme	- 282 -
Les sacrements dans l'église romaine	- 282 -
La confirmation et le pénitence	- 284 -
L'extrême-onction, l'ordre et le mariage	- 288 -
Le culte de la vierge.....	- 290 -
L'invocation des saints.....	- 295 -
Les reliques et le culte des images	- 298 -
Le Purgatoire	- 300 -
Les indulgences.....	- 303 -
L'inquisition	- 305 -
Les Témoins de la vérité pendant les siècles de ténèbres.....	- 310 -
Les pauliciens	- 313 -
Les témoins de la Vérité en occident	- 316 -
Pierre Valdo	- 321 -
Les Albigeois, Pierre de Brueys et Henri de Lausanne.....	- 323 -
Les précurseurs de la réformation	- 330 -
Wiclef.....	- 331 -
Les Lollards	- 339 -
Jean Huss	- 344 -
Les indulgences en Bohême	- 353 -
Huss devant le concile de Constance	- 356 -
Jean Huss, sa condamnation et sa mort.....	- 360 -
Jérôme de Prague.....	- 362 -
Les Hussites	- 364 -
La guerre des Taborites	- 364 -
L'unité des frères	- 367 -
L'Unité des frères à l'époque de la réformation (*)	- 372 -
Ruine des églises des Frères de Bohême.....	- 376 -
Quelques détails sur les descendants des Frères de Bohême et de Moravie jusqu'à la fondation de Herrnhut.....	- 381 -
Les temps modernes	- 392 -
La réforme et ses suites.....	- 392 -
La Réforme dans les pays de langue Allemande.....	- 392 -
Martin Luther	- 392 -
L'Allemagne au 17° et au 18° siècle — Les Piétistes et les Moraves.....	- 417 -
La Réforme en Suisse Allemande — Ulrich Zwingli	- 424 -
La Réforme dans les autres cantons de la Suisse Allemande	- 439 -
La Réforme dans les pays de langue Française	- 446 -

Les débuts de la Réforme en France	- 446 -
Jean Calvin	- 453 -
Les Réformés en France depuis la mort de François Ier (1547) jusqu'à l'Édit de Nantes (1598)..	- 470 -
Les Réformés en France aux 17° et 18° siècles.....	- 477 -
La Réforme en Suisse Romande	- 483 -
La Restauration Catholique.....	- 491 -
Le Concile de Trente	- 491 -
Les Jésuites	- 493 -
La Réforme dans les autres pays d'Europe	- 498 -
Pays de langue Anglaise	- 498 -
Dans les autres pays d'Europe.....	- 515 -
L'Église au 19° siècle et dans le premier tiers du 20° siècle	- 524 -
Avant le cri de minuit	- 524 -
Ce qui demeura méconnu par les Réformateurs	- 525 -
Le 18° siècle	- 525 -
Les symptômes du Réveil	- 527 -
Le Réveil : I Le retour à la foi de l'Évangile.....	- 528 -
Dans les pays anglo-saxons	- 528 -
Le Réveil en Suisse.....	- 529 -
Le Réveil en Allemagne.....	- 534 -
En Scandinavie.....	- 535 -
Aux Pays-Bas.....	- 535 -
Le Réveil en France.....	- 536 -
Conclusion	- 540 -
Le Réveil : II. - L'Église selon l'Écriture	- 540 -
L'attente du retour de Christ.....	- 540 -
Prise de conscience de la vocation de l'Église	- 541 -
Les « Frères ».....	- 543 -
Extension du mouvement	- 546 -
Les fondements mis en cause.....	- 555 -
À travers les temps fâcheux	- 558 -
Quelques aspects de la chrétienté du Réveil au premier tiers du 20° siècle.....	- 560 -
L'Église romaine	- 560 -
Perte de son autorité temporelle.....	- 560 -
Affermissement de son pouvoir spirituel	- 561 -
Gains en adeptes	- 561 -
Protestantisme et Ritualisme.....	- 562 -
Le Modernisme	- 564 -
Les Sectes	- 566 -
Quelques rayons de lumière	- 567 -
Les missions	- 567 -
En Russie.....	- 568 -
Des réveils.....	- 569 -
La mission intérieure de Chine	- 571 -

L'Armée du Salut	- 571 -
Oeuvres diverses	- 571 -
Conclusion.....	- 573 -
Quelques documents relatifs aux débuts des « Frères ».....	- 574 -
Une lettre de J.G. Bellett sur le commencement de l'histoire des frères.....	- 574 -
Lettre du Dr. Edward Cronin (de juillet 1871).....	- 578 -
Quelques souvenirs de J. B. Stoney.....	- 580 -
Notes de J.N.D. (1868) à propos d'un article sur « les Frères de Plymouth » paru dans l' « Appleton's American Encyclopedia ».....	- 581 -
Deux lettres de J.N.D. dans les premiers temps de l'œuvre en Irlande.....	- 582 -
Lettre des frères de l' « Église de Bourg du Four » à leurs pasteurs.....	- 585 -
Conclusion de : Coup d'œil sur divers principes ecclésiastiques et Examen des fondements sur lesquels on veut asseoir les institutions de l'Église de Dieu sur la terre — Réponse à divers écrits, par J.N. Darby, Genève, 1848, 155 p.....	- 586 -
À propos de la formation des Églises libres	- 588 -
Fragment de lettre de G.V.Wigram.....	- 589 -
Quelques lettres de la fin de J.N.D.....	- 590 -
Appendice.....	- 592 -
Bref regard sur la chrétienté actuelle	- 592 -
Le mouvement œcuménique	- 592 -
L'Église romaine	- 593 -
Liberté religieuse et déchristianisation.....	- 594 -
Diffusion de la Bible et évangélisation.....	- 595 -
Mondanisation du christianisme.....	- 596 -
Les sectes	- 596 -
Science et foi	- 596 -
Conclusion.....	- 597 -

AVANT-PROPOS

L'ouvrage dont nous présentons une édition augmentée est un ensemble composite.

La partie la plus étendue, savoir tous les chapitres qui vont jusqu'à la Réforme exclusivement, a été rédigée il y a plus d'un siècle par Adrien LADRIERRE à l'intention de la jeunesse. Le texte en parut mois par mois de 1887 à 1903 dans le périodique « La Bonne Nouvelle annoncée aux enfants » sous le titre « L'Église ou l'Assemblée, son histoire sur la terre ». L'auteur y exposait, dans un langage accessible à tous, les caractères essentiels de cette Église et retraçait quelques circonstances marquantes de sa carrière. Il n'avait nullement pour objet une étude rigoureuse, ni une relation suivie et complète : il voulait avant tout faire ressortir, au cours des siècles, la continuité de l'œuvre de Dieu en grâce, face au travail décevant des hommes. A. Ladrierre mourut en 1902, laissant cette esquisse inachevée. Ce qu'il avait publié fut édité, en trois tomes, sous le même titre que dans la Bonne Nouvelle.

Une continuation ne devait être donnée à ce travail qu'après plus de trente ans, par un quatrième tome qui parut en 1937. La Réforme avec ses suites y était traitée par le professeur Édouard RECORDON, et un important chapitre terminal, dû à Philippe TAPERNOUX, dégagait les grandes lignes depuis la fin du 18^e siècle.

L'œuvre ainsi complétée fit en 1959 l'objet d'une nouvelle édition en deux volumes, sous un titre légèrement modifié : « L'Église, une esquisse de son histoire pendant vingt siècles ».

La présente édition n'apporte que peu ou pas de retouches au plus grand nombre de chapitres. On a estimé préférable de laisser à peu près intact le texte de A. Ladrierre, malgré soit des longueurs soit des lacunes auxquelles des lecteurs peuvent être sensibles : son cachet de simplicité et de ferveur, son insistance, pleine de sérieux et d'affection, sur les vérités fondamentales du christianisme, sont propres à toucher et à instruire bien d'autres que les enfants auxquels il était destiné.

Il a paru, en revanche, utile de faire du dernier chapitre une partie distincte. Tout en respectant la structure, le fond, et une grande partie du texte, nous avons insisté un peu plus sur la grande action de réveil opérée par l'Esprit de Dieu dans la première moitié du 19^e siècle et qui correspond, à n'en pas douter, au Cri de minuit de Matthieu 25.

Pas plus que dans le reste du livre on ne cherchera là une histoire au sens rigoureux du terme. Les faits en seraient, d'ailleurs, difficiles à rassembler. Du moins pourra-t-on tenir pour assuré qu'il a été fait appel au plus grand nombre possible de sources offrant les plus sérieuses garanties. Le caractère même de cet ouvrage impliquait que les références bibliographiques soient réduites à l'extrême. Les lecteurs curieux du passé regretteront de ne pas avoir plus de détails sur les ouvriers que le Seigneur employa alors, et, certes, nous avons à nous souvenir de nos conducteurs ! Mais notre but essentiel a été d'aider quiconque cherche la vérité à mieux saisir l'importance et le sens de ce que Dieu opéra par eux. Nous pensons surtout aux jeunes générations de croyants, désirant les voir prendre pleinement conscience du « témoignage de notre Seigneur » qu'à leur tour elles sont appelées à porter en attendant Sa prochaine venue. Dieu veuille bénir à cet effet ce trop succinct exposé de la façon dont nos devanciers ont été amenés à prendre la place que la Parole de Dieu leur indiquait. Quelques extraits de leurs lettres et publications, que nous donnons ensuite, permettront de prendre avec ceux du tout début un contact plus étroit que ne le feraient bien des biographies.

Pour la période tout à fait récente, on s'est borné à un bref Appendice, simple coup d'œil sur l'état de la chrétienté dans les temps où tout semble dire au fidèle : « Le Seigneur vient ».

Août 1971 André Gibert

LES PREMIERS SIÈCLES

LES TEMPS APOSTOLIQUES (1^{ER} SIÈCLE)

CE QU'EST L'ÉGLISE

Le Nouveau Testament nous raconte l'histoire de Celui qui vint du ciel sur la terre et fut ici-bas d'abord un petit enfant dans la faiblesse et la pauvreté, puis un homme rempli de grâce et de bonté, faisant du bien à tous, mais qui fut méconnu, méprisé, rejeté, accablé d'opprobre, et enfin cloué sur une croix où il mourut. C'était Jésus, le Fils bien-aimé de Dieu, venu pour nous sauver par ses souffrances et sa mort. Dieu le ressuscita d'entre les morts, puis il monta au ciel. Ce Jésus reviendra ; il prendra d'abord ses rachetés auprès de Lui, puis il établira son royaume sur la terre. Cette merveilleuse histoire se continue jusqu'au moment où le Seigneur Jésus remet le royaume à son Père, après que les morts ont été jugés devant le grand trône blanc. Alors il y a un nouveau ciel et une nouvelle terre où Dieu habite au milieu des bienheureux, et c'est pour l'éternité.

Je désire maintenant retracer une autre histoire ; l'histoire d'une chose bien précieuse au Seigneur Jésus et qui lui sera précieuse à jamais. C'est celle de l'Église ou l'Assemblée, car ces deux mots ont la même signification. L'apôtre Paul dit : « Christ a aimé l'Assemblée et s'est livré lui-même pour elle. Il la nourrit et la chérit » (Éphésiens 5:25, 29). Ces paroles nous montrent bien, n'est-ce pas, de quel prix est l'Église pour le cœur de Christ ? Lui-même la compare à une perle de très grand prix, et il nous dit que, pour l'acquérir, il a vendu tout ce qu'il avait, c'est-à-dire qu'il a renoncé à tout, même à sa propre vie (Matthieu 13:45-46).

Avant tout, nous avons à résoudre la question : Qu'est-ce que l'Église ? On nomme églises des édifices dans lesquels on se rassemble pour un service religieux. Mais nous ne trouvons pas ce nom ainsi appliqué dans la parole de Dieu. On appelle encore églises des ensembles de personnes qui ont les mêmes idées religieuses, les mêmes formes de culte et sont régies, dans ce but, par les mêmes règles ; ainsi on dit l'Église anglicane, l'Église baptiste, etc., mais l'Écriture ne parle de rien de semblable. Comme je le disais plus haut, le mot Église signifie Assemblée, et, dans la bouche du Seigneur comme dans les écrits des apôtres, cette expression désigne ou bien l'ensemble de tous les vrais croyants en tous lieux à un moment donné sur la terre ; ou bien l'ensemble de tous les saints ressuscités ou transmués et glorifiés, depuis la Pentecôte jusqu'au retour de Christ, c'est alors l'Assemblée complète ; ou bien encore l'ensemble des chrétiens qui se réunissaient dans une localité. Par exemple, quand l'apôtre Paul écrit à l'Église ou l'Assemblée de Dieu qui est à Corinthe, il s'adresse à tous les chrétiens de Corinthe ; lorsqu'il recommande de saluer l'Église ou l'Assemblée qui se réunit chez Nymphas ou chez Philémon, il parle des chrétiens qui s'assemblaient chez l'un ou l'autre de ces frères pour le culte. Mais quand il dit : « Christ a aimé l'Assemblée », c'est l'Assemblée complète, et lorsqu'il exhorte les anciens à paître « l'Assemblée de Dieu qu'il a acquise par le sang de son propre Fils », il veut dire tous les vrais croyants, lavés de leurs péchés dans le précieux sang de Christ, mais encore sur la terre (*).

(*) Lire les passages : 1 Corinthiens 1:2 ; Actes 20:28 ; Colossiens 4:15 ; Philémon 2 ; Éphésiens 1:22 ; 5:25. Dans ces deux derniers passages, il est question de l'Assemblée complète, dans le ciel.

Vous penserez peut-être qu'Abel, Noé, Abraham, Moïse, David, les prophètes, tous ces saints hommes, faisaient partie de l'Église. Non ; l'Église n'existait pas alors. C'étaient des justes qui croyaient Dieu et allaient leur chemin sur la terre en se confiant en Lui et en ses promesses, mais ils n'étaient pas de l'Église. Dieu a eu sur la terre un peuple qu'il a choisi du milieu des autres nations, qu'il aime toujours et qu'il rétablira dans le pays de la promesse, Israël, mais Israël n'est pas l'Église.

L'Église n'a jamais été nommée avant que le Seigneur en eût parlé quand il dit à Pierre : « Je bâtirai mon assemblée » (Matthieu 16:18). Elle est donc à Lui, mais elle n'était pas commencée. Ce n'est qu'après sa mort sur la croix et son entrée dans la gloire, que l'Église a pris naissance, et ce fut le jour de la Pentecôte, quand selon la promesse de Jésus le Saint Esprit fut descendu du ciel sur les disciples. C'est à l'apôtre Paul que Dieu a donné la révélation de tous les privilèges de l'Église. Auparavant, c'était un « mystère caché dès les siècles en Dieu » (Éphésiens 3:9 ; Colossiens 1:26). Les saints et les prophètes de l'Ancien Testament ne le connaissaient pas.

L'Église est une assemblée céleste que Dieu voulait avoir pour son Fils bien-aimé. Elle est appelée « l'Assemblée de Dieu, laquelle il a acquise par le sang de son propre Fils ». Elle se compose de ceux qui, ayant cru en Jésus mort, ressuscité et glorifié, sont lavés dans son sang. Ceux-là sont nés de Dieu ; Dieu leur donne son Saint Esprit ; ils sont ainsi unis les uns aux autres et à Christ dans le ciel, ayant tous la même vie que ce précieux Sauveur. Voilà pourquoi l'Église est appelée le corps de Christ, Lui-même en étant la tête (*). Chaque croyant est un membre de ce corps. Ce lien ne saurait être rompu ; c'est celui d'une vie céleste et impérissable, d'une vie qui est celle de Christ même. La parole de Dieu nous dit que le corps de Christ, ainsi formé par le Saint Esprit, est un. Il n'y a qu'un seul corps, comme il n'y a qu'un seul Esprit qui forme et anime le corps, et comme il n'y a aussi qu'une seule espérance pour tous les croyants, celle d'être avec le Seigneur dans le ciel. Alors le corps de Christ aura atteint la perfection.

(*) Éphésiens 1:22-23 ; 4:4, 15-16 ; 1 Corinthiens 12:13 ; Colossiens 1:18 ; Romains 12:4-5.

L'Église est aussi appelée la *maison de Dieu* ; elle est l'habitation de Dieu par le Saint Esprit qui y demeure et y manifeste sa présence. Elle est ainsi un temple saint qui s'élève et qui sera achevé et parfait dans la gloire (*). Dieu n'a pas maintenant d'autre maison, d'autre temple sur la terre où il soit adoré, bien que le corps de chaque croyant, parce que le Saint Esprit y habite, soit aussi appelé un temple (1 Corinthiens 6:19-20).

(*) 1 Timothée 3:15 ; Éphésiens 2:20-22 ; 1 Corinthiens 3:16-17.

Nous avons vu que le Seigneur Jésus est celui qui bâtit cette maison de Dieu, l'Assemblée. Mais toute maison est posée sur un fondement ; quel est celui de l'Église ? Un roc inébranlable : Jésus lui-même. Il est le seul fondement qui puisse être posé (1 Corinthiens 3:11). Quand Simon Pierre, instruit par le Père, eut fait cette belle confession : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant », le Seigneur lui dit que sur ce roc, cette vérité que Dieu avait révélée à Pierre, il bâtirait son assemblée (Matthieu 16:16-18). Et que voulaient dire les paroles de Pierre ? C'est qu'en Christ, le Fils du Dieu vivant, était la puissance de la vie, de la vie de Dieu contre laquelle la mort et Satan, qui a le pouvoir de la mort (Hébreux 2:14), ne peuvent absolument rien. Et le Seigneur déclare que la puissance de la mort et de Satan ne pourrait rien contre l'Église établie sur ce roc. Elle est vivante et indestructible comme Celui sur qui elle est fondée. Quelle sécurité pour ceux qui en font partie ! L'apôtre Pierre à qui avaient été adressées les paroles que le Seigneur prononce relativement à l'Église, et qui se rappelle avec tant d'affection tout ce qui était sorti de la bouche du Sauveur qu'il aimait, compare ceux qui croient en Christ et se confient en Lui à des pierres vivantes qui s'approchent du Seigneur et sont posées sur Lui, la maîtresse pierre de l'angle, vivante, élue et précieuse aux yeux de Dieu (1 Pierre 2:4-6). Ils sont unis à Lui par le lien indestructible de la vie de Dieu, et c'est ainsi que s'élève la maison de Dieu.

La parole de Dieu présente aussi l'Église comme l'*Épouse de Christ* (Éphésiens 5:24-27). Dieu avait donné Ève pour aide au premier homme, Adam ; et de même au second homme, Christ, il donne l'Église. Nous lisons dans la Genèse la belle histoire du serviteur d'Abraham qui alla au loin chercher une épouse pour Isaac (Genèse 24). De la même manière, le Saint Esprit vient chercher maintenant sur la terre une épouse pour Christ, et c'est l'Église. Il la forme de tous ceux qui, en croyant au Seigneur Jésus, abandonnent le monde, comme Rebecca sa patrie, pour s'attacher à Christ seul. C'est pour nous montrer combien elle est étroitement unie au Seigneur et combien elle Lui est chère, que

L'Église est représentée comme son Épouse, et est appelée la femme de l'Agneau. Il la prépare maintenant pour Lui-même, nous est-il dit ; il la sanctifie et la purifie pour se la présenter un jour glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, sainte et irrépréhensible. Et quand sera-ce ? Dans le ciel, quand, avec les transports d'une joie et d'une allégresse sans égales, les noces de l'Agneau seront célébrées (Apocalypse 19:7-9). Quel ravissement ! Heureux ceux qui seront là et y prendront part ! C'est en pensant à ce bonheur que l'Esprit et l'Épouse disent au Seigneur Jésus : « Viens ». Et Lui, qui aime l'Église, répond avec tendresse : « Je viens bientôt ».

Enfin l'Église est aussi représentée comme une *cité céleste* et glorieuse (Apocalypse 21:9-17). Mais elle ne sera telle que dans l'avenir, quand Christ aura établi son royaume. Maintenant, c'est pour l'Église le temps de l'humiliation et de la souffrance avec Christ et pour Christ. Mais alors la gloire de Dieu l'illuminera et fera resplendir sa beauté. Le trône de Dieu et de l'Agneau sera en elle. Elle sera le siège de l'autorité de Celui qui, autrefois couronné d'épines et crucifié, régnera alors sur l'univers, et elle régnera avec Lui. Ne vaut-il pas la peine de souffrir pour Christ en ayant l'espoir de régner avec Lui ?

Voilà comment la parole de Dieu nous présente l'Église. Elle nous dit aussi qu'elle durera éternellement. Quand les nouveaux cieux et la nouvelle terre où la justice habite, auront été établis, l'Église, sur cette nouvelle terre, sera l'habitation de Dieu au milieu des hommes sauvés (Apocalypse 21:1-4). Quelle glorieuse perspective pour les croyants d'être là dans cette éternité bienheureuse !

Mais cette Église aimée de Dieu et destinée à la gloire céleste est sur la terre. Elle doit y être le témoin de Christ pendant que Celui-ci est en haut, y faire briller la lumière céleste de la grâce et de la vérité, y marcher comme son Seigneur y a marché. Nous verrons ensemble son histoire comme la retrace la parole de Dieu, soit dans ce que nous en raconte le livre des Actes, soit dans ce que nous en disent les épîtres de l'Apocalypse. Ensuite, nous poursuivrons cette histoire telle que nous la trouvons dans les faits qui nous sont rapportés dans les documents humains, et nous apprendrons ainsi si elle a répondu à sa glorieuse vocation.

COMMENCEMENT DEL'ÉGLISE

Nous avons vu ce qu'est l'Église, si précieuse au Seigneur Jésus. Nous parlerons maintenant de sa naissance, c'est-à-dire de son commencement sur la terre.

Elle ne pouvait pas commencer avant que le Seigneur eût accompli son œuvre de grâce sur la croix, avant qu'il se fût livré pour elle, avant qu'elle eût été acquise par son précieux sang. Il fallait aussi que, par sa résurrection d'entre les morts, il eût été démontré qu'il était le Fils du Dieu vivant, la pierre vivante sur laquelle la maison de Dieu, l'Assemblée du Dieu vivant, devait être fondée. Et enfin, il était nécessaire, avant que l'Église pût commencer son existence, que le Seigneur Jésus fût monté au ciel auprès de son Père, pour envoyer de là le Saint Esprit promis.

Avant de souffrir, le Seigneur Jésus avait promis à ses bien-aimés disciples que le Père, après son départ, leur enverrait le Saint Esprit, le Consolateur, pour être avec eux éternellement (Jean 14:16-17, 26 ; 15:26 ; 16:7, 13). Nous savons aussi qu'après être sorti du tombeau, le Sauveur resta encore quarante jours sur la terre avec ceux qu'il aimait si tendrement, leur parlant des choses qui regardent le royaume de Dieu.

Mais le moment de remonter vers son Père était venu, et avant de quitter ceux qu'il laissait ici-bas, les ayant conduits hors de Jérusalem, il leur renouvela la promesse de leur envoyer le Saint Esprit, leur recommandant de ne pas quitter Jérusalem avant que cette promesse fût accomplie. Puis, comme il les bénissait, il fut élevé au ciel, une nuée le reçut et il disparut de devant leurs yeux. Il était allé dans la maison du Père ; il était allé s'asseoir à la droite de Dieu. C'est là qu'est maintenant notre

précieux Sauveur ; c'est là qu'il s'occupe de nous avec amour, c'est là qu'il attend le moment de venir chercher ses bien-aimés pour les introduire dans ce lieu de repos et de bonheur qu'il leur a préparé.

Les apôtres retournèrent donc à Jérusalem dans la chambre haute où ils demeuraient. C'est là que se réunissaient avec eux les disciples, parmi lesquels se trouvaient les femmes qui avaient suivi Jésus sur la terre, qui l'avaient vu crucifier et mettre au tombeau, et qui, étant venues pour l'embaumer, l'avaient vu ressuscité. Avec eux il y avait aussi Marie, la mère de Jésus, et ses frères qui, durant sa vie, ne croyaient pas en Lui.

Quelle heureuse compagnie que celle qui se trouvait assemblée dans cette chambre haute ! Point de savants, ni de riches, ni de grands de ce monde : c'étaient de pauvres pécheurs, des péagers et d'humbles femmes, mais c'étaient des croyants sauvés, des bien-aimés de Christ, aimés du Père comme Jésus lui-même. Ils attendaient, comme Jésus le leur avait recommandé, et, en attendant, que faisaient-ils ? Ils persévéraient d'un commun accord dans la prière, demandant, sans nul doute, au nom de Jésus, que le Père accomplît sa promesse. Bien que Dieu ne perde jamais de vue ce qu'il nous promet, il aime que nous le lui demandions.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre ; seulement dix jours. Une des grandes fêtes des Juifs était arrivée, celle de la Pentecôte. C'était un des trois jours solennels que Dieu avait lui-même établis dans l'année et dans lesquels il aimait à rassembler son peuple autour de Lui (Deutéronome 16:16). Les deux autres fêtes étaient celles de la Pâque et des Tabernacles ; la Pentecôte était entre les deux, environ cinquante jours après la Pâque. Une foule de Juifs de toutes nations étaient venus à cette occasion à Jérusalem ; des prosélytes, c'est-à-dire des étrangers désireux d'adopter la religion juive, les avaient accompagnés, et cette multitude remplissait la ville. Au milieu du bruit et du mouvement que produit toujours un grand concours de monde, il y avait une chambre retirée et paisible, cette chambre haute où se trouvaient réunies environ cent vingt personnes, celles dont nous avons parlé, dans une même pensée et dans une même attente. C'était une bien petite compagnie en comparaison de la multitude qui se pressait dans Jérusalem. Mais c'est sur ces quelques personnes assemblées, que les regards de Dieu étaient en ce moment arrêtés avec amour. Cela ne veut pas dire que Dieu n'aimât pas les autres et qu'il n'y eût pas dans cette grande foule venue pour la fête, des âmes pieuses, sincères, et qui étaient agréables à Dieu. Mais là, « tous ensemble dans un même lieu » étaient ceux qui avaient cru à Jésus, qui s'étaient attachés à Lui et l'avaient suivi, et le Père les aimait, car il aime ceux qui aiment son Fils, et il allait accomplir envers eux sa précieuse promesse.

Les disciples du Sauveur étaient donc rassemblés, occupés sans doute à prier, lorsque tout à coup se fit entendre du ciel un son, comme d'un souffle violent et impétueux, qui remplit toute la maison où ils se trouvaient. Et des langues, comme de feu, leur apparurent séparées les unes des autres et vinrent se poser sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis du Saint Esprit et se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer.

C'est ainsi que s'accomplit la promesse du Père. Jésus avait reçu en haut, de son Père, le Saint Esprit, et l'avait envoyé à ses disciples. L'Assemblée, l'Église, était commencée. Les croyants, déjà enfants de Dieu, étaient maintenant unis ensemble par ce lien du même Esprit que chacun avait reçu. Dieu avait sa maison sur la terre, son habitation où il était venu établir sa demeure par son Esprit. Ce n'était plus, comme le temple à Jérusalem, une maison de pierres ; celle-là était mise de côté : c'était une maison composée de pierres vivantes posées sur Christ, et de même que Dieu était venu autrefois dans le tabernacle et le temple au milieu de son peuple, mais dans une nuée, maintenant il venait dans un temple vivant pour y demeurer. Quelle grande et merveilleuse chose ! Et c'était alors aussi que le corps de Christ se formait de ses membres, c'est-à-dire de ceux qui croyaient en Lui, et qui étaient remplis du Saint Esprit. Alors encore l'Épouse de Christ qu'il chérit, mais qui ne sera manifestée que dans la gloire, commençait son existence sous l'action de l'Esprit Saint, et son voyage à travers le monde sous la conduite d'Éliézer. Ce n'était pas une nuée qui était venue comme au

temps des Israélites, mais une puissance du ciel qui remplissait les croyants, une puissance, celle de la parole divine qui, de même qu'un feu, pénétrait les âmes et jugeait tout ce qui n'était pas de Dieu.

Que voulait dire ce fait que les disciples baptisés du Saint Esprit parlaient des langues étrangères ? C'était une marque de la puissance de l'Esprit de Dieu en eux, qui devait frapper, de la manière la plus forte, ceux qui en seraient les témoins, comme nous le verrons ; c'était aussi une manifestation de la grâce de Dieu qui s'élevait au-dessus des barrières que le péché avait élevées, et qui venait s'adresser à tous les peuples.

Autrefois les hommes voulurent ériger la tour de Babel pour n'être pas dispersés sur la terre. Leur orgueil insensé fit que l'Éternel confondit leur langage. Que de maux résultèrent de ce péché, maux tels que la séparation et la haine de nation à nation ! La grâce de Dieu s'adresse maintenant à tous les hommes, pour les unir dans la foi et l'amour d'un même Sauveur ; et c'est pour les y appeler qu'elle distribuait aux disciples, par le Saint Esprit, ces langues diverses afin de parler à chacun de quelque nation qu'il fût.

LES PREMIERES PREDICATION

L'Église était fondée, Dieu avait maintenant sur la terre une habitation formée de pierres vivantes, un temple où il était présent. Mais l'Église ne devait pas se limiter à ces quelques personnes. Le Seigneur Jésus avait dit, en parlant du Saint Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en Lui : « Celui qui croit en moi... des fleuves d'eau vive couleront de son ventre » (Jean 7:38-39), c'est-à-dire qu'après avoir été bénis, eux-mêmes répandraient la bénédiction. Quel privilège de devenir comme des canaux qui communiquent la grâce de Dieu ! Chacun de ceux qui croient en Jésus, si jeune soit-il, peut jouir de ce privilège.

Le Seigneur voulait que les disciples fussent ces canaux de bénédiction, des ouvriers pour édifier l'Église. Aussi, avant de remonter au ciel, il leur avait commandé de prêcher la repentance et la rémission des péchés en son nom, à toutes les nations, en commençant par Jérusalem (Luc 24:47 ; Actes 1:8). Il envoyait d'abord le message de la grâce à ce méchant peuple qui l'avait rejeté et crucifié ! Quel amour et quelle patience il y a dans son cœur !

Voici ce qui donna lieu à la première prédication. Le Saint Esprit descendu sur les disciples les avait remplis d'une puissance merveilleuse, leur donnant l'intelligence des choses de Dieu et la faculté de les exprimer en diverses langues. Le Seigneur avait dit à ses apôtres : « Le Saint Esprit venant sur vous... vous serez mes témoins à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'au bout de la terre ». Ils ne pouvaient donc cacher ce qu'ils avaient reçu, et le bruit de cet événement extraordinaire se répandit bientôt. Comme nous l'avons vu, une multitude de Juifs, hommes pieux, étaient venus de tous pays pour célébrer la fête de la Pentecôte. À l'ouïe de ce qui arrivait, ils s'assemblèrent, ainsi que ceux qui habitaient Jérusalem, pour entendre les apôtres et les disciples, et ils furent frappés de surprise en voyant ces hommes illettrés parler en diverses langues des choses magnifiques de Dieu.

L'effet produit ne fut pas le même chez tous. Les uns, ceux sans doute qui comprenaient les langues, s'étonnaient et se demandaient : Que veut dire ceci ? tandis que d'autres, peut-être les habitants de Jérusalem qui n'avaient pas cru Jésus, ne comprenant pas les apôtres et les disciples, se moquaient d'eux, et, remplis de cette malveillance qui leur avait fait dire autrefois de Jésus qu'il était possédé du démon, ils accusaient les serviteurs de Christ d'être ivres.

Alors Pierre, dans la puissance du Saint Esprit, s'adressa d'abord aux moqueurs. Il leur dit que ces merveilles dont ils étaient témoins, étaient l'accomplissement d'une prophétie de Joël concernant les derniers jours. Dieu avait dit par ce prophète : « Je répandrai de mon Esprit... avant que vienne la

grande et éclatante journée du Seigneur ». Cette journée est celle du terrible jugement qui doit frapper la terre ; mais avant qu'elle vînt pour les Juifs incrédules, Dieu leur faisait entendre la parole de grâce par la bouche de Pierre : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé ».

Après cela, Pierre s'adressa à tous et leur annonça Jésus. La vie sainte et pure du Sauveur, remplie d'actes et de miracles d'amour, avait été bien connue parmi les Juifs comme étant approuvée de Dieu. Et cependant, leur dit Pierre avec hardiesse, « vous l'avez cloué à une croix et l'avez fait périr par la main d'hommes iniques ». Puis il leur déclare que Dieu l'avait fait sortir du tombeau et qu'eux, les apôtres, l'avaient vu ressuscité, comme les Écritures l'annonçaient du Messie. Ensuite, Dieu l'avait exalté dans le ciel et fait asseoir à sa droite, mettant ainsi sur Jésus le sceau de son approbation, et c'était du ciel que Jésus avait envoyé le Saint Esprit qui accomplissait les merveilles dont les Juifs étaient témoins. Pierre termine son discours en disant : « Que toute la maison d'Israël donc sache certainement que Dieu a fait et Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié ». Il place ainsi sur leur conscience le crime affreux dont ils s'étaient rendus coupables, en rejetant et mettant à mort Celui que Dieu avait envoyé vers eux dans son amour. Quel courage chez Pierre ! Quelle différence avec ce Pierre qui, peu de jours auparavant, avait trois fois renié son Maître ! C'était l'Esprit Saint qui lui donnait cette hardiesse et qui donne aussi à tout croyant la force de confesser Jésus.

Le même Esprit agit avec puissance dans les cœurs d'un grand nombre de ceux qui écoutaient. Ils virent toute la grandeur du péché qu'ils avaient commis en rejetant Jésus. Ils se sentirent perdus et, le cœur transpercé de douleur, ils s'écrièrent : « Que ferons-nous ? ». Dieu ne laisse jamais un pareil cri sans réponse. Le même Jésus qu'ils avaient crucifié, était Celui vers lequel ils devaient se tourner pour être sauvés, et Pierre leur dit : « Repentez-vous », c'est-à-dire convertissez-vous, tournez-vous vers Jésus, « et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés ». Être baptisé au nom de Jésus, c'était déclarer que l'on croyait en Lui et que l'on s'attachait à sa Personne, et alors on recevait la rémission ou le pardon de ses péchés. Et il en est de même aujourd'hui : c'est par Jésus, en croyant en Lui, que l'on est pardonné.

Mais Pierre annonce quelque chose de plus à ceux qui croiraient. « Vous recevrez », dit-il, « le don du Saint Esprit ». Ainsi, lorsqu'on se repent de ses péchés, et que l'on croit au Seigneur Jésus, Dieu nous pardonne et, de plus, met son Esprit en nous ; on fait alors partie de l'Église de Christ, de l'Assemblée de Dieu. Pierre pressa ses auditeurs, les conjurant de croire en Jésus, et de se séparer aussi du peuple juif incrédule et pervers sur lequel le jugement allait tomber. Le résultat fut bien grand et bien beau. Trois mille personnes crurent et furent baptisées ; elles reçurent le Saint Esprit et furent ajoutées à l'Église. Il en est de même aujourd'hui. Quand quelqu'un croit en Jésus et reçoit le Saint Esprit, il est séparé du monde et ajouté à l'Église du Dieu vivant.

Ainsi Pierre ouvrit aux Juifs les portes du royaume des cieux (*). L'œuvre de la grâce continua à s'étendre par le moyen des apôtres qui accomplissaient beaucoup de miracles et de prodiges, et aussi par la vue de la vie sainte des premiers chrétiens. « Le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés ».

(*) Le Seigneur avait dit à Pierre : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux » (Matthieu 16:19).

Bientôt Dieu, dans sa grâce, fit adresser un nouvel appel à la nation juive. Voici quelle en fut l'occasion. Les premiers chrétiens sortis du milieu des Juifs, suivaient encore toutes les ordonnances de la loi de Moïse et tout le culte juif. Ainsi ils étaient assidus à se rendre au temple, qu'ils regardaient toujours comme la maison de Dieu. Comme les apôtres Pierre et Jean y allaient un jour ensemble, à l'heure de la prière, ils guérèrent, au nom du Seigneur Jésus, un homme qui était boiteux dès sa naissance. Tout le peuple le connaissait, car chaque jour on l'apportait à la principale porte du temple, où il demandait l'aumône à ceux qui entraient. Quelle surprise, quand on vit cet impotent tout à coup guéri, entrer avec les apôtres dans le temple, marchant, sautant, et louant Dieu ! La

foule, remplie d'admiration, accourut et entoura Pierre et Jean. C'était dans ce même portique de Salomon que Jésus, durant sa vie sur la terre, avait parlé aux Juifs de ses brebis, de la vie éternelle qu'il donne, et de son Père avec lequel il est un. Les Juifs alors avaient voulu le lapider (Jean 10:23-31). Ils ne croyaient pas en Lui. Maintenant, en ce même lieu, la puissance du nom de Jésus venait de se manifester, et la foule étonnée entourait les apôtres. Mais les serviteurs de Dieu ne désirent pas que l'attention se porte sur eux, ils ont à cœur que les regards des pécheurs se tournent vers Celui qui seul peut sauver et à qui appartient toute gloire. Aussi Pierre se hâte-t-il de dire au peuple que ce n'étaient ni leur puissance, à lui et à Jean, ni leur piété, qui avaient guéri cet homme, mais la puissance du nom de Jésus auquel ils croyaient. Ce Jésus, dit-il aux Juifs, est le serviteur de Dieu, le Saint et le Juste que vous avez livré et renié ; c'est le Prince de la vie que vous avez mis à mort. Mais Dieu l'a ressuscité et placé dans la gloire, et c'est par la foi en Lui que cet homme a été guéri.

Nous voyons que c'est vers Jésus que Pierre cherche à tourner les cœurs de ceux qui l'écoutent. Aussi, après leur avoir montré leur crime, il les exhorte à se repentir et à se convertir, pour que leurs péchés soient effacés. Et il leur annonce qu'en le faisant, ils jouiraient des bénédictions promises à Abraham leur père, et renouvelées par tous les prophètes, mais que le jugement tomberait sur quiconque n'écouterait pas Jésus, que Dieu avait envoyé pour les « bénir, en détournant chacun d'eux de leurs méchancetés ».

L'effet produit par ces paroles fut merveilleux. Un grand nombre crurent et se tournèrent vers Jésus. Cinq mille personnes furent ajoutées à l'Assemblée. C'est ainsi que l'édifice grandissait. Puisse chacun de mes lecteurs, croire aussi en ce Jésus, venu du ciel pour nous « bénir et nous détourner de notre méchanceté », et ils auront le bonheur d'être ajoutés, comme des pierres vivantes, à ce temple saint qui s'élève dans le Seigneur.

LES PREMIERES PERSECUTIONS

L'Église s'accroissait rapidement à Jérusalem. Des multitudes croyaient en Jésus et étaient sauvées. Mais c'était une chose que Satan, l'ennemi de Dieu et des hommes, ne pouvait souffrir ; et pour s'y opposer, il souleva contre les apôtres la haine des chefs du peuple juif. Le Seigneur Jésus, avant de quitter ses disciples, les avait avertis que, de même que Lui avait été haï et persécuté dans le monde, eux le seraient aussi à cause de son nom (Jean 15:18-20). C'est à quoi tout fidèle chrétien doit s'attendre.

Le commandant du temple, les sacrificateurs et les sadducéens survinrent pendant que Pierre et Jean parlaient au peuple, et les jetèrent en prison. Pour quelle raison ? Quel mal avaient-ils fait ? Aucun, mais les apôtres annonçaient la résurrection d'entre les morts par Jésus ; or les sadducéens, au contraire, disaient qu'il n'y avait pas de résurrection. C'étaient des gens comme il y en a tant de nos jours, qui affirment qu'avec cette vie tout est fini et qu'ainsi l'homme n'est pas plus que les bêtes qui périssent. Quelle triste chose de voir les sacrificateurs, les chefs religieux du peuple, s'associer à de telles gens ! C'est qu'ils haïssaient le nom de Jésus.

Dieu se servit de l'aveuglement même des chefs du peuple, pour que les apôtres pussent rendre solennellement témoignage à ce nom de Jésus devant eux. Après les avoir gardés toute la nuit en prison, les chefs, les anciens, les savants scribes, les principaux sacrificateurs, s'assemblèrent et se firent amener Pierre et Jean. Quelle assemblée imposante ! N'y avait-il pas de quoi être intimidé en paraissant devant elle ? Pierre et Jean, des pêcheurs, des hommes du commun et sans éducation, oseront-ils ouvrir la bouche ? Certainement. Ils ne craignent rien, car le Seigneur, pour qui ils souffrent, est avec eux par son Esprit. Pierre et Jean se rappelaient les paroles de leur cher Maître, lorsqu'il leur disait : « Quand ils vous mèneront devant les synagogues et les magistrats et les autorités, ne soyez pas en souci comment, ou quelle chose vous répondrez, ou de ce que vous direz ;

car le Saint Esprit vous enseignera à l'heure même ce qu'il faudra dire... Je vous donnerai une bouche et une sagesse, à laquelle tous vos adversaires ne pourront répondre ou résister » (Luc 12:11-12 ; 21:15).

Pierre et Jean firent l'expérience de la fidélité du Seigneur. On leur demandait en quel nom ils avaient guéri l'impotent, et Pierre, rempli du Saint Esprit et de hardiesse, leur répond que c'est au nom de Jésus de Nazareth qu'eux, les chefs du peuple, avaient crucifié, mais que Dieu avait ressuscité d'entre les morts. Pierre insiste, comme on le voit, sur la résurrection de Jésus. C'est qu'elle est le gage de notre salut, et la reconnaissance solennelle de la part de Dieu que Jésus est son Fils. Aussi Pierre ajouta-t-il que c'est Jésus qui est le fondement du salut, et que son nom est le seul nom donné aux hommes par lequel il nous faille être sauvés.

La sainte hardiesse que montraient Pierre et Jean frappa beaucoup le sanhédrin, c'est-à-dire l'assemblée des chefs du peuple. Ils voyaient que c'étaient des hommes qui n'avaient point fait d'études ; comment donc pouvaient-ils répondre ainsi ? C'est que Pierre et Jean avaient été à l'école de la vraie sagesse, sous un Maître divin ; ils avaient été *avec Jésus*. Et c'est ce que le sanhédrin était forcé de reconnaître. Si nous voulons aussi devenir vraiment sages, écoutons Jésus qui nous dit : « Apprenez de moi ».

Ainsi les chefs du peuple étaient forcés de rendre hommage, malgré eux, à ce nom de Jésus qu'ils détestaient. D'ailleurs, l'homme guéri était là devant eux, de sorte qu'ils n'avaient rien à opposer. Mais rien ne touchait leur cœur endurci. Ils défendirent aux apôtres avec menaces de parler au nom de Jésus. Est-ce que Pierre et Jean pouvaient leur obéir ? L'autorité des hommes est-elle plus grande que celle de Dieu ? Évidemment non. Le Seigneur les avait envoyés prêcher en son nom, ils ne pouvaient qu'obéir au Seigneur. Aussi répondirent-ils : « Jugez s'il est juste devant Dieu de vous écouter plutôt que Dieu ». Pussions-nous être fidèles comme Pierre et Jean.

Ayant été relâchés, ils se rendirent vers leurs frères, les autres disciples, et leur racontèrent tout ce que le sanhédrin leur avait dit. Que firent alors ces humbles chrétiens ? Furent-ils remplis de crainte ? Résolurent-ils d'être plus prudents à l'avenir, et de ne plus parler aussi ouvertement ? Non ; ils savaient bien qu'en eux-mêmes il n'y avait aucune force, mais ils savaient que c'était l'œuvre de Dieu à laquelle ils travaillaient. C'est pourquoi, d'un commun accord, ils élèvent leur voix à Dieu et portent tout devant Lui. Ils Lui demandent de leur donner la hardiesse pour continuer à prêcher la parole et le prient de montrer, par des miracles, la puissance du nom de Jésus.

Dieu répond aux prières que nous lui adressons avec foi, et il fortifie toujours le cœur de ceux qui s'attendent à Lui. Après leur requête, ils furent tous remplis du Saint Esprit et annonçaient la parole de Dieu avec hardiesse ; beaucoup de miracles s'accomplissaient par le moyen des apôtres ; de toutes parts, on leur apportait des malades et des gens tourmentés des esprits malins, et ils étaient tous guéris. Mais ce qui était encore beaucoup plus précieux, un grand nombre de personnes croyaient à l'Évangile et étaient ajoutées à l'Église, de sorte que l'édifice de Dieu allait toujours grandissant. Ainsi l'effort de Satan pour arrêter la prédication de la bonne nouvelle, n'avait servi qu'à manifester d'autant plus la puissance de la grâce de Dieu.

Mais Satan ne se décourage pas, et lorsque des hommes ont refusé la grâce et le salut, leur haine contre le nom de Christ ne fait que s'accroître. Le souverain sacrificateur et les sadducéens furent extrêmement irrités de ce que leurs menaces n'avaient produit aucun effet et de ce que l'Évangile se répandait de plus en plus. Ils firent saisir et mettre en prison, non plus seulement Pierre et Jean, mais tous les apôtres. Ainsi se réalisait la parole du Seigneur : « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi » (Jean 15:20). Mais Dieu veillait sur ses fidèles serviteurs ; il voulait leur donner un témoignage public qu'il était avec eux. Il envoya un ange qui, de nuit, ouvrit les portes de la prison et dit aux apôtres d'aller dans le temple annoncer la précieuse parole de Dieu qui produit la vie dans

l'âme qui la reçoit. Les apôtres n'eurent pas peur de retourner parler en public, là où ils savaient que leurs ennemis les trouveraient aisément. Ils avaient Dieu avec eux, et ils se rappelaient que Jésus a dit : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui après cela ne peuvent rien faire de plus » (Luc 12:4). Aussi, dès le point du jour, ils s'empressent d'aller dans le temple pour annoncer l'Évangile. C'était la joie de leur cœur de faire connaître le Sauveur. Il n'y a pas de bonheur comparable à celui d'être avec Jésus, de vivre pour Lui, et d'annoncer ses vertus.

Pendant ce temps, leurs ennemis s'étaient rassemblés, et avaient envoyé chercher les apôtres à la prison. Mais représentons-nous quels furent leur étonnement et leur perplexité, quand ceux qu'ils avaient envoyés vinrent leur dire qu'ils avaient trouvé les portes de la prison bien fermées et les gardes aux portes, mais que la prison était vide ! Quelle plus grande surprise encore, quand on vint leur dire que les apôtres enseignaient le peuple dans le temple ! N'auraient-ils pas dû être frappés dans leur conscience et reconnaître là le doigt de Dieu ? Mais comme le Pharaon d'autrefois, ils s'étaient endurcis ; rien ne les touchait, et ils firent comparaître devant eux les apôtres, auxquels ils reprochèrent leur prétendue désobéissance, en les accusant de vouloir faire venir sur eux le *sang de cet homme* qu'ils n'osent nommer, c'est-à-dire Jésus. On le voit, la crainte s'emparait du cœur de ces méchants hommes. Ils avaient crié quelque temps auparavant, en demandant que Jésus fût crucifié : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ». Maintenant, ils tremblent à la pensée que cela pourrait s'accomplir, et, en effet, quelques années plus tard, le sang de Jésus fut redemandé à cette nation rebelle.

Aux reproches qui leur étaient adressés, Pierre et les apôtres firent cette réponse si simple et si belle que nous devrions avoir aussi dans nos cœurs : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ». Mais Pierre, en même temps, rend encore une fois témoignage à la mort de Jésus que les Juifs avaient crucifié, et aussi à sa résurrection que Dieu avait opérée par sa puissance. Encore une fois, il leur présente Jésus comme établi de Dieu pour être Prince et Sauveur, et donner à Israël la rémission des péchés. Et il leur dit : « Nous lui sommes témoins de ces choses », et l'Esprit Saint qui avait été répandu et par qui étaient accomplis tant de miracles, en rendait aussi témoignage.

Les ennemis des apôtres n'avaient rien à répondre. Aussi, dans leur rage, ils auraient voulu les faire mourir. Mais le temps n'était pas encore venu pour eux de donner leur vie pour Jésus, et Dieu, qui tient tout dans sa main, se servit cette fois, pour les délivrer, de la sagesse humaine de l'un d'entre eux, Gamaliel, un savant docteur, que Paul mentionne aussi (Actes 22:3). Cet homme, honoré de tout le peuple, conseilla au sanhédrin de ne pas s'opposer aux apôtres, parce que, peut-être ce que ceux-ci disaient venait de Dieu, et qu'ainsi ils auraient fait la guerre à Dieu. C'était un conseil de prudence, et Dieu fit que le sanhédrin le suivit. Cependant, les ennemis des apôtres avaient trop de haine dans le cœur pour les laisser aller ainsi. L'homme sans Dieu est rempli d'injustice et, sans avoir rien trouvé de coupable chez les apôtres, il les firent battre avant de les renvoyer. Pourquoi ? Ils assouvissaient ainsi leur haine et pensaient, sans doute, les remplir de crainte et obtenir d'eux qu'ils cessassent de parler au nom de Jésus.

Leur attente fut bien trompée. Les apôtres se retirèrent pleins de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus. Ils se rappelaient les paroles de leur divin Maître : « Vous êtes bienheureux quand on vous injuriera, et qu'on vous persécutera, et qu'on dira, en mentant, toute espèce de mal contre vous, à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans les cieux ; car on a persécuté ainsi les prophètes qui ont été avant vous » (Matthieu 5:11-12). Aussi, bien loin d'être découragés, ils ne cessaient, avec un nouveau zèle, d'annoncer Jésus en public dans le temple, et en particulier dans les maisons.

Ainsi se terminèrent les premiers efforts de Satan et de ses instruments contre l'Assemblée. Ils s'étaient attaqués à ceux qui étaient à la tête, nous verrons plus loin d'autres combats que l'ennemi livra aux disciples du Seigneur. Jésus a dit : « Vous avez de la tribulation dans le monde ; mais ayez

bon courage, moi j'ai vaincu le monde » (Jean 16:33). Pussions-nous être aussi de bons et fidèles soldats de Jésus Christ.

LA VIE DES PREMIERS CHRETIENS

Avant d'aller plus loin dans l'histoire de l'Assemblée, je voudrais dire un mot de la vie des premiers chrétiens. La puissance du Saint Esprit qui habitait en eux, ne se manifestait pas seulement par le don des langues et par des miracles ; elle agissait sur les cœurs et produisait dans les croyants une vie céleste, qui se montrait au-dehors par ses fruits excellents. C'était, pour le monde, un témoignage plus puissant que les miracles qu'opéraient les apôtres. De nos jours, il n'y a plus de miracles, mais les chrétiens, et même les enfants, sont appelés comme autrefois à manifester dans leur conduite les mêmes fruits, puisqu'ils possèdent aussi la vie de Christ par le Saint Esprit.

Quatre choses caractérisaient les premiers croyants. La première, c'est qu'ils s'en tenaient uniquement aux enseignements des apôtres. Ceux-ci avaient été envoyés par le Seigneur, pour annoncer ce qu'il avait fait et enseigné pendant son passage ici-bas ; le Saint Esprit le rappelait à leur cœur ; de plus, il leur révélait les vérités du salut — ce qui concerne le Seigneur Jésus et son œuvre de grâce ; ce que le Saint Esprit leur enseignait, les apôtres le communiquaient aux fidèles, et ceux-ci persévéraient dans cette doctrine, en laissant de côté les traditions et les enseignements des hommes. Les apôtres ne sont plus ici-bas ; mais Dieu a pris soin que leur doctrine nous fût conservée dans les écrits du Nouveau Testament, et nous avons à nous y attacher comme les premiers disciples le faisaient, en demandant au Seigneur de nous faire comprendre ces saintes vérités, et de les appliquer à nos cœurs par le Saint Esprit.

En second lieu, les premiers chrétiens persévéraient dans la communion des apôtres. On est en communion avec quelqu'un quand on a les mêmes pensées, les mêmes affections et les mêmes sentiments que cette personne. Alors aussi, on agit ensemble en tendant vers un même but. L'apôtre Jean écrivait aux chrétiens : « Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ » (1 Jean 1:3). C'étaient donc les pensées et les sentiments du Père à l'égard de son Fils bien-aimé, et ceux de Jésus à l'égard de son Père, qui, par le Saint Esprit, remplissaient l'esprit et le cœur des apôtres ; et les disciples qui avaient appris d'eux à connaître le Père et le Fils, avaient les mêmes pensées et les mêmes sentiments qu'eux. C'étaient des pensées divines et des affections saintes qui remplissaient leurs âmes de joie.

Chacun de nous peut jouir de cette communion et du bonheur qui en résulte, si nous avons reçu Jésus comme Sauveur, car Dieu est alors notre Père.

Une troisième chose dans laquelle persévéraient les fidèles, et qui était un témoignage de leur communion mutuelle, c'était la fraction du pain, c'est-à-dire la célébration de la cène du Seigneur. Nous savons que le Seigneur Jésus, avant de monter au ciel et la nuit même où il fut livré, institua la cène comme un mémorial de ses souffrances et de sa mort pour la rédemption des siens. C'est le gage de son grand amour pour eux, amour plus fort que la mort. Les croyants à Jérusalem étaient ensemble à la table du Seigneur, comme rachetés par son précieux sang et membres d'une même famille, se souvenant d'un même cœur de Celui qui les avait aimés et sauvés. Les rachetés du Seigneur continuent à célébrer la cène et le feront jusqu'à son retour. Alors ils seront avec Lui, ils le verront Lui-même, il n'y aura plus besoin d'un mémorial. Quelle joie devrait remplir nos cœurs à la pensée d'être un jour dans le ciel et de contempler l'Agneau qui a été immolé !

Enfin, les premiers chrétiens persévéraient dans la prière. La prière suppose que nous connaissons notre faiblesse, notre impuissance et le besoin que nous avons de la grâce et du secours tout-puissant de notre Dieu. Elle suppose donc notre dépendance de Lui et la confiance en Lui la certitude qu'il nous écoute et veut nous exaucer. Dans la prière, on s'approche de Dieu tout simplement pour

Lui exposer ses besoins ; on le prie, et en particulier, et dans la famille, et dans l'Assemblée. Il nous est recommandé de prier sans cesse, d'exposer nos requêtes à Dieu, et le Seigneur lui-même, qui, lorsqu'il était ici-bas, priait son Père, nous encourage à demander en son nom, nous promettant que tout ce que nous demanderons ainsi, il le fera (*). Tels étaient les traits caractéristiques de la vie intime des premiers chrétiens et le mobile secret de leur vie au-dehors. La puissance de Dieu manifestée par les miracles produisait de la crainte parmi le peuple, mais la vie sainte des disciples agissait sur les âmes pour les attirer à Christ.

(*) 1 Thessaloniens 5:17 ; Philippiens 4:6 ; Jean 14:13.

Comme il n'y avait dans le cœur des disciples qu'un seul et même sentiment, une seule et même pensée, un seul et même amour, comme ils réalisaient le fait qu'ils étaient enfants du même Dieu et Père, et rachetés du même Sauveur, ils étaient heureux de se rencontrer ensemble, de se trouver réunis, de persévérer ensemble d'un commun accord dans le temple, montrant ainsi devant le monde qu'ils étaient *un* dans le Père et dans le Fils comme le Seigneur Jésus l'avait demandé à son Père (Jean 17:21). Cette vie d'union et d'amour était un puissant témoignage rendu afin que le monde crût que Dieu avait, en effet, envoyé son Fils ici-bas. Hélas ! cette manifestation visible de l'unité de la famille de Dieu sur la terre n'existe plus ; l'ennemi a réussi à la ruiner ; elle ne sera plus vue que dans la gloire, quand Jésus paraîtra avec ses rachetés et que le monde connaîtra qu'ils étaient aimés comme Jésus lui-même (Jean 17:23). Mais nous n'en avons pas moins le devoir d'aimer tous les enfants de Dieu. Car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? (1 Jean 4:20).

L'égoïsme avait disparu du cœur de ces premiers chrétiens ; ce qui était à l'un était aussi à l'autre. L'attachement aux biens de la terre, si puissant chez les Juifs, n'existait plus. Les fidèles avaient des biens plus excellents, des biens célestes et permanents. Ils ne pouvaient supporter la pensée que quelqu'un des membres de la famille de Dieu pût souffrir dans le besoin, quand eux-mêmes étaient dans l'abondance, ils vendaient donc leurs possessions et leurs biens, et le produit en était distribué aux nécessiteux. L'apôtre Jean disait plus tard : « Celui qui a les biens de ce monde, et qui voit son frère dans le besoin, et qui lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui ? » (1 Jean 3:17). En ces premiers et heureux temps, l'amour de Dieu avait toute sa place dans le cœur des croyants ; il était en eux dans toute sa fraîcheur et sa puissance, et ils comprenaient la réalité de cette parole : « Celui qui aime Dieu, aime aussi son frère ». C'était le temps du premier amour. Demandons à Dieu de le connaître aussi.

Quel spectacle ce devait être pour les pharisiens avarés, pour les sadducéens amis des plaisirs de ce monde, pour tous ces riches égoïstes, attachés aux biens et aux voluptés de la terre ! Ils voyaient là des gens qui avaient été comme eux amateurs du monde et qui maintenant renonçaient à tout pour venir en aide aux autres. Ils les voyaient n'être qu'un cœur et qu'une âme ; il n'y avait point de nécessiteux parmi eux : celui qui possédait pourvoyait aux besoins de celui qui n'avait pas. Et c'était la puissance du nom de Jésus qui accomplissait cette merveille de grâce, qui produisait ce réel amour. Quelle différence avec ce que l'on voit de nos jours dans la chrétienté !

Et tout se passait avec l'ordre qui convenait à la maison de Dieu. Ceux qui avaient vendu leurs biens n'en donnaient pas le produit à droite et à gauche selon leurs propres pensées. Ils venaient le confier aux apôtres, qui étaient alors seuls à la tête de la communauté chrétienne, et ceux-ci, selon la sagesse que Dieu leur avait donnée par le Saint Esprit, le faisaient distribuer à chacun de ceux qui avaient quelque besoin.

Dieu s'est plu à nous conserver dans sa parole les noms de quelques-uns de ceux qui ont servi fidèlement son Fils bien-aimé. Le Seigneur a dit : « Si quelqu'un me sert, le Père l'honorera » (Jean 12:26). Parmi ceux qui renonçaient à leurs richesses en faveur des pauvres, le Saint Esprit cite un

Lévite de l'île de Chypre, Joseph, que les apôtres surnommèrent Barnabas, mot qui veut dire « fils de consolation ». Pourquoi fut-il nommé ainsi ? L'Écriture ne le dit pas, mais les apôtres, en lui donnant ce nom, avaient sans doute vu combien son exemple avait été un encouragement pour l'Assemblée. Nous retrouvons plus tard ce serviteur de Christ ; mais ne nous fait-il pas souvenir d'un autre Lévite qui, voyant un blessé demi-mort sur son chemin, passa outre sans le secourir ? C'était l'image de la loi impuissante pour sauver l'homme perdu par le péché. En Barnabas, nous voyons ce qu'opère la grâce. Il avait appris à connaître Jésus qui, étant riche de la gloire du ciel, avait renoncé à tout pour nous sauver, et comme son divin Maître, Barnabas vend tous ses biens pour secourir les pauvres. Pussions-nous apprendre à délaisser notre égoïsme naturel, et, sur les traces de Jésus et de ces premiers disciples, faire du bien aux autres selon nos forces !

Peut-être cette question surgira dans quelque esprit : « Les chrétiens de nos jours sont-ils aussi appelés à vendre leurs biens pour en distribuer le prix aux pauvres ? ». La parole de Dieu n'établit nulle part cela comme une règle à suivre. C'était spontanément que les premiers chrétiens le faisaient. Dieu a voulu montrer par là d'une manière palpable la puissance du Saint Esprit dans le cœur, et en même temps le principe qui, à toutes les époques, doit animer la vie des chrétiens. Le même esprit d'amour, de renoncement et de dévouement, devrait être dans nos cœurs, et se montrer dans nos sentiments et nos actes envers les autres. Ce que l'apôtre Jean écrivait est aussi pour nous : « Bien-aimés, aimons nous l'un l'autre. Enfants, n'aimons pas de parole ni de langue, mais en action et en vérité » (1 Jean 4:7 ; 3:18). L'apôtre Paul dit à son disciple Timothée, d'ordonner aux riches, non de vendre leurs biens, mais de n'être pas hautains, de ne pas mettre leur confiance dans les richesses instables, mais en Dieu qui les donne ; de faire du bien, d'être riches en bonnes œuvres, prompts à donner et libéraux (1 Timothée 6:17-19). Nous voyons aussi, en divers endroits de l'Écriture, que plus tard l'on faisait des collectes parmi les chrétiens pour venir en aide aux pauvres, de sorte que ce qui eut lieu à Jérusalem aux tout premiers temps de l'Assemblée, fut une manifestation unique et éclatante de l'effet produit par l'amour divin dans le cœur. Cette manifestation était tout particulièrement nécessaire au milieu d'un peuple charnel et attaché à la terre, comme l'étaient les Juifs. Il fallait leur montrer qu'à un Christ et un Seigneur céleste, se rattachait un peuple animé d'une vie céleste. La vie de ces premiers disciples était une preuve évidente que Jésus était en haut, et répandait dans les âmes la vie d'en haut. Tout cela était en opposition avec les espérances juives d'un Messie terrestre et des jouissances d'ici-bas. Demandons à Dieu que cette même vie céleste se montre en nous.

Telle était donc la vie des premiers chrétiens, ayant pour mobile l'amour pour Christ qui les avait sauvés. Il en résultait une joie et une simplicité de cœur qui se montraient dans tous les détails de leur vie journalière, mêmes dans leurs repas. Rien n'est indifférent dans la vie d'un chrétien. Il fait tout avec Dieu et pour Dieu. L'apôtre Paul le dit : « Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu » (1 Corinthiens 10:31). Le chrétien rend grâces pour sa nourriture comme lui étant donnée de Dieu ; il la reçoit avec joie de la main de son bon Père céleste, sur lequel il compte pour le pain de chaque jour. Rien n'est doux comme de jouir de tout avec Dieu.

Un autre résultat de cette vie avec Dieu, était la louange qui débordait de leur cœur envers le Dieu de toutes grâces. Ils rendaient grâces en toutes choses, comme nous sommes aussi exhortés à le faire. Quel contraste avec leur vie d'autrefois, quand ils étaient accablés sous le lourd fardeau des ordonnances selon les traditions des hommes, et qu'ils ne jouissaient pas de la paix avec Dieu et ne le connaissaient pas comme leur Père ! Maintenant, ils étaient heureux ; tout le peuple le voyait et ne pouvait s'empêcher de les approuver. Leur vie sainte, dévouée et joyeuse, était une prédication dont le Seigneur se servait pour sauver de nouvelles âmes et les amener dans l'Assemblée. Puisse notre vie ressembler à la leur !

LA PREMIERE INTRODUCTION DU MAL

L'ennemi, Satan, avait attaqué l'Église par la violence en incitant les chefs du peuple contre les apôtres ; il cherche maintenant à y introduire le mal par le mensonge. Satan est menteur et meurtrier dès le commencement.

Nous avons vu le dévouement et l'amour des premiers chrétiens, qui, pour soulager leurs frères pauvres, vendaient leurs biens. Le nom de l'un d'eux nous a été conservé dans le livre de Dieu, c'est Barnabas. Mais l'Écriture mentionne aussi le nom de plusieurs hommes et femmes qui, par leurs péchés, ont attiré sur eux le jugement de Dieu. Car Dieu nous connaît tous, nom par nom ; il sonde les cœurs et les reins, et rend à chacun selon ses œuvres : nous le voyons dans l'histoire de l'Assemblée.

Un certain homme, nommé Ananias et Sapphira sa femme, étaient entrés dans l'Assemblée chrétienne. Ils avaient peut-être été entraînés dans ce grand mouvement de réveil qui avait lieu, et frappés par les effets merveilleux de la grâce du Seigneur, sans que leur conscience et leur cœur eussent été touchés. Rien ne les obligeait à vendre leurs biens, mais ils voulurent se donner les apparences d'être aussi bons, aussi dévoués et aussi généreux que les autres, et Ananias apporta de l'argent aux apôtres, comme si c'était le prix entier de la vente. Mais il en gardait une partie de concert avec sa femme. Ils faisaient sans doute cela dans la crainte de devenir pauvres, en donnant tout. Dans tous les cas, il y avait dans leur cœur et dans leurs actes, avarice, hypocrisie et mensonge.

Mais Ananias et Sapphira, qui pouvaient tromper les hommes par une belle apparence, avaient oublié une chose. C'était la présence de Dieu dans l'Assemblée, qui est l'habitation de Dieu par le Saint Esprit. Or, on ne peut tromper Dieu. L'Esprit de Dieu n'était pas présent seulement pour opérer des miracles et pour convertir les âmes, ni pour produire une vie sainte dans les fidèles, mais aussi pour découvrir le mal et le juger dans ceux qui professaient être chrétiens. Il était nécessaire que l'on vît que le Dieu saint était présent dans l'Assemblée, et que tromper les apôtres, c'était mentir au Saint Esprit et par conséquent à Dieu lui-même.

L'apôtre Pierre discerne par le Saint Esprit le mensonge et l'hypocrisie d'Ananias ; il les dévoile et montre ce qui avait entraîné ce malheureux homme à commettre ce grand péché. C'était Satan, le père du mensonge. « Pourquoi », dit Pierre, « Satan a-t-il rempli ton cœur, que tu aies menti à l'Esprit Saint... ? ». Quelle terrible révélation pour Ananias ! Son péché est mis à nu devant tous, comme autrefois celui d'Acan (Josué 7). La puissance de Dieu saisit le cœur d'Ananias, le jugement de Dieu le frappe, il tombe mort. Ah ! notre Dieu, le Dieu de grâce, est aussi le Dieu saint et un feu consumant. Trois heures après, Sapphira, ignorant le jugement de Dieu sur son mari, se présente à son tour dans l'assemblée. À la question directe de Pierre : « Avez-vous donné le champ pour tant ? » elle répond sans hésiter : « Oui », proférant ainsi délibérément un mensonge évident. Quel oubli ou quel mépris de la sainteté et de la présence de Dieu ! Nous voyons aussi là comment un péché en entraîne un autre plus grave. Mais le jugement ne se fait pas attendre. Pierre prononce la sentence et elle tombe morte à son tour !

Ainsi la présence du Dieu saint dans l'Assemblée était rendue manifeste. Le mal y était découvert et jugé, comme autrefois dans le camp d'Israël. Aussi une grande crainte s'empara de toute l'Assemblée et de tous ceux qui entendaient parler de ces choses.

L'Esprit Saint, comme nous l'avons vu, agissait avec une puissance de grâce dans les cœurs des fidèles et y produisait le dévouement, l'absence d'égoïsme et le renoncement. Ananias et Sapphira, avec hypocrisie et mensonge, avaient voulu faire croire qu'ils étaient animés de ces sentiments, alors que l'amour de l'argent les possédait. Dieu avait jugé ce mal et l'avait ôté de l'Assemblée. Mais Satan est toujours actif contre Christ et ce qui est cher à Christ. Il avait poussé Ananias et sa femme à

mentir et les avait ainsi entraînés dans la mort. Cet effort de Satan contre l'Assemblée avait été détourné par la puissance de Dieu. On voyait que Dieu était au milieu des chrétiens, et l'Assemblée augmentait toujours en nombre. Alors l'ennemi, pour la troubler et la ruiner, s'il le pouvait, essaya d'un autre moyen. Il chercha à agir sur la mauvaise nature qui est en nous, et à faire naître dans les cœurs des fidèles des sentiments contraires à la grâce, la jalousie et l'envie, par exemple ; des plaintes et des murmures. Oh ! combien nous avons besoin d'être en garde contre les ruses de ce redoutable ennemi, de veiller et prier, car s'il trouve la moindre ouverture, il s'empresse d'en profiter.

La multitude des disciples se composait de Juifs hébreux, nés en Palestine et parlant la langue syriaque, et de Juifs hellénistes, c'est-à-dire des Juifs venus de pays étrangers et qui parlaient grec pour la plupart. Ces derniers se plaignirent de ce que les veuves qui se trouvaient parmi eux, étaient négligées dans les secours qui étaient distribués chaque jour ; et ils murmuraient contre les Juifs hébreux et sans doute contre les apôtres eux-mêmes. Quelle triste chose quand la jalousie s'empare du cœur ! Se plaindre de ses frères, murmurer contre eux, les accuser, n'est certes pas à l'honneur du nom de Jésus. Ce n'étaient pas des sentiments conformes aux siens, ce n'était pas la douceur qui n'insiste pas sur ses droits ; c'était un sentiment propre à notre nature pécheresse que la Parole appelle « la chair » — un sentiment charnel. Quel remède apporter à ce mal qui menaçait d'introduire des dissensions dans l'Assemblée, et d'en détruire cette belle harmonie ?

La sagesse de Dieu était là, aussi bien que sa puissance, pour déjouer les ruses de l'ennemi. Les apôtres ne pouvaient pas laisser le service de Dieu dans la prédication de l'Évangile, pour s'occuper des besoins matériels de ceux qui avaient cru. Ils avaient besoin de leur temps pour se livrer à la prière et au service de la Parole, ces deux choses intimement unies dans la vie de tout serviteur de Dieu, pour que son action soit bénie envers les âmes. L'Assemblée, sur le conseil des apôtres, choisit donc sept hommes remplis de l'Esprit Saint et de sagesse, pour veiller à la distribution des secours aux nécessiteux. Ces hommes furent présentés aux apôtres qui, après avoir prié, leur imposèrent les mains, les recommandant ainsi à Dieu et s'unissant à eux pour l'œuvre qu'ils auraient à accomplir. Nous voyons quelle place la prière occupait dans la vie des apôtres et des premiers chrétiens, comme aussi dans celle de notre adorable Sauveur. Puisse-t-elle occuper aussi une grande place dans notre vie !

L'Esprit saint nous a conservé les noms de ces sept hommes, que l'on nomme souvent les *diacres*, d'un mot grec qui signifie serviteur. Ces noms, qui sont grecs, nous apprennent qu'ils étaient tous des Hellénistes, ce qui montre l'esprit de grâce et de condescendance qui était dans l'Assemblée ; c'était aussi un fruit produit par l'Esprit Saint ; la ruse et l'effort de Satan étaient mis de nouveau à néant. Il allait bientôt montrer sa rage et livrer de nouveaux combats contre Christ et l'Assemblée. Mais n'oublions jamais qu'en regardant à Christ, nous sommes toujours plus que vainqueurs. Sa puissance, sa sagesse et son amour déjouent et annulent tous les efforts de l'ennemi.

LE PREMIER MARTYR

Ce mot *martyr*, veut dire *témoin*. Le Seigneur Jésus est appelé le témoin fidèle et véritable (Apocalypse 3:14), parce qu'il a rendu témoignage à Dieu fidèlement et selon la vérité, quand il était sur la terre ; tous les chrétiens, jeunes ou vieux, sont appelés à être des témoins pour Christ, en confessant son nom et en le servant fidèlement ; mais le nom de *martyr* est réservé à ceux qui, par amour pour Christ et par fidélité à son nom, ont enduré des souffrances et même la mort. Et la liste en est nombreuse.

Satan, le grand ennemi de Dieu et de Christ et des hommes, est toujours actif pour faire le mal. Les deux moyens qu'il emploie dans ce but, c'est la ruse ou le mensonge, et la violence. Il est menteur et meurtrier dès le commencement (Jean 8:44), et il trouve le méchant cœur des hommes toujours prêt

à accomplir ses desseins. Nous avons déjà vu que les apôtres avaient été mis en prison et battus pour le nom de Jésus, et comment Satan chercha à introduire le péché dans l'Assemblée, en séduisant Ananias et Sapphira. Maintenant, nous avons à voir ce que le Saint Esprit nous rapporte de celui qui, le premier, donna sa vie pour le Seigneur Jésus.

C'était Étienne, l'un des sept hommes choisis pour veiller à la distribution des aumônes aux pauvres de l'Assemblée. Il était plein de foi et de l'Esprit Saint, rempli de grâce et de puissance. Il ne se contentait pas de servir les pauvres aux tables, mais accomplissait parmi le peuple des prodiges et de grands miracles, et, le cœur rempli d'amour pour Jésus et pour les âmes des pécheurs, il annonçait l'Évangile. Ainsi la parole de Dieu était reçue et crue par bien des personnes, le nombre des disciples augmentait beaucoup, et même un grand nombre de sacrificateurs étaient convertis. Et c'est là ce qui excita la rage de Satan, qui se servit des Juifs incrédules pour chercher à faire mourir Étienne, comme autrefois ils avaient fait mourir le Seigneur Jésus.

Certains de ces Juifs se mirent à contredire Étienne qui cherchait à amener les âmes à Christ. Mais le fidèle témoin du Seigneur parlait avec une sagesse divine et non avec des raisonnements humains ; l'Esprit Saint dont il était rempli lui enseignait ce qu'il devait dire. Et qui peut résister à la sagesse et à l'Esprit de Dieu ? Personne ; aussi ses adversaires, confondus par ses paroles, se jetèrent sur lui, l'entraînèrent devant le sanhédrin, la grande assemblée des chefs du peuple, et là suscitèrent contre lui de faux témoins qui l'accusaient d'avoir blasphémé contre Dieu et contre Moïse. On avait fait ainsi pour Jésus, qui avait dit : « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi », car tout disciple accompli sera comme son Maître (Luc 6:40).

Étienne était là, devant cette assemblée imposante qui avait les yeux arrêtés sur lui. Mais l'Esprit Saint remplissait son cœur de pensées célestes. L'éclat des choses divines se reflétait sur son visage, de telle sorte qu'il semblait à ses adversaires voir le visage d'un ange, et c'était bien, en effet, un ange que Dieu plaçait au milieu d'eux pour leur apporter un dernier message (*).

(*) Ange veut dire messenger.

Le souverain sacrificateur l'interrogea, en lui demandant si les accusations portées contre lui étaient vraies. Mais le serviteur de Dieu ne pense pas à lui-même ; il pense à la gloire du Seigneur et au bien des âmes. Étienne n'essaya pas même de se défendre et de repousser les accusations de ses ennemis. Il rappela aux Juifs leur histoire depuis le moment où Dieu, le Dieu de gloire, choisit et appela Abraham, leur père. Il plaça devant eux la suite des grâces que Dieu leur avait faites et leurs rébellions constantes contre un Dieu si patient et si bon, et il termina en leur disant : « Vous êtes tels que vos pères ; vous résistez toujours à l'Esprit Saint. Vos pères ont persécuté et tué les prophètes qui avaient prédit la venue du Juste, et vous, vous l'avez livré et mis à mort. Dieu vous avait donné sa loi et vous ne l'avez pas gardée ».

Étienne allait peut-être ajouter à son discours quelques paroles pour les engager à se repentir, mais eux, au lieu d'être touchés de componction, comme ceux qui avaient entendu Pierre le jour de la Pentecôte, résistèrent encore une fois au Saint Esprit. En entendant les paroles du serviteur de Christ, ils frémissaient de rage, et grinçaient les dents contre lui. Quelle chose terrible, quand le cœur se révolte contre Dieu ! Triste tableau que cette fureur qui se peint sur des visages d'hommes, et quel contraste avec ce qui suit. Le Seigneur, dans sa grâce, voulut qu'un dernier et solennel témoignage fût rendu devant les chefs du peuple, et en même temps que son fidèle témoin fût puissamment soutenu dans sa lutte suprême contre ses adversaires. Étienne, rempli de l'Esprit Saint et des pensées du ciel où était son Sauveur bien-aimé, avait les yeux fixés en haut. Et tout d'un coup, Dieu lui ouvre le ciel. Il voit la gloire de Dieu, et, à la droite de Dieu, Jésus lui-même. Étienne ne peut retenir pour lui ce qui fait déborder son cœur ; il faut qu'il rende témoignage, non plus à ce qu'il croit, mais à ce qu'il voit, c'est-à-dire à la gloire de Christ. Il s'écrie : « Voici, je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu ». Ce qui a toujours soutenu les martyrs, tous ceux

qui ont souffert pour Christ, ce qui seul soutient le chrétien, c'est la contemplation du Sauveur dans sa gloire.

C'était pour les Juifs le suprême appel. Jésus était debout, prêt à venir pour eux, s'ils avaient cru. Mais leurs cœurs s'endurcirent ; ils bouchèrent leurs oreilles pour ne point entendre la voix du serviteur de Dieu. Tous, d'un commun accord, se précipitèrent sur lui ; aucun n'éleva la voix en sa faveur, et ils le poussèrent hors de la ville. Là, ils le lapidèrent, c'est-à-dire l'accablèrent à coups de pierres jusqu'à la mort, pour faire disparaître ce témoin qui avait fait reluire devant eux la lumière divine. Ceux qui le lapidaient mirent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul. À quel terrible jugement ce pauvre peuple juif s'exposait ! C'est une chose effrayante de rejeter le Seigneur Jésus et de tomber ensuite entre les mains du Dieu vivant ! (Lire Hébreux 10:28-31).

Que faisait le premier martyr, tandis que les lourdes pierres venaient meurtrir ses membres ? Se plaignait-il, accusait-il ses bourreaux, demandait-il vengeance ? Non. Il venait de contempler Jésus, et il était transformé à son image. La pensée de Jésus remplissait tout son cœur, et il Lui remettait son esprit. Mais en pensant à Jésus et à ceux qui le lapidaient, il se rappelle ce qu'avait fait Jésus, quand on le clouait sur la croix. Cet adorable Sauveur avait dit : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Et Étienne se soulève sous la grêle de pierres, et, malgré les douleurs que lui causent ses membres brisés, il se met à genoux, et, à l'exemple de son divin Maître, il crie à haute voix — tous entendant ce dernier témoignage d'amour : « Seigneur, ne leur impute point ce péché ». Ses dernières paroles sont des paroles de grâce. Oh ! comme il ressemblait à son Sauveur, quelle communion de pensées avec Jésus ! Demandons au Seigneur que nous puissions le connaître toujours mieux, vivre toujours plus près de Lui, et ainsi Lui ressembler toujours davantage en fidélité, en amour et en grâce.

Après ces paroles, le premier martyr s'endormit. Quel doux repos après ses souffrances ! Son esprit alla auprès de Jésus, et son corps, que des hommes pieux enlevèrent et ensevelirent, attend dans le sépulcre le moment où Jésus viendra, et où, à sa voix, les morts en Christ ressusciteront. Serons-nous tous du nombre des bienheureux témoins de Christ, qui iront à sa rencontre dans les nuées en l'air quand il viendra ? Nous n'aurons pas sans doute à mourir lapidés comme Étienne, mais tous nous sommes appelés à être les serviteurs du Seigneur. Si nous voulons régner avec Lui, il faut le servir et souffrir pour Lui.

LA PREMIERE PERSECUTION – L'ASSEMBLEE S'ETEND HORS DE JERUSALEM

Jusqu'alors l'Assemblée ne se composait que des Juifs qui avaient cru à Jérusalem. Mais le Seigneur voulait qu'elle s'étendit au loin. Avant sa mort, il avait dit : « Et moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi » (Jean 12:32). Les Juifs avaient rejeté le Sauveur et l'avaient mis à mort. Dieu avait usé de patience envers eux, en réponse à la prière de Jésus : « Père, pardonne-leur », et il leur avait envoyé des messages par ses apôtres et ses serviteurs qui, remplis du Saint Esprit, leur annonçaient le pardon et le salut s'ils se repentaient. Plusieurs reçurent la bonne nouvelle et crurent au Sauveur ; mais la nation même, conduite par ses chefs, les sacrificateurs et les anciens, résista au Saint Esprit et mit à mort le fidèle martyr Étienne, déclarant ainsi, d'une manière formelle, qu'ils ne voulaient pas que Jésus régnât sur eux (voir Luc 19:14). Alors ce fut fini pour les Juifs comme peuple ; ils n'eurent plus à attendre que le jugement qui tomba sur eux plusieurs années après, quand Jérusalem fut prise et qu'ils furent dispersés. Et ils demeurent sous ce jugement et y resteront jusqu'à ce qu'humiliés, ils reconnaissent Celui qu'ils ont rejeté, Jésus, comme Roi d'Israël. C'est quand le Sauveur apparaîtra des cieux.

Maintenant, le salut allait être annoncé aux Samaritains et aux nations, selon la parole du Seigneur : « Vous serez mes témoins à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'au bout de la terre » (Actes 1:8). La repentance et la rémission des péchés devaient être prêchées à toutes les nations, en commençant par Jérusalem. Un Juif cessait d'avoir des privilèges particuliers. Il lui fallait croire en Jésus tout comme un Samaritain ou un païen, pour être sauvé, et alors les uns et les autres se trouvaient placés sur le même niveau devant Dieu. Ils recevaient le même Esprit, faisaient partie du même corps de Christ, l'Assemblée, et avaient ensemble accès auprès du Père par un même Esprit (Éphésiens 2:17-18). Il n'y avait plus de peuple terrestre, mais un peuple céleste.

Nous allons voir comment cela se réalisa. La méchanceté des chefs du peuple ne fut pas satisfaite par la mort d'Étienne. La persécution s'étendit à toute l'Assemblée à Jérusalem. À la tête des persécuteurs se trouvait ce jeune homme nommé Saul, aux pieds duquel ceux qui lapidaient Étienne avaient mis leurs vêtements. Il consentait donc à la mort du saint martyr, et non content de cela, transporté de fureur contre les chrétiens, il les entraînait, hommes et femmes, en prison, et s'efforçait de leur faire blasphémer le nom du Sauveur. Telle est l'inimitié du cœur de l'homme contre Dieu et son Fils, et ce cœur, c'est le nôtre.

C'est ainsi que Satan s'efforçait, par la violence, de détruire ou d'entraver l'œuvre de Dieu. Mais cela est-il possible ? Non ; Dieu fait servir les efforts mêmes de Satan contre Lui, pour accomplir ses desseins de grâce. Le résultat de la persécution fut de disperser les croyants, sauf les apôtres, dans la Judée et la Samarie et même plus loin, comme nous le verrons. Et que firent-ils ? Pouvaient-ils garder dans leurs cœurs, pour eux-mêmes, sans rien dire, le trésor de la connaissance du Sauveur et de leur espérance céleste ? Non, c'était impossible. De ce qui remplit le cœur, la bouche parle. Si vous aimez le Sauveur, on le verra bientôt à votre conduite, on l'entendra à vos discours. Ces chrétiens dispersés allaient çà et là, annonçant la parole divine. Chacun d'eux, là où Dieu le conduisait, était comme un flambeau faisant briller autour de lui la lumière céleste. Ainsi se répandait la bonne nouvelle du salut, et Dieu faisait tourner à la gloire de son Fils et au bien des âmes, la méchanceté de Satan et des hommes.

Parmi ceux qui quittèrent Jérusalem se trouvait Philippe, l'un des sept choisis avec Étienne pour le service de l'Assemblée. On l'appelle Philippe l'évangéliste, parce que le Seigneur lui avait conféré d'une manière spéciale le don d'évangéliser, c'est-à-dire d'annoncer la bonne nouvelle du salut aux âmes inconverties. C'est le Seigneur Jésus qui, étant monté au ciel, donne des dons aux hommes et à l'Assemblée. Par son Saint Esprit, il qualifie les uns pour être apôtres et prophètes, et d'autres pour être pasteurs et docteurs ou évangélistes (Éphésiens 4:7-12). Il les appelle et les envoie pour exercer ces dons de grâce. Philippe ayant donc quitté Jérusalem, le Seigneur dirigea ses pas vers la Samarie. C'était le pays situé entre la Galilée au nord, où se trouvait Nazareth, et la Judée au sud, où était la grande ville de Jérusalem. Les Juifs détestaient les Samaritains, et les Samaritains ne pouvaient souffrir les Juifs. Mais nous savons que le Seigneur Jésus avait plus d'une fois traversé cette contrée et y avait montré sa grâce comme Sauveur du monde. Une fois, fatigué du chemin, il s'était assis au bord d'un puits dans la Samarie. Une pauvre femme, une grande pécheresse, était venue puiser de l'eau, et le Sauveur lui avait fait connaître l'eau vive et éternelle de la grâce. La femme ayant cru en Lui, courut vers les habitants de la ville pour leur parler de Jésus, qui resta avec eux deux jours et leur annonça le salut. Quelle grâce il y avait en Jésus ! Une autre fois, on n'avait pas voulu le recevoir dans un village samaritain. Ses disciples auraient voulu que le feu du ciel détruisît ces gens qui repoussaient leur Maître. Mais que dit Jésus ? « Je ne suis pas venu afin de juger le monde, mais afin de sauver le monde » (Luc 9, 52-56 ; Jean 12:47).

Maintenant, Jésus continue son œuvre de grâce envers les pauvres Samaritains méprisés des Juifs, en leur envoyant Philippe pour leur annoncer la bonne nouvelle du salut. Philippe, par la puissance du Seigneur, guérissait les malades et chassait les démons. Dieu rendait ainsi témoignage à sa parole. Les gens de la ville crurent les bonnes nouvelles touchant le royaume de Dieu et le nom de Jésus

Christ ; ils furent baptisés et ainsi reçus dans l'Assemblée chrétienne. Leurs cœurs étaient remplis de joie ; et c'est là toujours ce qui arrive quand on croit en Jésus : on est rempli d'une joie ineffable et glorieuse.

Les apôtres, à Jérusalem, ayant appris l'œuvre merveilleuse que Dieu opérait en Samarie, y envoyèrent Pierre et Jean. Les Samaritains croyants n'avaient pas encore reçu le Saint Esprit, ce grand privilège des chrétiens. Le Seigneur, dans sa sagesse, ne voulait pas que les Samaritains, qui avaient de grandes prétentions, se crussent au-dessus des Juifs. Il avait dit autrefois à la femme de Sichar : « Le salut vient des Juifs ». Et c'est à la prière des apôtres et après l'imposition de leurs mains, que le Saint Esprit vint sur les Samaritains. Ils étaient maintenant unis à Christ et du même corps que les Juifs. Il n'y avait plus de distinction, plus de haine, un même amour remplissait leurs cœurs. La barrière qui les séparait était ôtée. Autrefois Jean, dans son ignorance, avait demandé que le feu du ciel détruisît les Samaritains ; maintenant, il prie pour eux. Telle est la différence entre le cœur naturel et le cœur transformé par la grâce. Les apôtres, après avoir annoncé la parole du Seigneur, retournent à Jérusalem et, en passant dans la Samarie, prêchent l'Évangile dans plusieurs villages. Comme ils devaient se rappeler le temps où, dans ces mêmes contrées, ils suivaient leur Maître, mais avec des cœurs charnels, sans comprendre son amour et son esprit de grâce envers les pauvres pécheurs, et où ils Lui demandaient de détruire ceux que maintenant ils étaient si heureux de voir sauvés !

Quant à Philippe, il avait achevé ce que le Seigneur voulait qu'il fît dans la Samarie, et le Seigneur l'envoie annoncer l'Évangile autre part. Mais ce n'est plus à des foules, à tout le peuple d'une ville. C'est à une seule personne. Le serviteur du Seigneur est soumis à son Maître ; il obéit, quels que soient ses ordres. Philippe, sans doute, se plaisait en Samarie, au milieu de tout ce peuple converti par son moyen, et qui, on peut en être sûr, avait pour lui une grande affection. Mais un ange du Seigneur lui apporte un message. « Va », lui dit-il, « sur le chemin qui descend de Jérusalem à Gaza, lequel est désert ». Quel ordre étrange ! Envoyer un évangéliste sur un chemin désert ! À qui prêchera-t-il ? Dieu le savait, et cela suffisait à Philippe. Aussi obéit-il sans questionner. C'est ainsi qu'ont fait de tout temps les vrais serviteurs de Dieu. Philippe apprit bientôt pourquoi le Seigneur l'appelait là. Il y avait quelqu'un sur ce chemin désert. C'était un homme, un grand seigneur, venu de très loin, d'Éthiopie, à Jérusalem, pour adorer Dieu. C'était, sans doute, un païen qui avait appris à connaître le vrai Dieu par les Saintes Écritures, que les Juifs répandus partout portaient avec eux. Il revenait de Jérusalem, et que faisait-il ? Pensait-il à ses richesses, à son pays, aux amis qu'il allait revoir ? Non, d'autres pensées remplissaient son âme. C'était un homme qui avait de profonds besoins que ses trésors et sa haute position n'avaient pu satisfaire. Il désirait connaître le Dieu qu'il était venu adorer, et pour cela il lisait sa Parole. Pouvait-il faire mieux ? Non, assurément. Mais quelque chose lui manquait. L'homme animal, c'est-à-dire ce que nous sommes par nature, ne peut comprendre les choses de Dieu (*), si la lumière céleste ne l'éclaire. Le grand seigneur éthiopien qui, certainement, était loin d'être un ignorant dans le monde, ne comprenait pas ce qu'il lisait. Mais Dieu répond toujours aux besoins de l'âme et aux désirs sincères du cœur. Il avait conduit l'Éthiopien à lire un chapitre qui parlait de Jésus, et maintenant, sur cette route solitaire qu'il parcourait avec sa suite, se trouvait un messenger de Dieu pour lui faire comprendre ce qui était obscur à son esprit. C'était Philippe, à qui l'Esprit de Dieu dit de se rapprocher du char de l'Éthiopien. Philippe obéit et l'entendit lire à haute voix dans le prophète Ésaïe, le beau chapitre cinquante-troisième, qui parle des souffrances et de la gloire du Sauveur. Philippe comprenait bien ce chapitre ; les paroles qu'il entendait plaçaient devant les yeux de son cœur le Maître qu'il connaissait et aimait. Il voulait savoir si l'étranger jouissait du même bonheur que lui, et lui demanda s'il comprenait ce qu'il lisait. Le grand seigneur n'eut pas honte d'avouer son ignorance au pauvre évangéliste qui parcourait la route à pied. Il n'eut pas honte de le faire monter sur son char et de le faire asseoir à ses côtés. Et le voilà devenu écolier, et qui apprend de la bouche de Philippe que Celui qui a été mené à la boucherie comme une brebis, n'est autre que le Fils de Dieu, devenu un homme ici-bas, rejeté, méprisé par les siens, cloué sur une croix, et portant là le poids de nos péchés pour les expier. « Le châtement de

notre paix a été sur lui, et par ses meurtrissures nous sommes guéris... L'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous ».

(*) 1 Corinthiens 2:14. L'homme animal est l'homme animé seulement par son âme, sans l'enseignement et la puissance de l'Esprit Saint.

Quelles paroles précieuses ! Voilà pourquoi Philippe avait dû quitter la Samarie et son peuple. Voilà pourquoi il était venu sur une route déserte. C'était pour annoncer l'Évangile à cet étranger. Et l'Évangile fut cru, la lumière jaillit dans le cœur du grand seigneur ; il comprit la Parole et la reçut avec joie. Il apprit que le Dieu qu'il était venu adorer était le Dieu qui l'aimait, le Père de Jésus Christ et son Père. Quelle joie remplit son cœur ! Il fit arrêter son char là où se trouvait de l'eau, et demanda à être baptisé, et fit ainsi profession, devant tous ceux qui l'accompagnaient, de sa foi au Seigneur Jésus. Par la foi, il avait part à la mort et à la résurrection de ce précieux Sauveur ; à sa mort, pour voir ses péchés ôtés, à sa résurrection, pour sa justification ; à sa mort, pour être enseveli quant à ce qui est du vieil homme, à sa résurrection, pour vivre en nouveauté de vie (Romains 4:25 ; 6:4, 6). Il était ajouté lui aussi à l'Assemblée, il était membre du corps de Christ et allait devenir, dans son pays lointain, une lumière pour faire connaître le nom du Sauveur. Dans ce pays, le nom de Jésus est encore connu et le christianisme professé, bien que mêlé hélas ! à une foule d'erreurs et de superstitions. Ainsi s'accroissait l'Assemblée. Elle allait s'étendre encore plus parmi les nations, comme nous le verrons. L'Esprit enleva Philippe pour le conduire vers de nouveaux endroits à évangéliser, et l'étranger continua seul son chemin, plein de joie, possédant dans son cœur un trésor devant lequel s'éclipsaient tous ceux dont il était l'intendant pour sa souveraine.

SAUL DE TARSE – LE GRAND PERSECUTEUR QUI DEVIENT L'APOTRE DES NATIONS

Le Seigneur voulait que la bonne nouvelle du salut fût annoncée aux nations, jusqu'aux bouts de la terre, afin que ceux qui croiraient fussent sauvés et entrassent aussi dans son Assemblée. Les disciples, que la persécution avait chassés de Jérusalem, s'étaient répandus au loin et avaient annoncé la parole de Dieu. Quelques-uns même, étant venus à Antioche, ne s'étaient pas contentés de parler aux Juifs, mais avaient commencé à évangéliser les Grecs, et le Seigneur avait béni leur parole. Philippe aussi avait annoncé la bonne nouvelle à un Éthiopien, qui avait cru au Seigneur Jésus, et avait été baptisé.

C'était le commencement de la grande œuvre de l'évangélisation des nations. Jusqu'alors elles avaient été sans Dieu et sans espérance (Éphésiens 2:12) dans le monde, mais la lumière s'était levée pour elles aussi ; Christ étant mort sur la croix pour le salut de *tous*, voulait attirer *tous* les hommes à Lui.

Mais quand Dieu veut accomplir une grande œuvre, il se choisit un instrument qu'il prépare dans ce but. Ainsi Moïse fut choisi et préparé pour être le libérateur d'Israël ; dans un temps plus voisin de nous, Luther et d'autres furent, en différents pays, choisis et préparés de Dieu pour accomplir dans l'Église déchue, la grande œuvre de la Réformation. Pour l'évangélisation des nations, Dieu choisit aussi un homme qu'il prépara, auquel il donna les qualités nécessaires et qu'il appela par sa grâce et sa puissance quand le temps fut venu. Cet homme n'était pas un païen converti, mais un Juif ; et pour montrer sa gloire et sa grâce souveraine, Dieu choisit le Juif le plus attaché au judaïsme et le plus ennemi de Christ et de ses disciples.

C'était ce jeune homme nommé Saul, qui était témoin de la mort du fidèle martyr Étienne, et qui y consentait ; qui, ensuite, plein de fureur contre les chrétiens, les poursuivait jusque dans leurs maisons et les traînait en prison. C'est ce terrible persécuteur que Dieu avait choisi dès sa naissance pour faire de lui un de ses serviteurs les plus fidèles, afin qu'il annonçât la foi que d'abord il voulait détruire. Je désire retracer ici son histoire, histoire merveilleuse qui nous montre la puissance et

l'étendue de la grâce de Dieu agissant dans un homme, histoire liée intimement à celle de l'Assemblée dans les premiers temps, tandis que, par ses écrits inspirés de Dieu, ce fidèle serviteur du Seigneur continue et continuera jusqu'à la fin à instruire et à édifier l'Assemblée de Dieu.

Saul était né à Tarse, ville de Cilicie dans le sud-est de la Turquie actuelle, qui subsiste encore. C'est maintenant une ville de peu d'importance, mais alors c'était une cité grande, populeuse, commerçante, riche, et renfermant des écoles célèbres. Bien que Juif, descendu de parents juifs et de la tribu de Benjamin, Saul, par sa naissance, était citoyen romain. Ce titre conférait de grands privilèges. La personne d'un citoyen romain était sacrée, pour ainsi dire. Il était interdit de le châtier ou de l'emprisonner sans jugement ; certaines peines, par exemple celles du fouet et de la crucifixion, ne pouvaient lui être infligées, et il avait toujours le droit, en dernier ressort, d'en appeler à l'empereur lui-même.

Nous ne savons rien des parents de Saul, sinon que son père était pharisien. Peut être ne restèrent-ils pas à Tarse, mais vinrent-ils à Jérusalem, car Saul fut, dit-il lui-même, élevé dans cette dernière ville (Actes 22:3). Il avait une sœur, dont le fils se retrouve à Jérusalem dans une circonstance importante de la vie de Saul, devenu l'apôtre Paul (Actes 23:16) : ce jeune homme ayant entendu parler d'un complot contre la vie de son oncle, le fit connaître à l'officier qui le gardait. Dieu se servit ainsi de ce jeune homme pour garantir la vie de son serviteur.

Quelques parents de Saul sont encore mentionnés par lui dans l'épître aux Romains. Deux d'entre eux, nommés Andronique et Junias, étaient des chrétiens éminents par leurs services dans l'Assemblée : « Distingués parmi les apôtres », dit Paul, en les faisant saluer. Ils avaient été convertis avant lui, et, comme lui, avaient été prisonniers pour le Seigneur. Un autre parent de Paul, qui se trouvait aussi dans l'assemblée à Rome, se nommait Hérodition, mais nous n'avons sur lui aucun détail (Romains 16:7, 11). Remarquez comme tout est simple dans les écrits divins ; le grand but de Dieu est de se faire connaître à nous ; de nous révéler le salut et le chemin du ciel ; il n'y a donc rien dans ces saints écrits pour satisfaire la curiosité.

Nous aimerions bien avoir, par exemple, quelques détails sur la personne de Saul ; savoir quel extérieur il avait. Mais cela n'importait pas à l'œuvre pour laquelle Dieu le préparait. Dieu se sert de ce qui n'a pas d'apparence, de ce qui est chétif et faible, comme il peut se servir de ce qui est grand et beau extérieurement. Il ne nous est rien dit de la taille, ni de la figure, ni des manières du Seigneur, ni d'aucun apôtre. Quant à Saul, il semblerait, d'après ce qu'il dit de lui-même, que son extérieur était plutôt chétif et méprisable, et que sa parole n'avait rien d'attrayant (*), mais la puissance du Seigneur, pour accomplir son œuvre par le moyen de cet instrument sans apparence, n'en ressort que plus admirablement.

(*) 2 Corinthiens 10:10 ; 12:7 ; 1 Corinthiens 2:3 ; Galates 4:14.

Mais si l'instrument que Dieu préparait pour annoncer l'Évangile au loin parmi les nations, n'avait pas un extérieur qui le recommandât, Dieu lui avait dispensé des dons naturels d'intelligence, auxquels s'ajoutaient des connaissances diverses, en attendant les connaissances et l'intelligence spirituelle sans lesquelles on ne peut pénétrer dans les choses de Dieu. Saul fut sans doute élevé comme les autres jeunes Juifs, apprenant dans les écoles à lire et à connaître la loi et le Talmud. Il acquit aussi une certaine connaissance des auteurs grecs, langue qui était parlée dans l'Orient et qui est celle dans laquelle le Nouveau Testament a été écrit. De plus, comme c'était la coutume chez les Juifs, même lorsqu'ils étaient riches et qu'ils avaient étudié pour être rabbis, ou docteurs de la loi, Saul avait appris un métier. Il était faiseur de tentes. Nous le voyons plus tard, tout en annonçant l'Évangile, exercer ce métier et pourvoir ainsi à ses besoins et même à ceux de ses compagnons de travaux (Actes 20:34).

Nous ne savons pas à quel âge il vint à Jérusalem, mais c'est là qu'il fut élevé et poursuivit ses études afin de devenir rabbi, aux pieds, c'est-à-dire sous les soins et l'autorité de Gamaliel. Celui-ci était un docteur célèbre, vénéré parmi les Juifs, et que nous avons vu prendre le parti de Pierre et de Jean dans le sanhédrin, quand les autres Juifs voulaient les faire mourir. Saul fut donc instruit par Gamaliel selon l'exactitude de la loi et devint zélé pour Dieu. Il se livrait avec application à l'étude et avançait dans le judaïsme plus que plusieurs de son âge, étant le plus ardent à s'attacher aux traditions que les docteurs de la loi avaient ajoutées à la parole de Dieu, sous prétexte de l'expliquer, et qui souvent l'annulaient, comme le disait le Seigneur Jésus aux pharisiens.

Ce n'est pas seulement par son intelligence et ses progrès dans les études, que le jeune Saul se distinguait ; il avait aussi à cœur de vivre selon les enseignements de la loi en toute bonne conscience, s'appliquant à faire tout ce que la loi et les traditions prescrivaient. Il était donc pharisien, comme ses ancêtres. Les pharisiens étaient, parmi les Juifs, la secte la plus exacte de leur culte, opposée aux sadducéens matérialistes et amateurs des biens de ce monde. Ils conservaient et gardaient avec soin les vérités importantes du jugement, de la résurrection, d'une vie éternelle après celle-ci, et de l'existence du monde invisible des esprits ; d'un autre côté, ils observaient avec un soin extrême toutes les ordonnances de la loi et ce que les traditions des anciens y avaient ajouté. Garder la loi était une bonne chose, mais pour le plus grand nombre, la piété n'était qu'une forme et un moyen de s'attirer de la considération parmi les hommes. C'est pourquoi le Seigneur les appelle des hypocrites.

Tel n'était pas Saul. Il était sérieux, sincèrement zélé pour Dieu, et quant à la justice selon la loi, sans reproche. Il était tout entier et de cœur pour ce judaïsme qu'il estimait la vraie religion, il rejetait loin de lui les vanités et les plaisirs du monde qui l'entourait et ne voulait que servir Dieu. C'était bon dans un sens, mais son zèle était aveugle, il ne se connaissait pas lui-même comme un pauvre pécheur perdu et voulait, pour être sauvé, établir sa propre justice devant Dieu.

Il était sans doute à Jérusalem quand Jésus avait été saisi, condamné injustement et crucifié. Saul avait donc entendu parler de ses miracles et de sa résurrection. Mais aveuglé par son propre cœur, et écoutant les enseignements de ses maîtres, les docteurs juifs, il avait peut-être, comme eux, attribué à Satan les miracles du Seigneur et ajouté foi à la fable que ses disciples avaient enlevé son corps pour faire croire à sa résurrection. Comme ses maîtres, il pensait aussi que Christ avait voulu détruire le temple et abolir la loi, et que les chrétiens seraient cause que les Romains anéantiraient la nation juive. Et Saul, sans examiner si ses maîtres disaient vrai, s'était mis à haïr le nom et la personne de Christ, ainsi que ses disciples. En cela, il ne faisait que suivre la pente naturelle de nos pauvres cœurs, ennemis de Dieu, tout en croyant souvent le servir. Il n'y avait donc rien que Saul ne crût devoir faire contre Christ et les siens. Il avait déjà montré sa haine par sa conduite à la mort d'Étienne qu'il approuvait. Et bien loin que les paroles d'amour du martyr mourant eussent touché son cœur, sa fureur contre les chrétiens n'avait fait que s'accroître. Tel est l'homme dans son état de péché, même l'homme religieux quand il n'a pas la vie de Dieu. Il se montre plus acharné même que le monde contre les enfants de Dieu. L'amour de Jésus n'avait rencontré que la haine chez les Juifs ; l'amour et la patience des disciples ne rencontraient que la haine chez Saul et les principaux chefs des Juifs.

Saul avait commencé à persécuter les chrétiens à Jérusalem. Il y mettait toute l'énergie de sa nature, entrant dans les maisons, traînant en prison les hommes et les femmes, donnant sa voix quand on les faisait mourir, les contraignant par la violence, dans les synagogues, à blasphémer le nom de Jésus, et les persécutant outre mesure. Non content d'exercer sa fureur à Jérusalem, il voulut poursuivre les chrétiens même dans les villes étrangères. Dans ce but, il demanda au souverain sacrificateur et aux anciens des lettres pour l'autoriser à saisir, dans les synagogues des autres villes, ceux qui confessaient le nom de Christ, afin de les amener à Jérusalem pour qu'ils y fussent jugés. Tout cela il le faisait dans l'ignorance, croyant rendre service à Dieu ; mais cela ne l'excusait pas. L'ignorance

n'excuse jamais le mal. Lui-même, Paul, reconnaît qu'il était un outrageux, un blasphémateur, le premier des pécheurs, et s'accuse avec douleur et humiliation d'avoir persécuté l'Église de Dieu (1 Timothée 1:13 ; 1 Corinthiens 15:9).

Avec toute sa religion et sa justice selon la loi, avec sa bonne conscience, Saul courait tête baissée dans le grand chemin de la perdition, quand le Seigneur, que lui haïssait, vint dans sa grâce, l'arrêter et le sauver. Comment ?

CONVERSION DE SAUL

À mesure que Saul poursuivait les chrétiens, sa haine contre eux s'accroissait, et, comme nous l'avons dit, dans son animosité contre le nom de Jésus et son désir de le faire disparaître de la terre, il résolut de poursuivre les disciples du Seigneur dans d'autres villes, où il pourrait s'en trouver.

Parmi ces villes, il y en avait une très grande et importante. C'était Damas, située à deux cent quarante kilomètres environ vers le nord de Jérusalem, ancienne cité plusieurs fois mentionnée dans l'Écriture même au temps d'Abraham (Genèse 14:15 et 15:2), et qui existe encore maintenant. Elle compte environ 380000 habitants, dont un dixième professent le christianisme. Là se trouvaient, au temps de Saul, un grand nombre de Juifs qui y avaient plusieurs synagogues, et parmi eux des disciples de Jésus. Comment y étaient-ils venus ? L'Écriture ne nous le dit pas, mais ils pouvaient avoir fait partie de ceux qui furent convertis le jour de la Pentecôte, ou bien être des Juifs chrétiens qui, après la mort d'Étienne, furent dispersés par la grande persécution qui s'était élevée.

Quoi qu'il en soit, Saul rempli de pensées de violence contre les disciples du Seigneur, et sachant qu'il en demeurerait à Damas, demanda, comme nous l'avons vu, au souverain sacrificateur de lui donner, pour les synagogues de cette ville, des lettres qui l'autoriseraient à saisir les disciples de Jésus qui s'y trouveraient. Il voulait les amener liés, hommes et femmes, à Jérusalem, afin qu'ils y fussent punis. On peut penser si sa demande fut bien accueillie par ces chefs du peuple qui avaient haï le Seigneur et l'avaient fait mourir, et qui venaient de mettre à mort son fidèle témoin Étienne comme pour dire à Jésus : « Nous ne voulons décidément pas que tu règues sur nous ».

Saul partit donc avec ses lettres. Représentons-nous cet homme, poursuivant son voyage en roulant des pensées de vengeance contre ces misérables Nazaréens qui, pensait-il, voulaient détruire la loi et s'opposaient à Dieu ; voyons-le blasphémant en lui-même contre Christ, qu'il regardait comme un imposteur, haïssant ainsi Dieu qu'il croyait servir. Mais n'avait-il pas eu le cœur touché en voyant la mort si glorieuse d'Étienne ? Non. N'avait-il pas compassion de ceux qu'il persécutait et qui souffraient avec tant de patience tous les outrages ? Non. Telle est la dureté, tel est l'aveuglement du cœur naturel. Saul, avec toute sa sincérité, sa droiture, sa moralité, sa religion, tout en croyant être agréable à Dieu courait tête baissée vers la perdition, puisqu'il rejetait Christ. Et il en est de même maintenant : avec la plus belle profession religieuse, si l'on n'a pas Christ, on est perdu.

Mais Dieu avait des pensées de grâce à l'égard de Saul, et Jésus, qu'il haïssait, le suivait du haut du ciel avec amour : le Seigneur voulait, non le perdre, mais le sauver.

Saul s'avancait sur la route de Damas avec son escorte ; peut-être étaient-ce des hommes que le souverain sacrificateur lui avait donnés pour l'aider à accomplir son dessein. Il approchait de la ville, lorsque, vers midi, tout à coup, avec la soudaineté d'un éclair, une lumière plus éclatante que la splendeur du soleil, brilla du ciel autour de lui et de ceux qui l'accompagnaient. Tous et Saul avec eux, saisis de crainte, tombèrent par terre, sous l'impression puissante de cette manifestation divine. Qu'était-ce donc ? Nous allons le voir. Du sein de cette gloire se fait entendre une voix. Quelqu'un se trouvait dans cette lumière céleste qui éclipsait celle du soleil. « Saul ! Saul ! » dit la voix, « pourquoi me persécutes-tu ? ». C'était quelqu'un qui connaissait Saul, quelqu'un qui voyait ce qui était dans le

cœur de Saul, et qui suivait tous ses mouvements contre les disciples de Jésus. Saul savait que cette voix venait du ciel ; il savait aussi que l'Éternel habite dans la nuée, dans l'obscurité ; mais qui était celui qui habitait dans cette splendeur, dans cette gloire qui l'anéantissait, lui, Saul ? Il l'ignorait ; mais qu'il devait être grand et puissant ! Saul, abattu, prosterné contre terre, demanda : « Qui es-tu Seigneur ? ». Il reconnaissait que celui qui lui parlait était digne de ce nom de Seigneur. Et quelle dut être sa surprise, le saisissement de son âme, en entendant la voix lui dire : « *Je suis Jésus que tu persécutes !* » Jésus ! Celui qui lui parlait du sein de la gloire divine, c'était le crucifié, le Nazaréen méprisé, celui que Saul pensait ne pouvoir assez haïr. Il n'était donc pas resté dans le sépulcre ; Dieu l'avait donc ressuscité d'entre les morts ; il était donc dans la gloire ; ce qu'Étienne avait dit avant de mourir était donc vrai ! Celui qui parlait était donc le Fils de Dieu, le resplendissement de sa gloire, et c'était Lui que Saul poursuivait de sa haine ! Quelle révolution dans le cœur et tout l'être du pharisien irréprochable gisant dans la poussière ! Tout ce dont il pouvait se glorifier devant les hommes, sa moralité, son zèle pour la loi, sa propre justice, tout était brisé, anéanti. Il était le premier des pécheurs, puisqu'il s'était opposé au Fils de Dieu, à Dieu lui-même. Et ces chrétiens, si misérables et si méprisables à ses yeux, étaient si précieux au Fils de Dieu dans la gloire, Lui étaient si étroitement unis, qu'ils ne faisaient qu'un avec Lui, et que les toucher seulement c'était porter atteinte au Christ ! Quelle révélation merveilleuse de ce qu'est Christ et de la place qu'occupent ceux qui Lui appartiennent ! Et ce sont des vérités précieuses pour nous aussi, que celles qu'apprenait Saul en ce moment solennel, et que plus tard il prêcha. Christ est le Sauveur dans la gloire, et les fidèles Lui sont unis comme membres de son corps.

Mais Jésus, qui a abattu l'orgueil de Saul et l'a convaincu de son état de péché, a autre chose à lui dire. Il a maintenant à lui parler de grâce, mais cela viendra plus tard, quand d'autres exercices de cœur et de conscience auront montré la réalité de l'œuvre accomplie dans l'âme du pharisien. Saul prosterné, humilié, reconnaissant les droits de Jésus sur lui, demande avec soumission : « Que dois-je faire, Seigneur ? ». Le Seigneur ne le lui dit pas, mais lui commande de se lever, et d'aller à Damas. Là, quelqu'un de ceux qu'il avait méprisés devait l'instruire, lui, le disciple de Gamaliel. Le Seigneur veut se servir maintenant d'un instrument pour parler à Saul. Celui-ci ne regimba pas contre les aiguillons, son cœur était soumis : il ne résista pas à la vision céleste. Il se leva, mais l'éclat de la gloire divine avait ôté à ses yeux, quoique ouverts, la faculté de voir les choses extérieures. Elles ne devaient pas le distraire de la contemplation des choses intérieures. Ceux qui étaient avec lui le conduisirent par la main. Le voilà dépendant, lui, l'homme indépendant qui ne suivait que ses propres pensées ; le voilà faible, lui, l'homme fougueux et impérieux ; il est brisé de toutes manières. Il est conduit à Damas, et là, durant trois jours, sans voir, ni manger, ni boire, en dehors du monde extérieur, il reste seul avec Dieu, repassant en lui-même la révélation merveilleuse qu'il avait eue, et, sous le poids de son péché, s'humiliant et priant. Quelle douleur, quelle repentance il devait éprouver ! Quelles angoisses dans son âme, en se voyant dépouillé de tout ce qu'il croyait être devant Dieu ! Il s'estimait juste, et sa justice n'était que des haillons souillés. Comment échapper ? Comment être sauvé ?

Dieu répond toujours à ces besoins d'une âme repentante, à ces prières d'un cœur brisé. Jésus s'était fait connaître à Saul dans sa gloire, afin de lui montrer son péché et son néant ; maintenant, il va se faire connaître à lui dans son amour, afin de gagner son cœur. Et c'est ainsi que Dieu fait toujours.

Il y avait à Damas un disciple nommé Ananias. Rien ne nous est dit de sa position sur la terre, rien ne nous est raconté de sa vie, avant ni après l'événement qui le met en rapport avec Saul de Tarse. Nous voyons seulement qu'il vivait dans l'intimité de Jésus qu'il connaissait. C'est le privilège de tout chrétien, de chacun de ceux qui ont saisi Jésus pour leur Sauveur. Le Seigneur s'adresse à Ananias, et celui-ci, sans éprouver nulle crainte, sans être jeté par terre comme Saul, en entendant cette voix divine, répond : « Me voici, Seigneur ». Qu'il est doux de connaître la voix de Jésus, et qu'il est bon d'être prêt à Lui obéir ! Et le Seigneur charge son fidèle disciple d'aller chercher le pécheur repentant, et, en lui rendant la vue, de lui annoncer le message de miséricorde. « Il prie », ajoute le

Seigneur en parlant de Saul. Un homme qui prie et dont Dieu reconnaît la prière, est cher à son cœur. Quel privilège pour Ananias d'être choisi pour porter un tel message ! Mais il ne connaît Saul que comme le terrible persécuteur des saints, et il redoute d'aller le trouver. En toute simplicité, il expose ses craintes au Seigneur qui, plein de condescendance pour la faiblesse de son disciple, le rassure en lui disant : « Va car j'ai choisi cet homme pour porter mon nom devant les nations, et les rois, et les fils d'Israël, et je lui montrerai combien il doit souffrir pour mon nom ». Ananias obéit à son divin Maître, et va, messenger de la grâce, annoncer au pécheur brisé la bonne nouvelle du pardon, de la part du même Seigneur qui lui était apparu dans sa gloire, et avait arrêté le persécuteur. « Saul, frère », lui dit-il, « le Seigneur, Jésus qui t'est apparu... m'a envoyé pour que tu recouvres la vue et que tu sois rempli de l'Esprit Saint ». Ananias lui impose les mains, et aussitôt Saul voit l'envoyé du Seigneur. Mais en même temps qu'il a la vue du corps, il a aussi la vue de l'âme qui lui fait discerner dans le Seigneur de gloire, le Sauveur crucifié pour ôter ses péchés — le Fils de Dieu qui l'a aimé et s'est livré pour lui. À l'avenir, il pourra dire et proclamer : « Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont moi je suis le premier » (1 Timothée 1:15). Saul est baptisé et entre dans cette Église de Dieu qu'il persécutait et voulait détruire, et dont il va être le serviteur zélé. Il reçoit le Saint Esprit, qui, tout en rendant témoignage avec son esprit qu'il est enfant de Dieu, le remplit de puissance pour le service qu'il aura à remplir. Il se joint aux disciples qui étaient à Damas et qu'il voulait jeter en prison, et prêche avec force dans les synagogues que Jésus est le Fils de Dieu.

Quel changement ! C'est le miracle de la grâce de Christ, pardonnant au plus grand pécheur, et gagnant le cœur le plus éloigné de Lui, pour en faire le disciple le plus fidèle, le serviteur le plus dévoué.

Nous ne sommes pas des Sauls, mais tous nous avons besoin de connaître le Fils de Dieu qui nous a aimés et s'est livré pour nous ; tous nous devons croire en Lui pour être sauvés ; tous nous pouvons jouir du privilège d'être ses disciples et ses serviteurs.

Je suis crucifié avec Christ ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi ; — et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi (Galates 2:20).

Voilà la devise de Paul, puisse-t-elle être la nôtre !

PIERRE OUVRE AUX NATIONS LA PORTE DU ROYAUME DES CIEUX — HISTOIRE DE CORNEILLE

Saul, dont nous avons vu la merveilleuse conversion, avait bien été choisi de Dieu pour porter l'Évangile aux nations, mais c'est l'apôtre Pierre qui, sur l'ordre du Seigneur, leur ouvrit le premier, d'une manière publique, la porte du salut. Le Seigneur Jésus étant encore sur la terre, lui avait dit : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux ». Le jour de la Pentecôte, Pierre avait ouvert aux Juifs le royaume des cieux, en leur annonçant la rémission des péchés au nom de Jésus, et il allait aussi introduire les gentils, c'est-à-dire ceux qui n'étaient pas Juifs, dans la même bénédiction.

Mais, pour cela, Pierre avait besoin d'un ordre formel de la part de Dieu, car les Juifs n'avaient pas de communication avec les nations ; ils pensaient que les bénédictions divines leur appartenaient à eux seuls, et Pierre lui-même n'avait pas encore compris que le Seigneur voulait que la rémission des péchés fût prêchée en son nom à toutes les nations, ni ce que signifiait cette parole de Jésus : « Et moi, si je suis élevé de la terre (sur la croix), j'attirerai tous les hommes à moi », de quelque nation qu'ils fussent. C'est la croix qui a détruit la barrière entre les Juifs et les païens, en montrant que les uns, comme les autres, étaient des pécheurs et avaient également besoin d'un Sauveur.

C'est à Césarée, et non à Jérusalem, qu'eut lieu ce fait important de la réception des gentils dans l'Assemblée ou l'Église chrétienne, et nous allons voir ce que la parole de Dieu nous en dit.

La ville de Césarée était située au bord de la mer, vers le nord-ouest et à cent-vingt kilomètres de Jérusalem. Il n'en reste actuellement que des ruines, mais, au temps des apôtres, elle était grande et importante. C'était là que résidait le gouverneur romain et que se trouvait le siège de l'administration civile et militaire du pays. Bien qu'un certain nombre de Juifs s'y fussent établis, c'était donc une ville essentiellement païenne, mais qui convenait ainsi aux desseins du Seigneur.

Dans cette ville se trouvait un officier romain nommé Corneille. Il était pieux et craignant Dieu, sans être cependant un prosélyte juif. Nous ne savons pas d'où lui était venue la connaissance du vrai Dieu ; peut-être les Écritures de l'Ancien Testament lui étaient-elles tombées entre les mains. À cette époque, il y avait, parmi les païens, bien des âmes qui étaient dégoûtées du culte des idoles, et que Dieu préparait pour des choses meilleures. Par le moyen des Juifs dispersés, la connaissance d'un Dieu unique et Créateur se répandait, et ces âmes la recevaient avec empressement.

La piété de Corneille se manifestait dans sa vie. Toute sa maison craignait Dieu comme lui ; il avait même dans sa cohorte des soldats pieux : preuve de l'influence qu'il exerçait autour de lui. Il faisait beaucoup d'aumônes au peuple et priait Dieu continuellement. Ces deux choses, l'amour du prochain et la dépendance de Dieu démontraient bien la réalité de sa piété. De plus, toute la nation des Juifs lui rendait un bon témoignage. Il était loin de les mépriser ou de les persécuter, comme le faisaient volontiers les Romains. N'était-ce pas un beau caractère ? Il nous rappelle cet autre centurion romain qui vint demander au Seigneur la guérison de son serviteur malade, et qui donna à Jésus l'occasion d'annoncer d'avance l'introduction des nations dans le royaume des cieux.

Corneille était donc un homme dont le cœur était tourné vers Dieu ; mais cela n'est pas le salut : Corneille n'était pas sauvé par sa piété, ses aumônes et ses prières. Mais Dieu, qui avait commencé la bonne œuvre en lui, voulait aussi l'achever, et lui faire entendre la bonne nouvelle du salut par Christ.

Comme il était, un après-midi vers trois heures, en jeûne et en prière dans sa maison, il vit clairement en vision un homme couvert d'un vêtement éclatant et se tenant devant lui. C'était un saint ange de Dieu, un messenger que Dieu lui envoyait en réponse à ses prières. Les anges, est-il dit, sont des esprits administrateurs, des serviteurs que Dieu emploie en faveur de ceux qui vont hériter du salut.

L'ange n'était pas chargé d'annoncer l'Évangile à Corneille, mais de lui faire connaître l'homme que Dieu avait choisi pour cela. C'était déjà un heureux message pour le centurion romain : « Corneille », lui dit l'ange. Corneille fut effrayé de cette apparition soudaine dans le lieu retiré où il priait. « Qu'est-ce, Seigneur ? » demanda-t-il, reconnaissant bien le caractère céleste de celui qui parlait. « Ta prière est exaucée et tes aumônes ont été rappelées en mémoire devant Dieu », dit le messenger divin. Dieu répond toujours et partout à la prière sincère. Il a les yeux sur ceux qui sont droits de cœur et qui agissent fidèlement, selon la connaissance qu'ils ont de Lui. Ceux qui le craignent Lui sont agréables. Le craindre est le commencement de la sagesse.

Quelle était donc la prière de Corneille que Dieu avait exaucée ? La suite nous le montre. Corneille désirait mieux connaître Dieu ; il avait soif de salut, et Dieu allait répondre à ces besoins de son cœur. L'ange continua à lui parler, en lui disant : « Envoie des hommes à Joppé, et fais venir Simon qui est surnommé Pierre. Il est logé chez un certain Simon, corroyeur, qui a sa maison au bord de la mer ; lorsqu'il sera venu, il te parlera et te dira des choses par lesquelles tu seras sauvé, toi et toute ta maison ». Ainsi, être sauvé était ce que désirait Corneille. Est-ce là l'ardent désir de votre cœur ? Alors Dieu vous exaucera aussi.

Aussitôt que l'ange se fut retiré d'avec lui, Corneille, le cœur sans doute rempli d'émotion, de joie et de reconnaissance envers ce Dieu si bon qui avait exaucé sa prière, envoya à Joppé deux des gens de sa maison avec un soldat pieux, après leur avoir raconté tout ce qui lui était arrivé. Quelle touchante intimité existait entre ce maître et ses serviteurs ! C'est qu'eux aussi craignaient Dieu et avaient ainsi un intérêt bien grand dans la mission qu'ils avaient à accomplir.

Représentons-nous la sainte impatience qui remplissait le cœur de Corneille en attendant la venue du serviteur de Dieu qui devait lui annoncer le salut. Tandis que Corneille attend et que ses serviteurs sont en route vers Joppé, faisons un peu connaissance avec cette dernière ville et ce qui s'y passait.

Joppé ou Japho, à une cinquantaine de kilomètres au sud de Césarée, était une ville très ancienne, située dans une plaine riche et fertile. Il en est déjà question dans le livre de Josué, comme appartenant à la tribu de Dan. C'était un port de mer fréquenté ; là, au temps de Salomon et d'Esdras, étaient amenés les bois de cèdre du Liban pour la construction du temple ; là, le prophète Jonas s'était embarqué pour fuir de devant l'Éternel auquel il ne voulait pas obéir. De nos jours, la ville et le port existent encore sous le nom de Jaffa et ont une assez grande importance. Beaucoup de navires y abordent pour le commerce et amènent des pèlerins et des voyageurs qui, de là, se rendent à Jérusalem (*). Voici comment l'apôtre Pierre avait été conduit à Joppé.

(*) Rappelons que tout ceci a été écrit vers la fin du 19^e siècle. Depuis, la grande ville de Tel-Aviv est née et s'est développée aux portes de Jaffa ; elle est aujourd'hui la plus peuplée de l'État d'Israël, constitué en 1948. De son côté, Lydde, dont il va être question, est devenue une très importante localité.

Comme il visitait les assemblées de Judée, il arriva à Lydde, ville autrefois nommée Lod et située à une vingtaine de kilomètres de Joppé, sur la route de Jérusalem. C'est maintenant encore un village florissant comptant plusieurs milliers d'habitants, entouré de riches vergers d'oliviers, de grenadiers, de figuiers et d'autres arbres, au milieu d'une contrée très fertile. Là, Pierre guérit, au nom de Christ, un homme paralytique nommé Énée, malade depuis huit ans. Ce fut le moyen dont Dieu se servit pour attirer à l'Évangile un grand nombre de gens de Lydde et du Saron, la contrée environnante : ils se tournèrent vers le Seigneur. Ainsi s'accroissait l'Assemblée chrétienne. Mais Pierre devait aussi exercer son ministère à Joppé. Dieu voulait déployer aussi, dans cette ville, sa merveilleuse puissance et sa grâce, et voici de quelle circonstance il se servit pour y conduire l'apôtre. Il y avait, dans l'assemblée de Joppé, une pieuse femme nommée Dorcas. Sa vie était tout entière consacrée au Seigneur ; elle s'occupait des pauvres parmi lesquels elle répandait d'abondantes aumônes, et des veuves indigentes pour lesquelles elle travaillait, leur faisant des robes et d'autres vêtements. Elle tomba malade et mourut ; mais, comme nous le verrons, sa mort, grande épreuve pour les disciples, devait être pour la manifestation de la gloire de Dieu. Il en est toujours ainsi des épreuves que Dieu envoie à ses enfants. Les chrétiens de Joppé apprirent que Pierre était à Lydde, à peu de distance d'eux, et aussitôt ils le firent chercher, en lui disant le deuil dans lequel ils se trouvaient. Pierre, arrivé à Joppé, fut conduit dans la chambre haute où se trouvait le corps de Dorcas, entouré des veuves qui pleuraient leur amie délogée. L'apôtre, sans doute ému de compassion, comme autrefois son divin Maître, fit sortir tout le monde, et, seul avec son Seigneur, il le pria d'exercer sa puissance pour consoler ceux qui pleuraient, de même qu'autrefois il avait consolé la veuve de Naïn, et Marthe et Marie. Et Pierre savait que sa prière était exaucée, car le Seigneur avait dit : « Quoi que vous demandiez en mon nom, je le ferai ». Aussi, se tournant vers le corps, il dit : « Tabitha (ou Dorcas), lève-toi ». Et la morte revint à la vie. Tout Joppé eut connaissance de ce déploiement merveilleux de la puissance de Dieu par le moyen de l'apôtre, et là aussi, plusieurs crurent au Seigneur. Pierre resta dans cette ville quelques jours avec l'assemblée et les nouveaux convertis, et c'est là, chez Simon, le corroyeur, que les envoyés de Corneille devaient le trouver.

Au moment où les envoyés de Corneille approchaient de Joppé, Pierre, vers le milieu du jour, était monté pour prier sur le toit en terrasse de la maison. Il eut très faim, et, tandis qu'on lui apprêtait à

manger, il vit, dans une extase ou ravissement d'esprit, le ciel ouvert et une sorte de récipient comme une grande toile tenue par les quatre coins, descendant sur lui et renfermant des quadrupèdes, des bêtes sauvages, des reptiles et des oiseaux, tous animaux impurs selon la loi, et dont un Juif ne devait pas manger la chair. En même temps, une voix se fit entendre du ciel disant à Pierre : « Tue et mange ». Pierre, en Juif fidèle, répondit : « Non point, Seigneur ; car jamais je n'ai rien mangé qui soit impur ou immonde ». Mais la voix céleste s'adressant de nouveau à lui, dit : « Ce que Dieu a purifié, toi, ne le tiens pas pour impur ». Trois fois la vision se répéta, afin de bien montrer à l'apôtre l'importance de ce que Dieu voulait ainsi lui enseigner. Mais il ne comprenait pas d'abord, et il était en perplexité pour savoir ce que signifiait cette vision.

Dieu allait le lui montrer. Les envoyés de Corneille arrivaient en cet instant devant la maison et demandaient si Simon, surnommé Pierre, demeurait là. En même temps, l'Esprit Saint lui dit : « Voilà, trois hommes te cherchent ; mais lève-toi, et descends et va avec eux sans hésiter, parce que c'est moi qui les ai envoyés ». C'est ainsi qu'en ces temps l'Esprit Saint qui demeurait en eux, guidait directement les serviteurs de Dieu dans leur ministère. C'était particulièrement nécessaire dans un cas tel que celui-ci, car les apôtres, Juifs fidèles, encore attachés aux traditions, n'auraient jamais voulu aller chez un païen sans un ordre exprès de Dieu. Aujourd'hui encore, les serviteurs de Dieu fidèles, qui s'attendent à Lui et le prient, peuvent bien compter que Dieu les dirigera dans ce qu'ils ont à faire pour lui.

Pierre descendit donc et écouta le message de Corneille. Il comprit alors la signification de la vision qu'il avait eue ; il vit que la barrière entre Juifs et nations était renversée, et que ces païens, estimés impurs et représentés par ces animaux dont il n'avait pas voulu manger, étaient purifiés par Dieu lui-même pour avoir aussi part à la grâce du salut.

Pierre n'hésita donc pas à loger les serviteurs de Corneille cette nuit-là, et, le lendemain, partit avec eux, accompagné de six frères de Joppé. De cette manière, il y avait plusieurs témoins de ce que Dieu, dans sa grande grâce, allait opérer en faveur de pauvres païens, plongés jusqu'alors dans les ténèbres et l'ombre de la mort, sans Dieu et sans espérance dans le monde.

Que se passait-il à Césarée ? Corneille n'avait pas voulu être seul à profiter du message que Dieu lui envoyait par Pierre. Il avait réuni ses parents et ses intimes amis. Lorsque nous avons vraiment à cœur le salut de notre âme, nous désirons que les autres entendent comme nous l'Évangile. Pierre étant entré dans la maison, Corneille alla au-devant de lui et se jeta à ses pieds pour l'adorer. Mais l'apôtre le releva, en lui rappelant qu'il n'était aussi qu'un homme. L'adoration n'est que pour Dieu seul. Pierre suivit Corneille dans le lieu où étaient réunis ceux qui désiraient entendre la bonne nouvelle. Il commença par leur rappeler que, comme Juif, il n'aurait pu venir auprès d'eux, mais que Dieu lui avait montré qu'il ne fallait appeler aucun homme impur ou souillé. Ensuite, il leur demanda pour quelle raison ils l'avaient fait venir. Corneille lui raconta la vision qu'il avait eue, l'ordre que l'ange lui avait donné, et termina en disant : « Tu as bien fait de venir. Maintenant donc, nous sommes tous présents devant Dieu, pour entendre tout ce qui t'a été ordonné de Dieu ». Quel sérieux, n'est-ce pas ? Quel sentiment de la présence de Dieu, et quel désir d'entendre sa parole ! Pussions-nous avoir ces dispositions quand un serviteur de Dieu, envoyé de sa part, vient nous parler, et être en présence de Dieu pour écouter sa parole !

Ce fut une réunion bénie, où l'Esprit Saint agit avec puissance par la parole de l'apôtre. Pierre commença par reconnaître avec admiration, devant ses auditeurs gentils, que « Dieu ne fait pas acception de personnes, mais qu'en toute nation, celui qui le craint et pratique la justice lui est agréable ». Puis il leur annonça l'Évangile, la bonne nouvelle touchant Jésus Christ, le Seigneur de tous, du gentil comme du Juif. Il leur dit comment Dieu avait envoyé aux fils d'Israël la bonne nouvelle de la paix par Jésus Christ, comment Jésus de Nazareth, oint du Saint Esprit et de puissance, allait de lieu en lieu faisant du bien, délivrant ceux que le diable opprimait ; comment les Juifs

l'avaient fait mourir sur la croix, mais aussi, comment Dieu l'avait ressuscité et établi Juge des vivants et des morts. C'est donc Jésus, notre adorable Sauveur, dans sa vie sainte, dans sa mort sur la croix maudite, dans sa résurrection et son exaltation glorieuses, que Pierre présente à ces gentils qui avaient soif de salut, de paix et de vie. Or Jésus répond seul à ces besoins de l'âme. Il a dit lui-même : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive » (Jean 7:37). Connaître vraiment Jésus dans son cœur, est ce qui rend heureux. Pierre termine son discours si simple par ces paroles : « Tous les prophètes lui rendent témoignage que, par son nom, *quiconque* croit en lui, reçoit la rémission des péchés ». *Quiconque*, ce n'est pas seulement les Juifs ; les gentils (gens des nations) sont aussi compris dans ce mot, et vous aussi, lecteur, qui êtes un pécheur, vous êtes un de ces « quiconque » qui a besoin de pardon ; et, si vous croyez en Jésus, vous recevrez la rémission de vos péchés, chose la plus nécessaire, la plus précieuse sans laquelle on est à jamais séparé de Dieu.

Quand Corneille et ses amis entendirent les dernières paroles de Pierre, qui proclamaient la grâce miséricordieuse de Dieu, sans doute ils les saisirent avec joie dans leur cœur et crurent, car Pierre parlait encore que le Saint Esprit tomba sur ceux qui l'écoutaient. On pouvait dire d'eux comme des Éphésiens : « Ayant entendu la parole de la vérité, l'évangile de votre salut ; auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse » (Éphésiens 1:13), C'est le grand privilège de tout croyant, de devenir un temple où le Saint Esprit vient faire sa demeure. Pussions-nous tous jouir de cette bénédiction !

Les Juifs venus de Joppé avec Pierre, s'étonnèrent de voir les gentils participer à la même grâce qu'eux ; mais ils n'en pouvaient douter ; la puissance de l'Esprit Saint se montrait dans ces nouveaux convertis en ce qu'ils parlaient des langues étrangères, et que leur bouche s'ouvrait pour magnifier Dieu. Étant scellés du Saint Esprit, ils faisaient donc partie de l'Assemblée chrétienne, tout comme les Juifs ; aussi Pierre ordonna-t-il qu'on les baptisât au nom du Seigneur, ce qui était le signe extérieur de la réception dans l'Assemblée.

Pierre avait accompli sa mission à l'égard des nations ; il leur avait ouvert la porte, et maintenant Dieu, par le ministère de Paul et d'autres, allait introduire dans l'Église une grande quantité de ces pauvres gentils, jusqu'alors dans l'ignorance de Dieu. C'est du fruit de ces travaux que nous jouissons actuellement.

PIERRE RETOURN A JERUSALEM, SON EMPRISONNEMENT ET SA DELIVRANCE

Pierre resta quelques jours à Césarée avec les nouveaux convertis, sans doute pour les instruire et les affermir dans la foi. Il retourna ensuite à Jérusalem, où était déjà parvenue la nouvelle de la réception de la parole de Dieu par les païens.

Combien elle aurait dû remplir de joie les Juifs croyants ! Mais le misérable cœur de l'homme est toujours le même, égoïste jusque dans les choses de Dieu. Il est jaloux de ce que Dieu se montre bon, comme le Seigneur le disait dans la parabole des ouvriers loués à différentes heures du jour (Matthieu 20:15).

Des Juifs devenus chrétiens, mais attachés à leurs traditions, au lieu de demander à Pierre des explications sur ce qui s'était passé à Césarée, se mettent à l'accuser d'être entré chez des incirconcis et d'avoir mangé avec eux ! Hélas ! c'est de cette manière que nous aussi, nous agissons trop souvent, en étant prompts à juger et accuser les autres.

Que fera Pierre, lui, d'un caractère si ardent ? Par la grâce de Dieu, il reste calme et plein de douceur, et laisse à Dieu le soin de le justifier. Pour cela, il raconte simplement les faits.

Il était en prière ; il était auprès de Dieu, quand Dieu lui montre par une vision remarquable, venant du ciel et répétée trois fois, que la distinction entre Juifs et païens était abolie, et que l'Évangile était pour tous. Ensuite, le Saint Esprit, ce guide infaillible qui devait conduire les apôtres, lui dit d'aller, sans hésiter, avec les hommes envoyés par Corneille, et c'était Dieu qui, par son ange, avait dit à Corneille de faire chercher Pierre. Et quand Pierre a annoncé la bonne nouvelle à Corneille et à ses amis et qu'ils ont cru, voilà le Saint Esprit qui descend sur ces païens convertis, tout comme il était venu sur les Juifs croyants à la Pentecôte.

Tout était donc de Dieu dans cette œuvre, et que pouvait faire Pierre devant cette manifestation de la grâce de Dieu accordée aux païens ? Il avait été un serviteur obéissant. « Dieu », dit-il, « leur a fait le même don qu'à nous... Qui étais-je moi, pour l'interdire à Dieu ? ».

« Une réponse douce détourne la fureur » (Proverbes 15:1). Le simple récit de Pierre, qui montrait l'œuvre merveilleuse de Dieu s'étendant sur ceux qui étaient loin, agit sur les cœurs des Juifs croyants comme une rosée rafraîchissante. Ils se turent et glorifièrent Dieu qui donnait aux païens même la repentance et la vie. Soyons heureux aussi de voir l'Évangile se répandre et des âmes être sauvées, car c'est pour la gloire du Seigneur Jésus.

Ce fut un jour de bonheur pour l'assemblée de Jérusalem, mais l'épreuve allait venir. L'ennemi, Satan, ne s'endort jamais. Déjà il avait suscité des persécutions contre les saints. Pierre et Jean avaient été mis en prison et battus, et Étienne avait été lapidé. De nouveau, Satan, voyant les progrès de l'Évangile, cherche à s'y opposer, et il tourne sa rage surtout contre Pierre. Satan est comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. S'il peut tuer le berger, il sait que les brebis seront plus aisément sa proie. Or le Seigneur Jésus avait établi Pierre pour être berger des brebis d'entre les Juifs, et lui avait dit : « Pais mes brebis, pais mes agneaux » (Jean 21:15-17).

Un méchant roi régnait alors en Judée. Il se nommait Hérode ; mais il ne faut pas le confondre avec le méchant Hérode qui fit mourir les petits enfants de Bethléem, ni avec le méchant Hérode qui fit couper la tête à Jean Baptiste et qui renvoya Jésus à Pilate, en se moquant de Lui. Ce second Hérode était fils du premier, et celui du temps de Pierre était son petit-fils. Par leur cruauté et leur méchanceté, ils se ressemblaient bien.

Ce roi Hérode voulait faire plaisir aux Juifs. Il savait que rien ne leur était plus agréable que de voir les chrétiens persécutés ; il fit donc emprisonner quelques chrétiens et mettre à mort Jacques, frère de Jean. Lorsqu'il vit combien cela plaisait aux Juifs, il fit aussi jeter Pierre en prison dans le but de le faire mourir.

C'était aux jours de la Pâque. Comme Pierre devait se rappeler cette autre Pâque qui avait eu lieu peu d'années auparavant et où il avait renié Jésus ! Mais Jésus lui avait pardonné, et maintenant il était heureux de souffrir pour le nom de son cher Maître, de son précieux Sauveur. Il devait mourir après la fête de la Pâque ; Hérode l'avait ainsi ordonné. Afin qu'il ne pût s'échapper, quatre bandes de quatre soldats chacune le gardaient jour et nuit en se relayant, et Pierre, même en dormant, était toujours attaché par des chaînes à deux de ces soldats. De plus, des gardes étaient placés aux portes, d'ailleurs solidement fermées. Que de précautions, n'est-ce pas ? Hérode se rappelait sans doute que précédemment les apôtres avaient été délivrés de la prison par une intervention surnaturelle, et il croyait que cette fois Pierre, lié aux soldats, ne pourrait sortir sans les éveiller.

Pierre ne tremblait-il pas ? N'était-il pas agité ? Non ; il était paisible ; la nuit qui précédait le jour de sa mort était arrivée, et il dormait tranquillement entre les deux soldats. N'était-il pas sous la garde du Dieu Tout-Puissant, qui pouvait le délivrer s'il Lui plaisait ? Et si les hommes faisaient mourir son corps, pouvaient-ils empêcher son esprit d'aller auprès de son cher Maître qu'il aimait ?

Humainement, Pierre ne pouvait échapper. Toute la prudence et la puissance des hommes s'étaient réunies pour le garder. Mais il y a une puissance qui se joue des chaînes, des gardes et des portes de fer. C'est celle de Dieu, à qui rien n'est impossible. Et qui fait agir cette puissance ? C'est la prière. Le Seigneur Jésus qui a dit : « Toutes choses sont possibles pour Dieu », a dit aussi : « Quoi que vous demandiez en mon nom, je le ferai » (*). Les saints de Jérusalem savaient cela, et l'assemblée adressait à Dieu d'instantes prières pour Pierre. La prière de la foi met en mouvement le cœur et le bras de Dieu maintenant comme autrefois. Nous allons le voir.

(*) Marc 10:27 ; 11:24 ; Jean 14:13-14

Les portes étaient fermées, les gardes faisaient leur office, Pierre dormait, et l'assemblée priait. Alors Dieu agit. Il envoie son ange. La prison était dans l'obscurité de la nuit, mais la lumière de Dieu y resplendit. Pierre dormait ; l'ange le réveille. Pierre était dans les liens ; les chaînes tombent de ses mains. « Ceins-toi », dit l'ange, « chausse tes sandales... jette ton vêtement sur toi, et suis-moi ». Et les soldats ? Dieu les maintient endormis. Et les gardes ? Dieu les frappe d'aveuglement. Et les portes ? Les portes de fer s'ouvrent devant la puissance divine. Qui peut lui résister ? Et c'est cette puissance qui nous garde, nous qui sommes au Seigneur ; oh ! quelle sécurité !

L'ange conduit ainsi Pierre jusqu'au bout d'une rue et se retire. Il avait accompli son service envers un de ceux qui héritent du salut. C'est actuellement le doux emploi des anges. Le temps vient où nous les verrons aussi exercer le jugement.

Et Pierre, que pensait-il ? Il avait cru jusqu'alors que tout ce qui lui arrivait était une vision. Mais, revenu complètement à lui, il reconnaît que le Seigneur, son cher Maître, Jésus, avait envoyé son ange pour le délivrer, et aussitôt il se rend là où il savait trouver des frères.

C'était chez une femme nommée Marie, mère de Marc, qui écrivit l'évangile nommé d'après lui. Chez cette pieuse femme, plusieurs, même dans la nuit, étaient réunis et priaient. Pierre heurtait pour se faire ouvrir. Alors une servante nommée Rhode qui, sans doute, se joignait aux prières, vint demander qui arrivait à cette heure de la nuit. Pierre se nomma, et Rhode qui connaissait et aimait l'apôtre, ayant reconnu sa voix, fut si remplie de joie, qu'elle oublia d'ouvrir la porte et rentra en courant pour annoncer aux autres la bonne nouvelle de son arrivée.

Combien les saints rassemblés chez Marie durent être heureux de voir leurs prières exaucées ! Mais nos pauvres cœurs sont si lents à croire que Dieu nous entend, si lents à se confier en sa bonté, que même ces saints doutent que Dieu les ait exaucés ! Ils disent à Rhode : « Tu es folle ». Elle savait ce qu'elle avait entendu, elle ne peut que leur affirmer qu'elle ne se trompe pas ; alors ils pensent que c'était l'ange de Pierre et non lui-même. Cependant, lorsqu'à la fin ils eurent ouvert, et que Pierre fut entré, ils ne purent plus douter. Ils étaient hors d'eux-mêmes de joie et d'étonnement et, sans doute, rendirent-ils grâce au Seigneur.

Pierre leur raconta comment Dieu l'avait délivré ; il leur dit de faire connaître ces choses aux frères, puis il les quitta.

Cela termine dans l'histoire que le Saint Esprit nous a donnée, ce qui se rapporte au ministère de Pierre, bien que nous le retrouvons encore une fois. Maintenant, un autre serviteur de Dieu, Paul, dont nous avons vu la conversion, va paraître sur la scène dans son activité à porter l'Évangile aux nations.

LES PREMIERS MISSIONNAIRES PARMIS LES PAÏENS - ANTIOCHE

Tandis que Pierre introduisait à Césarée des gentils dans l'Assemblée de Dieu, le Seigneur, qui emploie les instruments qu'il veut, dirigeait d'humbles missionnaires, dont les noms nous sont inconnus, à annoncer l'Évangile aux païens dans la grande ville d'Antioche

Cette cité célèbre dans l'antiquité, la troisième ville de l'empire romain et surnommée la reine de l'Orient, était située dans une plaine fertile, sur les bords du fleuve Oronte, à 27 kilomètres de la mer. On dit qu'elle comptait jusqu'à 500 000 habitants, tous païens, sauf un certain nombre de Juifs qui s'y étaient établis. Aujourd'hui, bien que déchue de sa grandeur passée, il s'y trouve trente mille habitants, dont près du tiers professent le christianisme.

Tandis que les grandes cités tombent et que la gloire du monde s'évanouit, ce qui est de Dieu est permanent. Un souvenir impérissable s'attache à cette ville : c'est là que les disciples du Seigneur furent pour la première fois nommés *chrétiens*.

Nous avons vu qu'après la mort d'Étienne, une grande persécution avait sévi contre l'assemblée de Jérusalem, de sorte qu'un grand nombre de disciples quittèrent cette ville et se répandirent d'abord dans la Judée et la Samarie, et ensuite plus loin. Il y en eut qui, suivant les bords de la Méditerranée, passèrent en Phénicie et arrivèrent enfin à Antioche. Mais en quittant Jérusalem, ces disciples du Seigneur emportaient dans leur cœur un trésor que les hommes ne pouvaient leur ravir. C'était la connaissance de Jésus comme leur Sauveur, la vie de Dieu dans leurs âmes, la jouissance de l'amour de Dieu dans leur cœur et, par conséquent, la paix et la joie. Quand on a acquis ce trésor, on ne saurait le garder pour soi. On peut le partager sans s'appauvrir ; au contraire : et, pour la gloire de Christ, et par amour pour eux, on désire que ceux qui nous entourent en jouissent aussi.

Tels étaient les sentiments de ces disciples dispersés, fuyant la persécution. Leur vie et leurs paroles rendaient témoignage à Jésus. Partout où ils allaient, ils répandaient la bonne odeur de Christ ; ils annonçaient la Parole. Ils n'étaient pas des apôtres, mais de simples fidèles remplis de l'amour de Christ. Et vous qui appartenez au Seigneur, vous pouvez aussi être des missionnaires et des évangélistes autour de vous.

Cependant, retenus encore par leurs préjugés nationaux, la plupart des dispersés n'annonçaient Christ qu'aux seuls Juifs. Mais l'Esprit de Dieu qui avait conduit Pierre à Césarée, agit dans le cœur de quelques-uns de ceux qui étaient venus à Antioche, et, touchés de la triste condition des idolâtres, et pressés, sans doute, par l'amour du Sauveur mort pour tous, ils se mirent à parler aux païens et à leur annoncer le Seigneur Jésus. C'est tout l'Évangile. Connaître le Seigneur Jésus et croire en Lui, répond à tous les besoins de l'âme.

Le Seigneur montre que ces disciples, en annonçant son nom aux païens, étaient bien entrés dans les pensées de son cœur. Sa main, c'est-à-dire sa puissance était avec eux ; il agit par son Esprit dans les cœurs de ceux qui écoutaient la Parole, de sorte qu'un grand nombre crurent et se tournèrent vers le Seigneur laissant leurs misérables idoles et leur ancien train de vie. Quand la parole de Dieu est reçue dans le cœur, c'est toujours l'effet qu'elle produit ; elle détourne nos pensées et nos affections de nous-mêmes et du monde, et les tourne vers le Seigneur. C'est là la vraie conversion. Permettez-nous de vous demander à vous qui avez entendu si souvent l'Évangile et l'appel de Jésus, vous invitant à venir à Lui, vous êtes-vous tournés vers ce précieux Sauveur qui vous a tant aimés ? Êtes-vous convertis, comme ces heureux habitants d'Antioche ?

Ces bonnes nouvelles arrivèrent à Jérusalem ; l'assemblée les apprit, et nous pouvons être sûrs que, préparés comme ils l'étaient par la conversion de Corneille, cette manifestation nouvelle de la grâce de Dieu envers les païens réjouit grandement le cœur des fidèles. Ils y voyaient une preuve manifeste

que Dieu avait aussi donné aux nations la repentance pour la vie. Les chrétiens sont toujours heureux d'apprendre que des âmes sont amenées au Sauveur, car c'est la gloire de Christ que des pécheurs soient arrachés à Satan.

Mais il était nécessaire que l'assemblée de Jérusalem où restaient les apôtres, montrât son intérêt à ces nouveaux convertis qui, maintenant, faisaient partie de l'Assemblée de Dieu. Le Seigneur veut nous apprendre ainsi que, bien qu'il y ait des assemblées en divers lieux, elles ne sont pas indépendantes les unes des autres. L'assemblée de Jérusalem envoya donc Barnabas à Antioche. Barnabas était ce Lévite de l'île de Chypre qui avait vendu ses propriétés dont il mit le prix aux pieds des apôtres pour être distribué aux pauvres de l'Assemblée. C'était un cœur désintéressé et tout au Seigneur. De plus, il savait discerner les âmes, les soutenir, et les encourager dans l'épreuve. C'est ce qu'indique son nom, qui veut dire « fils de consolation », et le fait suivant nous le montre. Quand Saul, après sa conversion, fut obligé de quitter Damas, parce que les Juifs voulaient le faire mourir, il vint à Jérusalem. Mais là, personne ne voulait le recevoir ; on le craignait ; on ne croyait pas qu'il fût un disciple. Alors Barnabas, ayant sans doute reconnu en lui l'œuvre de Dieu, l'accueillit et le mena aux apôtres auxquels il raconta comment le Seigneur avait converti le persécuteur. Vous voyez encore en cela un beau trait du caractère de Barnabas. Le Saint Esprit vient confirmer par son témoignage ce que ces actes nous font connaître de lui. « Il était homme de bien », dit la Parole, « et plein de l'Esprit Saint et de foi ». Il était homme de bien, bon et honnête dans son caractère comme homme, mais à cela s'ajoutait ce qui est plus excellent et sans quoi le plus beau caractère ne serait rien dans le service de Dieu ; c'est le don divin, le Saint Esprit qui remplissait Barnabas de la vie de Dieu, et la foi par laquelle il s'attendait à Dieu et mettait en Lui toute sa confiance. Ce sont là les caractères désirables et nécessaires pour un serviteur de Dieu ; mais nous pouvons tous en tirer une leçon ; c'est qu'il ne suffit pas d'avoir un caractère bon et aimable, de nobles et belles qualités ; avant tout, il faut la foi et l'Esprit Saint dans le cœur.

Cet homme de bien, qui aimait le Seigneur Jésus, fut réjoui en voyant la réalité et l'étendue de l'œuvre de la grâce de Dieu chez les convertis d'Antioche. Il les exhorta à rester attachés au Seigneur de tout leur cœur, comme chacun de nous est exhorté à le faire.

Le ministère de Barnabas à Antioche fut béni ; une grande foule de personnes furent ajoutées au Seigneur, c'est-à-dire converties et sauvées. Remarquez cette expression : ajoutées au Seigneur. Ceux qui sont convertis ne sont pas ajoutés à une dénomination humaine quelconque, mais au Seigneur, comme faisant partie de son peuple céleste, comme membres de son corps. Tout était pour la gloire du Seigneur seul.

L'œuvre de la grâce s'étendant ainsi, Barnabas sentit le besoin d'un collaborateur pour l'aider dans son service, et il pensa à Saul qui lui avait sans doute raconté que le Seigneur, lorsqu'il lui apparut, l'avait désigné pour prêcher l'Évangile aux nations. Saul avait bien rendu témoignage de sa foi au Seigneur Jésus dans les synagogues, parmi les Juifs, mais il attendait l'appel du Seigneur pour entrer dans son service auprès des païens.

Où était alors Saul ? Non plus à Jérusalem ; il y avait prêché Christ, et les Juifs, remplis de haine contre celui qui avait été un de leurs principaux appuis et qui s'était tourné vers le Seigneur, avaient voulu le faire mourir. Alors les frères avaient conduit Saul à Césarée, d'où il s'était rendu à Tarse, sa ville natale. C'est là que Barnabas alla le chercher. Saul vint donc avec lui à Antioche, et, pendant un an tout entier, ils se réunirent dans l'assemblée et enseignèrent une grande foule affermissant les nouveaux convertis et annonçant l'Évangile.

Ce mouvement remarquable, cette œuvre merveilleuse de l'Esprit de Dieu, qui faisait que les païens se tournaient des idoles vers le Dieu vivant et vrai, frappa les habitants d'Antioche. On voyait les nouveaux convertis parler de Christ, s'attacher à Christ, se réclamer de Christ, et on les nomma

chrétiens, c'est-à-dire ceux qui sont de Christ. C'était, dans la bouche des païens, un terme de moquerie et une injure, mais quel beau nom ! Être de Christ, être à Christ ; il n'y a pas de nom plus glorieux. Aussi l'apôtre Pierre dit-il : « Si quelqu'un souffre comme chrétien, qu'il n'en ait pas honte, mais qu'il glorifie Dieu en ce nom ». En effet, il ne suffit pas de porter ce nom et de vivre comme le monde, mais il faut glorifier Dieu en vivant de la vie de Christ ; alors seulement on est vraiment chrétien.

Les chrétiens d'Antioche comprenaient bien ce que c'était que d'être de Christ. Ils sentaient qu'ils étaient unis aux autres disciples du Seigneur de quelque nation qu'ils fussent, et qu'ils avaient à le leur témoigner par leur amour. Des prophètes, c'est-à-dire des croyants ayant le don de prophétie, étant venus de Jérusalem à Antioche, l'un d'eux, nommé Agabus, annonça par l'Esprit qu'il y aurait une grande famine sur toute la terre habitée. Aussitôt les disciples, le cœur ému d'affection pour leurs frères de Judée appauvris par la persécution, leur envoyèrent par Barnabas et Saul le produit de ce que chacun avait donné selon ses ressources. Ainsi ces païens convertis montraient dans la pratique qu'ils étaient membres du corps de Christ et de la famille de Dieu, tout comme les convertis d'entre les Juifs.

LE PREMIER VOYAGE MISSIONNAIRE DE PAUL – SON SEJOUR EN CHYPRE

Barnabas et Saul, ayant remis aux anciens de l'Assemblée de Jérusalem la collecte des chrétiens d'Antioche, revinrent dans cette dernière ville. Mais ils n'étaient pas seuls. Un jeune chrétien de Jérusalem les accompagnait ; c'était Jean, surnommé Mare, le fils de Marie chez qui Pierre s'était rendu en sortant de prison, et qui était aussi neveu de Barnabas.

L'assemblée d'Antioche, composée pour la plus grande partie de païens convertis, était riche en ouvriers du Seigneur. Il y avait là des prophètes et des docteurs ; les uns révélant les pensées de Dieu, les autres les exposant et les développant de manière à instruire les fidèles.

C'est Christ qui, étant monté au ciel, donne ainsi des hommes propres à accomplir son œuvre de grâce. Il a commencé par s'offrir Lui-même en sacrifice pour les pécheurs ; Il a remporté la victoire sur le diable, le péché, la mort et le monde, puis, étant ressuscité, Il est monté au ciel. Et maintenant, pour annoncer le salut aux pécheurs perdus, Il donne des évangélistes ; pour instruire et édifier ceux qui ont cru et font ainsi partie de son Assemblée, Il donne des pasteurs et des docteurs.

Un homme ne peut pas entrer de lui-même dans cette sainte carrière d'évangéliste, de pasteur, ou de docteur. Il faut que Christ l'ait donné pour cela. D'autres hommes ne peuvent l'y appeler. Tout doit venir de Christ seul, le Chef de l'Église, et c'est le Saint Esprit qui opère pour former, envoyer et diriger les serviteurs de Christ.

Parmi les prophètes et docteurs d'Antioche, se trouvaient Barnabas et Saul. Tandis que les uns et les autres, avec des cœurs consacrés au Seigneur, s'occupaient de son service, l'Esprit Saint dit : « Mettez-moi à part Barnabas et Saul, pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés ». Comment l'Esprit Saint parla-t-il ? Sans doute par la bouche de l'un des prophètes, mais remarquons-le bien, ce n'est pas d'eux-mêmes que Barnabas et Saul agissent, c'est le Saint Esprit, Dieu lui-même, qui les a appelés pour l'œuvre. Et quelle était cette œuvre ? C'était d'aller annoncer l'Évangile au milieu des nations idolâtres. Barnabas et Saul étaient des missionnaires appelés de Dieu.

Il devait leur coûter de laisser leurs frères d'Antioche et cette assemblée si florissante pour aller ils ne savaient encore où. En tout cas, c'était au milieu d'étrangers où ils rencontreraient l'opposition suscitée par Satan et par l'inimitié naturelle du cœur de l'homme. Ils devaient aller seuls, sans appui humain comme des brebis au milieu des loups. Mais le Seigneur les envoyait, ils allaient pour son nom, et ils pouvaient compter sur sa fidélité. Pour Lui d'ailleurs qui les avait aimés et sauvés, pour

l'amour des âmes auxquelles ils allaient porter l'Évangile, ils étaient prêts à affronter tous les dangers, à supporter toutes les privations, à perdre même leur vie. C'est l'esprit qui a toujours animé les vrais serviteurs du Seigneur.

Avant leur départ, leurs frères qui restaient à Antioche s'unirent à eux dans le jeûne et la prière. Tous sentaient l'importance de cette mission et le besoin du secours du Seigneur, et pour montrer qu'ils s'associaient à ceux qui partaient, ils leur imposèrent les mains. Ce n'était pas pour les consacrer : Barnabas et Saul l'étaient déjà par l'appel du Seigneur, mais c'était comme pour leur dire : « Nous sommes avec vous de tout cœur dans cette œuvre ».

Ils partirent donc, envoyés non par l'homme, mais par l'Esprit Saint. Jean, surnommé Marc, les accompagnait comme serviteur, c'est-à-dire pour leur rendre des services qui faciliteraient leur tâche. Ils descendirent à Séleucie, port d'Antioche, et de là s'étant embarqués, ils firent voile vers l'île de Chypre.

Chypre est une grande île située dans l'angle nord-est de la mer Méditerranée, en face de la Syrie à l'est, et ayant l'Asie mineure au nord. Elle était renommée par sa fertilité et la beauté de son climat. Deux chaînes de montagnes la traversent de l'est à l'ouest, laissant entre elles une belle plaine nommée Massaria. Deux rivières alimentées par des ruisseaux descendant des montagnes l'arrosent ; l'une se dirigeant vers l'est, l'autre vers l'ouest. Les montagnes renfermaient de riches mines de cuivre.

L'île comptait plusieurs villes parmi lesquelles Salamine, port de mer à l'est, en face de la Syrie. C'est là que les apôtres abordèrent et que d'abord ils annoncèrent la parole de Dieu dans les synagogues des Juifs. Ils avaient à cœur ce pauvre peuple, auquel appartenaient les promesses de Dieu et du milieu duquel le Seigneur appelait encore des âmes au salut. Il ne nous est rien dit du résultat de la prédication de Barnabas et de Saul parmi les Juifs. Nous ne savons pas non plus s'ils s'adressèrent aussi aux païens ; toutefois cela est probable, et sans doute la parole de Dieu ne demeura point sans effet.

De Salamine, ils se rendirent à Paphos, autre port de mer à l'ouest, en face de l'Asie mineure. Pour y arriver, ils traversèrent toute l'île, en passant sans doute par la plaine de Massaria. Il ne nous est pas dit s'ils prêchaient l'Évangile durant ce trajet. Mais comment n'auraient-ils pas parlé de ce qui remplissait leur cœur ?

Paphos, qui n'est maintenant qu'une modeste localité nommée Baffo, était alors le siège du gouvernement romain, représenté par un proconsul. Là s'élevait un temple magnifique consacré à l'impure divinité Vénus. Combien n'était-il pas désirable que l'Évangile fût annoncé à ces pauvres païens que le diable avait amenés à offrir un culte dégradant à des idoles abominables !

Des Juifs s'étaient établis dans l'île de Chypre comme nous l'avons vu en parlant de Salamine. Parmi eux se trouvait à Paphos un homme nommé Bar-Jésus, du plus triste caractère. Ce n'était pas un vrai Juif, ayant la crainte de Dieu dans son cœur et soumis aux Écritures. Dans ce cas, il aurait pu faire du bien en éclairant les païens au sujet du vrai Dieu, et les préparer ainsi à recevoir l'Évangile. Mais c'était un magicien, comme il y en avait beaucoup en ce temps-là, c'est-à-dire un homme qui se livrait à certaines pratiques par lesquelles il prétendait avoir des relations avec le monde invisible, évoquer les morts, et chasser les démons. Or les Écritures de l'Ancien Testament condamnent formellement de telles gens. De plus, Bar-Jésus était faux prophète, prétendant faussement être envoyé de Dieu et parler en son nom.

Cet homme, par quel moyen, nous l'ignorons, se trouvait auprès du proconsul ou gouverneur romain, nommé Serge Paul. Le caractère de celui-ci nous est aussi tracé en un seul mot. Il était un homme intelligent. La vraie intelligence ne consiste pas seulement à comprendre vite et bien ce que

l'on nous dit. Elle se montre, avant tout, dans la recherche de la vérité et de ce qui est bon selon Dieu. C'est en ce sens que le proconsul Serge Paul était intelligent.

Les superstitions païennes avaient sans doute dégoûté Serge Paul ; les raisonnements des philosophes n'avaient pas satisfait son intelligence, et les prétentions de Bar-Jésus à des dons surnaturels, n'avaient pas répondu aux besoins de son âme. Aussi, lorsqu'il eut entendu parler de Barnabas et de Saul, il voulut les entendre. Il les fit appeler, et ceux-ci exposèrent devant lui les saintes et salutaires vérités de la parole de Dieu. Nous ne pouvons douter qu'ils ne lui parlèrent de l'amour de Dieu et du Seigneur Jésus qu'Il a envoyé pour sauver les pécheurs, tant Juifs que gentils, car c'est là le résumé de la parole de Dieu.

Bar-Jésus était là qui écoutait aussi les apôtres. Mais de même que les Juifs qui s'étaient opposés au Seigneur et l'avaient fait mourir, qui avaient tué Étienne et qui avaient persécuté l'Assemblée, Bar-Jésus aussi, au lieu de recevoir la vérité, résistait à la parole de Barnabas et de Saul, c'est-à-dire à Dieu Lui-même, et cherchait à détourner le proconsul de la foi, faisant ainsi l'œuvre du diable. Il ne voulait pas du salut pour lui-même, et il cherchait à empêcher les autres d'être sauvés. Quelle iniquité !

Alors Saul, non pas saisi d'une indignation charnelle, mais rempli de l'Esprit Saint, s'adressa à lui. C'était la voix de Dieu même prononçant le jugement sur ce misérable instrument de Satan. « Ô homme plein de toute fraude et de toute méchanceté », lui dit Saul, « fils du diable, ennemi de toute justice, ne cesseras-tu pas de pervertir les voies droites du Seigneur ? ». Quelles paroles sévères, n'est ce pas ? Mais elles étaient bien méritées, car tandis que le Seigneur, dans ses voies droites, conformes à son amour, voulait sauver Serge Paul, Bar-Jésus cherchait à l'entraîner à sa perte. Aussi Dieu ne se borne-t-il pas à ces paroles, mais il annonce au faux prophète, par la bouche de Saul, un châtement qui l'atteint immédiatement : « La main du Seigneur est sur toi, et tu seras aveugle, sans voir le soleil pour un temps ». La main du Seigneur qui s'étend pour bénir ceux qui le craignent, frappe ceux qui Lui résistent. Pauvre Bar-Jésus ! Image de la nation juive qui a rejeté Jésus, il devient aussitôt aveugle ; l'obscurité et les ténèbres tombent sur celui qui avait la prétention d'être la bouche de Dieu ; celui qui voulait conduire les autres, cherche çà et là quelqu'un qui le conduise par la main. Comme je l'ai dit, il est bien l'image de la nation juive qui, ayant rejeté Jésus, est maintenant dispersée, errante, dans les ténèbres, comme le dit le prophète Ésaïe : « Il regardera en haut, et il fixera son regard sur la terre, et voici la détresse et les ténèbres, l'obscurité de l'angoisse ! et il est repoussé dans d'épaisses ténèbres » (Ésaïe 8:22).

Mais ce n'est, comme pour Bar-Jésus, que pour un temps. La miséricorde de Dieu envers ce pauvre peuple s'exercera plus tard. Ainsi que l'ajoute le prophète : « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière ; ceux qui habitaient dans le pays de l'ombre de la mort... la lumière a resplendi sur eux » (Ésaïe 9:2). Quand sera-ce ? C'est quand le Seigneur reviendra et que le résidu juif le reconnaîtra pour son Messie et son Roi.

Et le proconsul, que dit-il devant cette manifestation de la puissance de Dieu ? Il crut, mais ce ne fut pas à cause du miracle, bien qu'il ne pût autrement qu'en être frappé ; il crut, étant saisi par la doctrine du Seigneur. Cette doctrine, l'Évangile du salut, répondait pleinement aux besoins de son âme. Elle seule peut aussi répondre aux nôtres.

Tel fut le premier fruit qui nous soit montré de la mission de Saul. Depuis ce moment, il quitte son nom juif et prend le nom grec et romain de Paul. Il ne nous est pas dit comment ni pour quelle raison, mais ce nom convenait bien, puisqu'il était surtout l'apôtre des nations. Cette histoire de Serge Paul et de Bar-Jésus nous présente ce qui partout caractérisera l'œuvre de Paul. On y voit l'apôtre apportant la vérité de Dieu touchant le Seigneur, les nations désireuses de l'entendre, et les

Juifs s'y opposant. Ceux qui avaient été le peuple de Dieu deviennent ses plus grands adversaires. Combien cela est triste !

PREDICATION A ANTIOCHE DE PISIDIE

Après avoir accompli l'œuvre que le Seigneur leur avait donnée à faire dans l'île de Chypre, les apôtres avec Marc partirent de Paphos pour se rendre en Asie. Ils débarquèrent dans la province de Pamphylie, au nord-ouest de Chypre, et se rendirent à Perge, ville principale de cette province. Cette ville existe encore et porte le nom de Karahisar ou Château-Noir.

C'est là que Jean, surnommé Marc, quitta Paul et Barnabas pour retourner à Jérusalem. Le motif ne nous en est pas donné ici, mais nous pouvons bien penser, d'après ce qui est dit plus loin, qu'il fut effrayé et découragé en voyant de près les difficultés de l'œuvre. Sa foi et sa confiance au Seigneur ne furent pas assez fortes pour lui faire affronter les luttes et les combats pour l'Évangile. Mais il est doux de penser que ce ne fut que pour un temps. Le Seigneur, dans sa grâce, l'enseigna et le fortifia pour son service. Longtemps, après, il était auprès de Paul, alors en prison à Césarée, et l'apôtre, dans son épître aux Colossiens, leur recommande de le recevoir s'il venait vers eux. Il le comptait au nombre de ses compagnons d'œuvre, et écrivant à Timothée, il lui dit de le lui amener, parce qu'il lui était utile dans le service. L'apôtre Pierre, avec qui il était à Babylone, le nomme son fils (*), et enfin le Seigneur le choisit pour écrire l'évangile qui porte son nom, lui assurant ainsi un précieux service qui durera aussi longtemps que l'Église. Telle est la grâce et la puissance du Seigneur. Il ne brise pas le roseau froissé, mais se glorifie dans les faibles.

(*) Colossiens 4:10 ; 2 Timothée 4:11 ; 1 Pierre 5:13.

Paul et Barnabas s'en allèrent donc seuls dans une contrée inconnue d'eux, pour y annoncer l'Évangile. Ils rencontraient bien partout des synagogues juives, mais partout aussi les Juifs incrédules se montraient les adversaires acharnés des apôtres, de leur doctrine, et du nom de Jésus.

Nous ne savons pas si, en passant à Perge, ils y annoncèrent l'Évangile. Ils traversèrent le pays et arrivèrent à une ville nommée Antioche, comme celle d'où ils étaient partis, mais située dans la province de Pisidie au nord de la Pamphylie. Cette ville, dont il n'existe plus que des ruines magnifiques qui parlent de son ancienne grandeur, était située sur le flanc du mont Taurus, non loin d'un beau lac. Mais si la ville avec sa splendeur a disparu de la surface de la terre, il y aura dans le ciel des monuments impérissables formés au milieu d'elle, des âmes sauvées, fruit du travail des envoyés du Seigneur.

Paul et Barnabas, suivant leur coutume, se rendirent d'abord, le jour du sabbat, dans la synagogue où les Juifs s'assemblaient pour la prière et pour entendre la lecture de la loi et des prophètes. Comme ils étaient étrangers, leur présence fut bientôt remarquée, et les chefs de la synagogue, ceux qui présidaient les exercices religieux, les reconnaissant sans doute pour des Juifs lettrés, leur envoyèrent dire d'adresser, s'ils le désiraient, une parole d'exhortation au peuple. Les apôtres avaient, en effet, une parole, une précieuse parole pour ceux qui se trouvaient rassemblés dans la synagogue. C'était pour l'annoncer que Dieu les avait envoyés et qu'Il avait mis au cœur des chefs de la synagogue de les engager à parler. Quelle était donc cette parole ? Celle du salut par Christ, la parole de la réconciliation.

Ce fut Paul par qui l'Esprit de Dieu s'adressa aux Juifs d'Antioche en ce jour de sabbat. C'était un jour bien sérieux que celui où, pour la première fois, l'Évangile leur était annoncé. Il s'agissait, pour ceux qui l'entendaient, de croire et d'être sauvés, ou bien, en étant incrédules et en restant dans leurs péchés, de risquer de périr pour toujours.

Paul se leva donc pour prêcher Jésus. Avec quelle joie il le faisait ! Lui qui avait été un Juif persécuteur et blasphémateur, mais qui avait trouvé grâce et avait appris à connaître l'amour de Christ, combien ardemment il désirait que ceux de sa nation, le peuple que Dieu avait tant béni et à qui étaient les promesses (Romains 9:3-5), crussent en Celui en qui toutes les promesses avaient leur accomplissement. C'était là ce qui remplissait le cœur de Paul, comme nous le voyons par son discours.

Il n'y avait pas que des Juifs dans son auditoire, mais aussi des prosélytes qui craignaient Dieu. Paul s'adresse à tous : il rappelle d'abord les grâces dont Dieu avait comblé le peuple d'Israël en le choisissant, en le tirant d'Égypte et en l'introduisant en Canaan. Puis il arrive rapidement au choix que Dieu avait fait de David comme roi, en disant : « J'ai trouvé David, le fils de Jessé, un homme selon mon cœur, qui fera toute ma volonté ». Mais si Paul parle de David, c'est pour annoncer à ses auditeurs Celui que Dieu a fait naître dans la postérité de David pour être Sauveur à Israël, c'est-à-dire Jésus. « Hommes frères », dit-il, « fils de la race d'Abraham, à vous et à ceux qui parmi vous craignent Dieu, la parole de ce salut est envoyée ». Et il montre comment les habitants de Jérusalem, la cité privilégiée, et les chefs du peuple, n'ayant pas reconnu Jésus comme le Christ, ni compris les prophètes qui parlent de Lui et qu'ils lisaient cependant chaque jour de sabbat, avaient, sans le savoir, accompli leurs paroles en jugeant et en condamnant Jésus, et en demandant à Pilate de le faire mourir, bien qu'ils n'eussent trouvé en Lui aucun mal.

« Et après qu'ils eurent accompli toutes les choses qui sont écrites de Lui », continue Paul, — choses relatives à ses souffrances et à sa mort, et que nous pouvons lire spécialement dans le Psaume 22 et le chapitre 53 du prophète Ésaïe, — quand Jésus fut mort sur la croix, « ils le descendirent du bois et le mirent dans un sépulcre ».

Mais pouvait-il rester dans le sépulcre ? Non ; « Dieu l'a ressuscité d'entre les morts », dit Paul. Durant plusieurs jours, il a été vu de ses disciples, de ceux « qui sont maintenant ses témoins auprès du peuple » en Judée. Et, tandis que l'Évangile était prêché là où Jésus avait vécu, avait souffert, était mort et avait été ressuscité, Dieu le faisait proclamer aussi au loin. « Et nous », dit l'apôtre, « nous vous annonçons la bonne nouvelle quant à la promesse qui a été faite aux pères, que Dieu l'a accomplie envers nous, leurs enfants, ayant suscité Jésus ; comme aussi il est écrit dans le Psaume second : « Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré ». Ce Jésus, mis à mort sur une croix infâme, était le Fils de Dieu. Et comment cela a-t-il été démontré ? Par la résurrection. Paul ajoute, en citant encore les Écritures : « Or qu'il l'ait ressuscité d'entre les morts... il l'a dit ainsi :... Tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption ». Ce sont les paroles de David, au Psaume 16. Mais David ne parlait pas de lui-même, car lui a vu la corruption, « mais Celui que Dieu a ressuscité n'a pas vu la corruption ».

Paul ayant ainsi parlé de la mort et de la résurrection de Jésus, montre à ses auditeurs le résultat glorieux de l'œuvre de Christ : « Sachez donc, hommes frères, que par lui vous est annoncée la rémission des péchés, et que de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit est justifié par lui ».

C'est ainsi que, de même que Pierre l'avait annoncé à Corneille, Paul proclame aussi la rémission des péchés par Jésus, le Sauveur, pour quiconque croit. C'était la parole du salut, la bonne nouvelle de l'accomplissement des promesses de grâce.

Paul termine son discours par une solennelle exhortation à ne pas mépriser un si grand salut.

Tel fut l'Évangile annoncé en ce jour à Antioche de Pisidie ; tel est l'Évangile proclamé encore aujourd'hui. C'est Jésus, sa mort pour nos péchés, sa résurrection pour notre justification, la

rémission des péchés accordée à cause de Lui à quiconque croit. Il n'y a pas d'autre voie de salut, et si quelqu'un la méprise, quel espoir y a-t-il pour lui ?

Quel fut le résultat de cette prédication puissante ? Elle avait certainement frappé tous les auditeurs, car on demanda aux apôtres d'exposer de nouveau ces vérités le sabbat suivant. Mais il y eut plus ; plusieurs des Juifs et des prosélytes qui servaient Dieu, furent saisis par la grâce du Seigneur et suivirent Paul et Barnabas qui les exhortèrent à persévérer. Car il ne suffit pas d'avoir écouté la Parole, ni même de l'avoir aussitôt reçue avec joie, il faut persévérer : « Ce qui est dans la bonne terre, ce sont ceux qui, ayant entendu la parole, la retiennent dans un cœur honnête et bon, et portent du fruit avec patience » (Luc 8:15).

Le sabbat suivant arriva ; le bruit de la prédication des apôtres s'était répandu, et presque toute la ville se rassembla pour entendre la parole de Dieu. Cela aurait dû remplir de joie les Juifs, s'ils avaient eu vraiment à cœur le bien des âmes et la gloire de Dieu ; au lieu de cela, ils furent remplis de jalousie en voyant que d'autres qu'eux-mêmes étaient écoutés des foules. Au lieu de chercher si c'était bien la vérité selon les Écritures que Paul et Barnabas annonçaient, ils se mirent à les contredire et à blasphémer le saint nom du Seigneur. Quelle triste condition ! Ils se fermaient à eux-mêmes la voie du salut, et non seulement cela, ils voulaient empêcher que les nations fussent sauvées. C'était l'œuvre de Satan.

Paul et Barnabas leur adressent alors des paroles sévères : « C'était à vous premièrement », leur disent-ils, « qu'il fallait annoncer la parole de Dieu ; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voici, nous nous tournons vers les nations ».

Quel terrible sort ! Se juger indignes de la vie éternelle ; en rejetant le Seigneur, être rejeté soi-même et périr ; voilà ce qui attend le pécheur impénitent.

Mais la grâce que les Juifs rejettent, se tourne vers les gentils, méprisés par eux. Paul et Barnabas rappellent aux Juifs les paroles d'Ésaïe : « Je te donnerai aussi pour être une lumière des nations, pour être mon salut jusqu'au bout de la terre » (Ésaïe 49:6). C'est Jésus rejeté par les Juifs, qui est cette lumière qui maintenant nous éclaire, c'est Lui qui est ce salut annoncé partout par les serviteurs du Seigneur.

La grâce rejetée par les Juifs se tourne vers les gentils qui se réjouissent d'apprendre qu'ils étaient les objets de l'amour de Dieu. Mais cela ne suffit pas, il faut croire, recevoir dans son cœur la parole de Dieu, pour posséder la vie éternelle. Il y eut plusieurs de ces gentils d'Antioche en qui la semence jetée porta son fruit, qui crurent et furent sauvés. Et la parole du Seigneur, présentée par ses serviteurs, ne borna pas son effet à Antioche ; elle se répandit dans tout le pays.

Mais l'ennemi ne dormait pas. Il se servit de la jalousie et de la méchanceté des Juifs qui excitèrent contre les apôtres les femmes de qualité qui étaient prosélytes, et auxquelles leur position donnait de l'influence. Ils leur représentèrent, sans doute, Paul et Barnabas comme des séducteurs religieux apportant des doctrines pernicieuses. Ils s'adressèrent aussi aux principaux de la ville près de qui, peut-être, ils firent passer les apôtres comme des perturbateurs de la tranquillité publique ; ils suscitèrent ainsi une persécution contre Paul et Barnabas qui furent chassés du territoire d'Antioche.

Mais cela anéantissait-il l'œuvre accomplie par la grâce de Dieu ? En aucune manière. Des âmes avaient été arrachées à la puissance de Satan, sauvées pour l'éternité, et ajoutées à l'Assemblée. « Les disciples », malgré la persécution, « étaient remplis de joie et de l'Esprit Saint », trésor précieux, que nul ne peut ravir à qui le possède.

EVANGELISATION A ICONIUM, LYSTRE ET DERBE

Les apôtres, chassés d'Antioche, se rendirent à Iconium, capitale de la province de Lycaonie. C'était une ville célèbre et peuplée, à environ cent kilomètres au sud-est d'Antioche, et qui existe encore sous le nom de Konya. Arrivés là, Paul et Barnabas entrèrent ensemble dans la synagogue pour annoncer l'Évangile.

Nous voyons que ces fidèles serviteurs de Dieu ne se laissaient pas décourager par les persécutions. Ils aimaient Jésus, leur cher Maître qui les avait envoyés, et ne craignaient pas de souffrir pour son nom, et ils aimaient les pauvres pécheurs pour lesquels Jésus était mort. Ils étaient heureux d'annoncer le salut à tous, Juifs et Grecs, malgré tous les maux que cela leur attirait. C'est ainsi que Paul disait : « J'endure tout pour l'amour des élus, afin qu'eux aussi obtiennent le salut qui est dans le Christ Jésus ». Et si nous nous étonnons de ce que, malgré la méchanceté des Juifs, c'était toujours à eux, les premiers, que Paul et Barnabas s'adressaient, il faut nous rappeler que ces Juifs étaient le peuple choisi par Dieu, aimé de Lui à cause de leurs pères, Abraham, Isaac et Jacob, et qu'ainsi ils avaient droit les premiers à jouir de l'accomplissement des promesses de Dieu en Christ. Les apôtres comprenaient très bien cela et, Israélites eux-mêmes, ils étaient heureux de prêcher l'Évangile à leurs frères selon la chair, dans l'espoir qu'ils croiraient et seraient sauvés.

Ils entrèrent donc dans la synagogue d'Iconium, et, pleins de courage dans le Seigneur, ils parlèrent de telle sorte qu'un grand nombre de Juifs et de Grecs crurent. Nous voyons qu'il y avait toujours dans les synagogues des Grecs qui avaient acquis, par le moyen des Juifs, une certaine connaissance du vrai Dieu. Ils étaient ainsi préparés à recevoir l'Évangile, et cela nous donne une autre raison pour laquelle les apôtres commençaient toujours à prêcher dans les synagogues.

Ainsi le Saint Esprit donnait puissance à la parole des envoyés du Seigneur. Mais là aussi les Juifs incrédules ne pouvaient souffrir de voir l'Évangile annoncé et reçu dans les cœurs, et, dans leur méchanceté, ils cherchaient, non seulement à empêcher les païens de croire, mais ils les excitaient contre les frères. « Les frères », tel était le doux nom que les chrétiens se donnaient entre eux, comme membres de la famille de Dieu.

Mais les apôtres ne se laissèrent pas intimider. Ils demeurèrent là assez longtemps, parlant hardiment aux âmes. D'où venait donc leur courage ? Du Seigneur, sur lequel ils s'appuyaient ; du Seigneur à qui toute puissance appartient dans les cieux et sur la terre, et qui a promis à ses disciples d'être avec eux jusqu'à la fin. Le Seigneur était avec Paul et Barnabas, et confirmait la parole de sa grâce par les miracles qu'il leur donnait d'opérer. Remarquons cette expression : « la parole de sa grâce ». Ce que les apôtres annonçaient, c'était la grâce de Dieu qui apporte le salut, et qui est apparue à tous les hommes dans la personne de son Fils bien-aimé, afin qu'ils soient sauvés (Tite 2:11).

Mais Satan ne peut souffrir la prédication de la grâce souveraine qui arrache à sa puissance les pauvres pécheurs. Aussi suscita-t-il une opposition toujours plus grande contre les apôtres. La ville fut partagée en deux camps ; les uns étaient pour les apôtres, les autres pour les Juifs. Et comme les méchants ne craignent pas d'employer la violence, les chefs, soit des païens, soit des Juifs, résolurent de se défaire des apôtres en les lapidant. Paul et Barnabas, l'ayant appris, obéirent à la parole du Seigneur qui avait dit : « Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre », et ils s'enfuirent d'Iconium. Ils avaient dû beaucoup endurer, car, longtemps après, Paul écrivait à Timothée : « Tu as pleinement compris... mes persécutions, mes souffrances, telles qu'elles me sont arrivées à Antioche, à Iconium et à Lystre », mais, ajoute-t-il avec un profond sentiment de reconnaissance, « le Seigneur m'a délivré de toutes » (2 Timothée 3:11).

Les apôtres ne s'étaient pas enfuis d'Iconium pour abandonner l'œuvre du Seigneur. Ils étaient heureux de souffrir pour le nom de Jésus. Ils étaient ambassadeurs pour Christ, et leur vie ne leur importait point, pourvu qu'ils portassent aux hommes le message dont ils étaient chargés, celui de la réconciliation avec Dieu par le sang de la croix. Ils allèrent donc plus loin, dans d'autres villes de la Lycaonie, à Lystre, à Derbe et dans les environs, annonçant partout la bonne nouvelle du salut.

Ils se trouvaient dans un pays entièrement païen où régnait la plus grossière idolâtrie. Comme Paul le dit dans l'épître aux Romains : « Les hommes ont changé la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance de l'image d'un homme corruptible ». Innombrables étaient les dieux et les déesses dont les hommes avaient peuplé les cieux, la terre et la mer, qu'ils représentaient sous la figure d'hommes et de femmes, et auxquels ils attribuaient toutes les plus dégradantes passions du cœur humain ; ils excusaient ainsi leurs propres vices. Au fond, comme le dit encore l'apôtre Paul, c'étaient des démons qu'ils adoraient sous ces noms de dieux et de déesses, et auxquels ils rendaient un culte abominable. La divinité en honneur à Lystre était Jupiter, que les païens s'imaginaient être le maître des dieux et celui qui, du haut du ciel, lançait la foudre. Une autre divinité était Mercure, dieu de l'éloquence. On racontait que dans les temps reculés, Jupiter, accompagné de Mercure qui portait la parole, était venu dans cette même contrée de Lycaonie pour punir les hommes méchants. Ce que nous venons de dire fera mieux comprendre la suite de notre récit.

Si les apôtres étaient heureux d'annoncer Jésus, le Messie promis, aux Juifs héritiers des promesses, combien ils devaient aussi se réjouir de pouvoir faire connaître le vrai Dieu aux misérables adorateurs des démons. C'est ce qui arrive encore de nos jours. Tandis que de fidèles serviteurs de Dieu prêchent le salut par la foi en Jésus à ceux qui, tout en portant le nom de chrétiens, n'ont pas la vie de Dieu, d'autres serviteurs du Seigneur vont annoncer l'Évangile aux païens encore si nombreux sur la surface du globe. Rappelons-nous bien que les chrétiens de nom, aussi bien que les païens, ont besoin de connaître Jésus et de croire en Lui comme leur Sauveur pour ne pas périr. Et nous, qui appartenons au Seigneur, souvenons-nous dans nos prières, et des serviteurs de Dieu qui annoncent l'Évangile au près et au loin, et de ceux à qui cette bonne nouvelle est présentée.

Paul prêchait donc aux habitants de Lystre. Parmi ses auditeurs se trouvait un homme impotent dès sa naissance, et qui n'avait jamais marché. Il écoutait l'apôtre parlant d'un Dieu puissant et miséricordieux, et son cœur recevait la parole, car « la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu » (Romains 10:17). Paul le vit et discerna l'œuvre de Dieu dans le cœur de ce pauvre homme. L'impotent avait la foi pour être guéri dans son corps et sauvé dans son âme, et Paul lui dit à haute voix : « Lève-toi droit sur tes pieds ». Quelle étrange parole adressée à un homme infirme dès sa naissance ! Mais il croyait à la puissance de Dieu et n'hésita pas. Il se dressa d'un coup sur ses jambes et se mit à marcher. La guérison avait été aussi complète qu'instantanée.

Nous pouvons nous figurer quel effet dut produire sur cette foule d'idolâtres une telle manifestation de la puissance divine. Les fables d'autrefois, dont ils avaient été nourris dès leur enfance, leur revinrent à la mémoire, et ils s'écrièrent en langue lycaonienne, peut-être leur dialecte ancien dans lequel se transmettaient les traditions religieuses : « Les dieux, s'étant faits semblables aux hommes, sont descendus vers nous ». Et ils appelaient Barnabas, Jupiter, et Paul, Mercure, parce que c'était lui qui portait la parole. Un temple de Jupiter s'élevait près de la ville, et le prêtre de ce dieu arriva avec des taureaux ornés de couronnes et de bandelettes selon la coutume, pour les sacrifier à ceux que l'on prenait pour des dieux.

En voyant l'aveuglement de ces pauvres gens, les apôtres éprouvèrent une profonde douleur qu'ils manifestèrent en déchirant leurs vêtements. Comment auraient-ils pu accepter un hommage qui n'est dû qu'à Dieu seul ? Pour détromper la foule et proclamer la vérité, ils s'élançèrent au milieu de ceux qui voulaient les adorer, disant : « Hommes, pourquoi faites-vous ces choses ? Nous sommes nous aussi des hommes ». Puis, exposant leur message, ils exhortèrent ces païens à se détourner de

leurs idoles mortes et vaines, sans puissance ni vérité, et de se tourner vers le « Dieu vivant », le Créateur de toutes choses, qui, dans sa providence, gouverne tout, prend soin de tous les hommes, et se plaît à leur faire du bien.

À grand-peine purent-ils empêcher les foules de sacrifier. Mais l'attention avait été éveillée, une preuve visible de la puissance du vrai Dieu avait été donnée, et les apôtres continuèrent, sans doute, à instruire les habitants de Lystre touchant le Dieu vivant, et à leur annoncer que, dans son amour, il a envoyé son Fils bien-aimé pour sauver les hommes perdus.

Le Saint Esprit opéra à Lystre en faisant pénétrer la parole de la grâce dans plusieurs cœurs. Là aussi des âmes furent sauvées et ajoutées à l'Assemblée. Parmi ceux qui crurent se trouvait un jeune homme dont le nom nous est bien connu, et que nous retrouverons plus tard. C'est Timothée, que Paul appelle son enfant bien-aimé.

Telle était l'œuvre du Seigneur à Lystre. Mais Satan, l'adversaire, veillait, et voyant les âmes arrachées au culte des idoles, c'est-à-dire des démons, il suscita là aussi une violente opposition, et ce fut encore par le moyen des Juifs, de ceux qui prétendaient être le peuple de Dieu. Ils avaient haï le Seigneur Jésus et l'avaient persécuté quand il était sur la terre, et maintenant, ils haïssaient et persécutaient ses disciples. Ils aimaient mieux laisser les pauvres païens adorer leurs fausses divinités que de les voir devenir chrétiens. Quelle méchanceté dans le cœur de l'homme !

Il ne semble pas qu'il y eût des Juifs séjournant à Lystre ; mais il en vint d'Antioche et d'Iconium, peut-être pour leurs affaires, et, reconnaissant les apôtres, voyant l'influence qu'ils avaient acquise et l'œuvre de la grâce de Dieu, leur inimitié contre l'Évangile se réveilla. Ils surent, sans doute par leurs mensonges et leurs calomnies contre Paul et Barnabas, détourner d'eux l'esprit des gens de Lystre, et les ayant mis de leur parti, ils purent sévir à leur aise contre les apôtres. Comme notre cœur naturel est changeant et prêt à subir toutes sortes d'influences ! Voilà ce peuple qui avait vu la puissance et la grâce de Dieu et avait voulu sacrifier aux apôtres comme à des dieux, et qui maintenant les abandonne à leurs ennemis !

La persécution alla bien loin. Les Juifs se sentant appuyés par les gens de Lystre, s'emparèrent de Paul le lapidèrent et, croyant l'avoir tué, le traînèrent hors de la ville. Ils espéraient ainsi s'être débarrassés de celui qui, après avoir persécuté l'Assemblée, était devenu un zélé prédicateur de la foi en Christ. Quelles devaient être les pensées de ce cher serviteur de Dieu quand les pierres lancées par ses cruels ennemis, venaient frapper son corps ? Autrefois, il avait assisté à la lapidation d'Étienne, le fidèle témoin de Christ, et avait consenti à sa mort. Le voilà maintenant qui souffre de la même manière et pour le même Maître. Comme il devait se rappeler cette scène ! Mais maintenant, Paul ne se mettait en peine de rien ; sa vie ne lui était point précieuse, il la donnait volontiers pour Jésus qui l'avait aimé et sauvé. Son regard se portait en haut, où Étienne avait vu le Fils de l'homme à la droite de Dieu, et d'où lui-même, Paul, sur le chemin de Damas, avait entendu la voix de Jésus, et en contemplant là son Sauveur, son âme était soutenue au milieu des souffrances.

Mais la vie de Paul était précieuse à son Seigneur, qui voulait encore se servir de lui pour annoncer l'Évangile. Les disciples, fruit du travail des apôtres à Lystre, avaient suivi les Juifs traînant hors de la ville le corps de celui qu'ils croyaient avoir tué. Les persécuteurs s'étant éloignés, ils se tenaient là autour de Paul et pleuraient sans doute le cher serviteur de Dieu qui leur avait annoncé le salut. Mais la puissance divine, puissance de vie, avait gardé Paul de la mort, sous les coups. Fortifié par elle, malgré ses blessures l'apôtre se lève, rentre dans la ville et le lendemain poursuit, avec Barnabas, son voyage d'évangélisation.

L'animosité des Juifs semble s'être portée surtout sur Paul, probablement à cause de sa plus grande activité. Son abandon du judaïsme, après le zèle ardent qu'il avait manifesté, le désignait aussi d'une manière spéciale à la haine de ceux de sa nation qui étaient ennemis de Jésus.

Les apôtres, après avoir quitté Lystre, allèrent à Derbe située à peu de distance. Là aussi, ils annoncèrent l'Évangile, et un grand nombre de personnes crurent et furent ajoutées à l'Assemblée. Ainsi, la persécution qui chassait les apôtres de ville en ville, devenait un moyen de répandre la bonne nouvelle. Le nom d'un de ceux qui crurent alors nous a été conservé ; c'est Gaius qui, plus tard, devint l'un des compagnons de Paul et qui est, peut-être, le même à qui Jean adressa sa troisième épître (Actes 20:4).

Derbe fut le terme du voyage d'évangélisation des deux serviteurs de Dieu. Ils auraient pu de là se rendre à Tarse, lieu de naissance de Paul et pas très éloigné de Derbe, pour retourner en Syrie, mais ils sentirent le besoin de revoir ceux qui, par leur moyen, avaient été amenés au Seigneur. Ils repassèrent donc par ces lieux où ils avaient souffert pour Christ, par Lystre, Iconium et Antioche. Partout ils affermissaient les âmes des disciples par leurs enseignements ; ils les exhortaient à persévérer dans la foi, qui nous montre Christ, le Sauveur, dans la gloire et revenant pour prendre les siens avec Lui, et, de même que le Seigneur l'avait fait, ils avertissaient les croyants que le seul chemin pour arriver dans la gloire où est Christ, c'est la souffrance. Telles sont aussi les choses que nous avons besoin d'apprendre.

Mais dans ces diverses localités, les fidèles avaient formé des assemblées. C'est-à-dire que, sachant qu'ils étaient tous membres de la grande Assemblée qui est le corps de Christ et qui comprend tous les croyants, ceux de chaque localité se réunissaient et formaient là la représentation de l'Assemblée universelle de Dieu. Ils étaient à Derbe, Lystre, Iconium et ailleurs, les assemblées de Dieu locales, en contraste avec les Juifs d'une part, et les païens de l'autre. Et pour présider ces assemblées, veiller sur elles et les paître, les apôtres, en vertu de l'autorité qu'ils possédaient comme leur ayant été donnée directement par le Seigneur, établirent dans chacune d'elles des anciens. Puis, priant avec jeûne, les apôtres, avant de quitter ces chrétiens nouvellement convertis, les recommandèrent au Seigneur. Qu'auraient-ils pu faire de mieux ? Ils les plaçaient ainsi immédiatement sous la conduite et la protection de Celui qui seul a la puissance de nous garder.

Paul et Barnabas revinrent par la Pisidie et la Pamphylie à Perge, où ils annoncèrent aussi l'Évangile. De là, ils descendirent à Attalie, port de mer au sud-ouest de Perge, et qui se nomme maintenant Antalya ou Adalia. Là, ils s'embarquèrent et retournèrent à Antioche (de Syrie) d'où ils étaient partis.

Ils avaient entrepris leur voyage, choisis et envoyés par l'Esprit de Dieu, et l'assemblée les avait recommandés à Dieu et accompagnés de ses prières pour l'œuvre qu'ils avaient à entreprendre. La puissance et la grâce du Seigneur avaient été avec eux, ils avaient accompli leur tâche pour leur bien aimé Maître, et après leurs fatigues et leurs souffrances, Dieu les avait ramenés dans la chère assemblée qui de cœur avait été avec eux. Ils racontèrent à l'assemblée réunie ce que Dieu avait fait par leur moyen au milieu des pauvres païens. Quelle joie pour les chrétiens d'Antioche d'apprendre que la bénédiction du salut s'était répandue sur les nations ! Le cœur du chrétien se réjouit toujours quand il apprend que des âmes sont sauvées. Si nous avons à cœur la gloire du Sauveur, nous nous réjouissons en apprenant qu'auprès et au loin des âmes sont converties, et nous prions, et pour les ambassadeurs de Christ, et pour ceux à qui ils portent l'heureux message.

LES CROYANTS D'ENTRE LES NATIONS NE SONT PAS ASTREINTS A OBSERVER LA LOI DE MOÏSE

L'assemblée d'Antioche avait été bien réjouie en apprenant comment Dieu avait été avec Paul et Barnabas et, par leur moyen, avait ouvert aux nations la porte de la foi. La foi est ce qui nous introduit dans la connaissance de Dieu et du Seigneur Jésus, dans la jouissance du salut et dans

l'espérance du ciel, quand Jésus viendra nous prendre pour être avec Lui. Voilà pourquoi elle est comparée à une porte. Béni soit Dieu, elle est toujours ouverte, et le Seigneur invite les âmes à y entrer.

L'Église s'accroissait donc ; les âmes étaient sauvées, le nom du Seigneur était glorifié. Alors l'ennemi, voyant les progrès de l'Évangile parmi les nations en dépit des persécutions qu'il avait suscitées contre les apôtres, se tourna d'un autre côté pour entraver l'œuvre de Dieu. Des Juifs de la secte des pharisiens qui avaient cru et étaient entrés dans l'Église chrétienne, y avaient apporté tous leurs préjugés juifs. Ils admettaient bien que les gentils pouvaient être sauvés — Dieu lui-même l'avait montré par la conversion de Corneille — mais ils voulaient imposer le joug de la loi aux convertis d'entre les nations. Étant venus à Antioche, ils enseignaient les frères, leur disant que s'ils n'étaient circoncis et s'ils ne gardaient pas la loi de Moïse, ils ne pouvaient pas être sauvés. Ce n'était pas le Saint Esprit qui les avait envoyés, ce n'était pas l'enseignement de Dieu, et les apôtres à Jérusalem ne leur avaient donné aucun ordre à ce sujet. Ils apportaient à Antioche leurs propres pensées et troublaient ainsi les âmes des fidèles.

De tout temps l'homme a voulu ajouter ses pensées à celles de Dieu qui sont parfaites, et ses œuvres pour le salut à l'œuvre unique et pleinement suffisante de Christ. S'il fallait, pour être sauvé, être circoncis et garder la loi de Moïse, alors l'œuvre du Seigneur Jésus sur la croix n'était pas suffisante : il n'avait pas tout accompli. Si, comme on le dit souvent de nos jours, il faut faire des œuvres pour être assuré du salut, notre foi et notre espérance ne reposent pas sur Christ seul, mais en partie sur nos œuvres et, par conséquent, sur nous-mêmes. Or tel n'est pas l'enseignement de Dieu : Jésus est le seul nom donné aux hommes, par lequel il nous faille être sauvés, et l'apôtre dit : « Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu ; non pas sur le principe des œuvres » (Éphésiens 2:8).

Ceux qui voulaient imposer le joug de la loi aux frères d'Antioche, se trompaient donc grandement ; ils mettaient en question la perfection, la suffisance et la plénitude de l'œuvre de Christ. Sans s'en douter ils étaient des instruments de Satan qui a toujours cherché à rabaisser ou la Personne ou l'œuvre du Seigneur. Retenons cette précieuse vérité que Jésus, par l'offrande de Lui-même faite une fois pour toutes, sauve pleinement ceux qui croient en Lui.

Paul et Barnabas, qui étaient instruits par l'Esprit Saint et avaient à cœur la gloire du Seigneur Jésus, s'opposèrent à ces doctrines pernicieuses. Mais comme ces docteurs juifs venaient de Judée et prétendaient peut-être s'appuyer sur l'autorité des apôtres qui étaient à Jérusalem, l'assemblée d'Antioche résolut d'envoyer dans cette ville Paul et Barnabas avec quelques autres frères, afin de consulter les apôtres et les anciens sur cette question. Il était nécessaire qu'il y eût dans toute l'Église une même pensée. Les chrétiens de Jérusalem et ceux d'Antioche ne formaient pas deux assemblées indépendantes l'une de l'autre. Tous faisaient partie de l'Assemblée unique de Christ, laquelle est son corps, et comme il n'y a qu'un seul Esprit pour former et animer ce corps, il fallait conserver l'unité de l'Esprit. Nous comprendrons cela toujours mieux, si nous nous attachons à la parole de Dieu, et si nous demandons au Seigneur de nous ouvrir l'intelligence pour saisir ses enseignements. Un des efforts de Satan a été de faire oublier aux chrétiens qu'ils sont un seul corps, et il n'a que trop réussi à les diviser.

Paul, Barnabas et les autres frères, accompagnés de cœur par l'assemblée, se rendirent à Jérusalem. Sur leur chemin, dans toutes les assemblées de la Phénicie et de la Samarie, ils racontèrent la grâce merveilleuse de Dieu manifestée dans la conversion des nations. Les frères en éprouvèrent une grande joie. L'amour de Dieu, répandu dans leurs cœurs, les élargissait : ils comprenaient que c'était la gloire de Christ que les Juifs ne fussent pas seuls sauvés, mais que tous, nations et Juifs, eussent part aux bénédictions célestes que Jésus a acquises par sa mort.

Arrivés à Jérusalem, les envoyés d'Antioche furent reçus par l'assemblée, les apôtres et les anciens, et leur exposèrent ce qui s'était passé à Antioche. Une grande discussion s'éleva d'abord. Sans doute que les uns, moins éclairés, pensaient-ils que les docteurs pharisiens avaient raison, tandis que les autres, avec Paul et Barnabas, estimaient que Christ, par sa venue, sa mort et sa résurrection, avait mis de côté la loi ; qu'ainsi tout était remplacé par sa Personne et par son œuvre.

Mais le Saint Esprit, selon la promesse du Seigneur, était au milieu de l'assemblée pour la guider dans la vérité. Pierre, qui avait ouvert le royaume des cieux aux nations à Césarée, se leva et rappela que Dieu l'avait choisi directement pour cela, sans lui commander de leur imposer le joug de la loi. Les Juifs eux-mêmes, ni leurs pères, n'avaient pu le porter ; ils avaient toujours enfreint la loi et avaient besoin, tout comme les nations, pour être sauvés, de la grâce du Seigneur Jésus Christ. Il rappela aussi que, sans circoncision ni loi, le Saint Esprit était descendu pour habiter dans les croyants, dont le cœur avait été purifié par la foi. La loi n'était donc pas nécessaire pour le salut.

Quand Pierre eut cessé de parler, Paul et Barnabas pour appuyer ses paroles, se mirent à raconter ce que Dieu avait fait par leur moyen parmi les nations. Ils n'avaient pas prêché la loi, mais Christ, et les âmes avaient été sauvées. Jacques alors, une des colonnes de l'assemblée de Jérusalem, montra que les paroles des anciens prophètes s'accordaient avec ce qui venait d'être dit, que Dieu a toujours eu dans sa pensée d'étendre le salut à toutes les nations, et qu'il l'avait accomplie en envoyant Christ, le vrai fils de David. Son avis était donc de ne pas obliger les convertis d'entre les nations à se soumettre à la loi de Moïse, mais de leur rappeler de s'abstenir de manger des choses offertes aux idoles, parce que ç'aurait été participer à l'idolâtrie, de fuir les péchés d'impureté si communs parmi les nations païennes, et, enfin, de ne manger, ni des bêtes qu'on aurait étouffées pour les tuer et dont ainsi tout le sang était en elles, ni du sang lui-même. C'était une chose que Dieu avait défendue, non seulement dans la loi, mais aussitôt après le déluge (Genèse 9:4). Dieu nous en donne la raison dans ces paroles : « Car l'âme (ou la vie) de la chair est dans le sang ; et moi je vous l'ai donné sur l'autel, pour faire propitiation pour vos âmes » (Lévitique 17:10-12). Et nous savons que nous sommes rachetés par le précieux sang de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache.

Les apôtres, les anciens et toute l'assemblée, acceptèrent les paroles de Pierre et de Jacques. Ils choisirent deux des principaux frères de l'assemblée de Jérusalem, Judas, surnommé Barsabbas, et Silas, et les envoyèrent à Antioche avec Paul et Barnabas porter à l'assemblée une lettre qui répond bien à ce qui avait risqué de troubler l'assemblée d'Antioche et toutes les assemblées parmi les nations. La voici :

« Les apôtres et les anciens et les frères, aux *frères* d'entre les nations qui sont à *Antioche* et en *Syrie* et en *Cilicie* (partout où Paul et Barnabas avaient prêché) : Salut ! Comme nous avons entendu dire que quelques-uns qui sont sortis d'entre nous, vous ont troublés par des discours, bouleversant vos âmes, disant qu'il faut être circoncis et garder la loi (auxquels nous n'avons donné aucun ordre), il nous a semblé bon, étant *tous d'accord*, de choisir parmi nous des hommes et de les envoyer vers vous avec *nos bien-aimés* Barnabas et Paul, hommes *qui ont exposé leurs vies* pour le nom de notre Seigneur Jésus Christ. Nous avons donc envoyé Judas et Silas, qui vous annonceront de bouche les mêmes choses. Car il a semblé bon au Saint Esprit et à nous de ne mettre sur vous *aucun autre fardeau* que ces choses-ci qui sont nécessaires : qu'on s'abstienne des choses sacrifiées aux idoles, et du sang, et de ce qui est étouffé, et de la fornication. Si vous vous gardez de ces choses, vous ferez bien. Portez-vous bien ».

Nous voyons par cette lettre que les chrétiens de Jérusalem, et avec eux tous les chrétiens d'entre les Juifs, reconnaissaient comme frères, comme enfants de Dieu au même titre qu'eux, les chrétiens d'entre les nations. Il n'y avait à cet égard ni Juifs, ni gentils, mais une seule famille. Tous étaient d'accord pour cela. Les apôtres, les anciens et les frères de Jérusalem, reconnaissaient Barnabas et Paul comme de vrais serviteurs de Christ dans l'œuvre de l'Évangile, et les entouraient de leur

amour ; et enfin, les gentils convertis n'étaient en aucune manière tenus d'observer la loi de Moïse. Christ était suffisant pour eux, comme pour les Juifs ; Christ, l'espérance de la gloire. Et remarquons que c'était guidés par le Saint Esprit que les chrétiens de l'assemblée de Jérusalem proclamaient cette précieuse vérité qui affranchissait du joug de la loi. Comprenons bien cependant que si l'on est affranchi de la loi, c'est pour être tout à Christ qui est notre vie — une vie sainte et pure.

Les ruses de Satan pour jeter le trouble et la désunion dans l'Assemblée furent ainsi déjouées. Il en sera toujours de même, si l'on s'attend à Dieu et si on se laisse guider par sa Parole et son Esprit.

Paul, Barnabas, Silas et Judas, apportèrent à Antioche la lettre de Jérusalem ; elle fut lue à l'assemblée ; les dissensions furent apaisées, les cœurs furent consolés, le trouble cessa, et Judas et Silas, qui étaient aussi prophètes, fortifièrent les frères par leurs exhortations. Le lien qui unissait tous les chrétiens, Juifs ou gentils, de toutes les assemblées, fut ainsi affirmé et resserré, selon ce qui est écrit : En Christ « il n'y a pas Grec et Juif... Christ est tout et en tous » (Colossiens 3:11). Tous les chrétiens sont « baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps » (1 Corinthiens 12:13). De l'effort de Satan pour faire du mal à l'Assemblée, Dieu tira une bénédiction précieuse.

Silas et Judas, après avoir séjourné quelque temps à Antioche, furent renvoyés en paix vers ceux qui les avaient envoyés. Mais il semble que le premier resta à Antioche, car nous le retrouvons bientôt après comme compagnon de Paul.

SECOND VOYAGE MISSIONNAIRE DE PAUL – L'ÉVANGILE PORTE EN EUROPE

Après avoir séjourné quelque temps à Antioche, Paul, constamment occupé du Seigneur et de son œuvre, dit à Barnabas : « Retournons maintenant visiter les frères par toutes les villes où nous avons annoncé la parole du Seigneur, pour voir comment ils vont ». Toujours ce fidèle serviteur de Jésus eut à cœur le bien des assemblées. Il ne se contentait pas d'avoir annoncé l'Évangile et amené des âmes à Christ, mais son ardent désir et l'objet de ses prières étaient que les saints fussent instruits et fortifiés, afin de marcher d'une manière digne du Seigneur.

Barnabas était disposé à se rendre à l'invitation de Paul, mais il voulait que son neveu Jean, surnommé Marc, les accompagnât. Nous nous rappelons que Marc était parti avec les deux apôtres lors de leur premier voyage, mais que, découragé dès le début, il était retourné à Jérusalem. Il avait mis la main à la charrue et avait regardé en arrière, et Paul pensait qu'il n'était pas propre à affronter de nouveau des difficultés devant lesquelles il avait reculé une première fois.

Il y eut donc un dissentiment entre les deux apôtres, et même de l'irritation, ce qui n'aurait pas dû être, car l'irritation dans le cœur est un fruit de la chair et non de l'Esprit. Le résultat fut qu'ils se séparèrent. Barnabas prit Marc avec lui et partit pour l'île de Chypre, sa patrie. Barnabas, sans doute, continua à être employé dans l'œuvre du Seigneur ; Marc aussi fut formé par la grâce pour le service, comme Paul nous le fait comprendre dans une de ses épîtres (2 Timothée 4:11), mais l'Esprit Saint ne nous parle plus d'eux dans l'histoire qu'il trace de l'établissement de l'Église. Paul, abandonné par son ancien compagnon, choisit pour aller avec lui, Silas dont il avait apprécié le dévouement pour le Seigneur et qui, dès lors, ne le quitta plus. Ils partirent, recommandés, comme la première fois, à la grâce de Dieu par les frères. Cela ne nous est pas dit au sujet de Barnabas, et nous pouvons en conclure que l'assemblée d'Antioche approuvait Paul dans sa décision à l'égard de Marc.

Au lieu de suivre le même chemin que dans son premier voyage avec Barnabas, et pour ne pas aller où celui-ci travaillait déjà, Paul se rendit par terre aux dernières villes qu'il avait évangélisées, c'est-à-dire à Derbe et à Lystre. Pour cela, il eut à traverser une partie de la Syrie et de la Cilicie. Partout il rencontrait des assemblées que la grâce de Dieu avait formées. Combien le cœur de l'apôtre devait être réjoui ! Il n'avait pas à prêcher devant des Juifs ou des païens aveuglés, mais à fortifier par ses

exhortations et ses enseignements des âmes qui connaissaient Jésus. Il pouvait déployer devant elles toutes les richesses de l'amour de Christ, le Chef de l'Assemblée, afin de les fonder et de les enraciner dans cet amour.

Arrivé à Derbe et à Lystre, il s'adjoignit un autre compagnon de travail, Timothée, dont nous avons déjà parlé. Il avait, sans doute, été converti lors du premier passage de Paul, qui l'appelle son véritable enfant dans la foi et son enfant bien-aimé (1 Timothée 1:2 ; 2 Timothée 1:2). Depuis, ce jeune chrétien avait marché fidèlement ; les frères de Lystre et d'Iconium lui rendaient un bon témoignage. Rien n'est beau comme de voir de jeunes hommes, des jeunes filles, au milieu d'un monde rempli de convoitises et de péché, être dévoués au Seigneur et avoir un bon témoignage. Puisse-t-il y avoir beaucoup de jeunes Timothées.

Par la bouche d'un prophète, Timothée avait été désigné de Dieu pour l'œuvre ; le témoignage de tous l'avait reconnu, et les anciens l'avaient approuvé par l'imposition des mains ; puis Paul lui avait conféré, par l'imposition de ses mains, le don de grâce qui distinguait Timothée pour l'œuvre qu'il devait accomplir (1 Timothée 4:14 ; 2 Timothée 1:6).

Mais Timothée était fils d'une femme juive croyante et d'un père grec. Un tel mariage n'était pas conforme à la loi juive. Pour les Juifs, ç'aurait été un scandale que Paul menât Timothée avec lui pour annoncer l'Évangile. À cause donc des Juifs, et dans un esprit de condescendance et de grâce, Paul assujettit Timothée à la circoncision. Paul ne regardait pas cela comme une condition de salut pour Timothée, ainsi que le pensaient ceux qui avaient voulu obliger les chrétiens à se soumettre à la loi juive, mais il ne voulait pas qu'il y eût un prétexte pour les Juifs de rejeter sa prédication.

Paul, avec ses deux compagnons, continua son voyage. Comme ils passaient dans les villes où il y avait des assemblées chrétiennes, ils remettaient à celles-ci des ordonnances établies par les apôtres et les anciens de Jérusalem, afin qu'elles fussent gardées, et qu'ainsi le lien entre toutes les assemblées fût affirmé et maintenu. En même temps, ces ordonnances étaient une barrière opposée aux chrétiens d'entre les Juifs qui auraient voulu assujettir les gentils à la loi de Moïse. Les assemblées que visitaient les envoyés de Christ étaient ainsi affermiées dans la foi et croissaient en nombre de jour en jour. L'Église, l'Assemblée, qui est la maison de Dieu sur la terre, s'édifiait par les travaux des ouvriers du Seigneur et l'action du Saint Esprit.

Mais Dieu allait diriger son serviteur dans un autre champ. Paul avait passé par la Phrygie et la grande province de Galatie, annonçant l'Évangile. L'Esprit Saint avait agi avec puissance parmi les Galates ; un grand nombre avaient été convertis et plusieurs assemblées s'étaient formées. Les chrétiens de Galatie avaient témoigné une grande affection à l'apôtre qui s'était aussi beaucoup attaché à eux. Mais des docteurs juifs se glissèrent plus tard parmi eux, et, malgré les ordonnances des apôtres, réussirent à leur persuader qu'ils devaient s'astreindre à l'observation de la loi de Moïse. En même temps, ils cherchaient à mettre en doute l'apostolat de Paul. Celui-ci dut leur écrire une lettre très sévère, parce que vouloir joindre la loi à l'Évangile, c'est renverser celui-ci.

Paul et ses compagnons, partis de la Galatie, voulaient annoncer la Parole dans cette partie de l'Asie mineure appelée plus spécialement l'Asie, mais l'Esprit Saint, qui les dirigeait, les en empêcha ; ils désirèrent alors aller plus au nord, en Bithynie, mais leur saint directeur, l'Esprit de Jésus, ne le leur permit pas non plus. Qu'ils étaient heureux de marcher ainsi sous la direction de Dieu ! Mais c'est ce qui arrive toujours lorsqu'on s'attend à Lui. Ils se dirigèrent donc vers la Troade, contrée située au bord de cette partie de la mer Méditerranée appelée aujourd'hui l'Archipel, et en face de la Macédoine, province au nord de la Grèce, célèbre dans l'histoire ancienne et qui appartient longtemps à l'empire turc (on sait qu'elle fait partie maintenant de la Grèce actuelle).

Là Paul, toujours occupé de l'œuvre du Seigneur, annonça l'Évangile, et nous verrons plus tard qu'une assemblée s'y était formée, dans laquelle Paul se trouva une autre fois. Mais là aussi, les serviteurs du Seigneur apprirent pourquoi Dieu les avait dirigés de ce côté. Nous ne connaissons pas toujours d'abord les desseins de Dieu à notre égard, et pourquoi il nous conduit dans une tout autre direction que celle que nous pensions devoir suivre. Mais pour le cœur qui Lui est soumis tout s'éclaircit.

Une nuit, Paul eut une vision, sans nul doute envoyée de Dieu. Il vit un homme macédonien qu'il reconnut pour tel à son costume et à son langage. Cet homme se tenant devant l'apôtre, lui dit : « Passe en Macédoine, et aide-nous ». Paul, rempli des pensées de Dieu, et sachant qu'il avait pour mission d'évangéliser les nations, comprit immédiatement avec ses compagnons que le Seigneur les appelait à porter le nom de Jésus dans ces nouvelles contrées, et que l'Assemblée devait s'étendre aussi là et encore plus loin.

Ils quittèrent donc la Troade, passèrent la nuit dans l'île de Samothrace, et étant partis le lendemain, ils se dirigèrent vers la ville maritime de Néapolis où ils débarquèrent. Cette ville qui se nomme maintenant Kavala, a un port important, mais les messagers du Seigneur ne s'y arrêtaient pas ; ils se dirigèrent vers la ville de Philippes où Dieu avait une œuvre merveilleuse à accomplir. Nous allons en parler ; mais nous avons à remarquer d'abord un fait intéressant. C'est que, dans la Troade, un nouveau et fidèle compagnon s'était joint à Paul. C'est Luc, que Paul appelle, dans une de ses épîtres, le médecin bien-aimé (Colossiens 4:14), qui écrivit l'évangile qui porte son nom et le merveilleux récit des Actes qui nous fait connaître l'établissement de l'Église chrétienne sur la terre. Luc demeura le dévoué compagnon d'œuvre de Paul, à travers les travaux, les peines et les dangers de celui-ci. Et la dernière fois qu'il est fait mention de lui, c'est quand Paul est en prison à Rome, abandonné de tous et sur le point de marcher au supplice. Alors le bienheureux apôtre écrit : « Luc seul est avec moi » (2 Timothée 4:11). Heureuse place pour Luc, témoignage honorable devant le Seigneur, transmis à travers les siècles, et que Dieu n'oubliera pas !

TRAVAUX DE PAUL A PHILIPPES – HISTOIRE DE LYDIE

L'apôtre et ses compagnons étaient donc en Europe, et allaient y commencer l'œuvre du Seigneur. Combien ce fait doit avoir d'intérêt pour nous ! C'est dans cette contrée privilégiée que nous habitons, que l'Église devait prendre son plus grand développement. C'est aux extrémités de cette Europe que l'Évangile devait briller et brille de sa plus vive lumière. Nous pouvons nous rappeler à ce sujet l'ancienne bénédiction prophétique du patriarche Noé : « Que Dieu élargisse Japheth, et qu'il demeure dans les tentes de Sem » (Genèse 9:27). C'est de la postérité de Sem, habitante de l'Orient, que sortit Israël, le peuple élu, dont l'Éternel était le Dieu, et c'est dans ce peuple que naquit le Sauveur du monde. Mais la race de Japheth, de laquelle nous sommes, devait se répandre vers l'Occident, peupler l'Europe, et remplir la terre de ses nombreuses colonies : « demeurer dans les tentes de Sem ». En même temps, la connaissance du Dieu de Sem et du Sauveur promis, allait aussi éclairer ces énergiques et actifs enfants de Japheth. Et c'est à ce commencement de bénédiction pour eux que nous a amenés notre récit. Quelle grâce pour nous de vivre dans ces temps et ces pays où la parole de Dieu est répandue, et où l'Évangile est annoncé. Sachons profiter de ce privilège dont Dieu nous demandera compte.

Paul, sans s'arrêter à Néapolis, se rendit à Philippes, ville importante, peuplée en grande partie de colons romains. Vous chercheriez en vain maintenant son ancienne splendeur ; il n'en reste que des ruines près d'un pauvre village nommé Félibah. Mais les monuments de la grâce de Dieu, les âmes qui, par la parole du Seigneur, furent amenées à Lui, demeureront éternellement dans la gloire. Telle est la différence entre les œuvres de l'homme et celles de Dieu : les unes périssent, les autres subsistent à toujours.

Suivant son habitude, l'apôtre chercha d'abord les Juifs qui habitaient à Philippes. Ils y étaient peu nombreux, semble-t-il, car il n'y avait point de synagogue dans la ville. On se réunissait hors de la porte, près du fleuve Strymon. Dans ce lieu, choisi sans doute pour pouvoir y accomplir facilement les ablutions prescrites, les Juifs se rassemblaient pour la prière. C'est là que Paul et ses compagnons vinrent le jour du sabbat se joindre à la petite congrégation qui, au milieu des païens, adorait le vrai Dieu, sans connaître encore toutes les richesses de sa grâce, mais qui allait les entendre annoncer.

Il semble que ce jour-là, il n'y avait point d'hommes juifs dans la réunion ; au moins, le récit de Luc ne mentionne que des femmes qui étaient assemblées et auxquelles les serviteurs de Dieu s'adressèrent. Parmi elles, se trouvait une femme nommée Lydie. Elle était originaire de Thyatire, ville de l'Asie mineure, où se trouva plus tard une assemblée chrétienne à laquelle, dans l'Apocalypse, le Seigneur envoya un message par son serviteur Jean (Apocalypse 2:18). Lydie était marchande de pourpre, étoffe précieuse et très chère, de couleur violette ou rouge, que portaient seulement les empereurs, les rois et les très riches particuliers ; on en revêtait aussi les statues des dieux. La couleur pourpre se tirait d'une sorte d'escargot que l'on trouve sur les bords de la Méditerranée, et comme chaque animal n'en donne que quelques gouttes, on comprend pourquoi les étoffes ainsi teintes revenaient fort cher. Lydie avait sans doute acquis dans son commerce une certaine aisance, mais, ce qui était plus précieux, elle avait la crainte de Dieu dans son cœur et le désir de le connaître. Or l'Écriture dit que « la crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse » (Psaume 111:10) ; et Lydie devait bientôt apprendre à connaître Celui qui est « la sagesse de Dieu », Jésus, « qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu » (1 Corinthiens 1:24, 30). Lydie n'était pas Juive de naissance ; mais elle avait appris à connaître le vrai Dieu qu'elle servait, et elle aimait à se réunir avec les Juifs pour le prier. C'est toujours ce qui prouve un besoin de l'âme, d'aimer à se trouver avec ceux qui adorent Dieu, et Dieu y répond par sa bénédiction.

Lydie éprouva bientôt cette bénédiction que Dieu accorde à ceux qui le recherchent. Elle *écoutait* ce que disaient les envoyés du Seigneur. Quelle perte pour l'âme, quand les paroles de Dieu viennent frapper les oreilles, sans que le cœur y prenne part, sans que l'on *écoute* ! Combien d'avertissements et d'exhortations à écouter ne trouvons-nous pas dans l'Écriture ! Avant Lydie, nous voyons une autre femme pieuse, Marie, aux pieds de Jésus, *écoutant* sa parole, et Jésus déclare qu'elle a choisi la bonne part. Et le Sauveur, dans un autre endroit, dit : « Bienheureux sont ceux qui *écoutent* la parole de Dieu et qui la gardent » (Luc 11:28). Pussions-nous être de ce nombre !

Telle était Lydie. Elle ne se bornait pas à prêter une oreille distraite à ce qui se disait. Elle appliquait son intelligence à bien saisir les paroles des messagers de Dieu, et bientôt elle fut un de ces bienheureux dont le Seigneur parle en Luc 11:28. Mais tous les efforts de Lydie en écoutant, auraient été inutiles, si Dieu n'avait agi dans son cœur. Pour comprendre les choses de Dieu, il faut que Dieu lui-même nous les découvre, et c'est ce qu'il fait en appliquant sa Parole à notre âme par son Saint Esprit, de sorte que nous voyons ce que nous sommes — de pauvres pécheurs perdus — et ce que Dieu a fait pour nous dans sa grâce afin de nous sauver. Ce sont là les choses précieuses que Paul annonçait. Dieu ouvrit le *cœur* de Lydie pour qu'elle y fût attentive, et elle reçut dans ce cœur, jusqu'alors ignorant, les bonnes nouvelles du salut et de l'amour merveilleux de Christ et de Dieu.

Lydie avait cru au Seigneur. Elle fut introduite dans l'Assemblée chrétienne par le baptême, et avec elle toute sa maison. Tel fut le commencement de l'église de Philippes, la première en Europe — une simple femme et sa famille. Dieu se glorifie ainsi toujours dans sa faiblesse ; ce qu'il opère semble chétif aux yeux des hommes, mais c'est un commencement de grandes choses. Ainsi que le dit le Seigneur Jésus : « Le royaume de Dieu est semblable à un grain de moutarde, la plus petite de toutes les semences ; mais, après qu'il est semé, il monte et devient plus grand que toutes les herbes » (Marc 4:31, 32). De nos jours aussi, l'Évangile reçu dans un seul cœur devient souvent le commencement d'une grande bénédiction, « et qui a méprisé le jour des petites choses ? » dit la

Parole. Puisse chacun de nous être ainsi un instrument béni dans la main du Seigneur ! « Celui qui croit en moi », a-t-il dit, « des fleuves d'eau vive couleront de son ventre » (Jean 7:38).

La parole de Dieu reçue dans le cœur, porte toujours des fruits dans la vie. Et ces fruits sont d'abord l'amour, se montrant premièrement envers les chers serviteurs de Dieu qui se dévouent pour l'œuvre de leur Maître. Lydie ne pouvait supporter la pensée que les apôtres et leurs compagnons fussent obligés de recourir à une hôtellerie, ou fussent logés chez ceux qui n'avaient pas cru. Elle était de la famille de Dieu, comme eux ; sa maison devenait la leur, et elle les contraignait à y entrer et à y demeurer, comme preuve qu'ils l'estimaient fidèle au Seigneur ; l'amour qu'elle avait pour Lui dans son cœur avait son expression dans son amour pour ses envoyés. Si nous aimons les serviteurs de Dieu et, en général, les enfants de Dieu, c'est la preuve que nous aimons Dieu et que nous avons la vie divine, ainsi que le dit l'apôtre Jean : « Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères » ; « quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu ; celui qui n'aime pas, n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour » (1 Jean 3:14 ; 4:7, 8).

Nous nous sommes un peu étendus sur l'histoire de Lydie, parce que nous avons en elle le modèle d'une vraie conversion, caractérisée par ces trois choses : elle *écoutait* ; Dieu lui *ouvrit* le cœur, et, ayant reçu et cru sa parole, la vie de Dieu en elle se manifesta par des œuvres d'amour. Puisse-t-il en être ainsi de chacun de nous !

TRAVAUX DE PAUL A PHILIPPE – CONVERSION DU GEOLIER

Nous avons vu le commencement paisible et heureux de l'assemblée de Philippes. Les apôtres continuèrent à se rendre au lieu où l'on se réunissait afin d'y poursuivre l'œuvre de Dieu, et, sans doute, bien d'autres personnes, comme Lydie, furent amenées au Seigneur. L'épître de Paul aux Philippiens en nomme plusieurs.

Mais l'ennemi ne peut voir des âmes sauvées sans chercher à s'opposer à la grâce du Seigneur. C'est ce qu'il fit bientôt à Philippes.

Il se trouvait dans cette ville une pauvre fille esclave qui avait un esprit de python. On disait cela des personnes qui prétendaient avoir le don de deviner ou prédire l'avenir, et ils étaient nombreux dans ce temps-là, comme, hélas ! ils le sont de nos jours, quoique portant d'autres noms. Mais ce sont de misérables instruments de Satan, de même que ceux qui les écoutent sont ses dupes. Le chrétien ne doit rien avoir à faire avec de telles pratiques.

La servante dont nous parlons était réellement possédée d'un mauvais esprit, et ses maîtres se servaient de ses prétendues divinations, pour se procurer un grand gain de la part de ceux qui venaient la consulter.

Un jour que les serviteurs de Dieu se rendaient au lieu de la prière, cette pauvre fille les rencontra. Aussitôt l'esprit qui était en elle, reconnaissant dans les apôtres la puissance divine, fut obligé de le confesser par sa bouche. Elle se mit à les suivre en criant : « Ces hommes sont les esclaves du Dieu Très Haut, qui vous annoncent la voie du salut ». Les démons, quand ils se trouvaient en présence de Jésus sur la terre, s'écriaient aussi : « Tu es le Fils de Dieu », mais Jésus ne voulait pas de leur témoignage et leur fermait la bouche en les chassant du corps des possédés. Paul ne pouvait pas davantage accepter pour son ministère le témoignage d'un mauvais esprit. C'est pourquoi, l'ayant supporté durant plusieurs jours, affligé dans son cœur, il commanda à l'esprit, non point en son nom, mais au nom de Jésus Christ, de sortir de cette fille. À l'instant même, l'esprit sortit et la pauvre servante fut délivrée. Telle est la puissance du nom de Jésus !

Pour les maîtres de l'esclave, tout espoir de gain était perdu. C'était une cruelle déception pour leur avarice. Satan, qui avait cherché à se faire l'auxiliaire des apôtres et qui voyait sa ruse déjouée, se servit des mauvais sentiments des maîtres de l'esclave, pour les exciter contre Paul et Silas. Irrités de la perte d'argent qu'ils faisaient et voulant se venger, ils traînèrent les deux serviteurs de Dieu devant les magistrats qui siégeaient sur la place publique. Ils ne pouvaient les accuser d'avoir fait du bien à leur esclave ; ils eurent alors recours à la calomnie et au mensonge. « Ces hommes-ci, qui sont Juifs », dirent-ils, « mettent tout en trouble dans notre ville et annoncent des coutumes qu'il ne nous est pas permis de recevoir ni de pratiquer, à nous qui sommes Romains ». C'était une grave accusation, car les lois romaines punissaient sévèrement ceux qui cherchaient à introduire des religions nouvelles, et en disant que Paul et Silas étaient Juifs, ils excitaient la haine que les païens avaient pour ce peuple méprisé.

Aussi toute la foule qui entendait ces accusations se souleva-t-elle contre les apôtres, et les magistrats, voulant à tout prix la calmer, au lieu d'examiner la cause avec justice, commandèrent que Paul et Silas fussent battus de verges et jetés en prison. Ils s'inquiétaient peu des deux Juifs étrangers. Ils firent arracher de dessus les apôtres leurs vêtements, et leur firent appliquer sur la chair nue un grand nombre de coups dont chacun laissait une trace sanglante. Puis, meurtris comme ils l'étaient, avec leurs habits déchirés, ils furent jetés en prison, et ordre fut donné au geôlier de les garder sûrement.

Dans la prison, un nouveau supplice les attendait. Le geôlier, ayant reçu un tel ordre, ne pouvait qu'obéir à ses supérieurs. Il enferma donc les apôtres dans la prison intérieure, sans doute un obscur cachot, et fixa sûrement leurs pieds dans le bois. C'était une sorte de poutre double avec des ouvertures pour y passer chaque jambe, de manière à interdire tout mouvement. Quelle position pour les serviteurs de Dieu ! Mais ce fut pour eux l'occasion de montrer comment triomphe la foi.

Satan et les hommes avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir contre les serviteurs de Dieu ; mais ils ne peuvent toucher qu'au corps, et le Seigneur a dit : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui après cela ne peuvent rien faire de plus » (Luc 12:4). Paul et Silas le savaient. Dans ce sombre cachot où ils gisaient, une lumière céleste et divine remplissait leurs cœurs. Ils pensaient à Celui qui les avait aimés et qui avait souffert bien plus qu'eux de la part des hommes, à Celui qui, sur la croix, avait subi, pour les sauver, le jugement et la mort, et ils s'estimaient heureux de souffrir quelque chose pour Lui. Ils élevaient leurs regards en haut, et comme Étienne, ils voyaient par la foi, dans la gloire, Jésus, le Fils de l'homme qui les aimait et les prendrait un jour avec Lui. Aussi, bien loin d'être accablés, de se répandre en plaintes, ils étaient remplis de l'amour et de la gloire de leur Sauveur, et goûtaient une paix profonde et un bonheur ineffable.

Ce qui occupait leur âme se manifestait au-dehors. Vers minuit, au sein des ténèbres extérieures, dans ce lieu où habituellement ne se faisaient entendre que des gémissements et des blasphèmes, ces deux bienheureux chantaient les louanges de Dieu. Quel triomphe sur l'adversaire qui avait cru leur fermer la bouche ! Leurs prières et leurs louanges devenaient un témoignage et une prédication : « Les prisonniers les écoutaient ». Quelle devait être leur surprise ! Ainsi, Dieu était glorifié dans une sombre prison.

La réponse à leurs prières et à leur confiance ne se fit pas attendre. Dieu, dans sa puissance, vint montrer ce qu'étaient pour son cœur ces deux pauvres prisonniers juifs. Soudain, il se fit un grand tremblement de terre. Les fondements de la prison, où l'on croyait les prisonniers bien en sûreté, furent ébranlés ; ces portes solides et bien fermées avec leurs barres et leurs serrures s'ouvrirent ; les liens, les chaînes, les entraves, qui serraient les membres des prisonniers, sont brisés ; toute la puissance de l'homme est comme anéantie devant Dieu.

Mais cette puissance divine allait aussi arracher à Satan un captif d'un autre genre. Le geôlier, éveillé en sursaut, accourut pour voir si tout était en ordre. Quelle dut être sa stupeur en voyant les portes ouvertes ! Il ne douta pas un moment que tous les prisonniers ne se fussent enfuis, et, comme il répondait d'eux sur sa vie, dans son désespoir, il avait déjà tiré son épée pour se tuer. Mais Dieu n'avait pas ouvert les portes de la prison pour que les lois fussent violées. En déployant sa puissance, il avait d'autres desseins, des desseins de grâce. Lui-même avait retenu les prisonniers qui, voyant que Paul et Silas ne s'échappaient pas, les avaient sans doute imités.

Au moment où le pauvre geôlier allait mettre fin à sa vie et se précipiter ainsi au-devant du jugement de Dieu, la voix de la grâce qui veut sauver le pécheur et non le laisser périr, se fit entendre : « Ne te fais point de mal », lui cria Paul, « nous sommes tous ici ». Le geôlier, frappé de ces paroles si inattendues, demande de la lumière, s'élança dans le cachot où il avait jeté les serviteurs de Dieu, et tombe à leurs pieds, tout tremblant d'émotion et de crainte.

Combien tout est changé ! Dans quelle nouvelle lumière il les voit ! Ce cachot n'est pas la place de ceux pour qui Dieu intervient ainsi. Il les mène dehors. Mais il se voit aussi, lui-même, dans la lumière de Dieu. Il se sent coupable et perdu, et, de son cœur angoissé, s'échappe ce cri : « Seigneur, que faut il que je fasse pour être sauvé ? »

La réponse ne se fait pas attendre. Cette même parole de grâce qui l'a empêché de se faire du mal, va maintenant lui faire du bien et porter la paix dans son cœur. Les apôtres de l'Évangile lui répondent aussitôt : « *Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta maison* ». Pour le geôlier, comme pour tous, c'est l'unique voie de salut. Le nom de Jésus est le seul qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés.

La lumière et la grâce divines étaient ainsi entrées dans cette triste demeure, pour en faire une maison de joie. L'effort de Satan avait tourné contre lui. Il avait fait mettre les apôtres en prison pour les réduire au silence, mais là, des âmes avaient été sauvées. Quelles merveilles de la puissance et de l'amour de Dieu ! Les serviteurs du Seigneur, après leurs premières paroles de paix, continuèrent à annoncer la bonne nouvelle du salut au geôlier et à tous ceux qui étaient dans sa maison, que ces événements avaient sans doute attirés.

Le geôlier avait cru, et sa foi se montra aussitôt par l'amour, comme cela avait été le cas pour Lydie. Il les prit en cette même heure de la nuit, et lava leurs plaies. Après ce témoignage, lui et les siens furent baptisés.

Un autre fruit de la foi se manifesta en lui. Pensant aux besoins de ceux qui maintenant étaient pour lui des frères bien-aimés, il les fit monter chez lui et leur dressa une table, son cœur et ceux des siens étant remplis de joie d'avoir été amenés à la connaissance de l'amour merveilleux de Dieu pour leur salut. Quelle heureuse nuit pour eux tous ! Ils étaient passés des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu.

Le jour étant venu, les magistrats pensèrent que, le tumulte étant apaisé, ils pouvaient renvoyer ces hommes contre lesquels il n'y avait pas eu de jugement rendu. Ils envoyèrent donc au geôlier l'ordre de les relâcher, et le geôlier le transmit à Paul. Mais Paul qui, pour lui-même, avait souffert l'injustice, ne pouvait pas, pour la gloire de l'Évangile, accepter d'être renvoyé en cachette, comme un homme sans aveu. Il refusa donc de sortir de prison, et demanda que les magistrats eux-mêmes vissent les mettre en liberté, eux qui étaient Romains et que l'on n'aurait pas dû frapper et mettre en prison sans forme de jugement.

Les magistrats furent effrayés en apprenant qu'ils avaient mis les mains sur des citoyens romains ; ils s'empressèrent d'apporter leurs excuses à Paul et à Silas et les firent sortir de prison, leur demandant en même temps, comme une faveur, de quitter leur ville. Les apôtres agirent en toute liberté ; ils

rentrèrent chez Lydie où ils logeaient, y rassemblèrent les frères, et, les ayant exhortés et encouragés, partirent de Philippes pour continuer leur œuvre.

Ainsi fut établie la première assemblée chrétienne en Europe. Composée de quelques Juifs, de prosélytes et de païens, elle était dévouée au Seigneur et attachée à ses serviteurs, qui avaient souffert pour lui annoncer l'Évangile. Nous voyons aussi, par la lettre qu'il leur écrivit, combien Paul aimait ses chers Philippiens.

TRAVAUX DE PAUL A THESSALONIQUE ET A BEREË

Paul et Silas, en quittant Philippes, y avaient laissé Timothée et Luc, sans doute pour instruire et affermir les saints. Pour eux, ils se dirigèrent vers Thessalonique, autre ville importante de la Macédoine et qui existe encore de nos jours. Là se trouvait la synagogue des Juifs. C'était comme un centre où les Juifs venaient de différentes villes voisines, et se rassemblaient les jours de sabbat.

Malgré tout ce qu'il avait souffert à Philippes, Paul, pour le service de son cher Maître, était rempli de courage et prêt à annoncer l'Évangile, coûte que coûte. Aussi entra-t-il avec hardiesse dans la synagogue, selon l'habitude qu'il avait de porter d'abord la bonne nouvelle à ceux de sa nation. Il trouva là, sans doute, un nombreux auditoire, puisqu'on s'y rassemblait de différents lieux — auditoire composé de Juifs et de Grecs prosélytes, c'est-à-dire qui avaient appris à connaître le vrai Dieu et suivaient le service divin qui se célébrait dans la synagogue. Ce service consistait en prières et en lectures de portions des Écritures, auxquelles s'ajoutaient quelques exhortations (*) que pouvaient adresser à l'auditoire ceux qui s'y sentaient appelés, ou que les chefs de synagogues invitaient à le faire.

(*) Voyez Luc 4:16-27, et Actes 13:14, 15.

L'apôtre Paul profita de cette liberté de parole pour exposer la vérité de Dieu touchant Jésus. C'était ce qui remplissait son cœur. Pendant trois sabbats, l'apôtre discourut, c'est-à-dire s'entretint avec les Juifs d'après les Écritures — celles de l'Ancien Testament bien entendu — que ceux-ci respectaient comme étant la parole de Dieu. Et que leur exposait-il en s'appuyant sur ces saints écrits ? Deux choses : la première, c'est qu'il fallait que le Christ, c'est-à-dire le Messie que les Juifs attendaient, souffrît et ressuscitât d'entre les morts. Il le fallait, puis que les Écritures l'annonçaient (*), et parce que c'était l'œuvre absolument nécessaire à notre salut. Mais les Juifs, remplis de leurs pensées terrestres, ne voulaient voir dans le Messie qu'un Roi glorieux qui les affranchirait du joug de leurs ennemis, et repoussaient la pensée que ce Messie dût d'abord souffrir, mourir et ressusciter, avant d'entrer dans sa gloire.

(*) Voyez entre autres Ésaïe 53 et Psaume 16.

La seconde chose que Paul exposait, c'est que Jésus de Nazareth, celui dont, sans doute, le nom était parvenu aux oreilles des Juifs, était bien le Christ, le Messie annoncé par les prophètes. L'apôtre pouvait montrer que, dans sa naissance, sa vie et sa mort, les Écritures étaient accomplies. Et quant à sa résurrection dont elles parlaient, n'y avait-il pas des témoins nombreux ? Lui-même, Paul, n'avait-il pas vu et entendu Christ dans la gloire divine, de sorte que, de blasphémateur et persécuteur, il était devenu croyant et apôtre ? Mais l'opprobre de la croix était aussi une chose que les Juifs ne pouvaient souffrir. Christ crucifié leur était un scandale.

Cependant la puissance de la grâce opéra dans les âmes de plusieurs personnes ; l'Esprit Saint appliqua la Parole à leur conscience et à leur cœur ; elles reçurent avec joie ce que Paul disait comme étant, non la parole des hommes, mais la parole de Dieu. Parmi ceux qui crurent et se joignirent à Paul et à Silas se trouvaient des Juifs, une grande multitude de Grecs prosélytes, des femmes de premier rang en assez grand nombre, et aussi des païens tournés des idoles vers Dieu, pour servir le

Dieu vivant et vrai et pour attendre des cieux Jésus, son Fils, qu'il a ressuscité d'entre les morts. Car ce retour de Jésus, pour prendre avec Lui ses bien-aimés, était aussi une vérité que Paul annonçait aux nouveaux convertis. L'apôtre exerça avec bonheur son ministère parmi ces chrétiens jeunes dans la foi, mais remplis d'amour et d'espérance. Il les soignait comme une nourrice ses propres enfants, travaillant jour et nuit de ses propres mains pour n'être à charge à aucun d'eux, leur donnant ainsi, avec ses instructions, l'exemple d'une vie de dévouement afin qu'ils apprissent à marcher d'une manière digne de Dieu (lisez 1 Thessaloniens 1:2).

Mais tandis que l'œuvre de Dieu se poursuivait ainsi, l'ennemi veillait et bientôt la persécution éclata. Elle vint encore des Juifs incrédules. Pleins de jalousie de voir l'assemblée de Dieu se former au nom de Jésus, ils ameutèrent les méchants hommes de la populace, et, avec leur aide, assaillirent la maison où demeuraient Paul et Silas, pour les y chercher et les amener dehors à cette foule excitée, dans le but de leur faire un mauvais parti. Mais n'ayant pas trouvé les apôtres, ils saisirent Jason, le maître de la maison, qui était un des nouveaux chrétiens, et le traînèrent avec quelques frères devant les magistrats. De quoi pouvaient-ils les accuser ? D'avoir reçu ces gens qui, disaient-ils, avaient bouleversé toute la terre. Était-ce vrai ? Non, certes. C'était la paix qu'annonçaient les apôtres ; paix avec Dieu et entre les hommes. Ceux qui bouleversaient étaient Satan et ses instruments, les hommes qui ne voulaient pas recevoir Jésus, de peur d'être troublés dans leurs mauvaises œuvres. Mais une autre accusation était portée contre les chrétiens. C'était de désobéir aux lois de César, l'empereur romain, et de dire qu'il y avait un autre roi, Jésus. Était-ce vrai ? Non ; les apôtres exhortaient à être soumis aux autorités comme établies de Dieu, et Jésus avait dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde » (Jean 18:36 ; Romains 13:1).

Les magistrats et la foule qui entendaient ces paroles d'accusation, furent troublés. Mais comme Jason et les autres frères étaient des personnes établies dans la ville et bien connues, les magistrats se bornèrent à exiger d'eux une caution comme garantie que, de leur part, l'ordre ne serait pas troublé ; et ils les renvoyèrent.

Aussitôt après, les frères firent partir de nuit Paul et Silas, pour les mettre à l'abri de la haine des Juifs qui eût pu plus facilement s'exercer envers des étrangers accusés d'être des séditeux.

Mais au milieu des persécutions, l'œuvre de Dieu s'étendait et l'Assemblée du Seigneur s'accroissait. Une église était formée à Thessalonique, et plus tard, Paul, lui écrivant, s'adressait à elle de la manière suivante : « Paul, et Silvain (ou Silas), et Timothée, à l'assemblée des Thessaloniens en Dieu le Père et dans le Seigneur Jésus Christ : Grâce et paix à vous ! ». Nous voyons dans cette épître que la persécution ne s'était pas arrêtée après le départ des apôtres : « Vous aussi », dit Paul, « vous avez souffert de la part de vos propres compatriotes les mêmes choses que les assemblées de la Judée ont souffertes de la part des Juifs ». Mais au milieu de leurs tribulations, ils avaient tenu ferme, et le cœur de Paul en avait été rempli de consolation : « Quelle est notre espérance, ou notre joie, ou la couronne dont nous nous glorifions ? » dit-il. « N'est-ce pas bien vous devant notre Seigneur Jésus, à sa venue ? » (1 Thessaloniens 1:1 ; 2:14, 19).

Ce qui réjouit et soutient le cœur d'un serviteur de Dieu, c'est d'abord la conversion des âmes, mais ensuite, c'est de voir ces âmes demeurer fermes et croître dans la connaissance et l'amour du Seigneur, en marchant d'une manière digne de Lui.

Les frères de Thessalonique envoyèrent Paul et Silas à Bérée, autre ville de Macédoine, au sud ouest de Thessalonique. Des chrétiens de cette dernière ville accompagnèrent Paul et restèrent avec lui. Deux d'entre eux sont nommés plus loin, ce sont Second et Aristarque (Actes 20:4). Timothée aussi rejoignit Paul à Bérée.

Quelle consolation pour l'apôtre de se trouver avec ces fidèles compagnons de travaux et de prières ! Aussi le voyons-nous plein de courage entrer avec Silas, à Bérée, dans la synagogue des Juifs, pour y annoncer l'Évangile. Le Seigneur accorda à ses serviteurs la parole de Dieu. Les Juifs n'y montrèrent pas d'opposition ; ils firent voir des sentiments plus nobles que ceux de Thessalonique en n'écoulant ni leur préjugés, ni leurs traditions. Paul leur annonçait les mêmes vérités qu'à Thessalonique et les appuyait sur les Écritures. Les Béréens, pleins de bonne volonté, se mirent à examiner chaque jour les Écritures, pour voir si l'enseignement de Paul s'accordait avec elles. C'est l'exemple que nous avons à suivre et c'est à quoi le Seigneur invitait les Juifs, quand il leur disait : « Sondez les Écritures... ce sont elles qui rendent témoignage de moi » (Jean 5:39). Quel que soit l'enseignement que nous entendons, ou l'homme qui l'apporte, nous avons à en référer à la seule autorité infaillible, la parole de Dieu.

Le résultat des prédications et des instructions des apôtres, ne tarda pas à se manifester dans ces cœurs bien préparés. La semence avait été jetée dans une bonne terre. La Parole avait été entendue et comprise, et elle avait porté du fruit. Plusieurs d'entre les Juifs béréens crurent, ainsi que des femmes grecques de qualité, et des hommes en assez grand nombre. Ces femmes et ces hommes étaient des prosélytes, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu précédemment, des personnes nées dans le paganisme, mais amenées à la connaissance du vrai Dieu. D'après cet exemple et d'autres, nous voyons que c'était chez elles que l'Évangile trouvait le plus d'accès.

Une assemblée se trouva ainsi établie à Bérée. Mais les serviteurs de Dieu ne purent pas y continuer bien longtemps leurs paisibles travaux. Les Juifs incrédules de Thessalonique apprirent que Paul annonçait la parole de Dieu à Bérée. Aussitôt ils y vinrent, poussés par leur haine contre Paul et contre le nom de Jésus, et soulevèrent là aussi les foules, sans doute par les mêmes moyens que ceux qu'ils avaient employés à Thessalonique. C'était surtout à Paul qu'ils en voulaient ; ils auraient souhaité faire disparaître du monde ce fidèle témoin du Seigneur, dont la conversion était une preuve si frappante de la puissance de Christ. C'est pourquoi les frères de Bérée renvoyèrent aussitôt Paul, en prenant des précautions pour dérouter les Juifs qui auraient voulu le poursuivre. Ceux qui conduisaient l'apôtre le menèrent jusqu'à Athènes, à une grande distance de la Macédoine. Silas et Timothée restèrent à Bérée pour continuer à instruire les chrétiens ; mais Paul leur fit dire de venir bientôt le rejoindre.

Ainsi, le cher serviteur de Dieu persécuté dans une ville, allait dans une autre, mais c'était pour porter partout la bonne odeur de Christ.

PAUL A ATHENES

Paul avait été conduit à Athènes où il attendait ses deux compagnons de voyage et de travaux, Silas et Timothée. Athènes, qui maintenant est la capitale de la Grèce, avait été une des cités les plus célèbres de l'antiquité. Au temps de Paul, elle était soumise aux Romains et bien déchue de son ancienne splendeur, mais elle était encore le rendez-vous d'une quantité d'étrangers et d'une foule de philosophes de différentes écoles. Ce qui distinguait ses habitants, c'était, avec une extrême politesse de langage, une grande frivolité qui les faisait courir après tous les diseurs de nouvelles, et un esprit très superstitieux. La ville était remplie de temples et d'autels dressés aux faux dieux de toute espèce.

Nous pouvons nous imaginer les sentiments qui devaient agiter le cœur du fidèle serviteur de Dieu et de Christ, en voyant tant d'âmes plongées dans les vanités du monde, dans les ténèbres de l'idolâtrie, égarées par les vains raisonnements des hommes, et ainsi tenues loin de Dieu. Son esprit était ému en lui-même, et comment aurait-il pu se taire, lui qui connaissait la vérité, la seule vérité qui sauve ? Il s'adressa donc d'abord dans la synagogue aux Juifs et aux prosélytes qui avaient déjà quelque connaissance du vrai Dieu, puis, tous les jours, sur la place publique, il parlait à ceux qui s'y

rencontraient. Et quel était le sujet de ses entretiens ? Ce qui remplissait son cœur, savoir Jésus, la personne adorable du Sauveur, et la victoire qu'il a remportée sur la mort, afin de nous introduire dans la vie, affranchis du péché.

Parmi ceux qui l'entendaient, se trouvaient des philosophes, prétendus sages de ce monde, poursuivant la connaissance de la vérité sans jamais l'atteindre, parce que la vérité est en Dieu, et que le monde, par la sagesse, n'a pas connu Dieu (1 Corinthiens 1:21). D'entre ces philosophes, les uns étaient des épicuriens et les autres des stoïciens. Les premiers étaient des matérialistes qui cherchaient le bonheur dans les jouissances des sens, et se livraient aux plaisirs ; les stoïciens prétendaient arriver à la vertu par leur propre force et affectaient de mépriser la douleur : c'étaient des orgueilleux. Tous d'ailleurs étaient dans l'ignorance la plus entière de Dieu.

Les paroles de Paul leur paraissaient très étranges. Ils disaient : « Il semble annoncer des dieux étrangers », prenant pour des noms de divinités, Jésus et la résurrection. Les uns, plus frivoles, se moquaient de l'apôtre et le traitaient de bavard ; les autres voulurent au moins s'enquérir, peut-être par simple curiosité, de ces choses nouvelles que Paul disait. Ils le menèrent donc à l'Aréopage.

C'était une place élevée où siégeait un tribunal autrefois célèbre, mais où se rassemblaient aussi les savants et les hommes d'État pour s'entretenir entre eux. On était là loin du bruit de la place publique, et Paul pouvait plus facilement y exposer devant tous la vérité que Dieu lui avait confiée. C'est ainsi que le Seigneur conduisait son cher serviteur pour Lui rendre témoignage devant les grands et les petits, les savants et les ignorants.

Les philosophes demandèrent donc à Paul : « Pourrions-nous savoir quelle est cette nouvelle doctrine dont tu parles ? ». Alors Paul, se tenant debout au milieu d'eux, leur annonça la vérité touchant Dieu et le jugement, Jésus et la résurrection, selon que ces sages si renommés et pourtant si ignorants pouvaient la comprendre.

L'apôtre, en parcourant la ville, avait vu, au milieu de la multitude des objets de culte, un autel sur lequel était l'inscription : « Au dieu inconnu ». On raconte que, dans les temps passés, une maladie contagieuse ravageait la ville, et que les Athéniens, ne sachant de quelle divinité il fallait détourner la colère, avaient érigé des autels au Dieu inconnu. D'ailleurs, au fond de la conscience de tout homme, et dans toutes les religions du paganisme, il existe le sentiment d'un Dieu suprême, mais inconnu. Paul, conduit par la sagesse de l'Esprit de Dieu, s'empare de cette circonstance qu'il rappelle à ses auditeurs, et leur dit : « Celui donc que vous honorez sans le connaître, c'est celui que moi je vous annonce. Le Dieu qui a fait le monde et toutes les choses qui y sont, lui qui est le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite pas dans des temples faits de main ; et il n'est pas servi par des mains d'hommes, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne à tous la vie et la respiration et toutes choses ».

Ainsi, ces philosophes si orgueilleux de leur science, ont besoin que Paul leur apprenne ce qu'un enfant peut savoir dès son tout premier âge, c'est-à-dire qu'il y a un Dieu créateur de toutes choses et qui ne les laisse pas abandonnées à elles-mêmes après les avoir créées : il est le Seigneur, celui qui domine au ciel et sur la terre. De plus, il remplit tout de sa présence. Ces païens cultivés ignoraient ces grandes vérités, mais nous, « par la foi, nous comprenons que les mondes ont été formés par la parole de Dieu, de sorte que ce qui se voit n'a pas été fait de choses qui paraissent » (Hébreux 11:3), et nous savons que Dieu est partout.

Mais les philosophes pensaient que la divinité reste éloignée des hommes et ne s'occupe pas d'eux ; ils pensaient aussi que chaque nation avait une origine à part : les Grecs et les Romains estimaient les autres comme des barbares. C'est pourquoi Paul ajoute : « Il a fait *d'un seul sang* toutes les races des hommes pour habiter sur toute la face de la terre, ayant déterminé les temps ordonnés et les bornes

de leur habitation ». Nous, nous n'ignorons pas que l'Africain, comme le Chinois, ou l'Hindou, de même que nous, nous descendons tous du même premier homme, Adam ; nous savons bien aussi que c'est Dieu qui conduit toutes choses dans son gouvernement souverain, puisque pas même un petit oiseau ne tombe en terre sans sa volonté (Matthieu 10:29). Mais les païens ignoraient tout cela.

Paul leur montre ensuite qu'ils auraient pu connaître Dieu s'ils l'avaient cherché, Lui qui avait donné les preuves de son existence et de sa puissance créatrice. « Il n'est pas loin de chacun de nous », dit-il, car en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être.

Quelques-uns de leurs poètes avaient entrevu cette autre grande vérité, que l'homme n'est pas simplement un animal, comme de nos jours tant d'esprits faux voudraient le faire croire. Ces poètes anciens, plus sages que nos discoureurs modernes, avaient dit : « Car aussi nous sommes sa race », celle de Dieu qui, après avoir formé le corps de l'homme, a soufflé dans ses narines une respiration de vie. L'apôtre confirme cette parole, pour montrer la vanité des idoles : « Étant donc la race de Dieu, nous ne devons pas penser que la divinité soit semblable à de l'or, ou à de l'argent, ou à de la pierre, à une œuvre sculptée de l'art et de l'imagination de l'homme ».

Mais Paul avait autre chose à annoncer aux philosophes et aux païens auxquels il parlait. On peut reconnaître l'existence d'un Dieu suprême gouvernant toutes choses, la supériorité de la race humaine et la vanité des idoles ; mais il faut de plus que la conscience soit atteinte, que Dieu soit reconnu comme celui qui juge les secrets des cœurs par Jésus, l'homme ressuscité, et que la grâce soit proclamée. L'apôtre continue donc ainsi : « Dieu donc, ayant passé par-dessus les temps de l'ignorance, ordonne maintenant aux hommes que *tous* (philosophes ou illettrés, riches ou pauvres), *en tous lieux* (à Athènes, ou à Rome, ou chez les Barbares), ils se repentent ; parce qu'il a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée, par l'homme qu'il a destiné à cela, de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts ».

C'est ainsi que Dieu fit briller sa lumière aux yeux de ce peuple savant d'Athènes ; la lumière de sa connaissance qui place la conscience devant Lui, et qui invite les hommes à se repentir, à se tourner vers Lui, en vue du jugement qu'il doit exécuter par Jésus, l'homme qu'il a ressuscité d'entre les morts. La résurrection de Christ était une preuve de sa victoire sur le mal et de son titre à être le Juge du monde.

L'apôtre aurait peut-être continué à parler de Jésus en le présentant, non seulement comme Juge, mais aussi comme Sauveur. Mais la foule savante avait assez de ses paroles. Tant qu'il avait parlé d'un Dieu créateur, on avait écouté, mais, en entendant parler de la résurrection des morts, cette chose incroyable pour l'esprit naturel, mais que Dieu révèle, les uns, dans leur frivolité incrédule, se moquent de la doctrine qui annonce une autre vie et gêne le cœur attaché au plaisir, les autres remettent à plus tard le moment de s'en occuper, comme si *plus tard* nous appartenait.

Paul sortit du milieu de ces sages du monde qui restèrent dans les ténèbres. N'y eut-il donc aucun fruit de sa prédication ? Oui ; Dieu bénit là aussi sa parole pour quelques âmes. Plusieurs personnes crurent ce que Paul prêchait, et se joignirent à lui. Sans doute les instruisit-il ensuite plus au long dans les saintes vérités de la foi. Parmi eux se trouvait Denys, membre du tribunal de l'Aréopage, et une femme nommée Damaris. Nous ne savons rien de plus sur ces deux personnes, mais le Seigneur les connaissait et a voulu que leurs noms nous fussent conservés. Qu'il est précieux pour les vrais croyants de savoir que s'ils sont inconnus du monde, le Seigneur les connaît par leurs noms !

PAUL A CORINTHE

Plusieurs personnes avaient été converties au Seigneur et une assemblée avait été formée à Athènes. De cette ville, Paul se rendit à Corinthe. C'était aussi une des principales cités grecques, célèbre par

son commerce, ses richesses et sa culture intellectuelle, mais surtout par le luxe de ses habitants, leur amour des plaisirs, et la dépravation de leurs mœurs entretenue par le culte de divinités impures. C'était vraiment une forteresse de Satan qui y tenait les âmes enchaînées par les convoitises charnelles et par les faux raisonnements de la sagesse humaine.

Paul se trouvait donc là dans un milieu qui avait bien besoin de l'Évangile, lequel est la puissance de Dieu pour le salut de ceux qui croient ; mais, en même temps, la tâche placée devant lui était particulièrement difficile. Mais le Seigneur est suffisant pour tout, et Paul en fit l'expérience.

Suivant sa coutume, l'apôtre rechercha d'abord ses compatriotes juifs. Parmi eux, il en trouva un, nommé Aquilas. Comme nous le trouvons plusieurs fois mentionné, ainsi que Priscilla, sa femme, dans les Actes et dans les épîtres de Paul, nous dirons d'eux quelques mots. Tandis que les hommes conservent dans leurs histoires les noms de leurs héros et de leurs conquérants fameux, Dieu enregistre dans son livre les noms de ses serviteurs, bien humbles et chétifs devant le monde, mais grands et précieux à ses yeux. Tels étaient Aquilas et Priscilla.

Aquilas était originaire de la province du Pont, en Asie mineure ; mais, ainsi que beaucoup d'autres Juifs, il habitait Rome, la grande ville impériale. Il était fabricant de tentes, objets nécessaires pour les armées en campagne et les voyageurs de ces temps. Des troubles ayant été suscités à Rome par les Juifs, l'empereur Claude expulsa de la ville tous les gens de cette nation, et c'est ainsi qu'Aquilas et Priscilla furent conduits à Corinthe où ils continuèrent à exercer leur profession. Nous avons déjà vu que Paul avait appris ce même métier. C'est en l'exerçant qu'il pourvoyait à ses besoins et même à ceux de ses compagnons, afin de n'être à charge à personne. Ayant fait la connaissance d'Aquilas et de Priscilla, il vint demeurer dans leur maison et travaillait avec eux.

La parole de Dieu ne nous dit pas quand et par quel moyen Aquilas et Priscilla furent convertis. Peut-être fut-ce par le ministère de Paul à Corinthe : en tout cas, nous ne pouvons douter que, dans la société de l'apôtre, ils n'aient fait des progrès dans la grâce et la connaissance du Seigneur, de manière à pouvoir instruire les autres, comme nous le verrons, et à être des « compagnons d'œuvre » de Paul. Ils devinrent ses amis dévoués jusqu'à la mort. L'apôtre, à la fin de son épître aux Romains, parle d'eux en ces termes : « Saluez Prisca (ou Priscilla) et Aquilas, mes compagnons d'œuvre pour le Christ Jésus (qui, pour ma vie, ont exposé leur propre cou ; auxquels je ne rends pas grâces moi seul, mais aussi toutes les assemblées des nations), et saluez l'assemblée qui se réunit dans leur maison ».

Nous voyons par là qu'ils étaient retournés à Rome peu d'années après en être sortis. En effet, après que Paul fut demeuré avec eux à Corinthe un an et demi, ils partirent ensemble et l'accompagnèrent à Éphèse où ils restèrent plus de deux ans et d'où, sans doute, ils se rendirent à Rome. Ce fut peut-être à Éphèse, où Paul courut un grand danger, dans le grand trouble survenu à l'occasion des disciples du Seigneur et dont nous parlerons, qu'Aquilas et Priscilla exposèrent leur vie pour lui. Remarquons encore un autre trait. Nous trouvons soit dans l'épître aux Romains, soit dans celle aux Corinthiens, que l'assemblée se réunissait à Rome et à Éphèse, dans la maison d'Aquilas et de Priscilla (Romains 16:5 ; 1 Corinthiens 16:19). On n'avait pas alors, pour se rassembler, des édifices plus ou moins vastes, plus ou moins splendidement ornés. Non ; c'était dans des chambres hautes (Actes 20:8), dans l'humble demeure d'un obscur artisan chrétien comme Aquilas, ou chez un Philémon, probablement plus riche (Philémon 2 ; voyez aussi Colossiens 4:15), que les saints des premiers temps se réunissaient pour s'édifier et rendre culte à Dieu. Quel privilège et quelle bénédiction pour ceux qui ouvraient ainsi leurs maisons à l'assemblée, peut-être au péril de leur vie ! Plus tard, ces deux fidèles serviteurs revinrent à Éphèse, comme nous le voyons dans la seconde épître de Paul à son cher fils Timothée (2 Timothée 4:19). Voilà tout ce que nous savons de Priscilla et d'Aquilas. Ils continuèrent leur humble course, travaillant pour le Seigneur. Comment se termina leur vie ici-bas, nous l'ignorons. Mais ils sont auprès de Jésus avec leur ami Paul, attendant comme lui la

venue du Seigneur et la couronne de justice réservée à tous ceux qui aiment son apparition. Quelle heureuse vie et quelle heureuse fin que celles des serviteurs dévoués du Seigneur Jésus !

Reprenons maintenant l'histoire des travaux de Paul à Corinthe. Il s'occupait donc de ses mains à faire des tentes, et nous aurions pu voir ce grand apôtre, ce serviteur éminent du Seigneur, travaillant comme un obscur ouvrier dans l'atelier d'Aquila. Il n'en avait pas honte, au contraire. Son Seigneur n'avait-il pas vécu dans la pauvreté ? N'avait-il pas été le fils du charpentier, charpentier lui-même, comme nous pouvons le lire dans les évangiles ? (Matthieu 13:55 ; Marc 6:3).

Mais quand le jour du sabbat arrivait, Paul, le faiseur de tentes, se rendait dans la synagogue et y parlait de l'Évangile, persuadant tant les Juifs que les Grecs. Bientôt arrivèrent ses deux fidèles compagnons de labeur, Silas et Timothée, qui jusqu'alors étaient restés en Macédoine. Paul fut tout encouragé par leur venue et les bonnes nouvelles que Timothée lui apporta de la foi et de la persévérance des chrétiens de Thessalonique au milieu des persécutions, et il se mit à annoncer l'Évangile avec plus de zèle encore. La puissance et la vérité de la Parole remplissaient son cœur ; il aurait voulu faire partager aux Juifs sa foi, et, appuyé sur les Écritures, il leur rendait témoignage que Jésus était le Christ. Mais, hélas ! là comme ailleurs, ces malheureux Juifs ne voulaient pas de l'heureux message qui leur annonçait l'accomplissement en Christ de ce que les prophètes avaient prédit, et refusaient les bénédictions célestes qu'il est venu apporter. Incrédules à la parole de Dieu et au témoignage de Paul, ils s'opposaient à lui et blasphémaient Christ.

Alors l'apôtre secoua ses vêtements et leur dit : « Que votre sang soit sur votre tête ! Moi, je suis net : désormais je m'en irai vers les nations ». Déclaration solennelle et terrible ! En secouant ses vêtements, l'apôtre montrait qu'il n'avait plus rien de commun avec eux, et en leur disant : « Que votre sang soit sur votre tête », il rejetait entièrement sur eux la responsabilité de leur ruine et de leur perte à laquelle ils s'exposaient. Quelle chose sérieuse de ne pas recevoir la parole de Dieu ou de s'y opposer ! Aucun de ceux qui périssent par l'incrédulité ne peut accuser d'autre que lui-même de son sort.

Joignant l'action à la parole, Paul sortit de la synagogue et, pour montrer qu'il rompait avec la masse des Juifs incrédules, il se rendit chez un nommé Juste. Ce n'était pas un Juif, mais un prosélyte d'entre les nations, comme l'indique l'expression « qui servait Dieu ». La maison de Juste touchait à la synagogue, de sorte que si quelqu'un des Juifs qui s'y rendaient, avait le cœur touché et voulait suivre Paul, il n'avait qu'à entrer chez Juste. Il rendait ainsi témoignage ouvertement qu'il désapprouvait les autres Juifs. Mais il faut de la décision de cœur pour renoncer à la religion du monde et suivre Dieu.

Le travail de l'apôtre au milieu des Juifs ne fut cependant pas vain. Le chef de synagogue même, nommé Crispus, crut au Seigneur avec toute sa maison. D'autres Corinthiens qui avaient entendu Paul, crurent aussi. Les uns et les autres furent ainsi introduits dans l'Assemblée chrétienne. Outre celui de Crispus, les noms de plusieurs de ces chrétiens de Corinthe nous ont été conservés, entre autres Gaius, chez qui l'assemblée, une fois formée, se réunissait, et Stéphanas que Paul lui-même avait baptisé avec toute sa maison, comme il l'avait fait aussi de Crispus et de Gaius (Romains 16:23 ; 1 Corinthiens 1:14-16). L'apôtre écrivait aux Corinthiens à propos de Stéphanas : « Vous connaissez la maison de Stéphanas, qu'elle est les prémices de l'Achaïe, et qu'ils se sont voués au service des saints » (1 Corinthiens 16:15). Quel bel éloge ! Heureux ceux qui marchent sur les traces de Stéphanas et de sa maison ! Aussi Paul recommande-t-il à l'assemblée de reconnaître de tels hommes.

L'apôtre ne se contentait pas de ce fruit de ses travaux, bien que son cœur en fût réjoui. Il avait dit — et c'était sa mission — : « désormais je m'en irai vers les nations », et il prêchait aux Grecs. Mais là, s'il ne rencontrait pas l'incrédulité juive, il trouvait les raisonnements des faux sages de ce monde,

l'éloquence séduisante et subtile des rhéteurs, et l'horrible corruption du paganisme. On comprend qu'il sentît sa faiblesse, lui, pauvre faiseur de tentes, d'une nation méprisée, lui, qui n'avait pas la parole facile et dont l'extérieur ne présentait rien d'attrayant. Que faire en présence de ces philosophes raisonneurs, de ces moqueurs élégants, de ces matérialistes plongés dans les plaisirs ? Il décrit dans son épître ce qu'il ressentait devant cette tâche difficile : « J'ai été parmi vous dans la faiblesse, et dans la crainte, et dans un grand tremblement », dit-il (1 Corinthiens 2:3, 4). Mais le Seigneur savait tout cela ; il connaissait le tremblement du cœur de Paul. Aussi vint-il lui-même encourager son serviteur. Il lui dit, la nuit, dans une vision : « Ne crains point, mais parle et ne le tais point, parce que *je suis avec toi*, et personne ne mettra les mains sur toi pour te faire du mal, parce que *j'ai un grand peuple dans cette ville* ». Paul éprouva alors ce qu'il dit lui-même : « Quand je suis faible, alors je suis fort », parce que le Seigneur le fortifiait.

Soutenu par la certitude divine que le Seigneur était avec lui, et que son travail serait abondamment béni pour manifester ceux qui appartenaient au Seigneur dans cette grande ville, Paul se mit à l'œuvre avec zèle, et, durant un an et demi, il y enseigna la parole de Dieu.

Quel était donc le sujet de sa prédication, et quels moyens employait-il ? Il nous l'apprend dans les lettres que, plus tard, il écrivit à l'assemblée de Dieu qui s'était formée à Corinthe, à ceux qu'il appelle les « sanctifiés dans le Christ Jésus ».

« Nous prêchons Christ crucifié », dit-il, « la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu ». « Je vous ai communiqué avant toutes choses », dit-il encore, « ce que j'ai aussi reçu, que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures, et qu'il a été enseveli, et qu'il a été ressuscité le troisième jour, selon les Écritures » (1 Corinthiens 1:2, 23, 24 ; 15:3, 4). En même temps, l'Évangile que Paul annonçait aux Corinthiens était celui « de la gloire de Christ qui est l'image de Dieu » (2 Corinthiens 4:4). C'est-à-dire qu'après leur avoir fait connaître un Sauveur cloué à la croix et mort pour expier les péchés, puis ressuscité par la puissance de Dieu en preuve que Dieu avait accepté son sacrifice, il montrait ce Jésus comme Seigneur, dans la gloire où il est notre garant devant Dieu. Et c'est aussi l'Évangile qui nous est annoncé, le seul Évangile qui, reçu dans le cœur, sauve le pécheur. C'est, disait Paul, le seul fondement qui puisse être posé, savoir Christ.

Mais quels moyens l'apôtre employait-il pour convaincre les Juifs qui traitaient la croix de scandale, qui s'offensaient qu'on leur présentât comme le Messie un homme crucifié, et pour persuader les Grecs, pour qui cette même croix était une folie ? Était-il riche ? Non, il travaillait de ses mains. Avait-il une haute position ? Non, c'était un ouvrier faiseur de tentes. Était-il donc bien éloquent, avait-il un beau langage qui entraînait ses auditeurs ? Non, il dit : « Je ne suis pas allé auprès de vous... avec excellence de parole ou de sagesse... J'ai été parmi vous dans la faiblesse... Ma parole et ma prédication n'ont pas été en paroles persuasives de sagesse, mais en démonstration de l'Esprit et de puissance ». L'apôtre présentait simplement la parole de Dieu, et l'Esprit Saint qui l'animait donnait à cette parole une puissance qui pénétrait et convainquait les cœurs. Ce sont là aussi des moyens que Dieu emploie maintenant pour convertir les pécheurs.

Le résultat de la prédication de Paul à Corinthe fut grand. Il s'y forma une assemblée nombreuse ; mais ce ne fut pas parmi les sages et les grands du monde. L'apôtre leur écrivait : « Frères, il n'y a pas (parmi vous) beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de nobles.... ». Non, aux yeux du monde, c'étaient des faibles, des petits, des méprisés, mais riches en Dieu. Ils avaient cru au Seigneur, et eux, autrefois de grands pécheurs, ils avaient été lavés de leurs péchés, sanctifiés, justifiés, au nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de Dieu. C'est là une richesse plus grande et un titre plus glorieux que tout ce que la terre peut donner. Christ leur avait été fait de la part de Dieu, « sagesse, et justice, et sainteté, et rédemption », et le Saint Esprit demeurait en eux. Quel plus précieux trésor y a-t-il que cela ? Paul leur écrivait aussi que « la grâce de Dieu leur avait été donnée dans le Christ Jésus, et en toutes choses ils étaient enrichis en lui en toute parole et

connaissance » (1 Corinthiens 2:1-5 ; 1:26 ; 6:9-11 ; 1:30, 5). Tels étaient les saints de Corinthe ; le travail de Paul, pendant les dix-huit mois qu'il avait passés dans cette ville, avait porté un beau fruit. Le même Évangile est annoncé maintenant et porte les mêmes fruits là où il est reçu. Puisse chacun de nous avoir Christ pour sagesse, pour justice, pour sainteté et pour rédemption !

Mais tandis que Paul annonçait l'Évangile, que les âmes croyaient et étaient sauvées, et que l'Assemblée s'accroissait, l'ennemi veillait, et bientôt il s'efforça, là comme ailleurs, d'entraver l'œuvre du serviteur de Dieu. Les Juifs furent encore les instruments dont il se servit. Il y avait alors, comme gouverneur romain sur la province d'Achaïe, dont Corinthe était la ville principale, un proconsul du nom de Gallion. C'était un homme lettré, d'un caractère doux, et frère du célèbre philosophe Sénèque, dont les écrits de morale existent encore. Les Juifs incrédules, toujours remplis de haine contre le nom de Jésus et contre son fidèle serviteur Paul, se saisirent de ce dernier et le traînèrent devant le tribunal du proconsul.

Ils ne l'accusèrent pas, cette fois, en prétendant que Paul s'élevait contre l'autorité romaine, mais, comme leur religion était reconnue par les Romains, ils dirent au proconsul : « Cet homme persuade aux hommes de servir Dieu contrairement à la loi ». Les Romains avaient des lois très sévères contre ceux qui introduisaient de nouvelles religions, et les Juifs espéraient que Paul serait condamné à cause de cela. Mais ici leur haine les servit mal. Gallion était un incrédule, plus exactement un de ces hommes auxquels les choses de Dieu sont complètement indifférentes. Pour lui, c'étaient des questions de paroles et de noms. Il était établi, dit-il, pour rendre la justice quand il s'agissait de crimes et de délits, mais non pour trancher des questions religieuses. Et en cela il avait raison. Paul aurait voulu ouvrir la bouche, non pour se défendre, sans doute, mais afin de profiter de l'occasion pour annoncer l'Évangile ; mais le proconsul, après avoir déclaré qu'il ne voulait pas être juge de ces choses, les renvoya tous avec mépris.

Partout les Juifs étaient détestés des païens comme un peuple qui affectait de se tenir à part des autres. Les Juifs avaient raison de ne pas se mêler aux mauvaises pratiques du paganisme, mais tout en se séparant avec dédain des païens, leur vie morale témoignait contre eux, comme Paul le leur reproche dans son épître aux Romains. Ils se vantaient de connaître Dieu et de posséder sa loi, et ils transgressaient cette loi et déshonoraient Dieu de toute manière, en sorte qu'à cause d'eux, le nom de Dieu était blasphémé parmi les nations (Romains 2:17-24). Avec cela, ils persécutaient les serviteurs de Christ. Aussi l'apôtre prononce-t-il contre eux cette parole solennelle : « Ils ne plaisent pas à Dieu et sont opposés à tous les hommes » (1 Thessaloniciens 2:15). Et ils estimaient être religieux ! Rien n'est plus odieux à Dieu qu'une profession de religion, s'il n'y a pas la réalité dans le cœur et dans la conduite.

Quand la foule des païens qui entourait le tribunal et attendait la sentence, eut vu le mépris avec lequel Gallion avait chassé les Juifs, ils donnèrent cours à leur haine contre eux, saisirent Sosthène, le nouveau chef de la synagogue, celui qui, sans doute, avait porté la parole pour accuser Paul, et se mirent à l'accabler de coups. Et que fit Gallion sous les yeux duquel cela se passait ? Rien ; que lui importait qu'un misérable Juif fût battu. Il avait tort, car il devait la justice à tous, mais Dieu qui s'était servi de l'indifférence religieuse de Gallion pour délivrer Paul, permettait que, par son manque d'équité, la méchanceté des Juifs retombât sur leur tête.

Paul put donc continuer encore assez longtemps l'œuvre bénie de l'Évangile, l'annonçant aux pécheurs, instruisant et encourageant les saints. Puis, il prit congé des frères et se rendit, avec ses amis Aquilas et Priscilla, à Éphèse où nous le retrouverons.

Paul revint plus tard à Corinthe, mais nous n'avons aucun détail sur cette visite. Depuis Éphèse, il écrivit deux lettres à l'assemblée de Corinthe. Elles sont parmi les plus longues que nous ayons de lui,

et traitent de sujets très importants. Elles complètent ce que la parole de Dieu nous dit des Corinthiens, aussi en dirons-nous quelques mots.

L'apôtre avait été informé par des frères venus de Corinthe, que beaucoup de mal s'était introduit dans l'assemblée. Au lieu d'être tous bien unis, il y avait parmi eux des partis. L'un se vantait d'être de Pierre (ou Céphas), l'autre de Paul, un troisième d'Apollos (*). Faute de vigilance, un de ceux qui faisaient partie de l'assemblée était tombé et vivait dans une immoralité révoltante, et on le tolérait. Sous prétexte de liberté, on s'associait aux fêtes païennes. Quelques-uns mettaient en doute l'apostolat de Paul. Le désordre s'était introduit dans les réunions de l'assemblée : les femmes prétendaient y parler, la cène était profanée, les dons de langues et la connaissance étaient un sujet de vanterie, il n'y avait plus d'édification, car chacun se hâtait de parler, même plusieurs à la fois, et, de plus, de subtiles erreurs relatives à la résurrection avaient cours dans l'assemblée.

(*) Nous dirons plus loin un mot sur ce serviteur de Dieu.

Quel triste tableau pour une assemblée de Dieu ! Que fera Paul ? Son cœur était profondément affligé, mais se confiant en Dieu qui avait appelé les Corinthiens à la communion de son Fils Jésus Christ et qui est fidèle, il leur écrivit pour réveiller leur conscience et les ramener dans le droit chemin et à une conduite propre à glorifier le Seigneur. Et c'est ainsi que, pour tous les temps, la sagesse et la bonté de Dieu ont pourvu, dans ces épîtres, à ce qu'il faut à l'Église pour la diriger dans sa marche ; car, nous dit-il, ce qu'il écrit est aussi pour « tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom du Seigneur Jésus Christ » (1 Corinthiens 1:2). Parcourons donc quelques-uns des enseignements que Paul donne aux Corinthiens, et qui s'adressent aussi à nous.

Il nous apprend d'abord ce qu'était l'assemblée des chrétiens dans un endroit. C'était l'*Assemblée de Dieu*, tout autant que l'Assemblée universelle composée de tous les croyants. C'était le temple de Dieu, car le Saint Esprit y habitait. Quelle sainteté ne fallait-il donc pas qu'il y eût dans une telle assemblée ! Aussi le méchant, l'homme qui se disait frère et vivait dans le péché, devait en être exclu. L'Assemblée était le corps de Christ, lui-même étant la Tête. Les croyants en étaient les membres, et étaient unis à Christ par le Saint Esprit. Chaque membre a donc sa fonction, son utilité, et tous ont à concourir au bien des autres, sans rivalité, sans jalousie.

La cène du Seigneur, mémorial de sa mort jusqu'à son retour, se célèbre dans l'Assemblée. C'est la communion de son sang, la portion de ceux qui sont rachetés par son sang précieux ; c'est la communion de son corps livré pour nous. Le seul pain partagé entre tous rappelle que ceux qui y participent sont membres du seul corps de Christ. Aux vrais croyants, et à eux seuls, appartient donc le privilège de rompre le pain, de prendre la cène.

Les dons de grâce, tels que l'enseignement, la prophétie, les langues, etc., s'exerçaient dans l'Assemblée, non par le moyen d'un ministère établi par les hommes ou par l'Église, mais l'Esprit opérait, distribuant comme il lui plaisait, donnant à l'un la parole de sagesse, à l'autre la parole de connaissance. Mais tout devait se faire en vue de l'utilité, pour l'édification et avec ordre. Et au-dessus de tout devait régner l'amour.

La marche individuelle est aussi le sujet des exhortations de l'apôtre. Il faut se séparer du mal et vivre dans la pureté, car le chrétien est membre de Christ, et son corps est le temple du Saint Esprit. Nous avons donc à glorifier Dieu dans notre corps. Le chrétien doit éviter les procès et souffrir plutôt qu'on lui fasse tort. Il faut fuir l'idolâtrie ; ne pas participer aux festins et aux fêtes des idolâtres, car c'est participer à la table des démons. Nous n'avons plus d'idolâtres autour de nous, comme il y en avait alors, mais un chrétien peut-il s'associer au monde, à ses fêtes et à ses plaisirs ? Non, car il ne doit toucher à rien d'impur, ni de souillé. En tout, le chrétien doit s'efforcer de n'être en scandale ni à l'Assemblée, ni au monde. Il doit être imitateur de Christ.

Enfin, quant à l'erreur de quelques-uns des Corinthiens qui prétendaient qu'il n'y avait pas de résurrection, l'apôtre établit d'abord le fait indubitable que Christ est ressuscité, ajoutant que, sans cela, nous serions encore dans nos péchés. Puis il montre que si Christ est ressuscité, il s'ensuit que les saints ressusciteront aussi. En Adam, tous meurent ; en Christ, tous seront rendus vivants. Nous avons porté l'image du terrestre, d'Adam, avec des corps corruptibles qui sont poussière ; nous porterons l'image du céleste, Christ, avec des corps incorruptibles. La chair et le sang, c'est-à-dire nos corps corruptibles, tels qu'il sont maintenant, ne peuvent aller dans le ciel, hériter du royaume de Dieu. Mais l'apôtre nous révèle un grand mystère caché jusqu'alors : « Nous ne nous endormirons (ou mourrons) pas tous », dit-il, « mais nous serons tous changés : en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette, car la trompette sonnera et les morts seront ressuscités incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce mortel revête l'immortalité ».

Voilà les précieux enseignements que Paul donna aux Corinthiens, et Dieu a voulu qu'ils nous fussent conservés, parce qu'ils s'appliquent aussi à nous. Ils nous conduisent jusqu'au glorieux avenir qui attend les chrétiens ; car il n'est question ici que des croyants. Quand ces choses auront-elles lieu ? Bientôt, quand le Seigneur viendra et appellera ses bien-aimés. Alors, étant « tous changés », rendus propres pour le ciel, il les y introduira.

TRAVAUX DE PAUL A EPHESE

En quittant Corinthe, Paul se rendit en Asie, dans la grande ville d'Éphèse, sur l'emplacement de laquelle il n'y a plus aujourd'hui qu'un village, mais dont les ruines attestent l'ancienne splendeur. Elle était surtout célèbre depuis longtemps par un temple magnifique dédié à la fausse divinité Artémis (ou Diane), que l'on disait déesse de la chasse et des forêts et présidant aussi au cours de la lune. Plus de trois siècles avant l'époque où Paul prêchait l'Évangile, le temple de Diane avait été brûlé par un insensé qui voulait ainsi s'acquérir un nom illustre, mais on l'avait reconstruit avec une splendeur plus grande que la première. Les Éphésiens prétendaient que ce temple renfermait une image de la déesse, qui était tombée du ciel. La superstition s'était emparée de ce fait et, en bien des lieux, au près et au loin, on vénérât la grande Diane d'Éphèse. L'amour du gain y avait aussi trouvé son compte. Nombre d'ouvriers en argenterie fabriquaient des images en argent du temple de Diane et gagnaient beaucoup, en les vendant aux dévots qui y attachaient une idée superstitieuse.

Quelle folie ! dirons-nous. Hélas ! de nos jours, au sein de la chrétienté, nous trouvons des choses semblables dans une église qui prétend être la seule vraie, et dont les temples splendides renferment une foule d'idoles. Et ce qu'il y a de plus triste et de plus affreux en même temps, c'est que ces idoles sont honorées sous les noms de la vierge Marie ou des apôtres du Seigneur, et que souvent elles représentent de prétendus saints, ou même des hommes dont l'existence est douteuse. Que penser du fait qu'en plus d'une de ces églises on montre des images de la vierge que l'on prétend aussi être descendues du ciel ? Voilà ce qu'est devenue sur la terre la pure et sainte Assemblée de Dieu ! Et de nos jours, comme aux jours de Paul, combien d'artistes et d'artisans employés à la fabrication de crucifix richement ornés, d'images de saints, d'objets pieux, comme on les nomme ! Quel profit ne tirent pas de leur vente nombre de marchands ! C'est une idolâtrie plus horrible que celle des anciens temps, parce qu'elle se couvre du nom de Christ. Ah ! le cœur de l'homme est resté le même et l'exhortation du vieil apôtre Jean est toujours de saison : « Enfants, gardez-vous des idoles ! »

En même temps que le paganisme, il régnait à Éphèse une autre superstition, un autre mal qui se rattache au premier. On s'occupait beaucoup de magie, c'est-à-dire de pratiques par lesquelles on prétendait connaître les choses cachées de la nature et du monde invisible, deviner et prédire l'avenir. Cette science, faussement ainsi nommée, s'enseignait dans quantité de livres auxquels on attachait une grande valeur et dont certains, très célèbres, portaient le nom « d'écrits éphésiens ».

Ne savons-nous pas combien il y a, de nos jours aussi, de ces astrologues, voyants, cartomanciennes et de spirites qui disent être en communion avec le monde invisible, avec les âmes des morts ? Toutes ces choses sont formellement condamnées par la parole de Dieu, et nous ne saurions en avoir une assez grande horreur.

Tel était l'état d'Éphèse, lorsque Paul y vint. Il n'y séjourna pas longtemps cette fois. Il voulait se rendre à Jérusalem, mais il promit aux Juifs avec lesquels il avait discouru dans la synagogue, et qui voulaient le retenir, qu'il reviendrait vers eux. Il laissait cependant des disciples dans cette grande ville dans la personne d'Aquila et Priscilla, et peut-être d'autres s'y trouvaient-ils déjà, sans que nous sachions par qui l'Évangile leur avait été apporté.

Durant l'absence de Paul, il se passa à Éphèse un fait intéressant. On y voit comment le Seigneur choisissait et préparait lui-même, en employant souvent d'humbles instruments, les ouvriers qu'il envoyait ensuite travailler à son œuvre.

Il vint à Éphèse un Juif originaire de la grande ville d'Alexandrie en Égypte, célèbre par ses écoles de philosophie, de sciences et de littérature. Ce Juif, nommé Apollos, avait peut-être fait des études dans sa ville natale, où se trouvaient des milliers de ses coreligionnaires. Quoiqu'il en soit, c'était un homme éloquent et puissant dans les Écritures, c'est-à-dire qu'il les connaissait bien et savait exposer et appliquer avec force ce qu'elles enseignent. Les Écritures, c'était l'Ancien Testament qui seul existait alors. Apollos avait une certaine connaissance du Seigneur Jésus, mais il n'était pas allé plus loin que ce que Jean le Baptiseur enseignait à ses disciples. Il reconnaissait donc Jésus comme le Messie, le Christ qui avait été annoncé par les prophètes, et avait sans doute appris sa mort et sa résurrection. Mais il ignorait les grands résultats de l'ascension du Seigneur et de l'envoi de l'Esprit Saint, les précieuses vérités qui s'y rattachent, et les glorieux privilèges qui en découlent pour le croyant. L'accomplissement des promesses de Dieu à son peuple dans la personne de Jésus, remplissait son cœur, de sorte qu'avec ferveur d'esprit, il parlait, enseignant diligemment les choses qui concernaient Jésus, selon les lumières qu'il avait.

Lorsqu'un homme est sincère devant Dieu et qu'il fait bon usage de ce qu'il a reçu, étant disposé à se laisser enseigner, Dieu ajoute à ce qu'il a déjà (Marc 4:25). C'est ce qui eut lieu pour Apollos. Comme il parlait avec hardiesse dans la synagogue, Aquila et Priscilla l'entendirent et reconnurent bientôt ce qui lui manquait en fait de connaissance de la vérité divine. Ils le prirent chez eux et lui expliquèrent plus exactement « la voie de Dieu », c'est-à-dire ce que Dieu a opéré par Jésus pour le salut des pécheurs et pour les introduire auprès de Lui dans la jouissance de la vie éternelle. L'homme savant et éloquent ne regarda pas comme au-dessous de lui d'être le disciple des humbles faiseurs de tentes ; il profita à leur école, et Dieu bénit leurs enseignements. Apollos devint un zélé serviteur de Jésus.

Apollos s'étant senti appelé à aller à Corinthe, qui était dans la province d'Achaïe, les frères d'Éphèse écrivirent aux disciples de cette contrée et les exhortèrent à le recevoir. C'était une lettre de recommandation, telle que les assemblées du Seigneur la donnent encore aujourd'hui à un frère ou une sœur qui se rendent dans une assemblée où ils sont étrangers. Ainsi se montre et se maintient la communion des saints entre eux, car ils sont membres du même corps, le corps de Christ ; ainsi est manifesté le grand fait de l'union et de la solidarité des assemblées. Apollos étant arrivé en Achaïe, et étant allé à Corinthe, Dieu, dans sa grâce, se servit de lui pour faire avancer les croyants dans la connaissance de Jésus, les affermir dans la vérité, et les défendre contre les raisonnements des Juifs. Avec sa grande connaissance des Écritures, il réfutait publiquement ceux-ci avec une grande force, leur démontrant par les Écritures mêmes que Jésus était le Christ, le Messie promis et attendu.

Apollos avait beaucoup travaillé à Corinthe ; Dieu, par son moyen, y avait fait du bien aux âmes, puis Apollos était retourné à Éphèse. Mais l'ennemi, Satan, avait semé parmi les croyants corinthiens un

esprit de parti, comme nous l'avons vu. Les uns se réclamaient de Paul, les autres de l'éloquent Apollos. Aussi quand Paul, revenu à Éphèse, le pria d'aller à Corinthe, sans doute pour être en aide aux Corinthiens dans les difficultés où se trouvait l'assemblée, Apollos refusa de s'y rendre, au moins pour le moment, craignant peut-être d'attiser l'esprit de parti par sa présence. Plus tard, nous retrouvons Apollos en Crète en compagnie de Zénas, docteur de la loi, que nous ne connaissons que par cette mention. Paul écrivant à Tite qu'il avait laissé en Crète, lui recommande d'avoir soin de ces deux serviteurs de Dieu, et de veiller à ce que rien ne leur manque (Tite 3:13). Là se termine dans la parole de Dieu, l'histoire de l'éloquent Apollos. Il a servi dans son temps aux desseins de Dieu, et aura sa récompense ; mais, malgré ses talents, il n'a pas, comme serviteur, la même place que Paul qui, extérieurement du moins, avait moins d'apparence.

Paul revint donc plus tard à Éphèse, après avoir traversé différentes provinces de l'Asie mineure, fortifiant tous les disciples par ses enseignements et ses exhortations. À son arrivée à Éphèse, il se passa un fait qui nous rappelle une vérité d'une très grande importance. L'apôtre y rencontra des disciples dont le langage, sans doute, le surprit comme trahissant une certaine ignorance du christianisme. Il leur dit donc : « Avez-vous reçu l'Esprit Saint après avoir cru ? ».

Il faut nous rappeler que le trait essentiel du christianisme, ce qui l'a inauguré, après la mort et la résurrection du Sauveur et son ascension glorieuse, c'est la descente de l'Esprit Saint qu'il a envoyé du ciel pour être à jamais avec les siens. Il forme l'Assemblée et y demeure, elle est ainsi l'habitation de Dieu, et il habite aussi dans chaque croyant dont le corps est le temple du Saint Esprit. Quiconque a entendu la parole de la vérité, l'Évangile du salut, et qui y a cru, est scellé du Saint Esprit de la promesse (*). C'est le caractère du chrétien : l'Esprit Saint habite en lui. La question de Paul revenait donc à ceci : « Êtes-vous vraiment des chrétiens ? ».

(*) Jean 14:16 ; Éphésiens 2:22 ; 1 Corinthiens 6:19 Éphésiens 1:13, 14.

Les disciples furent bien étonnés en l'entendant. Ils répondirent : « Nous n'avons pas même oui dire si l'Esprit Saint est ». Ils ne mettaient pas en doute l'existence du Saint Esprit, car l'Ancien Testament en parle en maints endroits, et Jean le Baptiseur, dont ils étaient disciples, l'avait aussi mentionné. Mais ils ignoraient ce grand fait que, le jour de la Pentecôte, l'Esprit Saint était venu pour demeurer sur la terre dans l'Assemblée et en chaque croyant. Combien n'y a-t-il pas aujourd'hui de personnes qui professent être chrétiennes, et qui ignorent, ou ont oublié, ou ne tiennent pas compte de cette grande vérité ! C'est cet Esprit qui rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu, qui nous scelle pour le jour de la rédemption, qui nous fait jouir des choses divines, qui nous guide dans la vérité, et qui est notre force pour nous conduire sainement.

Paul dit alors à ses disciples : « De quel baptême donc avez-vous été baptisés ? ». Car s'ils avaient reçu le baptême chrétien, celui qui se donne en vue de Christ et de sa mort, ils auraient eu connaissance de la venue de l'Esprit Saint. Aussi répondirent-ils : « Du baptême de Jean ». Alors l'apôtre leur dit : « Jean a baptisé du baptême de la repentance, disant au peuple qu'ils crussent en celui qui venait après lui, c'est-à-dire en Jésus ». Jean le Baptiseur annonçait la venue de Christ, et prêchait la repentance, afin que l'on fût préparé à le recevoir. Ceux qui se repentaient étaient baptisés en vue de cela. Le baptême chrétien est la figure de la mort avec Christ, il est le signe de l'introduction de l'Assemblée chrétienne sur la terre ; il était donné aux croyants. Ces disciples encore ignorants mais sincères, furent sans doute heureux d'entendre la bonne nouvelle du salut par la foi en Christ ; ils la reçurent et furent baptisés pour le nom du Seigneur Jésus. Ensuite, Paul leur imposa les mains, et l'Esprit Saint vint sur eux. Sa présence se manifesta aussitôt, comme elle s'était montrée le jour de la Pentecôte dans les disciples, plus tard chez les Samaritains, et ensuite chez Corneille et les siens. Ils parlèrent des langues étrangères et prophétisèrent. Les dons miraculeux, signes extérieurs de la puissance du Saint Esprit, n'existent plus, c'est toujours le privilège de chaque chrétien de posséder le Saint Esprit, dont la puissance se fait sentir dans le cœur et agit dans la vie.

« Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui là n'est pas de lui », écrivait l'apôtre Paul aux Romains (Romains 8:9).

Après sa rencontre avec les disciples de Jean, auxquels il avait fait connaître plus exactement la vérité chrétienne, Paul se mit à enseigner dans la synagogue. Pendant trois mois, il parla avec hardiesse, persuadant ses auditeurs « des choses du royaume de Dieu ».

Qu'est-ce que le royaume de Dieu ? Ce n'est pas actuellement quelque chose de visible, comme les royaumes de la terre, mais c'est l'autorité de Dieu établie dans les cœurs de ceux qui croient à l'Évangile, à la bonne nouvelle du salut par notre Seigneur Jésus Christ, le Roi de ce royaume. C'est ainsi que l'apôtre rend « grâce au Père qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière ; qui nous a délivrés du pouvoir des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour, en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés » (Colossiens 1:12-13). Ceux qui font partie de ce royaume ne sont pas assujettis à l'observation de cérémonies et de règles extérieures, comme c'était le cas pour les juifs, car le royaume de Dieu... est *justice*, et *paix*, et *joie* dans l'Esprit Saint » (Romains 14:17). L'esprit de Dieu donne aux croyants de marcher dans une vraie justice, car ils ont « revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité », et il remplit leurs cœurs de la paix de Dieu et d'une joie pure. Ce sont les avant-goûts du ciel. Un homme pécheur, dans son état naturel, ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Il lui faut être lavé de ses péchés par le sang du Seigneur Jésus, pour avoir une nature pure et sainte comme celle de Dieu. C'est pour cela que le Seigneur disait à Nicodème : « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu ».

Paul annonça donc sans entraves pendant trois mois, dans la synagogue, ce qui concerne le royaume de Dieu. Mais au bout de ce temps, l'inimitié du cœur naturel de l'homme contre Dieu se réveilla. L'apôtre rencontra de la part de plusieurs des Juifs l'opposition qu'ils avaient montrée partout. Le cœur naturel aime mieux les choses du monde que celles du royaume de Dieu, et il préfère une religion terrestre et de formes, à la vérité qui découvre à l'homme son état de péché, de ruine et d'impuissance, et ne lui laisse de ressources que dans la grâce de Dieu.

Ces Juifs qui avaient entendu la bonne nouvelle et n'avaient pas cru, s'endurcissaient et se rebellaient contre Dieu. C'est ce qui arrive toujours quand on résiste à la vérité. Et non seulement ils repoussaient le salut pour eux-mêmes, mais cherchaient à en détourner d'autres en disant du mal des chrétiens devant la multitude. Que devait faire Paul devant l'opposition méchante des Juifs ? Il ne pouvait rester avec eux, ni laisser les disciples parmi eux. La parole de Dieu enseigne qu'il faut se séparer du mal et des méchants. Paul se retira donc, laissant les Juifs rebelles à leur incrédulité, comme il avait dû le faire à Corinthe. Il sépara aussi d'avec eux les disciples, et, au lieu d'enseigner dans la synagogue, il continua son œuvre d'évangélisation dans l'école d'un homme nommé Tyrannus. Nous ne savons rien d'autre sur ce dernier. Peut-être était-il un disciple ; en tout cas, il n'était pas opposé aux chrétiens, et nul doute que ce fût pour lui une bénédiction d'avoir donné son école pour l'œuvre du Seigneur, car Dieu tient compte de tout ce qui est fait pour Lui.

De cette manière, l'assemblée à Éphèse fut nettement et ouvertement séparée de la synagogue et des Juifs. Et dans cette école de Tyrannus, l'apôtre, non plus seulement les jours de sabbat, mais tous les jours durant deux ans, annonça la parole de Dieu. Quelle grande et sainte activité, n'est-ce pas ? Ah ! c'est que Christ était tout pour Paul. Pour lui, vivre c'était Christ, le Fils de Dieu qui l'avait aimé et s'était livré lui-même pour le sauver. Aussi mettait-il tout son bonheur à travailler pour ce précieux Sauveur. Il ne se lassait pas, sa vie même ne lui était pas précieuse, pourvu qu'il accomplit son service pour Jésus, en proclamant l'Évangile de la grâce de Dieu. Puisse-t-il en être ainsi de nous ! Nous ne pouvons sans doute pas avoir le même champ de travail, mais si nous connaissons et goûtons l'amour de Jésus, s'il remplit notre cœur, nous pourrons, même dans la vie la plus humble, travailler pour le Seigneur.

Une grande bénédiction fut le résultat du travail de Paul. La parole du Seigneur se répandit non seulement à Éphèse, mais dans toute la province d'Asie ; et tous ceux qui y demeuraient l'entendirent, tant Juifs que Grecs. Et Dieu, pour confirmer la prédication de son serviteur, faisait des miracles extraordinaires par le moyen de Paul. On portait sur des infirmes des mouchoirs et des tabliers qui avaient touché son corps, et les malades étaient guéris et les esprits malins sortaient du corps des possédés.

Il se passa donc à Éphèse deux faits remarquables : l'un montrait que la puissance que Paul déployait contre les démons était bien celle de Dieu et de Jésus, et le second fait voit la puissance de la parole de Dieu sur le cœur et la conscience de ceux qui la recevaient.

Il y avait des Juifs qui faisaient métier de délivrer des esprits malins ceux qui en étaient possédés. Ils usaient pour cela de certaines pratiques et de paroles magiques. Réussissaient-ils, nous ne le savons pas. Le Seigneur Jésus parlait à ces gens-là, lorsque, accusé par les pharisiens de chasser les démons par le prince des démons, il répondit : « ... vos fils, par qui les chassent-ils ? » (Matthieu 12:27). À Éphèse se trouvaient sept fils d'un nommé Scéva, principal sacrificateur juif, qui couraient çà et là pour exercer ce métier d'exorcistes, ou conjureurs. Ayant vu que l'apôtre chassait les esprits malins en invoquant le nom de Jésus, ils essayèrent de faire comme lui, en disant aux possédés : « je vous adjure par Jésus que Paul prêche ». Deux d'entre eux étant entrés dans une maison où était un démoniaque, lui parlèrent ainsi. Mais on ne peut se servir du saint nom de Jésus comme d'une formule magique, ce serait le profaner. C'était par la foi en Jésus, en sa puissance, que Paul et les autres apôtres accomplissaient des miracles. Aussi l'esprit malin, par la bouche du possédé, répondit aux exorcistes : « Je connais Jésus et je sais qui est Paul ; mais vous, qui êtes-vous ? ». Le démon reconnaissait l'autorité du Seigneur et la puissance qu'il donnait à son fidèle serviteur, mais des incrédules n'avaient aucun pouvoir sur lui. Au contraire, c'est le démon qui se montre plus fort qu'eux. Avec cette vigueur qui, au temps de Jésus, faisait que nul ne pouvait dompter un démoniaque, même en le liant de chaînes (Marc 5:3, 4), l'homme possédé se jeta sur les deux exorcistes et les maltraita de telle sorte qu'ils s'enfuirent de la maison nus et blessés. Que peut l'homme pécheur contre la puissance satanique ? Jésus seul a pu vaincre le diable et délivrer ceux que le diable opprimait.

Ce fait vint à la connaissance de tous ceux qui demeuraient à Éphèse, Juifs et Grecs, et ils furent saisis de crainte. Il leur était évident que c'était bien la puissance de Dieu qui agissait par le moyen de Paul ; or l'homme, en présence de Dieu, craint toujours. Mais en même temps, le nom du Seigneur Jésus était glorifié.

Le second fait nous montre la puissance de la parole de Dieu sur la conscience de ceux qui avaient cru, et la réalité de leur foi. Plusieurs, saisis aussi par le sentiment de la présence de Dieu, n'eurent pas honte de venir confesser et déclarer quelle avait été leur vie passée, lorsqu'ils vivaient loin de Dieu, assujettis au pouvoir de Satan et esclaves de leurs convoitises. Ils glorifiaient ainsi le grand amour de Dieu et sa riche miséricorde qui était venue les chercher et les sauver par Christ. Plusieurs autres qui s'étaient adonnés aux coupables pratiques de la magie, voyant bien que ce n'étaient que des séductions de Satan, apportèrent leurs livres qui traitaient de ces choses, et les brûlèrent devant tous. Ils faisaient ainsi une confession publique de leur foi et de leur renoncement aux œuvres mauvaises. C'était une grande perte pour eux — une perte d'environ cinquante mille pièces d'argent, car ces livres avaient un grand prix. Mais, ayant compris que le chrétien ne peut s'associer à rien de ce qui est de Satan, ils firent joyeusement ce sacrifice.

Quelques lecteurs penseront qu'au lieu de brûler ces livres, on aurait pu les vendre et en consacrer le prix à de bonnes œuvres, par exemple à soulager les pauvres ? Mais ces livres n'auraient-ils pas fait du mal à ceux qui les auraient achetés ? Les vendre, c'était répandre le poison. Puisqu'ils étaient mauvais, le feu était tout ce qui leur convenait, et plutôt à Dieu que ce fût le sort de tous les mauvais

livres. « C'est avec une telle puissance », dit l'écrivain du livre des Actes « que la parole du Seigneur croissait et montrait sa force ».

Puissent-elle aussi montrer sa force sanctifiante au milieu de nous ! Puissent tous ceux qui lisent ces lignes, et surtout les jeunes gens, faire une sérieuse attention à leurs lectures. Il y a de nos jours une magie, une séduction de Satan bien terrible. D'innombrables livres excitent et souillent l'imagination et le cœur ; poison subtil qui perd les âmes. Dieu veuille nous en garder ! Fuyons-les comme une peste.

Ici se terminent les travaux de Paul à Éphèse, où fut établie une assemblée nombreuse et marchant avec le Seigneur.

L'EMEUTE POPULAIRE A ÉPHESE – LA FRACTION DU PAIN

Comme nous l'avons dit, Paul avait achevé ses travaux à Éphèse, et l'on peut dire qu'il avait terminé son ministère et son activité comme évangéliste et missionnaire. Paul ne cessa sans doute pas de travailler pour le Seigneur, et bien que nous ne sachions rien par les Écritures des dernières années de sa vie, ni rien de sa mort, nous pouvons être sûrs que, jusqu'à son dernier jour, libre ou dans les chaînes, il glorifia le Seigneur Jésus et rendit témoignage à son nom. Mais le livre des Actes ne nous le montre plus, comme précédemment, allant de lieu en lieu évangéliser les Juifs et les païens, là où le nom du Seigneur n'était pas connu. Lorsqu'on construit un bâtiment, on commence par établir des fondations solides. L'Assemblée de Dieu est comparée à un édifice, et Paul, partout où il avait été, en avait posé le fondement, le seul vrai et solide fondement, c'est-à-dire Jésus-Christ (1 Corinthiens 3:10-11). L'Église était fondée. En une quantité de lieux des assemblées locales furent établies, et maintenant le cher serviteur de Dieu allait être appelé à glorifier son Seigneur d'une autre manière.

Paul se proposait, en quittant Éphèse, de passer par la Macédoine et l'Achaïe, afin d'y visiter les assemblées. Ensuite, il voulait aller à Jérusalem pour la fête de la Pentecôte. Ne pensons pas qu'il s'agisse ici du jour que l'on nomme ainsi maintenant. Nulle part, dans le Nouveau Testament, nous ne voyons que l'Esprit Saint ait établi des fêtes pour les chrétiens. Celles que l'on célèbre dans la chrétienté sont des institutions purement humaines. La Pentecôte, pour laquelle Paul désirait être à Jérusalem, était l'une des trois grandes fêtes juives que l'Éternel lui-même avait instituées pour rassembler son peuple autour de Lui (Deutéronome 16:16). Aussi longtemps que le temple subsista, les Juifs célébrèrent ces fêtes et dans ces occasions, ils venaient en foule à Jérusalem. Paul, qui aimait sa nation, pensait sans doute pouvoir profiter de ce grand concours de monde pour annoncer l'Évangile à ses frères.

Il avait encore une autre pensée : « Après cela », disait-il en parlant de sa visite à Jérusalem, « il faut que je voie aussi Rome ». Il vit Rome, en effet, mais autrement qu'il ne l'avait pensé : il y alla comme prisonnier pour le Seigneur.

Un dernier fait qui se passa à Éphèse nous est encore raconté. Satan est comparé à un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer (1 Pierre 5:8). Il déploie une activité incessante contre les saints et contre les ouvriers du Seigneur, et s'efforce, par tous les moyens possibles, d'entraver l'œuvre de ceux-ci et même de les faire périr, s'il le peut. C'est ce qu'il tenta à Éphèse avant le départ de Paul.

Dans la ville d'Éphèse, comme nous l'avons dit, se trouvait un magnifique temple dédié à la fausse divinité Artémis ou Diane. Nombre d'ouvriers étaient occupés à en faire des copies en argent qui se vendaient avec un grand profit. Un certain Démétrius, qui faisait le commerce de ces objets de superstition, voyant le nombre des chrétiens s'augmenter beaucoup, comprit que c'était la ruine de son industrie et de ses gains. Il rassembla donc tous les artisans qui travaillaient à ces ouvrages et leur dit : « Ô hommes, vous savez que notre bien-être vient de ce travail ; et vous voyez et apprenez que

non seulement à Éphèse, mais presque par toute l'Asie, ce Paul, usant de persuasion, a détourné une grande foule, disant que ceux-là ne sont pas des dieux, qui sont faits de main ». Quel beau témoignage ce païen rendait à l'activité de Paul et aux résultats de ses travaux ! Démétrius ajoutait : « Non seulement il y a du danger pour nous que cette partie (leur industrie) ne tombe en discrédit, mais aussi que le temple de la grande déesse Diane ne soit plus rien estimé ». On voit avec quelle habileté il faisait appel à l'amour du gain et à la superstition, ces grands mobiles du cœur de l'homme.

Son discours produisit son effet. La foule en colère se souleva, en criant : « Grande est la Diane des Éphésiens ! ». Tous se précipitèrent dans le théâtre, vaste enceinte découverte où se donnaient les jeux publics et où se tenaient les assemblées populaires. Ils entraînaient avec eux Gaïus et Aristarque, compagnons de voyage de Paul. Celui-ci voulait se présenter devant le peuple, espérant sans doute profiter de la circonstance pour annoncer l'Évangile, car, ainsi qu'il le disait, sa vie ne lui était point précieuse, pourvu qu'il servît son Seigneur. Mais les disciples, craignant pour lui, ne voulurent pas le laisser aller. Quelques-uns même des magistrats, hommes riches et influents qui étaient ses amis, le firent prier de ne pas s'aventurer dans ce tumulte. Paul céda à leurs prières.

Les Juifs, de leur côté, craignant d'être confondus avec les chrétiens, poussaient en avant un certain Alexandre, afin qu'il parlât au peuple. Mais celui-ci, ne faisant aucune distinction entre Juifs et chrétiens, dès qu'il eut reconnu la nationalité d'Alexandre, cria plus fortement : « Grande est la Diane des Éphésiens ! »

Durant près de deux heures, ces cris se firent entendre dans cette assemblée tumultueuse. C'est ainsi que se soulève l'orage des passions humaines, sous l'action du prince de ce monde qui conduit les hommes, dans leur aveuglement, pour les faire servir à ses fins. Un grand nombre de ceux qui étaient là ne savaient même pas pourquoi ils étaient assemblés.

Qui peut seul calmer ces flots agités, et empêcher ainsi le mal qui en serait résulté pour les disciples et sans doute pour Paul ? Dieu, qui commande aux vagues et dit à la mer : « Tu viendras jusqu'ici, et n'iras pas plus loin » (Job 38:11) ; Dieu, à qui tout obéit, et qui tient les cœurs comme les flots dans les mains de sa puissance. Il emploie pour cela différents moyens. Cette fois, ce fut le secrétaire de la ville, l'homme d'autorité et de bon sens, duquel Dieu se servit pour calmer, par des paroles de sagesse, la foule irritée. Tout s'apaisa ainsi et, sous l'action de Dieu qui veille sur les siens, le danger fut écarté et la tentative de Satan déjouée.

Le tumulte ayant cessé, Paul, accompagné de quelques amis, partit et se rendit en Macédoine, où il fortifia les disciples par ses exhortations, puis il vint en Grèce, où il séjourna trois mois. De là, il voulait s'embarquer pour aller en Syrie, mais les Juifs lui ayant dressé des embûches, il retourna par la Macédoine et s'embarqua là pour gagner la Troade, contrée de l'Asie où s'élevait autrefois la fameuse ville de Troie. On voit tout ce à quoi le cher serviteur du Seigneur était exposé. Ainsi qu'il le dit : « Dans les périls de la part de mes compatriotes, dans les périls de la part des nations » (2 Corinthiens 11:26), il poursuivait sa course, travaillant pour Jésus qu'il aimait.

Arrivés en Troade, Paul et ses compagnons y demeurèrent quelques jours. Le premier jour de la semaine était arrivé. Ce jour est celui que nous appelons le dimanche ou le jour du Seigneur. Il ne faut pas le confondre avec le jour du sabbat qui est le septième de la semaine, et avec lequel les chrétiens n'ont rien à faire. Le sabbat est le jour que le Seigneur, mis à mort par les méchants, passa dans le tombeau ; le dimanche est le jour glorieux où il ressuscita. C'est le jour des chrétiens. Pour eux, le sabbat n'est plus. En ce premier jour de la semaine donc, les disciples de la Troade étaient rassemblés le soir dans une chambre haute, et Paul et ses amis étaient avec eux. Quel était l'objet de cette réunion ? Était-ce pour être avec Paul et pour l'entendre ? Non ; c'était pour être tous ensemble, Paul comme les autres, avec le Seigneur, rassemblés autour de Lui et pour rompre le pain.

Nous savons ce que cela signifie : c'est prendre ensemble la Cène ou souper du Seigneur, que lui-même a instituée avant sa mort ; c'est manger le pain qui rappelle son corps donné pour nous, et boire le vin qui nous fait souvenir de son sang versé sur la croix pour nous sauver. Et en faisant cela ensemble, les chrétiens affirment qu'ils sont rachetés par Jésus et membres de son corps, qui est l'Assemblée. En même temps, ils annoncent la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. Le Seigneur Jésus a voulu ainsi que ses bien aimés rachetés se souviennent du grand amour dont il les a aimés, et se rappellent qu'ils ont à s'aimer aussi les uns les autres. Quel heureux rassemblement ! Quelle fête déjà sur la terre ! Elle fait penser à ce moment bienheureux où les saints dans le ciel seront autour de l'Agneau immolé et célébreront ses louanges.

Paul était parmi ces disciples. C'était sans doute une joie et un bonheur pour eux de le voir et de l'entendre, mais ce n'était pas pour cela qu'ils s'étaient rassemblés. Ils étaient là, nous le répétons, lui et eux, pour être avec le Seigneur et se souvenir de Lui. Et, de nos jours, quel doit être le but des chrétiens en se rassemblant le premier jour de la semaine ? N'est-ce pas comme autrefois d'être autour du Seigneur Jésus, à sa table, pour se souvenir de Lui, et pour adorer ensemble, par le Saint Esprit, le Père et son Fils bien-aimé ? C'est là le vrai culte. Puissions-nous le célébrer comme les chrétiens de la Troade !

LES ADIEUX DE PAUL A L'ASSEMBLEE D'EPHESE

Bien des traits intéressants de la vie de l'apôtre Paul nous sont encore rapportés dans le livre des Actes. Mais ce n'est pas son histoire que nous avons à suivre, c'est celle de l'Assemblée de Dieu que, comme évangéliste et missionnaire, il contribua si puissamment à établir, et dont il fut serviteur pour l'édifier. Nous ne parlerons donc de Paul qu'en ce qui concerne l'Assemblée que lui-même avait tant à cœur.

Après avoir quitté la Troade, l'apôtre et ses compagnons se rendirent à Milet, ville de l'Asie mineure, à quelque distance au sud d'Éphèse. Il fit venir là les anciens de l'assemblée de cette dernière ville pour leur faire ses adieux. Et nous pouvons bien dire que les paroles qu'il leur adressa comme derniers avertissements sont pour toute l'Assemblée de Dieu jusqu'à la fin. Combien le Seigneur est bon de les avoir donnés par son cher serviteur qui avait tellement à cœur la gloire de son Maître, le bien de l'Assemblée et le salut des pécheurs !

Paul avait le sentiment que son service comme évangéliste et missionnaire était à son terme. « Je m'en vais à Jérusalem », disait-il aux anciens d'Éphèse, « ignorant les choses qui m'y doivent arriver, sauf que l'Esprit Saint rend témoignage de ville en ville, me disant que des liens et de la tribulation m'attendent ». Et c'est ce qu'il trouva à Jérusalem. Mis en prison, par suite de la haine des Juifs, puis envoyé à Césarée au gouverneur romain, après plus de deux ans de captivité, il fut enfin conduit à Rome pour y paraître devant l'empereur. Il rendit ainsi témoignage à Christ devant les grands de la terre, mais c'était dans les liens. Des âmes furent sauvées par son ministère, tandis qu'il était en prison, témoin l'esclave Onésime ; mais ce n'était plus aller de lieu en lieu annoncer l'Évangile et établir des assemblées. L'Assemblée de Dieu était fondée sur la terre, en grande partie par son travail, et elle n'avait plus qu'à croître.

Ensuite Paul ajoutait : « Je sais que vous tous, parmi lesquels j'ai passé en prêchant le royaume de Dieu, vous ne verrez plus mon visage. « De cette captivité au-devant de laquelle il marchait, il ne devait plus revenir. Il avait dit précédemment : « Il faut aussi que je voie Rome », mais ce fut comme prisonnier qu'il alla dans cette grande ville. Mais il ne se mettait en peine de rien, il ne faisait aucun cas de sa vie, pourvu qu'il achevât avec joie et sa course et le ministère qu'il avait reçu du Seigneur Jésus. Il aimait Christ, le Fils de Dieu, qui s'était donné pour lui ; tout ce qu'il désirait, c'était de le servir jusqu'à la fin. Oh ! que nous fussions animés du même esprit que Paul.

Sachant donc qu'il ne les verrait plus, il avait à cœur de presser les anciens, surveillants du troupeau, établis pour cela par l'Esprit Saint, de prendre soin de l'Assemblée de Dieu. Combien elle est précieuse aux yeux de Dieu, cette Assemblée ! Paul le faisait ressortir en disant : « Laquelle il a acquise par le sang de son propre Fils ». Dieu voulait avoir sur la terre une Assemblée qui Lui appartînt en propre, tirée du monde, formée pour le ciel. Mais pour cela, il fallait que ceux qui la composent fussent lavés de leurs péchés. Et son propre Fils s'est offert pour accomplir cette œuvre, en souffrant et mourant sur la croix. « Il nous a lavés de nos péchés dans son sang ». « Christ a aimé l'Assemblée et s'est livré lui-même pour elle » (Apocalypse 1:5 ; Éphésiens 5:25). Comme cela est beau ! C'est cette Assemblée que Christ se présentera un jour à Lui-même, dans le ciel, glorieuse, sans tache ni ride, pour être avec Lui éternellement.

Mais en attendant elle chemine sur la terre, entourée d'ennemis et de dangers, comme quelqu'un qui traverse une sombre forêt où des brigands rôdent et où des bêtes féroces cherchent leur proie. L'apôtre avait soigneusement veillé sur l'Assemblée, mais il allait partir, être mis en prison, bientôt quitter ce monde, et il voyait les dangers que courrait cette Assemblée si chère à son cœur. « Je sais », dit-il aux anciens, « qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau ! et il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines perverses pour attirer les disciples après eux ». Il y aurait des ennemis venant du dehors, et des ennemis surgis du dedans. Et c'est ce qui eut lieu. Il ne fallut pas longtemps après le départ de Paul, pour que s'introduisissent dans l'Église des faux docteurs qui la ruinèrent.

Qu'y avait-il à faire ? L'apôtre recommande aux surveillants de veiller comme lui-même n'avait cessé de le faire. Mais hélas ! ils s'endormirent ou furent gagnés par le mal, et la conséquence fut que les loups ravagèrent le troupeau et que les mauvaises doctrines prévalurent dans l'Assemblée. Elle fut ruinée. C'est ce que sa triste histoire nous apprend. Que restait-il donc ? L'apôtre le dit, et nous montre la ressource qui ne peut manquer et qui est pour tous les temps. C'est Dieu et sa Parole. « Je vous recommande », dit Paul, « à Dieu, et à la parole de sa grâce, qui a la puissance d'édifier et de vous donner un héritage avec tous les sanctifiés ». Et maintenant que l'Assemblée sur la terre est ruinée, divisée, déchirée, c'est ce qui nous reste : Dieu et sa Parole, suffisants pour nous rassembler, nous édifier, nous inspirer jusqu'au bout. Que Dieu est grand et bon ! Quand, par la faute de l'homme, tout manque, Lui se présente et dit : Me voici, comptez sur moi ! attachez-vous à moi seul ! Voici ma Parole, suivez-la !

Paul, après ces exhortations et bien d'autres que nous ne mentionnons pas, parce qu'elles ne se rapportent pas aussi directement à l'Assemblée, se mit à genoux et pria avec eux tous, les recommandant à son Dieu. On peut s'imaginer la douleur qui remplissait leur cœur. Tous versaient beaucoup de larmes à la pensée que c'était la dernière fois qu'ils voyaient l'apôtre bien-aimé, qui, à travers tant de peines, de travaux et de périls, leur avait apporté l'Évangile de la grâce de Dieu. C'est une chose agréable au Seigneur que nous aimions ses chers serviteurs ; Paul recommandait aux Thessaloniens de « les estimer très haut en amour à cause de leur œuvre » (1 Thessaloniens 5:12-13), et cette exhortation nous regarde aussi. Les amis de Paul étaient affligés surtout parce qu'ils n'avaient plus l'espérance de le revoir sur cette terre. Le Seigneur ne nous défend pas de pleurer lorsque nous quittons ceux que nous aimons, mais il ne faut jamais oublier qu'il y a un lieu de rendez-vous pour tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus. C'est le ciel, la maison de son Père. Les anciens d'Éphèse et tous ceux qui ont été convertis par le moyen de Paul, ont été le rejoindre dans le paradis. Ils sont là, en attendant la résurrection glorieuse. Serons nous avec Paul et tous les saints, quand Jésus reviendra ?

Paul n'oublia pas ses chers amis d'Éphèse. Plus tard, à Césarée, prisonnier pour le Seigneur, il leur écrivit du fond de sa prison une lettre où se trouvent pour notre instruction les grandes et précieuses vérités relatives à l'Assemblée. Nous ne pouvons les présenter en détail, mais nous en dirons cependant quelques mots.

Comme il l'avait fait dans l'épître aux Corinthiens, il enseigne aux Éphésiens que l'Assemblée, composée de tous les vrais croyants, depuis la descente du Saint Esprit jusqu'à l'enlèvement des saints, est un corps dont Christ est la Tête. Cela veut dire que tous ceux qui croient au Seigneur Jésus et sont sauvés Lui sont unis et sont unis les uns aux autres, par le Saint Esprit, aussi étroitement que les membres d'un corps humain sont unis à la tête et les uns aux autres et forment ainsi un tout. N'est-ce pas une belle et précieuse vérité ? Par l'Esprit Saint, c'est la vie même de Christ qui coule en nous d'en haut, de même que la vie circule de notre tête dans tous nos membres (*).

(*) À tout instant sur la terre, l'ensemble des croyants est le corps dont Christ est la tête ; c'est le point de vue de 1 Corinthiens 12. Au premier chapitre des Éphésiens, c'est l'ensemble de tous les croyants dans la gloire.

Paul montre aussi que, dans l'Assemblée, il n'y a plus de distinction de nationalités. Les Juifs n'y sont plus un peuple privilégié. Ils sont sur un même pied que les nations, ayant besoin de la même grâce et du même Sauveur. Mais c'était un mystère que les prophètes et les saints de l'Ancien Testament n'avaient pas connu. Il a été révélé par Paul, auquel Dieu l'a fait connaître.

Ensuite, l'apôtre enseigne que l'Assemblée est l'habitation de Dieu sur la terre par le Saint Esprit. Avez-vous jamais pensé que Dieu eût une demeure ici-bas, non pas faite de pierres matérielles, mais composée de ceux qui appartiennent à Christ ? C'est une demeure plus belle aux yeux de Dieu que le temple de Salomon dans toute sa splendeur. Chacun des vrais croyants est une des pierres de ce merveilleux édifice.

Et puis, nous apprenons que cette Assemblée, Christ l'a aimée, s'est livrée pour elle, et veut se la présenter pure, sans tache et glorieuse. Où sera-ce ? Dans le ciel, lorsque seront célébrées les noces de l'Agneau avec l'Assemblée, son épouse. Alors tous les habitants du ciel s'écrieront : Alléluia ! Réjouissons-nous et tressaillons de joie ! Bienheureux ceux qui auront part à cette fête glorieuse ! En attendant ce moment, Christ purifie l'Assemblée ; il la soigne, la nourrit et la chérit.

Enfin, l'apôtre exhorte les Éphésiens, et tous les croyants avec eux, à mener une vie sainte, comme imitateurs de Dieu et ses bien-aimés enfants, et comme scellés par l'Esprit Saint qui est en eux, et qu'il ne faut pas attrister. Puis il leur recommande de revêtir toute l'armure de Dieu pour résister au diable. Que Dieu nous donne, en lisant cette épître, de saisir les grandes et précieuses vérités qu'elle renferme, et de les réaliser dans notre cœur et notre vie.

PAUL, PRISONNIER, EST ENVOYÉ A ROME

Nous dirons en quelques mots ce qui arriva au grand apôtre Paul, après qu'il eut fait ses adieux aux anciens de l'Assemblée d'Éphèse. Cela termine ce que l'Esprit de Dieu nous rapporte dans les Écritures, et de l'histoire de l'Assemblée sur la terre, et de l'histoire de celui qui fut le principal instrument pour la fonder.

Paul s'embarqua à Milet avec ses amis qui l'accompagnaient, et, après quelques jours de navigation, aborda à la ville de Tyr, autrefois si fameuse par son commerce, ses richesses et sa puissance maritime, et dont il est déjà parlé dans le livre de Josué (*). Il s'y trouvait une assemblée chrétienne, et Paul s'y arrêta sept jours. Les disciples avertissaient Paul, par l'Esprit, de ne pas aller à Jérusalem ; malgré cela, il continua sa route par mer et arriva à une ville nommée Ptolémaïs, où il resta un jour avec les frères qui y habitaient. De là, il poursuivit son voyage par terre jusqu'à Césarée.

(*) Josué 19:29. Voyez pour ce qui concerne Tyr : 2 Chroniques 2 ; Ésaïe 23 ; Jérémie 25:22 ; Ézéchiel 26-28.

On se rappelle que c'est dans cette ville que le centurion Corneille fut converti par le ministère de l'apôtre Pierre, et que fut établie la première assemblée tirée des nations. Nous ne savons pas si Corneille était encore à Césarée quand Paul y vint, mais l'apôtre y trouva un autre serviteur de Dieu

dont nous avons parlé. C'est Philippe l'évangéliste. Quelle joie ce fut sans doute pour ces deux ouvriers du Seigneur qui travaillaient et combattaient dans le même champ, de se rencontrer ! Paul et ses compagnons allèrent demeurer dans cette maison chrétienne et y restèrent plusieurs jours. Le Seigneur donnait ainsi à son cher apôtre quelques moments de repos et de communion fraternelle avec les saints, avant les nouvelles luttes qui l'attendaient. Quel tendre soin le Seigneur prend des siens ! (voyez Marc 6:31)

Tandis que Paul était à Césarée, un prophète nommé Agabus y vint et, par l'Esprit Saint, annonça que les Juifs, à Jérusalem, s'empareraient de Paul et le livreraient aux nations. Entendant ces paroles, tous les disciples de Césarée et les compagnons de Paul se mirent à le supplier de ne pas aller à Jérusalem. Mais Paul leur dit : « Que faites-vous en pleurant et en brisant mon cœur ? Car pour moi, je suis prêt, non seulement à être lié, mais encore à mourir à Jérusalem pour le nom du Seigneur ». C'était vrai ; l'apôtre faisait volontiers le sacrifice de sa vie pour Christ, mais ayant été averti deux fois par l'Esprit Saint, devait-il courir au-devant de ce sort qui l'attendait ? Il semble bien qu'avec tout son dévouement de cœur, Paul suivait en cela sa propre pensée. Nous apprenons ainsi comment les plus éminents serviteurs de Dieu peuvent manquer, et cela avec des motifs qui leur paraissaient légitimes. Mais le Seigneur ne laisse pas pour cela ceux dont le cœur est réellement tout à Lui, quoiqu'ils puissent se tromper. Il veille sur eux et fait tourner à bien même leurs fautes.

Paul partit donc et arriva à Jérusalem. Il n'y était pas depuis longtemps, quand des Juifs d'Asie venus sans doute comme lui pour la fête, l'ayant vu dans le temple, se jetèrent sur lui, ameutèrent le peuple contre lui, sous prétexte qu'il avait profané le saint lieu en y amenant des païens, et ils l'auraient mis en pièces, si l'officier romain préposé pour maintenir l'ordre ne fût accouru avec des soldats et ne l'eût tiré de leurs mains. Mais en même temps, croyant avoir affaire à un malfaiteur, il donna l'ordre de le lier de deux chaînes. Ainsi s'accomplit ce que l'Esprit Saint avait annoncé par le prophète Agabus.

Paul fut conduit en prison, après avoir vainement essayé de convaincre les Juifs de la vérité de sa mission, en leur racontant sa conversion. Quelques jours plus tard, pour le soustraire aux embûches des Juifs qui voulaient le tuer, l'officier romain, nommé Claude Lysias, l'envoya sous bonne escorte à Césarée, au gouverneur romain Félix. Voilà Paul entre les mains des nations. Que deviendra-t-il ? Le Seigneur ne laisse jamais ses serviteurs. Avant que Paul fût conduit à Césarée, au moment où ses ennemis mortels complotaient contre lui, le Seigneur, durant la nuit, vint lui-même, se tint près de son disciple, et lui dit : « *Aie bon courage* ; car comme tu as rendu témoignage des choses qui me regardent, à Jérusalem, ainsi il faut que tu rendes aussi témoignage à Rome ». Le Seigneur avait ses desseins. Il voulait, suivant ce qu'il avait dit lors de la conversion de Paul, que celui-ci portât son nom devant les gouverneurs et les rois, et c'est ce qui arriva. C'est comme prisonnier que l'apôtre va rendre témoignage devant les grands de la terre !

Le gouverneur Félix avait épousé une femme juive, et, sans doute par elle, avait-il quelque connaissance de la voie — c'est ainsi qu'on désignait les disciples du Seigneur. Il voulut entendre Paul sur ce qui regarde la foi en Christ. Mais le serviteur de Dieu, qui avait à cœur le salut des âmes des pécheurs, ne voulait pas satisfaire une vaine curiosité. Il s'adressait à la conscience qui, une fois réveillée, conduit le pécheur à la voie du salut, si le pécheur lui-même ne s'endurcit pas. Il parla à l'orgueilleux gouverneur romain de la justice, de la tempérance et du jugement à venir qui attend les injustes et ceux qui satisfont les convoitises de la chair. Qu'était Félix ? Sans doute, comme le grand nombre de ses contemporains, injuste et corrompu. La parole sérieuse de l'apôtre l'atteignit ; la pensée d'un jugement à venir l'effraya ; mais au lieu de s'écrier : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » il renvoya Paul en lui disant : « Pour le présent, va-t'en ; quand je trouverai un moment convenable, je te ferai appeler ». Ce moment vint-il jamais ? Nous ne le voyons pas. Félix aimait l'argent et la faveur des hommes. En quittant son gouvernement, après deux ans écoulés, il laissa Paul en prison pour plaire aux Juifs ; preuve qu'il avait étouffé la voix de sa conscience. Il avait

manqué volontairement le moment favorable, le jour du salut, et qu'est-il devenu ? Dieu le sait. « *Aujourd'hui*, si vous entendez la voix du Seigneur, n'endurcissez pas votre cœur », tel est l'avertissement divin nous invitant à ne pas remettre à demain de répondre à son appel.

Le successeur de Félix, nommé Porcius Festus, voulait aussi plaire aux Juifs. Ceux-ci vinrent auprès de lui accuser le prisonnier et réclamer son jugement. Festus proposa donc à Paul, sur leur demande, de le faire conduire à Jérusalem pour y être jugé. Mais Paul connaissait trop bien les dangers qu'il courrait là, au milieu de ses ennemis acharnés. Pour y échapper, il en appela, comme citoyen romain, au tribunal suprême de César, l'empereur romain. Il fut donc résolu par Festus et son conseil, qu'il serait envoyé à Rome. Le gouverneur était ainsi tiré d'un grand embarras.

Mais avant le départ de Paul, il se trouva que le roi juif Agrippa, avec sa femme Bérénice, vint à Césarée pour saluer Festus. Celui-ci leur parla de son étrange prisonnier. Agrippa exprima le désir d'entendre aussi cet homme qui, tout faible et chétif d'apparence, était cependant bien connu par l'œuvre que Dieu lui avait donné d'accomplir. « Demain », dit Festus au roi, « tu l'entendras ».

Et le lendemain, le roi et la reine étant venus en grande pompe, avec Festus, les principaux officiers et les grands de la ville, le pauvre prisonnier juif lié de chaînes fut amené devant ce brillant auditoire. Quel contraste aux yeux des hommes ! Mais de quel côté était la vraie grandeur ? Du côté de Paul, si humble parût-il, car le Seigneur était avec lui. De l'autre, c'était le monde et sa vaine pompe, avec son chef. Oui, rappelons-nous que la gloire du monde n'est rien, et que la vraie gloire, c'est d'être avec Dieu, fût-on le plus pauvre des hommes.

Agrippa ayant donné la parole à Paul, celui-ci raconta ce qu'il avait été dans sa jeunesse, la vision céleste qu'il avait eue, sa conversion et la mission qu'il avait reçue du Seigneur d'annoncer l'Évangile, afin d'ouvrir les yeux des pécheurs, « pour qu'ils se tournent des ténèbres à la lumière, et du pouvoir de Satan à Dieu ; pour qu'ils reçoivent la rémission des péchés et une part avec ceux qui sont sanctifiés, par la foi en Jésus ». « Ne disant rien d'autre », ajoute Paul, « que ce que les prophètes et Moïse ont annoncé devoir arriver, savoir qu'il fallait que le Christ fût soumis aux souffrances, et que, le premier par la résurrection des morts, il devait annoncer la lumière et au peuple et aux nations ».

L'incrédule païen Festus, entendant ces paroles de Paul, n'y voyait que folie. « Tu es hors de sens, Paul », s'écria-t-il. Mais Paul répondit : « Je ne suis point hors de sens, très excellent Festus... Le roi a la connaissance de ces choses, et je parle hardiment devant lui, car je suis persuadé qu'il n'ignore rien de ces choses ; car ceci n'a point été fait en secret ». Et se tournant vers le roi, il en appelle directement à lui, et s'écrie : « Ô roi Agrippa ! crois-tu aux prophètes ? Je sais que tu y crois ». Quel pressant appel ! Quelle ferveur de cœur ! Aussi le roi se sent-il ébranlé. L'interpellation directe et ardente de Paul lui arrache cet aveu « Tu me persuaderas bientôt d'être chrétien ». Hélas c'est peu, ce n'est rien que d'être à peu près persuadé. C'était la preuve qu'Agrippa résistait et ne voulait pas céder à la puissance de la vérité. Où sont maintenant ces grands de la terre ? Le pauvre prisonnier, lié de chaînes, avait un trésor et un bonheur qu'eux ne connaissaient pas, et il pouvait s'écrier devant eux : « Plût à Dieu que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez de toutes manières tels que je suis, hormis ces liens ». Il n'enviait point leur sort, et il aurait voulu leur faire partager son bonheur, la connaissance de Christ, pour lequel il avait fait la perte de tout.

Où est Paul le prisonnier ? Avec Christ, attendant la résurrection de vie et de gloire. Où sont Festus l'incrédule et Agrippa le presque persuadé ? Ah ! qui peut le dire ? Avec qui, ô lecteur, voulez-vous avoir votre part ?

Paul dut donc partir pour Rome, où il devait aussi rendre témoignage devant César. Il fut remis, avec d'autres prisonniers, sous la garde d'un centurion nommé Jules. De fidèles amis continuèrent

d'accompagner l'apôtre. Dieu inclina aussi le cœur du centurion envers son serviteur. Il le traita avec égards et avec bonté. Mais la navigation fut longue et périlleuse, et se termina par un naufrage près de l'île de Malte. Le navire fut perdu, mais tous les hommes furent sauvés : Dieu les avait donnés à Paul, et c'est à cause de lui qu'ils furent épargnés. Durant les jours pénibles de la tempête, l'apôtre, toujours calme et paisible, parce que le Seigneur était avec lui, avait encouragé et soutenu l'équipage. Au milieu de tous les orages et les dangers, l'enfant de Dieu peut être tranquille. Que craindrait-il ? Son Père veille sur lui. Est-ce votre cas ? Quand luit l'éclair et que gronde le tonnerre, pouvez-vous dire : « Dieu est notre refuge et notre force, un secours dans la détresse, toujours facile à trouver. C'est pourquoi nous ne craindrons point » ? (Psaume 46:1-2).

Les naufragés durent passer trois mois dans l'île de Malte, en attendant le départ d'un vaisseau qui allait à Rome. Les voyages ne se faisaient pas alors aussi rapidement que de nos jours. Mais ce temps ne fut pas perdu. Paul et ses amis avaient reçu l'hospitalité chez un des principaux de l'île, nommé Publius. Le père de ce Publius était gravement malade et souffrait beaucoup. Paul pria pour lui, lui imposa les mains et le guérit. Mais dès que le bruit de ce miracle se fut répandu, tous les malades de l'île vinrent, et Dieu, par le moyen de son serviteur, les guérit aussi. Et nous ne pouvons douter que l'apôtre, en accomplissant ces guérisons, n'annonçât aussi Jésus, au nom duquel il les faisait. Ainsi le naufrage de Paul devint une bénédiction pour les Maltais. L'Évangile leur fut annoncé. C'est ainsi qu'un chrétien fidèle, partout où il va, dans quelques circonstances que ce soit, répand « la bonne odeur de Christ », comme le disait l'apôtre de lui-même (2 Corinthiens 2:14-15).

Enfin, Paul et ses compagnons partirent pour Rome, la grande ville qui dominait sur les rois de la terre, la capitale du vaste empire romain, établie « sur des peuples et des foules et des nations et des langues » (Apocalypse 17:18, 15). Dieu y avait déjà fait porter l'Évangile et une assemblée s'y était formée. Quels avaient été les instruments dont il se servit, nous l'ignorons, mais dans sa lettre écrite aux Romains depuis Corinthe, assez longtemps auparavant, Paul mentionne un grand nombre de saints, et, parmi eux, Aquilas et Priscilla, chez lesquels se réunissait l'assemblée. Dans cette lettre adressée à tous les bien-aimés de Dieu qui sont à Rome, Paul leur disait : « Demandant toujours dans mes prières, si en quelque manière il me sera accordé par la volonté de Dieu d'aller vers vous. Car je désire ardemment de vous voir ». Maintenant, son désir allait être accompli, mais autrement qu'il ne l'avait pensé quand il écrivait sa lettre. Alors il était libre, il pensait pousser bien loin ses travaux dans l'Évangile et leur disait : « Je me rendrai en Espagne ». « Je vous verrai à mon passage ». Au lieu de cela, il venait comme prisonnier dans les liens pour Christ. C'est ainsi que Dieu dirige les choses autrement que nous ne le pensons, mais tout est pour sa gloire et notre bien. Paul avait dit aux chrétiens de Rome : « Je sais qu'en allant auprès de vous, j'irai dans la plénitude de la bénédiction de Christ », et ce ne sont pas les liens ni la prison, qui empêchent de jouir pleinement de la bénédiction de Christ et d'en faire jouir les autres.

Les chrétiens de Rome, avertis de l'arrivée de Paul et de ses compagnons, vinrent à leur rencontre assez loin de la ville. Beaucoup d'entre eux, la plupart sans doute, n'avaient jamais vu le cher serviteur de Dieu, mais ils savaient combien il avait travaillé et souffert pour Christ, et leurs cœurs lui étaient attachés. Qu'il est beau de voir des hommes qui ne se sont jamais vus, se reconnaître, s'aimer et s'accueillir ! C'est ce qui devrait toujours avoir lieu entre chrétiens, car ils sont de la même famille, enfants du même Dieu, ayant la même vie, la vie éternelle, unis au même Sauveur par le même Esprit. Les liens qui unissent les chrétiens sont des liens d'amour, et s'expriment en tout temps, en tout lieu. « À ceci », disait Jésus, « tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous » (Jean 13:35).

Paul voyant ces chers amis venus pour le recevoir, rendit grâce à Dieu et prit courage. Après tant de dangers, il était sain et sauf à Rome. Dans son constant amour pour sa nation, il fit venir auprès de lui les principaux des Juifs, afin de leur expliquer pourquoi il avait été forcé d'en appeler à César. Mais, ajouta-t-il, je n'ai à porter « aucune accusation contre ma nation ». Ensuite, les ayant convoqués un

autre jour, il leur annonça l'Évangile, « rendant témoignage du royaume de Dieu, ... cherchant à les persuader des choses concernant Jésus, et par la loi de Moïse, et par les prophètes ». Les uns reçurent ces paroles, les autres ne crurent pas. Paul déclare à ceux-ci : « Sachez donc que ce salut de Dieu a été envoyé aux nations, et eux écouteront ». Ces pauvres Juifs se privaient ainsi de la bénédiction. Prenons garde de ne pas faire comme eux.

Paul avait écrit dans sa lettre aux Romains : « Je suis tout prêt à vous annoncer l'Évangile, à vous aussi qui êtes à Rome », et c'est ce qu'il fit. Quoique prisonnier et devant comparaître devant César, il jouissait d'une certaine liberté. Il loua donc un logement où, durant deux ans entiers, sans empêchement, il annonça le royaume de Dieu et ce qui concerne le Seigneur Jésus à tous ceux qui venaient vers lui. Ainsi la parole de Dieu n'était pas liée, et le Seigneur accorda à son serviteur, étreint par son amour, la grâce de pouvoir, même prisonnier, presser des âmes de venir au Sauveur. Et certes, son travail ne fut pas vain. Nous connaissons au moins un des fruits de sa prédication, l'esclave fugitif Onésime, qu'il a « engendré dans les liens », qu'il appelle son enfant et qu'il renvoie à son maître Philémon (*). Dans sa captivité aussi, l'apôtre, inspiré par l'Esprit Saint, écrivit quelques-unes de ses épîtres si utiles en tout temps à l'Assemblée. Telles sont l'épître aux Éphésiens, écrite sans doute de Césarée, et celles aux Philippiens, aux Colossiens et à Philémon, écrites de Rome.

(*) Lire l'épître à Philémon et Colossiens 4:9.

Qu'arriva-t-il ensuite ? Nous l'ignorons. Nous savons que Paul fut mis à mort pour le nom de Jésus. « Pour moi », écrivait-il plus tard à Timothée, lors de sa seconde captivité, « je sers déjà de libation, et le temps de mon départ est arrivé ». Quand et comment Paul mourut-il ? La Parole ne nous le dit pas. C'est avec la fin du livre des Actes, que se termine ce que la parole de Dieu nous dit de l'histoire suivie de l'assemblée et de celui qui fut un si puissant instrument pour l'établir.

Mais l'Assemblée, l'Église, ainsi établie, a continué sa course sur la terre. Son histoire est bien triste, car elle a été défigurée par les fautes des hommes ; sa beauté a disparu, elle n'est plus qu'une ruine. Toutefois le Seigneur Jésus ne la laisse pas. Et le temps vient où, dans le ciel, débarrassée de toute souillure, il la présentera glorieuse et l'unira à Lui comme son Épouse chérie.

LA FIN DES APOTRES PAUL ET PIERRE

Avant de continuer l'histoire de l'Assemblée de Christ sur la terre, nous dirons encore quelques mots sur les apôtres que le Seigneur avait choisis et envoyés pour annoncer l'Évangile. Nous n'avons plus pour nous guider le récit que Dieu lui-même nous a donné par la plume de Luc dans les Actes, mais ce que nous rapportent des écrivains anciens qui, comme tous les hommes, ont pu parfois se tromper ou être mal renseignés.

L'apôtre Paul avait été conduit à Rome comme prisonnier pour être jugé par l'empereur auquel il en avait appelé. Il resta là durant deux ans, dans une captivité relativement douce. Il demeurait, gardé par un soldat, dans un logement qu'il avait loué, recevant tous ceux qui venaient vers lui, annonçant le royaume de Dieu et enseignant les choses qui regardent le Seigneur Jésus Christ, avec hardiesse et sans aucun empêchement, et son ministère porta des fruits. Il était entouré de plusieurs de ses amis et compagnons d'œuvre, tels que Luc, Éphras, Marc, Démas, et d'autres ; il recevait des envoyés des assemblées lointaines, comme Éphroditte, par exemple, venu de Philippiques pour apporter à l'apôtre les dons de la part des Philippiens, qui avaient à cœur de pourvoir aux besoins de Paul, et il écrivait ses belles et précieuses épîtres aux Philippiens, aux Colossiens et à Philémon, lettres qui resteront pour l'instruction et l'édification de l'Église de Dieu jusqu'à la fin.

Ainsi, cette captivité de l'apôtre ne ralentissait pas son activité pour le service du Seigneur. Le cœur qui aime Jésus trouve toujours le moyen de s'employer pour Lui dans toutes les circonstances, que

l'on soit en santé ou en maladie, libre ou captif, pauvre ou riche, jeune ou vieux. Comme Paul le disait : « Christ sera magnifié dans mon corps, soit par la vie, soit par la mort ; car pour moi, vivre c'est Christ » (Philippiens 1:20-21).

Après ces deux années, Paul fut mis en liberté. Sans doute que les accusations portées contre lui par les Juifs ne furent pas trouvées suffisantes par l'empereur pour motiver une condamnation. Déjà le gouverneur Festus et le roi Agrippa en avaient jugé ainsi. Que fit l'apôtre, une fois libre ? D'après plusieurs passages de ses épîtres, on peut voir qu'il visita les assemblées en Grèce et en Asie, et l'on pense qu'il alla aussi en Espagne, comme il en avait depuis longtemps le désir. C'est pendant cette courte période de liberté qu'il écrivit sa première épître à son cher fils Timothée et celle à Tite, pour leur donner des directions sur la manière « dont il faut se conduire dans la maison de Dieu, qui est l'Assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité » (1 Timothée 3:15).

Paul retourna à Rome. Dans quelle occasion et de quelle manière, nous l'ignorons, mais ce fut pour y retrouver la captivité. Mais cette fois, ce n'était pas comme citoyen romain, en ayant appelé à César, qu'il était en prison. C'était comme chrétien, c'est-à-dire comme faisant partie de cette secte haïe maintenant, non seulement des Juifs, mais des païens. Aussi sa captivité fut-elle autrement étroite et pénible que la première fois. C'est de là qu'il écrivit sa seconde lettre à Timothée, dans laquelle il lui dit : « J'endure des souffrances, jusqu'à être lié de chaînes comme un malfaiteur » (2 Timothée 2:9). Être chrétien était alors un crime digne de mort, et Paul ne pouvait échapper à la condamnation. Bien qu'après une première comparution devant César, il eût été comme il le dit, « délivré de la gueule du lion », il savait que le temps de son martyre approchait. « Pour moi », écrivait-il à Timothée, « je sers déjà de libation, et le temps de mon départ est arrivé ; j'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi ; désormais m'est réservée la couronne de justice, que le Seigneur juste juge me donnera dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition » (2 Timothée 4:6-8). C'est là tout ce que Paul attendait désormais. Il avait aimé et servi son Sauveur ; il allait jouir du bonheur d'être avec Lui ; cette couronne de justice ne lui manquerait pas. Et vous, lecteurs, êtes-vous de ceux qui aiment et servent Jésus et qui attendent sa venue ? N'aimerez-vous pas être avec Paul dans la gloire ?

Paul, comme citoyen romain, fut décapité vers l'an 66 ou 67. La date de son martyre n'est pas exactement connue, non plus que les circonstances dans lesquelles il eut lieu. Nous pouvons croire que ce fut avec joie qu'il livra sa tête au bourreau, car si pour lui, « vivre, c'était Christ » ; pour lui aussi, « mourir était un gain ». Il aimait mieux être « absent du corps et présent avec le Seigneur » (2 Corinthiens 5:8).

Et Pierre, que lui arriva-t-il ? Nous avons encore moins de détails sur lui que sur Paul. Après l'époque où Paul vint à Jérusalem pour que la question fût résolue si les nations devaient ou non garder la loi de Moïse (Actes 15), le livre des Actes ne parle plus de Pierre. Nous savons, par l'épître aux Galates, qu'il alla à Antioche (Galates 2:11). Plus tard, nous le trouvons à Babylone qui n'était plus la grande cité dont l'orgueilleux Nebucadnetsar vantait la splendeur, mais elle existait encore et renfermait une grande colonie de Juifs parmi lesquels le christianisme avait pénétré. C'est de là que Pierre écrivit sa première épître aux chrétiens d'entre les Juifs qui étaient dispersés dans les diverses provinces qui composent maintenant l'Asie mineure. C'était un temps de persécution et de grandes souffrances pour ces fidèles. « Bien-aimés », leur dit-il, « ne trouvez pas étrange le feu ardent qui est au milieu de vous... mais, en tant que vous avez part aux souffrances de Christ, réjouissez-vous, afin qu'aussi, à la révélation de sa gloire, vous vous réjouissiez avec transport ». « Si quelqu'un souffre comme chrétien, qu'il n'en ait pas honte, mais qu'il glorifie Dieu en ce nom » (1 Pierre 4:12, 16). L'apôtre encourage ses frères souffrants, en leur rappelant l'exemple de Jésus qui a souffert pour nous, Lui juste pour des injustes, et il les exhorte à marcher dans l'amour, l'humilité et la sainteté, en attendant la révélation de Jésus Christ, c'est-à-dire sa venue en gloire. Si nous n'avons pas à souffrir comme ces premiers chrétiens, le Seigneur nous épargnant ces épreuves, est-ce une raison pour

l'aimer moins et Lui être moins fidèles ? Non, assurément. Écoutons ce que dit l'apôtre en parlant de Jésus : « Lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, *vous aimez* ; et, croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse » (Chapitre 1:8). Demandons au Seigneur que cela soit vrai de nous, et alors nous serons pressés d'annoncer par notre vie et nos paroles, « les vertus de Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière » (Chapitre 2:9).

On ne sait pas d'où l'apôtre Pierre écrivit sa seconde épître, mais on voit par son contenu, que, de même que Paul, il s'attendait à être bientôt retiré de ce monde. Comme un berger fidèle à qui le Seigneur avait confié ses brebis (Jean 21:15-17), il avertit encore une fois les saints : « J'estime », dit-il, « qu'il est juste, tant que je suis dans cette tente, de vous réveiller en rappelant ces choses à votre mémoire, sachant que le moment de déposer ma tente s'approche rapidement, comme aussi notre Seigneur Jésus Christ me l'a montré ; mais je m'étudierai à ce qu'après mon départ vous puissiez aussi en tout temps vous rappeler ces choses » (2 Pierre 1:13-15). Et il les met en garde contre les faux docteurs, et contre les incrédules et les moqueurs. Et comme l'apôtre regardait en avant vers le jour de l'avènement de Christ, de même Pierre dirige les regards des chrétiens vers le jour de Dieu auquel la terre et les cieux passeront, où les impies tomberont sous le jugement, mais où les saints auront leur demeure sous des cieux nouveaux et sur une terre nouvelle où la justice habite. Quelle consolation pour les chrétiens persécutés ; quelle espérance pour les croyants en tout temps, mais quel solennel avertissement pour les incrédules !

Il paraît certain que Pierre souffrit le martyre à Rome, dans les persécutions qui eurent lieu sous Néron et dont nous parlerons plus tard. Un ancien écrivain, Ambroise de Milan, raconte que les chrétiens de Rome avaient engagé Pierre à fuir de cette ville. L'apôtre se rendait à leur désir, mais comme il atteignait les portes de la ville, il rencontra le Seigneur. « Où vas-tu, Seigneur ? » lui demanda Pierre. « Je vais à Rome », répondit Jésus, « pour y être crucifié de nouveau ». Pierre vit dans ces paroles un reproche, et retourna sur ses pas. Cela peut avoir été une vision, ou n'être qu'une tradition. Quoi qu'il en soit, nous savons que le Seigneur avait dit à Pierre, après son relèvement : « Quand tu étais jeune, tu te ceignais, et tu allais où tu voulais ; mais quand tu seras devenu vieux, tu étendras les mains et un autre te ceindra, et te conduira où tu ne veux pas ». Et l'évangéliste ajoute : « Or Jésus dit cela pour indiquer de quelle mort Pierre glorifierait Dieu » (Jean 21:18-19). Il est généralement admis que Pierre fut crucifié. On raconte que, comme on le conduisait au supplice, il demanda comme une faveur d'être crucifié la tête en bas, ne s'estimant pas digne de souffrir de la même manière que son Seigneur. Sa requête lui fut accordée. La date exacte de sa mort, comme celle de Paul, n'est pas connue ; ce dut être aussi vers l'an 67 ou 68.

Nous dirons plus loin quelques mots sur d'autres apôtres. Nous avons maintenant à voir les premières souffrances qu'eurent à endurer d'une manière générale les chrétiens de la part des païens.

LA PREMIERE PERSECUTION GENERALE DES CHRETIENS

Quand le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, plein de grâce et de vérité, vint sur la terre, il ne rencontra en général de la part des hommes, que mépris et haine. À la fin de sa vie sainte et pure, il disait avec douleur : « Ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père... Ils m'ont haï sans cause » (Jean 15:24-25). Et cette haine ne fut assouvie que lorsqu'ils l'eurent cloué sur la croix.

Les disciples du Seigneur, ceux qui croyaient en son nom et s'attachaient à sa personne, devaient-ils être mieux traités que leur maître ? Non ; le Sauveur leur avait dit : « Parce que... je vous ai choisis du monde, à cause de cela le monde vous hait... L'esclave n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi... » (Jean 15:19-20). Et les disciples en firent bientôt l'expérience. Nous savons comment, dès le commencement de la prédication de l'Évangile, les

apôtres furent jetés en prison et fouettés, comment Étienne fut mis à mort, et comment une grande persécution sévit contre les saints à Jérusalem et les dispersa. Nous nous souvenons de l'apôtre Paul qui, persécuteur d'abord, fut ensuite si ardemment poursuivi par la haine des Juifs, lorsqu'il fut devenu serviteur de Jésus Christ.

Mais ces persécutions avaient été jusqu'alors une chose locale. Le pouvoir civil, celui des Romains, ne s'en était pas mêlé. Au contraire, Paul, par exemple, avait pu en appeler à lui pour échapper aux Juifs. Mais les choses changèrent de face, et la puissance redoutable de l'empire qui s'étendait sur tant de peuples et de nations, s'éleva contre les chrétiens et les déclara partout ennemis de l'État. Durant de longues années, avec quelques courts intervalles de répit, les disciples du Seigneur réalisèrent cette parole de leur Maître : « Ils mettront les mains sur vous, et vous persécuteront... Vous serez menés devant les rois et les gouverneurs à cause de mon nom... Et vous serez aussi livrés par des parents et par des frères, et par des proches et par des amis, et on fera mourir quelques-uns d'entre vous » (Luc 21:12-17).

Qu'est-ce qui excitait ainsi les hommes contre les chrétiens ? Pourquoi le gouvernement, au lieu de les protéger, les persécutait-il ? La réponse est claire et simple. La vie pure et sainte des chrétiens était une condamnation perpétuelle des vices et des mauvaises mœurs des païens, des abominations auxquelles ils se livraient, même sous un prétexte religieux. Les disciples de Jésus mettaient en pratique l'exhortation de l'apôtre : « N'ayez rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres, mais plutôt reprenez-les » (Éphésiens 5:11), et les hommes s'irritaient contre eux, comme autrefois Caïn contre Abel. Caïn tua son frère, parce que ses œuvres à lui étaient mauvaises et celles de son frère justes. La raison des persécutions a toujours été l'inimitié du cœur contre Dieu, contre Christ qui révèle Dieu, et contre les chrétiens qui manifestent Christ.

Quant au gouvernement romain, il croyait avoir de bonnes raisons pour sévir contre les chrétiens ; en voici quelques-unes.

Rome, la grande ville, qui avait « la royauté sur les rois de la terre », avait ses dieux particuliers, auxquels elle pensait devoir sa grandeur et son pouvoir. Aucun autre Dieu n'était toléré, à moins d'être reconnu légalement. Un des grands écrivains romains dit : « Personne ne doit avoir de dieux particuliers, ni adorer des dieux nouveaux et étrangers, à moins qu'ils ne soient reconnus par les lois publiques ». Or pour les Romains, Jésus était un dieu étranger non reconnu. C'est ce que disaient déjà les philosophes athéniens, après avoir entendu Paul. « Il semble annoncer des divinités étrangères », se répétaient-ils, en l'entendant parler de Jésus et de la résurrection.

Il est vrai que les Romains avaient aussi pour principe de laisser à chaque nation qu'ils avaient soumise, ses coutumes particulières et sa religion. Quand Démétrius et les ouvriers qui étaient avec lui, criaient : « Grande est la Diane des Éphésiens ! » on ne leur en faisait pas un crime, mais bien de troubler l'ordre. Cela nous explique pourquoi les Juifs étaient tolérés et non les chrétiens. Les Juifs formaient un peuple distinct qui avait son Dieu. C'est ce qu'écrivait un philosophe grec du second siècle, grand ennemi des chrétiens : « Les Juifs sont une nation ; ils gardent les institutions sacrées de leur pays, quelles qu'elles puissent être, et, en le faisant, ils agissent comme les autres hommes. Il est juste pour chaque peuple de révéler ses anciennes lois ; mais les abandonner est un crime ». Or les chrétiens n'étaient pas une nation ; ils étaient tirés de toutes les nations et parmi eux se trouvaient même beaucoup de Romains ; en devenant disciples de Christ, ils abandonnaient les dieux particuliers de leur nation et ceux de Rome. Aux yeux de tous les gouvernements, c'était un crime.

L'État, chez les Romains, était pour ainsi dire fondé sur leur religion. Elle se trouvait mêlée à toutes les circonstances de la vie civile et politique. Ne pas reconnaître les dieux, parler contre eux, faire abandonner les temples et les sacrifices, c'était renverser les bases de l'empire. Les images de l'empereur, dressées en divers lieux, devaient être révérees. Refuser de brûler de l'encens en leur

honneur, était un crime de lèse-majesté. Or un chrétien ne pouvait s'associer à de tels actes (*), qui étaient l'adoration d'un homme.

(*) Le temps viendra où, d'une manière encore plus formelle, un homme réclamera l'adoration de ceux qui lui seront assujettis (Apocalypse 13:12-17).

Une multitude de personnes, sans compter les prêtres, vivaient de la religion, d'une manière ou d'une autre, comme nous en avons vu un exemple à Éphèse dans l'histoire de Démétrius. À mesure que les chrétiens se multipliaient, la source des gains de ces personnes diminuait, et surtout celle des prêtres des innombrables temples et sanctuaires (*); de là une raison de plus pour détester les chrétiens.

(*) Rome seule comptait sept cents temples et des autels sans nombre.

Le culte des disciples du Seigneur formait aussi un contraste complet avec celui des fausses divinités. Aux jours de fêtes de celles-ci, de nombreuses et imposantes processions composées de vieillards vénérables, de jeunes gens dans la force de l'âge, de jeunes filles vêtues de blanc, d'enfants, se formaient et traversaient la ville pour se rendre aux temples des dieux. Là étaient offerts en grande pompe des sacrifices, et l'encens brûlé sur le feu des autels, remplissait les airs de doux parfums. Les chrétiens n'avaient ni temple, ni sacrifices. Ils se réunissaient dans quelque chambre haute pour adorer Dieu en esprit et en vérité; ils s'exhortaient à l'amour et aux bonnes œuvres, et rompaient le pain entre eux en souvenir de la mort de Christ. En se séparant, ils se donnaient le baiser de paix. Comme ils se rassemblaient d'une manière privée, leurs ennemis en vinrent à prétendre que, dans leurs réunions, ils s'adonnaient à des pratiques abominables, et c'était un nouveau sujet de haine contre eux. Mais un de ceux qui les persécutaient, Pline le jeune, écrivain romain distingué et gouverneur d'une province, est forcé, dans une lettre qu'il écrivait à l'empereur Trajan, de rendre témoignage à la pureté de leurs mœurs.

En même temps que les chrétiens s'abstenaient de participer aux fêtes religieuses païennes, ils évitaient aussi les jeux et les représentations théâtrales qui les accompagnaient d'habitude. À cet égard encore, ils étaient la condamnation vivante de ce qui se pratiquait autour d'eux et qui n'était que manifestation de ce que l'apôtre Jean nomme « la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie » (1 Jean 2:16). Quel effet produisait cette séparation si entière? D'abord, on prit les chrétiens en pitié, puis on les méprisa, et enfin on en vint à les haïr comme des gens qui troublaient les autres dans leurs jouissances.

Ce qui les faisait encore considérer comme ennemis de l'État, c'est que plusieurs répugnaient à être soldats. À ce propos, un de leurs adversaires écrivait: « L'empereur ne vous punit-il pas avec justice? En effet, si tous étaient comme vous, qui resterait pour le défendre? Les barbares se rendraient maîtres du monde, et toute trace, et de votre propre religion même, et de la vraie sagesse, disparaîtrait du milieu des hommes; car ne croyez pas que votre Dieu suprême descendrait du ciel et combattrait pour vous ».

Une dernière chose qui excitait les esprits contre les chrétiens, c'est que ceux-ci ne pouvaient garder secrètes les saintes vérités qu'ils avaient appris à connaître et qui remplissaient leurs cœurs de paix et de joie. « Allez dans tout le monde, et prêchez l'évangile à toute la création » (Marc 16:15), leur avait dit le Seigneur. « Nous ne pouvons pas ne pas parler des choses que nous avons vues et entendues » (Actes 4:20), disaient les apôtres. « L'amour de Christ nous étreint », disait Paul; « nous sommes donc ambassadeurs pour Christ » (2 Corinthiens 5:14, 20). Ainsi, ils rendaient témoignage à Dieu et à son amour au milieu d'un monde perdu, et annonçaient « les vertus de celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière ». Mais « les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises » (Jean 3:19), et ont de tout temps, d'une

manière ou d'une autre, cherché à se débarrasser de ceux qui faisaient briller cette lumière importune.

Je viens de dire les motifs qui agissaient sur les cœurs des hommes pour les porter à persécuter les témoins de Christ, et ces mêmes motifs sont souvent allégués aussi de nos jours pour jeter le blâme sur eux. Mais il ne faut pas oublier qu'il y avait quelqu'un qui poussait les persécuteurs contre les chrétiens. C'était Satan, l'adversaire, le grand ennemi de Dieu et des hommes. Il se servait de toutes les passions, de tous les mauvais sentiments, de tout ce qui se trouve dans le méchant cœur de l'homme, pour chercher, en détruisant les chrétiens, à anéantir la vérité qui sauve. Il est « l'esprit qui opère dans les fils de la désobéissance », le « lion rugissant cherchant qui il pourra dévorer ». Et il s'empara de l'esprit du méchant empereur Néron pour le pousser à persécuter les disciples de Christ (*). Nous allons voir quelle occasion il prit pour le faire.

(*) Dans les derniers et terribles temps qui suivront l'enlèvement des saints pour être avec le Seigneur, Satan chassé du ciel, donnera au chef de l'empire romain qui sera alors rétabli, « sa puissance, son trône et un grand pouvoir », et il fera « la guerre aux saints » (voyez Apocalypse 12:7-9 ; 13:1-7). Néron et ceux qui le suivirent en furent comme les précurseurs.

Une nuit du mois de juillet de l'an 64, éclata dans Rome un incendie terrible. Commencé près du cirque, il étendit bientôt ses ravages de toutes parts, et rien ne put l'arrêter. Excitées par un vent violent, les flammes s'élançèrent dans toutes les directions avec une rapidité inouïe, et bientôt la grande ville ne fut plus qu'une mer de feu. Durant six jours et sept nuits, l'incendie sévit avec fureur. Temples, palais, et maisons, furent réduits en cendres ; une multitude de personnes perdirent la vie, quantité d'autres restèrent sans asile après avoir perdu leurs biens. Des quatorze quartiers que comprenait Rome, quatre seulement restèrent intacts ; trois furent absolument détruits ; les sept autres ne présentaient qu'un amas de ruines. Le feu ne s'arrêta que faute d'aliments, après que l'on fut parvenu à abattre toute une rangée de maisons pour former un vide que les flammes ne purent franchir.

La première stupeur passée, on se demanda quel pouvait être l'auteur ou les auteurs d'un si terrible désastre. Les soupçons du peuple se portèrent sur Néron devenu odieux par ses vices abominables et sa cruauté, lui, meurtrier de sa mère, de son frère et de sa femme. On prétendait l'avoir vu contemplant, du haut d'une tour élevée, l'incendie, en chantant sur sa lyre les vers d'Homère qui décrivent la conflagration de Troie. On alla jusqu'à dire que le feu avait été mis par son ordre, afin qu'il pût jouir de cette vue, et afin d'avoir la gloire de rebâtir la ville sur un nouveau plan et d'y ériger pour lui-même un magnifique palais.

Afin de détourner de lui l'indignation publique, Néron, connaissant la haine du peuple contre les chrétiens, accusa ceux-ci du crime qu'on lui imputait, et les condamna aux plus affreux supplices. L'historien romain Tacite qui, à cette époque, était un enfant, nous en parle. « Néron » dit-il, « chercha des coupables et fit souffrir les plus cruelles tortures à des malheureux que le peuple nommait chrétiens, nom qui leur venait de Christ, condamné à mort sous Tibère, par Ponce Pilate... On commença par saisir ceux qui s'avouaient chrétiens, puis, sur leur déposition, une multitude d'autres. À leur supplice, on ajoutait la dérision ; on les enveloppait de peaux de bêtes et on les faisait déchirer et dévorer par des chiens ; d'autres étaient crucifiés ; d'autres encore, attachés à des pieux, les vêtements et le corps enduits de résine, servaient comme de flambeaux pour éclairer la nuit. Néron avait donné ses propres jardins pour ce spectacle ». L'excès de ces supplices fit que le peuple « se sentit ému de compassion pour ces victimes qui semblaient moins être mises à mort pour le bien public, que pour satisfaire la cruauté d'un homme ».

Comment ces martyrs supportèrent-ils ces cruels tourments ? Aucun récit ne le rapporte, non plus que leurs noms que Dieu seul connaît ; mais nous pouvons être sûrs que Celui pour le nom duquel ils souffraient, les soutint par sa grâce, afin qu'ils fussent « fidèles jusqu'à la mort ». Ils auraient pu

racheter leur vie et éviter ces souffrances en reniant Christ, mais ils le confessèrent, préférant souffrir pour Lui pendant un peu de temps et régner bientôt avec Lui. Il n'y avait pas longtemps que Paul avait quitté Rome, et ils avaient la lettre qu'autrefois il leur avait adressée. Ils pouvaient se rappeler, dans leurs tourments, et les exhortations, et ces paroles du bienheureux apôtre : « J'estime que les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire à venir qui doit nous être révélée » ; ils étaient ainsi soutenus et élevés au-dessus de tout ce que la rage des hommes inventait, et pouvaient s'écrier en triomphe : « Qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ ? Tribulation, ou détresse, ou persécution, ou famine, ou nudité, ou péril, ou épée ? Selon qu'il est écrit : « Pour l'amour de toi, nous sommes mis à mort tout le jour ; nous avons été estimés comme des brebis de tuerie ». Au contraire, dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ... aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur » (Romains 8:18, 35-39).

Cette première persécution dura, avec plus ou moins de violence, jusqu'à la mort de Néron, qui se fit tuer par un esclave en l'an 68, haï de tous, poursuivi par ses soldats et le sénat révoltés. C'est de lui que Paul parle en disant : « J'ai été délivré de la gueule du lion ». Il avait donc entendu l'Évangile, mais il ne le reçut pas et mourut misérablement et accablé de terreurs. C'est dans la persécution suscitée par lui que Paul, revenu à Rome, et Pierre subirent le martyre et allèrent vers le Seigneur. Quel contraste !

Telle fut la première persécution générale ordonnée par la puissance impériale contre les chrétiens. Nous vivons dans des temps paisibles. Nous pouvons bénir Dieu de ce qu'il retient la méchanceté de Satan, et nous permet de rendre notre culte sans empêchement. Mais rappelons-nous que quand le diable n'use pas de violence, il se sert de la ruse et cherche à endormir les âmes dans une fausse sécurité, en faisant croire à plusieurs qu'ils sont chrétiens, alors qu'ils ne font pas reposer leur espérance sur Christ. On voit des foules remplir chapelles, temples, et lieux de réunions, mais si des soldats étaient postés aux portes pour traîner en prison ceux qui sortent, les auditeurs seraient-ils aussi nombreux ? Dieu veuille que nos cœurs soient attachés à Christ, de telle sorte que rien ne puisse nous séparer de Lui.

LA DESTRUCTION DE JERUSALEM

Ce grand événement et la dispersion finale des Juifs qui en est la conséquence, ne fait pas partie, à proprement parler, de l'histoire de l'Église. Cependant, comme il s'y rattache d'une manière très intime, nous en parlerons maintenant, parce qu'il suivit de très près la première persécution des chrétiens.

Le siège et la prise de Jérusalem, avec toutes les souffrances inouïes qu'y endurèrent les malheureux Juifs, furent la consommation des jugements dont Dieu frappa, après sa longue patience, le peuple qu'il avait choisi pour le bénir, mais qui s'était toujours montré ingrat et rebelle. Le Seigneur Jésus retrace la conduite des Juifs, dans la parabole des vigneron. Après les fréquents avertissements des prophètes, qu'ils n'avaient pas voulu écouter, Dieu avait dit : « J'enverrai mon Fils bien-aimé ; peut-être que, quand ils le verront, ils le respecteront ». Mais qu'arriva-t-il ? Le Seigneur Jésus nous le dit : « Ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père ». Bien loin de le respecter, les chefs de la nation se dirent : « Celui-ci est l'héritier ; venez, tuons-le, afin que l'héritage soit à nous », et c'est ce qu'ils firent. Que restait-il, sinon le jugement que d'ailleurs ils avaient prononcé eux-mêmes : « Le maître de la vigne fera périr misérablement ces méchants ? » (*).

(*) Matthieu 21:37-38 ; Jean 15:24. Nos lecteurs sont instamment priés de lire avec soin toutes les citations des Écritures. Le récit que nous leur présentons éclaircira pour eux les paroles prophétiques du Seigneur.

Bien des fois le Seigneur avait averti les Juifs du sort qui les attendait, s'ils le rejetaient. Mais ils ne voulurent pas venir à Lui pour avoir la vie. Ils refusèrent la grâce qu'il leur offrait. Le Sauveur voyait avec une profonde douleur leur endurcissement et les châtiments terribles qui en seraient la conséquence et qui allaient fondre sur le peuple et la cité qu'il aimait. Écoutons ses accents si tendres : « Jérusalem, Jérusalem », disait-il, « la ville qui tue les prophètes et qui lapide ceux qui lui sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ». Que devait-il résulter de ce refus de venir à Christ ? Le Seigneur le dit : « Voici, votre maison vous est laissée déserte ». Quelle était cette maison ? Le temple qui allait cesser d'être la maison de Dieu et n'être plus que la maison d'un peuple rejeté de Dieu, maison vide de la présence de Celui qui en faisait la gloire. En effet, aussitôt après ces paroles, Jésus, qui était le Seigneur du temple, « sortit et s'en alla du temple » pour n'y plus rentrer (Matthieu 23:37-38 ; 24:1). C'en était fait ; le jugement était prononcé, et ne tarderait pas à être exécuté.

Les disciples du Seigneur n'avaient pas compris ses paroles. Ils étaient toujours remplis des pensées de gloire et de grandeur terrestres pour leur nation. Ils s'attendaient à ce que Jésus monterait sur son trône comme Fils de David et établirait son royaume. En sortant du temple, ils voulaient lui en faire admirer les magnifiques constructions et leur solidité. Mais le Seigneur leur répond : « Ne voyez vous pas toutes ces choses ? En vérité, je vous dis : il ne sera point laissé ici pierre sur pierre qui ne soit jetée à bas » (Matthieu 24:2).

Les malheureux Juifs consommèrent leur crime inouï. Ils firent crucifier Celui qui était venu leur apporter le salut. Le jugement de Dieu ne tomba pas sur eux immédiatement, car tandis qu'eux avaient crié contre Jésus : « Ôte, ôte ! Crucifie-le ! » Jésus, pendant qu'on le crucifiait, avait prié pour eux et dit : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Jean 19:15 ; Luc 23:34). Et à la prière de son Fils bien-aimé, Dieu avait prolongé le temps de sa patience.

Quarante années furent encore laissées à ce pauvre peuple pour se repentir. Le Seigneur leur envoya des messagers pour leur dire : « Tout est prêt ; venez aux noces » (Matthieu 22:4). C'étaient les apôtres et les évangélistes comme Étienne, qui à Jérusalem même, annoncèrent cette bonne nouvelle du pardon que Dieu voulait bien leur accorder pour l'amour de son Fils. « Je sais », leur disait Pierre, « que vous l'avez fait par ignorance, de même que vos chefs aussi ; mais Dieu a ainsi accompli ce qu'il avait prédit par la bouche de tous les prophètes, savoir que son Christ devait souffrir. Repentez-vous donc et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés » (Actes 3:17-19). Que firent-ils devant ces appels si pressants ? Quelques-uns crurent et furent sauvés, il est vrai, mais quant à la masse de la nation, ses chefs en tête, le Seigneur nous dit, dans la parabole des noces, comment ils accueillirent son invitation : « Eux, n'en ayant pas tenu compte, s'en allèrent, l'un à son champ, et un autre à son trafic ; et les autres, s'étant saisis de ses esclaves, les outragèrent et les tuèrent » (Matthieu 22:5-6). Nous avons vu, en nous occupant des premiers temps de l'Assemblée, comment ces paroles se réalisèrent. Les apôtres battus et jetés en prison, Étienne lapidé, Jacques décapité, Paul persécuté avec acharnement, montrent l'incrédulité des Juifs et leur haine contre le nom de Jésus. « La colère de Dieu était venue sur eux au dernier terme » (1 Thessaloniciens 2:16), et la sentence allait être exécutée : « Le roi fut irrité, et ayant envoyé ses troupes, il fit périr ces meurtriers-là et brûla leur ville » (Matthieu 22:7). Jésus, étant proche de la ville, et la voyant, avait pleuré sur elle, disant : « Si tu eusses connu, toi aussi, au moins en cette tienne journée, les choses qui appartiennent à ta paix ! mais maintenant elles sont cachées devant tes yeux. Car des jours viendront sur toi, où tes ennemis t'entoureront de tranchées, et t'environneront, et te serreront de tous côtés, et te renverseront par terre, toi et tes enfants au-dedans de toi ; et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as point connu le temps de ta visitation » (Luc 19:42-44). Tout cela s'accomplit avec la plus minutieuse exactitude. Car la parole de Dieu est ferme, elle « demeure à toujours » ; et le Seigneur Jésus a dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point » (Luc 21:33).

Nous allons voir comment le jugement de Dieu sur les Juifs s'exécuta. Des historiens romains, et en particulier Tacite, nous ont laissé quelques détails sur la guerre de Judée, mais celui qui nous rapporte le plus complètement les événements de cette période de douleurs et de calamités sans égales, est l'historien juif Josèphe qui en fut le témoin oculaire. Nommé gouverneur de la Galilée par les Juifs révoltés contre les Romains, il avait soutenu un long siège dans la ville de Jotopata, avait été fait prisonnier et se trouvait avec le général romain qui assiégeait Jérusalem, lui servant d'intermédiaire et d'interprète auprès de ses malheureux compatriotes.

Les Juifs avaient toujours supporté avec impatience la domination des Romains. Ils ne voulaient pas comprendre qu'ils leur étaient assujettis à cause de leurs péchés, dont ils auraient dû s'humilier, et ne rêvaient qu'un Messie guerrier et conquérant. C'est ce qui les fit mépriser et rejeter un Sauveur humble et débonnaire qui leur prêchait la repentance, et écouter des imposteurs qui les conduisirent à la ruine.

Bien des fois il y avait eu des révoltes partielles (Actes 5:36-37 ; 21:38). De faux messies s'étaient élevés et avaient entraîné après eux des partisans. Les Romains avaient étouffé dans le sang ces tentatives d'insurrection. Voici ce qui amena la révolte générale et finale, pour l'exécution du jugement de Dieu et l'accomplissement des paroles du Seigneur.

Des troubles et des rixes sanglantes avaient eu lieu à Césarée entre les Grecs et les Juifs. Ces derniers en avaient appelé à Gessius Florus, procurateur de Judée, et lui avaient envoyé une somme de huit talents, afin de se le rendre favorable. Florus garda l'argent, mais ne fit rien pour les Juifs. Au contraire, il traita avec le plus grand mépris et fit jeter en prison plusieurs des principaux Juifs de Césarée, venus auprès de lui pour revendiquer leurs droits. En même temps, il exigeait des habitants de Jérusalem une somme considérable, sous prétexte que l'empereur en avait besoin.

Ses demandes furent repoussées avec dédain par les Juifs de Jérusalem qui avaient appris le traitement dont avaient été victimes ceux de Césarée. Le nom de Florus fut couvert d'insultes. Irrité, il marcha contre la ville avec des troupes, et le peuple effrayé se soumit aussitôt. Mais Florus semblait décidé à pousser à bout les Juifs et à les forcer à la révolte. Il donna ordre à ses soldats de piller la ville et de tuer quiconque résisterait. Plusieurs Juifs, même d'entre ceux qui ne firent point de résistance, furent ainsi mis à mort. Alors l'avidé procurateur, ayant fait entrer dans Jérusalem un plus grand nombre de troupes, se mit en devoir de piller le trésor du temple. Pour empêcher cette profanation et arrêter les soldats dans leur tentative, le peuple, soulevé, fit pleuvoir sur eux, des fenêtres et du haut des maisons, une grêle de pierres. Florus, devant cette résistance, abandonna son entreprise et se retira avec le butin qu'il avait fait.

Les chefs du peuple juif se trouvant ainsi accablés sous la tyrannie de cet homme dur et injuste, en appelèrent au gouverneur de Syrie, Cestius Gallus, sous les ordres duquel se trouvait Florus. Mais sur ces entrefaites, un événement eut lieu qui alluma définitivement la guerre entre les Romains et les Juifs. Nous lisons au chapitre 5 des Actes, que Gamaliel, prenant la défense des apôtres devant le sanhédrin, parla d'un certain Judas le Galiléen, qui avait entraîné à la révolte un grand peuple. Ce Judas prêchait la guerre contre les Romains et déclarait qu'on ne devait plus leur payer d'impôts. Il fut tué dans un combat, mais son parti, dispersé pour un temps, releva la tête sous les ordres de son fils et poussa le peuple à résister aux Romains par les armes. Il y avait bien aussi un parti qui aurait voulu la paix, mais le parti de la guerre prévalut et commença les hostilités par un acte de trahison insigne. Florus, en quittant Jérusalem, y avait laissé une garnison. Attaqués par les Juifs, les soldats romains, après une vigoureuse résistance, furent forcés de se rendre. Ils le firent, sous la promesse solennelle de la part des Juifs qu'ayant déposé leurs armes, ils pourraient quitter Jérusalem. Mais à peine désarmés, au mépris de la foi jurée, les Juifs se jetèrent sur eux et les tuèrent tous, sauf un seul qui demanda grâce. Cette perfidie détruisit toute espérance de paix. En même temps, les païens à

Césarée se ruèrent sur les Juifs et en tuèrent vingt mille. De toutes parts, on prit les armes et la révolte devint générale. Pour la réprimer, Cestius Gallus s'avança avec une armée.

Nous voyons ainsi l'aveuglement terrible auquel Dieu abandonnait ce malheureux peuple et qui le précipitait vers sa ruine, en appelant sur lui les coups de ces redoutables Romains, maîtres alors du monde. Sans le savoir, ceux-ci étaient les armées du grand Roi qui allait venger l'insulte faite à son Fils bien-aimé (Matthieu 21:38-39 ; 22:7).

Cestius Gallus, après s'être emparé de plusieurs villes révoltées de la Palestine, marcha enfin contre Jérusalem. L'attaque commença, et les Romains se rendirent bientôt maîtres d'une partie de la ville. Ils se mettaient en devoir d'abattre la seconde muraille, et les assiégés pressés de si près, étaient dans la plus grande consternation, lorsque sans raison apparente Cestius Gallus fit retirer ses troupes. Cette retraite devint pour les Romains un véritable désastre. Les Juifs enhardis se précipitèrent hors de la ville à leur poursuite. Les Romains, obligés de passer dans le défilé étroit de Beth-Horon, y furent écrasés sous une grêle de pierres par les Juifs qui occupaient les hauteurs. Près de 6000 hommes périrent, et Cestius lui-même n'échappa qu'à grand-peine. Les Juifs rentrèrent à Jérusalem en triomphe et chargés de butin.

Comment expliquer ce fait ? Nous avons là encore l'accomplissement d'une parole du Sauveur. Il avait dit à ses disciples : « Quand vous verrez Jérusalem environnée d'armées, sachez alors que sa désolation est proche. Alors, que ceux qui sont en Judée s'enfuient dans les montagnes ; et que ceux qui sont au milieu de Jérusalem s'en retirent ; et que ceux qui sont dans les campagnes n'entrent pas en elle. Car ce sont là des jours de vengeance ; afin que toutes les choses qui sont écrites soient accomplies » (Luc 21:20-22). Obéissant à ces paroles, les chrétiens, grâce au répit que leur donna la retraite de Cestius, sortirent de Jérusalem et se retirèrent à Pella, de l'autre côté du Jourdain. Rien ne restait donc à Jérusalem qui pût arrêter le jugement de Dieu suspendu depuis si longtemps sur un peuple coupable.

Les Romains ne pouvaient laisser les Juifs se glorifier de leur victoire ; leur révolte devait être réprimée. L'empereur Néron envoya contre eux une armée de 60000 hommes, commandée par Vespasien, le plus habile de ses généraux. Les Juifs, dans l'intervalle, s'étaient fortifiés, avaient amassé des provisions, forgé des armes, et se préparaient à une résistance désespérée. Mais nous nous rappelons la prophétie du Seigneur : « Si tu eusses connu », disait-il en pleurant sur Jérusalem, « toi aussi, au moins en cette tienne journée, les choses qui appartiennent à ta paix ! mais maintenant elles sont cachées devant tes yeux. Car des jours viendront sur toi, où tes ennemis t'entoureront de tranchées, et t'environneront, et te serreront de tous côtés, et te renverseront par terre, toi et tes enfants au-dedans de toi ; et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as point connu le temps de ta visitation » (Luc 19:42-44).

Ces jours dont Jésus parle, étaient arrivés. Mais avant d'en venir au siège de Jérusalem, écoutons encore une autre partie des paroles prophétiques du Seigneur relatives à ces grands événements. Il disait aux apôtres : « Nation s'élèvera contre nation, et royaume contre royaume ; il y aura de grands tremblements de terre en divers lieux, et des famines et des pestes, et il y aura des sujets d'épouvantement et de grands signes du ciel » (Luc 21:10-11). Il avait dit aussi : « Avant toutes ces choses, ils mettront les mains sur vous, et vous persécuteront... et vous serez haïs de tous à cause de mon nom » (Luc 21:12-17). Nous avons vu précédemment qu'en effet, soit par les Juifs d'abord, puis à la fin du règne de Néron, les chrétiens furent horriblement persécutés.

Quant aux autres parties de la prophétie, les historiens anciens rapportent qu'à cette époque, des guerres civiles et étrangères sévirent partout. En moins de deux ans, quatre empereurs se succédèrent. Néron se tua ; son successeur Galba fut mis à mort par les légions révoltées ; Othon, qui suivit, se donna la mort, et Vitellius fut déchiré par la populace de Rome. Ces changements n'avaient

pas lieu sans des luttes sanglantes. En même temps, les armées romaines combattaient les peuples de la Germanie. En Italie, en Crète et en Asie mineure, de violents tremblements de terre renversèrent des villes. Des famines sévirent en divers lieux sous l'empereur Claude (voir Actes 11:28). Des pestes désolèrent plusieurs contrées et particulièrement la Judée. Nous savons que du moment que le Seigneur l'avait dit, la chose devait avoir lieu, car « le ciel et la terre passeront, dit-il, mais mes paroles ne passeront point » (Luc 21:33). Mais il est frappant de voir ces historiens anciens, ennemis des chrétiens et ne connaissant rien de ce que Christ avait annoncé, rendre ainsi hommage à ses paroles.

Il en est de même pour ces « sujets d'épouvantement et les grands signes du ciel ». L'historien Josèphe rapporte qu'une étoile ou comète, avec une longue queue en forme de glaive, resta durant une année au-dessus de la cité. On vit dans le ciel, dit-il encore, des chariots et des troupes de soldats qui s'entrechoquaient et des armes étincelantes. Dans une autre occasion, l'autel parut durant une demi heure enveloppé d'une grande lumière qui ensuite s'éteignit. Les portes d'airain de la cour intérieure du temple, si pesantes qu'il fallait vingt hommes pour les mouvoir, s'ouvrirent d'elles-mêmes, ce que l'on regarda comme un signe que le temple ne serait plus protégé contre l'ennemi.

Tacite, l'historien romain, confirme ces faits. Il dit qu'un embrasement subit de nuages couvrit tout le temple de feux, et ajoute qu'une voix surnaturelle se fit entendre quand les portes s'ouvrirent et prononça ces paroles : « Les dieux s'en vont ». Un païen pouvait parler des dieux, mais, en effet, le peuple juif avait comblé la mesure de ses crimes, et Dieu l'avait abandonné. L'apôtre disait des Juifs : « Ils ont mis à mort et le Seigneur Jésus et les prophètes, ils nous ont chassés par la persécution... nous empêchant de parler aux nations, afin qu'elles soient sauvées, pour combler toujours la mesure de leurs péchés ; mais la colère est venue sur eux au dernier terme » (1 Thessaloniens 2:15-16).

Dieu donnait ainsi par des signes manifestes, des avertissements à ce pauvre peuple. Il y en eut un surtout qui fit une profonde impression. Un homme nommé Jésus, fils d'Ananus, se mit à parcourir les rues de Jérusalem en criant : « Voix de l'orient, voix de l'occident, voix des quatre vents, voix contre Jérusalem et la sainte maison, voix contre tout ce peuple ! Malheur, malheur à Jérusalem ! » On se saisit de lui et on le battit pour le faire taire ; mais il ne cessa de crier : « Malheur, malheur à Jérusalem ! » Il fut amené devant le gouverneur romain qui lui demanda qui il était, d'où il venait, et pourquoi il proférait ces paroles ; mais on n'obtint de lui aucune autre réponse que ces mots : « Malheur, malheur à Jérusalem ! » Il fut cruellement frappé de verges sans que l'on pût tirer rien d'autre de lui. Enfin on le relâcha, le regardant comme un fou. Il avait commencé avant la révolte, alors que tout était en paix, et continua pendant quatre années. Pendant le siège, il ne cessa de faire entendre son cri, faisant le tour des murailles, insensible au danger, lorsqu'à un certain moment, après avoir dit : « Malheur à Jérusalem » il s'écria : « Malheur, malheur à moi ! » et il tomba mort, frappé d'une pierre lancée par les assiégeants. Mais tous les avertissements furent vains. S'il y avait dans Jérusalem des habitants qui auraient préféré se soumettre aux Romains, ceux qui voulaient la guerre à outrance les firent taire et précipitèrent le peuple dans la ruine prédite.

Vespasien et son fils Titus, après avoir pris et détruit les villes les plus importantes de la Judée, et passé au fil de l'épée ou vendu comme esclaves les habitants, se dirigèrent vers Jérusalem.

Trois partis se divisaient la ville. Ils se haïssaient d'une haine mortelle, et, avant l'arrivée des Romains, avaient rempli Jérusalem de sang. Les plus cruels, nommés les Zélotes, qui avaient pour chef Jean de Giscala, avaient fait périr 12000 des plus riches habitants de la ville, et, pour s'emparer du temple, avaient égorgé la garde qui occupait l'édifice sacré. Sans les Romains, la cité aurait péri des mains de ses enfants qui se dévoraient entre eux comme des bêtes féroces. Mais à l'approche des Romains, ils se réunirent contre l'ennemi commun.

Vespasien, ayant été nommé empereur, laissa le commandement à Titus qui commença le siège de la ville, dans le mois d'avril de l'an 70.

Les Romains s'occupaient à établir leurs retranchements, lorsque tout à coup les Juifs firent une sortie et les attaquèrent avec fureur. Les Romains surpris, furent mis en désordre ; plusieurs furent tués et Titus lui-même échappa à grand-peine. Il rallia cependant ses soldats, et, après un combat d'une journée, repoussa les Juifs dans la ville.

Titus continua les travaux de siège et résolut d'attaquer la partie septentrionale de la ville, nommée Bézétha, comme étant la moins fortifiée. Mais avant de raconter quelques particularités de ce siège mémorable, nous devons dire un mot des moyens qu'employaient les Romains pour s'emparer des villes, et comment les assiégés repoussaient leurs attaques.

Pour ébranler et renverser les murs, les Romains faisaient usage de machines nommées *béliers*. Elles se composaient d'une énorme poutre terminée à un bout par une puissante pièce en fer de la forme d'une tête de bélier. Cette poutre était suspendue par des cordes à une sorte d'échafaudage assez semblable à un portique de gymnastique, de manière à pouvoir être mise en mouvement. On la retirait en arrière au moyen de cordages, puis on la laissait aller, et elle frappait de tout son poids, augmenté de la vitesse de sa course, contre les murs que l'on voulait renverser. Les hommes qui faisaient mouvoir le bélier étaient abrités par une construction en planches, semblable à un hangar.

Indépendamment de ces machines de guerre, les Romains en avaient d'autres destinées à lancer contre les assiégés de grosses pierres et d'énormes flèches. Ils construisaient aussi des tours en bois recouvertes de fer ou de peau, et qui s'élevaient à une hauteur supérieure à celles des murailles. Ces tours étaient mobiles sur des roues, de sorte qu'on pouvait les faire avancer ou reculer et les porter du côté que l'on voulait. Des archers et des frondeurs en occupaient la plate-forme supérieure et de là, avec leurs traits, cherchaient à chasser les défenseurs des murailles et à protéger ceux des leurs qui manœuvraient les machines de guerre. La partie inférieure renfermait souvent un bélier, et des autres étages on pouvait lancer des ponts volants pour descendre sur les murs de la ville assiégée.

Nous voyons que si l'on ne connaissait pas les puissants et meurtriers engins de guerre que l'on emploie maintenant, le génie inventif de l'homme s'était déjà déployé dans ce champ terrible des luttes sanglantes qui ne prouvent que trop que le monde est sous la puissance de celui qui est meurtrier dès le commencement (Jean 8:44).

Les Juifs à leur tour ne manquaient pas de moyens de défense. Du haut des murailles, ils lançaient aussi des traits et des pierres pour écarter les assiégeants. Mais leur grand effort tendait à détruire les redoutables machines de guerre de leurs ennemis. Pour cela, tantôt ils creusaient des mines qui allaient jusqu'au-dessous du sol où reposaient les machines ; ils soutenaient la voûte de ces galeries souterraines avec des étais en bois, auxquels, avant de se retirer, ils mettaient le feu. Le sol s'effondrait quand les supports étaient consumés et entraînait les machines. D'autres fois, par des portes cachées, ils faisaient une sortie avec des torches allumées et des matières inflammables, et cherchaient à incendier les machines et les tours. Alors Titus lançait sur eux sa cavalerie et les refoulait dans leurs murs.

Titus attaqua donc d'abord la partie de la ville nommée Bézétha. Il mit en action trois béliers pour battre la muraille. En même temps, il fit avancer des tours, du haut desquelles des archers et des frondeurs accablaient de traits les défenseurs de la ville qui s'efforçaient d'entraver ses manœuvres. Sous les coups incessants des béliers, les murailles, bien que formées de pierres de onze mètres de longueur sur cinq et demi d'épaisseur, commencèrent à chanceler.

Enfin une brèche fut faite. Les Romains entrèrent, mais ne trouvèrent personne. Les Juifs s'étaient retirés derrière l'enceinte fortifiée qui fermait la seconde partie de la ville, ou ville basse.

Les machines de guerre furent amenées, et, en peu de jours, une brèche ayant été pratiquée, les Romains entrèrent dans cette seconde partie de la ville. Titus ne voulut pas d'abord en détruire les maisons, espérant toujours que les Juifs renonceraient à se défendre. Mais cette clémence faillit coûter cher à ses troupes. Les Romains, ayant pénétré dans les rues étroites et tortueuses de la ville, se virent assaillis par les Juifs qui en connaissaient tous les détours. Titus prit des mesures pour empêcher le retour de semblables attaques et refoula les Juifs dans la troisième partie de la ville, ou ville haute.

C'est là que se trouvait le temple. En contemplant sa magnificence, Titus aurait voulu l'épargner ainsi que le reste de la cité. Il tenta d'engager les Juifs à se rendre, mais ses offres furent rejetées avec mépris. Il dut poursuivre le siège.

Tout ce qui restait des habitants de la ville se trouvait renfermé dans la ville haute. Bientôt la famine commença à se faire sentir. Des personnes riches donnaient tout ce qu'elles possédaient pour un peu de nourriture, et plusieurs moururent de faim. À cela vinrent s'ajouter les violences des brigands qui occupaient le temple et ses alentours. Ils s'étaient pourvus de vivres, mais quand ils virent leurs ressources leur manquer, ils se répandirent dans la ville pour enlever de force tout ce qu'ils pouvaient trouver. Quelqu'un était-il soupçonné de cacher des provisions, ils le mettaient à la torture jusqu'à ce qu'il les leur eût découvertes.

Toutes les affections naturelles disparaissaient dans cette misère horrible. Les parents arrachaient la nourriture à leurs enfants, et les enfants à leurs parents ; les maris l'enlevaient à leurs femmes, et les femmes à leurs maris. Une bande d'hommes armés qui parcouraient les rues de la ville, en quête d'aliments, furent attirés par l'odeur d'un mets que l'on faisait cuire. C'était dans la demeure d'une dame riche, de haute naissance, Marie, femme d'Éléazar. Ils entrent et exigent qu'on leur apporte cette nourriture qu'ils ont sentie. Marie s'avance vers eux, la tenant dans ses mains, mais ces hommes endurcis au mal défaillent en voyant les restes de son propre enfant dont elle avait mangé elle-même une partie. « Mangez », s'écria-t-elle, « puisque moi j'ai mangé ; ne soyez pas plus délicats qu'une mère. Mais si vous êtes trop religieux pour toucher un tel mets, laissez-m'en le reste ». Saisis d'horreur, ils s'enfuirent.

Quel accomplissement terrible de ce que la parole de Dieu avait prononcé contre Israël, s'il était rebelle ! Écoutons ce que disait Moïse, plus de quinze cents ans auparavant : « L'Éternel amènera contre toi, de loin, du bout de la terre, une nation semblable à l'aigle qui vole, une nation dont tu n'entends pas la langue, une nation au visage dur... ». Et elle t'assiègera dans toutes tes portes, jusqu'à ce que s'écroulent, dans tout ton pays, les hautes et fortes murailles en lesquelles tu te confiais ; et elle t'assiègera dans toutes tes portes, dans tout ton pays que l'Éternel ton Dieu t'a donné ». Combien tous les traits de cette prophétie sont frappants, quand on les compare avec ce qui se passait alors. Comme les Romains sont bien décrits, cette nation venue « de loin », dont la langue n'était pas « entendue » des Juifs, et dont « la dureté » envers leurs ennemis était bien connue. Mais écoutons la suite : « Et dans le siège et dans la détresse dont ton ennemi t'enserrera tu mangeras... la chair de tes fils et de tes filles... L'homme tendre et très délicat au milieu de toi regardera d'un œil méchant son frère et la femme de son cœur, et le reste de ses fils qu'il a conservés, pour ne donner à aucun d'eux de la chair de ses fils qu'il mangera... La femme tendre et délicate au milieu de toi, qui, par délicatesse et par mollesse, n'aurait pas tenté de poser la plante de son pied sur la terre,... les mangera en secret » (Deutéronome 28:49-57). Alors aussi se trouvaient justifiées les paroles que Jésus, marchant à la croix, disait avec douleur aux femmes qui le suivaient : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants ; car voici, des jours viennent, dans lesquels on dira : Bienheureuses celles qui n'ont point eu d'enfants ! » (Luc 23:28-29). Peut-être y avait-il dans Jérusalem des femmes qui avaient entendu ces paroles et qui pouvaient s'en souvenir. « C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant ! » (Hébreux 10:31).

Plusieurs des malheureux habitants de Jérusalem tentaient-ils de sortir de la ville pour chercher quelque nourriture, saisis par les soldats de Titus, ils étaient crucifiés en vue des murs pour frapper de terreur les assiégés et les amener à capituler. Plus de cinq cents de ces misérables furent crucifiés en un seul jour. Si grand fut le nombre de ceux qui, poussés par la famine, bravaient le danger et furent pris, que le bois vint à manquer pour cette œuvre de mort. Mais loin d'amener les Juifs à se rendre, ces rigueurs ne faisaient que les exaspérer davantage, et s'il y en avait qui faiblissaient, on les traînait sur les murs et on leur montrait ce qu'il fallait attendre de la miséricorde romaine.

Titus était donc arrivé à la troisième enceinte, à un angle de laquelle s'élevait la tour Antonia qui défendait le temple. Il fit avancer ses machines de guerre et les plaça en quatre points différents. Tout était prêt pour une vigoureuse attaque, qu'on espérait être la dernière. Les soldats n'attendaient que le signal du général, lorsque tout à coup le sol s'ébranla comme sous l'effet d'un tremblement de terre, puis s'enfonça en entraînant les machines de guerre. Le terrain avait été miné par les Juifs qui, voyant tomber les tours et les béliers, se précipitèrent en masse hors des portes avec des torches allumées pour brûler tout ce qu'ils pourraient. Ils attaquèrent les Romains avec une telle furie, que ceux-ci commencèrent à lâcher pied. Titus accourut, rallia ses troupes et repoussa les Juifs dans la ville. Mais les Romains furent très découragés par cet échec.

Le général romain convoqua un conseil de guerre dans lequel on résolut de réduire les Juifs par la famine. Toute l'armée se mit à l'œuvre, et, en trois jours, un mur de circonvallation de six kilomètres et demi, avec treize tours, fut élevé. « Des jours viendront sur toi, où tes ennemis t'entoureront de tranchées, et t'environneront, et te serreront de tous côtés », avait dit le Seigneur Jésus (Luc 19:43).

Aussitôt après ce grand travail, le général romain fit construire de nouvelles machines. Les Juifs ayant encore tenté de les détruire par des travaux souterrains, une partie du mur de la ville que ces travaux avaient ébranlée, s'écroula, ouvrant une large brèche par laquelle les Romains se précipitèrent. Ils se trouvèrent en face d'une autre muraille, mais ayant été construite à la hâte, elle céda bientôt, et, de cette manière, les Romains se rendirent maîtres de la tour Antonia.

Titus voulait conserver le temple. Il fit demander aux Juifs de l'évacuer, promettant solennellement que ses troupes ne le souilleraient pas. Mais les chefs avaient déjà mis à mort les sacrificateurs, bu le vin consacré et consommé les aliments que renfermait l'édifice sacré dont ils ne se souciaient pas. Titus et Josèphe firent un dernier appel aux Juifs ; tous, *sauf ceux-ci*, désiraient épargner le temple. Titus s'écria : « J'en prends à témoin vos dieux, toute mon armée, les Juifs qui sont avec moi et vous-mêmes, que je ne vous oblige pas à ce crime ». Tout fut inutile. Et comment en aurait-il été autrement ? La parole du Seigneur devait s'accomplir : « Il ne restera pierre sur pierre qui ne soit jetée à bas » (Luc 21:6).

Les cours et les portiques du temple furent attaqués et brûlés ; mais Titus était décidé à épargner le temple même. Le 10 août était arrivé, anniversaire du jour où, environ 650 ans auparavant, le premier temple avait été détruit par le roi de Babylone. Titus avait établi son quartier général dans la tour Antonia et prenait quelque repos, remettant le dernier assaut au lendemain, lorsqu'un cri se fait entendre : un soldat se précipite dans la chambre du général et lui annonce que le temple est en feu. Après le départ de Titus, quelques soldats avaient attaqué des Juifs qui se défendaient encore dans les parvis, et l'un d'eux, monté sur les épaules d'un camarade, avait atteint une des fenêtres du temple et avait jeté dans l'intérieur une torche allumée. Bientôt l'édifice entier fut en flammes.

Titus se hâta d'accourir. Il commanda à ses soldats d'éteindre l'incendie, mais, ou ils ne l'entendirent pas au milieu du bruit et de la confusion, ou ils refusèrent de l'écouter. Un grand nombre de Juifs s'étaient réfugiés dans le temple comme dans une retraite sacrée. Tous furent égorgés. Des ruisseaux de sang coulaient dans l'édifice saint. Titus y pénétra et fut ébloui par la magnificence de l'intérieur. L'or dont étaient faits les ustensiles et qui couvrait les murs, reflétait les flammes et ajoutait à la

grandeur et à l'horreur du spectacle. Le lieu saint était encore intact. Titus fit un dernier effort pour le sauver, mais en vain. Les soldats n'écouterent pas sa voix. Un plus grand que Titus, Dieu lui-même, *devait être obéi*. Le lieu saint fut aussi la proie des flammes. Les saints ustensiles, la table des pains de proposition, le chandelier à sept branches, en furent emportés. On les voit, portés par les soldats, dans les bas-reliefs qui ornent l'arc de triomphe élevé à Rome en l'honneur de Titus, et qui représentent son entrée dans la ville au retour de sa victorieuse expédition. Après tant de siècles, ce monument, resté debout, rappelle non seulement la gloire du général romain, mais, par-dessus tout, la fermeté des jugements de Dieu.

Il restait cependant encore une partie des bâtiments qui attenaient au temple. Environ 6000 Juifs s'y étaient amassés, séduits par un faux prophète qui leur avait assuré qu'au dernier moment Dieu interviendrait. Mais Christ, le vrai prophète, que la nation avait rejeté (*), avait annoncé que tout serait renversé. Sa parole fut accomplie, ainsi que celle de Moïse. Tous périrent. Sur les ruines du temple, l'armée romaine offrit des sacrifices à ses dieux et salua Titus empereur, c'est-à-dire général victorieux.

(*) Comparer Deutéronome 18:18-19, et Actes 3:22-23.

La ville haute, protégée par une enceinte munie de trois tours très fortes, restait au pouvoir des Juifs, commandés par Jean et Simon. Ce ne fut que le 7 septembre, près d'un mois après la destruction du temple, que cette dernière partie de Jérusalem tomba entre les mains des Romains. Les deux chefs des Juifs s'enfuirent par des passages souterrains, dans l'espoir de sauver leurs vies ; les autres, découragés et mourant de faim, n'offrirent qu'une faible résistance. Les vainqueurs tuèrent d'abord tous ceux qu'ils trouvèrent, jusqu'à ce que leurs bras fussent lassés du carnage ; ensuite, ils ne mirent à mort que les infirmes et épargnèrent les autres. La ville fut rasée, à l'exception de trois fortes tours qu'on laissa debout comme monuments des difficultés du siège et de la valeur des assiégeants.

Ceux des Juifs qui restaient en vie, furent triés comme du bétail. Les principaux furent mis à mort ; les plus beaux hommes furent réservés pour orner le triomphe de Titus, quand il entrerait à Rome ; plusieurs furent destinés aux travaux des mines, d'autres à combattre dans les provinces comme gladiateurs contre les bêtes féroces, pour l'amusement du peuple. En l'honneur de la fête de l'empereur Domitien, deux mille cinq cents périrent ainsi. Enfin, un grand nombre furent vendus comme esclaves ; mais on les haïssait et on les méprisait tellement, que beaucoup d'entre eux ne trouvèrent pas d'acquéreurs. Un million cent mille Juifs perdirent la vie dans le siège de Jérusalem, par les armes, la famine et les maladies. Ce nombre considérable vient de ce que beaucoup de gens des campagnes s'étaient réfugiés dans la ville, qui, d'un autre côté, était remplie de ceux que la fête de Pâque y avait amenés et qui ne purent retourner chez eux. On estime que, durant cette effroyable guerre — guerre sans merci — treize cent mille Juifs périrent. Quatre-vingt-dix-sept mille furent faits captifs et traités comme nous l'avons dit.

Ainsi périt, au milieu de calamités sans exemple dans l'histoire, la cité chérie, la ville du grand Roi, vouée à la destruction à cause de ses péchés et pour n'avoir pas connu le temps de sa visitation, quand son Messie, le Christ, vint chez elle. Les Juifs le rejetèrent et le mirent à mort. Et maintenant, ce qu'il avait dit s'était accompli : « Ils tomberont sous le tranchant de l'épée, et seront menés captifs parmi toutes les nations » (Luc 21:24). Moïse aussi, quinze siècles auparavant, avait annoncé leur triste sort. Lisez avec attention ses paroles : « Vous resterez un petit nombre d'hommes, au lieu que vous étiez comme les étoiles des cieux en multitude ; parce que tu n'as pas écouté la voix de l'Éternel, ton Dieu... Vous serez arrachés de dessus la terre où tu vas entrer pour la posséder. Et l'Éternel te dispersera parmi tous les peuples, d'un bout de la terre jusqu'à l'autre bout de la terre... Et parmi ces nations tu n'auras pas de tranquillité » (Deutéronome 28:62-65). Avec quelle merveilleuse exactitude toutes les paroles de Dieu ne se sont-elles pas accomplies, et ne s'accomplissent-elles pas encore aujourd'hui !

Mais les paroles mêmes du Seigneur laissent une porte ouverte à l'espérance. « Jérusalem », avait-il dit, « sera foulée aux pieds par les nations, *jusqu'à ce que* les temps des nations soient accomplis ». C'est ce qui a lieu maintenant. Mais le jour viendra où Dieu se retournera en faveur de son peuple qu'il ne saurait oublier. Les temps où les nations ont l'empire auront fini leur cours, et la prophétie de Jérémie s'accomplira : « L'Éternel m'est apparu de loin : Je t'ai aimée d'un amour éternel ; c'est pourquoi je t'attire avec bonté. Je te bâtirai encore, et tu seras bâtie, vierge d'Israël... Car il y a un jour auquel les gardes crieront sur la montagne d'Éphraïm : Levez-vous, et nous monterons à Sion, vers l'Éternel, notre Dieu... Faites éclater la louange, et dites : Éternel, sauve ton peuple, le reste d'Israël. Voici, je les fais venir du pays du nord, et je les rassemble des extrémités de la terre... tous ensemble,— une grande congrégation : ils retourneront ici. Ils viendront avec des larmes, et je les conduirai avec des supplications ; je les ferai marcher vers des torrents d'eaux par un chemin droit ; ils n'y trébucheront pas... Nations, écoutez la parole de l'Éternel, et annoncez-la aux îles éloignées, et dites : Celui qui a dispersé Israël le rassemblera et le gardera comme un berger son troupeau... Et ils viendront et exulteront avec chant de triomphe sur les hauteurs de Sion, et ils afflueront vers les biens de l'Éternel, au blé, et au moût, et à l'huile, et au fruit du menu et du gros bétail... Mon peuple sera rassasié de mes biens » (Jérémie 31:3-14). Telles sont les merveilleuses promesses que Dieu a en réserve pour son peuple. « Il y a espoir pour ta fin », dit-il (vers. 17).

Sur quelle base l'Éternel répandra-t-il ces bénédictions ? Ce sera en vertu du sang de Christ, que les pauvres Juifs aveuglés ont versé. C'est « le sang de la nouvelle alliance » (Matthieu 26:28). Et voici quelle sera cette nouvelle alliance que Dieu traitera avec son peuple : « Voici, des jours viennent, dit l'Éternel, et j'établirai avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda une nouvelle alliance, non selon l'alliance que je fis avec leurs pères, au jour où je les pris par la main pour les faire sortir du pays d'Égypte, mon alliance qu'ils ont rompue... Car c'est ici l'alliance que j'établirai avec la maison d'Israël, après ces jours-là, dit l'Éternel : je mettrai ma loi au-dedans d'eux, et je l'écrirai sur leur cœur, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple ; et ils n'enseigneront plus chacun son prochain, et chacun son frère, disant : Connaissez l'Éternel ; car ils me connaîtront tous, depuis le petit d'entre eux jusqu'au grand, dit l'Éternel ; car je pardonnerai leur iniquité, et je ne me souviendrai plus de leur péché » (Jérémie 31:31-34).

Voilà ce que l'Éternel réserve à son peuple d'Israël qu'il n'a pas rejeté pour toujours (Romains 11:1-2). « Les fils d'Israël retourneront et rechercheront l'Éternel, leur Dieu, et David, leur roi, et se tourneront avec crainte vers l'Éternel et vers sa bonté, à la fin des jours » (Osée 3:5). Nous comprenons sans peine de qui parle le prophète, en disant David, leur Roi. C'est de Jésus, de Celui qu'ils ont percé, ainsi que Dieu le dit par Zacharie : « Je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de supplications ; et ils regarderont vers moi, Celui qu'ils auront percé » (Zacharie 12:10).

En ce temps-là, « la ville sera bâtie à l'Éternel... elle ne sera plus arrachée ni renversée, à jamais ». « Tu appelleras tes murs Salut, et tes portes Louange ». Et le nom de la ville, dès ce jour-là sera « L'Éternel est là » (Jérémie 31:38, 40 ; Ésaïe 60:18 ; Ézéchiël 48:35).

Ces choses n'ont pas encore été accomplies, les Juifs sont encore dispersés, et Jérusalem est toujours foulée aux pieds par les nations. Mais toutes les paroles de Dieu auront leur réalisation : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas » a dit le Seigneur.

L'APOTRE JACQUES

L'Assemblée, l'Église, avait commencé à Jérusalem. Elle se composait d'abord uniquement de Juifs convertis au Seigneur Jésus. Ces croyants d'entre les Juifs étaient restés attachés au temple et aux cérémonies de la loi (Actes 21:20). Ils n'avaient pas compris que Christ étant venu, cet ancien ordre des choses devait disparaître, comme n'étant que l'ombre de tout ce que Christ apportait (Hébreux

10:1). La destruction de Jérusalem et du temple vint briser ces liens qui les retenaient encore attachés au judaïsme, mais auparavant, dans sa tendre bonté, le Seigneur leur avait adressé, très probablement par le moyen de l'apôtre Paul, une lettre, l'épître aux Hébreux, où il leur montrait Christ dans le ciel, le Fils de Dieu, remplaçant d'une manière infiniment excellente tout ce que la loi donnait. Nous apprenons, dans cette belle épître, qu'Il est la victime parfaite offerte une fois pour toutes pour ôter nos péchés ; Il est le grand souverain sacrificateur paraissant pour nous dans le ciel devant Dieu et intercédant pour nous ; il nous ouvre, par son sang, l'accès du sanctuaire céleste où Il est entré comme notre précurseur ; le ciel est ainsi la patrie vers laquelle nous marchons, les yeux fixés vers Jésus, le grand capitaine de notre salut, qui a vaincu nos ennemis et nous a montré le chemin. Tout cela ne vaut-il pas mieux qu'un temple, un culte et des cérémonies terrestres ? Tandis que tout ce qui est terrestre passe et prend fin, « Jésus Christ est le même, hier, et aujourd'hui, et éternellement ». Aussi l'apôtre termine-t-il en exhortant les croyants hébreux, et nous aussi, à sortir « vers Jésus hors du camp, portant son opprobre ; car nous n'avons pas ici de cité permanente, mais nous recherchons celle qui est à venir » (Hébreux 13:8, 13, 14). Les croyants hébreux ayant ainsi reçu ces divines assurances et ces précieuses consolations, pouvaient abandonner sans regret ce qui n'était que passager et allait être détruit, et saisir un royaume qui ne peut être ébranlé. Ils avaient une espérance céleste de biens éternels. Aussi, après la destruction de Jérusalem, les assemblées composées de chrétiens juifs, perdirent leur caractère mélangé, et il n'y eut plus extérieurement « ni Juifs, ni Grecs ».

Mais si, par la grâce de Dieu, les chrétiens avaient trouvé une abondante consolation dans la certitude des bénédictions célestes, les malheureux Juifs n'en avaient aucune. Ils ne pouvaient renoncer à une ville et à une terre qui leur étaient si chères. Attendant toujours un Messie libérateur et conquérant, ils se rallièrent encore une fois et tentèrent de rebâtir Jérusalem. Pour les empêcher de reconstituer leur nationalité, l'empereur Adrien voulut élever dans cette ville un temple à Jupiter. Alors éclata une terrible insurrection des Juifs, sous la conduite du faux prophète Barcochébas, qui prétendait être l'étoile annoncée par Balaam (Nombres 24:17). La révolte fut étouffée dans le sang. Près de 600000 Juifs périrent. Adrien établit à Jérusalem une colonie romaine et donna à la ville le nom d'Aelia Capitolina. Il fut défendu aux Juifs, sous peine de mort, d'y entrer, et même de la contempler de loin. Ce fut la fin de la nation juive dans sa terre pour de longs siècles. Ils subsistent toujours, un peuple à part, la plupart encore dispersés.

Plus tard, un empereur romain, nommé Julien l'Apostat, parce qu'il avait été chrétien au moins de nom, et qu'il avait renoncé au christianisme pour embrasser le paganisme, plein de haine contre Christ et les chrétiens, voulut faire mentir les prophéties et les paroles de Dieu en rétablissant Jérusalem et le temple. Il adressa un appel aux Juifs, les invitant à venir concourir à cette œuvre. Dieu arrêta cette entreprise impie. Rien ne peut annuler la parole de Dieu.

Avant de continuer l'histoire de l'Assemblée, nous dirons quelques mots sur les apôtres Jacques et Jean. Nous avons déjà parlé de Pierre et de Paul, et ce que nous savons des autres apôtres, en dehors de ce que dit l'Écriture, est trop incertain pour être mentionné.

L'apôtre Jacques dont nous parlons ici, n'est pas le frère de Jean. Celui-ci avait été mis à mort par le roi Hérode (Actes 12). Mais l'autre Jacques, fils d'Alphée, était aussi au nombre des apôtres choisis par le Seigneur. Nous le trouvons mentionné aux chapitres 15 et 21 des Actes et dans l'épître de Paul aux Galates (chapitre 2). Dans ces différents endroits, nous le voyons occuper une place éminente dans l'assemblée de Jérusalem. Avec Pierre et Jean, il était considéré comme une colonne, c'est-à-dire le soutien de l'assemblée (Galates 2:9). Comme les autres, il était resté attaché aux cérémonies de la loi judaïque ; mais il avait un cœur large et, dirigé par l'Esprit Saint, c'est lui qui le premier donna l'avis de ne pas obliger les chrétiens d'entre les nations à observer la loi. C'était un homme humble ; nous le voyons dans la salutation qui est au commencement de l'épître qu'il écrivit aux douze tribus d'Israël dans la dispersion. Bien qu'il fût frère du Seigneur selon la chair (Galates 1:19) et

apôtre, il prend seulement le titre « d'esclave de Dieu et du Seigneur Jésus Christ ». Il savait que si « Dieu résiste aux orgueilleux, il donne la grâce aux humbles » (Jacques 1:1 et 4:6). En même temps, il était d'une piété très grande et marchait dans la sainteté et la justice devant Dieu, de sorte qu'on l'avait surnommé le Juste. On voit dans son épître comment il exhorte les chrétiens à montrer la réalité de leur foi par leurs œuvres, en étant patients dans la souffrance, en ne faisant pas acception de personnes, en veillant sur leurs paroles, en ayant une vraie sagesse, pure, paisible, pleine de miséricorde et de bons fruits, en fuyant les convoitises du monde et en vivant dans la dépendance de Dieu et dans la prière persévérante, en attendant la venue du Seigneur.

Ce qu'il disait, il le pratiquait. Aussi tous, chrétiens et Juifs, avaient pour lui un profond respect, et bien des âmes étaient gagnées à Christ par ses exhortations appuyées par la sainteté de sa vie. Cela excita au plus haut point la jalousie et la haine des scribes et des pharisiens, comme ç'avait été le cas pour son Maître, le Seigneur Jésus. Voyant qu'un si grand nombre de personnes étaient amenées par lui à reconnaître Jésus comme Seigneur et Christ, ils résolurent de le faire périr. Voici la tradition raconte à ce sujet.

Pour accomplir leur dessein, ils vinrent le trouver et lui dirent : « Nous te prions d'arrêter le peuple, car tous vont après Jésus, comme s'il était le Christ. Parle-lui, afin qu'il ne s'égaré pas. Dis à tous ceux qui viennent à la fête de Pâque ce qui concerne Jésus ». Jacques consentit à leur désir, et ils le conduisirent sur le faite du temple, afin que tous pussent l'entendre. Alors ils lui dirent « Ô juste, aux paroles duquel nous devons prêter l'oreille, dis-nous quelle est la doctrine de Jésus ». Il répondit. « Pourquoi me demandez-vous ce qui concerne le Fils de l'homme ? Il est assis dans le ciel et à la droite de la puissance, et doit en revenir sur les nuées ». Plusieurs dans la foule furent convaincus et glorifièrent Dieu en s'écriant : « Hosanna au fils de David ! » Mais les ennemis de Jacques, remplis de fureur, précipitèrent le serviteur de Dieu du haut du temple, et, comme il vivait encore, ils le lapidèrent, tandis que, suivant l'exemple de son divin Maître, il pria pour eux. C'était vers l'an 66. L'historien Josèphe regarde la destruction de Jérusalem comme un châtement infligé aux Juifs à cause du meurtre de celui que même parmi eux on appelait le Juste.

JEAN, LE DISCIPLE BIEN-AIME

Jean, « le disciple que Jésus aimait », survécut à tous les autres apôtres. Le Seigneur aime tous ceux qui sont à Lui (Jean 13:1), mais il honorait Jean d'une affection spéciale qui était pour ce dernier son plus beau titre de gloire et pour son cœur le bien le plus précieux. Aussi, dans son évangile, aime-t-il à se désigner ainsi. Jésus lui donna de son amour un gage bien touchant. C'est à lui que, sur la croix et devant ensuite quitter la terre, il confia sa mère. Marie était au pied de la croix, l'âme saisie de douleur en voyant les souffrances de son Fils rejeté par Israël (*); à côté d'elle se tenait « le disciple que Jésus aimait », que son amour pour son divin Maître avait ramené sur cette scène de douleur. Et Jésus dit à sa mère : « Femme, voilà ton fils », et au disciple : « Voilà ta mère ». Héritage précieux pour Jean ! Et quelle délicatesse d'affection envers sa mère ! Le Seigneur savait que ce qui la consolait mieux, serait d'être avec celui qu'il aimait. « Et dès cette heure-là, le disciple la prit chez lui ». On ignore combien de temps Marie vécut encore sur la terre, entourée des soins de Jean. Elle est nommée pour la dernière fois dans le premier chapitre du livre des Actes.

Quant à Jean, Paul le mentionne comme étant encore à Jérusalem vers l'an 50 (Galates 2:9). Selon Irénée, auteur chrétien du 2^e siècle et qui, dans sa jeunesse, avait connu des personnes qui avaient vécu avec Jean, l'apôtre se fixa plus tard à Éphèse d'où il visitait les assemblées voisines.

(*) « Et même une épée transpercera ta propre âme », avait dit Siméon à Marie, lorsqu'il tenait le petit enfant entre ses bras.

Jean parvint à un âge très avancé ; il mourut dans sa centième année. Cette longue vie faisait penser à ses amis qu'il ne verrait pas la mort, mais resterait jusqu'au jour de Jésus, se fondant sur les paroles du Seigneur à Pierre : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? ». L'apôtre ajoute : « Cette parole donc se répandit parmi les frères, que ce disciple-là ne mourrait pas », mais il corrige cette pensée en disant : « Jésus ne lui avait pas dit qu'il ne mourrait pas » (Jean 21:22-23). Il mourut en effet à Éphèse, mais durant sa longue carrière il put veiller sur les assemblées, les édifier par ses enseignements et combattre les erreurs que les faux docteurs introduisaient dans l'Église. Il put aussi voir se former le recueil des saints écrits du Nouveau Testament, auxquels plus tard, furent ajoutés les siens — son évangile, ses épîtres et l'Apocalypse. Il écrivit ces livres dans les dernières années de sa vie, vers l'an 95 et 96, près de trente ans après que Jude eut écrit son épître, et il fut ainsi le dernier des écrivains sacrés.

Nous dirons un mot des écrits du disciple que Jésus aimait. Il est important d'avoir la connaissance des « saintes lettres », qui peuvent rendre sage à salut, et pour les comprendre rien n'est utile comme d'avoir un sommaire de ce que chaque livre des Écritures renferme (*).

(*) Lire 2 Timothée 1:13-14

Jean, dans son évangile, nous présente la même divine et adorable personne dont nous parlent Matthieu, Marc et Luc, c'est-à-dire le Seigneur Jésus Christ, mais c'est dans son caractère de Fils unique et éternel de Dieu, Dieu lui-même, devenu un homme ici-bas pour nous révéler, dans sa Personne, ses actes et ses paroles, Dieu son Père, qui est aussi le nôtre (*). L'évangile de Jean nous parle beaucoup de la vie éternelle, manifestée dans le Fils de Dieu qui est la vie. Cette vie est donnée à ceux qui croient en Lui. Ceux-là sont nés de Dieu ; ils sont enfants de Dieu, et ont la vie éternelle. Aussi Jean, à la fin de son évangile, nous dit-il le but qu'il s'est proposé en l'écrivant : « Ces choses sont écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom ». Dans cet évangile nous trouvons aussi la promesse du Seigneur d'envoyer à ses disciples le Saint Esprit, pour demeurer éternellement avec eux, les conduire dans toute la vérité et les faire jouir des choses célestes en Christ (**).

(*) Lire Jean 1:1, 14, 18 ; 14:7-11 ; 20:17

(**) Jean 1:4-5 ; 11:25 ; 14:6 ; 3:15, 16, 36 ; 5:24 ; 6:40 ; 1:12, 13 ; 14:16, 17, 26 ; 16:13.

Combien il est beau et précieux de contempler ainsi le Fils de Dieu, manifestant sur la terre la vie et le caractère de Dieu, en amour et en sainteté, car la grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ. Puissent nos cœurs s'attacher à cette personne divine qui s'est abaissée jusqu'à nous ! Écoutons les enseignements qu'il donne à Nicodème venu à Lui de nuit, et à qui il montre la nécessité d'une nouvelle nature pour connaître les choses de Dieu, et dont en même temps il dirige les regards, comme aussi les nôtres, vers Lui-même élevé sur la croix, Lui, le Fils unique donné de Dieu, pour qu'en croyant en Lui, nous ayons la vie éternelle. Contemplons-le assis au bord du puits de Sichar, fatigué du chemin, mais, dans son amour, oubliant la fatigue et ses besoins pour parler à une pauvre pécheresse de l'eau qui jaillit en vie éternelle. Oui, lisons cet évangile avec soin, demandant au Seigneur que l'Esprit de vérité nous le fasse comprendre et révèle toujours plus à nos cœurs l'amour du Sauveur.

La première épître de Jean est adressée à tous les chrétiens. Chacun de nous doit la prendre pour lui-même. Elle nous rappelle que Christ est la vie éternelle en même temps que le vrai Dieu, que cette vie qui était auprès du Père a été manifestée sur la terre dans la personne du Seigneur, et que les apôtres l'ont vue, entendue et touchée. Mais cette vie est aussi dans le chrétien, et maintenant que Christ est dans le ciel, c'est le chrétien qui manifeste ici-bas, la vie de Dieu en marchant comme Christ a marché, dans l'amour, la sainteté, la justice, le dévouement et la séparation d'avec le monde qui gît dans le mal. Quel grand et précieux privilège pour l'enfant de Dieu ! Ne désirerons-nous pas en jouir ? Cette belle épître nous fait connaître les deux caractères essentiels de Dieu — Il est lumière et

Il est amour. Le chrétien a le privilège de marcher dans la lumière, et en ceci il a connu l'amour de Dieu, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde afin que nous vivions par Lui, et afin qu'il fût la propitiation pour nos péchés. Et maintenant, « celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui ». Jean écrivit aux chrétiens pour les introduire dans la communion du Père et du Fils, afin qu'ainsi leur joie fût parfaite. Et à la fin, il dit : « Je vous ai écrit, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu ».

Après cette épître, Dieu a voulu que nous en eussions deux autres très courtes du même apôtre. L'une est adressée à une dame chrétienne pour la mettre en garde contre les séducteurs qui n'apportent pas la doctrine de Christ ; l'autre est écrite à un chrétien nommé Gaïus, pour l'encourager à marcher dans la vérité et à recevoir les ouvriers du Seigneur. Jean y blâme aussi Diotrèphe qui usurpait dans l'assemblée une place d'autorité. En quelques lignes, l'Esprit de Dieu nous donne ainsi des enseignements et des directives bien simples, mais bien nécessaires, pour marcher selon le Seigneur. Pussions-nous écouter et mettre en pratique l'avertissement de l'apôtre : « Bien-aimé, n'imité pas le mal, mais le bien. Celui qui fait le bien est de Dieu ; celui qui fait le mal n'a pas vu Dieu ».

Sous l'empereur Domitien, persécuteur des chrétiens, Jean fut exilé à Patmos, petite île sauvage de l'Archipel. Là il reçut du Seigneur le livre prophétique de l'Apocalypse ou Révélation. Il nous l'apprend lui-même dans le premier chapitre : « Moi, Jean, qui suis votre frère et qui ai part avec vous à la tribulation et au royaume et à la patience en Jésus, j'étais dans l'île appelée Patmos, pour la Parole de Dieu et pour le témoignage de Jésus Christ. Je fus en Esprit, dans la journée dominicale ». Un jour de dimanche, le Saint Esprit fit passer devant ses yeux de magnifiques visions et le Seigneur lui donna l'ordre de faire connaître aux chrétiens ce qui lui avait été révélé : « Ce que tu vois, écris-le dans un livre, et envoie-le aux sept assemblées ». La première chose que voit Jean, c'est le Seigneur dans tout l'éclat de sa gloire comme Fils de l'homme à qui « Dieu a donné l'autorité de juger » (Jean 5:27). Car l'Apocalypse est surtout un livre de jugement.

Ensuite, le Seigneur fait écrire par Jean aux sept assemblées d'Asie qui représentent l'Assemblée de Dieu sur la terre dans ses différents états successifs, jusqu'à ce que, à cause de son infidélité, elle soit rejetée du Seigneur. Après cela, Jean a les visions des choses qui viennent après que l'église professante a été rejetée et que les saints ont été ravis dans le ciel. Ce sont les jugements terribles qui fondront sur un monde idolâtre et incrédule, et qui amèneront l'établissement du royaume de Christ. Durant mille ans, le diable étant lié, Christ et les siens régneront sur une terre heureuse et bénie. Mais après les mille ans, Satan est délié, il séduit les hommes et les entraîne à une dernière révolte contre Dieu, qui les détruit et précipite Satan dans l'étang de feu et de soufre. Alors le ciel et la terre actuels disparaissent, le grand trône blanc du jugement final est dressé, et ceux qui y comparaissent, les méchants, ont pour partage l'étang de feu et de soufre. Un ciel nouveau et une terre nouvelle surgissent ; Dieu fait toutes choses nouvelles ; c'est le bonheur éternel pour tous les rachetés : « Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu ». Ce saint livre, donné par Jésus lui-même à Jean pour que celui-ci le communique à l'Église, renferme, sans doute, des choses difficiles à comprendre, mais il en contient beaucoup d'autres propres à élever l'âme vers Dieu, Jésus et le ciel. Souvenons-nous que le Saint Esprit a dit : « *Bienheureux* celui qui lit, et ceux qui entendent les paroles de la prophétie, et qui gardent les choses qui y sont écrites *car le temps est proche* ».

L'amour que Jean connaissait et qu'il avait puisé dans le cœur de son divin Maître, se manifesta jusqu'à la fin de sa vie. On raconte que trop âgé et trop faible pour se rendre dans les assemblées, il s'y faisait porter, et, incapable de prononcer un long discours, il se bornait à répéter « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres ».

— Pourquoi, lui demandaient les frères, redis-tu toujours la même parole ?

— Parce que c'est le commandement du Seigneur, répondait l'apôtre, et que, s'il est accompli, tout est accompli. En effet, « l'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu ».

Comme nous l'avons dit, sa longue vie faisait penser qu'il ne mourrait pas, mais demeurerait jusqu'au retour du Seigneur. Il passa cependant par la mort, mais dans ses écrits, il nous fait connaître les voies de Dieu jusqu'à la fin. Il s'endormit à Éphèse et son esprit bienheureux s'en alla auprès du Seigneur qu'il avait tant aimé. Avec les autres saints endormis en Jésus, il attend le moment dont Jésus parlait en disant : « Je reviendrai et vous prendrai auprès de moi ». C'est le moment de la résurrection de vie pour ceux qui sont délogés et du changement des « vivants qui demeurent jusqu'à la venue du Seigneur ». Alors tous ensemble rendus semblables au Sauveur glorifié, nous serons conduits par Lui dans la maison de son Père. Glorieuse et bienheureuse espérance !

La mort de Jean eut lieu, pense-t-on, vers l'an 100, sous le règne de l'empereur Trajan.

LES ÉPÎTRES DU SEIGNEUR AUX SEPT ASSEMBLÉES D'ASIE

La personne du Seigneur

L'Apocalypse (ou : Révélation), que Jean écrivit à la fin de sa longue carrière, est en effet « la révélation de Jésus Christ que Dieu lui a donnée pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt ; et il l'a signifiée, en l'envoyant par son ange, à son esclave Jean ». Ces choses, qui doivent arriver bientôt, sont les jugements qui frapperont le monde pour amener l'établissement du règne du Seigneur Jésus Christ. Elles sont décrites à partir du chapitre 6. Mais auparavant, le Seigneur a quelque chose à dire à l'Église sur la terre. C'est ce que nous trouvons dans les chapitres 2 et 3 ; il est bon que nous le parcourions avant de continuer l'histoire de l'Église ou l'Assemblée après le délogement du saint apôtre, le disciple que Jésus aimait. Nous avons, en effet, dans ces lettres que le Seigneur adresse par son serviteur Jean à sept assemblées, une histoire prophétique de ce qui avait déjà eu lieu et de ce qui devait encore se passer dans l'Église jusqu'au retour du Seigneur pour les saints.

Le Seigneur apparaît d'abord à Jean dans l'éclat de sa gloire comme Fils de l'homme prêt à exercer le jugement. Mais Dieu commence « le jugement par sa propre maison » (1 Pierre 4:17). Aussi Jean voit-il le Seigneur « au milieu de sept lampes d'or » qui représentent sept assemblées. Et ces assemblées sont celles qui existaient alors à Éphèse, à Smyrne, à Pergame, à Thyatire, à Sardes, à Philadelphie et à Laodicée, toutes les sept dans la province d'Asie, pas très éloignée d'Éphèse, et peut-être celles que l'apôtre visitait plus particulièrement dans ses tournées pastorales.

Pourquoi, dira-t-on, le Seigneur choisit-il sept assemblées et celles-là plutôt que d'autres ? D'abord, il faut nous rappeler que le nombre sept représente toujours, dans l'Écriture, un ensemble complet (par exemple, les sept jours de la semaine) ; nous apprenons ainsi que le Seigneur a en vue l'Église dans son ensemble, bien que dans sept différentes périodes ou états jusqu'à la fin. Et ensuite, il choisit les assemblées désignées, parce que chacune présentait un trait spécial, propre à caractériser un état particulier de l'Église à un moment donné.

Pourquoi, demandera-t-on encore, les églises sont-elles représentées par des lampes d'or ? L'or est le métal précieux par excellence. Il représente ce qui convient à Dieu, à sa présence (*) ; il est l'emblème de la justice divine. Les lampes sont d'or pour montrer qu'elles sont de Dieu, établies par Lui, et fondées sur la justice divine. Et de même que les lampes sont destinées à porter et répandre la lumière, ainsi l'Église était établie pour être le vase destiné à faire briller devant le monde la lumière de la vérité touchant Dieu et son Fils bien-aimé. Ensuite, le Seigneur est représenté comme marchant au milieu des assemblées, pour nous montrer qu'il voit et juge tout dans l'Église.

(*) Dans l'intérieur du tabernacle, la demeure de Dieu, tout était en or. Voyez Exode 25:10-40 ; 26:29

Les traits sous lesquels le Seigneur se montre à Jean sont remarquables. L'apôtre le voit « semblable au Fils de l'homme » ; c'est le Seigneur dans son humanité, car le Père « lui a donné autorité de juger, ... parce qu'il est Fils de l'homme » (Jean 5:27). Comme Fils de l'homme il a été méprisé, rejeté et cloué à la croix ; comme Fils de l'homme, Dieu l'a glorifié, et il viendra dans l'éclat de sa gloire pour juger (*). Il était « vêtu d'une robe qui allait jusqu'aux pieds, et ceint, à la poitrine, d'une ceinture d'or ». Cela indique la calme attitude d'un juge, et la ceinture d'or signifie qu'il jugera selon la justice de Dieu. Quand le précieux Sauveur veut faire connaître aux siens qu'il aime jusqu'à la fin, le service qu'il accomplit pour eux dans le ciel, afin qu'ils soient maintenus propres pour la présence et la communion de Dieu, il prend l'attitude de serviteur, et pour cela il ôte ses vêtements, se ceint d'un linge et leur lave les pieds qu'ensuite il essuie (**). Mais ici, il a le caractère de Juge. Jean remarque ensuite une autre chose dans la personne du Seigneur : « Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, comme de la neige ». Pour comprendre la signification de ces traits, lisons quelques mots dans la merveilleuse vision de Daniel : « Je vis jusqu'à ce que les trônes furent placés, et que l'Ancien des jours s'assit. Son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête, comme de la laine pure » (Daniel 7:9). C'est une séance du jugement que se tient. Mais qui est l'Ancien des jours ? Quel autre serait-ce que Dieu, le Dieu qui a précédé les temps, Celui qui « vit aux siècles des siècles » ? Ainsi, le Seigneur Jésus a ici le même caractère que l'Ancien des jours, et cela nous révèle sa divinité. Tout en étant Fils de l'homme, il est le vrai Dieu, Dieu béni éternellement (1 Jean 5:20 ; Romains 9:5).

(*) Voyez Luc 9:22, 26 ; Matthieu 25:31 ; Apocalypse 14:14-20.

(**) Jean 13:4- 5. Comparez avec 1 Jean 2:1.

Mais continuons à examiner les traits de la glorieuse personne du Seigneur. « Ses yeux sont comme une flamme de feu » ; ils sondent et pénètrent tout, même ce qu'il y a de plus caché dans les replis du cœur. N'est-ce pas là aussi un des attributs de Dieu, et un caractère essentiel à celui qui juge ? (Hébreux 4:13 ; Jérémie 17:10). Ensuite, Jean voit « ses pieds, semblables à de l'airain brillant, comme embrasés dans une fournaise ». Les pieds sont ce sur quoi l'homme repose ; l'airain est quelque chose de solide, en même temps il désigne la justice de Dieu s'exerçant en jugement contre le mal (*) ; le feu, est aussi un symbole ou une figure du jugement qui doit consumer les pécheurs (Marc 9:43-48). Ainsi ce que vit Jean indique la fermeté inflexible avec laquelle le Seigneur exercera le jugement. Combien cela est solennel ! « Sa voix », dit ensuite Jean, « était comme une voix de grandes eaux ». Ce n'est plus cette voix tendre et miséricordieuse qui disait : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos » (Matthieu 11:28) ; la voix si douce que les brebis entendent, et qu'elles suivent (Jean 10:27) ; non, c'est la voix majestueuse et redoutable qui annonce le jugement qui vient, de même qu'on entend de loin le grondement d'un fleuve débordant qui détruit tout sur son passage. Quel avertissement ! Les pieds du Seigneur qui, sur la terre, le portaient de lieu en lieu pour annoncer la paix et le salut, seront alors fermes pour exécuter le jugement, et sa voix qui prononçait des paroles de grâce, portera la terreur dans les cœurs (Actes 10:36-38 ; Matthieu 12:19).

(*) L'autel sur lequel les victimes étaient consumées, était d'airain (Exode 27:1-8).

« Il avait », dit encore Jean, « dans sa main droite sept étoiles ». Plus loin, nous apprenons que ces sept étoiles sont « les anges des sept assemblées ». Ce sont ceux qui, à cause de la position qu'ils occupent dans les assemblées, les représentent devant Dieu (*). Ils ont à y répandre la lumière que Dieu leur a donnée. Le Seigneur les tient dans sa main, car c'est à Lui, non à un homme, si excellent soit-il, qu'appartient l'autorité dans les assemblées. « De sa bouche sortait une épée aiguë à deux tranchants » (Hébreux 4:12 ; Éphésiens 6:17), c'est la parole du Seigneur qui est ainsi désignée ; sa parole qui atteint et pénètre jusqu'au fond de la conscience du pécheur ; sa parole qui combat et

réduit à néant les ennemis de la vérité ; sa parole qui, dans le jugement des rebelles à la fin, les frappera de mort.

(*) Une étoile désigne quelqu'un qui occupe une position élevée, d'où il est responsable de répandre la lumière qu'il a reçue (Ésaïe 14:12-14 ; Daniel 12:3 ; Apocalypse 9:1-2).

« Et son visage [était] comme le soleil quand il luit dans sa force ». C'est le dernier trait. Il nous montre le Seigneur revêtu de l'autorité suprême dont le soleil est toujours l'emblème. C'est l'autorité dont il sera revêtu lorsque son royaume sera établi, qu'à son nom se ploiera « tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux, et que toute langue confessera que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Philippiens 2:10-11), et que l'éclat de sa gloire brillera aux yeux de tous. C'est ainsi que, sur la sainte montagne, Pierre, Jacques et Jean l'avaient déjà contemplé, tel qu'il sera dans son royaume, quand il fut transfiguré devant eux, que son visage resplendit comme le soleil, et que ses vêtements devinrent blancs comme la lumière (Matthieu 16:28 ; 17:2).

Tel apparut le Seigneur à Jean, le disciple bien-aimé, avant de lui donner les messages pour les sept assemblées. Quel effet cette vue glorieuse produisit-elle sur le disciple de Jésus ? Quel œil peut supporter l'éclat de la gloire dont Dieu a revêtu son Fils bien-aimé comme homme ressuscité et qu'il a établi pour être Juge ? Quelle oreille humaine peut entendre sans être frappée de terreur la voix de Celui qui va venir prononcer la sentence contre les méchants ? (Daniel 10:9). Aussi lorsque Jean vit le Seigneur dans cette gloire — Celui qu'il avait connu humble et débonnaire sur la terre — il tomba à ses pieds comme mort. Mais le Seigneur ne voulut pas laisser son cher disciple sous cette impression de crainte. Il mit sa main droite sur lui, cette main dont l'attouchement guérissait autrefois les malades, et prononça ces paroles bénies qui montraient qu'il était toujours le même Jésus, qui aime les siens d'un amour qui chasse la crainte : « Ne crains point » (*). Et il a le droit et le pouvoir de chasser la crainte du cœur de l'homme pécheur et de le vivifier, car, dit-il à Jean, « moi, je suis le premier et le dernier, et le vivant ». C'est-à-dire que c'est Lui qui est l'auteur de toutes choses et pour qui elles ont été faites ; le Vivant est Celui en qui réside la vie et duquel toute vie découle. Cela ne proclame-t-il pas qu'il est Dieu ? Oui, nous ne saurions trop le répéter et le mettre dans nos cœurs : Jésus est Dieu. Comme Jean le dit dans l'évangile : « La Parole était Dieu » (Jean 1:1, 14). Et c'est Lui, la Parole, qui est devenu chair ; il a été un homme qui a habité parmi nous et est mort pour nous. C'est ce que le Seigneur fait comprendre à Jean, car il ajoute : « Et j'ai été mort ; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles ; et je tiens les clefs de la mort et du hadès ». Retenons bien cela : Celui qui est le Dieu vivant, qui possède la vie en Lui-même, le Créateur de toutes choses, est devenu un homme pour passer par la mort : « J'ai été mort », dit-il. Nous avons là l'humanité du Seigneur Jésus. Il rappelle sa mort, parce que si alors Satan semblait avoir vaincu, en réalité la mort de Jésus lui brisait la tête et annulait sa puissance. Mais comme homme aussi, Jésus est sorti des liens de la mort ; il l'a vaincue, étant ressuscité par la puissance de Dieu, et il est vivant à toujours comme Homme ressuscité et glorifié. Et à Lui appartient la puissance sur la mort et le hadès, c'est-à-dire le lieu invisible où vont les âmes de ceux qui délogent. Un jour, en vertu de cette puissance, il ressuscitera les morts, ceux qui se sont endormis en Lui, aussi bien que ceux qui seront morts sans Lui. Mais quelle différence ! Les uns pour la vie heureuse auprès de Dieu, les autres pour le jugement et la condamnation éternelle (Jean 5:28-29).

(*) C'est la parole qu'il dit à Pierre pour ôter le trouble de sa conscience réveillée par le sentiment de ses péchés (Luc 5:10) ; c'est aussi ce qu'il dit à Paul pour l'encourager dans son labeur et ses combats à Corinthe (Actes 18:9).

Voilà la Personne glorieuse que Jean contempla : le Fils de l'homme, mais le vrai Dieu en même temps ; Celui qui a été mort, mais qui vit à jamais, et qui dans son abaissement n'a jamais cessé d'être le Vivant.

Examinons maintenant les messages que Jésus donna à son serviteur pour les sept assemblées.

Ephèse, Smyrne et Pergame

Lorsque Jean qui, à la vue de la glorieuse personne du Christ, était tombé à ses pieds comme mort, eut été ranimé par l'attouchement de la main bénie et par les paroles de grâce du Seigneur, Jésus lui dit : « Écris les choses que tu as vues, et les choses qui sont, et les choses qui doivent arriver après celles-ci ».

Les choses que Jean avait vues, c'était Christ dans sa gloire comme Juge ; celles qui sont, c'est ce qui se rapporte à l'Église, et elles durent encore et dureront jusqu'au retour du Seigneur pour chercher les saints ; celles qui doivent arriver après celles-ci, sont des événements qui auront lieu ensuite sur la terre jusqu'à l'apparition en gloire du Seigneur Jésus Christ.

Après cela, le Seigneur fait écrire par Jean des lettres aux « anges », c'est-à-dire à ceux qui représentaient devant Lui les sept églises d'Asie. Rappelons-nous que ces églises, ou plutôt l'état dans lequel le Seigneur les voit, représentent divers états successifs de l'Assemblée universelle sur la terre.

À chacune de ces assemblées, le Seigneur se présente sous des traits particuliers, en rapport avec leur état. Il indique qu'il en a pris connaissance par ces mots expressifs : « Je connais tes œuvres », ou bien encore : « Je connais ta tribulation », ou : « Je sais où tu habites ». Quelle chose solennelle que d'avoir affaire à Celui auquel rien n'échappe, ni le bien, ni le mal !

Ensuite le Seigneur reconnaît et indique le bien qui se trouve en chacune des assemblées, mais il signale aussi le mal qu'il y voit, et d'après cela il distribue à chacun le blâme ou la répréhension, l'exhortation ou l'encouragement. Pour deux d'entre elles, il n'a point de paroles de reproche : c'est Smyrne dans la tribulation, et Philadelphie dans la faiblesse. Toutes deux ont été fidèles.

Puis Jésus exhorte *celui* qui a des oreilles à écouter ce que l'Esprit dit aux assemblées. Cela par conséquent concerne individuellement chacun de nous. Et enfin, à ceux qui auront vaincu, c'est-à-dire qui seront restés fidèles au milieu des difficultés, des pièges et des combats, le Seigneur donne les promesses les plus encourageantes (*).

(*) Dans les épîtres aux quatre dernières assemblées, l'exhortation à écouter suit la promesse au vainqueur. C'est que, dans les trois premières, l'exhortation est pour tous dans l'ensemble de l'Église, et dans les dernières, « celui qui écoute » est à part de l'ensemble.

Ephèse

La première assemblée à laquelle le Seigneur s'adresse, est celle d'*Éphèse*. Il se présente à elle comme ayant l'autorité suprême dans l'Église et y prenant connaissance de toutes choses. Il avait beaucoup de choses à louer en elle, de ces choses qui montrent la piété, la fidélité et le dévouement. « Je connais tes œuvres », dit-il, « et ton travail, et ta patience, et que tu ne peux supporter les méchants ; et tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres et ne le sont pas, et tu les as trouvés menteurs ; et tu as patience, et tu as supporté des afflictions pour mon nom, et tu ne t'es pas lassé ». À cela, le Seigneur ajoute plus loin : « Tu as ceci, que tu hais les œuvres des Nicolaites (ceux qui faisaient de la grâce un prétexte pour pécher), lesquelles moi aussi je hais ». Quel beau tableau de l'état d'une église ! Que manquait-il donc à ces chrétiens ? Ah ! l'œil scrutateur du Seigneur va bien au delà des œuvres qui se voient. Il sonde le cœur, ce qu'il veut c'est le cœur, les affections, et c'est le cœur qui faisait défaut à Éphèse. « J'ai contre toi », dit Jésus, « que tu as abandonné ton premier amour ». Voilà ce qui leur faisait défaut, et c'était bien grave. L'apôtre Paul écrivait aux Corinthiens : « Quand je distribuerais en aliments tous mes biens, et que je livrerais mon corps afin que je fusse brûlé, mais que je n'aie pas l'amour, cela ne me profite de rien » (1 Corinthiens 13:3). Eh bien, tel était l'état intérieur à Éphèse, et c'était le grand mal, le premier pas dans le déclin et vers la chute.

« Christ a aimé l'Assemblée » (Éphésiens 5:25), et n'est-il pas juste de l'aimer en retour ? C'est ce que son cœur désire de nous, et, sans cela, les plus belles œuvres ne le satisfont pas. La gravité de cet état nous est montrée par l'exhortation du Seigneur : « Souviens-toi ... d'où tu es déchu, et repens-toi, et fais les premières œuvres », c'est-à-dire les œuvres qui étaient le fruit de l'amour. À cela le Seigneur ajoute une menace bien propre à faire réfléchir : « Autrement, je viens à toi et j'ôterai ta lampe de son lieu, à moins que tu ne te repentes ». Cela veut dire que l'église cesserait d'être reconnue du Seigneur, qu'elle ne serait plus un témoignage pour Lui dans le monde.

Mais à quel moment de l'histoire de l'Église s'applique ce qui est dit à Éphèse ? C'est à l'époque qui avait déjà commencé quand Paul vivait encore, alors qu'il écrivait : « Tous cherchent leurs propres intérêts, non pas ceux de Jésus Christ » (Philippiens 2:21). Et à la fin de sa carrière : « Tous ceux qui sont en Asie... se sont détournés de moi » (2 Timothée 1:15). Le mal s'était accentué quand Jean eut ses visions, et le Seigneur dut donner à l'Église un sérieux avertissement. Et cet avertissement a toujours sa valeur pour nous. La racine de tout le mal qui a amené la ruine de l'Église, est l'abandon du premier amour, et la conséquence sera que, dans un temps peut-être bien rapproché de nous, la lampe sera ôtée, l'Église sera rejetée. Ainsi, la première période de l'histoire de l'Église est caractérisée par un état extérieur de piété, de fidélité et de zèle, que le Seigneur reconnaît, mais au fond il y a l'abandon du premier amour, de ce qui est le seul vrai ressort des œuvres selon Dieu.

Le Seigneur termine en s'adressant au vainqueur, c'est-à-dire à celui qui aura conservé dans son cœur « le premier amour », à celui pour qui le Seigneur Jésus n'aura pas cessé d'être le suprême et unique objet de ses affections. Il lui promet ce qu'il y a de plus précieux pour un cœur qui aime, c'est la jouissance de la présence et de l'amour de la personne aimée. « À celui qui vaincra », dit Jésus, « je lui donnerai de manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu ». Là il n'y aura plus de chute, ni de ruine, ni de déclin dans l'amour. Tout y sera parfait à toujours. Demandons d'être gardés dans l'amour de Jésus, et nous jouirons dans l'éternité de la vie et des délices du paradis de Dieu.

Smyrne

La seconde époque dans l'histoire de l'Église nous est montrée dans l'assemblée de Smyrne. C'est la période des persécutions que le Seigneur permet pour ramener les cœurs à Lui par l'affliction. Mais pour encourager ses saints dans la souffrance, il se présente d'abord à eux dans le caractère divin : « Voici ce que dit le premier et le dernier », c'était leur dire : « Le Seigneur en qui vous croyez et pour qui vous souffrez, est le Dieu Tout-Puissant d'éternité, ayez bon courage ». Puis il leur rappelle qu'il a été un homme sur la terre, et que comme tel, Lui aussi a souffert la tribulation et la mort, mais qu'il est maintenant vivant : « qui a été mort et a repris vie ». Quelle consolation pour les pauvres chrétiens dans l'épreuve ! « Car si nous souffrons, nous régnerons aussi avec lui ».

Et voici ce que dit le Seigneur à ces saints de Smyrne : « Je connais ta tribulation, et ta pauvreté (mais tu es riche), et l'outrage de ceux qui se disent être Juifs ; et ils ne le sont pas, mais ils sont la synagogue de Satan ». Nous voyons ce qu'ils avaient à endurer : la tribulation, c'est-à-dire la persécution, et nous avons déjà pu voir précédemment, combien terribles les souffrances de la persécution pouvaient être. Nous en aurons encore des exemples. Ensuite c'étaient les peines, les privations et le mépris qui s'attachent à la pauvreté. Et comme nous l'avons vu en particulier dans l'histoire de Paul, c'étaient les Juifs, ceux qui se vantaient d'être le peuple de Dieu, qui étaient les plus acharnés après les chrétiens (1 Thessaloniens 2:14-16). Mais quelle consolation pour les persécutés ! Le Seigneur connaissait tout ce qu'ils souffraient ; son regard était sur eux, et son cœur sympathisait avec eux. Au milieu de leurs souffrances, de leurs privations et des outrages déversés sur eux, Jésus était avec eux pour les soutenir. Ils étaient ainsi riches d'une richesse que nul ne pouvait leur ravir, riches des richesses éternelles de Dieu (lire Romains 8:17-18, 35-37).

Déjà du temps de Jean, les chrétiens avaient souffert, mais leurs tribulations n'étaient pas finies ; le Seigneur leur en annonçait d'autres. « Ne crains en aucune manière », dit-il, « les choses que tu vas souffrir. Voici, le diable va jeter quelques-uns d'entre vous en prison, afin que vous soyez éprouvés : et vous aurez une tribulation de dix jours ». On voit ici quel est celui qui était derrière les persécuteurs et les faisait agir. C'était le diable, l'adversaire de Christ, celui qui est meurtrier dès le commencement. Il rôdait comme un lion rugissant pour dévorer les chrétiens (1 Pierre 5:8), mais de la part de Dieu qui permettait ces souffrances, c'était l'épreuve de leur foi et de leur amour pour Christ, et c'était destiné à rattacher leurs cœurs à ce précieux Sauveur (1 Pierre 1:6-9). Et d'un autre côté, le Seigneur, qui tient tout entre ses mains, leur annonce que leur épreuve sera limitée : « Vous aurez une tribulation de dix jours ». On a pensé que ces dix jours désignaient les dix grandes persécutions générales qui sévirent contre les chrétiens, jusqu'au règne de l'empereur Constantin. Nous en reparlerons, si le Seigneur le permet. Mais ce qui est précieux, c'est de voir que Jésus tient tout entre ses mains et que même les souffrances qu'endurent les siens sont pour leur bien.

On peut avoir à souffrir jusqu'à la mort, et combien de milliers et de milliers de saints l'ont endurée après des tortures sans nom ! Mais ce qui est devant le chrétien, ce qui soutenait les martyrs dans leurs souffrances et illuminait leur mort, c'était la perspective de la couronne de vie, d'une vie glorieuse et éternelle avec leur bien-aimé Sauveur. « Celui qui vaincra », dit Jésus, « n'aura point à souffrir de la seconde mort » (Voir Apocalypse 20:4-6).

Après avoir encouragé l'assemblée qui était à Smyrne et dont l'état figure la période des persécutions que traversa l'Église chrétienne, le Seigneur s'adresse à l'assemblée qui était à *Pergame*.

Pergame

« Et à l'ange de l'assemblée qui est à Pergame, écris : Voici ce que dit celui qui a l'épée aiguë à deux tranchants ». L'épée aiguë qui sort de la bouche du Seigneur est sa parole (Hébreux 4:12), soit qu'elle pénètre et juge le cœur et la conscience, soit qu'elle combatte les ennemis de la vérité, soit qu'elle frappe de mort les rebelles. Ici, le Seigneur se montre armé de cette épée, parce qu'à Pergame il y avait des personnes qui enseignaient des erreurs, et auxquelles il fallait s'opposer. Et l'arme du chrétien pour combattre l'erreur, c'est « l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu » (Éphésiens 6:17).

Le Seigneur dit ensuite : « Je sais où tu habites, là où est le trône de Satan ». Non seulement le Seigneur connaît les œuvres que l'on fait, mais il sait où l'on habite, dans quel milieu on se trouve, avec quelle société on est mêlé. Et c'est une chose sérieuse. Habiter, ce n'est pas passer, c'est rester. Et l'Église *habitait* où était le trône de Satan ! C'est le milieu où elle restait. Satan a donc un trône, une autorité ; il gouverne donc. Et où est-il dressé, ce trône ? Dans le monde. Satan est « le chef de ce monde », a dit le Seigneur. Le monde a chassé Christ et l'a mis à mort, et depuis ce moment, Satan gouverne le monde (Jean 16:11 ; 14:30). Il le domine par le moyen des convoitises et des passions (1 Jean 2:16 ; Éphésiens 2:2-3). Or le chrétien n'est pas du monde (Jean 17:14 ; 15:19), comme Christ n'en est pas. Il doit traverser ce monde comme un étranger et non pas y habiter. C'était donc une position fâcheuse et une mauvaise chose pour l'église de Pergame, que d'habiter où était le trône de Satan ; elle se trouvait ainsi associée au monde.

Mais le Seigneur pouvait aussi reconnaître quelque chose de louable à Pergame : « Et tu tiens ferme mon nom, et tu n'as pas renié ma foi, même dans les jours dans lesquels Antipas était mon fidèle témoin, qui a été mis à mort parmi vous, là où Satan habite ». Le nom du Seigneur exprime tout ce qu'il est dans sa Personne adorable — vrai Dieu et véritablement homme ; le Fils unique et éternel de Dieu, et le Sauveur. Tenir ferme son nom, c'est garder dans son cœur et confesser de bouche tout ce qu'il est. Ne pas renier la foi, c'est demeurer fidèle aux enseignements de la Parole. C'est ce que

l'église de Pergame avait fait, même dans la persécution où Antipas avait donné sa vie en témoignage pour le Seigneur. Qui était Antipas ? Nous ne savons rien de plus sur son compte, mais quel glorieux titre Jésus lui donne : « *Mon fidèle témoin !* » Le Seigneur le connaissait, c'était assez. Il fut mis à mort pour Christ, et Christ lui a donné « la couronne de vie ». Pussions-nous aussi, dans notre faible mesure, être un fidèle témoin du Seigneur !

Mais remarquons que le Seigneur répète : « parmi vous, là où Satan habite ». Il veut appeler l'attention de l'Église sur sa dangereuse position. L'Église habitait là où Satan habitait aussi. C'était parmi eux. Quel danger que ce contact !

Aussi le Seigneur trouve-t-il des choses très répréhensibles à Pergame. « J'ai quelques choses contre toi », dit-il, « c'est que tu as là des gens qui tiennent la doctrine de Balaam, lequel enseignait à Balac à jeter une pierre d'achoppement devant les fils d'Israël, pour qu'ils mangeassent des choses sacrifiées aux idoles et qu'ils commissent la fornication. Ainsi tu en as, toi aussi, qui tiennent la doctrine des Nicolaïtes pareillement ».

Nous savons qui était Balaam. C'était un homme qui prétendait à la qualité de prophète, et qui avait une certaine connaissance de Dieu, mais dont le cœur était rempli de l'amour de l'argent (2 Pierre 2:15). Pour un gain, il s'était mis au service de Balac, afin de maudire les enfants d'Israël. Mais Dieu ne le lui permit pas ; au contraire, il fut forcé de bénir ce peuple. Que fit-il alors ? Il donna à Balac le conseil d'entraîner les Israélites dans des fêtes païennes, de se mêler avec le monde, afin d'attirer sur eux le jugement de Dieu. Voilà ce que le Seigneur voyait dans l'église de Pergame : de faux docteurs, semblables au faux prophète, qui enseignaient aux chrétiens à s'associer au monde, et dont les doctrines tendaient à rétablir l'idolâtrie sous une forme nouvelle.

En même temps, d'autres personnes, dans cette Église, tenaient la doctrine des Nicolaïtes dont le Seigneur haïssait les œuvres. C'étaient, sans doute, ceux dont parle Jude dans son épître, en disant que « certains hommes se sont glissés parmi les fidèles... qui changent la grâce de notre Dieu en dissolution » (vers. 4), gens qui faisaient de la grâce un prétexte pour pécher impunément. On tolérait de telles gens, on les recevait même dans les festins et les agapes (Jude 12 ; 2 Pierre 2:13). L'Église s'était associée au monde, et il n'y avait plus de séparation d'avec le mal ; triste résultat du fait d'habiter là où Satan habite.

Mais le Seigneur avait l'œil sur ce fâcheux état de choses, et voilà pourquoi il adresse à l'Église un sérieux avertissement : « Repens-toi donc ; autrement je viens à toi promptement, et je combattrai contre eux par l'épée de ma bouche ». Comprendons ce que veut dire ce « *repens-toi* ». Le bien qui se trouvait à Pergame n'excusait pas le mal que l'on avait laissé s'introduire. On ne peut racheter le mal par le bien. L'ange de l'assemblée n'aurait pas pu se justifier, en disant : « Mais tu vois, Seigneur, j'ai tenu ferme ton nom, et je n'ai pas renié ta foi », ni non plus : « Ce n'est pas ma faute si je suis dans le monde, il faut bien y vivre » ; ni non plus : « Si des gens enseignent de mauvaises doctrines, je n'y puis rien ». Non ; rien ne nous excuse de faire le mal, et si nous y avons été entraînés, il faut écouter le Seigneur et se repentir, c'est-à-dire juger tout ce mal et s'en détourner. L'ange devait cesser d'*habiter* où Satan avait son trône, rompre avec le monde, reprendre sa position d'étranger ici-bas, et repousser résolument les faux docteurs et leurs enseignements. Voilà ce que veut dire : « *Repens-toi* ». Et comment le pouvons-nous ? Par la Parole, parce que, quand elle demeure en nous, nous sommes forts, et rendus capables de vaincre le méchant et d'échapper au monde (1 Jean 2:14-16 ; 5:4-5). Et si l'on ne se repent pas, alors le Seigneur prend lui-même en main l'épée du jugement. Cela nous regarde aussi, car le Seigneur dit : « Que *celui qui a des oreilles* écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées ».

Celui qui écoute la voix de l'Esprit et s'y attache, sera vainqueur, et voici ce que le Seigneur lui promet : « À celui qui vaincra, je lui donnerai de la manne cachée, et je lui donnerai un caillou blanc, et, sur le caillou, un nouveau nom écrit, que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit ».

Rappelons-nous que la manne était le pain que Dieu envoyait du ciel pour nourrir son peuple dans le désert. Mais la manne qui nourrissait le corps, n'était qu'une figure d'un pain bien plus excellent, du pain de l'âme, je veux dire de Christ. Il disait Lui-même : « Moïse ne vous a pas donné le pain qui vient du ciel, mais mon Père vous donne le véritable pain qui vient du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel, et qui donne la vie au monde... Moi, je suis le pain de vie ». « Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement » (Jean 6:32-35,48, 51). La *manne cachée* était celle que, par l'ordre de Dieu, on avait mise dans une cruche d'or et que l'on gardait dans le sanctuaire devant Dieu, en souvenir de ses soins dans le désert (Hébreux 9:4 ; Exode 16:33-34). Christ, le pain de vie, est maintenant dans le ciel, dont le sanctuaire était la figure. Il est auprès de Dieu, caché à la vue du monde. Mais c'est le même Christ qui était sur la terre, et en pensant à tout ce qu'il était ici-bas, en bonté, en douceur, en pureté, en humilité, en patience, en amour, en le goûtant, nos cœurs sont nourris et fortifiés, et c'est bien là ce qu'il faut pour vaincre le monde. Un combattant a besoin de nourriture. Voulez-vous être un bon soldat de Jésus Christ ? Nourrissez-vous de Lui.

Et qu'est-ce que le caillou blanc ? Dans certaines élections en Grèce, on écrivait sur un caillou blanc le nom de celui à qui l'on donnait son suffrage. Le caillou blanc est donc un signe secret de l'approbation du Seigneur. Paul n'avait-il pas cette approbation, quand il pouvait dire : « Je sais qui j'ai cru... Le Seigneur s'est tenu près de moi » ? Oui, il est précieux d'entendre la voix secrète du Seigneur nous dire : « Cela va bien ». Il ne peut approuver que celui qui combat et vainc pour son nom.

Quant à « un nouveau nom », n'est-ce pas ce qui indique quelque chose d'intime dans les affections du Seigneur pour nous ? Quand nous aimons quelqu'un, ne lui donnons nous pas souvent un nom qui nous est doux et que nous réservons pour lui seul ? Un nom que « nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit ». Voilà donc la récompense du vainqueur. Christ se donne à lui comme nourriture céleste pour le fortifier ; il lui fait part de son approbation pour l'encourager, et l'introduit dans son intimité pour réjouir son cœur. Quelle grâce ! Ne voulez-vous pas être de ces vainqueurs ?

Maintenant, si l'on demande à quelle période de l'Église correspond ce qui est dit de Pergame, c'est celle qui suivit les persécutions. La dernière persécution générale, la plus terrible de toutes, eut lieu sous l'empereur Dioclétien et dura environ dix années (de l'an 303 à 312). Nous en reparlerons. Après sa mort, il y eut bien des guerres entre ceux qui aspiraient à l'empire. Ce fut Constantin qui l'emporta sur ses rivaux. Il avait toujours été favorable au christianisme et enfin l'embrassa, extérieurement du moins, car on doute s'il fut réellement converti. Depuis ce moment, les chrétiens, au lieu d'être persécutés, furent en faveur auprès du pouvoir civil, et le paganisme perdit son puissant appui. L'empereur soutint et protégea l'Église, et l'Église s'appuya sur lui. Elle avait fait alliance avec le monde. Nous aurons plus tard l'occasion de parler de tout ce qui s'introduisit ainsi au milieu d'elle ; pour le moment, continuons à écouter ce que le Seigneur, par l'Esprit, disait aux assemblées.

Thyatire

Après avoir envoyé son message à l'assemblée de Pergame, le Seigneur s'adresse à celle de *Thyatire*. Il se présente sous des traits qui conviennent merveilleusement à l'état de cette assemblée, comme nous le verrons.

« Et à l'ange de l'assemblée qui est à Thyatire, écris : Voici ce que dit le *Fils de Dieu*, qui a ses yeux comme une flamme de feu, et dont les pieds sont semblables à de l'airain brillant ». Pourquoi le

Seigneur prend-il ici ce titre de Fils de Dieu, que nous ne lui voyons pas appliqué dans le premier chapitre ? Cherchons à nous l'expliquer. Le Seigneur avait une fois posé à ses disciples cette question : « Vous, qui dites-vous que je suis ? ». Et Pierre avait répondu : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Alors le Seigneur dit : « Sur ce roc (*) je bâtirai mon *assemblée*, et les portes du hadès (c'est-à-dire la puissance de Satan et de la mort) ne prévaudront pas contre elle » (Matthieu 16-16-18). Ainsi l'Église bâtie par Christ, est fondée sur Lui, le Fils du Dieu vivant, qui, dans sa résurrection, a vaincu Satan et la mort, et par conséquent elle ne peut périr, quelles que soient les attaques de l'ennemi. Maintenant, il faut nous rappeler que l'assemblée de Thyatire était dans un état très fâcheux, représentant celui où l'Église tout entière tomba, après qu'elle se fut associée au monde. On aurait pu croire que décidément Satan avait réussi à avoir le dessus. Alors le Seigneur se présente et dit : « Je suis toujours le Fils de Dieu, et quelque triste que soit l'état extérieur de l'Église, mon Assemblée à moi, composée des vrais croyants, ne périra jamais ». Et c'est là pour les fidèles une consolation de tous les temps. Mais le mal qui se trouvait dans cette assemblée devait aussi être jugé. Voilà pourquoi le Seigneur rappelle qu'il a « les yeux comme une flamme de feu », un regard qui pénètre tout ; et « les pieds semblables à de l'airain brillant », c'est-à-dire prêts à le porter là où le jugement contre le mal doit être exécuté.

(*) La vérité que Pierre venait de confesser.

Le Seigneur dit ensuite : « Je connais tes œuvres ». Dans l'adresse à Thyatire, il est plusieurs fois question d'*œuvres*. Il y a de *mauvaises œuvres*, celles de la femme Jézabel ; de celles-là, il faut se *repentir*, c'est-à-dire les abandonner. Ensuite, il y a les *bonnes œuvres*, celles dont le Seigneur dit « mes œuvres », qui sont faites selon Christ et pour Christ. Celles-là, il faut les *garder* jusqu'à la fin. Mais le Seigneur les connaît et les pèse toutes, mauvaises et bonnes, et il dit : « Je vous donnerai à chacun selon *vos œuvres* ». Paroles bien sérieuses et propres à nous rendre vigilants et attentifs à toutes nos voies !

« Je connais tes œuvres » dit le Seigneur à l'ange, et ce qui suit peut nous faire juger de quelles œuvres il parle : « et ton amour, et ta foi, et ton service, et ta patience, et tes dernières œuvres qui dépassent les premières ». Quel beau tableau d'une vie chrétienne, n'est-ce pas ? C'est bien plus que le Seigneur n'avait dit à Éphèse, car celle-ci avait abandonné son premier amour, tandis qu'ici les dernières œuvres dépassaient les premières. Combien il serait à désirer que nous eussions cette foi, cet amour, ce dévouement et cette persévérance dans le bien en attendant le Seigneur !

Mais à qui s'appliquaient ces paroles ? Pas à tous ceux qui étaient à Thyatire assurément, car il y avait là des personnes qui vivaient dans un mal très grand, et dont les œuvres mauvaises ne pouvaient provenir de la foi et de l'amour. Elles s'appliquent donc à ceux qui désapprouvaient le mal et s'en séparaient.

Le Seigneur signale ensuite le grand mal qui constituait l'état de l'assemblée à Thyatire : « J'ai contre toi », dit-il à l'ange, « que tu laisses faire la femme Jézabel qui se dit prophétesse ; et elle enseigne et égare mes esclaves en les entraînant à commettre la fornication et à manger des choses sacrifiées aux idoles ». Déjà à Pergame, il y avait des personnes qui tenaient cette mauvaise doctrine, la doctrine de Balaam, mais ici c'était bien pis. Toutefois, avant de parler de la Jézabel de Thyatire, nous dirons un mot d'une autre personne de ce nom, dont il est question dans l'Ancien Testament. C'est dans l'histoire des rois d'Israël. Achab fut le plus méchant de ces rois, qui tous firent « ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel ». Achab mit le comble à ses péchés en prenant pour femme Jézabel, fille du roi des Sidoniens, une idolâtre méchante et cruelle. Elle poussa dans l'idolâtrie son mari, et avec lui le peuple d'Israël ; elle persécuta avec rage et fit mourir les prophètes, serviteurs de l'Éternel, et ordonna le meurtre de l'innocent Naboth (lire 1 Rois 16:30-32 ; 18:4 ; 21:22, 25). On aurait pu penser que tous les Israélites avaient été séduits, et que le culte de l'Éternel n'existait plus en Israël. Le prophète Élie lui-même le croyait. Il disait à Dieu : « Les fils d'Israël ont abandonné ton alliance, ils ont renversé tes autels et ils ont tué tes prophètes par l'épée, et je suis resté, moi seul, et

ils cherchent ma vie pour me l'ôter ». Mais l'Éternel lui répondit : « Je me suis réservé en Israël sept mille hommes... qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal » (1 Rois 19:14, 18 ; Romains 11:2-5). Ces sept mille hommes formaient ce que l'on appelle un *résidu*. Ce sont ceux qui demeurent fidèles à Dieu quand la foule s'égaré. Et c'est ce qui se trouvait à Thyatire.

La Jésabel de Thyatire était ainsi nommée par le Seigneur à cause de sa ressemblance avec la méchante femme d'Achab qui entraînait le peuple dans l'idolâtrie. Mais au lieu d'avoir des faux prophètes à ses ordres, comme la reine d'Israël, Jésabel à Thyatire, pour séduire mieux les âmes, prétendait être elle-même « prophétesse », c'est-à-dire la bouche de Dieu, parlant de sa part, et ainsi ne pouvant pas se tromper, *infaillible*, comme l'on dit. Et elle enseignait avec cette prétendue infaillibilité, de sorte que ses enseignements devaient être reçus comme venant de Dieu même. Elle mettait sa parole au niveau de celle de Dieu. De cette manière les âmes étaient aveuglées, conduites dans l'erreur et le mensonge, et ainsi détournées de Dieu, tout en croyant Lui obéir. N'est-ce pas un terrible état, provenant d'une œuvre du diable ? Au lieu d'être les esclaves de Dieu, elles devenaient les esclaves de Satan en s'associant aux idoles. L'ange de l'assemblée, ceux qui auraient dû veiller sur le troupeau, qui étaient responsables, au lieu de le réprimer, avaient laissé s'établir ce mal, et le Seigneur lui dit : « J'ai contre toi » ; Il ne peut tolérer le mal.

Le Seigneur, comme toujours, avait montré sa patience : « Je lui ai donné du temps afin qu'elle se repentît ; et elle *ne veut pas* se repentir ». Que reste-t-il à faire quand, malgré les avertissements et la patience du Seigneur, on *ne veut pas* se repentir ? Il ne reste plus que le jugement. C'est ce que le Seigneur prononce contre Jésabel. Elle sera réduite à l'impuissance ; « jetée sur un lit », dit le Seigneur, et que deviendront ses orgueilleuses prétentions ? Ceux qui se sont associés avec elle seront châtiés par « une grande tribulation », et quant à ses enfants, ceux qu'elle avait formés et nourris dans ses principes, le Seigneur dit d'eux : « Je ferai mourir de mort ses enfants ; et toutes les assemblées connaîtront que c'est moi qui sonde les reins et les cœurs ; et je vous donnerai à chacun selon vos œuvres ». Oui, le jugement terrible qui atteindra Jésabel montrera que le Seigneur connaît les pensées et les sentiments des cœurs, qu'il fait justice des vaines prétentions, et qu'on ne saurait Lui en imposer par de beaux dehors de religion : Il rend à chacun selon ses œuvres qu'il connaît.

Après avoir prononcé le jugement de Jésabel, de ceux qui se sont joints à elle et de ses enfants, le Seigneur s'adresse à une autre classe de personnes. Ce n'est pas à l'ange qu'il parle, car l'ange représente toute l'Église, et il a laissé faire Jésabel. Le Seigneur parle à un ensemble de personnes qu'il considère en dehors de ce mauvais état — à un *résidu*. Il leur dit : « Mais à vous je dis, aux autres... qui n'ont pas cette doctrine, qui n'ont pas connu les profondeurs de Satan, comme ils disent ». Le Seigneur, dont les yeux sont comme une flamme de feu, discerne à Thyatire tous ceux qui n'ont pas la doctrine de Jésabel, qui ne la reconnaissent pas comme prophétesse, et repoussent ses enseignements que le Seigneur nomme « les profondeurs de Satan ». En effet, qu'est-ce qui montre mieux la profondeur de la ruse de Satan, que de vouloir allier le christianisme à l'idolâtrie, sous la prétention que c'est un enseignement de Dieu ? Peut-être que ceux qui, à Thyatire, refusaient une telle doctrine, étaient en petit nombre, et étaient méprisés et outragés par ceux qui se vantaient d'être l'Église. Mais qu'importe ? Le Seigneur les connaissait et les approuvait : c'est là le point capital pour eux, comme pour nous.

Que dit le Seigneur à ces fidèles ? « Je ne vous impose pas d'autre charge », je ne demande de vous rien de plus que de vous tenir à part de la doctrine impure de Jésabel ; « mais seulement, ce que vous avez, tenez-le ferme jusqu'à ce que je vienne ». Ils n'avaient peut-être pas beaucoup de connaissances, pas de grandes lumières sur la Parole, mais ce qu'ils avaient leur suffisait pour discerner l'affreuse doctrine de Jésabel, ses prétentions et l'idolâtrie, et pour s'en séparer. Ils n'avaient qu'à tenir ferme dans leurs cœurs, jusqu'au retour de Christ.

C'est la première fois que ce retour de Christ est mentionné dans les épîtres aux assemblées. Cela nous montre que l'état de ces assemblées nous dépeint bien les états successifs par où passe l'Église entière. Les trois états décrits dans Éphèse, Smyrne et Pergame, aboutissent à Thyatire. Mais l'état décrit dans cette dernière dure jusqu'à la fin, jusqu'au retour du Seigneur. Mais quelle période dans l'histoire de l'Église représente donc Thyatire ? Celle qui suit l'époque où l'Église s'est associée au monde sous les empereurs chrétiens. Voyons maintenant les promesses magnifiques faites au vainqueur.

Voici ce que dit le Seigneur : « Et celui qui vaincra, et celui qui gardera mes œuvres jusqu'à la fin, — je lui donnerai autorité sur les nations ; et il les paîtra avec une verge de fer, comme sont brisés les vases de poterie, selon que moi aussi j'ai reçu de mon Père ; et je lui donnerai l'étoile du matin ».

Les premières paroles du Seigneur sont bien frappantes : « Celui qui vaincra ». Une victoire suppose un combat et par conséquent un ennemi, n'est-ce pas ? Quel est l'ennemi qu'il faut vaincre ? C'est Satan, l'ennemi déclaré de Christ et de ses saints. Il a été vaincu deux fois par le Seigneur, au désert d'abord, puis en Gethsémané et sur la croix, et après sa victoire, Jésus ressuscité est monté au ciel et s'est assis sur le trône de son Père. Et maintenant, Satan s'attaque à ceux qui appartiennent au Seigneur Jésus. Il les combat de toutes sortes de manières et avec toutes sortes d'armes, et il s'agit pour nous de le vaincre à la suite de notre grand capitaine.

Voyez-le à Éphèse ; il réussit à endormir les chrétiens dans le sentiment que tout allait bien, et ils perdent leur premier amour. À Smyrne, il use de violence, et excite le monde à persécuter les fidèles ; à Pergame, il se sert du monde et des faux docteurs pour les séduire ; tandis qu'à Thyatire, ce sont les ruses, les mensonges et les séductions de Jézabel qu'il emploie pour faire tomber les chrétiens dans l'idolâtrie. Contre tout cela, il fallait combattre et vaincre en restant fermement attaché à Christ.

Or tout chrétien a à combattre et à être vainqueur. Du moment que vous êtes à Christ, Satan ne peut, ni ne veut vous laisser tranquilles. Il cherchera à vous endormir, en vous faisant croire que vous êtes bien assez religieux, en vous rendant satisfait de vous-même, puisque vous priez, que vous lisez la Bible et que vous allez à des réunions chrétiennes. Il s'efforcera de faire en sorte que vous vous reposiez sur ce que vous faites et non sur Christ, et votre premier amour se refroidira. C'est ce que Satan veut ; car si Christ n'a plus toute la place dans votre cœur, qui l'occupera ? Il s'agit donc de combattre et vaincre, en restant aux pieds du Seigneur, comme Marie.

Satan essayera aussi de vous effrayer en excitant le monde contre vous. Vos compagnons ou compagnes, vos amis, ceux qui vous entourent, se moqueront de vous, vous tourneront le dos en vous donnant des noms de mépris. Il faut combattre et vaincre par la patience et la douceur (lire 1 Pierre 3:14-16). L'ennemi vous attaquera par le moyen du monde et de ses plaisirs. Si vous êtes jeune, il vous dira : « Quand on est jeune, il faut bien s'amuser un peu on a besoin de quelques distractions ; quel mal y a-t-il dans telle ou telle société ? ». Voilà ce que Satan suggérera à votre cœur naturel qui n'est, hélas ! que trop prompt à l'écouter. Résistez-lui par ces paroles : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde » (1 Jean 2:15). Il se peut même que Satan cherche à vous séduire par certaines formes religieuses qui agissent sur les sens et les sentiments, et qui les excitent. Prenez-y garde ; ne vous attachez qu'à ce que la parole de Dieu approuve d'une manière positive. Vous voyez donc que la vie, pour le fidèle disciple du Seigneur, est un combat incessant, qu'il soit un jeune Timothée ou un Paul âgé. C'est pourquoi nous sommes exhortés à revêtir toute l'armure de Dieu qu'il nous a préparée Lui-même, et à combattre comme de bons soldats de Jésus Christ, sous son drapeau à Lui, et sous nul autre (lire 2 Timothée 2:3-6). Et il ne faut pas nous décourager, ni nous lasser, mais garder les œuvres du Seigneur « jusqu'à la fin », c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il vienne, afin de pouvoir dire avec Paul, le vaillant combattant : « J'ai combattu le bon combat, ... j'ai gardé la foi : désormais m'est réservée la couronne de justice, que le Seigneur

juste juge me donnera dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition » (2 Timothée 4:7-8).

Ces dernières paroles me conduisent à un autre point. Dans les armées de la terre, on décerne des récompenses à ceux qui ont bien combattu. Il y a des croix, des médailles, des mentions de courage, des places d'honneur. Le Seigneur Jésus Christ, notre grand capitaine, a aussi des récompenses pour ses soldats. Lui qui a combattu et vaincu le premier, est couronné de gloire et d'honneur ; son front est ceint de plusieurs diadèmes ; il est assis sur le trône du Père ; toutes choses Lui sont assujetties. Pour les siens, il a une couronne de justice, une couronne inflétrissable de gloire, une couronne de vie. Nous avons vu qu'à Éphèse, le vainqueur aura le privilège de manger de l'arbre de vie au paradis de Dieu, et qu'à Pergame, il reçoit une marque particulière de l'approbation du grand Chef du salut. Ainsi, le Seigneur est riche en dons pour ceux qui luttent et remportent la victoire.

Occupons-nous maintenant des récompenses que le Seigneur promet au vainqueur à Thyatire. Il dit deux fois : « Je donnerai » ; vous voyez que la récompense est double. La première est : « Je lui donnerai autorité sur les nations ; et il les paîtra avec une verge de fer, comme ont brisés les vases de poterie, selon que moi aussi j'ai reçu de mon Père ». Pour bien comprendre ce que dit ici le Seigneur, lisons ce que Dieu dit dans le Psaume 2, aux versets 7 à 9. L'Éternel s'adresse à Christ et dit : « Tu es mon Fils ; aujourd'hui, je t'ai engendré » Ces paroles se rapportent à la naissance du Seigneur dans ce monde. Ensuite, Dieu continue : « Demande-moi, et je te donnerai les nations pour ton héritage, et, pour ta possession les bouts de la terre ». Maintenant, le Seigneur Jésus a été rejeté et par les Juifs et par les nations, et son royaume n'est pas de ce monde (Jean 18:36). Dieu l'a élevé au ciel dans la gloire, et de là le Seigneur Jésus rassemble l'Église, son peuple céleste. Mais le temps va venir où il demandera l'héritage terrestre qui Lui revient, et Dieu Lui donnera les nations. Après de grands jugements, « le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ » sera établi et « il régnera aux siècles des siècles » (Apocalypse 11:15).

L'autorité que le Seigneur exercera sera irrésistible. Dieu dit : « Tu les briseras avec un sceptre de fer ; comme un vase de potier tu les mettras en pièces ». Imaginez un homme armé d'une barre de fer et frappant sur un vase de poterie. Celui-ci pourra-t-il résister ? Non, n'est-ce pas ? Un seul coup le mettra en pièces. Eh bien, il en sera de même, quand le Seigneur prendra sa grande puissance et entrera dans son règne (Apocalypse 11:17). Les nations s'irriteront et se soulèveront contre Lui. Avec leurs rois et leurs princes, elles diront, en parlant de l'Éternel et de son Oint : « Rompons leurs liens, et jetons loin de nous leurs cordes ». Ce sera le temps de la grande révolte des hommes contre Dieu, et déjà elle a commencé. Mais le Seigneur se rira de leurs vains efforts ; il leur parlera dans sa colère et détruira ces misérables vases de terre (Apocalypse 19:11-21). Ensuite, il établira ici-bas son règne de justice et de paix. Satan sera lié et la terre sera bénie. Mais ce sera toujours la justice qui régnera. Et, nous le savons, la justice est inflexible comme une barre de fer, et si, sous le règne du Seigneur, quelqu'un tente de s'élever contre son autorité, il sera brisé. C'est là le royaume que Christ a reçu de son Père.

Nous comprenons maintenant le sens de la première récompense donnée au vainqueur à Thyatire. Il sera associé à son glorieux Chef dans son royaume. Après avoir combattu à sa suite, il régnera avec Lui (2 Timothée 2:12). Les saints jugeront le monde. Ici-bas, ils sont un petit troupeau, faible, méprisé, souvent persécuté, mais le Seigneur a dit : « Ne crains pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume » (Luc 12:32). Les saints ne l'ont pas encore, mais quand Christ viendra prendre possession de son héritage, ils sortiront du ciel à sa suite (Apocalypse 19:14), et, après la victoire, ils hériteront avec Lui et régneront aux siècles des siècles (Apocalypse 22:5). Quelle perspective glorieuse ! Ne vaut-il pas la peine, pour un si grand prix, de souffrir, de combattre et de vaincre, coûte que coûte ?

Mais il y a une seconde récompense infiniment plus précieuse pour le vainqueur. Elle est pour son cœur. L'apôtre disait à Timothée : « Nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les affaires de la vie, afin qu'il *plaise* à celui qui l'a enrôlé ». Dans les guerres de la terre, on a vu plus d'une fois des soldats qui ne combattaient pas seulement parce qu'il le fallait ou bien pour la gloire, mais par dévouement pour un chef, un général ou un empereur, qu'ils aimaient. Lui plaire, mourir pour lui, voilà ce qu'ils avaient dans leur cœur. Et tel est le vrai combattant chrétien. Il se dit : « Christ m'a aimé ; il s'est donné pour moi. Ah ! je ne suis plus à moi-même, mais à Lui », et il combat et meurt, s'il le faut, par amour pour Christ. Tel fut Paul, tels furent les martyrs. Nul n'est un bon soldat de Christ sans l'amour. Sa bannière, sous laquelle nous marchons, c'est l'amour. Rappelons-nous cette inscription gravée sur les murs de la Tour de Londres par un de ceux qui souffrirent et moururent pour Lui : « Jésus est mon amour ». Voilà où il puisait sa force dans le combat. Puisse-t-il en être ainsi de nous !

À ceux qui aiment ainsi leur divin Chef, et qui, par amour pour Lui, combattent et vainquent, le Seigneur dit : « Je lui donnerai l'étoile du matin ». Que veut dire cela ? Nous savons quel est l'astre que l'on nomme ainsi. C'est cette brillante étoile qui, dans un ciel serein, jette ses feux peu avant le lever du soleil. Ceux-là la connaissent qui veillent, tandis que le reste des hommes est plongé dans le sommeil. Elle précède et annonce le jour ; puis, à mesure que le soleil monte, elle pâlit, et quand, arrivé sur l'horizon, il illumine tout de ses brillants rayons, elle disparaît. Pour savoir de quelle étoile du matin parle le Seigneur, écoutons ce qu'il nous dit lui-même à la fin de ce livre de l'Apocalypse : « *Je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin* » (Apocalypse 22:16). C'est donc Christ dans le ciel. Il est nommé ainsi, parce qu'avant de se lever et de briller sur le monde, comme *Soleil de justice* (Malachie 4:1, 2), avant de venir établir son règne, il se lève dans le cœur des siens qui savent qu'il va venir les chercher pour les placer avec Lui dans le ciel. Le chrétien veille, les regards tournés vers le ciel d'où il attend Jésus qu'il aime. Et cette espérance soutient et réjouit son cœur. Il se dit : « Quand viendra mon bien-aimé ? ». Et le Seigneur répond : « je viens bientôt ». Est-ce là la disposition de votre cœur, lecteur ? Attendez-vous Jésus ? C'est un merveilleux secret pour combattre et vaincre que cette pensée : « Jésus vient ». Et quand il sera venu, Lui, que vous donnera-t-il ? Il se donnera lui-même, avec tout son amour, toute sa tendresse, tout le bonheur dont il jouit dans le ciel et dont vous jouirez avec Lui. Et en attendant, il est déjà à nous, ainsi qu'il est écrit : « Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi ».

Il nous reste à voir à quelle période de l'histoire de l'Église correspond l'état que présentait l'assemblée de Thyatire. C'est l'époque qui suit celle où l'Église s'était placée sous le patronage du monde et des empereurs romains. Le Seigneur, à Pergame, avait donné cet avertissement : « *Repens-toi donc* » ; mais l'Église ne l'écouta pas, et elle se corrompit de plus en plus.

Le mal dans l'Église se développa et atteignit son plus haut degré pendant le temps qu'on appelle en histoire le Moyen Âge, et qui s'étend de la fin du 4^e siècle, à la fin du 14^e, c'est-à-dire durant environ mille années. Ce fut une époque d'épaisses ténèbres. Il y avait alors un grand corps religieux qui prétendait au nom de chrétien, et que l'on appelait *la Sainte Église catholique* ou *universelle*, la Mère des fidèles ; mais combien elle était différente de l'Église, telle que nous la voyons décrite dans les Actes et les épîtres !

La première chose qui frappe dans ce qui portait alors le nom d'Église, et qui prétendait être la vraie Épouse de Christ, est la distinction profonde faite entre le *clergé* et les *laïques*. Au commencement, comme nous le lisons dans le Nouveau Testament, dans les réunions des chrétiens, tous se trouvaient sur le même pied. Tous étaient sacrificateurs pour offrir à Dieu des sacrifices d'actions de grâces par Jésus Christ (1 Pierre 2:5). Dans ces assemblées on priait, on chantait, on rompait le pain, c'est-à-dire on célébrait la cène, et si quelque frère avait un enseignement, une exhortation ou une parole d'édification à présenter, il le faisait librement, selon ce que l'Esprit de Dieu lui donnait (1 Corinthiens 11:20-34 ; 14:26-33 ; Actes 20:7).

Il y avait bien dans les églises des *anciens* ou *surveillants*, et des *serviteurs* ou *diacres*, mais ils ne formaient ni un ordre, ni une classe à part. Les diacres ou serviteurs s'occupaient des soins à donner aux pauvres et aux nécessiteux de l'assemblée ; les anciens avaient à veiller sur le troupeau, à le paître et le nourrir, en l'enseignant et l'exhortant par le moyen de la Parole. Il y avait plusieurs anciens dans chaque assemblée, et parmi eux, il pouvait y en avoir qui étaient plus spécialement doués pour l'enseignement (1 Timothée 5:17 ; Actes 6:1-6 ; Tite 1:5). Mais si la charge des anciens et des serviteurs était un service honorable comme venant du Seigneur, ils n'avaient pas, à cause de cela, une position d'autorité sur les autres fidèles. Voyez l'exhortation que l'apôtre Pierre leur adresse : « J'exhorte les anciens qui sont parmi vous, moi qui suis ancien avec eux et témoin des souffrances de Christ, qui aussi ai part à la gloire qui va être révélée : paisez le troupeau de Dieu qui est avec vous, le surveillant, non *point par contrainte*, mais volontairement, ni pour un *gain honteux*, mais de bon gré, ni comme *dominant* sur des héritages, mais en étant les *modèles* du troupeau » (1 Pierre 5:1-3).

Tel était l'ordre primitif dans l'Église de Dieu. Mais peu à peu les choses changèrent. Dans l'assemblée d'une ville, un des anciens vint à occuper une place prééminente. Il fut l'*évêque* ou surveillant par excellence, les autres formant le presbytère ou corps des anciens ou prêtres, qui, avec l'évêque en tête, prirent entièrement en main la conduite de l'assemblée. Celle-ci bientôt ne fut plus même consultée. Ensuite l'évêque d'une ville étendit son autorité sur les assemblées avoisinantes, et ainsi se formèrent des districts spirituels ou *diocèses*. Plusieurs districts furent à leur tour soumis à l'autorité supérieure de l'évêque d'une ville plus importante. On donna à celui-ci le titre d'*archevêque* ou évêque métropolitain. Tous ceux qui étaient au-dessous des évêques et archevêques, étaient les prêtres, les diacres, les sous-diacres et acolytes ou assistants.

Tous ces fonctionnaires dans les églises furent bientôt considérés comme un *ordre* à part des fidèles et constituèrent le *clergé*, d'un mot qui veut dire *héritage*, comme s'ils eussent été l'héritage spécial de Dieu ; les autres chrétiens furent appelés *laïques*, d'un mot qui signifie le peuple. On entra dans le clergé par une consécration toute humaine, et au clergé seul, à partir des prêtres, appartenait le droit d'administrer les sacrements. Les laïques furent tenus de se soumettre au clergé, et c'est ainsi que fut mise de côté l'exhortation de l'apôtre Pierre de ne point *dominer* sur les héritages du Seigneur.

Rome étant la capitale du vaste empire romain, l'évêque de cette ville éleva la prétention d'être au dessus de tous les autres. Il se disait d'ailleurs successeur de Pierre que l'on prétendait avoir été le chef des apôtres. Peu à peu son autorité fut acceptée dans tout l'occident de l'Europe et, sous le nom de *pape*, il devint le chef absolu de ce que l'on appela la Sainte Église catholique ou universelle, composée du clergé ayant toute l'autorité spirituelle, et les laïques qui devaient croire aveuglément ce que l'Église, c'est-à-dire le clergé, leur imposait.

Quelquefois on réunissait des conciles. C'étaient des assemblées composées des évêques de toute l'église et dans lesquelles on décidait des questions touchant la foi ou la discipline. Les décisions prises étaient réputées dictées par l'Esprit Saint, et par conséquent infaillibles, c'est-à-dire sans erreur possible. Elles étaient donc obligatoires pour tous, et celui qui ne s'y soumettait pas était anathème et rejeté de l'Église. Ainsi l'Église « enseignait » comme Jézabel à Thyatire et prétendait être la bouche de Dieu. Plus tard, le pape lui-même, qui se disait *vicaire*, ou représentant de Jésus Christ sur la terre, affirma sa propre infaillibilité.

Et c'est ainsi que la soi-disant Église, de même que Jézabel, prit une autorité absolue et fit égarer les âmes de ceux qui portaient le nom de Christ. La parole de Dieu fut mise de côté et l'Église, c'est-à-dire le clergé, s'appuyant sur de prétendues traditions venues, disait-elle des apôtres et dont elle avait le dépôt, introduisit une foule de pratiques superstitieuses que non seulement la parole de Dieu n'approuve pas, mais qu'elle condamne. De peur que le peuple ne fût éclairé sur ces choses par

l'Écriture, elle prétendit avoir seule le droit de l'interpréter, et en vint finalement à en défendre la lecture aux laïques.

Le plus affreux des maux introduits dans la chrétienté, fut *l'idolâtrie*. Non pas que l'on rétablît le culte de Jupiter, de Junon et des autres divinités du paganisme ; l'idolâtrie nouvelle fut pire que celles des païens, parce que ce fut sous le nom de christianisme qu'elle s'imposa aux âmes. On commença par vénérer la mémoire des apôtres et des saints qui avaient souffert le martyre pour Christ. Puis, on en vint à supposer que, comme ils devaient être particulièrement agréables à Dieu, on pouvait s'adresser à eux pour qu'ils intercédassent auprès de Dieu pour ceux qui les invoquaient sur la terre. On eut ainsi à la place du seul Médiateur entre Dieu et les hommes, savoir l'Homme Christ Jésus (1 Timothée 2:5), une foule de médiateurs. Le pape s'arrogea le pouvoir de *canoniser*, c'est-à-dire déclarer comme saint ou sainte que l'on pouvait invoquer au ciel, des personnes qui s'étaient distinguées, disait-on, par leur piété et en accomplissant des miracles. Le nombre de ceux que l'on pouvait ainsi prier et sur les bons offices desquels on pouvait compter auprès de Dieu, devint incalculable. On leur dressa des images, tableaux ou statues devant lesquelles on se prosterna et que l'on adora, comme les païens faisaient de leurs faux dieux. Chaque personne, chaque métier, chaque ville, chaque église, eurent leur saint qui les patronnait. Dans chaque maison, à chaque coin de rue, dans les chemins et carrefours, on voyait se dresser quelque image devant laquelle on se prosternait. Les anges eux-mêmes devinrent des objets de culte, malgré ce qu'enseigne l'Écriture (Colossiens 2:18).

Au-dessus de toutes ces nouvelles divinités, on plaça la Vierge Marie à laquelle on donnait le nom de mère de Dieu ; on lui rendait des honneurs divins, la considérant comme une toute puissante médiatrice auprès de Christ. Un des plus grands docteurs du Moyen Âge, saint Bernard, disait : « Tu craignais de t'approcher du Père, il t'a donné Jésus pour médiateur. Mais peut-être es-tu encore effrayé de la majesté de ce Jésus qui, bien qu'il soit devenu homme, est toujours Dieu. Il te faut un avocat, auprès de Lui, eh bien, aie recours à Marie ».

Mais on alla encore plus loin. De Christ lui-même on fit une idole. On adora ses images, soit qu'on le représentât enfant dans les bras de sa mère, soit qu'on le figurât attaché à la croix. Bien plus ; on imagina que le pain et le vin de la cène, après certaines paroles prononcées par le prêtre, n'étaient plus du pain et du vin, mais étaient changés dans le corps même du Seigneur. On disait que le prêtre offrait ainsi chaque fois un *sacrifice non sanglant* pour les péchés, contrairement à ce que dit la Parole (Hébreux 9:22, 26 ; 10:10, 12). Le pain consacré ou hostie était présenté au peuple comme étant *Dieu*, et le peuple se prosternait et adorait ! Le prêtre, comme l'on disait, avait fait Dieu ! puis, par une aberration étrange, on prétendait que l'hostie étant devenue le corps de Christ avec son sang, il n'était pas nécessaire que la coupe fût donnée au peuple ; elle était réservée au clergé.

La chrétienté était ainsi devenue un vaste temple d'idoles. Comme la Jésabel ancienne avait rempli le pays d'Israël des images de ses dieux et avait ses nombreux prêtres et faux prophètes, de même avait fait la Jésabel du Moyen Âge, entraînant dans la plus affreuse idolâtrie ceux qui n'auraient dû être que les serviteurs de Christ.

Un dernier grand mal se produisit ; ce fut la corruption morale, surtout du clergé. Non content d'avoir usurpé la suprématie spirituelle sur toute l'Église d'Occident, le pape voulut être souverain temporel. Il eut donc son royaume, sa cour et ses richesses, lui le prétendu successeur de Pierre le pêcheur, et le représentant de ce Jésus qui n'avait pas un lieu pour reposer sa tête et qui disait : « Mon royaume n'est pas de ce monde ». Le pape, s'élevant toujours, réclama, comme vicaire de Jésus Christ, des honneurs dus à Dieu seul et il en vint jusqu'à prétendre avoir la suprématie sur les empereurs, les rois et les princes de la terre ! À son exemple, les archevêques, les évêques, les abbés des couvents, voulurent être princes, grands seigneurs, avoir des domaines et des richesses. Et où prendre toutes ces choses ? Les pauvres laïques devaient les fournir ; on leur vendait, à prix d'argent,

les grâces spirituelles, et on faisait un trafic honteux des choses saintes. Et pourquoi cela ? Pour satisfaire la cupidité et les convoitises dérégées du clergé. La dégradation morale finit par arriver à un point indicible. N'est il pas vrai que cela répond d'une manière frappante à ce qui nous est dit de la Jésabel de l'Église de Thyatire ?

Mais au milieu de ces sombres ténèbres, il y avait des rayons de lumière, car Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage sur la terre. Au sein de celle qui faussement se nommait l'Église et prenait les titres de sainte Mère et d'Épouse de Christ, il y avait des âmes fidèles isolées qui gémissaient de toute cette corruption. Il existait aussi çà et là des communautés, telles que celles des Vaudois en Piémont et dans le midi de la France, qui repoussaient les prétentions du clergé et de Rome et fuyaient l'idolâtrie. Ils avaient conservé la parole de Dieu, et s'attachaient à mener une vie pure. Ils étaient des témoins pour Dieu, *un résidu* que Dieu reconnaissait et approuvait. C'étaient ceux que le Seigneur à Thyatire nommait « les *autres* » et qui n'avaient pas connu les profondeurs de Satan. Leur fidélité à Christ les exposa à de grandes souffrances. Partout où l'Église romaine pouvait les atteindre, elle les persécuta jusqu'à la mort. Nous verrons plus tard, si le Seigneur le permet, quelques détails sur ces temps de l'Église au Moyen Âge et en particulier sur ces fidèles témoins. Ils ont souffert avec Christ et régneront avec Lui, et il leur donnera l'Étoile du matin.

Cette église de Thyatire, ou plutôt ce qu'elle représente, subsiste encore au loin et autour de nous. Elle ira jusqu'à la fin, jusqu'au jour où elle sera jugée. Pour le moment, Dieu ne permet pas que sa puissance se manifeste comme au Moyen Âge. Mais son influence est grande sur des millions d'âmes, son activité est considérable, et ses prétentions à la domination restent les mêmes. Elle a conservé son culte idolâtre, et maintient sa prétendue infaillibilité et celle de son chef, se mettant ainsi toujours au dessus de la parole de Dieu. Elle prépare la Babylone qui à la fin tombera sous la puissante main de Dieu, comme nous le lisons dans l'Apocalypse, aux chapitres 17 et 18.

Sardes

Nous arrivons à l'épître que le Seigneur adresse à l'assemblée de Sardes. Cette ville n'est mentionnée nulle autre part dans le Nouveau Testament, et l'on ignore par qui l'Évangile y fut porté. Mais comme elle était située dans la contrée où Paul avait annoncé la Parole pendant deux ans, et de laquelle il est dit : « Tous ceux qui étaient en Asie entendirent la parole du Seigneur » (Actes 19:10), nous pouvons penser que c'est alors que fut établie l'assemblée de Sardes.

Voici ce que le Seigneur lui dit : « Et à l'ange de l'assemblée qui est à Sardes, écris : Voici ce que dit celui qui a les sept Esprits de Dieu et les sept étoiles ». Le Seigneur Jésus se présente ainsi pour montrer qu'il possède la plénitude du Saint Esprit, et toute l'autorité pour le gouvernement de l'Assemblée. Toute ressource est en Lui.

Comme il le fait pour presque toutes les assemblées, le Seigneur commence ainsi : « *Je connais tes œuvres* ». Combien cette parole plusieurs fois répétée est sérieuse ! Les *œuvres*, ce n'est pas seulement ce que les hommes voient ; c'est tout l'ensemble de la vie, même ce qu'il y a de plus intime dans nos pensées et nos sentiments. Le Seigneur connaît tout. Et voici le jugement qu'il porte sur Sardes : « Tu as le nom de vivre, et tu es mort ». Cela nous montre évidemment que le Seigneur discernait le vrai état intérieur. Il y avait à Sardes une belle forme religieuse, mais Jésus n'y voyait au fond que la mort. Le monde peut dire : « Voilà un homme pieux ; voici un jeune homme, une jeune fille sérieuse », parce qu'on assiste à des services religieux, que l'on prie et qu'on lit la parole de Dieu, mais prenons garde d'avoir seulement un nom de vivre. Le Seigneur, dans sa grâce, donne à l'assemblée de Sardes un sérieux avertissement : « Sois vigilant », dit-il à l'ange, « et affermis ce qui reste, qui s'en va mourir ». Il y avait donc encore quelques personnes à Sardes qui n'étaient pas mortes, qui avaient autre chose qu'un bruit de vivre. Celles-là avaient besoin d'être affermies. Et comment une âme peut-elle être affermie ? C'est en veillant pour que rien ne la détourne du

Seigneur. Si l'on aime à s'occuper du monde, de ses plaisirs et de ses affaires, si l'on s'associe à lui, on ne pense plus à Christ, on néglige la communion avec Dieu, et on n'a bientôt plus qu'un nom de vivre. Alors le Seigneur peut dire comme à Sardes : « Car je n'ai pas trouvé tes œuvres *parfaites* devant mon Dieu ». La conduite que l'on mène, les œuvres que l'on fait, peuvent paraître excellentes aux yeux des hommes mais la question est : « Sont-elles *parfaites* devant Dieu ? ». C'est devant son Dieu que le Seigneur les apprécie. Si elles sont seulement le résultat d'habitudes religieuses ou d'une bonne éducation morale, ou encore le fruit de la propre justice, elles ne sont pas *parfaites* devant Dieu. Elles doivent procéder de la vie de Dieu dans l'âme et être accomplies pour Jésus. L'apôtre Paul disait : « Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité » (2 Corinthiens 5:15). Alors la plus petite œuvre, — même un verre d'eau froide donné au nom de Jésus — est agréable à Dieu.

Le Seigneur ajoute ensuite une autre exhortation : « Souviens-toi donc comment tu as reçu et entendu, et garde, et repens-toi ». Ce que les chrétiens ont reçu c'est la grâce de Dieu par l'Évangile ; ce qu'ils ont entendu, c'est la parole de Dieu. C'est là ce qu'il faut garder, et si l'on s'en est écarté, y revenir. Bien des jeunes chrétiens ont reçu avec joie l'Évangile et entendu la Parole avec bonheur. Ils prenaient tout leur plaisir dans les choses de Dieu. Puis, peu à peu, ils se sont alanguis. D'abord pleins d'ardeur, ils tombent, faute de vigilance, dans un état d'indifférence et de somnolence qui ressemble à la mort. À eux s'adressent les paroles : « Souviens-toi », et « prends garde », et « repens-toi », c'est-à-dire : Reviens à ce que tu as reçu et entendu.

Le Seigneur, après la parole d'avertissement, fait entendre à Sardes une menace bien sérieuse : « Si donc tu ne veilles pas, *je viendrai sur toi* comme un voleur, et tu ne sauras point à quelle heure je viendrai sur toi ». Les vrais chrétiens, qui ont la vie de Dieu, attendent que le Seigneur vienne pour les prendre avec Lui. Le Seigneur ne vient pas *sur* eux, mais *pour* eux et ils sont heureux en l'attendant. Mais ceux qui n'ont que « le nom de vivre » seront traités comme le monde, malgré leur profession religieuse. Ils seront enveloppés dans le jugement du monde, à l'égard duquel l'apôtre dit : « Le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit. Quand ils diront : « Paix et sûreté », alors une subite destruction viendra sur eux » (1 Thessaloniens 5:2-3). Quel moment terrible ! S'être endormi dans une fausse sécurité et se réveiller pour le jugement ! Le Seigneur nous en préserve !

Mais à Sardes, au milieu de l'état général de mort, il y avait encore *un résidu*. Le Seigneur Jésus aime à reconnaître ceux qui en font partie. C'est un rafraîchissement pour le cœur du Sauveur de voir des âmes qui Lui sont attachées. Lisons ce qui caractérise ces âmes fidèles : « Toutefois tu as quelques noms à Sardes qui n'ont pas souillé leurs vêtements ». « Quelques noms », cela veut dire des personnes que le Seigneur connaît spécialement et qu'il compte, pour ainsi dire. Le Seigneur dit de ces fidèles : « Ils n'ont pas souillé leurs vêtements » ; c'est-à-dire leur conduite a été pure et pour sa gloire. Les autres avaient souillé leurs vêtements en s'associant au monde et en marchant comme le monde. Prenons garde, si nous sommes chrétiens, de ne pas souiller nos vêtements. L'apôtre Jacques nous dit que la religion pure et sans tache « devant Dieu le Père, est... de visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction, de se conserver pur du monde » (Jacques 1:27). Quand le cœur est attaché à Christ, on se tient loin du monde.

Représentons-nous une grande et large route boueuse, où courent et s'agitent une foule de gens. Ils sont tout sales ; leurs vêtements sont souillés de boue. Mais il y en a quelques-uns qui se sont dit : « Ne pouvons-nous pas trouver un chemin propre ? ». Et ils découvrent un petit sentier étroit, mais sec, où ils peuvent marcher sans se salir, et ils y vont. Ne seraient-ils pas stupides de redescendre sur la route boueuse, sous prétexte qu'on y est plus au large ? Il y a dans le monde un sentier étroit, mais saint et pur. C'est celui où Jésus a marché. En suivant le Sauveur, on ne souille pas ses vêtements. La vie alors est sainte et Jésus nous approuve.

Écoutons ce qu'il promet à ceux qui n'auront pas souillé leurs vêtements. « Ils marcheront avec moi en vêtements blancs, car ils en sont dignes ». Quel contraste avec ceux qui ont souillé leurs vêtements et qui n'auront point de part avec Lui, mais seront jugés avec le monde ! Les autres marcheront *avec* le Seigneur ; ils formeront son brillant cortège, revêtus de sainteté et de justice, vêtements dignes de sa glorieuse et pure Personne.

Mais on ne vit pas dans un monde méchant et corrompu, sans avoir à lutter pour ne pas souiller ses vêtements. Le monde et Satan présentent, surtout à ceux qui sont jeunes, toutes sortes de séductions, de plaisirs et d'attraits, pour les attirer dans la boue et les souillures. Il faut résister. C'est pour cela que le Seigneur ajoute : « Celui qui vaincra, celui-là sera vêtu de vêtements blancs, et je n'effacerai point son nom du livre de vie, et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges ». Quand donc on aura vaincu par la vigilance, la parole de Dieu, la prière, et par-dessus tout, la foi et la confiance dans le Seigneur, Lui-même nous introduira dans cette région heureuse, le ciel, où il n'y a point de souillures possibles. Le péché n'y entre pas. Rien n'altérera la pureté et la fraîcheur des vêtements blancs dont nous serons revêtus. Quand le moment sera venu où le Seigneur effacera du livre de vie, c'est-à-dire du registre de la profession religieuse, les noms de ceux qui avaient seulement le nom de vivre, il y laissera les noms de ceux qui auront remporté la victoire. Ils vivront éternellement. Et ce bien-aimé Sauveur prendra plaisir à confesser leurs noms devant son Père et ses anges. Publiquement il dira : « Ceux-là que vous voyez revêtus de robes blanches, *ils sont à moi*.

Quelle perspective brillante ! Ne désirez-vous pas faire partie de cette troupe glorieuse et bienheureuse ? « Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées ».

Nous avons à considérer maintenant à quelle époque de l'histoire de l'Église correspond l'état de l'assemblée de Sardes.

Nous avons vu que l'assemblée de Thyatire représentait prophétiquement le papisme, ce grand système religieux corrompu et corrompueur, et que ce qui caractérise ce système est la position de suprématie qu'un homme, le pape, prend comme chef de l'Église ; ensuite l'idolâtrie remplaçant le culte de Dieu en esprit et en vérité ; le salut par les œuvres mis à la place du salut par la foi ; et enfin, la prétention du clergé, d'enseigner et d'expliquer seul les Écritures, avec défense aux laïques de la lire, au moins sans la permission spéciale des conducteurs spirituels. De là, pour le peuple surtout, les ténèbres qui régnèrent dans les âmes durant le Moyen Âge. La Bible, la lumière divine, était cachée.

Mais le Seigneur était là, le chef suprême de l'Église, ayant les sept étoiles, toute l'autorité pour gouverner, et les sept Esprits de Dieu, la lumière parfaite de la connaissance pour la répandre. Au temps fixé, le Seigneur agit dans sa grâce, et fit briller la lumière au sein des épaisses ténèbres du papisme. Cette époque, qui fut pour l'Église comme un nouveau point de départ, se nomme la *Réformation*.

Même aux temps les plus sombres, le Seigneur avait toujours eu des âmes ou même de petites congrégations qui lui étaient fidèles. Des hommes, tels que Wiclef en Angleterre, Jean Huss en Bohême, éclairés de Dieu pour voir les erreurs du papisme, les dénoncèrent. Mais ils n'étaient que comme des lueurs qui précèdent le jour. Celui que le Seigneur choisit pour être son grand champion est Martin Luther, dont nous aurons à parler plus longuement dans la suite. Nous ne devons jamais exalter un homme, quel qu'il soit : le Seigneur seul est digne de l'être. Mais nous pouvons rendre grâce à Dieu de ce qu'il a suscité, doué et soutenu des hommes comme Paul, Pierre et Jean, pour faire connaître la vérité, et des hommes, tels que Luther et d'autres, pour la remettre en évidence quand elle a été oubliée et méconnue.

La première chose que Dieu fit par le moyen de son serviteur, fut de montrer que l'autorité n'est ni dans le pape, ni dans les conciles, ni dans les docteurs, ni dans l'Église, mais uniquement dans la *parole de Dieu*, seule infaillible pour faire connaître la vérité. La Bible fut donc tirée de la poussière et de l'obscurité où le pape et les prêtres l'avaient laissée enfouie, et présentée à tous comme le Livre de Dieu où chacun peut et doit chercher la lumière. C'est ce Livre divin qui avait déjà éclairé et soutenu Wicléf et Huss ; c'est lui qui, partout où Dieu suscita des réformateurs, devint pour eux l'autorité à laquelle ils en appelaient pour justifier leurs enseignements. Et ce Livre était pour tous ; aussi fut-il bientôt répandu à profusion par le moyen de l'imprimerie inventée peu d'années avant la Réformation. Ainsi chacun put apprendre directement de Dieu, et put contrôler par cette Parole de vie ce qui lui était présenté.

Ce fut un coup terrible porté au papisme et à la papauté. On vit bientôt la vanité des prétentions du clergé et l'erreur de ses enseignements. La Bible renversait tout cet échafaudage de clergé, de cérémonies, d'idolâtrie, de salut par les œuvres, de pénitences, de pèlerinages, etc., car elle ne dit rien de ces choses ou les condamne formellement. C'est là la grande œuvre que Dieu a faite par le moyen de ses serviteurs les réformateurs : remettre la Bible en lumière, et ainsi renverser les prétentions et les erreurs de Rome.

La grande vérité que Luther proclama et qui lui était particulièrement chère, est celle de la justification du pécheur devant Dieu par la foi au sacrifice de Jésus, mort pour nos fautes et ressuscité pour notre justification. C'est en cela qu'il avait trouvé la paix pour son âme profondément troublée que toutes ses pénitences et ses œuvres n'avaient pu calmer. De ce moment date ce que l'on nomme le protestantisme, qu'il ne faut pas confondre avec la Réformation. Cette dernière est l'œuvre par laquelle la Bible fut remise en lumière et honneur, où la vraie doctrine du salut fut proclamée, et où les prétentions de Rome furent combattues et ses erreurs dénoncées ; le protestantisme est l'état de choses qui en résulta dans l'Église. La chrétienté en Occident fut dès lors séparée en deux grandes sections, le catholicisme romain, comprenant ceux qui restèrent attachés au pape et reconnurent son autorité ; et le protestantisme, comprenant tous ceux qui rejetèrent Rome et ses prétentions, et ne reconnurent d'autre autorité que la Bible, au moins nominalement.

C'est là ce que le Seigneur considère dans l'assemblée de Sardes : non pas la Réformation qui est son œuvre, mais l'état qui en est résulté sous l'action des hommes. Voilà pourquoi il a à dire ces tristes paroles : « Tu as le nom de vivre, et tu es mort » et « je n'ai pas trouvé tes œuvres parfaites ». En effet, d'une manière générale, dans les églises nommées protestantes, soit luthérienne, ou réformée, ou anglicane, ou autres, on en vint à n'avoir plus qu'une profession extérieure. Les confessions de foi étaient orthodoxes, c'est-à-dire selon la saine doctrine, au moins en général, mais laissant les âmes dans l'indifférence, le formalisme et la mort. De plus ces diverses églises, pour la plupart, furent assujetties à l'État, c'est-à-dire aux gouvernements humains, de sorte qu'elles furent mêlées au monde. On voit combien l'avertissement du Seigneur était de saison : « Souviens-toi comment tu as reçu et entendu, et garde, et repens-toi », avertissement semblable à celui que le Seigneur avait déjà fait entendre à Éphèse, et ayant pour but de rappeler les âmes à la Bible et à une foi vivante.

Au milieu de cet état de langueur et de mort, il y avait cependant toujours des personnes qui ne se contentaient pas d'une vaine forme de piété, mais qui saisissaient par la foi, et gardaient dans leurs cœurs les précieuses vérités du salut. Ce sont elles dont le Seigneur dit : « Tu as quelques noms à Sardes qui n'ont pas souillé leurs vêtements ». Outre ces personnes isolées, il y eut aussi à diverses reprises dans le protestantisme des réveils plus ou moins étendus. Mais ce n'est pas le moment d'en parler, ni d'entrer davantage dans le détail de ce qui constitue le protestantisme. Il suffit que nous ayons vu, d'une manière générale, à quoi correspond ce qui est dit de l'assemblée de Sardes.

De même que Thyatire ou le catholicisme romain, Sardes ou le protestantisme continue jusqu'à la venue du Seigneur. Alors toutes deux tomberont sous le jugement. Que le Seigneur nous donne de

tenir ferme cette précieuse parole de Dieu qui maintenant n'est plus cachée, mais qui est accessible à tous et qui est entre nos mains ; qu'il nous accorde de marcher à sa lumière et ainsi de garder nos vêtements, c'est-à-dire notre vie, notre conduite, non souillés par le contact avec le monde !

Philadelphie

Nous arrivons maintenant à l'épître adressée par le Seigneur à la sixième assemblée, celle de *Philadelphie*. Elle n'est mentionnée nulle autre part dans le Nouveau Testament, et l'on ignore par qui elle fut établie. Elle n'a pas fait grand bruit dans le monde, mais les paroles du Seigneur nous font connaître sa fidélité et comment il l'apprécie.

Écoutons ce qu'il dit :

« Et à l'ange de l'assemblée qui est à Philadelphie, écris : Voici ce que dit le saint, le véritable, celui qui a la clef de David, celui qui ouvre et nul ne fermera, qui ferme et nul n'ouvrira :

Je connais tes œuvres. Voici, j'ai mis devant toi une porte ouverte que personne ne peut fermer, car tu as peu de force, et tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom. Voici, je donne de ceux de la synagogue de Satan qui se disent être Juifs, — et ils ne le sont pas, mais ils mentent ; voici, je les ferai venir et se prosterner devant tes pieds, et ils connaîtront que moi je t'ai aimé. Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière, pour éprouver ceux qui habitent sur la terre. Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne.

Celui qui vaincra, je le ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il ne sortira plus jamais dehors ; et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nouveau nom.

Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées ».

Nous pouvons remarquer d'abord que le Seigneur n'adresse aucun reproche à l'ange de cette assemblée. C'est comme à l'assemblée de Smyrne. Cette dernière venait après l'assemblée d'Éphèse, qui avait abandonné son premier amour. Elle passait par la persécution et demeurait ferme, et le Seigneur l'exhorte à ne rien craindre et lui fait des promesses de vie. De même, Philadelphie vient après Sardes qui avait bruit de vivre, tout en étant dans la mort ; Philadelphie avait peu de force, mais le Seigneur l'aimait, parce qu'elle gardait sa parole et son nom. Ainsi ce qui plaît au Seigneur, c'est un cœur ferme dans l'épreuve et fidèle dans la faiblesse.

En écrivant à l'assemblée de Philadelphie, le Seigneur Jésus se présente d'un côté comme étant le *Saint* et le *Véritable*. Ce sont des titres qui appartiennent à Dieu, comme nous le voyons en plusieurs passages (Ésaïe 40:25 ; 57:15 ; 1 Jean 2:20 ; 5:20). Mais Jésus est Dieu, et c'est pourquoi il prend ces titres. Le *Saint* veut dire celui qui est absolument séparé de tout mal. Jésus est saint en lui-même et il a manifesté ce caractère sur la terre dans tout ce qu'il a fait. Le *Véritable* signifie celui qui est vrai en toutes choses, dans sa personne, se faisant connaître comme le vrai Fils de Dieu ; dans ses paroles et ses actes, faisant connaître Dieu comme amour et lumière, et révélant le Père. Qu'il est précieux de connaître cette glorieuse et adorable Personne, séparée du mal et qui nous en sépare, qui est vraie, en sorte que nous pouvons mettre une entière confiance en ce qu'elle dit, et par elle connaître la vérité.

Mais d'un autre côté, comme homme, Jésus était la postérité de David (Apocalypse 22:16). Il a donc la clef de David, c'est-à-dire l'autorité absolue pour gouverner, comme étant le Christ promis. Si nous lisons au chapitre 22 d'Ésaïe, du verset 15 au 23, nous y voyons qu'un certain Shebna était revêtu d'une charge dans la maison royale à Jérusalem. Mais n'en ayant usé que pour satisfaire son orgueil

et pour se glorifier dans sa force et ses richesses, le prophète Ésaïe lui fut envoyé de la part de l'Éternel pour lui déclarer qu'il périrait misérablement et que sa charge lui serait ôtée et donnée à Éliakim, serviteur fidèle de l'Éternel. « Et il arrivera, en ce jour-là, que j'appellerai mon serviteur Éliakim, fils de Hilkija... je mettrai ton intendance en sa main ; et il sera pour père aux habitants de Jérusalem et à la maison de Juda. Et je mettrai la clef de la maison de David sur son épaule ; et il ouvrira, et personne ne fermera ; et il fermera, et personne n'ouvrira ». Éliakim était donc revêtu de l'autorité pour administrer la maison de David, pour admettre et recevoir dans la faveur et dans le service du roi, ceux qu'il jugeait dignes, pour exclure les autres, et cela sans appel. Il était ainsi le type du Seigneur Jésus. Au premier chapitre de l'Apocalypse, le Seigneur dit de lui-même : « Je tiens les clefs de la mort et du hadès », c'est-à-dire qu'il a le pouvoir souverain sur la mort et le lieu invisible où vont les âmes séparées du corps. Il a la puissance de ressusciter les morts (Apocalypse 1:18). À Pierre, il avait donné les clefs du royaume des cieux (Matthieu 16:19), c'est-à-dire l'autorité d'ouvrir l'entrée du royaume aux Juifs d'abord, puis aux gentils, par la prédication de l'Évangile, et c'est ce que Pierre a fait, comme nous le lisons aux chapitres 2 et 10 des Actes des apôtres.

J'ai cité ces divers passages pour bien faire comprendre que les clefs désignent l'autorité d'introduire ou d'exclure. Le Seigneur Jésus se présente à l'assemblée de Philadelphie et à nous, comme ayant cette autorité souveraine. Il ouvre la porte de la bénédiction, de la foi, du salut, aux âmes, et personne ne peut l'empêcher de bénir et de sauver (Actes 14:27). Tous les efforts de Satan et du monde sont impuissants pour arrêter le cours des bénédictions qu'il répand. Nous le voyons dans les Actes. Les persécutions que subirent les chrétiens et les apôtres ne firent que répandre l'Évangile (lire en particulier Actes 8:1-8 ; 11:19-21 ; 16). Le Seigneur ouvre la porte à ses serviteurs pour exercer leur ministère, et Satan ne pouvait la fermer. C'est ainsi que Paul disait : « Je demeurerai à Éphèse jusqu'à la Pentecôte ; car une porte grande et efficace m'est ouverte, et il y a beaucoup d'adversaires » (1 Corinthiens 16:9). Combien cela est précieux pour les serviteurs du Seigneur, et comme cela doit nous encourager à prier pour que Dieu leur ouvre la porte pour annoncer la Parole ! (Colossiens 4:3). Il me semble voir une grande porte ouverte, la porte du salut, et les prédicateurs de l'Évangile appelant les âmes à entrer, et tout un flot entrant ; et puis Satan et le monde, les incrédules, les méchants, faisant tous leurs efforts pour pousser cette porte et la fermer, mais sans succès ; la main du Seigneur, invisible pour eux, la tiens ferme et elle ne bouge point.

Mais d'un autre côté, s'il ferme, qui ouvrira ? Ah ! cela est terrible ! Il disait aux Juifs : « Dès que le maître de la maison... aura fermé la porte, et que vous vous serez mis à vous tenir dehors et à heurter à la porte, disant : Seigneur, ouvre-nous ! et que, répondant, il vous dira : Je ne vous connais pas » ; quelle puissance humaine pourra ouvrir ? Aucune ; on sera dehors, hors de la bénédiction et de la joie (Luc 13:25-29). Et aux vierges folles, que leur arrivera-t-il ? La porte sera fermée, et il dira : « Je ne vous connais pas ». La porte de la grâce aura été fermée, et personne n'ouvrira. Ce sera le sort réservé à ceux qui n'auront pas voulu écouter au temps convenable. C'est ce qui va bientôt arriver au monde incrédule. Combien cela est sérieux ! Demandons au Seigneur que bien des portes soient ouvertes à ses serviteurs, et que bien des âmes soient sauvées.

Le Seigneur Jésus s'était présenté à l'assemblée de Philadelphie, comme le Saint, le Véritable, Celui qui a l'autorité absolue pour ouvrir et fermer ; écoutons maintenant ce qu'il est dit aux saints qui composaient cette assemblée.

La première chose qu'il déclare, c'est : « Je connais tes œuvres », mais il ne dit pas quelles sont ces œuvres. Seulement, quand nous lisons la suite, nous trouvons que le Seigneur dit : « Moi, je t'ai aimé ». Nous pouvons en conclure que c'étaient des œuvres qui Lui étaient agréables, provenant de cœurs qui Lui étaient dévoués. Il n'est pas nécessaire que les œuvres que l'on fait soient grandes et attirent l'attention et l'admiration des hommes ; non, des œuvres humbles, sans apparence, accomplies chaque jour dans les diverses positions de la vie, mais ayant pour motif l'amour du Seigneur, voilà celles dont il peut dire avec satisfaction : « Je les connais », et ces œuvres-là, le plus

jeune et le moindre des croyants peut les accomplir. Il est bien évident que les saints à Philadelphie ne brillaient pas par l'apparence aux yeux du monde : « Tu as peu de force », leur dit le Seigneur. Mais cet état de faiblesse attirait la sympathie de Jésus. Dans la faiblesse et l'impuissance des siens, il aime à montrer sa force à Lui. Le bienheureux apôtre Paul savait cela. Il disait : « Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la puissance du Christ demeure sur moi... Car quand je suis faible, alors je suis fort » (2 Corinthiens 12:9-10).

Les Philadelpiens avaient « peu de force » ; ils étaient peu nombreux, pauvres peut-être, sans talents, et, dans l'assemblée, il n'y avait peut-être que peu de dons marquants ; mais ils avaient l'essentiel, sans lequel tout le reste n'est rien. Ils avaient ce que chacun de nous individuellement, et ce que chaque assemblée, nous devrions avoir. Et quoi donc ? « Tu as gardé ma parole », dit le Seigneur, « et tu n'as pas renié mon nom ».

Voilà ce que Jésus voyait dans leurs vies et dans leurs cœurs, et ce qu'il appréciait par-dessus tout. Leur faiblesse ne les avait pas empêchés de rester attachés à la Parole et à la Personne de Christ, malgré les efforts de Satan et les persécutions du monde. Nous aussi nous avons la Parole, et nous avons appris à connaître le nom précieux de Christ, le Sauveur, le Fils de Dieu. Mais il faut *garder* la Parole, la garder dans son cœur, et pas seulement l'avoir dans sa maison, ou dans son intelligence. Garder veut dire qu'on l'estime comme une chose de haute valeur. Et il ne faut pas non plus renier le nom de Jésus. Au temps de l'assemblée de Philadelphie, les souffrances causées par les persécutions, faisaient que parfois ceux qui avaient fait profession d'être chrétiens, reniaient Christ. Aujourd'hui, ce n'est pas à la mort ou à la prison qu'on est exposé si l'on confesse Christ. Mais on est exposé aux moqueries, au dédain, au mépris de ses compagnons, de ses amis qui sont encore du monde, et c'est souvent bien difficile de le supporter. Il arrive plus d'une fois qu'on voudrait servir le Seigneur, mais on craint l'opprobre et l'on a honte de Lui. Pensons alors à l'assemblée de Philadelphie qui n'a pas renié le nom du Sauveur qu'elle aimait, et demandons à Dieu la force nécessaire afin d'être en état de nous déclarer franchement pour Christ.

Et voyez ce que le Seigneur dit ensuite à l'assemblée de Philadelphie. Puisqu'elle a peu de force et que cependant elle est fidèle, le Seigneur ajoute : « Voici, j'ai mis devant toi une porte ouverte que personne ne peut fermer ». C'est Lui-même qui ouvre un chemin à ceux qui sont faibles, et personne, Satan, ni le monde, ne peuvent les empêcher d'y marcher en paix et en liberté. Un faible chrétien pourrait dire : « Comment pourrais-je être fidèle et servir le Seigneur, moi qui suis si ignorant et chétif ? On va se moquer de moi, me mettre à l'écart, si je confesse le Seigneur ». N'aie pas peur, cher ami, le Seigneur qui sait que tu n'as pas de force, sera avec toi et t'ouvrira le chemin.

À côté de l'assemblée à Philadelphie, aimée et approuvée du Seigneur, il y avait une autre congrégation, un autre ensemble d'hommes réunis sous les ordres d'un autre maître, et qui avaient des prétentions religieuses. Ils sont appelés la synagogue ou la congrégation de Satan. Quel terrible nom ! Qu'étaient-ils ces hommes ? Ce n'étaient pas des païens. Non ; ils se disaient « Juifs », c'est-à-dire se vantaient de croire en un seul Dieu, d'avoir la parole de Dieu, une loi et des ordonnances données de Dieu, d'être le peuple de Dieu, et avaient une grande apparence religieuse. Mais ils mentaient. Ils n'étaient plus le peuple de Dieu, car ils avaient rejeté le Christ, le Fils de Dieu, Jésus, annoncé par les prophètes, et c'est ainsi que, malgré leur vanterie, ils étaient la synagogue de Satan. Toutes leurs prétentions religieuses n'étaient que mensonge aux yeux du Seigneur. Il en est de même aujourd'hui ; se dire chrétien, parce que l'on a une certaine forme religieuse, qu'on a été baptisé et que l'on fait ainsi partie de l'Église professante, n'est pas selon la vérité. Il faut avoir reçu Christ dans son cœur.

Un temps viendra où toutes les fausses prétentions seront jugées, et où les vrais chrétiens seront reconnus. « Afin que le monde connaisse... que tu les a aimés comme tu m'as aimé », disait le Seigneur à son Père en parlant de ses disciples, et ici, il déclare de ceux qui se disaient Juifs et qui

méprisaient les chrétiens : « Ils connaîtront que moi je t'ai aimé ». Qu'il est précieux pour le cœur de savoir que le Père nous aime et que Jésus nous aime ! C'est maintenant un secret entre Lui et nous : le monde n'en sait rien. Mais quand Jésus viendra, que nous serons manifestés, avec Lui en gloire, le monde entier saura combien nous avons été aimés. Il est dit de Jésus que « tout genou » fléchira devant Lui. Nous serons avec Lui, dans la même gloire, et c'est ainsi que le monde reconnaîtra que les pauvres saints, si méconnus et méprisés maintenant, étaient vraiment dignes d'honneur. Alors se réalisera cette parole : « Je les ferai venir et se prosterner devant tes pieds ».

Le Seigneur signale ensuite un autre caractère de l'assemblée de Philadelphie : « Tu as gardé la parole de ma patience », dit-il. Que signifient ces paroles « ma patience », la patience de Jésus ? Essayons de le comprendre. Que désire le Seigneur ? C'est d'avoir avec Lui ses bien-aimés dans la gloire : « Père, je veux, quant à ceux que tu m'a donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire » (Jean 17:24) ; voilà ses paroles. Mais il attend avec patience le moment que Dieu a fixé pour cela. Et que désirent les saints ? D'être avec leur Sauveur, loin du monde et du péché. L'Esprit et l'Épouse disent : « Viens ». Mais comme Jésus attend, ils attendent aussi avec patience ; c'est ainsi qu'ils ont la même pensée que Jésus, et qu'ils gardent la parole de sa patience, c'est-à-dire qu'ils attendent sa venue.

À ceux qui gardent la parole de la patience, le Seigneur fait une promesse. Un temps solennel approche. Une épreuve terrible va venir sur la terre habitée tout entière. Le Seigneur ne nous en dit pas la nature, mais ce seront des calamités effrayantes qui fondront sur « ceux qui habitent sur la terre », autrement dit ceux dont le cœur, les pensées, les habitudes, sont dans les choses d'ici-bas, qui sont citoyens de la terre et n'attendent de joies que celles qui s'y trouvent. Mais ceux qui gardent la parole de sa patience sont du ciel, d'où ils attendent le Seigneur. « Le Seigneur tarde », pourraient-ils penser, et il semble à voir l'agitation du monde, les bruits de guerre, de révolution et d'anarchie, que de terribles événements vont avoir lieu. C'est vrai ; mais les saints ne seront plus sur la terre ; ils seront avec le Seigneur. Quel bonheur de pouvoir s'appuyer sur cette précieuse promesse : « Je te garderai ».

Et les paroles suivantes nous font bien voir que c'est en venant prendre les saints près de Lui qu'il les préservera de toutes ces calamités à venir. Il dit : « Je viens bientôt » ; c'est ce que l'apôtre rappelait aussi aux Thessaloniens qui avaient été convertis « pour attendre des cieux ... Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient » (1 Thessaloniens 1:10). Et c'est « bientôt » ; chaque jour nous rapproche de cet heureux moment.

Mais à cela le Seigneur ajoute une exhortation : « Tiens ferme ce que tu as », dit-il, « afin que personne ne prenne ta couronne ». Il y a donc un danger, et des ennemis sont là, tout prêts à ravir aux fidèles ce qu'ils ont de précieux, ce qui fait leur ornement et leur gloire. « Ce que tu as », qu'est-ce que c'est ? C'est tout ce que le Seigneur nous a donné : sa Parole, sa connaissance, son amour, la jouissance de ce qu'il est, l'assurance du salut, de notre relation d'enfants auprès du Père, l'espérance de sa venue, toutes les saintes vérités de la Parole. Voilà ce qu'il faut tenir ferme comme la chose la plus précieuse et que Satan voudrait bien nous enlever. Si vous aviez un objet de valeur qui viendrait de votre mère, combien n'y tiendriez-vous pas ? Si quelqu'un voulait vous le ravir, avec quelle énergie vous le retiendriez ! Supposez que quelqu'un voulût vous persuader qu'après tout, cela n'a pas tant de valeur et se moquât de ce que vous y attachez un si grand prix, avec quelle indignation vous le repousseriez ! Eh bien, ce que le Seigneur nous a donné vaut infiniment plus que tous les trésors de l'univers. Tenons le donc ferme, en dépit de tous les efforts et les ruses du diable. « La couronne », c'est ce que le vrai chrétien a déjà ; c'est Christ qui est sa gloire et sa couronne aux yeux de Dieu, et en quoi il peut se glorifier. Et cette couronne-là que le monde méprise ou méconnaît, elle brillera éternellement sur le front du racheté. Ici-bas tenons donc ferme pour Christ, et ne permettons à personne de nous ôter la gloire de le confesser et de le servir.

Après cela viennent comme toujours les promesses que le Seigneur fait aux vainqueurs, à ceux qui ont tenu ferme ce qu'ils avaient. Et il faut bien nous souvenir que, quoique tous ceux qui croient soient sauvés, il y aura une rémunération, et qu'une récompense spéciale sera donnée à ceux qui auront été fidèles au milieu des difficultés. Celui donc qui vaincra sera établi comme une *colonne*, dans « *le temple de mon Dieu* », dit Jésus. La colonne est un emblème de stabilité, de force, en même temps qu'un *ornement*. Ceux qui, sur la terre, ont eu peu de force, brilleront dans le ciel comme des monuments impérissables de la grâce, rien ne pourra plus les ébranler, ils orneront le sanctuaire céleste, le temple du Dieu du Seigneur Jésus Christ, et ce sera pour l'éternité — « il ne sortira plus jamais dehors ».

En second lieu, le Seigneur dit : « J'écrirai sur lui le nom de mon Dieu », en signe qu'il appartient au Dieu du Seigneur Jésus Christ. C'est un sceau indélébile ; nul ne peut effacer ce que Jésus a écrit sur eux, et il est heureux de les amener à son Dieu. Le Seigneur ajoute : « Et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu ». Ils appartiennent à cette cité décrite au chapitre 21 de l'Apocalypse, cité céleste et divine dans son origine ; ils en sont les parties constituantes, et non pas simplement les habitants, car la cité, c'est l'épouse, la femme de l'Agneau, l'Assemblée. Et enfin, le Seigneur dit : « Et mon nouveau nom », son nom comme Rédempteur ressuscité et glorifié. Voilà ce qui attend le fidèle vainqueur : Être à jamais en la présence de Dieu, dans le temple où brille sa gloire, comme appartenant à Dieu, au ciel et à Christ, et associé à son précieux Sauveur dans cette position de félicité et de gloire ; ne vaut-il pas la peine de servir le Seigneur et de souffrir pour Lui pendant un peu de temps ici-bas, en attendant un avenir si beau ?

Laodicée

Nous voici arrivés à *Laodicée*, la dernière des sept assemblées auxquelles le Seigneur Jésus s'adresse. Elle représente le dernier état de l'Église professante sur la terre, et c'est un triste état.

Le déclin avait commencé quand l'Église abandonna son premier amour. Le Seigneur permit les persécutions pour ramener à Lui le cœur de l'Église, mais ensuite elle s'allia au monde et laissa s'introduire dans son sein des enseignements pernicieux qui finalement la conduisirent au système d'idolâtrie et de corruption du papisme. Du milieu de cet état de choses, le Seigneur, dans sa grâce, suscita les réformateurs, et un grand et magnifique réveil eut lieu, qui hélas ! fut suivi d'un état de mort. Alors Dieu, par ses serviteurs, fit rappeler les vérités oubliées ou méconnues. Les principales furent celles relatives à l'Église comme corps de Christ, unie à son Chef, Christ dans le ciel ; l'habitation, c'est-à-dire la présence et l'action du Saint Esprit dans les croyants individuellement et dans l'Église, et enfin l'attente de Christ venant chercher les siens avant le jugement du monde. Des âmes, en bien des lieux, réveillées par le cri de minuit : « Voici, l'Époux vient », s'attachèrent comme tout de nouveau à la Personne adorable du Seigneur et à sa Parole. Mais à quoi tout va-t-il aboutir ? La parole de Dieu nous montre que tout ce qui était confié à l'homme, l'homme ne sait pas le conserver et le gâter. Il en est ainsi de l'Église ici-bas. Elle devait être le témoin fidèle du Seigneur, mais les épîtres du Seigneur et l'histoire de l'Église sur la terre montrent qu'elle a manqué à sa mission, et ce qui est dit à l'assemblée de Laodicée nous apprend que le Seigneur est obligé enfin de la « vomir de sa bouche », c'est-à-dire de la rejeter entièrement.

L'assemblée des Laodicéens est mentionnée à la fin de l'épître aux Colossiens (Chap. 4:13-16). Nous voyons là que ces derniers devaient faire passer à Laodicée la lettre qu'ils avaient reçue de Paul, et que les Laodicéens, à leur tour, devaient envoyer à Colosses une lettre qui, probablement, n'est autre que l'épître aux Éphésiens. Nous apprenons ainsi que les chrétiens de Laodicée avaient été bien instruits dans la vérité par ces deux belles épîtres, où la gloire de la Personne de Christ est si admirablement décrite, où les privilèges glorieux de l'Église sont développés, et où tout ce qui peut Lui attacher le cœur nous est présenté. Mais il faut toujours nous rappeler que la connaissance

même des vérités les plus précieuses et les plus élevées, si elle est seule, conduit à l'orgueil (1 Corinthiens 8:1-3 ; 13:2). La vraie connaissance est celle qui réside dans le cœur et qui l'attache à Dieu et à Jésus. C'est ce qui manquait à Laodicée qui se croyait riche et se vantait de s'être enrichie, et n'avait qu'indifférence pour Jésus. Hélas ! on ne voit que trop la même chose de nos jours. On est plus satisfait de ce que l'on a, et de ce que l'on fait, que du Seigneur.

Voyons d'abord comment le Seigneur se présente à l'assemblée de Laodicée : « Et à l'ange de l'assemblée qui est à Laodicée, écris : Voici ce que dit l'Amen, le témoin fidèle et véritable, le commencement de la création de Dieu ». L'*Amen* veut dire que toutes les promesses de Dieu sont accomplies et s'accompliront en Lui et par Lui (2 Corinthiens 1:20), malgré la chute et la ruine de l'Église. Le *témoin fidèle et véritable*, non seulement Il l'a été sur la terre, mais Il l'est et le demeure toujours. Il se montre fidèle et véritable pour glorifier Dieu quand l'homme, dans l'Église, manque à l'être et se glorifie lui-même. Et enfin, le Seigneur est « *le commencement de la création de Dieu* ». C'est par Lui que Dieu a fait toutes choses ; Il est l'origine et la source de tout ce qui existe (Colossiens 1:16-17 ; Hébreux 1:2 ; Jean 1:3). Mais dans ce qui est dit à Laodicée, la création de Dieu n'est pas la première création, celle dont les œuvres visibles nous entourent, et dont il est parlé dans le premier chapitre de la Genèse. Cette création-là a été gâtée et ruinée par le péché de l'homme, et sa fin est d'être brûlée (2 Pierre 3:7, 10, 12). Mais il y a une autre création ; une création qui ne peut pas être souillée par le péché, et où Satan ni la mort n'ont accès. C'est d'elle que Dieu parle, quand il dit : « Voici, je fais toutes choses nouvelles » (Apocalypse 21:5). Elle a commencé avec Christ, et a été manifestée dans sa résurrection d'entre les morts, faisant connaître une vie en dehors du péché et de la puissance de la mort et de Satan. Nous y avons part quand nous croyons au Seigneur, car « si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création : les choses vieilles sont passées ; voici, toutes choses sont faites nouvelles » (2 Corinthiens 5:17). Et cette nouvelle création aura sa pleine réalisation et brillera de toute sa glorieuse splendeur, quand le ciel et la terre d'à présent auront disparu, et qu'il y aura un ciel nouveau et une terre nouvelle (Apocalypse 21:1). L'Église aurait dû montrer au monde le caractère de cette nouvelle création, céleste, divine, en dehors du péché. Elle ne l'a pas fait ; elle est retournée au monde et aux choses de la première création dont elle se glorifie. Alors le Seigneur se présente et dit : « Bien que l'Église ait manqué, la nouvelle création n'en subsiste pas moins. Elle est en Moi qui en suis la source et l'origine ». Combien cela est beau, et consolant, et précieux, de voir et d'avoir tout en Jésus dans une réalité, une vérité, une beauté et une fraîcheur inaltérables, tandis que du côté de l'homme tout manque. Ah ! attachons-nous à Lui de tout notre cœur.

Examinons maintenant ce que le Seigneur dit à l'assemblée de Laodicée. Il commence comme toujours par cette déclaration solennelle : « Je connais tes œuvres », c'est-à-dire non seulement ta manière de vivre, ce qui paraît au dehors, mais ton état intérieur. Et voici ce que le Seigneur voit : « Tu n'es ni froid, ni bouillant. Je voudrais que tu fusses ou froid ou bouillant ! Ainsi, parce que tu es tiède et que tu n'es ni froid ni bouillant, je vais te vomir de ma bouche ». Être froid pour Christ est l'état de l'homme naturel, incrédule, dont le cœur de glace ou de marbre n'a pas été touché par la grâce et l'amour du Seigneur. Être *bouillant* est l'état d'un cœur qui, par l'Esprit Saint, connaît et goûte l'amour de Christ qui surpasse toute connaissance, et qui, par conséquent, est plein de ferveur, n'estime rien en dehors de Christ et Lui est tout dévoué (voir Philippiens 3:7-12). Laodicée était *tiède*. Bien qu'il y eût des connaissances religieuses dont on était satisfait, la Personne de Christ n'occupait pas le cœur et les pensées ; elle laissait l'âme indifférente. Or nous voyons que le Seigneur préfère à cette tiédeur, au manque d'amour pour Lui, même la froideur et l'incrédulité. En effet, l'incrédule ne connaît pas Christ, et son cœur peut être saisi par la grâce ; l'amour de Dieu peut fondre le glaçon de son cœur. Il y a une indifférence à l'égard de Christ qui provient de l'incrédulité. On ne le connaît pas, et l'on ne se soucie pas de Lui. Mais prétendre avoir la foi et la connaissance, et professer être religieux, et cependant être indifférent à l'égard du Seigneur, sans dévouement pour Lui, est une chose qui Lui est odieuse : c'est de l'hypocrisie. Il ne reste que ce jugement terrible : « être vomé », rejeté comme une chose nauséabonde. Il ne s'agit pas ici d'un vrai chrétien, mais de l'Église en

général, quand elle est tombée dans cet état de tiédeur. Toutefois nous devons demander au Seigneur qu'il nous garde individuellement de toute tiédeur à son égard.

Quelle était la cause de cet état ? C'était la satisfaction de soi-même. Quand on est satisfait de ce que l'on est et de ce que l'on a par soi-même, Christ devient indifférent au cœur. Il est laissé dehors. Le Seigneur continue : « Parce que tu dis : Je suis riche, et je me suis enrichi, et je n'ai besoin de rien ». Les richesses dont se vante Laodicée ne sont pas les richesses temporelles seulement, ni essentiellement ; on le voit par le conseil que lui donne le Seigneur. Mais c'est une position dans le monde, la science, les connaissances et une activité religieuse, les lumières de l'intelligence ; Laodicée se vante d'avoir tout cela et ainsi d'être riche, bien plus, de s'être acquis toutes ces choses par son travail. Dès lors, elle n'a besoin de rien, et Christ est mis de côté. Ce sont les tristes traits du dernier état de l'Église, et on ne les voit déjà que trop apparaître.

Mais quelle illusion ! Le Seigneur déchire ce voile trompeur d'orgueil et de propre satisfaction et met à nu le réel état de l'Église : « Tu ne connais pas que toi, tu es le malheureux et le misérable, et pauvre, et aveugle, et nu ». Voilà toutes les hautes prétentions anéanties, et ceux qui se vantaient de leurs richesses, vus du Seigneur comme des misérables manquant de tout. C'est que rien de ce que l'on a acquis par soi-même et par des ressources humaines, ne peut enrichir, couvrir et éclairer l'âme devant Dieu. Aussi le Seigneur, dans sa grâce, montre-t-il le seul et unique remède à cet état déplorable. C'est en Lui qu'il se trouve. « Je te conseille », dit-il, « d'acheter de *moi* de l'or passé au feu, afin que tu deviennes riche, et des vêtements blancs, afin que... la honte de ta nudité ne paraisse pas, et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies ». L'or passé au feu, et ainsi éprouvé, parfaitement pur, est la justice de Dieu en Christ qui met de côté notre propre justice ; les vêtements blancs sont la justice pratique, la sainteté dans la marche, et cela découle aussi de Christ seul ; et enfin le collyre qui fait voir, c'est le Saint Esprit qui seul donne la vraie intelligence des choses de Dieu. C'est de Christ qu'on acquiert ces choses, en Lui qu'on les possède et qu'on en jouit, et voilà ce qui le rend si précieux pour le cœur. La tiédeur alors disparaît. On les achète, à quel prix ? Au prix du renoncement à toutes les fausses richesses dont on se vantait.

L'Église est ainsi rappelée au sentiment de sa responsabilité. Le Seigneur ajoute, pour le lui faire sentir et lui montrer son amour : « Moi, je reprends et je châtie tous ceux que j'aime ; aie donc du zèle et repens-toi ». Les paroles sévères qu'il a adressées à l'Église, sont une preuve qu'il l'aime, et qu'il voudrait l'arracher de la voie fatale dont la fin pour elle sera d'être vomie de la bouche du Seigneur. La repentance lui est ouverte. Quelle tendresse et quelle patience dans le cœur de Jésus !

Et nous le voyons bien dans ce qui suit. L'indifférence et la tiédeur ne Lui ont pas laissé de place dedans : il est dehors. Que fera-t-il ? S'en ira-t-il ? Non ; il aura encore patience. Peut-être que, dans cette Église qui va être vomie de sa bouche, il y a quelque cœur qui répondra encore à sa voix : « Voici », dit-il, « je me tiens à la porte et je frappe ». Quelle place pour le Sauveur ! Être à la porte et solliciter l'entrée, non pas chez un pécheur incrédule, sans connaissance, mais à la porte de cette assemblée autrefois si zélée pour Lui, et maintenant satisfaite d'elle-même et par là l'ayant exclu ! Oui, comme autrefois il s'est abaissé pour servir, maintenant il s'abaisse pour frapper à la porte dans l'espoir qu'au moins une âme entendra et le recevra. Qu'elle est heureuse celle dont la voix de Jésus atteint les oreilles. « Si quelqu'un entend ma voix et qu'il ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui, et lui avec moi ». Il jouit ainsi de la communion avec Jésus, de l'intimité et de la joie de son amour. Oh ! puissions-nous connaître cette joie, ce bonheur ! Écoutons cette voix pénétrante du Sauveur ; ce qu'il désire, c'est d'entrer pour être avec nous, et nous tout près de Lui.

Le vainqueur régnera avec Christ. On est associé de cœur avec Lui ici-bas, on sera là-haut avec Lui dans la gloire.

Nous avons terminé ce que la Parole nous dit prophétiquement touchant l'Église ou l'Assemblée. Depuis ce moment, il n'en est plus question dans l'Apocalypse, comme vue sur la terre. Mais à la fin du livre, l'Église, composée de tous les vrais croyants, de tous ceux qui ont vaincu, depuis le jour de la Pentecôte jusqu'à la venue de Christ, est vue dans la gloire céleste, quand les noces de l'Agneau avec elle, son épouse, sont célébrées aux chants de triomphe et d'allégresse du ciel (Apocalypse 19:6-9).

Hommage à Toi, Chef de l'Église !
L'Épouse, objet de ta faveur,
À tes côtés bientôt assise,
Sans fin bénira son Seigneur.
Ô saints transports ! joie ineffable !
Nous jouirons de ta beauté,
Et de l'amour inexprimable
Qui remplira l'éternité.

LA FIN DU PREMIER SIECLE

Nous avons terminé ce que l'Esprit de Dieu nous présente prophétiquement, dans l'Apocalypse, relativement à l'Église du Seigneur sur la terre. Son histoire, en dehors de cela, doit être tirée de documents humains sujets à l'erreur. Il faudrait beaucoup de volumes pour raconter tout ce qui concerne ce qui porte le nom d'Église chrétienne. Et ce récit renfermerait bien des choses tristes et douloureuses, car l'Église s'est complètement détournée des pensées de Christ, et ce déclin a commencé dès les jours apostoliques. Elle est devenue ce champ où l'ivraie croît en abondance ; le grand arbre qui abrite sous ses branches toutes sortes d'oiseaux ; la pâte imprégnée de levain (Matthieu 13).

Mais au milieu de tout le mal qui a envahi l'Église, Dieu n'a pas cessé à toutes les époques d'y avoir ses fidèles témoins. Les premiers furent ceux que l'on nomme plus spécialement *martyrs* ou *témoins* par excellence. Ils scellèrent de leur sang leur foi au Seigneur, et appartiennent à la période figurée par l'assemblée de Smyrne. L'exemple de leur foi, de leur constance dans les tourments, est bien propre à encourager. C'est en même temps un témoignage puissant rendu à la vérité. Pour eux, Christ était une Personne vivante qui avait souffert pour leur salut, et ils donnaient leur vie pour Lui. Ils n'avaient peut-être pas une aussi grande connaissance des vérités de l'Écriture que nous, mais ils connaissaient assez de l'amour de Christ pour n'être ébranlés ni par promesses, ni par menaces, ni par tortures. Pussions-nous, dans nos temps moins difficiles en un sens, avoir un peu de cet amour qui nous fera nous séparer du monde et vivre plus entièrement pour Celui qui nous a aimés.

On a dit : « Croire et souffrir, et non pas écrire, était ce qui caractérisait les premiers chrétiens ». Nous n'avons donc que peu de récits datant de ces temps pour nous dire ce qu'ils endurent. Nous avons parlé de la persécution qui eut lieu sous Néron, mais c'est un historien païen qui la rapporte. On peut d'ailleurs aisément se rendre compte de ce qui appelait sur eux l'attention publique et la haine du monde. Les petits groupes de disciples de Christ, dispersés çà et là dans l'empire romain, s'y trouvaient littéralement « comme des brebis au milieu des loups ». Leur croyance n'était celle d'aucune nation ; leur culte n'était pas compté parmi ceux que Rome tolérait, de sorte que leur sécurité était le silence et l'obscurité. Mais la foi dans le cœur est un principe vivant et actif qui ne peut rester ignoré. La religion chrétienne devint agressive à cause de la puissance de vie qui était en elle, et qui la faisait tellement différer des religions mortes du paganisme. Elle devint bientôt importune par le fait même qu'elle se tenait à part des diverses formes de culte qui toutes se distinguaient par une pompe extérieure.

Les règnes de Vespasien et de Titus — celui qui prit et renversa Jérusalem — semblent avoir été un temps de repos pour l'Église. Il en fut autrement sous leur successeur Domitien, prince lâche,

soupçonneux et cruel. Elle eut alors à subir une violente persécution qui dura une année. Un bruit était venu aux oreilles de Domitien qu'un personnage de la race de David devait paraître, auquel appartiendrait l'empire du monde. Confondant les chrétiens avec les Juifs, l'empereur se mit à persécuter cruellement les premiers. Il n'épargna même pas les Romains des plus nobles familles, dès qu'ils lui étaient signalés comme chrétiens, les faisant mettre à mort ou les envoyant en exil, après avoir confisqué leurs biens. Il bannit plusieurs membres de sa propre famille, et fit même mourir son cousin Flavius Clément, dont la femme, Flavia Domitilla, sa propre nièce, fut envoyée en exil. Leur crime était d'avoir embrassé l'Évangile. Nous voyons cependant par là, qu'en dépit de tous les efforts de la puissance impériale, malgré le fer et le feu, le christianisme ne s'était pas seulement répandu dans les classes inférieures de la société, mais se trouvait jusque sur les marches du trône.

C'est à cette époque que l'apôtre Jean, le seul survivant des douze apôtres, fut exilé dans l'île sauvage de Patmos, où le Seigneur fit passer devant son esprit les visions de gloire et de jugement qu'il décrit dans l'Apocalypse.

La persécution sous Domitien fut des plus cruelles, mais ne dura pas longtemps. Avant de périr assassiné, il avait permis à ceux qui avaient été exilés à cause de leur foi, de rentrer dans leurs foyers. Mais ce qui laissait subsister le danger pour les chrétiens dans ces premiers temps, c'est qu'on les confondait avec les Juifs toujours prêts à se soulever. Voici, à ce sujet, un fait qui nous est raconté. Domitien, dont l'esprit soupçonneux était toujours en éveil, avait entendu dire qu'en Judée vivaient encore des descendants de David, parents de Christ. Craignant qu'ils ne revendiquassent un jour la royauté, il donna l'ordre de les saisir et de les amener à Rome. C'étaient deux petits-fils de Jude, le frère du Seigneur. Ils furent conduits devant l'empereur qui les interrogea. Ils ne firent aucune difficulté pour reconnaître qu'ils étaient descendants de David et parents de Christ. Domitien leur demanda alors quelles étaient leurs possessions et leurs biens. Ils répondirent qu'ils n'avaient que quelques arpents de terre qu'ils cultivaient et dont le produit leur servait à payer les impôts et à se nourrir. Là-dessus, l'empereur ordonna qu'on examinât leurs mains qui, en effet, étaient rudes et calleuses, comme celles des gens qui travaillent la terre. Interrogés touchant le règne de Christ, quand et où il devait apparaître, ils répondirent que ce règne n'était pas de ce monde, mais qu'il était céleste et spirituel, et ne serait établi qu'à la fin du monde. Voyant que c'étaient des gens pauvres et inoffensifs, complètement rassuré d'ailleurs par leurs réponses, Domitien les laissa aller, et, pendant un temps, cessa de persécuter les chrétiens. C'est à la fin de son règne que la persécution redoubla de fureur.

Nerva succéda à Domitien. Durant les deux années de son règne, les chrétiens furent en paix. Il rappela les bannis, leur rendit leurs biens, et même ordonna que les esclaves qui avaient trahis leurs maîtres chrétiens, fussent mis à mort. Mais le christianisme restait toujours une religion non reconnue par l'État. Les chrétiens pouvaient parfois jouir d'un temps de répit, mais les lois ne les protégeaient pas ; il n'y avait pour eux aucun recours s'il plaisait à quelque gouverneur de les poursuivre, ou si, pour une cause ou une autre, la populace se soulevait contre eux. Au court règne de Nerva, succéda, l'an 98, celui de Trajan qui dura dix-neuf ans, et dont nous reparlerons. C'est vers le commencement de ce règne que mourut l'apôtre Jean.

Les écrits chrétiens de cette époque sont très rares. Je mentionnerai les deux plus remarquables. L'un est la lettre que Clément écrivit aux Corinthiens. Plusieurs pensent que ce Clément est celui dont Paul parle comme étant un de ses « compagnons d'œuvre dont les noms sont dans le livre de vie » (Philippiens 4:3).

Sa lettre aux Corinthiens était motivée par les dissensions survenues dans cette assemblée. Il rappelle l'état de choses qui y existait plusieurs années auparavant, quand Paul leur écrivit ses deux épîtres, et constate avec douleur que leur condition était pire que lorsque l'apôtre s'adressait à eux. Il les exhorte donc et les supplie de se repentir et de revenir à la paix et à la concorde.

Dans une autre partie de sa lettre, il place devant les fidèles les fondements de leur commune foi en ces termes : « Regardons constamment, bien-aimés, au sang de Christ. Considérons combien est précieux pour Dieu ce sang qui a été versé pour notre salut, et qui place la grâce de la repentance devant le monde entier. Nous ne sommes pas justifiés par nous-mêmes, par notre sagesse, notre intelligence, notre piété, ou par des œuvres que nous aurions accomplies en sainteté de cœur, mais par la foi. C'est par elle que, dès le commencement, le Dieu Tout-Puissant a justifié les hommes ».

Il est intéressant de savoir que ces paroles étaient lues, non seulement à Corinthe, mais dans toutes les assemblées des premiers chrétiens, de même que les écrits d'autres auteurs de cette époque. Mais nous devons ajouter qu'à côté de paroles saines, il se trouve dans les écrits de ce temps, si rapprochés pourtant des apôtres, beaucoup d'erreurs, qui montrent combien l'on s'écartait de leurs purs et simples enseignements. Une profonde ligne de démarcation sépare les écrits inspirés de ceux des pères apostoliques, comme l'on nomme ces écrivains qui étaient les disciples immédiats des apôtres.

Le second écrit est la « lettre à Diognète ». Elle est adressée par un auteur inconnu à quelqu'un qui avait désiré être informé de la doctrine et de la manière de vivre des chrétiens, et date probablement de la fin du premier siècle.

Diognète, avait posé, quant à cette « nouvelle sorte d'hommes », des questions telles que celle-ci : « En quel dieu mettent-ils leur confiance ? Comment rendent-ils culte ? Comment se fait-il qu'ils regardent le monde comme au-dessous d'eux, qu'ils méprisent la mort, ne tiennent aucun compte des dieux légalement reconnus comme tels par les Grecs, et ne suivent pas non plus la superstition juive ? Que signifie cette affection qu'ils se portent l'un à l'autre ? Comment se fait-il que cette nouvelle sorte d'hommes et cette nouvelle manière de vivre, soient entrés dans le courant du monde maintenant et non auparavant ? »

L'écrivain répond : « Les chrétiens ne sont pas séparés des autres hommes par leur demeure terrestre, ni par leur langage ou leurs coutumes. Nulle part ils n'habitent des cités qui leur soient propres. Ils n'ont pas une autre manière de parler que ceux qui les entourent, ni n'affectent une vie singulière. Ils demeurent dans les villes des Grecs et des Barbares, selon que le lot leur a été assigné ; mais tout en se conformant aux usages des pays par rapport aux vêtements, à la nourriture et aux autres choses qui appartiennent à la vie extérieure, ils montrent cependant dans leur conduite quelque chose qui semble étrange à tous. Ils habitent leur contrée natale, mais comme étrangers. Ils prennent leur part de toutes les charges comme citoyens, et cependant endurent toutes sortes de torts comme s'ils étaient gens de dehors. Toute terre étrangère leur est une patrie, et la patrie de chacun d'eux lui est comme un sol étranger. Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. Ils séjournent sur la terre, mais leur bourgeoisie est dans le ciel. Ils obéissent aux lois, mais sont au-dessus des lois par leur vie. Ils aiment tous les hommes et sont persécutés par tous. Ils sont inconnus et cependant condamnés ; mis à mort et cependant faits vivants. Ils sont pauvres et en enrichissent plusieurs ; blasphémés et cependant justifiés. On les couvre d'opprobre et eux bénissent ».

Touchant la religion des chrétiens, voici ce que dit notre auteur : « Leur religion ne leur a pas été donnée comme une invention terrestre ; ils n'y ont pas été initiés par le canal de mystères humains. Le Dieu Tout-puissant qui a créé toutes choses, le Dieu invisible Lui-même a inauguré du ciel parmi les hommes la vérité, la sainte et insondable Parole, et l'a fixée fermement dans leurs cœurs. Et ce n'a pas été, comme on pourrait se l'imaginer, en envoyant quelque être subordonné, un prince ou un ange, mais Celui qui est l'architecte et le Créateur de toutes choses. Un fils des hommes aurait dit que, dans ce cas, c'était pour frapper de terreur et dominer par le jugement. Mais non ; Il est venu en douceur et en débonnairité. Dieu l'a envoyé pour sauver ; pour persuader les hommes et non les contraindre, car en Dieu il n'y a pas de contrainte. Il l'a envoyé en amour, et non en jugement. Il a donné lui-même son propre Fils en rançon pour nous : le saint pour les iniques, l'innocent pour les

coupables, le juste pour les injustes. Ô doux et précieux échange ! Œuvre qui passe toute conception ! Bienfaits au-delà de toute attente ! L'iniquité de plusieurs est cachée dans une seule personne juste, et la justice d'un seul justifie plusieurs iniques ! »

On est heureux de lire de telles paroles qui sont encore un reflet de ce que nous trouvons dans les saints écrits des apôtres.

L'ÈRE DES PERSÉCUTIONS

Le Seigneur Jésus avait dit à l'assemblée de Smyrne : « Ne crains en aucune manière les choses que tu vas souffrir. Voici, le diable va jeter quelques-uns d'entre vous en prison, afin que vous soyez éprouvés : et vous aurez une tribulation de dix jours ». Ainsi Jésus annonçait à ses saints un temps de persécution, limité cependant. À dix reprises différentes, il serait permis à l'ennemi de déployer sa fureur contre les chrétiens, mais ce ne devait être que pour montrer la puissance du Seigneur se manifestant dans de faibles instruments. Il les soutiendrait au milieu des souffrances de toutes sortes et à travers la mort même qu'ils auraient à subir pour son nom. « Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu », dit l'apôtre Jean (1 Jean 5:5). Ces martyrs donnaient leur vie pour l'amour de Celui qui les avait aimés.

Nous désirons présenter quelques exemples de cette victoire remportée sur le monde par ceux qui croyaient en Jésus, le Fils de Dieu. Puissent ces exemples nous encourager à tenir ferme pour Christ dans un monde qui est toujours le même, bien que sa haine contre Dieu et son Fils ne se montre pas maintenant sous la même forme.

LES CHRÉTIENS SOUS TRAJAN – LETTRE DE PLINE ET DE TRAJAN

À la fin du premier siècle et durant la première partie du second, le refus persistant des chrétiens de prendre part à aucun acte du culte, soit en l'honneur des dieux ou pour rendre hommage à l'empereur, commença à attirer sur eux l'attention du gouvernement romain. Il y avait une loi contre toutes les religions non sanctionnées par l'État, et cette loi pouvait, d'un moment à l'autre, être mise en vigueur. C'était une épée constamment suspendue sur la tête des chrétiens. Ils couraient aussi le danger d'être amenés devant les gouverneurs à cause des troubles et séditions fomentés contre eux par les prêtres des idoles, par ceux qui fabriquaient des images, et qui craignaient, comme Démétrius, que leur métier ne fût réduit à néant, et enfin par tous ceux qui vivaient des spectacles et des jeux publics, auxquels on ne voyait pas assister les disciples de Christ. Ils se souvenaient qu'ils n'étaient pas du monde, comme leur Maître n'en était pas. De plus, vers cette époque, il circulait d'étranges accusations contre ceux dont le monde ne savait guère que ce fait, qu'ils vivaient à part de lui. Par crainte de la persécution qui ne sommeillait jamais longtemps, ils étaient obligés de se réunir en secret, et il ne manquait pas de gens pour insinuer que dans ces réunions il se passait des choses qui n'auraient pas supporté la lumière.

De bonne heure, sous le règne de Trajan, un édit avait été rendu, déclarant illégales toutes les corporations et associations. On voit aisément combien cette loi mettait en danger toutes les petites communautés de chrétiens, unis entre eux comme frères en Christ par le lien le plus puissant.

Dieu a permis qu'un témoignage clair et non suspect nous fût conservé de ce qu'était alors la situation des chrétiens vis-à-vis de ceux qui les entouraient et du gouvernement romain. Ce sont les lettres échangées entre l'empereur Trajan et le célèbre écrivain Pline le jeune, ami de l'empereur. Elles jettent aussi du jour sur la persécution qui sévissait alors.

Pline avait été envoyé comme gouverneur des provinces du Pont et de la Bithynie dans l'Asie mineure. Des personnes avaient été amenées devant lui accusées de christianisme. Le cas était nouveau pour lui, il ne savait comment agir à l'égard de ce genre de délit, et, dans sa perplexité, il demanda conseil à l'empereur, en lui exposant comment jusqu'alors il avait procédé contre les accusés. Voici quelques passages de sa lettre :

« Avant de venir dans cette province », dit-il, « je n'avais jamais eu l'occasion d'assister à un interrogatoire de chrétiens. Je ne sais donc comment agir et décider, soit dans l'instruction de leur cause, soit dans le châtement à infliger. Faut-il punir comme si être chrétien est en soi-même un crime, ou bien seulement s'il est accompagné d'autres délits ? Faut-il faire quelques différences en tenant compte de la jeunesse ou de l'âge des accusés ?... En attendant, voici comment j'ai procédé à l'égard de ceux qui étaient amenés devant moi comme chrétiens. Je leur ai demandé s'ils étaient des chrétiens. Le confessaient-ils, je réitérais ma question une seconde et une troisième fois en les menaçant de mort, s'ils persistaient. Persévéraient-ils dans leur confession, j'ordonnais qu'ils fussent emmenés, les uns pour être exécutés, les autres, comme citoyens romains, pour être envoyés à Rome, afin d'y être jugés ».

Pline donne de sa sentence la raison suivante : « Je ne mettais pas en doute que, quoi qu'il en fût de leur confession, leur obstination ne dût être punie ».

L'écrivain continue : « Il m'a été remis récemment une accusation anonyme qui renfermait les noms d'un certain nombre de personnes. Les ayant interrogées, quelques-unes nièrent d'être ou d'avoir été chrétiennes, invoquèrent les dieux comme je le leur prescrivis, offrirent devant tes images de l'encens et du vin, et injurièrent le nom de Christ — toutes choses, m'a-t-on dit, auxquelles on ne peut forcer un vrai chrétien. C'est là le résumé de leur erreur. Je trouvai donc bon de les relâcher. D'autres confessèrent d'abord qu'ils étaient chrétiens, mais ensuite le nièrent... Quant à leur précédente religion — qu'elle soit une erreur ou un délit, — voici ce qu'ils déclarèrent : ils ont coutume de se réunir un certain jour avant le lever du soleil et de chanter ensemble une hymne à Christ comme à un Dieu. Puis ils s'engagent par serment à s'abstenir du mal, à ne commettre ni fraude, ni vol, ni adultère, et à ne pas manquer à leur parole. Après cela, ils ont l'habitude de se séparer pour se rassembler plus tard dans la journée et de prendre part ensemble à un repas simple, paisiblement, et sans aucun scandale. Mais ils ont laissé cette dernière coutume depuis l'édit rendu par ton commandement et qui défendait tout rassemblement ».

Pline était un philosophe, un homme poli et raffiné, bienveillant et généreux, et cependant il n'hésitait pas à employer le moyen le plus barbare pour découvrir toute la vérité touchant ce qu'il traitait de « superstition absurde », vérifiant ainsi la parole de l'apôtre, « sans miséricorde » quand il s'agissait des enfants de Dieu, haïs comme Jésus l'avait été, méconnus du monde comme Lui. Voici comment il continue :

« Après ce rapport, il me sembla d'autant plus nécessaire d'interroger, *en leur appliquant la torture*, deux femmes, de celles qu'ils nomment *diaconesses* (*). Mais sauf une méchante et absurde superstition, je n'ai rien pu tirer d'elles... Le nombre des accusés est si grand que l'affaire mérite une sérieuse considération. Beaucoup de personnes des deux sexes, de tout âge et de toute condition, sont accusées, et un plus grand nombre encore le seront, car la contagion de cette superstition a envahi non seulement les villes, mais les plus petits endroits et les campagnes ».

(*) Nos lecteurs savent que ce mot désigne des « servantes », des personnes chargées dans l'assemblée d'un service spécial, comme Phoebé (Romains 16:1).

Pline dit ensuite qu'à son arrivée, les temples étaient presque abandonnés, que les cérémonies sacrées étaient interrompues depuis longtemps, et que les victimes pour les sacrifices ne trouvaient que de rares acheteurs. Mais il laisse voir en même temps que ses efforts pour arrêter les progrès de

la superstition n'ont pas été vains, et il termine en disant : « On peut penser qu'un grand nombre pourront être ramenés, si le pardon est assuré à ceux qui se repentent ».

L'empereur répondit à Pline : « Tu as parfaitement agi, mon cher Pline, dans ta manière de procéder à l'égard des chrétiens amenés devant toi. Il est évident que dans des affaires de ce genre, on ne peut poser aucune règle générale. Ces gens ne doivent point être recherchés. Mais s'ils sont accusés et convaincus d'être chrétiens, ils doivent être punis de mort, avec cette restriction toutefois, que si quelqu'un renonce au christianisme et le prouve en invoquant les dieux, on le renverra absous à cause de son repentir, qu'elle qu'ait été sa conduite antérieure. En aucun cas, les dénonciations anonymes ne doivent être reçues ; elles sont un moyen dangereux et qui ne s'accorde nullement avec les principes de notre temps ».

Telle fut la réponse du puissant empereur au philosophe son ami, en un temps qui se vantait de ses lumières et de son urbanité. Mais la parole de la croix a toujours été une folie pour les sages et les intelligents de ce siècle. Combien il eût été facile à ces chrétiens méprisés de sauver leur vie en jetant dans le feu quelques grains d'encens et en s'inclinant devant la statue de l'empereur ! Mais ceux qui suivaient cette « superstition » absurde et incompréhensible pour l'esprit du Romain lettré, savaient bien ce que voulait dire cette cérémonie insignifiante en apparence. Ils refusaient de racheter leur vie en étant infidèles à Christ. Ils gardaient *sa parole* et, comme le proconsul lui-même est forcé de l'avouer, ils ne voulaient pas *renier son nom*. Ah ! demandons au Seigneur cette même fidélité, pour être gardés purs des souillures du monde.

Les lettres dont je viens de donner des citations, sont importantes à plus d'un égard. D'abord, bien qu'il ne s'agisse que d'une province de l'empire, nous voyons par un témoignage irrécusable que le christianisme, la foi au Christ comme Dieu, était déjà considérablement répandu, au point de faire presque disparaître le paganisme dans cette province. On comprend que Satan fit tous ses efforts pour garder ses forteresses contre la puissance de la vérité. On voit aussi quelle était cette puissance dans les cœurs et la vie de ceux qui croyaient. En effet, le seul crime dont on pouvait accuser et convaincre les chrétiens, était le refus d'adorer les images de l'empereur, d'invoquer les dieux et de maudire Christ, celui qu'ils regardaient comme leur Dieu Sauveur ; mais leur vie était sans reproche. Ce témoignage d'un païen en faveur des chrétiens de cette époque est bien puissant.

Remarquons encore ce que Pline dit de leurs assemblées, d'après le rapport qui lui en est fait, et qui est confirmé sous la torture même. Ils se réunissaient pour chanter les louanges de Christ et prendre un repas en commun. Il s'agit sans doute de la Cène du Seigneur et des agapes ou repas d'amour qui l'accompagnaient souvent, comme on le voit à Corinthe (1 Corinthiens 11). À cette époque, les assemblées des chrétiens étaient caractérisées par la simplicité. Le souvenir du Seigneur dans sa mort, « annoncer » cette mort, en constituait le fond. Il serait à désirer que ce fût aussi maintenant le caractère des réunions de ceux qui croient en Jésus.

Une circonstance bien intéressante et qui montre d'une manière touchante les soins de Dieu pour les siens, est le lieu où se passaient ces scènes entre le savant et riche gouverneur Pline, et les pauvres et humbles chrétiens. C'était en Bithynie et dans le Pont. Or si nous lisons le commencement de la première épître de Pierre, nous verrons qu'elle est adressée « à ceux de la dispersion, *du Pont*, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie et de la *Bithynie* ». Elle était donc envoyée aux pères des saints martyrs du temps de Trajan. Peut-être quelques-uns vivaient-ils encore, et il n'est pas invraisemblable que l'apôtre Pierre ait travaillé parmi eux. Combien les exhortations et les encouragements de cette épître étaient à propos pour ceux qui comparaissaient devant Pline dans ces temps difficiles ! Ils se souvenaient sans doute de ces paroles, bien propres à les fortifier : « Si vous souffrez pour la justice, vous êtes bienheureux ; ne craignez pas... et ne soyez pas troublés, mais sanctifiez le Seigneur le Christ dans vos cœurs ; et soyez toujours prêts à répondre, mais avec douceur et crainte, à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous » (1 Pierre 3:14-

15). Quelle consolation pour eux de se rappeler que « les yeux du Seigneur sont sur les justes et ses oreilles... tournées vers leurs supplications ». Quelle réalité dans ces autres Paroles : « Bien-aimés, ne trouvez pas étrange le feu ardent (la persécution) qui est au milieu de vous, qui est venu sur vous pour votre épreuve, comme s'il vous arrivait quelque chose d'extraordinaire ; mais en tant que vous avez part aux souffrances de Christ, réjouissez-vous, afin qu'aussi, à la révélation de sa gloire, vous vous réjouissiez avec transport » (1 Pierre 3:12 ; 4:12-13). C'était là le secret de leur force, de leur constance et de leur patience au milieu des souffrances. L'espérance de la gloire et d'un bonheur ineffable, remplissait déjà leur cœur de joie. « Vous vous réjouissez », dit encore l'apôtre, « tout en étant affligés maintenant pour un peu de temps par diverses tentations, si cela est nécessaire ». Puis, de nouveau, il tourne leurs regards vers le moment heureux où apparaîtra Jésus, « lequel », dit-il, « quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez » (1 Pierre 1:6, 8). Oui, c'était l'amour pour Celui qui avait donné sa vie pour eux, qui les rendait à leur tour « fidèles jusqu'à la mort ». Que pouvaient contre de telles gens qui avaient en vue « un héritage incorruptible », qui étaient « gardés par la puissance de Dieu » pour un si heureux avenir, que pouvaient contre eux les menaces et les châtements d'un Trajan ou d'un Pline ? Et en même temps, ils étaient soumis à l'autorité royale suivant l'exhortation de l'apôtre : « Soyez soumis à tout ordre humain pour l'amour du Seigneur, soit au roi etc ». Par leur vie, comme par leurs paroles, ils annonçaient les vertus de Celui qui les avait « appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière » (1 Pierre 1:2-5 ; 2:9, 13).

N'admirons-nous pas le tendre soin de Dieu en donnant cette épître à ces pauvres persécutés ? Relisez-la, et vous verrez comme tout s'appliquait bien à eux. Mais elle s'adresse aussi à nous. Bien que nous ne souffrions pas comme eux, nous aussi avons à nous conduire avec crainte pendant notre séjour ici-bas, et à être saints comme Celui qui nous a appelés est saint. Nous aussi, nous sommes exhortés à marcher ici-bas comme étrangers et forains, nous abstenant des convoitises charnelles qui font la guerre à l'âme, car nous aussi, si nous avons cru en Jésus et si nous l'aimons, nous avons part à l'espérance vivante, et à l'héritage, et au salut réservé à ces saints martyrs. Puissent nos cœurs, comme les leurs, être attachés au Seigneur.

Un mot encore. La vérité, par la bouche de ces humbles témoins, était portée devant les gouverneurs et les princes de ce monde, qui, s'ils s'y opposaient, étaient ainsi sans excuse. Et il en fut ainsi pendant tous ces temps de persécutions, selon la parole du Seigneur : « Vous serez menés même devant les gouverneurs et les rois, à cause de moi, en témoignage à eux et aux nations » (Matthieu 10:18). Nous parlerons maintenant de quelques-uns des martyrs dont les noms et les actes nous sont parvenus.

MARTYRE D'IGNACE

Aucun fait dans l'histoire de l'Église primitive n'a été conservé avec plus de soin que le martyre d'Ignace ; aucun récit de ce temps n'est plus célèbre que son voyage d'Antioche à Rome comme prisonnier dans les chaînes.

Ignace était l'un des disciples immédiats de l'apôtre Jean, et évêque ou surveillant de l'assemblée d'Antioche, depuis environ l'an 70. Nous nous souvenons que c'est dans cette grande ville, la capitale de la Syrie et l'une des plus importantes cités de l'empire romain, qu'après les travaux bénis de Paul et de Barnabas, les disciples du Seigneur furent premièrement nommés chrétiens (Actes 11).

Vers l'an 107, l'empereur Trajan se dirigeant vers l'Orient pour combattre les Parthes, passa par cette ville. Il est difficile d'assigner les raisons qui portèrent l'empereur à persécuter les chrétiens durant son séjour à Antioche. Était-ce qu'enflé par ses victoires, il ne pouvait supporter la pensée qu'il y eût dans ses États des gens qui refusaient d'adorer les dieux qui, selon lui, l'avaient rendu vainqueur ? Ou bien voulait-il se rendre propices ceux-ci en persécutant les chrétiens ? On ne sait, mais il menaçait de punir de mort quiconque à Antioche refuserait de sacrifier aux dieux.

Désireux de détourner, en l'attirant sur sa tête, l'orage qui menaçait son troupeau, Ignace demanda d'être conduit devant l'empereur pour lui exposer le vrai caractère et la position des chrétiens, et, s'il le fallait, afin de s'offrir pour eux à la mort. Ainsi Trajan fut mis face à face avec cette « absurde superstition », dont jusqu'alors il avait seulement entendu parler. Ainsi, comme au temps de Paul, témoignage fut rendu à l'Évangile devant les grands de la terre, les rendant inexcusables s'ils le rejetaient.

Voici ce que des écrivains anciens rapportent de l'entrevue de l'empereur avec le vénérable évêque. Trajan s'adressant à lui, dit : « Es-tu celui qui, semblable à un démon pernicieux, persévère à contrevenir à mes ordres et entraîne les hommes dans la perdition ? »

— Que personne, répond Ignace, n'appelle Théophore [« Théophore » veut dire celui qui porte Dieu] un démon pernicieux.

— Et qui est Théophore ?

— Celui qui porte Christ dans son cœur.

— Ne crois-tu donc pas qu'ils résident en nous, les dieux qui combattent pour nous contre nos ennemis ?

— Tu te trompes, en appelant dieux les démons des nations ; car il n'y a qu'un seul Dieu qui a fait le ciel, et la terre, et la mer, et tout ce qui est en eux ; et un seul Jésus Christ, son Fils unique, duquel le royaume est ma portion.

— Tu veux dire le royaume de Celui qui fut crucifié sous Pilate ?

— Oui, de Celui qui a crucifié mon péché avec son auteur, et qui a mis le péché tout entier et la malice de Satan sous les pieds de ceux qui Le portent dans leurs cœurs.

— Portes-tu en toi Celui qui a été crucifié ?

— Oui, car il est écrit : J'habiterai en eux et je marcherai en eux.

L'empereur coupa court à l'entretien, en rendant cette sentence : « Puisque Ignace confesse qu'il porte en lui celui qui a été crucifié, nous ordonnons qu'il soit conduit, lié par des soldats, à la grande Rome, afin d'y être déchiré par les bêtes, pour l'amusement du peuple ».

Ce châtement était réservé aux pires criminels, particulièrement à ceux qui étaient convaincus d'exercer les arts magiques, ce dont les chrétiens étaient souvent accusés. Ignace écouta avec joie cette sentence cruelle, heureux d'être jugé digne de souffrir pour le nom de Christ et comme offrande pour les saints ; se réjouissant, comme autrefois le bienheureux apôtre Paul, d'être lié et conduit à Rome.

Ignace fut donc livré à dix soldats qui, sans égard pour son âge avancé, semblent l'avoir traité avec une grande dureté. Il écrivait aux chrétiens de Rome, leur envoyant sa lettre par des messagers qui suivaient une route plus courte que celle par laquelle il était conduit : « Depuis la Syrie, et jusqu'à Rome, je suis abandonné aux bêtes sauvages sur mer et sur terre ; de jour et de nuit je suis lié à dix léopards, une bande de soldats qui, même lorsque je leur fais du bien, se montrent envers moi d'autant plus cruels ».

Il fut conduit par mer à Smyrne, où il lui fut permis de voir Polycarpe, évêque de cette ville qui, lui aussi, avait été disciple de l'apôtre Jean. Plusieurs autres chrétiens vinrent le saluer et lui demander

sa bénédiction. Il écrivit à différentes assemblées, en particulier à celles d'Éphèse et de Rome, des lettres qui ont été conservées. Dans ces lettres d'adieu, il insiste beaucoup sur la grande vérité de l'humanité réelle de Christ. Il met en garde ceux à qui il écrivait contre la mauvaise doctrine qui se glissait parmi les chrétiens, et qui enseignait que le Seigneur n'avait pas eu un corps réel, et qu'ainsi tout ce qu'il avait fait durant sa vie ici-bas, de même que ses souffrances et sa mort, n'avait été qu'une apparence. Ignace combat aussi les docteurs judaïsants, c'est-à-dire ceux qui, déjà du temps de Paul, voulaient mêler la loi à l'Évangile (*). Il faut malheureusement ajouter qu'à ces choses excellentes, Ignace en mêle beaucoup d'autres erronées, surtout par rapport à l'autorité des évêques dans les assemblées. Ses enseignements à cet égard montrent le commencement de l'établissement du clergé remplaçant dans l'Assemblée l'action de l'Esprit Saint.

(*) L'apôtre Paul les combat, surtout dans l'épître aux Galates.

Mais Ignace n'en était pas moins un bien-aimé saint de Dieu, un fidèle serviteur et témoin de Christ, pour qui il donnait sa vie. Dans sa lettre aux chrétiens de Rome, il les prie de ne rien faire pour empêcher qu'il soit livré aux bêtes : « Vous ne pouvez », dit-il, « me donner rien de plus précieux que ceci : que je sois offert à Dieu en sacrifice, tandis que l'autel est prêt... Priez seulement pour que la force me soit donnée, afin que non seulement je sois appelé chrétien, mais que je sois vraiment trouvé tel ». Et il dit encore : « Laissez-moi devenir la proie des lions et des ours ; ce sera pour moi un très court passage au ciel ».

Cependant les gardiens d'Ignace hâtaient leur voyage, craignant de ne pas arriver avant la fin des jeux où le martyr devait être exposé à la fureur des bêtes féroces. Aussi assistèrent-ils, sans doute, avec impatience à la scène touchante qui se passa avant qu'ils entrassent dans la cité impériale. Aux approches de Rome, ils rencontrèrent une foule de personnes qui sortaient de la ville. C'étaient des chrétiens affligés qui venaient au-devant d'Ignace. Malgré sa lettre, ils le suppliaient de leur permettre de faire leurs efforts pour le sauver ; mais il n'y consentit point. Les soldats accordèrent à Ignace quelques instants pour prier avec ses frères et leur adresser quelques paroles. Il s'agenouilla avec eux et demanda à Christ de mettre fin à la persécution, car il espérait qu'il lui serait donné de mourir pour son troupeau, et qu'ainsi les faibles brebis qu'il aimait tant, échapperaient. C'était le dernier jour des jeux, et il fut conduit immédiatement à l'amphithéâtre.

On voit encore à Rome l'arc de triomphe bien conservé qui fut élevé en l'honneur de Titus, vainqueur des Juifs. Non loin se trouvent les ruines d'un vaste cirque nommé le Colisée. Près de l'endroit où se trouvaient les fameux jardins de Néron, dans un enfoncement de terrain situé entre deux des collines sur lesquelles Rome était bâtie, cet empereur avait fait un lac artificiel. Titus l'avait fait dessécher et avait commencé à faire construire sur cet emplacement un cirque immense, destiné à contenir 80000 spectateurs. C'était le Colisée. On dit que les Juifs captifs furent employés à élever ce gigantesque édifice. Ses dimensions étaient telles que l'arène centrale ayant été une fois remplie d'eau, on put y donner au peuple romain le simulacre d'un combat naval. Mais habituellement il était réservé aux combats de gladiateurs entre eux ou contre des bêtes féroces. Aux jours de fête, des scènes terribles de luttes sanglantes et de carnage avaient lieu dans cette arène. Les Romains les contemplaient et y applaudissaient du haut de leurs sièges disposés en gradins, garantis par des filets à mailles d'or suspendus à des poteaux d'ivoire, de la fureur des bêtes féroces, rendues plus terribles par la faim.

C'est là que le vénérable évêque d'Antioche, épuisé par l'âge et par la fatigue de son long voyage, fut livré aux bêtes sous les yeux de milliers de spectateurs. Il fut bientôt mis en pièces et dévoré par elles. Le vieux pèlerin fatigué entra ainsi dans le repos du paradis de Dieu, auprès de Celui pour qui il avait donné joyeusement sa vie. Il pouvait dire avec Paul : « J'estime que les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire à venir qui doit nous être révélée... Qui est ce qui nous séparera de l'amour du Christ ? Tribulation, ou détresse, ou persécution, ou famine,

ou nudité, ou péril, ou épée ? ... Au contraire, dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés » (Romains 8:18, 35, 37).

Les amis d'Ignace ne purent recueillir de ses restes que quelques os. Il fut le premier chrétien qui souffrit cette mort cruelle dans l'amphithéâtre du Colisée. Mais après lui bien d'autres subirent le même sort sous le règne de Trajan. « Ils n'ont pas aimé leur vie, même jusqu'à la mort », mais « ils ont vaincu à cause du sang de l'Agneau et à cause de la parole de leur témoignage » (Apocalypse 12:11). Quelle gloire les attend dans la première résurrection ! Ils régneront avec Christ. Puissions-nous, dans ces temps moins difficiles, être cependant trouvés aussi fidèles, aussi dévoués au Seigneur !

JUSTIN MARTYR

La persécution contre les chrétiens qui avait sévi sous le règne de l'empereur Trajan, se ralentit sous celui de ses deux successeurs Adrien et Antonin le pieux, sans cependant cesser entièrement. Mais elle reprit avec plus de force sous Marc-Aurèle qui succéda à Antonin. Est-ce donc que cet empereur était un homme méchant et cruel ? Non. Il était, au contraire, un de ceux que l'on nomme philosophes — amis de la sagesse. Marc-Aurèle était d'un naturel humain, bienveillant, noble et pieux, et grâce à l'influence de l'éducation qu'il avait reçue de sa mère, ses mœurs étaient pures. Ses écrits renferment des préceptes d'une morale excellente. Et malgré cela, il se montra l'ennemi des chrétiens.

Nous ne devons pas nous en étonner. La sagesse du monde, celle que les hommes puisent dans leur intelligence, dans leurs sentiments et leurs raisonnements, est tout l'opposé de la sagesse de Dieu. C'est Christ qui est « la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu », et c'est en Christ crucifié que se montrent cette puissance et cette sagesse pour sauver ceux qui croient. Mais le monde avec sa sagesse n'a pas connu Dieu qui, dans son amour, a donné son Fils. La croix est une folie pour les sages de ce monde qui estiment pouvoir plaire à Dieu et se sauver sans elle. Aussi l'apôtre Paul dit-il que les chefs de ce monde n'ont pas connu la sagesse de Dieu, « car s'ils l'eussent connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de gloire » (lire 1 Corinthiens 1:20-24 ; 2:7-8). Ainsi, si les chefs de ce monde ont rejeté le Seigneur, il ne faut pas être surpris qu'ils persécutassent les disciples de Jésus. Il faut aussi ajouter que tout en reconnaissant la vanité des idoles, les philosophes en toléraient le culte et s'y associaient comme étant une chose bonne pour le peuple, tandis que les chrétiens s'en séparaient complètement.

L'empereur, il est vrai, n'intervenait pas directement dans les persécutions. Mais il en avait connaissance et aurait pu les arrêter. Des apologies ou défenses du christianisme avaient été présentées aux empereurs qui l'avaient précédé et à lui-même, et la justice aurait demandé qu'il examinât ce qui lui était dit en faveur des chrétiens. Mais au fond de toutes les persécutions et de l'opposition faite aux disciples de Christ se trouve l'inimitié du cœur naturel contre Dieu. Jésus avait dit. « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous... Ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père... S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi » (Jean 15:18, 24, 20).

Et, en effet, le monde les haïssait. On en était venu à considérer les chrétiens comme des ennemis publics. Non seulement on les accusait de crimes abominables commis en secret dans leurs réunions privées, mais on leur attribuait toutes les calamités qui, à cette époque en particulier, vinrent frapper Rome et l'empire romain. Les dieux irrités par la présence de ces impies, de ces athées qui méprisaient leur culte, manifestaient leur courroux par ces fléaux, disait-on. La haine du peuple envers eux allait donc en croissant. Il se soulevait contre eux et obligeait les gouverneurs des provinces à sévir et à exécuter les édits de persécution à l'égard de ceux qui étaient dénoncés comme chrétiens et amenés à leur tribunal. Le Seigneur l'avait annoncé : « Ils vous livreront pour être affligés, et ils vous feront mourir ; et vous serez haïs de toutes les nations à cause de mon nom »

(Matthieu 24:9). Mais il avait dit aussi pour l'encouragement de ceux qui souffraient pour son nom : « Vous avez de la tribulation dans le monde ; mais ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde » (Jean 16:33). Et encore : « Celui qui hait sa vie dans ce monde-ci, la conservera pour la vie éternelle. Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ; et où je suis, moi, là aussi sera mon serviteur : Si quelqu'un me sert, le Père l'honorera » (Jean 12:25-26). « Si nous souffrons avec lui », nous serons « aussi glorifiés avec lui » (Romains 8:17).

Voilà ce qui soutenait les chrétiens et les fortifiait dans les souffrances qu'ils avaient à endurer. Ils n'avaient peut-être pas autant de lumières que nous pouvons en avoir, mais Christ était pour eux une Personne vivante qui avait donné sa vie pour eux, et ils donnaient leur vie pour Lui. Puisse nous marcher dans le même chemin de foi, de renoncement et d'amour.

Parmi ceux qui souffrirent le martyre à Rome sous Marc-Aurèle, se trouve Justin surnommé Martyr. Beau titre, n'est-ce pas, que celui de martyr ou *témoin* pour Jésus Christ ? L'histoire de Justin est d'autant plus intéressante qu'il avait été un de ces philosophes si opposés à l'Évangile. Mais la grâce de Dieu est souveraine. Elle a amené à Christ le pharisien Saul de Tarse, et elle a converti le philosophe Justin. Elle l'a fait en dépouillant l'un de sa propre justice, et en montrant à l'autre l'impuissance de la sagesse humaine. Il faut que tous, sages ou ignorants, grands ou petits, nous reconnaissons notre état de péché et de ruine, afin de saisir le salut, la paix et la vie en Christ. Celui qui a sauvé Pierre et Jean, Nicodème et Paul, Justin le philosophe et tant d'autres, est aussi Celui qui nous sauve.

Justin était né de parents païens à Néapolis, ville de la Samarie, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Sichem. Il raconte lui-même comment, dans sa jeunesse, désirant ardemment connaître la vérité, il avait parcouru toutes les écoles de philosophie, étudiant avec soin les systèmes des sages de ce monde, sans rien trouver qui satisfît son âme et répondit à ses besoins. Mais Dieu, qu'il ne connaissait pas encore, le suivait comme le berger qui cherche sa brebis errante, et vint lui révéler la vérité qu'il avait en vain demandée aux hommes. Un seul est « la vérité », comme il est « la vie » et « le chemin », pour arriver à Dieu, et c'est Jésus. Justin allait le trouver.

Un jour que, fatigué de l'inutilité de ses recherches, il se promenait au bord de la mer, il rencontra un vieillard d'aspect vénérable qui entra en conversation avec lui. Justin s'ouvrit à cet inconnu, qui avait gagné sa confiance. Il lui dit son ardent désir de trouver Dieu, et tout ce qu'il avait fait, mais en vain, pour y arriver. Le vieillard lui répondit qu'en effet tous les enseignements des philosophes ne pouvaient l'amener à la connaissance de Dieu et à la possession de la paix après laquelle il soupirait, car, dit l'apôtre Paul, « le monde, par la sagesse, n'a pas connu Dieu ». Puis le vieillard parla à Justin de la révélation que Dieu avait donnée aux hommes dans les écrits des prophètes et dans les évangiles, et le pressa de les lire et de les étudier, et de s'enquérir des doctrines du christianisme. « Priez », ajouta le vieillard, « pour que les portes de la lumière vous soient ouvertes, parce que les Écritures ne peuvent être comprises que par l'aide de Dieu et de son Fils Jésus Christ ».

Le vieillard s'éloigna, et Justin ne le revit plus. Mais il suivit ses conseils. Il lut et médita les Écritures ; il pria, et Dieu répondit à ses requêtes. Il trouva la lumière et la paix auprès de Jésus Christ, et, une fois converti, il devint un ardent défenseur du christianisme. Plein de zèle pour la vérité qu'il avait saisie, et qui remplissait et réjouissait son cœur, il se mit à voyager, toujours vêtu de sa robe de philosophe, en Égypte et en Asie, annonçant à tous ceux qui voulaient l'entendre, l'Évangile qui lui était si précieux. De l'abondance de son cœur, sa bouche parlait. Comme il est beau de voir Dieu tirant une âme des ténèbres, l'amenant dans sa merveilleuse lumière, et faisant d'elle un flambeau pour éclairer d'autres âmes ! On n'a pas besoin pour jouir de ce privilège d'être un savant et un philosophe comme Justin ; chacun de nous, dans notre sphère, si humble soit-elle, dès que nous avons goûté que le Seigneur est bon, nous pouvons le faire connaître à d'autres (Actes 26:18 ; 1 Pierre 2:9).

Justin se fixa enfin à Rome et continua d'y enseigner. Il cherchait à se mettre en rapport avec les philosophes, dans le désir de leur faire connaître la vérité. Mais l'un d'eux, nommé Crescent, irrité de ce que Justin l'avait réduit au silence en discutant avec lui, le dénonça comme chrétien. Justin, avec six autres, parmi lesquels se trouvait une femme, comparut devant le préfet de Rome, Rusticus. Celui-ci voyant Justin revêtu de sa robe de philosophe, lui demanda quelle doctrine il professait.

— J'ai cherché à acquérir toutes sortes de connaissances, répondit Justin ; j'ai étudié dans toutes les écoles des philosophes, et je me suis enfin arrêté à la seule vraie doctrine, celle des chrétiens, de ces hommes méprisés par tous ceux qui sont dans l'aveuglement et l'erreur.

— Comment, misérable ! Tu suis cette doctrine ? s'écria le préfet.

— Oui, et c'est avec joie ; car je sais qu'elle est vraie.

Interrogé ensuite sur les lieux où les chrétiens s'assemblaient, il répondit qu'ils se réunissaient où ils le pouvaient, non pas tous en un même lieu, « car le Dieu des chrétiens », disait Justin, « le Dieu invisible, n'est pas circonscrit par l'espace. Il remplit les cieux et la terre, et est adoré et glorifié partout par les fidèles ».

Le préfet l'ayant menacé de la mort s'il persistait dans sa superstition, le témoin de Christ répondit : « Tu peux me faire souffrir tous les tourments, je n'en resterai pas moins en possession de la grâce qui assure le salut, et qui est le partage de tous ceux qui sont en Christ ».

— Tu crois donc aller au ciel ?

— Non seulement je le crois, mais je le sais et j'en ai l'entière certitude.

Telle fut la réponse pleine d'assurance du philosophe qui, après avoir été si longtemps ballotté par tout vent de doctrine humaine, avait enfin trouvé pour son âme une ancre sûre et ferme, et une espérance qui ne confond point (Éphésiens 4:14 ; Hébreux 6:19).

Le préfet s'efforça alors de persuader à Justin et ses compagnons de sacrifier aux idoles.

— Aucun homme dont l'esprit est sain, répondit Justin, n'abandonnera une vraie religion pour l'erreur et l'impiété.

— Sacrifiez, dit le préfet, ou vous serez tourmentés sans miséricorde.

— Je ne désire rien d'autre que de souffrir pour le nom de Jésus, mon Sauveur. Je paraîtrai ainsi avec confiance devant son tribunal, où le monde entier doit comparaître un jour.

Telle fut la réponse courageuse du martyr. Ses six compagnons confirmèrent ses paroles en disant :

— Faites ce que vous voudrez ; nous sommes chrétiens, et nous ne pouvons sacrifier aux idoles.

Le préfet les voyant inébranlables devant ses menaces prononça la sentence : « Ceux qui refusent de sacrifier aux dieux et d'obéir aux édits de l'empereur, seront d'abord battus de verges, puis décapités ».

Les martyrs se réjouirent et bénirent Dieu d'avoir été trouvés dignes de souffrir et de mourir pour le nom de Jésus (Actes 5:41 ; Philippiens 1:29). Ils furent ramenés dans leur cachot, et là, après avoir été fouettés, ils eurent la tête tranchée.

Le Seigneur Jésus a dit : « Vous êtes bienheureux quand on vous injuriera, et qu'on vous persécutera... à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans les cieux ». Et l'apôtre Paul dit, en écrivant à Timothée : « Si nous souffrons avec lui, nous régnerons aussi avec lui » (Matthieu 5:11-12 ; 2 Timothée 2:12). Justin et ses compagnons avec bien d'autres mis à mort « pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils ont rendu », attendent maintenant auprès du Seigneur la « récompense » : « la couronne de justice » et de gloire qui leur est réservée et qui leur sera donnée à son avènement (2 Timothée 4:8).

LA PERSECUTION EN ASIE MINEURE ET LE MARTYRE DE POLYCARPE

« À l'ange de l'assemblée qui est à Smyrne, écris :... Ne crains en aucune manière les choses que tu vas souffrir... Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie ». C'est ainsi que le Seigneur Jésus, Lui, le fidèle témoin ou *martyr*, qui avait donné sa vie, encourageait d'avance ceux qui seraient appelés à donner leur vie pour Lui.

Ce fut en Asie mineure que la persécution, sous Marc-Aurèle, sévit avec le plus de violence. Une lettre adressée par « l'Église de Dieu à Smyrne à celle de Philomélie et à toutes les parties de la sainte Église universelle », donne un récit détaillé des souffrances qu'eurent à endurer les fidèles confesseurs de Jésus Christ. Parmi ceux que cette lettre mentionne comme ayant été mis à mort, se trouve le vieil évêque de Smyrne, Polycarpe.

Polycarpe, de même qu'Ignace, avait été disciple de l'apôtre Jean. On dit que ce fut Jean qui l'établit évêque de Smyrne. Il est possible, en effet, qu'il l'eût mis à part comme « ancien » dans cette assemblée, car nous savons que les apôtres avaient l'autorité d'établir des anciens dans les églises (Actes 14:23 ; Tite 1:5).

Irénée, un des disciples de ce saint évêque, et qui fut l'évêque de Lyon au commencement du troisième siècle, parle ainsi de Polycarpe : « Je pourrais encore montrer la place où le bienheureux Polycarpe avait coutume de s'asseoir et de discourir ; je pourrais dire sa démarche, son apparence, sa manière de vivre, ses conversations. J'ai encore présentes à l'esprit la gravité de sa conduite, la majesté de son visage, la pureté de sa vie, et les saintes exhortations qu'il adressait à son troupeau. Il me semble encore l'entendre raconter comment il avait conversé avec Jean et plusieurs autres qui avaient vu Jésus Christ, et répéter les paroles qu'il avait entendues de leur bouche, les récits qu'ils faisaient des miracles du Sauveur, de sa doctrine selon les Écritures, comme il les avait reçus de ceux qui avaient été des témoins oculaires. Son zèle pour la pureté de la foi était tel que, si quelque erreur était avancée et soutenue en sa présence, il avait coutume de se boucher les oreilles, et de se retirer en s'écriant : « Dieu miséricordieux, pour quels temps m'as-tu réservé ! »

Tel était Polycarpe. À l'époque de la persécution, c'est-à-dire vers l'an 167, il était âgé d'environ quatre-vingt-quinze ans. Le peuple, irrité de voir la constance et la fermeté des témoins du Seigneur exposés dans l'arène à la fureur des bêtes féroces, demandait à grands cris que l'on saisît et qu'on livrât aux lions le fidèle pasteur du petit troupeau des chrétiens. « Polycarpe ! Amenez Polycarpe ! » criait la multitude.

Polycarpe, ayant entendu les clameurs de la foule, voulait d'abord rester tranquillement dans la ville, et y attendre ce que Dieu ordonnerait de lui. Mais sur les instances des frères, il se retira dans un village voisin. Il y resta quelque temps avec un petit nombre d'amis, priant nuit et jour pour toutes les assemblées. Un de ses esclaves, mis à la torture, fit connaître le lieu de sa retraite, et on envoya des soldats pour se saisir de lui. L'ayant appris, le vieillard refusa de pourvoir autrement à sa sûreté ; il attendit avec calme leur venue, disant simplement : « Que la volonté du Seigneur soit faite ». Les soldats étant arrivés, il commanda qu'on leur donnât à boire et à manger, et demanda qu'on lui laissât une heure de recueillement pour prier. Sa requête lui ayant été accordée, il se retira dans une

chambre haute où il pria, dit la lettre citée, « pour tous ceux qu'il avait connus, petits et grands, dignes et indignes, et pour toute l'Église dans le monde entier ». Son cœur était si rempli, que deux heures se passèrent avant qu'il eût achevé ses ferventes supplications. Ceux qui devaient le conduire à la ville, lui firent dire de venir. Son dévouement, sa douceur, son grand âge et son aspect vénérable firent une profonde impression sur ses gardes.

Ayant égard à sa vieillesse, ils le firent monter sur un âne et entrèrent dans la ville remplie d'une foule considérable. Comme ils traversaient les rues, ils rencontrèrent Hérode, le premier magistrat de la ville, qui était sur son char avec son père. Tous deux, avec un semblant de respect, invitèrent l'évêque prisonnier à monter à côté d'eux, et essayèrent par de belles paroles et des promesses à ébranler sa constance. « Quel mal y a-t-il », lui disaient-ils, « à dire : Seigneur César ! ou à sacrifier ? »

Mais voyant leurs efforts inutiles, ils changèrent leurs paroles douces en injures, et irrités, ils précipitèrent le vieillard hors du chariot. Polycarpe, bien que meurtri par sa chute, poursuivit son chemin, conduit par les gardes, et fut amené devant le proconsul.

Celui-ci, ayant compassion de son grand âge et de sa faiblesse, essaya de lui persuader de ne pas répondre à l'appel de son nom, mais Polycarpe refusa de se servir d'un subterfuge pour échapper au supplice.

— Eh bien, lui dit le proconsul, jure par le génie de César, et dis : Loin de nous les athées.

Le vieillard promena lentement ses regards sur la foule furieuse qui remplissait l'amphithéâtre, puis agitant sa main et regardant vers le ciel, il cria « Loin de nous les athées ! » (*)

(*) Les chrétiens étaient accusés d'athéisme, parce qu'ils n'adoraient pas les faux dieux.

— Jure, dit le proconsul, pensant qu'il fléchissait ; maudis Christ, et je te relâcherai.

— Voici quatre-vingt-six ans que je le sers, répliqua le courageux évêque, tandis qu'un sourire illuminait ses traits, et il ne m'a jamais fait de mal ; comment le blasphémerais-je, Lui, mon Roi et mon Sauveur ?

La menace de le livrer aux bêtes féroces ou de le faire périr sur un bûcher, l'ayant trouvé inébranlable, le proconsul ordonna à un héraut de proclamer trois fois au milieu du cirque : « Polycarpe a confessé qu'il était chrétien ».

Aussitôt la multitude de s'écrier : « C'est le docteur de l'Asie, le père des chrétiens, l'ennemi de nos dieux ; c'est lui qui a persuadé à un si grand nombre de ne plus sacrifier. Qu'il soit livré aux lions ».

Mais le président des jeux refusa, en alléguant que les jeux étaient terminés. Alors la foule tumultueuse s'écria : « Qu'il soit brûlé ! » Le proconsul accéda à leur demande, et aussitôt tous à l'envi, Juifs et païens se mirent à apporter du bois pour le bûcher. Le vieillard considérait avec calme les préparatifs de son supplice, mais quand on l'eût entraîné sur le bûcher et qu'on voulut le fixer au poteau avec des cordes : « Laissez-moi ainsi », dit-il. « Celui qui me donne la force d'endurer les flammes, me rendra capable de ne faire aucun mouvement sur le bûcher ». Avant que le feu fût allumé, le martyr pria en disant : « Seigneur, Dieu Tout-puissant, Père de ton bien-aimé Fils Jésus Christ, par lequel nous avons reçu la connaissance de Toi-même, Dieu des anges et de la création entière, de la race humaine et des justes qui vivent en ta présence, je te loue de ce que tu m'as jugé digne de ce jour et de cette heure pour avoir part avec tous tes témoins à la coupe des souffrances de Christ ».

Dès qu'il eut achevé de prier, on mit le feu au bûcher. Mais, chose étrange à dire, attestée cependant par la lettre de ceux qui en furent les témoins oculaires, les flammes, au lieu de l'atteindre, semblèrent vouloir l'épargner, formant autour de lui comme une grande voile enflée par le vent. Son corps brillait comme de l'or et de l'argent, et un parfum exquis se répandit dans l'air. À cette vue, les païens superstitieux, craignant que le feu n'eût aucun pouvoir sur lui, ordonnèrent qu'il fût percé d'un glaive. Le sang éteignit d'abord le bûcher, mais les païens demandèrent que le corps fût consumé, et il n'en resta que quelques ossements. Comme les disciples de Polycarpe désiraient recueillir ces faibles restes de celui qu'ils avaient tant aimé, les Juifs persuadèrent au proconsul de ne pas leur accorder leur requête, « de peur », disaient-ils, « qu'ils n'abandonnent le crucifié pour adorer cet homme ». « Ils ne comprenaient guère », dit la lettre, « qu'il n'est pas possible d'abandonner Christ qui a souffert pour le salut du monde, et que l'on puisse adorer quelqu'un d'autre. Car c'est Lui qu'en vérité nous adorons ; mais nous aimons les martyrs, comme étant ses disciples ».

La mort édifiante de Polycarpe fut une bénédiction pour l'Église. La fureur de la populace s'apaisa, et le proconsul lui-même, fatigué de ces scènes sanglantes, défendit que l'on amenât encore des chrétiens devant son tribunal. Ainsi, le Seigneur mit fin à la tribulation à Smyrne.

Polycarpe écrivit à l'assemblée de Philippes une lettre qui nous a été conservée. Elle est surtout intéressante, parce qu'il leur rappelle l'apôtre Paul, « qui », dit-il, « quand il était au milieu de vous, vous a fidèlement et constamment enseigné la vérité, et qui, absent, vous a écrit une lettre, laquelle, si vous l'étudiez diligemment, sera le moyen de vous établir dans la foi, l'espérance et l'amour ».

Ainsi les mêmes Saintes Écritures que Dieu nous a données pour nous instruire à salut et nous guider, étaient aussi la consolation de ces saints d'autrefois qui souffraient et mouraient pour le Seigneur.

LES MARTYRS DE LYON ET DE VIENNE VERS L'AN 177

Ce fut encore sous le règne de Marc-Aurèle, l'empereur philosophe, qu'eut lieu une nouvelle persécution contre les chrétiens. Elle sévit surtout dans les villes de Lyon et de Vienne en Gaule. Là, s'étaient établies des colonies venues de l'Asie mineure, et c'est aussi d'Asie que l'Évangile y avait été apporté.

Ainsi, en quelque lieu que ce fût où la parole du salut était portée, l'ennemi du Seigneur, celui qui est appelé « le grand dragon, le serpent ancien, le diable et Satan », ne se lassait pas de poursuivre et de tourmenter les saints de Dieu. Il se servait pour cela de la formidable puissance romaine, représentée dans l'Écriture sous la figure d'une « bête effrayante et terrible, et extraordinairement puissante », avec de grandes dents de fer, qui dévorait et écrasait, et faisait la guerre aux saints (Daniel 7:7, 21).

Des détails concernant la persécution des chrétiens des Gaules, nous ont été conservés dans une lettre qu'ils adressèrent à leurs frères d'Asie. L'écrivain dit comment les frères, qui jusqu'alors avaient vécu paisiblement, furent tout à coup assaillis par les païens. On commença par les exclure des bains et des marchés publics, puis on les dépouilla de leurs biens et on alla jusqu'à piller leurs maisons. Ensuite ils furent poursuivis à coups de pierres et traînés en prison, « accusés », dit la lettre, « de crimes si odieux qu'il ne nous est pas permis de les mentionner, ni même d'y penser ».

C'est en l'absence du préfet que se déchaîna la fureur de la populace, et ce furent les employés subalternes qui, intimidés par la violence de la foule, firent jeter en prison un grand nombre de chrétiens. Quelques-uns de ceux-ci, au moment de l'épreuve, faiblirent ; plusieurs périrent dans les cachots humides et malsains où ils avaient été enfermés.

L'arrivée du préfet n'allégea point les souffrances des prisonniers. Il commença à chercher, par les tortures, à pousser les chrétiens à renier Christ, ou à leur faire avouer les crimes abominables dont on les accusait, comme de manger de la chair humaine dans leurs assemblées secrètes et de se livrer à toutes sortes de désordres. Contrairement à la loi, le magistrat fit mettre à la torture des esclaves des maîtres chrétiens. Quelques-uns, vaincus par les tourments, affirmèrent que leurs maîtres pratiquaient, en effet, les crimes dont ils étaient accusés. Dès lors, le magistrat et le peuple se crurent en droit de punir les chrétiens des plus cruels supplices.

Ni le rang, ni l'âge, ni le sexe, ne furent épargnés. Voici quelques exemples pris parmi ceux qui souffrirent pour le Seigneur. Un jeune homme chrétien de haute naissance et de grands talents, nommé Vettius Apagatus, qui n'avait point été mis en prison, fut indigné d'entendre les fausses accusations portées contre ses frères. Plein d'amour pour eux, il se sentit pressé de prendre leur défense et de rendre témoignage à la pureté de leur vie. Mais le juge, au lieu de l'écouter, lui demanda s'il était chrétien, lui qui se faisait leur avocat. Sur la réponse affirmative de Vettius, le magistrat ordonna qu'il fût conduit en prison. Il n'en sortit que pour souffrir le martyre.

Le vieil évêque de Lyon, Pothin, âgé de quatre-vingt-dix ans, qui probablement était venu d'Asie et avait porté l'Évangile dans cette ville, fut amené, infirme et asthmatique comme il l'était, devant le tribunal. « Quel est le Dieu des chrétiens ? » lui demanda le juge. « Tu le connaîtras, si tu t'en montres digne », répondit tranquillement le vieillard. À ces mots, ceux qui entouraient le tribunal l'accablèrent d'injures et de coups. Le divin Maître de Pothin avait eu aussi à souffrir les injures et les coups devant un tribunal humain (Matthieu 26:67-68). Ramené en prison, le vieillard eut encore à endurer la brutalité de la populace, et mourut deux jours après par suite des mauvais traitements qu'il avait subis.

Mais parmi tous ceux qui souffrirent, il n'y en eut point qui brillèrent plus par leur foi, leur constance et leur fermeté que Blandine. Elle était une pauvre jeune esclave, au corps faible et chétif. Sa maîtresse, chrétienne aussi, et qui mourut martyre, tremblait pour elle, craignant que sa foi ne succombât sous les tourments. Mais le Seigneur se tint près de sa jeune servante, et manifesta en elle sa force. Les bourreaux épuisèrent sur elle tous les genres de supplices : les fouets, le chevalet sur lequel on étendait les membres jusqu'à les disloquer, la chaise de fer rougie au feu sur laquelle on faisait asseoir les martyrs, Blandine supporta tout sans fléchir, répétant seulement : « Je suis chrétienne ; nous ne commettons aucun mal ». Attachée à un poteau dans l'amphithéâtre, elle fut livrée aux bêtes féroces, mais celles-ci, moins cruelles que les hommes, ne la touchèrent pas. On pensait qu'étant une faible femme et une esclave, on pourrait, en multipliant les tortures, l'amener à renier Christ. Mais Celui qui était en elle était plus fort que celui qui est dans le monde. Elle possédait la foi qui rend victorieux du monde, la foi au Fils de Dieu (1 Jean 4:4 ; 5:4-5). « Blandine », dit la lettre déjà citée, « fut revêtue d'une telle force que ceux qui se relayaient pour la torturer du matin jusqu'au soir, avouèrent, lassés qu'ils étaient, qu'elle les avait vaincus. Ils étaient étonnés, après avoir épuisé sur elle toutes les tortures, qu'elle pût encore vivre, ayant le corps déchiré et ouvert de toutes parts ». Le Seigneur rendait ainsi témoignage à la vérité du christianisme, et à la puissance de la foi en Lui. On pouvait dire de ces martyrs comme de ceux d'un autre âge : Ils furent torturés, éprouvés par des moqueries et par des coups, par des liens et par la prison ; ils furent lapidés, sciés, tentés, eux desquels le monde n'était pas digne... Ils ont reçu témoignage par la foi, en attendant la céleste récompense (Hébreux 11:36-39).

Comme l'on ramenait en prison Blandine et ses compagnons de souffrances, beaucoup d'amis affligés vinrent à leur rencontre pour les consoler, les encourager et leur témoigner leur amour, les saluant en même temps du nom de martyrs. « Nous ne sommes pas dignes d'un tel honneur », répondirent-ils ; « le combat n'est pas terminé. D'ailleurs ce nom glorieux de martyr [qui veut dire « témoin »] appartient essentiellement à Celui qui est le Témoin fidèle et véritable, le premier-né des morts et le Prince de la vie, et ensuite à ceux qui ont scellé le témoignage de Christ par leur

persévérance jusqu'à la fin. Nous ne sommes que de pauvres faibles confesseurs ». Puis ils demandèrent avec larmes à leurs frères de prier pour eux, afin qu'il leur fût donné de rester fidèles et fermes jusqu'à la fin. Ainsi ils montraient qu'ils sentaient leur faiblesse et n'attendaient de force que de Celui en qui seul elle réside.

Une nouvelle douleur les attendait à leur retour dans la prison. Quelques-uns des leurs, saisis de crainte à la pensée des tourments, avaient renié le christianisme. Ils n'y avaient d'ailleurs rien gagné ; on les retenait en prison comme accusés d'autres crimes. Blandine et ses compagnons prièrent avec beaucoup de larmes le Seigneur, afin que ceux qui avaient faibli devant l'ennemi fussent restaurés et fortifiés. Le Seigneur exauça leurs prières. Ayant comparu de nouveau devant le magistrat, ceux qui étaient tombés confessèrent courageusement leur foi en Christ, et condamnés à mourir, ils obtinrent aussi la couronne des vainqueurs.

La fin de Blandine approchait. Elle allait échanger les douleurs passagères de cette vie, pour la gloire éternelle (2 Corinthiens 4:17-18). Elle fut amenée pour la dernière fois devant le juge avec un jeune homme de 15 ans, nommé Ponticus. On leur ordonna de jurer par les dieux, mais ils refusèrent avec fermeté. On leur fit encore subir les tortures les plus cruelles que la barbarie des hommes puisse imaginer. Ils les supportèrent avec une patience qui ne fit qu'exaspérer au plus haut point la multitude. Le jeune Ponticus, encouragé et soutenu par les prières et les exhortations de sa sœur en Christ, succomba bientôt et s'endormit en Jésus.

Blandine, restée seule, fut gardée pour le dernier jour des jeux. On pouvait bien dire d'elle, comme Paul le disait de lui-même et des apôtres : « Dieu nous a produits les derniers sur la scène... comme des gens voués à la mort... un spectacle pour le monde, et pour les anges et pour les hommes » (1 Corinthiens 4:9). Blandine fut d'abord fouettée jusqu'au sang, puis subit de nouveau l'affreux supplice de la chaise ardente, ensuite placée dans un filet, elle fut livrée à un taureau sauvage qui la secoua longtemps avec ses cornes et la fit souffrir cruellement. Enfin un soldat mit fin à ses souffrances, en la perçant d'une lance.

Tels étaient les tourments que ces fidèles confesseurs endurèrent pour l'amour de Jésus. Leur récompense sera grande dans le royaume des cieux (Matthieu 5:12). Nous qui vivons dans un temps paisible, n'en serons-nous pas reconnaissants envers Dieu ? N'en profiterons-nous pas pour croître dans la connaissance et la grâce du Seigneur Jésus, afin d'être aussi ses témoins dans ce monde, non par des souffrances semblables à celles des martyrs, mais par notre séparation du monde et la pureté de notre vie ?

D'autres que ceux que nous avons nommés souffrirent de même. À propos d'un nommé Sanctus qui endura aussi de cruels tourments, notre lettre dit qu'il les supporta de manière à montrer « qu'il n'y a rien de terrible là où se trouve l'amour du Père, ni rien de pénible là où est la gloire de Christ ».

La rage des persécuteurs ne fut pas assouvie par la mort des martyrs. Leurs corps furent brûlés et les cendres jetées dans le Rhône, afin de les priver ainsi, pensaient leurs ennemis dans leur folie, de ce qui leur était le plus précieux, — la sûre et certaine espérance de la résurrection bienheureuse. Insensés, ils ignoraient la puissance de Dieu. La mort est vaincue pour les chrétiens, sous quelque forme qu'elle se présente. Ils avaient pour eux, ces fidèles témoins, la parole de Christ : « Celui qui vaincra n'aura point à souffrir de la seconde mort ». Ils auront part à la première résurrection, et vivront et régneront avec le Christ. Puisse ce bonheur être aussi le nôtre !

LES MARTYRS DE CARTHAGE VERS L'AN 202

Le cruel gouverneur de Lyon dont nous avons parlé était devenu empereur sous le nom de Septime Sévère. Dans les premières années de son règne, les chrétiens avaient joui d'une tranquillité relative ;

mais à son retour d'Orient où il avait fait une guerre victorieuse, il rendit un édit défendant à aucun de ses sujets d'embrasser le judaïsme ou le christianisme. L'occasion de cette nouvelle persécution fut, sans doute, le refus des chrétiens de prendre part aux réjouissances publiques qui accueillait l'empereur victorieux, réjouissances toujours accompagnées de cérémonies païennes. Les chrétiens mettaient en pratique la parole de l'apôtre : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Actes 5:29).

La persécution sévit surtout en Égypte et dans la province d'Afrique où le christianisme avait jeté de profondes racines. La grâce de Dieu s'y montra d'une manière merveilleuse dans la patience et le courage qu'elle donna aux saints martyrs dans leurs souffrances.

Parmi eux se trouvaient, à Carthage, deux femmes, Vivia Perpétua et Félicité, et trois jeunes hommes. Ils étaient encore des catéchumènes, c'est-à-dire que, bien que s'étant joints aux chrétiens, ils n'avaient pas encore reçu le baptême, ni pris part à la cène. Félicité était une pauvre esclave qui, dans la prison même, devint mère d'un petit enfant. Perpétua était une jeune dame distinguée par sa naissance, son éducation et sa fortune. Elle n'avait que vingt-deux ans, avait récemment perdu son mari, et était mère d'un jeune enfant qu'elle nourrissait. Sa mère et ses deux frères étaient chrétiens ; son père, seul de la famille, était resté attaché au paganisme. Il aimait passionnément sa fille, et c'était pour lui une immense douleur de la voir attachée à cette religion méprisée, et être un sujet de honte pour lui et le nom illustre qu'il portait. D'un cœur tendre et aimant, la plus grande épreuve pour Perpétua venait de son affection pour son père et pour son enfant. Ce n'était pas seulement la mort sous sa forme la plus terrible qu'elle avait à affronter, mais il lui fallait vaincre aussi les liens naturels les plus puissants. Elle avait compris cette parole : « Celui qui aime père et mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; et celui qui aime fils ou fille plus que moi, n'est pas digne de moi » (Matthieu 10:37), et elle aimait Jésus plus que tout : pour l'amour de Lui, elle fut rendue capable de renoncer à tout.

Perpétua a laissé, écrit par elle-même, un récit simple et touchant de son emprisonnement et de son jugement. Nous en citerons quelques parties.

« Lorsque nous fûmes entre les mains de nos persécuteurs », dit-elle, « mon père, dans sa tendre affection pour moi, vint me voir et s'efforça de me détourner de la foi.

— Mon père, lui dis-je, vois-tu ce petit vase ?

— Oui, dit-il, je le vois.

— Alors je dis : « Puis-je le nommer autrement que ce qu'il est ? ». Il répondit : « Non ».

— Je ne puis non plus, continuai-je, me nommer autrement que ce que je suis, c'est-à-dire une chrétienne.

Mon père me regarda comme s'il eût voulu m'arracher les yeux ; mais il m'accabla seulement de paroles dures, puis il partit. Alors je fus plusieurs jours sans le voir, mais je fus rendue capable de rendre grâce à Dieu, et son absence fut adoucie pour mon cœur ».

Quelques jours après, les jeunes chrétiens eurent la grande joie de recevoir le baptême et de participer à la cène, car, bien que gardés, ils n'avaient pas encore été enfermés dans le cachot. Ce jour arriva bientôt, et Perpétua écrit :

« Au bout de quelques jours, nous fûmes jetés dans la prison. Je fus saisie de terreur, car jamais auparavant je n'avais été dans une obscurité aussi complète. Quel jour terrible ! La chaleur excessive causée par le grand nombre de prisonniers, la brutalité des soldats, et l'inquiétude que j'éprouvais à

cause de mon enfant, tout m'accablait. Mais deux de nos diacres obtinrent à prix d'argent que nous fussions transférés quelques heures par jour dans une meilleure partie de la prison, loin des autres captifs. Chacun reprit son occupation habituelle, mais moi je m'assis et allaitai mon enfant presque mort de faim. Dans mon anxiété, je parlai à ma mère pour la consoler et je recommandai l'enfant à mon frère. Je m'affligeai en les voyant peinés à mon sujet, et je souffris plusieurs jours. Mais l'enfant s'accoutuma à rester avec moi dans la prison, et aussitôt la force me revint, je fus délivrée de tout souci et d'inquiétude pour mon enfant, et la prison devint pour moi comme un palais. En vérité, j'y étais plus heureuse que je n'aurais pu être nulle part ailleurs ».

Après avoir raconté un songe qu'elle eut et qu'elle regarda comme un signe qu'elle et son frère, emprisonné aussi, souffriraient bientôt le martyre, Perpétua continue :

« Après quelques jours, le bruit se répandit que nous allions être interrogés. Mon père arriva de la ville, la figure dévastée par le chagrin, et essaya encore de m'ébranler. Il me dit : « Ma fille, aie pitié de mes cheveux blancs ; aie pitié de ton père, si tu me crois encore digne de ce nom ! Ne t'ai-je pas élevée ? Ne m'as-tu pas été plus chère que mes autres enfants ? Ne m'expose pas ainsi au mépris des hommes. Pense à ton frère, à ta mère, à ta tante ; pense à ton enfant, à ton fils qui ne peut vivre, si tu meurs. Fais fléchir ton orgueil ; ne nous plonge pas tous dans la ruine ». Ainsi parlait mon père, me baisant les mains et se jetant à mes pieds, et, au milieu de ses larmes, ne m'appelant plus sa fille, mais sa « dame ». Et j'étais affligée à cause des cheveux blancs de mon père, et de ce que lui seul de toute la famille ne se réjouissait pas de mon martyre. Et je m'efforçais de le consoler, lui disant : « Ce qui arrivera quand je paraîtrai devant le tribunal, dépend de la volonté de Dieu, car nous ne subsistons pas par notre propre force, mais uniquement par la puissance de Dieu ». Et il s'éloigna en gémissant.

Un autre jour, tandis que nous prenions notre repas, nous fûmes soudainement appelés à comparaître. Une multitude immense entourait le tribunal. Nous gravâmes les degrés, et les autres furent interrogés et firent leur confession. Et mon tour vint, et aussitôt mon père apparut portant mon enfant. Et il me tirait en bas des degrés, me disant d'un ton suppliant : « Aie pitié de moi et de ton enfant ». Et le procureur Hilarianus dit aussi : « Épargne les cheveux blancs de ton père ; épargne ton petit enfant ; sacrifie aux dieux pour la prospérité de l'empereur ». Et je répondis : « je ne veux pas sacrifier ». — « Es-tu chrétienne ? » dit Hilarianus. Je répondis : « Je suis chrétienne ». Et comme mon père était encore là près de moi, cherchant à m'entraîner, Hilarianus ordonna qu'il fût jeté par terre et battu de verges. Et je fus affligée de ce qui arrivait à mon père, et je souffris plus, à cause de son âge avancé, que si moi-même j'avais reçu les coups. Hilarianus prononça la sentence, et nous fûmes tous condamnés aux bêtes féroces, et nous retournâmes à la prison remplis de joie ».

Perpétua avait été rendue capable, par la grâce toute puissante de Dieu, de s'élever au-dessus même des sentiments maternels. Il ne lui fut plus permis d'avoir son enfant auprès d'elle, mais elle avait pu le confier aux soins de sa mère et de son frère. Quant à elle, elle avait les yeux fixés sur « Jésus, le Chef et le consommateur de la foi », le Témoin fidèle, qui « à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu » (Hébreux 12:2 ; Apocalypse 1:5). Les martyrs aussi, à la suite de leur divin Chef, méprisaient les souffrances et la honte, et attendaient la gloire.

Perpétua et ses compagnons étaient réservés pour être exposés aux bêtes, pour l'amusement du peuple, lors des fêtes célébrées à l'occasion de l'anniversaire du fils de l'empereur. Avant ce moment, l'un d'eux mourut dans la prison. Les autres se réjouissaient d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus (Actes 5:41). Leur paix, leur patience et leur constance agirent de telle sorte sur le cœur de leur geôlier Pudas, qu'il fut gagné au Sauveur. Il permit aux confesseurs du nom de Christ de recevoir les visites de quelques-uns des frères, ce qui consola beaucoup les prisonniers.

Le cœur de Perpétua fut de nouveau soumis à une douloureuse épreuve. « Le jour des jeux approchait », dit-elle, « et mon père entra accablé de douleur. Et il commença à s'arracher la barbe, à se jeter la face contre terre, et à désirer que la mort vînt le prendre, et à dire des paroles qui auraient remué le cœur le plus dur et moi j'étais extrêmement affligée de la peine qui accablait sa vieillesse ». Mais la fidèle servante de Christ, bien qu'ayant le cœur brisé, sortit victorieuse de cette dernière lutte.

L'esclave Félicité montra aussi la fermeté de sa foi. Comme elle était sur le point de mettre son enfant au monde, et qu'elle souffrait et se plaignait beaucoup, un des employés de la prison lui dit : « Que sera-ce donc quand tu seras exposée aux bêtes féroces ? Tu n'y as pas pensé, quand tu as refusé de sacrifier ». Félicité répondit : « J'endure maintenant mes propres souffrances, mais alors un autre sera avec moi, qui souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour l'amour de Lui ».

La fin triomphante des martyrs approchait. Quand le jour fut venu, ils portaient sur leurs visages l'expression d'une joie céleste et d'une paix inébranlable, dit celui qui continue le récit de Perpétua. Ils refusèrent de se laisser revêtir, les hommes, de la robe écarlate des prêtres de Saturne, les femmes, de celle des prêtresses de Cérès. « Nous donnons notre vie », dirent les martyrs, « parce que nous ne voulons avoir aucune part à ces coutumes profanes. Laissez-nous notre liberté ». On céda à leur juste demande. Après s'être donné le baiser d'amour fraternel et avoir pris congé l'un de l'autre, dans la ferme espérance de se retrouver bientôt auprès du Seigneur, ils s'avancèrent vers le lieu de leur supplice. Tous louaient Dieu à haute voix, Perpétua chantait un psaume.

Les hommes furent livrés aux lions, aux tigres et aux léopards, et les femmes à une vache furieuse. Après que Perpétua eut subi ses assauts, elle se releva toute meurtrie, et, oubliant ses propres souffrances, elle alla aider et encourager Félicité qui gisait dans l'arène mortellement blessée. Ses dernières paroles furent pour exhorter son frère à persévérer dans la foi. Le peuple demanda que les martyrs fussent livrés aux gladiateurs, afin d'avoir le plaisir de les voir mourir. Perpétua, tombée entre les mains d'un gladiateur maladroit qui la blessa sans la tuer, guida elle-même la main de son meurtrier vers sa poitrine. Ainsi tous s'endormirent en Jésus.

Ils « ont vaincu par le sang de l'Agneau, ... et ils n'ont pas aimé leur propre vie, même jusqu'à la mort ». Les persécuteurs voulaient anéantir le nom de Christ, mais plus on les persécutait, plus les chrétiens se multipliaient. Le sang des martyrs était la semence de l'Église.

REPIT DANS LES PERSECUTIONS

Après la mort de l'empereur Septime Sévère, sous le règne duquel les chrétiens avaient été si cruellement persécutés, l'Église jouit d'une tranquillité relative jusqu'à l'avènement de Décius, en l'an 249. Cette paix ne fut troublée que pendant le court règne de Maximin, dont nous dirons un mot. Durant une période de moins de quarante ans, dix empereurs se succédèrent sur le trône de Rome, et ce fut peut-être grâce à ces bouleversements incessants dans l'empire, que les chrétiens durent, par la bonté de Dieu, de n'être pas persécutés.

Celui de ces empereurs qui régna le plus longtemps fut Alexandre Sévère. Il n'avait pas seize ans quand il obtint le pouvoir, et le garda durant treize années. Sa mère Mammée, qui eut toujours une grande influence sur lui, aimait les chrétiens. Se trouvant à Antioche, elle avait fait venir auprès d'elle le célèbre docteur chrétien Origène, afin d'être instruite par lui des vérités de la foi. Mais bien qu'un ancien historien la nomme une femme distinguée par sa piété et sa crainte de Dieu, rien ne prouve qu'elle eût été réellement convertie. Toutefois ce fut sans doute grâce à elle qu'Alexandre se montra constamment favorable aux chrétiens, dont plusieurs se trouvaient parmi les officiers de sa maison.

Alexandre d'ailleurs était d'un caractère naturellement religieux et vénérait également toutes les formes de culte ; c'est ainsi qu'il donna aussi une place au christianisme. On dit qu'il avait eu la pensée de faire élever un temple à Christ, et de le mettre publiquement au nombre des dieux reconnus. En attendant, il avait son image et celle d'Abraham dans sa chapelle domestique, au milieu des statues représentant les dieux du paganisme et les bienfaiteurs de l'humanité. Il admirait et citait souvent ces paroles du Seigneur : « Et comme vous voulez que les hommes vous fassent, vous aussi faites-leur de même » (Luc 6:31). Il les fit même écrire en grandes lettres sur les murs de son palais et d'autres édifices publics. Tout cela ne faisait pas d'Alexandre Sévère un chrétien, mais Dieu donnait, par son moyen, du répit à l'Église persécutée. Malheureusement ce temps de calme fut pour les chrétiens une époque de décadence dans la piété.

Pendant le règne d'Alexandre Sévère, la situation du christianisme vis-à-vis du monde subit un grand changement. Ce fut à cette époque que les chrétiens commencèrent à élever des édifices publics pour se rassembler, et l'empereur les favorisa en cela. Jusqu'alors, au grand étonnement des païens, ils n'avaient eu ni temples, ni autels. Tandis que les Juifs eux-mêmes avaient partout leurs synagogues publiques, les lieux où les chrétiens se rassemblaient n'avaient aucun cachet distinctif. Comme nous le lisons dans les Actes et les Épîtres, et comme nous savons que cela eut lieu longtemps après, ils se réunissaient dans des maisons particulières (Actes 12:12 ; 19:9 20:7-8 ; Romains 16:23 ; 1 Corinthiens 16:19 ; Colossiens 4:15 ; Philémon 2). À Rome, ce fut souvent dans les catacombes, le lieu de repos de leurs morts. Dans les temps de persécution, ils pouvaient ainsi plus aisément échapper à leurs ennemis, mais en même temps ces réunions secrètes donnèrent lieu à beaucoup d'accusations. Les païens qui ne pouvaient se représenter un culte sans temple ou édifice sacré, étaient disposés à penser que ces rassemblements mystérieux cachaient des actes honteux et coupables.

Maintenant les chrétiens pouvaient se réunir ouvertement dans des édifices exposés aux yeux de tous. Il sembla, pour un temps, que le christianisme était devenu une des nombreuses religions tolérées. Mais tout, en réalité, ne dépendait que de la bonne volonté de l'empereur ; les sévères édits des empereurs précédents n'étaient nullement abrogés ; le danger était toujours là. Les chrétiens l'éprouvèrent à la mort d'Alexandre Sévère. Ce jeune empereur, âgé seulement de vingt-neuf ans, qui voulait rétablir la discipline dans ses légions, fut assassiné dans sa tente par les soldats révoltés à l'instigation de Maximin.

Ce dernier, choisi par les soldats pour succéder à Alexandre comme empereur, était un rude paysan thrace, d'une taille et d'une vigueur colossales. Il s'était élevé par son courage aux plus hauts grades militaires, mais était d'une cruauté excessive. Il fit périr tous les amis d'Alexandre. Parmi eux, se trouvaient plusieurs évêques chrétiens qu'il fit mettre à mort, non pas tant comme chrétiens que comme ayant joui de la faveur du précédent empereur. Et c'est une chose triste à mentionner, que les conducteurs des églises eussent peu à peu acquis une position terrestre mal en harmonie avec leur vocation comme serviteurs de Christ. Il ne faut pas s'étonner que la main de Dieu s'appesantît sur eux.

Mais Maximin ne se borna pas à persécuter les évêques. Toutes les classes des chrétiens éprouvèrent les effets de sa cruauté. Le peuple entraîné par son exemple, frappé aussi par les désastres que causèrent en divers lieux de grands tremblements de terre qu'il attribuait à la colère des dieux, sentit renaître sa haine contre les chrétiens. Sa fureur ne connut pas de bornes. Les édifices nouvellement érigés pour le culte furent brûlés, et ceux qui professaient la foi furent cruellement persécutés.

Le règne de Maximin fut heureusement de courte durée. Sa cruauté et sa licence soulevèrent contre lui les soldats qui le massacrèrent. Après lui, pendant une période agitée de douze années, durant laquelle se succédèrent quatre ou cinq empereurs, l'Église jouit de la tranquillité. Avant de parler de la terrible persécution générale qui suivit ces temps de paix, nous dirons quelques mots du bas état

spirituel où étaient tombés les chrétiens, et qui, disaient quelques-uns de leurs écrivains de ce temps, avait rendu nécessaire une persécution.

Satan est représenté dans la parole de Dieu sous la figure d'un « lion rugissant... cherchant qui il pourra dévorer » (1 Pierre 5:8). Tel il se montre dans les temps de persécution, comme c'était le cas quand Pierre écrivait sa première épître (Chapitre 4:12 ; 5:9). Mais il nous est aussi présenté sous l'image du serpent subtil et rusé, cherchant à séduire les âmes par toutes sortes d'artifices et à les détourner de Christ (2 Corinthiens 11:3 ; Apocalypse 12:9). C'est ainsi qu'il agit aux époques de paix et de tranquillité de l'Église, et, sous cette forme, il est beaucoup plus dangereux que quand il déchaîne sa fureur d'une manière violente. Nous avons donc, nous, à être tout particulièrement en garde contre lui.

C'est par les attrait du monde, par les diverses convoitises de la chair et des yeux, par l'amour des aises de la vie et des richesses, par la recherche des honneurs et d'une position dans le monde, que le diable cherche à agir sur les chrétiens. Ceux de ces temps-là, comme hélas ! ceux du nôtre, ne se laissèrent que trop égarer par l'ennemi, et tombèrent dans la mondanité. Les hommes étaient devenus efféminés et recherchaient leurs aises ; les femmes avaient cessé de montrer dans leur tenue la modestie et la simplicité recommandée par l'apôtre (1 Pierre 3:1-6) ; le clergé lui-même était ambitieux et avide d'honneurs et d'argent.

Ce qui explique la mondanité croissante chez les chrétiens, c'est que, pour un grand nombre, la foi n'était plus, ainsi qu'aux premiers temps, une conviction inébranlable, résultat de l'œuvre de Dieu dans l'âme, mais une croyance inculquée dans l'esprit par une éducation chrétienne. N'est-ce point là ce que l'on trouve aussi si généralement répandu de nos jours ? Il n'y avait donc plus chez un très grand nombre de ceux qui portaient le nom de chrétiens, la vie, la sève fortifiante, mais seulement une forme de piété (2 Timothée 3:5). Origène, en Orient, et Cyprien, en Occident (*), sont unanimes à déplorer dans leurs écrits l'esprit de mondanité qui s'était glissé dans l'Église ; le luxe, l'avidité et l'orgueil du clergé, aussi bien que la vie frivole et profane des simples chrétiens.

(*) Nous reparlerons de ces deux hommes distingués.

Voici sur ce sujet quelques paroles de Cyprien : « Le Seigneur a voulu éprouver son peuple, et comme la règle de vie selon la piété a été mise en oubli durant le long temps de paix dont nous avons joui, un jugement de Dieu est tombé sur nous afin de réveiller notre foi affaiblie, et je pourrais presque dire endormie. Nous aurions mérité davantage pour nos péchés, mais le Seigneur, plein de miséricorde, a disposé de tout ce qui nous est survenu de telle sorte qu'il semble que ce soit une épreuve plutôt qu'une persécution. Au lieu de penser à ce qu'était la vie des croyants du temps des apôtres et à ce qu'elle doit toujours être chez ceux qui sont à Christ, les chrétiens travaillaient avec une avidité jamais assouvie à accroître leurs biens terrestres. Et beaucoup d'évêques qui auraient dû enseigner les autres par leurs paroles et leur exemple, négligeaient leur vocation divine et recherchaient les choses du monde ».

Tel était l'état d'un grand nombre d'assemblées quand la persécution survint. N'y a-t-il pas là de quoi nous faire réfléchir et nous donner une leçon salutaire ?

PERSECUTION SOUS DECIUS

L'Église en général était donc tombée, durant les années de paix dont elle avait joui, dans un fâcheux état spirituel. Le Seigneur, comme le disait Cyprien, afin de la réveiller de ce sommeil fatal, permit qu'elle passât par une persécution plus terrible qu'aucune de celles qui avaient précédé. Ce qui la distingua fut qu'elle sévit avec une rigueur excessive dans toutes les provinces de l'empire romain.

Une des causes de cette persécution fut probablement le refus des chrétiens de participer aux fêtes solennelles célébrées en l'an 247, à l'occasion du millénaire de la fondation de Rome. Toutefois, aussi longtemps que l'empereur Philippe régna, il protégea les chrétiens contre l'inimitié des prêtres des idoles et la fureur du peuple. Mais en 249, il fut vaincu et tué par Décius qui le remplaça sur le trône impérial.

Le nouvel empereur était un fervent sectateur du paganisme, qu'il voulait rétablir dans toute son ancienne splendeur. Il résolut donc d'extirper entièrement le christianisme, et pour cela ordonna aux magistrats dans toutes les provinces, de remettre en vigueur les anciens édits portés contre les chrétiens. Sous peine de leur propre vie, il leur commanda de faire périr tous les chrétiens sans exception, ou de les ramener à la religion de leurs pères par les menaces, les châtimens et les tortures.

L'empereur Trajan avait rendu un édit qui défendait de rechercher les chrétiens, et un autre contre les dénonciations anonymes et surtout contre les esclaves qui trahissaient leurs maîtres. Sous Décius, on ne tint aucun compte de ces édits. Les magistrats recherchaient les chrétiens, les accusateurs ne couraient aucun risque, et il suffisait du bruit public pour qu'une personne fût considérée comme coupable de christianisme.

Décius, par son édit, ordonna de rechercher exactement tous ceux qui refusaient leur adhésion à la religion de l'État, ou qui étaient même simplement soupçonnés de ne pas s'y soumettre. Partout où ce terrible édit était promulgué, on assignait un jour où tous les chrétiens de l'endroit devaient comparaître devant le magistrat pour abjurer leur religion. On commençait par les sommer de faire profession de paganisme en offrant de l'encens sur les autels des faux dieux. S'ils refusaient, on cherchait d'abord à les intimider et à les ébranler par des menaces ; persistaient-ils, on les soumettait à la torture ; celle-ci n'avait-elle point d'effet, on les conduisait au supplice. Dans l'espace de deux ans — durée du règne de Décius — des milliers de chrétiens furent ou livrés aux flammes, ou emprisonnés et torturés jusqu'à la mort. Les évêques surtout étaient l'objet de la haine du tyran.

Un grand nombre de chrétiens s'enfuyaient avant que le jour fatal où ils devaient comparaître fût arrivé. Ils se condamnaient ainsi volontairement à un exil perpétuel, car leurs biens étaient confisqués et le retour leur était interdit sous peine de mort. Souvent on jetait en prison ceux qui étaient restés fermes dans les tortures, afin que les souffrances prolongées causées par le séjour dans des cachots infects, par la faim et la soif, les amenassent à abandonner leur foi. Plusieurs, en grand nombre, hélas ! étaient relâchés sans avoir sacrifié, après s'être procuré à prix d'argent un témoignage du magistrat attestant qu'ils avaient obéi à l'édit impérial. Mais l'Église les considérait comme ayant de cette manière abjuré en réalité le christianisme, et les repoussait de son sein.

Denis, évêque d'Alexandrie, rapporte en ces termes l'effet produit par l'édit impérial : « Beaucoup de chrétiens distingués par leur position se sont soumis, quelques-uns poussés par la crainte, d'autres pressés par leurs amis. Un grand nombre se tenaient devant le magistrat, pâles et tremblants, ne voulant point participer aux rites idolâtres, mais n'étant point préparés à persévérer jusqu'à la mort. D'autres supportaient jusqu'à un certain point les douleurs de la torture, mais ensuite cédaient ». Tel était le triste résultat du relâchement où les chrétiens étaient tombés en s'associant avec le monde. Il ne nous conviendrait cependant pas, à nous qui vivons dans un temps paisible de liberté religieuse de juger avec sévérité la faiblesse de ceux qui cédaient aux tourmens. Dieu nous a épargné ces épreuves jusqu'ici. Qu'aurions-nous fait à leur place ? Demandons au Seigneur de nous donner de Lui être fidèles et de ne pas succomber aux *tentations* du monde, aux *convoitises* de notre cœur naturel.

Mais dans ces jours si sombres, le Seigneur eut aussi ses fidèles témoins qui souffrirent pour Lui, perdirent leurs biens et haïrent leur vie dans ce monde-ci, afin de la conserver « pour la vie éternelle » (Jean 12:25). Denys d'Alexandrie raconte qu'un grand nombre, fortifiés par le Seigneur,

tinrent fermes comme des colonnes, témoins admirables de sa grâce. Parmi eux, il mentionne un jeune garçon de quinze ans, nommé Dioscore, qui répondit avec la plus grande sagesse aux questions qui lui furent posées, et qui, au milieu des tourments, montra une telle fermeté que le magistrat en fut étonné. Il le relâcha dans l'espérance qu'arrivé à un âge plus mûr, il reconnaîtrait son erreur. Une femme fut traînée par son propre mari devant l'autel, et, tandis qu'un autre lui tenait fortement les mains, il la força, malgré elle, à répandre sur le feu l'encens offert aux idoles. Mais elle, durant tout ce temps, s'écriait : « Ce n'est pas *moi* qui le fais, ce n'est pas *moi* qui le fais ». Encore ici, le Seigneur se glorifia dans la faiblesse de ses fidèles témoins.

À Carthage, où, dans une persécution précédente, les chrétiens avaient déjà tant souffert, les confesseurs de Christ jetés dans les cachots, eurent à endurer les souffrances d'une chaleur excessive, de la faim et de la soif. On espérait les obliger ainsi à se soumettre aux ordres de l'empereur, mais bien que la mort la plus douloureuse fût devant eux, ils tinrent ferme. Combien ils devaient être soutenus et rafraîchis en pensant aux temps dont il est parlé dans l'Apocalypse : « Ils n'auront plus faim et ils n'auront plus soif, et le soleil ne les frappera plus, ni aucune chaleur, parce que l'Agneau qui est au milieu du trône les paîtra et les conduira aux fontaines des eaux de la vie » (Apocalypse 7:16-17).

À Rome, plusieurs chrétiens furent enfermés dans les prisons pendant plus d'une année. De leur lieu de souffrance ils écrivaient à Cyprien, évêque de Carthage : « Quel lot plus glorieux y a-t-il pour des hommes que de pouvoir, par la grâce de Dieu, confesser le Seigneur au milieu des tourments et devant la mort même ; d'être rendus capables, avec un corps lacéré et un esprit défaillant, mais libre, de rendre témoignage à Christ, le Fils de Dieu, et d'être pour l'amour de Lui participants de ses souffrances ? Nous n'avons pas encore versé notre sang, mais nous sommes prêts à le faire. Priez pour nous, cher Cyprien, afin que, jour après jour, le Seigneur affermisse chacun de nous et nous fortifie par la puissance de sa force ; afin que, comme un habile général, après avoir exercé et éprouvé ses guerriers dans le camp au milieu des dangers, Il nous conduise enfin sur le champ de bataille qui est devant nous, revêtus des armes invincibles de Dieu ». Bien des évêques de différentes églises succombèrent dans cette terrible persécution. Parmi eux, Babylas, évêque d'Antioche, avait été condamné à être décapité avec six jeunes catéchumènes. Il les vit périr sous ses yeux, puis livrant sa tête au bourreau, il s'écria : « Me voici, mon Dieu, avec les enfants que tu m'as donnés ».

On raconte aussi que du rang même des bourreaux sortirent parfois des confesseurs du nom de Christ. Des soldats de la garde d'un proconsul, voyant un chrétien faiblir devant les menaces, lui firent signe de ne pas céder. Le proconsul les fit aussitôt saisir et emmener, et ils moururent avec joie en confessant leur foi.

Le Seigneur, après deux années de cette épreuve semblable à une fournaise ardente ou à un creuset destiné à épurer l'Église, y mit enfin un terme. Décus périt dans un combat contre les Goths.

Le Seigneur qui « châtie celui qu'il aime », avait donné à l'Église un solennel avertissement, afin de lui faire comprendre qu'elle n'était pas du monde et qu'il voulait qu'elle fût toute à Lui. Il eût été heureux qu'elle écoutât la répréhension. Nous verrons plus tard si ce fut le cas. Mais auparavant, nous aurons à parler de la dernière persécution, et aussi de quelques-uns des hommes éminents dans l'Église à l'époque de ces épreuves.

Après la mort de Décus, il y eut pour l'Église quelques courtes années de relâche ; mais à la fin du règne de Valérien, en l'an 257, la persécution recommença avec violence. Par un premier édit, l'empereur défendit aux chrétiens de se réunir ; un second édit condamna au travail des mines ceux qui n'obéissaient pas ; et un troisième ordonna que tous les évêques, les prêtres (ou anciens) et les diacres fussent mis à mort.

C'est dans cette persécution que l'évêque de Rome Étienne et son successeur Sixte souffrirent le martyre. Comme on conduisait ce dernier au supplice, son fidèle disciple, le diacre Laurent, le suivait en disant : « Où vas-tu, mon père, sans ton fils ? » — « Tu me suivras dans peu de jours », répondit l'évêque. Peu après sa mort, le préfet de Rome fit arrêter et amener devant lui Laurent, auquel il ordonna de lui livrer les richesses immenses que possédaient, disait-on, les chrétiens de Rome. Laurent lui demanda un peu de temps pour mettre tout en ordre. Le magistrat lui accorda trois jours, au bout desquels Laurent l'invita à venir voir les richesses de l'Église, une grande cour, disait-il, pleine de vases d'or. Le préfet accourut, et Laurent l'introduisit dans la cour remplie de pauvres et d'estropiés : « Voilà les trésors que je t'ai promis », dit-il, « et voici les pierres précieuses que j'y ajoute, nos vierges et nos veuves, la couronne de l'Église ». Le préfet irrité ordonna que Laurent fût dépouillé de ses vêtements, puis attaché sur un gril de fer et brûlé à petit feu. Le martyr, près d'expirer, leva les yeux au ciel, pria pour la conversion des habitants de Rome, puis remit son esprit au Seigneur.

C'est aussi dans cette persécution qu'à Césarée, en Cappadoce, un enfant chrétien, nommé Cyrille, soutenu par le Seigneur, montra un courage extraordinaire. Persécuté par ses camarades, chassé par ses parents, conduit devant le tribunal, il demeura ferme, malgré toutes les sollicitations et les promesses du juge. « Je suis chassé de la maison de mes parents », répondit l'enfant, « mais j'ai une plus belle demeure, et je ne crains pas la mort qui m'introduira dans une meilleure vie ». Le juge le fit conduire au bûcher, espérant que la vue du feu triompherait de sa résolution. Mais ce fut en vain, et le jeune martyr subit le supplice.

Ainsi la puissante grâce du Seigneur, dans ces temps de souffrances, soutenait ses fidèles témoins et leur donnait de mépriser les cruelles tribulations du temps présent par amour pour Jésus, et en vue de la gloire éternelle à venir qui les attendait (Romains 8:18 ; 2 Corinthiens 4:16-17).

Mais ce n'est que la force du Seigneur qui pouvait les rendre capables de demeurer fermes, et cette force, il la donnait seulement à ceux qui marchaient dans l'humilité. L'exemple suivant est, à cet égard, bien frappant. On raconte qu'à cette même époque de persécution vivaient deux amis, Nicéphore et Saprice. Ce dernier était un pasteur de l'église. Un différend étant survenu entre eux, ils se brouillèrent complètement. Après un certain temps, Nicéphore chercha à se réconcilier avec son ancien ami, mais tous ses efforts furent vains : Saprice persista dans son ressentiment. La persécution de Valérien survint et Saprice fut conduit devant le gouverneur, qui lui ordonna de sacrifier aux dieux. Sur son refus, le magistrat le fit conduire au supplice. Nicéphore l'apprenant, accourt et accompagne son ancien ami vers le lieu de l'exécution, en le suppliant de lui pardonner ses torts. Tout est inutile, Saprice refuse obstinément le pardon demandé. Mais alors on put voir que Dieu ne saurait être avec un cœur dur et qui désobéit à l'injonction : « Vous pardonnant les uns les autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre ; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même » (Colossiens 3:13). Saprice, tout d'un coup, comme abandonné de Dieu, perd courage et demande à sacrifier. Nicéphore, étonné, l'exhorte à demeurer ferme, mais c'est en vain. Alors il déclare à ceux qui conduisaient Saprice que lui, Nicéphore, croit à ce Jésus que son ami vient de renier. Conduit au gouverneur, celui-ci ordonna que le fidèle témoin de Christ fût exécuté.

Mais le plus célèbre des martyrs qui perdirent la vie durant la persécution de Valérien, fut Cyprien, évêque de Carthage. Né dans cette ville l'an 200, d'une famille distinguée, il était riche et se faisait remarquer par ses talents. Comme professeur d'éloquence, sa renommée s'était répandue au loin. En même temps, il aimait les plaisirs, les spectacles, les jeux et les festins, et s'étonnait de la vie austère que menaient les vrais chrétiens. Ce ne fut qu'à l'âge de 46 ans, qu'il fut converti au Seigneur par le moyen d'un fidèle ministre de Jésus Christ nommé Cécilius. Dès ce moment, il ne voulut plus vivre que pour Celui qui l'avait aimé. Il vendit tous ses biens pour les distribuer aux pauvres, et, plein du feu de la jeunesse quoique déjà d'âge mûr, il se dévoua entièrement au service de son divin

Maître, et fut bientôt connu par son zèle et le sérieux de sa vie comme chrétien. L'étude des saints livres devint sa constante et plus chère occupation, et il la continua jusqu'à la fin de sa vie.

Déjà deux ans après sa conversion, le vœu général des chrétiens de Carthage l'appela à occuper la charge d'évêque ou surveillant. Dans le sentiment, de la grandeur de la tâche à remplir, il aurait voulu refuser, mais les instances pressantes de tout le peuple le décidèrent à céder, et durant les dix années qui s'écoulèrent jusqu'à sa mort, il se montra entièrement dévoué à son œuvre. Animé d'un ardent amour pour le Seigneur et pour les âmes, il remplit les devoirs de sa charge avec la plus grande fidélité. C'était un temps de grandes difficultés provenant soit de l'état de relâchement où étaient tombés les chrétiens, soit des persécutions qu'ils avaient à subir, soit enfin des prétentions que commençait à élever l'évêque de Rome. Cyprien fit preuve à la fois de fermeté et de douceur. Il savait encourager et soutenir les faibles, mais résistait fortement au mal qui tendait toujours plus à s'introduire dans l'Église. Il s'opposait en particulier à la légèreté avec laquelle on recevait les nouveaux convertis à la Cène, et à la facilité avec laquelle on admettait de nouveau dans la communion de l'Église ceux qui avaient cédé dans la persécution, soit en sacrifiant aux dieux, soit en achetant des certificats portant qu'ils avaient sacrifié, soit en livrant les livres saints. Il résista aussi énergiquement à l'évêque de Rome qui réclamait la primauté sur les autres évêques, et s'intitulait parfois évêque des évêques. Malgré l'opposition que rencontrèrent ces prétentions, elles s'affirmèrent toujours plus, et c'est ainsi que la papauté prit naissance.

Cyprien se montra aussi ferme dans la persécution. Quand celle de Décius éclata, il fut un des premiers désigné par la haine des païens de Carthage, qui n'avaient pas oublié son changement de religion et que son zèle irritait. « Cyprien aux lions », était le cri qui retentissait au théâtre où le peuple païen de Carthage s'assemblait. Cédant aux instances des fidèles, Cyprien se retira à l'écart durant les deux années que dura la persécution, mais sans cesser de donner à son troupeau, du lieu de sa retraite, tous les soins qu'il pouvait.

Après la mort de Décius, il revint à Carthage, et reprit son ministère actif. Il eut l'occasion de l'exercer d'une manière particulière durant une peste terrible qui éclata dans cette ville. Tous, saisis de frayeur, s'enfuyaient, abandonnant même leurs proches. Cyprien rassembla les membres de son troupeau, et leur rappela le devoir de tout disciple de Christ de s'adonner aux œuvres de miséricorde, non seulement envers leurs frères en la foi, mais même envers leurs ennemis. Si pressantes furent ses exhortations que les fidèles, animés du même esprit que lui, se partagèrent les soins à donner aux pestiférés, ne faisant aucune distinction entre les chrétiens et les païens, et montrant ainsi à ces derniers la réalisation de la parole du Seigneur : « Aimez vos ennemis ».

Lorsque éclata de nouveau, l'an 257, la persécution sous l'empereur Valérien, Cyprien fut amené devant le proconsul d'Afrique, Paternus. Sur son refus de sacrifier aux dieux, il fut exilé à Curubes, ville située à une journée de marche de Carthage. Il y resta onze mois. Au bout de ce temps, Paternus fut remplacé par Galère-Maxime. Celui-ci fit arrêter Cyprien dans sa demeure et ordonna de le ramener à Carthage. Le pieux évêque ne se dissimula point que sa fin était arrivée. Avec un cœur paisible et un visage serein, il se mit en route sous la conduite des officiers et des soldats envoyés pour le prendre. Une indisposition du proconsul empêcha qu'il ne comparût le jour même où il avait été cité. Le bruit de l'arrestation de l'évêque bien-aimé s'était répandu partout avec la rapidité de l'éclair. Presque tous les fidèles passèrent la nuit autour de la maison où Cyprien avait été renfermé. Le lendemain, sous une forte escorte et entouré d'une foule considérable, il fut conduit devant le proconsul. « Es-tu Thascius Cyprien, évêque de tant d'hommes impies ? » lui demanda le magistrat. — « Je le suis », répondit Cyprien. — « L'empereur ordonne que tu sacrifies à nos dieux ». — « Je ne le puis, je suis chrétien ». — « Réfléchis sérieusement à ce que tu fais ; il y va de ta vie », dit encore le proconsul. — « Exécute les ordres que tu as reçus », répondit tranquillement Cyprien. « La chose ne demande pas d'autres réflexions. C'est à mon Dieu que je dois obéir ».

Le proconsul se consulta un moment avec ceux qui l'entouraient, puis rendit cette sentence : « Nous ordonnons que Thascius Cyprien, qui a méprisé les dieux et les ordres du pieux empereur, ait la tête tranchée ». — « Dieu soit loué, qui va me délivrer de ce corps de mort », s'écria Cyprien à haute voix. — « Mourons avec lui », dirent les frères qui étaient présents. Cyprien fut aussitôt livré à ses bourreaux, conduit dans un champ voisin et là décapité.

Chose remarquable, Galère-Maxime mourut quelques jours après celui qu'il avait condamné à mort. Et deux ans plus tard, la persécution ayant duré pendant trois ans avec la plus extrême violence, l'armée romaine fut presque entièrement anéantie par les Perses. Valérien, fait prisonnier par Sapor, le roi de Perse, fut traité de la manière la plus ignominieuse par ce dernier qui se servait de lui comme d'un marchepied pour monter à cheval. Après plusieurs années de souffrances, il mourut sous le poids des douleurs et des mauvais traitements qu'il endura. Sapor fit écorcher et saler son corps, et le suspendit à la voûte d'un temple.

Cette triste fin de plusieurs des persécuteurs des chrétiens frappa beaucoup les esprits. On commença à penser que les ennemis du christianisme étaient aussi ceux du ciel. Durant les quarante années qui suivirent, l'Église jouit de la tranquillité extérieure, mais ce fut un temps de grand déclin dans la vie et dans la piété. Alors le Seigneur lui donna encore un dernier grand et solennel avertissement par la persécution qui eut lieu sous l'empereur Dioclétien.

LA DERNIERE GRANDE PERSECUTION SOUS DIOCLETIEN

Après la sanglante persécution qui eut lieu sous Valérien, l'Église, comme nous l'avons dit, avait joui d'un long repos. Vers la fin de cette période, de grands changements avaient eu lieu dans le gouvernement du vaste empire romain. Dioclétien, l'empereur d'alors, qui avait commencé à régner en l'an 284, s'était associé son ami Maximin pour gouverner l'empire. Celui-ci avait à régir l'Occident et Dioclétien l'Orient. De plus, chaque empereur s'était adjoint, sous le nom de « César », un lieutenant qui devait lui succéder. Le César d'Occident se nommait Constance, celui d'Orient était Galère, gendre de Dioclétien.

Durant la longue période de paix qu'avait traversée l'Église, elle avait atteint un degré de prospérité extérieure que rien n'aurait pu faire présager. Dans toutes les classes de la société, les chrétiens étaient nombreux. Ils occupaient de hautes charges dans l'État, dans l'armée, et même à la cour de Dioclétien. Jusqu'à l'impératrice et sa fille Valéria s'étaient, dit-on, jointes aux chrétiens. Dans la plupart des villes, ils avaient construit des édifices où ils se rassemblaient pour leur culte. À Nicomédie où résidait l'empereur, en face même de son palais, s'élevait un temple chrétien.

Mais si l'Église avait prospéré extérieurement, intérieurement elle s'était bien détournée de la pureté et de la simplicité de l'Évangile. Les persécutions qu'elle avait souffertes, ne l'avaient pas arrêtée dans la voie du déclin, elle n'avait pas prêté l'oreille aux avertissements du Seigneur qui lui avait dit : « Souviens-toi donc d'où tu es déchu, et repens-toi, et fais les premières œuvres » (Apocalypse 2:5). Dans les églises, on commençait à voir de riches tentures, des vases d'or et d'argent, et des cérémonies empruntées au culte judaïque tendaient à s'introduire et à remplacer l'adoration en esprit et en vérité (Jean 4:23-24). Les grandes vérités enseignées par les apôtres touchant la nouvelle naissance et la justification du pécheur par la foi, étaient oubliées ou n'étaient plus comprises. La régénération par l'eau du baptême (1 Pierre 3:21) (*) et la justification par les œuvres étaient mises à la place de ces vérités fondamentales, et l'Évangile était perverti (Galates 1:7 ; 2:16). La philosophie, c'est-à-dire les raisonnements de la sagesse humaine, s'était introduite chez les docteurs de l'Église, et les Écritures n'étaient plus reçues dans leur simplicité (Colossiens 2:8). Aussi toutes sortes d'erreurs étaient enseignées, même par les plus distingués de ces docteurs, par exemple, par le célèbre Origène. Les exhortations des pasteurs des troupeaux, au lieu de présenter Christ et sa grâce, n'étaient plus guère que des discours de morale et de philosophie, et la masse des chrétiens était

toujours plus attirée vers le monde. Le clergé s'était constitué comme une classe à part, de sorte que la présence et l'action du Saint Esprit dans l'Église étaient méconnues ou oubliées. Les évêques s'étaient arrogé une autorité toujours plus grande (voyez 1 Pierre 5:1-4) (**); leur ambition et leurs luttes causaient, au sein des communautés, des querelles et des dissensions qui souvent amenaient des scènes de violence (Galates 5:15). La foi et l'amour allaient s'affaiblissant; l'orgueil et l'avarice grandissaient. Tel était le triste état intérieur de l'Église. Alors le Seigneur prit encore une fois la verge pour donner un dernier avertissement (Apocalypse 3:19), en permettant à Satan de livrer un suprême assaut à l'Église. Aussi aucune persécution ne fut plus violente.

(*) Ce passage montre que ce n'est pas l'eau du baptême qui régénère.

(**) Nous citons les passages qui montrent combien les chrétiens s'étaient écartés du sain enseignement.

L'empereur Dioclétien, bien que superstitieux, n'avait au commencement aucune haine contre le christianisme. Constance, en Occident, favorisait les chrétiens, mais Galère, d'un caractère grossier et cruel, les haïssait, et cette haine était entretenue et excitée par sa mère, femme superstitieuse, adonnée à toutes les pratiques du paganisme et tout entière sous le pouvoir des prêtres et des idoles.

Ceux-ci voyaient dans la prospérité croissante des chrétiens le présage de leur propre ruine; aussi leur inimitié contre le christianisme et ceux qui le professaient devenait-elle toujours plus grande, et cherchaient-ils le moyen de se débarrasser de cette race odieuse. D'un autre côté, les philosophes et les savants dont Dioclétien s'était entouré, ne haïssaient pas moins une religion dont la pureté les condamnait et dont les doctrines répugnaient à leur raison. Ils auraient aussi voulu l'extirper. Malgré leurs efforts, réunis à ceux des prêtres, pour engager Dioclétien à sévir contre les chrétiens, ceux-ci n'eurent rien à souffrir durant les 14 premières années du règne de l'empereur. Alors les adversaires du christianisme se tournèrent vers Galère, qui avait déjà fait éloigner de l'armée tous ceux qui refusaient de sacrifier aux idoles, et qui en avait même fait mourir plusieurs.

Dans l'hiver de l'année 302 à 303, Galère vint à Nicomédie, dans le but de presser Dioclétien de sévir contre les chrétiens. Le vieil empereur ne céda pas immédiatement. Les prêtres, connaissant son esprit superstitieux, mirent alors en œuvre, pour le décider, les artifices que leur suggéra leur esprit de mensonge. Comme un jour Dioclétien offrait un sacrifice, les prêtres, selon leur coutume, cherchaient, dans les entrailles des victimes, des présages bons ou mauvais. Mais ils déclarèrent qu'il ne s'y trouvait point de présages. De nouvelles victimes furent immolées; le résultat fut le même, et les prêtres dirent à l'empereur effrayé que c'était à cause des profanes qui étaient présents. Ils désignaient ainsi les officiers chrétiens qui accompagnaient l'empereur, et qui, durant les sacrifices, faisaient le signe de la croix pour dégager leur conscience (*). Dioclétien irrité ordonna à tous ses officiers de sacrifier, sous peine d'être battus de verges et renvoyés de son service. Il commanda aux chefs de l'armée d'agir de même envers les chrétiens de leurs légions.

(*) Nos lecteurs remarqueront que cette coutume, que l'on peut qualifier de superstitieuse, était une de celles déjà introduites dans l'Église.

Mais cela ne satisfait point Galère et sa mère. Ils pressèrent l'empereur de faire étendre la persécution à tous les chrétiens. Avant de se rendre à leur désir, Dioclétien voulut consulter les dieux. Un messenger fut donc envoyé dans ce but à l'oracle d'Apollon, à Milet. L'oracle répondit — et l'on prétendit que ce fut le dieu lui-même qui parla — que les justes qui étaient sur la terre, empêchaient les oracles d'être rendus. Qui étaient ces justes? Les prêtres expliquèrent que c'étaient les chrétiens, et cela décida Dioclétien. Comme nous pouvons voir là la puissance de mensonge de Satan! Ainsi commença la dixième et dernière persécution qui sévit durant dix années.

Le 24 février de l'année 303, fut rendu le premier édit contre les chrétiens. Il portait que tous ceux qui refusaient de sacrifier seraient privés de leurs charges, de leurs biens, de leur rang et de leurs

droits de citoyens ; que tous les esclaves qui persisteraient dans leur foi, perdraient tout espoir de recouvrer leur liberté, et que les chrétiens de toute condition pourraient être soumis à la torture. Toutes les églises devaient être détruites, les réunions religieuses étaient interdites, et les livres saints devaient être livrés aux officiers de l'empereur et brûlés.

Cette tentative de détruire les Écritures où les chrétiens puisaient leur foi, était de la part de Satan un effort tout nouveau. Mais la parole de Dieu, béni soit-Il, ne peut être anéantie (Jean 10:35 ; 1 Pierre 1:25). Satan savait bien, pour l'avoir éprouvé, qu'elle est l'épée de l'Esprit (Matthieu 4:1-10 ; Éphésiens 6:17). La faire disparaître était ruiner le christianisme. Les philosophes de la cour de l'empereur furent sans doute en cela les instruments de l'ennemi. Les Écritures étaient l'arsenal où les chrétiens puisaient leurs armes contre eux. La puissance romaine, représentée par la quatrième bête, et qui reparaitra plus terrible dans l'avenir, faisait ainsi de toutes manières la guerre aux saints (*) (Daniel 7 ; Apocalypse 13:7 ; 17:8). L'église de Nicomédie fut détruite sous les yeux de l'empereur, et les saints livres qu'on y trouva furent brûlés. En beaucoup d'autres endroits, les églises furent aussi renversées, et les chrétiens qui refusèrent de livrer les Écritures furent mis à mort.

(*) On a vu, dans un temps plus rapproché de nous, les mêmes moyens employés contre ceux qui ne voulaient suivre que la parole de Dieu, et ces persécutions portaient d'un corps religieux qui se dit la véritable Église !

À peine l'édit eut-il été affiché à Nicomédie, qu'un chrétien de noble condition le déchira. On peut comprendre son indignation, mais nous ne pouvons approuver son action, car il faut être soumis aux autorités. Malgré sa haute position, il fut condamné à mort et brûlé à petit feu. Dieu le soutint dans ses terribles souffrances, de sorte que sa fermeté à les supporter frappa d'étonnement ses bourreaux.

Peu de temps après, à deux reprises différentes, le feu prit au palais impérial. Sans qu'il y eût de preuve, on accusa les chrétiens d'être les auteurs de ces tentatives d'incendie. On soupçonna Galère de n'y avoir pas été étranger ; il voulait pousser l'empereur à des mesures plus rigoureuses, et déclara qu'il quittait Nicomédie où, disait-il, sa vie était en danger. Dioclétien crut qu'en effet les chrétiens étaient coupables. Effrayé et irrité au plus haut point, il donna les ordres les plus sévères. Nombre de personnes furent jetées en prison et soumises aux plus cruelles tortures pour leur faire avouer leur crime. Plusieurs furent brûlés, décapités ou noyés. Galère et sa mère avaient ainsi atteint leur but.

La persécution sévit contre tous les chrétiens de quelque condition qu'ils fussent. Dioclétien contraignit même l'impératrice Prisca et sa fille Valéria à sacrifier aux dieux. Il fit de même à l'égard des officiers de sa cour. Plusieurs préférèrent l'opprobre de Christ à la gloire de ce monde. Ils refusèrent d'obéir et subirent en présence même de l'empereur les tortures les plus cruelles. Ainsi l'un d'eux avait eu le corps déchiré. Dans ses plaies vives on versa, pour aviver ses souffrances, un mélange de sel et de vinaigre, mais rien n'ébranla la constance du martyr. Il tint ferme la confession du nom de Christ et refusa de reconnaître d'autres dieux. Alors l'empereur furieux ordonna qu'il fût brûlé à petit feu.

La rage des persécuteurs ne fut pas satisfaite par des supplices isolés. On fit périr en masse les confesseurs de Christ. D'immenses bûchers furent élevés où on les brûlait ensemble. On les jetait dans la mer attachés à de grosses pierres. La persécution s'étendit dans tout l'empire, sauf dans les provinces d'occident où gouvernait Constance. Il se contenta de faire démolir les églises.

Peu après la promulgation du premier édit, un second fut rendu dirigé contre les conducteurs du troupeau. Les prisons se remplirent d'évêques, de presbytres (ou anciens) et de diacres. Bientôt après parut un troisième édit, qui défendait de les relâcher à moins qu'ils ne fussent prêts à sacrifier aux dieux. Ceux qui refusaient étaient déclarés ennemis de l'État, et devaient être soumis à la torture et à d'autres peines pour les contraindre à abjurer le christianisme. Un grand nombre des hommes

les plus éminents, les plus pieux et les plus respectables de l'Église furent ainsi torturés, mis à mort, ou condamnés aux durs travaux des mines. L'empereur se flattait que, privés de leurs conducteurs, les chrétiens céderaient plus facilement ; mais il fut obligé de reconnaître qu'il n'avait pas atteint son but.

Poussé par les prêtres païens et par Galère, il rendit alors un quatrième édit qui surpassait les autres en rigueur. Les magistrats reçurent l'ordre d'employer sans restriction et sans réserve, la torture et les supplices pour forcer *tous* les chrétiens, hommes, femmes et enfants, à adorer les dieux. Ah ! comme du fond des cœurs devait monter le cri : « Jusques à quand, ô Souverain ! » (Apocalypse 6:10). On a peine à croire à une telle cruauté de la part des hommes. Mais à quoi ne peut se livrer le cœur naturel conduit par Satan, qui est meurtrier dès le commencement ? C'était la lutte suprême que l'ennemi soutenait pour maintenir l'idolâtrie contre Christ. L'édit ayant été rendu, on proclama dans les rues des villes que tous, hommes, femmes et enfants, eussent à se rendre aux temples des dieux pour sacrifier ou recevoir la sentence de mort. Aux portes, on arrêtait ceux qui entraient ou sortaient, et on les soumettait à un strict examen pour savoir s'ils étaient chrétiens. Sur le moindre soupçon, on était saisi et emprisonné. Des familles entières furent égorgées après avoir subi toutes sortes de souffrances. On laissait les prisonniers mourir de faim, ils étaient brûlés, noyés, crucifiés, pendus par les pieds, et mouraient ainsi d'une mort lente. Parfois dix, vingt, soixante et même cent personnes, étaient mises à mort ensemble dans un même endroit et toujours de la manière la plus cruelle. Partout les chrétiens étaient abandonnés sans défense à toute la haine du peuple. Ils n'avaient nul recours auprès des autorités, et on peut aisément penser à quels excès ils furent exposés. Sacrifier aux dieux était le seul moyen d'échapper aux injustices, aux souffrances et à la mort.

Pendant quelque temps les persécuteurs crurent qu'ils avaient triomphé. On érigea des colonnes et on frappa des médailles en l'honneur de Dioclétien et de Galère, comme ayant extirpé le christianisme et restauré le culte des dieux. Mais celui qui règne dans les cieux allait étendre sa main et terrasser les ennemis de son nom. Ceux-ci pouvaient tuer les chrétiens, renverser leurs églises et brûler leurs livres saints, mais ils ne pouvaient pas atteindre la source vivante du christianisme. La période des souffrances des chrétiens avait été exactement mesurée, et toute la puissance des empereurs ne pouvait la prolonger d'une heure.

La main de Dieu s'appesantit d'une manière terrible sur les ennemis de l'Église. Dans la huitième année de la persécution, Galère, qui en avait été l'instigateur, fut frappé d'une maladie affreuse. Comme Hérode autrefois (Actes 12:23), vivant il fut rongé des vers. On appela les médecins les plus habiles, on consulta les oracles ; tout fut vain. Les remèdes ne faisaient qu'accroître l'intensité du mal ; le palais était rempli d'une odeur pestilentielle exhalée par ce corps en putréfaction, et les amis même de l'empereur ne pouvant la supporter, l'abandonnèrent. Frappé dans son corps, livré aux plus affreuses souffrances, il cria grâce. Il fit supplier les chrétiens de prier pour lui, et rendit un édit où il leur accordait l'exercice libre et public de leur religion. Quelques jours après, il expira. Durant six mois l'édit fut exécuté. Quantité de chrétiens sortirent des prisons et des mines, mais la plupart pour porter pendant le reste de leur vie les traces des souffrances qu'ils avaient endurées.

Maximin qui succéda à Galère continua à persécuter les chrétiens avec une cruauté encore plus grande. Il ordonna que tous les officiers civils et militaires, tous les hommes libres ou esclaves, et même les petits enfants, sacrificassent et mangeassent des choses sacrifiées aux idoles. Tous les aliments qui se vendaient au marché étaient aspergés du vin ou de l'eau consacrés pour le service des dieux, afin que bon gré, mal gré, les chrétiens participassent en quelque manière au culte idolâtre. Le sang des martyrs recommença à couler dans tout l'empire, sauf dans les Gaules où était Constance. Mais la main de Dieu se fit de nouveau sentir. La guerre, la peste et la famine sévirent dans toutes les provinces d'Asie. Dans toute la partie de l'empire que régissait Maximin, une sécheresse qui dura toute une année, amena une famine terrible. La peste suivit ; les chrétiens seuls,

animés de charité, bravèrent la maladie, et se mirent à soigner les malades que l'on abandonnait, et à ensevelir les morts que l'on laissait sans sépulture. Les païens saisis de crainte, attribuaient leurs maux à la colère du ciel, irrité à cause des persécutions exercées contre les chrétiens. Maximin, effrayé lui-même, arrêta la persécution.

Ainsi se termina la période représentée par l'église de Smyrne, l'ère sanglante où nombre de fidèles furent « égorgés pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient rendu » (Apocalypse 2:8 11 ; 6:9). En même temps que le Seigneur montrait en eux sa puissance en les fortifiant dans tant de souffrances, les persécutions étaient des avertissements donnés à l'Église pour ranimer son premier amour et la faire sortir du piège du monde. Écoute-t-elle cette voix de son Chef ? Son histoire, hélas ! nous apprend que non. Mais en dépit de tous les efforts de l'ennemi, ce que Christ a fondé ne peut périr (Matthieu 16:18).

LES APOLOGIES DU CHRISTIANISME

Nous avons parlé de la dernière grande bataille que Satan et le paganisme livrèrent au christianisme. Ce dernier avait vaincu par la constance et la fermeté des martyrs dans les souffrances et la mort. Le nouvel empereur d'Occident, Constantin, le fils de Constance, se déclara ouvertement pour les chrétiens. Ce fut pour l'Église le commencement d'une nouvelle ère. Avant de nous en entretenir, nous donnerons encore quelques détails sur l'époque des persécutions.

Comme nous l'avons vu, dès le commencement on porta contre les chrétiens toutes sortes d'accusations. On les représentait comme étant les ennemis de l'État, comme des athées sans religion et sans culte, comme se livrant en secret aux pratiques les plus coupables. C'étaient les prétextes allégués pour justifier les persécutions. Les Juifs et les païens à l'envi attaquaient les chrétiens et la vérité de l'Évangile. Or si le chrétien ne peut et ne doit jamais user de violence pour repousser les attaques dont il est l'objet, il doit toujours être prêt « à répondre, mais avec douceur et crainte », à quiconque lui « demande raison de l'espérance » qui est en lui (1 Pierre 3:15).

Le Seigneur donna à des chrétiens courageux d'élever leur voix pour montrer la fausseté des accusations par lesquelles on flétrissait les disciples de Christ et pour établir la vérité du christianisme. Ils le firent dans des écrits nommés « *apologies* », ce qui veut dire « défense ». C'est le mot dont se sert l'apôtre Paul, lorsqu'il se défend devant les Juifs et devant le roi Agrippa et qu'il expose la vérité (Actes 22:1 ; 26:1-2). Ces apologies étaient souvent adressées aux empereurs qui ordonnaient les persécutions, afin de les éclairer sur la vraie nature de la religion chrétienne. Les premières furent présentées, vers l'an 125, à l'empereur Adrien qui se trouvait à Athènes par Aristide, chrétien de cette ville, et par Quadratus, évêque. Ce dernier défend l'Évangile contre les calomnies de ses adversaires, et rappelle les miracles du Seigneur. L'empereur semble avoir tenu compte en quelque mesure des écrits de ces deux serviteurs de Christ, car il écrivit au proconsul d'Asie pour défendre qu'on maltraitât les chrétiens, à moins qu'ils n'eussent violé les lois.

Quelques années plus tard, vers l'an 140, Justin présenta une longue apologie à l'empereur Antonin le Pieux, à son fils et au sénat romain. Il commence par en appeler à l'équité de l'empereur. « Notre devoir à nous », dit-il, « est de bien faire connaître nos actes et nos pensées,... votre devoir à vous, dicté par la raison, est d'instruire la cause et d'agir en bon juge ; sans cela, quelle excuse auriez-vous devant le tribunal de Dieu ? ». Ensuite Justin justifie les chrétiens du reproche d'athéisme, en exposant les doctrines chrétiennes ; et pour en montrer la pureté, il cite plusieurs passages des Écritures, entre autres une grande partie des discours du Seigneur sur la montagne. En plusieurs passages, il parle aussi de Jésus comme du Fils de Dieu qui s'est incarné et est devenu notre Maître, et il fait ressortir l'accomplissement en Christ de plusieurs prophéties. Enfin il termine son apologie en exposant ce qu'était le culte des chrétiens.

Athénagoras, né à Athènes, était un philosophe qui vivait dans la dernière moitié du second siècle. Il se proposait d'écrire *contre* les chrétiens, et en vue de cela, il se mit à lire leurs livres. Dieu, par cette lecture, lui ouvrit les yeux, et il devint chrétien. Au lieu d'attaquer les disciples du Seigneur, il les défendit et présenta, en l'an 177, à Marc Aurèle et à son fils Commode, une apologie de la religion chrétienne. Dans cet écrit, il dit entre autres choses : « Pourquoi seriez-vous offensés simplement par le nom que nous portons ? Le nom seul ne mérite pas votre haine ; c'est le crime qui est digne de châtement. Si nous sommes convaincus d'un forfait, grand ou petit, punissez-nous, mais non pas uniquement à cause du nom de chrétien. Nul chrétien n'est criminel, à moins qu'il n'agisse d'une manière contraire à sa profession ». Plus loin, mettant en contraste la conduite des chrétiens et celle des païens, il dit : « Chez nous, vous trouverez des ignorants, des ouvriers, de vieilles femmes qui ne pourraient peut-être pas prouver par des raisonnements la vérité de notre doctrine ; mais par leurs œuvres ils montrent l'effet bienfaisant qu'elle produit quand on est persuadé qu'elle est vraie. Ils ne font pas des discours, mais de bonnes œuvres. Sont-ils frappés, ils ne rendent pas les coups, ils n'intentent pas de procès à ceux qui les dépouillent ; ils donnent à ceux qui leur demandent, et aiment leur prochain comme eux-mêmes ».

C'était un beau témoignage, n'est-ce pas ? Cette conduite pure et cette charité recommandées par la parole de Dieu, au milieu de l'égoïsme, de la sensualité et de la cruauté des mœurs des païens, étaient bien propres à les frapper d'étonnement. Elles auraient dû les gagner à une religion qui produisait de tels fruits, et quelques-uns en effet furent ainsi amenés au christianisme. Mais le plus grand nombre restait hostile, parce que le cœur mauvais de l'homme préfère les mauvaises œuvres. Et quant à l'empereur, son orgueil de philosophe ne pouvait se résoudre à accepter la croix de Christ qui met à néant la sagesse humaine (1 Corinthiens 1:18-24).

Un autre apologiste fut Minutius Félix, né en Afrique au commencement du troisième siècle. Il avait été un avocat et un orateur distingué à Rome. Il écrivit une apologie du christianisme sous forme de dialogue entre deux amis, l'un chrétien et l'autre païen. Ce dernier présente ses raisons en faveur du paganisme, et ses arguments contre le christianisme. Le chrétien répond. Il admet d'abord le fait que les chrétiens n'avaient que du mépris pour les dieux des païens, et il le justifie. « Les souris », dit-il, « les hirondelles et les chauves-souris rongent, insultent et déshonorent vos dieux. Si vous ne les chassez pas, ces animaux font leurs nids dans la bouche de vos idoles, et les araignées tissent leur toile sur leurs faces. Premièrement, vous les fabriquez, puis vous les nettoyez, vous les frottez et les défendez vous-mêmes, pour ensuite les craindre et les adorer. Si nous passons en revue tous vos rites, les uns ne peuvent qu'à bon droit exciter le rire, et les autres inspirer la pitié ».

D'un autre côté, voici comment il parle du Dieu des chrétiens : « Lorsque vous élevez les yeux vers les cieux, et que vous contemplez les œuvres de la création qui vous entourent, comment n'y pas voir clairement et avec évidence l'existence d'un Dieu infiniment excellent en intelligence, qui anime, fait mouvoir, soutient et gouverne toute la nature ? Considérez la vaste étendue des cieux et la rapidité de leurs mouvements, soit quand la nuit vous les montre parsemés d'étoiles, ou quand le jour ils sont éclairés par le soleil. Voyez la main toute puissante qui les maintient dans leurs orbites et qui dirige leurs mouvements ». Puis il parle du soleil et de la lune, de la lumière et des ténèbres, et de l'ordre admirable des saisons ; de la mer avec son flux et son reflux, des fontaines et des fleuves qui se rendent à l'océan. Il passe ensuite en revue le monde des animaux où chaque créature a sa sphère propre, et enfin il arrive à l'homme et à sa merveilleuse structure. « Tout », dit-il, « proclame un divin Auteur, et cet Auteur de toutes choses est le Dieu des chrétiens ».

Minutius parle bien aux païens le langage qui leur convient. À des Juifs, il eût fallu raisonner d'après les Écritures. À des païens, il fallait montrer la folie de leur idolâtrie et l'existence du vrai Dieu qui a créé toutes choses. N'est-ce pas ainsi que fait Paul, soit quand il prêche aux habitants de Lystré, ou surtout quand il parle devant l'Aréopage à Athènes ? (Actes 14:15-17 ; 17:22-31).

Je citerai en dernier lieu l'apologie de Tertullien, un des hommes les plus remarquables et les plus célèbres de l'Église, à la fin du second siècle et au commencement du troisième. Il était né à Carthage, en l'an 160. Doué de grands talents naturels, il fit de solides études et entra dans la carrière du droit où il se distingua. « J'étais alors aveugle », dit-il, « et sans la lumière du Seigneur ». Il fut frappé en voyant la constance et la fermeté des martyrs et devint chrétien, mais on ignore les détails de sa conversion. « Autrefois », écrivait-il en s'adressant aux païens, « j'insultais la religion chrétienne, comme vous le faites aujourd'hui. Nous avons tous été des vôtres, car on ne naît pas chrétien, on le devient ». Et il le fut avec le dévouement le plus entier. Dans sa célèbre apologie adressée aux gouverneurs des provinces, il dit des paroles qui montrent combien les chrétiens s'étaient multipliés dans l'empire. « Nous ne sommes que d'hier et nous remplissons tout, vos villes, vos îles, vos châteaux, vos bourgades, vos conseils, vos tribus, vos décuries, le sénat, la place publique ; nous ne vous laissons que vos temples. Si nous nous retirions en quelque autre contrée, vous seriez effrayés de votre solitude ».

À l'accusation portée contre les chrétiens d'être des factieux, il répond : « La faction des chrétiens est d'être réunis dans la même religion, la même morale, la même espérance. Nous formons une conjuration pour prier Dieu en commun et lire les divines Écritures. Si quelqu'un de nous a péché, il est privé de la communion, des prières et de nos assemblées, jusqu'à ce qu'il se soit repenti. Ces assemblées sont présidées par des anciens, dont la sagesse a mérité cet honneur. Chacun apporte quelque argent tous les mois, s'il le veut ou le peut. Ce trésor sert à nourrir et à enterrer les pauvres, à soutenir les orphelins, les naufragés, les exilés, les condamnés aux mines ou à la prison pour la cause de Dieu. Nous nous donnons le nom de frères, et nous sommes prêts à mourir les uns pour les autres ».

N'est-il pas intéressant de pénétrer ainsi quelque peu dans la vie de ces anciens chrétiens ? Quel témoignage ils rendaient ! Il y avait déjà, sans doute, bien du relâchement, mais Tertullien pouvait dire : « J'en prends à témoin vos registres ; vous qui jugez les criminels, y en a-t-il un seul qui soit chrétien ? »

Tertullien termine ainsi son apologie : « Multipliez vos instruments de torture ; vos cruautés les plus raffinées ne servent à rien. Plus vous nous moissonnez, plus nous multiplions. Le sang chrétien que vous répandez est comme une semence qui sort de terre et produit abondamment. Plusieurs de vos philosophes recommandent dans leurs écrits de souffrir avec patience les douleurs et la mort. L'exemple que donnent les disciples de Christ est plus éloquent que ces paroles. Cette invincible fermeté que vous traitez d'obstination et dont vous nous faites un crime, est une instruction puissante pour convaincre. Qui peut en être témoin sans être ébranlé et être conduit à en rechercher la cause ? Et l'ayant pénétrée, ne vient-on pas se joindre à nous ? Qui a jamais considéré avec soin notre religion et ne l'a pas embrassée ? Et qui l'ayant embrassée, n'a pas été prêt à mourir pour elle ? Aussi nous vous remercions des arrêts que vous portez contre nous. Combien les jugements de Dieu sont opposés à ceux des hommes ! Tandis que vous nous condamnez sur la terre, Dieu nous absout dans le ciel ».

Telles étaient les voix qui s'élevaient du sein de l'Église et qui portaient la vérité et la pureté du christianisme devant les empereurs, les rois et les gouverneurs, de sorte qu'en persécutant les chrétiens, ils étaient inexcusables.

ATTAQUES CONTRE LE CHRISTIANISME

Attaques venues du dehors

Satan n'emploie pas seulement la violence pour s'efforcer de détruire l'œuvre du Seigneur en s'attaquant à la personne de ses disciples, comme il le fit par les grandes et terribles persécutions

dont nous avons parlé. Il se sert aussi de la ruse et du mensonge. Il n'est pas seulement « meurtrier dès le commencement », il est aussi « menteur, et le père du mensonge ». « Il n'a pas persévéré dans la vérité » (Jean 8:44), il en est l'ennemi, et il voudrait la faire disparaître de la terre. Or la vérité, c'est Christ et sa doctrine. C'est donc la vérité qu'il attaque pour la nier, la pervertir et en détourner les âmes. Cela est beaucoup plus dangereux que la persécution. Par celle-ci le diable peut tuer le corps, mais par le mensonge et l'erreur, il nuit à l'âme. Sous ce rapport, il a aussi fait tous ses efforts dans les premiers temps de l'Église. Je dirai un mot de ces attaques contre la vérité chrétienne ; cela est d'autant plus important qu'elle se sont reproduites dans tous les temps et se reproduisent de nos jours.

Quand nous parlons de Satan comme ayant persécuté ou comme cherchant à détourner de la vérité, il est évident qu'il faut sous-entendre qu'il se sert pour cela comme instruments des hommes méchants et pervers qui obéissent à ses suggestions.

Au commencement de l'Église, comme aujourd'hui, les chrétiens eurent à maintenir la vérité contre deux sortes d'ennemis : les uns attaquaient le christianisme lui-même, les autres le corrompaient. Nous dirons un mot des uns et des autres.

Les premiers étaient ce que l'on nomme des *philosophes* ou amis de la sagesse ; mais hélas ! non pas amis de la sagesse selon Dieu, mais d'une sagesse fondée sur les vains raisonnements de l'esprit humain. Ils se divisaient en plusieurs écoles, selon le système mis en avant par le maître qu'ils suivaient. Mais de quelque école qu'ils fussent, ils se distinguaient en général par leur orgueil et le grand cas qu'ils faisaient de leur raison. Nous en trouvons à Athènes, de la secte des épicuriens et de celle des stoïciens, discutant contre Paul, s'étonnant de la nouvelle doctrine qu'il annonçait, et disant : « Que veut dire ce discoureur ?... Il semble annoncer des divinités étrangères ». C'était parce qu'il parlait de Jésus et de la résurrection (Actes 17:18). La doctrine de la résurrection confondait leurs idées et blessait leur raison, et ils s'en moquaient. Et quant à un Christ crucifié pour sauver les hommes perdus, c'était à leurs yeux une folie (1 Corinthiens 1:20-23). Remarquons bien ce que dit la parole de Dieu dans ce passage, à l'égard de la sagesse des savants de ce siècle. Par elle, malgré les prétentions des philosophes, on ne peut connaître Dieu. Jésus seul le fait connaître, le révèle à nos âmes, et c'est pourquoi il est appelé la sagesse de Dieu. On rencontre souvent de ces prétendus sages. Rappelons-nous que la seule vraie sagesse vient de Dieu par Christ, et que son commencement est la crainte de l'Éternel.

L'opposition des philosophes à la vérité chrétienne, commencée aux jours de Paul, continua, et comme nous l'avons dit à l'occasion des persécutions sous Dioclétien, ils se joignaient aux persécuteurs des disciples de Jésus. Les noms et quelques parties des écrits de ces adversaires de Christ nous ont été conservés.

L'un d'entre eux, et peut-être le plus fameux, se nommait *Celse*. On ne sait autre chose de lui sinon qu'il écrivit, vers l'an 177, un livre contre la religion chrétienne intitulé : « Discours véritable ». Le célèbre Origène le réfuta et c'est par lui que nous ont été conservés des fragments du livre de Celse. Celui-ci objectait aux chrétiens qu'ils ne fissent aucun cas de la raison humaine. « Vous répétez toujours », leur disait-il, « n'examinez pas ; croyez seulement : votre foi vous rendra bienheureux ». Cela est faux du christianisme ; il ne redoute pas l'examen. Tout en lui démontre qu'il est de Dieu. Et si Dieu a parlé, qu'avons-nous à faire ? Nous sommes tenus de recevoir sa parole et de croire, *parce qu'il a parlé*, et non parce que sa parole s'accorde avec nos idées du bien et du mal, qui, nous le savons, sont souvent fautives. Et c'est, en effet, en croyant Dieu, que nous sommes rendus heureux.

Celse disait aussi que, dans toutes les autres religions, celui-là est invité à s'approcher qui « est nettoyé de toute souillure, qui n'a sur la conscience aucun mal, qui a mené une vie bonne et juste », tandis que, chez les chrétiens, l'appel s'adresse à « quiconque est un pécheur, un illettré, un insensé,

en un mot un misérable, — à de tels est le royaume des cieux ». Oui, béni soit Dieu ! ce sont les pécheurs que Jésus invite à venir à Lui. Le pauvre Celse ne connaissait pas le cœur de l'homme ; il ne savait rien de son état de chute et de ruine. Il ignorait que si pour approcher Dieu, il fallait être sans péché, il n'y aurait personne qui pût y être invité.

Et cependant Celse semblait comprendre qu'un changement moral était nécessaire à l'homme, et même il avouait qu'il ne pouvait être effectué ni par bonté, ni par châtement. Mais il ne voyait pas que le christianisme fait connaître la puissance qui opère ce changement, c'est-à-dire la nouvelle naissance et une nouvelle création par l'Esprit de Dieu.

Celse avançait encore une chose qui n'est que trop vraie, mais qui ne touche en rien à la vérité du christianisme comme venu de Dieu. C'étaient les divisions et les sectes diverses dans le christianisme. « Au commencement », dit-il, « lorsque les chrétiens étaient peu nombreux, ils s'accordaient entre eux ; mais à mesure que leur nombre a augmenté, ils se sont divisés en partis qui s'attaquent et se réfutent les uns les autres, ne retenant en commun que leur nom, si même ils le font ». Si un adversaire, au second siècle, pouvait déjà parler ainsi, que dirait-il maintenant ? Le mal s'est douloureusement aggravé, la ruine est plus profonde, mais cela vient, non pas du christianisme qui est et demeure la vérité de Dieu révélée dans sa Parole, mais du méchant cœur de l'homme qui pervertit les meilleures choses en introduisant ses propres pensées auxquelles il s'attache, tandis qu'il tord ou met de côté la parole de Dieu. Plusieurs passages du Nouveau Testament annonçaient d'avance ces divisions et ces sectes, et les partis dans l'Église commençaient même du temps des apôtres, mais c'était l'œuvre de l'ennemi (Actes 20:29-30 ; Romains 16:17 ; 1 Corinthiens 1:10-12 ; 11:18-19).

Mais comme hélas ! le font souvent les incrédules, Celse ne se bornait pas aux objections que lui fournissaient sa raison et la conduite des chrétiens ; il jetait le mépris sur Christ, sur sa Personne et son œuvre, ramassant et répétant toutes les moqueries et les blasphèmes que les Juifs et les autres ennemis de Jésus lançaient contre Lui. En cela, Celse a aussi de nos jours des imitateurs. Le croyant se détourne avec horreur des livres qui souillent le saint nom de Jésus et la vérité divine.

Porphyre fut un autre des philosophes adversaires du christianisme. Il était né vers l'an 233, et dans sa jeunesse, il était venu exprès de Rome à Alexandrie pour entendre le savant Origène. Il ne reçut pas la vérité, mais au contraire en devint l'ennemi. Il écrivit un grand ouvrage dans lequel il attaque la divinité des Écritures et s'efforce de faire ressortir les prétendues contradictions que, suivant lui, les saints écrits et surtout les évangiles renferment. C'est aussi ce que font aujourd'hui plusieurs même de ceux qui se disent chrétiens ; mais souvenons-nous que Dieu ne peut se contredire, que sa Parole est pure, et que, s'il est dans cette Parole des choses que nous ne comprenons pas, cela vient uniquement de notre ignorance.

Hiéroclès, proconsul de Bithynie au temps de Dioclétien, fut un de ces philosophes qui, haïssant les chrétiens et leur doctrine, pressèrent l'empereur de les faire mourir. Non content de cela, Hiéroclès écrivit contre ceux qu'il persécutait et tuait, un livre intitulé : « Paroles d'un ami de la vérité », où il répète un grand nombre des objections de Celse et de Porphyre. Il attaquait surtout les miracles de Christ, déclarant qu'ils ne prouvaient pas qu'il fût Dieu. Il leur opposait les prétendus prodiges d'un certain Apollonius de Tyane qui avait, dit-on, opéré des cures merveilleuses sans que, pour cela, on l'eût considéré comme un Dieu, mais seulement comme un ami des dieux. Nous savons que Satan, dont l'homme n'est que l'instrument, a pu contrefaire certains prodiges. L'histoire des magiciens d'Égypte nous le montre (Exode 7:8-25 ; 8:1-15) ; Simon, à Samarie, avait aussi la prétention de faire de grandes choses (Actes 8:9-11) ; plus tard, l'homme de péché viendra et fera des prodiges par la puissance de Satan (2 Thessaloniens 2:9). Mais qui, par amour, a mis sa vie pour le pécheur ? Qui, après avoir été crucifié, a été ressuscité, et par cette résurrection, déclaré Fils de Dieu en puissance ?

(Romains 1:4). C'est Jésus seul. Il est la vérité ; il est le Fils unique et éternel de Dieu, Dieu même et notre bien-aimé Sauveur.

Telles étaient quelques-unes des objections des orgueilleux philosophes contre le christianisme, qui humiliait leur raison, qui les abaissait au rang des pécheurs ignorants, coupables et perdus, et qui ne leur montrait de salut et de vraie sagesse que dans la foi en un homme pendu à la croix. Les mêmes objections sont avancées de nos jours, et de nos jours aussi, il n'y a de salut en aucun autre qu'en Christ crucifié, et de réelle sagesse qu'en croyant en Lui. Les hommes et leur science faussement ainsi nommée, passent avec leurs objections. Le christianisme, venu de Dieu, défie tous les efforts de l'homme. Il reste debout, établi sur le Rocher des siècles, Christ mort, ressuscité et glorifié.

Attaques venues du dedans

D'autres ennemis que les philosophes avec leurs raisonnements, attaquaient le christianisme. Ceux-ci et les persécuteurs étaient des ennemis du dehors. Il en sortit de plus dangereux du milieu même des chrétiens. Tout en semblant accepter la doctrine chrétienne, ils la corrompaient. L'apôtre Paul mettait en garde les anciens d'Éphèse et toute l'Église contre ces deux classes d'adversaires : « Je sais », dit-il, « qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau ; et il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines perverses pour attirer les disciples après eux » (Actes 20:29-30).

Ces paroles se réalisèrent. Les apôtres, déjà de leur vivant, virent des hommes enseignant de fausses doctrines se glisser dans l'Église, et eurent à les combattre. Plusieurs passages des épîtres sont dirigés contre les faux docteurs et étaient des avertissements adressés aux fidèles pour les mettre en garde contre ces pernicieux enseignements. Nous profitons de nos jours de ces avertissements, car Satan, l'ennemi du Seigneur, a renouvelé et renouvelle de tout temps ses attaques contre la vérité qui sauve. Quelle grâce Dieu nous a faite en nous donnant sa Parole, qui est l'épée de l'Esprit, au moyen de laquelle nous pouvons repousser les assauts de l'ennemi !

L'une des premières erreurs que les apôtres eurent à combattre, fut celle qu'introduisaient les docteurs judaïsants. Ils voulaient astreindre les chrétiens à observer la loi de Moïse et allaient même jusqu'à prétendre que, sans cela, on ne pouvait être sauvé (Actes 15:1). C'était dire que l'œuvre de salut accomplie par Christ à la croix n'était pas suffisante ; c'était introduire le principe du salut par les œuvres et anéantir la grâce de Dieu. Aussi les apôtres à Jérusalem condamnèrent-ils en termes énergiques cette doctrine (Actes 15:24), et nous voyons l'apôtre Paul la combattre fortement dans plusieurs de ses épîtres, mais surtout dans celle aux Galates. De nos jours, on ne cherche pas à nous ramener à l'observation des cérémonies de la loi ; mais il ne manque pas de personnes qui pensent et disent qu'il faut faire des œuvres, de bonnes œuvres, pour obtenir le salut, tandis que les bonnes œuvres sont le fruit du salut reçu dans le cœur par la foi (Éphésiens 2:8-10).

Malgré la décision des apôtres, les docteurs judaïsants continuèrent à enseigner. D'un autre côté, des chrétiens sortis d'entre les Juifs restèrent attachés aux cérémonies judaïques en les regardant comme obligatoires, même après la destruction de Jérusalem. Ils formèrent en Judée une secte peu nombreuse, nommée les Ébionites ou pauvres. D'autres erreurs très graves s'introduisirent parmi eux. Ils regardaient Jésus comme n'étant qu'un homme, fils de Joseph et de Marie, et revêtu de l'Esprit divin à son baptême. C'était renverser le christianisme. Hélas ! on trouverait de nos jours, parmi ceux qui se disent chrétiens, des personnes qui déshonorent ainsi le Seigneur, qui est « sur toutes choses Dieu béni éternellement » (Romains 9:5), en même temps qu'homme parfait. Tenons ferme à la parole de Dieu et à ce qu'elle nous dit de la Personne adorable de Christ.

Outre les paroles prophétiques de Paul aux anciens d'Éphèse, les épîtres annoncent que, dans les derniers jours, les choses iraient de mal en pis, les imposteurs séduisant et étant séduits (2 Timothée

3:13). « L'Esprit », annonce Paul, « dit expressément qu'aux derniers temps quelques-uns apostasieront de la foi, s'attachant à des esprit séducteurs et à des enseignements de démons » (1 Timothée 4:1). Pierre dit : « Il y aura parmi vous de faux docteurs qui introduiront furtivement des sectes de perdition » (2 Pierre 2:1), et l'apôtre Jean exhorte les saints à éprouver les esprits, parce que « beaucoup de faux prophètes sont sortis dans le monde », et ailleurs il dit : « Maintenant aussi il y a plusieurs antichrists... qui sont sortis du milieu de nous » (1 Jean 4:1 ; 2:18-19). Un antichrist, nous le savons, est celui qui s'oppose à Christ.

On donnait à ces faux docteurs ou faux prophètes le nom d'hérétiques, et leurs doctrines, contraires à la vérité selon les Écritures, étaient appelées des hérésies. De très bonne heure, il surgit un grand nombre d'hérésies dans l'Église. Toutes provenaient du travail de l'esprit humain qui veut s'ingérer « dans les choses qu'il n'a pas vues » (Colossiens 2:18), qui veut par lui-même pénétrer dans les choses profondes de Dieu (1 Corinthiens 2:10-11), et expliquer ce qui lui est incompréhensible, en raisonnant et inventant, au lieu de se soumettre simplement à la parole de Dieu.

Il serait bien long et superflu de raconter toutes les hérésies qui surgirent. Nous rappellerons seulement quelques traits qui leur sont communs. En général, ces hérétiques prétendaient arriver par la philosophie, par les efforts de leur intelligence et de leur raison, à une connaissance des choses de Dieu, plus élevée, plus profonde, que celle que donne l'Écriture. C'est pourquoi ils se nommaient *gnostiques*, d'un mot grec qui veut dire *connaissance*, et leur doctrine est appelée le *gnosticisme*. Ils distinguaient deux sortes de personnes, les spirituels ou parfaits qui avaient la possession de la science, et ceux qui croyaient sans avoir pénétré dans les profondeurs de la connaissance. Pour eux la parole écrite était insuffisante ; ils la complétaient ou la redressaient par d'anciennes traditions ou par la lumière intérieure, c'est-à-dire celle de leur propre esprit ou de leur imagination. Nous pouvons comprendre d'après cela, pourquoi l'apôtre Paul avertissait les Colossiens de ne pas se laisser séduire « par des discours spécieux », « par la philosophie et par de vaines déceptions, selon l'enseignement des hommes » (Colossiens 2:4-8).

Ces hérétiques prétendaient qu'il y avait deux principes éternels et opposés, Dieu et la matière origine du mal, de sorte que le mal dans l'homme gît dans son corps. Ils oubliaient ou mettaient de côté l'Écriture, qui nous apprend que Dieu a créé toutes choses (Genèse 1:1), et que le mal vient de la rébellion de la créature contre son Créateur et gît non dans son corps, mais dans son cœur (Matthieu 15:19).

Une autre grande et mortelle erreur des gnostiques était qu'ils ne croyaient pas que le Fils de Dieu eût réellement pu revêtir un corps, souffrir et mourir. Ils disaient donc que le corps de Christ n'était qu'une apparence, un fantôme. En niant ainsi la vraie humanité du Seigneur et la réalité de ses souffrances et de sa mort, ils annulaient la rédemption. Cérinthe, qui vivait du temps de l'apôtre Jean, était un de ces gnostiques que l'on nommait *docètes* ou *apparents*, à cause de leurs idées sur le corps de Christ. Plusieurs passages des épîtres de Jean font allusion à ces fausses doctrines, par exemple quand l'apôtre écrit : « Tout esprit qui ne confesse pas Jésus Christ venu en chair, n'est pas de Dieu ; et ceci est l'esprit de l'antichrist » (1 Jean 4:3). « Plusieurs séducteurs sont sortis dans le monde, ceux qui ne confessent pas Jésus Christ venant en chair » (2 Jean 7). Mais ces paroles ont une portée plus étendue et s'appliquent aussi à des erreurs qui ont cours de nos jours touchant la Personne adorable du Seigneur.

Selon les gnostiques, ce monde, où le mal règne, ne saurait avoir pour auteur le Dieu suprême. Ils prétendaient qu'il avait été créé par une intelligence céleste d'une nature inférieure, qu'ils nommaient le *démiurge* et que quelques-uns estimaient ennemi de Dieu. Ils enseignaient que de Dieu le Père existant par Lui-même était né un être supérieur nommé Intelligence, de l'Intelligence procédait la Parole (ou le Logos), de la Parole la Prudence, de celle-ci la Sagesse et la Puissance, et de ces deux les Puissances, les Principautés et les Anges qu'ils nommaient anges supérieurs, par qui le

ciel le plus élevé fut fait ; de ceux-ci procédaient d'autres anges et d'autres cieux. Tous ces êtres qu'ils imaginaient, ils les nommaient des *éons*. Les éons servaient, disaient-ils, d'intermédiaires entre le vrai Dieu suprême et le Jéhovah des Juifs qui n'était pas le Dieu suprême, entre le Père et le Fils, entre le Christ et les hommes. Selon ces hérétiques, le Père ineffable aurait envoyé son premier-né, l'Intelligence, qui est aussi appelé Christ, pour sauver ceux qui croient en Lui, et les délivrer de la tyrannie des créateurs du monde. Il vint sur la terre en apparence d'homme, mais ne souffrit point.

À ces folles imaginations, ils en ajoutaient bien d'autres. Nous avons cité quelque chose de ces erreurs, pour montrer à quels dangers on est exposé quand on laisse le terrain solide de la Parole écrite. On comprend aussi mieux par là ce que l'apôtre Paul écrivait aux Colossiens qui risquaient d'être entraînés par ces faux docteurs. Ces hérétiques abaissaient la gloire de Christ, qu'ils disaient n'être qu'une créature. L'apôtre nous présente Christ comme le Fils de l'amour de Dieu, son image, Dieu lui-même, Créateur de toutes les choses visibles et invisibles, dans les cieux et sur la terre, Créateur des principautés et des puissances. En Lui, dit-il, habite corporellement toute la plénitude de la déité. Puis, quant à son œuvre, Paul nous le montre faisant la paix par le sang de sa croix, nous réconciliant avec Dieu par le corps de sa chair, par la mort (Colossiens 1:14-17 ; 19-22). Ainsi, à l'occasion de ces erreurs, l'Esprit Saint déploie devant nos yeux toutes les gloires de la Personne du Seigneur, en création et en rédemption, et nous fait voir qu'en toutes choses Christ tient la première place. Quel trésor nous avons dans la parole de Dieu et dans la Personne de Jésus, pour réjouir nos cœurs, pour établir nos âmes dans la vérité, et nous garantir ainsi de l'erreur !

Il faut encore ajouter que parmi ces faux docteurs, les uns, estimant que le mal gît dans le corps, exhortaient à dompter la chair par de sévères mortifications, tandis que d'autres, pour la même raison, s'abandonnaient à la sensualité et à l'immoralité, estimant que les actions du corps ne touchaient pas à la pureté de l'âme. L'apôtre Paul a en vue les premiers, en Colossiens 2:21-23, et Jude parle des seconds, aux versets 4, 8, 12, de son épître.

Deux traits caractérisent tous ces hérétiques. Le premier, c'est que, d'une manière ou d'une autre, ils attaquaient la Personne et l'œuvre du Sauveur ; le second, c'est qu'ils tronquaient ou altéraient les Écritures. Ainsi Marcion, l'un d'eux, qui vivait au second siècle, enseignait que le Dieu et le Messie de l'Ancien Testament n'étaient pas le Dieu et le Christ du Nouveau. En même temps, pensant pouvoir ainsi appuyer ses erreurs, il n'admettait que l'évangile de Luc et dix des épîtres de Paul, et rejetait le reste des Écritures.

De nos jours nous voyons aussi l'ennemi attaquer ces deux fondements du christianisme : la parole de Dieu et la Personne du Seigneur. Il cherche ainsi à ébranler la foi des croyants et à empêcher les âmes d'être sauvées. Tenons ferme ces deux choses. Que le Seigneur puisse dire de nous : « Tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom » (Apocalypse 3:8).

Des écrivains chrétiens comme Irénée, Tertullien, Origène réfutèrent dans leurs écrits, soit les philosophes, soit les hérétiques. Malheureusement eux-mêmes ne furent pas à l'abri d'erreurs dans leurs enseignements. Ainsi l'Église était attaquée par les ennemis du dehors et du dedans, et ses conducteurs eux-mêmes ne veillèrent pas assez et laissèrent s'introduire, soit dans la doctrine, soit dans le culte, bien des choses que n'enseigne point la parole de Dieu et qui même sont condamnées par elle. On suivit des traditions d'hommes et des raisonnements, et on finit même par accepter des pratiques qui tenaient du paganisme, du judaïsme et des erreurs gnostiques. C'est ainsi que l'Église déchet de son premier amour et se corrompt de plus en plus.

LES SAINTES ECRITURES

Avant de continuer l'histoire de l'Assemblée chrétienne sur la terre, disons quelques mots du Livre divin où les disciples de Christ puisaient leurs enseignements, leurs consolations et leurs espérances ;

ce Livre, la parole de Dieu, objet des attaques des ennemis de Christ en tout temps, mais que rien ne peut détruire, « car la parole du Seigneur demeure éternellement » ; ce recueil de saints écrits, donnés de Dieu et inspirés par son Esprit, et que nous trouvons dès le commencement du second siècle, lu dans les églises, considéré et conservé comme un trésor précieux ; si précieux pour les chrétiens que, plutôt que de le livrer, plusieurs fidèles aimèrent mieux mourir.

Ce volume sacré, la Bible ou le LIVRE, est en effet le Livre par excellence, car il ne vient pas de l'homme, mais de Dieu, qui s'est servi de certains hommes pour l'écrire. Il se divise, comme nous le savons, en deux parties. La première est l'Ancien Testament qui fut écrit avant la venue du Sauveur. Il raconte les origines du monde, l'histoire d'Israël, le peuple élu de Dieu sur la terre, et renferme, avec des préceptes moraux, des prophéties concernant Israël et les nations. Mais ce qu'il contient surtout, ce sont les promesses de la venue d'un grand Libérateur, d'un Sauveur pour Israël et le monde entier, d'un Roi qui doit établir ici-bas un règne de justice et de paix. Tout dans l'Ancien Testament nous parle de Lui, les récits, les cérémonies du culte, les sacrifices, les traits caractéristiques des hommes dont il nous dit l'histoire, mais surtout le livre des Psaumes et ceux des prophètes. L'Ancien Testament est ainsi tout entier prophétique. Ce Roi Sauveur annoncé par le saint Livre est Christ, la semence de la femme, le descendant promis à Abraham, le prophète qui devait paraître semblable à Moïse, libérateur comme lui, l'héritier du trône de David, le Messie, le *Fils*, comme le nomment David et Ésaïe (Genèse 3:15 ; 22:18 ; Deutéronome 18:18 (comparez Actes 3:22-23) ; 1 Chroniques 17:11-14 ; Psaume 2:7 ; Ésaïe 9:6-7). Mais cette personne glorieuse devait aussi souffrir et mourir avant de régner. C'est ce que disent en type les sacrifices et ce qu'annoncent les Psaumes et les prophètes (Ésaïe 53 et Psaume 22 ; comparez avec Luc 24:25-27, 44).

L'Ancien Testament était donc un livre bien précieux pour les Israélites, et il ne l'est pas moins pour nous. Le Seigneur Jésus le nomme l'Écriture, les Écritures, la parole de Dieu, et le cite constamment. L'apôtre Paul l'appelle les oracles de Dieu, les saintes lettres, l'Écriture divinement inspirée, et Pierre nous dit que les saints hommes de Dieu qui l'ont écrit, étaient poussés par l'Esprit Saint. « Dieu », dit l'épître aux Hébreux, « nous a parlé par les prophètes » (Jean 10:35 ; Matthieu 22:29 ; Romains 3:2 ; 2 Timothée 3:15-16 ; 2 Pierre 1:21 ; Hébreux 1:1). Aussi de tout temps les fidèles ont pris plaisir à lire et méditer ce saint volume. « Combien j'aime ta loi ! », dit le psalmiste, « tout le jour je la médite... Tes paroles ont été douces à mon palais, plus que le miel à ma bouche... La loi de ta bouche est meilleure pour moi que des milliers de pièces d'or et d'argent... Ta parole est une lampe à mon pied, et une lumière à mon sentier » (Psaume 119:97, 103, 72, 105). Pussions-nous aussi aimer, apprécier, lire et étudier cette Parole, de laquelle il est dit que bienheureux est celui qui y prend son plaisir (Psaume 1:2).

Cette première partie du saint volume est bien digne de toute notre attention. Existe-t-il un autre livre qui, en ayant une portée infinie, soit plus instructif et plus intéressant en même temps ? Il ne nous parle pas seulement pour le temps, mais pour l'éternité ; pas seulement des choses terrestres, mais des choses célestes et divines. Où trouverons-nous autre part, dans les livres humains, une histoire des premiers temps du monde ? Ce sont des choses que l'œil n'a pas vues et que l'oreille n'a pas entendues, mais que Dieu nous fait connaître. Dans ce livre qui, à le voir, n'est pas considérable, nous avons toute une bibliothèque ; livres historiques, récits touchants, cantiques sublimes, préceptes importants, exemples saisissants, révélations de l'avenir, tout se trouve dans les trente-neuf livres de l'Ancien Testament. On les lit, on les relit, et c'est toujours nouveau. Chaque fois on y trouve des richesses que l'on n'y avait pas découvertes. C'est pourquoi le Seigneur Jésus disait : « Sondez les Écritures », ce trésor inépuisable. Elles montrent le chemin de la vie éternelle, car elles font connaître Jésus (Jean 5:39).

Les trente-neuf livres de l'Ancien Testament ont été écrits par une trentaine d'auteurs différents de tout rang, de tout âge et de toute condition. Les uns étaient savants, comme Moïse, et les autres ignorants, comme Amos. On trouve parmi eux des rois et des bergers, des sacrificateurs et des

hommes du peuple, écrivant dans des temps et des lieux différents. Pendant une période de plus de mille années, ils font entendre leur voix, car Moïse, le premier, écrivit vers l'an 1500, et Malachie, le dernier, rendit son oracle vers l'an 400 avant Jésus Christ. Et cependant, quoique traitant de sujets divers, écrivant en des temps différents, éloignés les uns des autres, ils ont un même objet en vue, leurs écrits forment un tout parfait. N'est-ce pas frappant ? C'est qu'un même Esprit les anime, l'Esprit de Dieu ; ce qu'ils écrivent n'est pas leur livre ; c'est le livre de Dieu.

Et ce que nous venons de dire de l'Ancien Testament, est vrai de la seconde partie de la Bible, c'est-à-dire du Nouveau Testament. Il faut lire avec un soin égal ces deux portions du livre de Dieu, car elles s'éclairent l'une par l'autre. Nous voyons d'ailleurs dans les évangiles, les Actes et les épîtres, que constamment le Seigneur et les apôtres citent l'Ancien Testament pour établir ce qu'ils enseignent. Occupons-nous maintenant du Nouveau Testament.

Durant quatre siècles après Malachie, le dernier prophète, il y eut un grand silence. Aucun prophète ne se leva en Israël humilié sous le joug des nations. Mais de plus en plus l'attente du Messie à venir devenait vive dans les cœurs des Israélites pieux. Malachie avait dit : « Voici, j'envoie mon messenger, et il préparera le chemin devant moi ; et le Seigneur que vous cherchez viendra soudain à son temple, et l'Ange de l'alliance en qui vous prenez plaisir — voici il vient, dit l'Éternel des armées... Pour vous qui craignez mon nom, se lèvera le soleil de justice » (Malachie 3:1 ; 4:2), et les cœurs fidèles, comme Zacharie, Siméon et Anne, attendaient la consolation d'Israël, la délivrance, c'est-à-dire le Messie (Luc 1:78 ; 2:25, 38).

Enfin le Christ annoncé parut. Il naquit à Bethléem, de la race de David, selon les prophéties. Il vint dans l'abaissement et la pauvreté, mais il était le Fils éternel et bien-aimé de Dieu, devenu un homme pour nous sauver. En Lui, Dieu lui-même nous a parlé (Hébreux 1:1). Le Seigneur, ayant commencé son ministère, annonça l'Évangile, la bonne nouvelle de la grâce de Dieu envers les pécheurs, le grand salut qu'il donne à qui croit en Lui (Marc 1:14-15 ; Hébreux 2:3). Et, comme nous le savons, après qu'il eut accompli son service d'amour, les hommes iniques l'ont pris et l'ont fait mourir en le clouant sur la croix. Mais là il s'offrait volontairement à Dieu en sacrifice pour nos péchés (Éphésiens 5:2 ; Hébreux 9:26, 28). Il en a porté la peine et Dieu a accepté ce sacrifice, qui a remplacé d'une manière parfaite ceux que la loi demandait (Hébreux 10:9-10). Nous avons la preuve que Dieu a été satisfait en ce qu'il a ressuscité Jésus et l'a fait asseoir à sa droite dans le ciel. Et maintenant Dieu peut pardonner et pardonne leurs péchés à ceux qui croient en Jésus, mort et ressuscité pour eux. C'est pourquoi l'apôtre Jean dit : « Je vous écris, enfants, parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom » (1 Jean 2:12). Quelle grâce, n'est-ce pas ? Quel bonheur de savoir cela ! Que c'est bien là une bonne nouvelle !

Cet Évangile de la grâce de Dieu n'était pas pour les Juifs seulement. Il devait être annoncé à toutes les nations. Avant de monter au ciel, le Seigneur avait dit à ses apôtres : « Il est ainsi écrit ; et ainsi il fallait que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et que la repentance et la rémission des péchés fussent prêchées en son nom à *toutes les nations*, en commençant par Jérusalem... Allez dans tout le monde, et prêchez l'évangile à toute la création » (Luc 24:46-47 ; Marc 16:15). Mais qu'étaient les apôtres pour accomplir une telle tâche ? Des hommes faibles, lâches, timides et ignorants. Jamais par eux-mêmes ils n'eussent pu ni la commencer, ni la poursuivre. Mais le Seigneur leur avait promis l'Esprit Saint, l'Esprit de vérité, pour leur enseigner ce qu'ils auraient à dire et être ainsi des témoins fidèles ; l'Esprit de puissance pour les remplir de courage. « Vous recevrez », leur dit-il, « de la puissance, le Saint Esprit venant sur vous ; et vous serez mes témoins à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'au bout de la terre » (Jean 14:16-17, 26 ; 15:26-27 ; 16:13 ; Actes 1:8).

Le Seigneur accomplit sa promesse le jour de la Pentecôte (Actes 2). L'Esprit Saint descendit sur les disciples rassemblés dans un même lieu, et, dès ce moment, les apôtres et leurs compagnons,

auxquels d'autres, comme Paul, furent adjoints plus tard, annoncèrent l'Évangile partout, « le Seigneur coopérant avec eux, et confirmant la parole par les signes qui l'accompagnaient » (Marc 16:20). Ainsi le « grand salut », annoncé d'abord par le Seigneur, « a été confirmé par ceux qui l'avaient entendu, Dieu rendant témoignage avec eux par des signes et des prodiges, et par divers miracles et distributions de l'Esprit Saint » (Hébreux 2:3- 4). C'est ainsi que l'Église fut fondée, et les apôtres, toujours conduits par l'Esprit Saint, enseignèrent aux croyants les saintes vérités qui concernent le Seigneur, son Assemblée, son retour, et leur donnèrent aussi les directions nécessaires pour se conduire d'une manière digne du Seigneur au milieu d'un monde méchant (1 Thessaloniens 2:11-12 ; 4:1-2 ; 2 Thessaloniens 2:15 ; Col. 1:10). Mais il fallait conserver la connaissance des faits de la vie du Seigneur et des vérités qui se rapportent à sa Personne et à l'Église ; c'est ce que nous trouvons dans les écrits du Nouveau Testament.

Mais il faut toujours bien nous rappeler que l'Ancien et le Nouveau Testament forment un seul et même Livre, une seule et même parole de Dieu, contenant ce que Dieu nous a communiqué par son Esprit avant la venue de Jésus Christ, et ce qu'il nous a communiqué par le même Esprit après l'apparition de son Fils sur la terre, tout se rapportant à la gloire de son Fils bien-aimé.

De même que l'Ancien Testament, le Nouveau n'a pas été écrit par une seule personne, mais par plusieurs, en des occasions, des temps et des lieux différents. Seulement, tandis que la formation de l'Ancien Testament a pris mille années pour s'accomplir, les écrits du Nouveau Testament ont tous paru dans un espace d'environ cinquante ans, de sorte qu'au commencement du second siècle après Jésus Christ, ils formaient déjà un tout. Il renferme les écrits de huit auteurs, et se compose de cinq livres historiques — les évangiles et les Actes — de vingt et une épîtres ou lettres, et d'un livre prophétique, l'Apocalypse.

On peut remarquer, en lisant les Actes des apôtres, que ceux-ci, dans leurs prédications, s'appuyaient sur les faits, bien connus autour d'eux, de la vie de Jésus. Voyez, par exemple, les chapitres 2, 10 et 13. Il était nécessaire, en effet, que les témoins de cette vie divine sur la terre, la représentassent aux Juifs pour leur montrer, en les comparant avec les textes de l'Ancien Testament, que Jésus était bien le Christ promis, — et aussi aux gentils, pour leur faire connaître Celui dont ils étaient les ambassadeurs. Ils prêchaient Christ, — Christ humilié et souffrant, Christ mis à mort et ressuscité, Christ monté au ciel. Dieu d'ailleurs rendait témoignage à leur parole par les miracles de sa puissance ; il leur enseignait par son Esprit ce qu'ils avaient à dire, et ce même Esprit appliquait la parole aux cœurs et aux consciences des auditeurs (Actes 2:37), qui recevaient cette parole comme étant vraiment ce qu'elle était — la parole de Dieu (1 Thessaloniens 2:13).

Mais les apôtres, témoins de la vie de Jésus, ne pouvaient être en tous lieux, ils ne devaient pas rester sur la terre, et la mémoire de ceux qui avaient été convertis par leur prédication pouvait ne pas garder fidèlement ce qu'ils avaient entendu de l'histoire et des discours du Sauveur, de manière à le transmettre exactement à d'autres. Alors Dieu mit au cœur de quelques-uns de ses serviteurs d'écrire ce qu'il jugeait bon de nous communiquer de la vie et des paroles de son Fils bien-aimé sur la terre. Ces écrits sont ce que l'on nomme les évangiles, et leurs auteurs sont appelés d'une manière spéciale les évangélistes. Ce nom d'évangiles donné aux récits de la vie du Seigneur est justifié par le premier verset de Marc : « Commencement de l'évangile de Jésus Christ, Fils de Dieu ».

Dieu, qui avait conduit Matthieu, Marc, Luc et Jean à écrire les évangiles, ne les abandonna pas à leurs facultés naturelles, leur mémoire, leur intelligence, leurs recherches, pour accomplir leur tâche. Il les éclaira et les guida par le Saint Esprit, de manière à les garder de toute erreur dans ce qu'ils avaient à nous transmettre. Jésus, avant de quitter ses disciples, leur avait dit : « Quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira *dans toute la vérité* » ; et « l'Esprit Saint... vous enseignera toutes choses et vous rappellera toutes les choses que je vous ai dites » (Jean 16:13 ;

14:26). Nous avons donc dans ces livres, inspirés de l'Esprit de Dieu, toute la vérité et rien que la vérité.

Bien que les quatre évangiles soient chacun le récit de la vie et des enseignements du Sauveur, et que l'on y trouve certains faits communs, ils ne se répètent pas, et ils n'ont pas non plus été écrits pour se compléter les uns les autres. L'Esprit de Dieu a conduit les évangélistes à présenter chacun le Seigneur Jésus sous un caractère spécial. Nous voyons ainsi briller les divers rayons de la gloire de sa Personne adorable.

Matthieu écrivit son évangile essentiellement en vue des Juifs. C'est pourquoi il présente le Seigneur dans son caractère de *Messie*, fils de David, fils d'Abraham, Roi des Juifs, répondant aux promesses et aux prophéties qu'il cite souvent. Cela ne rend pas cet évangile moins précieux pour nous ; car nous voyons que le Messie ayant été rejeté par les Juifs, ceux-ci sont mis de côté, et le Seigneur bâtit son Église composée de ceux qui croient.

Marc, que Pierre nomme son fils (1 Pierre 5:13), écrivit, dit-on, son évangile comme disciple et interprète de cet apôtre. Son récit est plus bref. En général, il rapporte moins des discours du Seigneur, et s'attache plutôt à raconter les faits, les miracles, avec beaucoup de détails qui les font ressortir. Il nous dit ce que Jésus *a fait*, plus que ce qu'il a dit, et nous le montre ainsi dans son caractère de *serviteur*, « qui a passé de lieu en lieu, faisant du bien », comme Pierre le dit à Corneille (Actes 10:38).

Luc, le compagnon de voyage et d'œuvre de l'apôtre Paul, écrivit son évangile selon ce que Paul annonçait. Il proclame la grâce qui est pour tous les pécheurs, pour les païens comme pour les Juifs, pour les publicains et les gens de mauvaise vie comme pour ceux qui se croient justes. On peut le remarquer en plus d'un endroit. Luc présente donc le Seigneur comme le *Fils de l'homme*, venu en grâce, cherchant les pécheurs où qu'ils soient, de toute classe ou nationalité.

Ces trois évangiles furent écrits avant l'an 70, sans que la date précise puisse être indiquée. Mais Jean écrivit le sien longtemps après, à la fin du premier siècle, quand tous les autres écrits du Nouveau Testament, sauf les siens, avaient paru, et qu'il survivait seul de tous les apôtres. Beaucoup d'hérésies touchant la Personne du Seigneur se répandaient, et l'Esprit Saint, pour les combattre, nous présente, par la plume de Jean, Jésus comme *le Fils de Dieu*, le Fils unique et éternel, source de vie et de lumière pour les croyants, venu comme homme sur la terre, marchant au milieu des hommes et manifestant la grâce et la vérité, le caractère de Dieu, montrant Dieu lui-même, le Père, dans sa Personne.

Aux évangiles se joignent les Actes des apôtres, qui racontent la venue de l'Esprit Saint, et, par son action puissante, la fondation et les commencements de l'Église chrétienne essentiellement par les travaux de Pierre et de Paul. Ils font suite à l'évangile de Luc qui les écrivit à peu près dans le même temps, vers l'an 63.

Après les Actes, viennent les vingt et une lettres ou épîtres écrites à différentes époques par Paul, Jacques, Pierre, Jean et Jude. Elles étaient adressées à des assemblées locales, ou à des individus, et quelques-unes à l'ensemble des chrétiens. Elles furent composées à l'occasion des besoins divers qui se manifestaient dans les assemblées et parmi les enfants de Dieu, et l'Esprit de Dieu donna à leurs auteurs ce qui était nécessaire pour répondre à ces besoins, en instruisant et édifiant les âmes, et en les mettant en garde contre les faux prophètes et les faux docteurs. C'était aussi la parole de Dieu, et ces épîtres ont été conservées pour l'instruction de l'Église jusqu'à la fin.

Les premières épîtres furent celles que Paul écrivit aux Thessaloniciens, vers l'an 52. Celles de Jean, de même que son évangile, furent écrites les dernières, à la fin de la longue vie de l'apôtre. Il en est

de même du livre de l'Apocalypse ou Révélation de Jésus Christ, qui termine le Nouveau Testament et la Bible, et nous fait connaître l'avenir de l'Église et du monde.

C'est ainsi, en lui donnant sa Parole, que le Seigneur a pourvu à tout ce dont l'Église a besoin jusqu'au terme de sa course ici-bas. « Il la nourrit et la chérit », est-il dit. C'est pourquoi il donne « les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs ; en vue du perfectionnement des saints, pour l'œuvre du service, pour l'édification du corps de Christ » (Éphésiens 5:29 ; 4:11-12). Et ces dons ne s'exerçaient pas seulement par la prédication : les apôtres et prophètes nous ont laissé les écrits inspirés qui composent le Nouveau Testament.

À mesure qu'un de ces récits paraissait, soit qu'il fût adressé à quelque assemblée ou à un individu, il était communiqué aux autres assemblées, car les liens qui unissaient alors les chrétiens étaient très étroits. Du reste, nous voyons que Paul recommandait de le faire : « Je vous adjure par le Seigneur », dit-il, « que la lettre soit lue à tous les saints frères » (1 Thessaloniens 5:27). Et aux Colossiens il écrit : « Quand la lettre aura été lue parmi vous, faites qu'elle soit aussi lue dans l'assemblée des Laodicéens, et vous aussi lisez celle qui viendra de Laodicée » (Colossiens 4:16). Les premiers chrétiens comprenaient bien que ce qui était donné de Dieu par le Saint Esprit à quelques-uns, était pour tous, pour toute l'Église. Bientôt on fit des copies de ces écrits, afin que chaque assemblée pût les posséder, mais on gardait avec respect l'original reçu des écrivains sacrés mêmes, comme le fait entendre Tertullien qui vivait à la fin du second siècle et au commencement du troisième : « Parcourez », dit-il, « les églises apostoliques (*) ... chez lesquelles on fait lire leurs lettres authentiques ». C'est ainsi que se forma, par les soins de Dieu, le recueil des livres inspirés du Nouveau Testament que l'on trouve déjà, dans le second siècle, tel que nous l'avons. On peut dire qu'il s'est fait sous les yeux des apôtres, car Jean mourut au commencement de ce siècle-là, le Seigneur l'ayant laissé si longtemps sur la terre, comme gardien des vérités divines. On voit aussi, dans un passage de la seconde épître de Pierre, que l'on rassemblait déjà alors les écrits apostoliques : « Notre bien-aimé frère Paul... vous a écrit selon la sagesse qui lui a été donnée... *dans toutes ses lettres* où il parle de ces choses... que les ignorants et les mal affermis tordent, comme aussi *les autres écritures* » (2 Pierre 3:15-16).

(*) C'est-à-dire fondées par les apôtres.

L'apôtre Pierre met donc les écrits de Paul au nombre des Écritures, par où il entend l'Ancien Testament. En effet, dans les églises primitives, on plaça immédiatement les écrits du Nouveau Testament sur le même rang que ceux de l'Ancien, comme inspirés par le même Esprit. Ils étaient envisagés comme « oracles de Dieu ». On le voit, par exemple, dans la belle épître à Diognète, écrite tout au commencement du second siècle. L'auteur dit : « Alors la crainte de la *Loi* est exaltée, la grâce des *Prophètes* est connue, la foi des *Évangiles* est affermie, l'enseignement des *apôtres* est gardé, et la grâce de l'Église triomphe ». De même que dans les synagogues juives on lisait chaque jour de sabbat les Écritures de l'Ancien Testament (voyez Luc 4:16-17 ; Actes 13:15 ; 15:21), ainsi, dans les assemblées chrétiennes, le premier jour de la semaine on lisait les écrits du Nouveau Testament en même temps que ceux de l'Ancien. C'est le témoignage que rend Justin martyr : « Le dimanche », dit-il, « les mémoires des apôtres et les écrits des prophètes sont lus ». On donnait alors au recueil des écrits apostoliques différents noms ; celui du Nouveau Testament prévalut plus tard.

Cette lecture de la parole de Dieu dans les assemblées était bien en harmonie avec l'exhortation de Paul aux Thessaloniens. Il y avait donc, dans chaque assemblée, un ou plusieurs lecteurs chargés de faire la lecture d'une portion des saints écrits. On les nommait « *anagnostes* », et la lecture elle-même était « *l'anagnose* ». Ce mot grec se trouve dans le Nouveau Testament, en particulier au chapitre 13 des Actes, vers. 15: « Après *l'anagnose* ou la lecture de la loi ». C'est sans doute à cette coutume que se rapporte le passage de l'Apocalypse : « Bienheureux *celui* qui lit et *ceux* qui entendent les paroles de la prophétie » (Apocalypse 1:3). « Celui qui lit » est l'anagnoste.

À cette époque, où l'imprimerie n'était pas inventée, tous les livres étaient écrits à la main. Les exemplaires n'étaient pas nombreux et ils coûtaient fort cher. Chacun ne pouvait pas se procurer et posséder comme aujourd'hui un exemplaire des Saintes Écritures. Mais chaque assemblée, même la plus pauvre, avait le sien. C'était par ces lectures publiques que les fidèles apprenaient à les connaître. Et tel était le zèle des auditeurs, telle leur attention, tel le prix qu'ils attachaient à la parole de Dieu, qu'ils finissaient par en savoir par cœur tous les mots, et reprenaient le lecteur s'il employait une expression pour une autre. C'est ce que l'on raconte en particulier d'un pauvre aveugle, nommé Jean de Palestine, qui mourut martyr. On rapporte aussi qu'un évêque ayant changé un mot dans la lecture qu'il faisait des Écritures, les fidèles exigèrent qu'il reconnût son tort. Quelle grâce pour nous d'avoir chacun le Saint Livre que nous pouvons lire tous les jours ! Mais apprécions-nous ces oracles de Dieu ? Les gardons-nous dans notre mémoire ? Les serrons-nous dans notre cœur ?

Un autre fait montre la valeur qu'attachaient au Nouveau Testament comme étant la parole de Dieu, les auteurs chrétiens du second, du troisième et du quatrième siècles. Pour eux, c'étaient les Écritures, les oracles divins, et soit dans leurs enseignements, soit dans leurs discussions contre les hérétiques et les incrédules, ils le citaient constamment comme autorité infaillible. Et si nombreuses sont leurs citations qu'en les réunissant on reconstituerait le Nouveau Testament tout entier, à part quelques versets. Les hérétiques et les incrédules de ces temps-là le reconnaissaient aussi comme le livre où les chrétiens puisaient les vérités de leur foi ; ils en connaissaient la puissance, car nous avons vu que, dans la dernière persécution, les ennemis du christianisme firent un effort suprême pour en détruire toutes les copies et arracher ainsi des mains des chrétiens cette arme redoutable, l'épée de l'Esprit, la parole de Dieu. Mais cette Parole demeure éternellement. Les cieux et la terre passeront, mais elle reste. Elle est de Dieu, comment serait-elle détruite ? Béni soit Dieu ! en dépit de l'ennemi, nous la possédons, et l'Église la possédera jusqu'à la fin.

Le Nouveau Testament fut écrit originairement en grec, l'une des langues les plus répandues à cette époque. Mais de très bonne heure on en fit des traductions en d'autres langages. Les deux plus anciennes sont la version latine, nommée Itala, qui date du commencement du second siècle, et la version en syriaque, langue que parlait le Seigneur et qui était répandue en Orient. Cette version qu'on appelle la Peshito, semble être plus ancienne encore que l'Itala et dater de la fin du premier siècle. La version égyptienne est aussi fort ancienne. Plus tard, à mesure que le christianisme s'étendit parmi les nations barbares, on fit d'autres versions, non seulement du Nouveau Testament, mais de toute la Bible. Mais c'est de nos jours surtout que le Saint Livre a été traduit, on peut le dire, dans toutes les langues importantes qui se parlent sur la surface du globe, et que des millions d'exemplaires en ont été répandus et se répandent. Mais en parler en détail, sortirait de notre sujet. Que le Seigneur nous donne d'apprécier réellement ce trésor qu'il a mis entre nos mains — sa Parole !

PROPAGATION DU CHRISTIANISME

L'Évangile se répandit et le christianisme s'établit dans le monde avec une rapidité merveilleuse. Le Seigneur avait dit : « Le royaume des cieux est semblable à un grain de moutarde qu'un homme prit et sema dans son champ : lequel est, il est vrai, plus petit que toutes les semences ; mais quand il a pris sa croissance, il est plus grand que les herbes et devient un arbre » (Matthieu 13:31-32). Nous savons, en effet, quel petit commencement eut l'Église. C'étaient douze hommes pauvres et illettrés, des pêcheurs et des publicains méprisés, qui annoncèrent d'abord l'Évangile. C'était là la petite semence, le grain de moutarde. Et combien d'obstacles s'opposaient à eux ! D'abord, ils étaient Juifs, d'une race méprisée et haïe, assujettie au joug des Romains. Ensuite, ce qu'ils annonçaient heurtait tous les sentiments naturels du cœur humain. Il fallait se reconnaître pécheur, coupable devant Dieu, sans force et sans ressource ; combien cela soulevait l'orgueil de l'homme ! Et le salut, où se trouvait-il ? Dans un homme de cette même nation juive, crucifié entre deux brigands. Il est vrai que les

apôtres le présentaient comme le Fils de Dieu venu pour racheter par sa mort les pécheurs perdus. Mais c'est là précisément ce qui heurtait la raison des uns, les préjugés des autres. Un Dieu crucifié pour Sauveur ! C'était, dit Paul, un scandale pour les Juifs, une folie pour les nations (1 Corinthiens 1:23-24). Cet homme crucifié avait été ressuscité d'entre les morts et devait juger le monde, prêchaient encore les apôtres. En entendant ces paroles, les philosophes et les sages du monde se moquaient (Actes 17:32). Que demandait l'Évangile de ceux qui l'embrassaient ? Le renoncement au monde, à ses convoitises et à ses plaisirs, la mortification des passions, une vie d'humilité et d'abnégation entière. La propre justice des Juifs était renversée, l'orgueilleuse raison des sages était annulée, la religion licencieuse des idoles était ruinée. Le christianisme était tout à fait contraire à tout ce qu'aime et réclame l'homme naturel. Aussi nous avons vu quelle opposition il rencontra partout et de la part de tous, et quelles sanglantes et persistantes persécutions il eut à subir, depuis son apparition jusqu'au commencement du quatrième siècle. En dépit de tout, le grain de moutarde leva, crût, devint un arbre, de sorte qu'au bout de quarante années, le christianisme s'était répandu au-delà même des bornes du vaste empire romain.

À quoi attribuer ces conquêtes extraordinaires par des instruments si faibles, sinon à la main de Dieu, à l'action toute-puissante de son Esprit ? Le Seigneur avait dit à ses disciples : « Vous recevrez de la puissance, le Saint Esprit venant sur vous ; et vous serez mes témoins... jusqu'au bout de la terre » (Actes 1:8). « Eux donc, étant partis, prêchèrent partout, le Seigneur coopérant avec eux » (Marc 16:20). C'est là le secret des résultats surprenants de la prédication des apôtres et de ceux qui les suivirent : le Seigneur travaillait avec eux.

Après dix-sept ans de son ministère, Paul, l'apôtre des nations, écrivait aux Romains que le mystère révélé « a été donné à connaître à *toutes les nations* » (Romains 16:26). Lui-même avait annoncé l'Évangile du Christ, depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie (Romains 15:19). Le Seigneur avait dit à ses apôtres : « Allez donc, et faites disciples toutes les nations » (Matthieu 28:19), et, en effet, leur voix était allée par toute la terre (Romains 10:18). Paul en rend témoignage quand il écrit aux Colossiens : « L'Évangile... est parvenu jusqu'à vous, comme aussi il l'est dans tout le monde... lequel a été prêché dans toute la création qui est sous le ciel » (Colossiens 1:6, 23).

Les témoignages d'écrivains païens, comme Tacite et Suétone, constatent que vers l'an 64, Rome renfermait une multitude de chrétiens. Nous avons parlé de la lettre de Pline à l'empereur Trajan, au commencement du second siècle. Il mentionne la quantité de personnes de tout âge et de tout rang, qui partout en Bythinie étaient devenues chrétiennes. Les persécutions, bien loin d'arrêter les progrès de l'Évangile, ne faisaient que les activer. Les chrétiens remplissaient l'empire, comme le disaient hautement des écrivains chrétiens aux persécuteurs, dans la seconde moitié du deuxième siècle : « Nous sommes en si grand nombre, que si nous quittions votre État, nous causerions votre ruine... Nous ne sommes que d'hier, et nous avons tout rempli dans votre empire ; nous ne vous laissons que vos temples ». C'est Tertullien, déjà cité, qui parle ainsi. Il dit aussi que les peuplades des Goths, les tribus des Maures, toutes les régions des Espagnes, des Gaules, et même celles de la Bretagne, encore inaccessibles aux Romains, se sont soumises à Christ, comme aussi les Daces, les Sarmates, les Germains et les Scythes. Il ne faudrait pas croire d'après cela que, chez tous ces peuples, le paganisme avait cédé la place au christianisme ; mais l'Évangile y avait pénétré et des âmes l'avaient reçu.

On aimerait à avoir des détails sur les moyens dont se servit Dieu pour faire luire dans toutes ces contrées la lumière de la vérité ; mais l'on n'a à ce sujet que peu de renseignements certains.

Les provinces voisines de l'Asie mineure et de la Syrie, où existaient déjà, du temps de Paul, de nombreuses assemblées chrétiennes, furent évangélisées de bonne heure. Il faut nous rappeler que, soit par la persécution, comme en Actes 11:19, soit par d'autres circonstances, les chrétiens étaient amenés loin des lieux où ils avaient été convertis, et portaient avec eux le trésor de l'Évangile. Des

évangélistes aussi allaient faire connaître le nom de Jésus parmi les nations (3 Jean 5-7). On raconte qu'Abgare, roi d'Édesse en Mésopotamie, reçut le christianisme par le ministère d'un certain Thaddée, vers l'an 45. De là, l'Évangile, dès le second siècle, se répandit en Arménie. Mais ce n'est que dans le troisième siècle que le roi d'Arménie, Tiridate, fut amené à la foi chrétienne. Dieu se servit pour cela d'un nommé Grégoire l'illuminateur, qui était le fils d'un prince parthe et avait été converti au christianisme. La conversion de Tiridate entraîna celle de presque tout le peuple. De nombreuses écoles furent établies, et là les enfants furent instruits dans la doctrine du Christ.

Un peu plus tard, l'Évangile pénétra dans l'Ibérie, au nord de l'Arménie et au sud du Caucase. La manière dont le christianisme y fut introduit, nous montre de quels faibles instruments Dieu se servait parfois pour répandre la connaissance de Christ.

Une femme chrétienne, nommée Nunia, avait été emmenée captive dans le pays dont nous parlons. La sainteté de sa vie et la pureté de ses mœurs avaient frappé les habitants de l'endroit où elle vivait. Le plus jeune fils du roi étant tombé malade, la reine ordonna à sa nourrice de s'enquérir auprès de quelques femmes âgées des remèdes par lesquels le mal pourrait être conjuré. Nunia, consultée à son tour, dit qu'elle n'avait d'autre secours à offrir que ses prières. « Jésus Christ », ajouta-t-elle, « qui a guéri tant de malades, guérira aussi l'enfant ». Puis elle se mit à genoux et pria le Seigneur qui exauça sa requête. Le roi voulait récompenser richement la pauvre captive, mais elle refusa, ne désirant autre chose que la conversion de ses maîtres. Quelque temps après, la reine aussi tomba gravement malade et dut sa guérison aux prières de Nunia. Jusqu'alors il n'y avait eu aucune conversion à Christ ; mais un jour le roi, étant à la chasse, fut surpris par d'épais brouillards. Séparé de sa suite, il courait les plus grands dangers. Dans sa détresse, il se souvint du Dieu tout-puissant de Nunia et invoqua son secours, promettant de le servir s'il était exaucé. Il fut sauvé du péril, et fidèle à sa promesse, il se mit à propager lui-même la bonne nouvelle parmi son peuple, et fit venir des missionnaires de Rome et d'Arménie pour l'aider dans cette œuvre.

Des soldats romains faits prisonniers, portèrent sans doute aussi l'Évangile en Perse. Au temps de l'empereur Constantin, les chrétiens y étaient nombreux. De là, le christianisme se répandit dans l'Inde, où peut-être il avait déjà pénétré dès le premier siècle, car on rapporte que l'apôtre Thomas y alla prêcher et y souffrit le martyre.

Si nous passons en Occident, nous savons qu'au temps de Paul, il y avait une nombreuse assemblée à Rome. De là, l'Évangile se répandit dans l'Afrique septentrionale où il fit de rapides progrès. On se rappelle les nombreux martyrs de cette contrée. L'Espagne fut évangélisée à la fois par Rome et par Carthage. Au second siècle, Tertullien disait que toutes les régions des Espagnes étaient soumises à Christ, et l'on sait qu'au troisième siècle de nombreuses églises y étaient établies.

Des colonies venues de l'Asie mineure apportèrent le christianisme dans la Gaule méridionale dès le second siècle. Lyon fut comme le centre de l'activité chrétienne dans cette contrée. Là, ainsi qu'à Vienne, il y eut ainsi que nous l'avons vu, un grand nombre de martyrs qui donnèrent leur vie pour Jésus Christ. La Gaule septentrionale fut évangélisée plus tard.

Les îles Britanniques reçurent l'Évangile dès le premier siècle, soit par des otages bretons convertis à Rome et rentrés dans leurs pays, soit par des soldats chrétiens qui se trouvaient dans les légions, soit enfin par des évangélistes venus de l'Asie mineure. Les chrétiens de ces contrées eurent aussi leur part dans les persécutions, et surtout dans la dernière. Là comme ailleurs, les exemplaires des Saintes Écritures furent brûlés, les pasteurs des troupeaux furent mis à mort, et beaucoup de simples fidèles perdirent la vie.

Un des pasteurs, nommé Amphibalus, ayant réussi à échapper aux persécuteurs, avait trouvé un refuge à Vérulam (*), chez un païen nommé Alban, ancien soldat romain. Le Seigneur récompensa la

charité d'Alban envers son serviteur. Amphibalus lui enseigna la vérité chrétienne, et Dieu la fit pénétrer dans son âme. Recherché par les persécuteurs, Amphibalus fut forcé de quitter sa retraite. Afin qu'on ne le reconnût pas, Alban lui fit mettre ses habits, et ainsi il échappa. Mais la chose fut découverte, et le nouveau converti fut saisi. On lui laissa le choix ou de sacrifier aux dieux, ou de subir le sort destiné à celui qu'il avait fait échapper. Alban refusa de sacrifier. Il fut d'abord frappé de verges, puis décapité.

(*) Vérulam était au nord de St-Alban, à environ 30 kilomètres nord-ouest de Londres.

C'est ainsi que l'activité de la foi avait répandu partout la connaissance de Christ, en dépit de toutes les oppositions. Au commencement du IV^e siècle, le grain de moutarde était devenu un arbre qui étendait ses branches au-delà des limites de l'empire romain. Le paganisme et ses abominations tendait à disparaître devant le christianisme.

Mais ce qui est triste à ajouter, c'est qu'à mesure que l'Église grandissait sur la terre, elle s'écartait de sa pureté primitive relativement à la doctrine et à la vie. L'apôtre Paul compare l'Église, quant à son développement extérieur, à un édifice que des ouvriers travaillent à élever. Il y a de bons et de mauvais ouvriers qui emploient de bons ou de mauvais matériaux. « J'ai posé le fondement », dit Paul, et « personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui est posé, lequel est Jésus Christ. Or si quelqu'un édifie sur ce fondement de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois, du foin, du chaume, l'ouvrage de chacun sera rendu manifeste... quel est l'ouvrage de chacun, le feu l'éprouvera » (1 Corinthiens 3:10-13). L'Église chrétienne tire son nom de Jésus Christ, le fondement qui a été posé et qui demeure. Mais de mauvais matériaux pour l'édifier y furent de plus en plus introduits, et c'est ainsi qu'elle s'accrut. Ces mauvais matériaux étaient, comme nous le verrons, soit des personnes qui n'étaient pas réellement converties, soit des doctrines, des ordonnances et des règlements humains. En même temps eut lieu ce que le Seigneur montre par la parabole « du levain qu'une femme prit » et cacha dans la pâte pure formée de trois mesures de farine. Le levain pénétra toute la pâte (Matthieu 13:33). Or le levain représente toujours une chose mauvaise, le péché ou la mauvaise doctrine (1 Corinthiens 5:6-7 ; Matthieu 16: 6, 11,12 ; Galates 5:8-9). Et c'est ce qui arriva dans l'Église le levain des mauvaises doctrines s'étendit partout en elle.

LE CULTE CHEZ LES CHRETIENS DURANT L'ERE DES PERSECUTIONS

Dans ce qui précède, nous avons surtout parlé du témoignage rendu par les chrétiens devant un monde qui les persécutait. Pour terminer ce qui se rapporte à cette époque de souffrances, nous dirons quelque chose du culte, de la discipline, et enfin du gouvernement de l'Église.

Les écrivains anciens donnent peu de détails sur la manière dont avaient lieu les réunions des chrétiens, dans ce temps où ils étaient obligés de se cacher de leurs persécuteurs. Dans la lettre de Pline à Trajan, nous avons quelques mots sur ce sujet. Justin martyr, dans sa première apologie adressée à l'empereur Antonin, vers l'an 140, décrit plus longuement la manière dont les chrétiens rendaient leur culte au Seigneur.

« Au jour appelé du soleil » (le dimanche), dit Justin, « tous ceux qui habitent dans les villes et dans les campagnes, se réunissent en un même lieu. Alors on lit, aussi longuement que le temps le permet, les mémoires des apôtres ou les écrits des prophètes. Ensuite, quand le lecteur a fini son office, celui qui préside fait une allocution pour l'instruction de l'assemblée et pour l'exhorter à suivre ces nobles exemples. Notre prière étant terminée, on apporte du pain et du vin mélangé d'eau, et celui qui préside offre, selon sa capacité, des prières et des actions de grâces auxquelles l'assemblée répond en disant : Amen. Le pain et le vin pour lesquels on a rendu grâces, sont ensuite distribués ; chacun y participe et une portion en est portée par les diacres à ceux qui sont absents. Puis on fait une collecte ; ceux qui le peuvent et ont bonne volonté donnent chacun ce qu'il trouve

convenable, et on en remet le produit à celui qui préside. Il en assiste les orphelins et les veuves, ceux qui, par maladie ou autres causes, sont dans le besoin, les prisonniers et les étrangers qui se trouvent parmi nous, en un mot, il prend soin de tous ceux qui se trouvent dans quelque nécessité ».

« Nous nous rassemblons le jour du soleil », continue Justin, « parce que c'est le premier jour où Dieu, ayant opéré un changement dans les ténèbres et la matière, a fait le monde ; et parce qu'en ce même jour, Jésus Christ, notre Sauveur, ressuscita d'entre les morts. Car il fut crucifié le jour avant celui de Saturne (le samedi), et le jour qui suit celui-ci, c'est-à-dire le jour du soleil (*), il apparut à ses apôtres et à ses disciples, et leur donna ses enseignements ».

(*) Justin désigne les jours de cette manière, afin d'être compris de l'empereur. Chaque jour de la semaine était consacré à une divinité.

Voici encore ce qu'il dit touchant la Cène du Seigneur : « Nous appelons ce repas *eucharistie* (actions de grâces), et nul n'est admis à y participer, s'il n'a reçu comme vraies les choses que nous enseignons, s'il n'a été lavé du lavage qui est pour la rémission des péchés et pour la régénération, et s'il ne vit comme Christ l'a ordonné... Les apôtres, dans les mémoires qu'ils ont écrits et que l'on nomme les évangiles, nous ont transmis ce qui leur fut ordonné, savoir que Jésus prit du pain et qu'ayant rendu grâces, il dit : « Faites ceci en mémoire de moi », et que de même, ayant pris la coupe et rendu grâces, il dit : « Ceci est mon sang », et il la leur donna ».

Nous voyons donc qu'au temps de Justin, dans le second siècle, le culte avait conservé toute la simplicité avec laquelle nous le voyons célébré chez les premiers chrétiens d'après les Actes et les épîtres. On se réunissait le premier jour de la semaine, et la Cène du Seigneur, la fraction du pain, était le grand but du rassemblement, la partie principale et le centre du culte, comme aux jours de Paul (Actes 20:7). Elle se célébrait suivant l'institution même du Seigneur Jésus.

Dans ces assemblées, la lecture de la parole de Dieu avait une grande place. On tenait compte des oracles de Dieu et des exhortations faites par les apôtres relativement à ces écrits inspirés (2 Timothée 3:16 ; 2 Pierre 3:1-2). À cette lecture se joignaient l'enseignement et l'exhortation adressés à l'assemblée par celui qui y était appelé. C'est ainsi que nous voyons Paul « faire un discours » aux disciples assemblés pour rompre le pain, et que nous trouvons dans l'assemblée de Corinthe des « docteurs » pour enseigner, et d'autres qui parlaient pour édifier, exhorter et consoler (1 Corinthiens 12:28 ; 14:3, 4). L'apôtre recommandait que « le surveillant » fût « propre à enseigner » (1 Timothée 3:2).

Une collecte était faite pour ceux qui étaient dans le besoin. Chose touchante, fruit de l'amour, et qui est bien selon la pensée du Seigneur, qui a dit : « Vous avez toujours les pauvres avec vous, et quand vous voudrez, vous pourrez leur faire du bien » (Marc 14:7). Nous lisons encore : « Que chaque premier jour de la semaine chacun de vous mette à part chez lui » (1 Corinthiens 16:2), et encore : « Subvenant aux nécessités des saints » (Romains 12:13). Quantité d'autres passages des Actes et des épîtres nous montrent ces tendres soins exercés envers les pauvres, les malades, les prisonniers, et qui continuèrent à se montrer dans l'Église.

Ainsi, en toutes ces choses, l'Église était restée fidèle aux enseignements des apôtres et aux exemples donnés par les assemblées de leur temps. Mais, dans ce que dit Justin, nous avons pu remarquer deux choses qui n'ont pas de fondement dans le Nouveau Testament. La première est la coutume de porter la Cène à ceux qui étaient absents. Dans l'épître aux Corinthiens, nous voyons que la Cène se célébrait quand les fidèles étaient réunis « ensemble » (1 Corinthiens 11:20), et il n'y est pas question des absents. La seconde chose est le mélange de l'eau avec le vin de la Cène. Quelle que soit la pensée qui a donné lieu à cette pratique, rien dans l'Écriture ne l'autorise. On voit là cette fâcheuse tendance de nos cœurs à vouloir ajouter à ce que Dieu a établi, comme si nous pouvions perfectionner son ouvrage. Cela a été la source de toutes sortes d'abus et de maux dans l'Église.

D'autres coutumes et pensées humaines furent introduites parmi les chrétiens, sans qu'elles eussent la sanction de l'Écriture, et même en opposition avec son enseignement. Ainsi Justin parle autre part du pain et du vin de la Cène comme s'ils étaient vraiment changés dans le corps et le sang du Seigneur, au lieu d'en être simplement les signes. Une autre pensée inexacte est celle que l'eucharistie conférait en quelque sorte la grâce et l'assurance du pardon des péchés. Sans doute que s'approcher de la table du Seigneur, participer à ce repas qui nous rappelle son amour, annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne, est une grâce précieuse, une bénédiction très grande. Mais à qui appartient ce privilège ? Aux rachetés du Seigneur, membres de son corps, qui jouissent déjà du pardon de leurs péchés et de l'assurance du salut. On vient à la table du Seigneur, non pour recevoir ces grâces, mais parce qu'on les possède, et on vient là pour l'en bénir.

On avait une grande vénération pour les martyrs, et on le comprend. Ils avaient donné leur vie pour le Seigneur. Mais on en vint à les honorer après leur mort par des cérémonies spéciales. On se rassemblait le jour anniversaire de leur mort sur leurs tombeaux ; on y célébrait la Cène ; on priait même pour eux, et plus tard, on se figura qu'on pouvait s'adresser à eux comme à des intercesseurs auprès de Dieu. Ces superstitions s'introduisirent de bonne heure. Tertullien, à la fin du second siècle, en parlant contre les secondes nocces, dit que la première femme a été « déjà reçue en la présence du Seigneur, elle pour l'esprit de laquelle tu fais des requêtes, pour qui tu offres des oblations annuelles ». Autre part, il parle d'intercession pour les morts, ainsi que le fait aussi Cyprien.

Une autre coutume s'est aussi introduite de très bonne heure, c'est le signe de la croix. Justin dit : « Le signe de la croix est sur notre front et sur notre cœur. Sur notre front, afin que nous puissions toujours confesser Christ ; sur nos cœurs, afin que nous l'aimions toujours ; sur notre bras, afin que nous agissions toujours pour Lui ». Tertullien, à son tour, nous apprend ceci : « Dans toutes nos allées et nos venues, dans nos voyages et tous nos mouvements, en mettant nos chaussures, au bain, à table, en allumant nos lumières, en nous couchant, en nous asseyant, à quelque occupation que nous vaquions, nous faisons le signe de la croix ». Il le recommande encore pour se garantir de la piqûre des scorpions. Les fidèles le faisaient aussi en entrant aux réunions et en en sortant. C'est ainsi que se frayait peu à peu le chemin des superstitions et des coutumes anti-bibliques du romanisme. C'est l'homme qui veut ajouter ses règles et cérémonies extérieures à ce que la parole de Dieu demande de son cœur.

Le signe de la croix fait, comme Tertullien le dit, en toute circonstance, devait montrer qu'en tout nous avons à nous souvenir de Jésus Christ ; mais il devint une pratique simplement machinale. Ce que Christ demande, c'est le cœur, et voici à ce sujet une recommandation bien importante de l'apôtre Paul : « Quelque chose que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus » (Col. 3:17). Voilà à quoi nous appelle la parole de Dieu, et non à une vaine pratique dont elle ne parle pas, et que l'on accomplit sans que le cœur y soit. C'est notre cœur que veut Jésus, et quand notre cœur est à Lui, notre vie lui sera consacrée et lui rendra témoignage. Ce n'est pas par le signe de la croix, ce n'est pas par des vêtements ou des coiffures spéciales, ni par aucun emblème ou signe extérieur, que nous sommes appelés à le glorifier. Tout cela n'est que commandements d'hommes ; il faut nous en garder, quelque belle apparence que cela puisse avoir. Le Seigneur a dit : « Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres », et non pas votre apparence extérieure, et Pierre nous exhorte à annoncer « les vertus de celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière » (Matthieu 5:16 ; 1 Pierre 2:9).

COMMENT ON ETAIT REÇU AU NOMBRE DES FIDÈLES

Avant de nous occuper de cette question, nous dirons un mot des lieux où se réunissaient les chrétiens aux premiers temps. Dans les Actes et les épîtres, nous voyons que c'était dans quelque chambre haute, dans des maisons particulières, comme dans « l'école d'un nommé Tyrannus », ou

chez quelque chrétien, heureux d'avoir l'assemblée dans sa maison (Actes 20:8 ; 19:9 ; Romains 16:5 ; Colossiens 4:15 ; Philémon 2). Ils n'élevaient point d'édifices qui auraient attiré sur eux l'attention ; ils savaient d'ailleurs qu'il n'y a plus de temple sur la terre, plus de monument qui puisse être appelé « la maison de Dieu ». La maison de Dieu était spirituelle, composée de tous les vrais croyants. On y adorait Dieu en esprit et en vérité. Partout, quel que fût l'endroit où deux ou trois étaient réunis au nom de Jésus, le Seigneur se trouvait au milieu d'eux ; là était la maison de Dieu, et il en est de même maintenant (1 Pierre 2:5 ; Jean 4:21, 23, 24 ; Matthieu 18:20). À Rome, objets de haine, poursuivis et réduits à se cacher pour servir Dieu, ils se réunissaient dans les catacombes où ils enterraient aussi leurs morts. Cet état de choses dura un certain temps, mais plus tard, comme nous l'avons dit, dans les intervalles de paix que laissaient les persécutions, les chrétiens élevèrent des lieux de culte publics que l'on nomma basiliques. Elles se composaient d'une nef et d'un chœur où se trouvait la table de communion que l'on nomma bientôt autel. Les simples fidèles se tenaient dans la nef ; le chœur était réservé aux membres du clergé ; ceux qui n'avaient point encore été baptisés et qui désiraient l'être, restaient en dehors dans un endroit nommé le parvis. On voit là combien l'on tendait à s'écarter de plus en plus de la simplicité de la parole de Dieu, où nous ne trouvons rien de semblable. Les formes usitées pour le baptême des néophytes (*) nous le montrera aussi.

(*) On nommait ainsi les nouveaux convertis qui désiraient être joints à l'assemblée chrétienne. Néophyte veut dire nouvellement né ou planté.

Dans ces temps où se déclarer chrétien était s'exposer au mépris général, à la perte de ses biens et souvent de sa vie, nous pouvons penser que, dans la plupart des cas, il y avait une conviction profonde de la vérité du christianisme et une œuvre de Dieu dans les cœurs. Il est cependant remarquable que, lorsqu'il s'agit de personnes désirant se joindre aux chrétiens, les auteurs anciens parlent très peu de la « *conversion* » et de la « *foi* », la foi qui sauve et justifie, ainsi que nous la voyons partout mentionnée dans le Nouveau Testament comme une chose absolument nécessaire. « *Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé* », dit Paul au geôlier. « Vous êtes sauvés par la grâce, par la *foi* », écrit-il aux Éphésiens. Et aux Romains : « Ayant donc été justifiés sur le principe de la *foi* » (Actes 16:31 ; Éphésiens 2:8 ; Romains 5:1). Au lieu de cela, il est question de la *régénération* et toujours en rapport avec le baptême, parce que l'on prenait les paroles du Seigneur : « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit », comme désignant cet acte, et qu'ainsi l'on croyait qu'on était « né de nouveau » quand on avait été baptisé. On pensait que le baptême purifiait de tous les péchés. Aussi plusieurs de ceux qui s'étaient déclarés chrétiens, comme l'empereur Constantin, par exemple, ne se faisaient-ils baptiser que sur leur lit de mort, afin de n'être pas exposés à commettre des péchés après leur baptême. Combien l'on avait oublié les précieuses vérités de la Parole qui nous dit que, non par le baptême, mais « le sang de Jésus Christ... nous purifie de tout péché » (1 Jean 1:7).

Qu'est-ce donc que le baptême ? Il est le signe de notre mort avec Christ, comme l'explique l'apôtre Paul en Romains 6:3-4, afin que nous marchions en nouveauté de vie. On l'administre comme signe que celui qui le reçoit entre dans l'Église chrétienne, qui est sur le terrain de la mort et de la résurrection de Christ. Mais on demandera peut-être aussi : « Que veulent dire les paroles du Seigneur, être né d'eau et de l'Esprit ? ». L'eau désigne la parole de Dieu, qui agit dans l'âme par la puissance du Saint Esprit pour la purifier et produire une vie nouvelle qui nous met en relation avec Dieu. Lisons avec soin les passages qui montrent clairement ce que nous venons de dire : « En la purifiant (l'Église) par le lavage d'eau par la *parole* » (Éphésiens 5:26). « Par parole » explique ce que veut dire l'eau. « Il nous a engendrés par la *parole* de la vérité » (Jacques 1:18), et vous avez été « régénérés... par la vivante et permanente *parole* de Dieu » (1 Pierre 1:23) ; ces passages nous font bien voir que ce n'est pas l'eau du baptême qui lave et régénère, mais que c'est l'action de la parole de Dieu.

Maintenant, voyons ce qui avait lieu avant la réception du baptême et comment cet acte s'accomplissait. On commençait par s'informer si celui qui désirait être baptisé avait une conduite

recommandable. Dans ce cas, il devait avant tout recevoir une instruction qui durait un an ou plus. Cet enseignement comprenait d'abord toute l'histoire sacrée depuis la création, et les récits des évangiles. Ensuite, on traitait les sujets qui se rapportent à Dieu le Père, à Christ, au Saint Esprit, au corps et à l'âme, et au jugement à venir. Pendant que durait l'instruction celui qui la recevait portait le nom de *catéchumène*. Il était bien considéré comme chrétien, mais ne portait pas le nom de fidèle, réservé à ceux qui avaient reçu le baptême,

Les catéchumènes n'assistaient qu'à la première partie du service des chrétiens, c'est-à-dire à la lecture des Écritures et à l'exhortation. Cela terminé, un diacre les invitait à se retirer. Les *fidèles* seuls restaient pour le culte et la célébration de la Cène.

On choisissait pour baptiser le temps compris entre les fêtes de Pâques et de la Pentecôte (*). Pendant quarante jours, les catéchumènes se préparaient par le jeûne et la prière à recevoir le baptême. On leur faisait apprendre alors la confession de foi et l'oraison dominicale, et on les instruisait touchant la nature des sacrements et la discipline de l'Église. Le baptême était administré à minuit par l'évêque ou par un ancien, à la lueur des torches. Les femmes étaient séparées des hommes par des rideaux. Le catéchumène, tourné vers l'ouest, étendait la main et disait : « je renonce à toi, Satan, à toutes tes œuvres, à toutes tes pompes et à tout ton service ». Puis se tournant vers l'est, il répétait la formule de foi : « Je crois au Père, au Fils et à l'Esprit Saint ». On l'oignait alors d'huile et l'évêque le conduisait vers la piscine où il était plongé trois fois après avoir répété la confession de foi. Il était ensuite de nouveau oint d'huile et revêtu d'une robe blanche, symbole de la pureté de son âme après avoir été régénéré par le baptême. Il recevait le baiser de paix et on lui présentait un peu de miel et de lait. Alors, pour la première fois, il disait l'oraison dominicale. Il était compté parmi les fidèles et pouvait participer à la Cène. Dans les temps de persécution, on abrégait souvent la durée du catéchuménat, et on donnait le baptême à ceux qui avaient confessé Christ.

(*) Déjà parmi les chrétiens s'était introduit l'usage de célébrer des fêtes à certains jours fixés. Mais rien, dans le Nouveau Testament, n'autorise cette coutume. Les Juifs avaient les fêtes établies par la loi de Moïse — les fêtes de l'Éternel. Mais tout cela a été aboli par la venue de Christ. C'était une ombre des choses à venir (Colossiens 2:16-17).

Tout ce cérémonial montre combien la simplicité évangélique s'était altérée et était remplacée par des formes dont nous ne trouvons aucune trace dans le Nouveau Testament. Que l'on compare avec ce que nous venons de dire des récits du livre des Actes des apôtres où il est question de baptême. Ceux qui ont entendu la prédication de Pierre et qui ont cru, sont baptisés et ajoutés à l'assemblée (Actes 2:41). Il en est de même à Samarie (8:12). L'officier de la reine Candace reçoit la parole du Seigneur, descend de son char et est baptisé sur la route déserte (8:36-38). Mais surtout lisons ce qui a lieu quand le geôlier à Philippes eut été converti (Actes 16:28-34). Il avait demandé, dans l'angoisse de son âme : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? ». Et Paul et Silas lui avaient dit : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta maison », et ils lui annoncèrent la parole du Seigneur. Et cette même nuit, dans la prison ou dans sa demeure, il fut baptisé avec tous les siens, après avoir montré, par les tendres soins qu'il donne aux apôtres, ce que Dieu avait opéré dans son âme. Combien cela est simple. Ce que le Seigneur demandait, c'était que l'on crût en Lui. On était baptisé, on rompait le pain, on se réjouissait d'avoir cru et d'être sauvé, et le Seigneur avait soin que l'assemblée fût instruite, enseignée, édifiée par les pasteurs et les docteurs qu'il lui donnait (voir Actes 11:21-26). Et il en est de même maintenant. En général, les parents font baptiser leurs enfants et ils sont tenus de les élever sous la discipline et les avertissements du Seigneur (Éphésiens 6:4). Ils ont pour les diriger en cela la parole de Dieu. Et les enfants et jeunes gens peuvent suivre les réunions où les Écritures sont exposées et expliquées par des serviteurs de Dieu. Seulement, ils sont sous la responsabilité d'écouter et de retenir dans leurs cœurs les choses qu'ils entendent (Proverbes 3:1 ; Ésaïe 55:3 ; Luc 11:28). Souvent aussi Dieu met au cœur d'amis chrétiens de s'entretenir plus

spécialement de la Parole avec les enfants et les jeunes gens. Et il faut en profiter, en être reconnaissants, et il faut lire soi-même la sainte parole de Dieu, en Lui demandant de nous la faire comprendre. Mais nulle part, dans cette Parole, nous ne trouverons qu'il faille un enseignement d'un an ou plus pour pouvoir participer à la Cène du Seigneur. Ce que Dieu demande, c'est la conversion du cœur et la foi au Seigneur Jésus comme Sauveur, accompagnées d'une vie sainte par la grâce et la puissance de l'Esprit Saint.

LE GOUVERNEMENT DE L'ÉGLISE

En parlant de l'église de Thyatire, nous avons déjà touché ce sujet. Nous entrerons maintenant dans quelques détails. Bien des abus et bien des erreurs s'étaient peu à peu glissés dans l'Église, soit dans ses ordonnances, soit dans le culte et même dans la doctrine. Une autre chose fâcheuse s'était introduite ; c'était l'établissement d'un *clergé* distinct des simples fidèles que l'on nommait les *laïques* ou le peuple. Le clergé formait un corps à part composé des évêques, des anciens ou presbytres, des diacres, et de plusieurs fonctionnaires en sous-ordre, tels que les sous-diacres qui aidaient les diacres, les acolytes qui suivaient l'ancien lorsqu'il portait la cène aux malades, les lecteurs chargés de la lecture et de la garde des Écritures, les exorcistes qui, dans la cérémonie du baptême, prononçaient les paroles par lesquelles on pensait éloigner du néophyte les puissances infernales. Or nous ne trouvons rien de semblable dans la parole de Dieu.

Nous n'y voyons mentionnées que deux charges dans l'Église : les anciens et les serviteurs ou diacres. À ces derniers appartenaient le soin des pauvres et des veuves, et la distribution des aumônes aux nécessiteux (Actes 6:1-6 ; 1 Timothée 3:8-13). Il y avait aussi des diaconesses ou servantes, comme nous le dit ce passage : « Or je vous recommande Phœbé, notre sœur, qui est servante de l'assemblée qui est à Cenchrée (*), afin que vous la receviez dans le Seigneur » (Romains 16:1). Quant aux anciens, ils sont aussi nommés *surveillants*, qui est la traduction du mot grec « *episcopos* » d'où l'on a fait évêque. On n'a qu'à lire ce que Paul dit aux anciens de l'église d'Éphèse : « Prenez donc garde à vous-mêmes, et à tout le troupeau au milieu duquel l'Esprit Saint vous a établis surveillants pour paître l'assemblée de Dieu » (Actes 20:28). Nous voyons par là que, dans une assemblée, il y avait plusieurs anciens, et que leur charge consistait à veiller sur le troupeau des fidèles afin d'y maintenir l'ordre, une saine doctrine et une conduite pure. Parmi les anciens, il pouvait y en avoir qui fussent spécialement doués pour présenter aux âmes la parole de Dieu et pour enseigner la vérité ; ceux-là et ceux qui présidaient dûment, qui s'appliquaient bien au gouvernement de l'assemblée, devaient être « estimés dignes d'un double honneur », c'est-à-dire particulièrement respectés, dit Paul à Timothée (1 Timothée 5:17).

(*) Cenchrée était le port de la ville de Corinthe. Cette ville est aussi mentionnée en Actes 18:18.

Qui établissait les anciens ? La Parole nous montre que c'étaient les apôtres ou quelqu'un, comme Tite, qui en avait reçu la commission de la part de Paul, un apôtre (Actes 14:23 ; Tite 1:5). Même quand il s'agit des serviteurs ou diacres, c'est bien l'assemblée qui les présente, mais ce sont les apôtres qui les établissent. Nous le voyons par ces paroles : « Jetez donc les yeux, frères, sur sept hommes d'entre vous, qui aient un bon témoignage, pleins de l'Esprit Saint et de sagesse, que *nous* établrions sur cette affaire » (Actes 6:3). Les anciens et les diacres étaient donc établis par l'autorité apostolique.

Mais il nous faut bien remarquer que l'Écriture ne nous dit pas qu'aucune autorité ait été laissée pour en établir après les apôtres. Il n'y a pas un mot dans la Parole qui confère aux assemblées cette autorité. On dit que toute société d'hommes a à sa tête des personnes qu'elle choisit pour la diriger et l'administrer, et qu'ainsi une église doit se choisir aussi de telles personnes. Mais raisonner ainsi, c'est faire des assemblées chrétiennes de simples associations d'hommes qui s'établissent des règles à leur convenance, tandis que ceux qui sont vraiment réunis au nom de Jésus, par l'action et la

puissance de l'Esprit Saint, sont des *assemblées de Dieu* qui n'ont d'autre règle que la *parole de Dieu*. Christ est le Chef de l'Assemblée qu'il aime, qu'il chérit et nourrit (Éphésiens 5:23, 25, 29), c'est à Lui que nous devons laisser le soin de donner aux assemblées ce qui leur est nécessaire.

Remarquons à ce sujet ce que dit l'apôtre Paul aux anciens de l'assemblée d'Éphèse après les avoir avertis du mal qui s'introduirait dans l'Église après son départ. Ce n'est pas : « Faites-vous des règlements pour l'élection d'anciens, quand moi et vous, nous ne serons plus là » ; mais il dit : « Je vous recommande à Dieu, et à la parole de sa grâce » (Actes 20:32). Voilà donc ce qui restait après les apôtres : Dieu et sa Parole. N'était-ce pas tout à fait suffisant ? Certainement, et c'est aussi pleinement suffisant pour nous de nos jours.

Si l'on demande : « Mais qui instruira et édifiera dans les assemblées ? » la réponse est : « Ceux à qui Dieu a dispensé quelque don spirituel », comme il est dit dans les épîtres aux Romains et aux Corinthiens (Romains 12:6-8 ; 1 Corinthiens 14:1-4, 12). Ensuite nous voyons que le Seigneur Jésus donne des évangélistes et des pasteurs et docteurs (Éphésiens 4:11, 12) ; mais ceux-là n'ont pas besoin d'être établis par des hommes, puisque Jésus les donne et que l'Esprit Saint les qualifie. De plus, ils ne sont pas pour une assemblée locale, comme l'étaient les anciens et les diacres, mais pour toute l'Église.

Mais on dira peut-être encore : « Qui prendra soin des pauvres et des saints qui sont dans la nécessité, qui veillera sur l'ordre dans les assemblées ? ». Si nous nous attachons à la parole de Dieu et si nous nous attendons à Lui, soyons sûrs qu'il y pourvoira, en mettant au cœur de quelqu'un ou de quelques uns de s'employer pour Lui au service de l'Assemblée. C'est ainsi que, du temps de Paul, la maison de Stéphanas s'était « vouée au service des saints », et que d'autres coopéraient à l'œuvre du Seigneur et y travaillaient (1 Corinthiens 16:15-16).

On vit bientôt dans l'Église le danger qu'il y a à ne pas rester soumis à la parole de Dieu. Déjà à la fin du premier siècle, quand l'apôtre Paul était encore là, on voit Diotrèphe s'arroger une place d'autorité dans l'assemblée dont il faisait partie. Il aimait à être le premier et ne recevait pas l'apôtre et ceux qui lui étaient attachés (3 Jean 9, 10). C'était le commencement de l'esprit clérical, en complète contradiction avec ce que dit Pierre aux anciens de son temps, de ne pas dominer sur le troupeau, mais d'en être les modèles (1 Pierre 5:2, 3). Ignace, le martyr, dans ses lettres, attribue à l'évêque, aux anciens et aux diacres, une place qui n'est nullement celle que leur donne l'Écriture. Nous voyons déjà alors celui qui, par ses dons, son dévouement ou son activité, se distinguait parmi les anciens d'une église, prendre ou recevoir le titre *d'évêque* qui n'est attribué qu'à lui seul. Les anciens sont son conseil ou les exécuteurs de ses ordres. Il était ainsi le chef de l'église. D'abord choisi par les anciens avec l'approbation de l'église, il fut plus tard nommé ou consacré par les évêques du voisinage, et alors ce fut lui qui nomma les anciens que confirmait l'assemblée. Tout un ordre humain s'introduisit ainsi dans l'Église, sans aucune sanction de l'Écriture. Peu à peu les évêques des localités de la campagne furent subordonnés à ceux des villes et n'eurent plus que le nom de presbytres. On forma ainsi des diocèses ou circonscriptions qui avaient à leur tête l'évêque, celui-ci ayant sous son autorité les églises de cette circonscription.

Au commencement, les évêques et les autres fonctionnaires des églises étaient simples dans leurs mœurs, travaillant souvent de leurs mains pour leur subsistance et ne recherchant pas le gain. Ils obéissaient ainsi aux exhortations des apôtres Pierre et Paul (1 Pierre 5:2 ; 1 Timothée 3:3). On pourvoyait aux besoins de ceux qui n'avaient point de ressources au moyen de dons volontaires, ou de dîmes, comme chez les Juifs. Dans les campagnes et les villes peu importantes, cette simplicité se conserva longtemps. Mais dans les grandes villes les dons étaient abondants, et les évêques et les hauts fonctionnaires qui en avaient la plus large part, commencèrent à vivre dans le luxe. Déjà Cyprien, évêque de Carthage, déplorait cette tendance. Au 6^e siècle, les choses étaient venues au point qu'un auteur de ce temps, Ammien Marcellin (*), écrivait à propos des évêques de Rome : « Il

ne faut pas s'étonner de voir ceux qui ambitionnent la grandeur humaine, lutter avec tant d'ardeur pour obtenir cette dignité (celle d'évêque). Le candidat préféré est enrichi par les offrandes des matrones (les dames romaines) ; ils peuvent alors déployer un grand faste, se faire traîner sur des chars magnifiques, vêtus de riches habits, et la somptuosité de leurs festins dépasse celle des tables royales. Ils seraient plus révéérés si, au lieu d'étaler leurs vices, ils ressemblaient aux évêques de province, sobres, simples et modestes ». C'était cette gloire et cette puissance mondaines des évêques de Rome qui faisaient dire à un païen. « Faites-moi évêque de Rome, et je me fais chrétien ».

(*) Sans être païen, il ne professait pas le christianisme. Il écrivit une histoire de Rome qui allait de l'empereur Nerva à Valens, mais dont le commencement est perdu. Le reste comprend l'histoire de l'empereur Julien et de ses successeurs.

Voilà, hélas ! où en venaient peu à peu ceux qui auraient dû être les modèles des troupeaux. Combien peu ils ressemblaient à cet humble Jésus qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête et dont, cependant, ils professaient être les disciples ! Combien peu ils marchaient sur les traces de Paul, le faiseur de tentes ! Ce sont bien eux qui sont représentés par ce serviteur dont parle le Seigneur et qui disait dans son cœur : « Mon maître tarde à venir », et qui se mettait à battre les serviteurs et les servantes, et à manger, et à boire, et à s'enivrer (Luc 12:45). Ce mal, une fois introduit, ne fit que s'accroître dans la période suivante de l'histoire de l'Église. Toutefois il ne faut pas oublier que ce n'étaient encore que des cas isolés, et qu'il y avait bien des évêques dévoués à leurs troupeaux et qui montrèrent un grand courage dans les persécutions.

L'INCORPORATION AU MONDE

L'ÉGLISE S'ASSOCIE AU MONDE SOUS CONSTANTIN

La dernière persécution que les chrétiens eurent à subir avait été la plus générale et la plus terrible de cette période où les ennemis du christianisme tentèrent de l'anéantir par la violence. Bien loin d'y réussir, il ne fit que grandir sous l'épreuve, et par son influence et par le nombre de ceux qui l'embrassaient. L'ennemi du nom de Christ, Satan, changea alors de tactique. De lion rugissant (1 Pierre 5:8), il se montra ce qu'il n'a jamais cessé d'être, le serpent ancien et rusé qui séduit les cœurs par l'attrait des jouissances que le monde présente (Apocalypse 12:9). La puissance impériale devint la protectrice du christianisme, au lieu d'en être l'ennemie, et par là l'Église, au sein de laquelle s'étaient déjà introduits tant d'abus, fut amenée à s'associer au monde et oublia sa vocation céleste.

Pour bien comprendre ce que nous venons de dire, il faut nous rappeler que, lorsque le Seigneur Jésus était ici-bas, il fut rejeté du monde qui le haïssait et le mit à mort (Jean 15:24). Il disait à Pilate : « Mon royaume n'est pas de ce monde » (Jean 18:36). Il était venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité, pour accomplir la volonté de son Père, mais nullement pour y être riche, honoré d'une gloire terrestre, ni pour y exercer l'autorité parmi les hommes (Jean 18:37 ; 17:4 ; 2 Corinthiens 8:9 ; Jean 5:41 ; Luc 12:13-14). Il vint manifester ici-bas l'amour du Père dans une vie céleste, puis, ayant achevé l'œuvre du salut, il retourna au ciel. Que doivent donc être ici-bas ceux qui Lui appartiennent, ses disciples ? Le Seigneur l'a dit dans sa prière au Père : « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde » (Jean 17:16) ; et l'apôtre Paul écrivait aux chrétiens de Philippiques : « Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ » (Philippiques 3:20). L'Église, l'Assemblée, a pour Chef Christ dans le ciel. Quant à son appel, elle est donc céleste, comme son divin Chef. Si le chrétien est laissé dans le monde, c'est pour y être un témoin de la vérité et de la grâce de Dieu, en y vivant comme son Sauveur y a vécu, ainsi que Jésus l'a demandé au Père : « Sanctifie-les par la vérité ; ta parole est la vérité. Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde » (Jean 17:17-18). Sanctifier veut

dire mettre à part pour Dieu, alors que le monde « gît dans le méchant » (1 Jean 5:19), et est dominé par « la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie » (1 Jean 2:16). C'est la parole de Dieu qui, reçue dans le cœur, opère, par l'Esprit Saint, cette mise à part pour le service de Dieu. Les chrétiens sont envoyés dans le monde, comme Jésus y avait été envoyé, pour y mener cette vie sainte. Par conséquent l'Église avait à marcher dans le monde ainsi que Christ y avait marché (1 Jean 2:6), séparée de ce monde qui a rejeté et fait mourir son divin Maître. Elle n'avait donc pas à s'associer à lui, à rechercher son approbation, ni à ambitionner les positions, les richesses, les honneurs qu'il peut donner. « Ne vous conformez pas à ce siècle ; mais soyez transformés par le renouvellement de votre entendement », telle est la parole de l'apôtre (Romains 12:2). Telle devait être l'Église, une lettre de Christ connue et lue de tous les hommes, une fiancée pure pour son céleste époux (2 Corinthiens 3:2-3 ; 11:2).

Mais par un effet de la ruse de l'ennemi, l'Église a méconnu sa haute, sainte et céleste vocation. Elle en est déchue, et elle est devenue du monde auquel elle s'est associée. Et elle n'a cessé, infidèle à son Seigneur et Maître, de continuer et même de progresser dans cette voie fatale. C'est pourquoi Jésus, s'adressant à l'église de Pergame, qui représente l'époque de l'Église où s'est consommée cette association, dit : « Je sais où tu habites, là où est le trône de Satan... parmi vous, là où Satan habite » (Apocalypse 2:13). Quelle chose terrible d'être là où habite Satan, le prince de ce monde, alors que la place de l'Église est le ciel ! Et descendant toujours plus cette pente funeste, l'Église en arrivera à perdre entièrement son caractère et est représentée par cette femme « vêtue de pourpre et d'écarlate, et parée d'or et de pierres précieuses et de perles », et qui dit dans son cœur : « Je suis assise en reine » (Apocalypse 17:4 ; 18:7).

Mais n'oublions pas que, dans toutes les périodes de l'histoire de l'Église, même les plus sombres, le Seigneur a eu ses fidèles témoins. Souvenons-nous aussi que, quelle que soit la ruine de l'église professante, l'Assemblée que Christ bâtit, composée des pierres vivantes, ne peut être touchée par Satan.

Venons-en maintenant au grand événement qui fut pour l'Église le commencement d'une nouvelle ère. Constantin, qu'on a surnommé le Grand, était fils de ce Constance dont nous avons parlé, qui gouvernait dans les Gaules au temps de Dioclétien et qui s'était montré favorable aux chrétiens. Après la mort de son père, Constantin fut élevé par l'armée au rang d'auguste et devint l'un des six compétiteurs à l'empire romain. Le sénat et le peuple de Rome, exaspérés par la cruauté du tyran Maxence qui régnait dans cette ville, appelèrent à leur aide Constantin. Celui-ci, heureux de cette occasion de se défaire d'un rival se dirigea sur l'Italie avec son armée, vainquit Maxence dans plusieurs rencontres et arriva aux portes de Rome. Là devait s'engager une action décisive. À ce moment, Constantin était encore païen de profession.

La veille même de la bataille, raconte Eusèbe, l'historien de l'Église, contemporain et ami de Constantin, celui-ci ayant offert des prières pour le succès de ses armes, vit dans les cieux, comme le soleil se couchait, une grande croix lumineuse avec cette inscription en lettres de flammes : « Par ce signe tu vaincras ». L'armée entière, dit-il, fut témoin de cette vision. Retiré dans sa tente, l'esprit rempli de ce qu'il avait vu, l'empereur dans la nuit eut un songe. Il lui semblait que le Sauveur se tenait près de lui, ayant à la main une croix semblable à celle qui lui était apparue dans le ciel, et qu'il lui ordonnait d'en faire une image qui serait placée sur ses étendards, lui donnant l'assurance qu'ainsi il serait victorieux dans tous les combats.

Constantin obéit. D'habiles ouvriers confectionnèrent, d'après ses indications, un étendard portant une croix ornée de pierres précieuses avec le monogramme de Christ (*). On nomma cet étendard le *labarum*, du mot assyrien *labar* qui signifie « victoire ». Dès lors il fut porté à la tête des armées impériales et confié à la garde de cinquante hommes d'élite que l'on considérait comme invulnérables par la vertu de la croix.

(*) Formé des deux premières lettres du nom de Christ en grec.

Constantin fit appeler des docteurs chrétiens qui lui enseignèrent quel était Celui qui lui était apparu, et quelle était la signification de la croix. Dès lors il se déclara converti au christianisme.

Les deux armées se rencontrèrent au pont Milvius, et Constantin remporta une victoire signalée sur Maxence qui en fuyant se noya dans le Tibre. Le vainqueur entra dans Rome et fit élever dans le Forum [La place publique] une statue qui le représentait tenant dans la main droite un étendard en forme de croix avec cette inscription « Par ce signe salutaire, vrai symbole de la bravoure, j'ai délivré notre ville du joug du tyran ». Il reconnaissait ainsi publiquement qu'il devait la victoire au Dieu des chrétiens et à l'emblème sacré de la croix. Mais pour le moment, son christianisme n'alla pas plus loin. Comme homme, il n'avait pas encore éprouvé le besoin personnel d'un Sauveur, et il est douteux qu'il l'ait jamais senti. Il accepta sérieusement le christianisme comme religion et l'apprécia très haut comme une puissance qui servait sa politique, mais Dieu seul sait s'il est jamais venu à Christ, le Sauveur, comme un pécheur perdu. Rien dans sa vie ne le prouve.

Avant de voir quelles furent les conséquences de la conversion de Constantin au christianisme, demandons-nous ce qu'il faut penser de cette vision et de ce songe. On ne peut certainement pas y voir une intervention divine, ni d'un autre côté suspecter la bonne foi de Constantin. Mais celui-ci, dont le père avait été favorable aux chrétiens et qui, à Nicomédie, avait été témoin de leur constance dans la persécution, était, dit Eusèbe, hésitant entre les deux religions. Il n'ignorait pas la fin terrible de plusieurs des persécuteurs, et il la comparait à la mort paisible de Constance. Au moment de livrer une bataille d'où dépendait son sort, il se demandait vers quel Dieu se tourner pour obtenir la victoire. Fortement préoccupé de ces pensées et d'un esprit porté à la superstition, il est possible que l'éclat du soleil couchant brillant dans les nuages, ait frappé sa vue, et que, son imagination aidant, il ait cru y voir la forme d'une croix qu'il savait être le symbole du christianisme. Il y aura vu une réponse à ses doutes et, dans son sommeil, un songe, résultat de son état d'esprit, l'aura confirmé dans sa résolution d'embrasser la religion chrétienne. Voilà comment nous pouvons nous expliquer ce fait.

Quoi qu'il en soit, cette conversion de Constantin au christianisme qui eut lieu en l'an 312, fut un événement d'une importance immense dans l'histoire de l'Église sur la terre, mais non pas, hélas ! pour son bien spirituel.

L'habileté militaire de Constantin, son courage et ses grands talents politiques, l'ont fait surnommer le Grand. C'est un titre que les hommes donnent à ceux qui ont remporté des victoires et fait des conquêtes. Mais ce n'est pas la vraie grandeur devant Dieu. Celle-ci consiste dans l'humilité, dans le renoncement, dans la victoire remportée sur le monde et les convoitises, dans l'exercice de la bonté, de la douceur, de la miséricorde et de la justice, en un mot dans la vraie conversion du cœur (Matthieu 18:1-4). Or, quel que fût le zèle que Constantin déploya pour la religion qu'il avait embrassée, on peut douter qu'il y ait eu chez lui une réelle conversion. Peut-être son intelligence se convainquit-elle que le christianisme valait mieux que le paganisme, sans que sa conscience et son cœur eussent été saisis par la vérité. Il ne faut pas oublier que Constantin était un politique habile. Il voyait l'influence croissante du christianisme ; il savait que les chrétiens étaient des sujets dociles, soumis aux lois, et que leur nombre lui assurait une force considérable, s'il les protégeait. Ces raisons pesèrent sans doute puissamment dans la balance, pour le faire renoncer à une religion vieillie et qui tombait en décadence, et lui faire adopter celle dans laquelle il voyait une puissance nouvelle qui servirait son ambition. C'est ainsi que les hommes comme lui agissent : mus par des vues humaines et dans leur propre intérêt, ils emploient pour cela même les choses saintes !

Pour ménager sans doute ceux qui restaient attachés à l'ancienne religion, il conserva plusieurs pratiques païennes. Ainsi, il inaugura son règne par l'apothéose, c'est-à-dire la mise au rang des

dieux, de son père Constance. C'est ce que l'on avait coutume de faire pour tous les empereurs après leur mort, quelle qu'eût été leur vie. On leur élevait des statues et on les honorait comme des divinités. Convenait-il à un chrétien de faire une semblable chose ? L'apôtre Paul ne dit-il pas aux chrétiens : « Quelle convenance y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles ? Car vous êtes le temple du Dieu vivant » (2 Corinthiens 6:16). Et encore : « Mes bien-aimés, fuyez l'idolâtrie » (1 Corinthiens 10:14 ; voyez 1 Jean 5:21). Constantin prit aussi le titre païen de souverain pontife, c'est-à-dire celui qui était à la tête des chefs du culte idolâtre, et ses monnaies portent, avec le nom du Christ, l'image d'une divinité païenne. Il favorisait encore d'autres usages du paganisme. C'était associer Christ avec l'iniquité ; or la parole de Dieu dit : Quelle communion y a-t-il « entre la lumière et les ténèbres ? et quel accord de Christ avec Béliar ? » (2 Corinthiens 6:14-15 ; voyez Apocalypse 2:14). Constantin agissait ainsi pour ne pas froisser ses sujets païens. C'était habile, mais était-ce selon Dieu ?

Un autre trait du caractère de cet empereur est que rien ne l'arrêtait pour satisfaire ses vengeances ou arriver à bout de ses desseins ambitieux. Perfidies et meurtres, il employait tout sans scrupules. Il fit périr son beau-père, deux de ses beaux-frères, « dont l'un était Licinius, qui avait été empereur d'Orient. Sur une fausse accusation de sa seconde femme, l'impératrice Fausta, il fit mettre à mort son propre fils Crispus ; puis, ayant reconnu l'injustice de l'accusation, il fit aussi mourir Fausta. La parole de Dieu dit : « Aucun meurtrier n'a la vie éternelle demeurant en lui » (1 Jean 3:15).

En ayant ces tristes faits devant les yeux, on voit quel était l'homme qui se plaçait à la tête de l'Église, et on comprend mieux dans quel état de ruine celle-ci tombait. Peut-être est-ce parce que Constantin sentait combien peu sa vie répondait aux enseignements de l'Évangile, qu'il ne se fit baptiser que sur son lit de mort. Jusqu'à ce moment il fut seulement catéchumène. Comme on pensait que le baptême effaçait tous les péchés, le pauvre empereur crut sans doute s'assurer ainsi le ciel. Quelle erreur profonde ! Le sang de Christ seul purifie de tout péché, et Dieu demande que nous croyions à l'efficacité de ce sang, si nous voulons être sauvés (1 Jean 1:7 ; Romains 3:24-25). Il y avait aussi une grande responsabilité pour les évêques et docteurs de l'Église de laisser Constantin dans cette fatale erreur et cette fausse assurance ; mais, hélas ! ils n'étaient que trop heureux et trop fiers d'avoir le puissant empereur pour les protéger, les enrichir et mettre en honneur le christianisme, au lieu de le persécuter.

Car il faut bien dire, d'un autre côté, que le zèle de Constantin pour établir, affermir et répandre le christianisme, ne se démentit jamais. Jamais non plus il n'usa de contrainte violente envers ceux qui restaient fidèles au paganisme ; mais il protégea le christianisme de toutes ses forces et étendit sa faveur sur ceux qui le professaient. Ainsi il fit construire de nombreuses églises, et obligea les païens à réédifier celles qu'ils avaient renversées. Les communautés chrétiennes furent autorisées à recevoir des donations ; lui-même leur fit de riches dons. Les membres du clergé chrétien jouirent de tous les privilèges qu'avaient autrefois les prêtres païens. Ils furent comblés d'honneurs et de richesses, exemptés des charges publiques, et reçurent pour leur traitement et l'entretien du culte, des sommes tirées des revenus de chaque ville.

Le premier soin de Constantin en parvenant à l'empire, avait été de publier, de concert avec Licinius, empereur d'Orient, un édit de tolérance qui arrêtait toute persécution. Plus tard, Licinius n'ayant pas observé cet édit, Constantin en prit occasion pour lui faire la guerre, le vainquit, et devint seul maître du vaste empire romain, en l'an 323. Il continua à favoriser les chrétiens, leur donna les places dans les administrations publiques, prescrivit l'observation du dimanche, somma les gouverneurs de province encore païens de renoncer à leur culte idolâtre, et accorda des privilèges aux villes qui renversaient les autels des faux dieux, exhortant les populations à les abandonner. Plus tard, il interdit la célébration des fêtes païennes, et fit fermer les temples, sauf à Rome. Mais une chose plus réellement utile à l'Église fut l'ordre qu'il donna de faire, pour différentes églises, cinquante copies de la Bible en grec. À cette époque où l'imprimerie n'était pas connue, les livres se multipliaient par

des copies faites à la main, et qui coûtaient fort cher. C'était donc un don à la fois riche et utile que l'empereur faisait aux églises.

De toutes manières, Constantin travailla donc à substituer au paganisme la religion nouvelle, au moins comme forme extérieure. Mais quels furent pour l'Église les résultats de cette association avec les pouvoirs du monde ? Tristes et fâcheux à tous égards. L'Église, dont l'empereur était devenu de fait le chef, bien qu'il semblât toujours plein de déférence pour les évêques, fut placée dans une étroite dépendance de l'État, elle qui ne devait avoir pour Chef que Christ. Elle devint ainsi toujours plus une puissance mondaine.

En second lieu, l'empereur professant le christianisme et favorisant les chrétiens, les foules ignorantes voulurent être de cette religion ; d'un autre côté, quantité de personnes plus instruites, désirant s'attirer la faveur de l'empereur, se rangèrent aussi sous ce drapeau. L'Église admit les uns et les autres dans son sein, sans conversion vraie. Ainsi il n'y eut plus, en général, qu'une profession de christianisme sans réalité vivante dans les âmes. La chrétienté, l'ensemble de ceux qui professaient être chrétiens, devint ce grand arbre dont parle le Seigneur dans la parabole, beau et puissant d'apparence, mais abritant toute sorte de mal (Matthieu 13:31-32). Et ce triste état de choses a subsisté dès lors, et même s'est toujours plus accentué, comme nous le voyons.

Un autre mal qui avait déjà commencé, même durant les persécutions, fut l'autorité toujours plus grande du clergé. Les honneurs que l'empereur lui conféra, ne firent qu'exalter ses prétentions à dominer sur le troupeau, et il en vint à se considérer comme représentant seul l'Église. Celle-ci s'organisa dans le cadre de l'administration impériale. Chaque cité avait son *évêque*, élu par le clergé et les fidèles, et sous l'autorité duquel les *prêtres* desservaient bourgs et villages. À la tête de chaque province était un *métropolitain*, ou archevêque. Pour décider des questions importantes de discipline ou de doctrine, les évêques se réunissaient en conciles, soit provinciaux, soit généraux, soit œcuméniques (universels). Les simples fidèles n'eurent qu'à se soumettre à ce que le clergé décidait. Nous avons déjà remarqué ce que dit à ce sujet l'apôtre Pierre (1 Pierre 5:1-4). Nous allons voir comment cet état de choses se manifesta, dans une occasion célèbre, sous le règne de Constantin.

ARIUS ET L'ARIANISME

Nous avons vu que des hérésies, c'est-à-dire des fausses doctrines, avaient surgi dans l'Église. C'est une triste partie de son histoire sur la terre, mais nous savons que l'apôtre Paul, en faisant ses adieux aux anciens de l'assemblée d'Éphèse, leur avait annoncé les efforts que ferait l'ennemi pour corrompre la foi des saints (Actes 20:29-30). Pierre aussi, dans sa seconde épître, dit : « Il y aura parmi vous des faux docteurs, qui introduiront furtivement des sectes de perdition, reniant aussi le Maître qui les a achetés » (2 Pierre 2:1). L'Esprit Saint mettait ainsi les fidèles en garde, et les conducteurs du troupeau devaient veiller pour que le mal ne s'introduisît pas parmi eux. Si pénible que soit ce sujet, nous avons à le considérer, afin qu'il en ressorte quelque enseignement pour nous.

Nous avons mentionné plusieurs de ces hérésies, mais celle qui causa le plus de mal dans l'Église, à cause de la gravité de son objet et de l'extension qu'elle prit, est *l'arianisme*. On la nomme ainsi du nom d'Arius, qui en fut le plus ardent promoteur et le plus habile défenseur, car on pense que la même fausse doctrine ou d'autres semblables avaient été tenues avant lui.

Arius, né vers l'an 270, était un prêtre de l'église d'Alexandrie, cette grande et célèbre ville d'Égypte. C'était un homme d'un extérieur imposant, en même temps que d'un abord très agréable et prévenant, de mœurs pures, ayant de vastes connaissances, beaucoup d'intelligence, une grande habileté dans le raisonnement, parlant avec aisance et exposant ses vues avec un talent persuasif. Mais sous une apparence d'humilité, il cachait un grand orgueil et une ambition démesurée. Il y a, sous ce rapport, de grands pièges pour les hommes richement doués sous le rapport de l'intelligence

et du talent, et, s'ils sont chrétiens, ils ont à être particulièrement en garde contre les séductions de Satan qui cherche toujours les meilleurs instruments pour combattre la vérité. Tel fut Arius. Il avait tout ce qu'il faut pour séduire après avoir été séduit lui-même (2 Timothée 3:13).

La fausse doctrine d'Arius portait sur un point vital du christianisme, la gloire de Christ comme Fils éternel du Père. Arius enseignait que le Fils n'a pas existé de toute éternité ; qu'il était le premier et le plus excellent des êtres que Dieu le Père avait tirés du néant ; qu'il n'était donc qu'une créature, bien qu'infiniment élevée au-dessus des autres, et qu'en puissance et en gloire, il était, dans sa nature, inférieur au Père. En résumé, Arius niait la divinité éternelle de Christ. Pour lui, Christ était *un Dieu*, mais non pas *Dieu*. Or l'Écriture nous enseigne tout autrement.

Dieu est infini, et nous ne sommes que de pauvres créatures bornées ; nous ne pouvons donc sonder, connaître, ni comprendre le mystère de l'essence divine. Comme le disait un des amis de Job : « Peux-tu, en sondant, découvrir ce qui est en Dieu, ou découvriras-tu parfaitement le Tout-puissant ? Ce sont les hauteurs des cieux — que feras-tu ? C'est plus profond que le shéol, qu'en sauras-tu ? » (Job 11:7-8). Mais il nous faut retenir et garder avec soin ce que Dieu nous a révélé de Lui-même dans sa Parole. Or partout elle nous dit qu'il y a un seul Dieu (Deutéronome 6:4 ; Marc 12:29 ; Jean 17:3 ; 1 Timothée 2:5). Mais en même temps, elle nous parle du Père qui est Dieu (Jean 17:3 ; 1 Corinthiens 8:6), du Fils qui est Dieu (Hébreux 1:8-9 ; Jean 1:1 ; Romains 9:5), et de l'Esprit Saint qui est Dieu (Actes 5:3-4, et comparez Actes 7:51, avec 2 Rois 17:14). Ce sont trois Personnes distinctes dans l'unité d'un seul Dieu ; l'Écriture l'enseigne clairement, mais c'est un mystère que notre faible esprit ne peut expliquer. Nous voyons constamment, dans le Nouveau Testament, ces trois Personnes divines agir d'un même accord, mais chacune d'une manière distincte, pour notre salut. Le Père qui est Dieu a, dans son amour, donné son Fils pour que nous ne périssions pas, mais que nous ayons la vie éternelle (Jean 3:16). Le Fils, Jésus Christ, qui est Dieu, nous a aimés, et est devenu un homme pour nous sauver en mourant pour nos péchés (Galates 2:20 ; Éphésiens 5:2) ; et l'Esprit Saint, qui est Dieu, agit dans nos âmes pour nous régénérer et nous donner l'assurance que nous sommes enfants de Dieu (Jean 3:5-6 ; Tite 3:5 ; Romains 8:15-16). Et, de plus, le Nouveau Testament est rempli de passages qui attestent la divinité éternelle du Seigneur Jésus, son unité de nature et son égalité avec le Père (Jean 1:1 ; 8:58 ; Romains 9:5 ; Jean 5:17-19 ; 10:30 ; 14:9). C'est cette grande vérité qu'Arius niait.

Il est très vrai que le Fils de Dieu est devenu un homme (Jean 1:14), et qu'ainsi il s'est abaissé en prenant la forme d'esclave, et a été fait un peu moindre que les anges (Philippiens 2:6-8 ; Hébreux 2:9). Et c'est là aussi un mystère que nous ne pouvons comprendre, cette union de Dieu et de l'humanité en une même Personne, l'Homme Christ Jésus, vrai homme et vrai Dieu en même temps (1 Timothée 2:5-6 ; 3:16). Aussi Jésus dit-il : « Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père ». Aucune créature ne peut sonder le mystère de sa Personne (Matthieu 11:27 ; 1 Timothée 3:16). Mais pourquoi le Fils de Dieu s'est-il ainsi abaissé et est-il devenu un homme ? Ah ! nous le savons. Il est devenu un homme, afin de pouvoir se charger de nos péchés, afin de subir le jugement de Dieu, afin de souffrir et mourir à notre place. Comment sans cela, nous pécheurs, aurions-nous pu être sauvés ? Mais pour accomplir cette œuvre, il fallait qu'il fût Dieu. Pensons-nous qu'une créature, si excellente fût-elle, eût pu expier nos péchés ? Non ; la valeur infinie du sacrifice de Jésus vient de la grandeur infinie de sa Personne. Celui-là seul qui a fait les mondes, qui est le resplendissement de la gloire de Dieu et l'empreinte de sa substance, qui soutient tout par sa parole puissante, qui est Dieu, en un mot, pouvait faire par Lui-même la purification des péchés (Hébreux 1:1-3). Et Dieu, selon sa justice, n'aurait pu punir une créature pour nous. Son Fils seul pouvait se présenter comme victime.

Ainsi la funeste doctrine d'Arius non seulement privait le Seigneur Jésus de sa gloire comme Dieu sur toutes choses béni éternellement (Romains 9:5), mais détruisait aussi le fondement de notre rédemption, car si Christ n'est qu'une créature, il ne peut nous sauver. Mais il est, béni soit Dieu, « notre *grand Dieu et Sauveur* » (Tite 2:13), que nous adorons et adorons durant l'éternité. Il est

important que nous soyons bien au clair sur ce sujet, parce que la fausse doctrine d'Arius, sous une forme ou une autre, subsiste encore de nos jours. Satan, dès le commencement de l'Évangile, a cherché à diminuer ou à annuler la gloire du Seigneur et il continue. Retenons donc ferme les enseignements de la sainte Parole. Jésus « est le Dieu véritable et la vie éternelle » (1 Jean 5:20).

Arius prêchait avec zèle et succès ses fausses et pernicieuses doctrines dans la ville d'Alexandrie et dans les campagnes, et se faisait beaucoup de partisans. Alors l'évêque d'Alexandrie, qui se nommait Alexandre et qui était zélé pour la saine doctrine, le fit comparaître deux fois devant lui et le clergé de la ville. Alexandre, secondé énergiquement par le diacre Athanase, qui fut aussi plus tard évêque de cette ville, s'efforça de convaincre Arius de ses erreurs et de le faire se rétracter. Mais tout fut inutile. « L'impie Arius », s'écria l'évêque, « a osé proférer des blasphèmes contre le divin Rédempteur ». Et il convoqua à Alexandrie un concile, c'est-à-dire une assemblée des évêques des églises environnantes. Ce concile condamna Arius, ses doctrines et ses partisans. Il fut exclu de l'Église de la ville, et se retira en Palestine, où, nullement découragé, il continua avec activité à répandre ses vues. Par la puissance de sa parole, il gagna de nombreux partisans, parmi lesquels deux personnages très influents, Eusèbe, évêque de Césarée, l'historien de l'Église, et Eusèbe, évêque de Nicomédie. Ce dernier convoqua un concile en Bithynie, qui annula ce que le concile d'Alexandrie avait décidé et réhabilita Arius. On voit quelles tristes et profondes divisions se formaient et se creusaient dans l'Église où autrefois on n'était qu'un cœur et une âme, où l'on n'avait qu'une même pensée. Quel désolant spectacle aux yeux du monde païen ! Que devenaient les âmes des simples fidèles au milieu de ces dissensions ? Nous pouvons être sûrs que les soins du bon Berger ne manquaient pas à ceux qui étaient humbles de cœur, mais sans doute plusieurs étaient troublés et scandalisés. Mais c'est une chose précieuse de voir des hommes de foi comme Alexandre et Athanase se lever pour maintenir la gloire du Seigneur. Jésus le reconnaît, quand il dit à l'ange de l'assemblée de Pergame, qui représente cette période de l'histoire de l'Église : « Tu tiens ferme mon nom, et tu n'as pas renié ma foi » (Apocalypse 2:13). Que le Seigneur nous donne, dans les jours où nous vivons, d'être aussi fidèles à Christ et à sa Parole !

Qu'arriva-t-il après qu'Arius eut été réhabilité ? Il avait de nombreux partisans à Alexandrie ; ses amis sollicitaient Alexandre de le recevoir, Arius ayant dans ses correspondances habilement atténué celles de ses affirmations qui avaient le plus choqué. Mais Alexandre fut inflexible ; il tenait ferme pour la pure doctrine de Christ et se refusait à des compromis.

Bientôt toutes les églises d'Orient furent agitées et troublées par cette dispute où la vérité chrétienne était en jeu, et le bruit en vint à l'empereur Constantin qui s'en émut.

Il ne se rendait pas bien compte de la question, mais de même qu'il n'aurait pas voulu qu'on touchât à l'unité de l'empire, il pensait qu'il ne devait pas y avoir de divisions dans l'Église. Il chercha d'abord à ramener la paix entre les deux partis, par une lettre qu'il adressa à Alexandre et à Arius et qu'il envoya par Hosius, évêque de Cordoue en Espagne. C'était un fidèle serviteur de Christ, qui avait souffert durant les persécutions et qui n'approuvait pas les vues d'Arius. L'empereur dans sa lettre, pleine de sagesse humaine et de modération, exhortait Alexandre et Arius à cesser leurs querelles au sujet de questions vaines et subtiles. Il ne comprenait pas qu'il s'agissait, non de disputes de mots, mais de la gloire de Christ et du salut des âmes.

L'effort de Constantin échoua ; les deux partis refusèrent d'entendre Hosius, et l'empereur commença à voir que l'objet de la lutte était plus sérieux qu'il ne pensait. Il résolut donc de convoquer un concile général, c'est-à-dire une assemblée de tous les évêques de la chrétienté, dans l'espérance qu'ils établiraient la vraie doctrine, et mettraient fin pour toujours à des querelles qui n'engendraient que l'animosité.

LE CONCILE DE NICEE

Le concile devait se tenir à Nicée, ville de Bithynie (*). On fournit aux évêques tout ce qui leur était nécessaire pour leur voyage, absolument comme s'il se fût agi de fonctionnaires de l'État, et vers la fin du mois de juin de l'année 325, se trouva rassemblé ce vaste concours des conducteurs spirituels de l'Église, pour s'occuper principalement de la grande question qui touchait à la gloire de la Personne de Christ. Outre trois cent vingt évêques environ, l'assemblée se composait d'un grand nombre de prêtres (ou anciens) et de diacres. « La fleur des serviteurs de Dieu », dit Eusèbe, « venus des nombreuses communautés d'Europe, d'Afrique et d'Asie, se rencontrait là ». Ils avaient été convoqués par l'empereur lui-même ; et c'était lui, le maître du vaste empire romain, qui devait présider leurs assemblées.

(*) La Bithynie était une province située au nord-ouest de l'Asie mineure. Elle est mentionnée en Actes 16:7, et 1 Pierre 1:1.

Quel spectacle étrange, et pour les évêques, prêtres et diacres, les tout premiers. Bien peu d'années auparavant, ils étaient méprisés et livrés à l'opprobre, en butte aux plus cruelles persécutions, aux souffrances et aux tribulations, de la part d'empereurs qui haïssaient le christianisme. Un grand nombre d'entre eux portaient sur leurs corps les traces des supplices qu'ils avaient endurés pour le nom de Christ. Maintenant tout était changé. Les portes du palais impérial leur étaient ouvertes ; ils passaient sans crainte au milieu des gardes rangés sur leur passage pour leur faire honneur, et allaient s'asseoir à la table même de l'empereur. « C'était », dit encore Eusèbe, « comme une image du royaume de Christ, un rêve plus qu'une réalité ».

Cela paraît grand et beau aux yeux de l'homme ; il semble que ce fût un immense avantage et un glorieux triomphe pour le christianisme d'être arrivé à cette place d'honneur. Mais loin de là ; rien ne démontrait mieux le déclin de l'Église, combien elle était déchue de sa simplicité primitive et avait perdu sa beauté aux yeux de Dieu. Mieux valait pour elle l'opprobre et les souffrances de la persécution. Alors elle suivait son Seigneur dans la voie où il marcha Lui-même sur la terre, méprisé et séparé du monde, tandis que maintenant elle s'était associée au monde et lui était assujettie.

L'empereur arriva à Nicée le 3 juillet. Le jour suivant, les évêques se rassemblèrent dans une salle du palais préparée à cet effet. Un trône d'or y était dressé pour Constantin. L'assemblée, raconte Eusèbe, demeura dans un silence profond pendant l'entrée des hauts dignitaires de l'empire, et attendit avec une vive impatience l'arrivée de l'empereur. Enfin celui-ci apparut vêtu magnifiquement, couvert d'or et de pierreries, de telle sorte que les yeux des évêques étaient presque éblouis par cette splendeur inaccoutumée pour eux. À son entrée, l'assemblée entière se leva. Il se dirigea vers le trône préparé à son intention, mais, par déférence pour les évêques, il resta debout jusqu'à ce qu'on l'eût prié de s'asseoir. Après le chant d'une hymne, Constantin s'adressa en ces termes à l'assemblée : « En vous voyant ainsi réunis, mes bien-aimés, je jouis de l'accomplissement de mes plus ardentes supplications... Lorsque, par la faveur et avec l'aide du Tout-Puissant, mes armes eurent été rendues victorieuses, je pensai que je n'avais plus qu'à Le louer pour ses bénédictions, et à me réjouir avec ceux qu'il m'avait rendu capable de délivrer. Mais lorsque la nouvelle inattendue de vos dissensions m'arriva, je jugeai aussitôt nécessaire de prendre la chose en considération. Espérant que je pourrais par là trouver un remède au mal, je me suis empressé de vous convoquer... Hâtez-vous donc, bien-aimés, comme de fidèles serviteurs et ministres de notre commun Seigneur et Sauveur, d'écarter d'entre vous les causes des dissensions actuelles... En faisant ainsi, vous rendrez au Tout-Puissant un hommage agréable, et vous m'accorderez une précieuse faveur à moi, votre compagnon de service ».

C'étaient là de belles paroles, sans doute, et Constantin était sincère dans son désir de rétablir la paix et l'unité dans l'Église. Mais était-il en son pouvoir, ou au pouvoir des évêques de le faire ? Non ;

Dieu seul pouvait porter remède au mal, et pour qu'il agît, tous auraient dû s'humilier devant Lui et s'attendre à Lui.

Voyons ce qui se passa. Pendant les deux mois que dura le concile, l'empereur en présida habituellement les séances, écoutant patiemment les débats, et s'entretenant souvent en particulier avec quelques-uns des évêques. Plus d'une fois, il dut exhorter le concile à la charité et au support mutuels. Plusieurs évêques avaient porté devant lui des sujets de plainte qu'ils pensaient avoir l'un contre l'autre. L'empereur leur dit de mettre leurs griefs par écrit, et qu'à un jour fixé, il les examinerait. Mais le jour venu, il jeta au feu sans les lire, toutes ces récriminations, en disant qu'il ne lui appartenait pas de décider entre les différends des évêques chrétiens, et qu'il fallait remettre ces choses au jour du jugement.

Dans le concile se trouvaient plusieurs philosophes habiles dans l'art du raisonnement, et qui cherchaient à confondre leurs adversaires par des arguments subtils. Alors un vieillard vénérable d'entre les évêques, se leva et dit : « Le Christ et ses apôtres ne nous enseignent pas l'art de la logique, ni à user de vaines subtilités. Ils nous présentent la vérité toute simple et nue, afin que nous la gardions par la foi et dans la pratique des bonnes œuvres ». Les raisonneurs se turent.

Après de longues et sérieuses délibérations, le concile condamna Arius et sa doctrine. On dressa une confession de foi nommée depuis « le symbole de Nicée » dans laquelle on maintenait la doctrine de la sainte Trinité, et celle de la divinité de Christ et de son unité avec le Père en essence, en puissance et en gloire. Arius, appelé devant le concile, ne craignit pas d'exposer de nouveau et de soutenir les fausses doctrines par lesquelles il avait troublé l'Église. Athanase d'Alexandrie combattit avec énergie les raisonnements subtils du faux docteur, et établit avec force la vraie foi. La grande majorité des évêques, à l'ouïe des blasphèmes d'Arius, se bouchèrent d'un commun accord les oreilles, et prononcèrent l'anathème contre lui et ses enseignements.

Tous les évêques, à l'exception de quelques-uns, partisans d'Arius, signèrent la confession de foi. La décision du concile fut soumise à l'empereur qui, croyant reconnaître dans cette unanimité l'action de Dieu, la reçut avec respect. Mais il est à regretter qu'il déclara en même temps que tous ceux qui ne l'accepteraient pas, seraient envoyés en exil. C'était une sorte de persécution opposée aux principes de la parole de Dieu. Celle-ci nous dit : « Rejette l'homme sectaire » ; et elle nous recommande de n'avoir pas de communion avec ceux qui n'apportent pas la doctrine de Christ (Tite 3:10 ; 2 Jean 10). Mais elle ne commande pas aux autorités établies d'agir dans les choses qui concernent la foi. Ce fait-là nous fait aussi voir que l'Église, qui ne doit avoir pour chef que Christ, s'était placée, à son grand dommage, sous la dépendance du pouvoir séculier, c'est-à-dire du monde.

Les évêques qui n'avaient pas adhéré à la confession de foi, furent saisis de crainte en apprenant l'arrêt de l'empereur, et s'empressèrent de signer. Ils donnèrent ainsi un triste exemple de servilité humaine et de manque de droiture. D'autres n'agirent pas plus droitement en signant la confession de foi, mais en altérant un mot par le changement d'une lettre. Ils faisaient dire ainsi que Christ est *semblable* au Père en substance, mais non de même substance. C'était une misérable subtilité et un manque de vérité. Le Seigneur a dit : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jean 10:30). Deux évêques d'Égypte seuls, Secundus et Théonas, maintinrent hardiment les vues d'Arius et furent avec lui bannis en Illyrie. Trois mois après, par ordre de l'empereur, Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée les suivirent dans leur exil. Des peines sévères furent prononcées contre tous les partisans d'Arius, ses livres furent condamnés au feu, et ce fut un crime de conserver secrètement un de ses écrits.

Tel fut le résultat du concile de Nicée quant à ce point important de la foi chrétienne. Il est triste de voir la puissance mondaine soutenir par la force la vérité de la Parole. Cela ne lui appartient pas. Mais d'un autre côté, on est heureux de voir la gloire de Christ maintenue par l'Église dans cette

période représentée par l'assemblée de Pergame, de sorte qu'il y avait lieu de lui appliquer les paroles du Seigneur : « Tu tiens ferme mon nom » (Apocalypse 2:13).

Le concile décida d'autres sujets importants, comme par exemple la fixation du jour de la fête de Pâques. Les églises d'Orient la célébraient le vendredi, en mémoire de la crucifixion de Christ, et celle d'Occident, le dimanche, en souvenir de la résurrection. Ce fut pour ce dernier jour que le concile se décida, et dès lors la fête de Pâques se célébra le dimanche.

Si bon qu'il fût que le concile de Nicée ait condamné la fausse doctrine d'Arius, ce n'est pas sa décision qui fait loi pour nous. L'apôtre Paul qui, par l'Esprit, annonçait que d'entre les anciens même s'élèveraient des hommes qui annonceraient des doctrines perverses (Actes 20:30), et l'apôtre Pierre qui prédisait que de faux docteurs surgiraient parmi les chrétiens (2 Pierre 2:1-2), ne nous renvoient ni l'un ni l'autre, à des conciles pour établir la vérité. Paul dit : « Je vous recommande à Dieu, et à la parole de sa grâce » (Actes 20:32), et Pierre exhorte les chrétiens à se souvenir des paroles du Seigneur par les apôtres (2 Pierre 3:1-2). C'est donc à la parole de Dieu que nous devons recourir pour connaître la vérité, et non aux conciles, ni aucune autorité humaine.

Quant à la fête de Pâques, que la chrétienté célèbre en souvenir de la résurrection, nous savons qu'il n'est jamais question, pour nous chrétiens, de fêtes instituées par le commandement de Dieu dans sa Parole. Au contraire, elles sont plutôt condamnées en principe (Colossiens 2:16-17). Ce sont des ordonnances humaines, établies dans l'Église en imitation des fêtes juives et, hélas ! quelquefois des fêtes païennes. Si l'apôtre, dans le passage que j'ai cité, condamnait les fêtes juives comme ayant pris fin, ce n'est pas pour que les chrétiens les rétablissent. Chaque premier jour de la semaine nous rappelle la résurrection du Seigneur. C'est pour cela qu'en ce jour-là, l'on est heureux de se rassembler comme le faisaient les premiers chrétiens (Actes 20:7), pour rendre culte à Dieu et à l'Agneau mort et ressuscité, et pour rappeler à la table du Seigneur sa mort jusqu'à ce qu'il vienne (1 Corinthiens 11:23-26).

La fête de Pâques fut célébrée de bonne heure dans l'Église, accompagnée de quantité de cérémonies, et sous l'empire de fausses idées qui montrent à quel point l'Église s'était écartée de la simplicité des Écritures.

ATHANASE

Nous venons de voir quel tableau toujours plus triste présente l'histoire de l'Église sur la terre. Satan, l'ennemi de Christ, s'est efforcé dès le commencement de ruiner l'édifice que les apôtres avaient commencé d'élever (voyez 1 Corinthiens 3:10-15), en introduisant dans l'Église de mauvaises doctrines et de faux enseignements (voir Actes 20:30 ; 2 Pierre 2:1). Et enfin, il s'est attaqué, comme il le fait encore, au fondement même, à la Personne adorable du Seigneur Jésus Christ : c'est ce que faisaient Arius et ses sectateurs, c'est ce que font de nos jours tant de personnes au sein de la chrétienté.

Mais le fondement ne peut être ébranlé ; il demeure, en dépit de tous les efforts de l'ennemi. À Pierre qui avait dit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant », Jésus répond : « Sur ce roc je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès (la puissance de Satan) ne prévaudront pas contre elle » (Matthieu 16:16-18). Le Fils du Dieu vivant est le rocher inébranlable sur lequel l'Église, composée des vrais croyants, est bâtie ; tous les efforts de l'ennemi ne sauraient détruire le fondement, ni ce que Christ établit dessus.

Dans tous les temps, le Seigneur a suscité des témoins pour maintenir la vérité de ses paroles. Athanase, au 4^e siècle, fut un de ces témoins. Il combattit avec énergie et constance, fidèle à travers des persécutions, pour la doctrine fondamentale du christianisme, la divinité éternelle de Christ.

Jetons un coup d'œil sur la vie de ce serviteur de Dieu, qui la consacra tout entière à la défense de cette vérité dont il comprenait et sentait toute l'importance, selon cette parole de l'apôtre : « Celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie. » (1 Jean 5:11-12). Et autre part : « Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père ; celui qui confesse le Fils a aussi le Père » (1 Jean 2:23).

Athanase était né de parents chrétiens à Alexandrie, vers l'an 296. Appliqué de bonne heure à l'étude des saintes lettres, il fut remarqué par l'évêque Alexandre, qui fit de lui son secrétaire et l'emmena en qualité de diacre au concile de Nicée. Là, comme nous l'avons vu, il défendit la vérité contre la fatale erreur d'Arius, et contribua puissamment à faire proclamer par le concile la divinité du Sauveur.

En l'an 326, Alexandre mourut, et l'église d'Alexandrie choisit pour son successeur Athanase qui n'avait alors que trente ans. Athanase qui comprenait les grands devoirs et les difficultés d'une telle charge, aurait bien voulu s'y soustraire, mais il céda aux instances pressantes des chrétiens d'Alexandrie, et s'appliqua dès lors de toute son âme à accomplir les devoirs de la position qu'il avait acceptée.

L'élévation d'Athanase au siège épiscopal d'Alexandrie, cette ville qui avait une grande influence dans le monde, remplit de joie tous ceux qui étaient attachés à la vraie doctrine scripturaire proclamée par le concile de Nicée ; mais les évêques qui tenaient le parti d'Arius, comme Eusèbe de Nicomédie et Eusèbe de Césarée, en éprouvèrent contre Athanase des sentiments d'inimitié d'autant plus grands. Ils réunirent tous leurs efforts pour le perdre, en amenant l'empereur à sévir contre lui. D'abord ils obtinrent de Constantin un décret ordonnant à Athanase, sous peine d'être déposé, de recevoir dans la communion de l'église d'Alexandrie Arius et ceux de ses adhérents qui le désiraient. Athanase répondit avec fermeté qu'il ne pouvait recevoir des personnes condamnées par une décision de toute l'Église.

Ses ennemis alors portèrent contre lui des accusations telles que l'empereur, à moitié persuadé de sa culpabilité, convoqua un concile à Tyr et ordonna à Athanase de s'y rendre. Bien que le concile se composât en grande partie de ses ennemis, il s'y présenta. On l'accusa, entre autres crimes, d'avoir fait mourir Arsène, évêque des Mélétiens, et d'avoir conservé un de ses bras pour servir à des opérations magiques. Pour preuve, on présenta un bras desséché renfermé dans une cassette. À cette vue un frisson parcourut l'assemblée, et même ceux qui étaient favorables à Athanase se demandaient comment il pourrait se disculper.

Mais lui, sans se laisser troubler, demanda si quelques-uns des évêques présents avaient connu personnellement la prétendue victime. Sur leur réponse affirmative, il fit introduire devant le concile un homme entièrement couvert d'un manteau. Écartant le vêtement, il demanda : « Est-ce ici Arsène que l'on m'accuse d'avoir assassiné, et dont j'aurais coupé le bras ? ». C'était en effet Arsène que les Ariens tenaient caché, mais qui s'était échappé de sa retraite et qu'Athanase faisait paraître pour confondre ses accusateurs.

Le Seigneur avait protégé son serviteur et manifesté son innocence, mais quel tableau nous avons là de l'état de l'Église, ou plutôt de ceux qui y occupaient la place de conducteurs !

Les ennemis d'Athanase ne se découragèrent pas. Laisant de côté les questions religieuses, ils l'accusèrent auprès de l'empereur d'avoir menacé d'arrêter le départ des vaisseaux qui devaient porter du blé à Constantinople, et cela afin d'amener une famine dans la nouvelle capitale de l'empire. Athanase comparut devant Constantin et se justifia aisément. Il ne fut pas moins déposé de sa charge et banni à Trèves dans les Gaules.

Sur ces entrefaites, Arius était revenu triomphant à Alexandrie. Mais sa présence y ayant suscité des troubles graves, l'empereur le fit venir à Constantinople où il ordonna à Alexandre, évêque de cette ville, de le recevoir dans la communion de l'Église le jour suivant, qui était un dimanche. Le vieil évêque — qui avait près de cent ans — dans sa perplexité se tourna vers le Seigneur le suppliant d'intervenir pour empêcher cette profanation. Arius se vantait déjà de son triomphe, mais dans la nuit, frappé d'une maladie douloureuse, il mourut. Constantin le suivit de près, ayant été baptisé seulement sur son lit de mort, comme nous l'avons dit.

Ses trois fils, Constantin, Constance et Constant, se partagèrent l'empire. Alexandrie se trouva dans la part de Constantin, qui rappela d'exil Athanase et le rendit à son troupeau, à la grande joie de celui-ci qui était profondément attaché à son évêque. Mais Constantin mourut en l'an 340, et les Ariens, soutenus par Constance, déposèrent de nouveau Athanase dans un concile tenu à Antioche en 341. Ils mirent à sa place Grégoire de Cappadoce. Cet homme, violent et éhonté, soutenu par le préfet d'Égypte, entouré d'une troupe de soldats et même de païens et de Juifs, s'empara de vive force des églises. Des scènes de violence et d'impiété eurent lieu, et Athanase ne put s'échapper qu'à grand peine. Il se réfugia à Rome où Jules, évêque de cette ville, le reçut, et où il resta sept années. Il fut protégé par l'empereur Constant, qui ne favorisait pas les Ariens, et qui obtint de son frère qu'un concile fût réuni à Sardique, en Illyrie, pour mettre un terme aux troubles dans l'Église. Athanase fut rétabli encore une fois dans sa charge, et Grégoire de Cappadoce étant mort, il put rentrer sans opposition à Alexandrie, où de nouveau il fut accueilli avec des transports de joie.

Mais sa tranquillité dura peu de temps. Il devait continuer à faire l'expérience que ceux qui veulent être fidèles au Seigneur souffriront de la part du monde. Constant mourut, et Constance, le protecteur des Ariens, devint seul maître de l'empire. Pour faire condamner Athanase, il convoqua à Milan un concile où il assista entouré de sa garde. Les ennemis d'Athanase présentèrent avec habileté sa déposition comme la seule mesure qui rendrait la paix à l'Église, et, malgré l'énergique protestation des amis de l'évêque, Constance prononça la condamnation d'Athanase qui fut solennellement déposé.

Il s'ensuivit une persécution contre tous les partisans de l'orthodoxie. Plusieurs furent emprisonnés et d'autres bannis. Athanase reçut l'ordre de quitter Alexandrie, mais son troupeau ne voulait pas le laisser partir. Un soir que l'évêque était dans l'église avec le peuple réuni autour de lui, un corps de 5000 soldats cerna l'église et voulut y pénétrer pour s'emparer de l'évêque. Celui-ci calma son troupeau terrifié, et ils commencèrent à chanter le Psaume 135:

« Louez le nom de l'Éternel ; louez-le, serviteurs de l'Éternel,

Qui vous tenez dans la maison de l'Éternel, dans les parvis de la maison de notre Dieu !

Louez l'Éternel ! car l'Éternel est bon ».

Mais les portes furent enfoncées, une troupe de soldats se précipita dans l'église et en chassa le peuple avec une violence cruelle. Athanase ne voulait pas fuir, mais le peuple l'entraîna, et ses amis parvinrent à le faire échapper. Il se réfugia parmi les moines et les ermites de la Thébaïde, errant durant six ans de solitude en solitude, poursuivi par les soldats envoyés pour se saisir de lui. Plusieurs de ceux qui le cachaient couraient risque de leurs vies, il se vit forcé de s'enfoncer toujours plus avant dans les déserts. On raconte qu'ayant été reçu dans une maison, on l'avait caché dans une citerne vide. Une servante qui était chargée de lui porter des vivres, le trahit et découvrit le lieu de sa retraite. Mais la nuit où les soldats devaient venir le prendre, Athanase, par une direction de Dieu, avait quitté son lieu de refuge ; le maître et la maîtresse de la maison s'étaient aussi enfuis, et la servante demeurée seule, fut punie comme ayant donné au magistrat un faux avis. Quelle triste chose de voir un serviteur de Dieu ainsi poursuivi, non par des païens, mais par ceux qui prétendaient

au nom de chrétien ! Hélas ! c'est un fait qui ne s'est que trop souvent reproduit dans l'histoire de la chrétienté.

Constance mourut en 361, et Julien l'Apostat lui succéda. On l'a surnommé ainsi, parce que, élevé dans la religion chrétienne, il retourna au paganisme qu'il favorisa de toutes ses forces. Au commencement, il rappela tous les évêques exilés. Il pensait ainsi montrer sa modération, tout en espérant qu'en laissant les partis chrétiens se combattre, le christianisme se détruirait par lui-même. Athanase revint donc à Alexandrie et se dévoua avec tant de zèle, soit à apaiser avec douceur les querelles, soit à annoncer l'Évangile, que nombre de païens se convertirent. Julien en fut très irrité et ordonna à l'évêque de quitter la ville. Athanase se cacha quelque temps dans le voisinage, et la mort de Julien, survenue après un court règne de 22 mois, lui permit de revenir auprès de son troupeau.

Il dut encore le quitter pendant quelques mois sous le règne de l'empereur arien Valens. Mais celui-ci, craignant que des troubles ne survinssent dans Alexandrie, où il savait que le peuple était fortement attaché à son vieil évêque, le laissa bientôt revenir occuper son poste. Athanase y termina paisiblement sa vie si agitée, dans l'année 373. Il entra dans le repos céleste, après avoir combattu fidèlement pour maintenir la gloire de son Seigneur et Sauveur. On peut lui appliquer les paroles de Jésus à l'ange de l'assemblée de Pergame : « Tu tiens ferme mon nom, et tu n'as pas renié ma foi » (Apocalypse 2:13). Il fut ainsi un des vainqueurs à qui est faite la belle promesse du verset 17: « Je lui donnerai de la manne cachée, et je lui donnerai un caillou blanc, et, sur le caillou, un nouveau nom écrit, que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit ». La communion intime et cachée avec son Sauveur consola et fortifia Athanase pendant les épreuves multiples de sa longue vie.

Citons, en terminant, quelques paroles de l'un des écrits de ce défenseur de la vérité : « Peut-on, si on a le moindre bon sens, ne pas aimer mieux se trouver du côté du petit nombre qui marchent dans la voie du salut, que d'être avec le grand nombre qui suivent la voie large aboutissant à la mort ? Vous pouvez préférer, si vous voulez, être dans la foule de ceux qui périront dans le déluge universel ; pour moi, je veux me réfugier et me sauver dans l'arche avec le petit nombre. Joignez-vous, si vous l'aimez, au grand peuple de Sodome, quant à moi je veux avec Lot me séparer de la multitude pour ne pas périr avec elle ».

L'ÉGLISE AU MOYEN ÂGE

CROISSANCE DE LA CHRÉTIENTÉ

L'ORIGINE ET LE COMMENCEMENT DE LA VIE MONACALE

À mesure que nous avançons dans l'histoire de l'Église sur la terre, nous la voyons s'écarter de la simplicité première et des enseignements que le Seigneur a donnés par ses saints apôtres et prophètes. Elle oublie de plus en plus leurs avertissements (2 Pierre 3:1-2 ; Jude 17). La lumière qu'elle devait répandre comme une lampe brillante (Apocalypse 1:20), s'obscurcit toujours davantage, jusqu'à ce qu'enfin viennent les ténèbres profondes de cette époque que l'on nomme le Moyen Âge.

Malgré cela, cette histoire nous fournira de précieux enseignements, en l'étudiant à la lumière de la parole de Dieu. Nous y verrons comment l'homme se livrant à ses propres pensées, s'égare et corrompt ce qu'il y a de meilleur, mais nous y verrons aussi comment, dans les temps les plus sombres, la grâce de Dieu agit, et comment il y a toujours eu des témoins de cette grâce.

Dans la seconde moitié du troisième siècle commença à se former une institution qui se développa toujours plus à mesure que la corruption de l'Église s'accroissait, et qui eut une très grande, et, en général, une mauvaise influence dans l'Église. C'est la vie monacale, ou des moines.

Disons un mot de l'origine de ces institutions. De bonne heure, il y eut, parmi les chrétiens, des personnes qui cherchaient à atteindre à un haut degré de sainteté et de spiritualité. Poursuivre la sainteté est une exhortation adressée à tous les croyants (Hébreux 12:14). Nous sommes tous appelés à la sainteté ; l'apôtre Paul le disait aux Thessaloniens, et Pierre dit aussi : « Comme celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite » (1 Thessaloniens 3:13 ; 4:3 ; 1 Pierre 1:15). Les personnes dont nous parlons, et que l'on nommait des ascètes, ermites ou anachorètes, se proposaient donc un but qui était bon en lui-même, et vers lequel tous les chrétiens doivent tendre, mais elles erraient quant aux moyens d'y arriver. Elles pensaient qu'il fallait faire mourir la chair avec ses passions et ses convoitises, et pour cela, châtier son corps, s'imposer des privations et des macérations. Elles croyaient qu'elles parviendraient ainsi à vaincre les tentations du monde, de la chair et du diable, et en être affranchies. Ce n'est pas là l'enseignement de la parole de Dieu. Jamais par ses propres efforts, ni par ses austérités, un homme ne parviendra à la sainteté, comme plus d'un exemple le montre. Que nous dit l'Écriture à cet égard ? Elle nous enseigne que ceux qui ont cru au Seigneur Jésus et qui Lui appartiennent « ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises », et non pas *doivent* crucifier la chair : ils en ont fini avec ces choses. De plus, elle dit qu'ayant reçu de Dieu, par le Saint Esprit, une nouvelle vie, ils ont aussi à marcher, c'est-à-dire à se conduire, par la puissance de ce même Esprit qui habite en nous dans « l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance ». C'est là le fruit de l'Esprit et la vraie sainteté (Galates 5:22-25). Ainsi, ce n'est pas par nos propres forces et nos efforts que nous marcherons saintement, mais par la force de Dieu en nous. Et ce n'est pas en nous occupant de nous-mêmes pour savoir si nous sommes assez saints, que nous y parviendrons ; mais c'est en ayant nos cœurs et nos pensées occupés du Seigneur Jésus, notre modèle. Le Saint Esprit nous transformera alors de plus en plus à son image, et nous nous purifierons comme Lui est pur (lire 1 Pierre 2:21 Philippiens 2:5 ; 4:7-8 ; 2 Corinthiens 3:18 ; 1 Jean 3:3). Cela évidemment ne doit pas nous empêcher d'être vigilants et sobres, et nous ne devons pas prendre soin de la chair pour satisfaire à ses convoitises (1 Pierre 1:13 ; Romains 13:14). Dieu opère en nous le vouloir et le faire, et c'est pour cela que nous sommes sous la responsabilité de travailler à notre salut avec crainte et tremblement (Philippiens 2:12-13).

Les ascètes crurent aussi qu'afin d'échapper à la corruption qui règne dans le monde et aux tentations que l'on y rencontre, le mieux à faire était d'en sortir et d'aller vivre dans la solitude. Plusieurs se retirèrent donc dans des lieux déserts, ayant pour retraites des cavernes ou des huttes qu'ils se bâtissaient. Là, ils pratiquaient leurs exercices religieux et se livraient à leurs austérités, priant, méditant, luttant contre le diable et les tentations, châtiant leurs corps par le jeûne, couchant sur la dure et se privant de sommeil. On donna à ceux qui se retiraient ainsi loin des autres hommes, le nom d'*ermites*, d'un mot grec qui veut dire « désert », on d'*anachorètes*, qui signifie « ceux qui se retirent ».

En ceci encore, ils suivaient leurs propres pensées, et s'écartaient des enseignements du Seigneur. La parole de Dieu nous dit bien : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde » (1 Jean 2:15) ; elle dit aussi que nous ne sommes pas du monde, mais elle ne nous dit pas d'en sortir. Au contraire, le Seigneur Jésus, priant pour ses disciples, dit à son Père : « Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde, mais que tu les gardes du mal » (Jean 17:15) Dieu n'est-il pas puissant pour exaucer en notre faveur cette prière de son Fils bien-aimé ? C'est par la foi en ses promesses que nous échappons à la corruption qui est dans le monde par la convoitise, et c'est par sa grâce que nous pouvons vivre dans le présent siècle, sobrement, justement et pieusement (2 Pierre 1:4 ; Tite 2:12). Sans cela, quand même nous nous retirerions dans le désert le plus reculé et le plus aride, nous y porterions notre méchant cœur naturel, Satan nous y suivrait pour nous tenter par les convoitises et l'orgueil, et la solitude ne nous donnerait pas la moindre force pour résister. D'ailleurs, loin d'avoir à sortir du monde, Dieu nous y laisse pour y être les témoins du Seigneur Jésus, pour y annoncer ses vertus (1 Pierre 2:9), pour y marcher d'une manière digne de Lui et comme des enfants de Dieu irréprochables, brillant comme des flambeaux dans le monde, portant devant nous la parole de vie (Colossiens 1:10 ; Philippiens 2:15-16).

Il faut ajouter qu'une des causes qui conduisirent des chrétiens à se retirer dans les déserts, fut la persécution. Ils s'enfuyaient là pour échapper à la prison, aux tortures et à la mort. Plusieurs d'entre eux trouvant dans la solitude une vie paisible, y restèrent et augmentèrent le nombre des ermites. Ce fut, par exemple, le cas d'un jeune homme d'Alexandrie, nommé Paul. Lors de la persécution de Décius, il s'enfuit dans le désert de la Thébàide, dans la Haute-Égypte. Il trouva une grotte avec une source ombragée d'un palmier, et y demeura jusqu'à la fin de ses jours. On le regarde quelquefois comme le premier ermite, et l'Église romaine l'a mis au nombre de ses saints. Mais le véritable père des ermites et des moines, fut Antoine (*).

(* L'Église romaine ajoute à son nom, comme à celui de beaucoup d'autres, l'épithète de « saint ». Mais la parole de Dieu appelle « saints » tous les vrais chrétiens. Voyez à ce sujet, entre autres passages, les adresses de beaucoup d'épîtres de Paul : Romains 1:7 ; 1 Corinthiens 1:2 ; 2 Corinthiens 1:1 ; Éphésiens 1:1 ; Philippiens 1:1 ; Colossiens 1:1. Voir encore Jude 3. Tous les rachetés de Christ ont été sanctifiés, de par la volonté de Dieu et l'offrande du corps de Christ (Hébreux 10:10). C'est pourquoi ils sont exhortés à vivre « comme il convient à des saints » (Ephésiens 3:3).

Antoine fut certainement un homme remarquable à plusieurs égards, ayant de vrais besoins d'âme et de la piété. Mais il se laissa souvent conduire par ses propres pensées et son imagination, au lieu de s'attacher simplement à la parole de Dieu, et ainsi fit fausse route en plus d'une chose.

Il naquit de parents riches, vers l'an 251, à Coma, dans la Haute-Égypte, et montra dès son enfance un caractère sérieux, réfléchi et réservé. Il n'avait pas grand goût pour les études, et attachait peu de valeur au savoir humain ; mais il désirait ardemment acquérir la connaissance des choses de Dieu, et aimait à entendre lire sa Parole dans l'assemblée des chrétiens. On se souvient que c'était une des parties importantes du culte dans la primitive Église.

Ayant perdu ses parents de bonne heure, il se trouva, à l'âge de dix-neuf ans, possesseur d'une grande fortune. Un jour, la portion des Écritures qui fut lue dans l'assemblée, était l'histoire du jeune homme riche (Luc 18:18-22). Antoine fut frappé par ces paroles : « Vends tout ce que tu as et distribue-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux ; et viens, suis-moi ». Il y vit un appel que Dieu lui adressait directement. Aussitôt il donna ses terres aux habitants de son village, et aux pauvres le reste de son avoir, ne se réservant que le strict nécessaire pour ses besoins et ceux de sa sœur unique. Quelque temps après, il entendit lire : « Ne soyez donc pas en souci pour le lendemain » (Matthieu 6:34). Il crut voir là un nouvel ordre du Seigneur à donner le reste de ses biens, ce qu'il fit. Il confia sa sœur à une association de jeunes chrétiennes, et se mit à travailler de ses mains pour sa subsistance, se nourrissant de la manière la plus frugale, couchant sur la terre nue, et donnant aux pauvres le superflu de son gain.

Antoine vivait ainsi en véritable ascète. Son désir était d'arriver à pratiquer toutes les vertus chrétiennes, et l'on dit que, dans ce but, il visita les solitaires les plus renommés, afin de s'instruire auprès d'eux. Son désir était bon, mais n'aurait-il pas mieux fait de se tourner vers le seul vrai Modèle, Celui qui, dans sa vie, a présenté l'ensemble parfait et harmonieux de toutes les vertus, Christ, qui nous a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces, et qui est notre vie et Celui qui nous fortifie pour marcher à sa suite ? (1 Pierre 2:21 ; Colossiens 3:3-4 ; Philippiens 4:13). Mais Antoine comptait sur ses propres forces. Il croyait pouvoir arriver à la sainteté intérieure, en se débarrassant d'abord des mauvaises pensées et des convoitises de la chair, afin de pouvoir ensuite ne faire que ce qui était bon. Pour cela il luttait sans relâche, pensant arriver à son but par des austérités toujours plus grandes, en châtiant son corps de toutes manières. Mais c'était en vain, toujours il retrouvait en lui le mal, et son imagination échauffée lui faisait voir les démons sous une forme corporelle, l'entourant et lui présentant tous les objets propres à exciter ses convoitises et à lui inspirer de mauvaises pensées. Il avait beau les combattre par des jeûnes, des macérations, des veilles, des exercices religieux ; toujours ils revenaient. Pauvre Antoine ! Il ignorait ce que l'apôtre dit : « En moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien », et que nous sommes « sans force » pour vaincre le péché (Romains 7:18 ; 5:6 ; 7:15, 24). Il ne savait pas que le seul moyen de délivrance, la seule chose qui mette en fuite l'ennemi, c'est de regarder à Christ (Romains 7:25).

Antoine pensa alors qu'en se retirant tout à fait du monde, en devenant ermite, il réussirait mieux à se débarrasser des mauvaises pensées et des désirs coupables qui surgissaient constamment en lui, et qu'il détestait. Il choisit pour demeure, dans un lieu écarté, un tombeau en ruine, où il passa dix années, redoublant d'austérités pour dompter la chair et les convoitises, ignorant que « ceux qui sont du Christ ont *crucifié* la chair avec les passions et les convoitises », et que, par l'Esprit Saint seul, ils peuvent réaliser dans leur vie cette vérité précieuse (Galates 5:24-25), comme nous l'avons dit. Antoine se contentait chaque jour pour nourriture de six onces de pain, humecté d'eau et assaisonné d'un peu de sel. Quelquefois, quand il se sentait trop affaibli, il s'accordait un peu d'huile et quelques dattes, mais faisait ensuite pénitence, en jeûnant, pour cette infraction à son régime habituel. Il se vêtait d'une grossière chemise faite d'un sac, et par-dessus mettait un manteau de peau de mouton. Il passait la plus grande partie des nuits en méditation et en prières.

Atteignit-il ainsi enfin son but ? Non. Ni son éloignement du monde, ni son isolement, ni ses jeûnes, ni ses prières, ne lui firent remporter la victoire sur les tentations et les démons. Et cela n'était pas possible. L'apôtre dit que « la chair... ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas » (Romains 8:7). Jamais l'homme, avec ses propres forces, ne pourra surmonter la chair et vaincre Satan. Le diable est plus fort que lui. C'est comme dans l'histoire du démoniaque. « Personne ne pouvait le lier, même avec des chaînes ». Il rompait les chaînes et mettait les fers en pièces ; « personne ne pouvait le dompter » (Marc 5:1-4). C'est Jésus seul qui est le grand Libérateur, et qui nous affranchit de la loi du péché et du pouvoir de Satan (Romains 8:2 ; Hébreux 2:14-15). Le pauvre Antoine en vint au point qu'épuisé par les privations et les luttes qu'il soutenait, on le trouva une fois à moitié mort, et on le rapporta dans son village.

Il se retira alors dans un vieux château en ruines, au bord de la mer Rouge, et se mit à cultiver une petite pièce de terre. Il semble qu'occupé ainsi, son esprit se calma. Le Seigneur eut compassion de lui, et lui apprit par sa grâce qu'en Lui seul réside la force pour vaincre le mal et résister à Satan ; Antoine vécut ainsi plus heureux et paisible. Nous pouvons le conclure des paroles suivantes qu'il adressait plus tard à ses disciples, et qui étaient le fruit d'une longue et douloureuse expérience : « Ne nous faisons pas des épouvantails des mauvais esprits, et ne nous désolons pas comme si nous étions perdus. Bien plutôt, réjouissons-nous d'être des rachetés ; pénétrons-nous de la pensée que le Seigneur est avec nous, Lui qui a vaincu et réduit à néant les mauvais esprits, et soyons assurés que, puisqu'Il est avec nous, ils ne peuvent nous nuire. Les démons se présentent à nous de diverses manières, selon les dispositions où ils nous trouvent. Mais si nous sommes joyeux dans le Seigneur, occupés de la contemplation des choses divines, pensant que tout est entre les mains de Dieu, et qu'aucun mauvais esprit ne peut rien contre le chrétien, les démons se détourneront de l'âme remplie et gardée par ces pensées ». Nous voyons qu'Antoine avait fini par apprendre une précieuse leçon. Il expérimentait ce que nous lisons en Philippiens 4:4-7.

Dans ces temps-là le peuple attachait une pensée de sainteté spéciale à ces hommes qui renonçaient à toutes les commodités de la vie pour se livrer à des exercices religieux et, croyait-on, pour mieux servir Dieu. La renommée d'Antoine, comme étant un pieux et saint ermite, s'était répandue, et de toutes parts on se rendait auprès de lui. Les uns lui demandaient ses conseils et ses prières ; d'autres, des consolations dans leurs peines ; quelques-uns voulaient qu'il fût arbitre dans leurs contestations. L'empereur Constantin lui-même lui écrivit, et comme ses compagnons s'en étonnaient, il leur dit : « Ne soyez pas étonnés qu'un empereur nous écrive — ce n'est qu'un homme écrivant à un autre homme ; soyez plutôt surpris que Dieu nous ait écrit, et nous ait parlé par son Fils ». Pressé par ceux qui l'entouraient de répondre, il fit dire à l'empereur et à ses fils : « Pensez au jour du jugement ; souvenez-vous que Jésus Christ est le seul Roi véritable et éternel ; pratiquez l'humanité et la justice envers les pauvres ».

Plusieurs ascètes sollicitèrent d'Antoine la faveur de se joindre à lui. Il consentit à leur désir, et ils s'établirent dans des cellules autour de la sienne. Il leur donna certaines règles à suivre, mais refusa d'être leur supérieur, et souvent, pour être seul, il se retirait dans des parties plus reculées du désert.

Il aurait certes été plus conforme à la parole de Dieu qu'Antoine et les autres anachorètes, au lieu de s'en aller vivre dans les déserts, restassent au milieu des autres hommes, pour y servir Dieu et y être les témoins de Christ, en vivant comme de fidèles enfants de Dieu (voir Philippiens 2:15). Mais la retraite dans laquelle Antoine s'était imposé de vivre, ne l'empêcha pas de reparaitre quelquefois sur la scène publique. Et les occasions où il se montra, nous font voir que, quelles que fussent ses pensées erronées sur la vie du chrétien dans le monde, il avait un cœur fidèle à Christ et un amour véritable pour les chrétiens. Dans la persécution qui sévit en l'an 311, sous l'empereur Maxime, il se rendit courageusement à Alexandrie pour encourager les persécutés. Son apparition produisit une impression extraordinaire. Il visita ceux qui enduraient des maux pour leur foi, et les exhorta à demeurer fermes. Il témoigna surtout son amour et sa sollicitude aux prisonniers et à ceux qui étaient condamnés aux durs travaux des mines. Il s'exposait ainsi sans crainte aux plus grands dangers ; mais personne n'osa mettre la main sur lui. Une sorte de prestige entourait ce vieillard qui, exténué par les veilles et les privations, était sorti de sa solitude et bravait la rage des persécuteurs pour consoler ses frères affligés.

La persécution ayant pris fin, Antoine retourna dans le désert. Il revint plus tard, âgé de cent ans, à Alexandrie, afin de protester contre les Ariens et de combattre leurs erreurs, en défendant énergiquement la sainte doctrine touchant la Personne adorable du Seigneur Jésus. Les foules accouraient pour voir ce vénérable « homme de Dieu », comme on l'appelait, et pour l'entendre prêcher. Beaucoup de païens, dit-on, furent amenés au christianisme par sa parole.

Antoine mourut, âgé de 105 ans. Avant sa fin, il légua son manteau à Athanase, en signe de communion avec lui dans la vraie foi, et recommanda qu'on tînt secret le lieu de sa sépulture, de peur qu'il ne devînt un endroit de vénération superstitieuse. En effet, déjà alors s'introduisait dans l'Église une sorte de culte des martyrs et de ceux que l'on estimait mériter cet honneur à cause de leur sainteté.

Plusieurs solitaires, avons-nous dit, s'étaient groupés autour d'Antoine, et ainsi c'est à lui qu'on peut faire remonter l'origine de la vie monacale. Cet ensemble d'anachorètes, ayant chacun leur cellule distincte, séparée des autres, et non réunies dans un même bâtiment, s'appelait une laure. Leurs habitants n'avaient en commun que certains exercices religieux.

Toutefois, le vrai fondateur des couvents, c'est-à-dire des communautés d'hommes ou de femmes se séparant extérieurement du monde pour vivre ensemble dans un même bâtiment (couvent, monastère ou cloître) en s'assujettissant à certaines règles, est un nommé Pacôme, originaire aussi de la Haute-Égypte. Il établit la première communauté dans une île du Nil, puis d'autres se formèrent, de sorte qu'à la mort de Pacôme, vers l'an 350, il y en avait huit, comptant ensemble 3000 moines. Sa sœur avait fondé de son côté le premier couvent de nonnes. Au commencement du 5^e siècle, on comptait quelques 50000 moines, et le nombre alla croissant, tant en Orient qu'en Occident, durant tout le Moyen Âge. Des milliers et des milliers de personnes peuplaient les innombrables couvents, où s'introduisirent souvent de grands désordres.

Malgré les services qu'ils ont pu rendre, l'établissement de couvents n'était en rien une chose conforme à la Parole de Dieu. Nous avons dit en parlant des ermites l'inefficacité des exercices religieux aussi bien que des austérités, qui y étaient prescrits et auxquels ils consacraient, surtout au commencement, une grande partie de leur temps. Sans doute, plusieurs cultivaient la terre, d'autres se livraient à des œuvres charitables, telles que le soin des malades, et il en est encore ainsi. Faire du bien aux autres est assurément excellent, mais tout chrétien n'est-il pas appelé à « marcher dans les bonnes œuvres », selon ce que Dieu lui donne à faire ? Et si quelqu'un a la vocation de soigner les malades, il n'a pas besoin pour cela de se faire « religieux » ; nombre de femmes ou jeunes filles chrétiennes se vouent au service des malades dans les hôpitaux, sans faire partie d'un ordre monastique.

D'autre part, religieux ou religieuses, en se joignant à telle ou telle des nombreuses communautés ou ordres, prononcent des vœux, c'est-à-dire prennent certains engagements solennels, comme de vivre dans la pauvreté, sans rien posséder en propre ; de ne point se marier, et d'obéir strictement et en tout à leur supérieur, celui ou celle qui est à la tête de la communauté. Ce sont là les trois vœux essentiels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Il n'est pas difficile à qui ouvre la parole de Dieu, de voir que, non seulement nous n'y trouvons rien de semblable, mais que plusieurs des prescriptions monacales lui sont opposées (lire 1 Timothée 4:2-3 ; Matthieu 23:8-10 ; 1 Timothée 6:17-19). L'apôtre ne dit point aux riches de faire vœu de pauvreté. La Bible n'offre qu'un seul exemple de vœu, celui du nazaréat (Nombres 6), mais il diffère totalement de ceux des moines, et il présente un type de la séparation pour Dieu du Seigneur Jésus et des chrétiens qui marchent sur ses traces. Nous sommes tous appelés, comme ses disciples, à vivre séparés du monde tout en restant au milieu du monde.

Nous avons parlé de la vie monacale à ses débuts pour montrer le déclin et la ruine de l'Église qui allait en s'accroissant : les hommes remplaçant par leurs inventions, leurs règles et leurs ordonnances, ce qu'enseignent les Écritures. Ce que nous avons dit, renferme aussi des leçons pour nous. D'ailleurs, comme il sera souvent question plus tard des moines, il était bon de savoir comment cette institution s'était introduite dans l'Église.

Toutefois, malgré tant d'erreurs, la grâce de Dieu ne cessait pas d'agir, et comme dans le cas d'Antoine, il ne manqua pas dans les cloîtres du Moyen Âge, au milieu des ténèbres et de la corruption, des âmes pieuses qui aimaient le Seigneur. Nous aurons occasion de le voir.

AMBROISE, EVEQUE DE MILAN (de l'an 374 à 397)

L'Église devenait toujours plus un grand corps de professants d'où la vie se retirait et était remplacée par des formes religieuses. De nombreuses superstitions s'y introduisaient aussi. Elle était ainsi semblable à la grande maison remplie de vases à déshonneur de 2 Timothée 2:20, et au grand arbre qui étend au loin ses rameaux et a une belle apparence, mais qui abrite une foule de mauvaises choses de Matthieu 13:31-32.

À l'époque à laquelle nous sommes parvenus, c'est-à-dire à la dernière moitié du quatrième siècle et au commencement du cinquième, les empereurs d'Orient et d'Occident professaient le christianisme. Avaient-ils vraiment la vie de Dieu provenant de la foi du cœur, et sans laquelle on n'est chrétien que de nom ? Dieu seul le sait. Les actes de persécution et de cruauté par lesquels plusieurs se signalèrent, permettent d'en douter pour ceux-ci. D'un autre côté, et surtout en Orient, ils donnaient le spectacle d'une mollesse de mœurs et d'un luxe qui ne s'accordaient guère avec le renoncement à soi-même et au monde, qui caractérise le vrai chrétien.

Ils prétendaient être les chefs de l'Église qu'ils protégeaient, et ainsi se mêlaient de décider dans les discussions théologiques qui se multipliaient sans fin. Tantôt l'un soutenait la foi orthodoxe du concile de Nicée et persécutait les Ariens ; bientôt après un autre empereur, gagné à la doctrine d'Arius, sévissait contre les orthodoxes.

Si nous considérons d'autre part le clergé, et particulièrement ceux de ses membres qui occupaient les hautes charges d'évêques dans les grandes villes, leur importance, leur autorité et surtout leur ambition, allaient en croissant. Ils devenaient toujours plus les dominateurs des troupeaux, contrairement à l'enseignement de l'apôtre Pierre (1 Pierre 5:1-4), et tendaient à faire prévaloir leur autorité même sur celle des rois. En même temps, suivant ce que rapportent des écrivains païens et chrétiens, beaucoup des membres du clergé se distinguaient par une vie qui n'était en rien conforme aux enseignements de la parole de Dieu, recherchant les richesses, le luxe et les jouissances de la chair. Si ceux qui étaient à la tête donnaient de tels exemples, que devaient être les simples chrétiens ?

Il est vrai que les empereurs cherchèrent à faire disparaître entièrement de l'empire les restes de l'idolâtrie. Mais quels moyens employèrent-ils ? La violence et la persécution, détruisant les temples et obligeant de force des populations entières à recevoir le baptême. Les évêques même, en certains endroits, encourageaient ou laissaient faire ceux qui maltraitaient et même tuaient les païens qui refusaient de se convertir ou plutôt d'être baptisés.

C'est ainsi qu'à Alexandrie, une jeune fille aimable et savante, nommée Hypathie, qui enseignait dans l'école de cette ville, fut saisie et entraînée par la populace chrétienne dans une église, et massacrée de la manière la plus barbare. L'évêque laissa s'accomplir ce meurtre sans intervenir, comme il l'aurait dû.

Nous pouvons nous demander : Où était alors la vie de Christ ? N'y avait-il donc pas des âmes vraiment au Seigneur dans ce triste état de choses ? Oui ; nous pouvons être sûrs que Dieu avait de ses élus, comme il en eut toujours, même dans les jours plus sombres encore qui suivirent les temps dont nous parlons. Il y avait certainement des âmes dont l'histoire ne nous est pas rapportée, mais que Dieu connaît et qui aimaient Jésus, bien que peut-être au milieu de beaucoup d'ignorance. Il en est d'elles comme des 7000 hommes au temps d'Élie (1 Rois 19:18).

Nous transcrivons ici quelques pages qui se rapportent à ce sujet.

« Le Nouveau Testament nous enseigne qu'il n'y eut jamais et qu'il ne pourra y avoir qu'une seule Église de Dieu. Quels que soient les noms donnés par les hommes à différentes sectes ou partis, il ne peut exister qu'une seule et unique Église qui est le corps de Christ et la maison du Dieu vivant (Colossiens 1:18 ; Éphésiens 1:22 ; 4:4 ; 1 Timothée 3:15).

Cette seule vraie Église est, était et sera toujours composée de ceux — et ceux-là seulement — qui, ayant cru en Jésus, et ayant reçu le pardon des péchés et la vie éternelle, sont ainsi devenus des pierres vivantes dans la structure du seul temple, et des membres vivants du seul Christ, unis à Lui par l'Esprit Saint envoyé du ciel (1 Pierre 2:3-7 ; 1 Corinthiens 12:12-13 ; Éphésiens 1:13 ; 2:20-22).

Si donc nous désirons retracer l'histoire de cette Église à travers la confusion, la ruine et les égarements des siècles passés, nous ne devons pas suivre seulement le fil historique de cette chose extérieure qui s'appelle l'Église.

En fait, l'histoire de la vraie et vivante Église n'a pas été et ne peut pas être écrite dans son ensemble. De même qu'on ne saurait écrire l'histoire de ceux qui en Israël n'avaient pas fléchi les genoux devant Baal, ainsi nous ne pourrions suivre tout le cours de ce fleuve d'eau vive — la grâce agissant dans les croyants, membres de la vraie Église — qui a coulé dans les lieux cachés, ignorés des hommes.

Mais, maintenant comme alors, dans une secte ou dans une autre, une éclaircie se fait, l'eau pure apparaît et nous montre l'existence permanente de ce fleuve de grâce et de vie. Et nous voyons alors, autour de ces endroits, les lieux desséchés se couvrir de verdure et devenir fertiles, et des fruits se produire. Ici et là, on recueille des paroles et des chants révélant des âmes passées de la mort à la vie, et de la puissance de Satan à Dieu ».

Nous aimerions savoir quelque chose de la vie de ceux qui alors vivaient pour Christ, séparés d'un monde méchant. Nous en connaissons très peu de chose, mais la vie de quelques hommes qui ont occupé une haute place dans l'Église, nous a été conservée, et nous voyons en eux des chrétiens fidèles et dévoués, bien qu'ayant souvent des idées erronées. Ils combattaient avec énergie contre le mal moral qui envahissait l'Église, et sans doute leur influence s'est exercée salutairement sur plusieurs de ceux qui étaient commis à leurs soins. Nous pouvons espérer que, parmi les empereurs romains même, il y en eut qui eurent une vraie crainte de Dieu.

Ambroise, évêque de Milan, fut un de ces fidèles serviteurs de Dieu parmi le clergé. Il naquit à Trèves de parents romains, en l'an 340. Son père, qui était gouverneur des Gaules, le destinait au barreau. Venu à Rome, il s'y distingua par ses talents, et fut nommé en 370 gouverneur de la province de Ligurie, dans l'Italie du nord. À cette époque de sa vie, Ambroise n'était encore que catéchumène et n'avait pas été baptisé. Comme tout nous montre en lui un homme sérieux, nous avons tout lieu de croire que ce ne fut pas à la légère qu'il prit cette place de catéchumène, et qu'il s'était enquis avec soin des vérités du christianisme. Il nous rappelle ce gouverneur romain du temps de Paul, un « homme intelligent », qui avait désiré « entendre la parole de Dieu », et qui fut « saisi par la doctrine du Seigneur » (voir Actes 13).

On peut se demander pourquoi Ambroise ne s'était pas fait baptiser, s'il croyait au Seigneur Jésus. Il faut nous rappeler que l'on s'était beaucoup écarté de la simplicité des Écritures. On exigeait des catéchumènes une longue instruction qui durait au moins trois ans avant qu'ils pussent recevoir le baptême, tandis que, dans les Actes, nous voyons que ceux qui avaient cru, étaient aussitôt baptisés (Actes 2:41 ; 8:12, 36, 38 ; 16:31-33). Outre cela, on avait la fausse pensée que le baptême d'eau efface le péché et régénère, de sorte que beaucoup de catéchumènes ne se faisaient baptiser que sur leur lit de mort, afin d'être sûrs d'aller au ciel. On avait oublié que tout ce que l'Évangile

demande, c'est que l'on croie au Seigneur Jésus et qu'alors on est sauvé pour l'éternité. Il va sans dire que l'on doit être baptisé comme signe de l'introduction dans la maison de Dieu ; mais le baptême ne sauve pas ; il faut la foi du cœur (Romains 10:9-10).

Pendant qu'Ambroise était gouverneur de la Ligurie et qu'il résidait à Milan, l'évêque de cette ville vint à mourir, et il fallait lui nommer un successeur. C'était la multitude dans l'Église qui faisait ce choix, chose dont nous ne voyons aucune trace dans le Nouveau Testament. Or la querelle entre les Ariens et les orthodoxes, c'est-à-dire ceux qui soutenaient l'éternelle divinité du Fils, se poursuivait avec passion. Sans doute ceux-ci avaient raison de maintenir cette vérité que la parole de Dieu proclame si clairement et qui est si importante, car sans elle il n'y a pas d'expiation de nos péchés. Mais un grand nombre des orthodoxes apportaient dans leurs discussions un esprit charnel et violent, ce en quoi ils étaient suivis par les Ariens. Ces luttes entre les deux partis, qui dégénéraient parfois en conflits sanglants, avaient lieu souvent lors de la nomination des évêques, chaque parti voulant faire prévaloir son candidat. C'est ce qui arriva à Milan. Mais n'est-ce pas une chose profondément triste de voir de telles choses se passer dans l'Église de Dieu ? Les chrétiens ne devraient-ils pas en tout se montrer pleins de douceur et de support ? Nous savons bien que l'erreur des Ariens était mortelle pour l'âme, mais le vrai chrétien ne doit jamais employer d'autres armes que la parole de Dieu et la prière, et il doit s'attendre à Dieu.

Quoi qu'il en soit, les partis à Milan ne pouvaient s'entendre. Comme magistrat, Ambroise était présent pour empêcher la lutte de dégénérer en violence. Il y réussit, mais sans arriver à établir l'accord. Comme il exhortait la foule à la concorde, tout à coup une voix d'enfant s'écria : « Qu'Ambroise soit évêque ! » Telle était la considération dont il jouissait à cause de ses vertus, que tous furent unanimes pour le prier d'accepter cette charge. Mais lui, effrayé de la grandeur et de l'importance de la tâche, refusa d'abord. Le peuple le pressa, et Ambroise, pour échapper à ses instances, s'enfuit de nuit. Mais on raconte que, s'étant égaré, il se retrouva le lendemain matin devant la ville de Milan. Il crut voir là une direction divine, et accepta d'être évêque. Par ce que nous venons de dire, nous pouvons avoir une idée du point où en était arrivée l'Église. Comparons ce qui se passait alors avec ce qui nous est dit de l'assemblée à Jérusalem, au chapitre 15 des Actes, où il s'agissait aussi d'une question très importante. On n'avait pas besoin là d'un magistrat pour maintenir l'ordre. L'Esprit Saint présidait.

Ambroise avait consenti à être évêque, mais comment le consacrer, lui qui n'avait pas même été baptisé, et qui, par conséquent, extérieurement du moins, n'était pas chrétien ? Il fut donc d'abord baptisé ; puis comme on ne pouvait pas être évêque sans avoir été prêtre, ni prêtre sans avoir été diacre et sous-diacre, on le fit passer rapidement par ces différents degrés, et, au bout de huit jours, il fut établi évêque de Milan.

Cela ne nous semble-t-il pas étrange ? Où voyons-nous chose semblable dans l'Écriture ? Paul écrivait à Timothée relativement à l'évêque ou surveillant : « Qu'il ne soit pas nouvellement converti » (1 Timothée 3:6). Et, dans le cas d'Ambroise, il n'est pas même question de conversion !

Quoi qu'il en soit, Ambroise prit au sérieux la tâche qu'il acceptait et qui exigeait beaucoup de dévouement et de sagesse, en même temps que d'énergie. Malgré bien des choses que l'Écriture ne justifie pas et qu'il crut devoir faire, on peut dire que, dans l'état où était la société de ce temps-là, Dieu se servit de lui pour faire du bien, car il était un homme droit et qui ne transigeait pas avec le mal.

Devenu évêque, afin de pouvoir se consacrer tout entier aux devoirs de sa charge, il donna tout son argent aux pauvres et ses biens à l'Église. Il réserva les revenus de ces derniers à sa sœur et en confia l'administration à son frère. Suivons-le dans sa vie. Toute la journée il était accablé de mille soins ; il jugeait les affaires d'une foule de chrétiens, surveillait les hôpitaux, s'occupait des pauvres, et

accueillait tout le monde avec douceur. Il lui fallait en même temps lire, méditer et étudier les Écritures, puisqu'il devait les enseigner aux catéchumènes et aux chrétiens. Tous les dimanches, et quelquefois plusieurs jours de suite, il prêchait dans la basilique de Milan. Il avait souvent à s'occuper des affaires publiques, et il écrivit plusieurs ouvrages. Nous voyons donc que sa vie était bien remplie. Sa charité était inépuisable. Pour racheter les chrétiens que les Barbares avaient fait prisonniers, il se privait du nécessaire et faisait tous ses efforts pour se procurer l'argent qu'il fallait afin d'en délivrer le plus grand nombre possible.

Il se montrait aussi très énergique pour maintenir la foi à la divinité du Sauveur. L'impératrice d'Occident, Justine, qui était arienne, voulait le forcer à céder aux Ariens une église près de Milan. Ambroise refusa en disant : « Prenez ce que je possède, jetez-moi en prison ou livrez-moi à la mort, mais les choses de Dieu ne sont pas soumises au pouvoir impérial ». Des soldats furent envoyés une fois pour le conduire en exil ; il se réfugia dans la basilique, et la foule des chrétiens réunie autour de lui, passa la nuit en chantant de beaux cantiques qu'il avait composés, tandis que lui les exhortait. Les soldats n'osèrent l'arracher de son asile. Cette fermeté pour soutenir la gloire du Seigneur Jésus, le Fils éternel de Dieu, est un exemple que nous avons à suivre. Nous ne sommes pas exposés à une persécution ouverte de la part de ceux qui ne croient pas, mais à leurs raisonnements subtils. Restons attachés de cœur à Celui qui est « le Dieu véritable et la vie éternelle » (1 Jean 5:20).

Avant de parler d'autres faits qui nous font connaître Ambroise, son caractère et son influence, nous dirons quelques mots de l'empereur d'Orient Théodose, dont il fut l'ami constant, bien qu'il ait dû plus d'une fois s'opposer à lui. Théodose était né en Espagne, en l'an 346, et fut associé à l'empire, en 379, par Gratien, fils de cette impératrice Justine que nous avons mentionnée plus haut. Plus tard, Théodose devint seul empereur. À cette époque, l'empire romain, la quatrième monarchie dont parle Daniel (Daniel 2:40-43 ; 7:7-8, 19-26), était menacé de toutes parts par les Barbares. Théodose, qui était un brave et habile général, sut les contenir autant par les armes que par sa prudence et sa générosité. À l'intérieur de l'empire, le paganisme n'avait pas encore perdu toute sa puissance et cherchait à relever la tête. Symmaque, préfet de Rome et orateur distingué, avait fait en faveur du paganisme un plaidoyer éloquent qu'Ambroise réfuta. D'un autre côté, les Ariens et d'autres sectes combattaient la saine doctrine relativement au Sauveur. Théodose semble avoir été un instrument dans la main de Dieu pour arrêter les Barbares, et donner quelque répit à cet empire romain si corrompu et qui avait versé le sang des saints (Daniel 7:21 ; Apocalypse 18:24 ; 17:6), et aussi pour détruire en grande partie les restes du paganisme et réprimer l'arianisme.

Théodose, tout en professant le christianisme, n'avait pas été baptisé. Mais étant tombé gravement malade, vers la fin de la première année de son règne, il demanda le baptême. Aussitôt après, il rendit un édit dans lequel il confessait sa foi et ordonnait que « toutes les nations qui étaient sous sa domination, s'attachassent fermement à la doctrine enseignée par Pierre aux Romains, et crussent à la divinité du Père, du Fils et du Saint Esprit, comme égaux en majesté, en formant une Trinité bénie ». Ceux qui contreviendraient, devaient, dit l'empereur, s'attendre à des peines sévères.

Cela ne nous rappelle-t-il pas l'édit du roi Nebucadnetsar rapporté en Daniel 3:29-30 ? Théodose avait bien raison de confesser sa foi, c'était un bel exemple, mais, comme chrétien, il aurait dû en savoir plus qu'un roi païen, et ne pas vouloir obliger ses sujets à croire comme lui, sous menace de peines temporelles. Malheureusement les évêques qui l'entouraient, et Ambroise lui-même malgré sa piété, l'encourageaient dans cette voie et même excitaient ses rigueurs. L'exemple suivant nous le montre. En Palestine, des chrétiens conduits par un évêque avaient incendié une synagogue des Juifs, et des moines avaient saccagé le lieu où certains hérétiques se réunissaient. Théodose, informé de ces faits, avait ordonné que les coupables fussent condamnés à rétablir les édifices détruits ou à en payer le prix. Mais Ambroise l'ayant appris, écrivit à l'empereur pour le prier de retirer cet ordre, prétendant que reconstruire la synagogue serait un triomphe des Juifs sur la foi, et que ce serait léser

les chrétiens. L'empereur ne céda point d'abord, mais Ambroise ayant insisté publiquement, Théodose promit solennellement de ne pas punir les coupables.

Telle était l'étrange idée qu'Ambroise avait de sa mission comme évêque chrétien. Au lieu d'encourager l'empereur dans la voie de la justice, il l'en détourne sous un faux prétexte. Là est le germe de ce qui se développa plus tard d'une manière terrible dans l'Église romaine, qui en vint à prétendre qu'il fallait chasser et brûler les Juifs et les hérétiques. On voit encore en cela le commencement de cette domination que le clergé prétendit plus tard exercer sur les rois et les princes, en opposition avec ce que dit l'apôtre Paul : « Que *toute âme* soit soumise aux autorités qui sont au-dessus d'elle » (Romains 13:1-5).

Dans une occasion toute différente, Ambroise employa son influence et son autorité vis-à-vis de l'empereur d'une manière plus conforme à son caractère d'évêque chrétien.

Avec toutes ses nobles qualités, Théodose avait un caractère violent et se laissait aller à des accès de colère qui l'entraînaient dans des actes injustes et cruels, dont ensuite il se repentait amèrement, mais souvent aussi lorsqu'il était trop tard. C'est ce qui eut lieu dans l'occasion suivante. À Thessalonique, durant des jeux publics (*), le gouverneur avait refusé de mettre en liberté un cocher de cirque, aimé du public, mais coupable d'un crime affreux. Le peuple se souleva et tua le gouverneur et plusieurs de ses officiers. En apprenant cette nouvelle, l'empereur entra dans une colère terrible et ordonna un massacre général des habitants de Thessalonique. Ambroise intervint, et l'empereur promit de pardonner. Mais excité par ses conseillers et en particulier par Rufin, son premier ministre, qui fit ressortir la nécessité de châtier un si grand crime, Théodose revint de son premier mouvement de clémence, et le message de mort fut expédié. L'empereur ensuite, sans doute saisi de remords, voulut le révoquer, mais le second message arriva trop tard : 7000 personnes réunies dans le cirque avaient été massacrées par les soldats, sans distinction de rang, d'âge, ni de sexe.

(*) Malgré la profession chrétienne de la majorité de la population, les jeux et les représentations théâtrales, restes du paganisme, continuaient dans les villes de l'empire, et même les chrétiens étaient souvent passionnés pour ces fêtes. Les pasteurs fidèles et les âmes sérieuses les réprouvaient. Qu'est-ce à dire de nos jours ?

Ambroise apprit bientôt cette triste nouvelle. Saisi de douleur, il se retira à la campagne pour éviter la présence de l'empereur. Mais, en fidèle serviteur de Dieu, sans se préoccuper du rang du coupable, agissant, comme autrefois Nathan à l'égard du roi David, il écrivit à Théodose une lettre dans laquelle il plaçait devant lui la grandeur de sa faute, et lui déclarait qu'il ne pourrait plus être admis dans l'Église avant d'avoir donné des preuves d'une vraie repentance. L'empereur sentait vivement les reproches de l'évêque et ceux de sa conscience. Il se rendit cependant à Milan et voulut entrer dans l'église. Mais Ambroise l'arrêta sur le seuil et lui défendit d'aller plus avant, lui qui était souillé du sang innocent. Théodose protestait de sa contrition réelle, mais l'évêque lui dit qu'une faute publique devait être expiée publiquement. Et comme l'empereur invoquait l'exemple de David, Ambroise lui dit hardiment : « Tu as imité David dans son crime, imite-le aussi dans sa pénitence ». L'empereur se soumit à ce que l'évêque lui imposait. Durant huit mois, le puissant monarque, dépouillé de ses ornements impériaux, resta confondu avec la foule des pénitents à la porte de l'église, durant les services publics. Aux fêtes de Noël, il supplia l'évêque de le recevoir de nouveau dans la communion des fidèles, disant : « Le temple de Dieu, ouvert aux esclaves et aux mendiants, est fermé pour moi ! » Ambroise le reçut, à la condition que désormais il ne sanctionnerait un arrêt de mort que trente jours après la sentence. Utile restriction qui permettait à la colère de se calmer. L'empereur entra dans l'église, se dépouilla des insignes de son pouvoir, et, prosterné sur le sol nu, fit confession de son crime, en disant : « Mon âme est attachée à la poussière ; fais-moi vivre selon ta parole » (Psaume 119:25). Le peuple tout entier avec Ambroise mêlaient leurs larmes et leurs prières

aux siennes (*). C'est un grand spectacle ; il nous rappelle que, devant Dieu, il n'y a point d'acception de personnes. Nous pouvons admirer l'humilité de ce grand empereur qui reconnaît les droits de Dieu, et y voit l'effet d'une conscience exercée et une vraie crainte de Dieu. Quant à Ambroise, nous voyons qu'il avait une vraie sollicitude pour l'empereur qu'il aimait, et un sentiment profond de ce qui est dû à Dieu. Il agissait avec la conscience sérieuse de son devoir, et pour le maintien de la justice. Plus tard, malheureusement, le pouvoir clérical a pris en main la conscience des princes pour exciter de mauvais sentiments, les engager dans des actes coupables, et ensuite tranquilliser leurs consciences.

(*) Dans le discours qu'Ambroise prononça à l'occasion de la mort de Théodose, il dit que plus un jour ne se passa, sans que l'empereur se souvînt de cette grande faute où l'avait entraîné la colère.

Théodose mourut à Milan en l'an 395, et Ambroise le suivit deux ans plus tard, accomplissant jusqu'au bout les devoirs de sa charge.

JEAN CHRYSOSTOME ET SON TEMPS (De l'an 347 à 407)

L'histoire d'un autre homme remarquable de cette époque nous fera connaître, mieux qu'une description, l'état de l'Église à la fin du quatrième siècle. On y voit d'une manière frappante ce que le Seigneur annonçait d'avance dans la lettre à Pergame (Apocalypse 2:12-17). L'Église habitait dans le monde, assujettie au pouvoir impérial, et cherchant sa faveur ; le clergé se corrompait toujours plus dans cette association avec le monde, poursuivant la domination, les richesses, le luxe et les jouissances de la chair ; les cérémonies et les ordonnances d'un culte de plus en plus fastueux remplaçaient le culte en esprit et en vérité ; les saintes vérités de l'Écriture touchant le salut tendaient à disparaître sous des traditions et des idées superstitieuses, et des hérésies nombreuses troublaient les esprits et entretenaient des disputes sans fin. Au milieu de cet état de choses, il y avait cependant des hommes qui désiraient vivre pieusement et servir le Seigneur. Chrysostôme était de ce nombre.

Il se nommait Jean, mais à cause de sa merveilleuse éloquence, il fut surnommé Chrysostôme ou « bouche d'or », longtemps après sa mort. Il naquit en l'an 347, à Antioche, cette ville célèbre, non seulement comme l'opulente capitale de l'Asie, mais parce que là fut formée la première grande assemblée tirée d'entre les païens, et que là les disciples furent d'abord appelés « chrétiens ».

Le père de Jean mourut quand celui-ci était encore en bas âge. Sa mère était une femme pieuse qui sentait que son devoir était d'élever son enfant sagement et selon le Seigneur. Elle y consacra donc tous ses soins, et, bien qu'étant encore jeune, elle refusa de se remarier pour se vouer entièrement à sa tâche. Nous pouvons donc nous représenter le jeune Chrysostôme instruit dans les saintes lettres par sa mère, comme Timothée l'avait été autrefois.

Mais le jeune homme devait aussi avoir une vocation terrestre. Sa mère le destinait au barreau ; il fit donc les études nécessaires pour cette carrière, et se distingua bientôt par son éloquence. Il était ainsi en grand danger d'être entraîné dans le monde et ses dissipations, mais les pieuses instructions de sa mère portaient leurs fruits. Il se dégoûta bientôt de la vie licencieuse des jeunes avocats, et vit aussi combien était difficile pour un chrétien l'exercice de cette vocation. Recevoir des honoraires pour avoir employé son éloquence à montrer qu'une mauvaise cause était bonne, ou au moins pour en atténuer la gravité, lui semblait un mensonge. C'était, pensait-il, le salaire de Satan et un péché contre sa propre âme.

Ce qui attirait Jean plus que l'éloquence mondaine, plus que la philosophie, c'était l'étude des Saintes Écritures. Dieu agissait dans son cœur pour l'occuper ainsi de ce qui est bien au-dessus de toutes les gloires du monde. Il s'adressa, pour satisfaire son désir, à Mélétiüs, alors évêque

d'Antioche. C'était un homme doux et saint dans sa vie, et orthodoxe dans sa doctrine. Les dons excellents qu'il découvrit chez Chrysostôme le frappèrent ; il crut voir que ce jeune homme serait une lumière brillante dans l'Église. Après que Jean eut passé dans la retraite trois années, pendant lesquelles il fut instruit dans les saintes vérités du christianisme, il fut baptisé, et Mélétius l'ordonna pour être « lecteur ». Comme tel, il avait la charge de lire les Écritures dans les services publics de l'Église. Il n'en continua pas moins à les étudier diligemment pour lui-même. Un certain Diodore, qui était à la tête d'un monastère près d'Antioche, lui fut pour cela d'une grande aide. Il l'engagea à éviter les interprétations allégoriques de l'Écriture, si communes chez les docteurs de l'Église primitive et à la prendre dans son sens simple, lui laissant signifier ce qu'elle dit. Ces conseils furent plus tard très utiles à Chrysostôme lorsqu'il eut à instruire les autres, et donnèrent à sa prédication un cachet moral très pratique.

Chrysostôme vit bientôt combien le monde avait envahi l'Église, et combien peu la vie des chrétiens répondait à leur profession. Qu'en est-il de nos jours à cet égard ? Il résolut donc, avec un ami, de sortir du monde et de se chercher quelque lieu retiré où ils pussent pratiquer le plus rigide ascétisme, et ne s'occuper que des choses de Dieu. Nous avons déjà fait remarquer combien peu cela est conforme aux enseignements de la parole de Dieu. La pieuse mère de Chrysostôme le supplia avec larmes de ne pas donner suite à son projet, de ne pas l'abandonner, elle qui était veuve, n'ayant que lui pour consolation et soutien. « Ne me rends pas veuve une seconde fois », lui disait-elle. « Pendant que je respire encore, supporte ma présence et ne t'ennuie pas de vivre avec moi. N'attire pas sur toi l'indignation de Dieu, en m'accablant par une si grande douleur ».

Chrysostôme renonça à s'éloigner de sa mère ; c'était son devoir selon la parole de Dieu (Éphésiens 6:2 ; 1 Timothée 5:4), mais il se créa dans sa propre maison une sorte de retraite pour y vivre comme un ascète, en veilles, en jeûnes et en mortifications, couchant sur des planches nues, se relevant souvent la nuit pour prier, sortant rarement, et évitant le plus possible de parler, de peur de pécher de ses lèvres. Justement Il n'est pas besoin de dire que l'on peut vivre sobrement, et pieusement, selon l'enseignement de la grâce de Dieu (Tite 2:11-12), sans se livrer à ces pratiques exagérées qui sont le plus souvent le fruit de l'imagination et de la propre volonté (voir Colossiens 2:16, 20-23). « L'exercice corporel est utile à peu de chose », dit encore l'apôtre Paul (1 Timothée 4:8). Mais nous ne pouvons douter que Chrysostôme ne fût sincère, et ne crût par là échapper au monde et servir Dieu.

Au bout d'un certain temps cependant, sa mère étant morte, Jean, toujours poursuivi par la pensée qu'il devait se retirer encore plus entièrement du monde, quitta la ville et se joignit à un certain nombre de chrétiens qui étaient allés dans les montagnes voisines d'Antioche pour y mener la vie de cénobites. Mais trouvant que ce n'était pas encore assez pour crucifier la chair et la soumettre, il se retira seul dans une caverne du mont Casius. Là il était exposé au froid, ne prenait presque point d'aliments, et restait debout durant la nuit pour dompter le sommeil. S'il ne réussit point à tuer la chair, ce qui est impossible, il faillit se tuer lui-même par ses austérités. Au bout de deux ans, il dut retourner à Antioche, exténué et avec une santé détruite pour le reste de sa vie. Aussi longtemps que nous sommes ici bas, la chair est en nous et ne peut être ni tuée, ni domptée par les austérités les plus grandes. Combien n'y a-t-il pas d'âmes sincères qui en ont fait l'expérience ! La puissance de la vie en Christ par l'Esprit Saint est seule capable de nous faire remporter la victoire sur la chair (Galates 5:16-25).

Le temps que Chrysostôme avait passé dans la retraite n'avait pas été employé tout entier en exercices de pénitence. Jean avait continué à s'instruire et avait même écrit quelques ouvrages. À Antioche, il continua ses travaux et en même temps se dévoua au service des pauvres. Sa charité envers eux fut le trait distinctif de toute sa vie. À cette époque, il écrivit un livre pour consoler un ami qui croyait être incessamment possédé par un démon, et était tombé dans une mélancolie profonde. Il lui dit entre autres choses : « Va dans les hôpitaux et considère toutes les souffrances, les douleurs

et les infirmités qui les causent ; visite les prisons et les malheureux qu'elles renferment ; va voir les pauvres dans leur dénuement ; et tu comprendras combien tu as tort de te plaindre de ta condition ». Et il ajoute : « En supprimant ta tristesse, tu désarmeras le démon ». Et, en effet, il est bien certain que c'est en nous occupant de nous-mêmes et de nos maux que nous donnons prise à l'ennemi. Mais Chrysostôme aurait aussi et surtout dû tourner les pensées de son ami vers Christ, par qui « nous sommes plus que vainqueurs » (Romains 8:37).

L'évêque Mélétius voulant que Chrysostôme eût un plus grand cercle d'activité, l'ordonna diacre. Comme tel il eut, non seulement à prendre soin des pauvres, mais aussi à instruire le peuple, tâche pour laquelle il avait un talent remarquable qui le rendit très populaire. Quatre ans plus tard, il fut ordonné prêtre par l'évêque Flavien, successeur de Mélétius. Flavien, connaissant le don remarquable de Chrysostôme, lui confia la tâche importante de la prédication. Pendant dix années, ce fut l'occupation principale de Chrysostôme. Ce que nous venons de dire montre comme l'ordre humain avait remplacé l'ordre divin dans l'Église. C'étaient des hommes qui ordonnaient, qui consacraient, qui appelaient à tel ou tel ministère ; ce n'était plus, comme au commencement, l'Esprit Saint qui qualifiait et envoyait (Actes 13:2-4 ; 1 Corinthiens 12:7-11). Toutefois, nous ne pouvons douter que le Seigneur dans sa grâce ne se servît, alors comme maintenant, de quelques-uns de ces évêques ou prêtres lorsqu'ils étaient fidèles dans ce qu'ils connaissaient et dévoués au Seigneur. C'est ce que nous voyons chez Jean Chrysostôme.

Il était doué, avons-nous dit, d'une grande éloquence. Les foules se pressaient pour l'entendre. Mais malheureusement ce n'était pas tant pour l'amour de la vérité et pour satisfaire les besoins de leurs âmes, que pour avoir leurs oreilles charmées par des discours bien dits. Ce n'est pas que Chrysostôme n'exposât pas la vérité ou qu'il flattât leurs vices ; au contraire, il s'élevait avec force contre la corruption, le luxe et l'orgueil qui régnaient dans cette grande ville. Mais c'était pour ses auditeurs comme une musique agréable à entendre ; leur cœur et leur conscience restaient en général insensibles à ses paroles. Ils se laissaient même aller, quand les parties de ses discours leur semblaient particulièrement belles, à applaudir comme dans un théâtre. Chrysostôme s'en affligeait, censurait fortement ses auditeurs, et leur reprochait sans cesse d'être plus assidus à ses prédications qu'aux prières publiques. Mais rien n'y faisait, et, comme passant d'un divertissement à un autre, ils sortaient de l'église pour se rendre aux jeux du cirque. Voilà à quel niveau était descendue la vie chrétienne dans cette Antioche où Paul avait tant travaillé, et où Barnabas exhortait les âmes converties au Seigneur à Lui demeurer « attachés de tout leur cœur » (Actes 11:23). Au temps de Chrysostôme, il n'y avait plus que la profession de christianisme. Le *nom* seul de chrétien restait ; pour le reste on ne différait guère des païens. On avait « la forme de la piété », mais on en avait « renié la puissance » (2 Timothée 3:5). L'état de choses de nos jours ne ressemble-t-il pas beaucoup à celui que présentait alors Antioche et le monde chrétien ? Souvenons-nous que Dieu demande de nous la réalité de la piété dans le cœur et dans la vie.

Mais Dieu allait frapper d'un grand coup ce peuple indifférent et léger, attaché aux voluptés plus qu'à Dieu.

En l'an 387, à l'occasion de taxes nouvelles imposées par l'empereur, le peuple d'Antioche se souleva et se livra à des actes de violence. Les bains publics furent saccagés, on attaqua le prétoire, et le gouverneur, incapable de résister, fut obligé de s'enfuir. Dans sa fureur inconsidérée, le peuple détruisit les images des empereurs, et renversa et brisa les statues de Théodose, l'empereur d'alors, et de l'impératrice Flaccille. L'apparition d'une troupe d'archers envoyés par le préfet, empêcha d'autres dégâts, et l'ordre fut enfin rétabli. Mais la consternation et l'effroi remplirent alors la ville coupable. Que dira et fera l'empereur en présence de cette insulte faite à lui et à sa femme bien-aimée ? Nous avons vu, dans l'histoire d'Ambroise, combien Théodose était terrible dans ses mouvements de colère. Tout le monde craignait que dans un premier mouvement d'indignation, il n'ordonnât de détruire la ville et ses habitants, comme le lui conseillaient ses courtisans. Il se

contenta d'envoyer deux commissaires avec des pleins pouvoirs et des ordres rigoureux contre ceux que l'on trouverait coupables.

La terreur régna bientôt dans la malheureuse ville, car les commissaires impériaux avaient commencé par jeter en prison les plus riches citoyens, par confisquer leurs biens et soumettre à la torture ceux qu'ils croyaient les plus coupables. Que faire dans ces cruelles circonstances ? Le vieil évêque d'Antioche donna alors un grand exemple de dévouement. Malgré son âge avancé, ses infirmités et une sœur mourante qui réclamait ses soins, il se décida à aller à Constantinople pour implorer le pardon de l'empereur. Pendant son absence, Chrysostôme le remplaça, s'efforçant par ses discours de calmer les craintes du peuple, de le consoler et de l'encourager en lui faisant tout espérer de la clémence de l'empereur. En même temps, il profitait de la circonstance pour appeler les inconvertis à la repentance. « Si l'on redoutait à ce point », disait-il, « la colère d'un empereur qui n'était qu'un homme, combien plus fallait-il craindre celle d'un Dieu offensé par nos péchés ! »

Chrysostôme ayant dû s'absenter, les terreurs du peuple reprirent avec plus de force. Il voulait quitter la ville et fuir au désert. Le gouverneur, qui était cependant un païen, se rendit lui-même dans l'église pour rassurer la multitude. À son retour, Chrysostôme s'indigna du manque de foi des chrétiens. « Bien loin de vous laisser instruire par le gouverneur », leur dit-il, « c'est vous qui auriez dû faire la leçon aux infidèles ».

Des ermites chrétiens descendirent aussi de leurs retraites dans la montagne, pour venir soutenir le courage des malheureux habitants d'Antioche. L'un d'eux, rencontrant au milieu de la ville les commissaires impériaux, les arrêta, leur ordonna de descendre de cheval, et leur dit : « Portez de ma part ce message à l'empereur. Tu es empereur, mais tu es homme, et tu commandes à des hommes faits à l'image de Dieu. Crains la colère du Créateur, si tu détruis son ouvrage. Tu es irrité, parce qu'on a abattu tes images : Dieu le serait-il moins si tu détruis les siennes ? Tes statues de bronze sont déjà rétablies sur leurs bases, mais quand tu auras tué des hommes, comment réparer ce mal ? Peux-tu les ressusciter ? »

Flavien cependant était arrivé à Constantinople et avait été admis devant l'empereur. Celui-ci commença par rappeler les faveurs qu'il avait accordées à Antioche, et se plaignit de l'ingratitude de ses habitants et de l'insulte qu'ils lui avaient faite. Flavien reconnut les bontés de l'empereur et les torts du peuple, puis il adressa un appel fervent à la clémence de Théodose. Nous ne pouvons citer ici tout son discours ; en voici seulement quelques paroles : « Songe », dit-il, « qu'à cette heure, les Juifs et les Grecs, le monde civilisé et les barbares, ont appris nos malheurs. Ils ont les yeux sur toi, et attendent l'arrêt que tu porteras sur nous. Si ta sentence est humaine et généreuse, ils rendront gloire à Dieu et diront : Qu'elle est grande la puissance du christianisme ! Cet homme qui pouvait tout perdre et détruire, elle l'a soumis. Il est grand, le Dieu des chrétiens. Il élève les hommes au-dessus de la nature... ». « Je viens », dit-il encore, « au nom du Souverain des cieux, pour dire à ton âme clémente et miséricordieuse ces paroles de l'Évangile : Si vous remettez aux hommes leurs offenses, Dieu vous remettra les vôtres. Souviens-toi de ce jour où nous rendrons compte de nos actions... Je te conjure d'imiter ton souverain Maître qui, malgré nos fautes, ne se lasse pas de nous prodiguer ses bienfaits ».

Théodose fut touché et fléchi par les paroles de Flavien. Il pardonna à la ville coupable en disant : « Qu'y a-t-il d'étonnant si nous autres hommes, nous pardonnons à des hommes qui nous ont offensés, lorsque le Maître du monde, descendu sur la terre, fait esclave pour nous, et mis en croix par ceux qu'il avait comblés de biens, a prié son Père pour ses bourreaux, disant : Pardonne-leur, Père, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

On aime à entendre ces paroles sorties de la bouche du grand empereur. On y voit que le christianisme avait une influence réelle et puissante sur lui. Flavien retourna en hâte annoncer la bonne nouvelle au peuple d'Antioche, et les pleurs y furent changés en joie.

Les prédications de Chrysostôme pendant cette période où la colère de l'empereur planait sur Antioche, ne furent pas sans fruit. Plusieurs des citoyens païens furent gagnés à la foi chrétienne, et il eut ensuite à leur consacrer beaucoup de soins pour les établir dans la vérité. Il n'eut pas moins à faire auprès de ceux qui se disaient chrétiens, pendant les dix années de son ministère à Antioche. Ses discours ne traitaient pas en général de la doctrine ; il exhortait surtout à la pratique de la vie chrétienne. Il combattait chez les riches l'amour du luxe et des plaisirs, et les engageait à la charité envers les pauvres. Il censurait l'abandon des assemblées où l'on venait en foule les jours de fête, mais que l'on négligeait les autres jours. Il se plaignait de ce que l'on ne craignait pas de s'exposer à la fatigue et à la chaleur pour les affaires ou les divertissements, tandis qu'on les redoutait lorsqu'il s'agissait d'aller entendre la parole de Dieu. Il insistait avec force auprès de ses auditeurs sur la nécessité de prêter une sérieuse attention aux enseignements qui leur étaient donnés, et les pressait de montrer dans leur conduite qu'ils avaient vraiment pénétré dans leur cœur. « La meilleure instruction », disait-il, « vient de l'exemple. Quand même vous ne parleriez pas, si, à votre sortie de l'assemblée, le calme de votre maintien, vos regards, votre voix, montrent à ceux qui n'y sont pas venus, le profit qu'a tiré votre âme de ce que vous avez entendu, ce sera une puissante exhortation. Que tous aient la preuve du bien que vous avez reçu. Ils l'auront, cette preuve, s'ils voient que vous êtes devenus plus doux de cœur, plus dévoués et plus pieux ». Ces paroles n'ont-elles pas leur application de nos jours ?

Un grand changement allait avoir lieu dans la vie de Chrysostôme. En l'an 397, Nectaire, évêque de Constantinople, mourut, et il fallut lui trouver un successeur. Nombre de candidats ambitionnaient une place aussi éminente, mais l'eunuque Eutrope, le tout puissant ministre du faible empereur Arcadius (*), déploya toute son influence sur celui-ci pour l'engager à choisir Chrysostôme comme évêque. Eutrope l'avait entendu prêcher à Antioche et avait été frappé de son éloquence ainsi que de sa vie austère et dévouée. Arcadius accéda à la proposition de son premier ministre, et on donna l'ordre au comte Astérius, qui gouvernait en Orient, d'envoyer Chrysostôme à Constantinople, sans dire à celui-ci de quoi il s'agissait. On craignait un refus de sa part, car il avait déjà décliné la charge d'évêque. D'abord Chrysostôme, enlevé par surprise, et conduit par des gardes de station en station, protesta contre cette étrange manière de faire à son égard. Mais, ayant appris le but de son voyage, et y ayant réfléchi, il crut voir dans le fait une direction de Dieu et se soumit.

(*) Théodose était mort en 395. Ses deux fils, Arcadius et Honorius, lui succédèrent. Le premier eut l'empire d'Orient dont Constantinople était la capitale ; le second régna sur l'Occident dont Rome était la métropole.

Grande fut la stupeur des évêques réunis à Constantinople lorsqu'ils apprirent la décision de l'empereur. Chacun d'eux avait espéré ou bien être nommé, ou pour le moins faire arriver à cette charge un de leurs protégés. Parmi les plus irrités se trouvait Théophile, évêque de la grande et célèbre ville d'Alexandrie en Égypte. Comme il sera encore question de lui dans cette histoire, quelques mots sur son caractère sont nécessaires. Théophile passait pour être très versé dans la science théologique, mais aussi pour un des plus méchants hommes de son siècle. Habile, actif, rusé, il exerçait sur les évêques qui dépendaient du siège d'Alexandrie et sur les prêtres de son église, une domination tyrannique. En même temps, avide d'or et d'argent et aimant le luxe, il n'hésitait pas, non seulement à dépouiller de leurs richesses les temples païens, mais à s'emparer aussi des biens des églises. Il ne craignait même pas d'user pour cela de violence. Tels étaient les sentiments qu'excitaient sa conduite et ses exactions, qu'on le flétrissait du nom de Pharaon chrétien. Triste tableau, et combien il fait contraste avec le caractère de l'évêque, comme nous le présente l'apôtre Paul : « Il faut que le surveillant (ou évêque) soit irréprochable comme administrateur de Dieu, non adonné à son sens, non colère, non adonné au vin, non batteur, non avide d'un gain honteux », etc

(Tite 1:7-8, et voyez aussi 1 Pierre 5:1-3). Mais tel n'était pas Théophile, et bien d'autres évêques lui ressemblaient. Ils étaient de ces serviteurs qui disent : « Mon maître tarde à venir », et qui se laissent aller à toute sorte de mal ; de ceux que l'apôtre désigne comme estimant que « la piété est une source de gain » (Matthieu 24:48-49 ; 1 Timothée 6:5). Ce Théophile qui avait déjà une grande influence à Constantinople, aurait voulu, pour l'augmenter encore, faire nommer un de ses prêtres comme évêque de cette grande ville. Déçu dans son espérance, il refusa d'abord de consacrer Chrysostôme, comme il y avait été invité. Mais Eutrope, qui connaissait des faits à sa charge et qui en avait les preuves, l'ayant menacé de le faire passer en jugement s'il continuait à s'opposer à l'ordination de Chrysostôme, Théophile céda et consacra lui-même Jean d'Antioche en présence d'une foule innombrable. Mais dans son cœur il garda contre lui une haine implacable, qu'il réussit à satisfaire plus tard, comme nous le verrons. N'est-il pas profondément affligeant de voir mêler tant de méchanceté avec le nom du Seigneur et un zèle apparent pour Lui ?

Voilà donc Chrysostôme évêque de Constantinople, la seconde capitale de l'empire, résidence de l'empereur d'Orient. Jetons un coup d'œil sur la manière dont il entendait remplir les devoirs de sa charge, et n'oublions pas que cette charge lui donnait rang parmi les plus hauts dignitaires de l'empire et accès auprès de l'empereur.

Son prédécesseur Nectaire avait vécu plus comme un haut fonctionnaire de la cour que comme évêque chrétien. Facile dans la vie, homme du monde, il avait un grand train de maison, et déployait beaucoup de magnificence, ayant une bonne table et donnant des festins aux clercs et aux laïques. Chrysostôme changea tout cela, et ramena tout à la plus grande simplicité. Les riches ameublements, la vaisselle précieuse, les robes d'or et de soie destinées aux évêques, les équipages somptueux furent vendus, ainsi que tous les vases et ornements de prix des églises. Le produit en fut consacré à des œuvres charitables et à des aumônes aux pauvres. De ses propres revenus comme évêque, Chrysostôme fonda un hôpital pour les étrangers malades, se souvenant peut-être des paroles du Seigneur, en Matthieu 25:35-36. Ses ennemis l'accusèrent plus tard d'avoir fait son profit de ces ventes, mais il fut pleinement justifié de cette calomnie. Nul homme ne fut plus désintéressé que lui. Sa vie privée était des plus simples. Les austérités de sa jeunesse l'avaient affaibli, néanmoins il continuait à se traiter frugalement, mangeant seul chez lui et n'invitant jamais personne. À moins que ce ne fût pour des affaires urgentes de l'Église, il ne paraissait point à la cour. S'il était obligé de se trouver en public, il parlait peu. Cette manière de vivre le fit passer pour morose, avare et orgueilleux, mais en réalité, il voulait être tout entier aux devoirs de sa charge qu'il estimait tenir de Dieu et qu'il prenait au sérieux. Il désirait aussi être en exemple aux autres.

Comme évêque, il avait la surveillance du nombreux clergé de la ville. Or, sauf de très rares exceptions, tout ce clergé était extrêmement corrompu. Les clercs vivaient dans la dissolution et la mollesse, recherchant les tables des riches, visant à obtenir des mourants des donations, détournant ce qui appartenait aux pauvres. Chrysostôme réprima énergiquement tous ces vices et s'efforça de ramener prêtres et diacres à la simplicité et à la pureté de vie qui convenaient à leur profession, excluant de la communion les plus coupables. Il fit aussi revivre l'ancienne coutume des services religieux du soir pour les membres du troupeau que leurs occupations retenaient dans la journée. Ce fut un coup sensible pour le clergé, qui s'était habitué à l'oisiveté, et qui cherchait ses aises plus que le bien du peuple.

Chrysostôme réprimandait aussi fortement les veuves qui, au lieu de se conduire d'une manière modeste, vivaient dans la dissipation. Comme l'apôtre Paul le dit, il les exhortait à se marier et à mener une conduite honnête (1 Timothée 5:13-14). Il y avait aussi des diaconesses ou servantes de l'église qui, par leur amour de la toilette, par leur luxe et leurs mœurs, déshonoraient leur profession. Chrysostôme les reprenait, les suivant jusque dans leurs maisons, pour les inviter à se conduire honnêtement.

On voit combien avait à faire cet homme fidèle, qui avait à cœur de ramener l'ordre dans la maison de Dieu où tant de mal s'était introduit. C'est au sujet de cette corruption que le Seigneur reprend l'ange de l'assemblée de Pergame (Apocalypse 2:14-15). La période de l'Église durant laquelle Chrysostôme vivait, est précisément celle que préfigure Pergame.

L'évêque n'avait pas moins à faire avec ceux qui n'avaient point de charges dans l'Église. On ne saurait se faire une idée du luxe et de la mollesse, de la dissipation et de l'amour du plaisir qui régnaient à la cour et chez les grands. Chrysostôme aurait voulu les ramener à la simplicité, et leur faire consacrer au moins une partie de leurs richesses au soulagement des pauvres. C'était souvent le texte de ses exhortations. Il aimait les pauvres, les souffrants, les déshérités, et son cœur saignait en voyant l'égoïsme des riches à leur égard. Aussi le peuple de Constantinople, ces pauvres dont il prenait si généreusement le parti, était-il plein d'admiration pour son évêque et lui avait-il voué un attachement sans bornes. Quand il prêchait, les édifices sacrés étaient trop petits pour contenir les foules qui s'y pressaient.

En agissant comme il le faisait, l'évêque de Constantinople était sincère, et donnait dans sa vie l'exemple de ce qu'il aurait voulu voir chez les autres. Il pensait que ceux qui avaient une place spéciale dans l'Église devaient être les modèles du troupeau, et il se souvenait de ce que Paul disait aux riches. Malheureusement, il n'y avait pas chez lui la douceur qui aurait tempéré la sévérité de ses réprimandes. Il ne pouvait pas tolérer le mal, sans doute, mais il aurait dû se souvenir de l'exhortation de Paul à Timothée : Il faut que l'esclave du Seigneur « soit *doux* envers tous, ... ayant du support ; enseignant *avec douceur* les opposants » (2 Timothée 2:24-25). La verge de Chrysostôme était de fer, et non celle de l'amour. Aussi sa sévérité lui attira-t-elle bientôt nombre d'ennemis dans le clergé et à la cour, surtout parmi les femmes riches dont il censurait les vices, si opposés à ce que l'apôtre Pierre demande des femmes chrétiennes (1 Pierre 3:3-5).

Au commencement de son séjour à Constantinople, Chrysostôme fut en faveur auprès de l'empereur et de la fière Eudoxie, son épouse, dont l'influence sur Arcadius grandissait chaque jour. Le bon vouloir de l'impératrice se montra dans une circonstance que nous rapporterons, parce qu'elle jette un nouveau jour sur ce qu'était devenue l'Église en ces temps.

Dans un accès de dévotion, Eudoxie avait fondé, à quelque distance de Constantinople, une chapelle dédiée à Saint Thomas. Elle voulait y transférer les reliques de quelques martyrs inconnus, conservées dans une Église grecque (*). On devait faire ce transport en grande pompe et de nuit à la lueur des torches. Naturellement, l'évêque était appelé à y prendre part. Le cortège se mit en marche. La châsse contenant les os des martyrs était portée en tête ; venait ensuite l'impératrice ceinte de son diadème, couverte de ses riches vêtements de pourpre, et accompagnée de dames et des grands de sa cour. À côté d'elle marchait l'évêque, et derrière s'avançaient les prêtres et les religieux et religieuses de toutes les communautés. Le vif éclat des torches qui éclairait la scène, la faisait ressembler à une mer de feu. Que dire d'un tel étalage de pompe mondaine ? Était-ce à la gloire de Dieu qui veut être adoré en esprit et en vérité ? Cela n'aurait-il pas mieux convenu à une cérémonie païenne ? Hélas ! ces processions somptueuses se voient encore de nos jours !

(*) On voit par là que déjà l'on vénérât les saints et les reliques ou restes de martyrs, comme le fait encore l'Église romaine. Tant la superstition s'introduit aisément dans les cœurs.

On n'arrive à la chapelle qu'au lever du jour, et là Chrysostôme fit un discours. Mais au lieu de montrer l'inanité de ces cérémonies qui ne tendaient qu'à glorifier des hommes, et que nulle part la parole de Dieu n'approuve, au lieu de diriger les cœurs vers la gloire céleste de Christ, le discours de l'évêque fut rempli de louanges de l'impératrice, et des expressions de sa propre joie d'avoir pris part à cette fête. Le lendemain, ce fut l'empereur qui à son tour vint au même lieu faire ses dévotions, et Chrysostôme, dans un autre discours, exalta sa piété et son humilité. Voilà jusqu'où l'on en était arrivé dans ce qui se nommait l'Église de Christ, de Celui qui reprochait aux Juifs de rechercher la

gloire qui vient des hommes, et dont le royaume n'est pas de ce monde. Et si un homme tel que Chrysostôme, qui connaissait cependant les Écritures, donnait son approbation à de telles choses, quelles ténèbres devaient régner parmi les ignorants. La superstition allait grandissant, et la foi, qui seule sauve, était de plus en plus remplacée par de vaines formes.

Mais Chrysostôme avait à accomplir une œuvre plus belle, et où nous le voyons sous un autre jour. Les Goths, peuple barbare, avaient attaqué l'empire romain. Dans leurs incursions, ils avaient sans doute emmené, parmi leurs prisonniers, quelques chrétiens par lesquels ils apprirent à connaître le christianisme, et un grand nombre d'entre eux en vinrent à le professer. Persécutés par leurs propres rois, ces nouveaux chrétiens se réfugièrent dans certaines parties de l'empire romain où les empereurs leur permirent de s'établir. Ils étaient pour la plupart Ariens, sans bien savoir peut-être eux-mêmes ce qu'était cette profession religieuse ; mais l'empereur Valens, Arien lui-même, avait exigé d'eux qu'ils y adhérassent, sous peine d'être exclus du territoire de l'empire. Plusieurs étaient venus à Constantinople, et Chrysostôme, ému de compassion envers eux, se sentit pressé de prendre soin de leurs âmes. Il mit donc à part pour eux une des églises de Constantinople, fit traduire dans leur langue quelques portions des Écritures, et les leur fit lire par un prêtre de leur nation, qui leur adressait ensuite des exhortations. L'évêque lui-même prenait plaisir à venir parfois leur parler au moyen d'un interprète. Il eut toujours à cœur, et ce fut jusqu'à la fin une des préoccupations de sa vie, de répandre parmi les peuples barbares la connaissance de Christ. Dans ce but, il fit envoyer des missionnaires aux tribus des Goths et des Scythes qui habitaient sur les bords de la mer Noire ; plus tard, il s'efforça de convertir les païens, adorateurs d'Astarté (*), qui se trouvaient encore en grand nombre en Phénicie, et son zèle s'étendit jusqu'en Perse, chez les adorateurs du feu. On est heureux de voir brûler dans le cœur de Chrysostôme ce désir de faire connaître le nom de Christ. Il n'épargna pour cela ni ses peines, ni l'argent. Il y a encore de nos jours bien des peuples qui se prosternent devant les idoles, prions pour que la lumière de l'Évangile les éclaire, et pour les serviteurs de Dieu qui travaillent parmi eux.

(*) Astarté est cette divinité païenne que nous trouvons souvent mentionnée dans l'Ancien Testament sous le nom d'Ashtoreths ou Ashtaroth (voir Juges 2:13 ; 1 Samuel 7:4 ; 1 Rois 11:5, etc.).

Chrysostôme devait son élévation au siège de Constantinople à Eutrope. Cet homme ambitieux, avide de pouvoir et d'honneurs, espérait que l'évêque serait dans ses mains un instrument docile pour appuyer ses plans et ses desseins, qui étaient loin d'être toujours bons et justes. Mais il trouva en Chrysostôme un homme d'une tout autre trempe, qui ne craignait pas de blâmer, et même du haut de la chaire, ce qui ne lui semblait pas honorable et conforme à l'esprit chrétien, et cela chez les personnes les plus haut placées. Se mettre en opposition à Eutrope aurait exposé Chrysostôme à un grand danger, mais ce fut lui qui se vit bientôt appelé à protéger le hautain ministre. Voici dans quelle circonstance. Eutrope, irrité de l'influence toujours plus grande de l'impératrice et se croyant tout permis, s'emporta jusqu'à la menacer et lui faire entendre qu'il pourrait bien la faire chasser du palais. Eudoxie, profondément blessée, se plaignit avec véhémence à l'empereur. Celui-ci fit appeler Eutrope, le cassa de sa charge, lui retira tous ses biens, et lui ordonna de quitter le palais sous peine de la vie. Eutrope vit bien qu'il était perdu. L'impératrice avait donné ordre de le suivre et de le saisir ; il se savait détesté du peuple ; où se réfugier pour mettre sa vie à l'abri ? Autrefois, pour qu'aucun de ses ennemis ne pût lui échapper, il avait cherché à faire enlever aux églises le droit d'asile et n'y avait réussi que pour les criminels de lèse-majesté, c'est-à-dire d'offense contre l'empereur. Ce fut cependant là, dans l'église métropolitaine, que dans sa terreur il alla chercher un refuge. Poursuivi par les soldats et la populace qui demandaient sa vie, il souleva le voile qui cachait la table de communion, et embrassa une des colonnes qui la soutenaient. La foule envahissant l'église réclamait à grands cris le coupable, mais Chrysostôme refusa énergiquement de le livrer et, l'ayant fait cacher dans la sacristie, lui-même se présenta devant les soldats menaçants et demanda à être conduit auprès de l'empereur. Là il plaida la cause d'Eutrope de telle manière qu'Arcadius promit que la retraite du coupable serait respectée.

Le lendemain était un dimanche. Une foule immense remplissait l'église. Chrysostôme, choisissant pour texte les paroles de l'Ecclésiaste : « Vanité des vanités ! Tout est vanité » (Ecclésiaste 1:2), les appliqua au cas d'Eutrope qui était hier tout-puissant et que l'on voyait aujourd'hui pâle, couvert de cendres et tremblant, agenouillé auprès de la table de communion. Dans son discours, l'évêque fit ressortir combien sont instables tous les biens et les honneurs que la terre peut offrir, et combien il est dangereux et coupable de s'y fier en méconnaissant les droits de Dieu. Espérons que les pensées des auditeurs auront été tournées de la gloire et des biens périssables, vers les biens invisibles qui sont éternels et que personne ne peut nous ravir.

Eutrope, sauvé pour le moment, fut quelque temps après conduit à l'île de Chypre, puis ramené à Chalcédoine où il fut décapité, après avoir été condamné comme coupable de lèse-majesté.

Chrysostôme, dans ces temps si troublés, n'eut pas seulement à s'occuper de son ministère, en cherchant à réprimer le mal, en évangélisant et exhortant les âmes, en plaidant pour les coupables, il eut, chose étrange à dire, à protéger l'empire contre les Barbares, et cela par la seule puissance de sa parole.

En l'an 400, l'armée des Goths, sous la conduite de leur général Gaïnas, qui aspirait à occuper le premier rang dans l'armée impériale, s'approcha de Constantinople et menaça de s'emparer de la ville, si l'empereur ne lui livrait pas trois de ses principaux officiers. Ceux-ci, pour sauver l'État et épargner à l'empereur la honte de les livrer, se rendirent eux-mêmes au camp du Barbare. Gaïnas les fit charger de chaînes et, pour jouir de leur terreur, ordonna à un soldat de les décapiter. Mais celui-ci, d'accord avec son maître, se contenta de les effleurer de la pointe de son glaive, et Gaïnas les garda comme prisonniers. Ce Goth était Arien de profession, et exigeait d'Arcadius que l'on donnât à ses coreligionnaires une église dans Constantinople. Arcadius ne sachant que faire devant un si terrible adversaire, le renvoya à Chrysostôme. L'évêque, zélé pour la vraie foi au Fils de Dieu, se rendit sans crainte au camp des Barbares, et parla à Gaïnas avec une telle autorité que celui-ci ne sut que répliquer. Il renonça à sa demande d'une église et, plus tard, ses prisonniers aussi furent délivrés. Gaïnas lui-même, attaqué et défait par un autre général goth, périt en fuyant. Tous ces événements étaient pour Chrysostôme des occasions de montrer au peuple la fragilité des choses terrestres.

Ce que nous venons de raconter montre combien étaient variés dans ces temps-là les devoirs d'un évêque d'une grande ville, d'un évêque au moins qui, quels que fussent ses manquements, avait à cœur le maintien du christianisme, pour autant qu'il le comprenait. À mesure que l'empire déclinait, les évêques furent ainsi appelés à se porter pour soutiens et défenseurs de leurs troupes contre les Barbares. Nous aurons encore l'occasion de le voir. Pour le moment, nous allons considérer Chrysostôme aux prises avec des difficultés plus grandes que celles qu'il avait rencontrées jusqu'alors.

L'austérité de Chrysostôme, son zèle pour réformer le clergé corrompu de Constantinople et pour réprimander les grands à cause de leur luxe et de leur mollesse, lui avaient fait beaucoup d'ennemis. L'impératrice, dont il ne pouvait flatter l'orgueil toujours plus grand, s'était aussi rangée contre lui. Cela encouragea ses ennemis à chercher une occasion de le perdre et de se débarrasser ainsi d'un censeur importun, et cette occasion se présenta bientôt.

L'église d'Éphèse, dont il est tant question dans le Nouveau Testament, était alors dans le plus triste état. Son évêque, indigne d'une telle charge, était mort, et plusieurs candidats se disputaient sa place, cherchant chacun à obtenir les suffrages du peuple en répandant de l'argent. Des partis se formaient ainsi, prêts à user de violence les uns contre les autres pour faire prévaloir leur candidat. Triste spectacle, pour une assemblée chrétienne. Le clergé de la ville, ne sachant comment mettre fin au désordre, demanda à Chrysostôme de venir les aider. Voici ce qu'on lui écrivait : « Depuis nombre

d'années, nous sommes gouvernés contre toute règle et tout droit. Nous te prions donc de vouloir bien te rendre ici, afin que l'église des Éphésiens recouvre par tes soins une forme digne de Dieu. D'un côté les Ariens, d'un autre l'avidité et l'ambition des faux catholiques (*) nous déchirent à l'envi. Une foule de loups violents guettent leur proie, attendent de ravir par de l'argent le siège épiscopal ».

(*) On nommait catholiques, par contraste avec les Ariens, ceux qui retenaient la confession de foi de Nicée.

Chrysostôme, bien que malade, partit sur le champ. Son premier soin, fut de proposer à l'église d'Éphèse comme évêque, Héraclide, diacre pieux et versé dans la connaissance des Écritures. Son avis fut adopté. Héraclide fut élu, puis consacré par Chrysostôme. Mais les candidats ainsi écartés, augmentèrent le nombre de ses ennemis. Il ne s'arrêta pas là. Il parcourut diverses provinces et déposa plusieurs évêques contre lesquels il avait reçu des plaintes, et dont quelques-uns étaient certainement tout à fait indignes d'occuper leur charge, et il les remplaça par d'autres. En tout cela, il était poussé par son zèle pour la justice et ce qu'il considérait son devoir envers Christ. Mais sa rigidité soulevait contre lui ceux à l'égard desquels il l'exerçait.

Pendant ce temps, on machinait sa ruine à Constantinople. Il avait laissé à Sévérien, évêque de Gabales, qu'il croyait son ami, le soin de le remplacer. Mais Sévérien, homme plein de vanité, se laissa gagner par les avances de l'impératrice et des ennemis de Chrysostôme, dont on lui faisait espérer le siège. Deux évêques étrangers, Antiochus et Acacius, venus à Constantinople, se laissèrent aussi engager dans le complot. Sérapion, archidiacre de Chrysostôme et son ami, le pressait de revenir pour s'opposer aux menées de ceux qui voulaient le perdre. Mais Chrysostôme désirait achever sa tournée. Enfin, au bout de trois mois d'absence, il rentra à Constantinople. Le peuple, averti de son retour, accourut avec joie à la rencontre de son évêque bien-aimé, le bienfaiteur infatigable des pauvres, dont la vie simple et dévouée était d'accord avec son enseignement.

Chrysostôme ne pouvait faire autrement que reprendre Sévérien de la manière dont il avait agi pendant son absence. Il blâma sa conduite mondaine, sa présence aux festins de la cour, ses visites fréquentes au palais impérial. « Toi et Antiochus, lui dit-il, vous menez la vie de parasites et de flatteurs ; vous êtes devenus la fable de la ville ». Malheureusement ces reproches bien mérités, au lieu d'atteindre la conscience de Sévérien, ne firent qu'augmenter son ressentiment contre Chrysostôme.

Celui-ci alla plus loin. Prêchant sur un passage du livre des Rois (1 Rois 18:19), il attaqua publiquement ceux qui menaient cette vie de parasites à la table des grands et de l'empereur. « Rassemblez autour de moi, dit-il, ces prêtres du déshonneur qui mangent à la table de Jézabel, afin que je leur dise comme autrefois Élie : Jusqu'à quand hésitez-vous entre les deux côtés ? Si Baal est Dieu, suivez-le. Si la table de Jézabel est Dieu, mangez-y jusqu'au vomissement ». Que Chrysostôme y eût pensé ou non, ses ennemis irrités par ces paroles énergiques qui les condamnaient, se hâtèrent de les rapporter à l'impératrice, comme s'il avait voulu la désigner sous le nom de Jézabel. L'impératrice n'oublia pas ce fait. Ainsi s'accroissait l'inimitié contre lui.

Sérapion avait accusé Sévérien d'avoir blasphémé contre Christ. Chrysostôme ajouta trop facilement foi aux paroles de l'archidiacre. Il déposa Sévérien et le bannit de la ville. L'impératrice qui favorisait Sévérien, demanda à Chrysostôme de lever l'interdiction qu'il avait prononcée, et comme il refusait de céder à ses sollicitations, Eudoxie, un jour de grande fête, entra dans l'église avec son jeune fils dans ses bras et le déposa sur les genoux de Chrysostôme. Puis les mains étendues sur la tête de l'enfant, elle conjura l'évêque de pardonner à Sévérien. Quelle scène étrange ! Chrysostôme ne put refuser, il pardonna et la réconciliation eut lieu publiquement. Mais ce n'était qu'un répit. Les ennemis de l'évêque poursuivaient toujours le plan qu'ils avaient formé de se débarrasser de lui.

Un incident leur en fournit l'occasion. Théophile, cet évêque d'Alexandrie, qui avait été forcé par Eutrope de consacrer Chrysostôme, était resté depuis ce temps son ennemi acharné, et le moment était arrivé où il put assouvir sa haine. Il est triste d'avoir à parler ainsi d'hommes qui étaient à la tête de l'Église, mais c'est la vérité, et cela nous montre ce que peut cacher le cœur de l'homme sous des apparences religieuses. Le trait suivant le fait voir d'une manière frappante. Il y avait dans les déserts de Nitrie et de Scété près de l'Égypte, des moines qui avaient pour supérieurs quatre frères que l'on nommait « les longs frères ». Ce nom étrange leur venait de leur haute stature. C'étaient des hommes simples, paisibles, pieux, respectés de tous, s'occupant beaucoup de l'étude des Saintes Écritures, dans lesquelles ils étaient très versés. Ils étaient bien connus de Théophile qui voulut invoquer leur témoignage pour faire condamner un homme innocent, leur ami. Ils refusèrent et Théophile, furieux, les accusa d'hérésie, les fit traîner en prison, et alla jusqu'à les maltraiter. Puis prenant une troupe de soldats, il les conduisit lui-même dans le désert et leur ordonna de saccager et détruire les pauvres cellules tant des « longs frères » que des autres moines, et de brûler leurs livres. Voilà comment agissait un homme qui se disait évêque de Christ surveillant du troupeau qu'il devait paître avec amour. Les pauvres moines poursuivis par la haine de Théophile, obligés de fuir de lieu en lieu, résolurent enfin d'aller à Constantinople porter leurs griefs devant l'empereur et se mettre sous la protection de Chrysostôme. Celui-ci les reçut bien, après s'être assuré qu'ils ne tenaient aucune doctrine hérétique, mais les engagea à ne point adresser de requête à l'empereur. « C'est à l'Église, leur dit-il, de juger les choses de l'Église. Les tribunaux temporels n'ont rien à voir dans les débats qui intéressent le service de Dieu ». N'avait-il pas raison ? On peut lire à ce sujet ce que Paul dit en 1 Corinthiens 6:1-4.

Malgré l'avis de Chrysostôme, « les longs frères » impatientés d'attendre, présentèrent une requête à l'impératrice qui prit chaudement leur cause en mains. Un concile fut convoqué à Constantinople, et Théophile fut sommé d'y paraître pour répondre aux accusations portées contre lui. Il ne pouvait refuser d'obéir, mais rusé et habile comme il l'était, sachant combien Chrysostôme avait d'ennemis, il résolut de s'associer à eux, et d'accusé qu'il était, de se porter accusateur, et ainsi de faire tomber la condamnation qui le menaçait sur Chrysostôme lui-même. Il réussit à accomplir son dessein.

Après avoir donné ordre à vingt-huit évêques égyptiens de venir le rejoindre, il partit et débarqua à Constantinople avec une troupe de grossiers marins du port d'Alexandrie, tout dévoués à sa personne : singulière escorte pour un ministre de Christ ! Il apportait aussi de riches présents et abondance d'argent pour gagner ceux qu'il pourrait ainsi acheter. Il ne voulut point loger chez Chrysostôme, refusant toute communication avec lui, et ne s'arrêta même pas dans l'église pour rendre grâces, ainsi que c'était la coutume, mais se rendit avec faste à l'un des palais impériaux qui lui avait été préparé. Ensuite, par de somptueux banquets et par les dons des choses précieuses ou d'argent qu'il sut répandre avec habileté, il gagna bientôt la faveur du clergé et des principaux citoyens. Telle était la conduite d'un homme qui se disait évêque ou surveillant du troupeau.

L'empereur, cependant, avait été ému par les plaintes des « longs frères ». Un évêque et quatre abbés qui les avaient calomnieusement accusés de crimes de lèse-majesté et de magie, avaient confessé que les faits étaient faux et qu'ils n'avaient agi que pour obéir à Théophile. Ils avaient été déclarés coupables et condamnés à la peine de mort.

L'empereur, blessé dans ses sentiments religieux par la conduite de Théophile, eut la pensée de le faire traduire pour ces faits devant le futur concile. Il fit d'abord venir Chrysostôme pour le charger d'aller interroger Théophile. Mais Chrysostôme refusa respectueusement. « Je ne puis, dit-il, concourir à faire juger un évêque en dehors des limites de sa province. Les canons le défendent ». Sa conscience d'ailleurs ne lui permettait pas de se porter juge d'un ennemi déclaré. Théophile, par l'honnêteté de Chrysostôme, se trouva ainsi délivré d'un grand danger. Il fut libre alors de se tourner contre celui qui venait de l'épargner si généreusement, et il ne manqua pas de le faire. Au lieu de se montrer reconnaissant, il résolut de faire accuser Chrysostôme devant le concile qui avait été

convoqué et de provoquer sa condamnation. Mais comme on craignait que la grande affection du peuple de Constantinople pour son évêque ne suscitât des troubles, les ennemis de Chrysostôme réussirent à faire transférer le concile à Chalcedoine, faubourg de Constantinople, mais de l'autre côté du Bosphore, et dans un endroit nommé « le Chêne », de sorte que le concile est souvent appelé de ce nom.

Trente-six évêques, et plus tard quarante-quatre, la plupart égyptiens et tout dévoués à Théophile, joints aux autres ennemis de Chrysostôme, composaient le concile ou synode. Le reste des évêques convoqués, une quarantaine environ, demeurèrent à Constantinople avec Chrysostôme auquel ils étaient attachés. Une liste de vingt-neuf chefs d'accusation fut dressée contre Chrysostôme par l'archidiacre de son église, homme haineux et brutal, qui ne pouvait lui pardonner de l'avoir autrefois éloigné de son clergé pour un acte de violence commis envers un enfant qui le servait. Plusieurs de ces accusations étaient frivoles, et le plus grand nombre dénuées de fondement et évidemment calomnieuses. Parmi les plus graves étaient celles d'avoir détourné des fonds appartenant à l'église, et d'avoir outragé l'impératrice qu'on l'accusait d'avoir désignée sous le nom de Jézabel. C'était un crime de lèse-majesté, entraînant le bannissement ou la peine de mort.

Tandis qu'à Chalcedoine on tramait sa perte, les évêques restés fidèles à Chrysostôme étaient rassemblés autour de lui, parlant de la méchanceté de Théophile, et exprimant leurs craintes au sujet de leur ami. Mais Chrysostôme prenant la parole, leur dit : « Priez, mes frères, et si vous aimez le Christ, que personne de vous n'abandonne son église à cause de moi, car je puis dire avec l'apôtre : Le temps de mon immolation est proche ; j'ai combattu et achevé ma course (voir 2 Timothée 4:6-7). Je connais Satan et ses ruses ; il ne peut plus supporter la guerre que lui font mes enseignements. Que Dieu me fasse miséricorde ! Mes frères, souvenez-vous de moi dans vos prières ». Tous pleuraient en l'entendant. Quelques-uns, comme ne pouvant plus supporter cette scène, après avoir baisé l'évêque, voulaient sortir. « Restez », leur dit-il, « restez, mes frères ; asseyez-vous et cessez de pleurer, de peur de m'attendrir davantage. Je vous le répète : Christ est ma vie, et mourir m'est un gain » (Philippiens 1:21). Il disait cela, parce que le bruit courait qu'il serait mis à mort pour outrages à l'impératrice.

Quelle différence entre cette réunion d'hommes pieux, avec leur ami qui les encourageait par des paroles de l'Écriture, résigné qu'il était à ce que Dieu voudrait faire de lui, et ce synode où, comme nous allons encore le voir, la haine et la violence se déchaînaient contre un homme qui n'avait eu à cœur que le bien ! L'une de ces scènes repose de la tristesse que cause l'autre.

Le synode du Chêne avait envoyé à Chrysostôme deux délégués pour le sommer de comparaître. Ils furent introduits et donnèrent lecture de la lettre qui lui était adressée dans ce but. Elle était conçue en des termes si outrageux que les évêques ne purent contenir leur indignation. Ils écrivirent une protestation adressée à Théophile : « Cesse », disaient-ils, « de bouleverser et diviser l'Église. Ne cherche pas, comme Caïn, à attirer Abel dans les champs. C'est à nous, qui sommes plus nombreux que vous, de te juger pour les crimes que tu as commis et dont nous avons les preuves ». Chrysostôme écrivit aussi pour dire aux évêques réunis au Chêne, qu'ils devaient avant tout exclure de leur synode ses ennemis avoués, tels que Théophile, Sévérien et d'autres, que sans cela il ne se présenterait pas. Ces lettres furent portées par trois évêques et deux prêtres.

Mais ils étaient à peine sortis que, coup sur coup, arrivèrent deux nouvelles sommations à comparaître, tant les ennemis de Chrysostôme avaient soif de le tenir entre leurs mains. La première était apportée par un notaire impérial, et la seconde par deux prêtres indignes de l'église de Constantinople. Chrysostôme refusa encore en donnant les mêmes raisons, et envoya trois évêques porter sa réponse. En l'entendant, l'assemblée des évêques fut saisie de fureur, et la chambre du concile présenta l'aspect d'une caverne d'assassins plutôt que de serviteurs de Christ. Ils se jetèrent sur les envoyés de Chrysostôme, les injuriant, déchirant leurs vêtements et les frappant avec

violence. L'un d'eux fut attaché par le cou avec la chaîne que l'on avait préparée pour Chrysostôme, puis traîné hors de l'église, jeté dans une barque et abandonné à la dérive dans le courant du détroit !

Par deux fois encore, Chrysostôme fut sommé de comparaître. Sur son refus et pour forcer l'empereur d'intervenir, on dressa une liste d'accusations plus graves. Mais rien de tout cela n'ayant abouti, le concile procéda à l'audition des témoins, puis à la déposition de Chrysostôme. Quant au crime de lèse-majesté, le concile ne pouvait rien ordonner et laissait à l'empereur de prononcer de ce fait le bannissement du coupable. Arcadius ratifia la décision du concile.

Quand la sentence fut connue à Constantinople, la ville fut remplie du plus grand trouble. Le peuple se rassembla autour de la basilique et de la demeure de son évêque, afin de le protéger. On faisait dans les rues des processions, où des prières et des supplications étaient adressées à Dieu pour la vie de Chrysostôme. Tous demandaient hautement un concile général qui jugerait des faits. D'un autre côté, malgré les sollicitations des ennemis de l'évêque, l'empereur ne voulait pas user de violence pour le faire partir, car un mot ou un signe de l'évêque aurait suffi pour soulever le peuple. Mais Chrysostôme, au contraire, l'exhortait à la résignation et à la patience. « Gloire soit à Dieu pour toute chose », avait-il coutume de dire.

Cependant, le second jour après la déposition de Chrysostôme, Sévérien eut l'audace de monter en chaire dans une église et, dans son discours, de dire que c'était l'orgueil qui avait perdu Chrysostôme, et que cela seul suffisait pour justifier sa condamnation. À l'ouïe de ces paroles, l'auditoire indigné se souleva avec une telle violence que le lâche Sévérien ne s'échappa qu'à grande-peine. Chrysostôme ayant appris ce qui s'était passé, se rendit dans la basilique et fit au peuple un discours dont voici quelques paroles : « Une furieuse tempête nous assaille ; mais que craindrions-nous ? Nous sommes fondés sur le roc. Que les flots s'enflent, le navire de Jésus ne sombrera pas. Qu'ai-je à craindre, je vous prie ? La mort ? Mais Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. L'exil ? Mais la terre entière est au Seigneur. La confiscation des biens ? Mais je n'ai rien apporté dans ce monde, et je n'en emporterai rien ». Nous trouvons là, n'est-ce pas, des sentiments qui convenaient bien à un chrétien. Il en est de même des paroles qui suivent, et par lesquelles l'évêque exprime son désir de rester avec son troupeau pour le bien spirituel de celui-ci. Mais il eût été préférable qu'il s'abstînt de certaines paroles. Après avoir dit ce qui était vrai : « Savez-vous, frères bien-aimés, pourquoi l'on veut me perdre ? C'est que je ne fais point tendre devant moi de riches tapis, que je n'ai pas voulu porter des vêtements d'or et de soie, et que je ne fais point de festins pour satisfaire la gourmandise de certains gens », il ajouta : « Il reste de la postérité de Jézabel, mais la grâce combat encore avec Élie. Hérodiade danse encore en demandant la tête de Jean, et on la lui donnera, parce qu'elle danse ». Il désignait ainsi l'impératrice. C'était aller trop loin et manquer au respect dû aux puissances établies. La parole de Dieu dit : « Rendez à tous ce qui leur est dû... à qui l'honneur, l'honneur » (Romains 13:7).

Ce discours fut sans doute rapporté à Eudoxie, car, le lendemain, un comte impérial vint ordonner à Chrysostôme de quitter la ville sur-le-champ. « Un navire est prêt », lui dit-il, « et j'ai ordre de te faire enlever par des soldats, si tu résistes ». L'évêque répondit : « Me voici, conduisez-moi où vous voudrez » ; mais il savait que le peuple voudrait le défendre s'il s'apercevait qu'on l'emmenait, et qu'il y aurait une terrible effusion de sang. Aussi, accompagné d'un garde, il sortit par une porte dérobée, et se cacha jusqu'au soir dans une maison voisine. La nuit venue, lui et son gardien se mirent en route pour le port. Mais il fut reconnu par quelques personnes, et le bruit se répandit qu'on l'enlevait. Aussitôt une foule accourut pour s'opposer à son départ ; mais lui avec autorité, leur dit : « Laissez-moi partir ; je dois obéir à l'empereur, et je ne veux pas qu'une goutte de sang de mon peuple soit versée pour moi ». Il s'embarqua, et le navire le conduisit à Hiéron, à l'entrée de la mer Noire. Mais cet endroit était très rapproché de Chalcédoine où ses ennemis se trouvaient encore. Craignant une embûche de leur part pour s'emparer de sa personne, il loua une barque avant que le

jour fût levé, et se fit conduire plus loin, à la petite ville de Prénète. Dans le voisinage, se trouvait une villa dont il connaissait le maître, et il s'y réfugia.

Cependant, à Constantinople, la foule et les amis de Chrysostôme, courant aux églises et remplissant toutes les places, les portiques, et jusqu'aux portes du palais impérial, faisaient retentir l'air de leurs prières et du cri : « Qu'on rassemble un concile général ! » D'un autre côté, Théophile, fier de sa victoire, déposait les prêtres attachés à Chrysostôme et en nommait d'autres de son parti. Mais lorsqu'ils voulurent prendre possession chacun de son église, le peuple s'y opposa. Théophile, ayant voulu pénétrer dans la basilique, fut repoussé. Les grossiers Égyptiens de son escorte tirèrent leurs armes ; le peuple résista énergiquement. Le baptistère et l'église furent inondés de sang et remplis de cadavres. Les soldats arrivèrent, non pour mettre fin à la lutte, mais pour soutenir le parti de Théophile, et bientôt, non seulement la basilique, mais chaque église devint un lieu de carnage.

Tel fut le triste spectacle donné par la passion, l'ambition et la haine d'un évêque soi-disant chrétien. Quelle triste chose, et où en étaient venus les serviteurs de l'Église de Celui qui était doux et humble de cœur ! Mais il semble que Dieu n'ait pas voulu laisser sans avertissement ceux qui profanaient ainsi son nom et celui de son Fils. Dans la nuit, soudainement, un tremblement de terre ébranla la ville, et surtout le centre, les quartiers opulents, et particulièrement celui où se trouvait le palais impérial. Dans la chambre de l'impératrice, le lit, violemment soulevé fut projeté sur le pavé. Saisie de terreur, Eudoxie, pâle et les cheveux éparés, se précipita dans la chambre de l'empereur, et se jetant à genoux, le supplia de rappeler sans retard Chrysostôme pour détourner la colère du ciel. « L'homme qu'on nous a fait bannir est un juste », dit-elle, « et Dieu se charge de le venger ». Dès que l'empereur lui eut accordé sa demande, elle se hâta d'écrire à Chrysostôme, et envoya courrier sur courrier pour précipiter son retour. On eut de la peine à le trouver, mais enfin le lieu de sa retraite ayant été découvert, on le pressa de partir. Il hésitait, craignant quelque embûche, mais l'arrivée d'un officier de l'impératrice qu'il savait lui être attaché, dissipa ses craintes, et il s'embarqua.

C'était la nuit, et en approchant de Constantinople, Chrysostôme vit la mer couverte de barques portant des milliers de torches, et d'autres milliers encore qui garnissaient le rivage. C'était le peuple accouru pour souhaiter la bienvenue à son évêque. Celui-ci hésitait à entrer dans la ville avant qu'un concile général l'eût absous. L'impératrice insistait pour qu'il revînt, et enfin le peuple l'alla chercher et l'amena malgré sa résistance à la basilique. Là on l'obligea de s'asseoir sur le siège épiscopal, et la foule prosternée lui demanda sa bénédiction. Il la donna, puis du haut de la chaire, il prononça des paroles de bienveillance à l'égard de l'impératrice à qui il disait devoir son retour. La paix sembla encore une fois rétablie entre Chrysostôme et l'impératrice. L'évêque avait repris sa place, et son premier soin avait été d'épurer son clergé en remplaçant les prêtres qu'avait établis Théophile. Mais cette paix n'avait point de fondements solides. Deux mois à peine s'étaient écoulés que de nouveau la guerre avait éclaté. L'orgueil de l'impératrice Eudoxie en fit naître l'occasion.

Bien qu'Eudoxie gouvernât en réalité l'empire par l'ascendant qu'elle avait pris sur Arcadius, elle aspirait à de plus grands honneurs. Elle voulait un rang égal à celui de son mari et le titre d'Augusta. Comme telle, des statues devaient lui être dressées et présentées à l'adoration du peuple. C'était une coutume des païens que les empereurs avaient conservée en vue d'augmenter leur prestige vis-à-vis du peuple. C'était une forme d'idolâtrie que la parole de Dieu n'autorise pas, bien qu'elle commande le respect et la soumission envers les autorités établies. Un ange lui-même ne permettait pas à Jean de lui rendre hommage : « Rends hommage à Dieu », lui disait-il (Romains 13:1-7 ; Apocalypse 22:8-9). Arcadius céda à la demande d'Eudoxie, et le sénat de Constantinople le ratifia par son vote.

Eudoxie fit donc ériger, sur une grande place, en face de la basilique de Sainte Sophie, une colonne de porphyre, sur laquelle fut placée sa statue en argent. L'inauguration en fut accompagnée, selon

l'usage, de toutes sortes de réjouissances publiques, danses, représentations théâtrales, divertissements bruyants et licencieux, comme au temps du paganisme.

Chrysostôme avait toujours eu en horreur les spectacles. Il les considérait comme des inventions de Satan pour pervertir les âmes, et il avait raison. Rien n'est plus propre à détourner le cœur de Christ et des choses saintes, et à remplir les pensées et l'imagination de vanité et souvent d'impureté. Là se trouvent satisfaites la convoitise de la chair et la convoitise des yeux, contre lesquelles les jeunes gens sont mis en garde (1 Jean 2:15-17). Pour Chrysostôme, voir ces choses se produire devant la basilique ou se rassemblaient les fidèles, entendre les cris et les applaudissements du dehors venant troubler le chant des cantiques et les instructions qu'il donnait à son troupeau, c'était une chose intolérable. Il s'en plaignit au préfet de la ville qui lui répondit que c'était la coutume, mais qu'il en référerait à l'impératrice. Cependant le lendemain, il sembla à Chrysostôme que le bruit avait redoublé. Cédant à son caractère impétueux, il monta en chaire, et dans son discours s'éleva avec force contre ces jeux profanes, contre ceux qui y prenaient part, contre les autorités qui les toléraient, et même contre celle en l'honneur de qui on les donnait. Il fit même encore allusion, dit-on, à Hérodiade demandant la tête de Jean. Il montrait sans doute ainsi un grand zèle pour les choses saintes, mais, comme nous l'avons dit, il devait s'abstenir de parler contre les autorités ; ce n'était pas selon Dieu.

Ses ennemis, évêques et courtisans, saisirent cette occasion pour exciter contre lui l'impératrice. Celle-ci, irritée, demanda satisfaction à l'empereur. Mais comment faire condamner Chrysostôme ? Les évêques de la cour en suggérèrent le moyen. Chrysostôme avait souvent insisté pour qu'un concile général fût convoqué afin de l'absoudre de toutes les accusations portées contre lui au synode du Chêne. On rappela cette demande, et l'on pressa l'empereur de convoquer ce concile, où les évêques se faisaient forts d'obtenir la condamnation de Chrysostôme. C'est ainsi que leur haine poursuivait un homme dont au fond le seul crime était de chercher à faire mener une vie chrétienne à ceux qui se disaient chrétiens. Sa conduite austère condamnait leur amour du luxe, des richesses et de la faveur des grands, et ils ne le lui pardonnaient pas.

Le concile se réunit au commencement de l'année 404. Sur une centaine d'évêques présents, quarante seulement étaient favorables à Chrysostôme. Théophile d'Alexandrie avait été sollicité de venir présider le concile. Il refusa par crainte du peuple de Constantinople, à la colère duquel il n'avait échappé autrefois qu'à grand-peine. Mais il fournit par écrit l'arme perfide qui devait perdre Chrysostôme. Il rappela qu'il y avait un canon d'un concile tenu à Antioche en 344, portant que, si un évêque déposé par un concile reprenait sa charge de sa propre autorité, sans avoir été absous par un autre concile de la condamnation prononcée contre lui, il serait excommunié. Or, disaient les ennemis de Chrysostôme, il a été condamné par le concile du Chêne, il est remonté sur son siège épiscopal sans avoir été absous, de fait il est donc excommunié. À cela, les défenseurs de Chrysostôme répondirent qu'il n'était pas rentré de sa propre autorité, mais que, banni par l'empereur, il avait été rappelé par l'empereur ; que d'ailleurs le synode du Chêne ne pouvait être considéré comme un concile, puisqu'il n'était composé que de ses adversaires déclarés, les autres évêques étant restés avec lui ; et qu'enfin les canons du concile d'Antioche ne pouvaient être invoqués, puisque c'était un concile arien convoqué pour condamner Athanase, le défenseur de la vraie foi.

Les discussions se prolongeaient, et la fête de Pâques approchait. C'était une des grandes solennités religieuses, et l'empereur indécis se demandait ce qu'il aurait à faire. Chrysostôme était-il encore évêque ou non ? Pouvait-il communier avec lui ? Poussés par l'impératrice, les évêques ennemis de Chrysostôme se rendirent auprès de l'empereur et lui affirmèrent que la majorité du concile condamnait Chrysostôme, et qu'ainsi il était excommunié. Arcadius les crut et envoya un de ses officiers signifier à l'évêque qu'il eût à quitter sur-le-champ son église. Chrysostôme répondit avec calme et fermeté : « Je ne le puis. Dieu lui-même m'a confié cette Église pour prendre soin de son

troupeau ; je ne l'abandonnerai pas. L'empereur peut me faire sortir de force ; la violence sera mon excuse devant Dieu ».

L'empereur recula devant la pensée d'employer la force. Il se contenta d'ordonner à Chrysostôme de demeurer comme prisonnier dans sa maison, et de ne point paraître dans la basilique. L'évêque se soumit d'abord, mais le samedi qui précédait le jour de Pâques approchant, il fut pris de remords. C'était le jour où les catéchumènes recevaient le baptême. Plus de 3000 devaient s'y présenter, et c'était l'évêque qui, après les avoir instruits durant toute l'année, présidait la cérémonie. Chrysostôme estimait que c'était son devoir devant Dieu de se trouver là, et, quel que fût le danger auquel il s'exposait, il résolut d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, dût-il y laisser sa vie.

Le samedi matin, il se rendit donc à la basilique. Ses gardiens n'osèrent le retenir, mais avertirent l'empereur. Celui-ci, ne sachant que faire, fit appeler les évêques Antiochus et Acacius, deux des adversaires déclarés de Chrysostôme, et leur dit : « Vous voyez le fruit de vos conseils ; que faut-il faire ? ». Tous deux dirent : « Chrysostôme n'est plus évêque ; il n'a pas le droit d'administrer le baptême ; nous prenons sa condamnation sur nos têtes ». L'empereur, rassuré par ces paroles et heureux de rejeter sur d'autres la responsabilité de ce qu'il allait faire, envoya des soldats avec ordre de reconduire de force Chrysostôme dans sa maison.

C'était le soir du samedi. Une grande foule remplissait la basilique. Les catéchumènes, dépouillés de leurs vêtements de dessus, descendaient avec ordre dans les piscines où ils étaient baptisés, lorsque tout à coup un grand bruit se fait entendre : des soldats, l'épée au poing, se précipitent dans la basilique, saisissent rudement Chrysostôme qu'ils entraînent vers sa demeure. Puis les uns, la plupart païens, courent vers le chœur et y commettent toutes sortes de profanations, tandis que les autres se dirigent vers les baptistères et les font évacuer à coups d'épées. Plusieurs des prêtres et des catéchumènes furent blessés, et, comme le dit un témoin oculaire : « Les eaux de la régénération furent souillées de sang humain ».

Les catéchumènes, chassés de la basilique, se réfugièrent avec les membres du clergé, prêtres, diacres et diaconesses, dans les Thermes de Constance, le plus spacieux des bains publics de la ville. Un grand nombre de personnes les y suivirent. On consacra les eaux des bains, et la cérémonie baptismale continua. En apprenant ce fait, les évêques irrités pressèrent un magistrat supérieur de chasser ces factieux qui, disaient-ils, osaient braver l'empereur. Le magistrat leur donna un de ses officiers nommé Lucius qui commandait une troupe composée en partie de rudes paysans thraces à moitié barbares, mais il défendit d'employer la violence. L'officier s'efforça de persuader à la foule de se séparer, mais il ne fut pas écouté. Il retourna au palais prendre de nouveaux ordres, et là, l'évêque Antiochus, après s'être raillé de lui, lui promit de l'avancement s'il exécutait, disait-il, les ordres de l'empereur. En même temps, il donna de l'argent aux soldats. Lucius, accompagné d'ecclésiastiques que lui avait donnés Antiochus, retourna aux Thermes. Il n'y fit plus de discours, mais donnant à ses soldats l'exemple de la violence, il s'élança dans la piscine, frappant, et les catéchumènes, et ceux qui administraient le baptême. Les soldats imitèrent leur chef, et de nouveau, de grandes violences furent commises. La foule fut dispersée et poursuivie à coups d'épée, et durant toute la semaine qui suivit Pâques, les persécutions continuèrent contre ceux qui restaient attachés à Chrysostôme, leur évêque légitime. Les prisons furent remplies de citoyens, de prêtres et de catéchumènes, qui le reconnaissaient comme tel. On leur donna le nom de « joannites », comme s'ils avaient formé une secte en dehors de l'Église. Pour eux, ils acceptaient avec joie les mauvais traitements, et faisaient retentir du chant des psaumes les prisons, devenues, dit un contemporain, les vraies églises de Dieu.

Quelles scènes étranges ! Jusqu'où était tombée l'Église de Christ !

Malgré les efforts des évêques amis de Chrysostôme, le concile prononça sa déposition et son excommunication, et deux mois après, ses ennemis arrachèrent à l'empereur l'ordre de son

bannissement. Cette fois, ce fut sans retour. Après avoir prié avec eux, il prit congé des évêques qui lui étaient restés fidèles, et ensuite il dit adieu aux diaconesses de son église, femmes pieuses et dévouées qui lui étaient très attachées. « Je sens », leur dit-il, « que tout est fini ; ma course est achevée et vous ne verrez plus mon visage... Souvenez-vous de moi dans vos prières ». Il sortit secrètement de sa demeure pour éviter un soulèvement du peuple, se remit entre les mains des gardes, et gagna le port où il s'embarqua. Le navire l'eut bientôt emporté et déposé sur le rivage d'Asie.

Chose étrange, tandis qu'il s'éloignait ainsi de Constantinople, une tempête violente fondit sur la ville, et un incendie, allumé par on ne sait quelles mains, consuma la magnifique basilique de Sainte Sophie et la Curie ou palais du Sénat. Le feu menaça même la demeure de l'empereur.

Chrysostôme ignorait quel serait le lieu de son exil. Il l'apprit à Nicée. On l'envoyait à Cucuse, petite ville pauvre, sans ressources, perdue au fond d'une vallée sauvage du Taurus, exposée en été à des chaleurs brûlantes et aux froids les plus rigoureux en hiver, et de plus menacée souvent par les incursions de bandes de brigands. Quelque pénible que fût cette perspective pour un vieillard faible et souffrant, Chrysostôme l'accepta avec résignation. « Ne vous tourmentez pas », écrivait-il à Olympias, une de ses diaconesses, « de ce que vous n'avez pu obtenir pour moi la résidence que je désirais ; je suis résigné à celle-ci. Gloire à Dieu en toutes choses ! Je ne cesserai de le dire, quoi qu'il advienne ».

Ce fut un long et pénible voyage pour Chrysostôme, à travers un pays inculte et pauvre, sous un soleil torride, sans un ombrage ni un souffle d'air. Aussi arriva-t-il exténué à Césarée en Cappadoce. Il aurait aimé à s'y arrêter pour se reposer, mais la malveillance de l'évêque de cette ville et la haine de moines fanatiques et brutaux le forcèrent à partir.

Enfin, soixante-dix jours après avoir quitté Constantinople, il arriva à Cucuse. Là, il fut bien accueilli par l'évêque et par le gouverneur de la ville, et un riche habitant de l'endroit mit à sa disposition sa maison. Il passa environ trois ans dans cette ville. Si le reste de l'année le climat était supportable, les hivers y étaient des plus rudes, et le pauvre vieil évêque fut obligé de rester renfermé dans sa chambre, et même de ne pas quitter son lit, pour éviter le froid qui pénétrait partout. Chrysostôme cependant ne demeurait pas inactif dans son exil. Il écrivait à ses amis pour les encourager et les conseiller. Il excitait le zèle des chrétiens à extirper les restes du paganisme en Phénicie, et s'occupait à faire pénétrer le christianisme chez les Visigoths et en Perse. En même temps, il employait l'argent qu'il recevait à des œuvres de bienfaisance et à soulager les besoins de ceux qui l'entouraient.

Mais cette activité, l'influence qu'il exerçait toujours bien qu'exilé, le respect dont il était entouré, l'affluence des visiteurs qui venaient consoler sa solitude, tout cela ravivait la haine des ennemis du pieux évêque. L'impératrice Eudoxie n'était plus, il est vrai ; une maladie cruelle l'avait emportée trois mois et demi après le départ de Chrysostôme. Mais les évêques, acharnés dans leur haine contre lui, obtinrent de l'empereur qu'il fut transféré d'abord à Arabissus, lieu plus froid, plus désolé, et surtout plus isolé que Cucuse, et cela ne leur suffisant pas encore, ils parvinrent à le faire exiler si loin que sa voix ne pourrait plus se faire entendre. Ils espéraient aussi abréger ainsi sa vie. On choisit pour cela le pire endroit de l'empire, la petite ville de Pithyonte, au pied du Caucase.

Les ordres les plus rigoureux furent donnés pour le voyage qui devait se faire à pied, le plus rapidement possible, sans égards pour la faiblesse et l'état maladif du vieillard. On devait éviter les villes et les endroits où l'exilé aurait pu trouver quelque soulagement ou être l'objet de quelque intérêt. Afin d'assurer l'exécution de ces ordres barbares, on avait choisi pour chefs de l'escorte du prisonnier deux officiers que l'on savait rudes et brutaux, leur promettant de l'avancement s'ils s'acquittaient bien de leur tâche, et leur assurant cette récompense même si l'exilé mourait en route.

Le voyage commença donc. Le chemin à suivre était des plus pénibles. Sans pitié pour le vieillard, ses gardes le faisaient marcher la plupart du temps à pied, souvent sous des pluies torrentielles, ou, ce qui était un supplice bien plus douloureux, nu-tête (et Chrysostôme était chauve) sous les rayons d'un ardent soleil ; car c'était en été. Après trois mois de cette marche pénible, on n'était arrivé qu'à Comane, au tiers de la distance à parcourir. C'était une grande ville bien approvisionnée, où Chrysostôme aurait pu trouver quelque repos. Mais bien qu'il se traînât à peine, les gardes impitoyables, accomplissant les ordres reçus, le forcèrent à poursuivre sa route, et ne s'arrêtèrent qu'à cinq ou six milles de la ville, près d'une petite chapelle érigée sur la tombe du martyr Basilisque qui, au III^e siècle, avait souffert pour la foi. Là on devait passer la nuit. Chrysostôme, entièrement épuisé, fut transporté et déposé dans une salle attenante à la chapelle. On raconte que, pendant son sommeil, l'exilé songea qu'il voyait le martyr se tenant debout à son côté et lui disant : « Aie bon courage, Jean, mon frère, demain nous serons ensemble ». Le prêtre qui desservait la chapelle, avait, dit-on, vu aussi en vision le martyr qui lui disait : « Prépare une place pour notre frère Jean ».

Quoi qu'il en soit, le matin venu, l'escorte se prépara à partir. Le prêtre, voyant l'extrême faiblesse du prisonnier, essaya, mais sans succès, de les retenir quelques heures. Les officiers, au contraire, hâtèrent le départ. Ils n'avaient pas fait plus de trente stades (environ cinq kilomètres) que Chrysostôme fut atteint d'un violent accès de fièvre. Craignant qu'il ne mourût sur la route, on le ramena à la chapelle. Le vieillard sentant sa fin approcher, se fit revêtir de vêtements entièrement blancs, prit la cène des mains du prêtre, pria avec ferveur et termina sa prière par ses paroles favorites : « Gloire soit à Dieu pour toutes choses ! Amen ». Puis s'étendant sur la dalle, il s'endormit. « Son âme », dit celui qui raconte ces scènes, « avait secoué la poussière de cette vie mortelle ». Un sépulcre neuf se trouvait dans le voisinage de la chapelle ; c'est là que son corps fut déposé. Il était âgé de soixante ans, avait été évêque dix ans, mais en avait passé plus de trois en exil.

Trente ans plus tard, l'empereur Théodose II, fils d'Arcadius, afin de satisfaire au vœu du peuple, fit transporter à Constantinople les restes de Chrysostôme, et ils furent déposés dans l'église des saints apôtres où étaient les tombeaux des empereurs. Théodose et sa sœur Pulchérie implorèrent le pardon du ciel pour les maux que leurs parents avaient infligés à ce saint évêque.

Telle fut la fin de cet homme remarquable. Nous avons retracé son histoire dans le but de montrer dans quel triste état l'Église était déjà tombée, surtout dans la personne de ceux qui auraient dû être les modèles du troupeau ; pour faire voir aussi que Dieu avait cependant des serviteurs fidèles au milieu de la corruption croissante, comme cela a eu lieu de tout temps ; et enfin, pour nous rappeler que ceux qui veulent vivre selon la piété seront persécutés.

Chrysostôme jugeait sévèrement le mal moral qui régnait dans l'Église, tant chez le clergé que chez les grands et les riches. Il mettait au jour leur folie et leurs péchés, les exhortant à y renoncer. Un des traits de son caractère était son amour pour les Saintes Écritures, amour qui, sans doute, lui avait été inspiré par sa pieuse mère. Il les cite continuellement dans ses écrits et exhortait constamment son troupeau à les lire. Il n'admettait pour excuser la négligence de ce devoir, ni les affaires, ni les occupations de famille. « C'est un livre clair », disait-il, « chacun peut le comprendre, même les artisans, les esclaves et les femmes. Le lecteur attentif et sérieux en tirera profit, quand même il n'aurait personne pour le lui expliquer. Il ne servirait à rien de l'avoir seulement dans ses mains ou d'en suspendre des passages autour de son cou, il faut les posséder dans son cœur ». Dans ces jours où l'on n'avait encore que des manuscrits, peu de personnes pouvaient acheter même un Nouveau Testament en entier. Chrysostôme les exhortait à en acheter des portions selon leurs moyens.

Il prêchait l'amour de Dieu, la divinité de Christ et l'expiation par sa mort, la personnalité et l'œuvre du Saint Esprit dans l'âme, la nécessité de la sainteté, la marche par la foi et le bonheur éternel qui attend les fidèles. Mais il n'annonçait pas un évangile plein et gratuit, et sa prédication était mêlée de philosophie et d'éléments étrangers à l'Écriture. Il attribuait pour le salut une valeur très grande aux

règles et aux ordonnances de l'Église. Le baptême d'eau était pour lui le moyen de la régénération et la cène l'autel du sacrifice. Il exhortait ses auditeurs à y prendre part « comme à un mystère par lequel le mal est banni, Satan chassé, et qui ouvre la porte du ciel ». Déjà s'étaient introduites et s'introduisaient chaque jour davantage les choses qui constituent le fatal système d'erreurs du romanisme.

QUELQUES HOMMES REMARQUABLES DE L'ÉGLISE D'ORIENT

À peu près à la même époque que Chrysostôme, c'est-à-dire dans la seconde moitié du 4^e siècle et au commencement du 5^e, il y eut dans l'Église d'autres hommes qui s'efforcèrent d'être fidèles à Dieu et à la vérité chrétienne dans la mesure de leur connaissance. Ils participèrent, il est vrai, à bien des coutumes erronées introduites dans l'Église par la tradition ; mais ils combattirent avec énergie le mal moral qui s'étendait toujours plus parmi les chrétiens, surtout dans les hautes classes de la société ; ils défendirent avec courage la vérité relative à la Personne adorable du Fils de Dieu, attaquée alors par diverses hérésies ; ils furent les consolateurs des pauvres et des affligés dans ces temps calamiteux où l'empire romain était près de succomber sous les attaques des Barbares ; ils se montrèrent pleins de charité, de dévouement et de renoncement pour soulager des misères de toutes sortes. Parfois même, leur parole pleine d'autorité arrêta la fureur des chefs barbares, comme nous l'avons vu dans la vie de Chrysostôme.

Parmi les hommes remarquables de l'Église d'Orient, il faut mentionner Grégoire de Naziance, ainsi nommé d'après la ville où il naquit. De même qu'autrefois Anne l'avait fait de Samuel, Nonna, la pieuse mère de Grégoire, l'avait donné au Seigneur dès sa naissance. Elle l'éleva en conséquence dans sa connaissance et dans sa crainte. Il étudia ensuite dans diverses écoles célèbres, entre autres à Athènes, et ensuite il passa quelques années dans la solitude avec son ami et compatriote Basile qu'il avait rencontré à Athènes. Il est à remarquer que la plupart de ces hommes qui eurent une grande influence dans l'Église, commencèrent toujours leur ministère par une retraite plus ou moins longue où ils s'occupaient à l'étude des Écritures et à la prière. Jusque-là, c'était bien ; si Dieu voulait ensuite les employer, ils étaient préparés. Mais où quelques-uns faisaient fausse route, c'était en se livrant à des austérités sans fin pour chercher à dompter la chair. Ils n'atteignaient pas ainsi le but qu'ils se proposaient. Mais quant à se retirer dans la solitude pour s'occuper des choses de Dieu, nous ne pouvons entièrement les blâmer. Nous voyons Moïse passer quarante années loin de l'Égypte, gardant les troupeaux de son beau-père Jéthro, et là, préparé par Dieu dans la solitude pour l'œuvre qu'il aurait à accomplir. Paul aussi, après sa conversion, alla passer un certain temps en Arabie dans la retraite (Galates 1:17), et il nous est dit de Jean le Baptiseur, qu'il fut dans les déserts jusqu'au jour de sa manifestation à Israël (Luc 1:80).

Grégoire quitta son ami et sa solitude. Rentré dans la maison paternelle, son père, qui était évêque de Naziance, l'ordonna prêtre, malgré sa résistance. Il devint ensuite évêque dans une ville de Cappadoce, où il resta quelque temps, puis, de même que Chrysostôme plus tard, il fut tout à coup appelé à Constantinople pour y paître le petit troupeau de ceux qui étaient restés fidèles à la vérité touchant le Fils de Dieu, et qui étaient persécutés par les Ariens. Ceux-ci étaient soutenus par l'empereur Valens. La tâche de Grégoire était donc difficile. Cependant ses efforts et son zèle ramenèrent à la vraie foi plusieurs de ceux qui y avaient été opposés. Théodose étant parvenu à l'empire, soutint la cause des catholiques ou orthodoxes (on nommait ainsi ceux qui n'étaient pas Ariens), et Grégoire fut solennellement établi évêque de Constantinople. Il est triste à dire que ce ne fut pas sans l'emploi de moyens violents, mais qui n'étaient pas le fait de l'évêque. Celui-ci vit bientôt combien il était difficile de remplir fidèlement les devoirs de sa charge dans cette grande ville mondaine. Il fit des expériences analogues à celles de Chrysostôme plus tard. Les évêques égyptiens l'attaquèrent, l'empereur l'abandonna, ceux dont il dénonçait la vie mondaine devinrent ses ennemis, et, fatigué de luttes inutiles, il se démit de sa charge d'évêque. Quelques lignes de son

adieu à son clergé nous font voir quelles étaient les mœurs de ces soi-disant chrétiens de Constantinople : « J'ignorais », dit Grégoire, « que je dusse rivaliser de luxe avec les principaux officiers du palais, avec les généraux de l'empire qui ne savent comment dépenser leurs revenus. Je ne savais pas qu'il me fallût dissiper avec eux les biens qui sont la propriété des pauvres. J'ignorais que je dusse paraître dans les rues monté sur un char magnifique, traîné par des chevaux de prix, et entouré d'une troupe de flatteurs, afin que les passants, avertis au loin de mon approche, eussent le temps de s'écarter de moi, comme on le fait d'une bête sauvage. Si j'ai eu tort, excusez-moi. Rendez-moi à ma solitude, à Dieu qui me pardonnera mes manières simples et rustiques. Remplacez-moi par un homme qui saura plaire à la multitude ».

Ces paroles sont fortes, sans doute ; mais dans leur ironie, elles montrent où en étaient arrivés l'amour des richesses, le luxe, la pompe et l'ambition, chez les conducteurs de l'Église auxquels Grégoire ne voulait pas ressembler.

Il retourna dans son pays et y vécut dans la solitude, occupant son temps à la composition de nombreux ouvrages. C'est aussi lui qui disait à propos des conciles qui se tinrent en son temps, de l'an 379 à l'an 389: « Pour dire vrai, voici ma résolution. C'est d'éviter tous les conciles d'évêques, car je n'ai jamais vu qu'il sortît aucun bien d'un synode quelconque. Leur amour des disputes et leur désir du pouvoir sont si grands, que des paroles ne peuvent l'exprimer ». Triste témoignage ! Si tels étaient les conducteurs en général, que pouvaient être les troupeaux confiés à leurs soins ?

Nous avons mentionné *Basile*, l'ami de Grégoire de Naziance. Lui aussi fut un évêque qui se dévoua avec un grand zèle à l'instruction chrétienne du peuple qui lui était confié. À l'âge de 28 ans, il se retira du monde et fonda un monastère dans la province du Pont. La règle de vie et de conduite qu'il donna aux moines réunis sous son autorité fut jugée si excellente, qu'elle fut adoptée dans presque tous les monastères de l'Orient. Si nous nous étonnons d'entendre si souvent parler de moines et de monastères, c'est que, tout en partant de pensées souvent erronées, la vie monastique était pour beaucoup d'âmes, dans ces temps profondément troublés, un refuge loin d'un monde où le mal allait grandissant. Il y avait déjà, sans doute, des abus qui ne firent qu'augmenter dans le Moyen Âge ; des moines grossiers et ignorants servirent souvent d'instruments à des évêques ambitieux et turbulents pour persécuter leurs adversaires. Mais dans les derniers jours de l'empire romain, quand les hordes cruelles des Barbares portaient partout la dévastation, beaucoup de monastères furent des asiles pour la piété et le malheur. Les pauvres y étaient soulagés, les orphelins recueillis, les affligés consolés. Moines et religieuses déployaient une charité et un dévouement à toute épreuve. C'est aussi, comme nous le verrons, de certains monastères que sortirent des missionnaires intrépides et infatigables qui portèrent le christianisme — plus ou moins purement enseigné, il est vrai — aux nations barbares. Dans les couvents se conservaient aussi les connaissances que tendait à étouffer le flot de la barbarie. C'est là que fut préservé le saint trésor des Écritures. Des copies en étaient faites sans relâche, qui assurèrent leur transmission de siècle en siècle. Les moines s'établissaient souvent dans des endroits incultes ou dévastés par les invasions, les défrichaient et y appelaient des populations chassées par les barbares. Au milieu des calamités sans nom qui fondirent alors sur le monde, Dieu se servait de ces hommes et de ces femmes humbles et dévoués, pour soulager la misère des peuples. Il n'y avait pas chez la grande majorité des moines ou religieuses beaucoup de la connaissance que nous possédons, mais ils avaient compris quelque chose de l'amour chrétien, qui consiste à se sacrifier pour les autres (1 Jean 3:16), comme Christ l'a fait en donnant sa vie pour nous. Et nous aurions grand besoin de réaliser cet amour-là plus que nous ne le faisons.

Pour revenir à Basile, il fut tiré de sa retraite et appelé à être évêque de Césarée en Cappadoce. Là, comme nous l'avons dit, il consacra sa vie à instruire son troupeau par sa prédication et de nombreux écrits, et fut aussi un courageux défenseur de la divinité éternelle de Christ contre l'empereur Valens et les évêques ariens.

Nous ne citerons plus qu'un seul des évêques renommés de l'Église d'Orient. C'est *Eusèbe*, évêque de Césarée en Palestine, l'ami de l'empereur Constantin, et plus distingué par son grand savoir que par la pureté de sa foi. Il penchait vers l'arianisme, et, au concile de Nicée, avait pris, avec quelques autres évêques, une position entre les Ariens et ceux qui maintenaient la vraie foi, selon les Écritures. Mais Eusèbe est resté célèbre par son histoire de l'Église qui exigea de sa part de très grands travaux, et qui renferme beaucoup d'enseignements précieux. Elle va de la naissance de Jésus Christ jusqu'à l'an 324, et fut plus tard continuée par d'autres auteurs.

QUELQUES HOMMES REMARQUABLES DE L'ÉGLISE D'OCCIDENT

Nous laisserons, pour le moment, l'Église d'Orient toujours agitée par de nouvelles hérésies, et nous nous transporterons en Occident pour y faire connaissance avec quelques-uns des hommes qui se distinguèrent par leur foi et leur dévouement dans la charge qui leur était confiée. Comme ceux d'Orient, tous connaissaient bien les Écritures, et ils les aimaient comme étant la parole de Dieu. Mais alors, dira-t-on, comment se fait-il qu'ils aient pu accepter tant de vaines cérémonies introduites dans le culte chrétien et dont l'Écriture ne parle point ? Comment ont-ils obscurci la saine et simple doctrine du salut par tant de choses qui attribuent à l'homme une part dans cette œuvre de pure grâce ? Ils justifiaient les cérémonies par l'usage établi et par la nécessité de frapper l'esprit des simples par des moyens extérieurs ; et ils mêlaient, comme l'homme est si porté à le faire, leurs pensées et leurs raisonnements aux enseignements de la Parole, au lieu de l'interpréter simplement. En cela ils avaient tort. Mais en fait ils retenaient cette parole comme étant celle de Dieu, de même qu'ils tenaient ferme le nom du Seigneur, comme étant le Fils unique et éternel de Dieu (Apocalypse 2:13).

Nous avons vu l'histoire d'Ambroise, le fidèle et courageux évêque de Milan. Les autres, dont nous allons parler, sont Hilaire de Poitiers, en France ; Jérôme, né en Dalmatie, et Augustin, originaire de l'Afrique septentrionale. C'est de ce dernier que nous nous occuperons plus spécialement, d'abord parce que lui-même a raconté sa conversion dans un livre célèbre qu'il a appelé ses « Confessions », ensuite à cause de la grande influence que Dieu lui donna d'exercer, et du zèle avec lequel, en combattant des erreurs qui détruisaient l'Évangile, il établit de précieuses vérités scripturaires. Le grand réformateur Luther dut beaucoup à ses écrits.

Hilaire de Poitiers

Hilaire, qui devint évêque de Poitiers dans les Gaules, était né dans cette ville, de parents nobles, encore attachés au paganisme. Comme tous les jeunes gens de sa condition, il étudia les lettres dans les écoles publiques. Puis il se maria, et vécut en profitant des plaisirs du monde et en continuant à étudier. Dieu lui avait mis au cœur le désir de connaître la vérité, et il chercha dans son intelligence naturelle le moyen d'y arriver. Il voyait bien que le bonheur ne se trouve pas dans la satisfaction des passions et des convoitises, ni dans aucune jouissance des sens. Dieu lui avait fait découvrir que cela est indigne d'une âme immortelle, car il avait aussi conclu que l'homme ne finissait pas à la mort. En même temps, sa conscience lui faisait voir que l'homme doit ici-bas marcher dans la droiture et la justice (Romains 2:14-15). « Il faut », disait-il, « garder sa conscience pure de toute faute ». Dieu l'avait conduit encore plus loin. Il ne pouvait penser, comme Paul le disait aux Athéniens, que la divinité fût « semblable à de l'or, ou à de l'argent, ou à de la pierre, à une œuvre sculptée de l'art et de l'imagination de l'homme » (Actes 17:29). Il ne voyait aussi dans les astres, objets de l'adoration des hommes, que des choses créées et non le Créateur, et il avait été conduit à reconnaître l'existence d'un Dieu tout puissant et éternel, auteur de toutes choses, et qui n'est pas indifférent à ce qui concerne l'homme. Tel était le degré de connaissance auquel Dieu avait amené Hilaire. Et Dieu conduirait aux mêmes conclusions tout homme droit de cœur. En effet, l'apôtre, au 1er chapitre des Romains, dit que les hommes sont inexcusables de n'avoir pas reconnu Dieu dans ses œuvres et de

s'être livrés à l'idolâtrie, parce que « sa puissance éternelle et sa divinité se discernent par le moyen de l'intelligence, par les choses qui sont faites ». Il n'y a que l'*insensé* qui dise en son cœur : « Il n'y a point de Dieu » (Psaume 14:1).

Mais est-il suffisant d'avoir reconnu l'existence nécessaire d'un Dieu éternel et tout-puissant ? Non, assurément. Hilaire ne trouvait pas dans cette connaissance de quoi satisfaire son âme. Savoir que quelqu'un existe, n'est pas savoir ce qu'il est, et c'est ce dont nous avons besoin à l'égard de Dieu. Mais comment savoir ce qu'est Dieu ? Nous ne pouvons y arriver que si Dieu se révèle lui-même et nous le dit. Croyez-vous que toute la science des Égyptiens que possédait Moïse, eût pu lui faire connaître ce qu'est Dieu pour qu'ensuite il l'apprit aux Israélites et puis à nous ? Jamais. Mais quand Moïse est dans le désert, l'Éternel l'appelle du sein du buisson ardent, et lui révèle qu'il est le Dieu d'Abraham, et d'Isaac, et de Jacob, le Dieu Fort tout-puissant, et que son nom est l'Éternel, le Dieu immuable qui ne peut changer. Mais cela ne dit pas encore tout. Moïse demande à Dieu : « Que dirai-je aux Israélites quand ils me diront : Quel est le nom du Dieu qui t'envoie vers nous ? ». Et Dieu répond : « *Je suis celui qui suis* » (Exode 3:14) ; c'est-à-dire celui qui possède en lui-même l'existence et tout ce qui rattache à l'Être, l'infinité, l'éternité, la toute-puissance, la béatitude. C'est trop grand et trop profond pour que nous puissions le sonder, mais c'est le nom essentiel de Dieu.

Eh bien, ce qu'Hilaire n'aurait pas pu connaître par son intelligence et ses raisonnements, Dieu le lui révéla en le conduisant à lire l'Ancien Testament. Il y trouva ce témoignage que Dieu se rend à Lui-même : « Je suis celui qui suis » ; il apprit à connaître non seulement qu'il y a un Dieu créateur, mais ce qu'il est.

Cela suffit-il à l'âme ? Tous ses besoins sont-ils ainsi satisfaits ? Non, car maintenant vient la question : « Comment approcherai-je d'un Dieu saint et juste, moi pécheur ? ». Hilaire ne se contenta pas de lire l'Ancien Testament, il étudia aussi le Nouveau, et Dieu l'amena ainsi à la connaissance de Jésus Christ par qui nos péchés sont effacés, par qui nous pouvons approcher de Dieu, car il est le Médiateur entre Dieu et les hommes, et s'est donné en rançon pour tous (1 Timothée 2:5-6). Et en même temps il apprit que le Christ n'était pas une simple créature, comme les Ariens le prétendaient, mais qu'il était le Fils éternel de Dieu. Il apprit donc comme nous que Dieu est Père. C'est le nom si doux sous lequel les chrétiens le connaissent. Le Fils unique, Jésus Christ, nous l'a ainsi révélé. Hilaire dit dans l'écrit où il nous apprend comment il a été amené à Dieu : « Ô Dieu tout-puissant ! je te confesse éternel en tant que Dieu, mais aussi éternel comme Père. Je ne croirai pas que tu aies jamais été sans ta Sagesse, sans ta Vertu, sans ton Verbe ». Cela, nous le voyons, est conforme à la Parole qui nous dit que le Fils unique est dans le sein du Père (Jean 1:18).

Hilaire ayant ainsi trouvé la réponse aux besoins profonds de son âme, embrassa de tout son cœur le christianisme, et fut baptisé avec sa femme et sa fille. Quelques années après sa conversion, il fut nommé évêque de Poitiers par l'assemblée des chrétiens de cette ville.

C'était le temps où l'empereur Constance favorisait la doctrine d'Arius et ses sectateurs, et persécutait ceux qui s'y opposaient. La crainte de déplaire à l'empereur ne ferma pas la bouche à Hilaire. Il lutta avec énergie pour la vérité qu'il avait trouvée dans les saints livres et qui réjouissait son cœur, et combattit les erreurs qui la détruisaient. Il s'adressa en même temps à l'empereur pour le supplier de ne pas empêcher ceux qui ne pouvaient admettre la doctrine d'Arius de servir Dieu selon leurs convictions. Mais l'empereur, loin de l'écouter, le bannit au fond de la Phrygie, après que le courageux évêque eut été frappé d'anathème par un concile arien. Dans son exil, Hilaire écrivit plusieurs ouvrages, entre autres un traité sur la Trinité. En même temps, il déployait une grande activité pour soutenir la foi de ceux qui l'entouraient, et par ses lettres encourageait les évêques d'Occident à rester attachés à la vraie doctrine touchant le Fils de Dieu. C'était l'objet unique de ses pensées et de ses travaux. « Soyons toujours en exil », écrivait-il, « pourvu que la vérité soit prêchée ». Cela ne nous rappelle-t-il point Paul disant : Il en est qui « annoncent Christ par esprit de

parti, croyant susciter de la tribulation pour mes liens ». Mais n'importe ! « Christ est annoncé, et en cela je me réjouis ? » (Philippiens 1:15 18). Puissions-nous être attachés de cœur, comme Hilaire, au Seigneur Jésus, vrai homme, et aussi vrai Dieu, Fils unique et éternel du Père ! C'est le fondement de toutes nos espérances de salut, de paix, de vie et de gloire.

À la mort de Constance, Hilaire, après quatre ans d'exil, revint à Poitiers, et y reprit ses fonctions d'évêque, instruisant son troupeau, l'exhortant, et exerçant dans son sein la charité. Il avait introduit dans son église l'usage du chant mêlé aux prières, et avait composé à cet effet des cantiques. Hilaire s'indignait de voir les évêques soit orthodoxes, soit ariens, rechercher l'appui du pouvoir temporel pour soutenir leur cause, et disait en s'adressant à eux : « Combien grande est la misère de ce temps-ci où l'on croit que les hommes peuvent protéger Dieu, et où l'on travaille à défendre Jésus Christ par les intrigues mondaines ! Sur quelle puissance les apôtres s'appuyaient-ils pour prêcher Jésus Christ et faire passer les nations du culte des idoles au culte du vrai Dieu ? Cherchaient-ils quelque crédit auprès de l'empereur, lorsqu'ils chantaient les louanges de Dieu dans un cachot ? Était-ce par les édits des princes, que Paul, donné en spectacle au monde, dans les liens de la persécution, formait les assemblées du Christ ? Quand les apôtres se nourrissaient du travail de leurs mains, qu'ils s'assemblaient en secret dans les chambres hautes, qu'ils parcouraient les villes et les bourgades de toutes les nations, malgré les défenses des princes et des magistrats, n'était-ce pas alors que la puissance de Dieu se manifestait en dépit de la haine des hommes, et que la prédication de l'Évangile devenait d'autant plus efficace qu'elle était plus entravée ? Mais maintenant l'Église menace de l'exil et du cachot ; elle veut faire croire par force, elle que l'on croyait autrefois malgré les exils et les cachots ».

Ce sont de belles et bonnes paroles. On est heureux de les entendre au milieu de la corruption croissante de l'Église. Elles ne furent guère écoutées. De plus en plus, l'Église s'appuya sur le bras de l'homme, des grands et des puissants du siècle, pour persécuter et tuer ceux qui ne voulaient ou ne pouvaient pas se soumettre à elle, mais voulaient rester attachés à Christ seul.

Hilaire mourut en l'an 367.

Jérôme

Jérôme naquit à Stridon, dans la province de Pannonie non loin d'Aquilée (*), vers 331. Ses parents, qui étaient chrétiens, l'envoyèrent faire des études à Rome. Jérôme s'y distingua parmi ses condisciples. Son ardeur pour augmenter ses connaissances et se perfectionner dans l'art de bien dire était telle, qu'il achetait tous les livres qui pouvaient lui servir pour ce but, et qu'il passait des nuits à copier ceux qu'il ne pouvait acquérir. Mais cela ne lui donnait pas la science du salut, ni la force de résister aux tentations que présentait aux jeunes gens une grande ville comme Rome. Il fut ainsi entraîné dans des désordres qu'il regretta amèrement plus tard. Son père, pour le soustraire à ces dangers, l'envoya à Trèves, où résidait alors l'empereur. C'est là que Jérôme semble avoir été converti, car il y passa son temps à copier des ouvrages traitant de sujets religieux. Revenu à Rome, il fut baptisé et fit ainsi ouvertement profession de christianisme.

(*) Ville d'Illyrie, au nord de la mer Adriatique.

Il alla ensuite à Aquilée où, avec quelques jeunes amis, il s'enthousiasma pour la vie monastique, pensant, comme tant d'autres de ce temps, que c'était le seul moyen d'échapper aux séductions du monde et au relâchement des mœurs d'alors. Puis, désirant connaître les grands docteurs et les solitaires d'Orient, il se rendit à Antioche, emportant toujours avec lui ses livres, son précieux trésor. Là, non loin de la ville, il fit la connaissance d'un pieux vieillard, nommé Malchus, qui vivait seul dans un endroit écarté et sauvage, et s'y livrait aux pratiques de l'ascétisme. Cet homme avait été enlevé autrefois par une bande d'Arabes pillards qui l'avaient emmené au fond du désert et l'avaient fait gardien de leurs troupeaux. Désespéré par la dure servitude où il était réduit, Malchus ne désirait

que la mort pour mettre un terme à ses maux, mais une femme chrétienne, esclave comme lui, lui parla de Dieu et l'exhorta à mettre sa confiance en Lui. Malchus écouta sa voix, se soumit à la volonté de Dieu et trouva la paix. Plus tard ils parvinrent tous deux à s'échapper ; la femme entra dans un monastère, et Malchus se retira dans la solitude où Jérôme le trouva. Les entretiens que celui-ci eut avec le solitaire lui inspirèrent un désir ardent de sortir aussi complètement du monde. Laisant de côté ses livres et ses études, comme choses qui n'importaient point au salut, il partit avec deux amis pour le désert de Chalcide sur les confins de la Syrie, où se trouvaient plusieurs couvents de cénobites. Il partagea d'abord avec ardeur la vie austère des moines, leurs pratiques de dévotion et le travail manuel qu'ils s'imposaient, mais bientôt cela ne lui suffit plus. Il n'y trouvait pas la paix ni la victoire sur ses passions, faisant ainsi la même expérience que bien d'autres âmes sincères ont faites avant et après lui. Il perdit ses deux amis ; une tristesse profonde l'envahit, et il crut, pour parvenir à la sainteté qu'il recherchait, devoir recourir à de plus grandes austérités. Il se retira donc seul dans la partie la plus reculée et la plus sauvage du désert. Mais là, bien que passant ses jours à verser des larmes, il n'arrivait pas à posséder la paix. Les passions s'agitaient tumultueusement en lui, et les tentations ne cessaient de l'assaillir. Écoutons-le décrire son état. « Par terreur de l'enfer, je m'étais condamné à cette prison habitée par des serpents et des tigres, et, en imagination, je revoyais les fêtes et les délices de Rome. Ne sachant plus où trouver le secours, je me jetais aux pieds de Jésus et j'y versais des larmes. Je m'efforçais de dompter cette chair rebelle par des semaines entières d'abstinence. Je me souviens que, plus d'une fois, je passai le jour, et la nuit entière à pousser des cris et à me frapper la poitrine, jusqu'au moment où le Dieu qui commande à la tempête, ramena le calme dans mon âme... Irrité contre moi-même, je m'enfonçais dans le désert, je cherchais le lieu le plus sauvage, et je me prosternais en prière. Souvent, après avoir répandu beaucoup de larmes, après avoir longtemps tenu mes yeux levés vers le ciel, je me croyais transporté parmi les chœurs des anges et je chantais au Seigneur ». Mais ces transports ne duraient pas. Pauvre Jérôme ! Cherchant la paix dans ses sentiments, il n'y pouvait parvenir ; voulant y arriver en domptant la chair, il se retrouvait toujours plus faible et misérable. La paix est en Jésus seul ; c'est Lui qui a fait la paix par le sang de sa croix ; Il est notre paix (Colossiens 1:20 ; Éphésiens 2:14). Lui seul aussi est notre force ; par Lui seul nous sommes plus que vainqueurs (Romains 8:37). Jérôme, sans doute, apprit plus tard cette vérité si précieuse que nous avons tout en Christ. Le fragment de ses écrits que nous allons citer nous permet de le penser. Il n'est pas besoin de mettre le lecteur en garde contre une certaine imagination qu'on y trouve. Nous nous adressons maintenant au Seigneur de gloire dans le ciel, et non à Jésus enfant ; mais nous pouvons penser à ce que notre adorable Sauveur a été sur la terre, de la crèche à la croix, et c'est là ce que Jérôme avait au fond de son cœur, quand il écrivait les paroles qui suivent.

« Chaque fois », dit-il, « que je contemple Bethléhem, j'entre en conversation avec l'enfant Jésus. Je lui dis : « Ô Jésus, mon Seigneur, comme tu es tremblant, comme ta couche est dure, et toutes ces choses tu les souffres pour moi ! Comment pourrais-je te les rendre ? ». Et il me semble l'entendre me répondre : « Je ne te demande qu'une chose, c'est d'unir ta voix à celle de l'armée céleste, et de chanter comme elle : *Gloire à Dieu dans les lieux très hauts* ! Tu me verras bien plus misérable dans le jardin des Oliviers et sur la croix ». Je reprends et je dis : « Ô Jésus ! je veux te donner quelque chose ; je te ferai présent de tout mon argent ». Il me répond : « Le ciel et la terre m'appartiennent ; je n'ai pas besoin de ton argent. Donne-le aux pauvres ; ce sera comme si je l'avais reçu ». — « Je le ferai de bon cœur ; mais, ô Jésus ! je voudrais aussi te donner quelque chose qui soit pour toi, que tu ne refuses point ». Alors il me dit : « Mon cher Jérôme, puisque tu veux absolument me donner quelque chose, eh bien, donne-moi tes péchés, ta mauvaise conscience, ta condamnation ». — « Et qu'en veux-tu faire ? » — « Je les prendrai sur moi ; je porterai ton péché et t'en déchargerai ». Alors, versant un flot de larmes, je m'écrie : « Ô Jésus ! tu as touché mon cœur. Je pensais que tu demanderais de moi quelque chose de bon, et voici tu ne prends que ce qui est mauvais. Prends donc tout ce qui est à moi, donne-moi ce qui est à toi, et ainsi je serai délivré de mes péchés et assuré de la vie éternelle ».

Nous pouvons bien penser que, sachant que Jésus avait porté ses péchés, et assuré dès lors de la vie éternelle, Jérôme ne craignait plus la condamnation et l'enfer, et qu'ainsi il jouissait de la paix qu'il avait vainement cherchée en dehors de Jésus. Espérons qu'il apprit aussi que c'est en Jésus seul que se trouve la force pour que la chair soit domptée. Comme l'apôtre le dit : « Ceux qui sont du Christ *ont* crucifié la chair avec les passions et les convoitises » (Galates 5:24). Ce n'est pas *doivent* crucifier, mais *ont* crucifié la chair. C'est une chose faite. À la croix, le vieil homme a été crucifié avec Christ, « afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché » (Romains 6:6). Le chrétien ainsi affranchi du péché, peut poursuivre son chemin en liberté, vivant par l'Esprit et marchant par l'Esprit (Galates 5:25).

Jusqu'à quel point Jérôme comprit cette dernière vérité, nous l'ignorons ; mais nous savons que, sans cesser de vivre d'une manière austère, son esprit se rasséréna. Il quitta les solitudes sauvages où il errait cherchant la paix pour son âme ; il laissa les abstinences outrées par lesquelles il pensait vaincre la chair, et se remit à ses études. Il commença en particulier à apprendre l'hébreu, afin de pouvoir lire les Écritures de l'Ancien Testament dans la langue où elles furent écrites.

Après être allé encore à Antioche, et ensuite à Constantinople, Jérôme vint à Rome pour assister à un concile où furent combattues les erreurs d'Apollinaire, erreurs qui s'attaquaient à la personne du Sauveur. Jérôme fut un de ceux qui s'opposèrent énergiquement à Apollinaire, et qui soutinrent la vérité. L'évêque de Rome Damase, voyant combien il était versé dans les Écritures, actif et dévoué pour le bien, se l'attacha comme secrétaire. Il y avait alors, entre les mains des chrétiens, plusieurs versions latines du Nouveau Testament, souvent infidèles et fautives. Damase eut la pensée de faire une nouvelle traduction sur les meilleurs textes grecs et de la présenter à l'adoption de toutes les églises de langue latine. Il chargea Jérôme de ce travail, et celui-ci l'accomplit, non sans rencontrer l'opposition de ceux qui l'accusaient de mépriser la tradition et l'autorité des anciens, et de falsifier les Écritures, alors qu'il ne faisait qu'en rétablir le vrai texte.

La corruption des mœurs était grande à Rome comme à Constantinople, même parmi le clergé. De même que Chrysostôme dans cette dernière ville, Jérôme, à Rome, s'éleva avec énergie contre le mal. Il s'attira ainsi la haine des prêtres et des païens. Ces derniers étaient surtout irrités, parce que Jérôme exaltait au-dessus de tout le célibat et l'état monastique, comme remède à la dissolution morale. À cet égard, il dépassa la mesure, car il en vint à critiquer le mariage, qui est une institution divine. Accusé par tous, ayant tout le monde contre lui, sauf quelques amis fidèles, et Damase, son protecteur, étant mort, il résolut de quitter cette Rome que, de même que les Réformateurs plus tard, il disait être « la Babylone romaine, la prostituée vêtue de pourpre », de l'Apocalypse (Apocalypse 17:4-5). Il fit ses adieux au petit troupeau fidèle de la grande ville, composé surtout de pieuses dames romaines, et partit pour la Syrie avec son frère et quelques amis.

Parmi les dames romaines amies de Jérôme, s'en trouvait une de très noble famille et très riche, nommée Paula. Elle consacrait son temps et ses biens au service des pauvres. Désireuse de bien comprendre les Saintes Écritures, auxquelles elle attachait un grand prix et qu'elle lisait et méditait chaque jour, elle avait appris le grec et l'hébreu. D'autres avaient suivi son exemple. Paula et Eustochium, une de ses filles, suivirent Jérôme, dans le dessein de s'établir avec lui à Bethléhem, là où le Sauveur était né. Plusieurs jeunes filles partirent avec elles ; mais avant de se fixer au lieu qu'elles avaient choisi, elles parcoururent avec Jérôme la Palestine, la Bible à la main, visitant les différents endroits mentionnés dans l'Écriture. Jérôme consultait en même temps tous les hommes instruits qu'il rencontrait, afin de mieux comprendre les récits et le sens des saints écrits qu'il ne cessait d'étudier.

C'est sans doute une chose bien intéressante de visiter ce pays qui est la terre de l'Éternel, sur laquelle Il a toujours les yeux (Deutéronome 11:12), et où se sont passés tant d'événements d'une importance telle que s'effacent devant eux tous ceux que présente l'histoire des royaumes du

monde ; ce pays dont le sol a été foulé par les pieds du Fils de Dieu, devenu un homme. Il y a un intérêt puissant, pour un voyageur chrétien, à se dire : Voilà où le Seigneur est né, c'est là qu'Il a été élevé, là qu'Il a parlé à la Samaritaine ; voilà le lac sur les bords duquel Il a annoncé l'Évangile. Et quand on en vient à Jérusalem, que de souvenirs ! C'est la ville du grand Roi (Psaume 48:2) ; mais elle l'a rejeté, et maintenant elle est foulée aux pieds par les nations, selon la parole de Jésus (Luc 21:24). Toutefois, dans l'avenir, la gloire de l'Éternel resplendira sur elle, et l'incirconcis et l'impur n'y entreront plus (Ésaïe 60:1-3 ; 52:1). Voilà le mont des Oliviers où Jésus pleura sur la ville coupable (Luc 19:41), d'où il monta au ciel (Actes 1:9-10), et où ses pieds se poseront quand il reviendra (Zacharie 14:3-4 ; Actes 1:11). Voilà, d'un autre côté, la colline où il fut crucifié.

Ce fut avec une profonde émotion que Jérôme et ses compagnes visitèrent tous ces endroits dont parlent les pages du saint Livre. Là, les récits sacrés se présentèrent plus vivants à leur esprit. Et nous éprouvons quelque chose de ces sentiments quand nous lisons les relations des voyageurs qui ont exploré le pays d'Israël. Ils nous aident à nous représenter les scènes de l'Écriture, et à comprendre bien des passages. Mais rappelons-nous que ce n'est pas ce qui révèle Dieu et le ciel. Nombre de voyageurs, mus par la curiosité, ont visité ce que l'on nomme la Terre Sainte, les lieux saints, sans en avoir tiré aucun profit pour leurs âmes. D'ailleurs rappelons-nous aussi que maintenant nos vrais lieux saints sont dans le ciel, non sur la terre. Et ces lieux saints de la Palestine, hélas ! sont souillés par les superstitions les plus grossières et les querelles, souvent ensanglantées, des sectateurs des diverses fractions de la chrétienté qui s'y rendent de toutes parts en pèlerinage, surtout à Pâques, acte qu'ils regardent comme méritoire pour le salut. Déjà au temps de Jérôme, bien des idées superstitieuses avaient cours, et les divers endroits que l'on supposait avoir été témoins de quelque scène de la vie du Seigneur, ou même de celle des apôtres et des prophètes, étaient devenus des objets d'une vénération idolâtre. Les compagnes de Jérôme et peut-être lui-même, bien que versés dans la connaissance des Écritures, n'échappèrent point à ce courant de pensées erronées.

Jérôme, avec Paula et ses compagnes, visita aussi l'Égypte ; lui pour recueillir, encore des matériaux pour ses études et ses travaux sur l'Écriture Sainte ; les autres pour voir les couvents du désert, et pour contempler et entendre ceux que, dans leur ignorance, elles regardaient comme des saints, comme des héros de la vie solitaire et monastique, mais que nous ne pouvons considérer pour la plupart que comme des hommes qui suivaient les imaginations et les aberrations de leur esprit.

Ils revinrent ensuite à Bethléhem. Paula acheta des terrains sur lesquels elle fit construire des monastères, un pour les hommes et trois autres pour les femmes. Elle y joignit une hôtellerie gratuite pour les voyageurs de passage : « Si Marie et Joseph revenaient à Bethléhem », disait-elle, « ils trouveraient enfin où loger ». Jérôme choisit pour habitation une grotte voisine de celle où l'on supposait que le Sauveur était né. Ce fut là son cabinet de travail, et la cellule où il se livrait à la méditation et à la prière. Sa vie portait le caractère de la plus grande simplicité ; son repas, qu'il ne prenait qu'après le coucher du soleil, se composait de pain bis et d'herbes. Ses vêtements étaient d'étoffe grossière, mais propres. Outre les grands travaux qui l'occupaient, et auxquels il consacrait non seulement le jour, mais bien des heures de la nuit, il ouvrit une école gratuite de grammaire pour les enfants et les jeunes gens de Bethléhem. Quant à Paula et ses compagnes, elles s'occupaient à la lecture et à la méditation des Saintes Écritures, à la prière, aux soins à donner aux voyageurs de passage, aux pauvres et aux malades. Chaque jour, outre les portions entières du saint Livre qu'elles récitaient, chacune des habitantes des monastères devait en apprendre un nouveau verset. Ainsi la parole de Dieu était honorée dans ces retraites. Sans doute qu'il en était de même parmi les moines, indépendamment du travail manuel auquel ils étaient astreints.

Jérôme passa 34 années dans la solitude de Bethléhem. Toute retirée qu'était sa vie, il n'était pas moins occupé de ce qui se passait dans l'Église ; il y prenait un puissant intérêt et une part active, en luttant pour défendre la saine doctrine et répondre aussi aux attaques sans cesse renouvelées de ses ennemis. Malheureusement il montra trop souvent dans ses écrits une violence et une âpreté

regrettables, oubliant que la douceur doit toujours caractériser le serviteur de Dieu, même s'il est appelé à reprendre les opposants (2 Timothée 2:24-25). Au milieu de tous ces tristes débats, Dieu lui donna d'accomplir une tâche des plus utiles. Nous avons vu qu'il avait fait à Rome une traduction latine du Nouveau Testament. Il compléta son travail à Bethléhem en traduisant sur l'hébreu l'Ancien Testament. Ce fut pour lui un grand labeur. Pour accomplir son œuvre il se fit aider par de savants rabbins juifs, mais ce ne fut pas toujours sans danger pour eux. Les Juifs allaient jusqu'à vouloir lapider ceux qui se rendaient chez un chrétien, de sorte que l'un d'eux n'osait aller que de nuit chez Jérôme. D'un autre côté, celui-ci, à cause de ses relations avec les rabbins, était accusé, par des chrétiens fanatiques et par ses ennemis, de vouloir apostasier et devenir juif, ou bien on prétendait qu'il se servait de textes falsifiés par les Juifs. On vit des choses analogues aux jours de la Réformation, car l'ennemi de Dieu et de sa Parole use toujours des mêmes armes. Jérôme n'en poursuivit pas moins son grand travail, et Dieu lui donna de le terminer. Sa version de la Bible, que l'on nomme la *Vulgate*, fut d'une grande utilité dans les églises de langue latine et dans la chrétienté occidentale jusqu'au seizième siècle. Elle est encore en usage dans l'Église romaine. Jérôme rendit donc en son temps à l'Église un grand service, comme plus tard le firent les réformateurs tels que Luther et d'autres qui traduisirent les saints écrits en diverses langues. Dieu qui a donné et conservé sa précieuse Parole, a voulu qu'elle fût mise à la portée de tous et il y a pourvu dans tous les temps. Jérôme fut aidé dans son grand travail par Paula et Eustochium qui lui servaient de copistes, et avec lesquelles il relisait avec soin ce qu'elles avaient écrit. D'ailleurs il lisait chaque jour avec elles les Écritures qu'il leur expliquait. N'est-il pas beau de voir ces grandes dames romaines, renoncer à tous les raffinements, au luxe et aux jouissances que procure la richesse ainsi qu'aux honneurs dus à leur rang, pour assister un pauvre solitaire et se dévouer au service du Seigneur, aimant sa Parole et exerçant l'hospitalité ? Ne rappellent-elles pas ces femmes telles que Marie de Magdala, Jeanne, femme de Chuzas, intendante d'Hérode, et Suzanne et d'autres, qui suivaient Jésus et l'assistaient de leurs biens ? (Luc 8:2-3).

Jérôme vécut jusqu'à un âge très avancé. Dix-huit ans environ avant sa mort, il eut la douleur de perdre sa fidèle amie Paula. La fin de celle-ci fut bien frappante. Elle nous montre que, si Paula n'était pas exempte de certaines erreurs qui s'étaient introduites dans l'Église, elle avait trouvé la paix avec Dieu, n'avait aucune crainte d'aller vers Lui, mais, au contraire, s'en réjouissait. Lorsqu'elle eut compris que la mort approchait, comme un voyageur qui aperçoit le port et qui est joyeux d'y arriver, elle se mit à réciter quelques versets des Psaumes : « Éternel ! j'ai aimé l'habitation de ta maison, et le lieu de la demeure de ta gloire... Combien sont aimables tes demeures, ô Éternel des armées ! Mon âme désire, et même elle languit après les parvis de l'Éternel ; mon cœur et ma chair crient après le Dieu vivant... Un jour dans tes parvis vaut mieux que mille. J'aimerais mieux me tenir sur le seuil dans la maison de mon Dieu, que de demeurer dans les tentes de la méchanceté » (Psaume 26:8 ; 84:1-2, 10). Comme elle ne répondait pas à quelques questions qu'on lui faisait, Jérôme s'approchant, lui demanda si elle souffrait : « Non », dit-elle, « je ne souffre pas ; j'entrevois, je ressens déjà une paix immense ». Puis s'affaiblissant, elle murmurait d'une voix entrecoupée les versets qu'elle aimait, et les dernières paroles de sa vie, rapporte Jérôme, furent encore une louange au Seigneur.

Les dernières années de Jérôme furent attristées par divers événements. Ce furent des luttes pénibles avec un des amis de sa jeunesse, Rufin, qui, jaloux de lui, l'accusait d'hérésie et était soutenu par l'évêque de Jérusalem ; puis il eut une controverse pénible avec Augustin. Ensuite, l'hérétique Pélage, dont nous parlerons aussi, vint en Palestine et y fomenta des divisions. Jérôme combattit ses erreurs en s'appuyant sur l'Écriture. Mais les partisans de Pélage allèrent jusqu'à soulever les moines et les paysans ignorants contre Jérôme et ses amis, et une nuit les monastères furent attaqués, pillés et incendiés par une foule furieuse. Le sang même coula, et Jérôme fut obligé de s'enfuir. Il revint cependant bientôt après. Avant cela, une autre douleur l'avait atteint. La superbe Rome était tombée sous les coups d'Alaric, roi des Goths. Pendant trois jours elle fut livrée au pillage, au meurtre et à l'incendie qui dévora un grand nombre de ses monuments. Quantité de chrétiens et

de nobles femmes chrétiennes, amis de Jérôme, avaient vu leurs demeures saccagées, leurs biens enlevés, et avaient été exposés aux outrages des barbares soldats du vainqueur. On pouvait appliquer avec raison, et on appliqua en effet à la chute de l'orgueilleuse cité ces paroles de l'Apocalypse qui auront dans l'avenir un accomplissement plus complet : « Parce qu'elle a dit dans son cœur : Je suis assise en reine et je ne suis point veuve, et je ne verrai point de deuil ; — c'est pourquoi en un seul jour viendront ses plaies, mort, et deuil, et famine, et elle sera brûlée au feu » (Apocalypse 18:7-8). Nombre de fugitifs de Rome et d'Italie étaient venus chercher un asile en Syrie. Plusieurs apportèrent ces tristes nouvelles aux couvents de Jérusalem et de Bethléhem, où ils trouvèrent un accueil plein de sympathie.

Un dernier coup pour le vieillard fut la mort d'Eustochium, la fille de Paula. Rien ne nous est rapporté sur ses derniers moments, sinon que sa fin fut comme l'approche d'un paisible sommeil. C'est ce que la parole de Dieu nous dit des fidèles : Ils s'endorment en Jésus (1 Thessaloniens 4:13-16). Combien cela est doux ! Deux ans après, en 420, Jérôme s'endormit aussi, assisté par la jeune Paula, petite fille de son ancienne amie. Il avait beaucoup souffert et beaucoup travaillé durant sa longue vie. Outre sa traduction de la Bible, il avait écrit des commentaires sur le saint Livre et divers ouvrages destinés à en faciliter l'intelligence. Il eut aussi une correspondance étendue, qui nous fait connaître sa vie, ainsi que la société chrétienne de son temps. Nous pouvons regretter qu'il ait souscrit à plusieurs des erreurs qui s'étaient glissées dans l'Église, telles que l'honneur rendu aux martyrs et la vénération des reliques ; mais il faut nous rappeler qu'appuyé sur les Écritures, il maintint et défendit la saine doctrine quant à la Personne de Christ, et celle de la pure grâce qui sauve.

Augustin

Augustin, né en 354 et mort l'an 430, vécut à la même époque que Chrysostôme et Jérôme. Comme eux, il fut un fidèle serviteur de Dieu durant cette époque si troublée par des bouleversements politiques et des querelles religieuses. Il ne vécut pas, comme Chrysostôme, près de la cour d'un empereur, ni, comme Jérôme, dans une retraite solitaire. Après sa conversion, il mena la vie active d'un évêque occupé des soins de son troupeau et combattant avec énergie pour maintenir les saines doctrines, et en particulier, celle si importante et si précieuse de la grâce souveraine de Dieu qui sauve le pécheur. Il avait appris à connaître pour lui-même la nécessité et l'efficacité de cette grâce « qui apporte le salut », et qui « est apparue à tous les hommes » (Tite 2:11). Lui-même raconte dans un livre célèbre, nommé ses Confessions, comment, après bien des égarements, il fut amené à la connaissance de Dieu et du Seigneur Jésus, et ainsi à la possession du salut, de la vie et de la paix. C'est de ce livre que nous tirerons quelques détails sur son enfance, sa jeunesse et sa conversion.

Augustin n'était pas né, comme Chrysostôme, sous le doux climat de la Syrie, dans la partie orientale de l'empire, où le grec était la langue dominante. Il avait vu le jour dans la brûlante Afrique, à Tagaste en Numidie, pas très loin de Carthage. Dans ces contrées occidentales de l'empire, la langue latine était généralement usitée. Nous avons parlé de Cyprien, l'évêque de Carthage, et des chrétiens qui dans cette ville souffrirent de si cruelles persécutions. C'était un siècle avant l'époque où Augustin naquit ; mais maintenant le paganisme, bien qu'existant encore, avait perdu sa puissance. Le christianisme dominait partout.

Le père d'Augustin, nommé Patricius, était païen, mais embrassa plus tard la religion chrétienne. Sa mère, Monique, était une femme pieuse, témoignant de sa foi par une vie sainte, charitable et détachée du monde. Augustin trace de son caractère le tableau le plus touchant. Il nous la montre patiente, douce, fuyant la médisance, procurant la paix, et soumise à son mari, qui était d'un tempérament violent et dont elle supportait, sans se plaindre, plus d'une chose pénible. Elle accomplissait ainsi ce que l'apôtre Pierre disait aux femmes : « Femmes, soyez soumises à vos propres maris, afin que, si même il y en a qui n'obéissent pas à la parole, ils soient gagnés sans la parole, par la conduite de leurs femmes, ayant observé la pureté de votre conduite dans la crainte »

(1 Pierre 3:1-2), et elle eut la joie de voir son mari amené à Dieu. Monique, nous dit encore Augustin, « s'était faite la servante des serviteurs de Dieu », et répondait au portrait que Paul trace d'une sainte femme, à la vie exemplaire, « ayant le témoignage d'avoir marché dans les bonnes œuvres », d'avoir bien élevé ses enfants, d'avoir logé des étrangers, lavé les pieds des saints, secouru ceux qui étaient dans la tribulation, de s'être appliquée à toute bonne œuvre (1 Timothée 5:9-10). Assurément une telle mère avait à cœur le salut de son fils. Aussi priait-elle sans cesse pour lui, et dès son enfance, semblable à la mère de Timothée, elle l'instruisit des saintes vérités du christianisme. « Dès l'âge le plus tendre », dit Augustin s'adressant à Dieu, « j'avais entendu parler de la vie éternelle dont la promesse et le gage nous ont été donnés par l'abaissement de ton Fils, notre Seigneur, qui a bien voulu descendre jusqu'à nous pour nous guérir ».

Étant tombé très malade lorsqu'il était encore enfant, il avait demandé le baptême avec foi et désirait ardemment le recevoir, dit-il. Nous avons vu que dans l'Église, s'était introduite cette fausse idée que le baptême d'eau opérait la régénération de l'âme. À cause de cela on considérait les péchés commis après le baptême comme ayant une gravité très grande et compromettant le salut. C'est pourquoi on différait souvent le baptême jusqu'au moment de la mort, pensant qu'il effaçait tous les péchés. Augustin s'étant trouvé mieux tout à coup, on remit son baptême à un autre temps, malgré le vif désir qu'il avait exprimé. À cette occasion, s'adressant à Dieu, il dit : « Je croyais donc dès lors en Toi, ainsi que ma mère et tout le reste de notre famille, mon père seul excepté. Toutefois son autorité ne put jamais prévaloir en moi sur celle de ma mère, qui m'avait inspiré pour ton Christ cette foi que mon père n'avait point encore embrassée. Car elle n'épargnait aucun soin, ô mon Dieu, pour que tu fusses mon Père, au-dessus de celui à qui je devais le jour ». Augustin n'oublia jamais ces premiers enseignements de sa mère, dont les efforts pour l'amener à Dieu et les prières ne restèrent point sans effet, bien que la réponse se fît longtemps attendre. Monique est un exemple et un encouragement pour les mères afin qu'elles instruisent de bonne heure leurs enfants et ne cessent point de prier pour eux.

Augustin, qui, dans son livre, confesse les péchés dans lesquels il était tombé et les erreurs auxquelles il s'était laissé entraîner, reconnaît et juge aussi ce qu'il était dans son enfance. Il ne s'excuse pas, mais au contraire, il montre la vraie source du mal dans la corruption native du cœur, qui se manifeste dès l'âge le plus tendre. « Un petit enfant, même encore à la mamelle », dit-il, « s'irrite, se fâche, frappe même ceux qui s'opposent à ses volontés, et montre souvent de la jalousie contre un autre enfant. D'où vient cela, sinon du mal qui déjà existe dans l'enfant ? ».

Sorti de la première enfance, Augustin dut, comme les autres enfants de ce temps et ceux du nôtre, aller à l'école. Mais l'étude lui répugnait, bien qu'il ne manquât ni d'intelligence ni de mémoire ; seulement il n'en voyait pas l'utilité, et il aimait mieux le jeu. « Je péchais », écrit-il, « en n'obéissant point à mes parents et à mes maîtres, et quel que fût leur but en tout cela, il était néanmoins en mon pouvoir de faire par la suite un bon usage de ces études que l'on exigeait de moi. Si je me montrais rebelle, ce n'était point par quelque disposition qui me portât vers des choses meilleures, mais par la passion du jeu qui me dominait. Dans ce premier âge de ma vie, dit-il encore, j'avais une aversion marquée pour l'étude ; sur ce point, on n'obtenait rien de moi que par force, et mon esprit se révoltait contre cette violence ». Il était donc souvent châtié, et à ce propos, il raconte quelque chose de touchant. « J'eus, dès ce temps là, le bonheur de rencontrer quelques-uns de ceux qui invoquent ton saint nom, ô mon Dieu ! J'appris d'eux, selon les idées que je pouvais m'en former à cet âge, que tu étais grand, et que, bien qu'invisible à nos sens, tu pouvais nous exaucer et nous secourir. Je commençai donc, tout enfant que j'étais, à m'adresser à Toi comme à mon appui et à mon refuge. Bien petit encore, je te demandais avec ardeur que je ne fusse point châtié à l'école ». Cette confiance était bonne en elle-même, et plût à Dieu que nous l'ayons aussi, mais Dieu n'exauce point une prière qui a pour but d'échapper à une peine méritée. Il faut Lui demander de nous donner la force d'accomplir ce qui est juste et selon sa volonté, et cette requête il l'exaucera.

Revenant à l'aversion qu'il éprouvait pour l'étude et à son amour pour le jeu, Augustin dit : « D'où pouvaient naître ces mauvaises dispositions, sinon de ce fond de péché qui était en moi ? ». Augustin nous parle encore d'autres faits de son enfance qu'il condamne, et, sans doute, plus d'un d'entre nous aura lieu de faire un retour sur lui-même à l'égard de ce qu'il confesse. « Les contes, les récits fabuleux », dit-il, « avaient aussi pour moi un charme inexprimable. J'étais avide de les entendre, et de mes oreilles enchantées, l'attrait de ces récits passant jusqu'à mes yeux, allumait en moi un désir ardent de voir les spectacles du théâtre ». Et quand il eut achevé l'étude des premiers éléments des lettres, on mit entre ses mains, pour les apprendre et les étudier, les écrits des poètes latins. Bien loin d'en être rebuté, il se passionna pour ces récits façonnés par l'imagination humaine et où les sentiments impurs du cœur sont présentés parés de brillantes couleurs. « J'oubliais », dit-il encore, « mes propres égarements, en m'attendrissant sur des faits imaginaires. Je voyais d'un œil sec la mort que je donnais à mon âme en me remplissant de ces vaines imaginations, et en m'éloignant ainsi de Toi, ô mon Dieu, Toi, la véritable vie ! Je manquais d'amour pour Toi, lumière de mon esprit, nourriture mystérieuse de mon âme, soutien de mon cœur ! ». Sérieuse leçon, surtout pour les jeunes gens, si facilement portés à aimer aussi ces lectures attrayantes pour l'imagination, qui transportent dans un monde éloigné de Dieu, et qui causent un grand préjudice à l'âme en la repaissant de chimères et en l'empêchant de goûter et d'apprécier les seules choses vraies et salutaires, l'amour de Dieu et de Christ, les joies pures du ciel. On ne peut associer les deux choses. « Aimer le monde », dit Augustin, « c'est s'éloigner de Dieu ».

Il continue à raconter comment dans son enfance il tombait dans d'autres fautes. Ce n'est pas qu'il fût plus mauvais que d'autres enfants, plus pécheur que les enfants et les jeunes gens de nos jours. Mais il juge sa vie d'enfant et de jeune homme à la lumière de Dieu, et il y voit la vérité de cette parole de l'Éternel : « L'imagination du cœur de l'homme est mauvaise dès sa jeunesse » (Genèse 8:21). Puissent nos jeunes lecteurs se connaître ainsi, sans attendre à plus tard, et, voyant leur misère, fuir maintenant vers Celui qu'Augustin apprit à connaître bien des années après comme son Sauveur, déplorant le temps qu'il avait perdu loin de Lui. « Dans un âge si tendre », dit-il, « j'étais déjà sur le bord de cet abîme de corruption... Que pouvait-il y avoir de plus corrompu que moi ? Je mécontentais très souvent ceux qui, je le savais, avaient autorité sur moi. La passion du jeu, mon goût pour les spectacles, me portaient à tromper, par une multitude de mensonges, mes parents, mes maîtres et mon gouverneur. Il m'arrivait même de dérober beaucoup de choses au logis pour satisfaire ma gourmandise, ou afin d'attirer des enfants à venir jouer avec moi ». « Voilà donc l'innocence des enfants ! » s'écrie-t-il. « Non, il n'y a point là d'innocence. Tels les hommes sont dans leurs affaires et leurs plaisirs, dans leurs relations entre eux, tels sont déjà les enfants. Le même fond de corruption est dans les uns et les autres. Les années ne font qu'en changer les effets ».

Tout en confessant ses fautes et la corruption de son cœur, Augustin reconnaît aussi les dons qu'il avait reçus de Dieu. « J'avais l'être, la vie, le sentiment ; je veillais à ma propre conservation par un sentiment intérieur qui me faisait le gardien de l'intégrité de tous mes sens ; dans la faible étendue de mes pensées, ainsi que dans les petites choses qui les faisaient naître, je cherchais la vérité et j'y prenais plaisir ; j'évitais d'être trompé ; j'avais beaucoup de mémoire ; j'étais touché de l'amitié ; je craignais la douleur et le mépris. Je rends grâce à mon Dieu de tous ces biens qu'il Lui a plu de répandre sur moi dès les premières années de ma vie. S'il y avait alors en moi péché et dérèglement, c'est que je cherchais le plaisir, la grandeur, la vérité, non en Dieu, mais en moi-même et dans les autres créatures, et je ne trouvais que la douleur et la confusion ».

Augustin était arrivé à l'âge où il devait passer de l'étude des lettres et des premiers principes de l'éloquence à des études plus avancées en vue du barreau auquel ses parents le destinaient. Son père le fit donc revenir de Madaure pour l'envoyer à Carthage. Mais Patricius n'était pas riche, et il dut auparavant recueillir l'argent nécessaire pour le séjour d'Augustin dans cette grande ville. « On donnait à mon père de grandes louanges », dit Augustin, « de ces efforts qu'il faisait, et au-delà de ses moyens, pour que je pusse aller au loin continuer mes études. Mais ce père si prévoyant ne se

mettait guère en peine, ô mon Dieu, des progrès que je pourrais faire dans ta crainte et dans ton amour. Tous ses soins se portaient vers la culture de mon esprit, tandis que mon cœur restait comme une terre stérile pour toi, ô mon Dieu, pour qui ce cœur aurait dû rapporter des fruits ». Que de parents, hélas ! agissent comme le père d'Augustin, pensant surtout pour leurs enfants à leur avancement dans le monde !

Augustin resta donc quelque temps dans la maison paternelle. Mais là, laissé à lui-même et à un loisir absolu, associé à des compagnons légers et qui se livraient au mal, il tomba dans des péchés honteux qu'il déplore. « Je me portais au mal, non seulement par le plaisir que j'éprouvais à le faire, mais par celui que je trouvais à en être applaudi ». Il mettait son orgueil à n'être pas au-dessous des autres dans le mal. Combien d'enfants et de jeunes gens sont comme lui, qui ne rougissent pas de faire le mal, mais qui auraient honte de n'être pas aussi vicieux que leurs camarades. La pieuse mère d'Augustin l'avertissait sans doute, mais il n'y prenait point garde. « Mon Dieu », dit-il, « oserais-je dire que tu gardais le silence, lorsque j'allais m'éloignant toujours plus de Toi ? Ne me parlais-tu pas ? Ces paroles que ma mère, ta fidèle servante, fit alors entendre à mes oreilles, n'étaient-elles pas tes propres paroles ? Et cependant elles ne pénétrèrent point jusqu'au fond de mon cœur, pour y changer ma volonté... J'écoutais ses salutaires avis comme des discours de femme que j'aurais eu honte de suivre. Cependant, c'était Toi, Seigneur, qui me parlais par sa bouche, et méprisant ses discours, c'était Toi que je méprisais ». Combien cela est vrai et sérieux ! La parole de Dieu s'adresse ainsi au jeune homme : « Écoute, mon fils, l'instruction de ton père, et n'abandonne pas l'enseignement de ta mère ; car ce sera une guirlande de grâce à ta tête, et des colliers à ton cou » (Proverbes 1:8-9).

Augustin raconte comment, durant ce séjour, il commit, en compagnie d'autres enfants, un de ces larcins que, dans les campagnes on se permet parfois sans grand scrupule, et qui ne sont pas moins une infraction à la loi de Dieu et des hommes. Voici comment Augustin rapporte le fait en le condamnant : « Ta loi, Seigneur, condamne le larcin ; il est aussi condamné par une autre loi gravée dans le cœur de l'homme et que toute sa corruption ne peut en effacer. Un voleur, lui-même, ne supportera pas patiemment qu'on le vole. On sévit même contre celui que l'extrême indigence a porté à voler. Cependant j'ai pu former le dessein d'exécuter un vol, et je l'ai fait sans y être poussé par aucun besoin, mais par une sorte de mépris pour ce qui est honnête, et par la dépravation d'un cœur rempli d'iniquité ».

« Il y avait », continue-t-il, « dans le voisinage de notre vigne, un poirier chargé de poires, ni très belles, ni très bonnes à manger. Cependant moi et plusieurs autres méchants enfants, nous fîmes le complot d'aller secouer l'arbre et d'en emporter les fruits. Nous l'exécutâmes par une belle nuit, et nous revînmes chargés de ces fruits, non pour nous en régaler, car nous y goûtâmes à peine et jetâmes le reste, contents seulement d'avoir fait ce que nous ne devons pas faire. Quel fruit ai-je tiré de ce vol ? Aucun. Seul, je ne l'eusse pas commis. C'était de le commettre avec d'autres qui me le rendait agréable. Quel motif pouvions-nous avoir ? Nous cherchions à nous amuser, et il nous plaisait de penser que ceux que nous trompions ainsi, en concevraient un grand dépit. Seul, je n'eusse pas commis ce larcin, ni n'eusse même été tenté de le faire. Ô liaisons funestes des enfants, source de séductions pour leurs âmes, ardeur de nuire aux autres, qui naît de l'enivrement même de leurs jeux désordonnés ! Sans qu'il y ait aucun profit à en tirer, sans aucun motif de vengeance, il suffit que l'un dise aux autres : « *Allons et taisons cela* », pour que tous y aillent. Pas un seul alors qui n'eût honte de ne pas avoir perdu toute honte ».

Quelle vérité dans ces paroles ! On trouvera peut-être que ce larcin était de peu d'importance, une espièglerie d'enfants. Mais Augustin, arrivé à l'âge mûr et converti à Dieu, n'en juge pas ainsi. C'était pour lui, et il avait raison, une transgression de la loi de Dieu et un fruit de la corruption de son cœur, dont il s'humilie. Il n'y a pas de petites transgressions. Et combien vrai aussi ce qu'il dit de l'entraînement des uns par un seul qui a eu la pensée d'une mauvaise action ! On a honte de ne pas

le suivre ; il faut faire comme les autres, par crainte des moqueries ! Que les jeunes gens méditent ces paroles du sage : « Mon fils, si les pécheurs cherchent à te séduire, n'y acquiesce pas » (Proverbes 1:10). Résistez, en vous tournant vers Dieu pour trouver le secours.

Au souvenir de ses péchés, même de ceux de son enfance, Augustin s'adresse à Dieu, en disant : « Ô mon Dieu, je me suis égaré loin de Toi dans ma jeunesse ; j'ai erré dans les voies perdues, sans guide et sans soutien ». Ne pouvons-nous pas faire aussi cette confession ? Et si nous ne l'avons pas encore faite, allons, en confessant nos péchés, à Celui qui les a expiés et nous donnera désormais de marcher dans des sentiers de justice, pour l'amour de son nom (Psaume 23:3). Nous pourrions dire alors avec Augustin : « Je reconnais, ô mon Dieu, que tu m'as pardonné tous les péchés que j'ai commis ; et tout le mal que je n'ai point fait, c'est ta grâce qui m'en a préservé, car de quoi n'étais-je pas capable ? Que ne te dois-je pas, ô mon Dieu, de pouvoir me souvenir de tous ces désordres, sans que mon âme en ait désormais rien à craindre pour mon salut ? Que je loue donc sans cesse ton grand nom, de ce que tu m'as remis tant d'œuvres d'iniquité ». Et nous goûterons aussi le bonheur dont Augustin parle en ces termes : « C'est toi seule que mes regards cherchent maintenant, ô lumière de justice et de pureté ! Ta beauté fait les délices des cœurs droits. Tu les remplis sans jamais les rassasier. En Toi seul, ô Dieu, est le solide repos et la vie que nul trouble ne saurait agiter ».

Augustin alla à Carthage, afin de poursuivre ses études. Mais dans cette grande ville, il rencontra des tentations auxquelles il ne sut pas résister. Il croyait en satisfaisant ses passions et les désirs de son cœur, trouver le bonheur. C'était en vain. « Mon cœur », dit-il, « dévoré d'une faim intérieure (celle du bonheur), cherchait un aliment, et ce n'était pas Toi qu'il cherchait, ô Dieu, seul aliment des cœurs : il n'avait aucun désir de cette nourriture incorruptible ». Le grand roi Salomon, bien longtemps avant Augustin, ayant aussi fait l'expérience du néant de toutes les jouissances de la terre pour rendre heureux, écrivait : « J'ai dit à mon cœur : Allons ! je t'éprouverai par la joie ; jouis donc du bien-être. Et voici, cela aussi est vanité » (Ecclésiaste 2:1-2). Le Seigneur seul peut donner, avec la paix, une joie véritable. Un genre de plaisirs pour lequel Augustin était passionné, était les représentations théâtrales. Mais quel fruit portent-elles ? La convoitise des yeux y trouve son compte, et des yeux passant dans le cœur, elles émeuvent et excitent des pensées et des désirs coupables. Elles agissent sur l'imagination et détournent l'esprit des réalités sérieuses de la vie et du monde invisible. Les jeunes gens en particulier ont à fuir ces spectacles trompeurs, à ne s'y laisser jamais entraîner sous quelque forme qu'ils se présentent ; on n'y trouve pas Christ, car quel accord y a-t-il entre Christ et Bélial ?

En même temps, Augustin s'appliquait avec ardeur à ses études. Mais que recherchait-il en cela ? C'était la satisfaction de son orgueil et de sa vanité. Il avait l'ambition d'exceller dans l'exercice de la profession à laquelle il se destinait, et doué de grands talents, il tenait, dit-il, le premier rang dans les écoles de rhétorique, ce qui le remplissait d'orgueil et de présomption.

Dieu cependant veillait sur Augustin, et en lui laissant faire l'expérience de ce qu'était son cœur, il le conduisait peu à peu vers la vérité et le salut. Dieu emploie toutes sortes de moyens pour accomplir son œuvre dans les âmes. Il fit tomber entre les mains d'Augustin, alors âgé de 18 ans, un livre du grand orateur Cicéron (1^{er} siècle av. J.C.). Ce livre, l'Hortensius, contient une exhortation à l'étude de la philosophie : nos lecteurs savent que ce mot signifie « amour de la sagesse ». Les philosophes avaient la prétention d'aimer la sagesse et de la rechercher. « Ce livre », dit Augustin, « commença à changer mon cœur. Les vaines espérances du siècle ne m'inspirèrent plus que du mépris ; je me sentis embrasé d'un incroyable amour pour la beauté immortelle de la sagesse, et je fis, ô Dieu, un mouvement pour me lever et retourner vers Toi ».

Mais nous savons qu'il n'y a qu'une seule vraie sagesse — la sagesse selon Dieu, et qu'il y a quelqu'un qui est la Sagesse éternelle, la Sagesse de Dieu, c'est-à-dire le Seigneur. Aussi le monde et les philosophes comme Cicéron, qui voulaient par leur intelligence et leur raison trouver la sagesse, n'y

sont point arrivés, et Augustin ne pouvait pas non plus la trouver. Mais, à son insu, c'était Dieu qui le réveillait ainsi, et lui faisait entrevoir quelque chose qui valait infiniment plus que les plaisirs et les honneurs du monde. « Combien, dans ce moment, ô mon Dieu », dit-il, « combien mon âme brûlait de quitter les choses de la terre pour voler vers Toi ! Mais je ne démêlais que confusément ce que tu opérais en moi. En toi seul est la sagesse, et ce que les hommes appellent philosophie est souvent un moyen de séduction. Aussi ton Esprit Saint nous a-t-il donné cet avertissement salutaire : « Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie par la philosophie et par de vaines déceptions, selon l'enseignement des hommes, selon les éléments du monde, et non selon Christ » (Colossiens 2:8). De nos jours aussi, une sorte de philosophie, de sagesse humaine tend à rabaisser Christ et à éloigner les âmes de Lui.

Augustin sentait bien que quelque chose manquait à cette science qui prétendait le conduire à la sagesse. Le souvenir des pieuses instructions reçues dans son enfance de la bouche de sa mère n'était pas effacé de son esprit. Le livre de Cicéron avait bien pu éveiller en lui un ardent désir de connaître et de posséder la sagesse, mais il ne satisfaisait pas ce désir. « L'ardeur que ce livre excitait en moi était refroidi par le fait qu'aucune de ses pages ne m'offrait le nom de Jésus Christ, car, par ta miséricorde, ô Seigneur, ce nom de ton Fils, mon Sauveur, était entré dans mon cœur dès mes plus tendres années. Je l'avais, pour ainsi dire, sucé avec le lait ; il était gravé en moi en caractères ineffaçables ; aussi, quelque élégant et orné que fût un discours, quelques vérités qu'il pût contenir, si ce nom sacré ne s'y trouvait pas, je n'étais point satisfait ». Ainsi les enseignements de sa pieuse mère n'étaient point perdus. Combien cela doit encourager les parents à persévérer à élever leurs enfants sous les enseignements du Seigneur et dans la connaissance des saintes lettres.

Augustin fut ainsi conduit à lire les Saintes Écritures. Mais comme c'était son intelligence plus que son cœur qui désirait posséder la sagesse, comme ce n'était pas un besoin de conscience qui le poussait à lire la Parole divine, il n'y trouva aucun attrait. Il fut repoussé par ce qu'il y trouva de mystérieux, ainsi que par la simplicité de son style, si différent de la vaine et pompeuse éloquence des hommes. Car l'homme naturel « ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie » (1 Corinthiens 2:14). Augustin confesse que tel était son cas. « Un livre s'offre à moi », dit-il, « simple en apparence jusqu'à la bassesse, et qui s'élève ensuite à ce qu'il y a de plus sublime. Je n'étais capable ni d'en sonder la profondeur, ni de plier mon esprit à cette simplicité de paroles, si nouvelle pour lui... Mon orgueil dédaignait cette simplicité, et mes yeux étaient trop faibles pour pénétrer ce qui y était caché. Ce sont cependant ces choses cachées que cette divine Parole découvre aux humbles et aux petits ; mais je ne voulais être ni humble, ni petit ; je prenais mon orgueil pour de la véritable grandeur ».

Qu'arriva-t-il au pauvre Augustin qui désirait la sagesse, et qui en méprisait la seule et véritable source ? Dieu permit, pour abattre son orgueil, qu'il se laissât séduire et entraîner par la secte extravagante des Manichéens. Manès, son fondateur, se donnait pour être le Saint Esprit promis par le Seigneur. Il enseignait qu'il y a deux principes éternels en guerre l'un avec l'autre ; l'un, la lumière, est le bon principe, l'autre, le mauvais, est les ténèbres. Pour les Manichéens, Jésus n'a été un homme qu'en apparence, et n'a été crucifié qu'en apparence. Ils se divisaient en deux classes, dont la plus élevée était celle des *parfaits*. Ceux-ci proscrivaient le mariage et l'usage des viandes. La seconde classe était celle des *auditeurs*. Ils croyaient à la transmigraton des âmes. Celles des auditeurs passaient dans le corps des parfaits ; celles des autres hommes dans des bêtes ou même des plantes. Ils enseignaient beaucoup d'autres aberrations, et l'on est étonné de voir qu'un homme intelligent comme Augustin se soit laissé entraîner dans de semblables folies. Mais ces hommes, comme tous les hérétiques, étaient habiles pour insinuer peu à peu leurs erreurs qu'ils mêlaient aux doctrines chrétiennes. Et c'est ce qui attira Augustin vers eux. « Pour surprendre les âmes », dit-il, « ils se servent des noms de Dieu, du Seigneur Jésus Christ, et de celui de l'Esprit Saint, le Consolateur de l'âme. Ils avaient sans cesse ces noms à la bouche, mais ce n'était pour eux qu'un vain son ; leur cœur était vide de toute vérité, bien qu'ils ne cessassent de répéter ce mot : Vérité ! Vérité ! »

Augustin, séduit par ces sectaires, était dans l'ignorance de Dieu, qu'il considérait comme un être matériel, tandis que le Seigneur, ainsi que toute l'Écriture, nous enseigne que Dieu est Esprit (Jean 4:24). Il ignorait aussi ce qu'est le péché, le croyant attaché à notre corps. « J'étais persuadé », dit-il, « que ce n'était pas nous qui péchions, mais je ne sais quelle nature étrangère en nous. Mon orgueil se complaisait dans cette pensée qu'il n'y avait rien en moi qui pût être coupable, et lorsque j'avais commis quelque faute, au lieu de reconnaître que moi, j'avais péché contre Toi, ô Dieu, pour implorer ton pardon, j'étais satisfait de pouvoir m'excuser du mal que j'avais fait, en en accusant ce je ne sais quoi qui n'était pas moi. J'étais ainsi un pécheur d'autant plus incurable que je me croyais sans péché ». Quelle fatale erreur ! Il faut y prendre garde, car, de nos jours aussi, il se trouve des gens qui pensent s'excuser du mal qu'ils ont commis en disant que ce n'est pas eux, mais la chair qui a agi. Ce que la parole de Dieu appelle la chair est notre mauvaise nature, et c'est bien nous qui péchons et sommes coupables, quand nous cédon aux convoitises de la chair. Mais la grâce du Seigneur Jésus nous délivre de la puissance du péché et des convoitises mauvaises ; par Lui, nous remportons la victoire sur les tentations de la chair.

Avec de semblables idées, il n'est pas étonnant qu'Augustin continuât à mener une vie coupable et toute mondaine, n'employant ses talents et sa vive intelligence que pour occuper une position éminente au milieu des hommes. Sa mère s'affligeait beaucoup de le voir s'égarer toujours plus loin de la vérité. Elle ne cessait de prier pour lui avec larmes. Un songe qu'elle eut, et dont la signification était qu'un jour son fils serait dans la même position qu'elle, c'est-à-dire un vrai chrétien, lui fut en grande consolation. Et comme elle pressait un jour un pieux évêque de chercher à ramener son fils à la vérité, il lui répondit : « Allez, continuez de prier pour lui ; le fils de tant de larmes ne saurait périr ».

En effet, peu à peu les yeux d'Augustin s'ouvrirent. Mais ce ne fut qu'après neuf longues années qu'il arriva à la connaissance de la vérité qui sauve. Toujours préoccupé de la recherche de la gloire du monde et des applaudissements des hommes, toujours livré à des passions coupables, il était tourmenté dans sa conscience, il n'avait point de repos dans son âme et cherchait l'expiation de ses péchés dans les folles pratiques superstitieuses des Manichéens. Il n'y a point de paix loin du Seigneur. « Les méchants sont comme la mer agitée, qui ne peut se tenir tranquille. Il n'y a pas de paix, dit mon Dieu, pour les méchants ». Mais la parole de Dieu dit aussi : « Paix, paix à celui qui est loin, et à celui qui est près ! dit l'Éternel ; et je le guérirai » (Ésaïe 57:18-21). C'est l'heureuse expérience que fit Augustin.

Dieu lui fit la grâce de voir les erreurs et les absurdités des Manichéens. Ce qui y contribua surtout fut la visite à Carthage d'un de leurs évêques, nommé Fauste, grandement renommé pour son éloquence, et, disait-on, par sa science. Il présentait l'erreur d'une manière séduisante, et était ainsi, dit Augustin, « un véritable piège du démon auquel plusieurs se laissaient prendre, entraînés qu'ils étaient par la beauté et la douceur de ses discours ». Il en est encore ainsi de nos jours, et nous devons écouter et suivre l'avertissement de l'apôtre, disant qu'il faut se garder d'être « emportés çà et là par tout vent de doctrine dans la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égarer » (Éphésiens 4:14). Augustin avait espéré qu'un homme aussi savant saurait dissiper les doutes qu'il avait conçus touchant la doctrine des Manichéens, mais il s'aperçut bientôt que les belles paroles de Fauste cachaient une réelle ignorance, et qu'il était incapable de résoudre les difficultés qui lui étaient présentées. Lui-même d'ailleurs le reconnaissait. « Aussi », dit Augustin, « la grande ardeur que j'avais pour cette doctrine, fut bien refroidie », et il ajoute : « Toi, ô Seigneur, tu ne m'abandonnais pas, et ta main me conduisait par des voies cachées et admirables ».

Vers cette époque, Augustin résolut d'aller enseigner à Rome, où il pensait trouver plus d'avantages sous le rapport de la fortune et de la considération. Il était mû par des motifs purement humains, mais, dit-il, « c'était Toi, ô mon Dieu, mon espérance et mon partage, qui, pour le salut de mon âme, me conduisais à changer de contrée ». Sa mère, qui désirait le garder près d'elle, s'opposait à ce

départ, mais il s'embarqua malgré elle et partit pour Rome. Augustin confesse la faute qu'il avait ainsi commise, mais Dieu, qui se sert même de nos manquements pour accomplir ses desseins de grâce, l'amenait là pour exaucer le plus ardent des désirs de sa mère. Désolée de le voir partir, « elle ignorait quelles joies Dieu lui préparait par cette absence ».

À peine arrivé à Rome, Augustin tomba dangereusement malade. « J'étais », dit-il, « sur le point de descendre au sépulcre, chargé de tous les péchés que j'avais commis contre Toi, ô Dieu ! Ces péchés pesaient sur moi, sans qu'aucun m'eût été remis à cause des mérites de Jésus Christ. Comment sa mort, que je considérais comme imaginaire, aurait-elle pu me racheter ? Ma fièvre redoublait ; j'étais sur le point de mourir, et de mourir pour l'éternité, car où serais-je allé, sinon dans les flammes de l'enfer ? ». Quelle terrible situation ! Mourir sans Christ, c'est l'éternelle perte. Mais, dit encore Augustin, sa mère avait prié pour lui, et Dieu lui rendit la santé, « afin », ajoute-t-il, « que je pusse un jour recevoir de Toi celle de l'âme infiniment plus excellente ».

Il avait encore conservé quelques relations avec les Manichéens, lorsqu'il fut appelé à Milan pour y professer son art. Arrivé dans cette ville, il se présenta à l'évêque Ambroise. « C'était Toi-même, Seigneur », dit Augustin, « qui me menais vers lui d'une manière invisible, afin que, m'ouvrant les yeux, il me conduisît à Toi ». Ambroise le reçut avec une bonté toute paternelle qui lui gagna le cœur. Augustin devint un des auditeurs assidus de l'évêque. D'abord il venait l'entendre pour voir si son éloquence répondait à sa réputation, mais bientôt, sous l'enseignement d'Ambroise, les vérités du christianisme pénétrèrent dans son esprit. Il abandonna les Manichéens et prit la résolution de devenir catéchumène dans l'Église chrétienne. Il n'était pas encore converti, mais Dieu, en lui faisant quitter l'erreur, avait commencé son œuvre en lui.

Sa mère vint le rejoindre à Milan. D'une part, elle était heureuse de voir son fils détaché des erreurs mortelles des Manichéens, mais, d'une autre, sa joie était affaiblie en le voyant encore hésitant et plein de doutes. « Elle n'avait cessé de me pleurer comme si j'eusse été mort », dit-il, « mais c'était un mort que Tu devais ressusciter, Seigneur, quand Tu dirais comme au fils de la veuve : Jeune homme, je te le dis, lève-toi, et que Tu le rendrais à la mère qui l'avait perdu ».

En effet, Dieu agissait dans son âme par le moyen des enseignements d'Ambroise. Il saisissait de plus en plus la pureté et la beauté de la doctrine chrétienne. Mais il aurait voulu tout comprendre avant de croire, tandis qu'il nous faut croire d'abord ce que Dieu dit dans sa Parole, et cela parce qu'il le dit, et ensuite nous comprenons. Dieu le conduisit enfin à reconnaître l'autorité entière des Écritures. « J'avais reconnu », dit-il, « que, de nous-mêmes, nous étions trop faibles pour trouver la vérité par le seul secours de notre intelligence et sans l'autorité des Livres divins ». Et dès lors, ce qu'il ne comprenait pas, il l'attribua à la profondeur de la pensée divine, qui dépasse infiniment la portée de notre esprit.

Mais, tout en avançant pas à pas vers la vérité, il y avait un obstacle qui l'empêchait de la saisir. Il restait encore attaché au monde et aux choses du monde, recherchant les richesses et les honneurs, « asservi ainsi à diverses convoitises », et, par conséquent, ayant le cœur partagé, il n'était pas heureux. Tantôt il voulait s'occuper sans réserve de la grande affaire du salut, et se disait : « Pourquoi tarder davantage à abandonner les espérances du siècle pour ne plus chercher que Dieu et la vie bienheureuse ? ». Tantôt il reprenait : « Attends encore un peu, ô mon âme ; le monde a aussi ses douceurs et ses charmes ». Et il pensait pouvoir allier le monde et le service de Dieu. Son âme ainsi ballottée et incertaine ne trouvait point la paix. Le Seigneur a dit : « Nul ne peut servir deux maîtres ».

D'un autre côté, s'il cherchait la voie pour arriver à une vraie connaissance et à la jouissance de Dieu, il ne pouvait pas la trouver, parce que, dit-il, il ne connaissait pas Jésus Christ, « Médiateur entre Dieu et les hommes, Homme et Dieu lui-même, élevé au-dessus de toutes choses et béni éternellement ».

Lui qui est « le chemin, et la vérité, et la vie », et sans lequel nul ne vient au Père. Comme hélas ! bien des soi-disant chrétiens de nos jours, Augustin ne considérait Jésus que comme un homme d'une sagesse admirable, auquel aucun autre homme ne pouvait être égalé, à qui Dieu avait donné cette grande autorité dont il jouit dans le monde, pour nous conduire par son exemple du mépris des choses temporelles à la possession de la bienheureuse immortalité. « Je ne comprenais nullement », dit-il, « ce que veulent dire ces paroles : « La Parole est devenue chair ».

Cependant, comme il s'attachait toujours plus à lire les Écritures, la lumière se faisait dans son âme, mais, en même temps, n'ayant pas rompu avec le péché, il était profondément troublé. Dans sa perplexité, il alla trouver un pieux vieillard qui lui raconta la conversion d'un célèbre professeur d'éloquence, nommé Victorin. Celui-ci était resté païen jusqu'à sa vieillesse, mais ayant lu les Saintes Écritures, il fut amené à Christ qu'il n'eut pas honte de confesser aussitôt publiquement. Augustin se sentit enflammé d'un ardent désir d'imiter Victorin. Mais enlacé par les liens du péché, bien qu'il eût une volonté nouvelle de servir Dieu en abandonnant tout, il se sentait retenu comme un captif et faisait l'expérience de ce que l'apôtre dit, au chapitre 7 des Romains : « Je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur ; mais je vois dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon entendement et qui me rend captif de la loi du péché qui existe dans mes membres ». Et Augustin s'écriait : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? »

Comme il était dans ces dispositions, un homme noble, nommé Pontitien, vint un jour le trouver. Augustin était avec son intime et fidèle ami Alype. Voici comment il raconte le début de cette entrevue qui eut pour lui un résultat si remarquable. « Nous prîmes des sièges pour converser plus à notre aise. Pontitien ayant aperçu un livre posé sur la table, le prit, l'ouvrit, et fut étonné de voir que c'étaient les épîtres de saint Paul. Il avait cru mettre la main sur un des livres qui se rapportaient à ma profession. Me regardant avec un sourire approbateur, il me témoigna combien il était agréablement surpris de trouver devant moi un tel livre, et ce seul livre ; car il était chrétien, et de ceux qui te servent fidèlement, ô Seigneur ! » Sur ce qu'Augustin lui dit que c'était le principal objet de ses méditations, il commença à raconter la vie d'Antoine et la conversion de deux officiers de l'empereur qui renoncèrent à tout pour servir le Seigneur. Ce récit fit sur Augustin une profonde impression. À mesure que Pontitien parlait, il voyait se dresser devant lui sa longue vie de péché. « Tu me forçais, ô Dieu ! à me retourner pour me contempler », dit-il, « malgré moi tu m'exposais moi-même devant mes propres yeux, afin que je visse à quel point j'étais infâme, hideux, difforme, de quelle fange et de quelles horribles plaies j'étais couvert (lire Ésaïe 1:6 ; Psaume 38:1-8). Je le voyais, et j'en avais horreur (Job 42:6). Tu ne cessais point de reporter mon image devant ma vue, afin que, voyant mon iniquité, je pusse la reconnaître et la haïr... J'admirais ces chrétiens qui étaient venus à Toi pour obtenir la guérison, et la comparaison que j'en faisais avec moi-même, me rendait haïssable à mes yeux. Je considérais avec douleur que tant d'années s'étaient écoulées, durant lesquelles j'avais différé de quitter les plaisirs du péché et les biens terrestres, pour ne penser qu'à acquérir le bien le plus précieux, dont la possession est préférable à tous les trésors, à toutes les couronnes, à toutes les voluptés de la terre ». Ce bien infiniment supérieur à tout ce dont Augustin parle, c'est la connaissance et la jouissance du salut qui se trouve en Jésus, et en vertu duquel nous approchons de Dieu et sommes heureux près de Lui. Nous voyons la profonde conviction de péché qui s'était emparée d'Augustin et combien amèrement il se repentait d'avoir si longtemps différé de saisir ce qui donne le seul et vrai bonheur. Ces regrets, toute personne qui a tardé de venir à Christ, les éprouve.

Pontitien étant parti, un violent combat se livra dans le cœur d'Augustin. D'une part, le monde et le péché voulaient le retenir ; d'un autre côté, la nouvelle nature en lui les détestait et l'attirait vers le bien et la soumission à Dieu. Dans l'agitation de ses pensées et le trouble de son âme, il se rendit dans un jardin attenant à la maison qu'il habitait. Là, s'étant jeté à terre sous un figuier, il versa d'abondantes larmes. Il pria avec instance, disant : « Mon âme est fort troublée,... Et toi, Éternel !

jusques à quand ? Jusques à quand, ô Éternel ! Seras-tu en colère à toujours ? Ne te souviens pas contre nous des iniquités anciennes » (Psaume 6:3 ; 79:5-8).

Il priait ainsi dans l'affliction de son cœur, lorsque, d'une maison voisine, il entendit comme une voix d'enfant disant à plusieurs reprises : « Prends et lis, prends et lis ». Il se releva et regardant ces paroles comme un commandement divin d'ouvrir les Écritures et d'y lire le passage qui s'offrirait à ses yeux, il retourna au lieu où était resté son ami. Ouvrant le livre des épîtres de saint Paul, il tomba sur ce passage : « Conduisons-nous honnêtement, comme de jour ; non point en orgies ni en ivrogneries ; non point en impudicités ni en débauches ; non point en querelles ni en envie. Mais revêtez le Seigneur Jésus Christ, et ne prenez pas soin de la chair pour satisfaire à ses convoitises » (Romains 13:13-14).

« À peine avais-je achevé de lire ces paroles », dit Augustin, « qu'il se répandit dans mon cœur comme une lumière qui lui donna la paix ; à l'instant même se dissipèrent les ténèbres dont les doutes le tenaient enveloppé ». Il avait saisi Christ comme le Libérateur de son âme, Celui qui affranchit de la loi du péché et de la mort (Romains 8:2).

Telle fut la conversion d'Augustin. Il alla dire la bonne nouvelle à sa mère, dont le cœur fut rempli de joie. Le fils perdu était retrouvé, celui qui était mort était revenu à la vie. Telle est la grâce divine.

Après sa conversion, Augustin renonça à la position qu'il occupait, et aux avantages qu'il pouvait en espérer. Cette position l'aurait retenu dans le monde, et il comprenait qu'il devait se séparer de celui-ci afin d'être tout entier pour Dieu. Il se retira à la campagne avec quelques amis, et reçut le baptême en même temps que son fils Adéodat et son ami Alype. Il résolut ensuite avec ses amis et sa mère de retourner en Afrique, mais arrivés à Ostie, le port de Rome, Monique mourut. Peu de jours avant sa mort, après un entretien qu'elle et Augustin avaient eu touchant la vie éternelle et bienheureuse qui est le partage des saints, elle dit : « Pour ce qui me regarde, mon fils, il n'y a plus rien dans cette vie qui soit capable de me plaire. Qu'y ferais-je désormais ? Il n'y avait qu'une chose qui me fit désirer d'y rester un peu ; c'était de te voir chrétien avant d'en sortir. Dieu m'a accordé ce que je désirais, que fais-je donc ici davantage ? »

Elle avait ordonné qu'on l'enterrât à Ostie où elle mourait. Autrefois elle avait exprimé le désir d'être enterrée auprès de son mari en Afrique, où elle avait choisi et préparé sa propre tombe ; mais Dieu, avait détaché son cœur de tout ce qui était terrestre, de sorte que des amis lui ayant demandé si elle n'éprouvait pas une sorte de peine à la pensée d'être enterrée dans un pays si éloigné du sien, elle répondit : « On n'est jamais loin de Dieu, et je n'ai pas sujet de craindre qu'à la fin des siècles il ait quelque peine à reconnaître où je serai pour me ressusciter ». Ainsi, dit Augustin, fut séparée de son corps cette âme sainte et pieuse, dans la cinquante-sixième année de son âge. La douleur d'Augustin fut vive, mais il trouva auprès de Dieu la vraie consolation.

Augustin avait appris à connaître cette grâce souveraine de Dieu qui l'avait suivi à travers tous ses égarements et l'avait enfin amené au port du salut. Il avait appris par une longue et douloureuse expérience ce qu'est l'homme, quelles convoitises recèle son cœur, et de quels péchés sa vie est remplie, aussi longtemps qu'il ne connaît pas Dieu. Il avait appris sa totale impuissance pour rompre avec le péché, et avait expérimenté que rien dans le monde ne peut rendre heureux et remplir le vide du cœur. Il savait maintenant que c'est Christ seul qui sauve et affranchit du joug du péché, et que c'est en Dieu seul, par Christ, que l'on goûte le vrai bonheur. Pénétré de cette vérité, il s'écriait en s'adressant à Dieu : « Combien j'ai tardé à t'aimer, ô beauté si ancienne et toujours nouvelle, combien j'ai tardé à t'aimer ! Tu m'as appelé, et mes oreilles se sont ouvertes à ta voix ; tu as lancé les rayons de ta lumière, et mes yeux aveuglés sont devenus clairvoyants. Et maintenant, je ne soupire qu'après toi ».

Citons encore quelques paroles qui nous feront voir sur quel fondement reposaient la foi et l'espérance d'Augustin : « Jusqu'à quel point tu nous as aimés, Père infiniment bon, qui n'as pas épargné ton Fils unique, mais qui l'as livré à la mort pour nous, pécheurs que nous sommes ! À quel point tu nous as aimés, puisque Celui qui ne regardait pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, s'est anéanti et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ; Lui qui était maître de donner sa vie et de la reprendre ; Lui qui, pour nous, s'est offert à Toi comme victime, et qui a été vainqueur, qui s'est donné en sacrifice, et qui est Sacrificateur ; Lui qui, d'esclaves que nous étions, nous a faits tes enfants ! C'est donc justement que j'ai en Lui cette ferme espérance, et que tu guéris toutes les langueurs de mon âme par Celui qui est assis à Ta droite, et qui sans cesse y intercède pour nous... J'étais épouvanté à la vue de mes péchés et accablé sous le poids de mes misères, mais tu m'as rassuré par cette parole : « Christ... est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui pour eux est mort et a été ressuscité » (2 Corinthiens 5:15).

Après la mort de Monique, Augustin retourna en Afrique. Là, ayant vendu ses biens au profit des pauvres, il demeura quelque temps près de Tagaste avec quelques amis, vivant dans la solitude et s'adonnant à la prière, au jeûne et à la méditation. Environ quatre ans après sa conversion — il avait alors trente-sept ans — il fut consacré prêtre malgré sa résistance, et quatre ans plus tard, il succéda à Valère, évêque de la ville d'Hippone. Il continua à mener une vie austère avec de jeunes chrétiens qu'il préparait au ministère, écrivant pour l'enseignement et la défense de la foi, prêchant sans se lasser et selon les besoins du moment. Il fut ainsi l'instrument de nombreuses conversions. Il vécut jusqu'à l'âge de 76 ans. Peu de temps avant sa mort, les Vandales, nation barbare, envahirent le nord de l'Afrique et assiégèrent Hippone, mais Augustin termina sa carrière terrestre avant la prise de la ville.

Augustin écrivit un très grand nombre d'ouvrages, dont les deux principaux sont les « Confessions » qui racontent sa conversion et dont nous avons cité quelques portions, et « la Cité de Dieu », grand ouvrage en faveur du christianisme contre le paganisme, et où il montre l'Église de Dieu survivant au déclin et à la chute de l'empire romain. « Il y a deux cités », dit-il, « celle de Dieu et celle des hommes, du ciel et de la terre. L'une renferme ceux qui vivent selon la chair ; l'autre, ceux qui vivent selon l'Esprit. Deux amours constituent les deux cités : l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu distingue la cité terrestre ; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi-même caractérise la cité céleste. Caïn, citoyen de la cité terrestre, bâtit une ville ; Abel n'en bâtit point : il était citoyen de la cité du ciel, et étranger ici-bas... Il est venu des lettres de cette cité sainte dont nous sommes, pour le moment, exilés : ces lettres sont les Écritures. Le roi de la cité céleste est descendu en personne sur la terre, pour être notre chemin et notre guide. Le souverain bien est la vie éternelle ; il n'est pas de ce monde ; le souverain mal est la mort éternelle, ou la séparation d'avec Dieu. La possession des félicités temporelles n'est qu'un faux bonheur : le juste vit de la foi. Quand les deux cités seront parvenues à leur fin, il y aura pour les pécheurs un supplice éternel, pour les justes un bonheur sans terme. Dans la cité divine, on, jouira de ce sabbat, de ce long jour qui n'a point de soir, où nous nous reposerons en Dieu ». Voilà, en abrégé, ce qu'Augustin enseigne dans ce livre remarquable. C'était au temps de la prise de Rome par les Barbares, et du bouleversement de l'empire par ceux-ci. En ce temps de détresse, Augustin tourne les yeux de ses contemporains vers les choses célestes et immuables. Ne reconnaissons-nous pas, dans ces deux cités, ce que nous trouvons dans l'Apocalypse touchant « ceux qui habitent sur la terre », et « ceux qui ont leur demeure dans le ciel » ? touchant la Babylone que détruit le jugement divin, et la sainte cité, la Jérusalem céleste ? (Apocalypse 13:8, 6 ; 18 ; 21). Et ne devons-nous pas nous demander : « À laquelle des deux cités est-ce que j'appartiens ? Celle de Dieu ou celle de la terre ? Ma bourgeoisie est-elle dans les cieus, ou bien suis-je de ceux qui ont leurs affections aux choses de la terre ? » (Philippiens 3:19-20).

Augustin, par sa parole et ses écrits, défendit la vraie foi contre les Ariens, les Manichéens, et sur tout contre les Pélagiens. Ce nom fut donné à ceux qui suivaient les enseignements d'un certain moine breton, nommé Pélagé. Pélagé, avec son ami et disciple Célestius, niait l'état de chute et de

ruine de l'homme. Il disait que le péché d'Adam n'avait eu de suites que pour lui-même, mais que ses descendants n'y participent pas. Les enfants, d'après lui, naissent dans le même état qu'Adam avant qu'il eût péché. Il enseignait donc qu'il y a en l'homme des germes de bien qu'il peut développer par les forces qui sont en lui, et ainsi arriver à la sainteté. En conséquence, il donnait aux œuvres une importance qui diminuait ou même annulait la grâce de Dieu. Elle n'était plus qu'une aide que Dieu accordait à celui qui se décidait pour le bien. L'homme, selon les Pélagiens, a la capacité de choisir de sa propre volonté entre le mal et le bien, et d'accomplir celui-ci de manière à être accepté de Dieu. Il y a bien en lui une propension vers le péché, mais cela en soi n'est pas un mal, à moins que le péché ne soit pratiqué. Si l'homme obéit, il est aidé par la grâce divine pour obéir plus parfaitement. Et s'il vient à tomber, ses péchés lui sont pardonnés par l'œuvre de Christ.

Il est aisé de voir combien cela est contraire aux enseignements de la sainte Parole. Lisons ce qu'elle nous dit dès le commencement : « Adam... engendra un fils à sa ressemblance, selon son image » (Genèse 5:3). Adam était pécheur, Seth, son fils, et les descendants de Seth, ne pouvaient être autres. Ensuite l'Éternel « vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre, et que toute l'imagination des pensées de son cœur n'était que méchanceté en tout temps », mauvaise dès sa jeunesse (Genèse 6:5 ; 8:21). Et David dit : « J'ai été enfanté dans l'iniquité » (Psaume 51:5). Comment donc prétendre que les enfants naissent dans l'innocence ? Ensuite, l'apôtre Paul nous dit : « Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair (dans mon être pécheur), il n'habite point de bien » (Romains 7:18) ; et il décrit, en Éphésiens 2:3, ce qu'il y a en nous au lieu du bien : Nous avons tous marché « autrefois dans les convoitises de la chair, accomplissant les volontés de la chair et des pensées ». Voilà notre état naturel. Nous sommes donc bien loin d'avoir en nous des germes de bien. Et avons-nous quelque force pour accomplir le bien ? Non, « nous étions sans force » (Romains 5:6). Et même, voudrions-nous faire le bien, nous nous trouvons dans l'impuissance devant le mal qui nous domine (Romains 7:18-19, 21). « Vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés », dit l'apôtre (Éphésiens 2:1). N'est-ce pas la plus forte expression de l'impuissance ? Un mort ne peut rien faire. Est-ce seulement le péché pratiqué qui est un mal ? Non ; la convoitise, le mauvais désir, qui conduit au péché, est lui-même un péché quand même on n'y cède pas (Romains 7:7-11 ; Jacques 1:14-15).

Ainsi l'homme, vous et moi, tous les hommes petits et grands, nous sommes perdus, ruinés, sans force pour sortir de la ruine, et ce n'est pas d'aide que nous avons besoin, mais d'un Sauveur, d'un salut complet. Et comme nous ne pouvons rien faire, rien mériter, il faut que ce salut soit dû à la libre et souveraine grâce de Dieu. Béni soit-il, *la grâce* qui apporte le salut est apparue à tous les hommes dans la personne du Seigneur Jésus (Tite 2:11). Et maintenant l'apôtre nous dit, et partout l'Écriture répète : « *Vous êtes sauvés par la grâce*, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu ; non pas sur le principe des œuvres, afin que personne ne se glorifie » (Éphésiens 2:8-9). Mais n'y a-t-il pas d'œuvres à accomplir ? Oui, certes, mais ce ne sont pas elles qui nous sauvent. Elles sont le fruit de la grâce dans notre cœur. Aucune œuvre accomplie avant que nous ayons reçu Christ comme notre Sauveur, ne compte devant Dieu. Mais ayant cru en Lui, nous recevons une nouvelle vie, la grâce crée en nous une nouvelle nature qui aime Dieu et se plaît à faire sa volonté, et cette même grâce, par le Saint Esprit, nous donne la force d'accomplir des œuvres qui plaisent à Dieu (Éphésiens 2:10). Ainsi la grâce de Dieu est tout et fait tout, et nous en sommes les heureux objets. Bienheureuse expérience que celle de notre misère et de notre incapacité, qui nous conduit à faire ensuite l'expérience plus heureuse encore de la puissance souveraine de la grâce pour sauver et donner la force !

On comprend qu'Augustin, qui avait fait l'expérience du péché qui était en lui depuis son enfance, qui avait gémi sous son joug, et qui avait senti son impuissance pour vaincre les convoitises et les passions mauvaises qui le dominaient, Augustin qui avait éprouvé que la grâce seule du Seigneur avait pu l'affranchir de la loi du péché et de la mort (Romains 8:2), était l'instrument merveilleusement choisi et préparé de Dieu pour combattre l'erreur fatale des Pélagiens. Cette

erreur qui rabaisse la grâce et exalte l'homme, en lui persuadant qu'il peut faire quelque chose pour son salut, et qui diminue ainsi la valeur de l'œuvre de Christ, subsiste encore de nos jours chez un grand nombre de personnes. On veut bien du Seigneur pour aide, et l'on oublie que hors de Lui nous ne sommes ni ne pouvons rien.

Augustin fut ainsi le grand champion de la grâce qui seule sauve le pécheur sans les œuvres, mais qui le renouvelle pour qu'il puisse accomplir des œuvres qui plaisent à Dieu. Ses écrits sur ce sujet furent, bien des siècles plus tard, en grande bénédiction à Luther, cet homme remarquable que Dieu choisit pour faire briller de nouveau la lumière de sa Parole et la grande vérité du salut par la grâce, par l'œuvre seule de Christ. Entre Augustin et lui, des ténèbres toujours plus profondes avaient envahi l'Église, mais Dieu avait toujours eu des témoins de sa grâce.

LE PAPE LEON 1^{ER}, DIT LE GRAND

Les évêques ou papes de Rome ne cessaient de chercher à établir et à faire reconnaître leur prééminence sur tous les autres évêques de la chrétienté. Ils se basaient sur la prétendue primauté de Pierre sur les autres apôtres, et se disaient ses successeurs. Ils argumentaient aussi sur ce que Rome étant la tête de l'empire, l'évêque de Rome devait aussi être considéré comme le chef de la chrétienté. Appuyant ainsi leurs prétentions, ils s'efforçaient, soit par les conciles, soit par les empereurs, d'obtenir une sanction qui leur assurât ce rang suprême. Mais ils rencontrèrent d'abord une forte opposition. Déjà au troisième siècle, Cyprien de Carthage résistait à ces prétentions, et pendant longtemps le titre d'évêque des évêques leur fut contesté. Les églises d'Occident, par suite de diverses circonstances, finirent par accepter leur suprématie ; mais l'Église grecque ou d'Orient, ainsi que les églises nestoriennes, arméniennes et autres dont nous parlerons, ne la reconnurent jamais. L'Église grecque, vers le milieu du 11^e siècle, se sépara entièrement de Rome.

Parmi les papes qui revendiquèrent avec énergie la suprématie de Rome sur les autres églises, un des plus célèbres est Léon I^{er}, que l'on a surnommé le Grand. Il se distingua en effet par de grandes qualités, mais nous devons nous rappeler que la grandeur au point de vue humain n'est pas toujours la grandeur selon Dieu. Disons quelques mots sur ce pape célèbre à plusieurs égards.

Léon I^{er} devint évêque de Rome en l'an 440. Augustin était mort en 430, Léon était donc le contemporain de ses dernières années. Les temps où il vivait étaient particulièrement troublés. En Orient, l'empire était agité par des hérésies sans cesse renaissantes, par la jalousie des divers patriarches, ou supérieurs ecclésiastiques des différentes provinces, et par la crainte des Barbares qui menaçaient les frontières. L'Occident avait déjà été en partie envahi par eux (*) ; Rome même avait été prise et pillée par Alaric, roi des Visigoths, en 410. La dignité du nom impérial avait disparu avec Théodose le Grand. Ses faibles successeurs n'avaient pas l'énergie nécessaire pour repousser les attaques incessantes des ennemis de l'empire. Dans ces circonstances, Léon, par son courage et son habileté dans les négociations politiques, sut en imposer aux Barbares, sauver Rome, en même temps qu'il s'opposait aux hérétiques et maintenait la vérité touchant la Personne de Christ. On ne doit pas s'étonner si le siège épiscopal de Rome occupé par un tel homme, acquit un prestige de nature à grandir son autorité.

(*) Plusieurs de ces Barbares avaient déjà embrassé le christianisme en Orient, mais sous sa forme arienne : c'était le cas des peuples Goths, des Burgondes, des Vandales. Ils furent longtemps des adversaires pour l'Église romaine. D'autres, tels les Francs, les Saxons, étaient restés païens ; une fois amenés au christianisme par les évêques et les moines catholiques, ils prêtèrent une aide efficace au pape. Les rois francs, de Clovis (baptisé en 496 avec ses guerriers) à Charlemagne (proclamé empereur par le pape en 800) et à ses successeurs, tinrent là un rôle décisif.

En l'an 452, Attila, le terrible roi des Huns, après avoir ravagé la Lombardie, se dirigeait vers Rome dans l'intention de s'en emparer. L'empereur Valentinien s'était lâchement réfugié dans la ville forte de Ravenne. Rien ne semblait devoir arrêter la marche du roi barbare, lorsque le Sénat et le peuple de Rome décidèrent d'entrer en négociation avec lui. Mais qui choisir, et qui voudrait entreprendre cette affaire dangereuse et délicate ? Le pape Léon fut désigné comme chef de l'ambassade et deux sénateurs du plus haut rang se dévouèrent pour aller avec lui affronter le roi barbare. L'orgueil d'Attila fut flatté de voir la ville impériale, la maîtresse du monde, comme on l'appelait, s'abaisser jusqu'à lui demander la paix par la bouche d'aussi illustres représentants. Touché par le discours que lui adressa Léon, il accorda ce qu'on était venu lui demander, la paix, moyennant un tribut annuel. Un chroniqueur de ce temps, qui fut secrétaire de Léon, dit « qu'il s'en remit à l'assistance de Dieu, qui ne fait jamais défaut aux efforts des justes, et que le succès couronna sa foi ».

De nouveau Rome, trois ans plus tard, fut menacée par le cruel Genséric, roi des Vandales. Il n'y avait ni armée, ni général pour la défendre. Léon, à la tête de son clergé, alla à la rencontre du roi barbare, mais ne fut pas si heureux que lorsqu'il eut affaire avec Attila. Tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'un frein fût mis aux excès des rudes et sauvages vainqueurs.

Si, dans ces deux grandes occasions, Léon eut à jouer un certain rôle politique, il se montra surtout plein de zèle et d'activité dans sa charge d'évêque. Comme tel il eut à combattre pour la vérité chrétienne.

Le manichéisme, ou doctrine de Manès, dont nous avons parlé à l'occasion d'Augustin, s'était répandu dans le nord de l'Afrique. Mais Carthage ayant été prise par Genséric, plusieurs des Manichéens cherchèrent un asile à Rome, et, cachant leurs mauvaises doctrines, voulurent se faire passer pour de vrais chrétiens. Léon rechercha diligemment ces hérétiques dont on trouva un grand nombre et, parmi eux, plusieurs évêques. Un tribunal, composé de magistrats et d'ecclésiastiques, les examina, et ils confessèrent que dans leurs réunions secrètes se commettaient de grossières immoralités. Les évêques ne pouvaient que condamner leurs erreurs et les exhorter à les abandonner ; les magistrats durent sévir contre ceux qui s'étaient rendus coupables de crimes. Les impénitents furent bannis de Rome, et Léon exhorta les évêques à être vigilants pour que ces hérétiques ne séduisissent pas les âmes faibles. Il eut aussi à s'opposer à l'hérésie des Priscilliens, dont les doctrines se rapprochaient de celles des Manichéens.

L'hérésie d'Eutychès touchant la Personne de Christ troublait l'Église d'Orient. Nous en parlerons plus tard. Léon, qui était au courant de cette grave affaire, envoya des légats au concile d'Éphèse (celui que l'on nomma concile de brigands) avec une lettre où il exposait la vraie doctrine relativement à Christ. Le faux concile d'Éphèse refusa de la lire, mais elle fut lue dans le concile de Chalcédoine, qui fut convoqué plus tard, et qui annula les actes du concile d'Éphèse et condamna Eutychès. Mais ce concile avait été amené à régler d'autres questions et en particulier celle du rang des patriarches. Il confirma le patriarche de Constantinople comme primat des églises d'Orient, mais n'accorda pas au siège de Rome la suprématie universelle. « Les Pères », dit le concile, « ont avec raison accordé la primauté au siège de l'ancienne Rome, parce qu'elle était la cité royale ; mais de même, les cent quatre-vingts évêques (ceux du concile) ont donné une primauté égale à la nouvelle Rome » (c'est-à-dire Constantinople). Toutefois ils ajoutaient : « immédiatement après l'ancienne Rome ».

Léon, par ses légats, ne donna pas sa sanction à ce *canon* ou article du concile. Être appelé évêque universel était l'ambition du pape de Rome, et il revendiquait ce titre, mais rencontrait encore de l'opposition, même en Occident.

Du temps de Léon, Hilaire, évêque d'Arles, qu'il ne faut pas confondre avec Hilaire de Poitiers, était le métropolitain des Gaules. Il était plus éclairé que plusieurs autres évêques de cette époque. Il avait été moine et, devenu évêque, il avait continué à vivre d'une manière simple et austère. Il labourait la

terre de ses mains, afin de gagner de l'argent pour racheter de pauvres captifs. Il consacrait une grande partie de son temps à la prière et à l'étude, et il prêchait avec une puissance qui captivait ses auditeurs.

Comme métropolitain, il visitait les églises de la Gaule, et trouva un évêque, nommé Chélidonius, qui avait épousé une veuve, et qui, avant d'être évêque, étant juge, avait condamné à la mort un coupable. D'après les canons de l'Église, cela lui interdisait d'occuper un siège épiscopal. Hilaire convoqua un synode à Vienne et Chélidonius fut déposé. Mais Chélidonius en appela à Rome, où Hilaire se rendit pour convaincre Léon qu'il avait agi selon les canons de l'Église. Malgré cela, le pape rétablit Chélidonius dans sa charge et voulut remplacer Hilaire comme métropolitain des Gaules par l'évêque de Vienne ; il obtint même de l'empereur un rescrit contre Hilaire qu'il accusait de troubler la paix de l'Église. Hilaire résista aux prétentions de Léon et continua à remplir ses fonctions jusqu'à sa mort.

Léon, à part ses prétentions à la suprématie sur les autres évêques, fut le champion de la vérité pour autant qu'il la connaissait, et poursuivit avec un zèle infatigable les erreurs et les mauvaises doctrines relatives à la Personne du Seigneur.

Un grand nombre de ses sermons roulent sur la Personne de Christ, et s'étendent soit sur sa vraie divinité, soit sur sa réelle humanité, vérité des plus importantes et fondement du christianisme. Mais relativement à l'expiation, ses idées étaient erronées. Il pensait que l'homme étant esclave de Satan, l'expiation accomplie par le Seigneur était comme un prix payé au diable afin de délivrer l'homme de son autorité sur lui. Cette pensée, qui n'est pas celle de l'Écriture, se rencontre assez fréquemment de nos jours.

Bien qu'il parle des mérites et de la mort de Christ comme seule source de salut, il dit que par les mérites des saints s'opèrent des miracles sur la terre, et qu'ils sont en aide à l'Église. Il mentionne dans ce sens saint Paul, saint Pierre, saint Laurent, mais jamais la Vierge, et il ne dit pas qu'il faille leur adresser directement des prières. Quant au chemin du salut, il dit « Par la prière, on cherche la miséricorde de Dieu ; par le jeûne, les convoitises sont éteintes ; par les aumônes, les péchés sont expiés. Celui qui s'est racheté par des aumônes, ne doit pas douter que, même après plusieurs péchés, la splendeur de la nouvelle naissance ne soit restaurée en Lui ».

Voilà le chemin tracé du salut par les œuvres, bien différent du salut par grâce, et un commencement pour l'invocation des saints ! C'est ainsi que l'erreur s'introduit peu à peu. À côté de cela nous voyons aussi le recours à l'autorité civile, l'assujettissement au monde, mais le nom du Fils de Dieu est maintenu. C'est ce qui caractérise le temps représenté par l'assemblée de Pergame (Apocalypse 2:12-17), comme nous l'avons vu à plusieurs reprises.

LE CHRISTIANISME INTRODUIT EN ÉCOSSE ET EN IRLANDE

Chrysostôme, Jérôme, Augustin et Léon Ier nous ont conduits en Orient, à Constantinople et en Syrie, puis en Occident, à Rome et dans l'Afrique septentrionale. Ces hommes étaient de zélés serviteurs de Dieu, qui insistaient sur la nécessité d'une vie pure et séparée du monde, et qui, Augustin surtout, connaissaient et annonçaient le salut par la pure grâce de Dieu. Mais ces mêmes hommes n'étaient pas étrangers aux abus et aux erreurs qui s'étaient introduits dans l'Église, et qui tendaient toujours plus à substituer un culte de formes et de cérémonies au culte en esprit et en vérité (Jean 4:23-24). En même temps, la domination du clergé, évêques et prêtres, sur les simples fidèles, s'accroissait toujours plus, et l'évêque de Rome, en particulier, commençait à vouloir dominer sur tous les autres. Mais avant de voir dans quel triste état l'Église tomba peu à peu, nous dirons comment le christianisme s'introduisit et se répandit en Écosse et en Irlande.

L'Évangile avait été apporté de bonne heure dans le sud de la Grande Bretagne. Chassés par la persécution, au temps de Dioclétien, plusieurs chrétiens de ces contrées se réfugièrent en Écosse, et s'y construisirent de simples demeures, semblables à celles des solitaires. Connus sous le nom de Culdées ou Culdéens, ces humbles chrétiens se sentirent pressés de prier pour le salut des païens qui les entouraient et leur annoncèrent l'Évangile. Les Culdées n'admettaient point les formes superstitieuses et la suprématie de l'Église de Rome, et n'espéraient le salut que par la foi au Seigneur Jésus Christ. Leur vie paisible et sainte frappa les sauvages habitants de ces contrées, et un grand nombre d'entre eux abandonnèrent leurs superstitions et les rites sanglants de leur religion pour se convertir à Christ. Mais les incursions incessantes des Pictes et des Scots, anciens habitants des montagnes de l'Écosse, obligèrent les Culdées à se réfugier dans les Hébrides (*). Plus tard ils durent les quitter, parce qu'ils ne voulaient point se soumettre aux exigences de l'Église romaine, et se dispersèrent dans l'est de l'Écosse où ils subsistèrent jusqu'à la fin du treizième siècle. Quelques années plus tard naissait Wicléf, un des précurseurs de la Réformation. Ainsi le flambeau de la vérité se maintenait, porté par des témoins que Dieu suscitait au milieu de l'erreur.

(*) Groupe d'îles au nord-ouest de l'Irlande.

Dans le cinquième siècle, Ninian, « très saint homme de la nation des Bretons », comme le nomme un ancien historien, prêcha aussi l'Évangile dans les districts méridionaux de l'Écosse. Il avait été élevé à Rome et avait achevé ses études auprès du célèbre évêque Martin de Tours. Il se rendit ensuite en Écosse et fixa sa demeure à Galloway. D'après les récits qui nous ont été transmis, Ninian annonça partout autour de lui la parole de la croix. Les sauvages habitants de l'Écosse écoutaient avec surprise ses prédications entraînantes, et un grand nombre furent convertis. Plein de zèle, il poursuivait l'œuvre pour laquelle l'Esprit Saint l'avait envoyé. Partout où il se montrait, les foules accouraient et recevaient avec joie la bonne nouvelle. De toutes parts retentissaient les louanges du Seigneur. Il travaillait comme un fidèle et diligent ouvrier dans la vigne de son Maître, et des milliers d'âmes furent par son moyen amenées à Jésus et reçurent le baptême. Ce fut surtout parmi une tribu des Pictes que son travail eut des résultats. L'histoire se tait sur ceux qui lui succédèrent dans cette œuvre, et sur ce qui se passa chez ces nouveaux convertis. Sans doute, l'Évangile qu'il prêchait n'était plus aussi pur que l'Évangile des temps apostoliques, mais Christ, le Sauveur, le Fils de Dieu, était annoncé, et « celui qui croit au Fils a la vie éternelle ». Nous ne pouvons non plus douter que le Seigneur n'ait entretenu le feu qu'il avait allumé, et n'ait fait progresser et s'étendre la vérité qu'un si grand nombre avait reçue.

Laissons, pour le moment, l'Écosse pour nous occuper de l'Irlande et du serviteur de Dieu qui y travailla durant de longues années à proclamer l'Évangile.

Vers l'an 372, naquit en Écosse, au village chrétien de Bonavern, non loin de Glasgow, un jeune garçon que ses parents avaient nommé Succat, mais qui est plus connu sous le nom de *Patrick*. Ses parents étaient des chrétiens sérieux. Son grand-père avait été presbytre ou ancien, et son père, Calpornus, homme simple et pieux, était diacre de l'église de Bonavern. Sa mère, nommée Conchessa, sœur de l'archevêque Martin de Tours, était une femme distinguée entre celles de son temps. Dès son jeune âge, les parents de Succat cherchèrent à faire pénétrer dans son cœur les vérités chrétiennes. Mais le jeune garçon, vif, impétueux, plein de vigueur, était peu disposé à prêter l'oreille aux enseignements de sa mère, ni à l'exhortation du sage : « Écoute, mon fils, l'instruction de ton père, et n'abandonne pas l'enseignement de ta mère » (Proverbes 1:8). Il aimait le plaisir et s'y livrait avec fougue, entraînant avec lui les jeunes gens de son âge. Emporté ainsi par ses passions, il tomba, à l'âge de quinze ans, dans une faute grave.

Il avait environ seize ans, lorsque ses parents furent appelés à quitter l'Écosse et allèrent s'établir dans l'Armorique (*). Là, Succat, se trouvant un jour sur le bord de la mer avec ses deux sœurs, Lupita et Tigris, des pirates irlandais, conduits par un chef nommé O'Neal, parurent tout à coup, se saisirent des trois jeunes gens, les entraînèrent dans leur barque et les transportèrent en Irlande, où

ils furent vendus à l'un des chefs de ces peuples encore païens. Semblable au fils prodigué, Succat fut envoyé dans les pâturages pour y garder les porcs. Il passa là six années en esclavage, et eut beaucoup à souffrir. Mais Dieu se servit de ces rudes épreuves pour l'amener à réfléchir et à rentrer en lui-même. Seul dans ces campagnes, sans aucun secours religieux, l'Esprit Saint agit dans son cœur. Il se rappela sa vie passée, et il sentit peser lourdement sur son âme le péché qu'il avait autrefois commis. Jour et nuit, il y pensait. Dans son angoisse, il pleurait et priait, et les combats qui se livraient en lui étaient si grands, que son corps devenait comme insensible aux intempéries, à la fatigue, à la faim et à la soif. Mais en même temps que le souvenir de ses fautes le troublait ainsi, en repassant en lui-même les jours de son enfance, il se rappela les tendres paroles de sa mère, ses prières et les passages des saintes Écritures qu'elle lui récitait et où il était question du Sauveur. Dieu, qui est plein de grâce envers le pécheur repentant, se servit de ces souvenirs pour la bénédiction de Succat. Il se tourna vers le précieux Sauveur dont Conchessa lui avait parlé, et il trouva la paix auprès de Lui.

(*) La Bretagne d'aujourd'hui.

« J'avais seize ans », raconte-t-il lui-même, « et je ne connaissais pas le vrai Dieu ; mais le Seigneur, dans cette terre étrangère, ouvrit mon cœur incrédule, de sorte que, bien que tard, je me rappelai mes péchés et me convertis de tout mon cœur au Seigneur, mon Dieu, qui regarda à ma bassesse, eut pitié de ma jeunesse et de mon ignorance, et me consola comme un père console son enfant ». N'est-elle pas merveilleuse cette œuvre que sans instrument extérieur l'Esprit de Dieu opéra dans le cœur de ce jeune homme ? Œuvre d'amour où, comme dans l'histoire du fils prodigue, nous voyons Dieu donnant le baiser du pardon à son enfant repentant. Et c'est cette même œuvre que l'Esprit Saint opère encore aujourd'hui pour amener les âmes à Dieu. Il faut naître de nouveau, naître d'en haut.

Ainsi, dans ces contrées éloignées du centre de l'empire romain, loin de toutes les querelles théologiques qui agitaient les églises de l'Occident et de l'Orient, l'Évangile s'était conservé relativement pur. C'était la grâce du Seigneur Jésus qui apporte le salut, et la puissance du Saint Esprit qui l'applique à l'âme. Après en avoir fait l'expérience, voici ce que raconte encore Succat : « L'amour de Dieu croissait de plus en plus en moi avec la foi et la crainte de son nom. L'Esprit me pressait tellement que, jusqu'à cent fois dans un seul jour, je priais. Et même, quand je restais dans les forêts et les montagnes où je gardais mon troupeau, j'étais poussé avant le jour à prier, par la neige, par la gelée, par la pluie, parce que l'Esprit brûlait alors en moi. Dans ce temps-là, je ne ressentais pas dans mon cœur cette nonchalance que j'y trouve maintenant ». On peut voir en Succat une âme qui a été profondément exercée devant Dieu, et qui savait ce qu'est la communion personnelle et immédiate avec Dieu et Christ produite par l'action et la puissance de l'Esprit Saint, en dehors des formes du culte de Rome. Et tel était en général le christianisme des îles Britanniques au 4^e et au 5^e siècle.

Succat, délivré une première fois, fut de nouveau fait captif ; mais enfin il put aller retrouver sa famille. Mais bientôt il se sentit irrésistiblement poussé à retourner dans ce pays où il avait trouvé le salut. Il faut qu'il aille annoncer l'Évangile à ces païens de l'Irlande au milieu desquels il a vécu. En vain ses parents et ses amis cherchent à le retenir. Son ardent désir le suit dans ses rêves ; il lui semble entendre pendant la nuit des voix qui lui crient : « Viens, ô saint enfant, et demeure de nouveau parmi nous ». Son cœur en était profondément ému. Enfin, malgré ceux qui voulaient l'en empêcher, il partit, tout pénétré de l'amour de Christ. « Cela ne se fit pas dans ma propre force », dit-il, « ce fut Dieu qui surmonta tout ».

Succat, que nous nommerons maintenant Patrick, nom qui lui fut donné plus tard, retourna donc en Irlande, rempli de zèle pour le salut des païens de ce pays. Ingénieur dans les moyens à employer, il battait des timbales, et rassemblait ainsi autour de lui dans les champs ses auditeurs, auxquels il racontait dans leur propre langue, l'histoire de Jésus, le Fils de Dieu. Ces esprits encore grossiers et

barbares, étaient peu à peu touchés par ces simples récits. La parole de Dieu exerçait sa divine puissance sur les cœurs, et beaucoup d'âmes furent converties au christianisme. C'est ainsi que sur cette terre païenne se formèrent des églises chrétiennes, où, mêlé peut-être à quelques erreurs, cependant l'Évangile était annoncé. Le fils d'un seigneur, que Patrick nomme Bénignus, apprenait de lui à prêcher l'Évangile, et le barde ou poète de la cour, au lieu des hymnes sanguinaires des druides, chantait des cantiques de louanges adressés à Jésus Christ. Patrick consacra le reste de sa vie exclusivement aux habitants de l'Irlande, et travailla au milieu d'eux à répandre la connaissance de Jésus Christ, à travers beaucoup de dangers et de difficultés. On ignore l'année de sa mort.

L'œuvre commencée en Irlande par Patrick continua à se développer après sa mort, et l'on put voir alors se manifester pleinement les fruits de son ministère. L'Irlande, au commencement du VI^e siècle, nous est décrite comme une contrée bénie, siège de la pure doctrine chrétienne, de la piété et de la paix, ce qui lui avait valu le nom d' « Île des saints ». Les monastères, où l'on étudiait diligemment les Écritures, étaient remplis de moines pieux, qui, ne trouvant pas autour d'eux un champ d'activité assez vaste et animés d'un ardent amour pour les âmes des pauvres païens, quittaient leur pays sous la conduite de quelque chef aimé, et allaient prêcher l'Évangile au loin. Telle fut la mission de Colomba. Il faut nous rappeler qu'à cette époque une grande partie de l'Europe était encore habitée par des peuples païens et barbares.

Colomba naquit en Irlande vers l'an 521 ; il vivait donc près de deux siècles après Patrick. Il était de sang royal, mais il avait estimé la croix de Christ plus qu'une position élevée dans le monde, et s'était tourné vers le Dieu Sauveur. Colomba sentait profondément combien il était important de répandre l'Évangile dans les contrées où il était encore ignoré. Sa pensée se portait surtout vers l'Écosse, ce pays d'où Succat était venu apporter en Irlande la bonne nouvelle du salut, mais qui était maintenant livré aux barbares Pictes et Scots. « J'irai », dit Colomba, « prêcher en Écosse la parole de Dieu ».

Il communiqua son dessein à quelques amis chrétiens, et ceux-ci, non seulement l'approuvèrent, mais se déclarèrent prêts à l'accompagner. C'était en l'an 565. Mais comment accomplir leur projet ? Les communications entre les différents pays n'étaient pas faciles comme de nos jours. Trouveront-ils un navire qui veuille les transporter où ils désirent aller ? Ils ne se laissent pas arrêter par la difficulté. Colomba et ses douze compagnons, qui savaient sans doute comment les pécheurs et les pirates construisaient leurs barques, descendent au bord de la mer, et là font avec des branches de saules entrelacées, un grossier esquif qu'ils recouvrent de peaux de bêtes. Ils quittent l'Irlande sur cette frêle embarcation, sous la conduite du Seigneur, et, après une longue et périlleuse navigation, les intrépides missionnaires atteignent l'archipel des Hébrides. Des pirates, non moins audacieux, sillonnaient aussi ces mers orageuses, mais c'était pour porter au loin le pillage et le meurtre ; les humbles et paisibles serviteurs de Christ exposaient leur vie pour apporter aux misérables païens le salut et la vie éternelle. Colomba s'arrêta près des stériles rochers de Mull, au sud des fameuses grottes basaltiques de Staffa, dans une petite île que l'on nomma I-colm-kill, ou île de la cellule de Colomba. Mais elle est plus connue sous le nom de Iona ou Jishona, ce qui veut dire Île sainte (*). Des druides (**), chassés autrefois de la Gaule et de la Bretagne par les Romains, s'étaient réfugiés dans ces îles. Il y en avait encore à Iona quand Colomba y aborda ; joints aux indigènes, ils témoignèrent d'abord aux nouveaux venus des sentiments hostiles. Mais peu à peu l'opposition cessa, et Conall, le roi des Pictes, donna à Colomba l'île de Iona.

(*) Nos lecteurs trouveront aisément ces endroits sur une carte des Îles Britanniques.

(**) Prêtres de la religion sanguinaire des Gaulois et des Bretons. Les druides, dans l'accomplissement de leurs rites religieux, immolaient souvent des victimes humaines. Ils enseignaient cependant l'immortalité de l'âme et une existence après cette vie. C'est dans ces croyances que les Gaulois puisaient le mépris de la mort qui les caractérisait.

Colomba y érigea une chapelle et fonda un monastère qui acquit une si grande réputation que, pendant des siècles, on le regarda comme la lumière du monde occidental. De toutes parts on s'y rendait, et de là des hommes pleins de zèle et de foi allèrent, en bravant les difficultés et en supportant bien des privations, répandre l'Évangile au loin, chez les Pictes d'Écosse, les Celtes et les Saxons de la Grande Bretagne. Colomba était un zélé serviteur du Seigneur, vivant en la présence de Dieu, traitant durement son corps, couchant sur la terre nue, mais portant toujours partout une figure rayonnante d'amour, et sur laquelle se peignaient la joie et la sérénité qui remplissaient son âme. Il ne voulait pas qu'aucun moment fût perdu pour le service de Dieu. Il consacrait tout son temps à prier, à lire, à écrire, à enseigner et à prêcher la parole de Dieu. À son exemple, les moines s'adonnaient à la lecture, à la méditation et à la prière. Mais ils ne se bornaient pas à cela ; ils se livraient à des travaux manuels, à la culture des champs et des jardins, et se nourrissaient des fruits du travail de leurs mains. Ils étaient ainsi en exemple aux habitants de Iona et des îles voisines, leur apprenant à cultiver leurs terres, tout en leur faisant connaître le chemin du salut. L'île ayant été donnée à Colomba, il y faisait régner l'ordre et la plus stricte moralité. Colomba résidait habituellement à Iona, mais de là il visitait les autres îles et l'Écosse. Avec une infatigable activité, il allait de maison en maison et de royaume en royaume, annonçant Christ, et faisant l'œuvre d'un évangéliste parmi les Pictes et les Scots encore barbares. Le roi des Pictes fut converti, ainsi qu'un grand nombre de ses sujets. Pendant quarante-trois ans, Colomba poursuivit ainsi son ministère, exerçant, par sa sagesse, sa vie sainte et son dévouement, une grande influence sur les gens de toutes les classes et de toutes les conditions. Mais son affaire principale était de former des hommes capables de porter l'Évangile au près et au loin. Pour cela, de précieux manuscrits furent transportés à Iona, et peu à peu s'y forma une bibliothèque qui devint célèbre. Les moines pouvaient ainsi s'instruire, mais les Écritures étaient toujours leur principale étude. Colomba mourut en 597, après une vie toute consacrée au service du Seigneur.

Le christianisme que l'on trouvait à Iona et dans les contrées évangélisées par les missionnaires, était bien différent du système religieux qui prévalait toujours plus dans d'autres parties de l'Europe sous l'influence et l'autorité croissante des prêtres et surtout de l'évêque de Rome, qui aspirait à la domination spirituelle universelle ; système qui tendait à remplacer le culte en esprit et en vérité par des formes et des cérémonies mêlées d'idolâtrie et de superstitions. Bien qu'à Iona il y eût certaines formes, ce n'était pas en elles que l'on cherchait le salut. Parmi ces chrétiens, il y avait à la tête des églises des anciens ou presbytres, et des évêques ou surveillants, mais ces deux charges étaient presque les mêmes. Iona était présidée par un simple ancien. Les missionnaires qui allaient évangéliser portaient le titre d'évêques et étaient mis à part par l'imposition des mains des anciens. Mais ce n'était pas une consécration humaine qui faisait un ancien, un évêque, ou un missionnaire. « C'est l'Esprit Saint », disait Colomba, « qui fait un serviteur de Dieu » (voir Actes 20:17-28). L'enseignement donné par les anciens était simple : « La Sainte Écriture », disaient-ils, « est la règle unique de la foi. Il n'y a dans les œuvres aucun mérite ; n'attendez votre salut que par la grâce de Dieu. Gardez-vous d'une religion qui consiste dans des pratiques extérieures ; conserver un cœur pur devant Dieu vaut mieux que s'abstenir des viandes. Jésus Christ est l'unique chef de l'Église. Les évêques et les presbytres sont égaux. Ils doivent être maris d'une seule femme et tenir leurs enfants dans la soumission ». Ce sont bien là les enseignements que nous trouvons dans la Parole de Dieu, et spécialement dans les épîtres de Paul.

Après Colomba, les Culdées, ces chrétiens qui s'étaient réfugiés dans les Hébrides, conservèrent les institutions du pieux serviteur de Dieu, et un long temps s'écoula avant que la Rome papale réussît à les assujettir à son joug et à ses erreurs. Combien il est précieux de voir la lumière de la vérité continuer à briller au sein des ténèbres qui, peu à peu, envahissaient la chrétienté ! Un grand zèle missionnaire se montrait toujours à Iona. Des serviteurs de Dieu partaient pour évangéliser, non seulement en Écosse et dans la Grande-Bretagne, mais aussi sur le continent parmi les peuples restés païens.

C'est ainsi que Colomban, qu'il ne faut pas confondre avec Colomba, bien qu'ils vécussent à peu près dans le même temps, « sentant », dit un auteur, « brûler dans son cœur le feu que le Seigneur est venu allumer sur la terre », résolut d'aller porter l'Évangile jusqu'au-delà des frontières de l'empire des Francs. Né en Irlande, il avait passé ses premières années à Iona, puis il avait été dans le grand et célèbre couvent de Bangor, en Irlande. Il partit de là, en l'an 590, avec douze missionnaires, et se rendit dans les Gaules. La renommée de sa piété était arrivée aux oreilles de Gontran, roi des Burgondes, qui l'engagea à s'arrêter dans son pays. Mais Colomban refusa, et alla s'établir dans la contrée des Vosges, encore inculte et presque inaccessible. Là, les missionnaires, au milieu des grossiers habitants de ce pays qui les regardaient avec défiance, eurent d'abord à souffrir de grandes privations, ne trouvant souvent pour se nourrir que des herbes sauvages, des écorces d'arbres et quelques poissons. Graduellement cependant, les farouches indigènes s'adoucirent à leur égard. La vie sainte et dévouée de ces moines étrangers leur inspira du respect. Ils leur apportèrent des vivres, et croyant que leurs prières avaient une grande efficacité, ils réclamèrent leurs intercessions auprès de Dieu. Bientôt une foule d'entre eux se convertirent, et Colomban érigea en divers endroits des monastères, où régnait une discipline sévère en même temps qu'une profonde piété.

Colomban, en fidèle serviteur de Dieu, ne craignait pas, à l'exemple de Jean le Baptiseur autrefois, de reprendre les grands de la terre à cause de leurs péchés. Alors régnait en Bourgogne, Thierry II, le petit-fils de Gontran. Ce roi, soutenu et encouragé par son aïeule Brunehaut, fameuse par ses crimes, menait une vie des plus dissolues. Il se rendait cependant souvent auprès de Colomban pour solliciter ses prières, croyant peut-être par là expier ses péchés. Mais l'homme de Dieu se mit à le reprendre sérieusement de ses débordements, et le roi promit de se corriger. Alors Brunehaut l'excita contre le serviteur du Seigneur, et fit tout pour perdre celui-ci. Colomban, sachant qu'elle préparait des embûches contre lui, se rendit à la maison royale où, étant arrivé, il ne voulut pas entrer. Ayant appris qu'il était là, le roi lui envoya des présents pour l'honorer. Mais Colomban les refusa en disant : « Le Très Haut réprovoe les dons de l'impie ; son serviteur ne peut pas les accepter ». Le roi et Brunehaut effrayés vinrent le supplier de leur pardonner, promettant de s'amender. Mais bientôt ils retombèrent dans leur vie de péché, et, pour se débarrasser des avertissements de l'homme de Dieu, Thierry, n'osant le faire mourir, le chassa de son royaume et le fit conduire à Nantes, où Colomban s'embarqua pour l'Irlande. Une tempête ayant repoussé le navire sur les côtes de Bretagne, Colomban vit en cela un signe que le Seigneur voulait qu'il continuât sa mission sur le continent. Il se rendit en Suisse et resta quelque temps sur les bords du lac de Constance, évangélisant avec son fidèle compagnon *Gall* les idolâtres de ces contrées. Puis il passa en Italie, où il travailla activement parmi les Lombards (*). Il mourut en l'an 616, au monastère de Bobbio qu'il avait fondé. Il s'était toujours opposé aux prétentions du pape, ou évêque de Rome.

(*) Là aussi il eut à évangéliser des païens, mais bien davantage à combattre l'arianisme, qui était la forme de christianisme de ces Barbares redoutés entre tous, établis en Italie du Nord depuis 568. Il baptisa leur roi à Milan, mais l'ensemble du peuple lombard n'abjura l'arianisme qu'en 658, et les Lombards devaient être encore pendant un siècle, jusqu'à ce que Charlemagne détruisît leur royaume en 774, un obstacle à l'expansion spirituelle et temporelle de la papauté romaine.

Quand Colomban partit pour l'Italie, il dut laisser son disciple Gall qui était tombé malade. Gall resta en Suisse, et, plus tard, annonça dans leur propre langue l'Évangile aux habitants encore païens de ce pays, et un grand nombre furent convertis. Il fonda le célèbre monastère qui porte son nom, et est considéré comme l'apôtre de la Suisse. Il mourut en l'an 627.

Ainsi, par le zèle et le dévouement de ces moines venus d'Écosse et d'Irlande, le christianisme se répandit dans les Pays-Bas, la Gaule, la Suisse, une partie de l'Allemagne et le nord de l'Italie. Ces chrétiens, libres du joug de l'Église romaine, firent plus que celle-ci pour faire connaître l'Évangile dans l'Europe centrale. Malheureusement, profitant de l'ignorance des temps qui suivirent, l'Église de Rome finit par entraîner les populations dans ses erreurs et les fit passer sous sa domination.

L'Écosse et l'Irlande n'y échappèrent pas ; elles succombèrent après bien des luttes, et il ne resta que quelques faibles foyers de lumière, épars çà et là, jusqu'aux jours de la Réformation.

GREGOIRE LE GRAND

Au temps où Colomba et Colomban poursuivaient leurs travaux évangéliques, l'évêque ou pape de Rome était Grégoire, qu'on a surnommé le Grand. Il était né à Rome en 540, d'une famille noble, et aurait pu arriver aux places les plus éminentes, mais à l'âge de 35 ans, il renonça au monde et aux honneurs, employa ses richesses à fonder plusieurs monastères et à soulager les pauvres, et fit de son palais à Rome un couvent où il menait une vie ascétique rigoureuse, s'assujettissant aux travaux les plus humbles, et consacrant le reste de son temps à la prière et à des actes de pénitence. Pensait-il acquérir par-là le pardon de ses péchés et une place dans le ciel ? Nous pouvons espérer mieux que cela de lui, car il disait : « Dieu a sauvé les saints sans qu'ils eussent aucun mérite ; la félicité des saints est une grâce et ne s'acquiert point par des mérites », mais il croyait sans doute, comme plusieurs de nos jours, que des œuvres et des prières sont nécessaires pour attirer la miséricorde de Dieu et fléchir sa colère, ces personnes-là considérant Dieu comme un Juge et non comme un Père. Elles ne connaissent pas l'amour parfait de Dieu qui bannit toute crainte (1 Jean 4:18).

Grégoire devint abbé ou supérieur de son couvent ; il avait déjà été ordonné diacre, et, à la mort du pape Pélage, il fut nommé à sa place évêque de Rome, en 590, par le sénat, le clergé et le peuple, tant était grande la confiance que lui avait acquise son renom de charité et d'austérité. Grégoire se dévoua tout entier à la tâche difficile que lui imposait la charge dont il était revêtu. C'était un temps de troubles et de misère extrêmes, dans l'État et dans l'Église. Comme évêque de Rome, la première ville d'Occident, il fut obligé parfois d'intervenir dans les affaires politiques pour préserver son peuple contre les Barbares qui la menaçaient ; mais il consacra surtout son temps à combattre les hérétiques, et à corriger les vices du clergé. N'est-ce pas une chose étrange et triste à constater ? Ceux qui devaient être les conducteurs et les modèles du troupeau (1 Pierre 5:3), avaient à être corrigés de leurs vices ! Grégoire apporta aussi beaucoup de soins à l'organisation des services religieux. Il introduisit le mode de chant sacré qui porte encore son nom dans l'Église romaine. Jusqu'alors tout le peuple chantait, mais il établit des choristes à qui seuls était réservée cette partie du culte. Le peuple se contentait de quelques réponses. C'est à lui qu'est due la forme primitive du culte et l'ensemble de cérémonies qu'on appelle la *messe* chez les catholiques romains, mais à laquelle, depuis lui, on a beaucoup ajouté. C'est ainsi qu'au temps de Grégoire, le vin de la Cène était donné à tous les assistants, tandis que l'Église romaine a décidé que le clergé seul doit participer à la coupe. De même à cette époque, on n'enseignait pas encore la transsubstantiation, mot qui désigne la doctrine de l'Église romaine suivant laquelle, quand le prêtre a prononcé les paroles de la consécration : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », le pain, ou plutôt l'hostie, est changé littéralement dans le corps du Seigneur. Mais nous parlerons de la messe plus tard.

Pour en revenir à Grégoire, il avait sans doute de bonnes intentions ; il pensait que les cérémonies et le chant attireraient et retiendraient le peuple dans les églises et qu'il en résulterait du bien. Mais qu'est-ce que Dieu demande ? Ce ne sont pas des formes religieuses ; elles ne sauvent pas, et ne constituent pas un vrai culte. Ce qui sauve, c'est la foi au Seigneur Jésus, et le vrai culte consiste, quand on est sauvé, à adorer Dieu en esprit et en vérité (Actes 16:31 ; Jean 4:23-24). À ce que je viens de dire, j'ajouterai que Grégoire avait une vénération extraordinaire et superstitieuse pour les reliques des saints, chose également étrangère à l'Écriture. De plus, tout en étant indigné de ce que le patriarche de Constantinople prenait le titre d'évêque universel, lui, Grégoire, maintenait la suprématie de l'Église de Rome sur les autres, prétendant que les papes étaient les successeurs de Pierre, à qui les clefs du royaume des cieux avaient été données. Il fut ainsi un des précurseurs du système antichrétien de la papauté, dont le chef, le pape de Rome, dit être le *vicaire* ou remplaçant de Jésus Christ sur la terre, et assume comme tel des honneurs presque divins. Bien que beaucoup

d'erreurs se fussent déjà peu à peu introduites dans l'Église, on peut assigner à l'époque de Grégoire le commencement de ce temps du Moyen Âge qui spirituellement, fut une période de ténèbres, où régnèrent, sous la domination absolue des papes, des moines et du clergé, la superstition et l'idolâtrie, accompagnées d'une grande corruption des mœurs. C'est le temps que figure dans l'Apocalypse l'assemblée de Thyatire. Jésabel y représente la corruption dans l'Église (Apocalypse 2:20).

Grégoire, malgré tout, fut un homme charitable, dévoué, infatigable dans son zèle pour ce qu'il croyait bien ; mais cela n'excuse nullement ses erreurs, car il avait la parole de Dieu pour l'instruire et le guider. Il avait aussi à cœur la conversion des païens, mais tout en désirant d'abord qu'ils devinssent des chrétiens, il voulait qu'une fois tels, ils fussent rattachés à l'Église de Rome. On raconte qu'étant encore abbé, comme il traversait un jour le marché à Rome, son attention fut attirée par un certain nombre de jeunes captifs anglo-saxons exposés pour être vendus comme esclaves. Il fut frappé par la noblesse de leur attitude et la beauté de leurs visages.

— D'où viennent ces captifs ? demanda-t-il.

— De l'île de Bretagne, lui fut-il répondu.

— Les habitants de cette île sont-ils des chrétiens ?

— Non ; ils sont païens (*1).

— Quel dommage, dit Grégoire, que le prince des ténèbres possède des créatures d'une si belle apparence. Pourquoi manque-t-il à la beauté de leur visage celle de l'âme ? Mais quel est le nom de leur nation ?

— Ils sont appelés Angles.

Grégoire, jouant sur ce nom, dit :

— Ils sont bien nommés, car leurs faces sont semblables à celles des anges (*2). Ils devraient être, cohéritiers des anges dans le ciel. Quelle province de Bretagne habitent-ils ?

— Celle de Deïra (actuellement le Northumberland).

— Ah ! certainement ils doivent être affranchis *de ira*. (*3) Quel est le nom de leur roi ?

— Ella.

— Oui, dit Grégoire, alléluia doit être chanté dans ce royaume, à la gloire du Dieu qui a créé toutes choses.

(*1) Les chrétiens de la Bretagne avaient bien fait quelques efforts pour amener à la foi les conquérants saxons, dont les Angles faisaient partie, mais les vainqueurs refusèrent avec mépris d'écouter ceux qu'ils avaient vaincus.

(*2) « Angles », en latin, langue dont Grégoire se servait, « Angli », et anges « angeli ». Les deux mots sont presque les mêmes.

(*3) « De ira », mots latins signifiant « de la colère ».

Cette rencontre remplit Grégoire du désir d'être missionnaire parmi ce peuple et de le gagner à Christ. Il demanda permission au pape d'exécuter ce dessein et celui-ci, après s'y être longtemps opposé, y consentit enfin. Grégoire partit, mais il n'était pas encore bien loin que le peuple de Rome,

qui le considérait comme un saint, força le pape à le faire revenir. Mais Grégoire n'oublia pas ce qu'il s'était proposé, et quand il fut devenu pape, il fit exécuter par un autre ce qu'il n'avait pu faire lui-même. Nous allons voir quelle fut cette mission d'un envoyé de l'Église romaine en Angleterre.

LA MISSION D'AUGUSTIN EN ANGLETERRE ET SES SUITES

L'envoyé que Grégoire choisit pour aller évangéliser les païens d'Angleterre, était un de ses amis nommé *Augustin*, abbé d'un monastère. C'était un homme d'un grand zèle et d'une ardente piété, sur qui Grégoire pouvait compter. Mais à ces qualités, Augustin joignait beaucoup d'orgueil spirituel, et au désir de sauver les âmes, il joignait avant tout celui de rattacher les convertis à l'Église de Rome et de les soumettre à l'autorité du pape. Il partit en l'an 596 avec quarante missionnaires. Mais arrivés en Provence, ils furent effrayés à la pensée des difficultés de leur mission auprès de peuples barbares dont ils ignoraient la langue, et Augustin retourna à Rome pour demander au pape la permission d'abandonner l'entreprise (*). Mais Grégoire n'était pas homme à laisser une œuvre qui lui tenait à cœur, et à laquelle il avait beaucoup réfléchi. Il exhorta et encouragea Augustin à persévérer, plaçant devant lui et ses compagnons les récompenses divines qui seraient leur partage, et il donna à Augustin des lettres de recommandation pour les évêques des endroits où ils passeraient, ainsi que pour les rois francs Théodoric et Théodebert.

(*) Quand Paul et Barnabas furent envoyés par l'Esprit Saint, et non par un homme ou des hommes, ils ne reculèrent pas devant leur tâche.

Les missionnaires prirent courage, et, après un long et pénible voyage, ils débarquèrent en Angleterre, sur l'île de Thanet, dans le Kent. Le roi de ce pays était alors Ethelbert, le plus puissant des monarques anglo-saxons. Il avait épousé une princesse chrétienne, Berthe, fille de Charibet, roi de Paris. Augustin envoya à Ethelbert des messagers pour lui annoncer l'arrivée d'hommes qui apportaient la bonne nouvelle du chemin à suivre pour obtenir le bonheur éternel, la gloire du ciel, avec la paix et la bénédiction du vrai Dieu.

Ethelbert consentit à les recevoir, mais en plein air, de peur que ces étrangers n'usassent des artifices de la magie. Les prêtres païens pouvaient lui avoir suggéré cette pensée. Pour frapper ce peuple grossier et produire sur le roi une certaine impression, Augustin et ses moines se rangèrent en procession, firent porter devant eux une grande croix en argent avec l'image du Christ, et s'avancèrent, en chantant des cantiques latins, vers l'endroit où les attendaient le roi et sa cour. Augustin s'acquitta de son message, annonçant aux païens étonnés la bonne nouvelle des bénédictions éternelles du ciel. Le roi, bien que favorablement disposé, lui dit cependant qu'ils ne pouvaient, lui et son peuple, changer de religion sans de sérieuses considérations. Il promit aux missionnaires de les protéger, et leur dit que ceux de son peuple qui le voudraient, pourraient se joindre à eux. Puis il leur assigna pour célébrer leur culte une vieille chapelle ruinée située près de Cantorbéry, sa résidence, et qui avait servi autrefois aux chrétiens bretons.

La vie pieuse et dévouée d'Augustin et de ses compagnons et les miracles que, dit-on, ils opérèrent, gagnèrent la confiance du peuple, et bientôt le roi et nombre de ses sujets acceptèrent le christianisme tel qu'Augustin le leur apportait, c'est-à-dire quelques doctrines chrétiennes, mais en même temps les erreurs, les cérémonies et la suprématie de Rome. C'est ainsi que l'Église romaine s'implanta en Angleterre.

Augustin envoya à Rome la nouvelle de ses succès. Le pape le nomma archevêque de Cantorbéry et l'établit à la tête de douze évêques sur tous les chrétiens (*), non seulement sur les Saxons nouvellement convertis, mais aussi sur les Bretons descendants des premiers chrétiens. Ceux-ci, par suite des invasions des Pictes, des Scots, puis des Saxons, avaient cherché un refuge dans le pays de Galles. Là s'était fondé un grand monastère nommé Bangor, comme celui qui existait en Irlande. Près

de trois mille hommes s'y trouvaient réunis, travaillant, étudiant et priant. Plusieurs missionnaires étaient sortis du milieu d'eux. Augustin voulut les amener à accepter les coutumes et la suprématie de l'Église de Rome et à le reconnaître comme évêque établi sur eux. Pour cela, il convoqua un synode des évêques saxons et bretons. Un petit nombre seulement de ceux-ci s'y rendirent. Dionoth, qui présidait la grande église de Bangor, répliqua à Augustin : « Nous voulons aimer tous les hommes, et ce que nous faisons pour toi, nous le ferons aussi pour celui que vous nommez le pape. Mais il ne doit pas s'appeler Père des pères, et la seule soumission que nous puissions lui accorder est celle qu'en tout temps nous devons à tous les chrétiens » (**). Une seconde assemblée eut lieu, mais les évêques bretons tinrent ferme, et l'un d'eux déclara qu'ils ne pouvaient admettre ni l'orgueil des Romains, ni la tyrannie des Saxons. Augustin exhorta, supplia, censura, et même, dit-on, eut recours aux miracles, mais sans plus de succès.

(*) Il faut toujours entendre par là les chrétiens de profession.

(**) Lire Éphésiens 5:21.

Espérant toujours vaincre la résistance des évêques bretons, Augustin les convoqua une troisième fois. Que faire ? se demandaient ces pauvres évêques, intimidés et quelque peu ébranlés par le grand nom de Rome qui avait conservé un certain prestige sur les esprits des peuples éloignés. Il y avait un ermite pieux et sage, qui s'était acquis un grand renom de sainteté. Quelques-uns des Bretons allèrent le consulter. — Devons-nous abandonner nos coutumes et suivre Augustin ? lui dirent-ils. — S'il est un homme de Dieu, suivez-le, fut sa réponse. — Et à quoi le reconnâtrons-nous ? — Le Seigneur a dit : « Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur ». Si Augustin est débonnaire et humble de cœur, il porte le joug de Christ et vous offre de porter le même joug ; mais s'il est violent et superbe, il n'est pas de Dieu et vous n'avez pas à faire attention à ce qu'il dit. — Comment connaîttrons-nous son humilité ? dirent-ils encore. — Faites en sorte que lui et les siens arrivent les premiers au lieu du rendez-vous. S'il se lève quand vous entrez, obéissez-lui.

Telles furent les paroles de l'ermite ; mais les évêques bretons n'eussent-ils pas mieux fait de consulter la parole de Dieu et de se tenir à ses enseignements ? Ils y auraient vu que Christ est le seul vrai conducteur, et que Pierre recommandait aux anciens de ne pas paître le troupeau de Dieu comme dominant sur des héritages, mais en étant des modèles du troupeau (*).

(*) Matthieu 23:7-12 ; 1 Pierre 5:2, 3.

Qu'arriva-t-il ? Quand les évêques bretons entrèrent, Augustin, assis dans toute sa dignité et voulant leur montrer sa supériorité, ne se leva pas pour les saluer. Frappés à cette vue, les évêques bretons, pour la troisième fois, refusent de se soumettre au pape de Rome et ne veulent connaître d'autre maître que Christ. Augustin alors s'écrie : « Puisque vous ne voulez pas recevoir des frères qui vous apportent la paix, vous subirez des ennemis qui vous apporteront la guerre. Vous ne voulez pas vous unir à nous pour annoncer aux Saxons le chemin de la vie, eh bien, vous recevrez d'eux le coup de la mort ». Et il se retira.

Était-ce là l'esprit et la douceur de Christ ? Non, certainement ; mais on y voit l'orgueil et l'esprit de domination qui caractérisèrent de plus en plus l'Église de Rome aspirant à la suprématie universelle et l'établissant sur les autres églises.

Augustin n'avait donc pu amener les évêques bretons à se soumettre à l'autorité de Rome. Il eut plus de succès dans ses efforts pour convertir les païens. Outre ceux du Kent, il réussit auprès de Sébert, roi d'Essex, qui embrassa le christianisme avec tout son peuple, et il gagna aussi Redwald, roi de l'Est-Anglie (*). On ne peut que reconnaître le zèle et le dévouement d'Augustin, et, sans nul doute, le christianisme qu'il apporta en Angleterre, tout mélangé d'erreurs qu'il était, valait infiniment mieux que le paganisme cruel des Saxons ; mais combien il est regrettable qu'au lieu de prêcher le pur et

simple Évangile qui annonce le salut à quiconque croit au Seigneur Jésus, il ait introduit une religion de formes et de cérémonies sous l'autorité d'un clergé soumis au pape de Rome. Ce n'est pas ainsi qu'agissaient les apôtres, et cela laissait les cœurs vides de Dieu. Trop souvent les païens ne faisaient que changer une forme de culte pour une autre, et, à la place de leurs dieux, mettaient des saints ou soi-disant tels.

(*) Nos lecteurs doivent se rappeler que les Saxons, peuple païen du nord-ouest de l'Allemagne, avaient envahi l'Angleterre dans le 5^e et le 6^e siècle, et y avaient formé sept royaumes : le Kent, le Sussex, le Wessex, l'Essex, le Northumberland, l'Est-Anglie et la Mercie. La Déirie faisait partie du Northumberland.

Grégoire en effet, pour ne pas heurter les populations païennes dans leurs habitudes, avait conseillé à Augustin de transformer les temples païens en églises, en les consacrant à tel ou tel saint. Les fêtes chrétiennes furent célébrées aux mêmes jours que l'avaient été les fêtes païennes. Dans ces fêtes, on élevait des baraques, on égorgeait des animaux, et le peuple s'en nourrissait, le tout sous l'invocation d'un saint. Les coutumes païennes étaient ainsi conservées sous une autre forme ; la nouvelle religion s'accommodait à l'ancienne. Était-ce vraiment le christianisme, celui de Paul qui écrivait : « Soyez séparés,... et ne touchez pas à ce qui est impur » ? (2 Corinthiens 6:17) (*). On pensait gagner ainsi plus aisément les populations, et ce n'est pas le seul fait de ce genre que présentent les missions catholiques romaines.

(*) Des coutumes païennes s'étaient ainsi glissées et conservées dès les premiers temps dans l'Église, aux fêtes dédiées aux saints. Augustin et Ambroise s'étaient fortement élevés contre elles, mais en vain. Au commencement du 5^e siècle, on voit qu'en Italie, à Naples, elles existaient et Paulin de Nole, appelé saint par l'Église de Rome, les approuvait.

Augustin mourut vers l'an 605. On se rappelle sa cruelle menace contre les chrétiens bretons qui n'avaient pas voulu se soumettre au joug de Rome. Peu avant ou peu après sa mort, elle eut son accomplissement. Ethelfrid, roi du Northumberland, qui était païen, s'avança avec une nombreuse armée contre Bangor, le foyer du christianisme breton. Les moines effrayés s'enfuirent. Douze cent cinquante d'entre eux s'étaient réunis dans un endroit écarté pour implorer le secours du Seigneur. Ils furent découverts par leurs cruels ennemis. Ethelfrid, voyant ces hommes désarmés à genoux, demande ce qu'ils font. L'ayant appris, il s'écrie : « Ils combattent donc contre nous ! » et il ordonne à ses soldats de fondre sur ces hommes en prières. Douze cents furent égorgés, le reste réussit à s'échapper. Les Saxons marchèrent ensuite sur Bangor qu'ils détruisirent. Les prêtres virent dans ce fait la réalisation du présage du saint pontife Augustin, comme ils le nommaient ; mais dans le pays, que ce massacre remplit de douleur, on accusa Augustin d'avoir été l'instigateur de l'invasion d'Ethelfrid. Ce fut un coup fatal porté à l'église bretonne, bien qu'elle eût encore un moment d'éclat, comme nous le verrons.

Augustin eut pour successeur *Laurent*, un des missionnaires venus avec lui en Bretagne. Mais l'œuvre qu'ils avaient accomplie sembla à son tour sur le point d'être anéantie. Un grand nombre de ces soi-disant chrétiens, si facilement convertis, retournèrent au paganisme. Eadbold lui-même, roi de Kent, fils et successeur d'Ethelbert qui le premier avait accueilli les missionnaires, fut du nombre des apostats. Les évêques romains s'enfuirent dans les Gaules, et Laurent se prépara à les suivre. Il avait voulu passer une dernière nuit en prières dans l'église ; le matin venu, il vint, les vêtements en désordre, se présenter devant le roi, et, ôtant son manteau, lui montra son corps couvert de plaies. Le roi surpris lui demanda qui avait osé le maltraiter ainsi. « Saint Pierre, répondit Laurent, lui était apparu la nuit, et, lui reprochant d'abandonner son troupeau, l'avait châtié à coups de fouet. De là venaient ses meurtrissures ». Eadhold était superstitieux ; saisi de crainte, il se soumit de nouveau à la puissance du pape, successeur d'un apôtre qui traitait si rigoureusement les désobéissants. Laurent était-il de bonne foi ? On peut croire qu'agité par la pensée de laisser une œuvre à laquelle il s'était attaché et en ayant du remords, il ait eu un rêve, et qu'ensuite il se soit meurtri lui-même, afin d'essayer par ce moyen d'agir sur l'esprit du roi.

Edwin, qui fut roi du Northumberland après le cruel Ethelfrid, fut aussi converti, dit-on, par une intervention miraculeuse. Il vaut mieux penser qu'Edwin, dont la femme était chrétienne, fut amené par elle à embrasser le christianisme. Un grand nombre de ses sujets suivirent son exemple et furent baptisés. Mais Edwin ayant été tué dans un combat contre le païen Penda, roi de Mercie, presque tous les Northumbriens retournèrent au paganisme. On peut voir par là le peu de réalité de ces conversions. On embrassait un certain ensemble de pratiques religieuses, mais le cœur et la conscience n'avaient point été atteints, parce que Christ n'avait pas été vraiment prêché, et qu'il n'y avait pas eu une action de l'Esprit Saint. Quelle différence entre ces conversions et celles des Thessaloniens, par exemple ! Eux avaient été vraiment « tournés (ou convertis) des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils Jésus » (1 Thessaloniens 1:9-10). Ils avaient reçu l'Évangile, la parole de Dieu, dans la puissance de l'Esprit Saint et avec joie, bien qu'accompagné de tribulations, et ils étaient restés fidèles. Ils étaient vraiment chrétiens.

Un rayon de lumière vint encore briller un moment dans les ténèbres. Oswald, fils du cruel Ethelfrid, avait dû chercher un refuge en Écosse, avec son frère Oswy et quelques jeunes nobles. Il avait appris la langue du pays, avait entendu l'Évangile et avait été vraiment converti. Il fut baptisé ainsi que son frère. Les églises d'Écosse, comme nous le savons, et en particulier Iona, avaient conservé plus purement les vérités de la parole de Dieu. Oswald, dont le cœur avait été réellement saisi par la grâce du Seigneur, aimait à écouter les anciens de ces églises et désirait vivement marcher sur les traces de Jésus qui allait de lieu en lieu, faisant du bien. Il se montrait plein de compassion pour les pauvres, se dépouillant même de ses vêtements pour les couvrir. Il pensait aussi à ses compatriotes du Northumberland, près desquels il aurait voulu aller comme missionnaire, afin de les ramener au christianisme. Mais il crut qu'il y parviendrait mieux s'il était établi sur le trône. À la tête d'une petite armée, et se confiant en Dieu, il livra bataille à un ennemi beaucoup plus puissant que lui et remporta une grande victoire.

Devenu roi, Oswald s'occupa du bien spirituel de son peuple, et demanda aux églises d'Écosse un missionnaire. On lui envoya un moine nommé Corman, pieux, mais d'un caractère rude et austère, qui ne sut pas présenter la grâce aux populations barbares auxquelles il s'adressait. Il retourna découragé à Iona et dit aux anciens : « Les gens vers qui vous m'avez envoyé sont si obstinés qu'il faut renoncer à changer leur cœur ». Pauvre Corman ! Il semble avoir ignoré que c'est la puissante grâce de Dieu qui seule, par l'action de l'Esprit Saint, peut opérer ce changement. En entendant Corman, Aïdan, un des anciens d'Irlande, avait le cœur ému et se disait en lui-même : « Si ton amour, ô Sauveur, eût été présenté à ce peuple, les cœurs auraient été touchés ». Puis s'adressant à Corman : « Mon frère », lui dit-il, « tu as été trop sévère pour des auditeurs si peu en état de comprendre. Il fallait leur donner du lait à boire, avant de leur présenter des aliments plus solides ». Les anciens, à l'ouïe de ces paroles, s'écrièrent : « Aïdan est digne d'être évêque » (*), et ils lui imposèrent les mains.

(*) C'était le titre donné à un ancien que l'on envoyait comme missionnaire.

Aïdan partit et fut reçu avec joie par Oswald. Comme il ignorait la langue des Saxons, le roi l'accompagnait partout et interprétait lui-même ses paroles. D'autres missionnaires se joignirent à eux, et bientôt les populations vinrent en foule se presser autour du roi et des serviteurs du Seigneur, écoutant avec joie « la parole de Dieu », dit Bède, un ancien historien ecclésiastique. Bien que Bède fût attaché à l'Église de Rome et déplorât que ces missionnaires ignorassent les décrets des conciles (ce qui ne leur nuisait pas), il leur rend un beau témoignage : « Ils pratiquaient uniquement et diligemment », dit-il, « les préceptes de piété et de pureté qu'ils avaient appris des prophètes, des évangiles et des écrits des apôtres », c'est-à-dire qu'ils s'attachaient aux Écritures. Bède loue encore « leur zèle, leur générosité, leur humilité et leur simplicité, leur application sérieuse à l'étude des Écritures, leur franchise vis-à-vis des grands, leur douceur et leur charité envers les pauvres, dégagés qu'ils étaient de tout égoïsme et d'avarice, et enfin leur vie austère et dévouée ». C'est un bel éloge !

Ne voudrions-nous pas être comme eux ? C'est à l'école de Jésus que l'on apprend à être doux et humble de cœur ; c'est à ses pieds, comme Marie, que l'on comprend et goûte sa parole (Matthieu 11:29 ; Luc 10:39). Ces serviteurs de Dieu ne faisaient pas de la piété une source de gain ; ils ne bornaient pas leur ministère à célébrer les cérémonies d'un culte dans des murs consacrés ; mais, comme les apôtres, ils prêchaient et exhortaient de village en village, et de maison en maison. Qui peut dire tous les résultats bénis de leur activité ?

Oswald ne se bornait pas à aider les missionnaires dans leurs travaux. Il montrait aussi sa piété par ses œuvres. Il avait conservé son amour pour les pauvres qu'il aimait à soulager. On raconte qu'un jour de Pâques, comme il allait se mettre à table, il apprit qu'une troupe de pauvres pressés par la faim était devant sa porte. Aussitôt il ordonna de prendre les mets de sa table et de les leur porter. Puis il fit briser les vases et les plats d'argent qui étaient sur sa table et leur en distribua les morceaux. Étant allé dans le Wessex, pour épouser la fille du roi de ce pays, il y apporta la connaissance de l'Évangile.

Oswald ne régna que neuf ans. Les habitants idolâtres du royaume de Mercie, conduits par leur roi Penda, avaient envahi le Northumberland. Oswald, ayant marché contre eux pour les repousser, fut tué dans la bataille. On rapporte qu'en tombant il s'écria : « Seigneur ! aie pitié des âmes de mon peuple ! »

ROME TRIOMPHE EN ANGLETERRE

La mort d'Oswald n'arrêta pas les travaux des missionnaires. Ils allaient, prêchant de lieu en lieu, et dès que, dans quelque endroit, on en voyait paraître un, la population accourait près de lui et le priaient de leur faire entendre *la parole de vie*. Ainsi la doctrine chrétienne plus pure se répandait chez les Saxons du nord, tandis que ceux du sud reconnaissaient la suprématie de Rome, et suivaient les formes et les cérémonies de son culte. Les prêtres attachés à Rome désiraient ardemment amener les chrétiens Bretons à se soumettre à cette Église qui prétendait à la domination universelle ; l'occasion de le faire se présenta bientôt.

Oswy avait succédé à son frère Oswald, mais était bien différent de lui. Très ambitieux, il voulut agrandir ses États et marcha contre Oswin, son parent, roi de Déirie. Celui-ci, ne voulant point combattre, s'était enfui chez un noble qu'il croyait son ami. Il fut trahi, et Oswy le fit mettre à mort. Aïdan, en apprenant ce crime, mourut de douleur. Oswy s'empara de la Déirie et plus tard du royaume de Mercie. Il devint ainsi le plus puissant des rois saxons. En était-il plus heureux ? Non ; sa conscience ne le laissait pas tranquille.

La reine Earfeld était attachée à l'Église de Rome, et aurait voulu qu'Oswy s'y soumît aussi. Elle était soutenue par deux prêtres, l'un nommé Romain et l'autre Wilfrid, ce dernier, homme doué de grands talents, mais très ambitieux d'honneurs et de richesses. Il espérait, en amenant le roi et ses sujets sous l'autorité de l'Église de Rome, obtenir une place éminente dans le clergé et pouvoir ainsi satisfaire son avarice. Ce n'était donc pas l'amour de Christ et des âmes qui l'animait. Les tristes mobiles qui le faisaient agir, l'amour de la domination et de l'argent, existaient, hélas ! chez bien d'autres dans la chrétienté et s'y montrèrent de plus en plus. Oswy, troublé par le souvenir du meurtre d'Oswin et d'autres fautes, aurait voulu apaiser Dieu et se procurer une entrée au ciel. Où aurait-il dû chercher la paix de son âme ? Christ seul pouvait la lui donner, mais les prêtres romains lui faisaient croire que c'était dans leur église qu'il trouverait ce que son cœur désirait. Pour le décider, ils proposèrent qu'il y eût une conférence publique entre eux et les évêques bretons. Oswy y consentit, et l'on se réunit à Whitby.

Après la mort d'Aïdan, les anciens d'Iona avaient envoyé pour le remplacer un évêque nommé Colman, homme simple, mais énergique. Il vint à cette réunion avec les autres évêques bretons. Le

roi commença ainsi : « Puisque nous sommes serviteurs d'un même Dieu, et que nous espérons un même héritage, nous devrions avoir ici-bas une même règle de vie, et il nous faut rechercher quelle est la vraie ». C'était bien, n'est-ce pas ? Mais où fallait-il chercher ? Dans l'Écriture, n'est-il pas vrai ? Et c'est ce que ne firent ni les uns, ni les autres. Colman répondit : « Nous suivons la doctrine de Colomba qui est celle de Jean, le disciple bien-aimé du Seigneur, et celle des églises qu'il présidait. Gardons-nous de la mépriser ! » Wilfrid, avec une grande habileté, et sachant comment frapper l'esprit du roi par l'aspect de la grandeur et du pouvoir, répliqua : « Nous, notre coutume est celle de Rome où ont enseigné les saints apôtres Pierre et Paul. Elle est répandue parmi toutes les nations. Les Pictes et les Bretons seuls, jetés aux bouts de la terre, veulent-ils lutter contre le monde universel ? Voulez-vous opposer, Colomba, si saint qu'il ait été, à Pierre, le prince des apôtres, auquel Christ a dit : Tu es Pierre, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux ? ». Wilfrid omettait à dessein Jean, pour ne parler que de Colomba ; mais au lieu que les uns et les autres se tournassent vers les Écritures seules, on se réclamait de traditions, de coutumes, de règles soi-disant données par tel ou tel apôtre que l'on opposait l'un à l'autre. C'était comme chez les Corinthiens où l'on disait : « Moi, je suis de Paul ; et moi d'Apollon ; et moi de Céphas » (1 Corinthiens 1:12). Et puis, nous voyons s'affirmer cette prétention exorbitante, nullement justifiée par l'Écriture, que Pierre étant le prince des apôtres et le pape son successeur, celui-ci était le chef de l'Église universelle. Paul, inspiré par l'Esprit de Dieu, dit : « J'estime que je n'ai été en rien moindre que les plus excellents apôtres, quoique je ne sois rien » (2 Corinthiens 11:5 ; 12:11) ; il n'était rien en lui-même, ni par lui-même, mais ce qu'il était venait de la grâce du Seigneur. Paul n'étant en rien moindre que les plus excellents apôtres, où est la suprématie de Pierre ? Mais on pensera peut-être : Le Seigneur n'a-t-il pas donné à Pierre les clefs du royaume des cieux ? (Matthieu 16:19). Oui, sans doute, et Pierre s'en est servi. Il a ouvert les portes du royaume des cieux aux Juifs, le jour de la Pentecôte (Actes 2:37-41), et il les a ouvertes aux nations, d'après l'ordre du Seigneur, quand il alla annoncer Christ et la rémission des péchés par son nom, à Corneille et à sa maison et ses amis (lire Actes 10, et surtout versets 9-16, 28, 43, 44 ; et 11:1-18). Peut-être entendra-t-on dire : « Oui, mais le Seigneur a donné à Pierre l'autorité de lier et de délier sur la terre, et ce devait être ratifié dans le ciel » (selon Matthieu 16:19). C'est vrai, mais cela a été donné aussi à l'Assemblée (Matthieu 18:18), et aux disciples individuellement (Jean 20:23). Lier et délier, c'est déclarer le pardon à quiconque croit au Seigneur et la condamnation à quiconque refuse Christ (Jean 3:36), et c'est ce que Pierre a fait dans les deux occasions que nous avons citées. Une autre objection que font les partisans de Rome est celle-ci : « Le Seigneur n'a-t-il pas dit : Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église » ? (Matthieu 16:18). Et par cette Église, ils entendent celle de Rome. Mais les paroles du Seigneur ne signifiaient pas que ce soit sur Pierre que l'Église est fondée. Ce serait une contradiction avec d'autres passages où nous lisons que Christ est le fondement unique (1 Corinthiens 3:11). Il est bien dit que les saints sont « édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes » (Éphésiens 2:20), car ce sont eux qui ont proclamé le salut et révélé les pensées de Dieu, mais ce n'est pas plus Pierre que les autres, et Jésus Christ demeure seul la maîtresse pierre du coin, sans laquelle rien ne tient. Ce n'est pas sur Pierre que l'Église est fondée, mais sur la belle confession de Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » (Matthieu 16:16). Pierre était une pierre, une simple pierre dans l'édifice que devait construire Christ. Et quant à la prétention qui fait du pape le chef de l'Église sur la terre, rappelons nous que c'est Christ seul qui est le Chef ou la Tête de l'Assemblée (ou l'Église) qui est son corps, et que ce divin et unique Chef est dans le ciel (Éphésiens 1:22-23). Il est bon de se souvenir de ces choses, parce que dans les jours mauvais où nous sommes, on est exposé aux pièges de l'ennemi qui cherche, même en se servant des Écritures, à faire sortir les âmes du chemin de la vérité. Pauvre Oswy, s'il avait connu la parole de Dieu, il aurait pu résister à la subtilité des partisans de Rome ; pauvres évêques bretons aussi, qui ne surent pas se servir de cette arme puissante, l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu ! (Éphésiens 6:17).

Après avoir entendu Wilfrid, le roi, se tournant vers Colman, lui dit : « Est-il vrai que le Seigneur ait adressé ces paroles à Pierre ? — Cela est vrai, ô roi ! répondit Colman. — Et pouvez-vous prouver qu'une aussi grande puissance ait été donnée à Colomba ? — Nous ne le pouvons ». Colman n'aurait-

il pas dû laisser Colomba de côté, et dire au roi ce que l'Écriture enseigne ? Mais déjà, même à Iona, la connaissance de la parole de Dieu s'était affaiblie, et l'on s'attachait plus à des coutumes qu'à ce que Dieu a dit.

Oswy, heureux de pouvoir faire cesser une lutte qui se renouvelait sans cesse dans sa propre maison, heureux aussi, dans sa propre ignorance, d'avoir quelqu'un qui lui ouvrît le ciel, s'écria : « Pierre est le portier ; je veux lui obéir et à son successeur, de peur que, quand je me présenterai à la porte, il n'y ait personne qui m'ouvre ». Pauvre Oswy ! Il ne savait pas que Christ seul est la porte du salut, et qu'il ouvre et nul ne ferme (Jean 10:7, 9 ; Apocalypse 3:7). Ainsi l'Église de Rome triompha. Elle veut être assise comme reine comme dira Babylone (Apocalypse 18:7). Hors de la soumission à ses enseignements et à ses rites, et à celui qui ose se dire le vicaire de Christ ici-bas, il n'y a pas de salut, dit-elle. Mais que dit la parole de Dieu ? Il n'y a de salut en aucun autre que Christ, aucun autre nom qui soit donné par lequel nous puissions être sauvés (Actes 4:12). Et quant à l'Église, bien loin qu'elle ait à dominer, il nous est dit que la vraie Église est soumise au Christ (Éphésiens 5:24). Elle n'enseigne donc pas, mais est enseignée par la Parole (Versets 26, 29). C'est la fausse prophétesse Jézabel qui enseigne et domine (Apocalypse 2:20), et elle représente Rome et ses prétentions.

Colman, accablé de douleur, retourna en Écosse avec ceux des évêques que Wilfrid n'avait pu persuader. Oswy, espérant ainsi racheter son âme, déploya la plus grande activité pour amener ses sujets à l'obéissance de l'Église de Rome. Wilfrid l'y aida de tout son pouvoir. Il devint évêque d'un vaste diocèse, s'enrichit des biens qui avaient appartenu à plusieurs monastères, s'entoura d'une suite nombreuse, et n'était servi que dans de la vaisselle d'or et d'argent. Quelle différence avec les humbles évêques d'Iona ! Mais c'est cet orgueil, ce luxe, cette avidité, cet amour de la domination, des richesses et des jouissances de la chair, que l'on vit se répandre de plus en plus chez les hauts dignitaires du clergé romain et chez les papes, durant les siècles ténébreux du Moyen Âge, tandis que le bas clergé et le peuple demeuraient dans la plus triste ignorance et livrés à la superstition.

Mais le triomphe de Rome ne se borna pas là. Bientôt l'Écosse et Iona même succombèrent sous les efforts des prêtres romains. Ils s'adressèrent à Naïtam, roi des Pictes. On lui fit comprendre combien il serait plus digne d'un roi d'appartenir à une église puissante, à la tête de laquelle était un pontife universel, successeur direct de Pierre, plutôt que de se soumettre à des congrégations conduites par de chétifs anciens. On lui montra combien la pompe du culte romain convenait mieux à la pompe royale. Naïtam, séduit par la pensée de marcher à l'égal des illustres rois des Francs, céda et fit venir des architectes pour lui construire des églises en pierre, au lieu des humbles édifices en bois où Christ avait été annoncé. Puis il ordonna que tous les ecclésiastiques de son royaume reçussent la tonsure romaine (*), en signe de soumission à cette Église. Et il fut fait ainsi. Où était en tout cela la parole de Dieu et l'intérêt pour le salut des âmes ?

(*) Les moines et les ecclésiastiques, dès le 6^e siècle, en Orient et en Occident, étaient tonsurés, c'est-à-dire qu'une partie de la tête était rasée. C'était la marque distinctive de leur consécration. En Orient, la tonsure se faisait en long, par devant, d'une oreille à l'autre, en forme de croissant. En Occident, elle se faisait en rond, sur le sommet de la tête. C'étaient toujours des ordonnances et non l'Écriture.

Les anciens de Iona résistaient encore à l'envahissement des coutumes romaines. Un jour, un moine, nommé Ecgbert, très enthousiaste pour Rome et d'un caractère très doux, vint les trouver. Il fut reçu avec une grande hospitalité, et sut bientôt s'insinuer dans les esprits. Par ses discours et par les riches dons qu'il répandait et qu'on lui avait confiés dans ce but, il commença à les ébranler. Mais ce fut surtout en se présentant comme ayant reçu de Dieu une mission auprès d'eux qu'il acheva de les gagner. « Une nuit », leur raconta-t-il, « un des bienheureux apparut à un frère du couvent et lui dit : « Dis à Ecgbert ces paroles : Va vers les monastères de Colomba, car leurs charrues ne cheminent pas droitement ; il faut que tu les remettes dans le droit sillon. Je ne voulais pas obéir, et je m'embarquai pour aller porter l'Évangile aux Germains. Mais une tempête jeta le navire sur le sable. Je vis que

c'était à cause de moi, et je résolu d'obéir. Maintenant », ajouta-t-il, « soumettez-vous à la voix du ciel ».

Dieu peut parler aux hommes par des rêves (Job 33:14-15), mais Il ne parlera pas en faveur de ce qui est contraire aux Écritures, qui sont sa Parole. Les anciens de Iona, au lieu de rejeter ce rêve comme le produit de l'imagination d'un homme et de s'en tenir à la parole de Dieu, se laissèrent persuader par Ecgbert et crurent obéir à Dieu. Ils reçurent la tonsure qui les rangeait sous l'autorité du pape. Rome avait vaincu partout. Cependant, un petit nombre en Écosse, ne voulurent pas courber la tête sous son joug. « On les voyait », dit Bède, « clocher dans leurs sentiers, refuser de prendre part aux fêtes romaines et de se laisser tonsurer ». C'est au commencement du huitième siècle que Rome étendit ainsi son pouvoir sur toutes les îles Britanniques, mais Dieu se gardait un résidu ; au milieu des siècles de ténèbres, quelques faibles lumières éparses brillaient çà et là, en attendant qu'une pleine lumière se levât.

Cette Église d'Angleterre servit grandement la papauté par son zèle missionnaire. Des moines anglo-saxons, de l'ordre des Bénédictins (fondé par saint Benoît en 529), plus d'un siècle après Colomban, entreprirent de pousser plus loin que lui en Germanie, et de convertir les farouches païens d'entre Rhin et Elbe. Willibrod (mort en 739) parmi les Frisons, puis Winfrid, qui changea ensuite son nom en Boniface, parmi les Saxons, en furent les plus remarquables ouvriers. La célèbre abbaye de Fulda fut fondée en 744 par Sturm. Boniface que l'Église révère comme « l'apôtre des Germains », mourut en martyr, massacré dans la Frise en 755 avec quelques compagnons. Mais le rattachement au christianisme des Frisons, Saxons et Thuringiens ne fut effectif qu'un peu plus tard, quand Charlemagne conquiert leur pays et contraignit sous peine de mort les païens à se faire baptiser. Ces régions ouvertes de façon aussi peu évangélique à la profession chrétienne sous l'autorité de Rome en devaient devenir à leur tour des foyers de propagation vers l'Est, chez les Slaves de l'Elbe, les Polonais, les Tchèques, les Hongrois, et se heurter aux populations évangélisées par des orthodoxes (Cyrille et Méthode) et relevant du patriarche de Constantinople.

Quoiqu'il en soit, lorsque, au début du 10^e siècle les Normands et les Scandinaves eurent embrassé à leur tour la religion chrétienne, toute l'Europe occidentale et la majeure partie de l'Europe centrale furent catholiques et la puissance papale ne cessa de s'y renforcer pendant plusieurs siècles.

NESTORIUS ET LES NESTORIENS

Après nous être occupés de ce qui se passait dans l'Église aux extrémités de l'Europe occidentale, en Irlande, en Écosse et dans la Grande Bretagne, nous reviendrons en Orient. En Occident, la puissance de l'Église romaine allait toujours croissant, sous la main de papes habiles et énergiques ; en Orient, ce que l'on voit tristement dominer, ce sont les discussions religieuses sans fin, attisées par les ambitions et les rivalités des évêques des grandes villes de Constantinople, d'Antioche et d'Alexandrie, produisant des hérésies et des divisions, et amenant souvent des conflits sanglants, parce qu'au lieu de l'épée de l'Esprit, la parole de Dieu, on se servait d'armes charnelles, en cherchant un appui auprès des empereurs.

Ces discussions et ces hérésies portaient le plus souvent sur la Personne adorable du Seigneur. Satan est l'ennemi de Christ qui est venu détruire sa puissance, et tous ses efforts et ses ruses tendent à attaquer et détruire ce que la parole de Dieu nous enseigne touchant Jésus, le Fils de Dieu. Il sait bien qu'avec Christ tout tombe, et qu'en s'attaquant au Rédempteur, on diminue ou l'on annule la rédemption. Pour arriver à ses fins, Satan induit les hommes à raisonner sur la Personne du Seigneur, qui, nous le savons par les Écritures, est à la fois vrai Dieu et vrai homme : Dieu sur toutes choses béni éternellement, et manifesté en chair. « La Parole devint chair », nous dit Jean, et « la Parole était Dieu » (Romains 9:5 ; 1 Timothée 3:16 ; Jean 1:1, 14). Qui peut expliquer cela ? Personne ; c'est

un mystère insondable, car, nous dit Jésus lui-même : « Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père » (Matthieu 11:27).

Lorsque des difficultés touchant la doctrine surgissaient, on convoquait, il est vrai, des conciles, ou assemblées d'évêques, mais ils étaient ordinairement sous la main des empereurs et influencés par lui ou par ceux qui exerçaient le pouvoir ; souvent aussi, ils étaient le théâtre de violences et de jugements iniques, comme nous l'avons vu dans le cas de Chrysostôme. Quelques conciles cependant maintinrent la vérité, comme, par exemple, celui de Nicée qui affirma la divinité de Christ conformément aux Écritures. Mais lorsqu'on a la parole de Dieu et qu'on la reçoit avec simplicité, qu'est-il besoin de conciles ? On ne peut admettre d'eux que ce qui est conforme aux Écritures. Or celles-ci nous montrent clairement d'une part que Jésus était réellement un homme. Il fut petit enfant, né de Marie ; il grandit, croissant en stature ainsi qu'en sagesse, et il devint un homme fait. Il mangeait et buvait, il était fatigué et se reposait, il dormait ; il se réjouissait et s'affligeait, il souffrait dans son corps et dans son âme. Et ce qui est si précieux pour nous, il avait toutes les affections et les sentiments d'un homme, mais d'un homme parfait, sans péché. Mais en même temps, il était réellement Dieu, ressuscitant les morts par une parole, calmant les vents et les flots en disant : « Taisez-vous », et opérant par lui-même bien d'autres miracles que la simple puissance de l'homme ne pouvait accomplir. Les prophètes et les apôtres en ont fait, mais c'était au nom de l'Éternel ou au nom de Lui, Jésus de Nazareth, tandis que Lui les faisait par sa propre divine puissance. La voix de Dieu le proclame son Fils bien-aimé ; par Lui les mondes ont été créés et subsistent par Lui ; les anges de Dieu l'adorent ; il est le Vivant, Celui qui vit aux siècles des siècles. À Lui appartient toute gloire. Voilà ce que la parole de Dieu nous enseigne, et ce qu'il nous faut retenir.

Une grande controverse surgit en Orient au sujet de la Personne du Seigneur. Vingt et un ans après la mort de Chrysostôme, le siège épiscopal de Constantinople vint à vaquer. L'empereur Théodose II appela, pour occuper cette place importante, un prêtre de l'église d'Antioche, nommé Nestorius, qu'on lui disait être aussi distingué par ses talents que par sa piété. Mais avec des qualités réelles, Nestorius était hautain et intolérant. Dès qu'il fut établi évêque de Constantinople, il se mit à persécuter violemment tous ceux qui étaient en dehors de la communion de l'Église, tels que les Ariens et d'autres, même ceux qui n'étaient séparés que sur un point insignifiant, par exemple l'époque de la célébration de la fête de Pâques. Dans un discours à l'empereur, Nestorius avait été jusqu'à dire : « Empereur, donne-moi une terre purgée d'hérétiques et je te donnerai le ciel ; combats avec moi les hérétiques et je t'aiderai à vaincre les Perses ». Paroles bien étranges et orgueilleuses, n'est-ce pas, dans la bouche d'un faible mortel et d'un conducteur d'âmes ? Pauvre Nestorius ! il ne se doutait guère qu'il allait bientôt être lui-même accusé d'hérésie et condamné.

Déjà alors on commençait à entourer Marie, la mère du Sauveur, d'une sorte de vénération superstitieuse. On lui consacrait des églises, on l'invoquait en lui donnant le nom de « mère de Dieu ». On prétendait qu'elle était morte à Éphèse, on y montrait son tombeau qui attirait une foule de pèlerins, et c'était pour les Éphésiens une source d'abondants revenus. Elle était ainsi regardée, non seulement comme la patronne, mais comme la nourricière d'Éphèse. C'était elle, disait-on, qui faisait pleuvoir sur la ville et sur l'Asie entière toute sorte de prospérités. Aussi avait-on érigé une riche basilique sous son nom. Cela ne nous rappelle-t-il pas l'histoire rapportée au chapitre 19 des Actes ? C'était environ 400 ans auparavant que, dans cette même ville d'Éphèse, s'élevait le temple magnifique de la grande déesse Diane que l'Asie entière révérait, à laquelle la ville des Éphésiens était consacrée, et qui était aussi une source de richesses pour les habitants. Paul, le serviteur de Dieu, avait annoncé Christ, et le culte de Diane et l'idolâtrie étaient tombés, et maintenant une nouvelle idolâtrie, bien pire que la première, avait remplacé celle-ci. Ce n'était pas seulement la mère de Jésus dont on faisait une sorte de divinité, une reine du ciel, mais on regarda bientôt les saints, — les apôtres, les martyrs — comme des sortes de médiateurs entre Dieu et les hommes, on éleva des églises placées sous leur invocation, on leur adressa des prières et on vénéra leurs reliques

auxquelles on attribua même le pouvoir de faire des miracles. Et ce mal terrible continua d'envahir de plus en plus l'Église. Oh ! quelle puissance d'aveuglement Satan exerce sur le cœur de l'homme !

Mais revenons à Nestorius. C'était donc un usage commun, déjà dans le 4^e siècle, de donner à Marie le nom de « mère de Dieu », expression qui ne se trouve nulle part dans l'Écriture, bien que nous sachions que de Marie « est né Jésus, qui est appelé Christ » (Matthieu 1:16), et que « le Christ est sur toutes choses Dieu béni éternellement » (Romains 9:5). Or dans un discours prononcé à Constantinople, Anastase, prêtre que Nestorius avait amené d'Antioche, s'éleva contre le titre de « mère de Dieu » attribué à Marie, et Nestorius l'approuva. Cela causa un grand tumulte dans l'église de Constantinople où l'on vénérât Marie non moins qu'à Éphèse ; on regarda ces paroles comme un outrage fait à la mère du Seigneur. Nestorius voulut expliquer dans un discours pourquoi il ne pouvait admettre que le titre de « mère de Dieu » convînt à Marie. Mais il le fit de telle manière que l'on pouvait conclure de ses paroles qu'il enseignait que, de même qu'il y a en Christ deux natures, la divine et l'humaine, il y avait aussi deux personnes, l'homme, fils de Marie, et le Fils de Dieu. Il divisait ainsi la Personne adorable du Seigneur que nous voyons toujours une — un seul Christ. Plusieurs expressions dont il se servit montrent bien que telle était sa pensée, et il alla jusqu'à l'exprimer d'une manière tout à fait irrespectueuse, disant : « Je n'admettrai jamais un Dieu de deux mois, un Dieu de trois mois ; jamais je n'adorerai comme tel un enfant qui a sucé le lait de sa mère, et qui s'est enfui en Égypte pour sauver sa vie ». C'était un vrai blasphème, et cela nous montre jusqu'où l'on peut être entraîné lorsqu'on veut raisonner sur ce qui est infini, hors de notre portée, et connu de Dieu seul. Le petit enfant dans la crèche, celui que les anges exaltaient, que les bergers et les mages adoraient, que Siméon prenait dans ses bras, et qui, en effet, fut conduit avec sa mère par Joseph en Égypte, était bien le Fils de Dieu, Dieu lui-même qui, par un mystère insondable, le mystère de l'amour, s'est ainsi abaissé jusqu'à nous.

L'évêque d'Alexandrie, Cyrille, attaqua vivement Nestorius et ses doctrines, mais en le faisant il tomba lui-même dans des erreurs capitales, qui furent signalées par Jean, évêque d'Antioche. Jean cependant, bien qu'ami de Nestorius, n'admettait point ce que l'on condamnait chez celui-ci, et lui avait même écrit pour lui faire sentir qu'il avait tort. D'un autre côté, Cyrille avait su gagner à sa cause l'évêque de Rome, Célestin. Pour mettre un terme à ces disputes, l'empereur convoqua un concile général à Éphèse, en l'an 431. On aurait dû attendre que tous les évêques convoqués fussent réunis, mais Cyrille, par ses intrigues, sut si bien faire que le concile s'ouvrit avant l'arrivée de Jean et des évêques qui étaient avec lui, et que Cyrille lui-même, bien qu'accusé, le présida. La conséquence en fut la condamnation et la déposition de Nestorius. Mais alors arrivèrent Jean et les évêques syriens qui se constituèrent aussi en concile, déclarèrent que l'assemblée réunie par Cyrille était un faux concile, et l'excommunièrent. On voit quelle étrange confusion régnait parmi ceux qui s'intitulaient les conducteurs de l'Église. Mais la lutte n'était pas finie. On porta la chose devant l'empereur que Cyrille réussit à convaincre de la justice de sa cause et de l'intégrité du concile d'Éphèse qu'il avait présidé. Le faible empereur finit par l'approuver, et ainsi la déposition de Nestorius fut confirmée. Ses plus fidèles amis à la cour l'avaient abandonné, et Jean d'Antioche lui-même demanda son éloignement.

Nestorius s'était d'abord retiré dans le monastère où il avait passé sa jeunesse, situé à peu de distance d'Antioche. Mais là, il ne sut pas rester tranquille. Il y publia quelques livres et, par ses prédications éloquentes, il attirait beaucoup de personnes distinguées de la ville d'Antioche. Ses ennemis s'en émurent. Poussé par eux, le pape Célestin demanda à l'empereur que l'ennemi de la Vierge et de son Fils fût retranché de la société des hommes qu'il s'obstinait à perdre, et il pressa les évêques de se joindre à sa demande ! L'empereur l'exila à Pétra, en Arabie, et proscrivit également ses amis et ses partisans. Les ennemis de Nestorius trouvèrent que le lieu de son exil n'était pas encore assez éloigné, et il fut envoyé en Égypte, dans l'oasis d'Ibis, où l'on déportait les grands criminels d'État. C'était un endroit entouré d'un vaste océan de sables et d'où l'on ne pouvait s'échapper sans risquer sa vie. Là Nestorius se mit à écrire sa biographie, ouvrage qui ne nous est

point parvenu. Fait prisonnier par une troupe d'Arabes nomades qui s'étaient jetés sur l'oasis pour la piller, il fut laissé par eux et put gagner Panopolis, petite ville de la province de Thèbes. Le gouverneur de Thèbes ne permit pas que l'infortuné Nestorius restât là. Il donna l'ordre de le transférer à Éléphantine sur la frontière d'Éthiopie. Mais accablé par l'âge et la fatigue, il tomba de cheval et se blessa grièvement. Ramené à Panopolis, il y mourut en l'an 440.

Un certain nombre d'évêques n'avaient pu accepter les décisions du concile d'Éphèse concernant la déposition de Nestorius. On les y força de la part de l'empereur, en ne leur laissant d'autre alternative que de souscrire ou d'être déclarés Nestoriens, et comme tels, poursuivis, déposés, exilés ou envoyés aux mines. Tel était le résultat de l'association de l'Église avec l'État ; celle-là se servant de l'épée du prince pour persécuter ceux qui ne se soumettaient pas à elle ! La plupart des évêques cédèrent, mais quelques-uns restèrent fermes. L'un d'eux, nommé Alexandre, évêque d'Hiéropolis, d'un âge très avancé, montra une fermeté inébranlable. À des amis, qui le sollicitaient de signer comme d'autres, il répondit : « Tenez-vous en repos. Je ne me soucie point de ce que font les autres, mais quand tous les morts ressusciteraient et nommeraient piété l'abomination d'Égypte (il voulait dire la conduite de Cyrille d'Alexandrie), je ne les croirais pas dignes de foi ». Il rompit avec ses amis, et sommé par le gouverneur de souscrire ou de quitter la ville, il sortit. Mais aussitôt toute la ville ferma ses églises. Le gouvernement fit enfoncer les portes et célébrer le culte sous la protection des soldats ! Quant au vieil évêque, il fut condamné au travail des mines en Égypte et y mourut. Voilà comment de soi-disant chrétiens agissaient envers ceux qui se réclamaient du nom du même Seigneur.

Fomentée par Cyrille, la persécution contre les Nestoriens sévit de toutes parts. Qu'arriva-t-il ? Ce fut un moyen dont Dieu se servit pour propager, non les fausses doctrines attribuées à Nestorius, mais le christianisme même. Ceux que l'on appela Nestoriens, parce qu'ils n'avaient pas voulu souscrire aux lois d'un concile qu'ils ne pouvaient reconnaître, et qui pour cela étaient violemment persécutés, se retirèrent en Perse. Ils y furent bien accueillis et protégés par les rois de cette contrée, par haine de l'empire grec. Ils y fondèrent une église indépendante de celle de Constantinople, et à laquelle un nommé Barsumas, évêque de Nisibe en Mésopotamie, donna une constitution.

Les Nestoriens se répandirent dans les contrées traversées par l'Euphrate, et animés d'un grand zèle missionnaire, ils évangélisèrent en Arabie, en Perse, dans l'Inde et jusqu'en Chine, où existaient encore quelques-unes de leurs églises dans le 13^e siècle ; mais dans le 16^e siècle, il n'en restait plus trace. Les descendants des Nestoriens fixés en Perse, subsistent encore. Nous en dirons quelques mots.

Au nord de la Perse, à la base de hautes montagnes couvertes de neige, est une vaste plaine d'une grande beauté. C'est la province d'Urmiah ou Oroomiah, et c'est là que demeurent les chrétiens nestoriens. Cette plaine, bornée par des montagnes escarpées, est couverte de villages entourés d'arbres verdoyants et de champs de blé. Au-delà se trouve le lac Urmiah tout parsemé d'îles. En différents points de la plaine se voient des espèces de buttes formées de cendres, recouvertes d'une mince couche de terre. On suppose que ce sont les endroits où brûlait sans cesse le feu sacré et où les prêtres Parsis se prosternaient devant le soleil levant (*).

(*) Les Parsis, descendants des anciens Perses et disciples de Zoroastre, étaient des adorateurs du feu, dont le soleil est pour eux le type le plus pur, en même temps qu'il est l'image de la divinité. Les Mahométans les nomment aussi Guèbres ou infidèles. Il en reste un petit nombre dans la province de Bombay.

Les Nestoriens sont un peuple intéressant à bien des égards. Leur langue, le syriaque, se rapproche beaucoup de l'hébreu, et était parlée plusieurs siècles avant la naissance du Sauveur. Elle est presque la même que celle qui était généralement employée en Palestine aux jours du Seigneur, et dont il se servait pour converser avec ses disciples et instruire le peuple. C'est dans cette même langue que,

sur la croix, il s'écria : « Éloï ! Éloï ! lama sabachthani ? Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Les Nestoriens étaient nombreux et poursuivaient en paix leurs occupations comme agriculteurs et commerçants, ainsi que leurs travaux missionnaires, lorsque eut lieu l'invasion islamique en Perse, vers le milieu du septième siècle. Non seulement le culte du feu disparut de la Perse, mais les Nestoriens furent violemment persécutés par les vainqueurs. Ils n'avaient d'autre alternative — comme les malheureux Arméniens de naguère — que le Koran ou la mort. Leur nombre fondit comme la neige au printemps, et actuellement on n'en compte plus qu'environ 400000. En même temps, ils tombèrent peu à peu dans l'ignorance, la démoralisation et la superstition. Cependant, malgré la profonde déchéance de leur église, les Nestoriens sont restés, quant à la doctrine, plus rapprochés de la Bible que les catholiques romains, les Grecs et les Arméniens. « Je n'ai jamais rencontré », dit un missionnaire, « un Nestorien qui niât la suprême autorité de la parole de Dieu ». Ils abhorrent le culte des images, et n'admettent point la confession auriculaire et l'absolution donnée par le prêtre. Ils ne connaissent ni la messe, ni l'adoration de l'hostie. Ils rejettent, comme mauvaises et antiscrituraires, les doctrines de la régénération baptismale (*1), de la pénitence (*2), du purgatoire (*3). Ils croient en Christ comme en une seule Personne, à la fois vrai Dieu et vrai homme. Ils reçoivent avec joie ceux qui viennent à eux, au nom du Christ Jésus. Les missionnaires américains, venus parmi eux, ont été bien reçus et ont travaillé à répandre les vérités scripturaires, en les exhortant, en même temps, à mener une vie humble et sainte.

(*1) Doctrine qui prétend que le baptême d'eau opère dans l'âme la nouvelle naissance ou la régénération.

(*2) La pénitence, ce sont des actes imposés par le prêtre comme réparation ou châtement des fautes commises.

(*3) Le purgatoire est, selon les catholiques romains, un lieu intermédiaire entre le ciel et l'enfer, où le feu achève de purifier l'âme qui ne l'a pas été complètement ici-bas.

Le premier missionnaire qui vint au milieu d'eux, trouva cette ancienne église en ruines et comme renversée dans la poussière. Le peuple était plongé dans la plus grossière ignorance. Il n'y avait point d'écoles, et à peine dans un village une demi-douzaine d'habitants savaient-ils lire. Ils n'avaient d'ailleurs pour livres que de rares manuscrits, dont le prix était très élevé. Le vol, parmi eux, était général et mentir une habitude invétérée. « Nous mentons tous », disaient-ils ; « comment pourrions-nous faire nos affaires, si nous ne mentions pas ? ». Ils buvaient du vin comme de l'eau, et quant à la religion, tout en conservant une certaine orthodoxie, elle n'était pour eux qu'une affaire de forme et d'apparence.

Maintenant il y a des écoles dans un grand nombre de villages, et l'on a fondé des établissements pour élever et former des jeunes gens des deux sexes capables d'instruire le peuple, et ainsi de réparer des maux accumulés durant tant de générations. Les Saintes Écritures ont été imprimées dans leur entier, tant dans l'ancienne langue des Nestoriens que dans celle qu'ils parlent actuellement.

« L'influence des Saintes Écritures sur nos élèves et dans les collèges », dit un missionnaire, « puis sur les centaines de Nestoriens adultes qui apprennent à lire dans les écoles du dimanche, cette influence s'exerçant dans leurs humbles demeures, et, par tous ces lecteurs, sur la masse du peuple, est incalculable ». Plusieurs sont comme des gens qui se réveillent d'un profond sommeil, et se demandent : « Comment se fait-il que nous ayons été gardés si longtemps dans l'ignorance ? ». Et les prêtres répondent : « Nous-mêmes, nous sommes restés jusqu'à ce jour, comme morts dans nos fautes et dans nos péchés, et notre péché est plus grand que le vôtre pour vous avoir caché si longtemps la lumière ». Les missionnaires américains ont à lutter contre des missionnaires catholiques romains qui voudraient rattacher à Rome l'église nestorienne. D'un autre côté, il semble

qu'un certain nombre de Nestoriens se tournent du côté de l'Église grecque, afin d'être protégés contre les musulmans de Perse (*).

(*) Aujourd'hui, après avoir été fortement et même tragiquement éprouvés par les répercussions des deux guerres mondiales, les communautés nestorienne ne subsistent qu'en très petits groupes dispersés en Iran, Irak, Turquie, Syrie, Liban, Inde, Arménie et aux États-Unis. Elles ne comptent pas 80000 personnes.

EUTYCHES ET LES ARMÉNIENS

Peu après la mort de Nestorius, l'Église d'Orient fut de nouveau troublée à l'occasion de doctrines tenues par un moine nommé Eutychès, archimandrite ou supérieur d'un couvent de trois cents moines, près de Constantinople. Eutychès s'était fortement opposé à Nestorius quand celui-ci fut condamné, mais lui-même tomba dans d'autres erreurs touchant la Personne adorable du Seigneur. Il disait bien que Christ, né de la vierge Marie, était vrai Dieu et vrai homme, mais que le corps de Jésus n'était pas de la même substance que le nôtre, contrairement à l'Écriture qui nous dit que Christ a participé au sang et à la chair (Hébreux 2:14). De plus, il enseignait que les deux natures divine et humaine du Seigneur n'en formaient qu'une, la nature humaine étant absorbée par la nature divine ou confondue avec elle. Nous pouvons voir par là combien l'on s'égaré quand on veut raisonner sur ce qui est au dessus de notre conception, et expliquer ce que Dieu ne nous explique pas. Combien la parole de Dieu est plus simple ! Si nous nous tenons comme de petits enfants à ce qu'elle dit, nous ne courrons pas risque de faire fausse route.

Eutychès avait pour ami un nommé Eusèbe, évêque de Dorylée en Phrygie qui, avant d'occuper cette charge, s'était fortement prononcé contre Nestorius. Devenu évêque, il eut à venir à Constantinople pour les affaires de son église, et alla voir Eutychès. En s'entretenant avec lui, sa surprise fut grande d'entendre quelles doctrines il professait. Eusèbe eut beau les combattre, Eutychès ne voulut rien céder. Or la même année, Flavius, patriarche de Constantinople, réunit un synode pour régler certaines questions. Eusèbe s'y trouva et y accusa Eutychès de soutenir des doctrines contraires à la vraie foi. Le synode envoya à Eutychès des messagers pour le sommer de venir se défendre et exposer ses vues. Deux fois il refusa ; à la troisième sommation, il promit de venir. Il arriva en effet accompagné d'une troupe de moines, et escorté par des soldats ; en même temps se présentait aussi un envoyé de l'empereur avec une lettre demandant qu'il assistât aux séances.

Après une longue discussion où Eutychès chercha, par un semblant d'humilité et par des subtilités, à échapper à ceux qui le pressaient d'exposer sa foi, il fut à la fin obligé de confesser son erreur tout en la maintenant. Or cette erreur qui consiste à dire que Christ n'a pas été réellement un homme comme nous, à part le péché, c'est anéantir la rédemption. Eutychès fut condamné comme ayant blasphémé Christ, et fut exclu de la prêtrise, de la communion, et déposé de sa place d'archimandrite de son monastère. Trente évêques et vingt-trois archimandrites signèrent sa condamnation.

Eutychès sortit du synode en disant qu'il en appellerait à l'évêque de Rome, ce qu'il fit, en effet. Flavius fit répandre partout le décret qui condamnait Eutychès, demandant que chacun s'y soumit. Mais un grand nombre, surtout des moines, partisans d'Eutychès, refusèrent, et un grand trouble s'ensuivit dans l'Église.

Eutychès avait pour ami, à la cour impériale, le chef des eunuques Chrysaphius, dont il avait été le parrain à son baptême, et qui avait une grande influence sur l'empereur, le faible Théodose II. Chrysaphius, qui était avare et cherchait par toutes sortes de moyens à accroître ses richesses, détestait Flavius, parce que celui-ci n'avait pas voulu prêter les mains à une spoliation des biens de l'Église, et de plus avait refusé son concours à un complot tramé par Chrysaphius pour faire entrer dans un couvent Pulchérie, la sœur de l'empereur, dont il redoutait l'influence. C'est à cet ennemi de

Flavien qu'Eutychès s'adressa et il réussit à faire convoquer par l'empereur un concile où il porterait sa cause. L'empereur était d'ailleurs gagné à ses vues.

Le concile se réunit à Éphèse en 449. Il comptait cent vingt-huit évêques présents, et le pape de Rome, Léon Ier, y avait envoyé, pour l'y représenter, trois légats porteurs d'une lettre où il exposait la foi de l'Église romaine touchant le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu. Cette lettre était dirigée contre l'hérésie d'Eutychès. En résumé, elle établit qu'en Christ il y a deux natures, la divine et l'humaine, unies sans confusion, sans changement et sans séparation dans un seul et même Christ. Et Léon ajoute que l'erreur touchant la nature du corps du Seigneur anéantit sa passion et l'efficacité de son sacrifice. Il cite à ce propos le passage de 1 Jean 4:2-3: « Tout esprit qui confesse Jésus Christ venu en chair est de Dieu, et tout esprit qui ne confesse pas Jésus Christ venu en chair n'est pas de Dieu ». On est heureux de voir maintenir, dans ces temps où tant d'erreurs s'étaient glissées dans l'Église, la vérité quant à la Personne du Fils de Dieu.

L'empereur avait désigné Dioscore, patriarche d'Alexandrie, pour présider le concile. Comme les autres patriarches, il devait amener avec lui dix métropolitains et dix autres évêques. Il les choisit selon ses vues qui étaient celles d'Eutychès. Dioscore était un homme qui, pour la violence et la rapacité, marchait sur les traces de son prédécesseur Théophile que nous avons vu dans l'histoire de Chrysostôme ; ses mœurs étaient à l'avenant. Mais il était soutenu par Chrysaphius et ne redoutait rien. Tout fut disposé d'avance pour disculper Eutychès et faire condamner Flavien. Théodose ordonna que les évêques qui avaient figuré comme juges au synode de Constantinople seraient exclus de la discussion et du vote. Eusèbe de Dorylée reçut la défense de quitter le territoire de son église, à moins que le concile ne l'appelât. Ainsi sur 128 évêques, 42 étaient privés du droit de parler et de voter. À ceux-là Dioscore en joignit quinze autres des opinions desquels il n'était pas sûr. Deux officiers de l'empereur avaient droit de prendre part aux discussions. De plus Théodose donna le droit de voter à un archimandrite syrien, nommé Barsumas, moine grossier qui, à la tête de mille moines aussi sauvages et barbares que lui et armés d'énormes bâtons, donnait la chasse aux Nestoriens, ou à ceux qui lui paraissaient tels, saccageait les églises, brûlait les monastères, tuait ou chassait les évêques qu'il ne croyait pas orthodoxes.

Telle était la composition du concile, et tels les auxiliaires de Dioscore, sans compter les parabolans (*) qu'il avait amenés d'Égypte, et qui, au besoin, étaient prêts à agir de leurs bras pour soutenir leur évêque.

(*) Hommes de peine et infirmiers placés sous les ordres immédiats de l'évêque.

Le concile s'ouvrit. Le premier légat du pape prit d'abord la parole pour demander qu'avant tout on lût la lettre de Léon. Mais comme on savait bien quelles étaient les pensées du pape touchant les doctrines d'Eutychès, on trouva moyen, malgré les instances réitérées des légats, de la laisser de côté. Alors Eutychès fut introduit, et il se présenta, non plus avec cette apparence d'humilité qu'il avait apportée au synode de Constantinople, mais la tête haute, comme sûr de son triomphe. Il portait à la main un rouleau dont il demanda la lecture et qui commençait par la transcription du symbole de Nicée. Il y déclarait qu'il vivrait et mourrait dans ces sentiments, et qu'il anathématisait tous les hérétiques. Puis il porta, contre Eusèbe de Dorylée et Flavien, une accusation fondée sur la manière dont il avait été traité et condamné dans le synode.

Après cette lecture, Flavien se leva et dit : « Il faudrait maintenant entendre Eusèbe ». Mais l'officier de l'empereur dit : « Ce n'est pas nécessaire ; l'empereur l'a exclu. Vous êtes réunis pour voir s'il faut casser ou confirmer le jugement rendu, et non pour recommencer le procès ».

Dioscore proposa alors qu'on lût les actes du synode de Constantinople. Tous les évêques l'approuvèrent, sauf les légats du pape qui insistèrent encore pour que d'abord sa lettre fût lue. Eutychès, craignant qu'on ne le leur accordât, se hâta de récuser les légats, parce que, disait-il, ils

logeaient chez Flavien et avaient reçu de lui des services. Cependant Dioscore dit que, pour l'ordre, on devait d'abord lire les actes du synode, et qu'ensuite on lirait la lettre du pape, ce qui n'eut pas lieu.

Dans le synode de Constantinople, Eusèbe, l'accusateur d'Eutychès, avait pressé celui-ci de confesser la vérité touchant la Personne de Christ ; mais quand, dans la lecture des actes, on en vint à l'endroit où cela était rapporté (*), un grand nombre d'évêques gagnés à la cause d'Eutychès, s'écrièrent : « Qu'on chasse, qu'on brûle Eusèbe ! Qu'Eusèbe soit brûlé vif ; qu'il soit coupé en morceaux ! » Tel était l'esprit qui animait ceux qui se disaient les serviteurs de Christ, de Celui qui était doux et humble de cœur et ne voulait pas faire descendre le feu du ciel sur ses ennemis ! Dioscore mit alors aux voix cette proposition : « Approuvez-vous la profession de foi d'Eutychès ou celle d'Eusèbe ? ». Au milieu des clameurs, la doctrine d'Eutychès fut acceptée, et lui-même rétabli dans son rang et rendu à son monastère. Les légats du pape s'abstinrent, mais Eutychès avait gain de cause et se retira triomphant.

(*) Dans les synodes ou conciles, il y avait toujours plusieurs écrivains nommés notaires qui prenaient note de ce qui était dit ou fait. Les séances terminées, ils comparaient leurs notes et rédigeaient les actes du concile ou du synode que l'on conservait soigneusement.

Les moines du monastère d'Eutychès que Flavien avait exclus de la communion, parce qu'ils avaient soutenu leur supérieur après sa condamnation, envoyèrent une députation au concile. Ils lui adressaient une requête contre Flavien qu'ils accusaient, non seulement d'avoir abusé de son pouvoir à leur égard, mais d'avoir mis à son profit le séquestre sur les biens de la communauté : accusation tout à fait fautive. Les moines déclarèrent aussi que, quant à leur foi, elle était la même que celle de leur supérieur. Dioscore, ni personne dans le concile, ne s'enquirent si les accusations contre Flavien étaient justifiées, mais, passant outre, ils rétablirent les moines dans leurs fonctions. C'était un nouveau triomphe sur Flavien ; mais ce n'était pas tout : il fallait le perdre et Dioscore en trouva le moyen.

Dans un précédent concile tenu à Éphèse, celui où Nestorius avait été condamné, on avait interdit toute composition ou publication de symboles (ou professions de foi) changeant quelque chose à celui de Nicée. Cela ne voulait pas dire qu'on ne pût expliquer les vérités que contenaient le symbole de Nicée. Or Flavien, dans le synode de Constantinople, avait fait brièvement une confession de foi où il reconnaissait Jésus, fils de Marie, comme vrai Dieu et vrai homme en une Personne. Dioscore prétendit qu'en faisant cela, Flavien avait contrevenu au décret du concile d'Éphèse, et avait mérité, ainsi qu'Eusèbe, d'être déposé et privé de toute dignité épiscopale et sacerdotale. Et il demanda que les évêques approuvassent par leur signature cette sentence. Alors Flavien se levant, dit : « J'en appelle », et il remit à l'un des légats son recours au pape et aux évêques d'Occident. Puis un autre légat, au nom de l'Église romaine, prononça son opposition à la sentence rendue par Dioscore. À ce moment quatre évêques vinrent se jeter aux genoux de celui-ci, et le supplièrent de réfléchir à ce qu'il faisait, Flavien, disaient-ils, n'ayant pas mérité la déposition. Mais Dioscore les repoussa en disant qu'il avait fait son devoir. Puis comme les évêques insistaient et que d'autres accouraient pour savoir ce qui se passait, il se leva irrité, et fit appel aux officiers de l'empereur. Ceux-ci croyant Dioscore en danger, firent entrer les soldats qui, les uns l'épée nue, les autres portant des chaînes comme s'il s'agissait de lier des malfaiteurs, se précipitèrent dans l'église et écartèrent brutalement les évêques qui continuaient à supplier Dioscore.

Le tumulte fut alors à son comble. Des gens du peuple, les parabolans de Dioscore, les moines de Barsumas avec leurs massues, s'étaient aussi répandus dans l'église, poussant des cris féroces : « Il faut chasser, il faut tuer ceux qui n'obéissent pas à Dioscore ». Quelle scène dans un lieu consacré au culte divin, et parmi des serviteurs du Dieu de paix !

Les évêques effrayés fuyaient dans tous les coins, mais on avait fermé les portes afin de recueillir les voix. Les évêques d'Égypte, joints aux moines et aux parabolans, menaçaient de la déposition et battaient ceux qui faisaient mine de réclamer. Dioscore, debout sur son estrade, annonça qu'on allait recueillir les opinions. « Et si quelqu'un refuse d'opiner », dit-il, « c'est à moi qu'il aura affaire, et l'empereur le saura ». Quelle arrogance chez un homme qui se disait ministre de Christ ! Ils opinèrent donc.

Mais il fallait encore signer la sentence, et, dans le tumulte, les notaires n'avaient pu rédiger le procès verbal de la séance. Il fut résolu par Dioscore qu'on signerait en blanc avec ces mots : « J'ai jugé et j'ai souscrit ». Et alors Dioscore, accompagné de deux hommes à l'air menaçant, alla de banc en banc recueillir les signatures. Saisis de terreur, les évêques signèrent, ceux qui essayaient de protester étant menacés et battus.

La dernière et plus affreuse scène de ce procès inique reste à dire. Flavien s'était retiré dans un coin de la nef, attendant le moment de sortir. Dioscore l'aperçut et courut vers lui en l'insultant ; puis il le frappa du poing au visage, et deux de ses diacres, saisissant le malheureux évêque par le milieu du corps, le jetèrent par terre. Dioscore le foula aux pieds, lui frappant du talon les côtes et la poitrine, tandis que les moines de Barsumas, excités par leur maître qui criait : « Tue, tue ! », frappaient Flavien de leurs bâtons et le piétinaient sous leurs sandales.

Flavien traîné dehors par les soldats, fut jeté demi-mort dans un cachot. On devait le conduire en exil, mais il mourut en route trois jours après sa condamnation, par suite des mauvais traitements qu'il avait essuyés. Tel fut le triomphe d'Eutychès et de Dioscore. Celui-ci se hâta de se rendre à Constantinople pour y installer un nouveau patriarche. En s'y rendant, il s'arrêta à Nicée, et formant un synode des évêques égyptiens qui l'accompagnaient, il excommunia le pape Léon comme hérétique. Les légats de celui-ci avaient réussi à s'enfuir et avaient porté à Rome le recours de Flavien.

Mais ce qui s'était passé remplit d'horreur la chrétienté ; on flétrit ce concile sous le nom de Brigandage d'Éphèse, et il ne fut pas inscrit au nombre des conciles reconnus. Cependant Chrysaphius fit approuver par l'empereur les actes de ce concile de brigands, et une loi de Théodose vint ordonner la persécution contre ceux qui ne les accepteraient pas. Mais bientôt les choses changèrent de face. Un an après la mort de Flavien, l'empereur Théodose mourut des suites d'une chute de cheval. Sa sœur Pulchérie qui avait soutenu Flavien, lui succéda à l'empire et y associa Marcien, qu'elle épousa. C'était un vieux soldat, franc, juste et ferme, qui défendit l'empire contre les Barbares et y rétablit l'ordre. Il partageait les vues de Pulchérie à l'égard d'Eutychès, qu'elle condamnait. Il suspendit les persécutions, abrogea l'obligation de reconnaître les actes du faux concile ; les évêques exilés furent rappelés, ceux qui avaient été déposés furent rétablis, et Eutychès fut chassé de son monastère. Chrysaphius fut mis à mort.

Léon de Rome avait d'abord demandé qu'un nouveau concile général fût convoqué à Rome, mais l'empereur refusa, et il fut ensuite convenu qu'il se réunirait à Nicée sous la présidence des légats du pape. Dioscore ne devait pas y siéger comme évêque. Avant qu'il fût réuni, les restes de Flavien furent transportés solennellement à Constantinople, et il fut enseveli auprès de Chrysostôme, mort comme lui victime de l'inimitié des évêques.

L'empereur transféra ensuite le concile à Chalcédoine, afin qu'il fût plus près de Constantinople, et que lui pût y assister plus facilement. Ce concile fut le plus nombreux qu'il y eût encore eu. Plus de cinq cents évêques ou autres prélats y siégèrent. D'un côté se rangèrent les évêques d'Égypte et ceux qui soutenaient Dioscore ; de l'autre, les évêques d'Orient, du Pont, de l'Asie et de la Cappadoce. Les légats du pape déclarèrent qu'ils ne pouvaient siéger avec Dioscore, et Eusèbe de Dorylée se porta son accusateur. Mais bientôt des scènes violentes se produisirent à l'entrée de Théodoret de Cyr

(Kars) qui avait été exclu du faux concile d'Éphèse sans autre raison que son opposition à Eutychès. En le voyant paraître, les partisans de Dioscore se mirent à pousser des clameurs : « Hors d'ici, l'ennemi de Dieu », disaient-ils. Les évêques d'Orient répondaient : « Hors d'ici, les hérétiques, les meurtriers de Flavien ». Le tumulte augmentant, le chef des magistrats représentant l'empereur se leva et dit : « Ces cris sont indignes d'une réunion d'évêques ; faites silence, et ne troublez plus l'ordre du concile ».

Dioscore accusé voulait rejeter la responsabilité de tout ce qui s'était passé sur les quatre assesseurs que l'empereur lui avait adjoints, et ensuite sur l'assemblée elle-même qui avait tout approuvé ; mais alors les évêques d'Orient lui donnèrent un démenti violent, disant : « Nous avons été forcés, nous avons été frappés, nous avons cédé aux menaces et aux violences ». Et alors suivirent les détails sur la manière dont Dioscore arrachait les votes et les signatures, et empêchait les notaires d'écrire, leur enlevant de force leurs tablettes. On en vint à la profession de foi d'Eutychès. Un évêque, Basile de Séleucie, dit que, dans le concile d'Éphèse, il avait pressé Eutychès de reconnaître qu'il y a deux natures en Christ, mais qu'Eutychès s'y était refusé. « Pourquoi donc », dirent les magistrats à Basile, « avez-vous souscrit à l'absolution d'Eutychès et à la déposition de Flavien ? ». « Parce que j'ai été forcé d'obéir », répondit Basile. « J'ai failli » ajouta-t-il. Et tous les Orientaux qui, de même que lui, avaient cédé à la force, s'écrièrent : « Nous avons tous failli ; tous nous demandons pardon ».

On lut ensuite la profession de foi de Flavien au synode de Constantinople, et le concile, sauf quelques partisans de Dioscore, déclara orthodoxe la doctrine du martyr Flavien. À ce moment, Juvénal, évêque de Jérusalem, qui jusqu'alors avait soutenu Dioscore, et avec lui les évêques de la Palestine, dirent : « Nous croyons tous la même chose », et, se levant, ils passèrent du côté des évêques d'Orient. Leur exemple fut suivi par les évêques de Grèce, de Crète et de Macédoine ; quatre évêques égyptiens même les imitèrent. Dioscore restait presque seul.

Puis vint la constatation des violences exercées par Dioscore au concile d'Éphèse, et, pendant que le concile était rassemblé, quatre Égyptiens, dont un prêtre et deux diacres, lésés tous quatre par Dioscore, apportèrent contre lui les accusations les plus graves concernant son caractère, sa conduite et ses mœurs. Avant la présentation de leur requête, Eusèbe de Dorylée avait demandé que Dioscore fût condamné et puni pour avoir soutenu la doctrine d'Eutychès, que celle-ci fût anathématisée, et que l'assemblée d'Éphèse fût rayée de la liste des conciles. Il insista pour que l'accusé comparût, afin de se défendre. Mais malgré trois sommations, Dioscore refusa, bien que dans la dernière on lui eût dit les accusations dont il était l'objet de la part des quatre Égyptiens, et que, pour l'honneur de l'Église, il devait y répondre.

Les légats du pape ayant alors résumé ce qui était à sa charge, le concile prononça sa condamnation, le dépouillant de sa charge et dignité d'évêque et de tout ministère sacerdotal. La condamnation fut signifiée au condamné, et la sentence rendue publique. Mais Dioscore ayant déclaré qu'il se souciait peu du concile, et se vantant de reprendre bientôt sa place d'évêque, l'empereur l'exila à Gangres, en Paphlagonie. Le concile avait aussi décidé, et l'empereur avait confirmé, la question de doctrine. Ce dernier avait déclaré aussi qu'il agirait contre ceux qui n'obéiraient pas aux décrets du concile. Nous voyons par là et par tout ce qui précède, combien l'Église s'était asservie au pouvoir séculier. Elle habitait dans le monde, où Satan a son trône (Apocalypse 2:13), bien qu'elle retînt encore la vérité touchant la Personne du Fils de Dieu.

Mais ni la déclaration du concile qui, pour la doctrine, adhéra à la lettre de Léon, ni la condamnation d'Eutychès et de Dioscore, ne mirent fin aux luttes entre les orthodoxes et les partisans d'Eutychès. Elles durèrent pendant plus de cent ans. Les adhérents à la doctrine d'Eutychès, nommés *monophysites*, ce qui veut dire une seule nature, finirent par rompre avec l'Église grecque, et formèrent plusieurs églises distinctes : celles d'Abyssinie, d'Égypte (l'Église copte), des Jacobites en Syrie, et enfin d'Arménie, ayant chacune leur patriarche particulier.

C'est de la dernière de ces églises que nous dirons quelques mots. Si nous avons parlé un peu longuement des deux conciles, c'était pour montrer dans quel triste état se trouvait l'Église, et l'impossibilité pour l'homme de réparer ses ruines. Au milieu du désordre, on est heureux de voir cependant quelques étincelles de la vérité.

Le nom d'Arménien n'est inconnu à aucun de nous. Les souffrances de ce peuple, voué par les Turcs à l'extermination, sont venues à la connaissance de tout le monde. L'Arménie est une contrée montagneuse située entre la mer Noire et la mer Caspienne, et s'étend du mont Caucase aux monts Taurus et aux plaines de la Mésopotamie. À l'est se trouve l'Iran, à l'ouest elle confine aux provinces de l'Asie mineure. C'est en Arménie que se trouve le mont Ararat où l'Arche de Noé s'arrêta (Genèse 8:4), et c'est aussi dans cette contrée que prennent leur source l'Euphrate et le Tigre, le premier fleuve souvent nommé dans la Bible, et le second mentionné sous le nom de Hiddékel (Genèse 2:14 ; Daniel 10:4).

Les chrétiens arméniens habitant l'Arménie turque comptaient environ 800000 âmes, mais les affreux massacres ordonnés par le sultan, et la mort causée par les souffrances endurées par ceux qui avaient survécu, ont bien réduit ce nombre. Outre ceux-là, beaucoup d'Arméniens sont dispersés dans diverses contrées où ils s'occupent surtout de commerce.

Le christianisme existait déjà en Arménie dans le second siècle, mais c'est au quatrième qu'il s'y établit définitivement. Un prêtre païen, fils d'un prince parthe, ayant été converti, déploya une très grande activité pour l'évangélisation de l'Arménie, et fut l'instrument de la conversion du roi et de tout son peuple. Ce zélé évangéliste se nommait Grégoire et fut surnommé *l'Illuminateur*, celui qui éclaire. Les Arméniens avaient une langue à eux, une des plus anciennes qui existent, et vers l'an 400, un nommé Mesrob, avec un autre du nom de Sahak, traduisirent la Bible du syriaque en langue arménienne. De nos jours, les missionnaires américains venus dans ce pays, y ont largement répandu la parole de Dieu.

Eutychès et ses partisans avaient été condamnés par le concile de Chalcédoine, en 451. Mais les églises arméniennes, très nombreuses, puisqu'elles comptaient plus de six cents évêques, repoussèrent les décisions de ce concile et se séparèrent de l'Église d'Orient, tout en conservant le même culte et les mêmes erreurs touchant la transsubstantiation, les sept sacrements, le culte de la Vierge et des saints. Un certain nombre se sont rattachés à l'Église romaine. Nous dirons quelques mots de ce que Dieu a opéré de nos jours parmi eux.

La vie religieuse était bien déchue chez les chrétiens arméniens ; ils ne s'attachaient plus qu'aux formes extérieures, mais retenaient cependant toujours le nom de Jésus Christ, le Fils de Dieu, le Sauveur, lorsqu'en 1832, Dieu mit au cœur de missionnaires américains de venir les évangéliser. Ces serviteurs de Dieu avaient pour but de réveiller les âmes par le moyen de la parole de Dieu, et de répandre l'instruction parmi les Arméniens qui étaient plongés dans une grande ignorance.

La première chose à effectuer était de faire imprimer la Bible dans la langue arménienne actuelle. C'est en 1842 que fut terminée l'impression du Nouveau Testament dans cette langue, et aussitôt on en répandit un grand nombre d'exemplaires. L'œuvre fut manifestement bénie de Dieu. Voici ce qu'écrivait un des missionnaires : « Il n'a probablement pas une ville dans le pays où les Écritures n'aient été portées. Nous pourrions en mentionner vingt où l'on trouverait des Arméniens qui sondent journellement la parole de Dieu, et qui désirent conformer leur vie à ses enseignements. En plusieurs endroits, le saint volume, imprimé dans l'arménien moderne, est regardé comme un *nouveau message du ciel*. Dans ces villes, il y a, tous les dimanches, des réunions dont le but spécial est l'étude des Écritures, et cela a lieu même dans des endroits où n'a jamais été aucun missionnaire étranger. *C'est l'œuvre de la Bible seule*. La Bible, dans leur ancienne langue, a toujours été pour les Arméniens un objet de vénération. Placée sur l'autel, elle est journellement présentée, après les

prières, au peuple qui la baise dévotement. C'était presque un acte de superstition, mais cela a servi, sans doute, à leur faire recevoir avec respect ses enseignements, lorsqu'ils ont pu la lire dans une langue qu'ils comprennent. La lecture des Écritures a guéri plusieurs Arméniens de leur scepticisme. Ils ont été convaincus que, quelques manquements qu'ils aient vus chez les chrétiens de profession qui les entourent, la Bible renferme la vérité pure et vivante ». Un banquier arménien disait : « Notre nation a contracté une grande dette de reconnaissance envers ceux qui nous ont fait connaître la Bible et l'ont répandue dans une langue que nous comprenons. Ils ont sauvé de l'incrédulité, non seulement moi, mais plusieurs autres, car nous avons trouvé que le christianisme repose sur des fondements plus solides et plus profonds que nous ne le supposions, et qu'il y a dans la parole de Dieu quelque chose pour établir notre foi ».

Un jeune homme vint un jour pour acheter plusieurs exemplaires des Écritures en langue arménienne. « On m'a écrit », dit-il, « de ma ville natale, afin de me demander de l'argent pour la construction d'une église. Mais comme je désire plutôt bâtir une église de pierres vivantes, j'enverrai ma contribution sous la forme d'exemplaires de la parole de Dieu ». Dans un village, près de Nicomédie, une congrégation s'est formée, adoptant les Écritures comme unique règle de foi. Nul missionnaire n'avait été parmi eux, sauf le grand Missionnaire, la Bible. On raconte la même chose d'Alep, où plus de deux cents personnes se sont ainsi réunies, et il s'y en ajoutait journellement d'autres. Là aussi, c'est la lecture seule des Écritures qui a opéré dans les âmes sans l'action d'aucun missionnaire. Ainsi s'est répandue la parole de Dieu chez les Arméniens, jusqu'en des districts fort reculés et parfois par des moyens merveilleux. Ainsi, un certain nombre d'exemplaires des Écritures étaient tombés entre les mains d'une bande de Kurdes nomades, au nord de la Syrie. Ne sachant que faire de ces livres, ils les distribuèrent à la population arménienne qui demeurait près de leur campement, et qui les reçut avec joie.

C'est de cette manière que la parole de Dieu, en se répandant, se montrait ce qu'elle est, l'épée de l'Esprit, pour atteindre les cœurs et les consciences, la lumière pour éclairer l'intelligence et faire connaître les choses de Dieu et la puissance pour transformer la vie. Mais là où Dieu opère, Satan s'oppose. Les lecteurs de la Bible, que l'on nomma protestants, furent persécutés par les évêques qui accusaient les missionnaires de troubler et de diviser leur église nationale. Cela conduisit ceux qui avaient reçu l'Évangile à se constituer en Église séparée. Cependant les missionnaires avaient fondé des collèges, des séminaires, des écoles supérieures et primaires, de sorte qu'en même temps que la parole de Dieu, se propageait aussi l'instruction.

Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail des persécutions sanglantes, des massacres en masse et en détail des malheureux Arméniens depuis 1890, et surtout en 1895-1896 ; massacres qui n'ont pas entièrement cessé, et qui ont amené la désolation et la misère dans ce pays (*). Les œuvres dont nous avons parlé en ont été plus ou moins entravées ; mais un fruit en a été porté et restera. Et Dieu connaît ceux qui, souvent peu éclairés, ont cependant préféré la mort au reniement du nom de Jésus.

(*) Depuis que ces lignes ont été écrites, il y a eu les terribles massacres de 1915, pendant la Première Guerre mondiale, et l'émigration d'un grand nombre d'Arméniens en Europe, en particulier en France. L'Église arménienne doit compter au total environ 3 millions et demi de fidèles dans le monde.

DES DIVERSES FORMES RELIGIEUSES

En parlant des Arméniens, nous avons été conduit à nommer les Turcs, leurs dominateurs. Cela nous amène naturellement à parler de Mahomet et de la religion qu'il a établie, qui porte son nom et que professent les Turcs.

L'apôtre Paul mentionne trois systèmes religieux dans lesquels se rangeaient de son temps tous les hommes. Il y avait les Juifs, les Grecs qui étaient idolâtres, et l'Assemblée de Dieu, c'est-à-dire les

chrétiens (1 Corinthiens 10:32). C'est comme nous dirions maintenant, le paganisme, le judaïsme et le christianisme. À ces trois formes religieuses, qui existent encore de nos jours, il faut en joindre à présent une quatrième, *l'islam* (ou islamisme).

Les idolâtres ou païens formaient du temps de Paul comme aujourd'hui, la classe la plus nombreuse. Ce sont ceux qui adorent une multitude de divinités appelées idoles, nom donné surtout à leurs représentations en or, en argent, en pierre ou en bois (*1). Ces divinités étaient, ou les astres (*2), auxquels on attribuait plus qu'une existence matérielle, ou des êtres imaginaires dont on peuplait le ciel, la terre et les mers, attribuant à chacun une fonction et une puissance particulières, ou bien des animaux, même des reptiles et des plantes (*3). L'homme sent en lui-même le besoin d'une religion, c'est-à-dire de se rattacher à une puissance supérieure, à laquelle il puisse s'adresser pour être aidé ; mais le péché l'a éloigné de Dieu dont il n'a pas gardé la connaissance (*4), et Satan l'a conduit à l'idolâtrie, de sorte que, derrière les idoles, se trouvent en réalité les démons (*5). Mais ces dieux, loin de donner la paix à l'âme, la remplissent de terreur. Il faut toujours chercher à les apaiser, à gagner leur faveur. Qu'ils sont encore nombreux de nos jours les pauvres idolâtres ! À quelles superstitions impures et souvent sanglantes ne sont-ils pas adonnés ! Quelle dégradation n'y a-t-il pas chez un grand nombre ! Ils sont vraiment dans les ténèbres de l'ombre de la mort (*6). Depuis le commencement du christianisme, des messagers de bonnes nouvelles ont travaillé et travaillent encore parmi eux pour les amener à la connaissance du vrai Dieu et de Jésus Christ, son Fils, qu'il a envoyé dans ce monde pour sauver les pécheurs et les conduire dans le chemin de la paix et à la jouissance de la vie éternelle et bienheureuse. Que Dieu soutienne dans cette œuvre ceux qui s'y occupent. Prions pour eux.

(*1) Psaume 115:4 ; Jérémie 2:27 ; Actes 17:29.

(*2) 2 Rois 21:3 ; Sophonie 1:5.

(*3) Romains 1:22-23.

(*4) Romains 1:19-21.

(*5) 1 Corinthiens 10:20-21.

(*6) Ésaïe 9:2 ; Luc 1:79 ; Matthieu 4:16. 3.

L'idolâtrie a pris naissance très peu de temps après le déluge, car Josué dit au peuple d'Israël que leurs pères, avant Abraham, avaient servi d'autres dieux (*1). Elle se répandit bien vite sur la terre. Alors Dieu résolut de se choisir un peuple (*2) à qui il se ferait connaître, au sein duquel sa connaissance, comme seul vrai Dieu, serait gardée, son culte conservé (*3), et à qui il confierait ses oracles (*4) renfermant le grand dessein de ses pensées éternelles, l'envoi d'un Libérateur qui naîtrait au sein de ce peuple (*5). Le peuple choisi devait avoir en horreur l'idolâtrie et rester absolument séparé des nations païennes (*6). Pour accomplir ce qu'il s'était proposé, Dieu se révéla à Abraham (*7), le fidèle croyant, dont les descendants, par Isaac et Jacob, devaient constituer le peuple choisi. Ce sont les Juifs, avec qui Dieu avait fait alliance, à qui il avait donné une loi, prescrit un culte, ordonné une sacrificature et qui avaient reçu de magnifiques promesses. Mais ce peuple comblé de tant de grâces, s'est montré ingrat, constamment rebelle, s'adonnant à l'idolâtrie, et perdant ainsi son caractère glorieux de témoin de Dieu, et cela malgré les avertissements, les menaces et les châtiments que Dieu multiplia, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de remède. Ils furent emmenés en captivité et assujettis à des rois étrangers et idolâtres. Dieu en ramena un certain nombre dans leur pays, afin que s'accomplît parmi eux la promesse du Libérateur, du Messie prédit par les prophètes (*8), et le Fils de Dieu lui-même, devenu un homme, a paru au milieu d'eux. Il était né de femme, descendant d'Abraham, de la race de David, selon les promesses (*9). Il venait les sauver de leurs péchés et établir le royaume de Dieu (*10). Mais les Juifs, sauf un très petit nombre, le rejetèrent et le firent mourir. Alors Dieu ne les reconnut plus pour un temps comme son peuple, et les plus terribles jugements tombèrent sur eux. Ils furent dispersés partout, n'ayant plus de pays, de

ville sainte, de temple, de sacrifices. Nous les voyons dans cet état, et ils y resteront jusqu'à ce qu'ils se repentent et reconnaissent pour leur Messie et leur Roi, Celui qu'ils ont rejeté (*11).

(*1) Josué 24:2

(*2) Deutéronome 7:7 ; 10:15.

(*3) Deutéronome 7:9 ; 6:4 ; 10:12, etc. ; 12:10-14.

(*4) Romains 3:2.

(*5) Galates 4:4.

(*6) Deutéronome 5:6-10 ; 6:14 ; 7:3-6, 25, 26 ; 11:16.

(*7) Actes 7:2.

(*8) Michée 5:2 ; Ésaïe 7:14 ; 9:6-7 ; 11:1-10 ; Daniel 9:24-26.

(*9) Galates 4:4 ; Luc 2:7 ; Matthieu 1:1.

(*10) Matthieu 1:21 ; Marc 1:15.

(*11) Osée 3:4-5 ; Zacharie 12:10 ; 13:1.

En attendant, Dieu s'est tourné vers les pauvres païens plongés dans les ténèbres de leur ignorance, et a fait lever sur eux la lumière (*1). Il leur a fait annoncer l'Évangile, la bonne nouvelle du salut pour quiconque croit en Jésus mort, ressuscité et glorifié dans le ciel (*2) ; et il a envoyé l'Esprit Saint pour rendre témoignage à la gloire de Christ, pour demeurer en chaque croyant, et pour former l'Assemblée chrétienne en rassemblant les croyants autour du Seigneur (*3). Bien que les juifs, comme nation, aient été mis de côté, quiconque d'entre eux croit au Seigneur Jésus, est sauvé et fait partie de l'Assemblée ; mais il n'est plus Juif, il est chrétien, car dans l'Assemblée, il n'y a ni Juif, ni Grec, mais Christ est tout (*4). Quels précieux privilèges nous avons comme chrétiens ! Le grand, le merveilleux avantage que nous possédons, c'est d'avoir la révélation de tout ce qu'est Dieu, que « le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous a fait connaître » (*5).

(*1) Actes 13:46-47 ; 28:28.

(*2) Actes 13:38-39 ; 10:43.

(*3) Jean 14:16-17 ; 16:14 ; 1 Corinthiens 12:13.

(*4) Colossiens 3:11.

(*5) Jean 1:18.

Comme nous l'avons vu, Satan a réussi à faire entrer le mal dans l'assemblée chrétienne. Peu à peu elle a déchu de la pureté et de la simplicité primitives. Les grandes vérités du salut par la grâce ont été obscurcies, et l'on y a substitué le salut par les œuvres ; la vie a été remplacée par des formes extérieures ; à la place du culte en esprit et en vérité, on a établi un culte de cérémonies empruntées au judaïsme et au paganisme. L'Église s'est d'abord assujettie à l'État, pour avoir sa protection au lieu de celle de Dieu ; puis, enflée d'orgueil, elle a voulu le dominer à son tour. La mondanité s'est introduite chez elle, ensuite elle a glissé dans une idolâtrie pire que celle du paganisme, rendant un culte aux saints et à la Vierge et se prosternant devant des images. Des disputes incessantes l'ont déchirée ; d'un autre côté s'est élevée la puissance du pape de Rome, se prétendant *vicaire* de Jésus Christ sur la terre, et revendiquant l'autorité suprême sur toute l'Église, tandis que les évêques et les prêtres qui lui étaient soumis, exerçaient leur autorité sur les troupeaux. À cela il faut joindre une ignorance profonde.

Tel était l'état des choses dans la chrétienté, quand Mahomet parut et fonda sa nouvelle religion qui répudiait le paganisme, mais n'acceptait ni le judaïsme, ni le christianisme. L'islam, ou religion musulmane, fut un fléau terrible pour la chrétienté, surtout en Orient, et on peut dire pour tout le monde. Est-ce une religion vraie, ou qui a quelque chose de vrai ? Non. Malgré ses prétentions, elle est entièrement fautive. Mahomet est un faux prophète, et le Dieu qu'il veut qu'on adore, n'est pas le vrai Dieu. Souvenons-nous toujours qu'il n'y a qu'une seule et unique révélation de Dieu : celle qu'il a donnée par les prophètes, par son Fils et ses apôtres, et qui est contenue dans la Bible, laquelle *tout entière est la parole de Dieu*.

Ainsi, maintenant, sur la terre, il y a quatre grandes formes religieuses : le paganisme qui se subdivise en une multitude de formes diverses, depuis le bouddhisme jusqu'au fétichisme ou culte d'objets inanimés, et où Satan retient encore dans ses chaînes des multitudes d'esclaves. Ensuite l'islam qui prétend venir de Dieu, mais qui n'est qu'une illusion, une déception et un piège, encore plus funestes, de l'ennemi qui tient ainsi des millions d'hommes sous sa domination et dans les liens d'une erreur mortelle. En troisième lieu, le judaïsme, qui a bien le vrai Dieu, qui possède dans l'Ancien Testament une partie de la révélation de Dieu. Mais les Juifs sont désobéissants au vrai Dieu, en ne recevant pas le Christ, le Messie que l'Ancien Testament avait annoncé. Enfin, le christianisme qui a la pleine et complète révélation de Dieu dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Les chrétiens ont le vrai Dieu, Père, Fils, et Saint Esprit. Le christianisme, dans sa forme extérieure, est la chrétienté avec ses nombreuses sectes. Mais quel que soit le déclin de l'Église ou l'Assemblée, c'est dans le christianisme seul que se trouve la vérité qui sauve. C'est là qu'est proclamé le nom de Jésus, le seul qui ait été donné parmi les hommes, et par lequel il nous faille être sauvés (*).

(*) Actes 4:12

L'Église a été désobéissante et est déchue. Le temps vient pour elle où elle sera vomie de la bouche du Seigneur (*1). Mais dans tous les temps Dieu a eu un résidu de témoins fidèles (*2). Et à certaines époques, il a suscité des hommes qui ont remis en lumière des vérités oubliées. C'est ainsi qu'au temps de la réformation, en combattant les erreurs de Rome, Luther, Calvin, Farel et d'autres ont remis en lumière la Bible, parole de Dieu, seule autorité infaillible, et la justification du pécheur par la foi en Jésus. Actuellement, ce qui a été rappelé aux chrétiens, c'est la vraie notion de ce qu'est l'Église et la grande vérité du retour prochain du Seigneur pour prendre les siens avec Lui. Nous sommes aux derniers temps, temps bien sérieux, et la parole du Seigneur à ceux — en petit nombre — qui ont reçu ces vérités, c'est : « Voici, je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne » (*3).

(*1) Apocalypse 3:16.

(*2) Apocalypse 2:13, 24 ; 3:4.

(*3) Apocalypse 3:11.

MAHOMET ET SA RELIGION

Mahomet naquit en l'an 570 à la Mecque, en Arabie, où l'idolâtrie subsistait presque partout. Ayant perdu son père de très bonne heure, il fut élevé par son oncle Abou Taleb, qui le mit dans le commerce. Il eut ainsi l'occasion de faire de fréquents voyages en Syrie, et là, ayant été en contact avec des chrétiens et avec des Juifs, il apprit à connaître l'Ancien et le Nouveau Testament. Mais là il fut aussi témoin des divisions, des pratiques superstitieuses et de la mondanité qui s'étaient glissées dans l'Église et qui déshonoraient le nom de Christ. Mahomet voyait donc d'un côté la folie de l'idolâtrie, et d'un autre ne voulait ni du judaïsme, ni du christianisme défigurés qu'il avait eu sous les yeux. Il pensa alors établir une religion plus pure, en prenant dans les livres saints des Juifs et des

chrétiens ce qui lui convenait, et il y mêla ses propres pensées. Pour faire recevoir cette religion, il prétendit avoir eu des révélations de Dieu.

En lisant les Écritures, Mahomet n'avait pas appris à connaître le Dieu vivant et vrai qu'elles révèlent, ni Jésus Christ, son Fils, le Sauveur, qu'elles nous présentent. D'où lui venait donc la pensée d'établir une nouvelle forme religieuse ? Ce n'était pas de Dieu assurément, mais de celui qui autrefois avait poussé les hommes à l'idolâtrie, de Satan, le père du mensonge, menteur et meurtrier dès le commencement (Jean 8:44), car, en effet, l'islam est basé sur un mensonge, et est une religion de sang. Et c'était une séduction d'autant plus dangereuse qu'elle se voilait sous une belle apparence, celle de proclamer un Dieu unique. Dans les terribles temps à venir, Satan réussira encore à susciter un faux prophète plus dangereux que Mahomet même, qui séduira les hommes et leur fera croire au mensonge (lire Apocalypse 12:9 ; 13:14 ; 19:20 ; 2 Thessaloniciens 2:8-11).

Ce ne fut qu'à l'âge de quarante ans que Mahomet commença à se donner comme prophète, envoyé de Dieu. Il avait épousé à 25 ans, une riche veuve plus âgée que lui, et pendant les quinze années qui suivirent son mariage, il se retirait fréquemment dans une caverne du mont Hira, près de la Mecque. Un jour, en revenant de sa retraite, il déclara à sa femme qu'il avait reçu la visite de l'ange Gabriel qui lui avait annoncé sa mission d'envoyé de Dieu. Dès lors il commença à enseigner sa doctrine, mais seulement dans sa maison et à un petit cercle d'amis et de connaissances. Sa femme fut son premier disciple ; puis il gagna plusieurs membres de sa famille et quelques personnages notables de la ville. Il leur enseignait qu'il fallait croire en un seul Dieu, et le reconnaître, lui, Mahomet, pour son prophète ; ensuite croire à des récompenses et des châtiments à venir, et comme formes religieuses, il imposait des ablutions et des prières. Ce n'était pas, disait-il, une nouvelle religion, mais celle de leur ancêtre Abraham (*), restaurée dans sa pureté. Il appuyait ses doctrines sur de prétendues révélations que lui apportait, disait-il, l'ange Gabriel. Ces révélations recueillies et réunies dans la suite, formèrent le Coran, ou livre sacré des mahométans.

(*) Les Arabes, issus en partie d'Ismaël, sont de fait descendants d'Abraham.

Après trois ans, le nombre de ses adhérents ne montait encore qu'à quarante. Il n'avait jusqu'alors fait connaître sa doctrine qu'à un nombre restreint de personnes, mais enfin il se décida à l'annoncer publiquement et à attaquer avec force l'idolâtrie de ses compatriotes. Ceux-ci irrités, l'auraient tué sans l'intervention de son oncle. L'opposition ne découragea pas Mahomet, il continua à prêcher et vit le nombre de ses partisans s'accroître. Mais en l'an 622, ses adversaires excitèrent le peuple contre lui, et il se vit obligé de s'enfuir à Yatrib, ville qui depuis fut nommée Médine (Médinet al Nabi, c'est-à-dire ville du prophète). C'est de cette année que date l'ère mahométane (*) nommée *hégire*, ou fuite. Mahomet avait à Médine un certain nombre de partisans qui avaient gagné les habitants à sa cause. Ils vinrent à la rencontre du prophète méprisé, et le saluèrent comme roi et prophète.

(*) C'est-à-dire que c'est à partir de cette époque que les mahométans comptent leurs années, comme nous les comptons à partir de la naissance du Seigneur.

Ce fut le commencement de ses succès. Ses révélations lui ordonnèrent d'employer le glaive contre les idolâtres et ceux qui ne se soumettraient pas à lui. Une grande armée de ses ennemis, à laquelle s'étaient joints les Juifs, vint investir Médine ; mais Mahomet réussit à semer la division parmi les principaux chefs qui, l'un après l'autre, abandonnèrent le siège. Une trêve de dix ans fut conclue, d'où les Juifs étaient exclus. Mahomet assiégea et prit plusieurs de leurs villes, s'empara de leurs biens, fit prisonniers leurs femmes et leurs enfants, et tua la plupart des hommes.

Les habitants de la Mecque ayant violé la trêve, Mahomet, à la tête de dix mille guerriers, les attaqua et s'empara de la ville. Les habitants se soumirent à lui et il pardonna à tous ceux qui embrassèrent sa foi. Ensuite il détruisit les 360 idoles qu'ils adoraient, fit disparaître tout vestige d'idolâtrie, orna

leur temple et le consacra au culte du seul Dieu. Puis il fit ses prières et ses dévotions dans le sanctuaire appelé Kaaba, petit édifice qui se trouve au milieu du temple et que l'on dit avoir été érigé par Abraham. Là se trouve une pierre noire, objet de la vénération des fidèles, et qui passe pour avoir été autrefois un autel consacré au vrai Dieu (*).

(*) Chaque année des milliers de mahométans de tous pays viennent en pèlerinage à la Mecque, la ville sainte. Tout mahométan doit faire ce pèlerinage au moins une fois en sa vie. Il en rapporte le titre de « hadji », c'est-à-dire pèlerin.

Mahomet devint ainsi chef suprême, à la fois religieux et temporel, de toute l'Arabie. Il projetait d'attaquer l'empire romain d'Orient qui subsistait encore, mais la mort mit un terme à ses desseins. En l'an 632, il fit encore un pèlerinage à la Mecque, et là, après avoir fait ses dévotions, s'adressant à la foule qui l'entourait, il dit : « Écoutez mes paroles et qu'elles descendent dans vos cœurs. Je vous ai laissé une loi. Si vous vous y attachez, elle vous préservera toujours de l'erreur. C'est une loi claire et positive, un livre dicté d'en haut. Ô mon Dieu ! ai-je accompli ma mission ? ». Et mille voix répondirent : « Oui, tu l'as accomplie ! » Le prophète ajouta : « Ô mon Dieu ! entends ce témoignage ». On voit comment jusqu'au bout, il séduisait les autres, étant séduit lui-même (2 Timothée 3:13). L'esprit de mensonge, sous de beaux semblants, parlait par sa bouche.

Mahomet retourna chez lui et mourut peu après. La nouvelle de sa mort jeta une grande consternation chez tous ses sectateurs, qui avaient pensé qu'un prophète tel que lui ne pouvait pas mourir. Mais quelqu'un de la foule s'écria : « Musulmans, sachez que Mahomet est mort, mais Dieu est vivant et ne peut mourir. Oubliez-vous ce passage du Coran : « Mahomet n'est pas plus qu'un apôtre ; d'autres apôtres sont morts avant lui ». Et cet autre passage : « Tu mourras certainement, ô Mahomet ! et eux aussi mourront » ?

Cette citation du Coran apaisa les esprits : il était clairement révélé que le prophète devait mourir. Alors se posa la question importante de savoir qui lui succéderait. Abou Bekr, dont Mahomet avait épousé la fille, fut élu, et devint ainsi le premier « calife », c'est-à-dire le vicaire ou remplaçant de Mahomet.

* * *

Le caractère personnel de Mahomet n'apparaît pas sous un jour bien élevé. Avait-il besoin d'une sanction sur un de ses actes, si injuste ou déloyal ou immoral fût-il, il apportait aussitôt une révélation qu'il disait tenir de Dieu. Plus d'une fois il se justifia ainsi d'avoir tué ses ennemis, violé ses serments et épousé l'une après l'autre plusieurs femmes. Nous avons déjà dit un mot de sa doctrine. Il reconnaissait les Écritures saintes, auxquelles il avait emprunté plusieurs choses, comme étant des livres divins, mais il prétendait que les Juifs et les chrétiens les avaient altérées, et que lui avait été envoyé pour rétablir la vérité. Il tenait pour des prophètes suscités pour instruire les hommes, Noé, Abraham, Moïse et d'autres, nommés dans l'Ancien Testament. Mais à l'égard du Seigneur Jésus, notre adorable Sauveur, son langage est tout à fait blasphématoire. Il dit bien : « Le plus grand de tous les prophètes est Jésus, le Fils de Marie », mais il niait qu'il fût le Fils de Dieu. « Le Messie Jésus », dit-il, « le fils de Marie, n'est qu'un apôtre de Dieu... Dieu est un seul Dieu ; c'est porter atteinte à sa gloire de dire qu'il a un Fils. Ce sont des infidèles ceux qui disent que le Messie, fils de Marie, est Dieu. Dieu est un, Dieu est éternel ; il n'engendre point et n'a pas été engendré. Il n'y a personne qui lui soit semblable ». Tout cela est formellement opposé à ce que nous dit la parole de Dieu (lire avec soin Jean 1:1, 14, 18 ; Romains 1:3-4 ; 9:5 ; Philippiens 2:6 ; Colossiens 1:14-17 ; Hébreux 1:1-3 ; 1 Jean 1:1 ; 4:15). Que nous dit encore l'apôtre Jean : « Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père » (1 Jean 2:23), c'est-à-dire qu'il ne connaît pas vraiment Dieu, et ne peut être son enfant. Jean dit aussi : « Celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie » (1 Jean 5:12). Et cette vie est la vie éternelle. On n'a donc la vie éternelle, on ne peut donc être sauvé

qu'en reconnaissant Jésus comme étant le Fils de Dieu, et en croyant en Lui (Jean 3:16, 18, 36). Nous voyons ainsi dans quelle erreur mortelle l'islam retient les âmes.

Mahomet insistait sur l'unité de Dieu. Il semble beau et grand de dire : « Il n'y a qu'un seul Dieu ; Dieu est éternel, etc ». Cela est certain du vrai Dieu, mais le Dieu de Mahomet est-il le vrai Dieu, Celui que l'Écriture nous révèle ? Non. Dieu est *lumière*, et le Coran n'est que ténèbres, car il ne révèle pas Dieu dans sa nature comme Père, Fils et Saint Esprit, ni dans son caractère moral, et il ne fait pas connaître le moyen, pour l'homme pécheur, d'être sauvé et d'approcher d'un Dieu juste et saint. Dieu est *amour*, et le Coran ne respire que haine, vengeance et meurtre. Dieu est *saint* et *pur*, et le Coran sanctionne toutes les convoitises et va jusqu'à promettre à ses sectateurs un paradis de jouissances sensuelles. C'est un des moyens par lesquels il retient les hommes dans ses liens, en flattant la chair et ses passions, tandis que l'apôtre Paul nous dit que « ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises » (Galates 5:24).

L'islam est donc tout l'opposé du vrai christianisme ; il est une œuvre du diable, une affreuse séduction de l'ennemi, qui a ainsi entraîné des millions d'âmes et en retient des millions dans une erreur mortelle, loin du vrai Dieu et du salut. Les conquêtes des successeurs de Mahomet furent rapides et s'étendirent au loin, et, de nos jours, deux cents millions d'hommes sont courbés sous ce joug. On pourrait penser que la religion de Mahomet est un progrès sur le paganisme, en ce qu'elle tourne les pensées de l'homme vers un Dieu unique, invisible et éternel. Mais ce Dieu n'est pas plus le vrai Dieu que ne le sont les idoles, puisque comme elles, il laisse l'homme se livrer à ses passions, et qu'il n'ouvre pas, au pécheur perdu, la voie du salut, de la vie et de la paix. « C'est ici la vie éternelle », dit le Seigneur, « qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ » (Jean 17:3). Voilà la voie royale, celle du salut, de la vie et du ciel, car Jésus a dit : « Je suis le chemin, et la vérité, et la vie ; nul ne vient au Père que par moi » (Jean 14:6). Quel contraste avec l'islam qui proclame : « Il y a un seul Dieu, et Mahomet est son prophète », qui tolère le péché et verse le sang ! L'islam, précisément parce qu'il a une certaine apparence de vérité supérieure au paganisme, tient d'autant plus loin de Christ ses sectateurs. C'est une chose très rare de voir un mahométan devenir chrétien, tandis que des millions de païens croient en Christ pour le salut. Quel accord peut-il y avoir entre un mahométan et un vrai chrétien, si ce n'est que celui-ci priera pour l'autre, afin que Dieu l'éclaire ? Rendons grâces à Dieu qui s'est fait connaître à nous par son Fils, en qui sont venues « la grâce et la vérité », et prions pour les mahométans, aussi bien que pour les païens, et pour les ouvriers du Seigneur qui travaillent chez les uns et chez les autres.

L'ÉGLISE ROMAINE ET SA DOMINATION

Tandis que l'islam, la religion du faux prophète, envahissait de vastes contrées, principalement en Orient, et en faisait presque disparaître le nom chrétien, que devenait l'Église ? Laisant de côté, si importante que serait leur histoire, ce que l'on nomme l'Église grecque et les diverses églises et sectes chrétiennes de l'Orient, nous nous bornerons presque exclusivement à l'Église occidentale. Elle subsiste encore maintenant, bien qu'amoindrie, et prend le nom d'Église catholique, apostolique et romaine. Nous en avons déjà dit quelques mots.

Cette Église constitue un vaste système qui s'est formé peu à peu sur les ruines de l'Église primitive à laquelle elle prétend se rattacher, mais dont elle n'est que la corruption, et qui s'est développé surtout au Moyen Âge, son apogée se plaçant du 11^e au 14^e siècle. Elle se pare du titre de *catholique* ou universelle, mais à tort, car nombre de ceux qui professent le christianisme, comme les adhérents aux Églises d'Orient et aux diverses dénominations protestantes, se sont séparés d'elle : elle groupe à peu près la moitié des hommes qui se disent chrétiens. Elle prend le nom d'*apostolique*, parce qu'elle se dit fondée par des apôtres, ce qui est inexact, et parce qu'elle prétend suivre leurs enseignements,

dont, au contraire, elle s'est largement écartée, ainsi que son histoire et ses doctrines le montrent. Enfin, elle ajoute à ces titres celui de *romaine*, et à bon droit, parce que le pape, qui dans l'origine, était simplement l'évêque de Rome, en est le chef suprême. De là vient le nom de *Romanisme* que l'on donne à l'ensemble de son organisation, de son culte et de ses doctrines. On emploie aussi les termes de Papauté et de Papisme, le premier de ces mots s'appliquant à la suite des papes et à leur pouvoir, le second au système religieux dont le pape est le chef.

LA PAPAUTE

L'Église romaine dit être la seule vraie Église, et ses docteurs prétendent que hors d'elle il n'y a point de salut. C'est ainsi que, par la crainte d'être perdues, elle retient dans son sein quantité d'âmes ignorantes. Cette prétention est-elle vraie ? Ceux qui ne possèdent pas la Bible, la parole de Dieu, peuvent le croire sur la foi des prêtres et des catéchismes qui les instruisent, mais que dit l'Écriture sainte ? C'est que la vraie Église — l'Église de Dieu — est formée de tous les vrais croyants au Seigneur Jésus, qui sont lavés de leurs péchés dans le sang de l'Agneau et scellés de l'Esprit Saint, qu'ils appartiennent ou non à l'Église romaine. Ils ne sont pas sauvés parce qu'ils font partie d'une Église ou d'une forme religieuse quelconque, mais ils sont sauvés parce qu'ils croient au Seigneur Jésus, et alors ils appartiennent à l'Église ou l'Assemblée de Dieu. L'Écriture dit : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé », et non : crois à l'Église ; et encore : « Il n'y a de salut en aucun autre (que Jésus) ; car aussi il n'y point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Actes 16:31 ; 4:12) ; mais elle ne dit pas « hors de l'Église romaine ou d'une autre, il n'y a point de salut ».

L'Église romaine, comme celle d'Orient et d'autres systèmes religieux dans la chrétienté, se compose de deux classes de personnes, le clergé et le peuple ou les laïques : distinction que nous ne trouvons pas dans la parole de Dieu. Le Seigneur disait à ses disciples : « Vous êtes tous frères » (Matthieu 23:8). Il est vrai que, dans sa grâce, il a donné des apôtres et prophètes, des évangélistes, des pasteurs et docteurs, pour fonder et former l'Église ou l'Assemblée, puis pour l'édifier, la nourrir, l'exhorter et l'instruire (Éphésiens 4:11-13) ; mais ils ne constituent pas une caste à part ; ils sont des serviteurs de Christ et de l'Église (Colossiens 1:23-25), et des membres du corps de Christ, sans plus de prérogative ou d'autorité que le plus faible chrétien (1 Corinthiens 12:13, 18-23, 28).

Le clergé, dans l'Église romaine, comprend tous les prêtres, évêques, archevêques, cardinaux, et enfin à la tête de tous, le pape, qui s'intitule chef de l'Église et vicaire de Jésus Christ, c'est-à-dire son représentant ou son substitut sur la terre. On peut aisément voir combien cette prétention est contraire à la parole de Dieu. Celle-ci nous dit que Christ, dans le ciel, est le Chef ou la Tête de l'Église ou l'Assemblée qui est son corps (Éphésiens 1:22-23 ; Colossiens 1:18), et nulle part, elle ne nous parle d'un chef sur la terre. Sur quoi donc les papes de Rome s'appuient-ils pour s'arroger une telle position ? Ils disent que c'est comme successeurs de l'apôtre Pierre, qui, d'après eux, était le chef des apôtres, et qui a été le premier évêque ou pape de Rome, selon leur dire. Ils citent comme preuve les passages où il est dit : « Tu es Pierre (*) ; et sur cette pierre (**) je bâtirai mon assemblée (ou Église), et les portes du hadès (***) ne prévaudront pas contre elle ». Et encore : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux » (Matthieu 16:18-19). Mais ni ces passages, ni aucun autre dans l'Écriture, ne disent que Pierre eût une autorité quelconque sur les autres apôtres. En premier lieu, le roc sur lequel l'Église est bâtie, n'est pas Pierre, mais la vérité contenue dans la confession qu'il fit que Jésus était « le Christ, le Fils du Dieu vivant » (Verset 16). Pierre n'était qu'une pierre dans l'édifice de l'Église qui devait s'élever après la mort, la résurrection et l'ascension du Seigneur. Il est vrai que les apôtres et prophètes sont le fondement de l'Église, mais Pierre ne l'est pas plus qu'un autre (Éph. 2:20 ; Apoc. 21:14), et la maîtresse pierre du coin n'est pas Pierre, mais

Jésus Christ, comme Pierre lui-même le dit (1 Pierre 2:4-6). Ainsi les prétentions des papes n'ont aucun fondement de vérité et ravissent au Seigneur Jésus sa gloire.

(*) Littéralement « une pierre ».

(**) Littéralement « ce roc ».

(***) Le hadès, le lieu invisible, où les âmes des hommes vont après la mort. Ce mot a été traduit improprement par enfer.

Les docteurs de l'Église romaine prétendent aussi que les paroles du Seigneur à Pierre : « Pais mes brebis » et « pais mes agneaux » (Jean 21:15-17), sont une preuve que Pierre et ses successeurs étaient établis sur les prêtres en général, désignés par les brebis, et sur les laïques, représentés par les agneaux. Mais la triple exhortation du Seigneur avait pour but de réintégrer Pierre après sa chute, et de lui confier les agneaux et les brebis de la circoncision, c'est-à-dire les Juifs qui se convertiraient. Pierre était essentiellement l'apôtre de la circoncision, c'est-à-dire l'envoyé du Seigneur auprès des Juifs, comme Paul était l'apôtre de l'incirconcision, c'est-à-dire l'envoyé du Seigneur auprès des nations, des païens (Galates 2:7-10), bien qu'à l'occasion, Pierre ait prêché l'Évangile aux nations, et Paul aux Juifs. À qui s'adresse la première épître de Pierre ? C'est aux Juifs convertis dispersés parmi les nations. Et d'où l'écrivait-il ? De Babylone, loin de Rome, au milieu des nombreux Juifs qui s'y trouvaient (1 Pierre 1:1 ; 5:13). Qu'il ait jamais été à Rome, est une chose douteuse ; qu'il en ait été le premier pape, n'a point de fondement solide.

Enfin, quant aux clefs du royaume des cieux confiées à Pierre, en tout cas ce ne sont pas celles du ciel. Il ouvrit le royaume des cieux aux Juifs le jour de la Pentecôte, en leur annonçant l'Évangile, et il l'ouvrit à Corneille et aux gentils, en leur prêchant Christ (Actes 2:36-41 ; 10:43-48). Les Juifs y étaient reçus, bien qu'ils eussent rejeté Christ, s'ils se repentaient et croyaient en Lui ; et les gentils, bien que n'y ayant aucun droit, y étaient aussi reçus en croyant au Seigneur, et ainsi des deux peuples, Christ n'en faisait qu'un (Éphésiens 2:13-15). C'est ainsi que Pierre fit usage des clefs qui lui étaient confiées par le Seigneur. Il lia et délia, en annonçant aux uns et aux autres que leurs péchés étaient pardonnés s'ils croyaient au Seigneur Jésus ; mais que, s'ils étaient incrédules, ils périraient. Mais lier et délier n'appartenait pas seulement à Pierre. Le Seigneur dit que c'est le privilège des deux ou trois assemblés en son nom, c'est-à-dire de toute assemblée ou Église de Dieu, si peu nombreuse soit-elle ; et il étend le même privilège de remettre ou retenir les péchés à tous les disciples individuellement (Matthieu 18:18-20 ; Jean 20:23). Sans doute que le Seigneur accorda un grand honneur à Pierre ; mais a-t-il eu des successeurs ? Nulle part, dans la parole de Dieu, il n'est question de succession apostolique, ni de succession d'aucun genre à des charges ecclésiastiques. Paul, avant son départ, dit aux anciens d'Éphèse : « Je vous recommande à Dieu, et à la parole de sa grâce » (Actes 20:32), et non aux prêtres, aux évêques, ni au pape, ni à l'Église.

À proprement parler, le clergé, et le pape à sa tête, est ce qui constitue l'Église romaine. Ils forment une caste à part, et sont les intermédiaires entre Dieu et les hommes. Les laïques ne sont rien, et n'ont qu'à recevoir et croire les yeux fermés ce que l'Église dit ; car l'Église n'a pas erré, et ne peut errer, disent les docteurs romains. Elle est infaillible dans ses enseignements, et son chef, le pape, est infaillible lorsqu'il parle ex cathedra (du haut de la chaire) pour définir une doctrine de l'Église universelle. Aux laïques il appartient d'obéir, et ceux qui, laïques ou non, ne se soumettent pas en tout aux enseignements de l'Église ou s'en écartent, sont des *hérétiques*, que l'Église rejette de son sein, et même, quand elle en a eu le pouvoir, elle les a livrés au bras séculier pour être punis. C'est ainsi qu'au Moyen Âge surtout, ont sévi de cruelles persécutions contre les saints qui s'attachaient à la parole de Dieu et dont l'Église romaine a fait verser le sang (Apocalypse 17:6).

L'Écriture, qui parle d'anciens et de serviteurs de Dieu dans l'Assemblée ou l'Église, ne forme d'eux nullement une caste à part. Ils sont appelés à être les modèles du troupeau, et ne doivent pas dominer sur lui (1 Pierre 5:2-4). Ils sont établis de Dieu, et non par l'homme, ni en vertu d'une

succession (Actes 20:28). Et quant à l'Église, elle n'enseigne pas, mais elle doit être la colonne et le soutien de la vérité (1 Timothée 3:15), et cette vérité est la parole de Dieu, que les serviteurs de Dieu annoncent, expliquent et appliquent, et que l'Église a la responsabilité de maintenir. Or l'Église romaine, loin d'être la colonne de la vérité, s'en prétend la source et, en fait, enseigne et soutient l'erreur mêlée à la vérité.

L'Église romaine se vante aussi de son *unité*. Elle est une en effet extérieurement, en ce sens que tous ceux qui professent la reconnaître sont soumis à son joug. La vraie Église de Christ, l'Assemblée qui est son corps, est seule réellement *une*, selon ce que dit l'apôtre : « Il y a un seul corps », dont Christ est la Tête, et dont tous les vrais croyants sont les membres (Éphésiens 1:23 ; 4:4 ; 1 Corinthiens 12:12, 13). Mais l'Église a sa manifestation extérieure, et aurait dû en cela montrer l'unité. Malheureusement Satan a réussi à y semer la division ; l'Église a manqué, et l'on ne voit, dans ce qui se nomme la chrétienté, que divisions et sectes.

On aurait peine à s'imaginer, si l'histoire ne l'attestait, jusqu'où l'ambition a pu conduire certains papes de Rome. Non contents de dominer sur le clergé entier et par le clergé sur le peuple, ils prétendirent être au-dessus des princes, des rois et des empereurs. Tous leurs efforts, durant des siècles, ont tendu à établir ce pouvoir universel, au temporel aussi bien qu'au spirituel. Sans entrer dans des détails, ni présenter l'histoire des usurpations successives des papes dans ces deux domaines, je citerai quelques exemples.

Le pape Grégoire VII (*), homme énergique, qui voulait réformer l'Église et la purifier de la corruption profonde dans laquelle le clergé était tombé, disait, non sans orgueil : « Le pontife romain est évêque universel ; son nom n'a point son pareil dans le monde entier. À lui seul appartient de déposer les évêques, comme aussi de les réintégrer. Tous les princes sont tenus de lui baiser les pieds. Il a le droit de déposer les empereurs, et de délier les sujets de leurs devoirs envers eux... Tous les royaumes doivent être regardés comme des fiefs (comme dépendants) du siège de saint Pierre. L'Église ne doit pas être la servante des princes, mais leur maîtresse. Ayant reçu le pouvoir de lier et délier dans le ciel, à plus forte raison l'a-t-elle dans les choses terrestres ». Ces paroles audacieuses rappellent ce que nous dit l'Esprit Saint, au 17^e chapitre de l'Apocalypse, où la fausse Église de l'avenir, Babylone, est représentée comme une femme assise sur la bête qui figure la puissance impériale (Versets 3 à 6).

(*) Il occupa le siège pontifical de 1073 à 1085.

C'est ce même pape qui exigea que tous les ecclésiastiques fussent voués au célibat, afin d'avoir toute une armée d'hommes dégagés des liens de famille et dévoués à l'Église romaine, et qui n'attendaient que de Rome leur mot d'ordre. Auparavant les prêtres pouvaient être mariés ou non ; les moines seuls ne devaient pas l'être. Grégoire voulut que les prêtres qui étaient mariés se séparassent de leurs femmes, et comme un grand nombre se révoltaient contre cette mesure, il leur dit : « Peut-il espérer d'avoir le pardon de ses péchés, celui qui méprise l'homme qui ouvre et ferme à sa volonté la porte du ciel (*) ? Ceux-là attirent sur leurs têtes la colère divine et la malédiction apostolique ». Ce célibat forcé n'est-il pas en opposition avec ce que nous apprend Paul, quand il dit : « Il faut que le surveillant (ou évêque) soit irrépréhensible, mari d'une seule femme » (1 Timothée 3:2), et qu'à Tite il dit que l'ancien (ou prêtre) soit « mari d'une seule femme » ? (Tite 1:6). Et n'est-ce pas la réalisation des paroles prophétiques de Paul : « Défendant de se marier » ? (1 Timothée 4:3).

(*) Nous voyons par ces paroles quelle autorité Grégoire VII attribuait aux papes. Qui peut ouvrir ou fermer, si ce n'est Christ ? (Apocalypse 3:7).

Innocent III, l'un des successeurs de Grégoire (*), et grand persécuteur des fidèles de son temps, disait : « Le serviteur que le Seigneur a établi sur son peuple, est le *vicaire* de Christ, le successeur de saint Pierre. Il est l'oint du Seigneur : entre Dieu et les hommes : au-dessous de Dieu, au-dessus des

hommes ; moindre que Dieu, plus que l'homme. Il juge tout et n'est jugé par personne ». Quel langage audacieux et blasphématoire, qui rappelle ce que l'apôtre dit de l'homme de péché ! (2 Thessaloniens 2:3-4). Ce n'est pas que les papes soient l'homme de péché : celui-ci paraîtra quand les saints auront été ravis auprès du Seigneur, mais ils portent le même caractère d'orgueil. Quelle différence avec Pierre, dont ils se disent les successeurs ! Le saint apôtre écrivait : « J'exhorte les anciens qui sont parmi vous, moi qui suis ancien avec eux » (**), et non au-dessus d'eux.

(*) Il fut pape de 1198 à 1216.

(**) 1 Pierre 5:1.

Quels sombres temps que ceux que l'on nomme le *Moyen Âge* ! Pour tenir les princes et leurs sujets sous leur domination et celle du clergé, les papes se servirent d'une arme redoutable, surtout dans ces temps d'ignorance et de superstition. C'est *l'interdit*. Plus tard, ils établirent le terrible tribunal de l'inquisition, dont nous parlerons.

L'interdit était une sentence par laquelle étaient défendus l'administration des sacrements, le culte public et les funérailles ecclésiastiques, c'est-à-dire accomplies avec les cérémonies de l'Église. L'interdit pouvait être prononcé contre une personne ; elle était ainsi excommuniée, privée de tout culte, ne pouvant entrer dans une église, et considérée comme un lépreux avec qui on ne devait avoir aucune communication. Elle était séparée de la communion chrétienne et bannie du royaume céleste, disait Rome. Les papes, au temps de leur puissance, osèrent frapper d'interdit des rois et des empereurs, comme l'histoire nous l'apprend, et causèrent ainsi de grands troubles et des guerres. Quelquefois l'interdit frappait une ville, un territoire ou un pays, et alors tous les habitants étaient comme excommuniés. Les enfants restaient sans baptême, on ne sonnait plus les cloches pour appeler les fidèles aux églises, on ne célébrait aucun culte, ni cérémonie religieuse, le clergé ne portait plus aux malades et aux mourants les consolations de la religion, et les morts étaient portés en terre sans qu'un prêtre les accompagnât. La terreur était ainsi jetée dans les âmes simples et superstitieuses de cette époque. Tel est encore un trait de la puissance que les papes s'étaient arrogée sur les âmes pour les soumettre.

On comprend que les princes et les peuples aient porté impatiemment ce joug et lutté pour s'y soustraire. Depuis les temps de la Réformation, l'Église romaine a dû renoncer à faire valoir ses prétentions de domination sur les princes et leurs sujets, et à se servir de l'interdit. Mais au fond, elle n'a pas changé. Ne pouvant dominer ouvertement, elle cherche à s'assujettir les consciences, et a bien des moyens pour y parvenir, étant d'une habileté consommée pour arriver à ses fins. C'est une puissance en apparence très déchuë et amoindrie, mais qui subsiste toujours et a une grande vitalité. Nous vivons au milieu d'elle, et elle est industrieuse pour attirer à elle et séduire les âmes par ses cérémonies, son culte pompeux qui parle aux sens, et parce qu'elle sait revêtir un beau semblant de piété et de vérité, de manière à répondre aux besoins religieux de certaines âmes. Et c'est parce qu'on peut aisément se laisser enlancer par les séductions (Apocalypse 2:20) de cette Église qui se dit la seule vraie, qu'il est bon qu'elle soit présentée sous ses véritables traits, en présence de la parole de Dieu.

Mais avant de parler de ses enseignements erronés, il faut nous rappeler qu'elle confesse et conserve les grandes vérités fondamentales que nous enseigne la parole de Dieu. Ainsi, elle maintient qu'il n'y a qu'un seul Dieu en trois Personnes, le Père, le Fils, et le Saint Esprit (Matthieu 28:19). Elle confesse aussi que Jésus Christ, le Fils unique et éternel de Dieu, une Personne divine, est devenu un homme sur la terre, pour accomplir sur la croix la rédemption des pécheurs (Jean 1:1-18). Elle reconnaît qu'il y a un ciel pour les sauvés, et un enfer pour les incrédules. Il peut donc y avoir, et il y a eu dans son sein de vrais enfants de Dieu, des âmes qui, croyant simplement au nom, à l'amour et au sacrifice du Seigneur Jésus, sont sauvés, car « celui qui croit au Fils a la vie éternelle » (Jean 3:36). Mais l'Église romaine a enfoui ces saintes vérités et d'autres qui s'y rapportent, sous un amas

d'ordonnances, de cérémonies et de pratiques extérieures, et y a joint quantité d'erreurs, de sorte que ce sont ces choses-là qui prédominent, et qu'elle présente comme nécessaires au salut, au lieu de la foi simple au Seigneur Jésus. De cette manière, les âmes sont retenues loin de Dieu et du Sauveur, et ainsi elles sont privées de la paix ; et de plus, elles sont livrées, comme nous le verrons, à une idolâtrie pire que celle du paganisme. Le christianisme par elle est entièrement défiguré, et quantité d'âmes sont conduites à la perdition.

On demandera peut-être : « Cette Église ne reconnaît-elle donc pas la Bible, les Écritures, comme la parole de Dieu, puisqu'elle s'écarte tellement de son enseignement ? ». Oui, certainement elle les reconnaît comme telle, et c'est même un fait digne de remarque que c'est elle qui a conservé ce dépôt des Écritures qui la condamnent, de même qu'autrefois les Juifs conservaient l'Ancien Testament (Romains 3:2). C'est dans les couvents de l'Église romaine que des moines copiaient les manuscrits de la Bible et les gardaient soigneusement. Mais comme les Juifs l'avaient fait aussi — sans parler des livres apocryphes (*), qu'elle a joints au saint volume — elle a mis à côté de l'Écriture la tradition qu'elle nomme la parole de Dieu non écrite, et dont elle prétend avoir le dépôt. C'est sur la tradition qu'elle appuie ses erreurs et ses pratiques religieuses, et ainsi, comme autrefois le Seigneur le reprochait aux Juifs, elle annule l'Écriture par ses traditions (Matthieu 15:3-6).

(*) Les livres apocryphes (ou cachés) sont des compositions qui n'ont jamais été reçues comme inspirées, par les Juifs, auxquels les oracles de Dieu ont été confiés (Romains 3:2) ; néanmoins le concile de Trente (dans le seizième siècle) les a déclarés divins.

Mais il y a plus. Une autre chose empêche les âmes soumises au joug de l'Église romaine de venir s'éclairer à la pure lumière de la parole de Dieu. Elle a longtemps défendu aux laïques la lecture des saintes Écritures. Seule l'Église peut les interpréter, et ceux qui s'écartent du sens qu'elle leur donne sont condamnés. Il était même défendu autrefois de les traduire en langue vulgaire, et si le fait se produisait, on brûlait les exemplaires que l'on pouvait saisir. Telle était la loi de l'Église au Moyen Âge. Nous en avons la preuve dans un décret du concile de Toulouse tenu en 1229, qui le premier défendit d'une manière formelle la lecture de la Bible : « Nous défendons aussi au commun peuple, de posséder aucun des livres de l'Ancien ou du Nouveau Testament, sauf peut-être le Psautier, ou le Bréviaire, ou les Heures de la Sainte Vierge, que quelques-uns par dévotion désireraient posséder, mais avoir un seul même de ces livres en langue vulgaire est strictement défendu ». Or l'on sait que les Heures de la Vierge, livre de dévotions adressées à la Vierge, ne font pas du tout partie des Écritures, non plus que le Bréviaire qui, à côté de portions de la Bible, renferme beaucoup de choses qui lui sont contraires. Mais le clergé ne voulait pas que le peuple illettré et aveuglé s'aperçût de cette distinction. C'était en effet un temps de grande ignorance où un bien petit nombre de personnes savaient lire. Le clergé en profitait pour exercer une autorité d'autant plus absolue sur le peuple. Il usait aussi de son influence pour engager le pouvoir civil à défendre la lecture de la Bible. Ainsi, en 1394, un arrêt de la Chambre des Lords en Angleterre l'interdisait. Les prêtres disaient à propos de la traduction de la Bible en langue vulgaire : « Hélas ! la perle de l'Évangile est maintenant jetée aux pourceaux et foulée par eux. L'Évangile que Christ avait donné au clergé pour qu'il le garde, devient maintenant le partage des laïques ».

On dira peut-être : « C'est dans le Moyen Âge seulement que les choses se passaient ainsi ». Ce serait une erreur de le penser. En l'an 1526, ce que l'on nomme le Moyen Âge était passé, et l'Anglais Tyndall, un serviteur de Dieu, avait traduit dans sa langue maternelle et fait imprimer le Nouveau Testament. L'évêque de Londres ayant appris que ces livres étaient destinés à être répandus en Angleterre, acheta toute l'édition et la fit brûler à Londres. En 1530, le même fait se renouvela. On ne se contentait même pas de brûler les saintes Écritures ; maintes fois le même sort atteignait ceux qui les possédaient et les lisaient. Ainsi, en 1519, une pauvre veuve, mère de plusieurs enfants, fut brûlée vive, parce qu'on avait trouvé sur elle l'oraison dominicale, les dix commandements et le symbole des apôtres en anglais. Telle était la frayeur qu'inspirait au clergé la parole de Dieu.

Pourquoi ? Parce que la Bible condamne les erreurs et les pratiques de l'Église de Rome. Le clergé, en voyant l'usage que de prétendus hérétiques faisaient des Écritures, pour dévoiler et combattre les abus et les fausses doctrines de cette Église, ne trouvait rien de mieux que d'en défendre la lecture, de peur que les âmes ne vinsent à la lumière. Il inculquait au peuple la pensée — et il cherche encore à le faire — que les laïques ne peuvent comprendre la Bible et que, par sa lecture, ils risquent le salut de leur âme. Un évêque anglais qui vivait à la même époque que la veuve dont j'ai parlé, disait du haut de la chaire : « Ôtez ces traductions nouvelles (celles de la Bible), sans cela une ruine totale menace la religion de Jésus Christ ». Il voulait dire par là l'Église romaine. Et il suppliait le roi de fermer à ce livre l'entrée du royaume.

Mais de nos jours, dira-t-on, il n'en est pas ainsi. L'Église romaine ne change pas. De nos jours, il est vrai, les prêtres catholiques ont traduit en langage vulgaire les saintes Écritures et l'Église autorise les traductions faites par des laïques, mais un laïque soumis à l'Église n'osera pas les lire sans l'approbation du prêtre, et il faudra qu'il accepte l'interprétation que l'Église donne. Encore, en 1883, à Barcelone, par ordre du gouvernement, un certain nombre d'exemplaires des Évangiles furent livrés aux flammes. Et un journal non seulement approuvait ce fait, mais exprimait le désir que les hérétiques qui cherchaient à répandre ce livre partageassent le même sort. Si l'Église romaine ne peut plus, comme au Moyen Âge, faire dresser des bûchers et y faire périr ceux qui ne se soumettent pas à elle, son esprit est resté le même. La parole de Dieu parle de « la femme enivrée du sang des saints, et du sang des témoins de Jésus » (Apocalypse 17:6). Nous verrons, dans la suite de ces pages, combien, hélas ! cela, bien qu'encore futur, a pu déjà s'appliquer à elle.

La défense de lire les Écritures est totalement opposée au témoignage qu'elles rendent. Même un jeune enfant, je veux dire Timothée, avait dès son jeune âge la connaissance des saintes lettres qui rendent sage à salut (2 Timothée 3:15). Paul adjurait les saints que ses lettres fussent lues à tous les saints frères (1 Thessaloniens 5:27), et qu'elles passassent d'une assemblée à une autre (Colossiens 4:16). L'Esprit Saint louait les Béréens de ce qu'ils contrôlaient par les Écritures les paroles même d'un apôtre (Actes 17:11). Souvenons-nous aussi des paroles de notre Seigneur et Sauveur : « Sondez les Écritures, car vous, vous estimez avoir en elles la vie éternelle, et ce sont elles qui rendent témoignage de moi » (Jean 5:39). Tenons donc ferme à la sainte Parole par laquelle nous pouvons juger de toutes choses.

LE PAPISME

Les sacrements dans l'église romaine

Après les quelques pages que nous avons consacrées à la papauté, et passant sous silence la triste histoire de la succession des papes, chefs de l'Église romaine, nous passerons à l'examen du culte, des pratiques et des doctrines de cette Église, ce que l'on nomme spécialement le papisme.

Dans le Nouveau Testament, le Seigneur a établi seulement deux ordonnances. D'abord le baptême (*1), qui est le signe de l'introduction dans l'Église, la maison de Dieu sur la terre, fondée sur la mort et la résurrection du Seigneur. Mais le baptême ne sauve pas, ne régénère pas, comme l'enseigne l'Église romaine qui affirme que le baptême lave de ce qu'elle appelle le péché originel. L'apôtre Pierre le dit expressément (*2). Par conséquent, quand le Seigneur Jésus dit à Nicodème : « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu » (*3), l'eau ne désigne pas le baptême, mais *la parole de Dieu*, comme Jacques le dit en parlant des chrétiens : « De sa propre volonté », Dieu, le Père des lumières, « nous a engendrés (ou fait naître) par *la parole de la vérité* » (*4). C'est pourquoi l'apôtre Paul dit : « Dieu... nous sauva... selon sa propre miséricorde, par le *lavage de la régénération* et le renouvellement de l'Esprit Saint » (*5). Et Pierre dit aussi : « Vous êtes régénérés (ou nés de nouveau)... par *la vivante et permanente parole de Dieu* » (*6). Ce n'est

donc pas le baptême d'eau qui produit la nouvelle naissance, sans laquelle on ne peut entrer dans le royaume de Dieu, mais c'est la parole de Dieu reçue dans le cœur et appliquée à l'âme par la puissance de l'Esprit Saint. C'est l'Esprit Saint qui, par le moyen de la Parole, produit en nous une nature et une vie nouvelles. Le Seigneur dit : « Celui qui entend *ma parole*, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle » (*7). Ainsi il ne suffit pas d'avoir été baptisé et de porter le nom de chrétien. Pour posséder la vie éternelle, il faut croire du cœur au nom du Fils de Dieu.

(*1) Matthieu 28:19.

(*2) « Or cet antitype (l'antitype de l'arche) vous sauve aussi maintenant, c'est-à-dire le baptême, non le dépouillement de la saleté de la chair, mais la demande à Dieu d'une bonne conscience, par la résurrection de Jésus Christ » (1 Pierre 3:21).

(*3) Jean 3:5

(*4) Jacques 1:18.

(*5) Tite 3:5.

(*6) 1 Pierre 1:23

(*7) Jean 5:24

L'Église romaine, au contraire, présente le baptême comme nécessaire au salut, de sorte qu'un petit enfant n'irait pas au ciel, s'il venait à mourir non baptisé (*), et qu'un adulte qui croirait au Seigneur, mais qui mourrait sans baptême alors qu'il aurait eu la possibilité d'être baptisé, ne serait pas sauvé. L'Écriture nous dit quant aux petits enfants que Jésus est venu les sauver (Matthieu 18:11, 14), et quant à ceux qui sont en âge de raison, elle déclare simplement que celui « qui croit au Fils a la vie éternelle » (Jean 3:36), sans qu'il soit question de baptême. Les apôtres du Seigneur furent-ils baptisés du baptême chrétien ? Non. Le brigand converti sur la croix fut-il baptisé ? Non, et cependant il alla le même jour au Paradis. Toutefois, bien que le baptême d'eau ne sauve pas, cette figure de la mort de Christ, plaçant des « disciples » sous Son autorité, est d'une grande et précieuse signification (Matt. 28:29).

(*) Il va, selon la théologie catholique, dans les limbes, séjour mal défini où les âmes vivent d'une vie inférieure.

L'Église romaine a aussi ajouté plusieurs choses à l'ordonnance du Seigneur. D'abord elle veut que l'eau du baptême soit consacrée par le prêtre — c'est l'eau bénite, à laquelle on attribue bien des vertus, entre autres celle de chasser le démon loin des baptisés. Ensuite, sauf des cas extrêmes, le prêtre seul a le droit d'administrer le baptême. Nous ne voyons rien de semblable dans l'Écriture. C'est d'eau pure et simple que l'on se servait pour baptiser ; c'est Ananias, un simple disciple, qui baptise Paul ; c'est Philippe, qui n'était que diacre ou serviteur, qui baptise l'officier éthiopien ; ce sont les frères de Joppé, venus avec Pierre, qui administrent le baptême à Corneille et aux autres convertis (Actes 8:38 ; 9:18 ; 22:16 ; 10: 47-48).

La seconde ordonnance est la Cène ou souper du Seigneur. Jésus l'a instituée avant sa mort, lorsqu'il était pour la dernière fois à table avec ses bien-aimés disciples et qu'il avait mangé avec eux la Pâque (*1). Mais après être monté dans la gloire, il a rappelé à l'apôtre Paul ce qu'il avait établi la nuit qu'il fut livré, pour que tous les vrais croyants y participent (*2). Nous voyons par là combien notre précieux Sauveur tient à ce que la Cène soit célébrée, de même qu'autrefois l'Éternel tenait à ce que les enfants d'Israël ne négligeassent pas de garder l'ordonnance de la Pâque, qui leur rappelait leur délivrance du pays d'Égypte (*3). C'est que la Cène rappelle aussi aux chrétiens la délivrance bien plus grande dont ils sont les objets. Elle remet en mémoire aux croyants que Christ, dans son amour, a souffert et est mort pour eux. C'est pourquoi Il est appelé « notre Pâque ». « Notre pâque, Christ », dit Paul, « a été sacrifiée » pour nous (*4). La Cène du Seigneur se célèbre très simplement, quand on

suit la parole de Dieu. Le pain que l'on rompt et qui est partagé entre tous, représente et rappelle le corps du Seigneur qui a été livré pour nous et offert en sacrifice sur la croix. Le vin contenu dans la coupe, à laquelle tous participent, parce que le Seigneur a dit : « Buvez-en tous » (*5), est le mémorial du sang précieux de Christ, l'Agneau sans défaut et sans tache, qui a été versé pour la rémission des péchés afin de nous racheter et de nous purifier du péché (*6). Et le Seigneur a dit en instituant la Cène, soit en rompant le pain, soit en distribuant la coupe : « Faites ceci en mémoire de moi ». Quelle chose douce et précieuse pour le cœur du chrétien de se rappeler d'une manière spéciale, chaque premier jour de la semaine, le grand et ineffable amour du Sauveur envers lui ! Et il le fait en communion d'amour avec les autres croyants, qui sont, comme lui, membres du corps de Christ (*7).

(*1) Luc 22:19-20.

(*2) 1 Corinthiens 11:23-26

(*3) Deutéronome 16:1-2 ; Exode 12:21-27 ; 34:18 ; Lévitique 23:5 ; Nombres 28:16-17.

(*4) 1 Corinthiens 5:7.

(*5) Matthieu 26:27.

(*6) 1 Pierre 1:18-19 ; 1 Jean 1:7 ; Apocalypse 1:5.

(*7) 1 Corinthiens 12:13 ; 10:17 ; Éphésiens 5:30.

L'apôtre Paul rappelle encore une chose relativement à ce saint repas. Il dit : « Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (*). Ainsi, dans la Cène, nous sommes mis en présence de l'amour infini du Seigneur mort pour nous, nous annonçons cette mort au monde coupable, puis nos pensées sont portées en avant vers ce bienheureux jour où Christ reviendra pour consommer sa victoire en transformant nos corps et en nous introduisant dans la gloire avec Lui. Tout nous parle là de son amour. Quel bonheur d'avoir sa place à la table du Seigneur !

(*) 1 Corinthiens 11:26.

Ces ordonnances du Seigneur sont appelées par quelques-uns, et surtout par l'Église romaine, des *sacrements*. À ce mot se rattache l'idée qu'elles confèrent une certaine grâce spirituelle à celui qui y a part. Nous avons vu qu'aucune grâce n'est conférée par le baptême. C'est un privilège, sans doute, d'être introduit par le baptême dans la maison de Dieu sur la terre ; mais le baptême n'est qu'un signe. Il n'apporte aucun changement dans l'âme de celui qui le reçoit. C'est un très grand privilège de participer à la Cène du Seigneur ; mais on le fait et on en jouit, parce que l'on est déjà sauvé par la mort du Christ, que l'on est membre de son corps, et béni en Lui *de toute bénédiction spirituelle* (*1). On est heureux de rappeler son amour, on Lui rend grâce et on rend grâce au Père qui nous a introduits dans le royaume du Fils de son amour, et nous a donné une part avec les saints dans la lumière (*2). On adore le Père et le Fils par l'Esprit Saint qui nous a été donné ; mais on a déjà tout reçu en fait de grâces. Seulement dans la Cène, le croyant jouissant de tout ce qu'il a reçu en béni son Seigneur et son Dieu, et c'est une grâce de pouvoir le faire. Nous verrons plus loin, en parlant de la messe, ce que l'Église romaine a fait de cette ordonnance de la Cène.

(*1) Éphésiens 1:3.

(*2) Colossiens 1:12-14.

La confirmation et le pénitence

Non contente des deux ordonnances établies par le Seigneur, l'Église de Rome a, de son chef, ajouté cinq sacrements au baptême et à la Cène. Le fameux concile de Trente, tenu au 16^e siècle (1545-

1563), et qui a fixé la doctrine romaine, énumère ainsi les sacrements : le baptême, la confirmation, l'eucharistie (*) ou cène, la pénitence, l'extrême onction, l'ordre (le caractère ecclésiastique des prêtres), et le mariage. À part le baptême et la Cène, les autres sacrements sont des inventions humaines dont nous ne trouvons aucune trace dans l'Écriture. Nous avons parlé du baptême ; disons quelques mots des autres sacrements.

(*) Ce mot signifie actions de grâces. Il désignait d'abord les prières qui accompagnaient la communion ou Cène, et a fini par s'appliquer à la Cène même.

La *confirmation*, dans l'Église romaine, est une cérémonie qui a pour but de confirmer les grâces du baptême. En général, elle a lieu pour les enfants de 11 à 12 ans avant de les admettre à ce que l'on appelle la première communion, la première participation à la Cène. On prétend les rendre ainsi « parfaits chrétiens, en leur communiquant l'abondance des grâces et des dons de l'Esprit Saint ». C'est à l'évêque qu'il appartient de confirmer. Il le fait par l'imposition des mains, le signe de la croix et l'onction avec l'huile consacrée. Il y ajoute un léger soufflet sur la joue, avec ces mots : « La paix soit avec vous ». Pouvons-nous penser que de semblables actes rendent chrétiens, sinon parfaits chrétiens, ou communiquent l'Esprit Saint ? Est-il question de cela dans l'Écriture ? Nullement. Ces pauvres enfants que l'on confirme ne sont peut-être pas même sauvés. Car c'est par la foi au Seigneur Jésus que nous avons la rédemption, la rémission des péchés par son sang, et ayant cru en Lui, nous recevons l'Esprit Saint. Lisons ce que l'apôtre Paul dit en Éphésiens 1:13: « Ayant entendu la parole de la vérité, l'évangile de votre salut, auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse ». Là il n'est question ni d'évêque, ni d'imposition des mains, ni d'onction. L'homme et ses cérémonies n'y sont pour rien. Tout est de Dieu pour celui qui croit. On entend l'Évangile, on y croit, et Dieu nous donne l'Esprit Saint. Quelle simplicité, quelle grâce !

La *pénitence* est pour l'Église romaine, le sacrement par lequel sont pardonnés les péchés commis après le baptême. Il requiert du pécheur certaines dispositions qui sont la *contrition*, la *confession*, la *satisfaction* (c'est-à-dire la réparation de l'injure faite à Dieu, par certains actes de piété ou dons, et du tort causé au prochain), et le ferme propos de ne plus commettre une telle faute. Ce sacrement est dispensé uniquement par les évêques ou les prêtres, par la sentence de l'absolution « Je t'absous de tes péchés au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit ». Où trouvons-nous cela dans l'Écriture ? Où voyons-nous qu'un homme ait le pouvoir de donner l'absolution des péchés ? Où est-il dit que l'on ait à confesser à un tel homme, dans le secret, les fautes que l'on a commises, et qu'il ait l'autorité d'infliger une peine pour les expier ? Nulle part. Sans doute que, si un chrétien est tombé dans quelque faute, il doit la juger, s'en repentir et en avoir horreur. Mais à qui la confessera-t-il ? La parole de Dieu le dit : « Si nous confessons nos péchés, il (c'est-à-dire Dieu) est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (*1). À qui David confessa-t-il ses transgressions ? Il le dit : « J'ai dit : Je confesserai mes transgressions à l'Éternel ; et toi, tu as pardonné l'iniquité de mon péché » (*2). Il est vrai qu'en Jacques 5:16, il est écrit : « Confessez donc vos fautes l'un à l'autre, et priez l'un pour l'autre » ; mais cela ne veut pas dire : Confessez vos fautes à un prêtre, mais si vous avez manqué envers un autre, confessez-le lui. C'est une chose que nul ne doit négliger. Les enfants et les jeunes gens ont à confesser à leurs parents et à leurs supérieurs les fautes qu'ils ont commises à leur égard, si cachées qu'elles aient pu être. On n'est jamais heureux quand il reste sur la conscience le poids d'une faute commise (*3). Ont-ils manqué envers un camarade, envers un ami, envers leurs frères ou sœurs, envers leurs parents ou leurs maîtres, envers qui, que ce soit, il faut le confesser simplement, sans restriction et sans excuse et le cœur sera allégé. Et il en est ainsi pour chacun. Mais par-dessus tout, confessez tout à Dieu, qui pardonne, comme il le dit dans sa Parole. Quant à l'absolution donnée par un homme, qui peut pardonner les péchés que Dieu seul ? C'est ce que toute l'Écriture enseigne. Il est bien dit : « À quiconque vous remettrez les péchés, ils sont remis ; et à quiconque vous les retiendrez, ils sont retenus » (*4). Mais il ne s'agit pas ici de l'absolution donnée après une confession secrète à l'oreille d'un prêtre. Le Seigneur, par ces

paroles, confie aux disciples la mission d'annoncer au monde la rémission des péchés à ceux qui croient, et au contraire le jugement à ceux qui ne croient pas (*5).

(*1) 1 Jean 1:9.

(*2) Psaume 32:5.

(*3) Voyez Psaume 32:3.

(*4) Jean 20:23.

(*5) Voyez ce que Pierre dit aux Juifs : Actes 2:38 ; 3:19 ; 5:31 ; voyez aussi ce que dit Paul : 13:38-41 ; 16:31 ; 28:23-28.

Dans les premiers temps de l'Église, on demandait que ceux qui avaient commis un grand péché en fissent une confession publique avant d'être de nouveau reçus dans la communion chrétienne. Le grand empereur Théodose fut obligé de s'humilier ainsi devant tout son peuple, à Milan. Peu à peu on en vint à se confesser aux prêtres, et en l'an 1215, le pape Innocent III établit la confession auriculaire comme obligatoire, et l'on dut se confesser pour pouvoir communier, pour être marié et pour recevoir les derniers sacrements avant de mourir. Les consciences étaient ainsi liées par la crainte que l'on avait d'être perdu, si l'on mourait sans absolution, car c'est ce que Rome enseigne, et le pouvoir des prêtres et par conséquent de Rome était fermement établi sur les âmes. Cette pratique d'invention humaine a donné lieu, on l'imagine sans peine, à toutes sortes d'abus et de désordres moraux.

Après le sacrement de pénitence, le concile de Trente place l'Eucharistie ou la Cène. Mais combien dans l'Église romaine, elle diffère du simple repas institué par le Seigneur en mémoire de sa mort ! La Cène est devenue la Messe (*). C'est le grand acte de culte de l'Église de Rome. Ce fut le pape Grégoire I, dit le Grand, qui établit le service de la messe dans ses traits principaux. Le concile de Trente lui donna la forme définitive qu'elle a maintenant dans toutes les Églises romaines. La Messe se divise en deux parties principales — la première, appelée autrefois messe des catéchumènes parce qu'à l'origine ceux-ci n'étaient admis qu'à cette première partie, est composée de prières, lectures de la Bible, cantiques, prédication, qui constituent une préparation ou introduction à la Messe — La deuxième partie, appelée autrefois la messe des fidèles, constitue le sacrifice proprement dit, et comprend l'*offertoire*, l'offrande à Dieu du pain (**) et du vin destinés à être consacrés de la Cène, la *consécration* où par les paroles de l'institution de la Cène prononcées par le prêtre s'accomplit, selon l'Église romaine, le mystère de la transsubstantiation dont nous parlerons plus loin, la *communion* prise par le prêtre avec le pain et la coupe, et avec *le pain seulement*, par les assistants qui l'ont demandée. La messe se termine par l'action de grâces, et l'assemblée est congédiée par ces mots : « Ite, missa est ».

(*) En rapport avec les mots qui terminent l'essentiel de la cérémonie : « Ite, missa est ecclesia », c'est-à-dire : « Allez, l'assemblée est congédiée ». De missa, on a fait messe.

(**) Le pain de la communion est une sorte d'oublie faite de farine et d'eau, sans levain, et sur laquelle est l'empreinte d'une croix. On lui donne le nom d'hostie ou sacrifice, nous verrons pourquoi. On la conserve dans l'ostensoir, vase plus ou moins richement orné, dans lequel on l'expose ou on la transporte. Il n'y a rien de semblable dans la parole de Dieu. Le pain que rompit le Seigneur Jésus, était celui dont on se servait à table.

Sans parler de tout ce qui accompagne la célébration de la messe, les ornements de l'autel, les cierges et l'encens, les vêtements des prêtres et de ceux qui l'assistent, choses qui rappellent les formes du judaïsme et même du paganisme, on voit aisément combien l'Église romaine s'est écartée du culte « en esprit et en vérité » dont parle le Seigneur (*), et l'a remplacé par des cérémonies arrêtées d'avance et des choses qui agissent sur les sens. C'est un culte charnel, inventé par l'homme, où rien n'est laissé à la libre action de l'Esprit Saint. De plus, le prêtre est là, ayant seul le

droit d'officier, faisant partie d'une classe à part, tandis que, selon la parole de Dieu, tous les croyants sont une « sainte sacrificature » (**), chacun de ceux qui la composent ayant le privilège de rendre l'action de grâces à la table du Seigneur, sous la direction de l'Esprit Saint.

(*) Jean 4:23-24.

(**) 1 Pierre 2:5-9.

Mais il y a des choses pires encore ; les erreurs les plus graves se mêlent à ce culte de l'Église de Rome. La table de communion est devenue un autel. Le concile de Trente enseigne en effet que, dans la Cène ou la Messe, est offert un véritable sacrifice, non sanglant, il est vrai, mais un sacrifice vraiment propitiatoire, efficace pour les péchés non expiés des vivants et des morts. C'est Christ qui est offert, dit le concile, c'est la même victime que celle qui autrefois s'est offerte elle-même sur la croix, et qui est offerte maintenant par le ministère des prêtres. Par ce sacrifice propitiatoire renouvelé chaque jour dans l'Eucharistie, Dieu, selon l'Église de Rome, est apaisé et nous est rendu propice. On peut aisément voir que cet enseignement est contraire à l'Écriture. L'Esprit Saint, dans l'épître aux Hébreux, déclare que « l'offrande du corps de Jésus Christ » a été faite « *une fois pour toutes* » ; que Christ a offert « un seul sacrifice pour les péchés », et que, « *par une seule offrande*, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés », de sorte que Dieu ne se souviendra « plus jamais de leurs péchés ni de leurs iniquités » et que « là où il y a rémission de ces choses, il n'y a plus d'offrande pour le péché ». De plus, il nous est dit que Christ ne peut s'offrir *plusieurs fois*, parce qu'alors il devrait souffrir *plusieurs fois*, et enfin que, « sans effusion de sang, il n'y a point de rémission de péchés » (*). Un sacrifice non sanglant n'en est donc pas un, et Christ glorifié ne peut souffrir, ce qui est nécessaire pour un vrai sacrifice. Partout, dans ces chapitres 9 et 10 de l'épître aux Hébreux, il est insisté sur le fait d'un seul, unique sacrifice de Christ, pleinement suffisant pour ôter les péchés. Ainsi le sacrifice de la messe n'en est pas un, et les âmes qui s'appuient sur ce faux enseignement, sont trompées, et ne peuvent jamais jouir de la paix qui résulte de ce qu'en vertu du seul et unique sacrifice de Christ, Dieu ne se souvient plus jamais de nos péchés et de nos iniquités. Or, dit l'apôtre, « là où il y a rémission de ces choses, il n'y a plus d'offrande pour le péché » (**).

(*) Hébreux 10:10, 12, 14, 17, 18 ; 9:25-26, 22.

(**) Hébreux 10:17, 18.

Remarquez qu'il est dit que la messe est un sacrifice pour les vivants et *pour les morts*. L'Écriture ne nous enseigne nulle part que les péchés de ceux qui sont morts puissent être expiés. Elle nous dit simplement. « Après la mort, le jugement » (*), pour ceux qui n'ont pas cru ici-bas au Seigneur Jésus et à son unique sacrifice expiatoire. L'idée d'un sacrifice pour les morts se rattache à une autre erreur enseignée par l'Église romaine, celle du *purgatoire*. C'est un lieu qui n'est ni le ciel, ni l'enfer, mais où les âmes souffrent pour les péchés qui n'ont pas été expiés sur la terre, jusqu'à ce qu'elles en soient purifiées. L'Église romaine prétend que les messes dites pour ces âmes abrègent leurs tourments ! La parole de Dieu ne dit pas un mot de cela.

(*) Hébreux 9:27.

À cette erreur d'un sacrifice de Christ journalier et non sanglant, s'en joint une autre plus grave encore, celle de la *transsubstantiation* ou changement de substance. Suivant cette doctrine, quand le prêtre prononce les paroles de la consécration, le pain et le vin, tout en conservant leur apparence, sont réellement changés dans le corps et le sang du Seigneur Jésus Christ. Cette doctrine fut inventée au neuvième siècle (le plus ténébreux du Moyen Âge) par le moine Paschase Radbert. S'appuyant sur ces paroles : « Ceci est mon corps » (*), il disait : « Le pain et le vin, après avoir été consacrés, ne sont pas autre chose que la chair du Christ et son sang, la même chair qui est née de Marie et qui a souffert sur la croix ». Après une longue et vive opposition, le quatrième concile de Latran, en 1215,

consacra cette doctrine en ces termes : « Le corps et le sang du Seigneur sont véritablement contenus dans le sacrement de l'autel sous la figure du pain et du vin, lorsque par la puissance de Dieu et *par le moyen du prêtre officiant*, le pain est changé dans le corps, et le vin dans le sang de Christ. Le changement opéré de cette manière est si réel et si complet, que les éléments (le pain et le vin) contiennent *Christ tout entier* — divinité, humanité, âme, corps et sang, avec toutes leurs parties constituantes ». Et le concile de Trente, dans le 16^e siècle, a confirmé cette doctrine, et tout membre de l'Église de Rome doit la croire, sous peine d'anathème ! Le prêtre, à un certain moment élève l'hostie, et en vertu des paroles qu'il a prononcées, cette hostie est Dieu Lui-même. Il se prosterne en l'adorant, et tout le peuple suit son exemple. Un homme, et parfois un homme méchant, crée son Créateur ! expression blasphématoire et pourtant usitée, car l'hostie, dit l'Église de Rome, n'est plus du pain, mais Christ Lui-même. Ceux qui possèdent la parole de Dieu, savent, d'après elle, que Christ est maintenant dans la gloire, dans un corps glorifié ; il ne peut donc être en même temps ici-bas, âme, corps et sang, dans l'hostie. Son sang a été versé une fois pour toutes pour l'expiation des péchés, et ne peut être dans la coupe. Il faudrait donc qu'il y eût deux Christs. Dans la Cène, selon l'Écriture, on annonce la mort du Seigneur, on se souvient de la mort du Seigneur, mais supposer que l'on puisse mettre à mort un Christ glorifié est une chose horrible et contraire à toute vérité. C'est là une des plus fatales erreurs de l'Église de Rome, c'est une monstrueuse idolâtrie. On trompe le pauvre peuple en lui faisant croire qu'un morceau de pain est devenu Dieu et qu'il faut l'adorer.

(*) Ce qui veut dire, ceci représente mon corps, de même que, dans l'institution de la Pâque, l'agneau est appelé la Pâque de l'Éternel (Exode 12:11).

L'Église romaine a institué une fête que l'on nomme Fête-Dieu, ou du Saint Sacrement. Ce jour-là, dans une procession solennelle, on porte l'hostie consacrée dans un magnifique ostensor. Tout le monde doit s'agenouiller sur son passage en signe d'adoration, car c'est Dieu qui est là, disent les prêtres. En certains pays, comme l'Espagne, le prêtre qui porte l'hostie à un mourant, est accompagné d'un homme qui durant tout le trajet sonne une clochette. Dès qu'elle se fait entendre, tous ceux à qui le son parvient doivent tomber à genoux et y rester jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus le percevoir. Le prêtre fait croire au peuple et dit au mourant que c'est le Dieu vivant qui est dans le ciboire (*) et que l'on transporte ainsi. Quelle triste aberration !

(*) Vase dans lequel on garde l'hostie.

Nous avons vu aussi que les simples fidèles communient avec le pain seulement. La coupe est réservée aux prêtres seuls. C'est encore une invention humaine dont la parole de Dieu ne dit rien. Au contraire, le Seigneur dit à ses disciples : « Buvez-en tous » ; et l'apôtre, s'adressant à toute l'assemblée à Corinthe, recommande que chacun « mange du pain et boive de la coupe » (*). Ce retranchement de la coupe, aux laïques se fait sous prétexte qu'il pourrait s'attacher à la barbe quelques gouttes du vin consacré ou que les malades pourraient en répandre, et que d'ailleurs l'hostie renferme la chair du Seigneur aussi bien que le sang. On dit aussi que le sang étant dans l'hostie, il n'est pas nécessaire que les laïques boivent la coupe. Mais alors pourquoi les prêtres la boivent-ils ? On voit clairement que cette coutume n'a été établie que pour marquer plus distinctement la supériorité des prêtres.

(*) Matthieu 26:27 ; 1 Corinthiens 11:28.

Nous nous sommes étendu un peu longuement sur ce sujet, parce que c'est un des points qui caractérisent le plus fortement l'Église de Rome ; la messe constitue le centre même de la religion catholique. Aller à la messe est ce qui distingue le vrai catholique romain ; mais rien ne fait mieux voir que la messe combien cette Église s'est écartée de la vérité.

[L'extrême-onction, l'ordre et le mariage](#)

Il nous reste à voir les trois derniers sacrements de l'Église de Rome.

Le premier est ce que l'on nomme *l'extrême-onction*. On ne l'administre qu'aux malades que l'on estime être à la dernière extrémité, et comme après ce sacrement, il n'y en a plus d'autres, on lui donne ce nom d'extrême-onction. L'Église romaine enseigne qu'il a pour effet de laver les derniers restes du péché, afin que le malade en mourant aille droit au ciel, et aussi de le fortifier contre les angoisses de la mort. Si quelqu'un meurt en état de péché mortel sans avoir reçu ce sacrement, à défaut du sacrement de pénitence, il va en enfer.

Nous voyons encore par là quel empire l'Église romaine assume sur les âmes, car le prêtre seul peut administrer ce sacrement. Et remarquons aussi comme tout est calculé pour retenir les cœurs dans la crainte, et par conséquent quel Dieu terrible et sans compassion on leur présente. Voici en quoi consiste l'extrême-onction. Le prêtre, revêtu d'une étole violette, arrive auprès du mourant et lui présente le crucifix qu'il doit baiser avec respect. Après une série de prières et d'aspersions avec de l'eau bénite, et si possible après avoir entendu la confession du malade et lui avoir donné l'eucharistie (*), le prêtre procède à l'onction. Pour cela, avec son pouce trempé dans l'huile sainte, c'est-à-dire consacrée, il touche, en faisant le signe de la croix, les différentes parties du corps qui ont pu être les instruments de péché. Il commence par les yeux, en disant : « Que le Seigneur, en vertu de son onction sainte et par sa grande miséricorde, te pardonne tous les péchés que tu as commis par tes yeux ». Et il continue de même pour les autres organes des sens, les oreilles, le nez, la bouche et les mains, puis enfin la poitrine et les pieds. Suivent encore des prières et des signes de croix, et ensuite on brûle le linge ou les boules de coton qui ont servi à essuyer le pouce du prêtre. Le mourant peut alors s'en aller en toute sécurité ; le ciel lui est ouvert.

(*) On donne à l'eucharistie administrée aux derniers moments le nom de viatique. Ce mot vient du latin *via*, chemin, et se dit en général des provisions de route. Dans le langage de l'Église romaine, c'est la provision pour le dernier grand voyage, ce qui doit fortifier celui qui va le faire.

C'est dans le 12^e siècle seulement que cette cérémonie, dernier acte de la vie d'un bon catholique romain, a été introduite. Les docteurs romains citent à l'appui de l'extrême-onction les passages suivants : « Et ils chassèrent beaucoup de démons, et oignirent d'huile beaucoup d'infirmes et les guérèrent » (Marc 6:13) ; puis : « Quelqu'un d'entre vous est-il malade, qu'il appelle les anciens de l'assemblée, et qu'ils prient pour lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur ; et la prière de la foi sauvera le malade ... et s'il a commis des péchés, il lui sera pardonné » (Jacques 5:14-15). Qui ne voit que ces passages n'ont aucun rapport avec l'extrême onction ? Celle-ci a pour objet le salut de l'âme, et nullement la guérison du corps, puisqu'on ne la donne qu'aux mourants pour leur ouvrir le ciel. Tandis que dans ces deux passages, il s'agit de la guérison du corps, soit par voie miraculeuse, ou en réponse à la prière de la foi, sans laquelle l'onction même n'aurait aucun effet. Et pour aller droit au ciel, un mourant a-t-il besoin d'autre chose que de croire au Seigneur Jésus ? L'Écriture nous dit : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé », et : celui « qui croit au Fils a la vie éternelle ». « Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi » (Actes 16:31 ; Jean 3:36 ; Éphésiens 2:8). Où est-il question du ministère obligé d'un prêtre et de son action ? Nulle part dans la parole de Dieu. Celui qui croit en Jésus est lavé de tous ses péchés et propre pour paraître en la présence de Dieu. Il peut s'en aller en paix, car « absent du corps », il est « présent avec le Seigneur » (2 Corinthiens 5:8). Le brigand sur la croix eut-il besoin de l'extrême-onction pour être ce jour même « dans le paradis » avec Jésus ? Étienne, le premier martyr, qui remettait à Jésus son esprit, ne l'a pas reçue ; lui et tant d'autres qui sont morts dans la foi, ne seraient donc pas sauvés, tandis que des hommes qui jamais n'ont été convertis et dont les péchés n'ont pas été effacés, iraient au ciel en vertu de cette onction faite par un homme ! Ces ordonnances inventées par des hommes, d'une part ne sont propres qu'à jeter les âmes dans une crainte superstitieuse et sans fondement, et d'une autre donnent une sécurité illusoire à des personnes qui, toute leur vie, ne se sont pas souciées de Dieu.

Après le sacrement de l'extrême-onction vient celui de *l'ordre* (*) conféré par la cérémonie de *l'ordination* : il confère au prêtre le caractère sacerdotal, c'est-à-dire le pouvoir de célébrer la messe

et d'administrer tous les sacrements (sauf la confirmation et l'ordre réservés à l'évêque). Pour ordonner un prêtre, l'évêque lui impose les mains, l'oint de l'huile sainte et lui fait toucher les objets sacrés (calice et patène) lui permettant d'offrir le sacrifice de la messe. Le prêtre ainsi consacré a désormais la puissance de consacrer le vrai corps du Seigneur dans la Cène, c'est-à-dire, comme on l'a vu, d'opérer ce prétendu miracle qui transforme le pain et le vin dans le corps et le sang de Christ. Le caractère conféré par l'ordination est indélébile, c'est-à-dire ne peut être effacé, de sorte que celui qui abandonne la prêtrise est regardé comme un apostat. À cela l'Église romaine ajoute le célibat obligatoire pour les prêtres ; il leur est interdit de se marier.

(*) Ce sacrement est ainsi appelé parce qu'il établit un ordre dans la société chrétienne en séparant les clercs des laïques, et parce qu'il divise les clercs en plusieurs degrés formant une hiérarchie, un ordre (diaconat, prêtrise, épiscopat ...)

Toutes ces choses n'ont aucun fondement dans l'Écriture et même y sont entièrement opposées. D'abord nulle part nous n'y voyons qu'il y ait une classe de sacrificateurs à part des autres chrétiens. Chez les Juifs, cela existait. Mais maintenant tous les vrais croyants sont sacrificateurs pour offrir à Dieu, non le corps de Jésus Christ qui a été offert une fois pour toutes sur la croix, mais des sacrifices de louanges et d'actions de grâces (1 Pierre 2:5 ; Hébreux 13:15 ; Apocalypse 1:6). Ensuite, nous ne voyons pas que ni les anciens ou surveillants (*) ni les diacres ou serviteurs, fussent oints. Les apôtres ou quelque envoyé d'un apôtre leur imposaient les mains et en même temps on priait le Seigneur (Actes 6:6 ; 14:23). Quant au célibat des prêtres, nous lisons que Pierre était marié, que Paul revendique pour lui et Barnabas le droit de l'être, et que Paul recommande que les surveillants ou anciens, ainsi que les serviteurs, soient maris d'une seule femme. De plus, le même apôtre, par le Saint Esprit, dit « qu'aux derniers temps quelques-uns apostasieront de la foi, s'attachant à des esprits séducteurs et à des enseignements de démons, disant des mensonges par hypocrisie, ... *défendant de se marier* » (1 Corinthiens 9:5 ; 1 Timothée 3:2, 12 ; 4:1-3).

(*) Les mots ancien et surveillant équivalent à ceux de prêtre et d'évêque. Prêtre vient d'un mot grec qui veut dire ancien, et évêque d'un mot qui signifie surveillant. La charge d'ancien ou de surveillant consistait à paître l'assemblée de Dieu, le troupeau du Seigneur (Actes 20:17, 28 ; 1 Pierre 5:2). Il y avait plusieurs anciens ou surveillants dans une assemblée. L'Écriture parle pas de diocèses, sur chacun desquels serait établi un évêque ou un archevêque ; elle ne mentionne pas des cardinaux. La parole de Dieu ne nous montre que deux charges dans l'Église ; les anciens ou surveillants, et les serviteurs ou diacres (Philippiens 1:1 ; 1 Timothée 3:1-7 ; ce dernier passage donne le caractère que devaient posséder les surveillants et les serviteurs). Quant à toutes les autres charges, d'exorciste, de lecteur, de sous-diacre, etc., qui se trouvent dans l'Église romaine, l'Écriture n'en parle pas. Remarquons encore que Pierre, le premier pape, selon l'Église de Rome, se range lui-même simplement au nombre des anciens (1 Pierre 5:1).

Nous ne dirons rien du mariage, que Dieu a établi dès le commencement, sinon que la parole de Dieu ne le présente jamais comme un sacrement, bien qu'elle donne beaucoup de précieux enseignements aux maris et aux femmes.

De quels liens étroits l'Église de Rome enlace ceux qui sont placés ou se placent sous son influence ! Partout et en tout, elle mêle le prêtre à la vie des laïques, et par les sacrements, elle tend un piège sous les pas de chacun de ses membres. Car s'ils manquent d'y satisfaire, les voilà accusés de mépriser l'Église, d'être des hérétiques, et il fut un temps où, comme nous le verrons, une semblable accusation avait de terribles conséquences.

[Le culte de la vierge](#)

Après ce qui se rapporte aux sacrements, nous avons à voir d'autres doctrines funestes et contraires à l'Écriture que l'Église romaine impose aux âmes placées sous son joug. La première est le culte rendu à la Vierge Marie, aux saints et aux anges, chose complètement étrangère à la parole de Dieu.

Ainsi s'est trouvée introduite une idolâtrie pire que celle du paganisme, dont elle est une imitation sous bien des rapports.

C'est vers le milieu du quatrième siècle, à une époque où la vraie piété avait beaucoup décliné pour faire place à nombre de pratiques superstitieuses, que l'on commença à vénérer la Vierge Marie d'une manière spéciale, comme le modèle des vierges, c'est-à-dire de ceux ou celles qui avaient fait vœu de célibat. Bientôt après, il devint habituel de lui donner le nom de *mère de Dieu*, ce qui donna naissance aux luttes du nestorianisme. Malgré la forte opposition qu'il rencontra d'abord, le culte de Marie s'établit et s'étendit peu à peu. Déjà au cinquième siècle, on pouvait voir dans toutes les Églises nombre de représentations de la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Le peuple ignorant, sorti des ténèbres du paganisme, peu et mal instruit des pures et saintes vérités des Écritures, amené à un christianisme de formes et de cérémonies, ayant un culte célébré avec une pompe empruntée au judaïsme et au paganisme, n'eut pas de peine à remplacer l'une ou l'autre des déesses qu'il adorait, par la Vierge Marie qu'on lui présentait toujours plus comme occupant une place élevée auprès de Dieu dans le ciel. Dans l'office ordinaire de la Vierge, se trouve une hymne commençant ainsi : « Salut, étoile de la mer, *Mère auguste de Dieu* et toujours Vierge, *porte fortunée du ciel*... affermissiez-nous dans la paix, méritant ainsi mieux qu'Ève le nom de mère des vivants ». Ensuite : « Montrez que vous êtes notre mère, obtenez-nous le pardon de nos crimes ». On en vint, à la fin du sixième siècle, à adopter la légende de son *Assomption*, d'après laquelle, au moment de sa mort, Marie aurait été portée au ciel par des anges, ce qui a été récemment érigé en dogme (1954). L'Église romaine a consacré cette prétendue ascension ; dans l'office de la fête instituée pour la célébrer, on dit ces paroles : « Réjouissons-nous dans le Seigneur en célébrant le jour de fête en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, de l'Assomption de laquelle les anges se réjouissent et louent le Fils de Dieu ». Et plus loin : « Marie est montée au ciel ; l'armée des anges se réjouit ». En même temps, l'Église romaine prenant des passages des Psaumes et des prophètes qui ont rapport à Israël et à Jérusalem, les applique à la Vierge qui n'est plus l'humble Marie que l'Écriture nous présente, mais qui est devenue une déesse que l'on honore comme « la reine du ciel », car tel est un des noms que lui donne l'Église romaine. Cela ne nous rappelle-t-il pas le culte que les Israélites, abandonnant le vrai Dieu, rendaient à la déesse Astarté, la reine des cieux ? L'Éternel le dit à Jérémie : « Ne vois-tu pas ce qu'ils font dans les villes de Juda, et dans les rues de Jérusalem ? Les fils ramassent le bois, et les pères allument le feu, et les femmes pétrissent la pâte pour faire des gâteaux à la reine des cieux ». Et ces malheureux Juifs, descendus en Égypte, persistant dans leur idolâtrie, disent au prophète : « Nous ne t'écouterons pas ; mais nous ferons certainement toute parole qui est sortie de notre bouche, en brûlant de l'encens à la reine des cieux » (Jérémie 7:17-20 ; 44:15-19). Et voilà une semblable idolâtrie transportée dans le christianisme, avec cette aggravation terrible du mal, qu'on l'associe aux saints noms du Père, du Fils et du Saint Esprit !

Marie devint toujours plus un objet direct de culte, sinon d'adoration (*), et le pape Urbain II, au concile de Clermont, en l'an 1095, confirma le service journalier établi pour honorer la Vierge, ainsi que les jours et les fêtes qui lui étaient spécialement réservés. Des églises lui furent dédiées sous le nom de « Notre Dame », et dans toutes les églises se trouve une chapelle qui lui est consacrée (**). À la doctrine de l'Assomption de la Vierge, on ajouta peu à peu celle de son « *Immaculée conception* », par où l'on entend qu'elle naquit sans péché, elle à qui l'ange dit : « Tu as *trouvé grâce* auprès de Dieu », et qui dit elle-même : « Mon esprit s'est réjoui en Dieu *mon Sauveur* » (Luc 1:30, 47). Si elle était sans péché, avait-elle besoin de trouver grâce et d'avoir en Dieu son Sauveur ? La doctrine de l'immaculée conception se trouve déjà en germe dès le huitième siècle, et se répandit bientôt dans l'Église, toutefois non sans lutte. Elle fut enfin définitivement confirmée par le pape Pie IX, en 1854, mais la fête en était depuis longtemps célébrée. Et c'est dans l'office de cette fête que sont appliquées à la Vierge les paroles d'Ésaïe 61:10, et celle de Proverbes 8:22-35, qui se rapportent au Seigneur Jésus Christ ! N'y a-t-il pas là quelque chose de blasphématoire ? C'est aussi dans le même office qu'on lit ces paroles : « Tu es toute belle, ô Marie, la tache originelle n'est pas en toi ». Et plus loin : « Aujourd'hui est sortie une branche des racines d'Isaï, aujourd'hui Marie a été conçue sans

aucune tache de péché ». Vous remarquerez que les premières paroles se trouvent dans la prophétie d'Ésaïe relative au Seigneur Jésus, lorsqu'il vient régner pendant le millénium (Ésaïe 11:1). Et l'Église romaine les applique à la Vierge ! Puis elle dit encore : « Aujourd'hui est écrasée par elle la tête du serpent ancien », paroles qui se trouvent en Genèse 3:15, et se rapportent à Celui qui est la semence ou la postérité de la femme, c'est-à-dire Jésus, et non Marie. Combien il est coupable de se servir ainsi de la parole de Dieu, de la tordre pour établir une idolâtrie réelle !

(*) L'Église catholique se défend en effet d'adorer positivement la Vierge ou les saints, celles-ci ou celles-là étant des créatures. Elle distingue le culte de latrie (adoration) réservé à Dieu seul, du culte de *dulie* (hommage) rendu aux saints et aux anges. Mais l'équivoque est complète, et la contradiction devient évidente lorsque Marie est déclarée Reine du ciel et appelée « Mère de Dieu », une créature ne pouvant être la mère du Dieu créateur.

(**) Sur l'entrée d'une église à Lisbonne se trouvait gravée cette inscription « À la déesse Vierge de Lorette, des Italiens dévoués à sa divinité ont consacré cette Église ».

Que voit-on, en effet ? Dans toutes les églises du culte romain, dans les chapelles, comme aussi dans les maisons, se trouvent des représentations en statues, en tableaux, en gravures, de la Vierge et de l'enfant Jésus, devant lesquelles on se prosterne, on prie et l'on adore. Où trouve-t-on, dans les Écritures, une seule ligne pour justifier une telle chose ? Voici ce qu'elle dit : « Tu ne te feras point d'image taillée, ni aucune ressemblance de ce qui est dans les cieux en haut, et de ce qui est sur la terre en bas, et de ce qui est dans les eaux au-dessous de la terre. Tu ne *t'inclineras point* devant elles, et tu ne les *serviras point* » (Exode 20:4-5). Et l'apôtre Jean, à la fin de sa première épître, adresse aux chrétiens cette solennelle injonction : « Enfants, gardez-vous des idoles ». Chose frappante : dans l'ancienne Babylone, on adorait une mère déesse et son fils représenté dans des tableaux ou des statues, comme un petit enfant dans les bras de sa mère. C'est de là que le culte de la mère et de l'enfant se répandit partout, et est venu s'implanter dans l'Église catholique. Au Thibet et en Chine, les missionnaires jésuites furent surpris de trouver le pendant de la Madone romaine et de son enfant aussi dévotement adorés que dans la Rome papale. Shing Moo, la sainte mère, en Chine, était représentée avec un enfant dans ses bras et la tête entourée d'un nimbe ou auréole, absolument comme si c'eût été l'œuvre d'un artiste catholique romain. N'est-il pas profondément douloureux de voir que Satan, l'ennemi de Christ, a réussi à faire passer dans la chrétienté le culte rendu autrefois à Babylone à de fausses divinités ?

* * *

La place donnée à la Vierge Marie par l'Église romaine a amené d'autres erreurs d'une extrême gravité, car elles ne tendent à rien moins qu'à dépouiller le Seigneur d'une partie de ses glorieuses prérogatives. La parole de Dieu nous apprend qu'il n'y a qu'un « *seul Médiateur* entre Dieu et les hommes, l'homme Christ Jésus » (1 Timothée 2:5). Pour être ce Médiateur, le Fils éternel de Dieu est devenu un homme (Jean 1:14), et comme tel, il a été tenté comme nous en toutes choses, à part le péché (Hébreux 4:15 ; 2:18). Il a pris connaissance de nos douleurs, de nos langueurs, de nos peines, de nos infirmités, et y est entré dans un profond amour, une tendre compassion, une vraie sympathie ; un amour, une compassion, une sympathie divines en même temps qu'humaines (Matthieu 8:17). C'est ce que nous prouve toute sa vie sur la terre. Et maintenant qu'il est monté au ciel, il est le même ; son cœur n'a pas changé. Il sympathise avec nous dans nos infirmités ; il intercède sans cesse pour nous ; il est notre Avocat auprès du Père (Hébreux 4:15 ; 7:25 ; Romains 8:34 ; 1 Jean 2:1). Il nous invite à nous adresser nous-mêmes au Père, et le Père, en son nom, nous exauce (Jean 14: 13 ; 16:24, 26). Ainsi nous pouvons nous approcher de Dieu par Lui, entrer dans le sanctuaire même de Dieu, en vertu de son sacrifice, et venir directement avec confiance au trône de la grâce (Hébreux 7:25 ; 10:9 ; 4:16). Quel parfait et précieux Médiateur nous avons en Celui qui nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous, qui nous aime et nous aimera toujours du même amour !

Quel besoin aurions-nous d'un autre, et qui saura mieux que Lui connaître tous nos besoins et pourra mieux y répondre ! Il est venu sur la terre pour cela. Il est notre salut, notre vie, notre paix.

Eh bien, l'Église romaine, dans son enseignement, n'a nullement tenu compte de ce que dit la parole de Dieu à cet égard. Non contente d'avoir donné à Marie la place que nous avons vue, elle en a fait une Médiatrice toute-puissante, et un Avocat dans le ciel ! Elle lui a assigné un titre et une fonction que l'Écriture n'attribue qu'à Christ. Elle a prétendu que Dieu était trop grand, et Jésus trop élevé, pour que nous approchions directement, soit du Père, soit du Fils, mais que Marie, par sa bonté, par sa douceur et sa tendresse, et à cause de l'amour que lui porte son Fils, est tout à fait propre à être Médiatrice et Avocat auprès de Lui. Le Fils, dit l'Église romaine, ne peut rien refuser à sa mère. Et elle oublie les paroles du Seigneur à Marie : « Qu'y a-t-il entre moi et toi, femme ? » (Jean 2:4). Un grand docteur de cette Église au 12^e siècle, et qui sans nul doute a été un homme vraiment pieux, Saint Bernard, écrit : « Tu craignais de t'approcher du Père ; comme Adam, tu te cachais à sa voix ; il t'a donné Jésus pour Médiateur auprès de Lui. Mais peut-être es-tu effrayé de la majesté de ce Jésus, qui, bien qu'il se soit fait homme, est toujours Dieu. Il te faut auprès de Lui un avocat : recours à Marie ». Le pape Pie IX, en 1849, dans une encyclique (lettre circulaire adressée aux évêques), dit : « Vous savez bien, vénérables frères, que *toute notre confiance* est placée dans la très sainte Vierge, puisque Dieu a placé en Marie *la plénitude de tout bien*. S'il y a quelque espoir pour nous, quelque grâce, quelque salut, cela nous vient de Lui par elle ». N'est-il pas blasphématoire d'attribuer à une créature ce qui n'appartient qu'à Dieu et à son Fils ? (*)

(*) Plus encore, elle est maintenant expressément la co-rédemptrice : elle l'associe à l'œuvre du Rédempteur.

Écoutez encore ce qui est dit dans une des antiennes à la Vierge : « Salut, ô Reine, mère de miséricorde, douceur et espérance de notre vie, salut ! Nous crions à toi, nous fils d'Ève exilés, vers toi nous soupignons, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes. Toi, notre Avocat, tourne vers nous tes regards de miséricorde ». S'adresserait-on autrement à Dieu ou au Seigneur ? Sans aller plus loin, vous voyez dans quelle idolâtrie monstrueuse l'Église romaine entraîne ceux qui l'écoutent. Elle assimile la Vierge à la Sagesse éternelle de Proverbes 8, à l'Épouse du Cantique de Salomon. Elle lui dit : « Brisez les fers des coupables, donnez la lumière aux aveugles (*) ... montrez que vous êtes notre mère ». Dans les litanies à la Vierge, elle la nomme « la porte du ciel », « le refuge des pécheurs », « l'étoile du matin » ; et que devient Christ, notre unique et précieux Sauveur, à qui seul l'Écriture attribue ces titres ? (**). Ces mêmes litanies s'adressent à la Vierge comme à la « Mère divine de la grâce », « la Mère du Créateur », « la source de notre joie », « l'arche de l'alliance », « la Reine de tous les saints », et en l'invoquant et demandant son intercession, elles l'associent au Père, au Fils, au Saint Esprit ! Croirait-on qu'un de leurs docteurs a été jusqu'à dire : « Toutes choses sont soumises à la Vierge, Dieu Lui-même », parce que, dit-il, « la mère a la prééminence sur le fils ». N'est-ce pas un blasphème horrible ? Combien sont à plaindre ceux que l'on conduit dans de telles voies ; on ne peut que désirer que Dieu les éclaire par sa parole, et que par elle, son Esprit les ramène et les garde dans la vérité, loin de ceux qui, « par de douces paroles et un beau langage, ... séduisent les cœurs des simples » (Romains 16:18).

(*) Paroles analogues à celles que le Seigneur Jésus s'applique à Lui-même en Luc 4:19, où il dit : « L'Esprit du Seigneur est sur moi... Il m'a envoyé pour publier aux captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue ».

(**) Jean 10:9 ; Matthieu 11:28 ; Apocalypse 22:16.

* * *

Nous voyons la place prise par le culte de la Vierge dans l'Église romaine. C'est elle que l'on invoque, que l'on prie, à qui l'on s'attend, en qui l'on met toute confiance. Nous dirons encore quelques mots à ce sujet. Le *Bréviaire* est un livre de dévotion à l'usage des prêtres, qui, chaque jour, doivent en lire une partie, en public comme en particulier, quand l'heure en est venue. Il renferme des Psaumes

pour les différentes heures du jour, des fragments des Écritures, des prières adaptées aux fêtes des saints, l'office de Marie, etc. Certainement il leur vaudrait mieux de lire journallement et uniquement toutes les Écritures inspirées de Dieu, propres pour enseigner, convaincre, corriger, instruire dans la justice, et rendre l'homme de Dieu accompli pour toute bonne œuvre ? (2 Timothée 3:16-17). C'est ce que faisait Timothée, qui n'avait pas besoin de Bréviaire, et ne savait rien du culte de Marie, qu'il eût sans doute rejeté avec horreur comme une idolâtrie des plus coupables.

Or, voici une des exhortations que renferme le Bréviaire : « Quand se lève la tempête des épreuves et que tu es jeté contre les rochers des afflictions, regarde en haut vers l'étoile, invoque Marie. Quand tu es ballotté çà et là, sur les vagues de l'orgueil, de l'ambition, de la passion et de l'envie, regarde vers l'étoile, invoque Marie. Quand la colère, ou la cupidité, ou les désirs de la chair, troublent ton âme, regarde vers Marie. Si tu es tourmenté en voyant la grandeur de tes péchés, et plein d'effroi à la pensée du jugement, si tu commences à t'enfoncer dans l'océan de la tristesse et l'abîme du doute, pense à Marie. Dans les dangers, les difficultés, les doutes, pense à Marie, invoque Marie ! » Que devient Christ, le divin et souverain Intercesseur, le grand Souverain sacrificateur de la vraie profession chrétienne, Celui qui sympathise à nos infirmités, qui nous appelle ses amis, qui est avec nous au milieu des tribulations que nous rencontrons dans le monde ? L'Église romaine le met pratiquement de côté et le remplace par une créature, bienheureuse et sans doute « bénie entre les femmes », mais dont la parole de Dieu ne parle que pour nous la montrer, sauvée par grâce, ignorante et faillible comme nous (*). Remarquons qu'après le premier chapitre des Actes, où elle est mentionnée comme se trouvant avec les disciples, Marie n'est plus jamais nommée dans la suite du Nouveau Testament. Il y a un seul Médiateur, Jésus, notre Avocat auprès du Père, notre Intercesseur tout puissant auprès de Dieu, et dont l'amour est immense et immuable. Il nous suffit. Dans les épreuves, les tentations, les difficultés et les dangers, c'est vers Lui, la vraie Étoile du matin, le vrai et seul refuge, qu'il faut regarder, Lui qu'il faut invoquer. Marie n'a rien fait pour nous, Lui a donné sa vie pour nous sauver.

(*) Qu'on lise les paroles de la Sainte Écriture : « Une femme éleva sa voix du milieu de la foule, et dit à Jésus : Bienheureux est le ventre qui t'a porté, et les mamelles que tu as tétées ! Et il dit : Mais plutôt, bienheureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent » (Luc 11:27-28). C'est ce que l'Église de Rome n'a point fait. Elle adore la Vierge et méconnaît la parole de Dieu.

Une des formes superstitieuses qui se rattache au culte de Marie, est le *Rosaire*. On nomme ainsi un cordon terminé par une croix, et dans lequel sont enfilés des grains ou perles de deux différentes grosseurs. Il y a quinze dizaines des plus petits grains, et, devant chaque dizaine, se trouve un plus gros grain. Ces grains, que l'on fait passer entre les doigts, servent à compter le nombre de prières que l'on a récitées. Aux gros grains, on récite un *Pater* (la prière que le Seigneur enseigna à ses disciples), aux petits grains on récite un *Ave Maria*, qui est la salutation de l'ange à Marie. Les catholiques la rendent ainsi : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni ». Si l'on compare ces paroles avec Luc 1:28 et 30, on voit tout de suite la différence entre la parole inspirée de Dieu et la version qu'en donne l'Église romaine. À cette première partie de l'*Ave Maria*, elle ajoute : « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant, et à l'heure de la mort ». Or d'après l'Écriture, nous avons en Christ l'unique Sauveur des pécheurs ; en croyant en Lui nous possédons la vie éternelle, et ainsi nous sommes sauvés maintenant, et pour l'heure de notre mort, et pour l'éternité. Quelle différence entre la doctrine de Christ qui nous assure d'un salut parfait, actuel et éternel, et la doctrine de Rome qui laisse toujours dans le doute si l'on est sauvé. Elle veut que l'on ait recours à l'intercession d'une créature qui devait trouver grâce pour elle-même, et qui maintenant ne peut assurément rien pour nous, car, selon l'Écriture, Dieu ne lui a conféré aucune autorité, aucune puissance ! C'est le Seigneur Jésus à qui toute autorité a été donnée dans le ciel et sur la terre (Matthieu 28:18). C'est Lui qui tient les clefs de la mort et du hadès (*) (Apocalypse 1:18). C'est Lui qui ouvre et nul ne fermera, qui ferme et nul n'ouvrira (Apocalypse 3:7).

(*) Le hadès, c'est-à-dire le lieu où vont les âmes séparées du corps.

Le chapelet est un abrégé du Rosaire. Il ne contient que cinq dizaines d'Ave Maria séparées par un Pater. À quoi servent le Rosaire et le chapelet ? À compter le nombre de prières que l'on a récitées à la suite l'une de l'autre. Répéter ainsi, avec ou sans attention, 150 Ave et 15 Pater, ou 50 Ave et 5 Pater ; dire ou répéter plusieurs fois le Rosaire et le chapelet, constitue un acte méritoire aux yeux de Dieu, selon l'Église romaine. Le prêtre l'impose comme pénitence, pour expier des fautes. On récite le Rosaire ou le chapelet, pour abréger la durée des peines du purgatoire pour soi ou pour les autres. Nous ne trouvons rien de semblable dans l'Écriture ; ce sont des pratiques superstitieuses inventées par les hommes. Que dit le Seigneur ? « Quand vous priez, n'usez pas de *vaines redites*, comme ceux des nations, car ils s'imaginent qu'ils seront exaucés en parlant beaucoup. Ne leur ressemblez donc pas » (Matthieu 6:7-8). « Comme ceux des nations », dit Jésus. Cela ne rappelle-t-il pas les prêtres de Baal, qui, depuis le matin jusqu'à midi, répétaient « Ô Baal, réponds-nous ! » (1 Rois 18:26). Et l'on sait que de nos jours, les Bouddhistes ont eux aussi leurs chapelets et même leurs moulins à prières ! Les prêtres romains imposent ces répétitions de prières pour expier des fautes, et la parole de Dieu nous dit simplement : « Si nous *confessons* nos péchés, il (Dieu) est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9). Et là il n'est question d'aucun rosaire, ni de répéter des prières. Nous venons à Dieu, nous Lui confessons (et non au prêtre) humblement nos péchés, et en vertu de l'œuvre parfaite de Christ, Dieu nous pardonne, et nous purifie. Quelle grâce précieuse !

Le Rosaire, comme nous le voyons, est consacré à la Vierge. L'Église romaine a institué une fête du très Saint Rosaire, comme elle dit, et c'est toujours la Vierge qui y est glorifiée. Dans le service de cette fête, voici ce que nous lisons : « Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, nous qui célébrons ce jour de fête en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie », et ensuite : « Ô Dieu ! faites, nous vous en prions, qu'honorant dans ces mystères le Saint Rosaire de la bienheureuse Vierge Marie, nous imitions ce qu'ils renferment, et nous obtenions ce qu'ils promettent ». Honorer un chapelet de grains, y voir des mystères à imiter (et quels sont ces mystères !), associer les noms de Dieu et du Seigneur à l'idolâtrie envers une créature, n'est-ce pas une profanation ?

Il est bon de savoir ce qu'enseigne cette église dite apostolique qui prétend être la seule vraie, afin d'être en garde contre ses séductions. « Enfants, gardez-vous des idoles », disait l'apôtre Jean en terminant sa première épître (1 Jean 5:21). Déjà le mal commençait ; l'Église se détournait de Jésus Christ, le Dieu véritable et la vie éternelle (1 Jean 5:20), et l'Esprit Saint avertissait solennellement les chrétiens à l'égard de ce qui allait s'introduire dans l'Église et corrompre la vérité.

L'invocation des saints

L'Église romaine ne s'est pas contentée d'établir Marie comme Reine du ciel, des anges, des patriarches, des prophètes et des saints, comme Avocat et Médiatrice souveraine auprès du Père et du Fils, elle a rempli le ciel d'une foule d'autres médiateurs. Ce sont des hommes qu'elle nomme les saints, qu'elle invoque et qu'elle prie, afin qu'ils intercèdent auprès de Dieu pour les hommes ; et elle a fait des anges mêmes, et particulièrement de l'archange Michel, des intercesseurs et des objets de culte.

L'invocation des saints a son origine dans la vénération dont, au commencement, on entourait la mémoire de ceux qui avaient rendu un fidèle témoignage pour Christ et qui avaient souffert pour son nom. Mais à mesure que l'ignorance des Écritures et des vérités qu'elles renferment, s'accroissait, et que la superstition prenait le dessus, de la vénération on passa à l'idée que ces saints qui, sur la terre, avaient eu par leurs prières une grande puissance auprès de Dieu (*), devaient l'avoir conservée après leur mort. On en fit donc des intercesseurs dans le ciel. On pensa qu'ayant été des êtres humains comme nous sur la terre, ils comprendraient mieux nos luttes, nos combats et nos peines,

que l'on éprouverait moins de craintes et plus de hardiesse à s'approcher d'eux, et que d'ailleurs, à cause de leurs mérites, le Seigneur se laisserait plus aisément fléchir par eux.

(*) Cela est vrai ; la prière fervente du juste peut beaucoup ; mais c'est sur la terre (Jacques 5:15).

À la tête de ces saints se trouvent naturellement les apôtres, spécialement Pierre et Paul, mais surtout Pierre, que l'Église romaine considère comme le premier pape ; puis Jean Baptiste comme précurseur du Seigneur. Dans l'office de la fête de Jean Baptiste, l'Église romaine applique à ce saint les paroles d'Ésaïe qui annonce la venue du Sauveur (Ésaïe 49:1-6) (*), tordant ainsi les Écritures. Ensuite vient Joseph, l'époux de Marie, que l'on vénère comme le patron de l'église universelle, et auquel on applique les bénédictions appelées par le patriarche Jacob sur la tête de son fils Joseph (Genèse 49:22-26) (**), jouant ainsi sur la similitude des noms et induisant les âmes doublement en erreur. Après ceux-là viennent les martyrs, les Pères, les ermites comme saint Antoine par exemple, et ensuite une multitude de saints que nomment des légendes plus ou moins authentiques, quelques-uns n'ayant peut-être jamais existé. Ces légendes sont remplies de soi-disant miracles opérés par les saints dont elles parlent. À cela, il faut ajouter les hommes et les femmes d'une époque plus récente, qui, ayant mené une vie pieuse et opéré, affirme-t-on, des miracles, ont été d'abord béatifiés, puis canonisés, c'est-à-dire déclarés saints par le pape, et placés dans le ciel comme des intercesseurs auxquels on peut s'adresser et que l'on peut prendre pour patrons.

(*) « Le Seigneur m'a appelé avant ma naissance ; il s'est souvenu de mon nom lorsque j'étais encore dans le sein de ma mère, etc ». Je cite d'après la version catholique.

(**) Entre autres celles-ci : « Ceux qui portaient des dards l'ont irrité, l'ont insulté, lui ont porté envie... Le Tout-puissant te comblera de bénédictions... que ces bénédictions se répandent sur la tête de Joseph ». Sur la façade d'églises catholiques dédiées à saint Joseph, on lit : « Allez à Joseph », paroles que le Pharaon adressait aux Égyptiens, et que l'on détourne de leur vrai sens pour les appliquer à l'époux de Marie.

De bonne heure on plaça des édifices religieux, églises et chapelles, sous l'invocation de tel ou tel saint. On prétendit que des reliques de celui dont l'édifice portait le nom, se trouvaient là, souvent que son corps était sous le maître-autel, et que des miracles s'y opéraient, et cela amenait, dans ces lieux vénérés, une multitude de pèlerins qui s'y rendaient, soit pour être guéris, soit pour obtenir de l'intercession du saint quelque bénédiction, soit pour acquérir, en vertu de ces pèlerinages fatigants et coûteux, des mérites auprès de Dieu. Nécessairement ces pèlerinages étaient pour ceux qui desservaient les lieux de culte et pour les habitants des endroits où ils se trouvaient, une source de gains d'autant plus considérable que la réputation du saint était grande et les pèlerinages plus nombreux. De là des trafics honteux, et une rivalité entre les lieux de pèlerinage, une sorte de concurrence à qui aurait le plus de pèlerins. Ne croyons pas que, dans nos temps plus éclairés, ces superstitions aient cessé. Qui ne connaît les pèlerinages à Lourdes, provoqués par de prétendues apparitions de la Vierge à une jeune fille en 1858 ; à Einsiedeln, en Suisse, où l'on affirme avoir une image miraculeuse de la Vierge ; à Notre Dame de Lorette, en Italie, où l'on montre la maison de la Vierge et la chambre qu'elle occupait quand l'ange vint lui annoncer la naissance du Sauveur, le tout transporté par les anges à Lorette, petite ville des environs d'Ancône (*) ; à Saint-Jacques de Compostelle, en Espagne, le plus célèbre des lieux de pèlerinage après Rome et Jérusalem : on prétend que l'apôtre Jacques y fut enterré ! Que de choses l'ennemi du Seigneur et des âmes a mises au cœur des hommes pour les détourner de Christ, de son œuvre, et du culte en esprit et en vérité !

(*) Plus récemment, la Vierge, dite du Rosaire, serait apparue à de jeunes enfants à Fatima (Portugal), en 1917, d'où un autre pèlerinage de grand renom !

Les saints ne sont pas seulement des intercesseurs généraux, pour ainsi dire. Bien que chacun puisse s'adresser à eux, chaque bourg, chaque ville, chaque contrée, chaque royaume a son patron spécial, là où domine l'Église romaine. Bien plus, tout vrai catholique veut avoir pour patron le saint dont il

porte le nom et l'on choisit souvent pour un des prénoms, celui dont la fête tombe sur le jour de naissance de la personne.

Les saints sont en si grand nombre qu'afin de n'en oublier aucun et afin d'obtenir de tous, connus ou inconnus, la faveur de leur intercession, l'Église romaine a institué une fête de tous les saints (le 1er novembre).

Au culte rendu aux saints, il faut ajouter l'invocation des anges. Les litanies des saints disent entre autres : saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël, saints anges et archanges, priez pour nous. De plus chaque personne (*) a son « bon ange », au dire de l'Église romaine. Ainsi, dans une prière que les fidèles sont invités à répéter, il est dit : « Ange du ciel, mon fidèle et véritable guide, obtenez-moi d'être si fidèle à vos instructions et de régler si bien tous mes pas, que je ne m'écarte en rien des commandements de mon Dieu ». Et quant au saint patron, voici la prière qu'on lui adresse : « Grand saint dont j'ai l'honneur de porter le nom, protégez-moi, priez pour moi, afin que je puisse servir Dieu comme vous sur la terre, et le glorifier éternellement avec vous dans le ciel ». La confession des péchés ne s'adresse pas à Dieu seulement, mais « à la bienheureuse Marie toujours Vierge, à saint Michel archange, à saint Jean Baptiste, aux apôtres saint Pierre et saint Paul, et à tous les saints », et on les supplie d'intercéder auprès du Seigneur Dieu pour le pardon des péchés.

(*) Les théologiens catholiques enseignent également qu'il y a un ange gardien non seulement pour tout individu, juste ou pécheur, mais encore pour chaque nation, chaque ville, chaque diocèse, chaque communauté. Saint Michel est l'ange gardien de toute l'Église, mais chaque église a aussi son ange gardien spécial.

Nous ne trouvons dans l'Écriture sainte aucun passage qui justifie ce culte rendu à des créatures. Le Seigneur nous dit bien, pour montrer l'intérêt que le Père prend aux petits enfants et les soins qu'il a pour eux, que leurs anges voient sans cesse sa face dans les cieux (Matthieu 18:10). Mais cela signifie-t-il qu'il faut invoquer ces anges ? Nullement. Les anges sont « des esprits administrateurs, envoyés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut » (Hébreux 1:14). Cela veut-il dire que nous devons nous adresser à eux ? Pas du tout ; au contraire, l'apôtre Paul dit, en parlant de certains docteurs, qui, déjà de son temps, induisaient les fidèles en erreur : « Que personne ne vous frustre du prix du combat, faisant sa volonté propre dans l'humilité et dans le culte des anges, s'ingérant dans les choses qu'il n'a pas vues » (Colossiens 2:18). C'était une fausse humilité qui prétendait n'oser pas s'approcher de Dieu, et s'adressait aux anges. Mais l'apôtre dit au contraire à ces hommes qu'ils sont enflés d'un vain orgueil et suivent leurs propres pensées, et qu'ils ne tiennent pas ferme le Chef, c'est-à-dire Christ (Colossiens 2:19). Nous avons tout en Christ, Christ suffit pleinement. Il nous a sauvés, par Lui nous nous approchons de Dieu ; nous n'avons besoin d'aucun autre. La Vierge Marie et les saints, les vrais saints qui sont délogés, sont dans le repos près de Lui, en attendant la résurrection. Ils n'ont et ne peuvent avoir cette toute-connaissance qui serait nécessaire pour entendre tous ceux qui les invoquent, et qui n'appartient qu'à Dieu, et par conséquent ils n'entendent aucune prière. Celles qu'on leur adresse ne sont qu'un vain son. Les anges sont occupés de leur service, comme nous le voyons dans l'Apocalypse, et quand Jean se prosterne et veut adorer l'ange qui lui avait montré les merveilleuses choses de Dieu, l'ange repousse cet hommage et lui dit : « Garde-toi de le faire ; je suis ton compagnon d'esclavage ... rends hommage à Dieu » (Apocalypse 19:10 ; 22:8-9).

Et s'il s'agit des saints, rappelons-nous que, quand Corneille vient recevoir Pierre, et qu'il se jette à ses pieds pour lui rendre hommage, l'apôtre le relève en lui disant : « Lève-toi ; et moi aussi je suis un homme » (Actes 10:25-26). Cela ne suffit-il pas pour juger et condamner l'invocation des saints et des anges ? Assurément. À Dieu seul, et au Seigneur Jésus Christ, appartiennent la gloire, et l'honneur, et la force, et toute adoration.

Les reliques et le culte des images

Deux choses contraires à l'Écriture caractérisent encore l'Église de Rome. C'est d'abord le culte des reliques des saints, de la Vierge et même du Seigneur, et ensuite le culte des images.

Les reliques sont de prétendus restes, des ossements ou parties du corps de ceux que l'on révère, ou bien des objets qui leur ont appartenu ou qu'ils ont touchés. C'est vers le troisième siècle que l'on commença à entourer les restes des martyrs d'une vénération superstitieuse. Malgré l'opposition de quelques hommes pieux, le mal s'étendit rapidement. Vraies ou fausses, les reliques se multiplièrent. On leur attribua un pouvoir miraculeux, une vertu divine permanente. On prétendit que par elles les malades étaient guéris, les démons chassés, les morts ressuscités. Elles préservaient des dangers, faisaient gagner des batailles, et c'est sur elles que l'on prêtait les serments les plus inviolables. Pour affirmer leur puissance merveilleuse, on racontait toute espèce d'histoires souvent absurdes, en tout cas mensongères, et elles devinrent souvent l'objet d'un trafic scandaleux. Chaque église, chaque chapelle, chaque monastère, tenait à avoir ses reliques d'autant plus précieuses et renommées que de plus grands soi-disant miracles s'opéraient par elles. Les endroits où se trouvaient les plus célèbres reliques devenaient des buts de pèlerinage. Et les choses sont restées telles dans notre temps qu'on appelle un siècle de lumière. Rome présente à ses dévots pour être adorés, des objets dont l'origine est plus que douteuse — idolâtrie honteuse, reposant sur des fables, et qui ressemble à celle des prêtres de Bouddha qui eux aussi prétendent avoir des reliques de leur saint.

Je ne puis pas énumérer toutes les reliques que Rome vénère, ni les endroits où elles se trouvent. Ajouté aux légendes qui s'y rapportent, cela ferait un gros volume. Je citerai seulement trois des plus célèbres. La première est la sainte croix, celle sur laquelle le Sauveur a souffert. On prétend que l'impératrice Hélène, mère de l'empereur Constantin, voulant faire construire une église sur l'emplacement du sépulcre de Jésus, les ouvriers, en creusant la terre, découvrirent les trois croix où le Seigneur et les deux brigands avaient été attachés. Un miracle, dit-on, fit découvrir laquelle était celle de Jésus. La plus grande partie de la croix fut conservée à l'église du saint-sépulcre à Jérusalem, où, à ce que l'on dit, elle est encore, recouverte d'argent. Le reste fut coupé en morceaux et distribué comme reliques. Nombre d'endroits, églises ou autres, prétendent posséder un fragment de la vraie croix, mais si on les rassemblait, on en aurait la charge de dix hommes. Peuvent-ils être tous vrais, si même il y en a un seul qui le soit, car l'histoire de la découverte de la croix ne repose que sur des légendes ? Et alors, à quoi rend-on culte ? À des morceaux de bois, comme les païens à leurs fétiches. N'est-ce pas attristant de voir les âmes abusées par de telles choses au sein d'une église qui se dit chrétienne ? Dieu peut-il par là être honoré, et le Seigneur glorifié ?

Une autre relique célèbre est la tunique sans couture que portait le Seigneur. On l'appelle la sainte robe, et l'on raconte à son sujet les fables les plus absurdes. Elle ne fut découverte que dans le 12^e siècle et donnée à l'archevêque de Trèves, ville où on la montre encore. Mais on prétend l'avoir aussi à Argenteuil en France, et au Latran à Rome, sans compter des morceaux que l'on en possède, dit-on, en divers endroits. Où est la vraie ? Ou plutôt, n'est-ce pas tout fausseté ? Et c'est ce que l'on fait adorer par de pauvres gens abusés. N'y a-t-il pas là un système de mensonges inventé par Satan pour égarer les âmes et les détourner de Christ sous une apparence de dévotion ? Les Bouddhistes ont aussi comme relique le vêtement de Bouddha renfermé dans une châsse. Et ce n'est pas la seule ressemblance que présente Rome papale avec le culte de Bouddha.

La troisième relique non moins fabuleuse, mais hautement vénérée, est le *saint suaire*. Une légende du Moyen Âge raconte qu'une femme de Jérusalem présenta à Jésus, lorsqu'on le conduisait au Calvaire, un mouchoir pour essuyer la sueur et le sang de son visage. Lorsque le Seigneur le lui rendit, sa face s'était imprimée sur le linge. Une autre légende rapporte la chose d'une manière toute différente. Ce serait le Seigneur lui-même qui aurait imprimé son visage sur un linge et l'aurait envoyé au roi Abgare qui désirait son portrait ! Ici encore on voit l'absurdité et la fausseté de la

légende. Quoi qu'il en soit, ce que l'on nomme le saint suaire se trouve, chose étrange, à Saint-Pierre de Rome, à Turin, en Espagne, et en d'autres endroits. Où est le véritable, à supposer qu'il y en ait un seul ? Le saint suaire, un morceau de la vraie croix et la moitié de la lance qui perça le côté du Seigneur, sont les trois grandes reliques devant lesquelles, dans la semaine sainte, le pape et les cardinaux vont se prosterner solennellement, donnant ainsi l'exemple de l'idolâtrie au peuple qui se prosterne avec eux devant ces objets inanimés. Où trouvons-nous dans l'Écriture quoi que ce soit qui autorise un semblable culte ? Nulle part. Au contraire, tout culte rendu à un objet quelconque, de quelque manière que ce soit, y est formellement condamné. L'Écriture nous enseigne à adorer par l'Esprit Saint le Dieu vivant et vrai, le Père et le Fils dans le ciel, et à mettre notre confiance en Lui. Quant aux miracles opérés par les reliques, ce sont des mensonges ou des supercheries, ou, s'ils sont réels, ils sont dus à la puissance satanique. L'homme de péché qui doit venir, viendra « selon l'opération de Satan », avec « toute sorte de miracles et signes et prodiges, de mensonges ». Et le mystère d'iniquité opère déjà (*).

(*) 2 Thessaloniens 2:9, 7.

À côté du culte des reliques se place celui qui est rendu aux images. Nous le trouvons dans l'Église grecque comme dans l'Église romaine, avec cette différence que la première n'admet que les images peintes. Ce sont les *icônes* devant lesquelles, dans les chaumières, les maisons, les lieux publics, et dans les églises, brûlent des cierges et se prosterne le peuple.

L'Église romaine va plus loin. Les édifices consacrés à son culte sont remplis, non seulement de peintures, mais aussi de statues de la Vierge parées de riches vêtements, ainsi que l'enfant qu'elle porte, et de statues des saints et des anges. On y voit des crucifix, figures du Seigneur sur la croix ; on va même jusqu'à représenter dans des tableaux, sous une forme humaine, le Dieu invisible, le Père. Ces images se trouvent aussi dans les maisons des dévots catholiques et y sont vénérées ; dans les villes autrefois, il y en avait en quantité dans les rues, et l'on en trouve encore des vestiges. L'apôtre Paul ne serait-il pas indigné, plus encore qu'à Athènes, en voyant la chrétienté remplie d'idoles ? (Actes 17:16). Et n'est-il pas à regretter, pour le dire en passant, que des chrétiens qui condamnent l'idolâtrie romaine, ne soient pas plus soigneux d'en écarter toute trace sur eux et dans leurs maisons ?

C'est dans les églises surtout que s'étale le culte rendu aux images. Il n'en est guère qui n'ait une chapelle dédiée à la Vierge ; d'autres ont en outre des chapelles consacrées à tel ou tel saint. Là, indépendamment du maître-autel avec ses nombreux cierges et ses riches ornements, se trouvent, dans chaque chapelle, un autel pour dire la messe, des cierges, des tableaux et d'autres images, et devant ces images, on brûle de l'encens, et prêtres et laïques se prosternent, adorent et prient. Si mes lecteurs ont l'occasion de voir une représentation de l'intérieur d'un temple bouddhiste, ils seront frappés de la ressemblance qu'il présente avec une Église romaine. Ne peut-on pas dire, que ces lieux où l'on prétend servir le Dieu unique, sont de vrais temples d'idoles ? Idolâtrie d'autant plus affreuse que l'on fait de Christ une image taillée que l'on baise et que l'on adore, et que les autres images auxquelles on rend un culte, sont celles de Pierre, de Paul, et d'autres qui furent de fidèles serviteurs de Dieu à qui toute idolâtrie était en horreur ; et surtout idolâtrie condamnable au plus haut degré en ce qu'on se prosterne devant des représentations de Celui qui a dit : « Tu ne te feras *point d'image taillée, ni aucune ressemblance* de ce qui est dans les cieux en haut, ni de ce qui est sur la terre en bas, ni de ce qui est dans les eaux au-dessous de la terre. Tu ne te prosterner point devant elles, et tu ne les serviras point » (*). On tombe ainsi dans le même péché qu'Israël quand il fit le veau d'or. L'Église romaine allègue qu'on n'adore pas les images, mais qu'en leur rendant un culte « relatif », on vénère ceux qu'elles représentent. C'est un subterfuge ; le passage que nous venons de lire est formel, et d'ailleurs le fait certain est que la masse des fidèles adore réellement l'image. Ajoutons à ce qui précède qu'un pouvoir miraculeux est attaché à certaines images, et que

les baiser — en particulier baiser le crucifix — est considéré comme un acte méritoire. Nous l'avons vu en parlant de l'extrême-onction.

(*) Exode 20:4-5.

Le culte des images commença de bonne heure en Orient et se répandit ensuite en Occident. Ce ne fut pas sans opposition. En Orient, des empereurs voulurent l'extirper par la force. Il en résulta des luttes sanglantes, car le peuple défendait avec acharnement ces images si chères, auxquelles il attribuait des miracles. En effet, souvent en Occident, comme en Orient, dans des calamités ou des dangers publics, on portait, dans une procession solennelle, telle ou telle image pour obtenir la délivrance. Si l'ennemi s'éloignait des murs d'une ville assiégée, si une maladie contagieuse venait à cesser, c'était grâce à la vertu de l'image.

Après les luttes dont j'ai parlé, un concile fut convoqué à Nicée, en l'an 787. Il décréta que des images du Sauveur, de la Vierge, des anges, et des saints, en peinture ou en mosaïque, seraient placées dans les églises pour être baisées (*) et révérees en se prosternant devant elles, distinguant toutefois cette adoration de celle qui n'appartient qu'à la nature divine. « On doit, dit le concile, leur offrir de l'encens et des cierges, car l'honneur rendu à l'image passe à celui qu'elle représente ». Ensuite on déclara anathème celui qui ne révérait pas les images et qui dirait qu'elles sont des idoles.

(*) Les adorateurs de Baal baisaient son image (1 Rois 19:18. Voyez aussi Osée 13:2).

L'Église romaine, comme l'Église grecque, reçut les décrets de ce concile. Plus tard, le concile de Trente, dans le 16^e siècle, statua : « On doit avoir et conserver, principalement dans les églises, les images de Jésus Christ, de la Vierge, mère de Dieu, et des autres saints, et leur rendre l'honneur et la vénération qui leur sont dus, parce que cet honneur est rapporté aux originaux qu'elles représentent ».

Telle a été la ruse de Satan pour entraîner les âmes dans l'idolâtrie, malgré la parole de Dieu qui la proscrit formellement. « Je ne donnerai pas ma gloire à un autre, ni ma louange à des images taillées », dit l'Éternel (*). Et quand nous voyons ces statues devant lesquelles on se prosterne, qu'elles soient de pierre ou de bois, comment ne pas nous rappeler les paroles si fortes d'Ésaïe : « Qui a formé un dieu, ou fondu une image, qui n'est d'aucun profit ? »... Un homme prend un bois : d'une partie il fait du feu et s'en chauffe et fait cuire du pain ; et de l'autre il en fait un dieu, une image taillée, et se prosterne devant elle. Et le prophète ajoute : « Il se repaît de cendres ; un cœur abusé l'a détourné ; et il ne délivre pas son âme, et ne dit pas : N'ai-je pas un mensonge dans ma main droite ? » (**). Combien ces paroles sont applicables à ces nombreux pauvres abusés qui se prosternent devant les peintures et les statues de bois ou de pierre, et leur adressent leurs prières !

(*) Ésaïe 42:8.

(**) Ésaïe 44:10-20.

[Le Purgatoire](#)

Une autre doctrine du catholicisme est le *purgatoire*. Qu'est-ce que le purgatoire ? C'est un lieu, dit l'Église romaine, où ceux qui sont morts en état de grâce, c'est-à-dire non coupables de péché mortel (*), sont purifiés par des châtiments et des souffrances temporaires, des fautes qui n'ont pas été suffisamment expiées ici-bas. Ces souffrances peuvent être allégées et leur temps abrégé, par les prières et les aumônes des parents et des amis du défunt, et surtout par des messes dites à son intention.

(*) L'Église romaine enseigne qu'il y a deux sortes de péchés : les péchés mortels qui font perdre la grâce de la justification, et les péchés véniels (de *venia*, pardon) qui ne font pas perdre la grâce. Si quelqu'un meurt en état

de péché mortel, il va en enfer. Mais quelqu'un qui s'est rendu coupable d'un tel péché peut être pardonné et justifié par le sacrement de pénitence.

Bien que saint Augustin, à l'occasion de la mort de sa mère Monique, mentionne déjà les prières pour les morts, ce n'est qu'en l'an 600 que la doctrine du purgatoire fut reçue parmi les dogmes de l'Église de Rome et que le pape Grégoire le Grand la formula en ces termes : « Nous devons croire qu'il y a un feu qui purifie des petites fautes avant que le jour du jugement arrive ». Le célèbre concile de Trente a défini complètement cette doctrine et prononcé l'anathème sur ceux qui la nient. Voici ce qu'il dit : « Il y a un purgatoire, et les âmes qui y sont retenues prisonnières, sont secourues par les prières des croyants, mais surtout par le sacrifice acceptable de la messe ». Le concile ordonne à tous les évêques, de « s'appliquer avec zèle à ce que la sainte doctrine du purgatoire qui nous a été transmise par les vénérables pères de l'Église et par les saints conciles, soit crue, gardée, enseignée et prêchée partout parmi les fidèles de Christ... Les âmes des justes sont purifiées dans les flammes du purgatoire par un châtement temporaire, afin que de cette manière leur soit accordée l'entrée dans leur patrie éternelle, où rien d'impur ne peut être admis... Le sacrifice de la messe est offert pour ceux qui se sont endormis en Christ, mais qui ne sont pas entièrement purifiés ».

Telle est la doctrine romaine du purgatoire. Elle n'a, pour s'appuyer, *aucun passage de la parole de Dieu* (*), et, de l'aveu même du concile, ne repose que sur l'autorité des pères et des conciles. Nous allons voir qu'elle est contraire aux enseignements de l'Écriture, et au témoignage qu'elle rend à l'amour de Dieu et à l'œuvre de Christ pour la justification du pécheur et le pardon des péchés.

(*) La seule référence faite par l'Église romaine est celle d'un livre apocryphe (2 Macchabées), c'est-à-dire ne figurant pas dans la Bible hébraïque.

Où se trouve le purgatoire, et quel genre de souffrances les âmes y endurent-elles ? Les docteurs romains ne le disent pas, et le concile de Trente interdit sur ce point les questions curieuses. Mais il parle du « feu du purgatoire », et l'Église romaine, pour apitoyer les vivants sur le sort des âmes qui s'y trouvent, tolère qu'on le représente dans des tableaux comme un lieu où les âmes sont horriblement tourmentées dans un feu ardent. Et jusqu'à quand les âmes restent-elles dans ce lieu de souffrances ? Jusqu'à ce qu'elles aient « payé le dernier quadrant » (Matthieu 5:26), disent les docteurs romains, car c'est ainsi qu'ils appliquent à faux ce texte. Ils veulent dire par là que les âmes subissent les peines du purgatoire jusqu'à ce qu'elles aient été entièrement purifiées et que la justice de Dieu ait été satisfaite. L'Église romaine dit bien que l'intensité des souffrances peut être adoucie et leur durée abrégée par certaines œuvres accomplies en leur faveur, mais est-on jamais sûr que le dernier quadrant est payé et que l'âme sort enfin du purgatoire pour entrer au ciel ? Non, jamais. Et ainsi les pauvres catholiques romains sont laissés dans une continuelle incertitude quant au sort de leurs parents ou amis décédés, quand bien même ceux-ci ont reçu l'extrême-onction (qui selon Rome, doit effacer les dernières traces de péché), et qu'eux ont prié et fait dire des messes. Et ceux qui croient cet enseignement, ne peuvent qu'être dans une erreur constante en pensant à la mort qui va les jeter dans les souffrances du purgatoire, malgré leur foi et leurs œuvres, et cela durant un temps indéterminé.

Mais Dieu soit béni, le purgatoire n'est qu'une invention de l'esprit humain et par conséquent un mensonge. Tout l'enseignement de l'Écriture est opposé à cette doctrine.

D'abord nous n'y voyons nulle part qu'il y ait à distinguer entre les péchés mortels et les péchés véniels. Tout péché est mortel, car la parole de Dieu dit : « Les gages du péché, c'est la mort » (Romains 6:23), et après la mort, le jugement (Hébreux 9:27). Mais il est ajouté : « Le don de grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur ». Et Jésus nous dit : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:16).

Et ce n'est pas après la mort seulement que nous aurons la vie éternelle ; nous l'avons dès ici-bas lorsque nous croyons de cœur au Seigneur Jésus, car il est écrit : « Qui croit au Fils a (et non aura) la vie éternelle » (Jean 3:36). Nous lisons encore : « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui... Dieu... nous aime et... envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés » (1 Jean 4:9-10). Puis : « Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu... Bien-aimés, nous sommes *maintenant* enfants de Dieu » (1 Jean 3:1-2). En croyant au Seigneur Jésus, nous avons déjà maintenant la vie éternelle et sommes de bien-aimés enfants de Dieu ; Dieu veut-il mettre son enfant, pour qui il a donné son Fils, et qui possède la vie éternelle, dans une horrible prison et d'affreuses souffrances jusqu'à ce qu'il ait payé le dernier quadrant ? Est-ce là le grand amour dont il nous a aimés ? (Éphésiens 2:4).

Il est vrai que si l'enfant de Dieu vient à manquer, Dieu le discipline *ici-bas*, pour son profit, afin de le rendre participant de sa sainteté (Hébreux 12:7-10), et cette discipline peut aller jusqu'à la mort du corps (1 Jean 5:16 ; 1 Corinthiens 11:30). Dieu permet aussi que nous soyons éprouvés de différentes manières, afin de nous purifier des choses qui ne conviennent pas à notre caractère de chrétiens (1 Pierre 1:6-7). Mais nous ne voyons nulle part dans l'Écriture qu'après cette vie, le croyant ait encore à souffrir pour satisfaire Dieu qui a été pleinement satisfait par le sacrifice de Christ. S'il déloge, c'est pour être avec Christ (Philippiens 1:23) et non dans le purgatoire. Absent du corps, il est avec le Seigneur (2 Corinthiens 5:8). L'Écriture nous dit aussi que les croyants ont à rendre grâces « au Père qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière » et qui nous a introduits « dans le royaume du Fils de son amour », et cela dès ici-bas (Colossiens 1:12-14). Le croyant cesse-t-il de jouir de ces heureux privilèges quand il a quitté cette vie ? Le lot des saints dans la lumière peut-il jamais être un lieu de tourments, et le purgatoire et ses souffrances fait-il partie du royaume du Fils de l'amour divin ? Non.

La doctrine du purgatoire fait donc injure à l'amour parfait de Dieu, et méconnaît les dons de cet amour. La pensée du purgatoire tient les âmes dans une crainte perpétuelle. Or Dieu veut que, dans la connaissance et la jouissance de son amour, nous soyons sans crainte. « Il n'y a pas de crainte dans l'amour », dit l'apôtre Jean, « mais l'amour parfait chasse la crainte, car la crainte porte avec elle du tourment ; et celui qui craint n'est pas consommé dans l'amour » (1 Jean 4:18).

Cette doctrine est aussi contraire à ce que l'Écriture enseigne touchant l'œuvre parfaite de Christ accomplie sur la croix pour notre salut complet et actuel, pour l'entier pardon de tous nos péchés. La parole de Dieu nous dit que Christ a « offert un seul sacrifice pour les péchés », que nous sommes « sanctifiés par l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes », que, « par une seule offrande, il a rendu *parfaits à perpétuité* ceux qui sont sanctifiés », et enfin que Dieu ne se souviendra plus *jamais* de leurs péchés ni de leurs iniquités » (Hébreux 10:10, 12, 14, 17). Si les croyants sont sanctifiés, rendus parfaits à perpétuité, et si Dieu ne se souvient plus de leurs péchés, qu'ont-ils encore besoin d'un purgatoire ? Dieu veut-il exiger le paiement de péchés dont il ne se souvient plus, qui sont entièrement effacés de devant ses yeux ? De plus, il est dit : « Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie *de tout péché* » (1 Jean 1:7). S'il faut encore aller dans le purgatoire, cette affirmation de l'Écriture n'est pas vraie : on fait Dieu menteur. Nous lisons aussi : Christ a été « offert une fois pour porter les péchés de plusieurs » (Hébreux 9:28), c'est-à-dire de ceux qui croient, et : « Il a porté nos péchés en son corps sur le bois » (1 Pierre 2:24). Mais si l'on doit souffrir dans le purgatoire, c'est donc que le Christ n'a pas porté tous les péchés, c'est-à-dire que son œuvre est imparfaite et incomplète ! N'est-ce pas un blasphème ? Le fait est que l'Église romaine veut toujours que l'homme ait une part à faire dans l'œuvre du salut, ici-bas ou dans l'autre vie.

Combien nous sommes heureux, de savoir avec une entière certitude que, si nous croyons de cœur au Seigneur Jésus, Dieu nous « a pardonné *toutes nos fautes* » (Colossiens 2:13), que nous sommes sauvés pleinement, vivifiés avec Christ, ressuscités avec Lui, assis en Lui dans les lieux célestes

(Éphésiens 2:5-6) (*), que nous n'avons plus aucune condamnation à redouter (Romains 8:1), que nous sommes lavés, sanctifiés, justifiés, au nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de notre Dieu (1 Corinthiens 6:11), et enfin que, si nous passons par la mort, c'est le Seigneur, et non le purgatoire, qui reçoit notre esprit bienheureux (Actes 7:59).

(*) Telle est l'union intime du croyant avec Christ. Peut-on supposer qu'un homme qui est vivifié et ressuscité avec Christ, assis en Lui dans les lieux célestes, puisse en même temps être dans les souffrances du purgatoire ?

Les indulgences

Aux doctrines de la pénitence et du purgatoire se rattache celle des *indulgences*, entièrement étrangère aussi et contraire aux enseignements de l'Écriture sainte. Mais avant de voir ce que l'on entend par là, rappelons en quelques mots ce que la Parole de Dieu nous dit touchant le salut de notre âme. Elle nous apprend que nous sommes des pécheurs perdus, éloignés de Dieu et ses ennemis dans nos pensées et par nos mauvaises œuvres, privés du ciel et sujets à la condamnation éternelle (Colossiens 1:21 ; Romains 3:23 ; Jean 3:36). Elle nous dit que nous sommes morts dans nos fautes et dans nos péchés, sans force et incapables par nous-mêmes de revenir à Dieu, et qu'en nous il n'habite aucun bien (Éphésiens 2:1 ; Romains 5:6 ; 7:18). Et elle déclare de plus que personne ne sera justifié devant Dieu par des œuvres de loi, car la loi ne fait que manifester, par notre impuissance à l'observer, tout le mal qui est en nous (Romains 3:20).

Comment échapper à la juste condamnation prononcée contre nous ? Il n'y a qu'une unique ressource, nous dit la parole de Dieu. C'est la grâce divine : « Vous êtes sauvés par *la grâce*, par *la foi*, et cela ne vient pas de vous, c'est *le don de Dieu* ; non pas sur le principe des œuvres, afin que personne ne se glorifie » (Éphésiens 2:8-9). Le salut vient donc tout entier de Dieu, et il nous est accordé, sans aucun mérite de notre part, à cause de l'œuvre de Christ qui est mort pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification. Ce précieux Sauveur s'est chargé de nos péchés et les a expiés par son sacrifice parfait. C'est en vertu de ce sacrifice que Dieu nous pardonne et nous justifie, ainsi qu'il est écrit : « Étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, lequel Dieu a présenté pour propitiatoire par *la foi en son sang* » (Romains 3:24-25). Quelles œuvres pourrions-nous ajouter à l'œuvre parfaite de Christ qui a satisfait Dieu ? *Gratuitement* ne veut-il pas dire que l'on n'a rien à payer ? Et comment avoir part à la justification, à la rédemption, au salut ? Simplement par la foi, la foi sans aucune œuvre, la foi au sacrifice du Seigneur, la foi en l'efficacité du sang versé sur la croix pour ôter nos péchés. Telle est la voie simple du salut pour le pécheur coupable et perdu.

L'Église romaine enseigne autrement : selon elle, l'homme est capable de faire le bien par lui-même et par conséquent peut et doit accomplir des œuvres propres à lui assurer le salut. Et comme preuve que la foi seule sans les œuvres ne suffit pas au salut, ses docteurs objectent les paroles de Jacques : « La foi sans les œuvres est morte... » et « vous voyez qu'un homme est justifié par les œuvres et non par la foi seulement » (Jacques 2:17-26). Mais Dieu ne peut se contredire : les paroles de l'Esprit Saint données par l'apôtre Paul sont vraies, et celles données par Jacques sont vraies aussi, et les unes s'accordent parfaitement avec les autres. La foi est dans le cœur une puissance vivifiante et purifiante (Actes 15:9). Celui qui croit du cœur au Seigneur Jésus est régénéré, ou né de nouveau. L'Esprit Saint produit en lui une vie nouvelle, et il est rendu capable de faire des œuvres agréables à Dieu, tandis qu'auparavant les œuvres qu'il faisait étaient des œuvres mortes et nullement agréées de Dieu. Les œuvres que le chrétien accomplit sont le fruit et non le moyen du salut ; elles sont la manifestation extérieure de la foi intérieure, de la vie de Dieu dans l'âme. C'est ainsi que Jacques dit qu'un homme n'est pas justifié par la foi seule, mais aussi par les œuvres, parce que celles-ci sont la preuve de la réalité de la foi. Dans une horloge, le ressort qui est caché montre son existence par les mouvements du balancier que l'on voit.

Les œuvres ne nous sauvent donc pas, mais les bonnes œuvres que le chrétien accomplit sont le fruit la grâce et la preuve qu'il est sauvé, que la vie de Dieu est en lui. Nous avons encore sur ce sujet si important le passage suivant : « Quand la bonté de notre Dieu Sauveur et son amour envers les hommes sont apparus, il nous sauva, *non sur le principe d'œuvres accomplies en justice, que nous, nous eussions faites*, mais selon sa propre miséricorde, par le lavage de la régénération et le renouvellement de l'Esprit Saint, qu'il a répandu richement sur nous par Jésus Christ, notre Sauveur, afin que, ayant été justifiés par sa grâce, nous devinssions héritiers selon l'espérance de la vie éternelle » (Tite 3:4-7). Et ensuite l'apôtre ajoute : « Que ceux qui ont *cru Dieu* s'appliquent à être les premiers dans les bonnes œuvres » (verset 8). Remarquons encore que les œuvres que le chrétien accomplit, ne sont pas des œuvres qu'il invente ou qu'il choisit ; elles sont le fruit de l'Esprit et, dit l'apôtre, « nous sommes son ouvrage (l'ouvrage de Dieu), ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles » (Galates 5:22 ; Éphésiens 2:10).

Mais l'Église romaine s'est écartée de ce sain enseignement. Les œuvres qu'elle préconise sont des œuvres purement extérieures ; c'est l'observation des rites et cérémonies de l'église, des prières cent fois répétées, des jeûnes, des macérations pour dompter la chair, des pèlerinages en tels ou tels lieux réputés, la fondation d'églises, de chapelles ou de couvents, faire l'aumône, donner tous ses biens, faire vœu de pauvreté, entrer dans un couvent en renonçant au monde, porter un cilice et se flageller ; toutes ces choses et d'autres encore sont considérées comme des œuvres méritoires propres à acquérir des droits au ciel. Voyez, à propos de ces œuvres, ce que l'apôtre Paul dit en Colossiens 2:16-23.

Selon l'Église romaine, plus on accomplissait de ces œuvres que nous avons mentionnées, plus on était *saint*, plus on était propre pour le ciel, et l'on en vint à croire qu'il existait des personnes qui allaient en sainteté au-delà du nécessaire pour entrer dans le ciel. Comme si l'on pouvait être trop saint aux yeux de Dieu ! Combien cela est loin de ce que dit la parole de Dieu : « Que celui qui est saint soit sanctifié encore » (Apocalypse 22:11). Ce sont ces personnes-là que le pape canonise, c'est-à-dire déclare saintes, et place dans le ciel pour y être invoquées. Mais ce n'est pas tout. Ayant fait plus qu'il ne fallait pour être reçus dans le ciel, les saints ont laissé après eux un reste de mérites qui peuvent être appliqués à d'autres, dit l'Église de Rome. C'est ce qu'elle appelle des mérites *surrogatoires*, mot qui veut dire au-delà de ce que l'on peut exiger. Mais que dit le Seigneur Jésus ? : « Quand vous aurez fait toutes les choses qui vous ont été commandées, dites : Nous sommes des esclaves inutiles ; car ce que nous étions obligés de faire, nous l'avons fait » (Luc 17:10).

Au 13^e siècle, un docteur de l'Église de Rome, nommé Alexandre de Hales, et surnommé le docteur irréfutable, c'est-à-dire qu'on ne peut contredire, inventa une nouvelle doctrine. Il dit que Christ avait fait bien plus qu'il n'était nécessaire pour le salut des hommes. Une seule goutte du sang qu'il a versé suffisait pour cela, et puisqu'il en a versé beaucoup, ajoutait ce docteur, il en reste pour l'Église un trésor de mérites que l'éternité ne saurait épuiser. C'est une doctrine qui n'a aucun fondement dans la parole de Dieu, et qui n'est que le produit des vains raisonnements et de la folle imagination de l'homme. Mais le pape Clément VII l'a déclarée article de foi, et l'Église romaine l'a acceptée comme telle. Ce trésor des mérites de Christ a été augmenté des mérites surrogatoires des saints, et la garde et l'administration en ont été confiées au pape, vicaire de Jésus Christ sur la terre, dit l'Église romaine.

Que faire de ces mérites ? Moyennant des sommes à payer ou certaines pratiques à accomplir, l'église les applique à chaque pécheur dans la mesure que ses péchés nécessitent, et c'est là ce que l'on nomme les *indulgences*. Les vivants peuvent aussi les acquérir pour abrégier les peines temporelles, soit les châtiments dans ce monde, soit ce qu'endurent les âmes dans le purgatoire. N'est-il pas triste de voir les âmes abusées, trompées, par de semblables enseignements ? Peut-on croire que les mérites d'une créature comme nous puissent nous être appliqués pour l'expiation de

nos fautes ? Peut-on supposer que d'une manière quelconque, on puisse acheter quelque chose des mérites de notre adorable Sauveur qui a offert une fois pour toutes le sacrifice qui expie tous nos péchés, et qui donne gratuitement le salut et la vie éternelle ? Et quelle prétention terrible de la part d'un homme de se dire le dispensateur de ce qui n'appartient qu'à Christ, de ce que Christ seul donne !

Les indulgences devinrent la source du trafic le plus honteux. Au moyen d'une somme d'argent payée à l'église, on était dispensé de la repentance et des peines de la pénitence. On pouvait ainsi sans remords se livrer au péché. On alla jusqu'à établir une taxe des indulgences, qui indiquait ce qu'il fallait donner pour se racheter de tel ou tel péché, même du plus grossier. On accordait aussi des indulgences à l'accomplissement de tels ou tels actes que l'on faisait considérer comme méritoires. Ainsi une indulgence plénière, c'est-à-dire le pardon de tous les péchés commis, même les crimes les plus grands, avait été promise par le pape Urbain II à tous ceux qui prendraient part à la croisade, c'est-à-dire à l'expédition guerrière destinée à reprendre Jérusalem des mains des Turcs. Une indulgence plénière applicable aux âmes du purgatoire, fut accordée par le pape Pie VII à ceux qui, après la confession et la communion, récitent à genoux devant un crucifix une certaine prière.

Pour faire profiter du trésor des indulgences le plus grand nombre possible de personnes, le pape Boniface VIII, en l'an 1300, publia une bulle annonçant à l'Église qu'un jubilé se célébrerait à Rome tous les cent ans, et qu'à tous ceux qui s'y rendraient, il serait accordé une indulgence plénière, l'absolution de tous leurs péchés. D'innombrables pèlerins se rendirent à Rome de toutes parts, non sans apporter à l'Église de riches offrandes. Cent ans, c'était bien long. On plaça donc les jubilés, d'abord à cinquante ans, puis à trente-trois ans, et enfin à vingt-cinq ans d'intervalle. Et comme un grand nombre ne pouvaient facilement aller à Rome, on transporta sur différentes places de la chrétienté le jubilé et ses indulgences.

Ce trafic des choses saintes arriva au comble le plus honteux à l'époque de la Réformation. Le pape Léon X, homme léger et dissolu, avait besoin d'argent pour satisfaire à ses goûts dispendieux et à ses plaisirs. Pour s'en procurer, sous prétexte de vouloir achever la basilique de Saint-Pierre à Rome et de faire la guerre aux Turcs, il donna un nouvel essor à la vente des indulgences, dont les principaux marchés furent établis en Allemagne et en Suisse. Les scandales qui en résultèrent, l'indignation qu'ils soulevèrent, la manière grossière et impie dont agissaient ceux qui étaient préposés à cette vente, furent une des causes de la Réformation. Nous en reparlerons plus tard.

De nos jours, l'Église romaine applique toujours les indulgences, bien qu'en ayant supprimé les abus les plus grossiers. Ainsi elle accorde des indulgences d'un certain nombre de jours ou d'années, à l'accomplissement de tels ou tels actes, par exemple à des pèlerinages, à des prières récitées devant certains autels, ou adressées à tel saint. Et ces indulgences sont appliquées soit à celui qui les acquiert ainsi pour lui épargner un certain temps de souffrances dans le purgatoire, soit à des personnes défuntes en faveur desquelles ces actes sont accomplis.

Nous avons ainsi vu l'ensemble de ce qui constitue le papisme, ce grand système de doctrines qui cache le vrai christianisme. Nous avons encore à considérer les moyens terribles inventés par l'Église romaine pour tenir les âmes sous sa domination.

L'inquisition

L'Inquisition était un tribunal ecclésiastique institué pour rechercher et punir les personnes coupables *d'hérésie*. Que faut-il entendre par ce mot ? Il signifie en réalité toute doctrine contraire à la parole de Dieu. Mais l'Église romaine appelle de ce nom ce qui est opposé à ses enseignements et à ses pratiques. Ainsi, si quelqu'un niait que le pape eût le pouvoir de pardonner les péchés, ou s'il ne

croyait pas à la messe, ou, au purgatoire, ou s'il rejetait quelque autre des traditions de l'église, il était regardé comme un hérétique digne de châtement.

Comment faut-il agir avec les hérétiques ? La parole de Dieu nous dit simplement qu'il faut les rejeter et n'avoir pas de communication avec eux (Tite 3:10 ; 2 Jean 10), et c'est ce que l'Église faisait au commencement. Mais quand elle se fut écartée de l'enseignement des Écritures, qu'elle y eut ajouté ses traditions et ses ordonnances, et qu'elle se fut érigée en dominatrice des consciences et des cœurs, elle en vint à dire qu'il fallait châtier les hérétiques qui ne voulaient pas renoncer à leurs erreurs, par la perte de leurs biens, par la prison, et enfin par le feu. Elle prétendait s'appuyer sur ce passage : « Contrains-les d'entrer ».

Déjà à la fin du 4^e siècle, un nommé Priscillien, chef d'une secte qui portait son nom, fut mis à mort avec quelques-uns de ses disciples pour crime d'hérésie, par ordre de l'empereur Maxime (*). Son principal accusateur était un évêque du nom d'Ithacius. Ambroise de Milan et d'autres évêques jugèrent son action si indigne de sa charge, qu'il fut excommunié et mourut en exil. Ainsi à cette époque, sévir contre les hérétiques était désapprouvé par ce qu'il y avait de meilleur dans l'Église. Nous avons cependant vu, par exemple, dans l'histoire de Chrysostôme et d'autres, avec quelle rigueur on traitait ceux qui ne suivaient pas les opinions religieuses des empereurs.

(*) Priscillien était un véritable hérétique. Sa doctrine se rapprochait de celle des Manichéens ; mais ce n'était pas une raison pour le faire mourir.

Au 6^e siècle, l'empereur Justinien édicta des pénalités contre les hérétiques, les Juifs et les apostats. Mais c'étaient des officiers civils qui poursuivaient les délinquants. Les cas d'hérésie étaient portés devant les tribunaux ordinaires. Plus tard les évêques furent investis du droit d'examiner ceux qui étaient accusés d'hérésie. S'ils ne renonçaient pas à leurs erreurs, vraies ou prétendues, ils étaient livrés au pouvoir civil pour être punis ; mais la poursuite des hérétiques ne se faisait pas d'une manière générale et l'on jugeait d'après les décisions des conciles.

Ce fut vers la fin du 12^e siècle que des mesures rigoureuses et plus générales furent prises pour rechercher et punir ceux que l'Église de Rome appelait hérétiques, et ce fut à l'occasion de l'hérésie des Albigeois répandus en grand nombre dans le midi de la France et ailleurs. Nous en parlerons plus tard.

Le Saint-Siège, comme on appelle le siège épiscopal de Rome, sentait son autorité menacée par les progrès de cette hérésie. Aussi le pape Alexandre, en 1163, convoqua un concile à Tours. Voici une des décisions de cette assemblée : « À cause des hérésies existant à Toulouse et ailleurs, nous ordonnons aux évêques et à tous les prêtres du Seigneur demeurant dans ces lieux-là de veiller et sous peine d'anathème, de défendre que là où des partisans de ces hérésies sont connus, nul dans le pays n'ose leur donner asile, ni ne leur prête une aide quelconque. On ne doit avoir aucune relation avec ces personnes, ni pour vendre, ni pour acheter, afin que tout soulagement et toute marque d'humanité leur étant refusés, elles soient forcées d'abandonner l'erreur de leur vie. Et quiconque tentera de contrevenir à ce commandement, sera frappé d'anathème comme participant à leur iniquité. Quant aux hérétiques, s'ils sont pris, ils seront jetés en prison par les princes catholiques et privés de tous leurs biens ». Voilà comment parlaient les évêques de Jésus Christ chargés de paître les brebis ! Toute réunion, des hérétiques était strictement défendue. On remarquera que non seulement les hérétiques étaient punis par la prison, mais que leurs biens étaient confisqués. Une part allait aux princes, une autre à l'église, et cela devint, pour les hommes avides, un terrible stimulant à porter des accusations contre les personnes riches.

Le pape Innocent III (de 1198 à 1216) déploya le plus grand zèle pour extirper tout ce qui était tenu pour hérésie. Il convoqua, en 1215, le quatrième concile de Latran, où furent passés de nouveaux et rigoureux décrets contre ceux qui différaient, non seulement des conciles généraux, mais de l'Église

de Rome. Les évêques devaient être les juges. Dans ce concile il fut décrété : « Les personnes notées seulement comme *suspectes* d'hérésie, à moins qu'elles n'aient pu se justifier elles-mêmes, seront frappées du glaive de l'anathème, et chacun devra les éviter. Si elles persistent pendant une année sous l'excommunication, elles seront condamnées comme hérétiques ». Ainsi se resserrait le filet destiné à prendre et à détruire les hérétiques. Bientôt le système prit sa forme définitive.

Au concile de Toulouse, en 1229, il fut décidé qu'une Inquisition permanente serait établie pour rechercher les hérétiques. Mais ce ne fut qu'en 1233, quand le pape Grégoire IX eut ôté aux évêques le pouvoir de punir ceux qui étaient coupables d'hérésie, et qu'il l'eut donné aux Dominicains, que l'Inquisition prit la forme d'un tribunal distinct. On le nomma le Saint-Office, et ses officiers furent appelés Inquisiteurs de la foi.

Avant d'aller plus loin, disons qui étaient les Dominicains. Un jeune prêtre espagnol, nommé Dominique de Guzman, né en 1170, se distinguait par son éloquence, sa piété, son ascétisme et son dévouement à la cause de l'Église romaine. En vue de la défendre contre les hérétiques, il fonda à Toulouse l'ordre des frères prêcheurs qui, d'après lui, furent nommés Dominicains. Bien que Dominique prétendît qu'il ne fallait employer contre les hérétiques d'autres armes que la prière, la persuasion et l'exemple, il accepta la charge d'inquisiteur, et comme tel persécuta les Albigeois avec la plus grande cruauté. Son emblème était un chien portant dans sa gueule une torche enflammée et brûlant le monde. Emblème frappant de ce qu'il fut car sa vie se passa à pourchasser les hérétiques et à les faire brûler. Il fut canonisé en 1234, et est ainsi un des saints que l'Église romaine invoque et prie ! L'apôtre Paul disait : « Je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu ». Dominique, lui, a passé sa vie à persécuter des chrétiens, et à cause de cela l'Église de Rome a fait de lui un saint, et a inscrit son nom comme tel dans le calendrier. Mais à moins qu'avant sa mort il ne se soit repenti de ses cruautés et n'ait imploré le pardon de Christ — ce que nous ignorons — son nom ne saurait être inscrit parmi les saints de Dieu. Les Dominicains sont vêtus d'une robe blanche avec un capuchon noir. Ils s'engagent par serment à faire tout ce qui est en leur pouvoir pour défendre l'église et le pape et pour détruire l'hérésie. Le pape leur donna son approbation et les nomma « les vraies lumières du monde », tristes et terribles lumières que celles que projetaient les bûchers qu'ils allumèrent pour consumer de soi-disant hérétiques !

Bien que, dans toutes les contrées de l'Europe occidentale, le fanatisme des prêtres ait fait brûler par le pouvoir civil ceux qu'ils disaient hérétiques, l'établissement de l'Inquisition rencontra une forte opposition dans plusieurs États. C'est en Espagne et au Portugal, ainsi que dans les contrées qui étaient soumises à ces royaumes, que le terrible tribunal fut érigé d'une manière permanente et fonctionna avec une rigueur cruelle durant près de six cents ans, n'ayant été aboli qu'au commencement du 19^e siècle.

Nous dirons maintenant quelques mots sur l'organisation du Saint-Office et sur la manière dont il procédait. Dans chaque contrée où l'Inquisition était établie, il y avait un Inquisiteur général. C'était toujours quelque haut dignitaire ecclésiastique qui dépendait du pape seul. Ni roi, ni prince, ni gouverneur n'avait autorité sur lui. Il nommait d'autres inquisiteurs pour chaque province où leur œuvre devait être poursuivie. Au-dessous de ceux-ci il y avait de nombreux officiers, tous prêtres et généralement de l'ordre des Dominicains. C'étaient des conseillers, des secrétaires, des consultants, outre les *alguazils* qui étaient chargés d'exécuter les ordres de l'inquisition, et les *familiers* ou serviteurs.

Toute personne attachée à l'Inquisition était liée par le serment le plus solennel à garder le secret sur ce qui se passait dans ses murailles. Tout témoin appelé devant les inquisiteurs, ainsi que tout prisonnier, devait prêter le même serment de ne jamais révéler ce qu'il y avait vu et entendu.

Partout où l'on soupçonnait qu'il y avait des personnes entachées d'hérésie, on envoyait des espions pour tâcher de les découvrir. On corrompait les serviteurs pour qu'ils déposassent contre leurs maîtres ; on s'efforçait d'engager les amis à trahir ceux qui avaient confiance en eux ; on encourageait même les enfants à dénoncer leurs parents au Saint-Office.

Tout garçon de 14 ans et toute fille de 12 ans devaient jurer devant le prêtre, non seulement qu'ils abjureraient toute doctrine contraire à l'Église de Rome, mais qu'ils feraient tout ce qui serait en leur pouvoir pour poursuivre et dénoncer ceux qu'ils sauraient tenir ces doctrines. Deux fois par an, on lisait dans toutes les églises un mandement ordonnant au peuple d'informer les inquisiteurs dans les six jours, des hérétiques qu'ils connaîtraient. Sinon ils pouvaient eux-mêmes être poursuivis comme tels.

Toute personne soupçonnée d'hérésie, qu'elle fût riche ou pauvre, de haute naissance ou simple paysan, prêtre ou laïque, pouvait s'attendre de jour ou de nuit à entendre la voix des alguazils : « Ouvrez, au nom du Saint-Office », et être sommée de comparaître devant le redoutable tribunal avec bien peu ou point d'espoir de revoir sa demeure et sa famille.

Tenter de s'échapper était inutile, car on n'épargnait aucun moyen de saisir les fugitifs, et les agents de l'Inquisition étaient partout ; d'ailleurs la fuite était considérée comme un aveu de culpabilité. Résister n'était pas moins impossible, car l'Inquisition avait en main toute la force armée du royaume, et qui aurait osé aider quelqu'un contre les serviteurs des inquisiteurs ? C'était s'exposer au même châtement que l'hérétique lui-même

Lorsqu'un prisonnier était traduit devant le tribunal, on ne lui disait jamais de quoi il était accusé, mais on lui ordonnait de confesser ses opinions hérétiques, même s'il ne les avait jamais émises de vive voix à personne et les avait gardées dans ses pensées. Pour l'amener à cette confession, on employait toutes sortes de moyens et de ruses. Ordinairement les juges prétendaient savoir tout ce qui le concernait, mais ils lui disaient que, s'il avouait, on userait d'indulgence envers lui. Quelquefois même on lui promettait le pardon s'il disait tout, promesse rarement, si même jamais tenue. Mentir dans l'intérêt de l'Église n'est pas un péché pour les agents de Rome.

Si la persuasion ne réussissait pas, on employait la torture. Même si le prisonnier avait confessé sa foi, il y était souvent appliqué, afin que les souffrances lui fissent dénoncer ceux qui avaient les mêmes croyances que lui. Les tortures étaient affreuses, trop affreuses pour être décrites. Les membres étaient disloqués, les parties délicates du corps brûlées, etc. Les souffrances que les païens faisaient endurer aux chrétiens des premiers temps, ne dépassaient pas celles que le Saint-Office infligeait à ceux qui comparaissaient devant lui. Le supplice se prolongeait jusqu'à ce que l'on eût obtenu les aveux désirés, où jusqu'au moment où l'on craignait pour la vie de la victime. Combien de fidèles témoins de Christ, hommes et femmes, en Espagne et en d'autres contrées soumises à la cruelle Rome, ont enduré ces souffrances avec une constance héroïque pour l'amour du Seigneur et de la vérité ! « Ils n'ont pas aimé leur vie, même jusqu'à la mort » (Apocalypse 12:11).

Si la torture n'avait pas amené le prisonnier à faire des aveux, on employait la ruse pour en tirer de lui. On plaçait dans la même cellule une personne soi-disant accusée aussi du crime d'hérésie. Celle-ci parlait contre l'Église et l'Inquisition, et cherchait ainsi à obtenir de l'accusé quelque réponse à ses suggestions. On bien quelqu'un venait le voir sous prétexte de lui apporter des consolations. Il affirmait au prisonnier que s'il voulait s'ouvrir à lui, le secret serait bien gardé et qu'il userait de toute son influence pour le faire relâcher. Si le prisonnier ajoutait foi à ces paroles perfides, c'était son arrêt de mort. C'était toujours le même système de mensonge.

Lorsqu'on n'avait pas trouvé contre l'accusé des preuves suffisantes pour le condamner à la mort, ou s'il reconnaissait avoir tenu des doctrines contraires à l'Église de Rome, mais qu'il s'en repentait, il

était quelquefois pardonné. Mais sur 2000, avoue un historien papiste, à peine un ou deux furent entièrement absous. Jamais le pardon n'était accordé à ceux que le Seigneur avait employés comme serviteurs de sa Parole. D'ailleurs le pardon ne libérait pas les pénitents, comme on nommait ceux qui se repentaient. Ils subissaient un châtement plus ou moins rigoureux, plus ou moins prolongé. Ils étaient souvent enfermés pour la vie, soit dans les prisons de l'Inquisition, soit, pour les femmes, dans des couvents. Parfois on les plongeait dans des cachots où jamais la lumière ne pénétrait, ou bien tels que le prisonnier ne pouvait s'y tenir ni debout, ni assis, ni couché.

Quant à ceux contre lesquels deux témoins pouvaient affirmer qu'ils leur avaient entendu proférer des paroles hérétiques, ou ceux qui confessaient tenir des doctrines estimées telles et ne voulaient pas les rétracter, leur punition était la mort par le feu. Mais les inquisiteurs et leurs serviteurs ne prononçaient, ni n'exécutaient eux-mêmes la sentence. Non ; l'Église de Rome a horreur du sang, dit-elle, et défend à ses prêtres de le verser. Quand donc le Saint-Office avait jugé qu'un homme était digne de mort, elle le livrait au bras séculier, c'est-à-dire aux magistrats civils, en recommandant avec hypocrisie de le traiter avec douceur et de ne pas toucher à sa vie. Mais ce n'était qu'une manière de parler, et les magistrats le savaient bien. Ils n'ignoraient pas qu'épargner quelqu'un que l'Inquisition avait condamné, c'était se rendre suspects eux-mêmes, et s'exposer à la vengeance du terrible tribunal. Au contraire, s'ils faisaient brûler le condamné, ils gagnaient l'approbation des prêtres et obtenaient du pape le pardon de leurs péchés. Trois années d'indulgences étaient accordées à tous ceux qui assistaient au supplice des hérétiques.

L'Inquisition avait d'abord sévi en France contre les Albigeois. Elle agit ensuite en Espagne contre les Juifs et les Maures. Les Juifs étaient fort nombreux en Espagne et, sous la domination tolérante des Maures, avaient acquis de grandes richesses. Sous prétexte que les Juifs pervertissaient les chrétiens et qu'ils avaient profané les saintes hosties, mais en réalité, pour s'emparer de leurs biens, le roi Ferdinand ordonna qu'ils se fissent chrétiens ou qu'ils quittassent le royaume. Plusieurs aimèrent mieux s'en aller et abandonner leurs maisons et leurs biens plutôt que de professer une religion qui, pour eux, était une idolâtrie. D'autres consentirent à être baptisés, mais ils haïssaient une religion qu'ils n'avaient embrassée que par crainte, et en secret ils continuaient à pratiquer leurs anciens rites. C'est contre eux que l'Inquisition usa de son pouvoir pour les rechercher et les punir. Des milliers furent brûlés ou subirent d'autres châtements, et le roi et les inquisiteurs se partagèrent leurs richesses.

Les Maures étaient des Arabes mahométans qui, au 8^e siècle, avaient envahi la plus grande partie de l'Espagne et y avaient fondé un royaume florissant. On montre encore des ruines, vestiges de leur ancienne splendeur. Peu à peu, les princes chrétiens qui s'étaient réfugiés dans les montagnes des Asturies, au nord du pays, reconquirent les provinces occupées par les Maures, et les refoulèrent en Afrique. Enfin, Grenade, leur ville capitale, fut prise en 1492 par le roi Ferdinand et sa femme Isabelle, et leur domination prit entièrement fin. Leur dernier roi, Boabdil, alla vivre à Alpujarra dans la retraite. Il avait été stipulé qu'il pourrait demeurer en Espagne et que ceux de ses anciens sujets qui resteraient dans le pays y auraient le libre exercice de leur religion. Au commencement, les Maures furent traités avec douceur. Un évêque, nommé Fray Hernando de Talavera, qui était un vrai chrétien, eut à cœur leur conversion, et renonçant à une situation qui lui valait plus de richesses, il accepta d'être archevêque de Grenade. Il avait compris que le seul moyen d'amener les Maures au christianisme était de leur faire connaître Christ ; il se mit à l'œuvre dans ce but et traduisit pour eux la Bible en arabe. Par son esprit de douceur et sa vie irréprochable, il gagna l'affection des Maures qui l'écoutaient volontiers. Mais cette manière de répandre l'Évangile ne convenait pas aux autres évêques et aux conseillers du roi et de la reine. Fray Hernando dut leur céder et se retirer ; on l'accusa même d'hérésie, mais il fut absous par le pape.

Sous la pression des prêtres qui leur persuadèrent qu'il fallait purger le sol espagnol de tout ce qui n'était pas chrétien, le roi et la reine, malgré les traités, obligèrent l'ancien roi à quitter l'Espagne, et

les Maures furent mis dans l'alternative d'être bannis ou de se faire baptiser. Des milliers furent expulsés, et d'autres milliers, gagnés par l'appât de riches récompenses, se laissèrent baptiser. Mais que valaient de semblables conversions ? Le nom de Christ n'en restait pas moins haï par ces soi-disant convertis qui gardaient en secret leurs anciennes coutumes religieuses. Le Saint-Office trouvait là de nombreuses occasions de sévir, quand on lui dénonçait ceux qui secrètement pratiquaient des rites musulmans, et les biens des condamnés revenaient encore au roi et aux inquisiteurs. Quel christianisme que le leur ! Le Seigneur Jésus avait dit à ses disciples : « Ne vous amassez pas de trésors sur la terre », et aussi : « Aimez vos ennemis ». Était-ce là ce que pratiquaient les membres du Saint-Office et ceux qui les assistaient ?

Mais, après les Juifs et les Maures, quand des âmes, lors de la Réformation, eurent été éclairées et converties au Seigneur par la parole de Dieu et les écrits des réformateurs, ce fut contre elles que l'Inquisition tourna tous ses efforts. En effet, c'était un danger mortel pour l'Église de Rome. Personne n'aurait songé à se faire Juif ou mahométan ; mais la parole de Dieu montrait les erreurs et les abus de l'Église de Rome, et, lorsqu'elle était saisie dans le cœur, elle séparait les âmes fidèles. C'est pourquoi l'Inquisition mit tout en œuvre, les prisons, le fer et le feu, pour étouffer la vérité, en accablant et détruisant ceux qui en étaient les témoins. Elle l'avait fait en des temps précédents et en d'autres contrées, chaque fois que la vérité avait éclairé des âmes et qu'elles l'avaient confessée ; mais c'est en Espagne et au Portugal que la persécution prit un caractère systématique. L'Inquisition n'a été abolie en Espagne que dans les premières années du 19^e siècle, mais peut-on dire que l'esprit qui l'a inspirée a pris fin ? Dans le courant d'un siècle (le 16^e), en Espagne seulement, sous six différents grands inquisiteurs, plus de 20000 personnes furent brûlées pour cause de religion, et plus de 225000 condamnées à différentes peines ! Et toutes ces cruautés accumulées s'accomplissaient au nom de Celui qui s'est donné Lui-même pour le salut des hommes, et qui disait à Jean et à Jacques demandant à faire descendre le feu du ciel sur des hommes qui ne recevaient pas leur Maître : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés ! ».

LES TÉMOINS DE LA VÉRITÉ PENDANT LES SIÈCLES DE TÉNÈBRES

Il était nécessaire de présenter les erreurs fatales qui caractérisent l'Église de Rome, parce que nous vivons au milieu d'elle, et qu'il importe pour nous de voir combien, tout en assumant le nom de chrétienne, elle s'est écartée des enseignements de Christ et des apôtres. Elle a annulé, par son idolâtrie, le culte qui ne doit être rendu qu'à Dieu et à son Fils, et a mis à la place du salut par la grâce de Dieu, le salut par des œuvres qui ne peuvent justifier le pécheur. Et il est non moins important d'être mis en garde contre elle, par le fait qu'elle a beaucoup d'attraits pour le cœur naturel par une apparence religieuse qui répond à certains besoins de l'âme, par son culte pompeux qui parle aux sens, et par une certaine piété et souvent un grand dévouement chez plusieurs de ses membres. Mais, dit l'apôtre, « la pensée de la chair est inimitié contre Dieu » (Rom. 8:7), et les ordonnances selon les enseignements et les commandements des hommes n'ont qu'une apparence de sagesse en dévotion volontaire et en humilité, en ce qu'elles n'épargnent pas le corps ; mais c'est pour la satisfaction de la chair (Colossiens 2:21-23). De plus, cette Église se présente comme revêtue d'une autorité qu'elle assume faussement, il est vrai, mais qui convient à la paresse de beaucoup d'âmes. Et c'est ainsi qu'elle « séduit, entraîne et égare ».

Nous n'avons parlé que très peu de cette autre grande fraction de la chrétienté qui s'appelle l'église orthodoxe grecque. Les patriarches (c'est-à-dire les principaux prélats) des églises de l'Orient, et spécialement celui de Constantinople, ne voulurent jamais reconnaître la suprématie du pape de Rome. De là vint une séparation qu'on appelle « le schisme oriental », et qui fut consommée en 1054. Au 19^e siècle, la plus nombreuse partie de l'Église grecque se trouvait en Russie, soumise au tsar qui la gouvernait par un synode dont il nommait les membres. Mais l'Église grecque est aussi

idolâtre que l'Église romaine. Si elle rejette les images sculptées, elle a ses icônes ou images peintes des saints, de la Vierge, du Seigneur, et même de Dieu le Père ! Elles sont répandues partout, depuis la hutte du pauvre paysan, jusqu'aux palais des grands, et malheur à qui ne les révère pas ! Les fausses doctrines de la transsubstantiation, des prières pour les morts et d'autres, existent là comme dans l'Église romaine, et là aussi c'est le clergé qui domine sur les consciences.

Il faut reconnaître que soit l'une, soit l'autre, de ces deux grandes églises rivales, envoyèrent des missionnaires dans les contrées encore païennes de l'Europe du centre et du nord, et en d'autres pays. C'étaient en général des moines, hommes pieux, dont on ne peut méconnaître le courage et le dévouement, et dont plusieurs aimaient vraiment le Seigneur. Nous avons mentionné quelques-uns d'entre eux. Le nom de Jésus Christ fut ainsi peu à peu porté chez tous les peuples de l'Europe qui ne le connaissaient pas encore. Mais Rome imposa aux nations qu'elle évangélisa ainsi, son autorité avec sa hiérarchie, ses formes religieuses et ses superstitions, et l'Église grecque ne fit pas autrement. De plus, on ne chercha pas la conversion du cœur chez ceux qu'on évangélisait. Ceux qui y consentaient étaient baptisés, et ils étaient chrétiens ! Souvent c'était par la force des armes qu'on forçait les peuples à se faire chrétiens par le baptême. D'autres fois, c'était le roi d'un pays qui, par politique, abandonnait le paganisme, et persuadait ou obligeait son peuple à le suivre. Les païens laissaient leurs idoles et leur culte pour d'autres idoles et d'autres cérémonies. L'Europe fut ainsi christianisée, c'est-à-dire devint chrétienne de nom. L'Église devint ce grand arbre dont parle le Seigneur en Matthieu 13, d'une grande apparence, mais abritant dans son opulent feuillage toutes sortes de choses mauvaises. Et c'est ce que nous voyons actuellement. Et dans ce monde ainsi christianisé, si quelqu'un veut être sauvé, il faut qu'il soit vraiment converti, tout comme s'il eût été païen, et qu'il quitte le chemin large de la simple profession chrétienne, pour entrer par la porte étroite du salut, la foi au Seigneur Jésus Christ.

Il faut encore dire qu'outre ces missionnaires dont nous parlions, il y eut dans l'Église romaine, durant les siècles d'obscurcissement du *Moyen Âge*, des hommes vraiment pieux. Nous en citerons deux des plus remarquables. L'un fut *Anselme*, qui vécut dans la seconde moitié du 11^e siècle, et fut archevêque de Canterbury en Angleterre. Il écrivit, entre autres, un traité sur la Rédemption avec ce titre : « Pourquoi Dieu s'est-il fait homme ? ». Il y enseigne que le Fils de Dieu est devenu un homme, afin de souffrir à la place du pécheur pour satisfaire à la justice de Dieu. « Par sa mort », dit-il, « le Fils de Dieu offrit une satisfaction d'un prix infini, et par là même suffisante pour couvrir les péchés de toute l'humanité ». Et il exhortait les mourants à regarder uniquement aux mérites de Jésus Christ.

Le second de ces hommes distingués est *Bernard de Clairvaux*, ainsi nommé parce qu'il fut abbé du monastère de ce nom. Il vivait dans la première moitié du 12^e siècle, et avait été élevé par une mère pieuse, dont les enseignements le gardèrent loin des plaisirs du monde. Dès l'âge de vingt-deux ans, il entra dans la vie monastique et devint bientôt célèbre par sa puissante éloquence et son activité infatigable. Il acquit ainsi une grande influence dans l'Église, parlant avec hardiesse aux grands de la terre comme aux petits. Il était d'ailleurs d'une charité inépuisable envers les pauvres. Il aimait la Bible et en faisait sa lecture favorite, et, pour lui, ni jeûnes, ni pénitences, ne sauvaient le pécheur, mais Christ seul. Il était aussi poète, et composa plusieurs hymnes latines. L'une d'elle en particulier nous montre l'amour qu'il avait pour Jésus. On l'a traduite, mais bien imparfaitement, en français ; en voici deux strophes :

Chef (*) couvert de blessures,
Tout meurtri, tout en sang,
Chef accablé d'injures,
D'opprobres, de tourments ;
Chef, des gloires divines
Autrefois couronné,
C'est maintenant d'épines
Que ton front est orné.

Ah ! pour ton agonie,
Pour tes grandes douleurs,
Je veux toute ma vie
Te bénir, mon Sauveur !
Ta grâce est éternelle,
Et rien, jusqu'à la fin,
Ne pourra, cœur fidèle,
Me ravir de ta main.

(*) Chef signifie ici tête

Mais avec leur piété, leur charité, leur dévouement, ces hommes, et d'autres tels qu'eux, ne soutenaient pas moins l'Église romaine, ses erreurs et ses superstitions. On se rappelle ce que saint Bernard disait relativement à la Vierge : « Si tu es effrayé de la majesté de Jésus, recours à Marie ! » Et il sévissait avec rigueur contre de prétendus hérétiques, car c'est ainsi qu'il nommait ceux qui, s'attachant à la parole de Dieu, se séparaient de Rome.

Il est vrai que bien des hommes pieux de l'Église romaine déploraient et dénonçaient les vices du clergé, des moines et des papes, et cherchaient à les réformer. Ils s'efforçaient de corriger les mœurs dissolues des moines en introduisant dans les couvents des règles sévères, et en fondant de nouveaux ordres. Mais ce n'était pas couper le mal à la racine. Les nouveaux ordres monacaux, tels que les franciscains et les dominicains, ne firent que fortifier, par l'appui qu'ils lui prêtèrent, l'autorité de l'Église de Rome, et, sous différents noms, les diverses congrégations, en une certaine mesure, dominèrent et dominent encore le chef même de l'église, le pape.

Dans ces ténèbres d'erreur et de superstition, et sous cette domination du clergé, que devenait la vérité de Dieu, qu'il avait donnée aux hommes ? Cette vérité ne peut jamais périr, et Dieu eut toujours des témoins pour la maintenir. Mais ce fut au milieu et au prix de beaucoup de souffrances, car l'Église romaine les poursuivait partout, ne pouvant supporter qu'on se dérobat à son autorité. Dans l'état de choses représenté par l'assemblée de Thyatire, ils étaient ceux dont le Seigneur reconnaissait les œuvres, la foi, l'amour, le service et la patience, le résidu qui ne suivait pas la doctrine de Jézabel et ne connaissait pas les profondeurs de Satan (Apocalypse 2:19, 24).

Il y avait bien, dans quelque cellule d'un couvent, un moine ou une nonne qui déplorait la corruption de l'église, et se réfugiait comme consolation auprès du Sauveur qu'il aimait. Tel, par exemple, ce pauvre chartreux qui écrit sa confession en ces termes. « Ô Dieu très charitable ! Je sais que je ne puis être sauvé et satisfaire ta justice autrement que par le mérite, la passion très innocente et la mort de ton Fils bien-aimé. — Pieux Jésus ! tout mon salut est dans tes mains. Tu ne peux détourner de moi les mains de ton amour, car elles m'ont créé, formé et racheté. Tu as inscrit mon nom d'un style de fer, avec une grande miséricorde et d'une manière ineffaçable, etc ». Et il ajouta : « Si je ne puis confesser ces choses de la langue, je les confesse du moins de la plume et du cœur ». Puis il plaça sa confession dans une boîte de bois qu'il renferma dans un trou fait à la muraille de sa cellule. Plusieurs siècles après, en 1776, on abattit un corps de logis qui avait fait partie de ce couvent, et on trouva la confession du frère Martin. Un autre adressait chaque jour au Seigneur cette prière : « Ô mon Seigneur Jésus Christ ! Je crois que tu es seul ma rédemption et ma justice ». N'est-il pas doux de penser que le Seigneur, dans ces temps ténébreux, avait des âmes cachées pour qui il était leur trésor ? Mais elles demeuraient silencieuses et soumises, et gardaient pour elles-mêmes la lumière intérieure qui illuminait et réjouissait leur cœur.

Mais il y eut d'autres fidèles qui ne craignirent pas de confesser hautement leur foi, rompant avec l'erreur et s'attachant uniquement à la parole de Dieu. Ils forment une ligne non interrompue de témoins jusqu'aux jours de la Réformation. C'est d'eux que nous avons à nous occuper maintenant.

LES PAULICIENS

Voici quelle fut l'origine de la secte à laquelle on donna ce nom. Vers l'an 660, vivait près de Samosate, ville sur l'Euphrate en Arménie, dans un bourg nommé Mananalis, un homme respectable du nom de Constantin. Les écrivains catholiques romains le représentent comme ayant adopté certaines doctrines manichéennes, mais d'autres disent qu'il appartenait à l'Église grecque. C'était au temps où les sectateurs de Mahomet s'étaient emparés de la Syrie. Un jour se présenta chez Constantin un diacre de l'église arménienne qui avait été fait prisonnier par les Sarrasins (*), mais qui avait réussi à recouvrer sa liberté. Constantin l'accueillit, le garda quelques jours chez lui, et le diacre, en le quittant, lui donna en retour de son hospitalité, deux manuscrits contenant l'un, les quatre évangiles, et l'autre, les quatorze épîtres de Paul. C'était pour ces temps où les manuscrits des Écritures étaient rares et chers, un riche et précieux présent. Par ce don nous pouvons juger de la nature des conversations que Constantin avait eues avec son hôte. Constantin lut et étudia les saints livres, et la lumière de la vérité pénétra dans son âme. Il brûla ses mauvais livres, et ne voulut plus en étudier d'autres que les évangiles et les épîtres. Ses principes religieux et sa vie tout entière furent changés. « De l'abondance du cœur la bouche parle » : Constantin commença à communiquer à d'autres ce que Dieu lui avait appris par sa Parole, et des disciples se réunirent autour de lui. Il avait vu dans les Actes et dans les Épîtres ce qu'étaient les églises au commencement, et il désirait y revenir. Par là il rejetait nécessairement et la hiérarchie qui dominait l'Église grecque aussi bien que la romaine (**), et les erreurs de ces deux églises, surtout l'adoration des saints et de la Vierge.

(*) Ce mot vient de Saraceni, tribu nomade de l'Arabie, une des premières à embrasser l'islam, et qui faisait la principale force des armées arabes musulmanes.

(**) À cette époque, du reste, le schisme entre l'Église grecque orthodoxe et l'Église romaine n'était pas consommé (il le sera seulement en 1054), mais les Églises avaient leur particularités, et ne supportaient pas l'autorité du pape romain.

Constantin alla se fixer à Cibossa, autre ville d'Arménie, et de là il travailla avec ses disciples à répandre les vérités que Dieu lui avait fait connaître. Ses ennemis l'ont accusé de rejeter l'Ancien Testament et certaines parties du Nouveau. Cette calomnie a eu sans doute son fondement dans le fait qu'il ne possédait, comme nous l'avons vu, qu'une partie du Nouveau Testament. Peut-être à cause de cela et de ses primitives croyances, se mêla-t-il quelques erreurs à son enseignement.

Constantin prit le nom de Silvain, le compagnon de Paul (1 Thessaloniens 1:1), et ses disciples, associés à son œuvre, empruntèrent à leur tour de nouveaux noms aux autres compagnons de l'apôtre, tels que Timothée, Tite et Tychique. Ils prenaient ces noms, parce qu'ils s'attachaient à répandre la doctrine contenue dans les écrits de Paul, et c'est aussi probablement d'après lui qu'ils reçurent le nom de Pauliciens.

Silvain, comme nous l'avons dit, s'était établi à Cibossa. En y arrivant, il avait dit aux habitants : « Je suis Silvain et vous êtes les Macédoniens », faisant allusion aux travaux de Silvain (ou Silas), en Macédoine, à Philippes et à Thessalonique (Actes 15:40 ; 16:19, 25 ; 17:1-4, etc. ; 18:5). Pendant vingt sept ans, Silvain travailla avec un zèle infatigable à annoncer ce qu'il avait appris dans les Écritures. Un grand nombre de personnes, soit de l'Église grecque, soit des sectateurs de Zoroastre (*), furent converties par son moyen, et des congrégations furent établies en divers endroits tant par lui que par ses disciples.

(*) Zoroastre, fondateur ou réformateur de l'ancienne religion des Perses, que l'on nomme Mazdéisme. Elle enseigne la co-existence de deux principes éternels : l'un est Ormuzd, le bien, le vrai, la lumière, représenté par le soleil ; l'autre Ahriman, le mal et les ténèbres, en guerre avec Ormuzd qui finira par le vaincre. C'est au soleil comme représentant Ormuzd, que les sectateurs de Zoroastre rendaient leurs hommages. Partout ils élevaient

des autels sur lesquels brûlait le feu sacré. Sous le nom de Guèbres ou de Parsis, se trouvent encore dans l'Inde un certain nombre d'adorateurs du soleil.

Les progrès de la nouvelle secte furent tels qu'elle attira sur elle l'attention des autorités ecclésiastiques, et ce fut sans doute le clergé qui porta la chose devant l'empereur. Celui-ci rendit en l'an 684 un édit contre Constantin et les assemblées pauliciennes. L'exécution en fut confiée à un officier de la cour nommé Siméon, qui reçut en même temps l'ordre de faire mettre à mort le chef de la secte, et de reléguer ses partisans dans des cloîtres et sous les soins du clergé, afin de les ramener dans le bon chemin. Arrivé à Cibossa, Siméon fit comparaître devant lui Constantin et un grand nombre de ses disciples. Puis il ordonna à ceux-ci, sous peine de la vie, de lapider leur maître. Mais tous, à l'exception d'un seul, nommé Justus, refusèrent d'obéir à cet ordre cruel, et laissèrent tomber les pierres dont on les avait armés. Ce Justus avait été adopté et élevé par Constantin, et l'ingrat, d'un coup de pierre, tua son bienfaiteur. Les autres furent mis à mort, mais Justus fut loué par les ennemis des Pauliciens comme un second David, parce que d'un seul coup de pierre, il avait abattu le nouveau Goliath, le géant hérétique.

Mais le Seigneur est au-dessus de tout ; il peut faire que la colère de l'homme tourne à sa louange (Psaume 76:10). Autrefois, après « Étienne eut été lapidé, le Seigneur suscita Paul qui avait été un témoin contre lui, et de même le supplice de Constantin et de ses amis fit naître en Siméon même un successeur à Constantin Silvain dans l'œuvre du Seigneur. La vue de la grâce divine qui avait soutenu les martyrs avait frappé Siméon. Il eut des entretiens avec quelques Pauliciens, et le résultat en fut pour lui la conviction qu'ils étaient dans le vrai chemin. Il retourna cependant à Constantinople où il resta encore trois ans, réfléchissant sérieusement sur ce qu'il avait vu et entendu, et, nous pouvons le supposer, demandant à Dieu de l'éclairer et le guider. Enfin, quittant la cour et abandonnant sa position et tous ses biens, il retourna en Arménie. Là il devint, sous le nom de Tite, le zélé successeur de Constantin Silvain. Les voies de Dieu ne sont-elles pas merveilleuses ?

Cinq ans après la mort de Constantin, Justus, son meurtrier, dans sa haine contre eux, se porta comme dénonciateur des Pauliciens. Il se rendit auprès de l'évêque de Colonia et lui dit que l'hérésie des Pauliciens s'était relevée et s'étendait de plus en plus. L'évêque envoya à l'empereur Justinien II un rapport sur ce qui lui avait été dit par Justus. Siméon, par ordre du cruel empereur, fut saisi avec un grand nombre de Pauliciens. Un immense bûcher fut dressé, et tous périrent dans les flammes. Nous voyons par là, que l'Église grecque ne se montrait pas moins impitoyable que l'Église romaine envers ceux qui condamnaient ses erreurs et se séparaient d'elle.

Mais le sang des martyrs sembla augmenter la force et le nombre des Pauliciens. D'autres apôtres et de nouvelles assemblées surgirent, pour ainsi dire, des cendres du bûcher où avaient péri Siméon et ses compagnons. La secte s'étendit dans toute l'Asie mineure, dans le Pont, dans une partie de l'Arménie et dans les contrées à l'ouest de l'Euphrate. Pendant de longues années, les Pauliciens endurèrent avec patience les persécutions que les gouverneurs civils, excités par le clergé, leur firent subir. Trois hommes d'entre eux qui avaient été pris avec Siméon avaient été épargnés et envoyés à Constantinople pour être interrogés. Ils réussirent à s'échapper et revinrent à Mananalis, où durant trente ans ils vécurent, avec d'autres Pauliciens, sous la protection des Sarrasins.

Vers l'an 777, Dieu suscita un nouvel aide aux Pauliciens dans la personne de Sergius. Avant de vous parler de ce serviteur de Dieu, je vous ferai remarquer que ce qui caractérisait les Pauliciens, c'était leur attachement aux Écritures. Leurs ennemis les accusaient de beaucoup d'erreurs condamnables, et il est possible que quelques-uns d'entre eux, de leurs docteurs surtout, n'en fussent pas exempts. Mais ils tenaient à la parole de Dieu, et c'était elle qui les soutenait et qui, par leur moyen, opérait des conversions. C'est ce que montre l'histoire de Sergius. Lorsqu'il était encore jeune, une femme âgée de la secte des Pauliciens lui donna une Bible. Il la lut et l'étudia soigneusement, fut converti, et,

prenant le nom de Tychique, il se mit à enseigner. Nous voyons que, de même que Constantin, il fut amené à la foi par la simple lecture de la parole de Dieu. Et il en est souvent de même de nos jours.

Pendant trente-quatre ans, Sergius s'occupa à répandre les vérités qu'il avait apprises, dans toutes les villes et les provinces qu'il visitait, tout en travaillant de son métier de charpentier pour gagner sa vie. C'est ainsi que l'apôtre Paul travaillait aussi de son métier de faiseur de tentes (Actes 18:3), et pouvait dire : « Vous savez vous-mêmes que ces mains ont été employées pour mes besoins et pour les personnes qui étaient avec moi » (Actes 20:34). Sergius ne se contentait pas de prêcher. Il disait : « De l'Orient à l'Occident, du Nord au Midi, j'ai annoncé l'Évangile, *en travaillant à genoux* ». Il voulait dire avec beaucoup de prières. C'est ce que font les vrais serviteurs du Seigneur (voir Éphésiens 1:16 ; Philippiens 1:4 ; Colossiens 1:9 ; 4:12 ; etc.). Sergius était un homme doux, d'une piété intime et profonde. Sa prédication pratique et sa vie pure furent des moyens dans la main de Dieu pour gagner beaucoup d'âmes. Aussi de nouvelles persécutions eurent lieu. Beaucoup de Pauliciens s'enfuirent et Sergius avec eux. Ils trouvèrent un asile chez les Sarrasins, et Sergius mourut là en l'an 811.

Haïs de l'Église grecque, parce que, disaient leurs ennemis, ils reniaient la foi orthodoxe, qu'ils n'adoraient pas la Mère de Dieu, qu'ils n'admettaient pas que le pain de la Cène fût changé dans le corps de Christ, et qu'ils avaient abandonné l'Église d'Orient, les Pauliciens n'étaient pas moins haïs de l'Église romaine. Les succès qu'avait obtenus Sergius par ses travaux, le firent stigmatiser par Rome comme étant l'Antichrist annoncé, le chef de la grande apostasie.

La persécution contre les Pauliciens atteignit sa plus grande intensité sous la régence de la cruelle Théodora, mère de l'empereur Michel III (de 842 à 857). Elle était protectrice fanatique du culte des images, et résolut d'exterminer les Pauliciens « racines et branches », à moins qu'ils ne revinssent à la vraie foi, celle de l'Église grecque. Les écrivains, tant ecclésiastiques que profanes, rapportent qu'elle en fit périr au moins cent mille, qui furent décapités, crucifiés, pendus, brûlés ou noyés et leurs biens confisqués. Quand on compare ces sanglantes exécutions avec ce que nous avons dit de l'Inquisition, nous voyons que l'Église d'Orient n'a rien à envier à celle d'Occident. Les persécutions, d'ailleurs, reçurent l'approbation du pape Nicolas I, qui écrivit à Théodora pour la féliciter de son zèle à extirper l'hérésie.

Mais, chose triste à dire, une partie des Pauliciens, au lieu d'endurer patiemment la persécution, se souleva contre l'empire. Un officier impérial supérieur, nommé Karbéas, ayant appris que par l'ordre de Théodora, son père avait été mis à mort par la main du bourreau, se mit à la tête de cinq mille Pauliciens, et se rendit chez les Sarrasins où se trouvaient un grand nombre de leurs frères. Les Sarrasins, toujours en guerre avec l'empire grec, les accueillirent volontiers et leur donnèrent la ville de Téphrice où ils bâtirent une citadelle, et de là livrèrent de nombreux combats aux troupes de l'empereur. Cette guerre dura trente ans avec des alternatives de succès et de revers. Mais ce fut une faute. Dieu ne veut pas que les siens prennent les armes pour se défendre contre les persécuteurs. Le Seigneur a dit : « Tous ceux qui auront pris l'épée périront par l'épée » (Matthieu 26:52). Aussi ne poursuivrons-nous pas l'histoire de ces Pauliciens. Nous en suivrons d'autres qui, en plusieurs contrées, portèrent la lumière qu'ils avaient reçue. Il y en eut qui se répandirent en Arabie, où ils continuèrent à faire des prosélytes.

Mais ce qui est plus intéressant et plus important pour la suite de notre sujet, c'est de connaître l'influence que les Pauliciens eurent en Occident. Avant Théodora, il y avait eu, comme nous l'avons vu, des persécutions contre eux. L'empereur Constantin Copronyme, vers le milieu du 8^e siècle, en avait transporté un grand nombre dans la Thrace, et leur avait assigné comme résidence la ville de Philippopolis, un des postes avancés de l'empire. C'est de là que leurs doctrines pénétrèrent et se répandirent en Europe. Ils semblent surtout avoir travaillé avec succès parmi les Bulgares, peuple barbare venu des rives de la Volga et qui s'était établi sur les bords du Danube. Les Bulgares furent

convertis en partie au christianisme dans le 9^e siècle ; d'autres s'étaient faits mahométans. C'est chez les premiers que les Pauliciens portèrent leur doctrine (*). Aussi un auteur romain, Pierre de Sicile, écrivit-il à l'archevêque de Bulgarie pour le mettre en garde contre la contagion des Pauliciens. Ils étaient donc partout un peuple méprisé et poursuivi, mais Dieu les gardait. Dans le 10^e siècle, un autre empereur grec envoya de nouveau comme colons un grand nombre de Pauliciens dans les vallées de l'Hémos (nommé aujourd'hui les Balkans). De là, ils se répandirent peu à peu dans l'Europe occidentale où leurs congrégations connues sous différents noms, furent haïes et persécutées par l'Église de Rome.

(*) Ils prirent le nom de Bogomiles (amis de Dieu).

LES TEMOINS DE LA VERITE EN OCCIDENT

Nous avons vu comment, en Orient, les Pauliciens, s'appuyant sur les Écritures, rejetaient les superstitions et les rites de l'Église grecque, et enseignaient la voie du salut selon les lumières qu'ils avaient. Transportons-nous maintenant en Occident ; là aussi de nombreux témoins surent maintenir, au prix même de leur vie, ce qu'ils connaissaient de la vérité.

Comme nous l'avons vu, depuis que Constantin avait embrassé le christianisme, la mondanité et la corruption, des superstitions et des mauvaises doctrines s'étaient introduites dans l'Église, et en même temps la prétention de l'évêque de Rome et du clergé de dominer sur tous les laïques, et d'imposer des enseignements fondés sur des traditions, au lieu de s'en tenir à la parole de Dieu. Mais dès lors aussi, il y eut des fidèles qui ne voulurent pas abandonner les enseignements des apôtres, et qui à cause de cela eurent à souffrir des persécutions et la mort.

Ce ne furent pas seulement de simples chrétiens qui protestèrent ainsi contre Rome et ses abus. Au 5^e siècle, un prêtre du midi de la France, nommé Vigilantius, s'élevait avec véhémence contre le culte des reliques, les pèlerinages, les prières adressées aux saints, les jeûnes et les mortifications, et aussi contre le célibat des prêtres. Au 9^e siècle, Claude, évêque de Turin, protesta contre les mêmes erreurs. Il trouva les églises pleines d'images qu'il fit enlever et brûler, ainsi que les croix. Il disait au peuple qu'autant valait adorer Jupiter et Saturne, que les images et les statues de Pierre et de Paul. « Faut-il adorer la croix, ou la porter ? » disait-il. « Si l'on adore tout bois taillé en forme de croix, parce que Christ a été suspendu à la croix, pourquoi pas aussi les crèches, les langes, les bateaux, les ânes ? ». Et quant aux reliques, autant valait, disait-il, révéler un os de bête qu'un os de saint. Mais Claude ne se contentait pas de combattre les superstitions romaines. Versé dans les Écritures qu'il étudiait avec zèle, il maintenait que nous sommes sauvés par la foi seule, et que tous les autres apôtres étaient égaux à Pierre. Dans le même siècle, mais un peu plus tard, un moine saxon, nommé Gottschalk, rejetait la doctrine du salut par les œuvres et soutenait la vérité du salut gratuit par la foi, ainsi que d'autres doctrines scripturaires. Il fut condamné par un concile, battu de verges publiquement et jeté en prison. Il y mourut après dix-neuf ans de captivité.

Revenons aux chrétiens dont nous parlions d'abord. Nous ne pouvons pas tracer leur histoire dès les temps apostoliques, car elle ne nous a pas été conservée. Nous savons seulement que, malgré les persécutions, ils subsistèrent à travers les siècles dans beaucoup de contrées, connus sous différents noms tels que ceux de Cathares, ou purs, d'Albigéois, nom tiré de la ville d'Albi où ils étaient nombreux, de *Vaudois*, nom dont l'origine est incertaine, de pauvres de Lyon : nous verrons d'où vient cette dernière dénomination. Dès le milieu du 12^e siècle, on trouve dans plusieurs parties du continent, en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne, de petites congrégations composées en grande partie de pauvres artisans, distinctes de l'Église de Rome et qui possèdent les Saintes Écritures. Mais déjà dans le 11^e siècle, on en trouve des traces. À cette époque, des missionnaires orientaux qualifiés de *poblicans* (corruption probablement de pauliciens) vinrent d'Italie en France, dans le Périgord et l'évêché de Limoges. Ils gagnèrent là un certain nombre de disciples, non

seulement parmi les pauvres, mais aussi parmi les seigneurs. Ils cherchèrent ensuite à s'étendre en d'autres contrées. Ainsi, vers l'an 1022, arrivèrent à Orléans un paysan du Périgord et une femme italienne. Ils enseignèrent leurs vues et se firent un certain nombre d'adhérents parmi les gens du peuple ; ils persuadèrent même quelques nobles et plusieurs chanoines. Ils se réunissaient en secret et de nuit, crainte, sans doute des persécutions. Dans ces réunions, les Écritures étaient lues et expliquées. Les Ppublicans enseignaient qu'elles restaient une lettre morte, si l'Esprit Saint ne venait illuminer le cœur. Ils disaient que le baptême n'a aucune valeur pour le salut, rejetaient l'invocation des saints, et la présence réelle de Christ dans l'eucharistie. On les signala comme hérétiques au roi de France Robert, surnommé le pieux, qui les fit examiner par l'archevêque de Sens. Ils furent condamnés à mort. Deux seulement se rétractèrent. Comme les autres, parmi lesquels se trouvaient dix chanoines et plusieurs religieuses, se rendaient au supplice, ils passèrent devant le roi et la reine Constance. Celle-ci, voyant parmi les condamnés son ancien confesseur, saisie de colère, le frappa avec une canne et lui creva un œil. Les martyrs, près de mourir, disaient : « Faites-nous ce que vous voudrez ; déjà nous voyons notre Roi qui est dans les cieux, nous tendre les mains pour nous conduire en triomphe ».

Plus tard, la persécution sévissant en France, un grand nombre se réfugièrent à Cologne. Mais là aussi, ils furent persécutés et plusieurs périrent par le feu. En 1163, un certain nombre furent saisis dans une grange où ils tenaient leur réunion, et furent condamnés à être brûlés. Du milieu des flammes, un de leurs chefs, nommé Arnold, imposa les mains à ses compagnons de souffrances en leur disant : « Frères, soyez constants dans votre foi, dès aujourd'hui vous serez réunis aux martyrs du Christ ». On raconte qu'il y avait parmi ces condamnés une jeune fille qui n'avait pas abjuré, mais que quelques personnes avaient sauvée, étant touchées de sa jeunesse et de sa beauté. Voyant les flammes dévorer les condamnés, elle s'écria : « Où est Arnold, mon maître vénéré ? ». Et comme on le lui montrait expirant, elle s'arracha des mains qui la retenaient, et se voilant le visage, elle s'élança au milieu des flammes. Cela était beau et touchant, humainement parlant, mais était-ce tout à fait selon Dieu ?

Ainsi partout l'Église de Rome poursuivait et mettait à mort comme hérétiques, ces humbles chrétiens qui s'attachaient à la parole de Dieu. Ils n'avaient sans doute pas les lumières que nous avons, et peut-être des erreurs se mêlaient-elles à leurs enseignements, mais ils protestaient contre l'idolâtrie de Rome et ses pratiques, et attendaient le salut de Christ seul. En 1212, cinq cents de ces croyants, hommes et femmes, furent saisis à Strasbourg. Parmi eux se trouvaient des nobles, des prêtres, des riches aussi bien que des pauvres. Ils déclarèrent que leurs frères étaient fort nombreux en Piémont, en France, tant au nord qu'au midi, à Naples, en Sicile, en Italie, en Flandre. Sur ces cinq cents prisonniers, quatre-vingts, dont douze prêtres et vingt-trois femmes, furent brûlés vifs. L'un d'eux, nommé Jean, s'adressa à la foule et termina par ces paroles : « Nous sommes tous des pécheurs, mais ce n'est pas pour fausse doctrine, ni pour mauvaise conduite, que nous sommes condamnés à mourir. Nous avons le pardon de nos péchés, mais ce n'est pas par le moyen des prêtres, ni grâce au mérite de nos œuvres ».

Il est hors de doute que parmi ceux qui se séparaient de l'Église de Rome, il y avait de vrais hérétiques, mais Rome mettait dans la même masse tous ceux qui ne se soumettaient pas à son autorité, et elle avait intérêt à confondre les vrais croyants avec les hérétiques, afin de pouvoir tous les condamner. Mais sans nous arrêter davantage sur les persécutions qu'eurent à souffrir ces témoins de Dieu, nous donnerons quelques détails sur eux (*). Comme nous l'avons vu, on les désignait sous différents noms, mais eux se disaient chrétiens, et entre eux ils se nommaient « frères ». Suivant les endroits, on les appelait frères apostoliques, frères suisses ou italiens. Un de leurs persécuteurs, Rainerio Sacchoni, leur rend un témoignage remarquable. Il les connaissait bien et son témoignage n'est pas suspect, car après avoir été avec eux, il était rentré dans l'Église de Rome, s'était fait dominicain et était devenu inquisiteur : « De toutes les sectes », dit-il, « il n'en est point d'aussi fatale à l'Église que les Léonistes (**), et cela pour trois raisons : d'abord, parce qu'ils

datent d'un temps fort reculé, quelques-uns les faisant contemporains du pape Sylvestre (l'an 315). De plus, c'est la secte la plus nombreuse ; il y a à peine une contrée où ils ne se trouvent. Enfin, tandis que les autres sectes inspirent l'horreur par leurs blasphèmes contre Dieu, les Léonistes ont une grande apparence de piété et surtout ils mènent une vie honnête devant les hommes. Ils professent d'ailleurs toute la vérité quant à Dieu et toutes les doctrines contenues dans le symbole des apôtres. Mais en même temps ils abhorrent l'Église de Rome et les prêtres romains ». C'était là leur grand crime. On pouvait mener une vie mondaine et même dissolue ; pourvu que l'on restât soumis au pape, tout allait bien. La parole de l'apôtre se vérifiait : « Tous ceux aussi qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés » (2 Timothée 3:12).

(*) Nous puisons quelques-uns de ces détails dans l'ouvrage de F. Bevan, intitulé : « Trois amis de Dieu ».

(**) Un des noms par lesquels on désignait ces chrétiens. Il vient probablement d'un certain Jean de Lyon, un des disciples de Valdo. Nous parlerons plus loin de ce dernier.

L'inquisiteur Rainerio Sacchoni continue à décrire ainsi les Vaudois, afin, dit-il, que chaque bon catholique puisse les reconnaître et se saisir d'eux : « Vous les reconnaîtrez à leur conduite et à leur langage. Ce sont des gens graves et modestes. Il n'y a ni luxe ni désordre dans leurs vêtements. Ils sont sûrs en affaires et évitent les faux serments et les tromperies. Ils ne recherchent point les richesses, mais se contentent du nécessaire. Ils sont chastes et tempérants, et fuient les tavernes et les lieux de divertissements. Ils s'abstiennent de la colère. Ils sont toujours à leur travail ou bien occupés à enseigner et à s'instruire mutuellement, ce qui fait qu'ils sont absents des prières et instructions de l'Église. On les reconnaît aussi à leur langage simple et sobre, exempt de paroles oiseuses. Ils ne se permettent ni conversations légères, ni mensonges, ni jurements ».

Voilà certes un beau témoignage. Plût à Dieu qu'on pût le rendre maintenant à tous ceux qui se disent chrétiens ! Pourquoi donc poursuivre les Vaudois comme des êtres malfaisants et les persécuter jusqu'à la mort ? Le même inquisiteur nous en donne les raisons et énumère ainsi les griefs de l'Église de Rome contre les Vaudois : « Ils prétendent être la vraie église et disent que celle de Rome est la femme impure d'Apocalypse 17. Ils nient qu'aucun vrai miracle ait jamais été opéré dans cette Église. Ils tiennent de nulle valeur les ordonnances que l'église a introduites depuis le temps des apôtres, et disent qu'il ne faut pas les observer. Ainsi ils rejettent les fêtes, les jeûnes, les ordres monastiques et les choses bénites de l'Église romaine. Ils s'élèvent contre la consécration des églises et des cimetières, comme étant des inventions des prêtres pour augmenter leurs gains. Quelques-uns d'entre eux disent que le baptême des enfants ne sert à rien, puisqu'ils ne peuvent pas croire. Ils rejettent le sacrement de confirmation, et, à sa place, ceux qui les enseignent imposent les mains aux disciples. Ils ne croient pas que le corps et le sang de Christ soient dans le sacrement de la Cène ; selon eux le pain est appelé figurément le corps de Christ. Ils disent que le prêtre, qui est un pécheur, ne peut lier ni délier personne, étant lié lui-même, et que tout laïque pieux et intelligent peut absoudre un autre et imposer des pénitences. Ils rejettent l'extrême onction, et disent qu'il n'y a point de purgatoire, et que les prières pour les morts ne servent à rien. Les offrandes pour les morts, ajoutent-ils, vont seulement au clergé. Ils se moquent des fêtes célébrées en l'honneur des saints, et travaillent aux jours fériés. Ils ne gardent ni le carême, ni les autres fêtes. Ils ne reçoivent pas l'Ancien Testament. Ils disent que ceux d'entre eux qui en sont capables doivent confier à leur mémoire les paroles des Écritures, afin de pouvoir enseigner les autres. Non seulement ce sont les hommes qui enseignent parmi eux, mais aussi les femmes — non en public toutefois, mais en particulier ». Enfin l'inquisiteur prétend qu'au lieu du mariage, ils pratiquaient l'impureté ; mais c'est sans doute parce qu'ils ne recouraient pas à un prêtre pour être mariés. Et quant à rejeter l'Ancien Testament, les propres documents des Vaudois prouvent le contraire. Il est probable aussi que la plupart ne possédaient que le Nouveau Testament en langue vulgaire, l'Ancien n'ayant pas été traduit. Il est vrai que certains hérétiques que l'on confondait volontiers avec eux, n'admettaient pas cette portion des Écritures comme venant de Dieu. Nous voyons donc que les choses que disaient les Vaudois, sont celles que toute personne soumise à la parole de Dieu affirme de nos jours contre

l'Église de Rome. Mais leur grand crime était de juger que l'Église de Rome était impure et qu'il ne fallait pas écouter ses prêtres.

Parmi le peuple, les Vaudois passaient pour des espèces de sorciers qui se rassemblaient dans des caves obscures pour invoquer le diable qui venait au milieu d'eux sous une figure effrayante. On disait aussi que des démons leur apparaissaient sous forme de chats et de grenouilles ; mais le chroniqueur qui rapporte ces dires populaires, et qui était cependant leur ennemi, dit que ce sont des fables. « Ce qui les rend dangereux », ajoute-t-il, « c'est leur grande apparence de piété ».

Pour condamner, comme ils le faisaient, les enseignements et les prétentions de l'Église de Rome, les Vaudois s'appuyaient sur la Bible. C'est dans ce saint Livre également qu'ils puisaient leurs croyances. Ils professaient la nécessité de la nouvelle naissance, et la justification et le salut des pécheurs par la foi au Seigneur Jésus. Ils disaient aussi que la Bible est un livre fermé, si l'Esprit Saint n'illumine l'âme pour la faire comprendre. Leur attachement à la parole de Dieu était grand. Dès l'an 1203, plusieurs portions en avaient été traduites en langue vulgaire et répandues parmi le peuple. C'est ce qui donna lieu au décret du concile de Toulouse en 1229, défendant que ces écrits fussent mis entre les mains des laïques. Mais les Vaudois disaient que, pour comprendre la pensée du Seigneur, il fallait retourner à l'enseignement de Christ et de ses apôtres. C'était un des griefs de l'Église de Rome contre eux. « Ces hérétiques », dit un inquisiteur, « prétendent que les enseignements de Christ et de ses apôtres sont tout ce dont nous avons besoin pour le salut, sans les statuts de l'Église ». D'après leurs ennemis mêmes, l'étude de l'Écriture sainte était leur grande occupation. « Tous », dit un de leurs juges, « hommes et femmes, grands et petits, de jour et de nuit, ne font qu'étudier ou enseigner la Bible. L'ouvrier qui n'a pas de loisirs dans la journée, la lit de nuit, aussi négligent-ils leurs prières » (il veut dire la messe). Quel exemple pour nous ! Avons-nous cette soif salutaire de la divine Parole, nous chez qui elle est si abondamment répandue, qu'il n'est presque pas un enfant qui ne la possède ?

Les édits rendus contre eux par Rome et ses conciles n'empêchèrent pas les Vaudois de prescrire à toute personne âgée de vingt ans l'étude journalière de la Bible. Aussi partout dans l'Europe où ils étaient dispersés, leur foi et leurs enseignements étaient-ils les mêmes. Un de leurs ennemis qui, au 12^e siècle, en avait vu quelques-uns dans les montagnes reculées où ils avaient cherché un refuge, dit ceci : « Ils sont vêtus de peaux de moutons, et ignorent l'usage du linge. Ils habitent, mêlés avec leur bétail, des huttes bâties en pierres de silex avec un toit plat recouvert de terre. Ils ont en outre deux grandes cavernes où ils se cachent quand ils sont poursuivis comme hérétiques. Mais pauvres comme ils le sont, ils se montrent contents, et bien qu'extérieurement rudes et sauvages, ils savent lire et écrire, et connaissent assez le français pour comprendre la Bible. On trouverait à peine parmi eux un jeune garçon qui ne pût rendre compte d'une manière intelligente de la foi qu'ils professent ».

Les Vaudois étaient remarquables par les portions étendues des Écritures qu'ils avaient apprises par cœur. Cela était bien nécessaire dans un temps où il fallait près d'une année pour copier un exemplaire de la Bible, et où un tel manuscrit était donc d'un prix très élevé. D'ailleurs les prêtres romains brûlaient toutes les portions des Écritures qui tombaient entre leurs mains, mais ils ne pouvaient pas toucher à ce qui était écrit dans la mémoire et dans le cœur. Les Vaudois du Piémont avaient des pasteurs nommés *barbes*, ce qui veut dire oncle, terme de respect et d'affection à la fois. La préparation des barbes au ministère de la Parole consistait à apprendre par cœur les évangiles de Matthieu et de Jean, toutes les épîtres, et la plus grande partie des Psaumes, des Proverbes et des prophètes. Des jeunes gens dans les vallées formaient des espèces de sociétés dont chaque membre devait apprendre par cœur un certain nombre de chapitres. Lorsqu'on s'assemblait pour le culte, souvent dans quelque coin écarté des montagnes, ces nouveaux Lévites, se tenant devant le pasteur, récitaient l'un après l'autre les chapitres du précieux volume. Qu'elle leur était chère cette Parole divine ! Ils payaient souvent de leur vie la gloire de la posséder et de la connaître ! L'inquisiteur

Rainerio dit qu'il connaissait parmi eux un simple paysan qui pouvait réciter tout le livre de Job, et plusieurs qui savaient par cœur presque tout le Nouveau Testament. C'est cette connaissance des saintes lettres qui les rendait capables de résister à ceux qui voulaient les attirer dans l'Église romaine. Ils confondaient leurs ennemis. Un moine envoyé vers eux pour les convaincre de leurs erreurs, s'en retourna tout confus, disant que dans toute sa vie il n'avait appris autant des Écritures que dans les quelques jours qu'il avait passés avec ces hérétiques. Et les enfants étaient les dignes émules de leurs parents. Un des docteurs de la Sorbonne qui furent envoyés de Paris auprès des Vaudois, reconnaît qu'il avait plus appris et compris des doctrines du salut par les réponses des jeunes enfants, que dans toutes les disputes et discussions entre docteurs qu'il avait entendues. Jeunes lecteurs, êtes-vous comme ces enfants des Vaudois, connaissant dans votre intelligence et votre cœur les vérités du salut ? Bernard de Clairvaux, que l'on nomme saint Bernard et qui avait combattu les Vaudois, dit aussi qu'ils défendaient leurs hérésies par les paroles de Christ et des apôtres.

Les Vaudois ne gardaient pas pour eux le trésor de la vérité que les Écritures leur avaient enseignée. Ils étaient infatigables dans leur zèle à la répandre. Et s'ils étaient persécutés et chassés dans d'autres contrées, ils y annonçaient la Parole, comme ceux de Jérusalem « dispersés par la tribulation ... à l'occasion d'Étienne » (Actes 11:19-20). Leurs évangélistes qu'ils appelaient apôtres, c'est-à-dire envoyés, allaient ordinairement deux à deux, un vieillard et un jeune homme. Pour ne pas être reconnus, ils se déguisaient en colporteurs ou marchands ambulants portant des balles contenant de menus articles de toilettes, des voiles, des bagues, ou encore des couteaux, des épingles, des perles de verre. En échange, ils acceptaient des œufs, du fromage, des vêtements, car il leur était interdit de recevoir de l'argent. Arrivaient-ils chez un frère, ils étaient accueillis avec joie, et l'on s'empressait de leur donner l'hospitalité, car on pensait être agréable à Dieu en recevant ses messagers. Lisez sur ce sujet, Matthieu 10:40. Plusieurs de ces missionnaires étaient des étudiants en médecine ; en voyageant ils utilisaient leurs connaissances médicales. Mais leur grand but était le salut des pécheurs. Dans les châteaux comme dans les chaumières, aux riches et aux pauvres, partout où une porte leur était ouverte, ils annonçaient Jésus Christ.

Rainerio Sacchoni rapporte combien les Vaudois étaient ingénieux pour répandre leurs doctrines et nous dit comment ils procédaient. Ils se présentaient, par exemple, dans un château comme colporteurs, et montraient leurs marchandises au châtelain et à la châtelaine. « Messire », disaient-ils, « ne voudriez-vous pas acheter cette bague ou ce cachet ? Madame, qu'il vous plaise de jeter un coup d'œil sur ces mouchoirs, sur ces dentelles pour voiles. Je les vends bon marché ». Si après un achat, on demandait au marchand, s'il n'avait pas d'autres objets à offrir, il disait : « Oh ! oui ; j'ai des bijoux beaucoup plus précieux que ceux-ci, et je vous en ferai présent si vous me promettez de ne point me trahir ». La promesse étant donnée, il continuait : « J'ai une pierre précieuse venant de Dieu, un joyau d'un prix inestimable qui allume l'amour de Dieu dans le cœur de celui qui le possède. C'est la parole de Dieu par laquelle il communique aux hommes sa pensée ». Et alors le colporteur leur lisait ou leur récitait des portions des évangiles dont sa mémoire était bien fournie. S'il était encouragé à continuer, après avoir lu par exemple tout le premier chapitre de Luc, il répétait des passages tels que celui-ci : « Malheur à vous, car vous fermez le royaume des cieux aux hommes. Vous n'y entrez pas vous-mêmes, et vous ne leur permettez pas d'entrer. Malheur à vous qui dévorez les maisons des veuves, etc », et il montrait que cela s'appliquait aux prêtres et aux moines. Souvent il laissait le manuscrit entre les mains de ses auditeurs. Mais le but de ces évangélistes était bien plus de faire connaître aux âmes l'amour de Dieu et de Christ et d'allumer cet amour dans les cœurs, que de parler contre le clergé.

Ceux qui, instruits par le Seigneur, avaient à cœur le bien de leurs frères, mais qui ne pouvaient pas voyager, écrivaient des lettres aux différentes assemblées, et les apôtres itinérants ou d'autres frères les portaient à leur destination. Il aurait été dangereux d'y mettre des adresses ; la suscription portait : « Aux frères chrétiens ». Les messagers savaient bien à qui les remettre. Partout où ils le

pouvaient, les apôtres prêchaient, souvent en plein air. Les frères avaient aussi des réunions de prières et d'étude de la Parole, ainsi que des écoles pour les enfants. Ils avaient aussi tous l'habitude de rendre grâces avant les repas, et avaient un culte de famille. Les frères construisaient des asiles pour les pauvres et de modestes salles de prières attenantes, car ils n'estimaient pas qu'il fût nécessaire d'élever à grands frais de splendides églises pour y adorer Dieu. Ils savaient que le Seigneur Jésus se trouve là où deux trois sont réunis en son nom. Ils prenaient la cène en souvenir du Seigneur qui a donné sa vie pour nous, et pensaient que comme Christ nous a aimés, nous devons nous aimer les uns les autres.

En général, les Vaudois étaient haïs par le clergé romain et par ceux qui le suivaient aveuglément, il y avait cependant des catholiques qui, tout en restant attachés aux formes et aux cérémonies de l'Église, sympathisaient avec les frères et étaient en communion d'esprit avec eux. Une autre chose à remarquer, c'est que les frères et les évangélistes de ce temps-là n'avaient pas, sur plusieurs points de la parole de Dieu la lumière que nous avons, et qu'ainsi ils erraient en différentes choses ; mais ils aimaient le Seigneur, trouvaient leur bonheur dans la communion avec Dieu, et donnaient leur vie pour la vérité qu'ils connaissaient. Un homme que Dieu suscita, leur fut utile pour les éclairer : c'est Pierre Valdo, de Lyon, dont nous dirons quelques mots.

Pierre Valdo

Pierre Valdo était un riche marchand de la ville de Lyon et vivait dans la seconde moitié du 12^e siècle. Nous avons raconté comment l'Évangile avait été porté au 11^e siècle dans cette grande cité et quelle cruelle persécution les fidèles y subirent. Dans la suite, de même que le reste de la chrétienté, l'Église de Lyon était tombée dans l'erreur et la superstition ; cependant des traditions évangéliques s'y étaient conservées, grâce au zèle et à la fidélité de quelques évêques qui avaient été à sa tête.

À l'époque où vivait Valdo, la masse du peuple était presque complètement ignorante, et les nobles, les plus illustres chevaliers même, ne savaient souvent ni lire, ni écrire. Avec le clergé, les marchands faisaient exception ; les nécessités de leur commerce exigeaient certaines connaissances. Pierre Valdo était donc lettré jusqu'à un certain point ; de plus, il était intelligent, de bonnes mœurs, pieux et bienfaisant, et honoré de tous. Quelques écrits des anciens pères de l'Église (*) étant tombés entre ses mains, il fut frappé de voir combien l'Église romaine s'était écartée du christianisme primitif. Le dogme de la transsubstantiation s'établissait alors, accompagné de l'adoration de l'hostie. Valdo ne put s'empêcher de voir dans l'un une chose contraire au simple bon sens, et dans l'autre une grossière idolâtrie. De plus, il avait remarqué que les Pères en appelaient constamment aux Écritures, les citant pour appuyer ce qu'ils enseignaient. Il conçut dès lors un grand désir de les connaître.

(*) Le lecteur se souvient que l'on nomme ainsi les hommes éminents par leur science et leur piété, tels que Justin, Irénée, Tertullien, Augustin, etc., qui enseignèrent dans l'Église par leurs prédications et leurs écrits. Mais ils étaient des hommes faillibles, errèrent sur plusieurs points et se contredirent souvent.

Jusque-là on ne peut pas dire que la conscience de Valdo eût été réveillée. Sans doute que, comme bon catholique, il comptait sur ses bonnes œuvres pour être sauvé. Mais Dieu lui adressa un sérieux et puissant appel. Un soir qu'il était à table quelques amis, l'un d'eux tomba mort subitement. Valdo fut saisi à la pensée de l'incertitude de la vie. Ne pouvait-il pas, lui aussi, être appelé tout à coup à paraître devant Dieu ? Était-il prêt à rencontrer la mort ? Que lui fallait-il faire pour être sauvé ? Dans son anxiété il consulta son confesseur, lui dit que le meilleur moyen pour assurer son salut était de faire ce que le Seigneur avait dit au jeune homme riche : « Vends tout ce que tu as, et donne aux pauvres ». Valdo n'hésita pas. Il donna à sa femme et à sa fille ce qui leur était nécessaire, paya ce qu'il devait, et distribua le reste. Cela était-il vraiment le remède pour apaiser la conscience et procurer la paix à l'âme ? Donner tous ses biens peut-il expier les péchés ? Non, assurément. Valdo le sentit et chercha dans les Écritures la réponse aux besoins de son âme. Mais à cette époque, la Bible

n'avait pas été traduite dans les langues vulgaires de l'Europe occidentale. On n'en avait que la version latine appelée la Vulgate qui avait suffi aussi longtemps que l'empire romain avait subsisté et que le latin avait été la langue dominante en Occident. Valdo ne se découragea pas. Aidé par deux prêtres, il traduisit la Bible dans la langue courante, et là, dans la parole de Dieu, il apprit où se trouvait le salut, dans la foi au Seigneur Jésus, mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification.

Ayant ainsi trouvé la paix de son âme, il se sentit pressé d'annoncer à d'autres la bonne nouvelle de la grâce de Dieu. Comme nous l'avons dit, il distribuait ses biens aux pauvres ; mais en nourrissant leurs corps, il leur parlait des richesses impérissables de Christ. « Sa maison », dit un historien, « devint une florissante école et comme un hôpital public pour héberger et nourrir spécialement les pauvres qui venaient de dehors pour être instruits ».

À mesure que les Écritures devenaient plus familières à Valdo, il voyait plus clairement qu'elles condamnent bien des choses que l'Église de Rome enseigne, et qu'elles en renferment d'autres dont cette Église ne parle pas. Il avait donc deux choses à faire : premièrement, à apprendre et à faire connaître ce que l'Écriture enseigne, et secondement, à montrer que tout ce qui ne s'accorde pas avec elle est condamné. C'est ce qu'il faisait dans ses instructions à ceux qui venaient à lui, ou bien en allant de maison en maison pour annoncer la vérité. Il eut bientôt un grand nombre d'adhérents. Pour répandre la vérité qu'il avait apprise, il fit faire des copies des Écritures, et ayant formé un certain nombre de disciples, il les envoya deux à deux pour colporter et expliquer les saints écrits. Ils allaient donc prêchant l'Évangile dans les chemins et sur les places publiques, écoutés avec attention par les foules et gagnant des âmes.

Mais il n'était pas possible que ce mouvement demeurât caché au clergé qui ne pouvait non plus y être indifférent, puisque de fait Valdo et ses disciples condamnaient Rome, ses erreurs et les pratiques de ses prêtres. L'archevêque de Lyon leur enjoignit de ne plus se mêler de la lecture et de l'enseignement de la Bible, sous peine d'être excommuniés et poursuivis comme hérétiques. Mais ils répondirent par ces paroles de l'Écriture : « Le Seigneur a dit : Allez et instruisez toutes les nations », et : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ». L'archevêque avait dit à Valdo : « Si tu enseignes encore, tu seras condamné et brûlé comme hérétique ». — « Comment tairais-je ce qui concerne le salut éternel des hommes ? » répondit avec hardiesse le pieux serviteur de Christ. L'archevêque irrité voulait le faire saisir, mais il craignit le peuple. Valdo d'ailleurs avait tant d'amis à Lyon, aussi bien parmi les riches que parmi les pauvres, tant d'âmes qui avaient été amenées au Sauveur par son moyen, qu'il put rester caché dans la ville pendant trois ans, enseignant, encourageant et fortifiant les fidèles.

Le pape Alexandre III apprit ce qui se passait à Lyon. Il excommunia Valdo et ordonna à l'archevêque de procéder avec la dernière rigueur contre lui et ses adhérents. Valdo se vit ainsi forcé de quitter Lyon avec un certain nombre de ses disciples, hommes et femmes, afin d'échapper aux persécutions. Dans la main de Dieu, ce fut un moyen de répandre au loin l'Évangile et la parole de Dieu dans toutes les contrées où ces fugitifs, qu'on appela « les pauvres de Lyon », portèrent leurs pas. Ils contribuèrent aussi à éclairer les nombreuses petites communautés qui n'acceptaient pas les erreurs de Rome, mais qui elles-mêmes n'étaient pas entièrement pures dans la foi. Elles étaient nombreuses et unies entre elles, puisque l'on dit qu'un de leurs membres pouvait voyager du sud de l'Italie au nord de l'Allemagne en logeant chaque soir chez un frère. En certaines contrées, comme aux environs de Trèves et dans le nord de l'Italie, ces communautés avaient des écoles publiques en plus grand nombre que les catholiques, et elles convoquaient les assemblées au son des cloches. Les persécutions exercées avec persévérance et cruauté par l'inquisition et le clergé eurent raison finalement de ces chrétiens qui refusaient de se soumettre à Rome ; il n'y eut que les vallées du Piémont où ils subsistèrent malgré tous les efforts de leurs ennemis, et où ils subirent les plus terribles persécutions, comme nous aurons l'occasion de le voir.

Pour revenir à Valdo, il se rendit, accompagné d'un grand nombre des siens, d'abord en Dauphiné dans les vallées de Freissinière, de Vallouise et de Valcluson, où se trouvaient d'anciennes communautés chrétiennes. De là plusieurs passèrent dans les vallées du Piémont où ils rencontrèrent les anciens Vaudois auxquels ils apportèrent leur traduction de la Bible. La persécution força Valdo à fuir de nouveau ; il alla en Picardie, puis en Allemagne et enfin en Bohême, travaillant toujours à l'œuvre du Seigneur. C'est dans cette dernière contrée qu'il termina paisiblement ses jours.

Quant aux disciples de Valdo, confondus sous le nom de Vaudois avec ceux que l'on nommait déjà ainsi, ils ne s'étaient pas, non plus que leur chef, séparés de l'Église. Ils réclamaient seulement l'autorisation de prêcher. Nécessairement Rome ne pouvait pas l'accorder. « Si nous le faisons », disait un prélat dans un concile, « on nous chasserait ». Malgré cela, ils continuèrent à évangéliser, et on les excommunia. Plusieurs se répandirent en Provence et en Espagne où ils eurent d'abord quelque succès, mais sous le règne d'Alphonse II, roi d'Aragon, ils furent aussi persécutés et chassés à l'instigation du clergé.

Pour terminer ce qui concerne les disciples de Valdo et les Vaudois, il faut ajouter qu'ils insistaient sur la doctrine capitale de l'Évangile, la justification par la foi, et qu'ils repoussaient toutes les cérémonies, les erreurs et les superstitions de l'Église romaine. Comme nous l'avons vu précédemment, ils étaient fermement attachés à la Bible, et se montraient recommandables par une vie pure qui contrastait avec celle que menait en général le clergé romain. N'est-ce pas une chose profondément intéressante de voir la puissance divine conserver, à travers les siècles et au milieu des efforts incessants d'adversaires acharnés, une lignée de témoins de la vérité évangélique, à part des souillures de la soi-disant vraie Église ? Ils formaient ce résidu dont parle le Seigneur dans sa lettre à Thyatire, et qui n'avait pas connu les profondeurs de Satan (Apocalypse 2:24).

[Les Albigeois, Pierre de Brueys et Henri de Lausanne](#)

Comme nous l'avons vu, dès la fin du 10^e siècle et le commencement du 11^e, des missionnaires bulgares étaient venus dans la Haute Italie, puis étaient descendus jusqu'en Calabre. D'autres s'étaient dirigés vers la France, dans les Flandres et sur les bords du Rhin. Mais c'est surtout dans le sud-ouest de la France qu'ils gagnèrent le plus d'adhérents. L'avidité et la corruption du clergé qui attiraient sur lui le mépris et la haine du peuple, furent une des causes de leurs succès, et comme les nobles ne se pliaient qu'avec répugnance aux exigences et aux prétentions de domination des prêtres, les « sectaires » trouvaient près d'eux un appui.

On leur donnait, ou ils se donnaient à eux-mêmes, le nom de *cathares*, d'un mot grec qui veut dire *pur*. Ils se tenaient à part de l'Église de Rome et de ses cérémonies, niaient son autorité, enseignaient la simplicité apostolique, et rejetaient les doctrines des sacrements, du purgatoire, de la messe, etc. Quelques-uns d'entre leurs chefs, que l'on désignait sous le nom de *bons hommes*, semblent avoir tenu certaines graves erreurs manichéennes ; mais on ne les connaît guère que par les récits de leurs adversaires. Ce que l'on sait sûrement, c'est que leur vie austère et pure formait un contraste frappant avec celle des prêtres et des moines, et leur donnait un grand ascendant sur le peuple. Nous ne pouvons douter que parmi les cathares ne se trouvassent de vrais enfants de Dieu qui firent pour leur foi le sacrifice de leur vie. D'ailleurs nous avons vu que ceux des disciples de Valdo dispersés, qui vinrent parmi eux, leur apportèrent des lumières qui contribuèrent à épurer leurs croyances. Comme les cathares étaient surtout nombreux dans la ville d'Albi et la contrée environnante, on les désigna sous le nom d'*Albigeois*.

Avant de nous occuper plus spécialement des Albigeois, nous dirons quelques mots de deux hommes remarquables qui, dans la première moitié du 12^e siècle, s'étaient mis en opposition avec l'Église de Rome, et vinrent prêcher dans les provinces méridionales de la France. C'étaient Pierre de Brueys et Henri de Lausanne.

Le premier était un prêtre qui, éclairé sans doute par les Écritures, commença vers l'an 1110 à s'élever contre la corruption de l'Église dominante et les vices du clergé. Son activité s'exerça surtout dans la Provence et le Languedoc. Il put, chose bien frappante, prêcher impunément durant l'espace de vingt ans. L'ennemi n'eut pas le pouvoir d'arrêter ce courageux témoin, jusqu'à ce qu'il eût achevé de rendre son témoignage. Pierre de Brueys disait que le baptême appliqué aux enfants ne les sauve pas ; il niait le mérite des œuvres pour le salut, et rejetait la transsubstantiation, les prières pour les morts, l'invocation des saints et le célibat des prêtres. Il combattait la suprématie de Rome et l'organisation ecclésiastique. « Ce sont les croyants », disait-il, « qui composent l'Église ». Il voulait dire que ce n'était pas le clergé, comme le prétend l'Église de Rome. Il prêchait la repentance et la réforme des mœurs, surtout celle des prêtres et des moines. Mais le zèle de Pierre de Brueys l'entraîna plus loin. Il aurait voulu qu'on démolît les églises, que l'on brûlât les croix et les objets d'un culte idolâtre. Il mit à exécution ce qu'il exhortait à faire, et à Saint-Gilles en Languedoc, il brûla un certain nombre de croix portant l'image de Christ (*). C'était trop. La multitude, excitée par les prêtres, se saisit de lui ; il fut traîné au bûcher et brûlé vif. C'était en l'année 1130. Mais les doctrines qu'il avait prêchées, ne pouvaient être si aisément extirpées. Il avait laissé des disciples, nommés d'après lui Pétrobusiens et que les flammes de son bûcher enhardirent plutôt qu'elles ne les découragèrent. Ils continuèrent à dévoiler hautement les misères de l'Église et du clergé.

(*) Des scènes analogues eurent lieu, en différents endroits, dans les premiers temps de la Réformation.

Henri de Lausanne fut un de ces courageux prédicateurs dont nous parlions. Il avait été moine à l'abbaye de Cluny. Dans la solitude du cloître, il s'était beaucoup occupé de l'étude du Nouveau Testament, et la parole infaillible de Dieu lui avait révélé la vraie nature du christianisme. Dès lors il brûla du désir de faire connaître aux autres la vérité telle qu'il l'avait puisée à sa divine source. Il commença à prêcher. Son apparence extérieure était bien propre à donner du poids et de l'autorité à sa parole. De haute taille, marchant nu-pieds, négligé sur sa personne, doué d'une voix puissante, jetant sur ses auditeurs des regards pleins de feu, précédé d'ailleurs partout où il allait par une grande réputation de science et de sainteté, tout en lui commandait l'attention de la multitude ; tandis que son éloquence entraînant, ses paroles profondes, son apparition extraordinaire frappaient d'effroi les prêtres, et lui attiraient l'approbation du peuple. Dans l'esprit de Jean le Baptiseur, il appelait les âmes à la repentance et exhortait le peuple à se tourner vers le Seigneur. En même temps il exposait les vices du clergé. Cela provoquait nécessairement l'opposition et la haine des prêtres et des moines, mais la multitude n'en était que plus fortement attirée vers lui. Les gens des basses classes aussi bien que les principaux bourgeois, tous se laissaient diriger par lui et le suivaient comme leur conducteur spirituel.

Pour autant que nous le savons, c'est à Lausanne qu'il commença sa mission, et de là lui vint son surnom. Il prêcha aussi la repentance dans la vallée du Léman, puis il se rendit au Mans, en France, vers l'an 1116. Il avait auparavant envoyé deux messages à Hildebert, évêque de cette ville, lequel l'accueillit favorablement. Henri fut encore mieux reçu par le peuple. Il exhortait, comme nous l'avons dit, à la repentance, et ainsi que Pierre de Brueys, il niait le mérite des œuvres pour le salut, s'élevait contre les superstitions romaines et la suprématie du pape. « Bientôt », dit un écrivain, « le résultat de sa prédication fut que les gens, comme enchaînés à sa personne, furent remplis de mépris et de haine envers le haut clergé, au point qu'ils ne voulurent plus avoir rien à faire avec lui. Ils ne suivaient plus les offices de l'Église romaine ; et même les prêtres se virent les objets de mauvais traitements de la part de la populace et durent recourir à la protection des magistrats ». Cela assurément était un mal, et nous aimons à penser qu'Henri n'approuvait pas ces excès. L'évêque Hildebert était allé à Rome ; à son retour le peuple du Mans refusa de recevoir sa bénédiction. Lorsque Hildebert s'aperçut de la grande influence qu'Henri exerçait dans son diocèse sur les jeunes prêtres et sur la multitude, au lieu de sévir contre lui il se contenta de lui assigner un autre champ de travail. L'évêque agit en cela en homme intelligent, et Dieu se servit de lui pour que son serviteur portât la lumière en d'autres endroits.

Henri s'éloigna tranquillement et alla rejoindre Pierre de Brueys en Provence. Là il poursuivit sa mission contre les abus et les erreurs de Rome d'une manière encore plus ouverte et plus décidée, s'attirant ainsi toute l'inimitié du clergé. La mort de Pierre de Brueys ne ralentit pas son zèle. Dieu lui accorda encore quelques années durant lesquelles il put poursuivre sans empêchement son œuvre. Mais enfin l'archevêque d'Arles le fit saisir, et le concile de Pise, en l'an 1134, le condamna à être enfermé en prison comme hérétique. Peu après cependant il fut relâché à condition d'aller dans une autre province. Henri se rendit en Languedoc, et là ses prédications eurent un effet si puissant que partout où il allait les églises se vidaient et que les ecclésiastiques étaient délaissés et même traités avec mépris.

Pour réprimer ce mouvement, le pape Eugène III, en 1147, envoya à Toulouse un légat. Celui-ci sentant toute la difficulté de sa mission, demanda à saint Bernard de Clairvaux de l'accompagner. Le vénérable abbé y consentit et annonça par écrit sa venue et le but de son voyage aux seigneurs du midi de la France : « Les églises », dit-il, « sont abandonnées ; le peuple est sans prêtres ; les prêtres sont sans honneur, et les chrétiens sans Christ. Les églises ne sont plus respectées comme des lieux consacrés ; les sacrements ne sont plus regardés comme saints ; les fêtes ne sont plus célébrées. Les hommes meurent dans leurs péchés — sans pénitence et sans viatique — et les âmes, sans y être préparées, entrent en présence du terrible tribunal. On refuse aux enfants le baptême, et ainsi ils sont exclus du salut ». On voit par ses paroles les progrès qu'avaient faits les doctrines antiromaines, et aussi quel était l'attachement de saint Bernard à la papauté dont il connaissait cependant tous les vices. Il parcourut les contrées troublées par ce que lui-même et les prêtres appelaient l'erreur ; il accomplit, prétendit-on, des miracles et purifia les églises souillées par l'hérésie. Le peuple crédule et entraîné par son éloquence, l'admira et un grand nombre retournèrent dans les églises abandonnées. Ainsi étant venu à Albi, où les disciples des cathares étaient plus nombreux, il prêcha dans l'église principale devant une grande multitude. Après son éloquente prédication, il dit : « Revenez, revenez à l'Église, et afin que nous sachions qui sont ceux qui se repentent, qu'ils lèvent la main au ciel ». Tous levèrent leur main droite. Il en fut de même à Toulouse. Mais là les tisserands et les principaux de la ville étaient seuls attachés aux doctrines cathares ; la masse du peuple y était étrangère. Une sentence fut rendue contre les hérétiques, et les seigneurs promirent de la faire exécuter. Quant à Henri il dut fuir. Poursuivi de lieu en lieu, il fut enfin saisi et incarcéré dans les cachots de l'archevêque de Toulouse. En 1148, la mort le délivra de ses persécuteurs et l'introduisit dans le repos éternel.

L'influence exercée par le zèle et l'éloquence de Bernard de Clairvaux fut de courte durée. Les doctrines cathares reprirent le dessus, épurées, comme nous l'avons dit, par l'action des Vaudois de Lyon, chassés par la persécution, et qui apportaient avec eux les Écritures. Pour combattre ce mouvement, une conférence fut convoquée en 1165 par l'évêque d'Albi. On y invita quelques « bonshommes », ou chefs des cathares. Après qu'on les eut interrogés, on les déclara hérétiques, mais on n'osa rien décréter contre eux. L'un d'entre eux rendit un témoignage remarquable de leur foi. Après avoir hardiment affirmé qu'il était prêt à prouver par le Nouveau Testament que les prêtres, leurs ennemis, au lieu d'être de bons pasteurs n'étaient que des mercenaires, il ajouta : « Écoutez, ô bonnes gens, écoutez cette profession de foi : Nous croyons à un seul Dieu, à son Fils Jésus Christ, à la communication du Saint Esprit aux apôtres, à la résurrection, à la nécessité du baptême et de l'eucharistie ».

Le pape Innocent III (de l'an 1198 à 1216), homme plein d'énergie, résolut d'en finir avec cette hérésie sans cesse renaissante et qui s'étendait toujours plus. Il envoya d'abord en Languedoc comme légats, l'inquisiteur Rainerio Sacchoni et un autre. Leur mission était de chercher à convertir les Cathares. Douze abbés de Cîteaux (*) les accompagnaient. Le pape chargea ensuite deux autres légats, dont l'un était Pierre de Castelnau, de poursuivre cette œuvre. Diégo, évêque d'Ossuna, et Dominique, son sous-prieur, le fondateur de l'ordre des Dominicains et de l'inquisition, se joignirent à eux. Dominique, voyant que ses efforts et ceux de ses compagnons étaient infructueux, leur

conseilla d'aller nu-pieds, pauvrement vêtus, sans argent, imitant dans tout leur extérieur les « parfaits », ou chefs des cathares. Ils s'insinuaient ainsi auprès des soi-disant hérétiques, et tout en cherchant à les ramener dans l'Église romaine, ils s'informaient de leurs croyances et de tout ce dont plus tard ils pourraient se faire une arme contre eux. Leurs efforts furent sans résultat, et le pape vit qu'il fallait prendre d'autres mesures et se servir d'autres armes.

(*) Cîteaux est un village de la Côte-d'Or, près duquel était une abbaye de religieux nommés Cisterciens, du nom latin du village (Cistercium). Cet ordre de moines prit dans le Moyen Âge une très grande extension.

Les Albigeois croyant aux intentions pacifiques du pape, demandèrent une conférence publique. Pour gagner du temps, Innocent l'accorda. Les évêques et les moines acceptèrent le débat, et l'on se réunit à Montréal, près de Carcassonne. Des arbitres furent nommés des deux parts. Les Albigeois avaient désigné un de leurs diacres, Arnaud Hot, pour soutenir leurs croyances par la parole de Dieu. Il entreprit de prouver :

1° Que la messe avec la transsubstantiation était d'invention humaine et non de l'ordonnance de Jésus Christ et des apôtres.

2° Que l'Église romaine n'était pas l'Épouse de Christ, mais plutôt une église de trouble, enivrée du sang des martyrs.

3° Que la police de l'Église romaine n'est ni bonne, ni sainte, ni établie par Jésus Christ.

On voit avec quelle hardiesse les Albigeois se présentaient devant leurs ennemis, et quelle confiance ils avaient dans la vérité des doctrines qu'ils soutenaient. La conférence dura quatre jours. Arnaud Hot provoqua l'admiration des assistants par son éloquence. Quant aux prêtres, ils ne purent prouver leurs thèses ni par Jésus Christ, ni par les apôtres. La question principale qui fut traitée était celle de l'eucharistie. Arnaud démontra sans peine que « selon la doctrine de la transsubstantiation, le pain n'existe plus, puis qu'il est changé dans le corps de Christ. La messe est donc sans le pain, et en conséquence n'est pas la Cène du Seigneur, où il y a du pain. Le prêtre rompt le corps, puisque l'hostie est devenue le corps de Christ ; il ne rompt donc pas le pain, et ainsi il ne fait pas ce qu'ont fait Jésus Christ et Paul ». Les légats, les évêques, les prêtres et les moines, pleins de honte et de déplaisir, ne voulurent pas en entendre davantage et se retirèrent.

Pendant ce temps, le pape avait envoyé dans toute l'Europe des prédicateurs chargés d'annoncer une croisade pour écraser l'hérésie dans le sud de la France. « Nous vous exhortons », disaient-ils, « à vous efforcer de détruire la méchante hérésie des Albigeois, et de les traiter avec plus de rigueur que les Sarrasins même. Poursuivez-les avec une main forte ; privez-les de leurs terres et de leurs possessions ; chassez-les et mettez des catholiques à leur place ». Tel était le langage de ceux qui se disaient les ministres de Jésus, de Celui qui ne voulait pas que ses disciples fissent descendre le feu du ciel sur ceux qui refusaient de le recevoir (Luc 9:51-56). À ceux qui s'engageaient à prendre les armes pendant quarante jours contre les hérétiques, on promettait la rémission de tous leurs péchés et le paradis. Cette prédication de sang fut entendue, comme nous le verrons.

Toulouse et son comté étaient un des principaux centres des Albigeois, et avaient alors pour seigneur Raymond, sixième comte de Toulouse. C'était un prince sage, humain et paisible. Bien que catholique, et regrettant que les Albigeois ne fussent pas attachés à l'Église romaine, il les tolérait et les protégeait, voyant en eux des sujets loyaux, fidèles, qui s'appliquaient au travail et contribuaient à la prospérité de la contrée. En 1207, le pape lui envoya, comme légat, Pierre de Castelnau pour le sommer d'exterminer par le fer et le feu ses sujets hérétiques, s'ils ne voulaient pas abjurer leurs erreurs et rentrer dans le giron de l'Église. Deux fois Raymond refusa et deux fois il fut excommunié par le légat, et son pays placé sous l'interdit. Le pape approuva les faits de son légat et écrivit à Raymond une lettre où ressort tout l'orgueil et l'arrogance de celui qui se nommait le serviteur des

serviteurs du Seigneur, mais qui en même temps fut le premier à s'intituler « Vicaire de Dieu sur la terre ». « Homme pire que la peste », disait-il, « tyran ambitieux, cruel et horrible ! Quel orgueil s'est emparé de ton cœur et combien grande est ta folie, que tu troubles la paix de ton prochain, et que tu braves les saints commandements de Dieu, en protégeant les ennemis de la foi ! Si tu ne crains pas les flammes éternelles, tu dois redouter les châtiments temporels que tu as mérités par tant de méfaits. Car en vérité l'Église ne peut être en paix avec le chef d'aventuriers et de brigands, avec le protecteur des hérétiques, le contempteur des saints commandements, l'ami des Juifs et des usuriers, l'ennemi des prélats, et le persécuteur de Jésus Christ et de son Église. Le bras du Seigneur restera étendu contre toi jusqu'à ce que tu sois réduit en poussière. En vérité, il te fera sentir combien il est difficile d'échapper à la colère que tu as amassée sur ta tête ! »

Contre qui et pourquoi le pape lançait-il de si terribles menaces ? Contre un prince qui ne voulait pas servir de bourreau aux prêtres et verser le sang innocent de ses fidèles et laborieux sujets. Et cependant si grande était la puissance et l'autorité de ce chef de la chrétienté, et telle la crainte qu'inspiraient ses anathèmes, que Raymond s'inclina devant sa volonté. Il signa un écrit par lequel il s'engageait à détruire tous les hérétiques qui se trouvaient dans ses domaines. Mais il ne pressa la persécution qu'avec mollesse et hésitation. Le légat s'en aperçut, et brûlant d'indignation, il se répandit en invectives violentes contre le comte, le traitant de lâche et de parjure, et l'excommuniant de nouveau. Devant cette insolence, comment s'étonner que Raymond, profondément blessé, se soit laissé aller à la colère ? Dans un moment à déplorer, il se serait écrié, dit-on, que Pierre de Castelnau paierait de sa vie son impudence. Quoi qu'il en soit, un de ses chevaliers, jaloux de l'honneur de son seigneur, se rendit auprès du légat, et lui adressa des remontrances au sujet de sa conduite vis-à-vis de Raymond. Comme le légat lui répondait avec la même hauteur, le chevalier irrité le perça de son poignard et le blessa mortellement.

Le meurtre de Pierre de Castelnau fournit à Innocent III une occasion favorable pour faire sentir au comte Raymond le poids de sa colère. Pierre de Castelnau fut exalté comme martyr, Raymond fut déclaré coupable d'avoir été le premier auteur du crime, et mis au ban de l'Église. Les fidèles furent sommés de venir aider à sa destruction, et une croisade fut prêchée contre les Albigeois. « Debout ! soldats du Christ », écrivit Innocent III à Philippe Auguste, roi de France, « debout, roi très chrétien, écoute le cri du sang. Aide-nous à tirer vengeance de ces malfaiteurs ! Debout ! nobles et chevaliers de France ! Les riches campagnes du midi seront le prix de votre vaillance ! » La prédication de la croisade fut confiée aux Cisterciens sous la direction de leur fanatique abbé Arnoult, « homme », écrit un historien, « dont le cœur était renfermé sous la triple cuirasse de l'orgueil, de la cruauté et de la superstition ». Dominique, le fondateur de l'inquisition, lui fut adjoint. Toutes les indulgences promises à ceux qui prenaient la croix (*) pour la délivrance du saint sépulcre, furent assurées à ceux qui prendraient part à la croisade contre Raymond et les Albigeois. Les prêtres faisaient partout valoir cette occasion facile d'obtenir le pardon de tous les péchés et la vie éternelle.

(*) Ceux qui s'engageaient dans ces expéditions portaient une croix rouge sur l'épaule droite.

À l'appel du pape, une armée de 300000 hommes se rassembla sur les frontières des malheureuses provinces que gouvernaient Raymond et d'autres seigneurs. Trois corps de troupes furent formés. À la tête de chacun se trouvaient un archevêque, un évêque et un abbé. Le commandement en chef fut donné au fameux Simon de Montfort, homme vaillant, mais ambitieux, avide de possessions et d'honneurs, et entièrement dévoué au pape et à son Église.

Raymond, incapable de résister à des forces aussi considérables, se soumit aux exigences du pape. Celui-ci promit de lever l'interdit sous certaines conditions. Raymond devait se laver de toute participation au meurtre de Pierre de Castelnau ; livrer sept de ses meilleurs châteaux forts comme preuve de la réalité de sa repentance ; faire pénitence publique pour ses fautes passées, et enfin se joindre aux croisés contre ses propres sujets et en particulier contre son neveu Roger, comte de Béziers. Raymond se récria contre la rigueur de ces conditions, mais en vain ; elles devaient être

exécutées à la lettre. Il subit la pénitence publique. Il reçut l'absolution dans l'église de Saint-Égidius, en présence de trois archevêques et de dix-neuf évêques. Ensuite on le conduisit à la cathédrale où Castelnau avait été enterré. Le dos nu, portant autour du cou une corde dont deux évêques tenaient les bouts, il arriva à la porte de l'église et là dut jurer sur l'hostie qu'il obéirait à la sainte Église romaine. Puis sur la tombe de Castelnau il s'agenouilla, et sur ses épaules nues tombèrent des coups de fouet avec une telle violence et qui le mirent dans un tel état que, lorsqu'il put échapper à ses bourreaux et aux regards de la foule qui contemplait l'incroyable humiliation de son souverain, il dut sortir par une porte de derrière. Telle était la douceur de l'Église romaine, cette sainte mère, comme elle s'appelle. Il restait à Raymond à accomplir la partie la plus douloureuse de sa pénitence, celle de prendre les armes contre ses sujets et son neveu.

L'armée des croisés se mit alors en mouvement excitée par les prêtres et les moines fanatiques. « En avant », disaient ceux-ci. « Mettez à mort les hérétiques ; dévastez tout, n'épargnez rien. La mesure de leur iniquité est comble et la bénédiction de l'Église repose sur vous ». Était-ce là l'esprit de Christ qui, lorsque ses disciples lui demandaient que le feu du ciel descendît sur ceux qui ne le recevaient pas, leur disait : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés. Le fils de l'homme n'est pas venu pour détruire les vies des hommes, mais pour les sauver » ? L'armée se répandit comme un torrent sur les campagnes fertiles du Languedoc et mit tout à feu et à sang, dévastant, pillant et tuant ou brûlant les habitants sans défense.

Roger, comte de Béziers, neveu de Raymond, résolut de protéger ses sujets contre la violence des Croisés. Ses deux villes fortes étaient Béziers et Carcassonne. Bientôt parurent, sous les murs de la première de ces villes, ceux qui se nommaient « les défenseurs de la croix, les prêtres du Seigneur ». Raymond n'était resté que quelques jours avec eux ; il était allé à Rome s'humilier devant le pape. Roger se rendit d'abord auprès du légat du pape, lui disant qu'il y avait dans la ville plusieurs habitants fidèles à la foi catholique et qu'il le suppliait de ne pas faire périr les innocents avec les coupables. Il lui fut répondu que pour sauver la ville, les Albigeois devaient renoncer à leur foi et promettre qu'ils se soumettraient à l'Église romaine.

Cette réponse fut rapportée aux habitants, et les Albigeois furent pressés d'accepter les conditions proposées ; ainsi ils sauveraient eux-mêmes et les catholiques. C'était une pénible position pour les Albigeois, mais ils déclarèrent à leurs concitoyens qu'ils ne pouvaient renoncer à leur foi et qu'ils préféreraient mourir. Ils laissaient aux catholiques et à Roger de faire pour eux-mêmes les meilleures conditions qu'ils pourraient.

Voyant qu'ils ne pouvaient ébranler la résolution des Albigeois, les catholiques eurent recours à leur évêque qui était auprès du légat. L'évêque supplia celui-ci de les épargner, en lui représentant qu'ils étaient toujours restés fidèles à l'Église, et qu'ils ne devaient pas être massacrés avec les Albigeois, et même que ceux-ci pourraient être gagnés par la bonté. La réponse du légat fut brève et sévère ; la ville devait se rendre, et à moins que *tous* ne confessassent leur péché et ne revinssent à l'Église, tous partageraient le même sort. Les Albigeois persistèrent dans leur résolution de ne point abandonner une foi qui leur avait acquis le royaume de Dieu et sa justice. Les habitants catholiques eux-mêmes, comprenant qu'il n'y avait rien à espérer, même pour eux, déclarèrent qu'ils aimaient mieux mourir que de livrer leur ville à l'ennemi. Quand le légat apprit cette réponse, il s'écria avec fureur : « Qu'il ne reste donc pas pierre sur pierre de cette ville ; que l'épée et le feu dévorent hommes, femmes et enfants ! ».

Après un siège de courte durée, la ville dut se rendre à discrétion, et la menace d'Arnoult fut exécutée de la manière la plus effroyable. On lui avait demandé comment distinguer les catholiques des Albigeois, afin d'épargner les premiers : « Tuez-les tous », répondit-il ; « le Seigneur connaît ceux qui sont siens ». Le massacre commença sans distinction de rang, d'âge ou de sexe. Les prêtres même et les religieux, reconnaissables les uns et les autres à leur costume, ne furent pas épargnés.

Des femmes et des enfants s'étaient réfugiés dans les églises, pensant trouver un asile dans ces enceintes sacrées, mais en vain ; la main des serviteurs de la sainte Mère Église les y égorgeait. Personne n'échappa des 23000 habitants de Béziers ; puis la ville fut pillée et brûlée.

Roger s'était retiré dans Carcassonne, ville mieux fortifiée que Béziers. Les croisés l'y suivirent. Partout sur leur passage le pays restait dévasté, car frappés de terreur, les habitants de la campagne avaient fui abandonnant leurs maisons et leurs terres. Roger avait rassemblé les habitants de Carcassonne, catholiques et Albigeois. Il leur avait dit l'horrible massacre de Béziers qui avait eu lieu sans distinction de religion, et leur avait montré que les croisés, sous un voile religieux, n'avaient en vue que le pillage. Il enflamma ainsi leur courage, et tous se préparèrent à défendre leur ville. Mains assauts furent livrés par l'ennemi et toujours repoussés. Les croisés avaient éprouvé de grandes pertes, soit dans les combats, soit par suite de maladies amenées par la chaleur brûlante, par le manque d'eau et l'air empesté par la multitude des cadavres laissés sans sépulture. La disette de vivres se faisait aussi sentir parmi eux. Le terme de quarante jours pour lesquels ils s'étaient engagés, expirait pour un grand nombre, ils avaient gagné le pardon de leurs péchés, et des milliers avec leurs chefs, ne voulant rester sous aucune condition, regagnèrent leurs foyers.

Le légat alarmé, voyant que la ville ne serait pas réduite si aisément qu'il le pensait, eut recours à une ruse diabolique. Il persuada à l'un des officiers de l'armée d'essayer d'attirer le comte Roger hors de la ville, promettant à cet officier, outre les récompenses terrestres, celles qui lui seraient réservées dans le ciel, s'il réussissait. Il ne réussit que trop bien. Sous le prétexte de négociations de paix, et sur la promesse et le serment solennel de ramener Roger sain et sauf dans la ville, celui-ci se rendit auprès du légat avec quelques-uns de ses chevaliers. À peine avait-il commencé à présenter quelques propositions au légat et à parler en faveur des habitants de la ville, qu'Arnoul se leva et déclara que les habitants feraient à leur bon plaisir, mais que Roger était prisonnier. En vain celui-ci protesta contre une telle perfidie ; n'était-ce pas sur la foi d'un serment solennel qu'il était venu ? Arnoul dit que l'on n'était pas tenu de garder la foi à un homme qui avait été infidèle à Dieu. En un clin d'œil Roger et ses compagnons furent chargés de chaînes, et bientôt on apprit que le noble comte était mort en prison, non sans de forts soupçons qu'il avait été empoisonné.

Les habitants de Carcassonne ayant appris le sort de leur jeune et courageux chef, perdirent tout espoir de défendre leur ville. Échapper semblait impossible, parce que l'ennemi les entourait de toutes parts. Le désespoir s'emparait d'eux, lorsque le bruit se répandit que quelques-uns des plus vieux habitants se souvenaient que quelque part dans la ville s'ouvrait un passage souterrain conduisant au château de Caberet, à une distance d'environ trois lieues ; mais personne n'en connaissait l'entrée. Excepté les hommes qui défendaient les remparts, tous se mirent à chercher diligemment, et enfin on entendit répéter : « L'entrée est trouvée ». Aussitôt on fit des préparatifs pour l'exode ; on rassembla des vivres pour plusieurs jours, mais sauf les quelques objets qu'ils pouvaient emporter avec eux, tout le reste devait être laissé. Mais cela valait infiniment mieux que de tomber entre les mains de meurtriers sans merci. Nous pouvons être sûrs que bien des actions de grâces montèrent à Dieu pour cette perspective de délivrance, et que bien des prières lui furent adressées pour que leur entreprise fût couronnée de succès.

Ce n'était pas moins très douloureux. « C'était une vue triste et affligeante », dit leur historien, « que ce départ accompagné de soupirs, de larmes et de lamentations, tandis qu'ils s'avançaient avec l'espoir incertain de sauver leurs vies par leur fuite ; les parents conduisant leurs jeunes enfants, et les plus robustes soutenant les vieillards décrépits. Et surtout combien il était navrant d'entendre les gémissements des femmes ! »

Dieu les protégea ; le jour suivant ils atteignirent sains et saufs le château, d'où ils se dispersèrent partout où Dieu leur ouvrit une porte de refuge. Au matin, l'armée assiégeante fut étonnée de n'entendre aucun bruit dans la ville. On craignit quelque stratagème, mais les murailles ayant été

escaladées, un cri se fit entendre : « Les Albigeois ont fui ». Le butin, par l'ordre du légat, fut partagé entre les croisés, et les prêtres se vengèrent de la fuite des Albigeois en faisant brûler quatre cents habitants qui avaient été faits prisonniers !

Simon de Montfort avec son armée continua à s'avancer dans le pays. Il assiégea le château de Minerve, près de Saint-Pons. On disait de cette place que depuis trente ans aucune messe n'y avait été dite, preuve de l'extension des doctrines vaudoises. Raymond, comte de Termes, défendait la place, mais le manque d'eau l'obligea à se rendre. Le légat avait décidé de laisser la vie sauve aux catholiques et à ceux qui se convertiraient. Les chevaliers se récrièrent disant qu'ils étaient venus pour exterminer les hérétiques et non pour les absoudre. Le légat les rassura en disant : « Je les connais ; pas un ne se convertira ». En effet, Raymond étant exhorté à revenir à la foi catholique, refusa et fut jeté en prison, où bientôt il mourut. Sa femme, sa sœur, sa fille et d'autres femmes de qualité, repoussèrent les efforts faits pour les convertir, et furent brûlées ensemble. Restaient les habitants. Sommés de reconnaître le pape et l'Église romaine, ils s'écrièrent tous ensemble : « Nous ne voulons pas renoncer à notre foi, et nous rejetons la vôtre. Vous travaillez pour le néant ; ni mort, ni vie, ne nous fera abandonner notre croyance ». Sur cette réponse, le comte Simon et le légat firent allumer un grand feu où furent jetés cent quarante hommes et femmes. Un historien qui rapporte ce fait dit que « ce fut une chose merveilleuse de les voir monter au bûcher avec allégresse, et comme de vrais martyrs de Jésus Christ ».

En maints autres endroits, les Albigeois montrèrent la fermeté de leur foi, tandis que Montfort, son armée et les prêtres déployaient contre eux la cruauté la plus grande. Nous ne poursuivrons pas cette histoire de meurtre et de carnage. Qu'il suffise de dire que Montfort, ayant mis le siège devant Toulouse, y expia ses cruautés. Il fut frappé d'une pierre lancée par une machine, et mourut. Cela n'arrêta pas la persécution contre les Albigeois. Les inquisiteurs achevèrent l'œuvre de leur destruction. Il périt, dit-on, un million de victimes dans les provinces méridionales de la France. Un grand nombre d'Albigeois se réfugièrent dans les forêts et les montagnes ; d'autres passèrent dans les vallées des Alpes, en Italie et en Lombardie.

LES PRECURSEURS DE LA REFORMATION

Comme nous l'avons vu, la main impitoyable de l'Église de Rome — cette sainte Mère, comme elle se nommait — s'appesantissait partout et sur tous ceux qui ne pliaient pas le genou devant elle, et qui rejetaient sa suprématie et ses doctrines antichrétiennes. « Hors d'elle, point de salut », affirmait-elle ; et ce salut n'était pas le salut par grâce, mais un salut acheté par des œuvres, dispensé par les prêtres, intermédiaires soi-disant entre Dieu et les hommes, dominant les consciences et assumant, pour maintenir leur prestige et leur autorité, la prétention blasphématoire de transformer, par des paroles consacrées, le pain et le vin de la Cène dans la personne de Christ, chair, sang, âme et divinité ! À la tête de ce système d'iniquité, qui enlaçait les âmes et les maintenait dans les ténèbres, le pape étendait sa domination non seulement sur le clergé, archevêques, évêques et prêtres, et sur les laïques, mais prétendait régenter les princes, les rois et les empereurs. La prison, le fer et le feu, avaient bientôt raison de ceux qui ne pliaient pas sous ce pouvoir redoutable, les *hérétiques*, comme Rome les nommait, et nomme tous ceux qui, s'attachant à la parole de Dieu, rejettent ses erreurs.

Toutefois, en dépit de toutes les rigueurs, de toutes les persécutions, il y eut toujours, comme nous l'avons vu, un témoignage pour la vérité, une lumière plus ou moins brillante au milieu des ténèbres, plus ou moins pure au sein de la corruption, des témoins fidèles, bravant tout pour Christ, et souffrant et mourant pour maintenir ce qu'ils avaient appris de cette parole de Dieu que le clergé cachait au peuple. C'était le petit résidu de Thyatire, protestant contre les abominations de Jézabel (Apocalypse 2:24).

Mais Dieu ne voulait pas que les ténèbres continuassent à peser sur le monde. Il allait susciter des hommes, ses serviteurs, qu'il soutiendrait par sa puissance contre Rome et les grands de la terre, qui remettraient en lumière pour tous sa Parole, la Bible, sur laquelle ils s'appuieraient, et qui annonceraient l'Évangile du salut par la foi en Jésus.

C'est le temps de cette œuvre puissante de l'Esprit de Dieu que l'on nomme la Réformation. Mais comme l'aube précède et annonce le jour, il y eut avant les grands réformateurs que Dieu suscita, tels que Luther, Calvin, et autres, les précurseurs qui préparèrent la voie. Parmi eux se trouvent surtout Wicléf en Angleterre et Jean Huss en Bohême. Nous dirons quelques mots de ce que Dieu opéra par leur moyen.

Wicléf

Nous avons vu comment l'Église de Rome réussit à se soumettre peu à peu l'Angleterre. Elle y domina longtemps, non sans qu'il y eût des protestations contre sa suprématie, et des efforts faits contre l'autorité qu'elle s'attribuait même sur les rois. Plus d'un conflit eut lieu entre le pouvoir royal et la papauté ; le premier résistant à la prétention du pape d'être le suzerain du roi qui n'aurait été que son vassal ; mais l'Église n'avait rien perdu de son ascendant sur le peuple.

Avant que Wicléf parût sur la scène, il y avait eu en Angleterre des évêques même qui s'élevèrent contre la tyrannie de Rome. Parmi eux un des plus remarquables fut un évêque de la ville de Lincoln, Robert Grosse-Teste, qui vivait dans la première moitié du 13^e siècle. Il était un homme pieux et énergique ; mais en même temps très humble. Il était savant et lisait les Écritures dans les langues originales. Il reconnaissait leur souveraine autorité et la mettait au-dessus de celle du pape. C'était dans le temps où le pape Innocent III venait de se proclamer « vicaire de Dieu sur la terre », que Grosse-Teste écrivait : « Suivre un pape rebelle à la volonté de Christ, c'est se séparer de Christ et de son corps, et s'il vient un temps où tous suivent un pontife égaré, ce sera la grande apostasie. Les vrais chrétiens refuseront alors d'obéir, et Rome sera la cause d'un grand schisme ». Ne semble-t-il pas annoncer la Réformation près de trois siècles à l'avance ?

Grosse-Teste désirait sérieusement la réforme des abus qu'il voyait dans l'Église, mais la tâche était trop grande ; pour réformer il aurait fallu se séparer, et le temps n'était pas venu. Deux grands ordres de moines mendiants venaient de se former, les Dominicains et les Franciscains. D'abord Grosse-Teste les avait favorisés, mais il vit bientôt quels abus il y avait parmi eux, et le besoin qu'ils avaient aussi de réformes. Il s'en occupa et les serra de près. Alors ils en appelèrent au pape. Celui-ci qui était alors à Lyon, obligea l'évêque à se présenter devant lui. Mais le pape, gagné par l'argent que les moines lui avaient donné, décida en leur faveur contre Grosse-Teste. En vain l'évêque rappela-t-il au pape ses lettres et ses promesses ; Innocent IV lui répondit : « Nous sommes disposés à les favoriser : ton œil est-il mauvais parce que je suis bon ? » (*). Combien cette citation profane de l'Écriture dut choquer le pieux évêque ! « Ô argent », dit-il en soupirant, « combien ton pouvoir est grand, surtout à la cour de Rome ! » N'est-il pas étrange que cette scène n'ait pas ouvert complètement les yeux de l'évêque sur l'apostasie de Rome ?

(*) Le pape s'appliquait le passage de Matthieu 20:15.

Peu de temps après, le pape envoya en Angleterre, pour remplir des places vacantes, des prêtres italiens qui ne savaient pas un mot d'anglais. En même temps il commanda à Grosse-Teste de donner à un jeune garçon, son neveu, un riche canonicat à la cathédrale de Lincoln. L'évêque refusa énergiquement, en disant : « Après le péché du diable, il n'y en a pas de plus opposé à l'Écriture que celui qui perd les âmes en leur donnant un ministère infidèle. Ce sont les mauvais pasteurs qui sont la cause de l'incrédulité, des hérésies et des désordres. Quand le premier des anges m'ordonnerait un tel péché, je devrais m'y refuser. Mon obéissance me défend d'obéir, c'est pourquoi je me

rebelle ». Son obéissance à la parole de Dieu lui défendait d'obéir au pape. Ce fut le grand principe de la Réformation ; c'est celui qui doit nous guider — obéir à la parole de Dieu.

Le pape fut indigné. « Quel est ce vieux radoteur », dit-il, « qui ose juger mes actions ? Par saint Pierre et saint Paul, si ma générosité ne me retenait pas, je ferais de lui un exemple et un spectacle à toute l'humanité. Le roi d'Angleterre n'est-il pas mon vassal et mon esclave ? Et si je lui disais un mot, ne le jetterait-il pas en prison, chargé de honte et d'infamie ? ». Les cardinaux cherchèrent à l'apaiser. Ils lui firent remarquer que l'évêque était un *saint* homme et que sa lettre était *vraie*, et que le persécuter ferait appeler le mépris sur lui-même. Innocent ne les écouta pas, excommunia l'évêque et en nomma un autre à sa place. Mais comme les cardinaux le lui avaient dit, on ne tint nul compte de ses actes, et Grosse-Teste conserva son siège épiscopal jusqu'à sa mort en 1253.

Innocent voulut se venger sur les restes du pieux évêque et pensait à le faire exhumer, lorsqu'une nuit, raconte le chroniqueur Matthieu Pâris, Grosse-Teste lui apparut, s'approcha de son lit, le frappa de sa crosse, et lui dit d'une voix terrible et avec un regard menaçant : « Misérable ! le Seigneur ne permet pas que tu aies quelque pouvoir sur moi. Malheur à toi ! ». Le pape poussa un cri et resta à demi mort. Dès lors il n'eut plus une nuit tranquille, et mourut un an après Grosse-Teste, en faisant retentir son palais de ses gémissements.

Quelle manière d'agir, en vérité ! Traiter le roi d'Angleterre comme étant son vassal et son esclave ! Mais c'était depuis Grégoire VII la prétention des chefs de l'Église de Rome de dominer sur le pouvoir temporel. Quant à Grosse-Teste, sur son lit de mort, il déclarait encore qu'une « hérésie était une opinion conçue par des motifs charnels et *contraire à l'Écriture*, ouvertement enseignée et obstinément défendue », tandis que Rome traite d'hérésie tout ce qui est contraire à ses enseignements, quand bien même ceux-ci sont en opposition avec la parole de Dieu. Grosse-Teste fut une lumière dans ce temps de ténèbres. Son attachement à la parole de Dieu et son opposition à l'erreur furent remarquables ; il était capable de montrer à d'autres le chemin du salut, et bien que nous ignorions jusqu'où s'étendit son influence, sa trace ne fut certainement pas perdue pour les siècles suivants.

Dans la première moitié du 14^e siècle vécut en Angleterre un autre pieux prélat, nommé Bradwardine. C'était un homme savant dans les sciences, particulièrement dans les mathématiques, mais il était aussi versé dans les Écritures. Il avait d'abord enseigné comme docteur à l'université d'Oxford, puis avait accompagné comme chapelain le roi d'Angleterre Édouard III, dans les guerres de celui-ci contre la France. Très humble et simple dans ses manières et dans sa vie, il avait d'abord été orgueilleux de sa science, et par elle éloigné de la croix de Christ. Il se confiait dans sa raison pour connaître la vérité, et pensait que l'homme, par sa propre force, pouvait faire quelque chose pour son salut. C'est ce que Pélage (*) autrefois avait enseigné, et sa doctrine, d'abord combattue, s'était glissée et prévalait dans l'Église romaine. Un jour qu'à genoux dans l'église, il écoutait la lecture des saintes Écritures, il fut frappé par ce passage : « *Ce n'est pas de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde* » (Romains 9:16). Le salut ne vient ni de la volonté, ni des efforts de l'homme, mais de la miséricorde de Dieu, de sa pure et souveraine grâce. Il ne voulut pas d'abord se soumettre à cette vérité qui humilie l'orgueil de l'homme en lui montrant qu'il ne peut rien et qu'il n'est rien. Mais il ne put pas résister à la puissance de la parole de Dieu, et il fut converti à la grande et précieuse doctrine de la grâce qui seule sauve le pécheur. Il se mit aussitôt à enseigner ce qu'il avait reçu. Il s'occupait peu des traditions des hommes, mais il était pénétré de l'Écriture et s'affligeait de voir l'Église romaine mettre à la place de la pure grâce de Dieu pour le salut les efforts et les œuvres de l'homme.

(*) Nous avons parlé de Pélage à propos d'Augustin. Il vivait à la fin du 4^e et au commencement du 5^e siècle.

« Comme autrefois quatre cent cinquante prophètes de Baal s'élevaient contre un seul prophète de Dieu », disait-il, « qu'ils sont nombreux ceux qui, aujourd'hui, combattent avec Pélage contre ta grâce

gratuite ! Ils prétendent non recevoir gratuitement la grâce, mais l'acheter. La volonté de l'homme doit précéder, disent-ils, et la tienne doit suivre. La leur est la maîtresse, et la tienne la servante. Le monde presque entier marche dans l'erreur de Pélage. Lève-toi donc, Seigneur, et juge enfin ta cause ! » On voit que Bradwardine avait compris les paroles de l'apôtre Paul : « Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu » (Éphésiens 2:8) et encore : « Étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus » (Romains 3:24). Le Seigneur devait se lever, en suscitant d'abord Wiclef et ses disciples, et plus tard Luther et les autres réformateurs, dont la doctrine fondamentale serait, d'après les Écritures, le salut gratuit par la grâce et non acheté par des œuvres. Quant au pieux Bradwardine, qui avait combattu pour cette précieuse vérité, il venait d'être nommé archevêque de Canterbury, lorsqu'il mourut en 1349.

Occupons-nous maintenant de Wiclef. Il était né en 1324, dans un village du comté d'York, nommé Wycliffe. C'est de là qu'il tira son nom. Il était Jean de Wycliffe. Il étudia à Oxford au collège de Merton, et avait pu y entendre les enseignements de Bradwardine et en profiter. Pendant qu'il était encore étudiant en 1345, une peste terrible ravagea l'Asie, l'Europe, et sévit aussi fortement en Angleterre. Ce jugement de Dieu saisit profondément Wiclef. Effrayé à la pensée de l'éternité, troublé dans son âme à la vue de ses péchés et dans l'attente du jugement, il demandait à Dieu ce qu'il fallait faire, et Dieu lui répondit par sa sainte Parole. Il trouva la paix, et ce qu'il avait appris, il résolut de le faire connaître à d'autres, mais il commença avec prudence.

En 1361, ayant été choisi comme chef ou directeur du collège de Balliol, il se mit à exposer plus énergiquement la parole de Dieu et les doctrines de la foi. Dans la semaine, il les expliquait et les démontrait aux étudiants, et le dimanche il les prêchait au peuple dans un langage simple. Sa piété et sa droiture, aussi bien que sa science, donnaient un grand poids à sa parole. Il accusait le clergé d'avoir mis de côté les saintes Écritures, et demandait que l'autorité de la parole de Dieu fût rétablie dans l'Église.

À cette époque aussi, Wiclef s'élevait avec force contre les différents ordres de moines mendiants (*) et surtout contre les franciscains, tout dévoués au pape. Il les représente s'efforçant, par des fraudes pieuses, d'accaparer les richesses du pays en dépouillant riches et pauvres. « Chaque année », disaient-ils, « saint François descend du ciel au purgatoire, et délivre les âmes de tous ceux qui ont été ensevelis sous l'habit de son ordre ». Évidemment pour obtenir une si grande faveur, il fallait payer. Nous avons là un exemple des mensonges qui se débitaient pour abuser de la crédulité du peuple. Ces moines, franciscains et autres, enlevaient les enfants à leurs parents et les enfermaient dans leurs cloîtres. Ils faisaient semblant d'être pauvres, et, la besace sur l'épaule, s'en allaient mendiant d'un air piteux, auprès des grands et des petits. Mais, en même temps, ils vivaient dans des demeures somptueuses où ils amassaient des richesses, se vêtant d'habits précieux, et passant leur temps dans des festins. Remplis d'orgueil, les moindres d'entre eux se tenaient pour des seigneurs et, s'il y en avait de plus instruits, ils s'estimaient autant que des rois. Tandis qu'ils se divertissaient et s'enivraient à leurs tables richement servies, ils envoyaient n'importe qui prêcher à leur place des fables et des légendes pour amuser et dépouiller le peuple. Si quelque seigneur parlait de donner ses aumônes aux pauvres et non aux moines, ceux-ci poussaient des cris contre une telle impiété et menaçaient le pays de toutes sortes de calamités. C'est Wiclef qui trace ainsi le tableau de la vie de ces moines mendiants et de la tyrannie qu'ils exerçaient sur la nation. Quoi d'étonnant à ce qu'il les stigmatisât et déclarât hautement leurs vices et les abus qu'ils se permettaient ! Ils entraînaient à leur perte les âmes que lui, éclairé par la parole de Dieu, désirait sauver.

(*) Les deux principaux ordres de moines mendiants étaient les franciscains et les dominicains. Le premier fut fondé par saint François d'Assise, appelé ainsi du nom de sa ville natale. Après une jeunesse dissipée, il fut saisi un jour en entendant lire ces paroles de Jésus au jeune homme riche : « Va, vends ce que tu as et donne aux pauvres ». François se voua à la pauvreté ; vêtu de haillons, mendiant pour vivre, il se mit à prêcher la pauvreté et la pénitence. Il avait de la piété, mais sans connaissance, et en même temps un esprit bizarre, rempli d'idées

étranges. Il saluait les oiseaux et toutes les bêtes de la création comme des frères et des sœurs et leur adressait des discours. Son ascendant sur les foules était très grand, et ce qui l'augmentait encore, c'étaient les stigmates des cinq plaies de Jésus mort que l'on prétendait avoir été imprimées sur son corps par un séraphin. Tels sont les mensonges et les illusions dont Satan se sert pour séduire les âmes. Un grand nombre de disciples se rassemblèrent autour de François, et ils furent constitués en ordre par le pape Honorius III, en 1223. Ils devinrent la milice la plus dévouée aux papes. Mais ils ne gardèrent pas longtemps l'austérité recommandée par leur fondateur.

Nous avons parlé déjà de Dominique et des dominicains, agents principaux de l'inquisition.

En l'an 1365, Wicléf fut appelé à s'occuper d'un autre sujet. Le pape Urbain V réclama du roi Édouard III le paiement annuel de 1000 marcs que le roi Jean avait autrefois consenti à payer à Innocent III, comme tribut féodal, en se reconnaissant son vassal. Le pape sommait Édouard de le reconnaître comme souverain légitime de l'Angleterre, et, en cas de refus, le citerait à comparaître devant lui à Rome. Ces prétentions orgueilleuses soulevèrent une grande indignation en Angleterre.

Wicléf s'y opposa avec énergie et fit valoir tous les arguments qui militaient contre les exigences du pape. Il les fit connaître à plusieurs des membres du parlement qui s'était assemblé pour examiner cette affaire. Le parlement refusa de se rendre aux demandes du pape, et déclara qu'aucun prince n'avait le droit d'aliéner la souveraineté du royaume sans le consentement du peuple. Le pape vit qu'il était inutile d'insister, et s'efforça de conserver au moins son autorité spirituelle sur l'Angleterre. Une conférence se réunit à Bruges dans ce but. Wicléf y fut envoyé avec d'autres commissaires. Nous ne nous arrêterons pas sur ce qui fut traité dans cette conférence ; nous dirons seulement que ce séjour à l'étranger fut d'un grand profit à Wicléf. Ses yeux s'ouvrirent davantage à toute l'iniquité du système de la papauté, et il fut confirmé dans le jugement qu'il avait déjà porté sur elle.

À son retour en Angleterre, Wicléf fut nommé recteur de l'église de Lutterworth, et il se mit à prêcher avec hardiesse ses doctrines pour la réformation de l'Église. « L'Évangile », disait-il, « est l'unique source de la religion. Le pontife romain n'est qu'un coupeur de bourses. Loin d'avoir le droit de réprimander le monde entier, il peut être légitimement repris par ses inférieurs, et même par les laïques ». En appelant le pape un coupeur de bourses, il voulait dire qu'il cherchait à s'enrichir par toutes sortes de moyens, au détriment des princes et du peuple.

Le langage et les prédications de Wicléf alarmèrent le clergé et les partisans du pape. L'évêque de Londres, Courtenay, l'accusa d'hérésie, et Wicléf dut comparaître, en 1377, devant une assemblée du clergé, dans l'église de Saint-Paul. Un immense concours de peuple remplissait la cathédrale, foule composée en grande partie de fanatiques dévoués au pape. Wicléf s'avança entre le duc de Lancaster, régent du royaume et ami du réformateur, et Lord Percy, maréchal d'Angleterre. Ils eurent beaucoup de peine à se frayer un passage à travers cette foule animée de sentiments hostiles, et qui, si Wicléf eût été seul, lui aurait fait un mauvais parti. Enfin ils arrivèrent devant le clergé présidé par Courtenay. Celui-ci ne fut pas peu surpris de voir l'accusé se présenter sous la protection des deux plus puissants seigneurs du royaume. Il y eut entre l'évêque et les deux lords un échange de paroles aigres, et le duc de Lancaster, dans un moment d'irritation, dit à quelqu'un de sa suite : « Plutôt que de me soumettre à ce prêtre, je le tirerai par les cheveux à bas de sa chaire ». Mais ce propos fut entendu par d'autres, et un grand tumulte s'ensuivit. Les partisans de l'évêque se jetèrent sur les deux lords que leurs serviteurs et leurs amis défendirent ; à grand'peine purent-ils s'échapper. Wicléf était demeuré calme : on le renvoya en lui défendant de prêcher ses doctrines.

Mais il ne pouvait se taire. Il continua à prêcher et à dénoncer le mal de la papauté. En ce moment il y avait deux papes qui prétendaient chacun être le véritable chef de l'Église. Wicléf disait que les deux formaient un seul Antichrist. Il fut de nouveau cité devant l'évêque ; mais cette fois il vint seul,

sans l'appui des grands seigneurs. On s'attendait à le voir dévoré, dit un historien, car il entra dans la fosse aux lions. Mais comme autrefois Daniel et Paul, il fut délivré de la gueule du lion (*). À peine l'évêque avait-il commencé de procéder contre Wicléf, que sir Clifford entra et, de la part de la reine mère qui aimait Wicléf, défendit de continuer. Le clergé fut confondu ; il n'avait aucun pouvoir pour résister. Wicléf se retira en déposant une protestation : « J'ai le désir et l'intention », disait-il, « par la grâce de Dieu, d'être un vrai chrétien, et, aussi longtemps que je respirerai, de professer et de défendre la loi de Christ ».

(*) Daniel 6:20-22 ; 2 Timothée 4:17.

Dès lors Wicléf ne s'occupa plus autant de la politique que devait suivre l'Angleterre à l'égard du pape. Il se livra plus entièrement à l'œuvre de l'évangélisation dont la valeur s'accrut à ses yeux. Il désirait que l'Évangile fût annoncé jusque dans les moindres hameaux. Les moines parcouraient bien le pays en prêchant les absurdes légendes des saints, pourquoi ne répandrait-on pas partout l'Évangile ? Il s'adressa à ses disciples et leur dit : « Allez et prêchez ; c'est l'œuvre la plus sublime. Mais n'imites pas les prêtres que l'on voit après le sermon assis dans les cabarets, à la table de jeu, ou perdant leur temps à la chasse. Quant à vous, après avoir prêché, visitez les malades, les vieillards, les pauvres, les aveugles et les infirmes, et secourez-les selon votre pouvoir ».

Les évangélistes de Wicléf, les pauvres prêtres, comme on les nommait, s'en allèrent donc, le bâton à la main, pieds nus, vêtus d'une robe d'étoffe grossière, vivant d'aumônes, et prêchant l'Évangile dans les champs, au bord des routes, dans les cimetières, près des villages, partout où ils trouvaient des auditeurs. Wicléf leur avait enseigné que le salut ne vient ni des anges, ni des saints, mais qu'il est en Christ seul. « Un ange », disait-il, « n'aurait pu faire propitiation pour l'homme, car la nature qui a péché n'est pas celle des anges. Le Médiateur devait être un homme ; mais tout homme étant redevable à Dieu de tout ce qu'il est capable de faire, il fallait que le Médiateur eût un mérite infini et fût en même temps Dieu ».

Le clergé régulier s' alarma et obtint une loi qui ordonnait à tout officier du roi de jeter en prison les prédicateurs. Aussi, dès que paraissait un pauvre prêtre pour prêcher, les moines qui se tenaient cachés pour l'épier, allaient chercher main-forte afin de l'arrêter. Mais souvent, aussitôt que les sergents s'approchaient, le peuple se serrait autour du prédicateur et formait une forte barrière pour empêcher qu'il fût molesté. Ainsi, par le moyen de ces prédicateurs dévoués, l'Évangile se répandait de plus en plus et atteignait jusqu'aux endroits les plus reculés du pays. Le jour à venir révélera seul les fruits de ces semailles de la parole de Dieu.

Outre son œuvre d'évangélisation, Wicléf s'acquittait à Oxford de ses fonctions de professeur. Mais il n'était pas d'une forte constitution ; ses travaux et les luttes qu'il avait soutenues l'avaient affaibli, et, en 1379, il tomba dangereusement malade. On ne s'attendait pas à ce qu'il se relevât, et le parti du pape jubilait. Mais pour que son triomphe fût complet, il fallait obtenir de Wicléf la rétractation de ce qu'il avait enseigné. Quatre représentants des quatre ordres religieux accompagnés de quatre aldermen (*), se rendirent auprès du mourant. « Vous avez la mort sur les lèvres », lui dirent-ils, « repentez-vous de vos fautes, et rétractez en notre présence tout ce que vous avez dit contre nous, à notre préjudice ». Wicléf resta calme et serein, et se tut pendant un moment. Les religieux étaient pleins d'espoir et attendaient sa rétractation.

(*) Charge qui répond à celle de conseillers municipaux.

Il demanda à son serviteur de le soulever sur son lit. Alors, rassemblant ses forces et fixant sur ses ennemis un regard perçant, il dit : « *Je ne mourrai pas, mais je vivrai*, et je déclarerai encore les turpitudes des moines ». Désappointés et confus, ses adversaires se retirèrent. Wicléf se rétablit, et vécut pour accomplir une œuvre plus grande que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors.

L'œuvre que Wicléf avait à cœur d'accomplir, c'était de donner aux Anglais la Bible dans leur propre langue. Il y avait bien eu, avant lui, quelques traductions, en langue vulgaire, de diverses portions des Écritures, mais ces volumes restaient cachés dans les bibliothèques des couvents. Il s'ensuivait que, sauf le clergé et peut-être quelques personnes qui pouvaient lire le latin, *personne ne possédait une Bible* et ne savait de son contenu que ce que les prêtres en disaient. Et cependant depuis des siècles l'Angleterre professait le christianisme. Il est vrai, comme nous l'avons vu, que défense était faite au peuple d'avoir et de lire les saints écrits en langue vulgaire. Mais le temps était venu où, malgré cette défense, la Bible allait être répandue parmi tous, savants et ignorants.

Wicléf ignorait le grec et l'hébreu ; il fut donc obligé de faire sa traduction sur la version latine appelée la Vulgate, mais cela valait mieux que de n'avoir pas la Bible du tout. Il travailla laborieusement à cette œuvre durant dix années, aidé par quelques amis, et un an après la maladie dont nous avons parlé, en 1380, l'ouvrage fut terminé et publié sans notes, ni commentaires.

Quand nous disons publié, il faut comprendre que l'on en fit des copies pour les vendre. L'imprimerie n'avait pas encore été inventée, et l'on n'avait d'autre moyen d'avoir des exemplaires d'un ouvrage que le long et coûteux procédé de les écrire à la main. Les copistes se mirent diligemment à l'œuvre, et bientôt des portions du saint volume furent mises en vente. Elles furent rapidement écoulées, ainsi que des copies du volume entier. L'accueil que reçut l'œuvre de Wicléf dépassa son attente. C'était avec joie que nombre de personnes achetaient la parole de Dieu. Elles n'avaient jamais connu cette source de toute vérité, et maintenant elles pouvaient lire dans leur langue maternelle les merveilles de la révélation de Dieu donnée à l'homme. Une grande lumière, la lumière de Dieu, s'était levée dans les ténèbres de superstitions et d'erreurs qui couvraient le monde, et depuis lors, malgré les efforts de Satan et de ses agents pour l'éteindre, elle n'a pas cessé de briller dans ces contrées.

L'ennemi se montra bientôt. Dès que Wicléf eut publié sa traduction de la Bible, il fut assailli de tous côtés par les amis du pape. « C'est une hérésie », disaient les uns, « de faire parler la Sainte Écriture en anglais ». D'autres disaient : « Maître Wicléf, en traduisant l'Évangile en anglais, l'a rendu plus accessible et plus compréhensible aux laïques et même aux femmes qu'il ne l'avait été jusqu'ici aux clercs intelligents et lettrés » ; à quoi d'autres ajoutaient, en affectant de craindre que l'Évangile ne fût ainsi rendu méprisable : « La perle évangélique est foulée aux pieds par les pourceaux ». Quelques-uns se plaçaient sur un autre terrain et prétendaient mettre l'Église au-dessus des Écritures. « Puisque l'Église », disaient-ils, « a approuvé quatre évangiles, elle aurait pu tout aussi bien les rejeter et en admettre d'autres. L'Église sanctionne ou condamne ce qu'elle veut. Croyez l'Église plus que l'Évangile ». C'était là le grand point. L'Église de Rome voulait être l'autorité suprême. Mais ce n'est pas elle qui a donné les Écritures. C'est Dieu lui-même, et ce sont elles que nous devons croire.

Wicléf ne se laissait point émouvoir par les clameurs des prêtres et des moines. « Quand même le pape et tous les clercs disparaîtraient de la face de la terre », disait-il, « notre foi ne défaudrait pas, car elle est fondée sur Jésus seul, notre Maître et notre Dieu ». D'ailleurs il n'était pas sans encouragements. Une copie des évangiles avait pénétré jusque dans le palais, et Anne de Luxembourg, femme du roi Richard II, s'était mise à les lire diligemment. Elle les communiqua à Arondel, archevêque d'York, qui, frappé de voir une étrangère, une reine, lire des « livres aussi vertueux », il voulait dire excellents, se mit à les étudier, et blâma les prélats qui en négligeaient la lecture. À la Chambre des lords, une motion fut faite par les partisans des prêtres de saisir tous les exemplaires des Écritures et de les détruire. Mais le duc de Lancaster s'écria : « Sommes-nous donc la lie du genre humain que nous ne puissions pas posséder la loi de notre religion dans notre propre langue ? »

Cependant l'œuvre progressait. Wicléf lui-même fut amené à étudier plus profondément la Bible qu'il avait donnée au peuple. La doctrine de la messe, ce point fondamental de l'Église de Rome, attira son attention. C'était une des sources de gain pour le clergé et la base de son autorité sur le peuple. Faire descendre à sa parole Dieu du ciel dans l'hostie consacrée, à quelle hauteur cela élevait le prêtre ! Wicléf éclairé par la parole de Dieu, ne pouvait admettre qu'un homme eût le pouvoir de transformer un morceau de pain dans la chair, le sang et la divinité de Christ. « L'hostie consacrée que nous voyons sur l'autel », disait-il, « n'est pas Christ, ni une partie de Christ, mais elle est son signe efficace ». — « Comment peux-tu, ô prêtre, qui n'es qu'un homme, créer ton Créateur ? » ajoutait Wicléf. « Quoi ! la plante qui croît dans les champs, cet épi que tu cueilles aujourd'hui, demain sera Dieu ! Ne pouvant faire les œuvres de Jésus, tu veux faire Celui qui a accompli les œuvres ! »

L'attaque de Wicléf contre la doctrine de la transsubstantiation effraya ses amis. Le duc de Lancaster qui jusqu'alors l'avait soutenu, cessa de le défendre, après l'avoir exhorté, supplié, et même lui avoir ordonné de se taire sur ce sujet. Mais Wicléf ne pouvait cacher la lumière qu'il avait reçue de Dieu. Ses ennemis trouvèrent là une bonne occasion pour chercher à le perdre.

Courtenay avait été promu à l'archevêché de Canterbury. Il se hâta de convoquer un synode dans le but de condamner Wicléf. On se réunit en mai 1382, et l'on allait procéder à la condamnation de celui qu'on tenait pour hérétique, lorsqu'un violent tremblement de terre se fit sentir à Londres et dans une partie de l'Angleterre. Les prélats effrayés crurent voir dans ce phénomène une marque de la désapprobation de Dieu, et hésitaient à prononcer la sentence. Mais l'habile archevêque sut se faire de l'événement une arme en sa faveur. « Ne savez-vous pas », dit-il, « que les vapeurs nuisibles qui prennent feu dans le sein de la terre et produisent ces phénomènes qui vous effrayent, perdent leur force lorsqu'elles s'échappent ? De la même manière, en rejetant l'hérétique de notre communion, nous mettrons fin aux convulsions de l'Église ». Rassurés, les évêques prononcèrent la condamnation de Wicléf, après avoir entendu la lecture de dix propositions qu'on disait être de lui et qui furent déclarées hérétiques.

L'archevêque pressa le roi d'approuver la décision du synode. « Si nous permettons à cet hérétique de faire continuellement appel aux passions du peuple » (*), dit-il au roi, « notre destruction est inévitable. Il faut réduire au silence ces *Lollards* (**), ces chanteurs de psaumes ». Le roi donna des ordres pour que l'on jetât dans les prisons de l'état ceux qui soutiendraient les propositions condamnées. Un à un, ses amis les plus dévoués abandonnaient Wicléf mais il ne perdit pas courage. Il se consola en disant : « La doctrine de l'Évangile ne périra jamais ». Wicléf aurait dû en rester là, et continuer paisiblement son œuvre, mais il crut devoir en appeler à la Chambre des communes et présenta une pétition où il disait entre autres : « Puisque Jésus Christ a répandu son sang pour affranchir l'Église, je demande son affranchissement. Je demande que chacun puisse sortir de ces sombres murailles, où règne une loi tyrannique, et embrasser une vie simple et paisible sous la voûte du ciel. Je demande que les pauvres habitants de nos villes et de nos campagnes ne soient pas contraints de fournir à un prêtre mondain, souvent vicieux et hérétique, de quoi satisfaire son ostentation, sa gourmandise et son impudicité ; de quoi acheter un beau cheval, des selles magnifiques, des brides avec des clochettes retentissantes, de riches vêtements, des fourrures précieuses, tandis que le pauvre peuple voit ses veuves, ses femmes et ses enfants mourir de faim ». Nous voyons par ces lignes quels abus criants étaient tolérés et quel joug pesait alors sur le peuple. La Chambre des Communes vit que son autorité avait été méconnue, puisque les ordres du roi n'avaient pas reçu son assentiment, et elle ordonna le rappel.

(*) Il y avait eu à cette époque un soulèvement des paysans, et on l'attribuait à tort aux prédications de Wicléf.

(**) Probablement de lollen, chanter. On donnait ce nom à ceux qui s'opposaient à Rome, et plus spécialement aux disciples de Wicléf.

Courtenay fut déconcerté, mais, déterminé à ne pas laisser échapper Wiclef, il se rendit à Oxford, rassembla les chefs de l'église, et somma Wiclef de paraître devant lui, en ayant soin de laisser les portes ouvertes aux laïques et aux étudiants, afin que l'humiliation du vieux champion de la vérité fût complète et publique. Wiclef était affaibli par l'âge et ses nombreux travaux ; mais il avait une âme forte dans un corps chétif, et n'avait jamais craint de paraître devant un homme. Il se rendit à la sommation. Mais l'affaire se termina d'une manière à laquelle Courtenay était loin de s'attendre. Arrêtant sur l'archevêque ce regard perçant et assuré qui avait autrefois fait fuir les moines, il accusa le clergé catholique romain d'être semblable aux prêtres de Baal et lui reprocha de répandre l'erreur et de fermer les yeux au mal, afin de vendre ses messes et de remplir sa bourse. Puis en terminant, il s'écria : « La vérité vaincra », et il se retira sans qu'aucun de ses ennemis osât dire un mot ou l'arrêter. Il se retira à Lutterworth.

Wiclef n'était pas encore à l'abri des attaques de ses ennemis. Il vivait paisiblement au milieu de ses paroissiens et de ses livres, étudiant la vérité et l'annonçant autour de lui, lorsqu'il reçut du pape un bref (*) le sommant de paraître devant lui à Rome. Cette sommation lui serait sans doute arrivée plus tôt s'il n'y avait eu en ce temps-là deux papes rivaux, trop occupés à s'insulter et à se maudire l'un l'autre, pour avoir le temps de penser à un aussi chétif personnage que Wiclef. L'Écosse, la France et d'autres pays, reconnaissaient le pape Clément VII, tandis que l'Angleterre, l'Italie et d'autres États, tenaient pour le pape Urbain VI. Comme celui-ci avait en Angleterre un grand nombre de chauds partisans, ils insistaient, auprès de lui sur le danger que les doctrines de Wiclef faisaient courir à la cause de l'Église romaine, de là le bref du pape.

(*) Nom donné aux communications papales.

Wiclef crut que ses infirmités croissantes suffisaient pour le justifier de ne pas se rendre à l'appel du pape, mais il résolut de lui écrire et de lui faire connaître quel est le véritable Chef de l'Église. Dans sa lettre, en premier lieu, il exalte l'Évangile, puis il déclare que le pape lui-même est tenu d'y obéir : « Je crois », dit-il, « que l'Évangile de Christ est le corps complet de la révélation de Dieu. Je crois que Christ qui nous l'a donné est Lui-même vrai Dieu et vrai homme, et qu'ainsi cette révélation est au dessus de tout. Je crois que l'évêque de Rome est obligé plus que tout autre à s'y soumettre, car la grandeur parmi les disciples de Christ ne consiste pas en dignités et en honneurs mondains, mais à suivre de près et fidèlement le Christ dans sa vie et dans ses actes. De là je conclus que nul homme fidèle ne doit suivre le pape ni aucun des hommes saints, si ce n'est quand ils suivent Jésus Christ. Il faut qu'à l'exemple de Christ, le pape remette à l'État ses pouvoirs temporels, et engage son clergé à faire de même ».

Urbain VI était trop occupé de sa lutte avec Clément pour se mettre davantage en peine de Wiclef, de sorte que celui-ci put continuer ses travaux sans être molesté. C'est alors qu'il écrivit son « *trialogue* ». Ce sont des entretiens entre trois personnages symboliques, la vérité, le mensonge et l'intelligence. Le premier propose des questions, le second fait des objections et le troisième établit la saine doctrine. Une des grandes vérités que Wiclef affirme est l'autorité suprême des Écritures. « L'Église est tombée », dit l'un des interlocuteurs, « parce qu'elle a abandonné l'Évangile et lui a préféré les lois du pape. Quand il y aurait cent papes à la fois dans le monde, et que tous les moines de la terre fussent transformés en autant de cardinaux, il ne faudrait leur accorder aucune confiance en matière de foi, s'ils ne s'appuient pas sur les saintes Écritures ».

Voici encore quelques-unes des conclusions de Wiclef : « L'autorité des saintes Écritures, qui sont la loi du Christ, surpasse infiniment celle de toute autre écriture ».

« L'Écriture est la règle de la vérité, et doit être la règle de la réforme. Il faut rejeter toute doctrine et tout précepte qui ne reposent pas sur cette base ».

« Croire que l'homme peut quelque chose dans l'œuvre de la régénération est la grande hérésie de Rome, et de cette erreur est venue la ruine de l'Église ».

« La conversion procède de la grâce de Dieu seule ; le système qui l'attribue en partie à l'homme et en partie à Dieu est pire que celui de Pélagé ».

« Christ est tout dans le christianisme ; quiconque abandonne cette source toujours prête à communiquer la vie, et se tourne vers les eaux troubles et croupissantes, est un insensé ».

« La foi est un don de Dieu ; elle exclut tout mérite, et doit bannir de l'âme toute crainte ».

« La seule chose nécessaire dans la vie chrétienne et dans la cène, n'est pas un vain formalisme et des rites superstitieux, mais la communion avec Christ selon la puissance de la vie spirituelle ».

« Le peuple chrétien doit se soumettre non à la parole d'un prêtre, mais à la parole de Dieu ».

« La vraie Église est l'Assemblée des justes, pour lesquels Christ a répandu son sang ».

« Tant que Christ est dans le ciel, l'Église a en Lui le meilleur pape. Il est possible qu'un pape soit condamné au dernier jour pour ses péchés ».

Telles sont les vérités que Wiclef, enseigné par le Saint Esprit, tira des Écritures. Il n'eut pas d'autre maître. Il passa tranquillement ses derniers jours. Menacé comme il l'était de toutes parts, il pouvait bien s'attendre à mourir comme martyr. « Annoncez », disait-il, « la parole de Christ à d'orgueilleux prélats, et le martyr ne vous manquera pas. Quoi ! vivre et me taire ? Jamais ! Que le coup tombe, je l'attends ». Mais Dieu lui donna de mourir en paix. Le 29 décembre 1384, il était dans la chapelle de Lutterworth debout devant l'autel, au milieu de ses paroissiens. Au moment où il élevait le pain de la cène, il tomba frappé de paralysie. Transporté dans sa demeure, il vécut encore quarante-huit heures et rendit l'esprit le dernier jour de l'année.

Ainsi passa celui à qui Dieu avait permis d'accomplir une grande œuvre en Angleterre, celle de donner la Bible au peuple, d'envoyer prêcher l'Évangile et de dénoncer les erreurs de Rome. Depuis ce moment la lumière divine ne s'éteignit plus dans ce pays, et elle se répandit dans d'autres contrées. Ceux qui suivirent sa doctrine furent nommés Wiclefites, ou plus communément Lollards. Rome les poursuivait de sa haine, et plusieurs subirent le martyr. Être un disciple de Wiclef, adhérer à ses enseignements, suffisait pour être déclaré hérétique et poursuivi comme tel par l'Église de Rome. Celle-ci manifesta combien elle avait senti l'attaque dirigée contre elle par l'œuvre de Wiclef. N'ayant pu atteindre le réformateur durant sa vie, elle se vengea sur lui après sa mort. Le concile de Constance tenu en 1415, ordonna que ses restes fussent brûlés. La sentence fut exécutée en 1428, et les cendres furent jetées dans un ruisseau voisin. Mais la vérité que Wiclef avait mise en lumière ne pouvait être brûlée. Elle était semée dans les cœurs et portait du fruit pour la vie éternelle.

Peu avant sa fin, Wiclef prononça ces paroles remarquables : « Quelques frères (des moines) que Dieu daignera enseigner, ayant abandonné leur infidélité, reviendront librement à la primitive religion du Christ, et alors édifieront l'Église comme Paul ». Ne semble-t-il pas avoir annoncé d'avance le réformateur Luther ?

Les Lollards

La mort de Wiclef n'arrêta pas le zèle de ses disciples. La puissance de la doctrine qu'il avait enseignée se montra dans le nombre de ceux qui la reçurent. L'Angleterre, à un certain moment, sembla tout entière gagnée aux vues du réformateur. On trouvait partout des « Lollards », comme on les appelait ; dans les chaumières des paysans, comme dans les châteaux des nobles. Ils se sentaient

tellement appuyés par le sentiment presque général de la nation qu'en l'année 1395, ils adressèrent une requête au parlement demandant qu'on abolît le célibat des prêtres, la transsubstantiation, les prières pour les morts, les offrandes faites aux images, la confession et plusieurs abus de l'Église romaine. Ils affichèrent leurs conclusions aux portes de Saint-Paul et de Westminster.

Le clergé romain s'émut de cette hardiesse. Arondel, archevêque d'York, et Braybrocke, évêque de Londres, demandèrent au roi Richard II d'intervenir. Celui-ci défendit au Parlement de discuter la requête des Wiclefites, et menaça de mort les principaux d'entre eux, s'ils persistaient à soutenir ces détestables doctrines. Peu de temps après, Richard fut détrôné par son cousin le duc de Lancaster et mourut en prison. Le duc de Lancaster monta sur le trône sous le nom de Henri IV. C'est lui dont le père avait été l'ami et le protecteur de Wiclef, et les Lollards espérèrent que le nouveau roi leur serait favorable. Ils furent cruellement déçus. Arondel, qui avait aidé Henri IV à s'emparer du trône, lui avait dit en le couronnant : « Pour consolider votre trône, gagnez le clergé et abandonnez les Lollards ». Le roi répondit : « Je serai le protecteur de l'Église ». Il le fit bientôt voir.

Jusqu'au commencement du quinzième siècle, il n'y avait eu en Angleterre aucune loi qui condamnât les hérétiques à être brûlés. Partout ailleurs le pouvoir civil avait abandonné sur ce point son droit au pouvoir spirituel, c'est-à-dire au clergé. Afin de prouver à l'archevêque sa sincérité, le roi rendit un édit ordonnant que tout hérétique impénitent serait brûlé vif pour épouvanter les autres. En même temps, les prêtres firent courir et répandirent partout des bruits de complots et de desseins dangereux formés par les Lollards. Le Parlement confirma l'édit en l'an 1400. Brûler les hérétiques devint ainsi chose légale en Angleterre. L'édit portait que la sentence serait exécutée « publiquement, en un lieu élevé, aux yeux du peuple ». Dès que le primat (*) et les évêques eurent ainsi liberté d'agir, ils se mirent activement à poursuivre leur œuvre de ténèbres.

(*) L'archevêque d'York était le premier et au-dessus de tous les prélats du royaume. De là son titre de primat.

Leur première victime fut un ministre pieux de Londres. Il enseignait ouvertement les doctrines prêchées par Wiclef, et avait osé dire : « Au lieu d'adorer la croix sur laquelle Christ a souffert, j'adore Christ qui a souffert sur elle ». Il avait comparu à Newbury. Là, par crainte des souffrances qu'il aurait à endurer, il s'était d'abord rétracté. Mis en liberté, il était retourné à Londres. Peu après il reprit courage, une nouvelle force lui fut donnée, et il se remit à annoncer ouvertement l'Évangile, et à protester contre les erreurs de Rome. Il fut de nouveau saisi, jeté en prison, et condamné au bûcher comme hérétique relaps. On le traîna à Saint-Paul ; là il fut dégradé de la prêtrise, puis l'archevêque le remit à la *bonté* du grand maréchal du royaume, car il est défendu à l'Église de verser le sang. La bonté du grand maréchal ne lui manqua pas ; il fut brûlé, et glorifia Christ dans sa mort. Quelle hypocrisie des chefs religieux ! Croyaient-ils vraiment disculper l'Église de verser le sang tout en le faisant répandre par la main de ceux qu'elle s'assujettissait ?

Le second martyr était un simple artisan, nommé John Badby. Il était accusé d'avoir nié la transsubstantiation. Il fut conduit à Londres pour y être jugé. Outre les deux archevêques d'York et de Canterbury, il y avait comme juges plusieurs évêques et le duc d'York, chancelier du royaume. Arondel se donna beaucoup de peine pour convaincre Badby que le pain consacré devenait véritablement le corps de Christ. Les réponses de l'accusé furent claires et simples, et montrèrent un grand courage et une fermeté inébranlable. « Si réellement », dit-il « chaque hostie, après que le prêtre l'a consacrée, est le corps du Seigneur, il y a donc plus de 20000 dieux en Angleterre. Je crois en un seul Dieu tout puissant ».

Badby ne voulant pas se rétracter, fut condamné à être brûlé. Au moment où le bourreau mettait le feu au bûcher, le prince de Galles, héritier de la couronne, vint à passer. Peut-être n'était-ce pas sans l'intention de voir ce spectacle extraordinaire. Quoi qu'il en soit, il fut frappé de voir le martyr paisible et tout à fait impassible, attaché au poteau, tandis que le bourreau attisait le feu. Les flammes s'approchaient du prétendu hérétique, déjà elles avaient atteint ses pieds, et l'on entendit

le mot « grâce » sortir de ses lèvres. Le prince, supposant qu'il implorait la grâce de la part de son juge, ordonna d'écartier le feu. « Veux-tu abandonner ton hérésie », demanda-t-il, « et te soumettre à la foi de la sainte mère Église ? Si tu le fais, tu auras une pension annuelle sur la cassette royale ». Mais Badby resta inébranlable. Il n'avait pas fait appel à la grâce des hommes, mais s'était recommandé à la grâce de Dieu. Irrité par la constance de ce chrétien, le prince commanda qu'il fût rejeté dans les flammes, et le courageux martyr y trouva bientôt la fin de ses souffrances.

Encouragé par l'appui que le roi lui prêtait, le clergé rédigea une suite d'articles que l'on nomme la constitution d'Arondel. Ils défendaient, sous les peines les plus sévères, la lecture de la Bible et des livres de Wiclef, et appelaient le pape non un simple homme, mais un vrai Dieu sur la terre. La persécution sévit alors dans toute l'Angleterre. Il y avait dans le palais archiépiscopal une prison que l'on nommait la tour des Lollards. Elle fut bientôt remplie de prétendus hérétiques. Un grand nombre de ces martyrs souffrirent la torture destinée à leur faire abjurer leur foi, avant d'être livrés à une mort cruelle. Plusieurs gravèrent sur les murailles de leur prison l'expression de leurs douleurs et de l'espérance qui les soutenait. On y lit encore ces mots tracés par l'un d'eux : « Jésus, amor meus » (Jésus, mon amour) ; témoignage touchant de la foi qui l'animait, rendu à l'objet suprême de ses affections.

Le roi Henri V avait succédé à son père. C'est lui qui avait été témoin du supplice de Badby, mais la constance jusqu'à la mort du martyr n'avait eu aucun effet sur son cœur. La persécution continua à sévir contre les Lollards. Ce ne fut pas seulement contre les petits, mais des personnes d'un rang élevé furent aussi frappées. Parmi elles, l'une des plus illustres fut sir John Oldcastle qui, par son mariage avec Lady Cobham, était devenu Lord Cobham. Il avait été un vaillant guerrier, s'était distingué dans maints combats, et avait été un favori du roi Henri IV. Il avait aussi suivi le prince de Galles dans sa vie de dissipation et de péché. Mais la grâce de Dieu l'avait saisi, nous ignorons à quelle époque de sa vie. Nous savons seulement qu'il devint l'ami et le disciple de Wiclef, et fut zélé pour répandre les doctrines que celui-ci enseignait. Après la mort de Wiclef, il resta dévoué aux Lollards. De même qu'il avait servi son roi par son courage dans les combats, de même il se montra plein de hardiesse pour le service de Christ et de ses disciples. En tant que lord, il avait un siège au Parlement. Là il ne cacha point sa foi et son opposition à Rome ; il alla même jusqu'à dire : « Il serait bon pour l'Angleterre que la juridiction du pape s'arrêtât à Calais, et ne passât pas la mer ». Paroles bien hardies à prononcer dans un tel lieu et dans un tel temps.

Cobham faisait faire de nombreuses copies des écrits de Wiclef, et les remettait aux « pauvres prêtres » qu'il recevait dans son château, afin qu'ils les répandissent partout où ils iraient prêcher l'Évangile. Lui-même assistait à leurs prédications, revêtu de son armure, la main sur son épée, et prêt à les défendre contre quiconque viendrait les troubler. Tant que le roi Henri IV vécut, il ne permit pas aux prélats de s'attaquer à son ancien favori. Il en fut autrement après sa mort.

Henri V, qui, avant d'être roi, avait mené une folle vie de dissipation et de péché, devint, en montant sur le trône, zélé pour l'Église. Arondel et les évêques auraient bien voulu emprisonner ou brûler tous les prédicateurs, mais ils pensèrent qu'ils arriveraient plus aisément à leurs fins en faisant taire ou jeter en prison, sinon mettre à mort, leur protecteur, lord Cobham. Ils virent le moment propice. Ils accusèrent Cobham de tenir et de répandre plusieurs hérésies, et demandèrent au roi de le faire comparaître devant lui. Le roi leur répondit qu'il essaierait de persuader Cobham de renoncer à ses nouvelles opinions. Il le fit donc venir et l'exhorta à se soumettre à la sainte Mère l'Église. Cobham répondit : « Je suis toujours prêt, très excellent prince, à vous obéir, d'autant plus que je vous reconnais pour un roi chrétien et un ministre de Dieu. Après Dieu, je vous dois une entière obéissance et je m'y sou mets. Mais pour ce qui est du pape et de son clergé, je ne leur dois en vérité ni hommage, ni service, parce que je sais par les Écritures que le pape est le grand Antichrist, l'adversaire déclaré de Dieu, et l'abomination placée dans le lieu saint » (*).

(*) En réalité, si l'esprit de l'Antichrist est bien là à l'œuvre, depuis le temps des apôtres, l'Antichrist est un personnage encore futur.

Ce discours hardi déplut au roi ; il ne voulut plus intervenir en faveur de son ancien ami, et les évêques purent agir à leur guise. Arondel somma Cobham de comparaître devant lui le 2 septembre, afin de répondre aux accusations d'hérésie portées contre lui. Agissant d'après sa déclaration qu'il ne devait ni hommage, ni service, au pape et à ses subordonnés, il ne tint aucun compte de la citation de l'orgueilleux prélat. Arondel la fit afficher aux portes du château de Cowling qu'habitait Cobham, et à celles de la cathédrale de Rochester. Les amis et les vassaux de Cobham les déchirèrent aussitôt. Arondel avait une autre arme ; il excommunia le courageux gentilhomme. Ceux qui savaient ce que comportait la grande excommunication pouvaient bien être effrayés de l'acte audacieux du fier champion de Rome.

Sans se laisser abattre, ni décourager, lord Cobham écrivit une confession de sa foi sur le modèle de ce que l'on nomme le symbole des apôtres, mais exprimée essentiellement en paroles de l'Écriture sainte. Il la porta au roi, le suppliant de l'examiner. Henri ne voulut pas même la regarder. « Je ne recevrai pas cet écrit », dit-il, « remettez-le à vos juges ». Ces juges, c'étaient l'archevêque et ceux qui l'assistaient. Le roi, poussé par eux, envoya un de ses officiers pour se saisir du vieux guerrier. Si c'eût été un envoyé du clergé la question se serait décidée par les armes, selon la coutume de ces temps ; mais la sommation venait du roi, à qui Cobham se sentait tenu d'obéir. Il suivit l'officier et fut incarcéré à la Tour de Londres. Le 23 septembre, il fut amené dans l'église de Saint-Paul devant l'archevêque et les évêques de Londres et de Winchester, et d'autres ecclésiastiques. L'archevêque lui offrit l'absolution, s'il voulait se soumettre et confesser ses erreurs. Cobham répliqua en lisant un exposé de sa foi dont il présenta une copie à Arondel. Mais celui-ci avec irritation s'écria : « Il faut croire ce que la sainte Église de Rome enseigne, sans exiger l'autorité de Christ ». — « Croyez, croyez ! » lui criaient les prêtres ». — « Je suis prêt », dit Cobham, « à croire tout ce que Dieu veut que je croie ; mais je ne croirai jamais que le pape ait le droit d'enseigner ce qui est en opposition avec les Saintes Écritures ».

Il fut reconduit à la Tour, et la cour s'ajourna au lundi suivant. Cette fois, elle se réunit dans le couvent des Dominicains. Une foule de prêtres, de moines, de chanoines, d'ecclésiastiques, de vendeurs d'indulgences, s'y trouvait rassemblée et accueillit le prisonnier par un torrent d'injures. On lui offrit de nouveau l'absolution, à condition qu'il s'humiliât et confessât ses hérésies. « Non, vraiment », répondit-il ; « car je ne vous ai jamais offensés ». Puis accusant avec véhémence le pape et les princes de l'Église, il s'écria : « Votre domination est le poison de l'Église ! » — « Qu'entendez-vous par ce poison ? » demanda Arondel. — « Vos possessions et vos honneurs... Considérez ceci, vous tous qui êtes présents ici. Christ était doux et miséricordieux ; le pape est un tyran et un orgueilleux. Rome est le nid de l'Antichrist, et de ce nid sortent ses enfants ».

Alors eut lieu une scène étrange et des plus touchantes. Cobham ayant recouvré son calme, se jeta à genoux sur les dalles, et levant ses mains vers le ciel, il dit : « Je me confesse à Toi, ô mon Dieu, Dieu vivant et éternel ! Je reconnais que, dans ma fragile jeunesse, je t'ai très gravement offensé par l'orgueil, la colère, l'intempérance et l'impureté. Dans ma colère, j'ai blessé plusieurs hommes, et j'ai commis beaucoup d'horribles péchés. C'est pourquoi, ô Seigneur ! j'implore ta miséricorde ». Puis se relevant, le visage baigné de larmes, il se tourna vers les assistants et dit : « Ainsi, bonnes gens, pour avoir violé la loi de Dieu, ces hommes ne m'ont jamais maudit ; mais maintenant à cause de leurs propres lois et de leurs traditions, ils me traitent, et d'autres avec moi, de la manière la plus cruelle ».

Lorsque la cour se fut remise de l'émotion causée par cette scène, elle examina le noble témoin de Christ touchant sa foi et sur les quatre points qui formaient le fond de l'accusation portée contre lui. Le premier concernait la présence réelle de Christ dans l'eucharistie. Cobham s'en tint aux Écritures, tandis que ses adversaires en appelaient aux décisions de l'Église.

« Que pensez-vous de la sainte Église ? » lui demanda Arondel.

« La sainte Église », répliqua Cobham, « est l'ensemble de tous ceux qui seront sauvés et dont Christ est le Chef ».

« Que dites-vous du pape ? » demanda un des docteurs.

« Lui et vous tous ensemble », répondit Cobham, « vous composez le grand Antichrist. Le pape est la tête ; vous, les évêques, les prêtres et les prélats et les moines, vous formez le corps, et les moines mendiants sont la queue, car ils cachent par leurs sophismes la méchanceté de tous ».

L'évêque de Londres dit : « Vous savez bien que Christ est mort sur une croix matérielle ».

« Oui », dit Cobham, « et je sais aussi que notre salut n'est pas venu par cette croix matérielle, mais par Celui-là seul qui est mort sur cette croix. Et je sais que le bienheureux saint Paul ne se glorifiait en aucune autre croix que dans les souffrances et la mort de Christ ».

L'habile primat espérait encore arriver à convaincre par ses sophismes et ceux des prêtres le vieux chevalier ; mais tous ses efforts furent vains. « Je ne puis croire autrement que ce que j'ai dit ; faites de moi ce que vous voudrez », dit Cobham.

Comme la nuit approchait, l'archevêque se leva et dit que l'accusé devait se soumettre à l'Église, ou que la loi aurait son cours. Le visage tout en larmes, Cobham dit encore : « Je ne puis autrement. Je ne désire pas votre absolution. C'est du pardon de Dieu que j'ai besoin ».

Alors tous se levèrent et se découvrirent, et le primat lut à haute voix la sentence de mort. Lorsqu'il eut terminé, le courageux chevalier dit : « C'est bien ; vous pouvez tuer mon corps, mais vous n'avez aucun pouvoir sur mon âme. J'en appelle à la grâce de mon Dieu éternel ». Il s'agenouilla encore une fois et pria pour ses ennemis. Il fut condamné à être brûlé comme hérétique, et ramené à la Tour. Cinquante jours de délai furent accordés avant l'exécution du jugement. Dans l'intervalle ses ennemis ne restèrent pas inactifs. Les lois iniques de l'Église et de l'État avaient mis leurs victimes entre leurs mains, que pouvaient-ils désirer de plus ? Ils tenaient à leur faire abjurer leurs soi-disant erreurs. Mais comme Cobham ne le voulait ni ne le pouvait, ils le firent pour lui, et par une fausseté aussi méchante qu'abominable, ils prétendirent qu'il avait rétracté ses hérésies et rendu hommage à Jean XXIII, l'un des trois papes rivaux, et un homme exécrationnel s'il en fût. Mais peu de personnes crurent à leur mensonge.

Cependant, avec l'aide de quelques amis et la connivence du gouverneur de la Tour, Cobham réussit à s'échapper et se réfugia dans le pays de Galles. Les Lollards n'avaient nullement été découragés par la captivité de Cobham. Ils avaient continué à répandre leurs doctrines avec le plus grand zèle. Mais les prêtres exaspérés, voulant arrêter leurs progrès et mettre un terme à « la contagion de leur enseignement », comme ils disaient, firent courir le bruit de complots et d'un soulèvement général des Lollards. « Lord Cobham », disaient-ils, « est leur chef, et leur but est de détrôner le roi, de tuer la famille royale, de renverser le gouvernement de détruire toutes les cathédrales et de confisquer les biens de l'Église ».

Le roi s'émut à la pensée du danger prétendu qu'il courait, et rendit des lois encore plus sévères contre les malheureux confesseurs de Christ. Une grande réunion de prédication devait avoir lieu hors des portes de Londres. On la signala au roi comme un commencement d'exécution du complot. Il sortit en personne à la tête d'une armée contre cette foule désarmée d'hommes, de femmes et d'enfants, qui n'offrirent aucune résistance. Plusieurs furent taillés en pièces, d'autres furent faits prisonniers ; parmi eux sir Roger Ashton, un des fidèles compagnons de Wicléf, et vingt-huit autres qui furent exécutés comme traîtres. Quant à Cobham, on offrit mille marcs de récompense à qui le

livrerait, vivant ou mort. Mais il était si grandement estimé que personne, durant les quatre années qu'il erra de lieu en lieu, ne mit les mains sur lui. À la fin, il fut trahi par Lord Pewis qui obtint le prix du sang du noble martyr.

On le ramena à la Tour, et il fut appelé à comparaître devant les Lords qui le condamnèrent à une mort cruelle comme coupable de trahison et d'hérésie. Il devait être brûlé à petit feu.

Le jour de l'exécution arriva. On le fit sortir de prison les mains liées derrière le dos. Une sainte joie brillait sur son visage. La sentence fut exécutée, accompagnée de toutes les marques possibles d'ignominie. On plaça sur une claie l'ancien favori du roi Henri IV, et on le traîna à travers les rues jusqu'à Saint-Gilles. Beaucoup de personnes de qualité se trouvaient là comme spectateurs, ainsi qu'une foule du peuple. Arrivé au lieu du supplice, Cobham s'agenouilla et pria encore pour ses persécuteurs. Puis il se tourna vers la foule et l'exhorta sérieusement à suivre les enseignements de la sainte parole de Dieu, et à se garder de ces faux docteurs dont la vie et la conduite étaient en si complète opposition avec Christ et son esprit.

Comme on lui offrait l'assistance d'un prêtre, il la refusa en disant : « C'est à Dieu seul, qui est présent maintenant comme toujours, que je veux confesser mes péchés ; c'est à Lui que je veux en demander le pardon ». Beaucoup des assistants fondaient en larmes, et prièrent avec lui et pour lui. En vain les prêtres affirmaient qu'il souffrait comme hérétique et ennemi de Dieu. Le peuple croyait Cobham plus que les prêtres.

Par un raffinement de cruauté, on l'avait suspendu par des chaînes attachées autour de son corps, au-dessus d'un feu qui brûlait lentement, afin que le supplice durât plus longtemps. « Rendez grâces à Dieu », furent les dernières paroles que l'on pût entendre sortir de la bouche du martyr dans ses souffrances indicibles. Enfin la mort y mit un terme, et l'esprit bienheureux du fidèle témoin alla près du Seigneur, en attendant le moment de la glorieuse résurrection.

« Ainsi », dit un chroniqueur, « est allé reposer le vaillant chevalier sir John Oldcastle, sous l'autel de Dieu, qui est Jésus Christ, avec la sainte compagnie de ceux qui, dans le royaume de patience, ont souffert une grande tribulation et la mort pour sa parole et son témoignage. Ils attendent auprès de Lui que leur nombre soit complet et la pleine rédemption des élus ».

Depuis ce temps les prisons de Londres regorgèrent de Wiclefites, qui furent livrés sans défense à la haine de leurs ennemis. « Qu'ils soient pendus pour offense au roi, et brûlés pour offense à Dieu », disaient les prêtres de Rome. Ceux qui échappaient à la prison et à la mort, étaient forcés de se réunir en secret. Mais Dieu se servit de cette victoire apparente de l'ennemi pour affaiblir dans les esprits d'un grand nombre la puissance et l'influence de la papauté, et pour frayer ainsi la voie à la Réformation dans le siècle suivant. La piété, la patience et la fermeté inébranlable des témoins de Jésus, faisaient une impression profonde sur les cœurs de plusieurs, tandis que la rage de persécution y semaient le mécontentement et le doute.

Henri Chicheley qui succéda à Arondel comme archevêque de Canterbury, le dépassa en zèle pour l'extermination des Lollards. Arondel semble avoir été frappé par un jugement de Dieu. Peu de temps après avoir prononcé la sentence de mort de Lord Cobham, il fut atteint d'une maladie incurable de la gorge qui le conduisit en peu de temps au tombeau.

Nous verrons plus loin comment d'autres témoins de Christ en Angleterre souffrirent pour son nom.

Jean Huss

C'est en Bohême que fut suscité, après la mort de Wiclef, celui qui, avec ce dernier, fut un des principaux précurseurs de la Réformation. La Bohême est en grande partie habitée par une

population de race slave. Le christianisme y fut introduit dans le 11^e siècle, à l'époque des guerres de Charlemagne. C'est vers les années 820 à 826, que le moine Uroslav évangélisa la partie est de la Bohême, nommée Moravie, et qui, à cette époque, était un royaume gouverné par ses propres princes, mais plus ou moins sous l'influence des princes allemands voisins. L'Église romaine y prédominait alors ; le culte se célébrait en langue latine, et la religion ne consistait guère qu'en formes et en cérémonies qui laissaient le peuple dans l'ignorance des vérités de l'Écriture. En 863, les princes moraves Rastislav, Svatoopluk et Kotzel, voulant à la fois s'affranchir de la tutelle des princes allemands et du joug de Rome, envoyèrent à l'empereur grec de Constantinople des messagers pour lui dire : « Notre peuple est baptisé, mais nous n'avons pas de docteurs pour nous instruire et pour traduire les Saintes Écritures dans notre langue. Envoyez-nous quelqu'un qui nous explique les Écritures ».

Il y avait alors deux frères, nés dans le premier quart du 9^e siècle, nommés Méthodius et Constantin. Ce dernier, à la fin de sa vie, prit le nom de Cyrille. Ils étaient fils d'un homme riche et considéré, peut-être d'origine slave. Il leur avait fait donner une éducation soignée, et ils avaient acquis la connaissance de plusieurs langues, entre autres de la langue slave. Constantin, le plus jeune, remarquable par sa science, se voua à l'état ecclésiastique. Méthodius fut d'abord un homme du monde. Il avait servi dans l'armée, et l'empereur lui avait confié l'administration d'une principauté slave. Mais après quelques années, Méthodius abandonna le monde, se fit moine et se retira dans un couvent où son frère vint le rejoindre. Mais ce n'était pas pour rester inactifs. Les missionnaires de ces temps-là, soit dans l'église latine, soit dans l'Église grecque, sortaient tous des couvents, et portaient le christianisme chez les nations encore païennes du nord et de l'est de l'Europe. Constantin avait commencé une mission chez les Bulgares, et vers l'an 860, les deux frères furent envoyés par l'empereur grec Michel, sur la demande du prince des Khazares, vers ce peuple qui habitait la Crimée et les bords du Don, pour l'instruire et le convertir.

C'est après cette mission que, pour répondre au désir des princes moraves, l'empereur leur envoya Méthodius et Constantin. Les deux frères furent bien accueillis par le prince et son peuple à Velegrad, maintenant Olmütz, ou Olomouc, en Moravie. Dès qu'ils furent arrivés, ils se mirent à prêcher l'Évangile dans la langue slave commune à la Bohême et à la Moravie, et à instruire la jeunesse. Le culte divin fut aussi célébré dans la langue vulgaire. Le zèle et la piété des missionnaires amenèrent, par la grâce de Dieu, beaucoup de conversions ; des églises et des écoles s'élevèrent de toutes parts. Méthodius et Constantin perfectionnèrent l'alphabet et l'écriture slaves, et complétèrent la version de la Bible dont ils avaient déjà traduit quelques portions longtemps auparavant.

Ils poursuivirent leurs travaux en Moravie et dans le reste de la Bohême, malgré l'opposition des prêtres romains. Ceux-ci, chose étrange à dire, n'admettaient pas qu'on pût louer Dieu en d'autres langues que l'hébreu, le grec et le latin. Or Méthodius et Constantin, sans se détacher de l'Église romaine qui, alors, était encore unie à l'Église orientale grecque, étaient avant tout préoccupés du désir d'amener des âmes à Christ. Ils croyaient avec raison que le peuple ne pouvait être édifié et consolé que dans sa langue maternelle, et à cause de cela, ils tenaient à se servir, dans le culte, de la liturgie en langue slave.

Leurs différends avec les prêtres romains les amenèrent à entreprendre un voyage à Rome pour exposer leurs vues au pape Adrien II. Celui-ci les reçut avec cordialité et les approuva. Il rétablit même en faveur de Méthodius, l'évêché de Pannonie dont le siège était à Blatno, maintenant Mosaburg, près du lac Balaton. De là, Méthodius évangélisa jusqu'en Croatie où la liturgie slave s'est conservée jusqu'à ce jour. Quant à Constantin, épuisé par ses travaux, il mourut à Rome en 869, dans un couvent où il s'était retiré, et où il avait pris le nom de Cyrille.

Méthodius ne jouit pas en paix de la position et des privilèges que le pape lui avait accordés. Il fut accusé par les archevêques et les prêtres allemands d'avoir porté atteinte aux droits de l'évêque de

Salzburg sur la Pannonie, et subit un emprisonnement de trois années. Mais la Moravie étant tombée sous la domination de Svatopluk, il put se rendre de nouveau à Rome en 881, se justifia devant le pape, et reçut de celui-ci plein pouvoir pour continuer ses travaux. Il mourut à Olmütz en 885, après une vie consacrée d'une manière infatigable au service de Dieu.

Après sa mort, le parti allemand reprit le dessus et chassa les prêtres slaves. Le rituel latin s'introduisit de nouveau graduellement, et les deux pays, la Bohême et la Moravie, tombèrent de plus en plus sous la domination du pontife romain. En 967, le pape Jean XIII y rétablit la hiérarchie romaine et tous les abus de son église. En 1079, le pape Grégoire VII défendit l'usage de la liturgie orientale, c'est-à-dire de l'Église grecque, définitivement séparée de l'Église romaine, et la célébration du culte en langue vulgaire. Depuis ce temps, le Romanisme prévalut, et tout ce qui ressemblait à une religion vitale et scripturaire disparut à peu près. On ne peut cependant douter qu'au milieu de beaucoup de ténèbres, d'erreurs et de superstitions, Dieu n'eût dans ces pays un résidu fidèle qui recevait la vérité et retenait la foi de l'Évangile. Cela doit avoir été le cas, car en quelques endroits la langue vulgaire ne cessa pas d'être employée dans le culte public, et la Cène d'être donnée sous les deux espèces. Quelques-uns des puissants seigneurs étaient aussi favorables à l'Évangile et protégeaient leurs frères pauvres, comme aussi les Vaudois qui, exilés de leurs vallées natales, s'étaient réfugiés en Bohême, et contribuaient à y répandre la précieuse semence de la parole de Dieu.

Ce que nous venons d'exposer nous aidera à comprendre l'histoire de Huss.

Nous avons déjà fait allusion au triste état dans lequel se trouvait la chrétienté en Occident à la fin du 14^e et au commencement du 15^e siècle. Nous en dirons encore quelques mots avant de nous occuper de Jean Huss qui vécut à cette époque.

Au commencement du 15^e siècle, l'Église catholique romaine, en dépit de l'unité dont elle se vante, avait à sa tête deux papes opposés l'un à l'autre. Benoît XIII avait sa résidence à Avignon, et Grégoire XII, à Rome. Cet état de choses durait depuis l'époque où Philippe le Bel, roi de France, après avoir humilié la papauté dans la personne de Boniface VIII, avait obligé le pape Clément V à transférer à Avignon le siège pontifical, afin que les papes demeuraient sous la puissance des rois de France. Mais un certain temps après, sous l'influence de l'empereur allemand, les Romains élirent un autre pape, celui d'Avignon refusant de retourner à Rome. Soit le pape d'Avignon, soit celui de Rome, prétendaient être les vicaires de Christ sur la terre, et s'accusaient l'un l'autre devant le monde entier d'hypocrisie, de parjures, et des desseins secrets les plus honteux. Ces princes de l'Église, Benoît XIII et Grégoire XII, bien qu'étant des vieillards d'environ soixante-dix ans, avaient une conduite telle que l'Europe entière en était scandalisée. Que faire pour guérir les plaies de l'Église et rétablir l'unité brisée ? Les deux papes promettaient bien et juraient même d'abdiquer leur dignité, si les intérêts de l'Église le réclamaient ; mais ils trouvaient bientôt un prétexte pour manquer à leur parole.

Alors les cardinaux des deux partis se réunirent à Livourne, afin de se consulter sur les moyens de mettre un terme à ce schisme affligeant. Ils arrivèrent à la conclusion que, dans les circonstances présentes, ils avaient le droit de convoquer un concile qui déciderait entre les deux prétendants au siège de Pierre et rétablirait ainsi l'unité de l'Église. La ville de Pise en Italie fut choisie pour le lieu où le concile se réunirait. Bien que ce fût une chose inusitée qu'un concile fût convoqué sans l'approbation du pape ou de l'empereur, toute l'Église approuva la mesure que les cardinaux avaient prise. Les papes furent ainsi privés de leur plus haut privilège, et appelés à répondre devant un nouveau tribunal ; mais ils avaient tellement perdu l'estime de la chrétienté, que tout le monde applaudit à la résolution des cardinaux.

Le concile s'ouvrit le 25 mars 1409 et fut un des plus remarquables que mentionne l'histoire de la chrétienté, soit par le nombre, soit par la qualité de ceux qui y assistèrent. On y comptait vingt-deux cardinaux, quatre patriarches latins, douze archevêques et quatorze représentants d'archevêques, quatre-vingts évêques et cent deux représentants, quatre-vingt-sept abbés et deux cents représentants, un grand nombre de prieurs, le grand maître des chevaliers de Rhodes et seize commandeurs du même ordre, des députations de toutes les universités, plus de trois cents docteurs en théologie, et des envoyés des rois et princes de l'Europe. Que ne devait pas accomplir une assemblée si respectable ? Les séances durèrent du mois de mars jusqu'à la fin du mois d'août. Après beaucoup de délibérations, les deux papes furent jugés à l'unanimité. Le 5 juin, la sentence fut rendue. Tous deux furent déclarés hérétiques, parjures, opiniâtres, incapables d'exercer l'autorité suprême et illimitée du pouvoir papal, et même indignes d'occuper aucune dignité. Le siège de Pierre fut déclaré vacant, et il s'agit alors de choisir un nouveau pape, chose plus difficile que de déposer les deux autres. Les vingt-quatre cardinaux chargés de faire ce choix, portèrent leurs suffrages sur Pierre de Candia, cardinal de Milan, qui fut élu sous le nom d'Alexandre V. Mais les deux papes d'Avignon et de Rome rejetèrent la décision du concile et continuèrent à exercer leurs fonctions comme papes légitimes, lançant l'un et l'autre leurs malédictions et leurs excommunications contre le concile et le nouveau pape leur rival. Il y eut donc trois papes. Le concile, loin de guérir le schisme, l'avait agrandi. Où était l'unité de l'Église romaine ? Où la succession apostolique, fondement de cette unité ? Alexandre V ne vécut qu'un an après son élection. À sa place on nomma Jean XXIII, homme, de l'aveu des écrivains les plus sérieux, sans principes, sans mœurs, et sans aucune crainte de Dieu.

Les difficultés furent plus grandes que jamais. Qu'y avait-il à faire ? pouvait-on encore se demander. La papauté semblait en danger de sombrer. Le pape lui-même était insuffisant pour rétablir la paix dans l'Église. L'empereur allemand Sigismond résolut d'intervenir, montrant ainsi pour le bien de l'Église plus d'intérêt que les papes. D'accord avec le roi de France et d'autres souverains, il engagea Jean XXIII à convoquer un concile général de toute l'Église, afin de mettre un terme aux luttes funestes qui l'agitaient.

La ville impériale de Constance fut choisie pour recevoir dans ses murs l'auguste assemblée. L'afflux de personnes de toutes conditions, attirées dans la ville pour cette occasion, était si grand, qu'on compte que le nombre de chevaux qui amenèrent les assistants était de trente mille. Outre les nombreux dignitaires de l'Église, plus de cent princes, cent huit comtes, deux cents barons et vingt sept chevaliers s'étaient rendus à l'invitation du pape. Des tournois, des fêtes, des plaisirs de toutes sortes se succédaient pour délasser les membres du concile de leurs occupations spirituelles. Cinq cents chanteurs avaient été rassemblés, prêts à charmer les heures de loisir des saints prélats et des gentilshommes, et à restaurer leurs esprits. Tous ces princes de l'Église, tous ces ecclésiastiques et ces grands de la terre étaient réunis afin de se consulter pour la guérison de la plaie mortelle de la papauté, mais à part quelques exceptions, l'histoire nous rapporte quelle fut la conduite abominable, l'impiété, la honteuse hypocrisie de ces soi-disant saints prêtres, et les faits scandaleux dont la ville de Constance fut témoin durant les trois ans et demi que dura le concile commencé le 5 novembre 1414, sans parler de l'impie mise à mort des deux témoins de Christ, Jean Huss et Jérôme de Prague.

Le but du concile de Constance était double : en premier lieu, il s'agissait de mettre un terme au schisme, et secondement, de réprimer ce que l'on nommait les hérésies de Wicléf et de Huss. On se proposait bien aussi de réformer certains abus dans l'Église, mais il semble qu'à cet égard les choses restèrent dans le même état. Quant au premier point, après avoir établi qu'un pape est assujéti au jugement d'un concile général de l'Église, le pape Jean XXIII fut déposé à cause de sa vie immorale et de son parjure vis-à-vis de l'empereur. Grégoire et Benoît subirent le même sort et s'y résignèrent. À leur place, on élut Othon di Colonna, sous le nom de Martin V. Nous avons donné ces détails pour montrer ce qu'était alors celle qui s'appelle la *sainte* Église catholique.

Pour ce qui regarde les soi-disant hérésies abhorrées de Wicléf et de Huss, nous verrons comment le concile agit pour les réprimer.

Remarquons seulement ici combien, au point de vue de l'Église romaine, le danger était grand. Les précieuses vérités de l'Évangile, en dépit des tortures et des bûchers de Rome, avaient jeté de profondes racines dans des milliers et des centaines de milliers de cœurs, et s'étaient répandues dans presque tous les pays de l'Europe. En l'an 1416, à ce même concile de Constance, un an avant le martyre de Cobham et trente-six ans après que Wicléf eut traduit la Bible, l'archevêque de Lodi déclarait que les hérésies de Wicléf et de Huss avaient trouvé de zélés partisans presque partout en Angleterre, en France, en Italie, en Hongrie, en Russie, en Lithuanie, en Pologne, en Allemagne, et dans toute la Bohême. Ainsi, un ennemi déclaré rendait, sans le savoir ou sans y penser, témoignage à la puissance merveilleuse de la parole de Dieu. L'homme ne peut rien contre la vérité.

Indépendamment des semences de vérité qui étaient restées cachées en Bohême, comme nous l'avons fait remarquer, une circonstance spéciale contribua à réveiller les esprits et à préparer la voie à la réception de l'Évangile. En 1382, deux ans avant la mort de Wicléf, la princesse Anne de Luxembourg, avait épousé Richard II, roi d'Angleterre. Anne était une femme pieuse qui aimait et sondait les Écritures. Son mariage établit entre les deux pays des relations étroites dans un temps où les enseignements de Wicléf se répandaient avec une rapidité extraordinaire. Des hommes savants de Bohême, entre autres Jérôme de Prague, allèrent à l'Université d'Oxford, et à leur retour dans leur pays y rapportèrent plusieurs des écrits de Wicléf que l'on traduisit en latin et en langue bohème. Ce qui valait davantage, plusieurs avaient reçu dans leur cœur les vérités enseignées par le réformateur. D'un autre côté, des étudiants anglais se rendirent aussi à l'Université de Prague et apportèrent avec eux les livres de Wicléf. La reine Anne elle-même favorisait ce mouvement religieux. Après sa mort, qui eut lieu en 1394, plusieurs des personnes qui l'avaient suivie revinrent en Bohême, et contribuèrent aussi à répandre les doctrines évangéliques. Elles pénétrèrent ainsi jusque parmi les membres de l'Université qui se mirent à lire et à examiner les livres qui les renfermaient. Du nombre de ces docteurs se trouvait Jean Huss, dont nous allons maintenant nous occuper.

Jean Huss naquit le 6 juillet 1369 (d'autres disent en 1373), dans la petite ville de Hussinetz, d'où il tira son nom, située au sud de la Bohême près des frontières de la Bavière. Ses parents étaient d'humble extraction, comme le furent ceux de Luther. Ils purent cependant l'envoyer faire ses études à l'Université de Prague. On raconte que lorsque sa mère le conduisait à l'Université (son père étant déjà mort), elle apportait au recteur un présent qu'elle perdit dans le voyage. Très affligée de cette perte, elle se mit à genoux à côté de son fils, le recommanda au Tout-Puissant et invoqua sur lui sa bénédiction. Sa prière fut exaucée, mais elle ne vécut pas assez longtemps pour voir combien richement Dieu lui répondit.

La carrière universitaire de Huss fut brillante. Il se distingua de bonne heure par une grande intelligence et en même temps par sa modestie, sa fermeté et sa conduite irréprochable. Il était d'un abord doux et affable et gagnait les cœurs de tous ceux qui s'approchaient de lui. Pendant ses années d'étude, il se montra très attaché à la papauté ; il était un fils dévoué de l'Église de Rome et avait une foi entière dans la vertu des sacrements. Ainsi à l'époque du jubilé de Prague en 1393, il donna ses dernières pièces de monnaie au confesseur de l'église de Saint-Pierre. Comme les écrits de Wicléf étaient déjà répandus en Bohême, Huss, comme nous l'avons dit, en eut connaissance ; mais il ne lut d'abord que ses œuvres philosophiques qu'il étudia soigneusement.

Huss était entré dans les ordres, et se fit distinguer bientôt par ses remarquables capacités. Il fut revêtu successivement des grades universitaires : maître es arts, professeur à l'Université et enfin doyen de la faculté de philosophie. Sa renommée étant parvenue jusqu'à la cour du roi Wenceslas, la reine Sophie de Bavière le choisit pour son chapelain.

Jusqu'alors rien n'annonçait en Huss un réformateur, bien que sans doute il vît les abus de l'Église romaine et la corruption, non seulement des nobles et du peuple, mais aussi du clergé. Mais en 1402, il fut nommé prédicateur de la chapelle de Bethléem. C'était un édifice pouvant contenir 3000 personnes, élevé en 1392 par un riche citoyen de Prague, agréé par le roi et l'archevêque, et destiné uniquement par le fondateur à la prédication en langue bohème. Il disait : « Lorsque Christ apparut à ses disciples après sa résurrection, il leur donna commission de prêcher la parole de Dieu, de manière à conserver constamment sa mémoire vivante dans le monde ». Dès le moment où Huss commença à prêcher dans la chapelle de Bethléem, et qu'il eut à sonder davantage la parole de Dieu, un grand changement semble s'être opéré en lui, graduellement toutefois. On peut dire qu'il fut alors converti à Dieu. En même temps, Dieu appliquait la vérité à l'âme de ses auditeurs.

Selon un écrivain contemporain, la condition morale des habitants de Prague à cette époque, était la plus basse possible. « Le roi », dit-il, « les nobles, les prélats, le clergé, les citoyens, s'abandonnaient sans contrainte à l'avarice, à l'orgueil, à l'ivrognerie, à la débauche et à tous les vices. Au milieu de cette corruption Huss se leva, réveillant les consciences par sa parole. C'était tantôt contre les prélats, tantôt contre les nobles, puis contre le clergé inférieur, qu'il dirigeait ses coups ». Ainsi Dieu s'était suscité un champion pour combattre le mal et l'erreur. C'est alors aussi que Huss lut les écrits théologiques de Wicléf et qu'il les étudia sérieusement, admirant la piété de l'auteur et d'accord avec lui dans les réformes que celui-ci demandait. « Je suis attiré par ses écrits », disait-il, « car il s'y efforce avec énergie à ramener tous les hommes à la loi du Christ, et spécialement le clergé, invitant ce dernier à renoncer à la pompe mondaine et à vivre comme les apôtres et selon l'exemple de Christ ».

Huss était appelé à prêcher fréquemment dans la chapelle de Bethléem. Aux nombreux jours de fête de l'Église, il le faisait souvent deux fois dans la même journée, et toujours en langue vulgaire. Il devait ainsi étudier de plus près la parole de Dieu et creuser toujours plus profondément dans la mine inépuisable des vérités qu'elle renferme ; de cette manière il en acquérait une conception de plus en plus claire et croissait rapidement dans la connaissance des choses divines, en s'imprégnant de l'esprit de la Parole infaillible. Ce qu'il recevait ainsi intérieurement par la Parole et l'Esprit de Dieu, il le répandait au-dehors dans ses prédications qui exerçaient une puissante action sur ses auditeurs. Plusieurs étaient saisis par la vérité, d'autres s'y opposaient, ainsi qu'à celui qui l'annonçait. Mais Huss trouva dans l'archevêque et dans la reine des protecteurs, de sorte qu'en dépit de l'opposition de ses ennemis, il put continuer à prêcher, proclamant les vérités de la Sainte Écriture, et en appelant constamment à elle pour justifier ce qu'il disait. Autour de lui se formait et s'accroissait toute une communauté d'âmes pieuses qui avaient soif des eaux vives de la grâce et faim du pain de vie, qui est Christ. Huss était un vrai pasteur d'âmes, surtout pour les gens des classes les plus humbles qui venaient à lui avec une conscience troublée que l'absolution du prêtre ne soulageait pas. Il n'avait pas conscience du mouvement qui commençait par son moyen, et ignorait où il serait conduit. Il était entré, sans en avoir l'idée, dans la voie de la Réformation que Dieu opéra plus tard.

Un événement vint, vers ce temps-là, jeter dans les esprits à Prague des pensées propres à ébranler la foi en l'autorité du pape. Dans cette ville arrivèrent deux gradués d'Oxford, disciples de Wicléf, nommés James et Conrad de Canterbury. Ils tinrent des disputes publiques sur la doctrine de la primauté du pape. Les choses n'étaient guère mûres pour une tentative aussi hardie, et les autorités de la ville leur enjoignirent le silence. Mais ils savaient peindre aussi bien que parler, et leurs pinceaux se montrèrent pleins d'éloquence. Avec l'assentiment de leur hôte, ils peignirent dans le vestibule de la maison, d'un côté l'entrée du Seigneur à Jérusalem, « débonnaire et monté sur le poulain d'une ânesse », et de l'autre la magnificence plus que royale d'un cortège pontifical. On y voyait le pape portant la triple couronne, couvert de vêtements resplendissants d'or et brillants de pierres précieuses, monté sur un cheval richement caparaçonné, précédé de trompettes proclamant sa venue, et suivi d'un cortège nombreux de cardinaux et d'évêques splendidement vêtus.

Ces peintures parlaient aussi haut que des discours, et le contraste qu'elles présentaient frappait chaque spectateur. Toute la ville fut émue ; une grande excitation fut produite, et les visiteurs anglais trouvèrent prudent de s'éloigner. Mais ils avaient fait naître des pensées qu'aucune autorité n'avait le pouvoir d'étouffer. On peut cependant se demander si les consciences et les cœurs étaient atteints par de semblables attaques contre l'erreur et les abus, et si la prédication pure et simple de la vérité comme elle est en Jésus, n'était pas bien préférable pour atteindre ce but et détacher les âmes d'un système antichrétien en les amenant à jouir du salut et de la paix.

Huss fut un de ceux qui vinrent voir les peintures des deux Anglais. Il s'en retourna tranquillement et se mit à étudier de plus près les écrits de Wiclef. Il fut d'abord effrayé des choses hardies qui étaient présentées contre les superstitions, les abus et les mensonges de l'Église de Rome, mais il fut enfin convaincu.

Dieu avait donné à Huss pour le soutenir au milieu des luttes que bientôt il eut à rencontrer, un ami fidèle dans la personne de Jérôme de Faulfisch, plus connu sous le nom de Jérôme de Prague. Il était, comme nous l'avons dit, un des étudiants de Bohême qui étaient allés à Oxford, et là il avait été converti aux vérités de l'Évangile exposées par Wiclef. De retour dans son pays natal, il avait répandu les écrits du réformateur anglais, et, dans des discussions publiques, il avait soutenu les doctrines de la foi selon l'Écriture. Bientôt l'université de Prague fut partagée en deux camps ; les uns tenant pour les principes de Wiclef, les autres s'y opposant. L'attention des chefs de l'université fut éveillée, et en mai 1403, une réunion eut lieu pour examiner quarante-cinq propositions tirées, disait-on, des écrits de Wiclef. L'université était partagée en nations Bohême, Bavière, Saxe et Pologne chacune ayant une voix quand on votait sur quelque sujet. La Bavière, la Saxe et la moitié de la Pologne étant de langue allemande, pouvaient toujours avoir la majorité sur les Bohémiens. Dans le cas présent, le parti allemand l'emporta pour condamner les propositions de Wiclef, auxquelles plusieurs de ceux de Bohême étaient favorables. Il fut défendu sous peine du feu de les répandre et de les professer. Huss se contenta de nier que ces propositions se trouvassent dans Wiclef. Jusqu'alors Huss avait surtout attaqué dans ses prédications les désordres dans les mœurs de la cour, du peuple et du clergé, et insisté sur une réforme nécessaire à cet égard, en prêchant en même temps toujours plus clairement le salut gratuit par Jésus Christ.

Ce qui contribua surtout à ouvrir les yeux de Huss sur les impostures de Rome, fut le soi-disant miracle de Wilsnack. Dans cet endroit, situé en Prusse, dans la province de Brandebourg, se trouvaient les restes d'un ancien autel faisant partie d'une église détruite autrefois, sans doute dans quelque guerre. Vers l'an 1403, dans cet autel on découvrit trois des hosties qui servent à célébrer l'eucharistie dans l'Église romaine. Quand on les trouva elles étaient d'une couleur rougeâtre. Or nous savons que les catholiques romains disent que quand les hosties ont été consacrées par le prêtre, elles sont changées dans le corps et le sang du Seigneur, et qu'ainsi le corps et le sang du Seigneur sont dans l'hostie. Quand donc on vit ces hosties *rouges*, on crut que le sang de Christ était devenu visible, que les hosties étaient teintes du même sang qui coulait dans les veines du Seigneur quand il était sur la terre. Le bruit de ce fait se répandit. On dit que c'était un miracle que chacun pouvait venir contempler, et les foules accoururent. Le clergé de l'endroit encouragea la croyance à ce soi-disant miracle. Il y trouvait son profit, car Wilsnack devint un « lieu saint », où de toutes parts, de la Suède, de Norvège, de Hongrie, de Pologne et de toute la Bohême, on venait en pèlerinage avec de riches offrandes. Des miracles, disait-on, s'accomplissaient près de l'autel par la vertu des saintes hosties. Un fait montrera jusqu'où allait l'imposture de certains. Un citoyen de Prague qui avait une main estropiée, s'était fait faire une main en argent et l'avait suspendue dans l'église comme offrande votive en l'honneur des hosties sanglantes, ainsi qu'on les appelait. Il était resté quelques jours dans l'endroit, très probablement inconnu des prêtres, et en réalité pour mettre à l'épreuve leur honnêteté. Mais un jour il fut surpris d'apprendre que l'un d'entre eux avait déclaré publiquement que cette main en argent avait été offerte comme mémorial de la guérison miraculeuse de la main malade du donateur. Le pauvre homme ne put supporter cette fausseté ; il

étendit devant tous sa main aussi malade que jamais, au grand déshonneur du prêtre, mais par là éclairé lui-même ainsi que plusieurs autres.

Les foules ne cessaient cependant pas d'accourir et de se prosterner autour des hosties sanglantes. L'archevêque de Prague Zbynek, qui au moins était un honnête homme, avait des doutes quant aux hosties et aux miracles qui s'opéraient dans ce lieu. Il nomma, pour examiner l'affaire, trois commissaires dont l'un était Huss. Après une minutieuse investigation, ils rapportèrent que les miracles n'avaient rien de réel, et que les hosties n'étaient pas teintes de sang. Elles ne devaient leur apparence rougeâtre qu'à la moisissure provenant de l'humidité où elles avaient été exposées. L'archevêque défendit dans tout son diocèse les pèlerinages à Wilsnack.

Jusqu'alors l'archevêque et Huss avaient été en bons termes, mais cette entente ne dura pas. Bien que Zbynek eût déclaré en 1405, qu'il n'y avait point d'hérésie en Bohême, quelques membres du clergé avaient été accusés d'être favorables aux principes de Wiclef, et l'archevêque les avait sommés de répondre à l'accusation. L'un d'entre eux, Nicolas de Welenowitz, fut jeté en prison, puis, ayant été relâché, il fut banni du diocèse. Huss prit en mains sa cause et écrivit à l'archevêque une lettre où il blâmait sa conduite. « Comment ! » disait-il, « des hommes souillés de sang, coupables de toutes sortes de crimes, marchent dans les rues avec impunité, tandis que d'humbles prêtres, qui font tous leurs efforts pour combattre et détruire le péché, qui accomplissent leurs devoirs sous votre direction ecclésiastique, qui, pleins de bonté, fuyant l'avarice, s'adonnent gratuitement au service de Dieu et à la proclamation de sa Parole, sont jetés dans les cachots comme hérétiques, et doivent subir l'exil pour avoir prêché l'Évangile ! » Un langage aussi courageux ne pouvait manquer de faire de l'archevêque Zbynek un ennemi de Huss et fournissait un prétexte pour accuser celui-ci d'être un partisan de Wiclef.

La lutte entre les partis qui existaient dans l'université de Prague n'avait point cessé. Le roi Wenceslas l'aggrava en rendant un édit qui donnait trois votes aux Bohémiens et un seul aux étrangers. Les Allemands résolurent, si le roi maintenait son édit, de quitter Prague. Le roi refusant de revenir sur ce qu'il avait décidé, un grand nombre de professeurs et d'étudiants se retirèrent. Cela amena la fondation de l'université de Leipzig. Huss qui avait approuvé la décision du roi, fut nommé recteur de l'université de Prague. Ce fut un grief de plus contre lui de la part de l'archevêque qui, par le départ des Allemands, voyait se fortifier le parti de la réforme. D'un autre côté, ceux qui avaient quitté Prague répandaient partout que Huss était entaché d'hérésie.

Comme nous l'avons vu, le concile de Pise avait déposé les deux papes Grégoire XII et Benoît XIII, et avait élu Alexandre V. L'archevêque de Prague qui d'abord avait tenu pour Grégoire XII, reconnut le nouveau pape et obtint de lui une bulle contre tous ceux qui, en Bohême, soutenaient les doctrines de Wiclef. De plus, la bulle défendait toute prédication dans les chapelles privées et condamnait au feu les écrits de Wiclef. C'était évidemment contre Huss que le coup était dirigé. Sur ces entrefaites, Alexandre V mourut, empoisonné, dit-on, par son ami Balthasar Cossa, qui lui succéda sous le nom de Jean XXIII. Huss fit vainement appel au nouveau pape, et l'archevêque résolut d'en finir et de mettre à exécution la bulle d'Alexandre V.

Il commença par ordonner que tous les écrits de Wiclef lui fussent livrés dans un délai de six jours pour être examinés. Mais sans l'avoir fait, il déclara son intention de les brûler et, le 16 juillet 1410, malgré l'opposition de l'université et sous prétexte que le roi n'avait pas défendu leur destruction, il fit brûler devant son palais environ deux cents volumes des écrits de Wiclef et d'autres réformateurs. C'étaient des manuscrits de prix, ornés de belles enluminures, et avec des couvertures très riches. Cette exécution causa une grande indignation, et plusieurs en prirent l'occasion pour tourner l'archevêque en ridicule. Il était fort ignorant et dut apprendre à lire, dit-on, lorsqu'il entra en charge. On fit des chansons qui couraient dans les rues de Prague :

Notre archevêque doit apprendre

Son A, B, C,

Afin qu'il puisse au moins comprendre

Ce qu'il a brûlé.

Le roi défendit sous peine de mort de les chanter. Huss n'était pour rien en cela ; il se contenta de dire : « C'est une pauvre chose de brûler des livres. Cela n'a jamais ôté un seul péché du cœur des hommes. Si celui qui a condamné ces livres ne peut rien prouver contre eux, il a seulement détruit quelques vérités, plusieurs belles pensées, et cela n'a servi qu'à multiplier parmi le peuple les troubles, les inimitiés, les soupçons et les meurtres ». En effet, chose triste à dire, le sang avait coulé dans ces dissensions.

Quant à la défense de prêcher dans la chapelle de Bethléem, Huss ne pensait pas devoir obéir. Il estimait qu'il était protégé par l'acte de fondation de la chapelle, mais surtout il pensait qu'il devait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Il disait : « Quelle autorité se trouve-t-il dans les saints écrits, ou sur quel fondement raisonnable peut-on se baser, pour défendre de prêcher dans un lieu si public et si convenable dans ce but, au milieu de la grande ville de Prague ? Au fond de tout cela il n'y a autre chose que la jalousie de l'Antichrist ». Huss comprenait et affirmait que l'appel divin à prêcher l'Évangile avait une autorité supérieure à n'importe quel appel de la part de l'homme. « Où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté ». Il continua donc ses prédications en laissant à Dieu les résultats.

Huss aurait désiré réformer les abus de l'Église de Rome à laquelle il était attaché et dont il ne se sépara jamais ouvertement ; mais comment faire au milieu de la confusion et des luttes qui régnaient dans l'Église ? Il avait à peser tout en présence de Dieu, et devait arriver, fortifié par Dieu, à prendre une résolution quant à ce qu'il avait à faire. Obéirait-il à Dieu pour autant qu'il avait compris sa volonté, et irait-il contre le courant, ou bien se laisserait-il aller avec le courant en évitant le mal autant qu'il le pourrait ?

Écoutons la conclusion à laquelle il arriva : « Afin de ne pas me rendre coupable par mon silence, abandonnant la vérité pour un morceau de pain ou par crainte des hommes, je déclare que mon dessein est de défendre même jusqu'à la mort la vérité que Dieu m'a rendu capable de connaître, et spécialement la vérité des saintes Écritures, puisque je sais que la vérité demeure, qu'elle est puissante à jamais, qu'elle subsiste éternellement, et qu'avec elle il n'y a point d'acceptation de personnes ». Noble résolution ! Au milieu des ténèbres qui alors couvraient l'Église, être déterminé à rester du côté de la lumière qui l'amènerait en collision avec les ténèbres et les puissances des ténèbres, c'était un vrai courage. Dieu seul pouvait l'inspirer à son fidèle témoin.

Nous avons vu que Huss en avait appelé au pape ; l'archevêque avait fait de même et fut écouté par le pape qui nomma le cardinal Othon di Colonna pour examiner le cas de Huss. Le cardinal somma Huss de comparaître à Bologne où se trouvait alors le pape. Là, le réformateur ne pouvait s'attendre qu'à une condamnation. La reine Sophie prit en main la cause de son confesseur, et le roi écrivit au pape et au cardinal en faveur de Huss, exprimant aussi sa volonté « que la chapelle de Bethléem à qui, disait-il, pour la gloire de Dieu et le salut du peuple, nous avons accordé des franchises pour la prédication de l'Évangile, *subsiste*, et soit confirmée dans ses privilèges... et que notre loyal, dévoué et bien-aimé Huss soit établi sur cette chapelle, et prêche en paix la parole de Dieu ». Le roi demanda aussi que Huss fût excusé de ne pas se rendre à Bologne.

Sur ces entrefaites, Colonna avait prononcé l'excommunication contre Huss pour n'avoir pas obéi à sa sommation, mais le pape, se rendant à la lettre du roi, ôta l'affaire à Colonna et nomma un autre

commissaire. Cependant l'archevêque fit tous ses efforts pour persuader au pape de faire comparaître Huss devant lui, et lui envoya, ainsi qu'aux cardinaux, de riches présents. Le pape nomma alors le cardinal Brancas qui, sans l'avoir entendu, déclara Huss hérésiarque, c'est-à-dire chef d'hérétiques, et plaça sous l'interdit la ville de Prague où Huss résidait. L'archevêque triomphait, et, par ses ordres, le clergé se mit à fermer les églises (*). Mais ici encore le roi intervint et confisqua les biens du clergé qui voulait maintenir l'interdit. Le peuple aussi se souleva contre les prêtres.

(*) Dans toute ville placée sous l'interdit aucun service religieux ne pouvait être célébré.

Huss cependant, profitant de ce conflit, continua tranquillement son œuvre, laissant le roi s'arranger avec l'archevêque et le cardinal. Combien tout cela est remarquable et comme l'on peut y voir la main de Dieu qui s'étendait sur son serviteur pour le garder en se servant des passions des hommes. Car le roi au fond ne se souciait pas de la vérité, et était en réalité un très méchant homme, que ses sujets emprisonnèrent deux fois pour ses crimes. Le roi et l'archevêque en vinrent à un compromis. L'archevêque leva l'interdit et écrivit au pape qu'il n'y avait *point d'hérésie en Bohême*, et de son côté, le roi fit relâcher les ecclésiastiques qu'il gardait en prison et leur rendit leurs biens. La paix fut ainsi rétablie en quelque mesure. L'archevêque Zbynek quitta la Bohême en septembre 1411, et mourut peu de temps après.

Le pape Jean XXIII (*) avait envoyé en Bohême un légat pour recruter des partisans contre ses adversaires. Le légat demanda au nouvel archevêque Albic de faire comparaître Huss devant lui. Il demanda tout d'abord au réformateur s'il voulait obéir aux commandements apostoliques. « Certainement », dit Huss, « et de tout mon cœur ». Le légat, se tournant vers l'archevêque, lui dit : « Vous le voyez : le maître est tout prêt à obéir aux commandements apostoliques ». Mais Huss s'apercevant qu'on l'avait mal compris, dit : « Entendez-moi bien, monseigneur. J'ai dit que j'étais prêt à obéir de tout mon cœur aux commandements apostoliques ; mais j'appelle ainsi les doctrines des apôtres de Christ, et pour autant que les commandements du pape s'accordent avec elles, je m'y soumettrai très volontiers. Mais si je vois en eux quelque chose qui s'écarte de l'enseignement des apôtres, je ne leur obéirai pas, dussé-je voir le bûcher dressé devant moi ». Le légat n'insista pas ; il avait d'autres affaires et Huss échappa pour le moment.

(*) Voir plus haut. Ce Jean XXIII est considéré aujourd'hui comme illégitime — un antipape.

Les indulgences en Bohême

Nous avons dit que le légat auquel Huss avait fait une réponse si hardie et si sincère, avait d'autres affaires que de poursuivre le réformateur. En effet, il était chargé de procurer de l'argent à son maître, le pape Jean XXIII. Dans ce but, il était porteur d'une bulle papale qui accordait des indulgences à ceux qui aideraient le pape contre ses ennemis, en particulier contre Ladislas, roi de Naples. Ces indulgences étaient promises à ceux qui s'enrôleraient comme soldats et à ceux qui, en les achetant, soutiendraient de leur argent la cause du pape. Les prêtres se mirent donc à vendre publiquement les indulgences, en vantant au pauvre peuple leur efficacité pour effacer les péchés et abrèger les peines du purgatoire. Huss s'opposa énergiquement à ce honteux trafic. À cause de cela, plusieurs de ses amis à l'université se séparèrent de lui, entre autres Étienne Paletz, doyen de la faculté de théologie, qui devint dès lors un de ses plus grands ennemis.

Huss déclarait que, « par les indulgences, le riche dans sa folie est leurré par une fausse espérance ; la loi de Dieu est mise à néant ; le simple peuple s'abandonne plus librement au péché ; des péchés sont estimés comme de peu d'importance, et d'une manière générale, les gens sont dépouillés de leur avoir. Par conséquent, ajoutait Huss, que les fidèles n'aient rien à faire avec les indulgences ».

Jérôme de Prague parla aussi contre les indulgences et fit à ce sujet un discours si véhément que les étudiants, enflammés par ses paroles, lui firent le soir une ovation. Ils ne se bornèrent pas à cela. Ils

formèrent une procession, attachèrent les bulles papales au cou de quelques femmes placées sur un char, et parcoururent ainsi les principales rues de la ville. Puis ayant amassé une pile de fagots, ils brûlèrent publiquement les bulles, comme précédemment l'archevêque avait brûlé les livres de Wiclef.

Il est certain que Huss, ni Jérôme de Prague, n'étaient pour rien dans cet acte que nous ne saurions approuver. C'est par d'autres moyens que la vérité combat l'erreur. Il fut prouvé plus tard que la chose avait été faite à l'instigation d'un des favoris du roi.

L'affaire cependant déplut au roi, qui donna des ordres sévères pour que les prêtres ne fussent pas molestés quand ils publieraient les bulles et vendraient les indulgences. Ainsi encouragés, les prêtres continuèrent leur impie négoce. Mais un jour qu'ils exhortaient le peuple et le pressaient d'acheter leur marchandise, trois jeunes gens, de simples artisans, s'adressèrent à l'un des vendeurs, en disant : « Tu mens ! Maître Huss nous a enseigné mieux que cela. Nous savons que tout cela n'est que fausseté ». Un tumulte s'ensuivit ; les prêtres réussirent à se saisir d'eux et les amenèrent devant le sénat qui les fit enfermer. Le jour suivant, s'étant réuni, il les condamna à mort, suivant l'édit du roi. Huss apprit cette décision et se hâta de se rendre auprès du sénat ; deux mille étudiants l'accompagnaient. Il déclara qu'il regardait la faute de ces jeunes gens comme la sienne, et que plus qu'eux, il méritait la mort. Le sénat promit de ne point verser le sang. Huss, comptant sur cette promesse, quitta la salle du sénat, et le tumulte s'apaisa.

Mais le sénat n'avait pas l'intention de tenir sa parole. Quelques heures après, une troupe de soldats conduisit les prisonniers vers le lieu d'exécution. Le bruit s'en répandit bientôt, quelques personnes suivirent les soldats, et comme la foule s'augmentait à chaque instant, les autorités craignant des désordres, donnèrent l'ordre aux soldats de s'arrêter, et à l'exécuteur de décapiter les trois prisonniers. Celui-ci ayant achevé son œuvre, s'écria : « Que celui qui agira comme ceux-ci, éprouve le même sort ! » Nombre de voix répondirent : « Nous sommes tous prêts à faire comme eux et à mourir comme eux ». Plusieurs femmes, et surtout des béguines (*) trempèrent leurs mouchoirs dans le sang des victimes et les gardèrent comme des reliques. Une femme offrit un drap pour couvrir leurs corps, et une troupe d'étudiants attachés à Huss les portèrent à la chapelle de Bethléem. On les enterra avec une grande solennité, au milieu des chants et des hymnes de la congrégation. Ces trois hommes furent naturellement considérés comme des martyrs, et quelques personnes donnèrent à la chapelle de Bethléem le nom de « chapelle des trois saints ». En effet, Huss avait prêché la vérité ; ces trois jeunes hommes l'avaient apprise de lui ; ils l'avaient reçue, et ils avaient été mis à mort pour le témoignage qu'ils avaient rendu à cette vérité ; n'étaient-ils donc pas des martyrs ? N'était-ce pas un horrible péché de vendre pour de l'argent un soi-disant pardon des péchés, qu'on donne à cette prétention le nom d'indulgence, ou tel autre que l'on voudra ?

(*) Femmes pieuses, qui se vouaient à des œuvres de charité.

La mort de ces trois jeunes hommes fut loin d'abattre le courage des amis de la vérité. Au contraire, ils se sentirent fortifiés, et s'attachèrent d'autant plus aux doctrines que Huss enseignait dans la chapelle de Bethléem. Mais le pape avait appris ce qui se passait à Prague et comment Huss condamnait la vente des indulgences. Il remit l'affaire aux mains du cardinal Pierre de San Angelo, avec l'ordre d'user de la plus grande sévérité envers les hérétiques. Huss fut sommé de se rendre à Rome pour répondre aux accusations portées contre lui. Mais, sur l'avis de quelques-uns de ses amis, il refusa et en appela solennellement du pape à Jésus Christ. Le cardinal prononça contre lui la sentence d'excommunication et mit l'interdit sur la ville de Prague. Toutes les églises furent fermées, les cierges des autels furent éteints, et les morts privés de la sépulture ecclésiastique. Un ordre du pape enjoignait de se saisir immédiatement de Huss, de le jeter en prison, de le condamner et de le brûler ; mais le temps de son martyre n'était pas encore venu. De plus la chapelle de Bethléem devait être détruite jusqu'en ses fondements. Les sénateurs résolurent d'exécuter les ordres du pape. Le 2 octobre, ils voulurent disperser par la force la congrégation de Bethléem et saisir Huss ; ils

rencontrèrent une si forte résistance qu'ils furent obligés d'abandonner leur projet. Ils entreprirent alors de renverser la chapelle, mais quand leur dessein fut connu, il y eut dans la ville un si grand trouble qu'ils durent aussi y renoncer.

On conseilla alors à Huss de quitter pour un temps la ville de Prague. Il y consentit et se retira dans sa ville natale. Le seigneur qui la possédait était un de ses amis.

Mais les pensées de Huss se tournaient toujours vers son cher troupeau de Bethléem. « Je me suis retiré », lui écrivait-il, « non pour renier la vérité, car je suis prêt à mourir pour elle, mais parce que des prêtres impies m'empêchent de la proclamer ». Il ne restait cependant pas oisif. À l'exemple de son divin Maître, il parcourait la contrée, prêchant dans les villes et dans les villages. Les foules étaient suspendues à ses lèvres, ravies de sa douceur, de son courage et de son éloquence. « L'Église », disait on, « a déclaré que cet homme est un hérétique et un démon, et cependant sa vie est sainte, et sa doctrine pure et sublime ». En même temps, Huss étudiait diligemment les Écritures, et à cette époque, il écrivit un traité sur l'Église. Il s'appuyait sur ce passage : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux ». « C'est donc là », disait-il, « que serait une véritable église particulière. Christ seul est la Tête pleinement suffisante de l'Église ». Puis se tournant vers ce qui se nommait elle-même l'Église, il ajoutait : « On peut bien s'étonner en voyant ceux qui sont le plus dévoués au monde, qui mènent la vie la plus abominable, la plus opposée à la marche avec Christ, et qui sont les plus stériles quant à l'accomplissement des conseils et des commandements du Seigneur, affirmer avec effronterie et sans pudeur qu'ils sont la tête ou les membres éminents de l'Église qui est l'Épouse de Christ ».

C'était en effet à cette époque que Jean XXIII prétendait comme pape être la tête de l'Église, lui, un des hommes les plus abominables qui aient existé.

Le calme s'étant un peu rétabli dans la ville de Prague, Huss revint à son cher troupeau de Bethléem, exposant la vérité selon les Écritures et continuant à s'élever contre la corruption du clergé et les abus de l'Église de Rome. Mais bientôt les troubles recommencèrent ; l'interdit fut de nouveau mis sur cette ville par l'archevêque qui jusqu'alors avait soutenu Huss, mais qui maintenant l'invita à quitter Prague, pensant qu'une fois qu'il serait loin le calme renaîtrait. Mais comment cela pouvait-il se faire ? La vérité et l'erreur, la parole de Dieu et les commandements des hommes, l'esprit de la Réformation et l'esprit de l'Antichrist, étaient en conflit, et il n'était pas au pouvoir de Huss, ni d'aucun homme, d'arrêter la lutte, et Huss, s'il l'eût pu, ne l'aurait pas voulu. Cependant, craignant que sa présence à Prague ne devînt un danger pour ses amis, il se retira de nouveau à Hussinetz.

De là il écrivait à ses amis des lettres où respire une âme pleine de calme, de courage et d'une foi ferme. C'est dans l'une que se trouvent ces paroles pour ainsi dire prophétiques qu'il répéta plus d'une fois : « Les méchants ont commencé par préparer à l'oie (Huss veut dire oie en langue bohème) de perfides filets. Si l'oie, qui n'est qu'un oiseau domestique, paisible, et que son vol ne porte pas haut dans les airs, a pourtant rompu leurs lacs, il viendra d'autres oiseaux, dont le vol s'élèvera hardiment vers les cieux et qui les rompront avec bien plus de force. Au lieu d'une oie débile, la vérité enverra des aigles et des faucons au regard perçant ». Les réformateurs accomplirent cette prédiction, semblable à celle de Wiclif.

Huss aurait beaucoup désiré prêcher encore dans la chapelle de Bethléem. Ce désir devint si grand qu'en 1413, il brava tous les dangers et fit de courtes visites à Prague, passant quelques heures d'entretiens intimes avec ses amis, et se retirant dès qu'il voyait que sa présence était soupçonnée. Pour être plus près de Prague, il vint résider dans un château du voisinage. Là il prêcha aussi et des foules s'assemblaient de toutes parts pour l'entendre.

Huss devant le concile de Constance

Bien que Huss n'eût guère que 40 ans, il avait accompli la plus longue partie de sa remarquable carrière. Une plus courte, mais plus grande, était devant lui. Dans la tranquillité de son lieu de naissance, il avait creusé plus profondément les Écritures et s'était affermi dans les vérités qu'il y avait puisées ; en même temps, dans la communion avec son Dieu et son Sauveur, il s'était fortifié en esprit pour le prochain combat. Quant à lui-même, il semble bien n'avoir eu aucun doute sur ce qu'était Rome. Il avait été émancipé intérieurement de son esclavage et des ténèbres de ses enseignements, mais il ne s'en était point séparé extérieurement. Ce que Dieu lui avait enseigné et avait fait pour lui, il désirait y faire participer son pays qu'il aimait. Il avait préparé le terrain et répandu la bonne semence ; quelques fruits se montraient, mais le temps de la moisson n'était pas encore venu. Il fallait attendre le jour de la Réformation. Il avait rendu témoignage à la vérité dans la chaire de Bethléem et par ses écrits ; il allait maintenant monter sur une autre scène devant un auditoire bien différent, et sceller par sa mort son témoignage. Presque toute la Bohême, d'ailleurs, était avec lui, surtout dans son opposition à la domination des prêtres.

Nous avons vu que pour mettre un terme au schisme qui déchirait l'Église, l'empereur Sigismond avait décidé le pape Jean XXIII à convoquer un concile à Constance. Comme le concile devait s'occuper aussi de juger et de réprimer les hérésies de Wiclef et de Huss, l'empereur demanda à son frère Wenceslas, roi de Bohême, d'envoyer Huss à Constance pour paraître devant le concile. Il promit de lui donner un sauf-conduit pour le protéger. Huss continuait à s'occuper avec bonheur et bénédiction de la prédication de l'Évangile, lorsqu'il reçut l'ordre de partir pour Constance. Il n'avait pas besoin d'être pressé d'obéir. Depuis longtemps il désirait d'avoir l'occasion de se laver publiquement de l'accusation d'hérésie et d'exposer sa foi et son enseignement, et en même temps il avait à cœur de rendre témoignage contre les corruptions de l'Église. Il écrivit à l'empereur : « Sous le sauf-conduit de votre protection, avec la permission du Très-Haut, je partirai au prochain concile de Constance ».

Plusieurs de ses amis à Prague, où il était retourné, craignaient pour sa sûreté, mais rien ne put ébranler sa résolution. Il remettait sa cause à Dieu. « Si ma mort », disait-il « peut glorifier son nom, qu'Il veuille la hâter, et m'accorder la grâce d'endurer avec courage tout le mal qui peut m'arriver. Mais s'il vaut mieux pour moi que je revienne vers vous, alors supplions Dieu que ce soit sans aucun mal, je veux dire sans que sa vérité ait souffert, de sorte que nous soyons désormais capables d'arriver à une plus pure connaissance de la vérité, pour détruire les doctrines de l'Antichrist et laisser un bon exemple à nos frères ».

Le sauf-conduit de l'empereur était ainsi conçu : « À tous les princes séculiers et ecclésiastiques... et à tous nos sujets... Nous vous recommandons avec une entière affection, à tous en général et à chacun en particulier, l'honorable maître Jean Huss, bachelier en théologie, maître ès arts, porteur de ces présentes, se rendant au concile de Constance et que nous avons pris sous notre protection et sauvegarde ». Huss avait de plus une déclaration d'orthodoxie signée par le nouvel archevêque de Prague, et une recommandation du roi.

Le 11 octobre 1414, Huss quitta Prague ; le roi lui avait donné pour l'accompagner les chevaliers Wenzel de Duba et Jean de Chlum. Partout, dans le cours de son voyage, qui dura plusieurs jours, on lui témoigna un grand intérêt ; les foules accouraient sur son passage pour le voir, et il en profitait pour rendre raison de l'espérance qui était en lui et pour annoncer ce que l'Écriture lui avait enseigné. Le 3 novembre, il entra dans Constance. L'empereur n'y était pas encore, mais le pape Jean XXIII s'y trouvait déjà, et Huss lui fit connaître son arrivée. Durant quatre semaines on le laissa tranquille, mais ses ennemis personnels, Paletz avec eux, étant arrivés, ils mirent tout en œuvre contre lui.

Le 28 novembre, Huss était dans son logement avec le chevalier de Chlum, lorsqu'on annonça des visiteurs. C'étaient les évêques d'Augsbourg et de Trente avec deux autres. Ils venaient l'assigner à paraître devant le pape. Huss protesta ; c'était dans le concile qu'il voulait être entendu. Le chevalier de Chlum protesta aussi, mais les évêques lui donnèrent l'assurance que l'on n'avait aucune mauvaise intention contre Huss. Ils partirent donc. Au bas de l'escalier, ils rencontrèrent la maîtresse de la maison qui prit congé de Huss avec larmes. Il lui donna sa bénédiction.

Arrivé devant le pape, ses ennemis produisirent contre lui une longue liste d'accusations. Ils se réjouissaient de l'avoir entre leurs mains et disaient ouvertement : « Maintenant que nous te tenons, nous ne te lâcherons pas jusqu'à ce que tu aies payé le dernier quadrant ». Des soldats avaient été placés dans les rues adjacentes pour prévenir tout trouble. Vers le soir on ordonna à de Chlum de se retirer ; Huss devait rester. Le chevalier vit alors le piège qu'on leur avait tendu et, rempli d'indignation, il se rendit auprès du pape et lui reprocha sa trahison. Le pape déclara que ce n'était pas de son fait, mais de celui des cardinaux. Ce pouvait être vrai, car il était à leur merci. Huss refusant de se rétracter, fut mis en prison sous la garde du greffier de la cathédrale, et, huit jours après, il fut transféré dans la prison du couvent des dominicains, au bord du Rhin.

Le chevalier de Chlum se hâta d'informer l'empereur de la violation de son sauf-conduit. Dans toute la Bohême l'indignation fut grande, et les seigneurs de ce pays demandèrent à Sigismond qu'il fit mettre Huss en liberté. L'empereur, au premier moment, fut rempli de colère et donna l'ordre de relâcher le prisonnier, menaçant de briser les portes de la prison si on ne le faisait pas. Mais lorsqu'il fut arrivé à Constance, les prêtres lui persuadèrent que l'on n'était pas *tenu de garder la foi à des hérétiques*, et Huss resta en prison. Rien ne peut excuser le manque de foi de l'empereur, mais combien plus grand est le crime du pape, et des princes de l'Église qui, pour ne pas laisser échapper leur proie, l'ont poussé à ce parjure !

Avant de juger Huss, le concile avait à s'occuper de mettre fin au schisme. Dès la première séance, il fut décidé que les trois papes rivaux devaient renoncer à leur dignité avant que l'on pût nommer un nouveau chef suprême de l'Église. Jean XXIII, seul des trois présents au concile, promit, pour l'amour de la paix dans l'Église, d'abdiquer publiquement le lendemain. Mais qu'étaient les promesses, l'honneur et la conscience pour un tel homme ! Aidé par quelques amis, il s'enfuit de Constance sous un déguisement, afin que son absence empêchât le concile de prendre aucune décision. L'empereur, irrité, le fit poursuivre. Jean fut saisi à Fribourg, ramené à Constance, et forcé de déposer les insignes de son pouvoir spirituel, le sceau et l'anneau du pêcheur. L'archevêque de Salisbury déclara qu'un pape qui, comme Jean, s'était souillé de crimes de toutes sortes, méritait d'être brûlé. On l'enferma dans le château de Gottleben, le même où Jean Huss était tenu dans une étroite captivité. L'ex-pape resta là durant quatre ans jusqu'à la fin du concile. Après qu'il se fut humilié devant le pape régnant, il fut mis en liberté et élevé au cardinalat. On n'usa pas d'une telle douceur envers l'intègre et innocent réformateur, comme nous le verrons.

À propos de la condamnation du pape, Huss écrivait à un ami : « Quand l'hiver viendra, ils sauront ce qu'ils ont fait en été. Considérez qu'ils ont jugé leur chef, le pape, comme digne de mort à cause de ses horribles forfaits. Répondez à cela, vous docteurs qui prêchez que le pape est un Dieu sur la terre ; qu'il peut vendre et gaspiller les choses saintes comme il lui plaît ; qu'il est la tête de tout le corps de l'Église ; qu'il est le cœur de l'Église et la gouverne spirituellement ; qu'il est la source jaillissante de toute vertu et de toute bonté ; qu'il est le soleil de l'Église et le sûr refuge pour tout chrétien. Oui, contemplez maintenant cette tête pour ainsi dire séparée par l'épée, ses péchés manifestés, cette source inépuisable tarie, ce divin soleil obscurci, ce cœur arraché et flétri par la réprobation, de sorte que nul ne peut y chercher un refuge ». La condamnation de Jean XXIII était en effet la justification de tout ce que Huss avait dit contre la puissance de Rome.

Quant au réformateur, bien qu'il sentît ce qu'avait de honteux le manque de foi de l'empereur, sa confiance ne reposait pas sur ce sauf-conduit. « Je me confie entièrement », écrivait-il, « dans le Dieu tout-puissant, mon Sauveur. Il m'accordera son Esprit pour me fortifier dans sa vérité, de sorte que je puisse faire face avec courage aux tentations, à la prison, et, s'il le faut, à une mort cruelle ».

Le cachot dans lequel Huss avait été enfermé était près de l'égout du couvent, de sorte qu'un air pestilentiel le remplissait. Le prisonnier tomba dangereusement malade. Le pape lui envoya son propre médecin, car, ainsi que le disait quelqu'un, « on ne désirait pas qu'il mourût de mort naturelle ». Par l'intercession de ses amis, il fut transféré dans une prison plus saine du couvent des franciscains, et quelques jours après au château de Gottleben, où il fut enchaîné, les mains attachées la nuit par un cadenas au mur contre lequel était appuyé son lit. Là il attendit le moment d'être appelé devant le concile.

Le concile était bien résolu à mettre Huss hors d'état de propager ses enseignements, et il aurait voulu éviter le bruit d'un interrogatoire public. Différents passages que l'on avait tirés de ses écrits, étaient jugés suffisants pour passer outre à sa condamnation. D'un autre côté, plusieurs personnes venaient visiter le prisonnier dans sa cellule solitaire et le pressaient de reconnaître et d'abjurer ses erreurs. Sur son refus, il était souvent insulté et maltraité. Il protesta contre cette manière d'agir secrète et inquisitoriale, et insista pour être traduit devant le concile afin de pouvoir se défendre publiquement. Son fidèle ami, le chevalier de Chlum, se rendit, avec quelques autres gentilshommes de Bohême, auprès de l'empereur, et le pria de prendre lui-même l'affaire en main. Leur demande fut favorablement accueillie, et l'on fixa un jour pour la comparution de Huss. Le dessein des prêtres fut ainsi déjoué.

Le 5 juillet 1415, Huss fut amené devant le concile. Sauf deux ou trois gentilshommes de Bohême qui lui restaient fidèles, il était seul devant cette grande assemblée d'ecclésiastiques, de princes et de seigneurs. Son corps était affaibli par sa longue détention et la maladie dont il se remettait à peine, mais son esprit était fort dans le Seigneur ; il était prisonnier, mais libre dans son âme. Il se reconnut comme l'auteur des livres qui lui furent présentés. Puis on lut les passages incriminés qui devaient motiver sa condamnation. Les uns étaient des citations exactes de ses écrits, d'autres étaient dénaturées, il y en avait enfin d'entièrement fausses. Mais dès qu'il eut commencé à défendre ses doctrines en se fondant sur l'autorité des Écritures et sur le témoignage des Pères de l'Église, sa voix fut couverte par des cris violents et tumultueux. Le bruit et l'agitation devinrent tels que le concile se vit obligé d'ajourner la séance.

Deux jours après, les débats continuèrent. L'empereur était présent pour maintenir l'ordre. Une éclipse de soleil presque totale remplit de terreur l'assemblée et les habitants de la ville. Une obscurité à peu près complète couvrait la cité, le lac et les campagnes environnantes. On pensait que le jour du jugement était arrivé. Enfin la lumière reparut graduellement et Huss fut introduit. Ses accusateurs étaient là aussi nombreux, mais plus calmes. Le concile avait préparé une formule d'abjuration qu'il fut invité à signer. Huss répondit avec une dignité tranquille : « Je ne rétracterai rien de ce que j'ai dit ou écrit, à moins que l'on ne me prouve que mes paroles sont en opposition avec la parole de Dieu ». Et comme on l'accusait d'avoir soutenu et répandu les enseignements de Wiclef, il convint d'avoir dit : « Wiclef était un vrai croyant ; son âme est maintenant dans le ciel, et je ne puis souhaiter pour la mienne une plus grande sécurité que celle que Wiclef possédait ». Les moqueries et les rires accueillirent cette confession simple et sincère. Après plusieurs heures de discussion, Huss fut reconduit dans sa prison, et les membres du concile se dispersèrent pour se reposer dans les jouissances et les plaisirs que la ville leur offrait.

Le jour suivant, Huss comparut pour la troisième fois. On lui lut trente-neuf articles renfermant les erreurs qu'on l'accusait d'avoir enseignées dans ses écrits, ses prédications et ses conversations privées.

Comme la plupart des réformateurs, Huss insistait surtout sur la doctrine du salut par la foi, sans les œuvres. En outre il affirmait que personne, de quelque charge ou dignité qu'il fût revêtu, fût-il pape ou cardinal, ne pouvait être un membre de la vraie Église de Christ, s'il menait une vie profane. « La vraie foi à la parole de Dieu », disait-il, « est le fondement de toutes les vertus ». À l'appui de ses assertions, il en appelait au nom vénéré d'Augustin. Celui-ci soutenait que la possession des vertus apostoliques donnait seule à un pape ou à des prélats un droit à la succession apostolique. « Le pape », disait-il, « qui n'imité pas Pierre dans sa vie, n'est pas un représentant de Christ, mais un précurseur de l'Antichrist ». Là-dessus Huss citait ce passage de saint Bernard : « Un esclave de l'avarice n'est pas un successeur de saint Pierre, mais de Judas Iscariote ». Devant ces citations le concile se trouvait très embarrassé, personne n'osant contredire des déclarations de docteurs aussi respectés.

Ainsi il y avait deux chefs principaux d'accusation contre Huss : il mettait en question la doctrine de l'Église romaine, et il condamnait le faux système de la papauté. Mais son affirmation hardie que nulle dignité royale ou sacerdotale n'avait de valeur devant Dieu, si ceux qui la possédaient vivaient dans des péchés mortels, fut surtout ce qui semble avoir emporté sa condamnation. Le cardinal de Cambrai ayant taxé d'impiété cette déclaration, Huss affirma encore plus fortement qu'un roi qui vit en état de péché mortel, n'est pas un roi devant Dieu. Peut-être allait-il trop loin, car l'Écriture nous dit que toute puissance temporelle est établie de Dieu, mais peut-être aussi voulait-il dire que la dignité royale ne constituait pas un titre à faire valoir devant Dieu, et qu'elle n'excuse pas le péché. Quoi qu'il en soit, ces paroles décidèrent de son sort. L'empereur indigné s'écria : « Jamais il n'y eut sur la terre un hérétique plus dangereux », à quoi le cardinal de Cambrai ajouta : « Comment ! il ne te suffit pas d'abaisser la puissance spirituelle, tu veux aussi précipiter les rois de leur trône ! » « Un homme », avança un autre cardinal, « peut être un vrai pape, un vrai prélat, ou un vrai roi, alors même qu'il ne serait pas un vrai chrétien ». — « Pourquoi donc », répondit Huss sans être effrayé, « avez-vous dépouillé Jean XXIII de sa dignité ? » — « À cause de ses iniquités manifestes », répartit l'empereur.

Les débats continuèrent. On pressa Huss de toutes manières de rétracter ses erreurs et de reconnaître que les accusations portées contre lui étaient bien fondées. On lui demanda de se soumettre implicitement aux décisions du concile. Mais ni promesses, ni menaces n'eurent d'effet sur lui. « Abjurer », dit-il, « signifie reconnaître et abandonner une erreur que l'on aurait tenue. Or quant aux opinions et aux doctrines que l'on m'attribue faussement, je ne puis naturellement pas les rétracter ; quant à celles que je reconnais et soutiens, je suis prêt, et de tout mon cœur, à les abandonner dès que le concile m'en aura enseigné de meilleures ». La réponse fut : « Ce n'est point l'affaire du concile d'enseigner, mais de conclure, et d'attendre de toi l'obéissance pure et simple à sa décision. Si tu refuses, les peines résultant de ton obstination te seront appliquées ». Et là-dessus ceux qui auraient dû être de débonnaires pasteurs du troupeau de Christ exigèrent hautement et unanimement, ou une rétractation complète, ou la mort sur le bûcher. L'empereur, à qui sa conscience pouvait bien lui reprocher son manque de foi, eut, dit-on, un entretien particulier avec Huss ; les plus habiles et les plus savants docteurs en philosophie et en théologie s'efforcèrent de l'ébranler et de l'amener à céder. Tout fut inutile ; Huss, avec modestie et fermeté, répliqua qu'il ne pouvait rétracter aucune de ses doctrines, à moins qu'on ne lui en eût montré la fausseté par l'Écriture. On le ramena dans sa prison. Son fidèle ami, le chevalier de Chlum, l'y suivit afin de le consoler par des paroles de sympathie. « Quel rafraîchissement », dit Huss une fois, « de voir ce vrai gentilhomme n'estimer pas au-dessous de sa dignité d'étendre sa main vers un pauvre hérétique dans les fers, et qui est abandonné de tout le monde ! »

C'est à ce véritable ami que Huss dans son cachot racontait un songe qu'il avait eu. Une nuit, il crut voir le pape et les évêques effacer les images de Jésus Christ qu'il avait fait peindre sur les murs de la chapelle de Bethléem. Ce songe l'afflige, mais le lendemain il voit plusieurs peintres occupés à rétablir les images en plus grand nombre et avec plus d'éclat. Ce travail achevé, les peintres,

entourés d'un grand peuple, s'écrient : « Que maintenant viennent papes et évêques, ils ne les effaceront plus jamais ». — « Et plusieurs peuples se réjouissaient dans Bethléem, et moi avec eux », ajoutait Huss. — « Occupez-vous de votre défense plutôt que de rêves », lui dit le chevalier de Chlum. — « Je ne suis point un rêveur », répondit Huss, « mais je tiens pour certain que l'image de Christ ne sera jamais effacée. Ils ont voulu la détruire ; mais elle sera peinte de nouveau dans les cœurs par des prédicateurs qui vaudront mieux que moi ». Ainsi ce qui occupait par-dessus tout ce prisonnier pour la vérité, c'était Christ et son triomphe. Dieu lui donnait la sainte confiance que les ennemis de Christ ne prévaudraient pas contre Lui.

Lorsqu'on eut emmené Huss, l'empereur se leva et dit : « J'ai entendu les accusations portées contre Huss. Il en a reconnu quelques-unes comme vraies ; d'autres ont été soutenues contre lui par des témoins dignes de foi. Pour les unes comme pour les autres, il mérite la mort. S'il n'abjure pas toutes ses erreurs, il doit être brûlé. Il faut que le mal soit extirpé radicalement. S'il se trouve à Constance quelques-uns de ses partisans, on doit sévir contre eux avec la plus extrême rigueur, et avant tout contre son disciple, Jérôme de Prague ». Ce jugement impérial ayant été rapporté au martyr, il dit simplement. « J'avais été averti de ne pas me fier à son sauf-conduit. Je me suis fait une grande et douloureuse illusion ; il m'a même jugé avant mes ennemis ».

Après cette scène, Huss fut laissé en prison durant un mois. De nouveaux efforts furent faits, même par des personnes du plus haut rang, pour l'engager à se rétracter. On espérait que cette pression incessante jointe à la faiblesse croissante de son corps, finirait par vaincre ce que l'on nommait son opiniâtreté. Ce fut en vain. Celui qui l'avait rendu capable de rendre sans trembler témoignage pour Christ devant ses ennemis, le fortifia aussi contre ces derniers assauts de Satan. Il resta inébranlable, cependant toujours prêt, disait-il, à abandonner toute doctrine qui lui serait démontrée fautive d'après les Écritures.

Jean Huss, sa condamnation et sa mort

L'empereur Sigismond avait donné son avis, le concile n'avait plus qu'à confirmer la condamnation de Huss. Il se réunit le 6 juillet 1415 dans la cathédrale. Comme hérétique, le prisonnier dut rester dehors pendant la célébration de la grand-messe. Ensuite l'archevêque de Lodi prêcha sur ce texte : « Afin que le corps du péché fût annulé » (Romains 6:6). Évidemment il entendait par là que l'hérétique devait être brûlé. Cette perversion du sens de la parole de Dieu répondait bien au dessein du concile. La prédication de l'archevêque ne renfermait autre chose que de violentes sorties contre toutes les hérésies et les erreurs jugées telles par l'Église romaine. Il dirigea surtout ses coups contre Huss qu'il montra comme un hérétique aussi dangereux qu'Arius, et comme un faux docteur pire que Sabellius. Il termina par des louanges à l'adresse de l'empereur. « C'est ta charge glorieuse », lui dit-il entre autres, « de punir l'hérésie et de mettre fin aux schismes, et avant tout de châtier cet hérétique obstiné », et il indiquait Huss qui, à genoux, priait avec ferveur.

On lut contre lui environ trente chefs d'accusation. Huss tenta à plusieurs reprises de parler pour sa défense, mais on ne le lui permit pas. La sentence fut prononcée à peu près en ces termes : « Comme Jean Huss, durant de longues années, a perverti le peuple en répandant des doctrines notoirement hérétiques et comme telles condamnées par l'Église, en particulier les doctrines de Wicléf, et qu'ainsi il a donné lieu à un scandale public ; comme il a avec opiniâtreté foulé aux pieds les clés (le pouvoir) de l'Église ainsi que les peines ecclésiastiques (*), et que, méprisant les juges ordinaires de la terre, il en a appelé à Jésus Christ comme Juge souverain, appel qui est insultant pour l'autorité spirituelle et tend à la faire mépriser ; comme de plus il a persisté dans ses erreurs jusqu'au dernier moment, et les a maintenues devant le concile ; en raison de cela nous décidons que, comme un hérétique obstiné et incorrigible, il soit dépouillé de ses saintes dignités (***) et en soit déclaré indigne ».

(*) L'interdit qui avait été prononcé, et malgré lequel Huss avait continué à prêcher.

(**) De son caractère de prêtre.

Après la lecture de ce jugement, Huss commença à prier à haute voix pour ses ennemis, ce qui fut accueilli par un rire moqueur de la part de quelques membres du concile. Mais Huss élevant ses mains en haut, s'écria : « Vois, ô Sauveur miséricordieux, comment ce concile juge comme erreur ce que tu as enseigné et pratiqué. Toi, Jésus, accablé par tes ennemis, tu as remis à ton Dieu et Père ce qui te concernait. Tu nous as ainsi laissé ton exemple, afin qu'opprimés aussi, nous ayons notre recours au jugement de Dieu ». Il déclara encore une fois solennellement qu'il n'avait conscience d'aucune hérésie, et ne pouvait abjurer ce qu'il n'avait pas enseigné. Puis jetant un regard perçant sur Sigismond, il ajouta : « Je suis venu dans ce concile en me confiant au sauf-conduit de l'empereur ». Sigismond baissa les yeux, confus au souvenir de son manque de foi.

La veille du jour fixé pour l'exécution du saint martyr, il reçut la dernière visite de son fidèle ami, le chevalier de Chlum. « Mon cher maître », lui dit celui-ci, « je suis un homme ignorant et, par conséquent, absolument impropre à donner un conseil à un homme aussi éclairé que vous. Malgré cela, je vous prie instamment que si dans votre for intérieur vous avez conscience de quelque'une des erreurs dont on vous accuse, vous n'ayez pas honte de la rétracter et de l'abandonner. Mais si vous êtes persuadé de votre innocence, je suis si éloigné de vous conseiller de dire quelque chose contre votre conscience, que je vous exhorte plutôt à souffrir toute espèce de torture plutôt que de rétracter ce que vous tenez pour vrai ». Huss, profondément touché, répondit avec larmes. « Dieu m'est témoin que j'ai toujours été et que je suis encore prêt à rétracter de tout mon cœur et avec serment quelque erreur que ce soit qui m'aura été montrée telle par les Écritures ».

Selon le jugement du concile, Huss fut dégradé de son caractère de prêtre. L'archevêque de Milan assisté de six évêques procéda à cette triste cérémonie. Huss fut revêtu des vêtements sacerdotaux, on plaça dans sa main le calice ou coupe de la Cène, et il fut conduit devant le maître-autel comme pour célébrer la messe. Il se laissa faire tranquillement et fit seulement la remarque que « son Sauveur aussi avait été livré aux moqueries revêtu d'un habit royal ». On lui ôta le calice des mains, on le dépouilla des vêtements consacrés, et on effaça de sa tête les traces de la tonsure. En lui retirant le calice, les prêtres dirent : « Ô Judas maudit, qui as abandonné le conseil de paix et as pris part à celui des Juifs, nous te retirons le saint calice rempli du sang de Jésus Christ ». — « Je me confie », répondit Huss, « en la miséricorde de Dieu, et je boirai de sa coupe aujourd'hui dans son royaume ». — « Nous livrons ton âme aux diables de l'enfer », s'écrièrent les évêques. — « Mais moi », dit le martyr, « je remets mon esprit entre tes mains, Seigneur Jésus Christ ; je te recommande mon âme que tu as sauvée ».

Rome repousse l'accusation de verser le sang. Le concile déclara donc que l'hérétique Huss était retranché du corps de l'Église et placé hors de son domaine, et elle le livra comme laïque au jugement du pouvoir séculier. C'était la sentence de mort. L'empereur ordonna l'immédiate exécution du condamné. L'électeur Louis de Bavière, maréchal de l'empire, accompagné de huit cents chevaliers et d'une grande foule de peuple, conduisit Huss au lieu du supplice dans une prairie hors de la ville. Le cortège s'arrêta un instant devant le palais épiscopal. Là on brûla une quantité des livres du réformateur. Huss sourit à la vue de cet acte de mesquine vengeance. Il essaya de dire quelques mots à la garde impériale et au peuple, mais l'électeur ne le permit pas, et donna l'ordre de continuer la marche. Rien ne pouvait troubler la paix du courageux témoin de la vérité : Dieu était avec lui. En s'avançant vers le lieu où le bûcher se dressait, il chantait à haute voix des Psaumes et priait avec tant de ferveur que le peuple disait : « Nous ne savons pas ce que cet homme a fait, mais nous l'entendons adresser à Dieu des prières magnifiques ».

Arrivé près du bûcher, Huss s'agenouilla, pria pour que Dieu pardonnât à ses ennemis, et recommanda son âme à Christ. Le poteau où il fut attaché était planté profondément en terre. Des piles de fagots furent entassés sous ses pieds. On l'attacha fortement au poteau, puis on empila

autour de lui du bois jusqu'à son menton. Avant de donner l'ordre d'allumer le feu, le maréchal de l'empire lui demanda si, dans ce dernier moment, il ne voulait pas abjurer ses erreurs et sauver son âme et sa vie. « Quelles erreurs ? » répondit Huss. « Je ne me sens coupable d'aucune. J'appelle Dieu à témoin que tout ce que j'ai écrit et prêché l'a été en vue de sauver les âmes du péché et de la perdition ; et ce que j'ai écrit et prêché, je le scelle aujourd'hui volontiers de mon sang ».

Le feu fut mis au bûcher, et comme les flammes l'entouraient, Huss commença à chanter à haute voix : « Jésus, fils de David, aie pitié de moi ! » Ses souffrances furent de courte durée. Comme d'une voix affaiblie il répétait pour la troisième fois ces paroles, l'épaisse fumée et la flamme poussées par le vent contre son visage, l'étouffèrent avant que son corps fut consumé. Jésus avait eu pitié de lui, et son esprit bienheureux était allé près de son Sauveur dont il avait été un fidèle témoin. On alluma le bûcher une seconde et une troisième fois, afin qu'il ne restât que des cendres de sa personne et de ses vêtements, et ses cendres mêmes, recueillies avec la terre sur laquelle elles étaient répandues, furent jetées dans le Rhin.

Un écrivain dit : « Huss semble avoir pénétré plus avant que ses devanciers dans l'essence de la vérité chrétienne. Il demandait à Christ de lui faire la grâce de ne se glorifier que dans la croix et dans l'opprobre inappréciable de ses souffrances. Il fut, si l'on peut ainsi dire, le Jean-Baptiste de la Réformation. Les flammes de son bûcher allumèrent dans l'Église un feu qui répandit au milieu des ténèbres un éclat immense, et dont les lueurs ne devaient pas si promptement s'éteindre ».

Jérôme de Prague

Malgré les avertissements de Huss déjà prisonnier, Jérôme de Prague s'était rendu à Constance, mais n'ayant pu obtenir de sauf-conduit, il quitta la ville pour retourner en Bohême. Ses ennemis cependant réussirent à s'emparer de lui, et, chargé de chaînes, il fut ramené à Constance. C'était en mai 1415. Aussitôt après son arrivée, il dut paraître devant le concile. Là un grand nombre d'accusations furent portées contre lui, il fut accablé d'injures, et même le célèbre Gerson qui l'avait connu à Paris, le traita avec dureté. Jérôme déclara qu'il donnerait sa vie pour la défense de l'Évangile qu'il avait annoncé. Le concile le remit, jusqu'à ce que l'affaire de Huss fût terminée, entre les mains de l'archevêque de Rigo qui le traita avec la plus grande cruauté, plus que s'il eût été le pire des malfaiteurs. Il fut attaché, mains et pieds liés, à une poutre élevée, de manière à ce qu'il ne pût ni s'asseoir, ni lever la tête. Il resta ferme pendant plusieurs mois, en dépit des tortures que lui infligeait son impitoyable bourreau. Mais enfin il céda sous l'effet de ses intolérables souffrances. Loin de toute consolation humaine, enchaîné dans une sombre cellule et dans une position des plus pénibles, ayant à peine les aliments nécessaires pour apaiser sa faim et sa soif, le courage lui manqua. Épuisé et désespéré, il se laissa aller à rétracter entièrement tous les enseignements contraires à la doctrine de l'Église romaine, et surtout ceux de Wicléf et de Huss. On rédigea pour lui sa rétractation, et il la lut devant le concile le 23 septembre. Non seulement il abjura toutes les hérésies dont il était accusé et celles de Wicléf et de Huss, mais il déclarait qu'il approuvait la sentence portée contre eux.

Pauvre Jérôme ! Pour prix de sa rétractation, il ne fut pas même mis en liberté. Tout ce qu'il obtint fut de ne plus être enchaîné. On mettait en doute sa sincérité, et l'on craignait qu'étant libre, il ne retournât en Bohême pour soutenir l'hérésie. Mais ce traitement injuste lui ouvrit les yeux, et Dieu l'employa pour son relèvement. Il regretta amèrement sa rétractation et reconnut avec repentance sa faute devant Dieu. De nouvelles accusations avaient été portées contre lui ; on le questionna dans sa prison, mais il refusa de répondre à ces interrogatoires privés, et demanda d'être entendu par le concile. Il parut donc une seconde fois devant ses juges qui s'attendaient à une nouvelle rétractation. Ils furent bien déçus et surpris, lorsqu'il déclara solennellement qu'en condamnant les doctrines de Wicléf et de Huss et en approuvant la sentence prononcée contre le saint confesseur de la vérité, il avait commis un péché dont il se repentait profondément. Il commença son discours en demandant à Dieu d'incliner son cœur par sa grâce, afin que ses lèvres ne proférassent que ce qui pouvait servir au

bien de son âme. « Je n'ignore pas », s'écria-t-il, « que beaucoup d'hommes illustres ont succombé sous les accusations de faux témoins et ont été injustement condamnés ». Et il cita la longue liste de ceux que mentionne la Bible et qui souffrirent ainsi, en commençant par Joseph, Daniel et les prophètes, et continuant par Jean le Baptiseur, le Seigneur de gloire lui-même, les apôtres et Étienne. Enfin il rappela tous les grands hommes de l'antiquité qui étaient tombés victimes de faux témoignages et avaient laissé leur vie pour l'amour de la vérité.

L'éloquence brûlante du prisonnier frappa d'étonnement ses ennemis. Après avoir passé 340 jours dans un misérable cachot, ils le voyaient calme et intrépide, parlant avec puissance. Il reconnaissait sans détour qu'aucun acte de sa vie ne l'avait autant affligé que sa rétractation. « Cette coupable rétractation », disait-il hautement, « je la rétracte maintenant pleinement, et je suis résolu à tenir jusqu'à la mort pour les vraies doctrines de Wiclef et de Huss, parce que je crois que ce sont les purs enseignements de l'Évangile, de même que je crois que leur vie a été sans blâme et sainte ».

Il n'était pas besoin de plus de preuves de son hérésie. Il fut condamné à mort comme hérétique et relaps. L'évêque de Lodi fut de nouveau chargé de prononcer le discours que l'on peut appeler l'oraison funèbre de l'accusé. Il prit pour texte : « Il leur reprocha leur incrédulité et leur dureté de cœur » (Marc 16:14), paroles qu'il appliqua à l'hérétique qui se trouvait devant lui. En réponse à ce discours, Jérôme s'adressant au concile dit : « Vous m'avez condamné sans m'avoir convaincu d'aucun crime. Une épine demeurera dans vos consciences, un ver qui ne mourra point. J'en appelle au Souverain Juge, devant lequel vous paraîtrez avec moi, et à qui vous aurez à répondre au sujet de ce jour ». Poggius, historien catholique qui était présent à cette scène, dit : « Les oreilles de tous étaient captivées, et les cœurs étaient émus. La séance fut très agitée et bruyante ». Comme autrefois Paul devant Agrippa, Jérôme était sans nul doute l'homme le plus heureux de toute cette nombreuse assemblée. Il jouissait de la présence et de l'approbation de son bien-aimé Maître. Il pouvait dire comme le bienheureux apôtre : « Dans ma première défense, personne n'a été avec moi, mais tous m'ont abandonné... Mais le Seigneur s'est tenu près de moi et m'a fortifié » (2 Timothée 4:16-17).

Le 30 mai 1416, Jérôme fut remis au bras séculier. Eneas Sylvius, qui plus tard devint pape sous le nom de Pie II, et qui était membre du concile, écrivait à un ami : « Jérôme est allé au bûcher comme à une joyeuse fête. Comme le bourreau s'apprêtait à allumer les fagots derrière son dos, il dit : « Apporte le feu ici, devant moi. Si je l'avais craint, j'aurais pu y échapper ». Telle fut la fin d'un homme d'une excellence peu ordinaire. J'ai été témoin de cette catastrophe, et j'en ai vu chaque détail ». Tel est le témoignage d'un écrivain catholique qui faisait partie de l'assemblée qui condamna Jérôme. Lui et Poggius témoignent de l'injustice de tous ces prélats, et de la fermeté héroïque de Huss et de Jérôme. Ce dernier, après qu'on l'eut lié au poteau, ne cessa de chanter d'une voix forte et ferme des cantiques à la louange de son Sauveur. Du milieu des flammes, on put l'entendre distinctement chanter l'hymne latine en usage à la fête de Pâques dans les églises romaines, et qui commence par ces mots :

« Salve, festa dies, toto venerabilis aevo, Qua Deus infernum vicit, et astra tenens ».

c'est-à-dire : « Salut, ô jour de fête, à jamais digne d'être célébré, jour auquel Dieu, qui régit les cieux, a vaincu l'enfer ».

Jérôme n'expira qu'après un quart d'heure entier de souffrance dans les flammes. Peu d'instantes avant sa mort, il s'écria : « Ô Dieu, aie pitié de moi ! aie pitié de moi ». Et aussitôt après : « Tu sais, Seigneur, combien j'ai aimé ta vérité ». Puis : « Entre tes mains, je remets mon esprit ». Ce furent les dernières paroles distinctes qui sortirent de la bouche du martyr. « Absent du corps », son esprit bienheureux alla auprès du Seigneur, où il attend avec tant d'autres la glorieuse résurrection de vie.

Il est digne de remarquer que la mort de ces deux hérauts de la Réformation ne fut pas le résultat d'une condamnation prononcée par le pape ou par la cour romaine, mais que ce fut un concile général de l'Église qui rendit la sentence. Il représentait l'Église romaine tout entière, toute la puissance temporelle et spirituelle du monde romain. Elle est tout entière responsable de ce crime ajouté à tant d'autres, qui appelleront sur elle le jugement de Dieu.

Les Hussites

Les travaux de Huss et de Jérôme de Prague en Bohême n'avaient pas été stériles. Un grand nombre de personnes avaient reçu dans leur cœur les vérités scripturaires que ces deux serviteurs de Dieu avaient prêchées, et elles y restaient attachées. La mort de ces fidèles témoins n'avait fait que confirmer dans leur foi leurs adhérents, de sorte qu'un an après leur supplice, l'archevêque de Lodi, dans un discours prononcé devant le concile, disait que le supplice du feu avait été trop doux pour ces deux hérétiques dont les doctrines abominables avaient infesté l'Angleterre, la France, l'Italie, la Hongrie, la Pologne, l'Allemagne et toute la Bohême. Ces doctrines étaient aussi celles que professaient les Vaudois répandus dans tous ces pays, ainsi que les Wiclefites en Angleterre. Les prédications de Huss et de Jérôme leur avaient comme donné une vie nouvelle. La vérité de Dieu ne peut mourir malgré les efforts de Satan ; la lumière de l'Évangile ne pouvait plus être éteinte, en dépit de toutes les persécutions.

Le supplice de Huss et de Jérôme souleva une vive indignation dans toute la Bohême. Plus de quatre cents chevaliers et gentilshommes de Bohême et de Moravie écrivirent au concile pour protester contre ses procédés et contre l'outrage fait à la foi orthodoxe des Bohémiens en brûlant leurs deux plus éminents docteurs. Le concile se refusa à prêter l'oreille à ces représentations. Au contraire, en l'an 1418, peu avant la clôture du concile, le pape Martin V fit annoncer une croisade contre les partisans de Huss qui furent dès lors nommés *Hussites*. Le cardinal de Raguse fut envoyé en Bohême comme légat du pape. C'était un homme violent qui annonça son intention de ramener le pays à l'obéissance à l'Église romaine par le feu et l'épée. Il mit à exécution ses menaces. Après que de sévères édits eurent été rendus contre les Hussites, il en fit torturer et brûler vifs plusieurs qui résistaient. On les emprisonnait, on confisquait leurs biens, on traquait comme des bêtes féroces ceux qui s'enfuyaient, et ceux qui étaient pris étaient vendus comme esclaves. Plus de 1600 furent jetés vivants dans les fosses des mines de Kuttenberg. Un prêtre hussite ayant été arrêté, on lui perça les mains avec une épée ; puis il fut lié à un arbre par des cordes passées à travers ses blessures, et enfin brûlé. Tels étaient les traitements que l'on faisait subir à de fidèles serviteurs de Dieu.

La guerre des Taborites

Poussés à bout par leurs ennemis, les Hussites prirent les armes pour se défendre. Ils oublièrent, comme d'autres l'ont fait après eux, que le Seigneur devant Pilate a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu, afin que je ne fusse pas livré aux Juifs » (Jean 18:36).

On avait interdit les églises aux ecclésiastiques qui adhéraient aux doctrines de Huss. Ils se réunissaient donc en dehors avec les fidèles. Un des points sur lequel les Hussites insistaient, était que la coupe de la Cène fût distribuée à tous les communicants, et non pas réservée aux prêtres seuls, comme l'Église romaine l'enseigne. En effet, le Seigneur a dit à ses disciples : « Buvez-en tous » (Matthieu 26:27), et l'apôtre Paul, en rappelant l'institution de la Cène, dit aux Corinthiens : « Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe » (1 Corinthiens 11:26), ce qui s'adressait à tous sans exception. Mais l'Église romaine, de son chef, comme nous l'avons vu, avait retranché la coupe aux laïques, pour la donner au clergé seul. Or en l'an 1416, une troupe de prêtres de l'Église de Rome se jetèrent sur les assemblées de ceux qui communiaient sous les deux espèces, c'est-à-dire avec le pain et le vin, et les dispersèrent de vive force. Alors les prêtres des Hussites

rassemblèrent leur peuple et se retirèrent avec lui sur une haute colline située au sud et à quelque distance de la ville de Prague. Une tente y fut élevée pour y célébrer le service divin et y prendre la Cène. Un grand nombre de fidèles se joignirent à eux. Ils se partageaient en différentes sections pour écouter les prédications et pour communier. Un jour, trois cents tables y avaient été dressées, et l'on y compta plus de 42000 communicants. Une agape suivit où les riches partagèrent avec les pauvres. Les jeux, les danses, les boissons fortes étaient interdits, et le peuple demeurait là sous des tentes comme dans un camp. De là vint le nom de Tabor, c'est-à-dire *camp* en langue tchèque, que l'on donna à cette colline, et de là aussi le nom de Taborites donné à ceux qui s'y étaient réfugiés et plus tard à tous ceux qui se joignirent à eux.

Bientôt les Taborites eurent un chef en la personne d'un noble Bohémien, Jean de Trocznow, surnommé Ziska, ou le Borgne, parce qu'il avait perdu un œil dans une bataille. Il était attaché à la cour, et l'on avait remarqué que depuis la mort de Huss, il était toujours sombre et pensif. Un jour le roi lui en demanda la cause. « Ils ont brûlé Jean Huss », répondit Ziska, « et nous ne l'avons pas encore vengé ». « Je n'y puis rien », dit le roi, « voyez vous-même ce que vous pouvez faire ». Le roi n'avait pas parlé sérieusement, mais Ziska l'entendit autrement et se mit à la tête des Hussites. Il les exhorta à mettre fin à la vie dissolue et à l'orgueil des prêtres de Rome, et à travailler efficacement à la réformation de l'Église.

Le roi Wenceslas, terrifié à la pensée d'une rébellion, ordonna aux bourgeois d'apporter leurs armes à son palais. Ils obéirent, mais non comme il l'attendait, car ils vinrent complètement armés et prêts au combat. « Nous voici », dit Ziska, « contre quels ennemis faut-il marcher ? ». Le roi était impuissant pour résister, et les Hussites entrèrent dans la ville de Prague et en prirent possession. Le lendemain, comme ils traversaient la ville, ayant à leur tête un prêtre portant le calice (la coupe de communion) en signe qu'ils demandaient la coupe pour tous aussi bien que le pain de la Cène, une pierre partie de l'hôtel de ville devant lequel ils passaient, vint frapper le prêtre. Aussitôt un grand nombre de Hussites brisèrent les portes, pénétrèrent dans la salle où le sénat était en séance, et se saisirent de quelques uns des sénateurs qu'ils jetèrent par les fenêtres. La guerre avait commencé.

En l'année 1419, le roi Wenceslas mourut. L'empereur Sigismond, son frère, lui succéda comme roi de Bohême. Les Hussites s'adressèrent à lui et à la reine Sophie pour obtenir un compromis qui leur permît d'agir selon leurs consciences ; mais Sigismond insulta leurs messagers et jura de régler l'affaire dans le sang. Les Hussites savaient qu'ils n'avaient aucune pitié à attendre de l'homme qui avait violé le sauf-conduit donné à Huss, et ils se préparèrent à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ziska appela aux armes tous les partisans de Huss, jusqu'au plus faible, capable seulement de jeter une pierre. Était-ce selon Dieu ? Nous ne pouvons le penser. Comme nous l'avons fait remarquer, le Seigneur a dit : « Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu, ... mais *maintenant* mon royaume n'est pas d'ici » (Jean 18:36). Le temps viendra où le Seigneur lui-même apparaîtra du ciel pour combattre et balayer de dessus la terre les impies et délivrer son peuple opprimé (Apocalypse 19:11-21). En attendant, les croyants ont à souffrir avec patience (Apocalypse 1:9 ; 14:12), si Dieu permet qu'ils soient persécutés.

Les Hussites se retranchèrent sur le Tabor, dont le sommet est hérissé de rochers, et Ziska en fit une forteresse capable de soutenir les plus rudes assauts. La plupart des Hussites, venus de la campagne, n'étaient d'abord armés que de fléaux, de faux, de fourches et d'autres instruments aratoires, mais ils inspiraient à leurs ennemis une terreur indescriptible. Le nom seul de Ziska jetait l'épouvante dans leurs rangs. L'empereur Sigismond, secondé par Frédéric d'Autriche, ayant rassemblé une armée de 100000 hommes, à la suite d'une croisade prêchée contre les Hussites, marcha d'abord sur Prague dont il s'empara et où il mit à mort ceux des sectaires qu'il put y trouver. Ensuite il attaqua le Tabor, mais après une lutte longue et acharnée, l'armée allemande fut mise en fuite, laissant son camp aux mains de Ziska. Une nouvelle armée de 150000 hommes fut envoyée contre lui. Elle ravagea

cruellement le pays, brûlant les prisonniers qu'elle faisait, qu'ils fussent Hussites ou non : il suffisait d'être Bohémien pour être déclaré hérétique.

Nous citerons seulement un fait qui montre d'un côté la cruauté des soldats de Sigismond, partisans de Rome, et de l'autre la fermeté de ceux qui, ne prenant point de part au combat, souffraient pour la vérité. Un détachement de l'armée allemande prit par trahison le pasteur d'Arndostewiez, nommé Wenceslas, homme pieux et généralement aimé. On l'amena à l'armée, avec son vicaire, sous prétexte qu'ils étaient Hussites. Ils furent envoyés à l'évêque qui les renvoya au général. Après les avoir accablés de mauvais traitements, on les somma d'abjurer leur hérésie, sous peine d'être brûlés. Wenceslas répondit : « L'Évangile veut que le peuple boive à la coupe du Seigneur. La primitive Église l'a fait, et notre missel (*) le prescrit. Effacez donc l'Écriture ; anéantissez l'Évangile... ». À ces mots, un soldat le frappa au visage avec son gantelet de fer, si violemment que le sang jaillit. Le lendemain on le conduisit au bûcher avec son vicaire, trois paysans âgés, et quatre enfants de 7 à 11 ans qui avaient confessé leur foi avec une grande fermeté. On les sollicita encore une fois d'avoir pitié d'eux-mêmes et d'abjurer leur erreur afin de sauver leur vie. Wenceslas répondit : « À Dieu ne plaise que nous céditions à vos paroles. Nous sommes prêts à souffrir une telle mort, non pas une fois, mais cent fois, s'il était possible, plutôt que de renier la vérité de l'Évangile, qui est plus claire que le soleil ». On mit le feu au bûcher ; Wenceslas prit les enfants dans ses bras, comme un berger porte ses tendres agneaux, les serra contre lui et chanta avec eux un cantique au milieu des flammes. Les enfants furent bientôt étouffés, et Wenceslas après eux rendit l'esprit, s'étant montré fidèle jusqu'à la mort, et prêt à recevoir la couronne de vie promise par le Seigneur à ses fidèles témoins (Apocalypse 2:10).

(*) Livre de messe, renfermant le rituel à suivre, les prières à dire, les portions de l'Écriture à lire et les cérémonies à accomplir aux différents temps de l'année.

Ziska et les Taborites avaient pris l'offensive. Ceux-ci se déclaraient les élus de Dieu et prétendaient que tout leur appartenait, qu'ils avaient le droit de s'emparer des biens de leurs ennemis, qu'ils comparaient aux Moabites et aux Ammonites, et qu'ils pouvaient les mettre à mort. Guerre affreuse où l'on ne faisait pas de quartier ! Chose horrible que l'on prît le nom du Seigneur pour justifier de telles choses. Les Taborites vainqueurs parcouraient le pays, brûlant les églises et les monastères, tuant les prêtres et les moines, détruisant tout ce qui portait la marque de l'Église romaine. Un prêtre avait séduit la sœur favorite de Ziska, et il ne pouvait oublier cet outrage. Les Taborites se rendirent ainsi maîtres de toute la Bohême et pénétrèrent même jusqu'en Autriche et en Allemagne.

Le pape Martin V fit prêcher une nouvelle croisade contre eux. Des milliers d'hommes accoururent dans l'espoir de gagner les indulgences promises. Quatre armées commandées par le cardinal Julien, envahirent en même temps la Bohême. Mais la victoire suivait partout Ziska, qui, bien qu'il eût perdu son second œil au siège de la ville de Raby, n'en continuait pas moins à conduire ses soldats avec succès contre leurs ennemis. On ne comprenait pas qu'avec des forces comparativement faibles, les Bohémiens pussent tenir tête à des armées composées de l'élite de l'Allemagne, les battre et les mettre en fuite. « Les Bohémiens ont fait preuve d'une admirable valeur », dit un écrivain papiste ; « car l'empereur Sigismond n'a pas pu les réduire, bien qu'il ait mis sous les armes la moitié de l'Europe ». Deux fois le cardinal Julien fut témoin de la terreur qui saisissait même les princes et les généraux les plus braves, lorsqu'ils voyaient les Bohémiens s'approcher, bien qu'en beaucoup plus petit nombre que leurs troupes. Une fois, dès qu'ils parurent, les croisés, pris d'une frayeur panique, jetèrent leurs armes et s'enfuirent. En vain Julien, le crucifix à la main, voulut-il les arrêter, les suppliant de faire volte face. Lui-même fut entraîné dans la déroute et obligé de fuir sous le costume d'un simple soldat. Son chapeau et ses vêtements de cardinal, ainsi que la bulle du pape, tombèrent entre les mains des vainqueurs. Julien, les yeux baignés de larmes, s'écria : « Ah ! ce ne sont pas les ennemis, mais nos péchés, qui nous font fuir ainsi ». Le concile de Bâle lui-même reconnut que la défaite des troupes impériales était l'effet d'un jugement de Dieu. Mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer, rien ne justifie les Hussites du fait d'avoir pris les armes pour se défendre ou pour

soutenir leurs droits, même sous le prétexte de maintenir la vérité. « Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles », dit l'apôtre Paul (2 Corinthiens 10:4). Dieu appelle les siens à souffrir patiemment la persécution, en se remettant à Celui qui juge justement, comme l'a fait Christ, notre divin Modèle (1 Pierre 2:21-23). Le temps viendra où Dieu lui-même vengera le sang de ses fidèles témoins (Apocalypse 6:10). Le résultat final de cette terrible guerre montre bien qu'elle ne pouvait être approuvée de Dieu. Mais Dieu tiendra compte de ceux qui comme Huss, Jérôme et d'autres, ont donné leur vie en témoignage à la vérité, au lieu de verser le sang de leurs adversaires.

L'empereur Sigismond voyant ses armées toujours battues par Ziska, finit par l'agréer comme vice-roi de Bohême, avec un pouvoir absolu sur ce royaume. Ziska allait lui prêter serment lorsqu'il mourut de la peste en 1424. Deux frères, Procope le grand et Procope le petit, prirent le commandement des Hussites, et n'eurent au commencement pas moins de succès que Ziska. Mais des dissensions se manifestèrent parmi les Hussites. Les uns, que l'on nomma Calixtins, du mot *calix*, coupe, ne demandaient que l'usage de la coupe de la Cène pour tout le peuple et la liberté de lire les Écritures. Les autres, auxquels on conserva le nom de Taborites, allaient plus loin. Ils tenaient à tous les enseignements de Huss et réclamaient une entière réforme de l'Église. Ils en appelaient aux Écritures, rejetaient les ordres monastiques, la messe, le purgatoire, la confession, l'invocation des saints, le culte des reliques, le mérite des œuvres, etc. Rome profita habilement de ces dissentiments. Le concile de Bâle, tenu de 1431 à 1433, accorda, sous l'influence de Rokyzan, qui était un chef calixtin, l'usage de la coupe aux Hussites. Quatre articles nommés les *compactata* furent acceptés de part et d'autre. C'étaient : 1° la Cène sous les deux espèces ; 2° la libre prédication de la parole de Dieu par des ecclésiastiques régulièrement nommés ; 3° l'administration, mais non la possession, des biens de l'Église par le clergé ; 4° l'établissement d'une discipline rigoureuse tant pour les ecclésiastiques que pour le troupeau. Les Calixtins se montrèrent satisfaits, et un grand nombre d'entre eux abandonnèrent l'armée des Procope. Ainsi affaiblie, elle perdit une bataille contre les troupes de l'empereur, et ses deux chefs furent tués. Sigismond put rentrer à Prague et chercha à rétablir la paix en faisant des promesses aux Hussites. Mais il recommença bientôt à les persécuter, à les priver de leurs églises, et l'on pouvait craindre de nouveaux troubles, lorsqu'il mourut en 1437.

L'unité des frères

Un certain nombre des Taborites, qui n'avaient pas accepté les *compactata* restèrent en armes. Après de longues luttes, ils furent vaincus par le roi Podiebrad qui s'empara de leur forteresse en 1453 et la détruisit. La plupart périrent misérablement ; le reste se joignit à ceux qui n'avaient plus voulu prendre les armes, comprenant que c'est par la foi, la prière, la patience et les bonnes œuvres, qu'il faut combattre. Ceux-ci étaient maintenant persécutés par les Calixtins aussi bien que par les catholiques. Mais les Calixtins se virent bientôt enlever ce qui leur avait été accordé, de sorte qu'un certain nombre d'entre eux revinrent vers leurs frères.

En 1436, Rokyzan fut élu archevêque de Prague. Il avait été un des principaux Calixtins et, comme nous l'avons dit, c'est grâce à lui que les *compactata* avaient été obtenus. Une fois nommé archevêque, il chercha à persuader aux Calixtins d'abandonner l'usage de la coupe, bien que restant toujours lui-même plus ou moins hostile à la papauté. Cependant à la fin, comme nous le verrons, il se déclara tout à fait contre les Taborites. On voit en lui le triste exemple d'un apostat, au moins ses actes tendent à le montrer tel. Il avait été persuadé de la vérité des doctrines que maintenaient les Hussites, au point qu'il exhortait les vrais fidèles à se réunir en particulier, et qu'il les aidait en leur fournissant des livres. « Je sais que vos sentiments sont selon la vérité », leur disait-il ; mais si je soutenais votre cause, j'encourrais le même opprobre que vous ». Ainsi il reconnaissait ouvertement qu'il n'estimait pas « l'opprobre de Christ comme un plus grand trésor » que sa place d'archevêque. Il était bien loin de ressembler à Moïse qui choisissait d'être affligé avec le peuple de Dieu (Hébreux 11:25-26). Quelle leçon pour nous ! Le Seigneur a dit : « Quiconque ne porte pas sa croix, et ne vient

pas après moi, ne peut être mon disciple » (Luc 14:27). Il demande qu'on le confesse sans crainte devant les hommes, si l'on veut être reconnu de Lui (Matthieu 10:32).

Cependant Rokyzan obtint des États de Bohême que les Taborites pussent se retirer à Lititz sur les frontières de la Moravie et de la Bohême, pour y fonder une colonie où ils célébreraient leur propre culte et exerceraient leur propre discipline d'église. C'est en 1451 qu'eut lieu le premier exode des Taborites en Moravie. Beaucoup de bourgeois de Prague, et parmi eux des nobles et des savants, et aussi un certain nombre de Calixtins, se joignirent aux pèlerins. En Bohême même, le roi Georges Podiebrad accorda aux Hussites le libre exercice de leur culte. Ils jouirent en paix de cette liberté durant trois années.

Jusqu'alors les frères de Bohême n'avaient pas cru devoir se séparer officiellement de l'Église de Rome, dont ils condamnaient cependant les abus, les superstitions et les erreurs. Ils espéraient toujours une réforme de l'Église, mais cette réforme n'arrivait pas. Que devaient-ils faire ? Ils avaient sollicité Rokyzan de rompre avec ce qu'il savait être contraire à la foi et de se séparer de celui que lui-même avait nommé l'Antichrist, mais il refusa, « aimant la gloire qui vient des hommes plutôt que la gloire de Dieu », comme ces chefs des Juifs qui avaient cru en Jésus, mais qui ne le confessaient pas, de peur d'être exclus de la synagogue (Jean 12:42-43). Ce qui portait les frères à s'adresser ainsi à l'archevêque, c'est qu'ils pensaient que quelque doué de Dieu que soit un homme pour édifier ou évangéliser, il ne pouvait être un ministre du Seigneur, prêcher, baptiser et donner la cène, que s'il était régulièrement ordonné, c'est-à-dire consacré au ministère par un autre ou d'autres déjà consacrés, et cela en remontant par succession régulière jusqu'aux apôtres ; c'est ce que l'on nomme la succession apostolique. Or ne trouvons rien de semblable dans l'Écriture. C'est le Seigneur Jésus qui donne à son Église les évangélistes, les pasteurs et les docteurs pour l'œuvre du ministère et l'édification des chrétiens (Éphésiens 4:11-12) ; mais nulle part la parole de Dieu ne dit que d'autres hommes doivent les consacrer. C'est le Seigneur qui les appelle, et ils vont où il les envoie. Paul ne fut pas consacré par les autres apôtres, et il ne consacra personne pour lui succéder quand il ne serait plus là. Quand il parle aux anciens de l'assemblée d'Éphèse des dangers qui menaceraient l'Église après son départ, il ne leur dit pas d'avoir soin d'établir d'autres anciens et de les consacrer pour veiller après eux sur l'Église ; il se contente de les recommander à Dieu et à la parole de sa grâce (Actes 20:28-32).

Qu'auraient dû faire les frères de Bohême ? S'attendre simplement à Dieu qui leur aurait donné des hommes capables de les diriger et de les édifier, sans qu'ils eussent besoin de les faire consacrer, par des ministres déjà ordonnés. Mais ils étaient encore des chrétiens faibles, non quant à la foi, mais quant aux lumières, et ils crurent devoir s'organiser en Église et avoir des conducteurs établis par les hommes. Ils furent encouragés dans leur pensée par Martin Lupatius, collègue de Rokyzan. Celui-ci, comme nous l'avons déjà dit, avait rejeté ces projets. Lupatius les engagea à établir entre eux de l'ordre et un gouvernement régulier, en prenant pour modèle, disait-il, la primitive Église quant à la doctrine et à la discipline, et à tirer d'eux-mêmes des ministres auxquels on chercherait plus tard à donner une ordination régulière.

Les frères, avant de prendre cette résolution, se rassemblèrent pour prier le Seigneur, Lui demandant si c'était sa volonté de se séparer de l'Église de Rome pour former une Église selon son cœur. Leur pensée à cet égard n'était pas juste. Se rassembler autour de Jésus selon sa promesse d'être au milieu des deux ou trois réunis en son nom (Matthieu 18:20), aurait été conforme à l'Écriture, car l'homme ne peut pas former une Église. L'Église ou l'Assemblée, dont Christ dit qu'il la bâtirait (Matthieu 16:18), existe depuis la Pentecôte, lorsque le Saint Esprit descendit sur les disciples rassemblés (Actes 2:1-4). Quant à sa forme extérieure, elle est en ruines et rien ne peut la rétablir dans son état primitif, mais ce que Christ bâtit demeure, et Satan ne peut y toucher. Les frères de Bohême, ces fidèles chrétiens, qui faisaient partie de la vraie Église, avaient bien raison de se séparer de Rome, qui usurpe faussement le nom d'Église, mais ils se trompaient en voulant former une

Église. Quoi qu'il en soit, ils crurent voir la volonté de Dieu, et en toute sincérité, selon la lumière qu'ils avaient, ils élurent trois anciens provisoires. L'un d'eux était Grégoire de Razerherz, neveu de Rokyzan, homme d'une grande piété, de beaucoup de sagesse et de dévouement, et versé dans la connaissance des choses divines. Cela se passait en 1457, et c'est alors que les frères prirent le nom d'Unité des frères, ou de frères de l'Unité.

Nous avons dit qu'ils jouirent de quelques années de paix. Le zèle missionnaire, qui a toujours caractérisé les frères de Bohême, se manifesta dès lors. Leur nombre s'accrut ; par la prédication de l'Évangile, beaucoup d'âmes furent converties et en plusieurs parties du pays se formèrent des communautés plus ou moins nombreuses. Grégoire déploya dans ce but une grande activité. Ils choisirent des inspecteurs pour les surveiller, et assemblèrent des synodes généraux afin d'examiner de quelle manière ils pourraient conformer plus exactement leur doctrine, leur culte, leur discipline et leur vie à la parole de Dieu. Quelle différence avec les temps précédents où la guerre ravageait leur pays ! Maintenant ils avaient pris leur vraie position comme chrétiens : « Vivant en paix avec tous les hommes », et « ne se vengeant pas eux-mêmes » (Romains 12:18-19).

Mais leur prospérité et surtout le fait de s'être séparé de Rome et d'avoir constitué leur Église, souleva de nouveau la haine et l'inimitié des prêtres de Rome auxquels se joignirent les Calixtins. Ils répandirent contre eux de fausses accusations. On prétendait que les frères voulaient susciter une nouvelle guerre et que c'était dans ce but qu'ils rassemblaient de grandes multitudes. Le roi crut à ces insinuations des prêtres, et Rokyzan lui-même, craignant de perdre sa charge, se tourna contre ceux dont il connaissait cependant la fidélité, et il incita le roi à sévir contre eux. La persécution fut terrible et s'étendit partout en Bohême et en Moravie. Mais les successeurs des anciens Hussites résolurent de ne faire aucun usage des armes charnelles pour se défendre. Le courage invincible qu'avaient déployé leurs prédécesseurs sur les champs de bataille, ils le montrèrent en supportant patiemment les souffrances pour l'amour de Christ. Sous les plus grandes épreuves ils restèrent fermes dans leur foi. On les accusait d'être des sujets insoumis, et on prenait leurs biens, on les chassait de leurs demeures au cœur de l'hiver, et on les obligeait de passer les nuits dehors. Plusieurs moururent ainsi de faim et de froid. Toutes les prisons de Bohême, et surtout celles de Prague, regorgeaient de frères. Les prisonniers étaient cruellement tourmentés. Plusieurs furent brûlés vifs ; d'autres torturés jusqu'à la mort. On les écartelait, on les suspendait avec d'énormes poids attachés aux pieds, et on les laissait expirer ainsi. À d'autres on coupait les mains et les pieds. Les persécuteurs païens des premiers siècles se montrèrent moins cruels contre les chrétiens que les prêtres et les sectateurs de cette Église de Rome qui se dit la seule vraie Église.

Les anciens, durant ces persécutions, remplissaient fidèlement leur devoir. Ils visitaient les frères, au péril de leur vie, les exhortaient à la patience, et les fortifiaient dans la foi. Ainsi, en 1461, Grégoire était allé à Prague pour y vaquer à son périlleux ministère. Il avait convoqué les frères dans une maison pour y célébrer la Cène avec eux. Un juge, qui les favorisait secrètement, les fit avertir qu'on était sur leurs traces, et qu'ils feraient bien de s'enfuir. Grégoire, pensant que les chrétiens ne doivent pas sans nécessité s'exposer au péril, leur conseilla de se séparer. Mais les autres dirent : « Non ; celui qui a la foi ne doit pas fuir. Restons tranquilles et attendons ». Quelques jeunes étudiants qui se trouvaient là, disaient que pour eux la torture était un déjeuner et le bûcher un dîner. Ils furent arrêtés. Le juge se présenta et leur cria depuis la porte ces paroles étranges dans sa bouche : « Il est écrit que tous ceux qui veulent vivre selon la piété, souffriront la persécution. Suivez-moi donc en prison, par l'ordre de l'autorité ». Sur le point d'être mis à la torture, presque tous ceux qui s'étaient vantés de braver la mort, renièrent leur foi. Grégoire, que l'on nommait le patriarche des frères, ne se laissa pas effrayer. Il fut si cruellement torturé qu'il tomba en défaillance et qu'on le crut mort. On en porta la nouvelle à l'archevêque qui accourut aussitôt à la prison, et, fondant en larmes, il s'écria : « Ah ! mon cher Grégoire, plutôt à Dieu que je fusse à ta place ! » Beau souhait, mais qui, dans la bouche de Rokyzan, ressemblait à la parole de Balaam : « Que mon âme meure de la mort des hommes droits, et que ma fin soit comme la leur » (Nombres 23:10). Grégoire reprit ses

sens et obtint la liberté, à la demande de l'archevêque. Il vécut jusqu'en 1474, s'occupant toujours de l'œuvre du Seigneur.

Les frères avaient cru, d'après les paroles de Rokyzan devant son neveu, qu'ils pourraient encore espérer de lui qu'il procéderait à une réforme de l'Église, mais il persista dans son refus ; alors ils rompirent tout à fait avec lui, et lui dirent : « Tu es du monde, tu périras avec le monde ». Il fut tellement irrité qu'il sollicita du roi de nouveaux ordres de persécution contre les frères, et resta leur plus cruel ennemi. Il mourut dans le désespoir en 1471, quinze jours avant le roi Podiebrad.

La mort de celui-ci apporta quelque adoucissement à la persécution, sans cependant qu'elle cessât entièrement. L'évêque de Breslau fit observer que l'effusion du sang des hérétiques ne faisait que les multiplier. On procéda donc contre eux d'une autre manière. On se contenta de rechercher partout les frères et de les chasser de leurs demeures. Ils se virent forcés de chercher une retraite dans les montagnes et les vastes forêts de la Bohême, et de demeurer dans les cavernes des rochers, comme ceux dont parle l'apôtre : « Affligés, maltraités, errant dans les déserts et les montagnes, et les cavernes et les trous de la terre » (Hébreux 11:38). Là, ils menaient une vie de misère et de privations. Ils ne faisaient du feu que la nuit, pour que la fumée ne trahît pas leurs retraites. Là, ils lisaient la Bible et priaient. En temps de neige, lorsqu'ils devaient sortir pour chercher de la nourriture, ils avaient soin de marcher à la file, et le dernier traînait après lui une grosse branche d'arbre afin d'effacer l'empreinte de leurs pas. Malgré cela, leur courage ne défailloit pas. Ils se réjouissaient d'avoir le privilège de souffrir pour Christ, se consolait mutuellement, et s'édifiaient sur leur très sainte foi (Jude 20).

Et c'est pourtant durant ce temps de souffrance, voyant qu'il n'y avait plus à espérer une réforme générale de l'Église, que les frères songèrent à réaliser leur pensée de former une Église, en prenant toutes les mesures nécessaires pour maintenir la doctrine du salut et une saine discipline. Les anciens qu'ils avaient élus provisoirement, convoquèrent dans ce but un synode des principaux des frères. Ils se rassemblèrent, dans l'année 1467, au nombre de soixante-dix prêtres, nobles, savants, bourgeois et agriculteurs. Pour savoir lesquels seraient définitivement nommés, on résolut de s'en remettre au sort, comme avaient fait les apôtres pour élire Matthias (Actes 1:24-26). Après une prière de Grégoire, le sort désigna trois nouveaux anciens que l'assemblée accepta avec joie et actions de grâces comme étant donnés par le Seigneur lui-même. Il fallait pourvoir à leur ordination. Or cela ne pouvait se faire que par un évêque régulièrement consacré comme tel. Il n'y en avait pas parmi eux ; alors ils s'adressèrent à Étienne, dernier évêque des Vaudois réfugiés en Autriche, et qui souffrit plus tard le martyre. Les frères envoyèrent vers lui trois de leurs prêtres qu'Étienne consacra évêques. Ceux-ci à leur tour consacrèrent les trois anciens qui avaient été élus, et ordonnèrent un de ceux-là comme quatrième évêque. Ainsi s'établirent des liens entre les frères et les Vaudois. Ceux-ci, plus tard persécutés, se joignirent aux frères. Nous voyons l'importance que les frères de Bohême attachaient à l'ordination et à la succession épiscopale. Nous avons fait remarquer que, bien qu'ils cherchassent à suivre l'Écriture, ils s'en écartaient sur ce point.

Leur zèle d'ailleurs pour répandre la vérité restait toujours très grand. Dans un intervalle de paix, vers l'an 1490, ils entreprirent et publièrent une traduction des Saintes Écritures en langue bohème. Cette traduction eut en peu de temps plusieurs éditions et se répandit largement. L'imprimerie, nouvellement inventée, y contribua beaucoup, Dieu, qui conduit toutes choses, la fit arriver au temps propre pour mettre sa Parole à la portée d'un grand nombre. Ainsi ce petit peuple intéressant et vraiment pieux fit beaucoup pour préparer le chemin à des hommes tels que Luther, Zwingli et Calvin.

* * *

Ladislav II, originaire de Pologne, succéda à Podiebrad. Sous son règne, les frères de l'Unité jouirent en général de la paix. Cependant, au commencement de son règne, leurs ennemis s'efforcèrent de pousser lui et le peuple à les persécuter. Pour cela, ils soudoyèrent un homme qui prétendait avoir été un ministre des frères. Poussé par sa conscience, disait-il, il les avait quittés pour rentrer dans la vraie Église, celle de Rome, et maintenant il voulait faire connaître les iniquités qui se pratiquaient chez les frères. Il disait qu'ils prostituaient le baptême et la Cène, et qu'ils se livraient dans leurs réunions à toutes sortes d'impuretés ; qu'ils pratiquaient la sorcellerie et tuaient les gens pour s'emparer de leur argent et s'enrichir ainsi. C'était à peu près ce dont les païens accusaient faussement les chrétiens des premiers temps. Les prêtres de Rome firent voyager cet homme en divers endroits ; on le faisait monter en chaire et là, devant les auditeurs, il débitait des mensonges que l'on répandait aussi au loin par des écrits. Les prêtres pensaient exciter ainsi le peuple contre les frères et forcer le roi à sévir contre eux. Cette fraude produisit d'abord un effet terrible. Mais le méchant fait une œuvre qui le trompe. Tout d'un coup, fatigué d'être promené de lieu en lieu, cet homme finit par avouer qu'il s'était laissé gagner par de l'argent et qu'il ne connaissait pas du tout les frères. Quelques personnes aussi qui désiraient connaître la vérité, avaient visité secrètement leurs réunions, et ayant trouvé tout le contraire des bruits qu'on avait répandus, s'étaient jointes à eux.

À cette époque, les frères se sentant si grandement isolés, résolurent de chercher à découvrir si, en d'autres contrées, il y avait des chrétiens qui non seulement confessaient Jésus de bouche, mais qui s'efforçaient de le servir, se tenant attachés aux pures doctrines de la parole de Dieu et rejetant l'autorité du pape qu'ils regardaient comme l'Antichrist. Ils auraient aimé, s'il se trouvait de tels fidèles, entrer en relations fraternelles avec eux, afin qu'ils leur fussent utiles à eux-mêmes par leurs enseignements et leur exemple. Dans ce but ils envoyèrent en 1474, de différents côtés, des hommes éprouvés. Quelques nobles se chargèrent des frais et obtinrent du roi des sauf-conduits. Les délégués visitèrent, l'un la Grèce et l'Italie, l'autre la Russie et les provinces avoisinantes, un troisième, accompagné d'un interprète juif, parcourut la Palestine et l'Égypte, un quatrième visita la Thrace. Mais de retour dans leur pays, ils déclarèrent qu'ils n'avaient pas trouvé ce qu'ils cherchaient, et que partout ils avaient vu les chrétiens s'abandonner à toute espèce de péchés. En 1486, un synode fut convoqué afin de délibérer sur ce qu'il y avait à faire pour ne pas encourir le reproche de s'être séparés de l'Église. Il fut résolu qu'en quelque lieu et à quelque époque que Dieu susciterait des docteurs et des réformateurs pieux, ils se joindraient à eux. Mais comme, à leur connaissance, de tels hommes n'avaient point encore paru, ils envoyèrent de nouveau, trois ans plus tard, des hommes dévoués en France et en Italie pour chercher si dans ces contrées il y aurait des églises fidèles. Mais là encore, ils constatèrent avec douleur que la plupart de ceux qui portaient le nom de chrétiens, s'étaient détournés des enseignements de la parole de Dieu, soit quant à la doctrine, soit quant à la conduite. Ils trouvèrent cependant quelques âmes qui confessaient le Seigneur, malgré les périls que leur fidélité leur faisait courir. Ils s'entretenirent avec elles de la foi qui leur était commune et les encouragèrent à persévérer dans la voie du salut. C'est en France parmi les Vaudois qu'ils rencontrèrent ces fidèles qui les accueillirent avec une grande affection. Mais ils furent aussi témoins des persécutions que ces frères avaient à souffrir. En Italie, ils virent le supplice de Jérôme Savonarole qui fut brûlé vif à Florence, et que l'on peut considérer comme l'un des précurseurs de la Réformation. Mais ce fut surtout à Rome qu'ils virent à quel point de corruption l'Église de Rome était descendue. C'était Alexandre VI qui occupait alors le trône pontifical, et ce pape avait été dès sa jeunesse un des hommes les plus corrompus que l'on pût rencontrer. On a dit de lui qu'il foula aux pieds toutes les lois divines et humaines. Nous comprenons quelle impression dut faire sur les deux envoyés des frères la vue de ces iniquités commises par celui qui s'appelait le vicaire de Jésus Christ et le chef de l'Église. De retour dans leur patrie, ils rapportèrent aux frères ce qu'ils avaient vu, et ceux-ci furent convaincus qu'ils n'avaient autre chose à faire pour le moment qu'à prier ardemment pour la chrétienté et à supporter avec patience et courage les épreuves qu'il plairait à Dieu de leur dispenser.

Cependant, durant la période de paix dont ils jouirent, l'église de l'Unité des frères s'accrut d'une manière remarquable. Plusieurs gentilshommes se joignirent à eux et ouvrirent sur leurs terres des maisons de prières. Il y avait déjà, en 1500 environ, deux cents communautés de frères de Bohême. Mais l'ennemi ne sommeillait pas. Le clergé romain chercha à engager le roi Ladislas à les priver de leur liberté. Un édit de persécution bientôt révoqué, il est vrai, fut rendu, mais la diète (*) décida d'extirper entièrement l'hérésie. Les évêques persuadèrent à la reine que l'enfant qu'elle était sur le point de mettre au monde, ne vivrait pas, si elle ne s'efforçait pas de tout son pouvoir à entraîner le roi dans cette voie de persécution. Le roi, n'ayant pas le courage de lui refuser, pria le Seigneur de renverser ces projets. Les ennemis des frères triomphaient, mais, en dépit de la prédiction des évêques, ce fut la reine qui, en mettant l'enfant au monde, mourut, et l'exécution de l'édit fut arrêtée.

(*) Diète, assemblée où l'on traitait des affaires publiques.

La protection de Dieu envers les frères se montra à cette époque d'une manière bien visible en diverses occasions. En 1510, les intrigues de leurs ennemis avaient réussi à faire enregistrer par la diète l'édit de persécution dont nous avons parlé. Le grand chancelier Colowrat, qui s'était montré le plus acharné contre les frères, retournant chez lui au sortir de la diète, s'arrêta chez le baron de Colditsch. Là il raconta un jour à table d'un air satisfait les plans de persécution formés contre les Picards, surnom que l'on donnait aux frères. Puis se tournant vers son domestique qui était un de ces frères, il lui dit : « Eh bien, Simon, qu'en dis-tu ? Les voilà tous d'accord pour vous détruire ». — « Oh ! » répondit Simon, « il y a quelqu'un qui n'y a pas encore consenti, et sans lequel on ne fera absolument rien ». — « Qui oserait s'opposer à tous les États du royaume ? » dit le chancelier avec colère. « Ce ne peut être qu'un traître à la patrie, un scélérat digne du même sort que les Picards ». Et frappant du poing sur la table avec violence : « Puissé-je ne jamais me lever d'ici sain et sauf », ajouta-t-il avec imprécation, « si on laisse en vie un seul de ces Picards ! » — « C'est là-haut qu'est Celui qui saura bien empêcher l'exécution de vos desseins, s'il le juge bon », répondit Simon avec courage en élevant sa main vers le ciel — « Coquin », reprit le chancelier encore plus furieux, « tu en feras bientôt l'expérience ». Après ces mots, il voulut se lever de table pour se rendre à son château, mais une douleur subite le força de se rasseoir. Son pied se couvrit de pustules et l'inflammation fit bientôt de tels progrès que tous les moyens employés ne purent l'arrêter. Le chancelier en mourut au bout de quelques semaines.

Plusieurs autres cas de morts soudaines et terribles des principaux ennemis des frères produisirent une grande sensation et donnèrent lieu à ce proverbe : « Quiconque est rassasié de la vie, n'a qu'à chercher querelle aux Picards : il n'aura pas plus d'un an à vivre ».

L'Unité des frères à l'époque de la réformation (*)

(*) Ce chapitre et le suivant viendraient logiquement après ceux qui sont consacrés à la Réforme. Laissés ici conformément au dessein de l'auteur, ils marquent la continuité du travail par lequel l'Esprit de Dieu, parallèlement à la Réforme et largement en dehors d'elle, gardait des hommes attachés à l'Écriture, et indépendants de toute Église établie. Le Seigneur devait se servir de ces foyers d'une lumière en apparence faible et vacillante, pour allumer en maints endroits, 400 ans après Jean Huss, la flamme du Réveil.

Nous avons vu comment les frères de Bohême avaient cherché des chrétiens animés des mêmes sentiments qu'eux. Quelle ne fut pas leur joie en apprenant qu'en Allemagne Dieu avait suscité un puissant champion de la vérité, le réformateur Luther, dont les doctrines s'accordaient avec celles de Huss, et qui dévoilait et combattait les abus et les superstitions de Rome, ainsi que le pouvoir papal. En 1519, quelques prêtres calixtins avaient écrit à Luther pour lui déclarer qu'ils reconnaissaient que sa doctrine était conforme à l'Évangile et pour l'exhorter à persévérer dans la foi. Luther qui, à cette époque, avait déjà combattu les indulgences, les encouragea à s'affermir dans ce qu'ils connaissaient de la vérité, et les avertit de ne pas se laisser entraîner dans l'Église romaine par des concessions ou

par des espérances illusoires, car, en le faisant, ils se rendraient coupables de la mort de Huss et de Jérôme de Prague.

Dès que les frères de Bohême eurent appris le témoignage que Luther rendait à la vérité, ils lui envoyèrent, en 1522, deux députés pour le féliciter de l'œuvre que le Seigneur lui avait confiée, et l'assurèrent du concours de leurs prières. Ils lui donnèrent en même temps connaissance de leur doctrine et de leur constitution. Luther les reçut avec affection, et témoigna que cette visite l'avait encouragé. Les frères auraient voulu que Luther introduisît dans les églises d'Allemagne un ordre et une discipline analogues à ce qu'ils avaient chez eux, et ils insistèrent à plusieurs reprises auprès de lui sur ce sujet. Mais Luther ne pensait pas que le moment fût encore venu. Cependant il tendit la main d'association aux envoyés des frères et leur dit : « Soyez les apôtres des Bohémiens ; mes compagnons et moi, nous désirons être ceux de nos compatriotes. Travaillez toujours à l'avancement de la vérité de l'Évangile dans votre pays, suivant que les circonstances vous le permettront ; nous y travaillerons de notre côté, selon les forces que le Seigneur nous donnera, et priez pour nous ». Luther leur rendit aussi le témoignage que depuis le temps des apôtres aucune communauté chrétienne ne s'était autant rapprochée des Églises apostoliques que la leur. Il disait encore : « Bien que ces frères ne nous surpassent pas en pureté de doctrine, ils nous sont supérieurs à l'égard de la discipline ».

D'autres réformateurs rendirent aux frères le même témoignage. Un pasteur protestant qui écrivait vers le milieu du 16^e siècle, parle ainsi d'eux : « On trouve en Bohême une classe de gens connus sous le nom de Frères, de Picards ou de Vaudois. Ils s'interdisent tout excès de table et toute danse, ainsi que les jeux de cartes et de dés. Ceux qui enfreignent leurs règlements sont exclus de la communauté, après avoir été avertis une ou deux fois, et ils ne peuvent y rentrer qu'après avoir donné des marques certaines et publiques de leur repentance. Dans les jours ouvriers, on ne voit point de fainéants parmi eux ; le dimanche ils s'assemblent pour s'édifier par la parole de Dieu. Plusieurs d'entre eux connaissent les Écritures mieux que beaucoup d'ecclésiastiques. Ils ont des personnes établies pour visiter les malades, les consoler, et les soigner ». Et l'écrivain ajoute : « Voyons-nous pareilles choses parmi nous ? ». C'est un beau témoignage, mais il faut nous souvenir que les œuvres, quelles qu'elles soient, doivent provenir, non de règlements auxquels on est dans l'obligation de se soumettre, mais de la vie de Christ en nous. L'apôtre dit des chrétiens, sauvés par grâce, par la foi : « Nous sommes son ouvrage, ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles » (Éphésiens 2:10). Nous ne voulons cependant pas dire qu'une discipline ne soit pas nécessaire dans l'Église, ni qu'il n'y eût chez les frères une vraie piété, une œuvre de Dieu dans leurs âmes. Leur constance dans les persécutions le prouve.

Elles n'étaient pas encore terminées pour eux. En 1547, l'empereur d'Allemagne, Charles-Quint, et son frère Ferdinand, roi de Bohême, s'étaient armés contre les protestants. La nation bohémienne refusa de faire cause commune avec eux contre l'électeur de Saxe, protecteur de la Réforme. On imputa ce refus aux frères, que l'on accusa d'avoir voulu mettre sur le trône de Bohême l'électeur de Saxe. Ce fut leurs rapports avec Luther qui donnèrent naissance à ces accusations. Le roi Ferdinand fit donc arrêter les principaux d'entre les frères qui furent emprisonnés, ou exilés, ou privés de leurs biens. Quelques-uns furent torturés pour obtenir d'eux l'aveu de prétendus complots. Jean Augusta, le premier des anciens des frères, fut mis trois fois à la torture, battu de verges à plusieurs reprises et réduit comme nourriture à des portions de pain et d'eau à peine suffisantes pour entretenir sa vie. Comme on ne put lui faire avouer des crimes qu'il n'avait pas commis, il fut retenu dans les prisons durant seize ans, jusqu'à la mort de Ferdinand. Sa fermeté chrétienne, sa patience, sa piété, jointes aux prières ferventes qu'il adressait au Seigneur, agirent de telle sorte sur ses bourreaux qu'ils se convertirent à la vérité.

Un autre ancien, nommé Georges Israël, montra le même dévouement. On exigeait une rançon de mille florins pour sa liberté. Comme il ne les avait pas, ses amis et des frères offrirent de la payer pour lui. Il refusa, disant : « C'est assez pour moi d'avoir été une fois racheté et pleinement affranchi par le sang de mon Sauveur ; je n'ai pas besoin d'être racheté une seconde fois par argent ou par or. Gardez votre argent, il pourra vous être utile dans l'exil dont vous êtes menacés ». Il réussit plus tard, par le secours de Dieu, à s'échapper de prison. Il en sortit en plein jour, à la vue de ses gardiens, sous le costume d'un écrivain, la plume à l'oreille, du papier et un encrier à la main. Il put franchir tous les obstacles et se rendit en Pologne, où, comme nous allons le voir, des frères chassés par la persécution s'étaient rendus.

Un autre exemple de délivrance extraordinaire est celui du diacre Bosang. Mis en prison, il pria Dieu ardemment de lui rendre la liberté. S'étant endormi, il vit en songe un vieillard vénérable qui lui montrait un clou planté dans le mur de la prison. S'étant éveillé, il trouva en effet le clou et s'en servit pour agrandir l'ouverture de la fenêtre de manière à ce que son corps pût y passer. Fatigué par son travail, il se rendormit, mais un songe l'avertit de nouveau qu'il était temps de fuir. Il se laissa glisser dans le fossé, trouva les portes du jardin du château ouvertes, ainsi que le songe le lui avait dit, et alla se cacher dans une boutique vide. Mais de nouveau il succomba au sommeil, et fut réveillé par la même voix qui lui dit : « Pourquoi t'arrêtes-tu ici ? Ne sais-tu pas qu'on te poursuit ? ». Il se hâta de sortir de la ville et se réfugia en Prusse, où il mourut en 1551.

Le même édit qui avait frappé les principaux des frères, fit fermer leurs lieux de réunion, et l'on arrêta ou dispersa tous leurs pasteurs, qui ne purent rester dans le pays que secrètement, et furent réduits à se glisser de nuit auprès de leurs frères pour leur donner les soins de leur ministère. Quant au peuple, on lui donna le choix ou de rentrer dans l'Église romaine, ou de se joindre aux Calixtins, ou d'évacuer le pays dans l'espace de six semaines. Un grand nombre se laissèrent intimider et se joignirent aux Calixtins ; mais la plupart se retirèrent en Pologne en 1548. Le petit nombre de ceux qui ne sortirent pas du pays, resta caché ou se dispersa.

Nous ne nous étendrons pas longuement sur ce qui concerne les frères qui émigrèrent en Pologne d'où, d'ailleurs, sous l'influence de l'évêque romain de Posen, un édit fut bientôt rendu par le roi Sigismond-Auguste, qu'ils eussent à évacuer immédiatement le pays. Ils se retirèrent en Prusse, où ils furent accueillis avec bonté par le duc Albert. Leur court séjour en Pologne ne fut cependant pas sans fruit. L'Évangile y fut reçu par quelques personnes de la noblesse et de la bourgeoisie, et de temps à autre, un des pasteurs d'entre les frères établis en Prusse venait visiter les nouveaux convertis.

Une des conversions remarquables de ce temps-là fut celle du comte d'Ostrorog. Il fut gagné au Seigneur à l'heure même où il se rendait dans l'assemblée avec un fouet pour en faire sortir sa femme. Une fois touché par la grâce, il fut un homme plein de zèle et d'ardeur pour la vérité. Il demanda aux frères de Prusse un prédicateur pour ses domaines, et on lui envoya, en 1551, Georges Israël. Celui-ci revint donc en Pologne et, dans l'espace de six ans, il rassembla vingt communautés de frères. D'autres travaillèrent à la même œuvre, de sorte que, dans cet espace de temps, le nombre des assemblées s'éleva à près de quarante.

Mais la haine des ennemis de la vérité ne permettait pas à Georges Israël de prêcher autrement que dans des réunions secrètes. Les frères plaçaient devant les maisons des hommes de confiance qui en interdisaient l'entrée aux personnes inconnues ou suspectes. Afin d'empêcher que la voix du prédicateur ou les chants de l'assemblée fussent entendus dans la rue, on garnissait les fenêtres de coussins de lit. L'évêque de Posen ayant été informé de ces assemblées, apostâ une quarantaine de mauvais sujets, et leur donna ordre de saisir et de lui livrer Georges Israël. Celui-ci, cependant, ne s'enfuit, ni ne se cacha. Il continua d'aller et de venir dans la ville, se remettant à la protection du Seigneur, sans négliger pourtant les moyens que la raison et la prudence lui suggéraient. Il changeait souvent de costume, tantôt vêtu en gentilhomme, tantôt comme un voiturier, un cuisinier ou un

manœuvre. En allant visiter les frères, il rencontrait souvent des hommes chargés de l'arrêter, mais le Seigneur ne permit pas que jamais ils le reconnussent.

Les tentatives faites pour réunir les frères aux Églises protestantes, luthériennes et réformées, appartenant à l'histoire de la Réformation, nous n'en parlerons pas.

Les frères, en Bohême et en Moravie, retrouvèrent quelque repos sous le gouvernement doux et paisible de l'empereur Maximilien II. Dès 1564, ils obtinrent de lui la liberté de rouvrir leurs lieux de réunions et d'exercer leur culte. Cela ramena dans le pays un grand nombre de ceux qui avaient été forcés d'en sortir. Mais leurs ennemis cherchèrent de nouveaux moyens de les perdre. En 1563, le grand chancelier de Bohême, Joachim de Neuhaus, se rendit à Vienne, et sollicita instamment l'empereur de signer un édit ordonnant l'entière destruction des églises des frères. L'empereur céda, et le grand chancelier repartit pour la Bohême plein de joie. Mais cette fois encore, le Seigneur intervint pour empêcher que l'édit fût mis à exécution. Comme le dit le prophète : « Prenez un conseil, et il n'aboutira à rien ; dites la parole, et elle n'aura pas d'effet ; car Dieu est avec nous » (Ésaïe 8:10). Tandis que le grand chancelier traversait le Danube sur un pont de bois près de Vienne, une des travées du pont se rompit sous lui, et il fut précipité dans le fleuve avec toute sa suite et son bagage. Six cavaliers seulement purent avec leurs chevaux se sauver à la nage. L'un d'eux, un jeune gentilhomme, vit le chancelier reparaître au-dessus de l'eau. Il le saisit par sa chaîne d'or et le soutint jusqu'à ce qu'un bateau fût venu à leur secours. On le tira hors de l'eau, mais il était déjà mort. Quant à la cassette qui renfermait l'édit rendu contre tant d'innocents, le courant l'emporta, et on ne put jamais la retrouver. Le gentilhomme qui avait ainsi échappé à la mort fut si frappé de la protection que Dieu avait accordée aux frères en cette occasion, qu'il se joignit à ceux-ci. Dans un âge très avancé, il rendait encore témoignage à cet événement remarquable. L'empereur, loin de renouveler l'édit, exprima au contraire des sentiments très favorables aux frères qui jouirent pendant longtemps d'un repos entier.

Ils profitèrent de ce temps pour faire une autre traduction de la Bible en langue bohémienne, et comme la première avait été faite sur la version latine appelée la Vulgate, ils envoyèrent quelques-uns de leurs jeunes gens qui se destinaient au ministère, aux universités de Wittemberg et de Bâle, pour y étudier les langues originales dans lesquelles la Bible a été écrite. Lorsqu'ils furent de retour, ils se réunirent avec un certain nombre de pasteurs chez un baron qui se chargea de tous les frais de l'entreprise. Ce grand travail ne prit pas moins de quatorze années, et c'est encore cette version qui sert de nos jours.

Les frères avaient reconnu qu'il y avait pour les jeunes gens qui allaient étudier dans les universités étrangères, le danger d'en rapporter beaucoup de vanité et de choses contraires à la simplicité dans laquelle ils désiraient marcher. Ils établirent donc trois séminaires pour que les jeunes gens pussent y faire leurs études. Mais n'y avait-il point en cela même un écart à la simplicité dans laquelle leurs prédécesseurs avaient marché ? Comme nous l'avons fait remarquer, sont-ce les études qui forment les serviteurs de Dieu ? Elles peuvent servir lorsqu'on les possède, et Dieu a pourvu en différents cas à ce qu'il y eût des hommes pieux versés dans la connaissance des langues étrangères et capables d'étudier la Bible dans les langues où elle a été écrite, et d'en donner des versions. Mais ils n'avaient pas étudié en vue de cela. Encore moins est-il nécessaire, pour un fidèle ministre de Jésus Christ, d'étudier la théologie, comme on la nomme, et toutes les branches qui s'y rapportent.

Mais les frères commirent une autre faute qui amena finalement leur ruine. La liberté et l'existence de leur culte n'avaient pas été reconnues par le gouvernement, et ils crurent que ce serait un avantage pour eux de l'obtenir. C'était rechercher l'appui du monde et, par conséquent, ne plus compter absolument sur celui de Dieu. Il y avait plus. Ils ne pouvaient obtenir cet avantage ou ce qu'ils estimaient tel, car c'était plutôt un malheur, qu'en s'unissant aux Calixtins et aux Luthériens. Ces trois partis non catholiques devaient présenter à l'empereur une confession de foi commune.

On convoqua donc une assemblée où chaque parti envoya des députés et l'on rédigea une confession de foi renfermant seulement les articles sur lesquels on était d'accord. Cette confession, signée de tous les députés, fut présentée à l'empereur qui la reçut favorablement et promit sa protection à tous ceux qui y adhéreraient. Mais il est évident que cette alliance avec les Calixtins et les Luthériens n'avait pu se faire qu'en passant sous silence des points que les frères jugeaient importants, et cela n'était-il pas regrettable ? Nous devons reconnaître chez tous les vrais chrétiens ce qui, dans leur foi, est selon Dieu et sa Parole ; mais si nous estimons qu'ils n'obéissent pas à la Parole dans leur marche, devons-nous nous associer à eux ?

Les frères avaient obtenu ce qu'ils désiraient, de sorte qu'aux yeux de l'homme, ils étaient plus solidement établis. Ils eurent à essuyer un orage passager après la mort de Maximilien II. Rodolphe II, son successeur, se laissa entraîner par les Jésuites à renouveler l'édit de persécution publié en 1506 par Ladislas. Il eut un commencement d'exécution ; tous leurs temples furent fermés ; mais l'empereur revint bientôt sur ces mesures. Il reconnut qu'il s'était arrogé sur les consciences un droit qui n'appartient qu'à Dieu, et non seulement il révoqua l'édit de persécution, mais il accorda, en 1609, aux frères et à tous ses sujets protestants de Bohême et de Moravie, le libre exercice de leur culte, le droit de bâtir de nouveaux temples, et d'avoir auprès du gouvernement des défenseurs ou avocats de l'Église pour défendre leurs droits. Chose remarquable, les Jésuites auraient voulu que les frères fussent exclus de cette concession. Trouvaient-ils en eux des champions plus fermes de la vérité et des adversaires de Rome plus redoutables ? Ou bien les haïssaient-ils davantage comme successeurs de Huss, le précurseur de la Réforme ? Quoi qu'il en soit, les États de Bohême s'opposèrent à leurs sollicitations ; les frères jouirent des mêmes droits que les autres.

[Ruine des églises des Frères de Bohême](#)

Les frères se trouvèrent ainsi au plus haut point de prospérité extérieure, mais moins forts spirituellement que durant les cent années qu'avaient duré leurs persécutions, et où la force du Seigneur se montrait dans leur infirmité. C'est ce que reconnaît avec douleur un de leurs évêques qui fut témoin de leur déclin et de leur ruine. « Hélas ! » dit-il, « la liberté religieuse (que l'empereur venait de leur donner) dégénéra bientôt en liberté charnelle. De là vint que dès l'abord cette liberté qui occasionna enfin la sécurité de la chair, ne plut point aux âmes pieuses qui en redoutaient les suites fâcheuses ». En effet, dès lors les frères se relâchèrent dans l'observation de leur discipline particulière ; et du relâchement ils tombèrent dans des fautes qui leur apportèrent des souffrances que l'on ne peut toutes considérer comme endurées pour le nom de Christ.

En 1612, l'empereur Rodolphe mourut. Ferdinand II lui succéda comme empereur et comme roi de Bohême. Aussitôt Rome s'efforça de faire mettre à exécution les décrets du concile de Trente contre les protestants, à commencer par ceux de Bohême et de Moravie. On débuta par toutes sortes de vexations et d'oppressions, sans aucun égard à leurs réclamations basées sur l'édit de tolérance. Alors les protestants, oubliant que les chrétiens n'ont pas à faire valoir leurs droits, mais plutôt à souffrir qu'on leur fasse tort, refusèrent obéissance à Ferdinand II et choisirent pour roi l'électeur palatin, prince qui avait pris parti pour la Réformation. Ils allèrent plus loin, et en vinrent aux voies de fait ; ils précipitèrent des fenêtres du château de Prague les représentants de l'empereur. C'était une révolte que la parole de Dieu condamne, car elle nous dit : « Que toute âme se soumette aux autorités qui sont au-dessus d'elle car il n'existe pas d'autorité, si ce n'est de par Dieu et celles qui existent sont ordonnées de Dieu ; de sorte que celui qui résiste à l'autorité résiste à l'ordonnance de Dieu ; *et ceux qui résistent feront venir un jugement sur eux-mêmes* » (Romains 13:1-2). L'Écriture n'autorise donc pas ceux qui se trouvent sous un mauvais gouvernement de le renverser par la force et d'en établir un autre. Elle nous dit que « c'est une chose digne de louange si quelqu'un, par conscience envers Dieu, supporte des afflictions, souffrant injustement » (1 Pierre 2:19).

Cet acte de violence de la part des protestants de Bohême fut l'origine de cette terrible guerre appelée dans l'histoire « la guerre de Trente ans ». Nous n'avons pas à nous en occuper, mais dire seulement quels en furent pour les frères les résultats. Peut-être eurent-ils peu de part à cette résistance armée, mais ils furent enveloppés dans tous les maux qui fondirent sur les protestants après la défaite de ceux-ci dans la bataille de Weissenberg, près de Prague, en 1620. Plusieurs d'entre eux furent faits prisonniers, d'autres s'enfuirent dans les pays voisins. Les principaux d'entre eux furent attirés à rentrer dans leur pays, sous la promesse d'un pardon absolu. Mais comme, au temps de Huss, on ne respecta pas le sauf-conduit de l'empereur, de même, deux cents ans après lui, on ne tint pas la promesse de pardon envers ceux qui y crurent. Dès qu'ils furent rentrés, on les jeta en prison et plusieurs furent condamnés à mort.

C'est ainsi que, le 21 juin 1621, furent décapités vingt-sept des *défenseurs* les plus considérés des protestants, dont presque la moitié faisaient partie des frères. On peut dire qu'ils moururent comme confesseurs de la vérité, car bien qu'ils eussent commis une faute, en voulant soutenir par la force leurs droits, ils auraient pu sauver leur vie, en reniant leur foi. En effet, dès que la sentence eut été prononcée, les prêtres catholiques s'empressèrent de les exhorter à entrer dans l'Église romaine, les assurant que dans ce cas l'empereur leur ferait grâce. Mais ils repoussèrent les paroles des prêtres avec fermeté et une connaissance des Écritures qui firent que ceux-ci étonnés se retirèrent. Un fait montre la haine singulière des papistes contre les frères. Tandis qu'aux autres protestants on accorda qu'ils fissent venir des ministres luthériens pour prier et prendre la cène avec eux, cette douceur fut refusée aux frères.

L'échafaud avait été dressé devant la maison de ville. On y conduisit les condamnés la veille de l'exécution. Il y avait, dans cet édifice, quelques condamnés qui n'étaient pas de la noblesse. Dès qu'ils apprirent l'arrivée de leurs frères, ils se mirent aux fenêtres et les accueillirent en chantant des cantiques. Le peuple, attiré par ce spectacle, versait sur les victimes des larmes de compassion.

Ceux qui allaient être exécutés passèrent presque toute la nuit en saintes conversations, en prières et dans le chant des louanges de Dieu. Dès l'aube du jour, ils se couvrirent de leurs plus beaux vêtements, comme pour une fête, et lorsqu'à cinq heures, un coup de canon donna le signal des exécutions, ils s'embrassèrent, se souhaitant mutuellement la force d'en haut pour être fidèles jusqu'à la mort. Le moment du supplice étant arrivé, comme on les emmenait un à un, ils se firent à chaque départ de touchants adieux. « Le Seigneur vous bénisse et vous garde, bien-aimés », disait aux autres celui qui partait ; « qu'Il vous donne la consolation du Saint Esprit, la patience et le courage, afin que vous confirmiez par votre mort, ce que vous avez affirmé du cœur et de la voix ». Et les autres répondaient : « Que Dieu bénisse le chemin que tu prends pour l'amour de son Fils Jésus Christ. Va devant nous, cher frère, dans la maison de notre Père. Nous sommes assurés par Jésus, en qui nous croyons, que nous nous reverrons aujourd'hui dans la joie céleste ».

Nous donnerons quelques détails sur l'exécution de quelques-uns de ces confesseurs de Christ ; nous les verrons fidèles jusqu'à la fin. Le premier qui fut conduit à l'échafaud fut le comte de Schlik, premier défenseur de l'église des frères. C'était un homme de grands talents et d'une piété sincère, aimé et respecté de tous les gens de bien. Sa sentence portait qu'après avoir été décapité, son corps serait écartelé et exposé dans un carrefour. L'ayant entendue, il s'écria : « C'est peu que de perdre un sépulcre ». Le prédicateur qui l'avait accompagné, l'exhortait au courage. « Ah ! » dit-il, « je puis vous assurer que je n'ai aucune crainte. Je me suis déclaré pour la religion dans sa pureté, je suis prêt à prouver par ma mort la fidélité que je lui garde ». Le matin déjà, en entendant le signal du canon, il s'était écrié : « Voilà l'avant-coureur de la mort ; je serai le premier à la voir : Seigneur Jésus, aie pitié de nous ! » Arrivé sur l'échafaud, il se tourna vers le soleil qui se levait, et dit : « Jésus, soleil de justice ! aide-moi à pénétrer au travers des ténèbres de la mort, dans la lumière éternelle ». Puis il s'agenouilla en priant et reçut le coup de mort. Les spectateurs étaient touchés jusqu'aux larmes en voyant la sérénité qu'il garda jusqu'au dernier moment.

Après lui, vint Wenceslas, baron de Budowa, qui appartenait aussi à l'église des frères. Il était également un de leurs défenseurs. C'était un vieillard de soixante-seize ans, un homme savant, connu par plusieurs écrits, et qui, sous l'empereur Rodolphe, avait occupé des places importantes. Lorsqu'il vit approcher le danger, il alla mettre sa famille en lieu de sûreté et revint seul à Prague, sa conscience ne lui permettant pas, disait-il, d'abandonner la bonne cause. « Peut-être », ajouta-t-il, « le Seigneur veut-il que je la scelle de mon sang ? ». Et comme son secrétaire lui disait qu'on avait fait courir le bruit qu'il était mort de chagrin : « Moi », reprit-il, « mourir de chagrin ! Vois-tu (dit-il en montrant la Bible), ce paradis de mon âme ne m'a jamais encore fourni des fruits aussi doux qu'aujourd'hui. Là je demeure journellement, mangeant la manne du ciel et buvant l'eau de la vie. Personne ne verra le jour où l'on puisse dire que Budowa est mort de chagrin ».

Peu de jours avant que la sentence de mort eût été prononcée contre lui et ses compagnons, il eut un rêve remarquable qui fit sur son esprit une impression très grande. Il lui semblait se promener dans une verte prairie où tout ce qui l'entourait était beau et agréable. Ses pensées, même dans son rêve, étaient naturellement occupées de l'issue probable de son procès. Tout à coup un messenger brillant de lumière s'approcha de lui, plaça dans sa main un petit livre, puis disparut. En ouvrant le livre qui lui était donné d'une manière si étrange, il vit que les feuillets étaient d'une soie blanche comme la neige, sans rien d'autre écrit que ce verset plein d'encouragement : « Remets ta voie sur l'Éternel, et confie-toi en lui ; et lui, il agira » (Psaume 37:5). Tandis qu'il méditait sur ces paroles divines, un autre personnage vint vers lui, portant dans ses mains un vêtement blanc qu'il jeta sur ses épaules, et là-dessus il s'éveilla (lire Apocalypse 3:4-5 ; 7:9).

Plus tard, en montant sur l'échafaud, il fit allusion à ce songe, regardant cette robe blanche comme un emblème de la justice divine dont par grâce il était revêtu.

Des prêtres ne discontinuèrent pas leurs tentatives jusqu'à son dernier jour sur la terre, pour l'engager à renier sa foi. Deux capucins vinrent vers lui pour lui montrer, disaient-ils, le chemin du ciel. — « Oh ! par la grâce de Dieu, je le connais », répondit-il. — « Peut-être que monseigneur se trompe », insistèrent-ils. — « Non, non », reprit Budowa ; « mon espérance se fonde sur la parole de Dieu qui ne peut tromper. Je n'ai pas d'autre chemin pour aller au ciel que Celui qui a dit : *Je suis le chemin, et la vérité, et la vie* ». Après avoir réfuté leurs idées sur l'autorité de l'Église romaine, il offrit de leur montrer à son tour le vrai chemin du ciel ; mais les pauvres capucins déconcertés s'en allèrent en faisant le signe de la croix.

Après eux vinrent deux jésuites, le jour même du jugement. Ils arrivèrent dans sa prison, le matin de bonne heure, et commencèrent par louer sa grande science, puis manifestèrent le désir de sauver son âme. Il leur répondit d'une manière simple, mais ferme et décidée. « Plût à Dieu que vous fussiez aussi sûrs de votre salut que je le suis du mien, par le sang de l'Agneau ».

— C'est bien, répliquèrent-ils en le pressant, mais ne présumez pas trop de vous-même ; l'Écriture ne dit-elle pas : Personne ne sait s'il mérite la grâce ou la colère ?

— Où se trouvent ces paroles ? Voici la Bible, montrez-les moi, répondit le noble témoin de la vérité.

— Si je ne me trompe, dit l'un, c'est dans l'épître de Paul à Timothée.

— Vous voulez m'enseigner la voie du salut, dit Budowa, vous qui connaissez si mal la Bible ! Que le croyant puisse être assuré de son salut nous est démontré par ces paroles de Paul : « Je sais qui j'ai cru », et encore : « La couronne de justice m'est réservée ».

— Oh ! répondit le jésuite, montrant encore plus son ignorance ; ce n'est pas vous, ni aucun autre que cela concerne ; Paul ne disait cela que de lui-même.

— Tu te trompes, répartit hardiment le baron ; car l'apôtre ajoute aussitôt : « Et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition » (2 Timothée 4:8).

C'est ainsi, et par d'autres déclarations des Écritures qu'il leur montra tellement leur ignorance qu'ils le quittèrent pleins de confusion et de colère, le nommant un hérétique endurci.

Peu après il monta, d'un air serein, sur l'échafaud. Il découvrit sa tête, passa doucement sa main sur ses cheveux, et dit : « Voyez, mes cheveux gris, quel honneur on vous fait de vous orner de la couronne du martyr ! » Puis il se mit en prière en élevant sa tête qui tomba sous le glaive du bourreau et fut placée sur une tour.

Après quelques autres, ce fut le tour du seigneur de Kapplisch, vieillard de 86 ans. Il dit au ministre luthérien qui venait visiter les condamnés : « Aux yeux du monde ma mort est ignominieuse, mais devant Dieu elle est glorieuse. En entendant prononcer ma sentence, ma chair affaiblie a commencé à trembler, mais par la grâce de Dieu je n'ai maintenant aucune crainte de la mort ». Avant d'être exécuté, il dit en s'habillant au prédicateur qui était auprès de lui : « Voyez, je mets mon vêtement de noces ». Et comme le prédicateur lui répondait que la justice de Dieu en Christ nous ornaient intérieurement d'une manière bien plus véritable : « Oui », dit le bon vieillard ; « mais je veux me parer même au dehors en l'honneur de l'Époux de mon âme ». On l'appela, et il dit : « À la garde de Dieu, il y a assez longtemps que j'attends ». Comme il était très faible sur ses jambes et qu'il avait quelques marches à descendre, il demanda à Dieu de le fortifier, afin de ne pas fournir en tombant, un sujet de moquerie aux ennemis. Il avait aussi fait demander au bourreau de frapper de son glaive au moment précis où il le verrait se mettre à genoux et lever la tête, de peur qu'il ne tombât par faiblesse s'il tardait trop. Mais au moment de l'exécution, le pauvre vieillard se tenait si courbé et si incliné sur ses genoux, que le bourreau n'osait porter le coup. Le prédicateur, voyant cela, cria au martyr : « Monseigneur, vous avez recommandé votre âme à Christ ; présentez-lui maintenant avec courage votre tête blanchie, et l'élevez vers les cieux ». Le vieillard l'éleva aussi haut qu'il put, en disant : « Seigneur Jésus, je remets mon esprit entre tes mains », et pendant cette prière, le bourreau frappa, sa tête tomba et fut placée sur un portail.

Nous mentionnerons aussi le supplice de Henri-Othon de Lose, encore un des défenseurs des frères. Il s'était fait scrupule de recevoir la Cène d'un ministre luthérien, et était d'abord affligé d'être privé de participer à ce repas du Seigneur ; mais il fut richement consolé par le Seigneur. Quand le ministre luthérien vint à lui pour l'accompagner sur l'échafaud, il se leva et s'élança vers lui comme dans le ravissement, et lui dit : « Combien je me réjouis de vous voir, homme de Dieu ! Écoutez ce qui m'est arrivé. J'étais assis sur ce siège, dans une profonde affliction de ne pouvoir pas prendre la Cène, car vous savez que j'aurais voulu un ministre de notre communion. Je m'endormis dans ma tristesse, et voilà que, dans un songe, le Seigneur m'apparut et me dit : « Ma grâce te suffit ; je te nettoie avec mon sang » (*). À l'instant je sentis en quelque sorte son sang couler sur mon cœur, et depuis mon réveil je suis singulièrement restauré et fortifié ». Là-dessus il éclata en ces paroles de triomphe : « Oui, crois, et tu as mangé la chair du Fils de l'homme (**). Je n'ai plus peur de la mort ! Mon Jésus vient au-devant de moi avec ses anges pour me mener à ses noces, et là je boirai éternellement avec Lui la coupe de la joie et des délices ! ». Il monta plein de joie sur l'échafaud, s'y prosterna d'abord en prières, et après s'être relevé, il ôta ses vêtements, se mit à genoux et dit : « Seigneur Jésus, reçois-moi dans ta gloire », et tandis qu'il prononçait ces paroles, le bourreau fit tomber sa tête.

(*) Il ne faut pas oublier que les frères, de même que les luthériens et d'autres chrétiens de diverses dénominations, croient qu'une grâce spéciale est attachée au fait de prendre la Cène. Elle est un privilège, mais ne confère aucune grâce, bien qu'on jouisse en son cœur de ce mémorial de l'amour du Sauveur.

(**) Allusion à Jean 6:53.

C'est dans cette même paix et cette même joie que moururent tous les autres. Aucun d'eux ne fléchit et ne pensa à renier sa foi. « Eux l'ont vaincu à cause du sang de l'Agneau et à cause de la parole de leur témoignage ; et ils n'ont pas aimé leur vie, même jusqu'à la mort » (Apocalypse 12:11).

Après ces exécutions, le gouvernement procéda à l'extirpation totale du protestantisme dans toute la Bohême et la Moravie. Tous les prédicateurs des frères et les autres ministres protestants qui étaient à Prague en furent chassés, et peu après cette mesure s'étendit à toute la Bohême et la Moravie. Plusieurs des pasteurs expulsés se cachèrent dans des cavernes d'où ils visitaient secrètement leurs frères, mais on les découvrit successivement et on les mit à mort ou on les fit sortir du pays. On remarquera que ces moyens violents ne furent pas employés seulement à l'égard de ceux qui avaient pris part à la guerre et qu'on pouvait taxer de rebelles, mais envers tout ce qui était protestant, de sorte qu'il est évident qu'il s'agissait au fond, non d'une question de politique, mais de la question religieuse, et de la volonté de la part du romanisme d'exterminer ou d'expulser tous les protestants, les frères et les autres.

Les temples furent purifiés avec de l'eau bénite ; on battit les chaires et les tables de communion à coups de verge ; les coupes de la Cène furent souillées ; plusieurs milliers de Bibles et d'autres livres religieux furent brûlés sous le gibet ; les cadavres des protestants furent arrachés de leurs sépultures et jetés à la voirie. Un grand nombre de personnes souffrirent la mort avec la foi et le courage qu'avaient montrés leurs prédécesseurs ; d'autres supportèrent avec joie la prison, les mauvais traitements et la perte de leurs biens, et s'exilèrent volontairement dans d'autres contrées.

Pour remplacer les pasteurs exilés ou mis à mort, on donna aux églises les plus dépravés d'entre les prêtres, et comme ces hommes de rien ne réussissaient pas à gagner le peuple, on institua une *commission de réforme* qui devait par ruse ou par force obliger le reste des protestants à abjurer leur foi. On mit en usage tous les moyens possibles pour arriver à ce but ; on ne craignit pas de leur dire qu'ils pouvaient croire dans leur cœur tout ce qu'ils voudraient, pourvu qu'ils adhéraient extérieurement à l'Église romaine, et qu'ils se soumissent au pape.

Le plus grand nombre ne se laissaient pas ébranler, parce que les seigneurs, comptant sur les princes protestants d'Allemagne, leur faisaient espérer une délivrance prochaine. Mais bientôt toute la noblesse, après avoir été ruinée par toute sorte d'extorsions et dépouillée de tous ses biens, fut bannie du royaume. Plusieurs centaines de familles de nobles ou de riches bourgeois se dispersèrent en Pologne, dans les États allemands, dans la Hongrie et jusque dans les Pays-Bas. Quant au peuple, on le surveillait avec sévérité pour empêcher son émigration et le forcer à l'apostasie, mais, en dépit de tout, des milliers de familles trouvèrent moyen de suivre leurs pasteurs dans les privations et la misère, qui en diminuèrent beaucoup le nombre.

Un évêque des frères dispersés, Amos Coménius, exilé comme les autres, écrivait à ce sujet avec une profonde douleur : « Le Seigneur a visité les frères comme par une tempête, et emporté, comme par une inondation nocturne, leur ancien jardin si fertile et si florissant. Il a permis que les chefs fussent jetés dans les fers et que leur sang fût répandu comme de l'eau. De plusieurs centaines d'églises qui faisaient leur bonheur et leur joie, il ne leur en est pas resté une seule. Les pasteurs ont été dispersés et les troupeaux livrés à des mercenaires. Ceux qui ont survécu à la persécution ont péri dans l'exil. Presque tous les ministres, les anciens, les évêques et les diacres ont disparu, et je suis resté seul, à l'exception d'un collègue que j'ai encore en Pologne ». Coménius ne se dissimulait pas que c'étaient les fautes des frères qui avaient attiré sur eux le châtement de Dieu ; mais cela ne justifie en aucune manière la cruauté de leurs persécuteurs. Ainsi il ne resta plus dans la malheureuse Bohême que quelques débris ignorés de cette Église, réduits à ne s'assembler que de nuit dans les cavernes et les grottes, exposés à des angoisses et à des périls continuels.

Tout cela se passait dans le premier tiers du 17^e siècle. La fin de ce même siècle fut témoin d'une autre persécution qui présente avec celle des protestants de Bohême des traits à bien des égards analogues, mais où brillèrent aussi, par la grâce de Dieu, la foi et la constance des martyrs. Nous parlons des persécutions contre les protestants de France sous Louis XIV. Elles devaient durer un siècle entier.

QUELQUES DÉTAILS SUR LES DESCENDANTS DES FRÈRES DE BOHÊME ET DE MORAVIE JUSQU'À LA FONDATION DE HERRNHUT

Les persécutions exercées en Bohême et en Moravie contre ceux qui s'étaient séparés de l'Église romaine, n'atteignirent pas seulement les Frères, mais aussi les communautés luthériennes et réformées qui s'étaient formées dans ces contrées. Mais malgré toutes les persécutions, malgré les émigrations en masse dans les pays voisins, en Pologne, en Silésie, en Prusse, en Saxe, etc., émigrations qui, de 1622 à 1730, atteignirent le chiffre de cent mille personnes, il y eut toujours dans ces deux pays des familles qui restèrent attachées aux doctrines évangéliques, bien qu'obligées souvent de dissimuler et de suivre extérieurement les cérémonies du culte romain. Plusieurs non seulement conservèrent ces doctrines pour eux-mêmes, mais les propagèrent, quoique dans le plus grand secret, parmi leurs alentours. D'autres de ces amis de l'Évangile, à cause de la main de fer du clergé qui pesait sur eux, allaient jusqu'à cacher pendant toute leur vie à leurs femmes, à leurs enfants, à leurs domestiques, les lieux retirés où ils gardaient leurs Bibles et leurs livres de dévotion. Ils les lisaient en secret ou les faisaient servir à l'occasion à l'édification des autres. On a vu des maris et des pères ne découvrir à leurs familles le trésor caché de leurs livres que sur leur lit de mort, ne voulant pas quitter la terre sans avoir au moins rendu témoignage de leur foi. D'autres moins timides tenaient des assemblées secrètes où ils s'édifiaient en commun. Ils se réunissaient de nuit dans des caves ou autres endroits retirés, toujours exposés à être découverts et à subir de sévères châtements et même la mort.

Ainsi pendant un siècle entier que dura l'oppression de ce pauvre peuple, il se maintint une semence de vérité qui manifesta son existence d'une manière remarquable au commencement du 18^e siècle. Nous donnerons quelques détails sur ce sujet intéressant.

Parlons d'abord d'un homme distingué à bien des égards par sa science, son attachement à la cause des frères et son dévouement pour eux. Amos Comenius, déjà nommé, pasteur de l'église de Fulneck en Moravie, fut un de ceux qui durent s'exiler. Il se retira en Pologne avec une partie de son troupeau. En 1632, il fut nommé évêque des frères dispersés de Bohême et de Moravie. La désolation des églises navrait son cœur, mais il y voyait un châtement que Dieu leur avait infligé à cause de leur relâchement et de leur association avec le monde. Au moment de quitter sa patrie, arrivé sur une montagne de la frontière, il porta ses regards une dernière fois sur la Moravie et la Bohême, et se mettant à genoux avec ses frères, il supplia Dieu avec larmes de ne pas abandonner entièrement ces contrées et de ne pas les priver tout à fait de sa Parole, mais d'y conserver toujours une sainte semence. Sa prière fut exaucée, comme nous le verrons. Lui-même ne cessa point de s'occuper de ceux qui avaient été dispersés et de les édifier. Il composa pour eux un cathéchisme dédié à toutes les brebis dispersées de Jésus Christ, et spécialement à celles de Fulneck et des environs. Il en terminait la préface par ces mots : « Que le Dieu de toute grâce vous donne par son Esprit d'être fortifiés quant à l'homme intérieur pour la cause de Jésus Christ, d'être persévérants dans la prière, de demeurer affranchis du péché, d'être fermes dans les tentations et dans la tribulation, en vue de la gloire, et pour que vous soyez éternellement avec Lui dans son royaume ». Comenius mourut en 1671, mais son souvenir s'est conservé longtemps dans la contrée de Moravie où il avait exercé son ministère.

Comme l'avait demandé ce fidèle serviteur de Dieu, malgré l'oppression qui pesait sur les frères depuis un siècle, un résidu se maintenait. Il est vrai qu'à l'époque de sa mort, on ne pensait à l'étranger aux Frères de Bohême et de Moravie pas plus qu'on ne pense à un mort, mais des germes de vie existaient, et, dès 1701, se manifestèrent. En 1715, il y eut un puissant réveil à Fulneck et dans quelques endroits auprès de Lititz, ce qui attira sur les fidèles un redoublement de sévérité. Quelques-uns émigrèrent, mais le réveil ne fut point arrêté.

Il était donc resté à Fulneck et dans les villages environnants une assez grande quantité de frères, contraints, comme nous l'avons dit, de se conformer extérieurement aux formes du culte romain, mais qui conservaient avec soin l'Écriture Sainte et leurs livres de cantiques et de dévotion. Ils tenaient tous les matins et tous les soirs, et surtout le dimanche, des réunions que les magistrats n'ignoraient pas, et qui attiraient de temps à autre aux fidèles de nouvelles épreuves. Il est vrai que, pour les gagner ou les endormir, les prêtres romains leur avaient accordé pour un temps la Cène sous les deux espèces ; mais cette faible concession leur ayant été enlevée, ils se mirent à prendre la Cène entre eux en secret, et Dieu ne les laissa pas sans conducteurs pour les encourager.

Après le départ de Comenius, plusieurs des prédicateurs des frères s'étaient réfugiés à Zauchtenthal, village près de Fulneck, et tenaient là des assemblées, de sorte que la connaissance de l'Évangile s'y conserva. Parmi ces hommes, il y eut Martin Schneider qui instruisait la jeunesse, et lui enseignait la lecture, l'écriture et le catéchisme de Comenius. Sa conduite attira l'attention des prêtres. Il fut cité devant les magistrats, mis plusieurs fois en prison, et aurait été condamné à être brûlé, si des maîtres catholiques, chez qui il était en service et qui l'aimaient beaucoup, n'eussent intercédé pour lui.

Après lui, les assemblées se tinrent chez son cousin Samuel Schneider. Lui aussi, accusé d'être un des docteurs des frères, fut sur le point d'être pendu. Il n'échappa que par une sorte de miracle. Il continua malgré tout ses prédications et mourut en 1710. Il s'endormit plein de joie, et scella dignement une vie de foi en confirmant devant ses amis et ses ennemis le témoignage qu'il avait rendu à l'Évangile. Il ne cessait de parler de ce qui avait fait l'objet de son espérance ; son cœur débordait de joie à la pensée de se trouver bientôt auprès de son Seigneur. « Là », disait-il, « je verrai aussi ses chers apôtres, ses prophètes, tous les martyrs qui ont souffert pour son nom, et toute la nuée des confesseurs et des témoins qui n'ont pas aimé leur vie, mais l'ont donnée pour Jésus ; et je serai pour toujours avec le Seigneur ». « Regardez », disait-il aux siens, « regardez la fin de ces hommes ! » paroles qui pouvaient bien s'appliquer à lui-même. Et il les conjurait de rester fidèles au Seigneur Jésus.

Le prêtre romain de l'endroit se présenta pour lui administrer l'extrême-onction, mais Schneider lui répondit : « Je suis déjà oint et scellé par le Saint Esprit pour la vie éternelle ; l'onction que vous voulez me donner est donc bien inutile ». — « Pensez-vous donc mourir en état de grâce sans avoir reçu l'extrême-onction ? » lui demanda le prêtre. Schneider, montrant du doigt le soleil, répondit : « Aussi sûrement que M. le curé voit le soleil briller dans les cieux, aussi sûrement je suis sauvé ». — Alors le prêtre dit : « Bien, bien, Schneider ; mais, dites-moi, on vous accuse de n'être pas bon catholique, et que vous ne faites aucun cas des saints ». — « Les gens ont dit beaucoup de mal de moi », répliqua Schneider, « et ils m'ont fait beaucoup de chagrin sans motifs ; mais je me suis efforcé pendant toute ma vie de marcher sur la trace des saints, et d'imiter leur conduite ». Le prêtre se tut, et en s'en allant il dit à ceux qui étaient présents : « Que je meure de la mort de ce juste ! »

Un autre fidèle témoin de ces temps-là, fut Georges Joeschke, de Sehlen. C'était un véritable descendant des frères de Bohême, un de ces patriarches pieux auprès desquels les amis cachés du Seigneur venaient chercher des encouragements et des consolations dans ces temps de tribulations. Il était en correspondance intime avec les frères de Fulneck et des environs, de Zauchtenthal, de Schoenau, de Kunerwald, etc. Ils avaient coutume de se réunir tour à tour dans chacun de ces endroits pour s'y entretenir dans la tristesse de leur cœur et avec beaucoup de larmes et de prières,

de la doctrine du salut, de l'état des frères, de l'oppression qui pesait sur ceux qui restaient fidèles. On constatait avec douleur que le nombre des familles de ceux-ci diminuait à cause des mariages avec des catholiques, et le gouvernement ne cessait d'agir pour favoriser cette diminution.

Georges Joeschke ne cessa jusqu'à sa mort de prier pour ce pauvre résidu, de consoler, d'avertir et de fortifier ce qui s'en allait mourir. Il s'intéressait particulièrement aux cinq frères Neisser, ses neveux. Il leur enseignait fidèlement la voie du salut et leur recommandait de lire assidûment l'Écriture sainte, les écrits des frères et ceux de Luther. En même temps, il leur disait que chacun doit être pour lui-même assuré de son salut et du pardon de ses péchés, et qu'étant sauvés, nous n'avons plus à vivre pour le monde, mais pour Jésus ; que, sans cela, eût-on toute la science possible, on peut être perdu.

Il avait eu, dans un âge très avancé, un fils qu'il aimait tendrement. Voyant, en 1707, sa fin approcher, il rassembla autour de son lit ses neveux et son enfant pour leur donner sa dernière bénédiction. Il les exhorta solennellement à rester fidèles jusqu'à la mort à Jésus, tel qu'ils avaient appris à le connaître. Il leur dit de s'attacher à Lui de toute leur âme, et qu'alors ils verraient une grande délivrance ; « car Dieu », ajouta-t-il, « exauce la prière de ses élus qui crient à Lui nuit et jour ».

Puis il dit encore : « Il est vrai que notre liberté est anéantie ; la plupart des descendants des frères se livrent de plus en plus à l'amour du monde, et sont engloutis par le papisme. Toutes les apparences semblent indiquer que la cause des frères est perdue. Mais, mes enfants, vous la verrez : il viendra une délivrance pour ceux qui sont demeurés de reste. Aura-t-elle lieu en Moravie, ou bien quitterez-vous cette Babel ? je l'ignore ; mais je suis sûr que cela ne tardera plus longtemps. Je penche à croire que vous sortirez du pays et que vous trouverez un lieu où vous pourrez servir Dieu sans crainte, d'après sa Parole. Quand le temps viendra, soyez prêts, et prenez garde d'être les derniers ou de rester tout à fait en arrière. Souvenez-vous de mes paroles. Enfin je vous recommande ce petit, mon seul enfant. Je le recommande particulièrement à toi, Augustin. Il faut qu'il appartienne aussi à Jésus. Ne le perdez pas de vue, et lorsque vous sortirez du pays, prenez-le avec vous ».

Ayant parlé ainsi, le vénérable vieillard se tourna vers son enfant et le bénit en répandant beaucoup de larmes. Il donna ensuite sa bénédiction à tous ses neveux, et peu après, il s'en alla auprès de son Seigneur. Il était âgé de quatre-vingt-trois ans. Jamais les frères Neisser n'oublièrent cet adieu, et ils conservèrent soigneusement dans leur cœur les paroles du serviteur de Dieu.

N'est-elle pas touchante, en effet, cette scène au milieu de ces temps d'oppression ? Ne rappelle-t-elle pas la fin du vieux patriarche Jacob et celle de Joseph ? La foi qui leur faisait voir la sortie des fils d'Israël du pays d'Égypte, la foi qui avait soutenu les frères dans leurs souffrances et la mort même, ne brille-t-elle pas aussi dans les paroles de confiance du vieux Georges Joeschke ? Le Seigneur n'avait pas cessé d'avoir des témoins dans ces malheureuses contrées, et il exauça leurs prières.

Après la mort de ces fidèles confesseurs de la vérité, leurs descendants se virent contraints de tenir leurs réunions toujours plus secrètes, et, à la fin, de les borner au simple culte de famille, ce qui contribua beaucoup au déclin des assemblées. Tout se réunissait contre elles. La prison, les amendes, les séductions du monde, la crainte de perdre leurs biens, faisaient glisser toujours plus les restes des frères dans la conformité au monde et dans la participation aux cérémonies catholiques.

Comme nous l'avons dit, il y avait cent ans que les frères étaient ainsi opprimés en Moravie, lorsque Dieu agit dans sa grâce pour les délivrer. Et le commencement de cette délivrance s'effectua par les instruments les plus humbles, car c'est ainsi que Dieu se plaît à se manifester. Le premier fut un pauvre mendiant.

En 1716, vivaient encore dans le village de Sehlen les cinq frères Neisser dont nous venons de parler. Ils se réunissaient aussi fréquemment que possible avec leurs voisins, les frères de Zauchtenthal et des environs. Un vieux soldat protestant en congé venait souvent mendier chez eux et les réjouissait par les cantiques évangéliques qu'il chantait à leur porte, et par les passages des Écritures qu'il leur citait. Il les mit en relation avec les pasteurs luthériens de l'église de Teschen, en Silésie, dont l'un, nommé Steinmetz, était un homme de Dieu qui, avec ses collègues, annonçait la bonne nouvelle du salut, et insistait sur ce que doit être la véritable vie chrétienne. Dès lors les frères allèrent souvent chercher là des encouragements et des lumières, bien qu'ils eussent plus de douze lieues à faire pour s'y rendre.

Mais l'homme dont Dieu se servit surtout pour l'œuvre qu'il avait en vue, fut un simple artisan, homme de Dieu et vrai ministre de l'Évangile, « non de la part des hommes, ni par l'homme mais par Jésus Christ, et Dieu le Père » (Galates 1:1). Il se nommait Christian David, et était né en 1690, à Senftleben, en Moravie. Né et élevé dans le papisme, il montrait un grand zèle à en pratiquer toutes les ordonnances ; mais il ne trouvait pas, en les accomplissant, le repos de son âme, lorsque sa conscience le condamnait pour quelque faute commise, et il n'y trouvait pas non plus la force nécessaire pour combattre et vaincre le péché. Dans sa jeunesse, il fut employé à garder les vaches et les brebis, ensuite il apprit l'état de charpentier. Dans l'endroit où il vivait alors, il fit la connaissance de quelques chrétiens évangéliques qui lui montrèrent que le culte des saints et les pratiques romaines n'étaient que des commandements d'homme. Cela ébranla sa foi en l'Église de Rome. Dans la même ville se trouvaient quelques hommes pieux qui, à cause de leurs réunions et des livres qu'on avait saisis chez eux, avaient été emprisonnés dans une cave. Christian les entendait là prier et chanter jour et nuit, ce qui lui fit une profonde impression, mais il ne se rendait pas compte de ce qui agissait en eux et leur donnait dans l'épreuve une telle paix et une telle joie.

Les Juifs avaient aussi une synagogue dans cet endroit. Christian voyant le zèle et la fidélité avec lesquels ils observaient leur loi et célébraient leur culte, s'attacha à eux. Mais s'étant entretenu avec eux, il fut jeté dans une grande perplexité, ne sachant plus qui avait raison, les catholiques romains, les prisonniers ou les Juifs.

Il n'avait point encore vu de Bible. Ayant appris que ce livre était la parole de Dieu, il désira vivement l'avoir et réussit à se le procurer. À force de lire et de comparer ensemble l'Ancien et le Nouveau Testament, les doutes qui l'avaient tourmenté disparurent, et il vit que Jésus était bien le Messie promis. Mais de nouvelles incertitudes surgirent dans son esprit : il se demanda si la Bible était bien la parole de Dieu. Mais plus il l'étudia, plus il vit comme toutes les promesses et les menaces qu'elle contient, s'étaient accomplies ; il vit aussi avec quelle vérité l'Écriture trace le caractère des méchants et des croyants et décrit le combat de l'esprit et de la chair. Il comprit ainsi que la Bible est vraiment la parole de Dieu, et que la religion chrétienne, telle que cette Parole la présente, est la seule vraie religion pour laquelle des milliers et des milliers d'hommes ont sacrifié leur vie dans tous les siècles. Dès lors la Bible fut sa lecture favorite et journalière, son délassement et son étude après le travail. Jusqu'à la fin de ses jours, il s'en occupa avec assiduité, et il en était si fortement imprégné que son langage et sa manière de s'exprimer s'en ressentaient. C'est d'après la Bible qu'il apprit à écrire et qu'il forma des caractères qui lui étaient particuliers.

Ayant acquis la conviction que la doctrine luthérienne était celle de l'Écriture sainte, il résolut de se joindre à cette Église. Pour cela il alla en Hongrie, et lorsqu'il entendit à Tyrnau (*), pour la première fois, le chant d'un cantique dans un temple luthérien, il fut ravi de joie. Mais il n'avait pas encore appris que ceux qui cherchent Dieu ont souvent plus de zèle et d'amour que ceux qui prétendent l'avoir trouvé. Les luthériens de Hongrie craignaient d'encourir les peines sévères édictées contre ceux qui recevraient un prosélyte catholique, et ils conseillèrent à Christian d'aller en Saxe. Il y consentit d'autant plus volontiers, que le clergé romain commençait à l'épier.

(*) Petite ville de Hongrie, au nord-est de Presbourg.

Il se rendit d'abord à Leipzig, puis à Berlin. Là, abjurant entièrement le catholicisme, il prit la Cène pour la première fois dans l'église luthérienne. Mais il ne trouva pas encore là ce à quoi il s'était attendu. Il vit partout chez les protestants le désordre et l'impiété, et s'aperçut qu'il ne pouvait pas lui-même vivre sérieusement, sans être un objet de mépris pour le plus grand nombre, et sans rencontrer l'opposition sous toutes sortes de formes. Il s'engagea alors comme soldat, pensant être plus indépendant quant à la conscience. C'était une idée étrange, qui montre que jusqu'alors il n'avait pas encore trouvé la lumière dont son âme avait besoin. Il dut bientôt être désappointé, et quitta l'armée pour retourner en Silésie, afin d'y exercer son premier état de charpentier. Mais persécuté par les Jésuites, il se rendit en 1717, à Goerlitz, en Lusace (*).

(*) La Lusace, contrée au nord de la Bohême, appartenant à la Saxe.

Là il fit la connaissance d'enfants de Dieu plus éclairés, et trouva enfin ce après quoi son cœur soupirait depuis si longtemps, la paix et l'assurance du salut, fruit de la foi au Seigneur Jésus, sans les œuvres de la loi, comme il le prêcha dès lors lui-même. Il se maria et vécut avec sa femme d'une vie tout à fait exemplaire. Mais il se sentait appelé à annoncer l'Évangile partout où Dieu le conduirait ; sa femme, de santé plutôt délicate, ne pouvait l'accompagner, mais d'accord avec lui, elle ne mettait point d'obstacles à ses fréquents voyages. C'étaient ses compatriotes qu'il avait surtout à cœur de visiter, et aucun danger, car il y en avait beaucoup à courir, ne put l'empêcher d'aller vers ceux qui recherchaient la vérité, afin de les éclairer et de les fortifier.

C'est ainsi que, dans cette même année 1717, il arriva chez les frères Neisser, à Sehlen. Il leur expliqua de quelle manière ils devaient lire l'Écriture pour qu'elle leur fût en réelle bénédiction. Puis, eu égard aux circonstances douloureuses où ils se trouvaient, il leur développa ces paroles de l'épître de Jacques, si appropriées à leur position : « Estimez-le comme une parfaite joie, mes frères, quand vous serez en butte à diverses tentations, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Mais que la patience ait son œuvre parfaite, afin que vous soyez parfaits et accomplis, ne manquant de rien. Et si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il demande à Dieu, qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches, et il lui sera donné » (Jacques 1:2-5).

Ils furent profondément touchés des paroles si simples et si vraies de cet homme de Dieu. Dans le sentiment de leur misère spirituelle, ils désiraient ardemment se rapprocher des contrées où il leur semblait qu'il y avait tant de chaleur et de vie, car ils pensaient que tous les luthériens étaient comme Christian David. Ils le prièrent donc de leur chercher dans un pays protestant un endroit où ils pussent s'établir et vivre selon la piété.

Au bout d'un an et deux mois, Christian David revint. Il avait cherché en vain un lieu de retraite pour ces frères, mais il les encouragea et les fortifia en les exhortant à la patience et à mettre leur confiance en Dieu. Il avait fait une grave maladie, et il leur raconta combien Dieu lui avait accordé de bénédictions dans son épreuve, en lui suscitant des amis dévoués qui l'avaient entouré d'amour. Cette fois il leur développa ces paroles : « Quiconque aura quitté maisons, ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou femme, ou enfants, ou champs, pour l'amour de mon nom, en recevra cent fois autant, et héritera de la vie éternelle » (Matthieu 19:29).

Ces pauvres frères n'avaient pas besoin d'être stimulés à s'éloigner de leur pays. Ils répétèrent à Christian David combien la contrainte où ils étaient de participer aux cérémonies superstitieuses de l'Église de Rome, qu'ils savaient contraire à la parole de Dieu, blessait leur conscience, de sorte qu'ils n'avaient nul repos. Mais Dieu, dans sa sagesse, trouva bon de les éprouver encore. Trois ans se passèrent avant que leur désir fût accompli.

Pendant ce temps, ils continuèrent à fréquenter autant que possible l'église de Teschen, dont les pasteurs, comme nous l'avons dit, annonçaient fidèlement la voie du salut. Ils firent part au pasteur Steinmetz de leur désir d'émigrer, et furent bien étonnés de l'entendre leur déconseiller de donner suite à leur pensée. Il leur dit que partout ils trouveraient une grande corruption, des obstacles à la vraie piété, et même des persécutions. Les frères furent consternés, mais sans se décourager, ils continuèrent à prier Dieu avec plus d'ardeur, afin qu'il les délivrât de tant de maux.

Tout espoir semblait perdu lorsqu'un matin, le jour de la Pentecôte 1722, Christian David entra chez eux, leur apportant une bonne nouvelle. Un jeune comte de Zinzendorf — il avait alors 22 ans — un

enfant de Dieu dévoué qui cherchait à amener des âmes à Jésus, avait acheté une terre en Lusace, et y avait appelé un pasteur fidèle, nommé Rothe. Là était l'asile que Dieu avait préparé aux frères. Voici comment la chose eut lieu. Dans le courant d'une conversation avec un ami, le comte avait appris qu'il y avait à Gœrlitz un charpentier chrétien qui avait rencontré en Moravie des personnes pieuses désireuses de trouver un asile loin de l'oppression de Rome. Le comte fit aussitôt venir Christian David, le reçut avec bonté, s'informa de l'état de ces Moraves, et lui dit qu'ils n'avaient qu'à venir, qu'il leur trouverait un endroit où ils ne seraient pas inquiétés par le fait de leur émigration, et qu'en attendant il les recevrait sur sa terre, à Bertholdsdorf. Son dessein était de les placer ailleurs, mais Dieu les lui destinait pour commencer par eux l'œuvre qu'il avait à cœur, savoir de faire annoncer l'Évangile parmi les chrétiens, et au loin chez les païens. Nous n'avons pas à raconter ici la vie de Zinzendorf, et ce que Dieu lui donna de faire, mais nous pouvons admirer comment Dieu choisit les instruments de sa grâce dans toutes les conditions sociales, effaçant pour son service les différences de rang, et aussi comment il répond aux prières de ceux qui désirent le servir fidèlement. Dès que Christian David eut communiqué cette grande nouvelle aux frères Neisser, ils résolurent de tout quitter pour suivre ce serviteur de Dieu là où une retraite leur était ouverte, car, dirent-ils, cela vient du Seigneur. Deux d'entre eux, Augustin et Jacques, résolurent de partir le mercredi suivant, trois jours après que Christian David était venu les trouver. Les autres frères Neisser ne furent pas aussi vite prêts. Augustin et Jacques d'ailleurs, partant les premiers, devaient les avertir si Dieu bénissait leur entreprise, et alors ils les suivraient. Les deux émigrants laissaient tout, leur avoir, leur maison, leurs amis, leur vieille mère. Leur cœur était déchiré en voyant les larmes de celle-ci, mais ils prièrent ensemble, et Dieu calma sa douleur.

Mais au moment de partir, ils se souvinrent de la recommandation de leur oncle relativement à leur jeune cousin, Michel Joeschke, qui avait alors 18 ans. Jacques le fit venir ; il l'interrogea sur l'état de son âme, et le voyant dans une grande angoisse, il lui rappela son père et ses adieux et lui parla ouvertement de leur projet. « Le temps est venu », dit-il, « que je sorte d'ici pour sauver mon âme et celle des miens. Augustin et moi, nous sommes résolus à tout abandonner pour aller au lieu que Dieu nous a choisi. Si tu veux, fais-en autant ». Michel pâlit de joie, et plein de reconnaissance envers Dieu, il s'écria : « Certainement j'irai avec vous ! Il y a longtemps que je désirais une telle chose, mais je ne savais comment l'exécuter ». N'est-ce pas une chose touchante de voir ce jeune chrétien abandonner tout pour aller en un lieu où il pourrait servir Dieu ? Alors Jacques lui dit : « Ne dis rien à personne ; fais demain tes affaires comme de coutume, et après le travail de la journée, mets tout de suite tes meilleurs habits, prends avec toi une ou deux chemises, et viens chez moi vers dix heures du soir ».

Michel bénit Dieu et se trouva à l'heure dite au rendez-vous. Ce fut donc le mercredi après la Pentecôte de l'année 1722, à dix heures du soir, que la petite troupe de pèlerins se mit en route, quittant tout, mais pleine de courage et de confiance en Dieu. Elle se composait des deux frères Augustin et Jacques Neisser, leurs femmes et quatre enfants, un garçon de six ans, une fillette de trois ans, et deux jumeaux de deux mois. Il y avait de plus Michel Joeschke et Marthe Neisser, nièce d'Augustin, et Christian David qui les guidait. Ils s'en allaient ainsi, bien pauvres et bien chétifs selon le monde, mais précieux au Seigneur qui étendait sur eux sa protection puissante.

Toute la nuit ils marchèrent par des sentiers de traverse pour éviter la grande route, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la frontière de la Silésie. Ils parvinrent ainsi à Niederwiese, ville située dans cette contrée, et là, le pasteur les reçut cordialement. Il se jeta immédiatement à genoux et implora sur eux la bénédiction de Dieu. Le jeune Michel Joeschke resta provisoirement auprès de lui, et les autres poursuivirent leur chemin jusqu'à Gœrlitz où le pasteur Schœffer les accueillit avec affection et les hébergea durant huit jours. De là on les adressa à Bertholdsdorf à un nommé Heitz, intendant du comte de Zinzendorf, homme actif et de grande piété. Le pasteur de l'endroit, Rothe, qui était aussi un chrétien dévoué, lui avait recommandé les émigrants dans une lettre où il disait : « Voici deux de nos frères en la foi qui fuient l'oppression de la Moravie... Je vous prie de soulager ces pauvres étrangers qui ont abandonné, comme Abraham, leur patrie et leur parenté... eux qui ont tout laissé pour le nom de Jésus, et qui ne demandent que le strict nécessaire pour leur nourriture, etc ». Ainsi

le Seigneur faisait trouver à ces fidèles témoins des cœurs pleins de sympathie, qui mettaient en pratique la recommandation de l'apôtre : « Que l'amour fraternel demeure » (Hébreux 13:1).

Ils trouvèrent cette même affection fraternelle chez Heitz. Il accueillit les émigrants et les logea provisoirement dans une vieille ferme, depuis longtemps inhabitée. Puis il chercha un endroit où il pourrait les établir. « J'étais tout seul », écrivait-il au comte, « et j'élevai mon cœur à Dieu pour lui exposer la misère et les désirs de ces bonnes gens, et je Lui demandai aussi de ne nous laisser rien faire qui fût contraire à sa volonté. Mais je me sentis la liberté de dire au Seigneur : C'est ici que je bâtirai en ton nom la première maison à ton honneur ».

C'était une pauvre hospitalité qu'on accordait là aux étrangers. L'endroit était sauvage, couvert de buissons et marécageux. Aussi la femme d'Augustin Neisser s'écria-t-elle. « Où trouverons-nous du pain dans ce désert ? ». À quoi un nommé Marche, qui se trouvait là, précepteur des petites-filles de la comtesse de Gersdorf, grand-mère du comte, répondit d'un ton solennel : « Si vous croyez, vous verrez sur cette place la gloire de Dieu ».

Christian David, acceptant l'hospitalité offerte aux Neisser, prit sa hache et, l'enfonçant dans un arbre, dit : C'est ici que le passereau a trouvé sa maison et l'hirondelle son nid. « Tes autels, ô Éternel des armées ! » (Psaume 84:3). Tel fut l'humble commencement de ces communautés que l'on appela la nouvelle église morave, et qui subsistent de nos jours.

On se mit à l'œuvre pour construire, et quelques mois plus tard la maison étant achevée, les Neisser et peu après Christian David vinrent y habiter. L'excellent Heitz avait voulu dresser lui-même le premier poteau et planter le premier clou du nouveau bâtiment, et tous les jours il était venu encourager les ouvriers. Il voulut aussi faire la dédicace de cette première maison si chétive. Il fit un discours sur le 21^e chapitre de l'Apocalypse, parla de la magnificence de la nouvelle Jérusalem, de la sainteté et du bonheur de ses habitants, fit une application à la maison qui venait de se construire, et termina par une fervente prière. On chanta un cantique et l'on se sépara plein de joie. L'endroit fut plus tard, en 1724, nommé Herrnhut, ce qui veut dire : « Garde de Dieu ».

Zinzendorf s'était peu occupé de l'établissement de ses nouveaux hôtes, mais, à l'occasion de l'installation du pasteur Rothe à Bertholdsdorf, il s'adressa à eux en ces termes : « Vous, bien-aimés étrangers et voyageurs que le Dieu éternel a conduits ici, heureux êtes-vous d'avoir cru, car toutes les promesses de Dieu s'accompliront pour vous. Devancez les autres habitants dans la foi et les œuvres vivantes qu'elle produit, y mettant tous vos soins dans l'amour. Soyez un sel parmi mon peuple ; le sel est une bonne chose.

« Et vous, mes chers sujets, ne vous laissez pas devancer par ces étrangers, afin qu'ils ne profitent pas seuls de la nourriture qui vous est préparée. Venez, allons tous au Sauveur. — Il donnera à son peuple la force et des bénédictions de paix ».

Combien ces pauvres réfugiés devaient jouir de l'amour fraternel qu'ils rencontraient et la liberté où ils se trouvaient, en pensant à la dure oppression qui avait pesé sur eux. Ils avaient tout quitté, leurs biens, leurs parents, leurs amis, et voilà que la parole de Jésus s'accomplissait à leur égard : ils trouvaient déjà en ce temps-ci beaucoup plus que ce qu'ils avaient laissé, en attendant, dans le siècle à venir, la vie éternelle (Luc 18:29-30). Zinzendorf n'avait pas encore vu l'installation des réfugiés. Comme nouvellement marié, il se rendait chez lui avec sa jeune femme et qu'il traversait la forêt, il aperçut une maison qu'il ne connaissait pas. On lui dit que c'était celle des réfugiés de Moravie. Il y entra, leur souhaita la bienvenue de la manière la plus affectueuse, se mit à genoux avec eux, et demanda au Seigneur de bénir cet endroit et d'avoir toujours les yeux sur lui.

Au commencement de 1723, Christian David se rendit de nouveau en Moravie auprès des trois autres frères Neisser. Ceux-ci avaient été appelés à rendre compte de l'évasion de leurs deux frères, car on ne permettait pas aux malheureux qui voulaient rester fidèles de quitter le pays : autre trait commun avec les protestants de France qui ne réussissaient à émigrer qu'avec la plus grande peine et exposés à beaucoup de périls. Les frères Neisser, ne voulant pas donner les renseignements qu'on leur demandait, furent jetés en prison. Dès qu'ils en furent sortis, ils prièrent les autorités du pays, qui étaient des jésuites, de leur donner la permission de quitter la contrée. On leur répondit par la menace de les remettre en prison. Ils se décidèrent alors à partir sans autorisation en laissant tout leur avoir. C'est à ce moment que Christian David arriva chez eux, et peu de mois après, en été, ils

partirent avec leurs familles, au nombre de dix-huit personnes. À travers bien des dangers ils arrivèrent heureusement auprès de ceux qui les avaient précédés. Le bon intendant Heitz obtint pour eux la permission de bâtir une maison à côté de celle de leurs frères, et ils s'établirent là, gagnant avec beaucoup de peine, en travaillant de leurs mains, de quoi vivre, mais toujours remplis de courage et de foi.

Le Seigneur veillait aux besoins spirituels de la petite colonie. Le baron de Watteville, d'une famille noble de Berne, ami de Zinzendorf, avait passé par de terribles combats d'âme. Des doutes sur toutes choses le tourmentaient et l'avaient jeté dans un profond découragement. Il suppliait Dieu de se révéler à lui, et de lui donner une certitude entière et vivante de son existence. Zinzendorf chez qui il se trouvait, s'efforçait de le soutenir par ses prières et ses exhortations. Enfin cette parole : « *Dieu est amour* », le saisit et le toucha si puissamment qu'il tomba sur sa face devant Dieu et resta plusieurs heures dans cette attitude, répétant sans cesse ces précieuses paroles qui le firent passer des ténèbres à la lumière. Il fut un zélé et dévoué collaborateur de Zinzendorf dans l'œuvre que Dieu donna à celui-ci d'accomplir. Il avait un grand amour pour les chrétiens pauvres et vint occuper une petite chambre dans la première maison de Herrnhut, ce qui causa une grande joie aux réfugiés. Ce fut pour eux un temps de bénédiction, car ils étaient soutenus chaque jour par les exhortations chrétiennes de ce frère. Ils appréciaient d'autant plus sa présence auprès d'eux que le pasteur demeurait loin. D'ailleurs tous les premiers réfugiés de Moravie se réunissaient aux assemblées tenues chez Heitz. Là les vérités du salut étaient exposées avec suite et clarté. On y comparait l'Écriture avec l'Écriture ; tous ceux qui savaient lire y apportaient leur Bible, et chacun pouvait faire ses remarques en toute liberté. Cela fut très utile aux réfugiés.

Vers la fin de la même année 1723, Christian David retourna en Moravie et se rendit à Zauchtenthal où eut lieu, et dans les environs, un réveil remarquable. Il arriva chez David Schneider, petit-fils du vieux et fidèle Schneider dont nous avons parlé. Il y avait là encore un peu de vie. Quelques hommes, avides de la vérité, se réunirent auprès de lui, et il leur présenta les vérités divines avec cette vivacité et cette fraîcheur qu'ils ne connaissaient plus.

De là il se rendit à Kunewald, village voisin où il prêcha à une nombreuse assemblée sur les béatitudes (Matthieu 5:1-12). Son discours produisit un effet extraordinaire. Un réveil merveilleux s'ensuivit à Zauchtenthal et à Kunewald. On se transmettait de l'un à l'autre la bonne nouvelle du salut. On s'entretenait dans les maisons, dans les rues, sur les routes. Il n'y avait que peu de familles qui ne fussent pas saisies par la puissance de la grâce. À Kunewald, un jeune homme de vingt ans, Melchior Nitschmann, commença à tenir des réunions ; un autre, nommé David Nitschmann, jeune tisserand de dix-huit ans, et d'autres avec lui, parcouraient le pays, rendant témoignage de l'œuvre de Dieu dans leurs cœurs, et conjurant les pécheurs de se rendre à l'amour de Jésus. On se réunissait dans les maisons pour chanter des cantiques et lire l'Écriture ; jour et nuit on était ainsi occupé. Les bergers chantaient des cantiques en gardant leurs troupeaux ; les valets et les servantes, au milieu de leurs travaux, ne s'entretenaient que du salut en Jésus. Dans tous les villages environnants, on n'entendait plus de musique profane ; les établissements où l'on jouait et dansait, étaient abandonnés. Même les jeunes enfants adressaient des prières à « l'Amour éternel », c'est ainsi qu'ils nommaient Dieu, et conjuraient souvent leurs parents de venir à Jésus, l'ami des pécheurs. Une jeune fille de douze ans mourut avec une si vive assurance de la grâce de Dieu, avec un si complet renoncement au monde et un avant-goût si puissant de la gloire à venir, que son témoignage produisit sur plusieurs une impression particulièrement profonde.

Mais comme toujours l'ennemi veillait, et la persécution ne tarda pas à sévir, telle qu'en 1724, les autorités parlaient de rien moins que de détruire tout le village de Zauchtenthal. Les magistrats et les prêtres avaient d'abord essayé d'étouffer le mouvement par des défenses et des menaces, mais en vain. Ceux qui avaient cru et qui étaient sauvés continuaient d'annoncer les vertus de Jésus, et magnifiaient Dieu d'avoir fait venir de tels jours où la foi de leurs pères était ranimée. Alors on passa aux voies de fait, et ce fut comme un crible pour distinguer ceux qui n'avaient point de racine de ceux qui étaient établis sur un fondement solide. On jeta en prison, non seulement ceux qui avaient tenu des assemblées, mais aussi ceux qui y avaient assisté, et comme les prisons regorgèrent bientôt de monde, on jeta les frères dans des écuries et des trous infects où plusieurs furent près de succomber.

D'autres furent enfermés dans des caves à moitié remplies d'eau, où on les tint jusqu'à ce qu'ils fussent près de mourir de froid. Il y en eut qu'on plaça, au cœur de l'hiver, au haut des tours pour les forcer, par la souffrance d'un froid excessif, à déclarer ceux qui possédaient des livres hérétiques, à dire combien de fois le « Buschprediger » (*), c'est-à-dire Christian David, avait été chez eux, et quels étaient ceux qui s'y étaient rencontrés. Quelques-uns des fidèles furent condamnés aux travaux forcés pour plusieurs années, d'autres furent emprisonnés jusqu'à la fin de leurs jours, et plusieurs, surtout les Nitschmann et les Schneider, durent payer des amendes exorbitantes qui les ruinèrent. Un des Nitschmann vit raser sa maison pour avoir logé un protestant.

(*) « Le prédicateur des buissons », nom donné à Christian David, et qui veut dire sans doute prédicateur itinérant.

Ces persécutions devinrent l'occasion de nouvelles émigrations. Dieu y montra sa bonne main en rendant possible, d'une manière ou d'une autre, l'évasion de plusieurs qu'on avait jetés en prison. Les prêtres et les magistrats cherchaient à empêcher les émigrations en conseillant perfidement aux frères de jurer fidélité à l'Église de Rome, et leur insinuant qu'après cela ils pourraient croire ce qu'ils voudraient. Mais les fidèles préféraient tout abandonner plutôt que d'agir contre leur conscience. Une fois qu'ils avaient réussi à quitter le pays, ils se rendaient à Herrnhut, auprès de leurs frères.

Nous citerons encore un exemple intéressant d'une de ces émigrations. David Nitschmann était particulièrement lié avec quatre autres jeunes gens, comme lui pleins de zèle pour la vérité. Tous appartenaient aux familles les plus aisées de la localité. Le père de l'un d'eux était justicier de Zauchtenthal et ennemi déclaré des frères. Ces jeunes gens fortement unis entre eux par le lien d'une même foi pour laquelle ils voulaient combattre, parcouraient sans cesse la contrée en annonçant l'Évangile, prêts à tout souffrir pour le Seigneur. Mais ayant vu qu'ils ne pourraient à la longue soutenir la fureur de leurs ennemis et conserver la liberté de servir Dieu selon leur conscience, ils résolurent de quitter le pays. Le lendemain de Pâques 1724, il y avait eu une assemblée où le substitut du bailli était entré furieux et s'était emparé des livres, Bibles et cantiques. Peu après les cinq jeunes gens furent cités à paraître devant les autorités. Le juge, qui était comme nous l'avons dit, le père de l'un d'eux, leur défendit, sous des peines sévères, de continuer leurs assemblées, et leur conseilla d'aller plutôt s'amuser au cabaret. « Et ne vous imaginez pas », déclara-t-il en outre, « d'émigrer, car les magistrats ont le bras long et sauront bien vite vous atteindre ».

Le résultat de cette admonestation fut qu'immédiatement les jeunes gens prirent la résolution de s'expatrier sans tarder. Ils exécutèrent leur projet le lendemain soir, et partirent sans rien emporter et sans savoir où ils iraient. Arrivés hors du village, ils se mirent à genoux dans une prairie, prièrent pour leur village et la contrée qu'ils laissaient, et se recommandèrent, eux et les frères qu'ils quittaient, à la garde et à la protection de Dieu. Puis ils entonnèrent le cantique que chantaient cent ans auparavant leurs pères chassés aussi de leur pays :

Heureux le jour où, quittant ma patrie,
Je vais chercher la misère et l'exil !
Mon Rédempteur, en qui je me confie,
Me gardera même au sein du péril.

Afin d'éviter les poursuites, ils prirent des chemins de traverse dans la montagne. Arrivés près de Neisse, en Silésie, ils délibérèrent afin de savoir s'ils se rendraient près de leurs frères à Lissa, en Pologne, ou en Saxe. Ils résolurent d'aller dans cette dernière contrée, pour saluer Christian David, l'instrument de leur réveil. Dieu les conduisait.

Mais chemin faisant, ils eurent l'occasion d'être désillusionnés quant à l'idée qu'ils s'étaient faite de l'Église protestante. Partout où ils passaient, ils cherchaient des enfants de Dieu, mais quand ils s'informaient pour en trouver, on les traitait de *piétistes*, et on les menaçait de les livrer à leur

gouvernement. À Schweidnitz, ils furent scandalisés en voyant la pompe du culte luthérien ; mais enfin ils trouvèrent des frères en Christ. Un homme pieux les conduisit à Niederwiese chez le pasteur Schwedler, un homme de Dieu, lequel, ayant appris qui ils étaient, les reçut avec beaucoup d'amour. Il se jeta à genoux avec eux et pria. Les cinq jeunes gens sentant son affection, s'attachèrent aussitôt à lui. Après la prière, il leur dit : « Mes enfants, savez-vous bien de qui vous êtes les descendants ? » et il leur raconta, les larmes aux yeux, l'histoire de Wiclef, de Huss, de Jérôme de Prague et de Coménius. Puis il ajouta : « C'est de ces martyrs, c'est de leur sang précieux que vous êtes sortis. Le Seigneur a exaucé les prières qu'ils Lui adressaient pour leurs descendants. Le Dieu qui a promis de bénir jusqu'en mille générations, et qui vous a tirés maintenant de l'esclavage, vous gardera jusqu'à ce qu'il vienne rassembler toutes ses brebis dans son céleste bercail ».

Touchés de cet accueil cordial, les cinq jeunes frères prirent congé de ce fidèle serviteur de Christ, et, sur son conseil, se dirigèrent vers Herrnhut, munis d'une lettre de recommandation qu'il leur donna pour le pasteur Rothe, à Bertholdsdorf. Celui-ci, les ayant examinés, reconnut que c'étaient des jeunes hommes qui avaient quitté leurs biens et leur position dans le monde pour Christ, et, avec une grande joie, il leur parla sur ce qui est dit de Moïse lequel, « devenu grand, refusa d'être appelé fils de la fille du Pharaon, choisissant plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché, estimant l'opprobre de Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte » (Hébreux 11:24-26) ; et il leur fit l'application de ces paroles. Puis il les fit conduire à Herrnhut. Ils eurent la conviction que c'était bien là que Dieu avait voulu les amener, et, en effet, il les employa dans son œuvre. Les frères Neisser furent heureux de les accueillir, et bien que tous fussent dans la pauvreté, ils étaient satisfaits et jouissaient de la paix du Sauveur.

Cependant la persécution ne cessait de sévir en Moravie. Comme on exigeait toujours plus rigoureusement des frères qu'ils fissent serment de renoncer à leur foi, de rester dans le pays et de se soumettre à l'Église romaine, et que l'on mettait en prison ceux qui refusaient ou qui se réunissaient, les fidèles s'occupaient tous des moyens de fuir cette oppression. Ce fut encore une pierre de touche pour éprouver la foi. Ceux qui quittaient le pays uniquement par motif de conscience, abandonnant tout, parents, amis et biens, échappèrent en général heureusement, et il y en eut plusieurs qui s'évadèrent de leurs prisons d'une manière que l'on peut appeler miraculeuse. D'autres qui ne purent s'en aller sur le moment, trouvèrent plus tard le moyen de rejoindre les leurs, en dépit de toute la surveillance de leurs ennemis. Ceux, au contraire, qui, manquant de foi et craignant d'être exposés à la pauvreté, vendaient leurs biens en secret et voulaient emporter de l'argent ou partir avec leurs bagages, furent souvent trahis ou arrêtés en route, ou bien dépouillés et maltraités par des voleurs.

C'est ainsi que Herrnhut s'agrandissait et se peuplait tous les jours. Mais on n'y recevait pas de nouveaux hôtes à la légère. On examinait avec soin les motifs qui amenaient les émigrants. Si ce n'était pas la foi seule, on fournissait à l'étranger une somme d'argent suffisante pour son retour chez lui, avec une lettre de recommandation aux autorités de le bien recevoir. Zinzendorf défendit même aux habitants de Herrnhut de retourner en Moravie pour engager d'autres à quitter le pays. Malgré cela, plusieurs frères échappèrent pour aller tirer de l'esclavage quelques-uns de leurs amis. Quant à Christian David, il ne cessa pas d'exciter le grand mouvement d'émigration, au milieu des dangers très grands qu'il courut. L'émigration continua ainsi durant une dizaine d'années, et amena de Moravie à Herrnhut quelques centaines de chrétiens, dont plusieurs descendaient réellement des anciens frères. On veillait d'ailleurs à ne recevoir autant que possible que des réchappés de la persécution.

Nous nous arrêterons ici. Nous n'avons pas à décrire l'organisation de la communauté de Herrnhut et de celles qui, sur son modèle, se formèrent en différents endroits, et dont l'ensemble constitua la nouvelle Église morave. Nous ne dirons rien de la forme et des cérémonies de leur culte. Nous signalerons seulement leur attachement à Christ comme Agneau de Dieu et Victime offerte pour le

salut des pécheurs, ils insistaient aussi sur la rédemption par la foi sans les œuvres, mais manifestée par une vie sainte qui doit en être la conséquence. Rappelons aussi leur zèle, dès le début, pour l'évangélisation des nations païennes, sujet qui tenait fort à cœur au comte Zinzendorf. Plusieurs des frères sortis de l'oppression de Moravie allèrent au loin, dans les Antilles et autre part, prêcher l'Évangile aux pauvres esclaves noirs. Ils partaient à leurs risques et périls, cherchant à gagner leur vie par le travail, tout en annonçant la bonne nouvelle. Plusieurs y laissèrent leur vie. D'autres missionnaires allèrent dans les contrées du Groenland, et de nos jours encore les missions moraves y sont nombreuses. Mais notre but a été essentiellement de montrer que l'œuvre de Huss ne fut pas perdue, et de faire voir la constance des témoins de la vérité en dépit de l'oppression, et la fidélité de Dieu qui les a soutenus à travers toutes les épreuves et a maintenu ainsi la lumière de la vérité. Ajoutons encore que l'action des frères moraves a préparé dans les pays de langue française, le réveil qui eut lieu au commencement du dix neuvième siècle.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner les notes suivantes d'un sermon de Christian David, recueillies par le grand évangéliste Wesley, lors d'une visite qu'il fit aux établissements de Herrnhut en 1738.

« La parole de réconciliation que les apôtres prêchaient », disait le charpentier Christian David, s'adressant, en habits de travail, à ses auditeurs, « est que nous sommes réconciliés à Dieu, non par nos œuvres, ni par notre propre justice, mais uniquement et pleinement par le sang de Christ. Mais quelqu'un dira : « Ne dois-je pas m'affliger et être contrit à cause de mes péchés avant d'espérer que je puisse être réconcilié avec Dieu ? ». Oui, il est bon et légitime que vous ayez un cœur brisé et contrit. Mais remarquez que cela n'est pas votre œuvre, mais celle du Saint Esprit. De plus, ce n'est pas le fondement de la réconciliation. Ce n'est point par là que vous êtes justifiés ; ce n'est pas la justice, ni une partie de la justice par laquelle vous êtes réconciliés avec Dieu. La rémission de vos péchés n'est due en tout, ni en partie, à cette cause. Votre humiliation et votre contrition n'y sont pour rien. Au contraire, c'est un obstacle à votre justification, c'est-à-dire que si vous vous fondez en quoi que ce soit sur vos sentiments, si vous pensez : il faut que je sois contrit jusqu'à tel ou tel point, je dois m'affliger davantage avant de pouvoir être justifié, — vous posez votre contrition, votre douleur, votre humiliation, comme fondement ou au moins comme une partie de votre justification, et par conséquent c'est un obstacle à ce que vous soyez justifiés, un obstacle qui doit être enlevé. Le vrai fondement n'est donc ni votre contrition, ni votre propre justice, ni quoi que ce soit qui vienne de vous, ni non plus de ce que le Saint Esprit opère en vous. Le fondement de votre justification est une chose en dehors de vous, et c'est le sang de Christ. Car voici ce que dit la Parole : « À celui qui ne fait pas des œuvres, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice » (*). Ne voyez-vous pas, par ces paroles, que le fondement n'est rien de ce qui se trouve en nous ? Il n'y a aucune relation entre Dieu et l'impie ; ils sont totalement séparés l'un de l'autre ; ils n'ont rien de commun. Il n'y a donc, dans les impies, rien pour les rapprocher de Dieu et les unir à Lui. Que trouvons-nous en effet en eux ? Des œuvres, de la justice, de la repentance ? Non, de l'impiété seulement.

(*) Romains 4:5.

Cela étant ainsi, allez droit à Christ, avec toute votre impiété. Dites-lui : « Ô Toi, dont les yeux sont comme une flamme de feu, sondant mon cœur, tu vois que je suis un impie. C'est pourquoi amène moi à Celui qui justifie l'impie ; que ce soit ton sang qui me sauve, car en moi il n'y a rien qu'impiété ». C'est là ce que les sages et les savants de ce monde manquent à comprendre. Pour eux c'est une folie. Le péché est l'unique chose qui sépare l'homme et Dieu ; le péché est aussi le seul argument, l'unique raison que le pécheur puisse présenter pour que l'Agneau de Dieu ait compassion de lui, et qu'en vertu de son sang, il l'amène auprès du Père. Voilà le fondement qui ne peut être ébranlé. Par la foi, nous sommes établis sur ce fondement, et cette foi aussi est le don de Dieu ».

Telle était la doctrine prêchée à Herrnhut ; celle qui met de côté l'homme et ses œuvres, pour que le pécheur trouve tout en Christ et par Christ.

LES TEMPS MODERNES

LA REFORME ET SES SUITES

LA REFORME DANS LES PAYS DE LANGUE ALLEMANDE

Martin Luther

Préparation à la lutte

Il existe peu de récits aussi captivants que ceux qui constituent la plupart des biographies de Martin Luther ; il en est peu où il soit plus malaisé de séparer l'exacte vérité d'avec ce qui y a été ajouté par l'imagination ou par le désir d'insérer la note pittoresque dans un exposé rendu austère par la nature même du sujet, et complexe à cause de la psychologie très spéciale du grand réformateur. La plupart des biographes ont trouvé commode de puiser dans les *Tischreden* (*Propos de table*), recueillis par les admirateurs de Luther après sa mort. Celui-ci avait l'habitude, surtout les dernières années de sa vie, de tenir table ouverte, au grand désespoir de sa femme, la parcimonieuse Catherine de Bora. Grand causeur, il prenait plaisir à diriger la conversation, qu'il agrémentait volontiers en contant des souvenirs personnels, empruntés essentiellement à ses années de jeunesse. Sans y mettre la moindre prétention historique, il se laissait aller, en toute sincérité, à enjoliver les anecdotes, y introduisant des détails romanesques ou passionnés, propres à captiver ses commensaux. Ceux-ci les écoutaient avec ferveur, les notaient en les embellissant à leur tour, et finirent par les collectionner dans un recueil qu'on serait porté à considérer comme authentique, mais qui s'est mué en une sorte de biographie romancée. Dans ce qui va suivre on se bornera à ce qui paraît historiquement exact et à expliquer, par des faits, la remarquable évolution de cet homme, sorti des profondes ténèbres de l'erreur pour devenir non seulement un monument de la grâce de Dieu, mais aussi, dans sa main, un instrument puissant en vue de l'anéantissement des doctrines les plus fausses, accumulées au cours des siècles.

Né à Eisleben en Saxe le 10 novembre 1483, dans une famille de mineurs qui se fixa plus tard à Mansfeld, Martin Luther vécut, semble-t-il, une enfance assez dure. Son père dut arriver pourtant à une certaine aisance, puisque, ayant remarqué les brillantes qualités intellectuelles de son fils, il put l'envoyer, quand il eut quatorze ans, à Magdebourg, afin d'y parfaire ses études. Il les poursuivit à l'université d'Erfurt, dans la faculté de droit, où il trouva une bibliothèque bien fournie ; mais il avait vingt ans déjà quand il mit la main sur la Bible, qu'il n'avait jamais vue. Il la parcourut avec curiosité, avec intérêt même, mais sans, pour l'instant, en assimiler le contenu ; elle parlait à son intelligence, non à son cœur. Petit à petit cependant, il mit plus de sérieux à sa lecture, si bien que, dès le jour où il coiffa le bonnet de docteur, il se demanda s'il avait raison d'embrasser la carrière juridique, selon le vœu de sa famille, puisqu'elle ne lui permettrait pas de concentrer toutes ses pensées uniquement sur les choses de Dieu. En proie à ces scrupules, profondément tourmenté dans son âme par le sentiment de ses péchés, il résolut brusquement d'entrer dans un couvent d'Augustins, où, espérait-il, il rencontrerait la réponse à toutes les questions qui se posaient à lui, cela malgré l'opposition de son père qui lui rappela que, selon l'Écriture Sainte elle-même, les enfants doivent obéissance à leurs parents. Dans la décision de Luther il y eut une direction providentielle : à côté de l'étude des œuvres

du patron de l'ordre, dont on connaît la piété éclairée, on recommandait aux moines la lecture de l'Écriture Sainte.

Le jeune homme croyait trouver au couvent l'exemple d'une vie sainte et cette paix de l'âme qu'il recherchait avec tant de zèle. Mais, au lieu de mœurs pures, il eut sous les yeux le spectacle de désordres de toute espèce. L'ardeur de son tempérament le porta à s'appliquer à la lettre, à exagérer même les duretés du régime imposé aux novices. Harcelé par la crainte d'avoir à paraître devant Dieu, alors qu'il s'en savait incapable par lui-même à cause de son état de péché, il se serait volontiers écrié comme l'apôtre : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Rom. 7:24). Il avait cependant la ferme conviction que ces mortifications constitueraient un grand mérite aux yeux de Dieu et que ce serait autant de gagné par lui pour le ciel. Mais cela ne comblait pas l'abîme ouvert dans son cœur. Il en fit plus tard l'aveu en ces termes : « J'ai été moine pendant près de vingt ans. Je me suis tourmenté de toutes manières. J'ai prié, j'ai jeûné, j'ai veillé, j'ai souffert le froid jusqu'à me faire mourir. Et dans toutes ces choses, que cherchais-je, si ce n'est Dieu qui devait regarder à l'austérité de ma vie et à ma fidélité à observer les règles de mon ordre ? Ainsi je vivais dans l'idolâtrie, abusé par des rêveries humaines. Car je ne croyais pas en Christ, je le craignais comme un juge sombre et terrible. Aussi je me mis en quête d'autres intercesseurs : c'était Marie, c'étaient les saints, c'étaient mes bonnes œuvres et les mérites de l'ordre... Je me croyais irrévocablement perdu chaque fois qu'il s'élevait dans mon âme un désir impur, un mouvement de colère ou de haine... Il n'y avait rien que je ne fisse pour me délivrer de mes angoisses ; je me confessais tous les jours, mais les mêmes tentations se reproduisaient sans cesse ». Pour comble de maux, les supérieurs du couvent lui enlevèrent sa Bible et lui recommandèrent la lecture de certains docteurs qui, bien loin de remplacer le Livre de Dieu, ne firent qu'accroître ses perplexités et ses angoisses.

C'est pourtant dans ce couvent même, au sein de cette organisation où tout semblait l'éloigner de la vérité, que le Seigneur lui ouvrit les yeux. Staupitz, vicaire-général de l'ordre des Augustins, frappé de l'air défait de son jeune subordonné, dont il connaissait par ailleurs les mérites remarquables et la piété sincère, lui dit un jour : « Pourquoi, mon frère, t'affliger de ces spéculations et de ces pensées trop hautes ? Regarde au côté percé du Seigneur Jésus sur la croix, au sang qu'il a répandu pour toi ; c'est là que tu rencontreras la miséricorde de Dieu. Au lieu de te tourmenter à la pensée des fautes que tu as commises, jette-toi dans les bras du Rédempteur. Mets ta confiance en lui, en sa justice, en son sacrifice expiatoire, consommé par sa mort à la croix. Ne le fuis pas ! Dieu n'est pas contre toi ; c'est toi qui t'éloignes de lui. Prête l'oreille au Fils de Dieu. Il descendit ici-bas sous la forme d'un homme, afin de t'assurer de la faveur divine. Il te dit : « Mes brebis écoutent ma voix, et moi je les connais,... et personne ne les ravira de ma main » (Jean 10:27-28). Et le pieux vicaire ajoutait : « Mon ami, j'ai juré plus d'une fois au Dieu saint de vivre pieusement, mais je n'ai pu tenir mes serments. Aujourd'hui je suis décidé à ne plus faire une promesse semblable, car je sais que je ne la tiendrai pas. Si Dieu refuse de me faire grâce pour l'amour de Jésus Christ, je ne pourrai subsister devant lui ; malgré mes bonnes œuvres, je périrai. Regarde au sang que Jésus a versé pour toi : c'est là que tu trouveras la grâce de Dieu. Au lieu de te martyriser pour expier tes péchés, confie-toi en lui, accepte pour toi-même le sacrifice qu'il a accompli sur la croix ».

Mais Luther persistait à chercher en lui-même la base de la repentance qu'il savait nécessaire à son salut et répondait aux arguments de son bienveillant interlocuteur, ainsi que le font tant de personnes timides : « Comment puis-je croire à la faveur de Dieu aussi longtemps que je ne suis pas vraiment converti ? Un changement doit s'opérer en moi avant qu'il puisse me recevoir ». Staupitz montra à Luther que le Seigneur, loin de l'avoir abandonné, le faisait passer par ce chemin de souffrances morales pour se révéler à lui comme un bon et tendre Père qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie.

D'autre part, un moine âgé lui rendit visite dans sa cellule et, alors que Luther lui parlait de ses doutes, de ses craintes, son confrère lui fit remarquer que la Confession des péchés, si souvent répétée dans les offices, contient cette phrase : « Je crois à la rémission des péchés ». Luther l'avait articulée bien des fois, mais sans jamais se l'appliquer à lui-même. Soudain la lumière se fit dans son cœur et il s'écria : « J'y crois ! » Là-dessus le vieillard répondit : « Dans ce cas, mon frère, rappelle-toi que, selon la voix divine, tes propres péchés sont pardonnés si tu mets ta confiance dans le sacrifice de Christ ».

Le noviciat terminé, Luther reçut la prêtrise. Mais sa haute culture théologique et philosophique, ses dons intellectuels extraordinaires, son éloquence attirèrent l'attention sur lui. Il n'avait pas vingt cinq ans quand l'université de Wittemberg l'appela à occuper la chaire de professeur de philosophie. Il n'en continuait pas moins à se rattacher à l'ordre des Augustins et habitait toujours le couvent. Une partie de son enseignement consistait à commenter les Saintes Écritures et c'est ainsi qu'il donna un cours sur les Psaumes, puis entama une étude sur l'épître aux Romains. Or, un jour que, dans l'isolement de sa cellule, il méditait sur la leçon qu'il allait donner, ses yeux tombèrent sur sa Bible, ouverte devant lui, et il y lut ces mots de Rom. 1:17 « Le juste vivra de foi » (citation de Hab. 2:4). Son âme en fut illuminée : il existe donc pour le juste une vie différente de celle que possède le reste des hommes ; cette vie est produite par la foi, reconnaissance par le pécheur de la justice de Dieu, mais aussi du moyen donné par Dieu pour que ce juste puisse se tenir devant lui sans conscience de péché.

L'enseignement de Luther en fut transformé. Jusque-là on avait admiré en lui le professeur éloquent, le savant. Mais maintenant c'est un chrétien que les étudiants avaient devant eux, un chrétien éprouvé par la révélation qu'il avait reçue des vérités fondamentales du christianisme et dont toute la science dérivait dorénavant de la Bible, tandis que, jusque-là, c'est la scolastique desséchante qui en faisait les frais. Ce trésor, il le tirait du tréfonds de son cœur.

Ayant obtenu le grade de licencié en théologie, il dut prêter entre autres le serment suivant : « Je jure de défendre de toutes mes forces la vérité de l'Évangile ». Cette promesse, il la tint toute sa vie durant, non certes dans l'esprit de ceux qui la lui avaient imposée, mais selon la volonté de Dieu. Son enseignement reposait sur la Bible seule, de même que sa prédication. Il étudiait avec ferveur les Écritures, les annonçait en toute pureté et en défendait l'intégrité absolue contre l'opposition, d'où qu'elle vînt. Il rendit ainsi à la Parole de vérité la place dont l'avait privée l'Église romaine ; il en condamna, avec la dernière vigueur, l'adultération, « ce mal qui n'est que grossièrement matériel : on ne l'aperçoit même pas ; on ne s'en émeut point ; on n'en sent point l'effroi ». Ces paroles ont toute leur valeur aujourd'hui. Et voici encore en quels termes il recommandait plus tard la prédication de la Parole de Dieu : « Ce n'est pas nous qui devons travailler, mais c'est le Seigneur par sa Parole. Les cœurs des hommes sont dans sa main, « comme est l'argile dans la main du potier » (Jér. 18:6). Nous avons le droit de parler, mais non celui de contraindre. Prêchons ! Le reste appartient à Dieu. Que gagnerai-je, si je recours à la force ? Des grimaces, une belle apparence, des singeries, l'uniformité figée, l'hypocrisie. Mais il n'y aura ni sincérité, ni foi, ni amour. Tout manque lorsque ces qualités font défaut. Je ne donnerais pas un sou pour remporter une victoire pareille. Notre premier but doit être de gagner le cœur ; voilà pourquoi nous devons prêcher l'Évangile. Si nous le faisons, nous verrons que la Parole divine produit son effet un jour, puis le lendemain ; et ainsi, petit à petit, les auditeurs abandonneront leurs anciennes pratiques et apprendront à suivre le chemin du Seigneur. Dieu produit, par le moyen de sa Parole, des résultats infiniment plus grands que vous et moi et le monde entier, si nous concertons nos efforts. Dieu saisit le cœur ; voilà la vraie et seule victoire ».

Mais Luther savait aussi la nécessité d'étudier la Bible sous la direction du Saint Esprit et avec le secours du Seigneur. « Il ressort à l'évidence », écrit-il à un ami, « que nous ne saurions comprendre les Saintes Écritures par nos propres moyens ni par la puissance de notre intelligence. Notre devoir

élémentaire est de commencer par la prière. Demandez instamment au Seigneur qu'il vous accorde, dans sa riche grâce, de bien saisir la portée de ce qu'il vous révèle. Nul autre ne peut interpréter la Parole divine, sinon celui qui en est l'auteur, selon qu'il est écrit : « Ils seront tous enseignés de Dieu » (Jean 6:45 ; cf. És. 54:13). N'espérez rien obtenir par vos études personnelles, livré à vous-même, ni par votre propre intelligence, si vaste soit-elle. Mettez votre confiance en Dieu et dans les directions de son Esprit. Croyez-en un homme qui a mis cette méthode à l'épreuve ».

Des différends ayant surgi entre l'ordre des Augustins et le Saint-Siège, Luther fut délégué à Rome dans le but de les aplanir. On a fortement exagéré l'influence de ce voyage sur son évolution spirituelle. Il ne manqua pas sans doute d'être douloureusement frappé, comme on l'est encore maintenant, du spectacle des pratiques purement païennes, des superstitions grossières qui s'y étalent dans toute leur laideur, sans compter tous les autres désordres dont la ville était le théâtre. On ne doit pas oublier qu'à ce moment-là Luther était encore catholique professant, mais que sa conversion avait déjà eu lieu. Ce qu'il retira de son séjour à Rome, c'est la conviction qu'une Réforme complète de l'Église était indispensable. Il y puisa aussi nombre d'expériences qui lui furent des plus utiles dans la suite.

C'était le moment où la vente des indulgences (*) se pratiquait en Allemagne. Luther ne pouvait que s'opposer de toute son énergie à un commerce pareillement néfaste, surtout parce qu'il battait en brèche la doctrine de la justification par la foi. Tetzl, qui dirigeait l'affaire, trouva chez le vaillant Augustin un adversaire acharné et redoutable. Mais la chose en elle-même n'était pas nouvelle. En 1482 déjà la Sorbonne passa condamnation sur la proposition suivante, qu'on lui avait soumise : « Toute âme est immédiatement délivrée du purgatoire dès l'instant qu'un membre de sa famille dépose dans le tronc une pièce d'argent en vue des réparations à effectuer à l'église de Saint-Pierre ». La Sorbonne voyait plus clair que les papes du 16^e siècle. Mais, en Allemagne, le mal s'installait, pour ainsi dire, officiellement. À côté de l'hérésie abominable ainsi proclamée, le trafic des indulgences représentait un vrai danger public, en ce qu'il annulait les valeurs morales et consacrait positivement le crime : on vit tel individu en acheter une, fort coûteuse, il est vrai, pour se voir absous d'avance de l'assassinat de son père. Toute sécurité disparaissait ; la protection des lois n'était plus qu'une affirmation sans portée.

(*) Voir rubrique sur les pratiques de l'Église romaine.

Après avoir prêché, avec une rare éloquence, contre les indulgences, Luther résolut, selon l'habitude courante, de provoquer Tetzl à un débat public sur la question. Dans ce but il afficha à la porte de la cathédrale de Wittemberg 95 thèses qui résumaient l'enseignement de la Bible à ce sujet et, appuyées sur la même autorité, condamnaient impitoyablement l'odieux trafic (31 octobre 1517). En voici quelques-unes :

« 1. Quand notre Maître et Seigneur Jésus Christ dit : « Repentez-vous ! » il entend que la vie tout entière de ses fidèles serviteurs sur la terre soit marquée par un esprit continu de repentance ».

« 6. Le pape ne peut absoudre d'aucune condamnation. Il ne peut que confirmer la rémission, accordée par Dieu lui-même. S'il agit autrement, la condamnation n'en déploie pas moins ses effets ».

« 21. Les commissaires des indulgences sont dans l'erreur lorsqu'ils affirment que l'homme est sauvé par l'indulgence pontificale et libéré de tout châtement ».

« 36. Tout chrétien qui éprouve une vraie repentance à l'égard des péchés qu'il a commis en obtient la rémission, sans le secours des indulgences ».

« 43. Celui qui donne aux pauvres ou prête aux nécessiteux fait là une œuvre plus méritoire que celui qui achète une indulgence ».

« 46. Quiconque n'a pas de superflu est tenu d'employer ce qu'il a pour procurer le nécessaire aux siens, et il ne doit pas gaspiller ce qu'il possède pour acheter des indulgences ».

« 62. Le vrai trésor de l'Église, son bien le plus précieux, c'est l'Évangile de la gloire et de la grâce de Dieu ».

« 79. C'est un blasphème de dire que la croix aux armes pontificales a autant de puissance que la croix de Christ ».

Aucun champion catholique n'osa se présenter pour discuter les thèses, encore moins pour les réfuter. En revanche, elles se répandirent avec une rapidité extraordinaire. « Au bout de quinze jours », écrit un historien, « toute l'Allemagne les connaissait ; au bout d'un mois on les lisait dans toute la chrétienté, comme si les anges eux-mêmes en avaient été les porteurs. On a peine à se représenter l'agitation qu'elles suscitèrent ». On les traduisit en hollandais et en espagnol ; un voyageur, dit-on, les mit même en vente à Jérusalem. Les pèlerins, qui affluèrent à Wittemberg pour la Toussaint, contribuèrent pour une large part à cette extraordinaire diffusion.

L'archevêque de Mayence ayant donné la sanction ecclésiastique au trafic honteux des indulgences, Luther lui écrivit : « Nul ne saurait être sauvé par son évêque. C'est à peine si le juste est sauvé et le chemin qui conduit à la vérité est étroit. Pourquoi donc les vendeurs d'indulgences bercent-ils le peuple d'une sécurité charnelle ? Le devoir des évêques n'est-il pas de prêcher l'Évangile et de parler à leurs auditeurs de l'amour du Sauveur ? Jamais le Seigneur n'a enseigné qu'il fallait prêcher les indulgences ; il nous a enjoint d'annoncer l'Évangile seul. Combien donc c'est chose dangereuse et répréhensible de la part d'un évêque s'il autorise à masquer l'Évangile et à ne parler au peuple que d'indulgences qu'il faut acheter à prix d'argent ! Je supplie Votre Grandeur, au nom du Seigneur Jésus Christ, d'étudier à fond cette question et de donner les ordres nécessaires pour que le peuple apprenne la vérité. Si Votre Grandeur néglige ce devoir, elle sera un jour confondue par d'autres voix qui réfuteront catégoriquement ceux qui prêchent ces fausses doctrines ». L'archevêque ne daigna pas répondre à cette adjuration solennelle.

Le Seigneur protégeait de façon remarquable son fidèle témoin. Luther avait de nombreux partisans et quelques amis fidèles et dévoués. Mais, jusqu'ici, il ne pouvait compter que sur leur appui moral. Quand il s'agissait de lutter, il demeurait seul sur la brèche, où il déployait une énergie indomptable, à tel point que très peu de champions catholiques osaient se mesurer avec lui. C'est presque seul aussi qu'il avait traversé les années sombres du couvent d'Erfurt. Mais maintenant qu'il avait saisi le salut en Christ, aucune puissance humaine n'eût pu le faire rétrograder : « Ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu », écrit-il, « sont souples d'intelligence et de raisonnement et menés miraculeusement par la main du Seigneur là où justement ils ne veulent pas aller ». Cependant le combat ne faisait que commencer. Satan était à l'œuvre et fourbissait ses armes.

Au sein de l'ordre des Augustins, Luther ne rencontrait que peu l'appui qu'il avait escompté : on redoutait le ressentiment de Tetzl et le discrédit qui en résulterait. Nombre des amis du réformateur ne le soutenaient que mollement, si grande était leur incertitude quant à l'issue des événements. Luther avait espéré voir relever le gant par de hauts dignitaires de l'Église, par d'illustres philosophes qui, il le souhaitait, se rangeraient à ses côtés. Mais le Seigneur dirigea les circonstances tout autrement. De nouveau l'isolement complet. À distance on lui prodiguait généreusement marques de sympathie et paroles d'encouragement ; mais là s'arrêtait le secours humain. Aussi, son bel enthousiasme fit place à une déception amère, suivie d'un profond découragement. Il tremblait à la pensée d'avoir contre lui toute l'Église, à laquelle il se rattachait

encore. Cet état d'esprit se retrouve tout au long de la carrière de Luther. De nature impulsive, doué d'une foi robuste, d'une confiance illimitée dans la sagesse de Dieu, il ne connaît pas l'obstacle, ne songe pas à le prévoir. Rien ne l'arrête ; il fonce sur l'ennemi, tête baissée, croyant impossible que le Seigneur ne le fasse arriver à ses fins. Certes il demande moins à conduire les autres qu'à être conduit lui-même par la main de Dieu. Mais quand le chemin s'obstrue, il semble croire que tout est perdu. En fait Luther est avant tout un démolisseur ; il n'a ni trêve ni repos qu'il ne voie le sol jonché de ruines.

Dans son infinie sagesse le Seigneur plaça à ses côtés, dans la personne de Philippe Mélanchton, un collaborateur d'une valeur inappréciable. De bonne heure ces deux amis, sentant combien ils avaient besoin l'un de l'autre, se lièrent très étroitement, ce qui faisait dire à Mélanchton : « S'il est un homme que j'aime et que j'embrasse de tout mon cœur, c'est Martin Luther ». Mélanchton possédait les plus belles qualités de l'esprit. Doué d'une intelligence vive, d'une remarquable facilité de compréhension, il savait admirablement communiquer à autrui les choses qu'il savait. Surtout il était de cet « esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu » (1 Pierre 3:4) et ainsi il gagnait tous les cœurs. Cela ne l'empêchait nullement de jouir d'une grande autorité. Il l'emportait sur tous par la profondeur de ses connaissances, mais la Parole de Dieu était son étude préférée ; dès sa jeunesse il lui consacra une attention diligente ; il rejetait tous les raisonnements humains à son sujet et s'en tenait littéralement aux déclarations de la Bible dont il portait toujours un exemplaire sur lui.

C'est ainsi que les deux réformateurs se complétaient, Luther donnant à Mélanchton quelque chose de son énergie débordante et celui-ci contribuant à calmer la fougue de son ami.

Luther caractérisa leur collaboration en ces termes pittoresques. « Ma tâche est d'extirper troncs et souches, d'abattre haies et épines, de combler les fossés. Je suis le rude défricheur qui ouvre et dresse la voie. Maître Philippe vient après moi ; il accomplit en silence son œuvre bien nette : il laboure, il plante, il sème, il arrose avec amour selon les riches dons que Dieu lui a faits ». On note ici que Mélanchton fut le premier à établir la différence essentielle qu'il y a entre « la connaissance historique du Christ », connaissance qui ne sauve pas, et la « confiance en la promesse divine ».

Tetzel finit par relever le gant qui lui avait été jeté. N'osant toutefois pas rencontrer en face son redoutable contradicteur, il fit rédiger par ses amis une série de thèses, réfutant celles de Luther, et les soutint devant trois cents membres du clergé, réunis à Francfort-sur-l'Oder. Comme il s'était bien gardé de convoquer les réformateurs, il remporta une facile victoire, qui tourna cependant à sa confusion. Le peuple allemand, dans son ensemble, voyait plus clair que les ecclésiastiques. Las d'être pressuré par eux, cette tentative de lui extorquer de l'argent par les fausses promesses des indulgences finit par lui inspirer un violent dégoût, surtout parmi la jeunesse universitaire. Les étudiants de Wittemberg réunirent tous les exemplaires des thèses de Tetzel qu'ils réussirent à trouver et les brûlèrent publiquement.

Jusqu'ici le pape Léon X s'était tenu en dehors du conflit, « simple querelle de moines », disait-il, faisant allusion aux rivalités séculaires entre Augustins et Dominicains, ordre auquel appartenait Tetzel. En tant qu'homme d'une haute culture et ami des arts et des lettres, il désirait vivre en paix, mais s'intéressait toutefois aux idées nouvelles, énoncées par Luther, pourvu qu'on les lui présentât sous une forme agréable et spirituelle. De Luther il parlait avec estime à cause des qualités intellectuelles hors pair qu'il lui reconnaissait. Mais la hardiesse toujours croissante des réformateurs finit par alarmer Léon X, et plus encore ses agents ; ils tremblaient à la nouvelle des mouvements qui se propageaient partout. Il faut dire que les adversaires de la vérité en Allemagne semblaient prendre à tâche de rendre leur position toujours plus précaire, tant par leurs violences que par la faiblesse de leurs ripostes.

Le pape céda enfin aux instances de son entourage et cita Luther à comparaître devant lui dans un délai de soixante jours. Qu'allait faire le réformateur ? Obéir à cette injonction, c'était courir à la mort, s'exposer au même sort que Jean Huss, que Savonarole et tant d'autres qui périrent sous les coups de la papauté. Le Seigneur ne le permit pas. Il prépara à Luther un protecteur puissant, l'électeur Frédéric de Saxe. Ce prince, quoique effrayé de l'audace de son ami, appréciait fort sa franchise, sa soumission aux Écritures. Bien qu'il n'eût pas attaqué lui-même les abus, il vit avec plaisir qu'un autre s'en chargeait. Il se déclara dès l'abord pour Luther et obtint que celui-ci fût examiné et jugé en Allemagne. Toutefois Luther avait trop confiance dans le Seigneur et dans la bonté de sa cause pour ne pas repousser toute intervention de ce prince en faveur de la vérité. « Je ne veux pas », disait-il, « que, dans cette affaire, notre électeur, qui est innocent de tout cela, fasse la moindre chose pour défendre mes propositions. Qu'il tienne la main à ce que je ne sois exposé à aucune violence, s'il le peut sans compromettre ses intérêts. S'il ne le peut pas, j'accepte mon péril tout entier ». Cette fermeté de Luther encourageait ses nombreux amis. Il donnait par là un vivant exemple de sa confiance absolue dans les soins du Seigneur à son égard. « L'Éternel est pour moi, je ne craindrai pas ; que me fera l'homme ? » (Ps. 118:6).

Changeant donc de tactique, Léon X invita le cardinal Cajétan, son légat à la diète allemande, d'instruire l'affaire et de la traiter en Allemagne. Luther reçut l'ordre de se rendre à Augsbourg. Il répondit immédiatement à cet appel ; par bonheur ses amis montrèrent plus de prudence que lui et lui firent dire de ne pas comparaître devant le cardinal avant d'avoir reçu un sauf-conduit, dûment signé de l'empereur. Cette pièce se fit attendre quelques jours pendant lesquels Cajétan chercha à circonvenir le réformateur par diverses prévenances. Il envoya aussi auprès de lui plusieurs de ses partisans qui devaient préparer le terrain soit en ébranlant Luther par la crainte, soit en tâchant de le gagner par des flatteries. Il s'agissait finalement de bien peu de chose, lui disaient-ils ; il n'avait qu'à rétracter ses erreurs, l'affaire d'un mot latin de six lettres : « *Revoco*, je me rétracte ». Mais Luther demeura inébranlable.

Enfin la pièce attendue arriva. Il ne faudrait pas croire qu'en l'acceptant Luther cherchât à s'appuyer sur le bras de la chair. Il voyait simplement son devoir d'obéir aux avis que lui avaient donnés ses amis les mieux intentionnés et même les plus pieux. Le Seigneur tenait sa cause en mains. S'il lui demandait sa vie, il la donnerait joyeusement.

En présence du légat, Luther revendiqua nettement pour lui-même la paternité des thèses de Wittemberg ; il en encourut l'entière responsabilité, ajoutant qu'il était disposé à recevoir instruction, si on le convainquait d'erreur. Là-dessus le cardinal, résolu à assumer le rôle d'un père bienveillant vis-à-vis d'un fils rebelle, répondit d'un ton tout à fait conciliant, louant même l'humilité de Luther, en exprimant sa joie ; puis il insista auprès de lui pour qu'il reconnût ses fautes, retirât ses propositions et s'abstînt désormais de propager ses opinions. Luther ayant demandé sur quels points il devrait se rétracter, le légat mentionna la question des indulgences et l'affirmation du réformateur que le salut dépend de la pure grâce de Dieu. Luther ne se refusa point à recevoir de nouveaux enseignements sur les indulgences, sans, bien entendu, s'engager à les accepter. Quant à l'autre point, il déclara qu'il le maintiendrait jusqu'à la mort, s'il le fallait, puisque le nier, ce serait nier toute l'œuvre rédemptrice de Christ. C'est en vain que Cajétan recourut à tous les moyens pour obtenir de Luther l'aveu qu'il souhaitait de lui extorquer. Prières et menaces demeurèrent également inutiles, et de même les jours suivants. Luther maintint sa position du début : « Je ne suis qu'un homme », disait-il, « et par conséquent sujet à me tromper. J'ai déjà formulé mon désir de recevoir les instructions et les redressements nécessaires sur les erreurs que je puis avoir commises. Je ferai tout ce que l'on peut exiger d'un chrétien. Mais je proteste de toutes mes forces contre la méthode suivie dans cette affaire et contre la prétention qu'on énonce de me contraindre à rétracter sans m'avoir convaincu de mes fautes ».

En fait le débat roulait essentiellement sur cette affirmation de Luther que c'est la foi seule qui sauve : « La foi du juste le justifie et lui donne la vie de Dieu ». Il appuyait son assertion sur de nombreux passages de la Bible dont le légat osa prétendre que la plupart n'avaient rien à voir dans la discussion ; c'étaient ceux-là surtout qui le condamnaient. Poussé à bout Cajétan s'écria : « Rétracte, ou bien retire-toi définitivement ! »

Luther obéit respectueusement à cette injonction ; les deux adversaires ne devaient plus jamais se revoir. Pris dans ses propres filets, Cajétan en conçut un violent dépit : « Cet homme », dit-il, « a des yeux profonds et de singulières spéculations dans la tête. Je ne veux plus discuter avec une brute pareille. Son regard perçant en dit trop long sur son caractère malin ».

Pendant cette lutte inégale le bruit se répandit que le cardinal allait recourir à un procédé favori de Rome : faire jeter en prison Luther et son ami Staupitz, supérieur des Augustins, cela malgré le sauf conduit. Un sénateur d'Augsbourg prit ses mesures pour sauver le vaillant champion de la vérité. Un soir, vers minuit, un pauvre cavalier mal monté, n'ayant ni épée, ni éperons, sortait de la ville par une porte dérobée, accompagné d'un vieux postillon. C'était Luther, sur lequel le sénat veillait. Il arriva, harassé de fatigue, à Wittemberg. Fort irrité de ce que sa proie lui avait échappé, le cardinal somma l'électeur d'envoyer Luther à Rome ou de le bannir de ses États. Le prince remit au réformateur la pièce qu'il venait de recevoir et repoussa le rôle honteux qu'on voulait lui faire jouer.

Dans une lettre humble, mais ferme, adressée au légat, Luther exposa toute sa conduite, l'impossibilité d'une rétractation, puis tout ce qui faisait la base de sa foi. « Je m'abandonne », écrit-il, « à la miséricordieuse volonté du Seigneur, en quelque manière qu'il dispose de moi, et je lui rends grâce de ce qu'il juge digne un pauvre pécheur, tel que moi, de souffrir dans une aussi bonne et sainte cause ».

Luther jugea opportun d'écrire directement à Léon X, lui disant entre autres son désir d'en appeler du pape mal informé au pape mieux informé. Cette missive, rédigée avec la plus parfaite déférence, ne reçut pas même de réponse. Là-dessus Luther en rédigea une seconde, dans laquelle il en appelait cette fois du pape à un concile, coup droit porté à l'autorité pontificale, attendu qu'une bulle de Pie II avait décrété l'excommunication majeure contre quiconque, fût-ce l'empereur en personne, se permettrait de mettre en doute la suprématie du pape. Mais Léon X préférait la diplomatie aux moyens violents et résolut de faire une nouvelle tentative auprès de Luther en recourant à l'intermédiaire du chambellan Miltitz, homme rusé, habile et porteur de magnifiques présents. Encore cette fois, vaine intervention. Miltitz fit alors citer devant lui Tetzel et lui reprocha amèrement la manière dont il s'acquittait de sa mission. Le malheureux vendeur d'indulgences en fut si affecté qu'il tomba malade. Luther essaya de le consoler en cherchant à tourner ses regards vers le Seigneur, mais sans succès. Peu après, Tetzel mourut de chagrin.

Le docteur Eck, autrefois collègue et ami de Luther, s'était fait un nom par l'âpreté qu'il mettait à combattre la doctrine évangélique. On le connaissait comme remarquablement doué pour la discussion à laquelle il apportait une ardeur belliqueuse et une habileté dignes d'une meilleure cause. À maintes reprises il avait participé à ces disputes, si goûtées alors ; toujours il avait eu le dessus. Il publia douze thèses, destinées à réfuter celles de Wittemberg. Or la douzième proposition était rédigée de telle façon qu'elle attaquait personnellement Luther dans l'opposition qu'il faisait à la doctrine pontificale. En effet, s'appuyant sur les meilleurs textes historiques, Luther avait démontré que, dans les premiers temps de l'Église, l'évêque de Rome n'avait jamais songé à régner sur toute la chrétienté : si donc il y prétendait maintenant, c'était pure usurpation de sa part. Malgré les conseils de ses amis, qui redoutaient les savants sophismes du docteur Eck, Luther résolut de lui tenir tête, bien que la nature même du débat causât à ses partisans les plus vives appréhensions. Mais le duc Georges de Saxe (qu'il ne faut pas confondre avec l'électeur), grand zélé du catholicisme, provoqua le débat en adressant d'amers reproches à ceux qui cherchaient à l'éviter,

entre autres à l'évêque de Mersebourg, sur le territoire duquel se trouvait Leipzig, où les adversaires devaient se rencontrer ; or l'évêque n'avait pas commis d'autre offense que celle de déclarer qu'il estimait la dispute parfaitement oiseuse.

Une foule nombreuse assista au débat : nobles, savants, professeurs ; il dura une semaine environ. Luther fit preuve d'une connaissance extraordinaire de la Bible, domaine dans lequel Eck se montra tout à fait inférieur, puis aussi d'une documentation historique telle que, plusieurs fois, il confondit son adversaire par des arguments tirés de Pères de l'Église les plus réputés. Il démontra, par les Écritures, que l'Église n'a qu'un Chef, qui est le Christ, citant entre autres Ps. 110:1: « L'Éternel a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds ». Eck crut le confondre en le traitant de Hussite, de Bohême, d'hérétique, à quoi Luther répondit sans hésiter que, parmi les affirmations de Huss, il en était plusieurs tout à fait conformes aux enseignements de la Parole de Dieu, celle-ci entre autres : « Il n'est pas nécessaire pour le salut de croire l'Église romaine supérieure aux autres ». « Peu m'importe », ajouta-t-il, « que cette parole soit de Huss ou de Wiclef ; c'est la vérité ; il ne m'en faut pas davantage ». Et il résuma en ces termes la position qu'il prenait : « Le docteur Eck évite les Écritures tout autant que le diable s'enfuit, dès qu'il voit la croix. Pour ce qui me concerne, tout en protestant de mon respect à l'égard des Pères de l'Église pour autant qu'ils sont dans la vérité, je mets infiniment au-dessus d'eux la Parole de Dieu. C'est sur ce point que j'attire instamment l'attention de ceux qui nous écoutent ». Comme enfin, au sujet de Huss, Eck lui opposait les décisions du concile de Constance, Luther déclara, sans ambages, que n'importe quel concile peut se tromper ; que seule la Bible est infaillible.

Eck visait à provoquer de la part de son antagoniste des affirmations de cette nature. Il y réussit et la dispute de Leipzig eut ainsi pour Luther cet avantage inappréciable de l'amener à prendre nettement position vis-à-vis de différents points sur lesquels il ne s'était pas encore prononcé. Il apparut donc à Leipzig, plus qu'il ne l'avait jamais été, comme le champion indéfectible de la vérité. C'est ainsi que, du mal que les hommes cherchent à perpétrer, le Seigneur sait tirer du bien ; pourvu que ceux qui sont sur la brèche s'attendent entièrement à lui, leur dépendance à l'égard de sa volonté tournera à sa gloire.

Dans des lettres privées du docteur Eck, qui ont été conservées, celui-ci avoue que, sur nombre de questions, il subit une défaite complète, qu'il s'efforce d'expliquer par les motifs qu'on devine. Dans le monde théologique de Leipzig on proclama la victoire pleine et entière du champion catholique. À cette assertion on opposera l'opinion d'un témoin modeste et impartial, Mosellanus, qui s'exprime en ces termes. « À entendre ceux qui ne comprennent rien aux sujets de discussion, Eck remporta un triomphe éclatant. Mais, aux yeux des gens instruits et intelligents, c'est Luther qui resta maître du champ de bataille ». Un fait demeure : sans entrer le moins du monde dans les innombrables arguties théologiques, alléguées au cours de la dispute, la cause de la vérité s'impose par sa simplicité même. Ce qui le prouve entre autres, c'est la renommée désormais acquise par l'université de Wittemberg où Luther professait toujours. On voyait jusqu'à quatre cents étudiants à la fois suivre ses cours, à tel point qu'ils avaient grand'peine à se loger dans la ville. Cette extraordinaire puissance d'attraction ne suffit-elle pas à démontrer la valeur du message que proclamait le réformateur ?

Ce message se répandit rapidement hors d'Allemagne. Froben, le célèbre imprimeur bâlois, éditait les œuvres de Luther ; elles s'écoulèrent aussitôt parues. Six cents exemplaires pénétrèrent en France. On les accueillit avec transports en Angleterre. Des négociants espagnols les traduisirent en leur langue et les expédièrent d'Anvers dans leur patrie. Calvi, un savant libraire de Paris, en introduisit un gros ballot en Italie. Et Froben d'écrire à ce propos à Luther. « J'ai tout vendu à dix exemplaires près. Jamais spéculation éditoriale ne m'a aussi bien réussi ». À quoi le réformateur lui répondit : « Je me réjouis avec vous de ce qu'on trouve plaisir à la vérité, bien qu'elle s'exprime sans grand savoir et en bégayant ».

La dispute de Leipzig amena Luther à rompre les derniers liens qui le rattachaient encore à l'Église romaine. Jusqu'ici il avait toujours souhaité opérer une réforme au sein même de l'Église. Il en comprit l'absolue impossibilité. « Sortez du milieu d'elle, mon peuple ! et sauvez chacun son âme de l'ardeur de la colère de l'Éternel » (Jér. 51:45). Eck lui révéla que la suprématie que Rome prétend exercer tire son origine de l'ambition d'un parti et de la crédulité ignorante d'un autre. « Apprenez par mon exemple », écrivit Luther, « combien c'est chose malaisée de « désapprendre » les erreurs qui courent le monde entier et qui, par suite d'une longue accoutumance, nous sont devenues une seconde nature. Voici sept ans que je lis les Saintes Écritures et que je les expose avec zèle, à tel point que je les sais presque par cœur. Je possédais aussi les prémices de la connaissance et de la foi au Seigneur Jésus Christ ; cela signifie que je savais que nous sommes justifiés et sauvés, non par nos œuvres, mais par la foi en Christ. J'ai même soutenu publiquement que ce n'est point par droit divin que le pape prétend à la suprématie de l'Église chrétienne. Et cependant je n'avais pas vu la conclusion de toute mon attitude, à savoir la nécessité catégorique et indubitable de proclamer que la papauté est du diable. Car ce qui n'est pas de Dieu est du diable ».

La lutte

En août 1520 Luther lança son célèbre *Appel à Sa Majesté Impériale et à la Noblesse chrétienne de l'Empire allemand, concernant la Réforme de la Chrétienté*, « Vigoureux coup de clairon qui sonna l'attaque contre Rome », comme le disait un de ses amis. Quelques extraits de ce document montreront comme il savait s'appuyer sur la Bible pour défendre ses opinions : « On prétend que le pape et le clergé constituent l'ordre ecclésiastique ou spirituel. Or nous lisons en 1 Pierre 2:9. « Vous, c'est-à-dire tous les enfants de Dieu, vous êtes... une *sacrificature royale* »... Le pape se fait passer pour le vicaire de Jésus Christ et le prince de ce monde : or Jésus Christ a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde » (Jean 18:36)... Le pape prétend à la succession légale de l'empereur ; est-ce du Seigneur qu'il tient ce droit ? Du Seigneur qui a dit : « Les rois des nations les dominent ; ... mais il n'en sera pas ainsi de vous » (Luc 22:25-26) ... Le pape prétend encore à Naples, à la Sicile ; il soutiendra ses prétentions par le fer et le feu, dit-il. Mais, écrit l'apôtre Paul, « nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les affaires de la vie » (2 Tim. 2:4). Le pape, lui, s'en embarrasse plus que tous les autres souverains. Mettons lui donc en main la Bible et qu'il y apprenne à vivre en paix et à prier pour les autorités, « pour les rois et pour tous ceux qui sont haut placés, afin que nous puissions mener une vie paisible et tranquille » (1 Tim. 2:2)... Satan a persuadé au clergé que c'était chose honorable que de ne pas se marier (voir 1 Tim. 4:1-3). Or nous voyons nombre de prêtres et de prélats chargés de famille, sans avoir contracté les liens du mariage. « Que le surveillant (ou évêque) soit... mari d'une seule femme » (1 Tim. 3:2). De là des désordres sans nom... ». En peu de jours 4000 exemplaires de cet *Appel* se vendirent, fait sans précédent dans les annales de l'imprimerie.

Pour mieux préciser ses arguments, Luther publia peu après un ouvrage en latin, destiné aux gens d'Église, intitulé : *De la captivité de Babylone et de l'Église*, où il traite la question des sacrements, puis un petit livre : *De la liberté chrétienne*, dédié à Léon X, l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti de sa plume par la richesse des images, la simplicité du style, la profondeur des pensées, la note purement évangélique. Il développe l'idée que le chrétien est la plus libre des créatures parce qu'il est affranchi du péché et de la loi, mais que, par reconnaissance et par amour, il obéit volontairement à Dieu et se soumet à ses frères. Le livre s'ouvre sur une épître dédicatoire au pape, respectueuse pour la personne du pontife, mais sans ménagements pour la cour de Rome : « Tu es, ô Léon, comme un agneau au milieu des loups, comme Daniel dans la fosse aux lions ».

Malgré sa prétendue victoire, le docteur Eck supportait avec peine de voir grandir l'influence et la popularité de Luther. Mais plus l'infortuné défenseur des catholiques s'agitait contre son rival, plus il perdait de terrain ; ses clameurs n'avaient pas plus de succès que ses arguments, bien que tous les membres du clergé, tant séculier que régulier, en répétassent les échos. On le honnit dans des satires cinglantes et il se vit abandonné de toute l'Allemagne bien pensante. N'y tenant plus, il partit pour

Rome où il entreprit auprès du Saint Sièges une campagne persistante de diffamation contre son antagoniste. Le pape hésitait à agir, les cardinaux aussi. Ne connaissant Luther que de nom, ils se berçaient de l'espoir de le ramener à leur point de vue. Mais Eck ne voulait pas entendre parler de compromis : donnant libre cours à son ressentiment, il criait vengeance ; des moines firent chorus avec lui et, encouragé de la sorte, il harcela le pape, discutant avec lui des heures durant et ne laissant pas une pierre sans la retourner. Il stimula la cour pontificale, les couvents, le peuple, l'Église, et finit par l'emporter. Léon X céda : la perte du réformateur fut ainsi décidée. Sans tarder le Sacré Collège publia une bulle, passant condamnation sur toutes ses doctrines, lui accordant un délai de soixante jours pour se rétracter ; après quoi, s'il n'avait pas cédé, lui et tous ses adhérents seraient excommuniés. Au surplus, Luther recevait l'ordre de comparaître devant le pape à Rome.

À vue humaine, la cause de la réforme risquait fort d'être définitivement perdue. L'autorité pontificale jouissait encore d'un crédit immense malgré les attaques dirigées contre elle. Aux yeux du grand nombre, ces assauts répétés la fortifiaient même. Elle représentait tout un long passé, une antique tradition qu'on ne saurait jeter à terre brutalement, sans motifs dûment reconnus et démontrés. Soutenir Luther, c'était se prononcer contre l'Église, et les moyens dont celle-ci usait à l'égard des réfractaires étaient propres à faire réfléchir sérieusement les âmes timorées. On l'a déjà vu : Luther était de ceux que le danger anime et stimule. La gravité même des circonstances lui inspirait une ardeur dont il semblait incapable dans la vie ordinaire. Non qu'il ne passât pas par des luttes intérieures ; peu d'hommes ont dû comprendre comme lui la portée de ces mots de 2 Cor. 12:9-10: « Le Seigneur m'a dit : Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité... C'est pourquoi je prends plaisir dans les infirmités, dans les outrages, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les détresses pour Christ : car quand je suis faible, alors je suis fort ». Et comme il savait mettre sa confiance dans le Seigneur, il recevait de lui une sagesse merveilleuse qui lui permit de parer aux coups les plus violents.

Or la plupart des mesures prévues dans la bulle devaient rester sans effet tant qu'il ne se trouverait pas en Allemagne un magistrat civil prêt à les faire exécuter. Même les princes les plus catholiques éprouvaient une jalousie intense, dès qu'une autorité extérieure s'avisait d'empiéter sur leurs droits. Le pape avait-il compétence pour faire confisquer et brûler les écrits du réformateur ? Pouvait-il exiger qu'on se saisît de sa personne ? À qui incombait le devoir de l'appréhender ? Enfin, les lois germaniques interdisaient de condamner le délinquant, avant qu'il eût été interrogé. On rapporte ce mot d'un noble allemand : « Depuis quatre siècles, voici le premier chrétien qui ose tenir tête au pape, et celui-ci prétend le mettre à mort ! »

Fort de son droit, le réformateur comprit qu'il ne devait pas se taire, mais qu'il fallait agir. Le 17 novembre 1520, en présence d'un notaire et de cinq témoins, il signa une protestation solennelle contre l'autorité pontificale, déclarant qu'il en appelait du pape à un concile général de l'Église. Cette pièce se répandit rapidement à travers toute l'Allemagne et même dans la plupart des pays de l'Europe. Trois semaines plus tard, devant une des portes de Wittemberg, en présence d'un grand nombre de professeurs et d'étudiants, Luther mit le feu à un immense bûcher sur lequel il brûla la bulle du pape, ainsi qu'une quantité de volumes, contenant des lois et des décrets, émis par le Saint Sièges pour affirmer sa suprématie. Par cet acte public Luther rompait irrévocablement avec l'Église romaine, acceptait l'excommunication prononcée contre lui et déclarait ouvertement la guerre au Saint Sièges.

Léon X se trouvait dans le plus grand embarras. Jamais encore on n'avait vu un cas pareil, celui d'un homme, et encore un moine, qui résistait au chef suprême de l'Église. Un des plus grands érudits d'Italie en matière de droit canonique, Aléandre, fut dépêché en Allemagne en qualité de nonce, avec mission de plaider, devant les princes, en faveur des prérogatives, considérées comme imprescriptibles, de la papauté. Il intervint énergiquement auprès de Frédéric, électeur de Saxe, dont il connaissait la bienveillance à l'égard de Luther : « Au nom du Saint-Père », lui dit-il, « je requiers de

vous que vous fassiez brûler les écrits de cet hérétique, puis que vous lui infligiez à lui-même le châtement qu'il mérite, ou bien que vous le livriez prisonnier au Saint Siègle ». L'électeur donna une réponse évasive, bien décidé au surplus à faire prévaloir le principe que le pape devait céder le pas à la justice civile. L'idée lui vint de prendre l'avis d'Érasme, une des gloires de l'Allemagne, et dont le nom suffisait à donner un grand poids à ses paroles. Il opina en ces termes : « Toutes ces dissensions proviennent de la haine que manifestent les moines pour la connaissance et de leur crainte de voir supprimer la tyrannie qu'ils exercent sur les esprits. Quelles armes emploient-ils contre Luther ? Intrigues, malveillance, calomnies. Plus on est vertueux, plus on s'attache aux doctrines évangéliques, et moins on trouve à critiquer dans la conduite de Luther. La sévérité de la bulle a soulevé l'indignation de tous les gens de bien, car ils n'y trouvent rien de cette douceur qui conviendrait à celui qui s'intitule le vicaire de Jésus Christ. Le monde a soif de vérité ; gardons-nous de nous opposer à ce saint désir. Que toute la question soit soumise à des juges impartiaux et compétents ; il n'y a pas d'autre marche à suivre ; elle s'impose à la dignité du pape lui-même ».

Pendant ce temps il se produisait en Allemagne un événement de toute importance. L'empereur Maximilien venait de mourir et, comme la couronne était élective, trois candidats se présentèrent pour briguer cette dignité. L'un d'eux, Henri VIII d'Angleterre, se récusa bientôt, mais il restait en présence François Ier, roi de France, et Charles Ier, roi d'Espagne, tous deux puissants et ambitieux, tous deux adversaires déclarés de la Réforme. Après certaines hésitations, les électeurs, craignant de voir un étranger occuper le trône impérial, y appelèrent Charles d'Espagne, par sa mère petit-fils de Maximilien. Connus sous le nom de Charles Quint (le cinquième du nom en Allemagne), sa rivalité avec François Ier, qui ne pouvait admettre de se voir privé de la couronne germanique, constitue l'un des événements capitaux de l'histoire de l'Europe.

Très jeune encore, le nouvel empereur avait contracté des habitudes graves et réfléchies. Sans éclat extérieur, mais avide d'instruction, il déploya une activité infatigable. Il fut, il est vrai, dissimulé, astucieux, mais brave à la guerre et ferme dans l'adversité. Une des premières pensées qui le préoccupèrent, ce fut de prendre des mesures propres à calmer ce vaste mouvement religieux, dont il ne comprenait pas clairement la portée, et qui l'effrayait. Connaissant à peine les Allemands — il parlait mal leur langue, — manquant d'expérience politique, mais désireux de faire régner la paix dans ses États, Charles-Quint penchait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. En bon catholique, il aurait souhaité complaire au Saint Siègle, mais son intelligence avisée lui fit comprendre la nécessité urgente de défendre l'autorité temporelle, faute de quoi il se serait aliéné peut-être tous les princes allemands et son crédit en aurait été très gravement compromis. Vraisemblablement l'avis d'Érasme lui vint en aide. Il résolut donc de convoquer la Diète d'Empire, réunion des représentants de tous les États allemands, qui siégeait habituellement à Augsbourg ; mais comme la peste sévissait dans cette ville, l'assemblée se transporta à Worms dans le Palatinat.

Animé d'un sincère sentiment de justice, qui ne veut pas que l'on condamne le coupable sans l'avoir entendu, Charles-Quint désirait faire appeler Luther, mais les agents du pape s'y opposaient ; ils redoutaient la hardiesse avec laquelle sans doute le réformateur leur tiendrait tête. Du reste trois jours avant la Diète, la bulle d'excommunication ayant été lancée contre Luther, ses ennemis déclaraient qu'il était interdit d'avoir affaire avec un excommunié. Charles fut, un instant, sur le point de céder ; mais l'espoir de terminer tous ces débats l'emporta. Luther reçut mandat de comparaître ; ses adversaires durent en prendre leur parti.

On le voit : l'agitation régnait en Allemagne : inquiétude dans les sphères politiques, intrigues au sein du clergé, appréhension parmi les protestants, sans cesse sur le qui-vive. Luther seul demeurait calme ; rien ne troublait son admirable sérénité, effet de la puissante grâce de Dieu à son égard, car un caractère comme le sien aurait pu se laisser aller à l'angoisse la plus naturelle. « C'est le Seigneur », disait-il, « qui a provoqué tous ces événements et il les mènera à bonne fin, même si je dois subir l'exil ou la mort. Il est à mes côtés. Celui qui demeure en nous est plus puissant que ceux

qui prétendent diriger le monde ». C'est alors qu'il écrivit ses méditations sur le cantique de Marie (Luc 1:46-55) en l'appliquant à son propre cas. « Ce puissant, dit Marie. Quelle hardiesse d'expression chez cette jeune vierge ! D'un seul mot elle taxe tous les forts de faiblesse, tous les puissants d'impuissance, tous les sages de folie, tous ceux dont le nom est grand parmi les hommes, d'infamie. Elle abat dans la poussière la force, la science humaine, la gloire ; elle les ramène aux pieds de Dieu seul. Son bras, dit-elle encore, indiquant par là la puissance par laquelle il agit lui-même, sans l'aide d'aucune de ses créatures, cette puissance mystérieuse qui opère dans le secret et dans le silence jusqu'à ce qu'elle ait accompli son bon plaisir. La destruction approche sans que rien ne l'annonce ; la délivrance survient au moment où nul ne s'y attendait. Il laisse les siens en proie à l'oppression et à la détresse, si bien que chacun se dit en lui-même : Il n'y a plus d'espoir pour eux ! Mais même alors, il est le plus puissant de tous ; la force de Dieu commence à l'endroit où celle de l'homme prend fin. Que la foi s'attende à lui ! ... D'autres fois il permet que ses adversaires se vantent de leur pompe et de leur vaine gloire. Il leur retire le soutien de sa force et les laisse se glorifier de la leur. Il les prive de l'appui de sa sagesse éternelle ; ils s'enflent de celle qu'ils croient posséder, mais elle ne dure qu'un jour. Au moment où leur entourage en est ébloui, le bras de Dieu se lève et tout l'édifice qu'ils ont construit s'écroule, telle une bulle qui s'évanouit » (*).

(*) Si l'on s'est étendu, plus qu'on ne le fait communément dans les biographies de Luther, sur ces préliminaires de sa comparution à Worms, c'est pour faire ressortir à la fois la situation extrêmement grave et dangereuse, à vues humaines, dans laquelle il se trouvait, mais aussi l'intervention merveilleuse de la grâce de Dieu envers lui dans ces circonstances critiques. On se contente trop généralement de noter brièvement : « Excommunié par le pape, mais cité par Charles-Quint à se présenter devant la Diète, Luther partit aussitôt pour Worms ». Cette façon simpliste de résumer les faits en ne les situant pas dans leur cadre constitue une véritable trahison historique. Cette période de la vie de Luther est la plus décisive.

Le cadre de ce petit livre ne permet pas d'entrer dans le détail des discussions qui eurent lieu au sein de la diète pendant les premières semaines de la session. Aléandre y parla longuement dans le sens que l'on devine, insistant auprès de l'empereur pour qu'il ne reculât pas devant la mission que l'Église lui confiait, à savoir l'extirpation de l'hérésie et des hérétiques sans pitié aucune. Chose étrange, il trouva un contradicteur encore plus éloquent que lui en la personne du duc Georges de Saxe qui, on l'a vu, professait une hostilité catégorique vis-à-vis des doctrines réformées, mais estimait que leur existence même démontrait à quel point la responsabilité de l'Église était engagée. À son instigation, on élut un comité pour étudier la question ; au bout de peu de jours il fit rapport et présenta une liste de 101 plaintes à l'adresse du catholicisme.

La situation de Luther n'était pas réglée pour tout cela. Mais, de toute évidence, elle n'avait rien à faire avec ces doléances : l'étude de ce document demanderait un temps très long et il en faudrait bien davantage pour trouver une solution. Avec tout cela on n'aboutirait à rien du tout tant que la paix religieuse ne régnerait pas en Allemagne et celle-ci ne pouvait s'établir tant que Luther persisterait dans son activité. Or il avait pour lui des partisans toujours plus nombreux, parmi eux des hommes de la plus haute autorité. Qu'on le voulût ou non, on ne pouvait l'ignorer ; il exerçait une influence indéniable, puissante, salutaire aussi, il fallait l'avouer. Le vulgaire bon sens, comme la justice la plus élémentaire, exigeaient qu'on l'entendît tout au moins, quitte à voir ensuite quel parti prendre. Sans le vouloir, sans le savoir probablement, Charles Quint se serait rangé à l'avis de Gamaliel : « Si ce dessein ou cette œuvre est des hommes, elle sera détruite ; mais si elle est de Dieu, vous ne pourrez la détruire » (Actes 5:38). Ce n'est donc qu'après de longues hésitations qu'il résolut de citer Luther à comparaître devant lui à Worms. Ainsi s'accomplissaient les voies de Dieu. Il voulait que cette lumière, qu'il avait allumée à la face du monde, brillât sur une montagne ; tous y concouraient, à leur insu, empereur, rois et princes. C'est peu de chose pour lui que d'élever l'homme le plus infime aux plus hautes dignités. Un acte de sa puissance suffit pour conduire dans le palais impérial l'humble fils d'un simple mineur. Devant lui il n'y a plus de grands et de petits :

Charles-Quint et Luther sont sur un pied d'absolue égalité. Mais quel chemin parcouru par le moine saxon depuis le 31 octobre 1517 jusqu'aux premiers jours de 1521 !

Muni d'un sauf-conduit, Luther fit en hâte ses préparatifs, la validité de cette pièce étant strictement limitée. Il gardait un calme imperturbable au milieu de ses amis, frappés d'épouvante : le souvenir de la trahison commise à l'égard de Jean Huss, les hantait et ils savaient Aléandre et sa séquelle capables de toutes les forfaitures. En vain ils épuisèrent les arguments qu'ils croyaient propres à retenir Luther ; comme il l'écrivit plusieurs années plus tard, même s'il y avait eu à Worms autant de diables que de tuiles sur les toits, il se serait néanmoins jeté avec joie parmi eux. Il connaissait l'inanité absolue de tout secours humain ; le Seigneur l'avait conduit jusque-là et ne l'abandonnerait pas : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » (Rom. 8:31). À ses partisans haut placés, comme l'électeur de Saxe, il recommandait vivement de ne pas intervenir en sa faveur ; il ne voulait pas rendre son témoignage au péril d'autrui. Il refusait surtout n'importe quelle démarche auprès de Charles Quint, auquel chacun devait obéissance, autorité établie de Dieu et dont seul Dieu pouvait entraver les desseins.

Précédé d'un héraut impérial, Luther quitta Wittemberg le 2 avril 1521. Voyage triomphal ; les foules se pressaient sur le passage de l'homme qui allait se présenter, tout seul, devant l'empereur. À Erfurt, où il se trouva un dimanche, il prêcha sur Jean 20:19-20. Le valeureux chevalier, Ulrich von Hütten, aurait voulu le saluer à Worms. Empêché de réaliser son désir, il adressa au réformateur ce message pour le moment de son arrivée : « Que l'Éternel te réponde au jour de la détresse ! Que le nom du Dieu de Jacob te protège ! Que du sanctuaire il envoie ton secours, et que de Sion il te soutienne ! ... Qu'il te donne selon ton cœur, et qu'il accomplisse tous tes conseils ! » (Ps. 20:1, 2, 4).

Plongés dans la consternation, les membres de la Diète, jusqu'au dernier moment, avaient espéré que Luther renoncerait à venir : c'eût été un soulagement pour ses amis, et ses adversaires s'en seraient félicités, puisque, en refusant de comparaître, Luther aurait mis les torts de son côté. Ils n'hésitèrent même pas à proposer à Charles d'agir comme l'avait fait Sigismond vis-à-vis de Jean Huss, du moment, osaient-ils affirmer, qu'il n'y a aucune obligation à tenir la parole donnée à un hérétique. Mais Charles refusa catégoriquement d'entrer dans ces vues.

Pendant la nuit qui suivit son arrivée, Luther ne trouva guère de repos. Une angoisse terrible l'étreignait et il passa des heures à supplier le Seigneur de lui venir en aide. Sa requête fut exaucée : il recouvra le calme et, sans émotion apparente, il partit avec le maréchal d'empire, venu pour le chercher à quatre heures de l'après-midi. C'était le 17 avril 1521. Jamais encore homme n'avait comparu devant une si auguste assemblée. Elle comptait environ deux cents membres, tous revêtus des plus hautes dignités de l'empire. Charles-Quint était là en personne, le puissant souverain dont la suprématie s'étendait sur les deux hémisphères, à ses côtés son frère, six des sept électeurs impériaux, puis une foule de nobles, des représentants du clergé, parmi eux de fougueux adversaires de la Réforme, tel le fameux duc d'Albe qui allait se faire un nom à jamais abhorré en massacrant sans pitié les enfants de Dieu dans les Pays-Bas. En entrant dans la salle, Luther reçut deux paroles d'encouragement : Matt. 10:18-20, 28. Les gardes qui l'escortaient le firent avancer et il se trouva face à face avec l'empereur. Sur une table étaient entassés des livres, vrais corps du délit : c'étaient les écrits du réformateur.

Après quelques instants d'un profond silence, sur un signe de Charles, Jean Eck, chancelier de l'archevêque de Trèves (qu'il ne faut pas confondre avec celui qui figurait à la dispute de Leipzig), se leva et dit : « Martin Luther, Sa Majesté Impériale t'a sommé de comparaître ici pour répondre à ces deux questions : Te reconnais-tu pour l'auteur de ces livres ? Veux-tu les rétracter, oui ou non ? »

On fit lecture des titres, puis Luther répondit : « Sa Majesté Impériale me demande deux choses. Sur le premier point je déclare reconnaître ces volumes comme ayant été écrits par moi-même ; je ne

saurais le nier. Quant au second point, c'est une question qui concerne le domaine de la foi et du salut des âmes. Elle a trait aussi à la Parole de Dieu, le trésor le plus grand et le plus précieux qui existe ; j'agis en téméraire si je répondais sans avoir mûrement pesé mes paroles. Je risquerais de dire moins que ne l'exigent les circonstances ou plus que ne le veut la stricte vérité. Ainsi je pécherais contre cette assertion du Seigneur : « Quiconque me reniera devant les hommes, moi aussi je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux » (Matt. 10:33). Je supplie donc très humblement sa Majesté Impériale de m'accorder du temps, afin que je puisse répondre sans enfreindre la Parole de Dieu ».

Après une brève délibération, la Diète accorda à Luther sa demande, à condition qu'il répondit oralement et non par écrit. Il regagna donc son hôtellerie, où il se vit bientôt assailli par des visiteurs qui lui parlèrent en sens divers, les uns pour l'engager à tenir ferme, les autres pour l'effrayer et l'induire à céder. À peine eut-il le temps de jeter quelques notes sur le papier et, après une nuit consacrée presque entière à la prière, il dut se préparer à comparaître de nouveau.

Ce jeudi 18 avril 1521 fut, comme on l'a dit, « l'un des jours les plus mémorables de l'histoire du témoignage de Dieu sur la terre ». Luther dut attendre deux heures à la porte de la salle des délibérations. Il était passé six heures quand il y fut admis. Il faisait nuit ; on avait allumé des flambeaux : c'est à leur lueur rougeâtre et vacillante qu'il parut devant l'assemblée, plus nombreuse et plus agitée que la veille. Tous les témoins s'accordent pour relever son maintien paisible et assuré, quoique modeste et respectueux. Son discours, prononcé en latin d'abord, puis en allemand, d'une voix haute et ferme, fut ce qu'il devait être, humble, déférent, mais net et solide, démontrant la puissance de la promesse faite par le Seigneur en Matt. 10:19-20 (voir aussi Marc 13:11 ; Luc 12:11) : « Quand ils vous livreront, ne soyez pas en souci comment vous parlerez ni de ce que vous direz ; ... car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous ». En voici les principaux passages :

« Je reconnais les livres qu'on me présente comme étant de ma plume. Ils ne sont pas tous de la même nature. Les uns traitent de la foi et des œuvres, sans aucune polémique. Mes adversaires même en reconnaissent l'utilité ; ils conviennent qu'ils méritent d'être lus par des chrétiens. La bulle du pape, malgré sa virulence, me l'accorde. Pourquoi donc rétracterais-je ces écrits ? Serais-je donc le seul au monde à rétracter des vérités admises par la voix unanime de mes amis et de mes ennemis, le seul à faire opposition à des vérités que le monde entier se fait gloire de confesser ?

« D'autres de mes livres attaquent le papisme et ses partisans, leurs fausses doctrines, leur vie scandaleuse. Ces plaintes ne sont-elles pas celles de tous les gens pieux et craignant Dieu ? Peut-on nier que le pape n'ait, par ses lois, ses théories humaines, enchaîné, torturé les consciences des fidèles, de la manière la plus déplorable ? Peut-on nier qu'avec une incroyable tyrannie il n'ait épuisé et englouti jusqu'à ce jour les trésors des peuples, et particulièrement ceux de cette grande et illustre nation ? Et je rétracterais mes paroles ? Jamais !

« Reste une troisième catégorie d'écrits : ceux que j'ai publiés contre quelques particuliers, avocats de la tyrannie romaine. Bien que mes attaques aient été parfois trop vives, et j'en conviens sans peine, je ne les rétracterai point, de peur d'encourager les abus d'un pouvoir oppresseur. Je suis homme, et non pas Dieu. Je ne saurais mieux me défendre qu'en répétant les paroles du Seigneur Jésus, mon divin Maître : « Si j'ai mal parlé, rends témoignage du mal » (Jean 18:23). Combien plus moi, qui ne suis que cendre et poussière et si porté à l'erreur, combien plus dois-je souhaiter que l'on critique mes idées !

« Mais j'ajoute que j'éprouve de la joie à voir la Parole de Dieu provoquer aujourd'hui, comme elle le fit autrefois, une telle agitation. C'est là son caractère spécifique ; c'est sa destinée. Le Seigneur Jésus lui-même a dit : « Pensez-vous que je sois venu donner la paix sur la terre ? Non, vous dis-je ; mais

plutôt la division » (Luc 12:51 ; Matt. 10:34). Prenons donc garde qu'à force de chercher à enrayer la discorde, nous ne nous rendions coupables d'opposition à la sainte Parole de Dieu. Je pourrais lui emprunter des exemples qui vous prouveraient que des pharaons, que des rois de Babylone ou d'autres d'Israël ne contribuèrent jamais plus directement à leur ruine que le jour où ils cherchèrent à consolider leur autorité par des mesures en apparence d'une sagesse extrême, mais en opposition à la volonté divine. « Dieu... transporte les montagnes, et elles ne savent pas qu'il les renverse dans sa colère » (Job 9:5). Ne supposez pas du reste que je prétende imposer mes lumières si faibles à cette auguste assemblée ; je ne fais que m'acquitter de ce que je sens être mon devoir de sujet allemand à l'égard de sa Haute et Puissante Majesté Impériale ».

Tous les assistants étaient suspendus à cette bouche éloquente d'où jaillissaient d'aussi écrasantes vérités. Le chancelier de Trèves, en apparence insensible, prit la parole de la part de l'empereur et dit avec rudesse : « Tu n'as pas répondu à la question. Veux-tu rétracter, oui ou non ?

Puisque », répondit Luther, « votre Majesté Impériale et vos Altesses Sérénissimes exigent de moi une réponse simple, claire et catégorique, la voici. Je ne puis soumettre ma foi à l'autorité du pape, pas plus qu'à celle des conciles. Il est en effet clair comme le jour qu'ils sont souvent tombés dans l'erreur et se sont même contredits ouvertement. Tant qu'on ne m'aura pas prouvé par les Saintes Écritures ou par des arguments irréfutables que j'ai mal compris les passages que j'invoque, lié par la Parole de Dieu, je ne peux ni ne veux me rétracter. Me voici. Je ne peux autrement. Que Dieu me soit en aide ! »

L'empereur, en se levant, mit fin à l'audience.

Le lendemain Charles Quint fit lire à la Diète une pièce écrite de sa propre main, dans laquelle il formulait à l'adresse de Luther des menaces directes. Grandes furent de nouveau les inquiétudes des partisans du réformateur, mais le Seigneur ne relâcha point la protection dont il l'entourait et lui suscita de fervents défenseurs, même parmi les tenants du catholicisme qui exigeaient le respect de la parole donnée et n'admettaient pas non plus que l'empereur se permît un langage pareil, sans avoir consulté la Diète. Cédant enfin aux instances de son entourage, Charles Quint consentit à un sursis de trois jours, pendant lesquels ceux qui le voulaient auraient la liberté de s'entretenir avec Luther, afin de tâcher de l'amener à d'autres sentiments. Ce fut peine perdue. Une dernière comparution devant la Haute Assemblée eut lieu le 24 avril ; le réformateur demeura inébranlable. Son sauf-conduit expirait le lendemain. Charles Quint le prorogea de trois semaines, lui enjoignant de rentrer chez lui sans troubler la paix publique ni en parole, ni par ses écrits.

Luther se hâta donc de quitter Worms, sans oublier toutefois le respect qu'il devait à l'empereur en tant que le souverain duquel il dépendait. Deux jours après son départ il lui adressa une lettre pleine de déférence, dans laquelle on lisait entre autres ces lignes : « Dieu, qui scrute les cœurs, m'est témoin que je suis prêt à obéir avec empressement à Votre Majesté soit par ma vie, soit par ma mort... Dans les choses temporelles qui n'ont rien à faire avec les biens éternels, nous nous devons une mutuelle confiance, mais en ce qui concerne la Parole divine et les réalités invisibles, Dieu ne permet pas que nous nous soumettions aux hommes ; il veut que nous dépendions de lui seul. Celui qui se confie aux hommes pour son salut éternel donne à la créature la gloire qui appartient au seul Créateur ».

Suivant la même route qu'il avait parcourue quelques semaines auparavant, le réformateur vit accourir auprès de lui une foule d'amis, heureux et reconnaissants de le revoir sain et sauf. C'est ainsi qu'il passa à Eisenbach, où il séjourna une nuit. Le lendemain soir, comme il traversait la forêt de Thuringe en compagnie de son frère et d'un de ses amis, il descendait un chemin creux, lorsque cinq cavaliers, masqués et armés de pied en cap, fondirent sur la petite troupe. Trois d'entre eux se saisirent de Luther qu'ils avaient contraint de descendre de sa voiture ; ils lui enlevèrent sa soutane,

jetèrent sur ses épaules un manteau de chevalier et le forcèrent de monter sur un cheval tout harnaché qu'ils avaient amené. Ils renvoyèrent les compagnons du réformateur, puis se mirent en route, non sans faire faire à leurs montures mille détours, afin de dépister quiconque aurait songé à les poursuivre. Puis la cavalcade partit au galop. Il était presque minuit lorsqu'on atteignit le château de la Wartbourg.

Une main amie, celle de l'électeur Frédéric, avait pourvu à la sûreté de Luther. Sous le nom de chevalier Georges, il dut se résigner à cette captivité, imposée par une tendre sollicitude qui le mettait à l'abri des coups de ses ennemis ; ceux-ci, en effet, avaient ourdi un complot contre lui, qui ne visait à rien moins qu'un vulgaire assassinat. Profitant de ces loisirs forcés, il se mit au travail. Son œuvre capitale à la Wartbourg fut la traduction du Nouveau Testament en langue allemande. Il poursuivit ce travail, une fois rentré dans la vie active ; c'est ainsi qu'au bout de quelques années, il put mettre la Bible entière entre les mains du peuple. Il en existait déjà des versions partielles, mais aucune d'après les textes originaux ; elles manquaient donc d'exactitude et leur prix élevé empêchait beaucoup de personnes de les acquérir. On en était même venu à en proscrire l'emploi, tellement on redoutait l'influence de la vérité sur les esprits : « L'entrée de tes paroles illumine, donnant de l'intelligence aux simples... Tes commandements m'ont rendu plus sage que mes ennemis, car ils sont toujours avec moi » (Ps. 119:130, 98). Ici de nouveau les desseins du Seigneur s'accomplissaient. Luther n'aurait pu mener à bout une entreprise de cette envergure s'il avait gardé ses fonctions de professeur à Wittemberg ; la préparation de ses cours, son énorme correspondance, les visites innombrables qu'il recevait, tout cela ne lui aurait laissé aucun loisir quelconque. Pour l'Allemagne le moment était venu de substituer à l'enseignement subtil et desséchant de la scolastique, la vérité pure et simple, puisée aux sources du salut. Il n'y avait qu'un cri parmi les ouvriers du Seigneur : « La Bible, la Bible tout entière ! ». « Si seulement », écrivait alors Luther, « la Parole de Dieu existait dans toutes les langues qui se parlent dans ce monde ; si seulement elle se trouvait devant les yeux, dans les oreilles et surtout dans les cœurs de tous ! »

Aussitôt achevée la traduction du Nouveau Testament, on en poursuivit l'impression avec une activité sans pareille. On y employa trois presses qui livraient dix mille feuilles par jour. La première édition, tirée à trente mille exemplaires en deux volumes, parut à Wittemberg le 21 septembre 1523, sous ce simple titre : *Le Nouveau Testament en allemand, à Wittemberg*. Dès le mois de décembre il en fallut une seconde édition. En 1533 il en avait paru 58. Au fur et à mesure qu'il avançait à la traduction de l'Ancien Testament, Luther le publiait en fascicules, afin de répondre à l'impatience des lecteurs et de le mettre plus facilement à la disposition des gens peu fortunés.

Cette diffusion prodigieuse des Saintes Écritures excita un dépit dans les milieux en contact intime avec l'Église romaine. Les prêtres, si souvent ignorants, s'alarmèrent à l'idée que de simples citoyens, et même des paysans, allaient se trouver à même de parler, en connaissance de cause, des enseignements du Seigneur. Le clergé crut habile de jeter sur le marché une autre version de la Bible ; mais c'était celle de Luther, à part de très légères divergences. La lecture en était permise à chacun. L'Église ne se rendait pas compte que sa puissance chancelait partout où la Parole de Dieu prenait racine. Si ardent était le désir général de connaître la Bible et de comprendre les vérités qu'elle contenait, que maintes fois des hommes pieux, connus pour les dons qu'ils possédaient, reçurent des invitations des citoyens d'une ville, les suppliant de venir s'y établir, afin d'instruire les ignorants. La plupart abandonnaient tout pour répondre à ces appels, se disant qu'ayant reçu librement, ils devaient donner librement aussi.

La disparition de Luther, sur laquelle on garda le secret le plus absolu, jeta la consternation dans le camp de ses ennemis, comme dans celui de ses amis ; ceux-ci se persuadaient qu'il était tombé victime d'un guet-apens, supposition très plausible, étant donné la rage des adversaires de l'Évangile. Le grand artiste Albert Dürer écrivait : « Vit-il encore ? L'ont-ils assassiné ?... Ô Dieu, redonne-nous un homme pareil à cet homme qui, inspiré de ton Esprit, rassemble les débris de ta sainte Église et nous

enseigne à vivre comme des chrétiens ! ». Le nonce Aléandre soupçonna la vérité : « C'est le renard saxon qui l'a enlevé », écrivit-il à Rome. Mais les amis du réformateur ne tardèrent pas à être rassurés à son sujet et encouragés par des lettres qu'il leur fit tenir par un bienveillant intermédiaire, Spalatin, adressées de son « Patmos », car il ne devait pas indiquer le lieu de sa retraite, du « désert », « de la région des oiseaux qui chantent doucement dans les branches et louent Dieu de toutes leurs forces ».

Mais, tout en se livrant à un travail acharné, Luther souffrait cruellement de corps et d'âme. Sa santé, qui ne fut jamais très forte, avait subi de rudes atteintes au cours des dernières années. Moralement, les épreuves qu'il venait de traverser l'avaient ébranlé au point qu'il en avait perdu le sommeil. Enfin le manque d'activité physique contribuait à le miner. De cuisants soucis aggravèrent son cas, causés par l'infiltration, dans le courant de la Réforme, d'éléments humains qui risquaient d'en fausser le caractère et de donner prise à la vigilance de l'Ennemi, toujours en éveil pour découvrir le défaut de la cuirasse. L'agitation religieuse et sociale de toute l'Allemagne, qui allait grandissant et dont les échos parvenaient jusque dans sa retraite, lui rendait l'inaction intolérable : « Je me suis retiré du combat, cédant aux conseils de mes amis, mais bien malgré moi et doutant que cet acte fût agréable à Dieu... J'aimerais mieux être couché sur des charbons ardents pour l'honneur de la Parole divine que de mourir ici en vivant à moitié ». Avec cela la timidité de ses protecteurs l'indignait.

Cette crise se comprend. Luther avait marqué la Réformation de l'empreinte de sa forte personnalité. Lui-même ne se faisait pas d'illusions sur ses nombreuses faiblesses ; on en a la preuve dans ses retours incessants à la direction du Seigneur pour lui-même et pour les autres, dans la place éminente qu'il conférait invariablement à la Parole de Dieu. Mais la masse de ses auditeurs, tout en prêtant une oreille attentive à ses exhortations, voyait l'homme avant tout. Lui disparu, ils perdraient la route à suivre. Nombre d'entre eux ne possédaient pas cette foi personnelle qui compte sur le Seigneur, et sur lui seul. Ils avaient encore bien des expériences douloureuses à faire.

Luther éprouvait le besoin de reprendre contact avec ses frères dans la foi. À la faveur d'un habile déguisement, il se rendit à Wittemberg, où il reçut l'accueil qu'on devine. Son séjour ne dura que peu de temps. Il put néanmoins, après avoir appris nombre de choses dont le détail lui échappait, adresser des paroles d'encouragement, d'exhortation, de redressement. Bien renseigné désormais, il allait pouvoir, depuis la Wartbourg, mieux suivre le fil des événements.

Cette brève apparition de Luther ne suffit pas à calmer les éléments agités. Sans doute on n'avait pas tout à regretter dans le puissant mouvement qui se dessinait. Le reclus de la Wartbourg ne pouvait pas s'affliger d'apprendre que les couvents se vidaient, et, en tout premier lieu, celui des Augustins où il avait fait son noviciat, ni que la messe se célébrait de moins en moins. Plusieurs moines s'étaient mariés, chose à laquelle Luther eut de la peine à consentir, estimant que les membres du clergé étaient tenus par leur vœu de célibat. Il finit pourtant par voir qu'il n'y avait là qu'une assertion de plus du mérite des œuvres humaines et que la gloire du Seigneur était en jeu d'après ce principe : « Tout ce qui n'est pas sur le principe de la foi est péché » (Rom. 14:23).

Mais ailleurs il y avait fort à blâmer. Luther condamnait tout ce qui n'était pas conviction sincère. Les procédés violents lui causaient un vif déplaisir. « Qu'on le sache », écrivit-il, « être pieux, accomplir beaucoup de grandes œuvres, mener une vie utile, honorable et vertueuse, c'est une chose. C'en est une tout autre que d'être chrétien. En toutes choses il faut suivre, par la foi, la volonté du Seigneur ». Or plusieurs des amis les plus dévoués de Luther se laissèrent entraîner à des actes qu'il dut censurer sévèrement, Karlstadt fut le premier à célébrer la Cène sous les deux espèces, en toute simplicité, selon les instructions du Seigneur. Mais c'était un homme fougueux et turbulent, zélé, il est vrai, pour la vérité et prêt à se sacrifier pour elle, mais manquant de sagesse et de modération et toujours désireux d'attirer l'attention sur lui.

Ce n'est pas tout. À Zwickau en Saxe, des esprits égarés, dépassant toutes les bornes et dirigés par un nommé Thomas Munzer, prétendaient avoir reçu des révélations particulières, qu'ils mettaient au dessus de la Parole de Dieu. « À quoi bon », disaient-ils, « s'attacher littéralement à la Bible ? On ne nous parle que de la Bible. Peut-elle nous prêcher ? Suffit-elle donc à nous instruire ? C'est l'Esprit seul qui nous éclaire ; par lui Dieu s'adresse à nous directement et nous enseigne ce que nous avons à dire et à faire ». Ils affirmaient que l'Église allait être purifiée de son impiété, que le baptême des enfants ne sert de rien ; que chacun doit se faire baptiser à nouveau (d'où leur nom de *anabaptistes*) ; que la Cène doit disparaître du culte ; qu'il faut, d'une manière générale, abolir toute cérémonie quelconque. Sous leur inspiration, le peuple se mit à envahir les églises, à briser les autels et les statues ; on ouvrait les portes des couvents et l'on en faisait sortir les moines. Enfin l'on annonçait la venue prochaine d'un nouveau prophète, plus grand que Luther et qui provoquerait un bouleversement universel. Le bouillant Karlstadt embrassa ces hérésies ; il ne tarda pas à renoncer à sa chaire de professeur, sous le fallacieux prétexte que, dans le royaume de Dieu, il n'est nul besoin du savoir humain, et engagea ses étudiants à désertir les auditoriums de l'université pour travailler la terre, puisqu'il est dit que l'homme doit gagner son pain à la sueur de son front.

Lorsqu'il apprit ces nouvelles lamentables, Luther n'hésita pas. Sans en demander l'autorisation, il quitta la Wartbourg, où il avait séjourné dix mois, et rentra à Wittemberg ; il y trouva un accueil enthousiaste. Seul, en effet, il possédait l'autorité voulue pour réprimer le torrent dévastateur : l'électeur de Saxe manquait d'expérience dans les questions d'ordre spirituel, à tel point qu'il se demandait s'il fallait recourir à un compromis pour rétablir l'ordre, et Mélanchton, trop jeune, se montrait timide et embarrassé en présence de ces excès. Pour justifier auprès de l'électeur son évasion intempestive, Luther lui écrivit : « Que Votre Altesse sache que je vais à Wittemberg sous une protection bien plus puissante que la sienne. Je n'ai nullement la pensée de solliciter votre secours ; je crois même que je protégerai Votre Altesse plus qu'elle ne me protégera... Il n'y a point d'épée qui puisse venir en aide à cette cause. Dieu seul doit tout faire, sans aide et sans concours humain. Celui donc qui croit le plus est celui qui protégera l'autre ».

À peine de retour, Luther exprima publiquement son sentiment sur les dangers que les illuminés faisaient courir à la vérité. Selon son habitude, il réfuta leurs fausses doctrines en se basant sur l'Écriture seule et exposa l'opprobre que ces gens avaient jeté sur le nom du Seigneur. Sévère, sans compromission aucune, contre l'erreur, il se montrait en revanche disposé à ménager les individus ; il ne faut pas oublier qu'au 16^e siècle on n'hésitait pas à appliquer les peines les plus rigoureuses, allant jusqu'à la mort, pour des crimes pareils à ceux que commettaient les anabaptistes. « Foi sans amour », disait Luther, « ce n'est qu'illusion. Quant à moi, je ne saurais contraindre personne ». Le Seigneur bénit les efforts de son vaillant serviteur. Au bout de peu de temps, la tourmente s'apaisa et les faux docteurs s'en furent porter leurs doctrines ailleurs.

Détente après la lutte

Dès ce moment l'activité de Luther change de caractère. Âgé de trente-neuf ans, l'ardeur de sa jeunesse s'atténue. Avec le puissant secours du Seigneur, il a renversé les idoles, ébranlé jusqu'à la base l'édifice formidable de l'Église romaine. Il a mis entre les mains du peuple allemand l'Écriture Sainte. Trois ans plus tard il épouse Catherine de Bora.

Deux tâches se présentaient à lui : la propagation de la vérité évangélique ; la lutte contre les esprits exaltés. Il y contribua abondamment par ses leçons, ses prédications, ses écrits. À propos de son activité comme écrivain, voici des chiffres significatifs : en 1522 seulement il fit paraître 130 publications ; en 1523, 183. Pendant cette même année le nombre des ouvrages catholiques se monte à 20 seulement.

Un des premiers soucis de Luther fut de mettre en lumière les prescriptions de la Parole de Dieu quant au culte. Malheureusement, ici surtout, on s'aperçoit qu'il n'avait pas complètement abandonné certaines idées, contractées dès son enfance. Il crut pouvoir s'en tenir à la suppression des plus grossières pratiques du catholicisme et maintenir ce qui n'était pas absolument contraire à l'Esprit de la Bible. Il alla même jusqu'à conserver le crucifix dans les temples, mais sans lui rendre l'adoration comme les papistes. Il ne repoussa pas non plus une certaine pompe dans le culte et dans la décoration des églises. Il rétablit la Cène comme le Seigneur l'avait instituée, mais admit, selon l'erreur catholique, une certaine présence réelle du corps et du sang de Christ dans la Cène, se basant sur cette parole de Jésus : « Ceci est mon corps ». Les autres réformateurs, Zwingli à leur tête, montraient que ces mots signifient : « Ceci représente mon corps », tout comme le Seigneur dit ailleurs : « Je suis la porte ». Mais Luther refusa catégoriquement de renoncer à son point de vue et il en résulta des divergences entre lui et ceux auxquels il aurait dû tendre la main.

Un de ses désirs était que les chrétiens ne se rencontrent pas sans que la Parole de Dieu fût annoncée ou bien qu'elle fût l'objet de leur étude ; il recommandait que ces réunions eussent lieu aussi souvent que possible au cours de la semaine. Dans les centres universitaires professeurs et étudiants devaient commencer la journée par la lecture de l'Ancien Testament, à quatre ou cinq heures du matin s'il le fallait, et la terminer en lisant le Nouveau Testament.

Luther attribuait une importance capitale à l'instruction de la jeunesse, car il voyait la nécessité d'agir sur le cœur et l'esprit de la génération montante, afin de l'armer contre les attaques qui, dans la suite, seraient dirigées contre l'Évangile. Il ne suffisait pas que chacun sût lire, écrire et compter ; il fallait cultiver les intelligences en leur donnant les éléments tout au moins des connaissances générales. Il va sans dire que ce programme était profondément imprégné des enseignements du Seigneur et que Luther évitait par-dessus tout, quand il s'agissait des choses de Dieu, cet esprit critique si dangereux et desséchant, trop répandu de nos jours.

Dans le même ordre d'idées il encouragea la fondation de bibliothèques qui ne devaient pas contenir uniquement des ouvrages religieux, mais bien tout ce qui se rapporte à l'ensemble de la science humaine. Il disait avec raison : « Ces écrits profanes sont nécessaires pour faire connaître les œuvres merveilleuses de Dieu ». Dans le culte réorganisé, ce n'étaient plus les membres seuls du clergé qui psalmodiaient, mais l'assemblée entière devait chanter. Luther travailla beaucoup dans ce sens, entre autres en composant de nombreux cantiques.

Mais pendant qu'il travaillait, avec un zèle infatigable, à remettre en évidence les vérités de l'Évangile, un orage terrible s'amoncelait à l'horizon et obscurcissait la bienfaisante lumière qui commençait à inonder le pays. Depuis longtemps les chaînes de la féodalité pesaient de tout leur poids sur les classes inférieures de l'Allemagne ; les paysans murmuraient. Au cours du siècle précédent, des troubles fréquents, causés par l'oppression des princes et des évêques, furent réprimés avec effusion de sang et, déjà alors, la résistance à l'autorité avait pris son point d'appui sur le principe religieux. Au 16^e siècle il fut donc impossible de dissocier les deux éléments, si intimement liés à l'existence même des nations. Ainsi, quand parurent les premiers symptômes de la Réformation de l'Église, des hommes égarés n'y vinrent qu'un appel à la licence. Des nobles même embrassèrent le parti des insurgés. Ceux-ci s'inspiraient surtout de l'Ancien Testament. Partant, par exemple, des versets 6, 7 et 8 du Psaume 8 (*), ils prétendaient jouir de tous les droits sur la chasse et la pêche. Ils résumèrent leurs doléances en douze articles, étayés chacun par un verset de la Bible et qui se résumaient en prétentions à l'égalité absolue de tous les hommes devant Dieu, non seulement égalité sociale et politique, mais égalité des biens. Luther répondit à ce manifeste en publiant une Exhortation à la paix. S'adressant d'abord aux princes, aux évêques, aux prêtres et aux moines, il les admonestait sévèrement, leur montrant qu'ils étaient eux-mêmes la cause de ces désordres, parce qu'ils n'avaient pas été de sages administrateurs des biens que Dieu leur avait confiés ; ils les avaient gérés uniquement dans leur propre intérêt, sans la moindre pensée de

miséricorde pour ceux qui leur étaient subordonnés. Pouvaient-ils s'étonner, si après de longs siècles d'oppression, les victimes finissaient par lever la tête ? Luther plaide donc en faveur des insurgés, mais cela ne l'empêche pas de faire entendre à ceux-ci un langage tout empreint de l'autorité de la Parole de Dieu et de leur reprocher énergiquement leur mépris du pouvoir établi : « La méchanceté, l'injustice des supérieurs n'excusent pas la révolte. Vous voyez la paille qui est dans l'œil de vos magistrats, mais vous ne discerne pas la poutre qui est dans le vôtre ». Le réformateur paya encore largement de sa personne en se rendant dans diverses localités pour y faire des démarches personnelles en vue de ramener la paix, toujours sur la base de l'Évangile. Il n'y réussit que partiellement, tellement les esprits étaient surexcités, et bien des atrocités furent commises. Il fit tout son possible, et non sans succès, pour éviter que l'esprit de vengeance ne prévalût dans les arrangements définitifs.

(*) « Tu l'as (l'homme) fait dominer sur les œuvres de tes mains ; tu as mis toutes choses sous ses pieds : les brebis et les bœufs, tous ensemble, et aussi les bêtes des champs, l'oiseau des cieux, et les poissons de la mer, ce qui passe par les sentiers des mers ».

Très peu de temps après ces tristes événements, le vénérable électeur Frédéric de Saxe, fidèle soutien de la Réforme, s'endormit dans le Seigneur. Quand on le sut près de sa fin, tout le personnel de son palais et de ses domaines se groupa autour de son lit. « Mes petits enfants », leur dit-il, « si j'ai offensé l'un de vous, je vous prie de me pardonner pour l'amour de Dieu. Nous autres princes, nous commettons souvent des torts envers nos inférieurs ; il ne devrait pas en être ainsi ». Il détruisit un testament, rédigé bien des années auparavant et dans lequel il « recommandait son âme à la Mère de Dieu », et en rédigea un autre où il déclarait « mettre toute sa confiance dans les mérites du Seigneur Jésus Christ pour le pardon de ses péchés » ; il exprimait encore son absolue certitude qu'« il possédait le salut par le précieux sang de son bien-aimé Seigneur et Sauveur ».

La mort de l'électeur éveilla de vives appréhensions parmi les Réformés. Privés de cet appui si efficace, ils considéraient, humainement parlant, leur cause comme gravement compromise, alors qu'ils auraient dû regarder au Seigneur qui n'abandonne jamais les siens. Jean-Frédéric, frère et successeur de l'électeur Frédéric, et Philippe de Hesse songèrent donc à constituer une ligue réformée qui s'opposerait à la coalition catholique, formée à l'instigation du pape, Clément VII. Mais, avant de s'engager, ils consultèrent Mélanchton et Luther. Celui-ci déclara catégoriquement que la cause de la vérité n'a nul besoin des armes des grands de ce monde et que, dans aucun cas, il ne faudrait recourir à une tactique provocatrice : « Nous aimerions mieux mourir dix fois », écrivit-il à l'électeur, « plutôt que d'avoir sur la conscience du sang versé par les nôtres, pour défendre l'Évangile contre l'empereur. Nous sommes ceux qui doivent souffrir et ne point nous venger nous-mêmes... Notre Seigneur Jésus Christ est assez puissant pour vous protéger et pour faire échouer les sinistres projets des princes impies qui menacent de vous attaquer. Si nous voulons être chrétiens, nous ne pouvons prétendre, sur cette terre, à une vie plus commode que ne fut celle du Seigneur. Nous devons prendre sur nous la croix du Christ. Le monde ne la porte pas ; il cherche d'autres épaules que les siennes pour s'en décharger... Notre Père céleste vous a toujours merveilleusement gardés au travers de mille tribulations et angoisses. Il a confondu les desseins de vos adversaires au point que nous avons à avouer qu'il nous a secourus au-delà de toute notre compréhension. J'exhorte donc Votre Altesse à ne point se laisser ébranler par les conjonctures actuelles. Nos prières, nous l'espérons, rendront vaine la fureur de nos ennemis. Mais que nos mains restent pures de sang... Quant à moi, Votre Altesse ne doit pas me protéger par les armes, si l'on m'attaque à cause de mes doctrines. Chacun doit supporter le péril que sa foi peut lui attirer. Cependant nous souhaitons voir aller les choses tout autrement que nos ennemis ne le pensent. Que le Seigneur, notre grand Consolateur, veuille vous fortifier abondamment ! »

Ces sages conseils ne furent pas suivis, malheureusement, et une ligue politique, anti-catholique, se forma.

Cependant Luther se trouvait toujours au ban de l'empire, la sentence prononcée contre lui en 1517 n'ayant jamais été rapportée. En 1526 la Diète d'Empire se réunit à Spire dans le Palatinat. Les Turcs avaient envahi la Hongrie et menaçaient l'Autriche ; l'empereur sollicitait le concours de tous les princes allemands pour faire face au danger et se montrait conciliant sur le terrain religieux, si bien qu'il donna son assentiment à une décision en faveur de laquelle chacun demeurait libre d'agir à sa guise touchant l'édit de Worms contre Luther. C'était garantir la vie sauve au réformateur tant qu'il ne quitterait pas le territoire des États évangéliques, déjà nombreux en Allemagne.

Mais trois ans plus tard, une autre diète, siégeant également à Spire, annula la décision précédente et prétendit contraindre la minorité évangélique à concourir à l'exécution de l'édit ; c'était renier la vérité et se courber sous la volonté du pape. Les réformés protestèrent solennellement contre une pareille violence, d'où le nom de *protestants* que leur donnèrent leurs adversaires. Ce mot n'avait jamais été employé encore jusque-là et désigna dorénavant ceux qui repoussaient toute doctrine humaine et n'acceptaient pas d'autre guide de leur conduite que la Parole de Dieu. Trop souvent, de nos jours, les protestants se bornent à rejeter certaines erreurs, sans embrasser de cœur la vérité.

Absorbé par sa campagne contre François Ier, Charles-Quint n'assista pas à la diète de Spire. Vivement irrité de l'attitude prise par les princes évangéliques, il leur enjoignit de se soumettre sans autre à la décision de la majorité, car il avait humilié la France, repoussé le Grand Turc, Soliman le Magnifique, asservi l'Italie. Oserait-on lui résister dans ses propres États ? Toutefois, les opérations militaires terminées, il reprit l'étude de la situation. Préférant recourir à la douceur, il convoqua une nouvelle diète à Augsbourg pour le 1er mai 1530. Du fait de la condamnation qui pesait sur lui, Luther ne pouvait pas y assister et avait dû s'arrêter au château de Cobourg ; Mélanchton le remplaçait et, afin de préciser la position que prendraient les protestants, il présenta à l'assemblée une *Confession de foi*, résumé des doctrines fondamentales du christianisme. Toutefois, de sa retraite, Luther dirigeait les débats ; ses conseils, ses lettres à ses amis exerçaient une profonde influence. Mieux encore, Luther les soutenait constamment par ses prières. Comme Moïse sur le mont Horeb (Ex. 17:8-16), il élevait ses mains vers l'Éternel et ne se lassait pas d'intercéder pour les combattants, tout en les encourageant par ses lettres : « Si votre cœur est accablé de soucis, ne l'attribuez pas à la grandeur de votre cause, mais à votre incrédulité... Si Moïse avait voulu savoir d'abord comment il échapperait à l'armée du Pharaon, il est probable qu'Israël serait aujourd'hui encore en Égypte ». C'est alors aussi qu'il composa son célèbre choral, inspiré des circonstances du moment :

C'est un rempart que notre Dieu,
Une invincible armure,
Notre délivrance en tout lieu,
Notre défense sûre.
L'ennemi contre nous
Redouble de courroux.
Vaine colère !
Que pourrait l'adversaire ?
L'Éternel détourne ses coups.

Seuls, nous bronchons à chaque pas
Notre force est faiblesse.
Mais un héros, dans les combats,
Pour nous lutte sans cesse.
Quel est ce défenseur ?
C'est toi, divin Sauveur !
Dieu des armées !
Tes tribus opprimées

Connaissent leur Libérateur.

La diète d'Augsbourg siégea pendant trois mois. Les protestants firent certaines concessions, qu'ils jugeaient compatibles avec la vérité, au grand mécontentement de Luther qui manda Mélanchton auprès de lui et lui dit :

— « Tu me demandes jusqu'à quel point on peut céder aux papistes ! Je te déclare que je ne comprends pas le sens d'une question pareille. Dans ton apologie, tu leur as déjà fait beaucoup trop de concessions ».

— « Ne faut-il pas » demanda timidement Mélanchton, « souffrir pour gagner Christ ? »

— « Nous pourrions être grands seigneurs, si nous voulions renier et blasphémer notre Maître. Mais il est écrit que c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu » (Actes 14:22).

Mélanchton ne put que constater que plus il céda et plus ses adversaires devenaient exigeants. Enfin, las de ces négociations qui n'aboutissaient pas, l'empereur prononça la clôture de la session, en déclarant qu'il laissait sept mois aux « rebelles », comme il les qualifiait, pour se soumettre à ce que la diète avait arrêté. Les princes protestants tinrent ferme ; rien ne les ébranla.

Ayant ainsi pris conscience de leur force, ils resserrèrent le lien contracté entre eux ; mais, au lieu de s'en remettre entièrement à Dieu pour la suite des événements, ils fondèrent une alliance défensive, dite ligue de Smalkalde. Comme on pouvait s'y attendre, elle prit plus d'une fois une attitude agressive et la guerre civile en résulta. Si les protestants réussirent à maintenir les positions qu'ils avaient acquises, ce ne fut qu'après avoir répandu des flots de sang et renforcé les ferments de haine qui empoisonnaient le pays : triste conséquence de leur manque de foi et de la faute grave qu'ils commettaient en cherchant à faire triompher les intérêts du Seigneur par le recours à des moyens purement humains.

Le Seigneur accorda à Luther la grâce de le retirer à lui avant que l'orage qu'il redoutait si fort ne se déchaînât. À partir de la diète d'Augsbourg, son rôle public devient moins saillant. Sans doute il travaille tout autant qu'auparavant, trop même pour un homme de son âge, usé par l'énergie indomptable qu'il n'avait cessé de déployer ; mais on a remarqué que dès lors il se contenta de consolider l'édifice qu'il avait construit et qu'il n'émit plus aucune idée, aucune doctrine nouvelle. Il n'en continuait pas moins à prêcher et surtout à écrire énormément ; ses publications, presque toutes traduites en plusieurs langues, étaient lues avec avidité non seulement en Allemagne et en Suisse, mais aussi en France, en Italie, à Rome même, dans les Pays-Bas, en Angleterre. Les bulles des papes, les édits des magistrats opposaient des digues impuissantes aux flots de ce torrent impétueux.

De plus en plus Luther était douloureusement frappé de la profonde ignorance dans laquelle croupissait la grande masse du peuple. Les visites qu'il faisait aussi souvent que possible à travers les campagnes de Saxe et des pays environnants l'en convainquaient chaque fois davantage. Il y avait de nombreux convertis, mais ils ne réalisaient aucun progrès. Les pasteurs, sortis pour la plupart des rangs de la prêtrise ou bien des monastères, manquaient des notions les plus élémentaires quant aux principes même du christianisme. C'est pour les éclairer, les uns et les autres, que Luther rédigea les deux *Catéchismes*, le grand pour le clergé, le petit pour les laïques. Il y résume toute sa doctrine, fondée sur l'Écriture Sainte dont Christ est le centre glorieux, tel qu'il le voit dans les évangiles et dans les épîtres de Paul. On voit l'auteur intensément pénétré du sentiment de la puissance de Dieu, de la grandeur et de la sagesse du Créateur, puis aussi de la misère, du néant de l'homme, plongé dans le péché et incapable, par ses propres forces, de s'approcher de Dieu. Luther montre ensuite qu'il faut un médiateur entre Dieu et l'homme, que le seul Médiateur est le Seigneur Jésus ; les

œuvres de l'homme, si bonnes soient-elles, ne sauraient le tirer de son état d'éloignement irrémédiable du Dieu saint ; il n'y a aucun moyen de salut sinon la foi en l'œuvre de Jésus, mort sur la croix pour sauver les pécheurs qui croient en lui. À côté de ces notions fondamentales, mises en relief avec une simplicité et une netteté extraordinaires, se trouvent malheureusement quelques doctrines erronées. On a vu plus haut ce que Luther pensait, tout à fait à tort, de la Cène. Il fait fausse route également en niant toute liberté de notre volonté et en enseignant, à la suite de saint Augustin, le dogme de la prédestination. Néanmoins le Catéchisme de Luther est une œuvre remarquable et il a largement servi à l'instruction et à l'édification des masses.

Tandis que les grandes doctrines évangéliques, remises au jour, dissipaient d'épaisses ténèbres et ébranlaient les bases même de la papauté, le réformateur saxon sentait ses forces faiblir et la maladie le faisait cruellement souffrir. Durant les dix dernières années de sa vie, on crut le perdre plusieurs fois. Bien des prières montèrent à Dieu pour le supplier de rétablir son serviteur. Luther fit son testament, dont chaque ligne est empreinte de la foi la plus vive. Le Seigneur exauça les requêtes de ses enfants ; Luther recouvra la santé et, de Gotha où il avait été si malade, il rejoignit sa famille à Wittemberg, pour reprendre ses travaux.

Peu après, Mélanchton dut partir pour l'Alsace afin d'assister à une conférence avec des théologiens catholiques. Ce voyage n'était pas sans danger ; lui aussi vit la nécessité, avant de l'entreprendre, de rédiger ses dernières volontés. On y lit ces paroles touchantes à l'adresse de son maître vénéré : « Je remercie le docteur Martin Luther, par qui j'ai appris à connaître l'Évangile et qui m'a montré une affection particulière, prouvée par de nombreux bienfaits. Je l'ai toujours respecté et aimé de tout mon cœur et je le juge digne d'être honoré par tout le monde ».

Mélanchton se mit en route, mais, à peine arrivé à Weimar, il tomba très gravement malade. L'électeur Jean-Frédéric, rempli d'inquiétude, craignait de perdre en lui un des plus puissants soutiens de la Réforme et fit appeler Luther. Celui-ci accourut. Le malade était, semblait-il, à l'agonie. Son ami s'approcha, les yeux remplis de larmes, sentant bien qu'il n'avait d'autre recours que dans le Seigneur. Aussi il se contenta d'adresser à Dieu une instante prière, qui reçut peu après son exaucement. Au bout de quelques jours Mélanchton put reprendre son voyage.

Mais Luther se sentait dépérir. En 1545 il dut abandonner ses cours à l'université, tâche qui lui tenait particulièrement à cœur : l'effort de concentration nécessaire lui coûtait trop. Il écrivait alors à un ami : « Je suis vieux, décrépît, alourdi, las. Le courage me manque ; ma vue baisse beaucoup. Et pourtant, alors que j'espérais prendre quelque repos, me voici accablé de travail, obligé d'écrire, de parler, de me dépenser, comme si je n'avais jamais écrit, jamais parlé, comme si je n'avais encore jamais rien fait ».

Luther aimait énormément la vie de famille, mais ses multiples devoirs ne lui permirent d'en jouir que les toutes dernières années de sa vie. Pour ses enfants il fut un père incomparable : il savait se mettre à leur portée, leur parler un langage qu'ils comprissent. Il sentait aussi sa responsabilité d'éducateur et donna aux parents de sages conseils : « Qu'à l'exemple de Dieu, vous sachiez user envers vos enfants de sévérité, sans pour cela cesser de les traiter avec amour ; que vous sachiez vous en faire aimer et respecter ; que vous preniez soin de leur âme, plus même que de leur corps, car un enfant est un trésor inestimable dont Dieu vous demandera compte ». Il prêchait d'exemple, priant avec ses enfants, leur expliquant la Parole de Dieu, leur en faisant réciter certains passages. Le dimanche il réunissait les siens pour méditer avec eux l'Écriture.

Luther appréciait fort la musique : « C'est », disait-il, « un don de Dieu ; elle chasse les tentations et les mauvaises pensées. C'est un baume pour les cœurs troublés ; elle calme l'âme et la rafraîchit ; elle apporte partout la paix et la joie ».

Enfin il jouissait passionnément de la nature. Il se reposait dans les champs et les bois, cultivait son jardin quand il en avait le temps. Il se plaignait des affaires qui l'accablaient et le privaient souvent de ce délassement : « Je suis vieux et j'aimerais maintenant goûter un plaisir de vieillard au jardin, à contempler les miracles de Dieu, dans les arbres, les fleurs, les herbes, les animaux ».

En janvier 1546, les comtes de Mansfeld recoururent à lui comme arbitre dans un différend qui s'était élevé dans leur famille au sujet d'un héritage et d'une question de limites entre leurs propriétés. Luther n'aimait pas se mêler de choses de cette nature, mais touché de cette preuve de la haute considération dont on l'entourait, il se mit en route malgré les instances de sa femme qui se rendait mieux compte que lui de la gravité de son état. Pour la rassurer, il lui écrivit plusieurs fois chemin faisant : « Tu veux », lui disait-il, « t'occuper de tout, comme si le Seigneur n'était pas puissant pour créer au besoin dix docteurs Martin Luther, à supposer que l'unique exemplaire, tout vieilli, qui existe à cette heure, vienne à disparaître. Ne me parle donc plus de tes soucis. Prie et abandonne-moi aux soins de notre Père céleste ».

Il fallut trois semaines pour régler l'affaire soumise au jugement du réformateur ; il la trancha à l'entière satisfaction de ses bienveillants protecteurs et ceux-ci mirent tout en œuvre pour le ménager le plus possible. Il prêcha même plusieurs fois. Le 17 février il dîna, comme de coutume, avec ses trois fils, qui l'avaient accompagné sur les instances de leur mère, et son vieil et fidèle ami, Justus Jonas. Le repas terminé, on le persuada de prendre quelque détente ; il se contenta de se promener de long en large dans la chambre en évoquant des souvenirs d'enfance, car il se trouvait à Eisleben, où il était né. « Il se pourrait bien », s'écria-t-il, « que je doive terminer ma vie ici ». Au cours de la nuit suivante, de vives douleurs le saisirent. On chercha, sans y réussir, à le soulager. À plusieurs reprises, il dit faiblement : « Ô mon Dieu, que je souffre ! Entre tes mains je remets mon esprit ». Le comte et la comtesse de Mansfeld arrivèrent de bonne heure le lendemain matin, apportant des remèdes et des cordiaux. C'était inutile. La journée s'écoula ainsi péniblement ; il était évident que la fin approchait. Un moment Luther sembla reprendre vie ; il pria d'une voix distincte, remerciant Dieu de tout ce qui lui avait été accordé, mais surtout du don de Jésus, son Fils unique et bien-aimé. Puis il exprima sa parfaite assurance qu'il allait être recueilli dans la maison du Père pour toute l'éternité.

Vers le soir la pâleur de la mort se répandit sur ses traits. Il avait les mains jointes sur sa poitrine et respirait paisiblement, le souffle coupé de temps à autre par un faible soupir. Entre deux et trois heures du matin, le 19 février 1546, il s'endormit dans le Seigneur.

Conclusion

Pour apprécier à sa juste valeur Martin Luther, il faut distinguer nettement entre l'homme et le réformateur.

L'homme présente des contrastes étranges. Le trait dominant paraît être chez lui une puissance indomptable, mais que de faiblesses on relève dans sa carrière ! Il déploie une énergie à nulle autre pareille, puis c'est une phase de découragement, frisant le désespoir. Esprit admirablement cultivé, nourri aux sources les plus pures de l'humanisme, il sait faire montre d'une finesse d'expression et de sentiments, exceptionnelle de son temps, et pourtant il tombe fréquemment dans des trivialités grossières, se permettant des plaisanteries d'une vulgarité déconcertante.

Comparé aux autres réformateurs, Luther est un grand parmi les grands. Rarement on vit un ouvrier aussi qualifié par Dieu pour l'œuvre qu'il avait à accomplir. Le Seigneur l'avait pourvu de ces armes qui « ne sont pas charnelles, mais puissantes par Dieu pour la destruction des forteresses, détruisant les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et amenant toute âme captive à l'obéissance du Christ » (2 Cor. 10:4-5). Il fallait une vigueur comme la sienne, et

venant d'en haut, pour battre en brèche l'édifice gigantesque de l'Église romaine, tout vermoulu qu'il fût. Ainsi revêtu de « l'armure complète de Dieu » (Éph. 6:13-18), il maniait avec une dextérité extraordinaire « l'épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu » ; il la possédait à fond, s'en était approprié les richesses et y recourait à tout propos. Polémiste virulent, adversaire redoutable, cette force, puisée à la source divine, lui permettait de « tenir ferme, ayant ceint ses reins de la vérité ».

Luther a prié comme peu de chrétiens l'ont fait. Il aimait à prier à genoux, près de la fenêtre ouverte, à haute voix. Ses amis le surprirent plus d'une fois dans cette attitude et furent profondément édifiés de ces prières, animées d'une foi enfantine et d'une ferveur qui lui arrachait souvent des larmes. Grâce à cette dépendance constante de Dieu, il fut gardé dans l'humilité, quand son tempérament décidé et autoritaire, et plus encore les flatteries de ses admirateurs et la conscience qu'il avait lui-même de l'importance de son rôle, devaient le disposer à l'orgueil. Un ami le saluait un jour comme le libérateur de la chrétienté : « Oui », répondit-il, « je le suis, je l'ai été, mais comme un cheval aveugle qui ne sait où son maître le conduit ». À des disciples qui s'étaient fait appeler « luthériens », il écrivit : « Je vous prie de laisser de côté mon nom et de ne pas vous appeler « luthériens », mais « chrétiens ». Qu'est-ce que Luther ? Ma doctrine ne vient pas de moi. Je n'ai été crucifié pour personne. Je ne suis ni ne veux être le maître de personne. Christ est notre unique Maître ».

Plus d'une fois les faiblesses de son caractère compromirent son témoignage chrétien. Trop entier dans ses principes, il se montra à l'occasion intolérant, défaut courant à son époque, par exemple vis-à-vis de ceux qui ne partageaient pas ses idées au sujet de la Cène. Sur la question de la prédestination il n'admettait pas non plus la moindre contradiction, si bien que, au cours de discussions sur ces points capitaux, il manifesta un esprit très éloigné de celui de la grâce chrétienne. Dans un autre domaine encore, il commit une erreur grave, en reconnaissant au prince le droit d'intervenir dans les affaires ecclésiastiques sur son territoire et de les régler. Il donna donc à l'Église luthérienne un caractère autoritaire et clérical. On défend Luther en rappelant que ces doctrines étaient de son temps ; cela prouve simplement que, malgré toutes ses lumières, il ne sut pas toujours s'élever au-dessus des préoccupations du moment.

Il n'en reste pas moins que, dans la sphère où le Seigneur l'avait placé, il se comporta comme un administrateur zélé, comme un fidèle serviteur, sujet sans doute à toutes les faiblesses humaines, mais sachant les reconnaître et s'en humilier. Comme l'apôtre Paul, il ne jugea bon de ne « savoir quoi que ce soit... sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié » (1 Cor. 2:2).

[L'Allemagne au 17° et au 18° siècle — Les Piétistes et les Moraves](#)

Les alliances politiques, contractées par les princes protestants, entraînèrent bientôt de néfastes conséquences. Le Seigneur dit lui-même : « Mon royaume n'est pas de ce monde » (Jean 18:36). En Jér. 17:5-7 on lit : « Maudit l'homme qui se confie en l'homme, et qui fait de la chair son bras, et dont le cœur se retire de l'Éternel !... Béni l'homme qui se confie en l'Éternel, et de qui l'Éternel est la confiance ! » Luther n'avait cessé de parler dans ce sens.

Un moment abattu par les coups violents qui lui avaient été portés, le catholicisme relevait la tête et sut habilement profiter des points faibles qu'il décelait chez ses adversaires. Alors que l'Église romaine se targue, et elle peut le faire, de l'unité de doctrine qui n'a cessé de la caractériser, les divisions se glissaient dans les rangs des réformés. Luthériens et calvinistes ne s'entendaient pas sur des points essentiels, sur la question de la Cène entre autres ; Calvin et Zwingli s'opposaient, avec raison, à la théorie énoncée par Luther. Sur des faits de cette nature, car il y en avait d'autres, on ne pouvait aboutir à un compromis ; la vérité n'en admet jamais.

Les catholiques sincères, qui étaient nombreux, ne pouvaient que se rendre à l'évidence et reconnaître les égarements qui distinguaient leur Église. Ils avouaient même certaines erreurs de

doctrine ; ainsi un parti important critiquait la toute-puissance accordée à la papauté. Ces circonstances provoquèrent une tentative de réforme faite par les catholiques eux-mêmes. On trouvera quelques détails à ce sujet dans le chapitre consacré au concile de Trente. Mais l'attachement à la tradition triompha de toutes ces tendances libérales ; loin d'être ébranlée, l'autorité pontificale sortit de l'épreuve plus vigoureuse que jamais.

Encouragé par cette issue favorable, le catholicisme entreprit une offensive énergique pour chercher à regagner le terrain qu'il avait perdu, en Allemagne avant tout. Il faut dire que, si les protestants y étaient apparemment nombreux, cela résultait de chiffres souvent trompeurs quant à la réalité des conversions. Suivant la pratique du temps, beaucoup n'avaient embrassé la Réforme que sous la pression de leurs princes. On estimait normal que le peuple pratiquât le même culte que son souverain. Il y avait néanmoins nombre d'âmes pieuses, certainement sauvées et animées du désir d'obéir aux enseignements de la Parole de Dieu. Mais, chez la grande masse, c'était pur formalisme ; aussi les missionnaires catholiques remportèrent-ils de faciles succès.

Les souverains protestants persistèrent dans leur aveuglement. Ils développèrent encore le cercle de leurs alliances, si bien que, plus tard, ils en vinrent à solliciter des appuis étrangers, même auprès de princes catholiques, comme le roi de France, dont ils connaissaient l'animosité séculaire contre la maison d'Autriche, championne de l'Église romaine en Allemagne. L'empereur s'empessa d'agir de même et c'est ainsi que l'Allemagne, divisée en deux camps devint le théâtre d'une guerre féroce qui dura trente ans (1618-1648), religieuse autant que politique, mais dont l'étude ne rentre pas dans le cadre de ce livre. Nous dirons seulement que les protestants s'affaiblissaient eux-mêmes à cause de leurs rivalités intestines ; ainsi le fait que Frédéric V, électeur palatin et chef de leur ligue, était calviniste, empêcha les princes luthériens d'y adhérer, entre autres l'électeur de Saxe, un des plus chauds défenseurs des protestants : triste spectacle d'une maison divisée contre elle-même parce que ceux qui l'habitaient ne cherchaient pas ce qui pouvait les unir, à savoir les intérêts du Seigneur, et avaient donné la première place dans leurs préoccupations aux choses d'ici-bas, surtout à leurs rancunes personnelles.

La guerre de Trente ans laissa l'Allemagne ruinée. Des provinces entières étaient transformées en déserts. Certains villages virent leur population tomber de 600 à 20 habitants. Des villes riches et prospères furent saccagées et il n'y restait plus que des monceaux de ruines ; plus de commerce, plus d'industrie. Des troupes de loups parcouraient les campagnes sans qu'il se trouvât personne pour leur donner la chasse. Le pays retomba dans une semi-barbarie et ne se remit de cette terrible misère qu'après de très longues années.

On pourrait croire que cette crise douloureuse aurait parlé aux consciences de ceux qui en furent les témoins : « Lorsque tes jugements sont sur la terre, les habitants du monde apprennent la justice », lit-on en Ésa. 26:9. En Allemagne il n'en fut malheureusement rien. Les formes extérieures de la piété subsistaient, il est vrai, mais on en avait tout à fait renié la puissance (voir 2 Tim. 3:5). On sacrifiait tout aux besoins du moment ; le souci matériel l'emportait sur n'importe quel autre, de plus en plus les hommes cherchaient à s'en tirer par eux-mêmes, sans s'humilier devant Dieu de la catastrophe par laquelle ils venaient de passer et qu'ils avaient attirée sur leurs têtes par leur légèreté, leur insouciance de ce qui convenait à la sainteté de Dieu, sans se rappeler qu'il est le dispensateur de tous les biens, matériels aussi bien que spirituels. La raison humaine prétendait suppléer à la foi. Au lieu d'accepter en toute simplicité la vérité telle que la Parole de Dieu la révèle, on prit l'habitude d'ergoter à perte de vue. « Si quelqu'un... ne se range pas à de saines paroles, savoir à celles de notre Seigneur Jésus Christ et à la doctrine qui est selon la piété, il est enflé d'orgueil, ne sachant rien, mais ayant la maladie des questions et des disputes de mots, d'où naissent l'envie, les querelles, les paroles injurieuses, les mauvais soupçons, les vaines disputes d'hommes corrompus dans leur entendement et privés de la vérité, qui estiment que la piété est une source de gain. Or la piété avec le contentement est un grand gain » (1 Timothée 6:3 à 6). Ces mots se réalisaient à la lettre dans

l'Allemagne du 17^e siècle : ce n'était partout que discussions théologiques à n'en pas finir, et d'un caractère très aigu. Luthériens et réformés continuaient à s'entre-dévorer. Déjà du vivant de Luther un groupe de ses adhérents s'étaient tenus d'une manière particulièrement stricte à ses enseignements, tandis qu'il se formait un parti de conciliation sous l'influence de Mélanchton. Ce dernier travaillait à l'union des deux camps qui divisaient le protestantisme ; certains de ses partisans envisageaient même une entente avec les catholiques. Du vivant de Luther ces visées restèrent à l'état embryonnaire, mais après sa mort la guerre éclata entre les deux tendances. Les Luthériens stricts se montrèrent d'une violence extrême ; ils allèrent jusqu'à faire décapiter le chef du parti opposé. Chose désolante, on portait en chaire les questions débattues, au lieu de suivre l'exemple donné par l'apôtre Paul qui écrivait aux Galates : « Qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ » (Gal. 6:14). De la sorte on ne cherchait plus le salut des âmes, ni leur édification ; on les agitait en ne s'occupant que de formules creuses, afin de poser des règles d'orthodoxie, règles créées par le clergé, sans tenir aucun compte des enseignements de la Parole de Dieu. Celle-ci tombait dans l'abandon le plus complet ; on ne s'en inspirait plus pour y trouver une direction de vie. Il va de soi que la moralité générale baissait sérieusement. À la justification par la foi avait succédé la justification par la croyance.

Ces querelles intestines, sans fruit aucun, finirent par lasser les âmes pieuses. Petit à petit on en vit revenir à la source première, à laquelle avaient puisé les réformateurs. Il y eut des écarts, des exagérations dans le mouvement nouveau. Celui-ci n'en fut pas moins comme une réforme de la Réformation allemande, desséchée, pétrifiée dans une connaissance aride et purement intellectuelle, sans aucun élément quelconque propre à édifier. Parmi ces chrétiens pieux et dévoués, il y a deux noms à retenir : ceux de Spener et de Francke.

Spener (1635-1705), originaire d'Alsace, fut pasteur à Strasbourg, puis à Francfort. C'est dans cette dernière ville que son activité prit son caractère définitif. Son premier sermon portait sur le texte bien connu : « Le juste vivra de foi » (Rom. 1:17 ; Hab. 2:4). On crut entendre à nouveau la voix de Luther, affirmant de toute son éloquence la base même de toute la Réformation et rappelant que Jésus « est la pierre méprisée par vous qui bâtissez, qui est devenue la pierre angulaire ; et il n'y a de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Actes 4:11-12) : vérités élémentaires, mais qu'il fallait évoquer à nouveau. Spener n'y manqua point, non seulement ce jour-là, mais tout au long de sa carrière. Avec un courage extraordinaire il stigmatisait les erreurs de son époque, le formalisme, la froideur d'un grand nombre, l'abandon du premier amour, le déshonneur jeté sur le nom du Seigneur et sur le témoignage chrétien. Mieux encore, il indiquait le remède à apporter à ce triste état de choses et amena ainsi un réveil spirituel merveilleux. Il comprit aussi la nécessité de construire solidement l'édifice qui s'élevait au-dessus des ruines accumulées. Pour cela, chose inouïe pour l'époque, il invita les chrétiens à se réunir entre eux, loin de toute autorité humaine, sous le regard du Seigneur et la direction du Saint Esprit, afin de prier ensemble, de lire la Parole de Dieu et de l'étudier. Beaucoup de ces chrétiens réalisèrent des progrès remarquables dans les choses de Dieu. Chez d'autres malheureusement l'élément humain prit le dessus, développant des notions d'étroitesse qui engendrèrent un immense orgueil spirituel. Des désordres se produisirent et, au bout de quelques années, Spener vit lui-même la nécessité d'interrompre ces réunions, qui pourtant avaient apporté de riches bénédictions.

Plus tard il reçut un appel à Dresde en qualité de prédicateur de la cour. Il y continua l'œuvre commencée à Francfort. En outre, frappé de la profonde ignorance de la population, il entreprit de l'instruire dans les éléments des connaissances humaines, puis aussi dans les vérités évangéliques. Il s'attira ainsi les sarcasmes des grands personnages au milieu desquels il se mouvait et qui disaient que l'électeur avait appelé au poste de prédicateur un petit maître d'école. L'exemple de son zèle gagna les étudiants de l'université de Leipzig dont quelques-uns organisèrent des réunions d'édification mutuelle, comme celles qui avaient eu lieu à Francfort. Elles aboutirent aux mêmes

excès et pour les mêmes causes. Les étudiants convertis se mirent à affecter le mépris de la science, à jeter au feu les livres de leurs maîtres, à se distinguer par des excentricités de costume et de manières. Spener du reste les en blâmait sévèrement. Ces bizarreries valurent à ses adhérents le nom de piétistes, sobriquet qui emporte avec soi, dans l'acceptation courante, une idée d'étroitesse et de singularité.

Spener finit par tomber en disgrâce pour avoir adressé à l'électeur une lettre où il lui faisait une remontrance assez vive, parfaitement justifiée, sur sa conduite. Le prince reçut d'abord de cet avertissement, donné avec toute la grâce qui convenait à un chrétien, une impression des plus salutaires qui aurait pu réagir sur le reste de sa carrière. Mais ses courtisans, dont la plupart détestaient Spener à cause de la franchise avec laquelle il leur reprochait leurs défauts, saisirent avec empressement ce prétexte pour le discréditer auprès du souverain. Celui-ci jura de ne plus aller entendre le pieux prédicateur et Spener fut heureux d'accepter peu après un appel qu'il reçut de Berlin où il termina sa vie. Jusqu'à la fin il eut à subir les attaques acerbes que lui attiraient les extravagances de ses adhérents et dont, bien à tort, on le rendait responsable, tellement il est vrai que, dès le jour où les principes humains se mêlent à la marche chrétienne, celle-ci en est affaiblie et aboutit à une chute.

Malgré une constitution délicate et de fréquentes maladies, Spener fournit un travail des plus considérables. Il laissa cent vingt-trois volumes. Sa correspondance, très étendue, l'obligeait à écrire plus de mille lettres par année. Quand on songe que, à côté de cela, il déploya une immense activité pastorale, on reste confondu. Il ne se donnait aucun instant de repos. Il raconte qu'en sept ans il n'eut que deux fois le loisir de pénétrer dans son jardin ; les courses nécessaires pour les nombreuses visites qu'il faisait lui tenaient lieu de promenades. Il consacrait chaque jour de longs moments à la prière. Sur son lit de mort, comme un de ses amis faisait allusion au bien qu'il avait répandu autour de lui, il l'interrompit par ces mots : « je ne possède aucun mérite, aucun, aucun, sinon ceux que je trouve en Jésus Christ par la miséricorde de Dieu. De tout le bien qu'il m'a été donné d'accomplir, je ne m'attribue absolument rien. De tout cela il ne me demeure que le sentiment de mes manquements ».

Auguste-Hermann Francke (1663 -1727) était de trente ans plus jeune que Spener. Doué de belles aptitudes intellectuelles, il fit de fortes études à Leipzig, où il entra en contact avec des piétistes et assista à leurs assemblées. Mais la science et la célébrité l'attiraient fort. Toutefois le Seigneur veillait sur lui. Un jour il avait à préparer un sermon sur Jean 20:31: « Ces choses sont écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom ». On l'avait invité à parler de la vraie foi, mais il fut saisi d'une angoisse indicible, car il sentait que c'était là ce qui lui manquait précisément. Il s'était même demandé à plus d'une reprise si la Bible avait vraiment le droit d'être appelée la Parole de Dieu. « En cet instant solennel », raconte-t-il plus tard, « je vis toute ma vie passée se dérouler devant moi, comme on considère une ville du haut d'un clocher. Mes péchés se présentèrent à mes yeux si distinctement que j'eusse pu les compter, et bientôt j'en découvris la source initiale, à savoir mon incrédulité, ou plutôt ma prétendue foi qui ne servait qu'à me tromper moi-même ». Il se jeta à genoux, se mit à crier à Dieu de toute la force de son âme : « Ô Dieu ! révèle toi à moi et sauve-moi ! ». L'exaucement ne se fit pas attendre ; une paix divine descendit dans son âme et chassa en un instant tous les doutes ; il lui semblait avoir vécu jusque-là dans un songe : « J'eus dans mon cœur l'assurance de la grâce de Dieu en Christ et je pus appeler Dieu mon Père. Toute tristesse, toute inquiétude me furent ôtées ; un torrent de joie inonda mon âme ».

Francke professa tout d'abord à Leipzig où il donna un cours remarquable sur les épîtres de Paul ; il eut plus de trois cents auditeurs et ce succès excita la jalousie. À Erfurt, comme pasteur, il ne craignit pas d'exposer l'Évangile dans toute sa simplicité, sans l'accompagner d'un commentaire philosophique selon l'habitude de ses collègues ; on en prit ombrage et il dut quitter la ville dans les

quarante-huit heures : tellement il est évident que la pure vérité irrite ceux qui se complaisent dans les ténèbres de l'erreur. Peu après, sous l'influence de Spener, Francke reçut un appel à Halle, comme pasteur dans un faubourg de la ville et, en même temps, comme professeur de grec et de langues orientales à l'université. Tout son enseignement tendit à ramener les étudiants à la lecture de la Bible ; il exerça sur eux une influence bénie, si bien que Halle ne tarda pas à gagner la réputation de former des prédicateurs sincèrement évangéliques et entièrement dévoués à la diffusion de la vérité.

Le caractère ardent de Francke le poussa dans une autre direction encore. Un legs permettait au pasteur de Halle de recevoir et d'élever un orphelin chez lui. Au lieu d'un seul pensionnaire, on lui en présenta quatre ; les quatre furent accueillis. L'année suivante ils étaient cinquante. Francke dut songer à construire une maison ; il en acheta une qui avoisinait le presbytère, puis une seconde, mais cela ne suffisait pas. Tout le capital du digne ecclésiastique consistait en une grande foi ; elle ne fut pas trompée. « De semaine en semaine, de mois en mois », dit-il, « le Seigneur m'envoya de petits dons, mettant son pain en petits morceaux, si je puis ainsi m'exprimer, de façon à répondre à mes besoins ». Grâce à ces subventions, qui se succédaient avec constance, Francke vint à bout de l'édifice, qui devait d'ailleurs être sans cesse agrandi par de nouvelles constructions. Sur le fronton on voyait un aigle montant vers le soleil, avec cette inscription : « Ceux qui s'attendent à l'Éternel renouvelleront leur force ; ils s'élèveront avec des ailes comme des aigles ; ils courront et ne se fatigueront pas, ils marcheront et ne se lasseront pas » (Ésa. 40:31). À la mort de Francke l'orphelinat comptait cent trente-quatre enfants. Il avait aussi créé un grand nombre d'écoles, ainsi que diverses institutions qui s'y rattachaient.

Animé ainsi d'un ardent désir d'être utile à ses semblables, Francke n'oubliait pas l'essentiel ; tous ses efforts tendaient à inculquer à ceux qu'il avait sous sa direction la seule chose nécessaire, « la bonne part, qui ne leur serait point ôtée » (Luc 10:42). Souvent aux prises avec de grosses difficultés soit matérielles, soit morales, sa foi, toute simple, enfantine presque, lui apporta un puissant secours et servit d'exemple bienfaisant à son entourage. Quoiqu'il ne fût pas exempt de certaines des erreurs du piétisme strict, — par exemple que l'âme, pour se convertir, doit préalablement passer par l'angoisse du désespoir et se trouver abandonnée de Dieu, comme Christ le fut sur la croix, — Francke n'en fut pas moins un fidèle et dévoué témoin du Seigneur. Soutenu par la puissance de Dieu, il tint haut et ferme ce qu'il avait appris ; toute sa vie rendit un éloquent témoignage à ses convictions.

On a vu [plus haut](#) que le Seigneur, dans sa fidélité, avait maintenu un témoignage parmi les chrétiens de Moravie, descendants de ceux qui avaient connu Jean Huss. Mais la persécution menaçait toujours. Ils ne pouvaient se réunir qu'en cachette, car on les contraignait à faire extérieurement profession de catholicisme en assistant aux cérémonies de l'Église officielle. Ils en souffraient cruellement dans leurs consciences et résolurent de quitter le pays, dès que Dieu leur montrerait un lieu propre à leur assurer un asile paisible. C'est en 1722 que le jeune comte Zinzendorf, converti depuis peu et rempli du désir de faire quelque chose pour le Seigneur, leur offrit de venir s'établir sur ses terres. Ils acceptèrent avec empressement sa proposition, dans laquelle ils voyaient une réponse à leurs instantes prières. Le domaine qui leur fut assigné, au pied de la colline du Hutberg, ne tarda pas à se couvrir de nombreuses maisons, alignées le long de rues bien aménagées et entourées de jardins fleuris. La nouvelle ville reçut le nom de [Herrnhut](#) (protection du Seigneur).

Ayant perdu de bonne heure son père, homme très pieux, *Zinzendorf* avait été élevé dans les mêmes principes par sa grand-mère ; Spener lui servait de parrain. Il n'avait pas quatre ans qu'il manifestait déjà le désir de servir le Seigneur. « Ce qui faisait », a-t-il raconté, « l'impression la plus profonde sur mon cœur, c'est ce qu'on me disait de l'amour de mon père pour le Sauveur crucifié ». Il resta fidèle à ce souvenir et Dieu s'en servit pour le mettre à l'abri des systèmes philosophiques qui envahissaient l'Allemagne. Il n'avait pas atteint l'âge d'homme que déjà sa position était prise : « je

résolus très fermement », dit-il, « d'appliquer mon entendement à toutes les connaissances humaines, de l'aiguiser autant que possible, mais aussi, dans les questions d'ordre spirituel, d'écouter avant tout la voix de mon cœur rendant témoignage à la vérité et de rejeter sans merci toutes les doctrines qui seraient contraires à cette vérité ». Il tint parole et, rejetant toutes les subtilités de la métaphysique, regarda vers le Seigneur pour recevoir son secours en vue d'une activité vraiment digne de l'Évangile, « pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu » (Col. 1:10). En vain, plus tard, son tuteur chercha-t-il à le détourner des choses d'En haut en l'incitant à entreprendre de longs voyages à l'étranger, bon moyen pour le distraire, affirmait-on. « Si c'est pour me rendre mondain », dit Zinzendorf, « qu'on veut absolument m'envoyer en France, je déclare que ce sera du temps et de l'argent perdus ; car Dieu, dans sa bonté, maintiendra en moi le désir de ne vivre que pour son service et pour glorifier le Seigneur Jésus. Je compte sur lui pour me donner le courage et la force nécessaires ». Le jeune homme dut se plier aux injonctions de ses aînés. Il se mit en route et passa par Düsseldorf, où il vit un tableau qui représentait le Christ sur la croix ; au-dessous on lisait cette inscription en latin : *Hoc feci pro te ; quid facis pro me ?* (« Voilà ce que j'ai fait pour toi que fais-tu pour moi ? ») Zinzendorf ressentit une impression profonde à la lecture de ces mots : « Je sentis », dit-il, « que je n'avais pas grand-chose à répondre à cette question et je suppliai le Seigneur de placer devant moi ce qu'il désirait que je fisse pour lui, puis de m'accorder la force dont j'avais besoin ». Zinzendorf profita de son séjour en France pour se mettre en rapport avec les enfants de Dieu qui s'y trouvaient et, à leur contact, il apprit beaucoup de choses qui lui avaient échappé jusque-là. Ces chrétiens venaient de passer par de cruelles persécutions ; d'autres les attendaient, à n'en pas douter, mais rien n'ébranlait leur foi et ils envisageaient l'avenir avec une sérénité parfaite.

De retour dans sa patrie, Zinzendorf se maria. C'est peu de temps après qu'il apprit à connaître les *moraves*, nom que l'on donnait à ses nouveaux protégés, en souvenir du pays d'où ils sortaient. Leur piété le frappa vivement, mais aussi le fait que ces pauvres gens, malgré les épreuves douloureuses qu'ils avaient traversées, n'entendaient point du tout mener dorénavant une existence oisive. Un sang généreux circulait dans leurs veines. Les persécutions qu'on leur avait infligées avaient eu cet effet extraordinaire de les détacher entièrement des choses de ce monde, tout en les animant d'un ardent désir de communiquer à d'autres les précieuses vérités dont ils étaient dépositaires. Sur ce point tout particulièrement ils se rencontraient avec Zinzendorf qui, lui aussi, brûlait d'amour pour les inconvertis et cherchait un champ de travail où leur annoncer l'Évangile en Allemagne ou en pays étranger.

L'occasion se présenta bientôt à eux de donner suite à leur souhait. Se trouvant à Copenhague, Zinzendorf y rencontra un noir de l'île de Saint Thomas, dans les Antilles. Cet homme était converti et il exprima au comte le vœu de le voir s'intéresser à l'évangélisation de sa race. Il ne connaissait pas le tempérament bouillant de celui auquel il s'adressait. Zinzendorf partit sur le champ pour Herrnhut et fit part de la rencontre qu'il avait faite. Sa proposition suscita un écho immédiat. Le soir même deux hommes, profondément émus de ce qu'ils venaient d'entendre, prirent la résolution de se mettre en route aussi vite que possible. Comprenant bien cependant qu'ils ne devaient pas s'engager à la légère, mais que leur premier devoir était de présenter la chose au Seigneur, afin que ce fût lui, et lui seul, qui les dirigeât dans leurs projets, ne pouvant dormir, ils gagnèrent la forêt et là consacrèrent plusieurs heures à la prière. Au petit jour ils rentrèrent à Herrnhut pour faire part de leur résolution à Zinzendorf, qui en témoigna une grande joie. Ils partirent très peu après, aucune attache de famille ni d'affaires ne les retenant.

D'autres les suivirent. Il ne saurait être question ici de faire l'historique des missions moraves ; il suffira de citer un ou deux faits encore, pour bien caractériser l'esprit qui animait ces chrétiens.

Zinzendorf avait appris que les Esquimaux du Groenland vivaient dans l'ignorance la plus noire de tout ce qui touchait à leurs intérêts spirituels ; la notion même de Dieu leur manquait totalement. Il se demanda si quelqu'un voudrait se rendre dans cette terre inhospitalière. Un jour il aborda dans la rue un certain Sorensen et lui demanda, sans autre préambule, s'il serait disposé à partir.

— « Me voici ! Envoyez-moi ! » fut la réponse.

— « Très bien ! » répondit le comte, « mais il faudrait partir demain ».

— « Entendu ! Je partirais même aujourd'hui, si seulement j'avais des souliers. Les miens sont complètement usés ».

— « Tu les auras », dit Zinzendorf, et le brave homme, aussitôt chaussé de neuf, prit ses hardes et se mit en route.

Dans ces vocations il ne conviendrait pas de parler d'emballement, ni d'étourderie, ni de manque de réflexion. Depuis longtemps ces jeunes gens attendaient l'appel du Seigneur ; ils demeuraient prêts à y répondre au premier signal, telles des sentinelles en faction. Ils ignoraient les difficultés ; ils ne voyaient que le but qu'il s'agissait d'atteindre et mettaient toute leur confiance en Dieu pour qu'il levât les obstacles. L'idée d'avoir été mis à part pour cette œuvre magnifique les faisait brûler d'un saint enthousiasme. C'est ce qu'illustre l'anecdote suivante.

Deux Moraves, Feder et Israël, ce dernier très petit de taille, boiteux et contrefait, partirent pour l'île de Saint Thomas. Peu avant d'arriver à destination, leur navire fit naufrage et l'équipage les abandonna sur un récif battu par les flots. Feder eut la malencontreuse idée de chercher à gagner la côte en sautant d'un rocher à l'autre, bien qu'ils fussent rendus dangereusement glissants par les vagues qui les aspergeaient sans relâche. L'accident se produisit. Le malheureux tomba dans la mer ; un énorme paquet d'eau le saisit et le jeta si violemment contre un écueil qu'il perdit connaissance et disparut dans les flots déchaînés, sous les yeux de son compagnon, hors d'état de lui porter le moindre secours.

« Et toi », demanda-t-on plus tard à Israël, « qu'as-tu fait en voyant disparaître ton camarade ?

— Je lui ai crié : « Va-t'en en paix, cher frère. Et j'ai entonné un verset de cantique »

Il fallait avoir une âme forte et héroïque pour chanter dans une circonstance aussi critique. Le Seigneur seul pouvait donner à ses serviteurs la force nécessaire pour ne pas défaillir et ils devaient avoir très à cœur les intérêts de leur Maître pour affronter ainsi, sans faiblir, peines, fatigues et dangers de toutes espèces.

Ce qui aggravait beaucoup leur position, c'est que, à cette époque, on n'avait pas la moindre idée de ce que signifie l'adaptation du missionnaire à son champ de travail, sa préparation préalable, puis les précautions hygiéniques les plus élémentaires. Aussi, pendant les premières années, les pertes en vies humaines furent terribles, parce qu'on ignorait totalement les conditions de vie sous les tropiques. On s'installait, sans songer au danger, dans des contrées marécageuses où régnait la fièvre et l'on ne connaissait aucun moyen de la combattre. Chaque année la liste des victimes s'allongeait démesurément. En 1734, on avait envoyé à l'île de Sainte-Croix (Antilles) 18 missionnaires, que 11 autres suivirent de près. Au printemps de 1735 la nouvelle arriva à Herrnhut de la mort de 10 d'entre eux. La consternation fut grande : avait-on raison d'exposer ces frères, de propos délibéré, à de tels dangers, puisqu'on savait ce qui les menaçait ? Fallait-il en laisser partir d'autres au-devant d'une mort presque certaine ? Mais bientôt l'église de Herrnhut se ressaisit. Le feu qui avait risqué de s'éteindre se ralluma de plus belle. Les brèches faites par la mort dans les rangs des missionnaires se

comblèrent et l'on persévéra. L'amour du Seigneur, une confiance illimitée dans sa puissance écartaient tous les obstacles et faisaient taire toutes les hésitations.

En 1760, année de la mort du comte de Zinzendorf, 226 missionnaires déjà étaient partis dans 28 contrées différentes, soit, en moyenne, 8 missionnaires par an. Zinzendorf se rendit lui-même dans l'Amérique du Nord, avec sa fille, afin d'édifier les convertis et de les fortifier dans la foi. Il courut aussi de grands dangers en évangélisant les Indiens qu'il allait chercher dans leurs retraites les plus écartées, traversant même des montagnes abruptes et suivant des pistes de chasseurs, que seuls les Peaux-Rouges pratiquaient, le long de précipices vertigineux ou de torrents bouillonnants. Mais rien ne le troublait ; il demeurait parfaitement calme au milieu des sites les plus sauvages et dans la solitude d'épaisses forêts, presque impénétrables ; il savait que son Sauveur se tenait auprès de lui et le gardait de tout mal.

À l'heure qu'il est, l'activité missionnaire continue à distinguer les Moraves. Aucune autre communauté chrétienne n'a fait autant dans ce domaine. On a pu écrire ceci à leur sujet, et à très juste titre : « Au Groenland et au Labrador, dans les régions polaires, dans les Antilles et en Guyane, ou sur les plages brûlantes de l'Afrique et de l'Inde, les frères moraves ont toujours été à l'avant-garde des missions évangéliques et ont donné aux autres chrétiens l'exemple d'une abnégation sans réserve et du plus complet dévouement ». Il ne faut pas oublier non plus le souci que prennent ces chrétiens de l'éducation de la jeunesse. Leurs écoles sont justement célèbres tant à cause de la qualité de l'enseignement qui s'y donne qu'à cause du soin que l'on prend d'éduquer les élèves, tout en les instruisant. Toute cette éducation repose sur les enseignements de la Parole de Dieu. « Élève le jeune garçon selon la règle de sa voie ; même lorsqu'il vieillira, il ne s'en détournera point » (Prov. 22:6).

Quant à Zinzendorf, il se laissa aller, sur le tard, à certaines exagérations qu'on a pu lui reprocher avec raison. Il le reconnut du reste si bien qu'il mit tous ses soins à prémunir ses frères contre l'exemple fâcheux qu'il leur avait donné. Il n'en fut pas moins un témoin très fidèle et convaincu de la vérité. Profondément pénétré de l'amour de Christ pour les pécheurs, il ne cessait pas de le présenter comme l'Agneau de Dieu et la Victime offerte pour le salut du monde. Malgré sa haute taille, son aspect imposant, il se montrait toujours humble, affable et plein d'à propos dans sa conversation et ses prédications. Un jour, raconte-t-on, pendant un voyage à pied, il fut abordé par un brigand qui le somma de lui remettre sa bourse. Le voyageur obéit, mais ajouta, en frappant sur l'épaule du bandit : « Maintenant, mon cher, lorsque tu seras en face de la potence, souviens-toi que le Seigneur Jésus est mort pour tes péchés et tu pourras encore être sauvé ». L'homme s'en alla, saisi par cette parole originale et miséricordieuse ; peu après il accepta le salut par Christ.

Les Moraves restent toujours étroitement attachés à la lettre de la Bible. Dieu les a tout spécialement bénis dans les périodes où triomphaient le rationalisme et l'incrédulité, en les employant pour faire valoir bien haut la fidélité la plus stricte aux vérités données au commencement, pour insister aussi très énergiquement sur la pure doctrine évangélique du salut par la foi. À ce point ils s'apparentent étroitement avec les réformateurs, avec Luther avant tout.

[La Réforme en Suisse Allemande — Ulrich Zwingli](#)

Au point de vue territorial et politique la Suisse présentait, au commencement du 16^e siècle, un aspect très différent d'aujourd'hui. Le nombre des cantons, de huit jusqu'en 1481, monta progressivement à treize en 1513 et ne changea plus jusqu'en 1798. Dans certains d'entre eux, surtout Zurich, Berne, Bâle, Lucerne, l'élément urbain l'emportait du fait de l'importance qu'y occupait la ville principale. Ailleurs les campagnards avaient la primauté et manifestaient une vive répugnance aux innovations, quelles qu'elles fussent, tandis qu'en ville on se montrait plus accessible aux idées nouvelles. Il y avait donc mésentente profonde dans l'administration des affaires qui

intéressaient l'ensemble de la Confédération et c'est par là que s'explique en partie la division si tranchée de la Suisse en deux camps lors de la Réforme. En outre, quelques cantons détenaient de vastes territoires en toute propriété : c'étaient des pays sujets. Berne, par exemple, avait acquis de longue date l'Argovie et fit, en deux étapes, la conquête du pays de Vaud qu'elle en vint à posséder presque entier. Le Tessin était un bailliage commun à tous les cantons. On pourrait allonger beaucoup cette énumération. Quand vint la Réformation, selon l'usage du temps, qui a été signalé ailleurs, le maître imposa sa religion à ceux qui dépendaient de lui. La pratique de deux cultes, si totalement divergents, sur un si petit territoire, ne manqua pas de déchaîner des conflits à main armée ; on peut même s'étonner de ce que le pays ne se soit pas scindé en deux États rivaux. La Suisse offre cette triste originalité d'avoir été le théâtre de la première guerre de religion en Europe (celle de Kappel en 1529) et aussi de la dernière (deuxième guerre de Willmergen en 1712), sans parler de celle du Sonderbund en 1847, provoquée également par des motifs confessionnels, mais qui débordaient sur le terrain politique. Ce n'est qu'à partir du milieu du 19^e siècle que la paix religieuse a vraiment régné dans ce pays.

Au 16^e siècle les ténèbres spirituelles étaient peut-être plus profondes encore en Suisse qu'ailleurs. La vie matérielle y tenait une place essentielle, l'agriculture à la campagne, le commerce, l'industrie, l'appât du gain, le service militaire dans les villes. Même dans celles-ci on ne distingue que de faibles lueurs témoignant d'un intérêt pour les choses de l'esprit et surtout pour celles de Dieu. D'une manière générale on traitait avec mépris ceux qui s'attachaient à l'étude de l'Écriture Sainte. Les prêtres disaient tout haut qu'elle n'offrait pas la moindre utilité ; l'un d'eux allait jusqu'à prétendre qu'on aurait pu vivre en paix et très heureux, quand même il n'y aurait pas eu d'Évangile dans ce monde. Le culte n'était plus qu'un amas de pratiques grossières, pires encore qu'ailleurs. D'après les témoignages des contemporains, à Zurich, à Bâle, à Berne, à Lausanne, à Genève, dans les villes comme dans les villages, le bigotisme était si général que la religion, si on peut appeler de ce nom des pratiques pareilles, consistait, chez la plupart des gens du peuple, à regarder le mouvement des doigts des prêtres, à les entendre marmotter des mots inintelligibles, à se prosterner devant les images, à baiser les reliques. Le trafic des indulgences se pratiquait aussi.

Mais, comme en Allemagne, quoique de façon tout à fait indépendante, un travail de Dieu se faisait dans les cœurs. Les esprits un peu éclairés étaient las des vexations d'un clergé enrichi des offrandes de la superstition. Le Seigneur formait des ouvriers pour démolir l'échafaudage des erreurs accumulées par le travail de Satan.

* * *

Le plus remarquable des réformateurs de la Suisse allemande, Ulrich Zwingli, naquit le 1er janvier 1484, trois mois après Luther, à Wildhaus, le dernier village de la longue et belle vallée du Toggenbourg qui fait partie aujourd'hui du canton de Saint-Gall. De tout temps sa population saine, vaillante et joyeuse manifesta un grand amour de l'indépendance. Les parents d'Ulrich, gens très honorables et connus par leur piété, charmés des belles dispositions de leur fils, conçurent de bonne heure le projet de lui faire embrasser la carrière ecclésiastique. Il fit de brillantes études à Bâle, à Berne, plus tard à Vienne. Partout il se distingua dans les exercices de discussions publiques, si fort à la mode alors ; elles le préparèrent aux joutes oratoires qu'il dut soutenir plus tard en faveur de la cause de l'Évangile.

À l'âge de vingt-deux ans Zwingli revint à Bâle, cette fois en qualité de maître de latin à l'école Saint-Martin. Il continuait ses études à l'université, où il suivit assidûment les leçons de Thomas Wittembach. Celui-ci annonçait à ses disciples l'aurore de temps nouveaux dans lesquels la grâce divine agirait avec puissance, où l'enseignement religieux se baserait uniquement sur la Bible et, en particulier, sur les écrits des apôtres. Il s'élevait aussi contre le célibat des prêtres, qu'il envisageait comme une institution funeste, antiscrituraire, contre nature. Il traitait de charlatanisme les

indulgences, déclarait que le sang versé par Jésus sur la croix est la seule et unique rançon pour les péchés. C'est bien à Thomas Wittembach que Zwingli dut la connaissance première de la vérité.

La même année il reçut un appel à Glaris comme curé. Les habitants de cette ville auraient dû accepter en cette qualité un Italien qui n'avait d'autre recommandation que celle d'avoir servi comme palefrenier du pape. Indignés à juste titre, ils donnèrent leur préférence à leur compatriote, malgré sa jeunesse et à cause du témoignage excellent que lui rendirent ses maîtres. Il se dévoua aussitôt entièrement à son ministère, mais continua en même temps, pour lui-même et sans secours aucun, ses études classiques. Il lisait les auteurs latins dans le texte, les apprenait par cœur ; il leur doit le goût qui distingue ses écrits. Pour lire le Nouveau Testament dans l'original, il apprit, tout seul, le grec, copia de sa propre main les épîtres de Paul et les grava mot à mot dans sa mémoire. Il mettait une ardeur extraordinaire à découvrir la vérité qui, disait-il, « est pour moi ce qu'est le soleil pour l'univers. De même que nous le saluons partout où nous le voyons apparaître, de même qu'il nous encourage à l'ouvrage, de même l'esprit se tourne vers la lumière, et il se réjouit lorsque ses rayons viennent dissiper les ténèbres de l'ignorance. La lumière est pour le monde le plus grand sujet de joie ; la vérité est pour l'esprit l'objet le plus cher, le plus précieux et le plus souhaitable ».

Il écrivait aussi à un de ses amis : « Je veux puiser la doctrine du Christ à la vraie source, sans recourir à aucun intermédiaire ; c'est pour cela que je dois connaître la langue même dans laquelle les auteurs inspirés ont écrit. La philosophie et la théologie n'ont fait qu'accumuler les difficultés dans mon esprit. Aussi j'en ai conclu que je devais abandonner ces disciplines et chercher à pénétrer les pensées même de Dieu par l'étude de sa Parole. Je m'y appliquai en suppliant instamment le Seigneur de me donner sa lumière. Je ne lus plus rien que les Saintes Écritures et, à mesure que j'avais dans ma lecture, le sens de la révélation divine devenait infiniment plus clair à mes yeux que si j'avais recouru à je ne sais combien de commentaires ». C'est ainsi que Zwingli se familiarisa avec la Bible, et surtout avec le Nouveau Testament. On s'en rendit bien compte lorsqu'on l'entendit prêcher : ce qu'il disait prouvait que ce qu'il savait, il l'avait appris du Seigneur lui-même, et non de l'homme.

Le grand humaniste Érasme, malgré le scepticisme qu'il affichait, attirait aussi beaucoup Zwingli. Voici ce que raconte Zwingli au sujet de ce qu'il devait au savant Hollandais : « Il y a huit ou neuf ans (il écrivait en 1523) que j'ai été amené à la conviction qu'il n'y a qu'un médiateur entre Dieu et nous, à savoir le Seigneur Jésus Christ. J'avais lu une touchante poésie latine du savant Érasme de Rotterdam dans laquelle il exprime cette pensée que le Seigneur Jésus est la source unique de tout bien et que nous sommes très fautifs de ne pas y puiser constamment. Lui seul est notre Sauveur, la consolation, la richesse, le trésor de nos âmes. Et je me dis : Puisqu'il en est bien ainsi, pourquoi chercher mon secours auprès des hommes ? Que peuvent-ils me donner ? Malgré d'autres cantiques dus à la plume du même Érasme, je n'ai pu détacher mon cœur de celui-là. Je me mis alors à examiner soigneusement la Sainte Écriture et les pères de l'Église pour y trouver un enseignement sur l'intercession des saints ; mes recherches restèrent vaines ; je ne découvris rien, absolument rien sur ce sujet ». C'est ainsi que Dieu se sert des moyens les plus inattendus pour attirer à lui les cœurs désireux de le trouver.

À cette époque, dans la plupart des cantons, les citoyens suisses concouraient tous sans exception, à la gestion des affaires publiques en se réunissant en assemblée dite landsgemeinde ; de même ils devaient tous prendre les armes au premier appel des magistrats. Ceci explique pourquoi on rencontre Zwingli beaucoup plus souvent que Luther sur l'arène politique. Deux fois aussi il dut prendre part, comme aumônier, aux expéditions que les Suisses faisaient alors en Italie pour soutenir, contre la France, la cause du pape et celle du duc de Milan. Il assista à la terrible défaite que subirent ses compatriotes à Marignan sous les coups de l'armée dirigée par François Ier. Mais ces deux campagnes lui ouvrirent les yeux sur l'affreuse déchéance morale et spirituelle dans laquelle était tombé le clergé italien, puis également sur le danger que couraient les Suisses eux-mêmes à ce

contact impur. On tuait, on pillait sans retenue aucune, comme par plaisir ; tous les nobles instincts de la nature s'atrophiaient rapidement. L'amour du gain, même illicite, l'esprit de violence, le mépris d'autrui, la dégradation morale, la grossièreté sous toutes ses formes, tels étaient les vices que développait le service étranger. Rentré à Glaris, Zwingli prêcha avec une conviction éloquente contre cette pratique, irritant les autorités qui craignaient de voir disparaître par là un revenu important et assuré. Mais personne n'osa arrêter le vaillant prédicateur que toute la population chérissait parce qu'il ne manquait pas une occasion d'annoncer avec droiture tout ce qu'il trouvait dans l'Écriture. Quelle que fût la question qu'il traitât, il se basait sur la Bible. Son procédé favori consistait à expliquer la Parole de Dieu pour elle-même en rapprochant les passages qui se rapportaient au même sujet. Son éloquence respirait la force et l'animation ; tout vibrait chez lui et il tenait admirablement ses auditeurs en haleine. « Si », disait-il, « on voit clairement ce qui est vrai, à cause de cela même on discernera ce qui est faux ».

Sur un point pourtant Zwingli souffrait cruellement. Profondément pénétré du sentiment de sa misère morale, de sa faiblesse, il soupirait après la véritable sainteté, croyant, comme tant d'autres, y parvenir par ses propres efforts. Il passa par des luttes intérieures amères jusqu'à ce qu'il apprit à s'en remettre entièrement au Seigneur pour cela comme pour tout ce qui le concernait. Il écrivit plus tard : « Je n'avais personne qui m'aidât à m'élever vers le bien ; beaucoup au contraire me raillaient. Je suis tombé et retourné, comme le chien, à ce que j'avais vomi (voir 2 Pierre 2:22). Je suis descendu, avec une profonde douleur, avec honte, dans les abîmes de mon âme. Et alors j'ai tout montré à Celui auquel seul j'aime à me confesser, car que pourraient les hommes dans un cas comme celui-là ? Faut-il ajouter que j'ai trouvé la réponse, et une réponse parfaite ? »

Il est à craindre toutefois que Zwingli ne se serait laissé entraîner petit à petit par le courant politique. Il y avait à Glaris un parti important qui en voulait au réformateur de sa franchise ; on suscita même une cabale contre lui. Fougueux comme il l'était, Zwingli aurait subi la tentation de répondre aux basses calomnies dont on l'abreuvait. Mais le Seigneur veillait sur son serviteur et lui ménagea un asile de repos et de recueillement fort inattendu dans le couvent d'Einsiedeln, de même qu'il avait dit jadis à ses disciples : « Venez à l'écart... et reposez-vous un peu » (Marc 6:31). Il y fut appelé par l'abbé lui-même. Les habitants de Glaris, appréciant de plus en plus ses éminentes qualités, le virent partir avec une vive douleur et lui conservèrent son poste pendant deux ans, dans l'espoir qu'il viendrait le desservir de nouveau. Mais Zwingli reconnut bientôt que c'était le Seigneur qui l'avait conduit sur un champ de bataille plus favorable à l'exécution du grand dessein auquel il le destinait. Dans le silence et le calme du monastère, il trouvait plus de temps pour l'étude et la méditation. Puis la présence de pèlerins très nombreux lui fournissait des occasions continuelles de répandre au loin les vérités qui lui étaient devenues chères et qu'il ne pouvait garder pour lui. Il ne voulait pas qu'on pût lui adresser le reproche que se faisaient à eux-mêmes les lépreux de 2 Rois 7:9 : « Ce jour est un jour de bonnes nouvelles, et nous nous taisons ». Bien plutôt il disait : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé » (Ps. 116:10).

L'abbé d'Einsiedeln, homme pieux et désireux d'en connaître plus long sur la vérité évangélique, fit un accueil chaleureux à son jeune collaborateur et l'encouragea dans la voie où il était entré. Lui-même ne partageait pas la croyance commune, que l'hostie renfermait le vrai corps de Jésus Christ. Comme il ne célébrait point de messe, plusieurs des visiteurs du couvent lui en exprimèrent leur surprise. L'abbé leur répondit avec beaucoup de raison : « Si Jésus Christ est véritablement dans l'hostie, je suis indigne de la regarder, plus indigne encore de l'offrir en sacrifice au Père. S'il n'est pas dans l'hostie, malheur à moi si je propose au peuple un pain à adorer plutôt que Dieu ».

On lisait sur la porte du couvent une inscription ainsi conçue : « Ici on trouve une pleine rémission de tous les péchés ». À l'instigation de Zwingli cette inscription disparut. Puis l'abbé fit enterrer toutes les reliques auxquelles on avait rendu culte jusque-là. Il prescrivit aux religieuses qui dépendaient du

monastère de lire le Nouveau Testament en langue allemande, plutôt que de réciter leurs heures, et permit à celles qui le voulaient de quitter le couvent et de se marier, si elles en trouvaient l'occasion.

À Einsiedeln Zwingli entra en relations avec plusieurs hauts dignitaires de l'Église, entre autres avec le célèbre cardinal Matthieu Schinner, l'adversaire déclaré de la politique française en Suisse ; il ne craignait pas d'insister auprès d'eux, quelque fût leur rang, sur la nécessité urgente et formelle d'une réforme radicale dans l'Église catholique, de laquelle, il faut le remarquer, il ne songeait pas encore à se séparer, pas plus que ne l'avait fait Luther au début. Son aversion pour les abus de tout genre s'accroissait dans ce milieu où, malgré les excellentes dispositions de l'abbé, la superstition s'épandait au grand jour et sous ses formes les plus répugnantes. Sa prédication devenait toujours plus incisive : « Ne croyez pas », s'écriait-il en s'adressant à ses auditeurs, « que Dieu habite dans ce soi-disant sanctuaire plutôt que dans n'importe quel autre lieu de la création. Où que soit sa demeure, il vous voit, il vous entend. Quelle puissance pourrait-il y avoir dans des œuvres dépourvues de tout profit quelconque : pèlerinages pénibles, offrandes, prières adressées à la Vierge et aux saints ? Et vous croyez vous assurer par là la faveur de Dieu ! À quoi bon entasser tant de vaines paroles ? Quel profit peut-il y avoir à porter une soutane, à se faire raser la tête, à se vêtir de robes richement brodées pour célébrer le culte ? Dieu regarde au cœur, et nos cœurs à tous sont totalement éloignés de lui dans notre état naturel. Le Seigneur Jésus Christ, qui s'est offert lui-même sur la croix une fois pour toutes, lui est le sacrifice, la victime qui donne satisfaction, durant toute l'éternité, pour tous les péchés que peuvent avoir commis ceux qui mettent leur confiance en lui ».

On voit que, dans ses discours, qui s'adressaient souvent à de véritables foules de pèlerins, il rendait ses auditeurs attentifs aux doctrines centrales du christianisme, dépouillées de toute enveloppe scolastique. Aux superstitions humaines il opposait l'amour du Christ et la soumission à la volonté de Dieu. On admirait la forme parfaite dans laquelle la parole s'échappait de ses lèvres. Le bruit de son éloquence et de sa valeur scientifique se répandit au loin. Un de ses admirateurs l'appelait « l'éclat et l'ornement de la patrie ». Mais ce n'était pas là ce que cherchait Zwingli ; il n'avait pas d'autre but, pas d'autre désir que d'annoncer la vérité à ces foules plongées dans l'erreur.

La célébrité dont il jouissait lui valut bientôt un appel en qualité de prédicateur attaché à la grande église du Grossmünster à Zurich. Il accepta, non sans hésiter, à cause de la lourde responsabilité qui lui incomberait, mais y voyant la main de Dieu qui l'invitait à déployer les talents qu'il avait reçus sur un théâtre plus étendu qu'il n'avait pu le faire jusque-là. Le clergé zurichois avait un triste renom et Zwingli prévoyait des luttes acerbes de ce côté-là. « Ce clergé », dit un historien, pourtant catholique, « était nombreux et bien doté. Un nouveau zèle pour les constructions ecclésiastiques se faisait remarquer, ainsi que pour la musique religieuse. Les fêtes se célébraient devant un grand nombre de prélats et de prêtres. On aurait pu en conclure que la vie spirituelle florissait. Mais ce n'était que vaine apparence. Un profond déclin avait envahi l'Église ; tout n'était que clinquant et vie extérieure ». On voit que le souci des choses de Dieu, le simple désir de suivre ses ordonnances n'existait pas. Ces prêtres n'étaient que des aveugles, conducteurs d'aveugles.

Le 1er janvier 1519 Zwingli monta dans la chaire du Grossmünster et informa ses auditeurs qu'il ne s'en tiendrait pas, dans ses sermons, aux *péricopes* indiqués par l'Église (*), mais qu'il expliquerait les livres de la Bible les uns après les autres, et qu'il annoncerait la doctrine du Christ d'après les textes originaux. Cette déclaration fit une profonde impression et fut en général accueillie avec sympathie par la majorité des fidèles, d'autant plus que tout, chez le nouveau prédicateur, attirait la confiance : sa belle prestance, la dignité de son maintien, sa voix chaude, quoique un peu faible, le choix heureux de ses expressions. Ses leçons étaient claires et faciles à saisir, pleines de sérieux et de cordialité ; ses réprimandes avaient un caractère paternel. La conscience qu'il avait de son mandat, le sentiment que le message qu'il publiait venait de Dieu, la conviction qu'il manifestait en le communiquant, tout cela donnait à ses entretiens un cachet spécial qui, au dire des contemporains, rappelait celui des discours des prophètes.

(*) Les péripécies sont un choix de textes bibliques, auquel le prêtre doit se tenir strictement, pour être lus à l'auditoire. Ils laissent de côté beaucoup de passages importants de l'Écriture.

La fermentation, provoquée par ses paroles courageuses et sévères, n'était pas pour l'arrêter dans sa résolution. Il trouva une adhésion croissante chez les bourgeois éclairés, qui éprouvaient de vrais besoins religieux et qui, sous l'impression d'ailleurs du mouvement qui avait éclaté en Allemagne, ne réclamaient plus le « lait » spirituel seulement, mais une « nourriture solide » (voir Héb. 5:12). L'homme du peuple reconnaissait en lui un prédicateur de la vérité, qu'aucune considération n'arrêtait. Des membres éminents du chapitre du Grossmünster, que la lecture de la Bible avait éloignés du système ecclésiastique romain, adhérèrent avec joie aux principes exposés par Zwingli et tournèrent résolument le dos aux fausses doctrines qu'ils avaient pratiquées jusque-là.

En fait Zwingli ne suivit pas à la lettre le programme qu'il avait tracé. Il raconte lui-même la marche qu'il suivit et que lui dicta l'enchaînement logique de l'enseignement qu'il se proposait de donner : « À mon arrivée à Zurich, je commençai à expliquer l'évangile selon Matthieu, puis les Actes des Apôtres, afin de montrer comment la vérité se répandit. Je passai ensuite à la première épître à Timothée, qui contient, pour ainsi dire, toute la règle de conduite d'un chrétien digne de ce nom. Voyant que de faux docteurs proclamaient des erreurs contre la foi, j'expliquai l'épître aux Galates, puis les deux épîtres de Pierre, pour prouver aux détracteurs de Paul que le même esprit avait inspiré l'un et l'autre apôtre. Enfin j'arrivai à l'épître aux Hébreux, qui fait connaître, dans toute son étendue, le bienfait du message apporté par le Seigneur dans le monde ».

Zwingli s'attachait avant tout à faire ressortir l'amour infini de Dieu dans le don de Jésus, son Fils unique et bien-aimé ; il invitait ses auditeurs à mettre toute leur confiance dans l'œuvre accomplie pour eux à la croix. Ses appels pressants à la repentance étaient accompagnés d'éloquentes réfutations des erreurs qui avaient cours ; avec une logique impitoyable il les sapait à la base. Il s'élevait aussi contre les mœurs dissolues qui ne distinguaient que trop la ville de Zurich, contre le luxe effréné, l'intempérance, les costumes extravagants, les injustices commises envers les pauvres et les déshérités de ce monde, l'oisiveté, le service mercenaire, la tendance qu'on avait à accepter des pensions de la part de princes étrangers. « Il n'épargnait personne », dit un de ses contemporains, « ni le pape, ni l'empereur, ni les seigneurs, ni même ses propres concitoyens, Zurichois ou Confédérés. On sentait chez lui une puissance irrésistible qui venait de Dieu et sans laquelle il n'aurait jamais pu parler avec une force et une autorité pareilles. Dans tout ce qu'il disait, il ramenait toujours son sujet au Seigneur, tellement il avait à cœur de le glorifier ».

Si, dans la chaire, il prenait des allures de dominateur, intensément pénétré de la valeur de la haute mission qui lui incombait, dans la rue, chez lui, c'était le plus affable des hommes, réalisant bien ce mot des Proverbes 19:22: « Ce qui attire dans un homme, c'est sa bonté ». Il ne craignait pas de frayer avec les corporations de commerçants et d'industriels, prenant même part aux discussions, mais toujours en vue de diriger l'attention de ses auditeurs du côté de ce qui devait tendre à la gloire de Dieu. Il abordait paysans et patriciens avec la même cordialité, « acceptant », d'après un témoignage du temps, « avec un égal plaisir, les invitations des riches et des pauvres. Il ne méprisait personne, témoignant une égale bienveillance envers chacun, chéri des malheureux, toujours serein devant les infortunes de la vie, jamais déprimé par les calamités, encourageant par tous ses discours, car son cœur reposait sur le Rocher des siècles ».

Zwingli était un travailleur infatigable. Chez lui il ne cessait de lire, d'écrire ou de traduire. À des heures déterminées il recevait tous ceux qui avaient besoin de ses conseils ou de ses instructions. Il prenait chaque jour quelques instants pour les consacrer à ses amis personnels. Mais souvent il passait une partie de ses nuits à sa correspondance.

Toute l'Allemagne et même une partie de l'Europe retentissait encore du bruit causé par la noble défense de Luther devant la diète de Worms. Les papistes suisses flétrissaient du nom de Luthériens quiconque s'écartait en un seul point des croyances et des pratiques romaines. Zwingli repoussait avec énergie cette dénomination et il avait raison : le réveil en Suisse n'était pas du tout un produit de celui qui avait eu lieu en Saxe. Lorsqu'il apprit à connaître les vérités contenues dans la Parole de Dieu, il ne savait rien de Luther, ignorait même son nom et ne se doutait nullement que, au-delà du Rhin, l'Esprit de Dieu travaillait aussi avec la même puissance.

De même qu'en Allemagne, en Suisse aussi les excès de la papauté aidèrent à la cause de l'Évangile. Sous la direction du dominicain Samson, le trafic des indulgences y pénétra et ne tarda pas à drainer le pays à tel point que les gouvernements s'en alarmèrent. Les gens du peuple surtout gaspillèrent leurs maigres ressources pour acheter de ces odieux documents ; il ne leur restait rien pour s'acquitter de leurs impôts. Berne ferma ses portes à Samson ; à force de ruses et de mensonges, il réussit à se les faire ouvrir et réalisa dans cette ville un gros bénéfice. Il se rendit ensuite à Baden, puis s'avança dans la direction de Zurich par des voies détournées, à travers les campagnes d'Argovie. Zwingli n'avait pas attendu ce moment pour dénoncer les pratiques éhontées du dominicain : « Christ est tout. Il est le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga. Il est tout. Il peut tout. Nul autre que lui n'a le pouvoir de remettre les péchés. Il est notre justice, notre sainteté. Par lui seul nous pouvons nous tenir, sans conscience de péché, devant la présence de Dieu ».

Éclairés par le réformateur, les magistrats de Zurich interdirent à Samson l'entrée de leur ville, où la diète helvétique se trouvait réunie. Comme à Berne, Samson chercha à pénétrer au moyen de subterfuges, se prétendant investi du pape d'une mission spéciale auprès des députés des cantons. C'était faux. La fourberie découverte, le marchand reçut l'ordre de se retirer au plus vite. Complètement discrédité, même auprès de ses coreligionnaires, il s'empressa de rentrer en Italie.

La première année du ministère de Zwingli à Zurich fut marquée pour lui et pour la ville par une épreuve terrible. Accablé de fatigue, il s'était rendu aux bains de Pfäfers pour y prendre quelque repos, très relatif du reste, car il saisissait toutes les occasions pour prêcher l'Évangile aux malades qui l'entouraient. Soudain la nouvelle arriva que la peste avait éclaté à Zurich. Sans un instant d'hésitation, Zwingli y retourna en hâte, afin de se consacrer aux soins des malades. Ses amis l'engageaient à se ménager, mais en vain : atteint lui-même par le fléau, sa vie fut en grand danger ; la nouvelle de sa mort se répandit à Bâle. Le Seigneur intervint en sa faveur et, après de longues semaines d'angoisse, son entourage reprit espoir de le voir se rétablir. La convalescence dura des mois entiers, malgré la robuste constitution du malade. Il mit à profit cette période d'inaction forcée pour méditer sur la Parole de Dieu et acquit ainsi des forces spirituelles en vue des luttes qui l'attendaient. Il composa aussi plusieurs cantiques, où se reflète son état d'âme. Voici trois strophes de l'un d'eux :

Ma porte s'ouvre
Et c'est la mort !
Ta main me couvre,
Mon Dieu ! mon fort

Ô Jésus, lève
Ton bras percé ;
Brise le glaive
Qui m'a blessé !

Mais, si mon âme,
En son midi,
Ta voix réclame,
Christ, me voici !

Le réformateur courait d'autres dangers. Son intrépidité, sa franchise lui avaient fait de nombreux adversaires qui n'en voulaient rien moins qu'à sa vie. Un soir qu'avec ses amis il conversait paisiblement chez lui, quelques bourgeois entrèrent brusquement dans la chambre et demandèrent d'une voix agitée : « Y a-t-il de bons verrous à votre porte ? Tenez-vous sur vos gardes cette nuit ». Des alertes pareilles étaient fréquentes ; tous avaient des armes sur eux et une patrouille circulait dans la rue pour protéger la maison, ceci contre le gré de Zwingli qui savait qu'une puissance bien plus forte que celle de ses dévoués partisans, veillait sur lui sans relâche.

Une autre fois il reçut une lettre anonyme, ainsi conçue : « Des embûches vous guettent de tous les côtés. On a préparé un poison violent, destiné à vous ôter la vie. Ne prenez aucune nourriture hors de chez vous. Ne mangez pas de pain, sinon celui qu'aura cuit votre propre cuisinier. Il existe, dans les murs de la ville, une association qui s'est constituée dans le but exprès de vous mettre à mort. Je suis renseigné de toute première main. Ne doutez pas que je ne sois votre ami ; vous connaîtrez mon nom plus tard ».

Le lendemain, comme un de ses familiers les plus chers entrait dans sa maison, un passant l'arrêta pour lui dire : « Fuyez la demeure de Zwingli ; un drame va s'y passer ». Mais Dieu veillait sur son serviteur. Aucun mal ne l'atteignit. Au contraire, il n'en poursuivit que plus hardiment sa tâche. Sans avoir encore rompu ouvertement avec Rome, il persistait dans sa méthode qui consistait à suivre au pied de la lettre les enseignements de l'Écriture. À mesure qu'il construisait de la sorte un édifice entièrement nouveau et d'une solidité inébranlable, les fausses doctrines s'écroulaient d'elles-mêmes. Le jour vint pourtant où la rupture se produisit.

Plusieurs personnes enfreignaient depuis quelque temps déjà l'ordonnance catholique qui prescrit l'abstinence des viandes pendant les jours de carême. De là grand scandale : dénonciation aux magistrats, incarcération des coupables. Zwingli prit leur défense et publia un écrit dans lequel il démontrait, par la Bible, que cette pratique, inventée par Rome, est en opposition flagrante avec les commandements de Dieu (voir 1 Tim. 4:1-5). L'évêque de Constance, duquel dépendait Zurich au point de vue ecclésiastique, adressa au Conseil une plainte officielle sur les faits qui venaient de se produire. Sans qu'il nommât personne, on sentait bien que c'était Zwingli qu'il avait en vue. Le réformateur releva le gant et, désireux d'amener une situation franche, il pria le Conseil de convoquer une conférence, à laquelle, espérait-il, l'évêque assisterait en personne. Le Conseil donna son approbation à cette proposition.

Une immixtion pareille de l'autorité civile dans le domaine religieux peut étonner à bon droit. Elle n'est nullement conforme à ce qu'enseigne la Parole de Dieu. C'était un fruit de la position anormale, antichrétienne, des évêques revêtus par l'Église d'un pouvoir temporel, dont les magistrats laïques allaient les dépouiller. La papauté, qui avait fait servir à son établissement les princes et la magistrature, rencontra dans cette lutte ces mêmes princes et cette même magistrature, qui avaient été pour elle un piédestal, unis, dans nombre d'États, pour la renverser. Zwingli, malheureusement, ne comprit pas que le chrétien doit rendre les choses de César à César, et les choses de Dieu à Dieu (Matt. 22:17 ; Marc 12:14 ; Luc 20:22). Il n'était pas seulement serviteur du Seigneur dans le domaine spirituel ; il y avait en lui l'étoffe d'un homme d'État et il ne réussit pas à s'en dépouiller. Il savait considérer avec sang-froid les circonstances données, mais croyait pouvoir et devoir recourir aux chefs du gouvernement pour faire aboutir tant la Réforme religieuse que la Réforme sociale, morale et politique, qu'il envisageait. Aussi a-t-il bien saisi son caractère, le sculpteur moderne qui l'a représenté la Bible et le glaive à la main : la Bible, base ferme sur laquelle il s'appuyait pour la tâche spirituelle que Dieu lui avait confiée ; le glaive, symbole de la puissance temporelle à laquelle il croyait devoir s'unir. Erreur funeste, et funeste aveuglement, dont bientôt il allait porter la peine.

La conférence ou *Dispute* de Zurich eut lieu en janvier 1523. Plus de 600 personnes y prirent part, parmi elles Faber, grand vicaire de l'évêque, celui-ci ayant refusé de venir. Au début de la discussion,

Zwingli prononça la déclaration suivante : « J'ai prêché que le salut se trouve en Christ seul. On me traite, à cause de cela, dans toute la Suisse, d'hérétique, de séditieux. Je suis ici au nom de Dieu. Je conjure mes accusateurs, que je sais être dans cette salle, de se lever et de me faire droit au nom de la vérité ». Faber rétorqua qu'il n'était point là pour discuter, mais pour juger de l'état des choses et rendre compte à son supérieur. Zwingli renouvela son adjuration, mais personne ne répondit sérieusement. Ensuite Faber reprit la parole et, sans aborder les matières controversées, proposa de tout renvoyer à un prochain concile, suggestion faite déjà maintes fois en Allemagne, ou bien de s'en remettre à l'arbitrage de l'université de Paris ou de celle de Cologne. Zwingli demanda pourquoi. « N'avons-nous pas en main », dit-il, « la Parole de Dieu, écrite en hébreu, en grec, en latin, langues que nous connaissons tous les unes ou les autres ? Son autorité est illimitée ; celle des universités ne vaut que par les hommes qui les composent ». Cette proposition rejetée, Faber cita le cas d'un curé, condamné à la prison pour n'avoir pas prêché la Vierge et les saints et qui, grâce à l'intervention du vicaire, était revenu en arrière ; Faber omit de dire que c'était bien plutôt sous l'effet de la torture. Comme on le pressait de reproduire les arguments qu'il affirmait avoir avancés, il ne put alléguer que l'autorité de l'Église et des conciles, mais ne cita pas un seul texte biblique, et pour cause. La discussion tourna à l'entière confusion des catholiques et, le jour même de la clôture, le Conseil rendit une ordonnance aux termes de laquelle les assertions de Zwingli n'ayant été ni attaquées ni réfutées, il recevait l'autorisation de continuer à prêcher comme par le passé, et défense était signifiée à tous les ecclésiastiques du territoire de rien entreprendre ou de rien enseigner qu'ils ne fussent en mesure de démontrer par la Parole de Dieu.

À la suite d'une seconde dispute, qui eut lieu en automne de la même année, le Conseil enjoignit à Zwingli de composer une *Instruction Chrétienne* pour ceux de ces ecclésiastiques dont la culture insuffisante venait de se manifester. Ils étaient invités par surcroît à engager leurs ouailles à recevoir la Réforme, prétention singulièrement absurde, car on ne mentionnait pas même la nécessité de la conversion. On voit, une fois de plus, à quoi aboutit l'intrusion de la politique dans un domaine où il ne s'agit que des relations de l'homme vis-à-vis de Dieu. À Pâques 1525 la messe fut définitivement abolie et, avec elle, l'absolution, les pèlerinages et les processions, la confession, l'extrême onction ; on dut enlever des églises les reliques, les autels, les « images et les idoles », les orgues. D'autre part, des mesures furent édictées contre les jeux, les mascarades, le luxe dans les vêtements. Les moines quittèrent leurs monastères ; les nonnes furent libres d'y rester ou de partir. Les ecclésiastiques reçurent le droit de se marier et Zwingli, suivant l'exemple que lui donnaient quelques-uns d'entre eux, épousa une veuve, Anna Rheinhart ; elle fut, pour le réformateur, une compagne fidèle et vaillante.

Comme Luther, Zwingli vit la nécessité urgente d'instruire la jeunesse. Il fonda à Zurich même une école pour laquelle il eut la bonne fortune de pouvoir recruter un corps enseignant d'élite. Il publia aussi un petit livre où il indiquait à grands traits, mais avec sérieux et profondeur, les buts et les moyens essentiels de l'éducation de la jeunesse chrétienne.

On peut dire qu'à ce moment la Réforme était accomplie à Zurich, avec les réserves qui viennent d'être faites sur la profondeur et la solidité du travail accompli. Mais le Seigneur y mit la main et, malgré nombre de faiblesses, l'œuvre établie a subsisté à travers bien des obstacles. Le gouvernement avait beau affirmer, dans une lettre adressée au pape et sur laquelle celui-ci ne se trompa point, que Zurich n'appartenait pas à la « secte luthérienne » ; il avait beau déclarer qu'il se réglait uniquement sur la pure Parole de Dieu dans l'Ancien et le Nouveau Testament ; le fait éclatait au grand jour qu'il avait abandonné les anciennes croyances. Par là même il se rangeait aux thèses rédigées par Zwingli pour la première dispute de Zurich, où il affirmait que l'Évangile a force de loi sans avoir besoin d'être accrédité par l'Église ; que le chef de l'Église est le Christ et nul autre ; qu'il est le seul intermédiaire entre Dieu et les hommes ; que le salut ne réside que dans la foi en lui ; que la puissance civile tire sa force et sa légitimité de la doctrine du Christ ; que, par conséquent, tous les

chrétiens lui doivent obéissance, pour autant qu'elle n'ordonne rien qui soit contraire à la volonté de Dieu.

On ne peut que se réjouir de voir triompher ainsi les principes de l'Évangile. Mais, comme ailleurs, les éléments humains déployaient beaucoup trop d'influence, si bien qu'on serait tenté de parler de réforme politique tout autant que de réforme religieuse. Cette tendance regrettable s'accrut en présence de l'attitude franchement hostile des cantons catholiques. Voyant s'effondrer les croyances auxquelles ils vouaient un attachement indéfectible, tous les moyens paraissaient bons pour les sauver du désastre. Une lutte à main armée n'effrayait pas. Très certainement, si les cantons évangéliques avaient regardé au Seigneur pour obtenir de lui, et de lui seul, appui et direction, il aurait répondu à leurs instances. Mais les magistrats ne virent d'autre parti à suivre que d'imiter leurs adversaires en s'engageant sur le même chemin qu'eux. C'était donc la guerre civile à brève échéance. Pendant ce temps les esprits atteignaient un degré d'exacerbation toujours plus intense ; accusations, basses calomnies pleuvaient de part et d'autre.

Il faut dire pourtant que, au début de cette période d'hostilité, la conduite de Zurich fit vraiment honneur à l'esprit de modération et d'indépendance de ses magistrats. En proclamant la Réforme, le canton s'isolait de ses Confédérés. Ceux-ci, en effet, étaient résolus à tout mettre en œuvre pour enrayer les progrès de ce qu'ils appelaient l'hérésie ; leur premier objet était de faire saisir Zwingli, s'il s'aventurait sur leur territoire. En attendant ils commirent divers actes de terrorisme, en vue de semer l'effroi dans le camp ennemi. La première victime de leurs rigueurs fut un cordonnier du nom de Hottinger qui, banni de Zurich pour avoir abattu un crucifix avant les ordonnances de 1525, avait commis l'imprudence de s'établir sur la frontière du comté de Baden. On lui tendit un piège, il fut arrêté et la diète helvétique le condamna à mort.

Les douze cantons envoyèrent à Zurich une délégation pour presser cette ville de s'abstenir de toute innovation. Le Conseil répondit avec fermeté : « Nous voulons rester fidèles à nos Confédérés ; mais en ce qui touche à la Parole de Dieu, nous ne pouvons rien céder ». Pour s'assurer le concours actif des habitants de tout le territoire, le Conseil informa les communes campagnardes de ce qui s'était passé ; toutes lui donnèrent raison. La diète n'osa pas marcher sur Zurich pour éteindre le foyer de la Réforme, mais elle se vengea en punissant les novateurs dont elle put s'emparer.

En somme, dans toute la Suisse, on se posait cette question : Que faut-il faire ? Que va-t-il arriver ? Même les esprits les plus aveuglés, surtout dans les conseils, sentaient le besoin d'agir. La démoralisation des prêtres provoquait partout des arrêts tendant à y porter remède ; ces arrêts des magistrats restaient sans effet. Impossible de se faire une idée de l'ignorance répandue dans les masses et chez les ecclésiastiques. Un moine, déclamant un jour contre Luther, Zwingli et tous leurs adhérents, s'écriait, du haut de la chaire : « On a inventé, il y a quelque temps, une nouvelle langue, mère de toutes les hérésies, le grec. C'est dans cette langue qu'est imprimé un livre, le Nouveau Testament, qui contient beaucoup de choses fort dangereuses. À présent il se forme un autre langage, l'hébreu ; quiconque l'apprend devient aussitôt Juif ».

Mais, depuis la conférence de Zurich, Faber ne cessait de se demander quels moyens employer pour étouffer définitivement la Réforme. L'expérience lui prouvait qu'on ne prêtait nulle attention aux injonctions des évêques ; que les publications ne servaient à rien, attendu que les réformateurs dépassaient de beaucoup leurs adversaires par leurs talents dialectiques et littéraires ; qu'en somme il n'existait plus aucun espoir de réussite, tant que Zwingli vivrait. Or sa popularité et son influence croissaient de jour en jour.

Une catastrophe inattendue encouragea chez les catholiques la conviction qu'il fallait agir sans retard et avec énergie. À la bataille de Pavie entre François Ier et Charles-Quint l'armée française subit une défaite complète, à tel point que le roi tomba prisonnier entre les mains du vainqueur ; dans ses

rangs se trouvaient quelque 10000 Suisses, dont la plupart furent tués ou pris. Rarement désastre pareil avait frappé le pays ; partout on n'entendait que pleurs et lamentations ; il y avait peu de familles où l'on n'eût à déplorer la disparition d'un au moins de ses membres. On se rappelle combien Zwingli avait lutté contre le service mercenaire. L'événement lui donnait raison et augmentait d'autant son crédit, au grand déplaisir de ses ennemis.

Pour le prendre, ceux-ci résolurent de convoquer une dispute religieuse à Baden, malgré les instances des Zurichois qui désiraient vivement qu'elle se tînt dans leur ville. Les six cantons catholiques (Lucerne, Uri, Schwytz, Unterwald, Zoug et Soleure) y étaient représentés. Berne se joignit à eux, mais sans grande conviction ; peu après ce canton allait adhérer à la Réforme. On convoqua spécialement Zwingli. Mais le souvenir de Jean Huss, dont le sauf-conduit n'avait pas été respecté, le supplice récent d'un certain Wirth, le fait qu'on avait brûlé Zwingli en effigie à Lucerne, et ses écrits à Fribourg, enfin que son arrestation avait été décrétée par la diète, toutes ces raisons rendirent le Conseil de Zurich justement défiant et il refusa à Zwingli la permission de se rendre à Baden, ne voulant pas le voir exposé à un guet-apens. Puis, au jugement d'un contemporain, un acte de violence dont Zwingli aurait été victime eût sans doute entraîné Zurich à une action belliqueuse.

Les catholiques étaient représentés par leurs champions les plus brillants. Les évêques de Lausanne, de Constance, de Coire et de Bâle y déléguèrent leurs plus habiles docteurs. Le fameux Eck, qui avait disputé contre Luther, ainsi que Faber, y jouèrent le rôle principal. Œcolampade de Bâle remplaçait Zwingli, avec lequel il était étroitement lié. Berthold Haller de Berne était aussi présent, mais il n'agit que de façon très effacée. Au surplus Zwingli put suivre de près les débats ; quelques jeunes gens, notamment le Valaisan Thomas Platter, faisaient chaque soir le trajet de Baden à Zurich (environ 20 kilomètres) pour mettre le réformateur au courant de ce qui s'était dit pendant la journée. Il leur faisait part de son point de vue, sur lequel Œcolampade était informé le lendemain matin de bonne heure, avant l'ouverture de la séance.

Les principales thèses catholiques portaient sur les points combattus par les Réformés : le vrai corps et le vrai sang de Jésus Christ sont présents dans le sacrement de la Cène ; ils sont véritablement sacrifiés dans la messe pour les vivants et les morts ; on doit invoquer Marie et les saints, adorer les images, croire au purgatoire, à la purification du péché par les eaux du baptême, etc. Eck prit la parole le premier, du ton d'un homme sûr de la victoire et sans ménager de vraies insultes à l'adresse des Réformés présents. Œcolampade lui répondit sans proférer une seule injure : « Le docteur Eck », dit-il, « se vante d'être ici par ordre du duc de Bavière. Moi, je me fais gloire d'y être au nom de Jésus Christ, notre Seigneur. Nous prêchons Jésus Christ crucifié, aux uns occasion de chute, aux autres folie, mais puissance de Dieu pour ceux qui croient en lui » (voir 1 Cor. 1:21-31). Œcolampade avait fort à faire à tenir tête aux champions de la cause catholique ; mais le courage dont il fit preuve, le calme et la patience dont il ne se départit jamais au milieu des provocations les plus violentes, forcèrent le respect de ses contradicteurs eux-mêmes. Peut-être était-il mieux à sa place à Baden que son bouillant ami, dont la fougue aurait plus d'une fois suscité de violents orages qui n'auraient nullement servi la cause qu'il avait à défendre. Leur extérieur trahissait la différence de leurs caractères. Le visage de Zwingli, son maintien fier décelaient l'homme décidé, prêt à agir envers et contre tous avec la dernière énergie. Œcolampade se faisait remarquer par la modestie de sa tenue ; la douceur, la longanimité, traits essentiels de son caractère, se lisaient dans son regard paisible, sa physionomie calme et ferme. Tandis que les champions de Rome affichaient une grande pompe, organisaient presque chaque jour de somptueux repas, Œcolampade, retiré dans une petite chambre, consacrait à la prière et à l'étude l'intervalle entre les discussions. D'une manière générale les évangéliques se firent remarquer par leur connaissance approfondie des Écritures, les catholiques par l'habileté de leur dialectique. Eck, acculé par son adversaire, finit par s'écrier : « Je m'en tiens aux saints, quand même je n'aurais pas pour moi l'Écriture ».

Chacun pouvait prévoir l'issue de ce tournoi orageux, dirigé exclusivement par les adversaires de la Réformation. Extérieurement les catholiques l'emportèrent haut la main, du fait qu'ils formaient une très forte majorité. Mais une victoire pareille ne convainc que ceux qui l'ont remportée. Le catholicisme ne gagna point de terrain à la suite de la dispute de Baden ; les procédés utilisés par ses champions les desservirent même auprès de leurs partisans, pour peu qu'ils fussent sincères.

Quelque temps après, Zwingli put accepter une invitation que lui adressait le landgrave Philippe de Hesse, un des chauds défenseurs de la Réforme en Allemagne. Il désirait grouper les forces évangéliques et amener, si possible, les réformateurs à une entente sur les points, déjà nombreux, qui les séparaient. Luther et Mélanchton étaient présents. On tomba d'accord sur quatorze articles, mais sur le quinzième ce fut impossible ; il s'agissait de la question si controversée de la Cène. Luther resta irréductible et alla jusqu'à refuser de reconnaître comme frères ceux qui ne partageaient pas son opinion. « Vous avez un autre esprit que nous », osa-t-il dire. Zwingli versa des larmes sur cette opiniâtreté, mais en vain. Jusqu'à la fin Luther refusa de considérer Zwingli comme un collaborateur à une seule et même œuvre.

Avant d'en venir aux derniers moments de la vie de Zwingli, il vaut la peine de jeter un coup d'œil sur ses relations de famille. Très attaché à son foyer, il avait, en sa femme, une compagne excellente et trouvait auprès d'elle une atmosphère paisible, où il se reposait des luttes de la vie du dehors. De son premier mariage Anna Zwingli avait eu plusieurs enfants, déjà adultes ; elle en donna aussi plusieurs à son second mari, mais deux seulement lui survécurent.

Bien qu'il eût quitté de très bonne heure la vallée du Toggenbourg, le réformateur conserva un profond attachement à son village natal, comme aussi à ses parents, à sa sœur et à ses cinq frères. Il aurait désiré ardemment les voir tous suivre le chemin où le Seigneur l'avait conduit lui-même ; cette joie lui fut refusée. Ses frères lui témoignèrent même une vive hostilité, lorsqu'ils apprirent la nouvelle de sa conversion, et lui en firent d'amers reproches : « Quelle honte ce serait pour toute notre famille », lui écrivirent-ils, « quelle ignominie, si tu étais attaché au poteau comme hérétique, ou bien avais à subir telle autre mort infamante ! Et quel profit en retirerions-nous, les uns et les autres ? ». Zwingli leur répondit par une lettre admirable, toute imprégnée d'amour chrétien. En voici quelques fragments : « Pour ce qui me touche personnellement, je n'ai pas le moindre souci. Voici longtemps que j'ai remis entre les mains de Dieu ma personne et tout ce qui me concerne... Soyez certains qu'aucun mal ne saurait m'atteindre sans que je l'aie déjà pris en considération ; je suis prêt à l'affronter. Je sais que la puissance du Seigneur s'accomplira dans mon infirmité ; car quand je suis faible, alors je suis fort (voir 2 Cor. 12:9-10). Je connais également la puissance de ceux avec lesquels j'ai entrepris de lutter. Mais je dis pour moi ce que Paul disait pour lui-même : « Je puis toutes choses en celui qui me fortifie » (Phil. 4:13)... Quant aux craintes que vous éprouvez pour mon renom, pour celui de notre famille, écoutez ce que dit notre Seigneur Jésus Christ, mon Sauveur, qui veut être aussi le vôtre et dont je me considère le soldat : « Vous êtes bienheureux quand les hommes vous haïront, et quand ils vous retrancheront de leur société, et qu'ils vous insultent, et rejetteront votre nom comme mauvais, à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous en ce jour-là, et tressaillez de joie, car voici, votre récompense est grande dans le ciel » (Luc 6:22-23). Apprenez donc par là que plus mon nom sera entaché d'infamie dans ce monde pour l'amour du Seigneur et plus il sera honoré aux yeux de Dieu lui-même... Christ, le Fils de Dieu, a consenti à verser son sang pour notre salut. Ce serait donc un soldat bien lâche et indigne du nom invoqué sur lui que celui qui ne sacrifierait pas joyeusement sa vie pour son Chef glorieux. Connaissant celui qui l'a racheté, jetterait-il son bouclier loin de lui au fort de la mêlée et songerait-il à la fuite ?... Vous êtes mes frères dans la chair et je vous reconnais comme tels. Si vous vous refusez à être mes frères en Christ, je ne puis que m'en affliger très douloureusement, car la Parole de Dieu nous enseigne à quitter même notre père et notre mère, s'ils cherchent à nous détourner du chemin du Seigneur. Mettez toute votre confiance dans la Parole de Dieu ; n'hésitez pas ; ayez entière assurance. Déposez aux pieds du Sauveur toutes vos tristesses, tous vos mécomptes. Répandez vos prières devant lui. Auprès de lui seul cherchez joie,

paix, rémission de vos péchés. Unissez-vous à Christ d'un lien si étroit, si intime, qu'il soit un avec vous et que vous soyez un avec lui. Dieu veuille que vous vous remettiez à sa protection paternelle, que vous vous laissiez conduire par son Esprit et enseigner par lui ! »

Il vaut la peine d'entendre rappeler toutes ces précieuses vérités sous la plume du grand réformateur. On voit combien il était merveilleusement enseigné de Dieu, quelle joie il avait éprouvée à trouver lui-même le chemin du salut et quel désir l'étreignait d'en faire participer d'autres. Il connaissait fort bien la communion dans la grâce par la foi au sacrifice de Christ. S'il avait mieux compris ce qu'est « la puissance de sa résurrection », il aurait moins été ce que certains de ses biographes appellent « le héros chrétien, le chrétien patriote ». Il était bon de le voir sous le jour du chrétien pur et simple au moment où il s'engage de plus en plus dans un chemin où il semble avoir oublié ce qu'il avait appris au commencement.

D'année en année la discorde entre Confédérés devenait toujours plus aiguë, s'aggravant en raison directe des progrès réalisés par la Réforme. Bâle et Berne y avaient accédé, d'autres villes encore. Les idées nouvelles réagissaient forcément sur la politique et entraînaient chaque jour des conséquences imprévues. Aussi, dans les cantons catholiques, conservateurs à outrance, comme on l'est volontiers dans les régions montagnardes, on manifestait d'autant plus résolument son attachement aux traditions ecclésiastiques, dont la chute paraissait devoir détruire les fondements mêmes de la vie publique et des existences particulières. L'antagonisme devenait toujours plus irréductible. Les partis oubliaient les scrupules qu'ils pouvaient avoir nourris jusque-là et ne visaient plus qu'à un seul but : le triomphe de leur point de vue religieux et la défense de leurs intérêts politiques et matériels.

Zwingli avait le cœur obsédé de sombres pressentiments. Chose triste à dire et qui montre à quel degré les préoccupations matérielles avaient maîtrisé son esprit, jadis si étroitement imbu de la Parole de Dieu, il semblait avoir complètement dévié du sentier de la foi. Il connaissait pourtant ces mots du Ps. 118:8-9: « Mieux vaut mettre sa confiance en l'Éternel que de se confier en l'homme. Mieux vaut mettre sa confiance en l'Éternel que de se confier dans les principaux ». Il en était venu à occuper à Zurich une situation incomparable, mais bien peu en rapport avec celle d'un serviteur de Dieu, uniquement consacré aux intérêts de son Seigneur et Maître. Exerçant une réelle autorité sur les Conseils de la ville, c'était la personnalité dirigeante, aussi bien dans les affaires politiques que dans le domaine ecclésiastique. Son opinion prédominait surtout dans les relations extérieures. Il rédigeait les actes les plus importants, car il prêtait son concours au greffier de la ville, homme peu cultivé et dont le style n'avait ni la précision, ni l'élégance désirables. Quelqu'un a dit de lui qu'en sa seule personne il était bourgmestre, chancelier et conseil. Mais ce qu'il y a de plus regrettable, c'est qu'il en venait à prêcher la lutte ouverte contre les ennemis de la Réforme, la guerre, s'il le fallait. « La paix », écrit-il à cette époque, « pour laquelle quelques-uns font tant d'efforts, est la guerre ; la guerre à laquelle nous poussons est la paix ; car nous n'avons soif du sang de personne, mais nous voulons couper le nerf aux oligarques. Si nous n'y réussissons pas, ni la vérité évangélique, ni ses serviteurs ne sont en sûreté chez nous. Il n'y a rien de cruel dans nos intentions, mais nous aspirons à servir les intérêts de l'amitié et de la patrie. Nous espérons sauver ceux qui périssent à cause de leur ignorance. Nous cherchons de toutes nos forces à maintenir la liberté ». Singulier langage chez un homme qui aurait dû, plus que tout autre, à cause de sa connaissance de l'Écriture Sainte, se rappeler à lui-même et rappeler aux autres le chant de l'armée céleste au moment de la naissance du Seigneur : « Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, et sur la terre, paix ; et bon plaisir dans les hommes ! » (Luc 2:14).

Inquiète de la tournure que prenaient les événements Zurich se rapprocha de quelques villes qui partageaient ses vues et forma avec elles la *Combourgeoisie chrétienne*, qui, il faut le dire, ne portait nulle atteinte à la sécurité de la Confédération, ni au lien fédéral ; c'était une ligue purement défensive. Peu de temps après les cantons catholiques trahissaient positivement la Suisse en s'alliant avec son ennemi le plus acharné, le duc d'Autriche. Ceci ne fit qu'accentuer la tension des esprits.

N'importe quel incident, le plus futile, pouvait déclencher un conflit à main armée ; il ne tarda pas à se produire. Un pasteur zurichois, Kaiser, « homme tout à fait pieux, courageux et intègre », avait prêché l'Évangile dans une localité située sur territoire schwytzois. Arrêté, on le traduisit devant le tribunal qui le condamna à être brûlé vif. Zurich intervint énergiquement en faveur de son ressortissant ; rien n'y fit et la sentence fut exécutée.

Devant cet outrage Zurich ne se contenta plus. Son armée se composait d'hommes valeureux, prenant au sérieux la Réforme et imbus des principes moraux prêchés par Zwingli. On n'entendait dans le camp ni jurements, ni mauvais propos ; pas de jeux de hasard ; chaque matin un service religieux se célébrait. Zwingli se trouvait dans les rangs, la hallebarde sur l'épaule ; le Conseil avait voulu le dispenser d'accompagner sa bannière, mais il refusa de s'affranchir de ce qu'il considérait comme son devoir. L'armée s'avança jusqu'à Kappel, à l'extrême frontière du canton de Zurich, où les catholiques avaient établi leur camp. Au moment où le combat allait s'engager, le landamman Aebli de Glaris arriva et interposa sa médiation. « Zurichois », s'écria-t-il, « ne croyez pas surprendre les cinq cantons ; ils sont prêts à vous recevoir. Évitez, pour l'amour de Dieu, de détruire la vieille Confédération ». Zwingli lui répondit (et l'on voit par cette réponse combien son esprit était aveuglé, puisqu'il n'était plus apte à apprécier l'effort sincère tenté pour ramener la paix) : « Landamman, mon compère, tu rendras compte à Dieu de tout ceci. Nos ennemis se voient dans le sac ; c'est pourquoi ils nous donnent de bonnes paroles. Quand ils seront en force, ils ne nous épargneront pas ». À quoi Aebli répliqua : « Mon cher Ulrich, Dieu tient compte des bonnes intentions. Ayez confiance dans le Seigneur, et tout ira pour le mieux ». Il n'est pas difficile de déterminer lequel des deux interlocuteurs était animé d'un esprit vraiment chrétien. Aebli avait la réputation d'être un homme de bien. Dans son canton déjà il avait réussi à opérer une réconciliation entre les partis. Son appel généreux fut entendu et l'on conclut un armistice que suivit bientôt un traité de paix (1529).

On en vint à l'arrangement suivant : liberté de conscience et de culte dans toute la Confédération ; annulation de l'alliance avec l'Autriche ; suppression du service militaire étranger ; indemnité aux enfants du pasteur Kaiser ; plus d'actes de violence ni d'une part ni de l'autre. Telle fut cette paix, dite paix de religion, imposée aux catholiques et fortement marquée de la politique de Zwingli, mais nullement de sentiments chrétiens. Elle entraîna des conséquences lamentables. La haine subsistait en effet dans les cœurs, comme cela arrive toujours lorsqu'on ne se juge pas devant Dieu, avant d'imputer au prochain les fautes qu'il peut avoir commises. D'un côté on estimait avoir trop cédé, de l'autre on regrettait de n'avoir pas obtenu davantage. Zwingli passait par des jours très douloureux, triste résultat de la position mondaine qu'il avait prise et qui avait fait naître dans son cœur des sentiments déshonorants pour le Seigneur. De tous les côtés il recevait des reproches amers : on le dépeignait comme l'auteur responsable des dissensions et, quand il plaidait la cause des victimes des persécutions, on l'accusait de porter atteinte aux droits des persécuteurs. D'un autre côté, ses énergiques prédications contre les vices du peuple et des citoyens fortunés indisposaient beaucoup d'esprits. Il disait bien : « Nous ne devons mettre notre confiance qu'en Dieu seul ». Mais il ajoutait : « Puisque notre cause est juste, il faut aussi la défendre et, comme Josué et Gédéon, savoir verser notre sang pour Dieu et pour notre patrie ». Il méconnaissait donc totalement qu'il avait à servir le Prince de paix, qui a dit de ses serviteurs qu'ils ne doivent pas contester, mais être doux envers tous, propres à enseigner, animés de support, attendant, vis-à-vis de ceux qui leur résistent, de voir si Dieu ne leur donnera pas la repentance pour reconnaître la vérité (voir 2 Tim. 2:24-25).

Au cours du printemps 1531, les affaires intérieures de la Confédération prirent une tournure toujours plus fâcheuse. Dans les deux camps une haine implacable animait les esprits. Un observateur de sang-froid, Bullinger, ne pouvait s'empêcher d'écrire : « C'était un mépris, des insultes, des outrages criminels en beaucoup d'endroits et chez beaucoup de gens. Les prédicateurs papistes appelaient ceux des villes : hérétiques, voleurs de calices, assassins des âmes ; les évangéliques nommaient les papistes trafiquants de messes, idolâtres et gens impies, et traitaient ceux qui recevaient des pensions de l'étranger, de dévoreurs d'écus, de marchands de chair et de

buveurs de sang. Tous les jours on inventait de nouveaux outrages ». C'est un spectacle affligeant et humiliant tout à la fois de voir combien ceux qui avaient appris à connaître le Seigneur peu d'années auparavant s'étaient promptement détournés des choses qui leur avaient été révélées et de constater avec quelle facilité le vieil homme reprenait le dessus. Zwingli déplorait grandement ces dispositions lamentables, mais ne semble guère avoir compris sa grosse part de responsabilité dans leur épanouissement. Convaincu que la Suisse courait de graves dangers, il persuada les Zurichois de reprendre les armes. Mais les Bernois temporisaient, désireux d'éviter la guerre civile, et proposèrent d'amener les petits cantons à récipiscence en leur imposant le blocus économique, c'est-à-dire qu'on leur fermait les marchés de Zurich, les seuls où ils pussent s'approvisionner avec quelque commodité. En effet ces populations alpestres, entièrement vouées à l'élevage du bétail, dépendaient de la ville pour les besoins de leur vie courante. Du coup ils se virent privés de blé, de sel, d'outils. C'était pour eux la famine à brève échéance, éventualité d'autant plus redoutable que les maigres réserves qu'ils avaient pu faire sur les approvisionnements de l'année précédente étaient épuisées du fait que les récoltes avaient manqué. Les commerçants de Zurich en pâtissaient aussi, car ils perdaient de nombreux clients. Zwingli lui-même désapprouvait nettement cette mesure. « Quand on a », disait-il, « le droit d'affamer ses adversaires, on a celui de les combattre, et si, par faiblesse, on ne les attaque pas, ce sont eux qui prendront les armes avec le courage du désespoir ». On regrette de ne pas entendre le réformateur user d'autres arguments pour blâmer ce qui se passait ; la Parole de Dieu lui en aurait fourni de péremptoires.

Du reste sa position devenait de plus en plus difficile. Comme pasteur, il jouissait de l'estime de tous les gens de bien ; tant qu'il se tenait sur le terrain de l'Évangile, aucune critique ne l'atteignait ; sa connaissance de la Parole de Dieu, le zèle qu'il mettait à l'annoncer, à la défendre, lui valaient tous les suffrages. Mais le rôle politique qu'il assumait lui aliéna bien des cœurs, même parmi ceux qui eussent été heureux de le soutenir jusqu'au bout ; ils voyaient le témoignage chrétien très sérieusement compromis. Zwingli sentit qu'il ne jouissait plus de la confiance générale et se présenta devant le Conseil, demandant à être relevé de ses fonctions. Malheureusement, après avoir énuméré les motifs d'ordre spirituel qui l'engageaient à se retirer, il en ajouta d'autres qui touchaient à la politique : on refusait de suivre ses avis, il devait donc chercher sa voie ailleurs. Le Conseil fut consterné ; on insista fortement auprès du réformateur et, au bout de quelques jours, il revint sur sa décision, repoussant ainsi l'occasion que Dieu avait placée devant lui pour se dégager des liens matériels qui l'enlaçaient.

Sentant néanmoins que quelque chose s'était brisé dans sa carrière, il avait perdu son élan et pressentait une catastrophe, sans savoir au juste d'où elle viendrait. « Une chaîne est préparée », disait-il ; « elle m'est destinée, ainsi qu'à beaucoup de braves citoyens de Zurich. C'est à moi qu'on en veut ; je suis prêt et soumis à la volonté de Dieu. Dieu n'en gardera pas moins sa Parole ; l'orgueil des hommes aura sa fin. Que Dieu garde les siens ! »

Pendant ce temps les catholiques poussaient activement leurs préparatifs de guerre, afin de surprendre les Zurichois qui, on le savait, hésitaient encore sur le parti à prendre. Le 9 octobre 1531, 3000 hommes des Waldstätten entrèrent en campagne dans le but de couper les communications entre Zurich et Berne. Pris au dépourvu, les magistrats de Zurich lancèrent l'ordre de mobilisation ; la moitié des hommes à peine y répondirent. Ils partirent en désordre. Zwingli les accompagnait en qualité d'aumônier.

Le surlendemain la bataille s'engagea, de nouveau à Kappel. Zwingli tomba, une des premières victimes de cet horrible choc fratricide ; une pierre le frappa à la tête au moment où il se penchait sur un mourant (*). La blessure n'était pas mortelle. Zwingli restait étourdi, mais quand il chercha à se relever, il reçut plusieurs coups de sabre, sans être reconnu du reste. Un homme qui se trouvait près de lui l'entendit murmurer faiblement : « Quelle calamité nous atteint ! Ils pourront tuer le corps, mais ils ne tueront pas l'âme ». Ce furent ses dernières paroles. Lorsque les vainqueurs parcoururent

le champ de bataille, ils le trouvèrent étendu sous un arbre et respirant encore. On lui offrit un confesseur ; d'un signe de tête énergique, le mourant refusa. À ce moment la lueur d'un feu tout proche éclaira son visage. Un homme s'écria : « Mais c'est Zwingli ! » D'un coup d'épée un officier l'acheva. Ainsi s'accomplit cette parole de Jésus : « Tous ceux qui auront pris l'épée périront par l'épée » (Matt. 26:52). Le corps du réformateur fut transporté à Lucerne où le bourreau le livra aux flammes, puis dispersa les cendres aux quatre vents.

(*) On voit encore au Musée National de Zurich le casque de Zwingli ; il porte la trace très apparente du coup formidable qui lui fut asséné.

On ne saurait dépeindre la consternation qui envahit la ville de Zurich à la nouvelle de cette journée funeste. Elle y perdit plus de cinq cents morts, parmi lesquels se trouvaient vingt-six magistrats, l'élite du Petit Conseil, et vingt-cinq ecclésiastiques. Anna Zwingli ne pleurait pas seulement la mort de son mari, mais encore celle de son fils aîné (né de son premier mariage), de son gendre, de son frère, de son beau-frère.

Très certainement Ulrich Zwingli occupe une place éminente à côté des plus grands réformateurs. Doué d'une rare intelligence, homme d'une foi vivante, il avait saisi l'Évangile avec l'énergie propre aux montagnards parmi lesquels il avait vu le jour et mit une confiance inébranlable dans la puissance de Dieu pour faire triompher la saine doctrine. Il ne connut pas les angoisses morales et spirituelles par lesquelles passa Luther ; le travail qui se fit dans son cœur suivit une allure plus lente, plus régulière, mais non moins réelle. À mesure que l'Esprit de Dieu lui révélait les différentes vérités contenues dans la Bible, il en découvrait, grâce à son intelligence très lucide, la merveilleuse coordination. À ses yeux la doctrine chrétienne présentait un aspect parfaitement cohérent dont il contemplait l'ensemble tout aussi bien qu'il en discernait, jusque dans les détails, les différentes parties. Grâce à son indépendance de caractère, il s'affranchit plus facilement et plus radicalement que Luther des superstitions romaines. À entendre les témoignages que lui rendirent ses auditeurs, il excellait dans les explications bibliques, limpides, sobres, très solides, car il n'énonçait pas une affirmation sans la contrôler par l'Écriture elle-même.

C'est pourquoi on s'afflige d'autant plus de voir ce chrétien si qualifié, si éclairé, qui avait reçu du Seigneur tant de dons et de si riches connaissances, prendre l'attitude que l'on sait vis-à-vis du parti adverse, moins, semble-t-il, à cause de doctrines perverses qu'il fallait combattre que parce que les catholiques recouraient aux outrages et aux persécutions. Ici encore pourtant la Parole de Dieu lui indiquait la conduite à tenir : « Vous êtes bienheureux quand on vous injuriera, et qu'on vous persécutera, et qu'on dira, en mentant, toute espèce de mal contre vous... Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans les cieux ; car on a persécuté ainsi les prophètes qui ont été avant vous » (Matt. 5:11-12). « Ne vous vengeant pas vous-mêmes, bien-aimés ; mais laissez agir la colère, car il est écrit : À moi la vengeance ; moi je rendrai, dit le Seigneur. Si donc ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; car en faisant cela, tu entasseras des charbons de feu sur sa tête » (Rom. 12:19-20).

On peut se demander ce que Zwingli, enlevé à l'âge de quarante-sept ans, aurait pu être, s'il avait mis entièrement au service du Seigneur les qualités brillantes dont il était investi, s'il était resté fidèle au ministère que Dieu lui avait confié. De cette vie, en partie gaspillée, il ressort une leçon que chacun doit retenir et que Paul résume en ces termes : « Nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les affaires de la vie, afin qu'il plaise à celui qui l'a enrôlé pour la guerre ; de même si quelqu'un combat dans la lice, il n'est pas couronné s'il n'a pas combattu selon les lois » (2 Tim. 2:4-5).

[La Réforme dans les autres cantons de la Suisse Allemande](#)

On ne saurait entrer dans le détail du mouvement de la Réforme dans les autres cantons suisses ; nulle part elle n'eut l'ampleur que lui conféra à Zurich la forte personnalité de Zwingli. Il vaut la peine

toutefois d'y jeter un coup d'œil rapide, quand ce ne serait que pour profiter de l'occasion d'apprendre à connaître de façon sommaire quelques serviteurs de Dieu, remarquables eux aussi. Comme il le fait toujours, le Seigneur envoya dans chacun des cantons un homme spécialement formé par lui pour s'adapter aux circonstances locales et au caractère de la population.

Depuis 1460 BÂLE possédait une université, devenue rapidement florissante grâce au corps professoral éminent dont elle se trouvait dotée. Les conditions dans lesquelles elle fut fondée reflètent la très haute intelligence des magistrats bâlois. Le pape Pie II, avant d'être élu à cette dignité, avait siégé en qualité de secrétaire du célèbre concile de Bâle au milieu du 15^e siècle. Il s'attacha à cette ville et, devenu Souverain Pontife, témoigna aux bourgeois le désir de leur être agréable. Ceux-ci auraient pu, comme tant d'autres, solliciter l'envoi de quelque relique célèbre, accompagnée d'un octroi d'indulgence propre à attirer les pèlerins dans leur cité ; plus avisés, ils demandèrent au saint-père la création de l'université. Il consentit à leur demande en ces termes : « Rien de plus précieux que la perle de la science. Par elle, le fils du pauvre se rend nécessaire au monarque. Elle tire des nuages de la poussière l'esprit infini. Elle est le seul trésor qui s'agrandisse en se disséminant ».

Au début du 16^e siècle une pléiade d'hommes distingués y enseignaient. Toutefois le nom du Hollandais *Érasme* éclipsa tous les autres. Un des plus illustres savants de son époque, il se faisait remarquer par deux qualités très différentes : son esprit critique et la finesse de son ironie. « Il exerçait une grande influence autour de lui dans le sens conservateur : sa nature prudente, sa sensibilité délicate répugnaient à toute entreprise de nature à troubler le calme développement de l'Église, de l'État et des sciences, ou son confort personnel ». Helléniste émérite, il publia la première édition imprimée du Nouveau Testament en grec, œuvre de science et de conscience, dans laquelle il redressait nombre d'erreurs de la Vulgate, seul texte en usage alors ; il contribua ainsi, sans le pressentir assurément, de façon très directe, à la cause de la vérité. Comme on le sait, les traductions qu'on possédait alors des Saintes Écritures étaient des plus imparfaites ; on n'avait à sa disposition que peu de manuscrits, la plupart défectueux ; on ne savait pas les collationner, afin de leur attribuer à chacun sa valeur respective. Pour la première fois, chacun put avoir un texte digne de foi ; il rendit les plus grands services aux réformateurs. Luther s'y référait toujours ; c'est d'après lui qu'il donna sa traduction allemande (*).

(*) Cependant Érasme n'avait pu consulter que des manuscrits peu nombreux et pas toujours sûrs. De plus, pressé par son éditeur Froben, il n'avait pas, de son propre aveu, pu mettre tout le soin désirable à l'impression. Son texte, même retouché au cours des cinq éditions qu'il en donna de 1516 à 1535, est défectueux sur bien des points, et les améliorations apportées ensuite par Robert Estienne, puis par Théodore de Bèze furent loin de suffire. Or c'est ce texte qui servit de base au Nouveau Testament en grec publié par les Elzévir de Hollande à partir de 1624, et qui fut appelé par eux « Texte reçu par tous » (1633). Il a fait autorité pour toutes les versions protestantes jusqu'à ce qu'une étude méthodique et approfondie des manuscrits (toujours plus nombreux grâce à de nouvelles découvertes), ait abouti, depuis le 18^e siècle, à des restitutions plus fidèles des originaux disparus.

On imprimait énormément alors à Bâle ; plusieurs des ouvrages de Luther y furent édités. Érasme, aussi peu disposé à soutenir le papisme que le pur Évangile, disait plaisamment qu'à cette époque on osait tout imprimer à Bâle en faveur de Luther, mais qu'on n'osait rien écrire en faveur du pape. Sous le titre significatif de *Éloge de la Folie*, Érasme, dans une piquante allégorie, railla les travers de l'espèce humaine, ceux du clergé plus particulièrement.

Quand on voit l'intérêt qu'Érasme portait au texte de la Bible, on penserait qu'il se serait rallié à la Réforme. Il n'alla pas jusque-là : sa connaissance de la Parole de Dieu était purement intellectuelle ; elle n'avait pas pénétré dans son cœur de manière à le rendre sage à salut. Aussi il déçut profondément les espérances de ses plus fervents admirateurs. Indépendant de pensée, mais d'une

santé délicate, dépourvu de courage moral, ami de la conciliation, mais cependant irritable, il se détourna de Luther, lorsqu'il le vit rompre avec l'Église. Homme de la Renaissance avant tout, il ne pouvait pardonner à la Réforme de refouler les belles-lettres et les beaux-arts à l'arrière-plan. Quand donc la messe fut abolie à Bâle, il quitta définitivement cette ville, non sans éprouver un vif regret d'abandonner les nombreux amis qu'il s'y était faits. Il n'en lança pas moins aux partisans du catholicisme cette boutade ironique : « À voir toutes les injures dont on accable maintenant à Bâle les images des saints et les crucifix, on se demande comment il se fait que tous ces vénérés personnages, habitués, assure-t-on, à déployer une puissance extraordinaire quand il s'agit de venger des offenses vénielles, on se demande, dis-je, pourquoi ils se sont départis de leur vigueur coutumière dans des circonstances aussi critiques pour eux ». On aurait tort cependant de méconnaître le rôle joué par Érasme et de le sous-estimer, car il débâta le terrain en stigmatisant de nombreux abus. Mais il tenait à ses aises ; il ne sut pas choisir « plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché », ni estimer « l'opprobre du Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte » (Héb. 11:25-26). Il oublia aussi que « l'amitié du monde est inimitié contre Dieu » (Jac. 4: 4).

C'est encore un professeur de l'université qui joua le rôle le plus actif dans l'établissement de la Réforme à Bâle : *Æcolampade*, dont le nom a déjà attiré l'attention à propos de la dispute de Baden. Allemand d'origine, de la famille Husschin (*), doué de brillantes qualités intellectuelles, il fit de fortes études que, d'après la coutume des humanistes, il poursuivit dans plusieurs villes. Il n'arriva à Bâle qu'en 1518. On lui créa un poste à l'université et ses cours attirèrent tout de suite de nombreux auditeurs ; il avait aussi à prêcher dans une des églises de la ville. Zwingli, avec lequel il s'était lié d'une chaude amitié, dut le mettre en garde contre le zèle débordant qu'il déployait dans ce double emploi. Maigre et délicat, usé par le travail et la souffrance, il avait une physionomie pleine de dignité qui éveillait la confiance et la sympathie ; la vie jaillissait de ses yeux, la sérénité était peinte sur son front. Son éloquence était en rapport avec son physique doux et pénétrant. Après une longue lutte intérieure il finit par être au clair avec lui-même et devint le champion résolu de la Réformation dans sa ville d'adoption. Bien que d'humeur très pacifique, il s'élevait énergiquement contre les dogmes et les pratiques catholiques. Il fut le premier à célébrer la Cène à Bâle, dans l'église même à laquelle il était attaché. Comme Zwingli, il fondait tout son enseignement sur la Sainte Écriture. Il publia ses cours sous la forme d'une série de volumes qui contiennent un commentaire complet de tous les livres de la Bible.

(*) Ce nom équivaut à l'allemand actuel *Häuschen* (petite maison). À l'époque on en fit *Husschin*, puis *Hausschien* et *Hausschein* (lumière de maison) et c'est sous cette dernière forme que le mot fut traduit en grec : *Æcolampade*.

L'influence d'*Æcolampade* agit fortement sur les Bâlois et partagea la ville en deux camps. Bien qu'en minorité dans les Conseils, les évangéliques demandèrent la libre prédication de la Parole de Dieu ; comme on hésitait à leur répondre, ils forcèrent l'entrée de la cathédrale et brisèrent toutes les images. Intimidé, le gouvernement céda. Il abolit la messe ; les chanoines, les moines, plusieurs professeurs et quelques familles, restées attachées à l'ancien culte, quittèrent la ville.

Æcolampade fut très douloureusement frappé du désastre de Kappel. Non seulement il y avait perdu son meilleur ami, mais il ressentait vivement le déshonneur dont cette journée frappait le témoignage du Seigneur dans la Suisse entière. La maladie de langueur qui le rongait empira rapidement. Il vit venir la mort avec une parfaite sérénité. Comme on lui demandait s'il désirait plus de lumière dans la chambre, il mit la main sur son cœur et dit : « Il y en a assez ici ». Il expira deux mois après Zwingli.

Peuple essentiellement agricole et, en général, très routinier, fortement attachés à leurs traditions, les Bernois ne réagirent que lentement au contact des idées nouvelles. La politique qu'ils avaient

adoptée les incitait à une prudence extrême. Comme ils désiraient s'étendre, au détriment du duc de Savoie, sur la partie occidentale de la Suisse actuelle, ils tenaient à rester en bons termes avec la France et, par conséquent, avec les petits cantons, afin de ne pas avoir à redouter des menaces à revers. C'est pourquoi les grandes familles bernoises cherchaient à maintenir, à consolider leurs rapports avec celles de la Suisse primitive qui n'entendaient pas se laisser dépouiller de la religion de leurs pères.

Mais la vérité n'en faisait pas moins son chemin ; une circonstance inattendue en favorisa l'expansion. Depuis longtemps les Dominicains, jaloux des Franciscains, déployaient tous leurs efforts pour les supplanter. Dans ce but ils profitèrent de la présence dans leur couvent d'un jeune homme, simple d'esprit, nommé Jetzer, pour organiser une infâme supercherie. Différents moines, vêtus de blanc, se rendirent auprès de Jetzer pendant son sommeil et, feignant d'être des apparitions célestes, lui firent croire qu'il recevait une révélation divine dans le but de dévoiler les prétendus crimes de l'ordre rival. Pendant quelque temps Jetzer ne se douta de rien, mais un jour il reconnut chez deux de ses mystificateurs des voix qui lui semblaient familières. Il posa des questions auxquelles on se refusa à répondre et, comme il insistait, on recourut à la violence pour le faire taire. Il réussit à s'enfuir du couvent, raconta ce dont il avait été le témoin et ainsi toute l'affaire éclata au grand jour. Il en résulta un immense scandale et, à la suite d'une enquête ordonnée par le Saint-Siège, quatre Dominicains subirent le supplice du feu.

À ce moment-là on vit arriver à Berne un jeune maître d'école, âgé de vingt ans à peine, *Berthold Haller (*)*. Au cours de ses études, il s'était trouvé en relation avec plusieurs de ceux qui devaient occuper le premier rang dans le mouvement de la Réforme en Allemagne, entre autres Mélanchton. D'un caractère timide et conciliant, Haller ne possédait ni l'énergie d'un initiateur, ni l'impétuosité d'un apôtre. Ne sachant pas le grec, encore moins l'hébreu, il paraissait peu fait pour l'activité à laquelle Dieu le destinait. C'était un homme fidèle et dévoué, son calme et sa prudence, sa souplesse qui n'excluait pas la ténacité servirent la cause de la Réforme dans cette ville aristocratique mieux que ne l'eussent fait des champions plus énergiques et plus violents, tels Zwingli, Farel ou Calvin. Mais Haller manquait souvent d'audace. Le Seigneur le mit en contact avec Zwingli et celui-ci lui vint vigoureusement en aide. « Moi aussi », lui écrivit-il, « je sens le découragement m'envahir, quand je me vois injustement attaqué. Mais le Seigneur éveille alors ma conscience par ses exhortations et ses promesses. Il m'inquiète en me disant : « Quiconque aura honte de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme aura honte de lui quand il viendra dans sa gloire et dans celle du Père et des saints anges » (Luc 9:26 ; voir Marc 8:38), et il me rend la paix en ajoutant : « Quiconque... me confessera devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père qui est dans les cieux » (Matt. 10:32 ; voir Luc 12:8). Prenez donc courage, mon cher Berthold ! Nos noms sont inscrits, en caractères indélébiles, dans les annales des citoyens du ciel. Je suis prêt à mourir pour Christ. Si seulement vos concitoyens voulaient bien accepter la doctrine d'en haut, ils en seraient immédiatement apprivoisés. Remettez-vous donc à l'œuvre, mais avec beaucoup de délicatesse, de peur qu'ils ne se tournent contre vous et ne vous mettent en pièces ».

(*) Berthold Haller était Wurtembergeois d'origine. Il faut donc se garder de confondre son nom avec celui de la famille de Haller.

Dieu bénit la persévérance de son serviteur. Malgré l'opposition des familles nobles, il gagna une fraction importante de la population, si bien que, pour prévenir une revendication de l'opinion publique, qui n'eût pas manqué de se faire entendre, tellement Haller avait de partisans, le Conseil dut publier un édit enjoignant aux ecclésiastiques de prendre la Parole de Dieu pour base de leur prédication, telle qu'elle est contenue dans l'Ancien et le Nouveau Testament.

On a vu que Berne se fit représenter à Baden par Berthold Haller. La conférence terminée, elle demanda à en avoir le compte rendu exact. Celui qu'elle obtint, à force de réclamations, manquait complètement de précision et une requête, adressée dans le même sens, directement au pape

Clément VII, n'eut pas plus de succès : il se bornait à engager l'État de Berne à renvoyer au prochain concile la liquidation de ces différends religieux ; dans tous les cas, il l'invitait à respecter les droits de l'évêque de Lausanne, dont il dépendait en ce qui touchait le domaine spirituel. Irrités de l'indifférence que tous manifestaient à l'égard de questions qu'ils persistaient à considérer comme vitales, les magistrats de Berne recoururent, à leur tour, à une dispute religieuse, convoquée pour le début de janvier 1528. On fit appel aux gens d'église, savants, docteurs de tous les pays. Les plus intéressés à s'y rendre étaient les évêques des diocèses suisses ; ils reçurent une invitation spéciale. Celui de Lausanne, le plus directement en cause, répondit qu'il ne viendrait pas, qu'il n'enverrait même aucun délégué, « attendu », écrivit-il, « qu'il n'avait pas autour de lui de gens assez instruits dans l'Écriture Sainte pour une affaire aussi importante que celle de la religion ». Berne insista ; l'évêque fit répondre qu'il était malade. Nouvelle demande : « Envoyez au moins de vos théologiens, quels qu'ils soient ; vous ne devez pas vous borner à tondre vos brebis ; vous devez aussi les paître. Si vous nous refusez encore, nous refuserons aussi de vous reconnaître aucun droit pastoral sur nos terres ». Les autres prélats suivirent la même ligne de conduite.

Les cantons antiréformistes s'irritèrent de plus en plus de la résolution de Berne : ils fermèrent les routes qu'auraient pu prendre sur leur territoire ceux qui se rendraient à la dispute et interdirent à leurs ressortissants d'y assister. Cette opposition ne put arrêter le mouvement : trois cent cinquante prêtres et moines, la plupart bernois, des savants de Glaris, de Zurich, d'Allemagne, accoururent à Berne, par fois par de longs chemins détournés, mais ils y parvinrent quand même. Le Seigneur les protégea contre les embûches qu'on leur tendit.

Au jour fixé, la conférence s'ouvrit sous la présidence de Vadian, bourgmestre de Saint-Gall. Le gouvernement bernois avait spécifié expressément que seul le texte de l'Ancien et du Nouveau Testament pourrait servir de base à la discussion. « Ce qui », disait la convocation, « sera prouvé dans cette dispute par l'Écriture Sainte, accepté et résolu, devra avoir pour nous force et vigueur éternelles sans aucune contradiction, et chacun devra s'y conformer fidèlement et invariablement ». Les thèses débattues roulaient sur les mêmes points, ou peu s'en faut, qu'à la dispute de Zurich : vraie nature de l'Église, son Chef, autorité unique et absolue de la Parole de Dieu pour gouverner l'Église et diriger les fidèles ; par conséquent condamnation de toutes les erreurs catholiques. Les débats durèrent dix-neuf jours ; les réformateurs Zwingli, Haller, Œcolampade, ainsi que Bucer et Capiton de Strasbourg, exposèrent avec clarté la vérité sur chacun de ces points ; en vain leurs antagonistes essayèrent-ils de justifier leurs positions ; l'autorité de la Bible prévalut sur tous leurs arguments. Dans la ville, on suivait les événements avec un intérêt palpitant ; d'elles-mêmes les pratiques et les croyances surannées s'écroulaient. Le 22 janvier, jour de la fête de Saint-Vincent, patron de la cathédrale, les chanoines demandèrent aux magistrats ce qu'ils devaient faire : « Ce que vous voudrez », fut la réponse ; « si vous jugez encore que la messe et les cérémonies usitées soient conformes à la Parole de Dieu, célébrez-les ». Aussitôt les ordres furent donnés de décorer l'église ; on prépara tout selon la vieille coutume, mais personne ne vint assister à la cérémonie. Le peuple abandonnait Rome et ses pratiques.

La discussion terminée, le clergé de la ville adhéra, presque au complet, aux principes de la Parole de Dieu. Un édit proclama la Réformation. La messe fut abolie dans la capitale tout d'abord, avec cette réserve que, si quelqu'un pouvait convaincre d'erreur, par l'Écriture Sainte, les auteurs de ces innovations, il n'avait qu'à se présenter ; inutile de dire que personne n'osa tenter l'aventure. Et dans le climat de violence de l'époque, on abattit les images, on les brûla et l'on démolit les autels. Les religieux reçurent l'autorisation de rester dans leurs couvents, sans y admettre de novices. Ceux qui en sortiraient seraient assistés des biens du couvent, mais devaient « quitter l'habit de leur ordre et en prendre un plus décent ».

Vadian, le président de la dispute de Berne, s'appelait de son vrai nom Jean de Watt. Né à Saint Gall d'une des familles notables de la ville, c'était un homme supérieurement doué et d'une générosité

admirable. Il étudia successivement les belles-lettres, les sciences exactes, la jurisprudence, la théologie et la médecine. Après avoir été élève de l'université de Vienne, il en devint le recteur, puis visita successivement l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, l'Italie. Rentré dans sa ville natale, il s'y fixa pour pratiquer l'art médical. Tout en suivant cette carrière, il entra dans les Conseils du gouvernement et en devint l'âme. Esprit naturellement très ouvert, il s'intéressait hautement aux idées qui se répandaient et favorisa l'arrivée à Saint-Gall de prédicateurs évangéliques. Leurs arguments le frappèrent ; il se mit à lire la Bible et en ressentit une telle émotion qu'il fut convaincu à salut. Il entreprit alors de donner en public une explication suivie du livre des Actes des Apôtres, puis encouragea vivement un de ses concitoyens, Jean Kessler, sellier de son métier, qui fut converti et se mit à prêcher Christ devant un auditoire toujours plus nombreux, en prenant la première épître de Jean comme thème de cette série de discours. Bientôt le Conseil, à l'instigation de Vadian, rendit une ordonnance disciplinaire, interdisant les jurements, les blasphèmes, l'ivrognerie et la mendicité. On saisit ici le caractère de la Réforme suisse qui, un peu partout, commence par une régénération de mœurs et ne s'attaque aux croyances que lorsque la résistance de l'Église romaine vient démontrer l'intime corrélation qui rattache les mœurs à la doctrine.

Dès ce moment-là la prédication de l'Évangile fit de rapides progrès. Lorsqu'on apprit l'heureuse issue de la dispute de Berne, on peut dire que la Réforme prit pied définitivement à Saint-Gall. Cependant la présence dans la ville de la célèbre abbaye, dont le prince jouissait de droits étendus, offrait un obstacle à une décision radicale. Les églises de la ville appartenaient à la bourgeoisie ; on les débarrassa de tout ce qui pouvait y rappeler le culte catholique. Mais celle du couvent demeurait intacte. Irrités de ce qui leur semblait être une bravade, les magistrats de Saint-Gall déclarèrent qu'ils avaient droit de contrôle sur cet édifice aussi, que les ornements qui la décoraient leur appartenaient. Les religieux protestèrent, mais en vain ; ils durent céder à la force. « Voici », raconte Jean Kessler, « comment chacun se précipita sur les images. On les arracha des autels, des parois et des colonnes ; les autels furent brisés, les idoles mises en pièces à coups de hache ou de marteau ; on aurait dit une bataille. Au bout d'une heure on ne voyait plus rien en place. Ainsi les lourdes images de pierre et de bois tombèrent avec leurs niches, et leurs éclats volèrent au loin. Combien d'œuvres d'art précieuses et d'un travail subtil furent réduites en morceaux ! » Parmi les objets offerts à l'adoration se trouvait une croix d'argent, renfermant, disait-on, des reliques de grand prix ; on l'abattit et l'on trouva à l'intérieur deux petits cornets d'ivoire, sur l'un desquels on lisait ces mots. « Une pierre du Saint-Sépulcre » ; on l'ouvrit et l'on y découvrit une coquille d'escargot.

Dès le dimanche suivant l'église fut ouverte à la prédication de l'Évangile ; une foule de plus de trois mille personnes s'y réunit. C'est ainsi que la Réforme s'établit à Saint-Gall. Vadian y contribua pour beaucoup, davantage par son influence que par son action directe. Parmi les humanistes suisses, c'est lui qui, après Zwingli, exerça l'action la plus durable sur le nouveau mouvement. Mais on ne saurait approuver, pas plus ici qu'ailleurs, la violence comme témoignage pour des disciples de Jésus.

Ailleurs encore la lumière de l'Évangile éclaira les cœurs et les consciences, même dans des villes simplement alliées des cantons suisses, telles *Mulhouse*, *Bienne*. *Schaffhouse* aussi accepta la bonne nouvelle du salut, *les Grisons* en partie grâce au curé Frick. Il avait éprouvé une vive irritation à voir certains de ses collègues prêter une oreille sympathique à la voix de la vérité. Plein de dévouement à l'Église qu'il servait, il résolut de se rendre à Rome pour y dénoncer l'apparition de l'hérésie et pour solliciter des instructions sur les moyens à employer en vue de l'entraver. Mais douloureusement frappé, comme Luther, des abominations qui s'étaient sous ses yeux, il rentra chez lui, sonda les Écritures, reconnut ses erreurs et, dès lors, avec un zèle infatigable, proclama le pur Évangile.

Enfin, parmi ceux qui contribuèrent largement à répandre les nouvelles doctrines dans toute leur intégrité, il convient de rappeler le nom d'*Oswald Myconius* (qu'il ne faut pas confondre avec Frédéric Myconius, l'ami de Luther). Myconius mena une vie très agitée à cause de sa fidélité à l'Évangile. Désigné tout jeune comme directeur de l'école des chanoines de Zurich, il fut l'un des

principaux partisans de l'appel dans cette ville de Zwingli, un de ses meilleurs amis ; c'est de lui qu'il avait appris le message de la grâce de Dieu. Peu après il fut transféré à Lucerne, également comme professeur. Quelques écrits de Luther avaient pénétré dans cette ville et y produisirent un certain effet. Myconius en eut connaissance ; il n'avait jamais mentionné même le nom du réformateur, sauf à ses amis les plus intimes, et se contentait d'expliquer à qui voulait l'entendre l'Évangile dans toute son intégrité et sa simplicité. Il n'en fallut cependant pas davantage pour attiser la haine du clergé qui obtint des magistrats un ordre de faire comparaître devant eux le modeste et paisible chrétien. Après un interrogatoire sommaire, ils lui enjoignirent de « ne jamais lire avec ses élèves les écrits de Martin Luther ; de ne jamais prononcer son nom devant eux ; de ne jamais même penser à lui ».

Néanmoins la persécution ne tarda pas à sévir. Il y avait très peu de convertis à Lucerne ; on ne les connaissait même pas, ce qui amenait à grossir leur nombre démesurément ; mais la fureur de leurs ennemis se déversa sur l'infortuné Myconius, dont on fit un bouc émissaire. Il avait pourtant manifesté un grand dévouement dans le poste qu'il occupait : il avait tout sacrifié dans l'intérêt des jeunes gens qu'on lui confiait ; il avait quitté Zurich et Zwingli auquel il était tendrement attaché ; sa santé en pâtissait ; sa femme était infirme ; ils avaient un fils en bas âge et ne possédaient, pour l'élever, d'autres ressources que celles que Myconius pouvait se procurer par son travail. Si on l'exilait de Lucerne, où irait-il chercher un asile ? Mais ces considérations n'eurent aucun poids sur ses farouches accusateurs ; on le priva de son poste et on lui intima l'ordre de quitter la ville à très bref délai, sans autre faute à sa charge sinon le fait qu'il passait pour un disciple de Luther. Dans son désespoir, il écrivit à Zwingli, comme l'avait fait Berthold Haller dans des circonstances analogues. « Voici devant vous », disait-il, « votre pauvre Myconius, mis à pied par le Conseil de Lucerne. Où aller ? Je ne sais. Attaqué, comme vous l'êtes vous-même, quel asile pouvez-vous m'offrir ? Dans ma tribulation, je regarde au Seigneur, ma seule espérance. Plein de grâce et de miséricorde, il ne renvoie jamais à vide ceux qui lui adressent leurs supplications. Puisse-t-il suppléer à mes besoins ! »

Le valeureux Zwingli ne laissa pas longtemps son ami sans réponse. Il lui écrivit en ces termes : « Ce sont de rudes coups que ceux que l'adversaire assène à la maison de Dieu, en vue de la jeter à terre. Ses assauts se répètent si fréquemment que ce n'est plus seulement la pluie, ce ne sont plus seulement les torrents, les vents qui la battent en brèche, selon la prédication de Jésus Christ (Matt. 7:27) ; c'est la grêle et l'orage. Si je ne voyais pas le Seigneur soutenir le gouvernail, il y a longtemps que je l'aurais lâché moi-même ; mais je le vois, lui, au fort de la tempête : il tend les cordages, il manœuvre les agrès, il déploie lui-même les voiles ; bien mieux, il commande aux vents et ils lui obéissent. Voici mon avis. Présentez-vous devant le Conseil de la ville ; dites-leur quelques mots dignes d'un serviteur de Christ, quelques mots qui soient propres à adoucir leurs cœurs, non à les irriter. Affirmez nettement que vous n'êtes pas Luthérien, mais un disciple du Seigneur Jésus Christ. Priez vos élèves de vous accompagner et de parler en votre faveur. Si cela n'aboutit pas, venez chez votre ami, venez chez Zwingli, et considérez notre cité comme votre foyer ».

On ne peut que regretter que tous les discours de Zwingli n'aient pas été imprégnés de la même noblesse de sentiments et du même amour chrétien. Myconius suivit son avis, mais ce fut inutile ; il dut quitter Lucerne. Grâce à la protection du réformateur zurichois, il trouva de l'occupation pour un temps à Einsiedeln, puis se rendit à Bâle, où il seconda utilement Œcolampade et continua son travail.

Ainsi, des treize cantons qui composaient la Suisse d'alors, cinq avaient adopté la Réforme : Zurich, Bâle, Berne, Schaffhouse, Glaris ; deux étaient mixtes : Soleure et Appenzell ; les six autres conservaient l'ancienne religion. La Suisse se divisait donc en deux camps nettement tranchés, hostiles l'un à l'autre. Il en résulta de nouvelles luttes religieuses qui affaiblirent considérablement le pays. Au 19^e siècle seulement, ils ont appris à vivre en bonne harmonie.

LA REFORME DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

Les débuts de la Réforme en France

Une des raisons, purement humaines, qui explique les progrès prompts et solides de la Réforme en Allemagne, c'est le morcellement de ce pays en une quantité de petits États ; il y en avait trois cent soixante environ. Le pouvoir central ne détenait qu'une faible autorité ; chacun de ces territoires, minuscules pour la plupart, évoluait à sa guise. L'empereur pouvait bien chercher à faire prévaloir le catholicisme ; il se heurtait sans cesse aux prérogatives locales, aux droits des souverains et des individus, qu'il ne réussissait pas à vaincre.

En France il en allait tout autrement. Au cours du Moyen Âge le pouvoir du roi, infime au début, s'accrut graduellement au détriment de celui des seigneurs. L'église de France, dite gallicane, n'avait cessé de contester la mainmise du Saint-Siège sur les affaires ecclésiastiques du royaume. Le roi la favorisait pour être sûr de trouver son appui moral contre les revendications de la féodalité. Par conséquent l'opposition des partisans de la Réforme aux prétentions du souverain en matière religieuse devint un crime politique. Voilà pourquoi aussi on trouve un grand nombre de nobles dans les rangs de « ceux de la religion », comme on les dénommait ; beaucoup y étaient attirés non par leurs convictions, mais par leur intérêt.

En France, comme ailleurs, la Renaissance, dans la main de Dieu, fraya le chemin à l'éclosion des vérités évangéliques. Les humanistes habitaient les esprits à remonter aux « sources » des connaissances, à se faire une opinion par eux-mêmes, vrai but de la culture intellectuelle, au lieu d'accepter aveuglément les théories toutes faites, enseignées par la scolastique et imprégnées d'empirisme. Or, parmi ces « sources », la Bible ne tarda pas à occuper une place éminente.

Jacques Lefebvre, d'Étaples en Picardie, enseignait depuis longtemps les mathématiques à la Sorbonne et commentait aussi les ouvrages d'Aristote sur la physique et la métaphysique. Au dire de Farel, « il faisait les plus grandes révérences aux images qu'autre personnage que j'aie connu ; et demeurant longuement à genoux, il priait et disait ses heures devant icelles, à quoi souvent je lui ai tenu compagnie ». Mais la préparation de ses cours l'amena à prendre contact avec les Saintes Écritures ; il les lut attentivement, avec un enthousiasme croissant, sans du reste prévoir le moins du monde qu'il allait inaugurer la Réformation en France : bel exemple de ceux « qui, ayant entendu la parole, la retiennent dans un cœur honnête et bon, et portent du fruit avec patience » (Luc 8:15). Il avait près de soixante-dix ans quand il écrivit ce qui suit dans la préface du premier des livres qu'il consacra à la Parole de Dieu ; c'était en 1509, sept ans avant que la voix de Luther se fît entendre : « Une lumière si brillante a frappé mes regards que les doctrines humaines m'ont semblé des ténèbres en comparaison des études divines, tandis que celles-ci m'ont paru exhaler un parfum dont rien sur la terre n'égale la douceur ».

En 1512 il était plus précis : « C'est à la pure grâce de Dieu que nous devons la justification de la foi, et par elle nous héritons de la vie éternelle... Qui ignore que le brigand a été justifié par la foi seule ? ». Lefebvre sentait la nécessité d'une Réforme et la croyait imminente : « Les signes des temps annoncent qu'un renouvellement est prochain ; et pendant que Dieu ouvre de nouvelles voies à la prédication de l'Évangile par les découvertes des Portugais et des Espagnols dans toutes les parties du monde, il faut espérer qu'il visitera aussi son Église et la relèvera de l'abaissement dans lequel elle est tombée ». Telle était la puissance de l'Esprit de Dieu qui parlait au cœur de ce pieux chrétien par le moyen de la Bible. Autour de lui se groupaient quelques jeunes gens, avides d'en apprendre plus long sur ce message merveilleux et si nouveau ; parmi eux il faut citer au tout premier rang Olivétan et Guillaume Farel. Ce dernier, originaire des environs de Gap en Dauphiné, plein d'une ardente fougue méridionale, ne tarda pas à annoncer avec hardiesse le salut par la foi et non par les

œuvres. À juste titre on le considère comme le tout premier des prédicateurs de l'Évangile en France, dans l'ordre chronologique, il va de soi.

C'est à Meaux que les nouvelles doctrines trouvèrent tout d'abord un terrain favorable. L'évêque de cette ville, Guillaume Briçonnet, personnage d'un haut rang, avait fait deux fois le voyage à Rome, en qualité de représentant de la France auprès du Saint-Siège. Rentré dans son diocèse après une longue absence, il fut surpris de constater que des idées, inconnues jusque-là, s'y étaient introduites et y avaient fait de rapides progrès. Elles lui parurent dignes du plus vif intérêt ; il manda donc auprès de lui Lefebvre pour le renseigner. Lefebvre lui démontra que seule la Parole de Dieu, acceptée dans toute son intégrité et sa simplicité, ramène aux anciennes vérités, telles que les connaissait l'Église primitive, sans le moindre secours d'écoles de théologie, de savants, de critiques, en un mot sans aucune intervention humaine ; que l'Évangile est « la puissance de Dieu en salut à quiconque croit » (Rom. 1:16) ; que par conséquent les œuvres ne sauraient y concourir en aucune façon, ni rien de ce que l'homme prétend apporter. À son tour Briçonnet se mit à étudier les Saintes Écritures et il y trouva un bonheur intense, inconnu jusqu'alors : « La saveur de cette nourriture divine », écrit-il, « est si douce qu'elle remplit l'âme du désir d'en goûter toujours davantage. Quel vase serait capable d'en contenir toute l'excellence ? »

Briçonnet adressait ces lignes à Marguerite de Valois, sœur du roi François Ier, sur lequel elle exerçait une grande influence ; sa grâce et sa haute intelligence faisaient d'elle l'ornement de la cour. Sous la direction de son conseiller spirituel, elle se mit à lire et à étudier la Parole de Dieu ; elle apprit à connaître la voie du salut et fut convertie au moment même où les persécutions commencèrent à sévir. Aussitôt elle déploya toute son énergie pour venir en aide, en paroles et en actes, aux victimes de l'Église romaine. On la dénonça à son frère comme hérétique ; il refusa de rien entendre et, lorsqu'elle eut épousé le roi de Navarre, sa cour de Nérac devint un asile paisible pour ceux qui étaient poursuivis pour « cause de religion ».

On avait pu espérer un moment que François Ier se laisserait convaincre par la vérité. Marguerite écrivait en ces termes à Briçonnet qui l'exhortait à faire tout son possible pour gagner son frère : « Le roi et Madame (la reine mère) ont bien délibéré de donner à connaître que la vérité de Dieu n'est point hérésie... Le roi et Madame sont affectionnés plus que jamais à la réformation de l'Église ». Un peu plus tard, Marguerite leur ayant lu une lettre de Briçonnet sur ce sujet, « reconnaissant la vérité reluire en leur nihilité (néant), ils ont eu les larmes aux yeux ». Malheureusement François Ier, se laissant entraîner par des avis pernicieux, ne tarda pas à suivre un chemin tout opposé à celui qu'on lui traçait.

Lefebvre et Briçonnet mirent tout en œuvre pour répandre dans la France entière le Livre de Dieu ; ils désiraient que chaque Français pût le lire dans sa langue maternelle. On ne tarda pas à voir paraître les quatre évangiles, puis le Nouveau Testament tout entier. À Meaux, pour la première fois en France, des chrétiens se réunirent pour lire ensemble la Bible, l'étudier, prier et adresser leurs louanges au Seigneur ; elle faisait leur joie et leur consolation. Tout leur bonheur, c'était de sonder « les choses profondes de Dieu » (1 Cor. 2:10). Voyant ce beau zèle et désireux de propager dans la ville la connaissance de la vérité, Briçonnet fit venir de Paris un certain nombre de disciples de Lefebvre en leur enjoignant de lire au peuple l'Évangile en français ; Farel était du nombre. « Le peuple de Meaux et des environs avait un ardent désir de connaître la voie du salut nouvellement révélée, si que les artisans, comme cardeurs, peigneurs et foulons n'avaient d'autre exercice en travaillant de leurs mains que conférer de la Parole de Dieu et se consoler en icelle. Et spécialement dimanches et fêtes étaient employés à lire les Écritures ; en sorte qu'on voyait en ce diocèse reluire une image d'Église renouvelée ; les mœurs se réformaient et les superstitions s'en allaient bas » (*) De même, dans la campagne environnante, au moment du repas, les cultivateurs se réunissaient autour de l'un d'eux, qui leur faisait la lecture, tandis qu'ils prenaient leurs aliments.

(*) Crespin, Histoire des Martyrs.

Des progrès aussi manifestes ne pouvaient qu'irriter au plus haut point les tenants du catholicisme. Ils trouvèrent leur champion dans la personne de Noël Bédard, grand maître de la Sorbonne. Animé d'un esprit médiocre et intransigeant, il dénonça les « hérétiques » comme les ennemis de la France. Érasme disait de lui : « En un seul Bédard il y a trois mille moines ». « Délivrez-nous de ces nouvelles doctrines », s'écriait le défenseur de l'Église romaine. « Écrasez l'hérésie ; sinon cette peste, qui a déjà infecté la ville de Meaux, se répandra dans tout le royaume de France ». Ces attaques furibondes ébranlèrent Briçonnet, dont le caractère n'était pas à la hauteur de ses principes. Il ne manquait pas de piété, ni de zèle, mais se décontençait en présence du danger. Ce n'était pas — loin de là — un de ces hommes chez qui la fidélité et la constance provoquent, s'il le faut, le sacrifice de leur vie, lorsqu'il s'agit de défendre un principe juste. Briçonnet céda devant l'orage qui grondait toujours plus fort. Pour sauver son existence, sa liberté, ses dignités, son orgueil familial, il renonça à ce qu'il savait être la vérité, puisque le Seigneur lui avait accordé la faveur de la proclamer bien haut pendant un temps. Cependant, jusqu'en 1525, grâce à la protection du roi, qui hésitait à sévir, aucun acte de persécution sanglante ne fut accompli. L'Évangile se répandit. Après Meaux, on le prêcha à Bourges, à Alençon, à Lyon, à Grenoble. Un petit groupe de chrétiens se réunissait secrètement à Paris.

Lefebvre passa les dernières années de sa vie à la cour de Navarre, où la reine Marguerite lui témoigna toutes sortes d'attentions. Mais ses jours furent assombrés par le sentiment de la faiblesse du témoignage qu'il avait rendu au Seigneur. « Notre vénéré maître », raconte Farel, « en était si accablé qu'il ne cessait de répéter : « C'en est fait de moi. Je mérite la mort éternelle, parce que je n'ai pas eu le courage de confesser hardiment la vérité devant les hommes ». Il se lamentait sans relâche, jour et nuit. Notre ami, Gérard Roussel, ne le quittait pas, l'exhortant à reprendre courage et à mettre toute sa confiance dans le Seigneur. Mais Lefebvre répondait invariablement : « Nous sommes condamnés par le juste jugement de Dieu, parce que nous n'avons pas proclamé la vérité à laquelle nous devons rendre témoignage aux yeux de tous ». C'était vraiment un spectacle digne de toute commisération que de voir ce pieux vieillard en proie à un chagrin si amer et à une crainte pareille du jugement de Dieu ».

En effet, comme beaucoup d'autres croyants de son temps, il n'avait pas eu le courage de rompre radicalement avec l'Église romaine. « Les pratiques du culte », écrivit-il une fois, « ne sont, somme toute, que choses extérieures et, qui le sait ? sans doute tomberont-elles d'elles-mêmes, pourvu que nous annonçons l'Évangile et attendions les résultats. Notre tâche consiste à purifier la maison de Dieu, et non à la détruire ». Tel était aussi le sentiment de la reine Marguerite ; elle en porta la peine, car elle vécut toute sa vie « lasse de tout », écrit un de ses biographes. Malgré son dévouement pour les témoins de la foi, elle ne connut que très peu « l'opprobre de Christ » et se rendait bien compte, elle aussi, de sa culpabilité à cet égard. Mais c'était une enfant de Dieu, on ne saurait en douter un seul instant, chère au cœur du Seigneur. C'est par amour pour lui qu'elle ne cessa de secourir les siens, non pas seulement matériellement, chose relativement facile pour elle, étant donné la position élevée qu'elle occupait, mais encore en intervenant pour eux auprès du roi et en encourageant par là la haine de la Sorbonne et de toute l'Église catholique. Plus d'une fois sa vie fut en danger. Elle se dépensa sans compter pour les chrétiens. « En vérité, je vous dis : En tant que vous l'avez fait à l'un des plus petits de ceux-ci qui sont mes frères, vous me l'avez fait à moi » (Matt. 25:40).

Une grande joie lui était réservée, celle d'entourer Lefebvre dans ses tout derniers moments : il avait quatre-vingt-douze ans. Le vieillard s'ouvrit à elle des remords qu'il éprouvait : « Comment puis-je », lui dit-il, « paraître devant Dieu, moi qui ai annoncé l'Évangile de son Fils en toute sincérité à beaucoup d'autres ; ils ont prêté l'oreille à mes enseignements et, à cause de cela même, ils ont dû marcher à la mort, après avoir enduré d'atroces supplices. Et moi, lâche que je suis, je me suis enfui. Je suis pourtant un vieillard, très avancé en âge. N'ai-je pas assez vécu, et plus qu'assez ? Je n'avais

point à redouter la mort, au contraire, je devais la souhaiter. Oui, j'ai évité les lieux où j'aurais pu gagner la couronne des martyrs. Je me suis montré honteusement infidèle à l'appel de mon Dieu ».

La reine chercha à l'encourager en l'engageant à s'en remettre à la miséricorde du Seigneur qui connaît les pensées et les intentions du cœur de chacun des siens. Non sans peine, elle parvint à calmer ses angoisses. Là-dessus Lefebvre s'écria : « Eh bien ! Il ne me reste plus qu'à m'en aller auprès du Seigneur quand il lui plaira de m'appeler ». Puis, après avoir indiqué brièvement quelles étaient ses dernières volontés, il dit, le visage illuminé d'un sourire paisible : « Maintenant je dois me reposer. Soyez heureux ! À Dieu ! » Là-dessus il s'étendit sur un lit qui était là et s'endormit. Quand, au bout d'un certain temps, on chercha à l'éveiller, on constata que son âme avait quitté son enveloppe mortelle pour être pour toujours avec le Seigneur.

Farel garda pour son vieux maître une estime et une affection des plus profondes. On comprend que la pusillanimité de Lefebvre ne pouvait convenir à un homme comme lui, animé d'un zèle ardent pour la cause de l'Évangile, caractère décidé entre tous et ennemi déclaré des demi-mesures, des situations équivoques. Néanmoins il témoigna toujours à Lefebvre une reconnaissance émue et ne manquait jamais l'occasion de rappeler que c'est par son moyen et grâce à la bénédiction du Seigneur, qu'il était arrivé à la connaissance de la vérité. Les deux amis s'étaient rencontrés plus d'une fois à Nérac, la capitale du petit royaume de Navarre, et Marguerite aurait volontiers gardé auprès d'elle le jeune réformateur, mais l'ardeur de son tempérament demandait une existence beaucoup plus active. Farel aimait la lutte ; on le trouvait toujours sur le champ de bataille. Quand il avait vaincu l'ennemi sur un point, il laissait à d'autres le soin de reconstruire et passait plus loin, pour affronter de nouveaux combats, dans lesquels bien souvent il risqua sa vie et essuya les pires outrages. Au moment de la mort de Lefebvre, il avait quitté Nérac depuis quelque temps et avait entrepris de longs voyages, après lesquels il résolut d'évangéliser sa propre patrie, le Dauphiné. Trois de ses frères furent convertis par son moyen et il trouva bien d'autres sujets d'encouragement qui l'engagèrent à parcourir le pays en long et en large, annonçant l'Évangile, insistant « en temps et hors de temps » (2 Tim. 4:2) et dévoilant au grand jour les erreurs enseignées par l'Église romaine. Les prêtres soulevèrent le peuple contre lui, cherchèrent à l'arrêter. Mais il connaissait à fond la contrée ; les rochers et les cavernes n'avaient pas de secrets pour lui et, chaque fois que ses adversaires croyaient le saisir, il leur échappait pour reparaître ailleurs, prêchant la grâce de Dieu sans trêve ni repos, au bord des torrents comme dans les endroits les plus reculés et les plus sauvages. C'est probablement à son travail qu'est due la conversion d'un jeune homme, Antoine Boyve, plus connu sous le nom de Froment qui, plus tard, joua un rôle très utile pour propager la Réforme à Genève.

Farel poursuivit son activité dans le Dauphiné pendant plusieurs mois. « On m'avait mis en garde », raconte-t-il, « contre les artifices de Satan et contre les supplices de tout genre qui m'attendaient. Ils n'ont pas manqué ; ils furent même plus douloureux que je ne m'y attendais. Mais j'ai Dieu pour Père ; il a pourvu à tout et il me donnera la force dont j'aurai toujours besoin ».

Béda n'avait pas oublié ce « brandon de discorde » qui lui échappait sans cesse. Il suscita contre lui l'évêque de Gap qui se mit en quête du réformateur. « Voulant prêcher, il ne fut pas admis, parce qu'il n'était ni moine ni prêtre... De là il fut déchassé, voire fort rudement tant par l'évêque que par ceux de la ville, trouvant étrange sa doctrine, sans jamais en avoir entendu parler ». Farel demeura insaisissable, mais il finit par quitter le Dauphiné pour prêcher dans les Cévennes. Traqué par ses ennemis, il passa en Guyenne, puis en Navarre, mais, apprenant que le réseau tissé autour de lui se resserrait de plus en plus, il gagna le nord de la France, afin de pouvoir au besoin se réfugier en territoire bernois. Il séjourna quelque temps dans la principauté de Montbéliard, où le duc, Ulrich de Wurtemberg, l'accueillit avec bienveillance. Il se mit à répandre la vérité, dans la ville et la campagne, avec son impétuosité méridionale et son zèle missionnaire, fait d'énergie et d'audace. Comme toujours, il rencontra une résistance furibonde de la part du clergé ; rien n'y fit, pas même

l'intervention de son ami Œcolampade, qui l'exhorta à la prudence. Après deux ans d'une activité débordante, il partit pour un autre champ de travail, mais il laissait après lui bien des âmes converties et le fruit de son labeur se constate de nos jours encore dans toute cette région. C'est au cours de son séjour à Montbéliard que Farel rédigea un admirable petit livre intitulé : *Summaire et briefve declaration d'aulcuns lieux fort necessaires à ung chascun chrestien*, qu'on peut considérer comme le premier catéchisme publié en langue française ; il précéda de cinq ans celui de Luther.

De Montbéliard Farel se rendit à Metz, où il ne réussit pas à s'implanter, puis à Strasbourg, enfin à Berne. Ici s'ouvre la seconde phase de son activité, qui remplit presque tout le reste de sa vie et se déroula essentiellement en Suisse romande. On en trouvera le détail plus loin.

* * *

Sous l'influence de sa sœur, François Ier avait, on l'a vu, prêté tout d'abord une attention sympathique à la prédication de l'Évangile. Mais il dut bientôt se rendre compte qu'il avait à choisir entre le chemin du Seigneur et celui du monde ; on ne peut servir deux maîtres. Or il était d'un caractère mobile et changeant. Un historien dit de lui : « La constance et la fermeté lui manquèrent toujours et il se laissa conduire par les événements plutôt qu'il ne les dirigea ». Avec cela, grand ami des plaisirs, refusant de renoncer à aucun prix à sa vie désordonnée, il se détourna, le sachant et le voulant, de la voie du salut, pour suivre celle de ses instincts pervers. D'autre part, comme les réformés mettaient l'autorité de Dieu au-dessus de la sienne, se déclarant ainsi opposé à la doctrine de la monarchie absolue, le roi prétendait voir en eux des ennemis de sa souveraineté. Et pourtant la Parole de Dieu lui donnait toute satisfaction : « Craignez Dieu ; honorez le roi » (1 Pierre 2:17). « Mon fils, crains l'Éternel et le roi » (Prov. 24:21).

C'est sous son règne que commencèrent les persécutions, à Meaux en tout premier lieu, cela se comprend. Là vivait un cardeur de laine, Jean Leclerc. Peu instruit dans la science courante, il avait lu avec grand soin la Bible, s'en était vraiment nourri, et il finit par jouer le rôle d'un pasteur dans le petit troupeau des enfants de Dieu. Ardemment désireux de défendre les intérêts du Seigneur, il n'y mit pas toujours la sagesse voulue. Un jour, justement indigné de voir affichée une bulle d'indulgence aux portes de la cathédrale, il l'arracha et mit à la place un écrit où le pape était désigné sous le nom d'antichrist. Il fut aussitôt découvert, arrêté, puis conduit à Paris, fouetté trois jours de suite dans les rues. Après ce supplice, on le marqua au front d'un fer rouge, puis on le bannit. Au moment où on lui infligeait ce cruel supplice, sa mère se trouvait là, tout près de lui et s'écria d'une voix que toute la foule entendit : « Gloire à Jésus Christ et à sa marque ! ». Leclerc partit pour l'exil. On le retrouve à Metz où son zèle mal éclairé l'entraîna à une nouvelle imprudence. À quelque distance de la ville se trouvait une chapelle, contenant des images de la Vierge et de différents saints ; une procession solennelle s'y rendait chaque année. La nuit avant cette cérémonie, Leclerc brisa toutes ces statues. On ne tarda pas à le désigner comme l'auteur de ce sacrilège et il fut brûlé vif après avoir subi les tortures les plus atroces. « Il n'y eut homme », dit Crespin, « qui ne fut ému et étonné, voyant une constance si grande que Dieu donna à un sien serviteur ».

Il en fut de même pour Louis de Berquin, un gentilhomme, érudit, homme de la cour, ami du roi. Il écrivit contre les erreurs de la Sorbonne, mais sans attaquer qui que ce fût. Une perquisition faite chez lui amena la découverte de livres de Martin Luther. Aussi le conduisit-on en prison. François Ier était en ce moment prisonnier à Madrid à la suite de sa défaite à Pavie ; à son retour il apprit les traitements infligés à ce gentilhomme, qu'il estimait hautement. Sur l'ordre du roi, Berquin recouvra la liberté. François Ier exigea que l'affaire se traitât devant son conseil : harcelé de questions, l'accusé se défendit contre l'imputation d'hérésie. « Ce qu'il croyait, ce qu'il avait écrit, n'était-ce pas la vérité, telle que l'enseignait la Parole de Dieu ? ». Mais il ne s'agissait pas de la Parole de Dieu ; il s'agissait de l'Église de Rome. L'acharnement des adversaires redoubla. À trois reprises, grâce à l'intercession de Marguerite auprès de François Ier, Berquin recouvra la liberté : le roi n'était pas

fâché de montrer au clergé qu'il devait s'incliner devant le roi de France. Cependant la Sorbonne finit par l'emporter. Profitant d'une courte absence du souverain, elle fit monter sur le bûcher le fidèle témoin du Seigneur. « Ce fut fait et expédié en grande diligence, afin qu'il ne fût secouru ni du roi, ni de Madame la Régente, qui étaient lors à Blois ».

Malheureusement les réformés manquèrent trop souvent de mesure. Au lieu de s'attendre à Celui qui tient toutes choses dans ses mains, impatients de l'opposition qu'ils rencontraient, ils se laissèrent aller à agir par eux-mêmes, oubliant cette exhortation du Seigneur : « Remets ta voie sur l'Éternel, et confie-toi en lui ; et lui, il agira, et il produira ta justice comme la lumière, et ton droit comme le plein midi » (Ps. 37:5-6). C'est là sans doute une des raisons pour lesquelles la Réforme n'a jamais pu prendre pied définitivement en France. Décidés à frapper un grand coup, ils résolurent de proclamer nettement leur foi en affichant dans tout le royaume des « placards », contenant un réquisitoire virulent contre « les horribles, grands et imputables abus de la messe papale ». Ce long document se termine par ces mots cinglants : « La vérité les a abandonnés (les membres du clergé), elle les menace, elle les traque, elle les remplit d'effroi ; leur royauté sera bientôt abolie à jamais ». On ne saurait contester la vérité de ces assertions, mais ce n'était certes pas la volonté du Seigneur que de recourir à des moyens aussi violents.

Un de ces placards fut apposé, par la main d'un ennemi sans doute, sur la porte de la chambre du roi. On conçoit son indignation. Sur son ordre des poursuites s'engagèrent immédiatement contre les réformés. Il n'y eut qu'un cri : « Mort aux hérétiques ! Le roi le veut ! ». De tous côtés ce furent condamnations et exécutions sans pitié. Les suspicions tombèrent même sur l'entourage du roi : « S'il veut extirper l'hérésie, qu'il commence par sa propre cour et par ses propres parents ». Ces expressions désignaient très clairement Marguerite de Navarre ; sommée de comparaître à Paris, elle n'hésita pas un instant à s'y rendre, confiante dans l'intégrité de ses desseins, dans l'affection que lui portait le roi. Pour la première fois peut-être de sa vie, elle trouva au palais du Louvre un accueil sévère et glacial. Son frère l'accabla de reproches à cause des maux que l'hérésie, qu'elle encourageait, amenaient dans tout le royaume de France. Marguerite contint ses larmes et tint tête avec calme, mais fermement, aux arguments avancés. Elle osa même insinuer que ces calamités étaient dues bien plutôt à l'intolérance et au fanatisme des adversaires de l'Évangile. François se radoucit et consentit à révoquer la sentence prononcée contre trois prédicateurs réformés. Très peu de jours après, elle repartit pour Nérac.

En effet, les supplices ordinaires ne suffisaient plus à assouvir la haine du clergé. Il exigeait qu'on y ajoutât le spectacle d'une grande protestation publique en présence d'une foule immense qui remplissait les rues de Paris, tandis que des milliers de spectateurs occupaient jusqu'aux toits des maisons. Par les portes de Notre Dame, largement ouvertes, on vit sortir un cortège majestueux, comprenant tous les plus hauts dignitaires de l'Église : archevêques, évêques, cardinaux, revêtus de leurs insignes, moines et religieux. Les reliques les plus vénérées, un morceau soi-disant de la vraie croix, un clou, un fragment de la lance qui transperça le flanc du Seigneur, la tête du roi saint Louis, attiraient les regards. Toute la cour suivait, derrière François Ier, à pied, tête nue malgré le froid rigoureux (c'était le 29 janvier 1535), portant à la main un cierge allumé. Près de lui ses trois fils, les magistrats et les plus hautes notabilités de l'État. La procession serpenta dans les rues et passa sur la place de Grève où six réformés, garrottés aux poteaux, attendaient que le roi lui-même mît le feu à leurs bûchers.

De retour à Notre-Dame, François Ier prit place sur un trône élevé et prononça, contre les doctrines évangéliques, un discours respirant la haine la plus acerbe. « Si », ajouta-t-il, « Mon bras était infecté de cette peste, je le couperais. Si un de mes enfants osait embrasser ces théories, s'il se permettait d'en faire profession, je le sacrifierais moi-même à la justice de Dieu et à ma propre justice ». On a peine à concevoir un pareil aveuglement satanique. Cédant aux conseils odieux qu'on lui prodiguait, François Ier se mit en rébellion ouverte avec la vérité et y entraîna tout son royaume à sa suite.

La France fut alors livrée pendant 25 ans à des accès de violence persécutrice, inspirée par la puissance diabolique ainsi déchaînée. On ignorait systématiquement les ménagements qu'aurait dû dicter la plus élémentaire prévoyance politique. On se donnait pour but, semblait-il, de tuer par plaisir, sans se préoccuper des conséquences proches ou lointaines que pouvaient engendrer ces pratiques barbares. Très sûrement la royauté française en a payé la peine lorsque triomphèrent les éléments extrêmes de la Révolution de 1789.

De tous ces actes de persécutions, le plus féroce peut-être fut celui dirigé contre les Vaudois de Provence. Comme leurs homonymes des vallées du Piémont, ils suivaient les enseignements du Seigneur. Il n'en fallut pas davantage pour déchaîner sur eux, une fois condamnés par le parlement d'Aix, le baron d'Oppède qui avait à assouvir quelque vengeance particulière. À la tête d'une bande de soldats mercenaires, formés au brigandage dans les guerres dont l'Italie fut sans cesse le théâtre, il se jeta sur d'innocentes populations qu'il fit massacrer en masse : hommes, femmes, vieillards, enfants. Quelques-uns seulement furent épargnés, pour aller ramer sur les galères du roi. À Cabrières, bourg fortifié, une soixantaine de paysans attendaient de pied ferme les assaillants derrière leurs remparts. Pour en venir à bout plus facilement, Oppède leur promit la vie s'ils se rendaient. Croyant à sa bonne foi, les assiégés ouvrirent leurs portes ; au même instant, ils furent taillés en pièces, l'église envahie et tous ceux qui y avaient cherché refuge, femmes, enfants, malades, subirent le même sort. Les fugitifs erraient dans les montagnes couvertes de neige, sans pain, sans abri. Les plus valides gagnèrent les vallées du Piémont et y rejoignirent leurs frères dans la foi ; d'autres périrent de misère. Un petit nombre, après le départ des massacreurs, se rapprochèrent de leurs cabanes en ruines, les relevèrent, et, peu à peu, on vit dans ces mêmes localités, si horriblement dévastées, des chrétiens se réunir pour chanter les louanges du Seigneur.

François Ier ne prétendait pas qu'on se livrât à de pareils excès. Informé des événements de Provence, il voulut faire punir sur-le-champ Oppède et ses principaux officiers ; le cardinal de Tournon, un des mauvais génies du temps, l'en dissuada. Cependant, comme toutes les règles de la guerre et les principes de la plus élémentaire humanité avaient été foulés aux pieds, Oppède et quelques autres furent cités devant le parlement de Paris. Le procès dura cinq ans. Grâce aux influences cléricales, le chef de cette sanglante expédition fut acquitté.

Le souvenir de la croisade contre les Vaudois poursuivit François Ier jusque dans ses derniers moments. Au cours de son affreuse agonie, on l'entendait gémir ; puis il sursautait, comme saisi d'effroi. Sur son visage on voyait passer une ombre sinistre ; il semblait contempler un spectacle terrifiant, invisible pour son entourage. Puis un tremblement violent le gagnait et il laissait échapper ces mots entrecoupés : « Ce n'est pas ma faute ; on a outrepassé mes ordres ». N'était-ce pas sa conscience qui parlait, bourrelée de remords ?

Deux ans plus tard, Marguerite de Navarre le suivait dans la tombe, pleurée de ses sujets qui se rappelaient cette parole de leur reine bien-aimée : « Rois et princes ne sont point les maîtres de leurs peuples, mais des ministres, institués par Dieu pour les soutenir et les protéger ». Marguerite fut la grand-mère du futur roi, Henri IV.

C'est ici le lieu de citer ces vers composés par Marguerite de Navarre après le supplice de Louis de Berquin :

Réveille-toi, Seigneur Dieu,
Fais ton effort,
Et viens venger en tout lieu
Des tiens la mort.
Tu veux que ton Évangile
Soit prêché par tous les tiens
En château, bourgade et ville,

Sans que l'on en cèle rien.
Donne donc à tes servants
Cœur ferme et fort
Et que d'amour tous fervents
Aiment la mort.

Jean Calvin

Années de jeunesse

Issu d'une honorable famille de Noyon en Picardie, où il naquit le 10 juillet 1509, Jean Calvin fut destiné dès son enfance à l'Église ; tout jeune encore on le voit doté d'une charge ecclésiastique. À Paris il commença les hautes études dans une école où il eut pour maître le savant Mathurin Cordier, auquel il confia plus tard la direction du Collège de Genève. Cordier n'adhéra à la Réforme qu'ultérieurement, mais il en suivait attentivement l'évolution et il est très possible qu'il initia son élève aux idées nouvelles. Ce pédagogue chrétien s'élevait éloquemment contre les mauvais traitements infligés aux enfants et voulait qu'on leur apprît « à aimer Christ, à respirer Christ ». « Le nom de Jésus Christ ! Verse-le comme goutte à goutte dans l'âme de tes élèves ; introduis-le, fais-le pénétrer en elle ! ». Plus tard le jeune homme fut transféré au collège Montaigu, de tendances plus cléricales, et où régnaient un ascétisme sévère et une saleté indescriptible. Érasme y avait étudié jadis et Ignace de Loyola, qui fonda plus tard l'ordre des Jésuites, y entra l'année même où Jean Calvin le quittait. Il fut aussi en contact avec Robert Olivétan, un des futurs traducteurs de la Bible ; ce fut, dit-on, le premier que Calvin entendit là prêcher ouvertement.

Quelques années plus tard, soit pour obéir au désir de son père qui cherchait à donner à son fils une carrière vraiment lucrative, soit parce qu'il suivait un penchant naturel de son esprit, Calvin abandonna la théologie pour les études juridiques à Orléans et à Bourges. Passionné de cette nouvelle discipline, il fit des progrès si rapides qu'au bout d'un an, dit Théodore de Bèze, « on ne le tenait déjà plus pour écolier, mais pour enseigner ». Il est très certain que la rigueur des méthodes juridiques convenait à l'intelligence de Calvin, porté à tout envisager sous le signe de la raison ; les règles strictes qu'il imposa dans la suite à la ville de Genève en portent le reflet. Il fréquenta assidûment les cours de Melchior Wolmar, helléniste éminent, qui interprétait tour à tour les auteurs profanes et, moins publiquement, la Bible qu'il avait appris à connaître en Allemagne. On y trouvait, disait-il, la réponse à tous les problèmes, le remède à tous les abus, le repos pour les âmes travaillées, celles des savants comme celles des gens du peuple.

Quelle réaction produisirent sur Calvin les leçons de son érudit professeur ? C'est presque impossible à déterminer. Au rebours de Luther qui se complaisait à narrer ses expériences personnelles, Calvin, imprégné d'une humilité profonde, craignant de porter atteinte à la gloire de Dieu en vantant l'homme, cachait autant que possible ce par quoi il avait passé, disant : « Vrai est que je n'aime pas à parler de moi ». Dans la préface de son *Commentaire sur les Psaumes*, le seul de tous ses ouvrages où il donne des détails sur lui-même, il se contente de rappeler qu'il fut d'abord, « plus que personne attaché aux superstitions papales », mais aucune date, aucune précision. Voici tout ce qu'il rapporte sur son état spirituel à cette époque : « J'étais bien éloigné d'avoir ma conscience certaine. Toutes les fois que je descendois en moi ou que j'élevois mon cœur à Dieu, une si extrême horreur me surprenoit qu'il n'y avoit purifications ni satisfactions qui m'en pussent guérir. Et tant plus je me considérois de près, tant plus rudes aiguillons pressoient ma conscience, tellement qu'il ne me demuroit d'autre confort, sinon de me tromper moi-même en m'oubliant ». Mais le Seigneur eut pitié de lui. « Dieu, quoique je fusse si obstinément adonné aux superstitions papales qu'il estoit bien malaisé qu'on pût me tirer de ce borbier profond, dompta et rangea mon cœur à docilité par une conversion subite, lequel, eu égard à l'âge, estoit par trop endurci en telles choses... Ayant donc reçu quelque goût et connaissance de la vraie piété, je fus incontinent enflammé d'un si grand désir de

profiter, qu'encore que je ne quittasse pas tout à fait les autres études, je m'y employais plus mollement ».

Dans *l'Épître à Sadolet*, Calvin fait figurer un « homme du peuple » qui raconte sa conversion à l'Évangile de la grâce de Dieu en des termes où l'on entend sans doute un écho des sentiments que l'auteur avait éprouvés lui-même : « Une fois la doctrine du salut présentée, moi, offensé de cette nouveauté, à grand-peine ai-je voulu prêter l'oreille, et si je confesse qu'au commencement j'y ai vaillamment et courageusement résisté... Une chose y avoit qui me gardoit de croire ces gens-là : c'étoit la révérence de l'Église ». Quand enfin son esprit s'ouvre à la vérité, « estant véhémentement consterné et éperdu pour la misère en laquelle j'estois tombé et plus encore pour la connaissance de la mort éternelle qui m'estoit prochaine, je n'ai rien estimé m'estre plus nécessaire, après avoir condamné en pleurs et en gémissements ma façon de vivre passée, que de me rendre et retirer à mon Seigneur et Sauveur ».

Les amis de Calvin se rendirent bientôt compte du changement qui s'était opéré en lui. On l'avait vu remplacer ses professeurs à l'occasion ; on le pressa maintenant d'instruire ceux — et ils étaient nombreux — qui se préoccupaient des vérités éternelles. « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé » (Ps. 116:10) : cette parole se réalisait pour lui, malgré son caractère timide et fuyant. Voici ce qu'il en raconte lui-même : « Avant que l'an passât, tous ceux qui témoignaient quelque désir de la pure doctrine se rangeoient vers moi pour apprendre, bien que je ne fisse quasi que commencer moi-même ». Il en était « tout ébahi », d'autant, ajoute-t-il, « qu'étant d'un naturel un peu sauvage et honteux, j'ai toujours aimé repos et tranquillité. Je commençai donc à chercher quelque cachette et moyen de me retirer des gens ; mais tant s'en faut que je vinsse à bout de mon désir, qu'au contraire toutes retraites et lieux à l'écart m'estoient comme écoles publiques ».

Le chemin s'ouvrait si clairement devant Calvin qu'il s'y engagea résolument. Il renonça à ses études juridiques, retourna à Noyon pour rompre les derniers liens extérieurs qui le rattachaient encore à l'Église romaine et vint se fixer à Paris où sévissaient de violentes persécutions. Les chrétiens se réunissaient dans des assemblées secrètes. Calvin y prit une part active, prêchant avec une autorité qui ranimait la confiance. Il terminait volontiers ses discours par ces mots de Rom. 8:31 : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? ». Un catholique militant, ennemi déclaré de la Réforme, Estienne Pasquier, rend témoignage en ces termes à l'infatigable activité de Calvin et à son influence déjà très répandue : « Au milieu de ses livres et de son étude, il estoit d'une nature remuante le possible pour l'avancement de sa secte. Nous vîmes quelquefois nos prisons regorger de pauvres gens abusés, lesquels sans cesse il exhortoit, consolait, confirmoit par lettres, et ne manquoit de messagers auxquels les portes estoient ouvertes, nonobstant quelques diligences que les geôliers apportassent au contraire. Voilà les procédés qu'il tint au commencement, par lesquels il gagna pied à pied une partie de notre France ».

Une circonstance imprévue attira l'attention sur lui. Un de ses amis, Nicolas Cop, recteur de l'Université de Paris, devait, selon l'usage, prononcer un discours dans une église le jour de la Toussaint. Très embarrassé, il pria Calvin de le lui composer. « Ce fut », raconte Théodore de Bèze, « une oraison tout autre que coutume n'estoit ». En effet la justification par la foi y était nettement proclamée, au détriment du mérite des œuvres. La Sorbonne s'émut. Cop jugea opportun de s'enfuir à Bâle. Quant à Calvin, dont on connaissait la responsabilité dans cette affaire, il s'échappa par une fenêtre, déguisé en vigneron, et gagna le midi de la France. À peine avait-il quitté la maison que la police faisait une perquisition dans sa chambre et y saisisait tous ses papiers, ce qui entraîna des poursuites judiciaires contre lui.

Au cours de l'année qui suivit, il mena une vie errante qui le conduisit à Angoulême, où il séjourna quelque temps chez un de ses amis, puis il passa à Nérac, à la cour hospitalière de Marguerite de Navarre, qui lui fit un accueil très sympathique et chercha à le retenir. Le vieux Lefebvre joignit ses

instances à celles de la reine : Farel venait de partir et le vieillard, découragé, se demandait qui Dieu susciterait pour relever le flambeau de la vérité, lorsque Calvin arriva. Les deux chrétiens ne tardèrent pas à se lier d'une amitié profonde, tout en différant d'avis quant à la marche à suivre. Lefebvre croyait en effet à la régénération de l'Église par elle-même et aurait voulu garder son nouvel ami auprès de lui pour collaborer à cette œuvre. Mais Calvin voyait la complète inanité d'une entreprise pareille ; il convainquit Lefebvre qu'il n'existait qu'un remède, radical : démolir avant de reconstruire, mettre la hache au pied de l'arbre et l'abattre résolument.

C'est pour cette raison que le paisible séjour de Nérac ne convenait pas au jeune réformateur, bouillant du besoin d'agir promptement et énergiquement. Il quitta donc Lefebvre qui le vit partir avec regrets, sachant bien qu'ils ne se rencontreraient plus ici-bas, et retourna à Paris, pour n'y rester que peu de temps, car il ne fallait pas attirer l'attention de la police. Le scandale des placards avait provoqué un violent regain de persécutions et l'affaire Cop était encore dans toutes les mémoires. Calvin jugea donc opportun de chercher un asile où il pût reprendre et continuer tranquillement ses études et se dirigea sur Strasbourg dans le plus grand dénuement : un des serviteurs qui l'accompagnait s'était enfui en dérobant la « bougette », petite sacoche qui contenait le peu d'argent que Calvin possédait. À Strasbourg son ami Bucer lui offrait une hospitalité pleine de charme. Mais Bâle l'attirait plus encore ; il s'y rendit au commencement de février 1535, « afin que là », dit-il, « je puisse vivre à requoy (en repos) en quelque coin inconnu, comme je l'avois toujours désiré ». Mais le Seigneur ne lui accorda jamais ce loisir propice aux savantes études. Il écrit à ce propos : « Cependant que j'avois toujours ce but de vivre en privé sans estre connu, Dieu m'a tellement promené et fait tournoyer par divers changements que toutefois il ne m'a jamais laissé de repos en lieu quelconque jusqu'à ce que, malgré mon naturel, il m'a produit en lumière, et fait venir en jeu, comme on dit ».

En France les persécutions sévissaient avec violence ; pour les justifier aux yeux des gens mal avertis, on calomniait les réformés en les faisant passer pour des « anabaptistes et gens séditeux qui renversaient tout ordre politique ». C'est pour les défendre contre ces imputations odieuses que Calvin entreprit de présenter un exposé succinct de leurs doctrines, intitulé *Institution de la Religion chrétienne*, publié à Bâle en latin d'abord dans un petit volume, traduit plus tard en français, puis développé jusqu'à devenir un véritable monument d'apologétique.

La place manque ici pour analyser, même sommairement, cet énorme ouvrage qui contient un exposé complet fortement charpenté, de la doctrine évangélique. Quoique, sur plus d'un point, il y ait des réserves sérieuses à formuler, il ne faut pas oublier qu'au moment où le livre parut, la Réforme en était encore à ses tout premiers débuts ; on manquait des lumières qui nous ont été révélées depuis. La tournure d'esprit de l'auteur, si profondément imprégnée de logique, l'a maintes fois amené à des déductions opposées à la révélation divine. Ainsi on y trouve développée une théorie de la prédestination étrangère à l'Écriture. Mais il n'en reste pas moins que *l'Institution chrétienne*, comme on la dénomme habituellement, rendit aux réformés du 16^e siècle des services inappréciables. Elle fut, dans les mains de Dieu, un instrument merveilleux pour fortifier leur foi et les éclairer, car, — on ne saurait assez y insister, — ils avaient tout à apprendre. Dans sa préface, Calvin dédie son ouvrage à François Ier ; le roi, assure-t-on, ne se donna pas même la peine de la lire. Il vaut la peine d'en citer quelques extraits :

« Il m'a semblé expédient », écrit Calvin, « de faire servir ce présent livre, tant d'instruction à ceux que j'avois délibéré d'enseigner, qu'aussi de confession de foi envers vous, Sire, afin que vous connoissiez quelle est la doctrine contre laquelle d'une telle rage sont enflambés ceux qui par feu et par glaive troublent aujourd'hui votre royaume... Bien sais-je de quels horribles rapports ils ont rempli vos oreilles et votre cœur... assavoir qu'elle ne tend à autre fin sinon que tous règnes et polices soient ruinés, la paix troublée, les lois abolies. Je ne demande donc point sans raison que vous veuillez prendre la connoissance entière de cette cause. ... J'entreprends la cause commune de tous les fidèles, et même celle du Christ, laquelle aujourd'hui est en telle manière déchirée et foulée

en votre royaume qu'elle semble être désespérée... car la puissance des adversaires de Dieu a obtenu que la vérité de Christ soit cachée et ensevelie comme ignominieuse, et que la pauvre Église soit ou consumée par morts cruelles, ou déchassée par bannissements, ou tellement étonnée par menaces et terreurs qu'elle n'ose sonner mot. Et cependant nul ne s'avance qui s'oppose en défense contre telles furies. Et s'il y en a aucuns qui veulent paroître très fort favoriser la vérité, ils disent qu'on doit pardonner à l'imprudence et ignorance de simples gens, car ils parlent en cette manière, appelant imprudence et ignorance la très certaine vérité de Dieu ». Que le roi écoute donc, non pour faire grâce aux victimes, mais pour se convertir lui-même à la vérité, qui ne peut pas ne pas devenir claire à qui l'écoute. S'il n'écoute pas, malheur à lui, car « on s'abuse si on attend longue prospérité en un règne qui n'est point gouverné du sceptre de Dieu, c'est-à-dire sa sainte Parole ». Le roi la repoussera-t-il parce que ceux qui la lui prêchent sont « pauvres gens et de mépris ? ». Pauvres ils sont en effet, misérables, mais devant Dieu, comme tous les hommes, en qualité de pécheurs, et c'est pour cela qu'ils s'attachent à cette doctrine qui fait leur force, leur richesse, leur joie, celle du salut par la foi, doctrine, ajoute Calvin, qui « n'est pas nôtre, mais du Dieu vivant et de son Christ ». Elle se résume en un seul point : le salut par Jésus, par Jésus seul. Que le roi daigne au moins lire le livre que l'auteur lui présente, et son courroux tombera. « Par icelle je n'ai prétendu composer une défense, mais seulement adoucir votre cœur, lequel, combien qu'il soit à présent détourné et aliéné de nous, j'ajoute même enflambé, toutefois j'espère que nous pourrons regagner sa grâce, s'il vous plaît une fois, hors d'indignation et courroux, lire cette nôtre confession... Mais si au contraire les détractations des malveillants empêchent tellement vos oreilles que les accusés n'aient aucun moyen de se défendre, et si ces impétueuses furies, sans que vous y mettiez ordre, exercent toujours cruautés par prisons, fouets, géhennes, coupures, brûlures, nous, certes, comme brebis dévouées à la boucherie, serons jetés en toute extrémité, tellement néanmoins qu'en notre patience nous posséderons nos âmes et attendrons la main forte du Seigneur, laquelle, sans doute, se montrera en sa maison et apparaîtra armée, tant pour délivrer les pauvres de leur affliction, que pour punir les contempteurs qui s'égayent si hardiment à cette heure. Le Seigneur, Roi des rois, veuille établir votre trône en justice et votre siège en équité ! »

Peu après la publication de *l'Institution chrétienne*, Calvin entreprit un voyage sur lequel malheureusement nous ne savons que peu de choses. Répondant à l'appel de la duchesse de Ferrare, Renée de France, fille de Louis XII, il se rendit dans cette ville et noua avec la duchesse des relations épistolaires d'estime affectueuse que seule la mort du réformateur interrompit. Il ne cessa de diriger et d'exhorter sa royale correspondante avec cette franchise admirable et il eut la joie d'apprendre sa conversion peu après qu'elle fut rentrée en France. Peu auparavant Calvin lui avait écrit. « Quoi qu'il en soit, c'est par trop languir, Madame, et si vous n'avez pitié de vous, il est à craindre que vous ne cherchiez trop tard remède à votre mal. Outre ce que Dieu vous a de longtemps montré par sa parole, l'âge vous avertit de penser que votre héritage et repos éternel n'est pas ici-bas. Et Jésus Christ vaut bien de vous faire oublier tant France que Ferrare ». C'est à Renée que Calvin adressa sa toute dernière lettre (4 avril 1564) : « Madame », écrit-il, « je vous prierai me pardonner si je vous écris par la main de mon frère, à cause de la foiblesse en laquelle je suis et des douleurs que je souffre... Je vous prierai aussi de m'excuser si cette lettre est courte auprès de la vôtre... ».

De Ferrare Calvin regagna la Suisse en passant par la vallée d'Aoste où l'Évangile se répandait rapidement, mais la haine du clergé le contraignit à une fuite précipitée. Traqué de près par ses adversaires, il aurait dû franchir le haut col de la Fenêtre de Bagnes ; mais cette assertion paraît controuvée.

Puis nous retrouvons Calvin à Noyon où il avait à mettre en ordre des affaires domestiques, sans que nous sachions comment il avait réussi à rentrer en France. Il reprit, aussi vite que possible, le chemin de Bâle, accompagné d'une de ses sœurs, Marie, et d'Antoine, le seul frère qui lui restât et qui allait être le compagnon obscur, mais dévoué, de sa vie. Ils se proposaient de gagner Bâle par l'Allemagne ; la guerre qui venait de se rallumer entre François Ier et Charles Quint les en empêcha et les

contraignit à suivre la route de France. Telles sont les voies de Dieu qui conduit ses serviteurs par des chemins qu'ils ne prévoient ni ne comprennent.

C'est ainsi que Calvin arriva à Genève.

Premier séjour à Genève

Au 14^e siècle les bourgeois de Genève avaient acquis des franchises qu'ils défendaient avec une âpreté et une vivacité particulières, soit contre l'évêque, soit contre la maison de Savoie qui convoitait la possession de la ville, place de commerce intéressante et point stratégique de grande valeur. Deux partis s'y formèrent : celui des *mamelous*, partisans des Savoyards, et celui des *Eiguenots* (*), leurs adversaires farouches. Grâce à l'appui des premiers, le duc parvint à occuper momentanément la vaillante cité, mais les vengeances féroces qu'il exerça contre ses ennemis les provoquèrent à la résistance. Le duc quitta Genève pour n'y plus jamais rentrer. Les Genevois conclurent une alliance avec Fribourg d'abord, plus tard avec Berne.

(*) Ce mot est l'allemand *Eidgenossen*, « ceux qui sont liés par serment ». Il a donné en français huguenots.

Plusieurs indices donnent à croire qu'à ce moment-là déjà l'idée d'une Réforme travaillait les esprits ; elle trouvait un terrain propice chez ceux qui redoutaient l'autorité épiscopale et comme les évêques dépendaient étroitement de la maison régnante en Savoie, on voit que le mouvement religieux se compliquait de tendances politiques. D'autre part le gouvernement bernois avait confié à Guillaume Farel le soin d'évangéliser les contrées qui lui étaient échues après les guerres de Bourgogne ; il parcourut donc le pays de Vaud, visita Neuchâtel, où Berne prétendait avoir des intérêts, puis se rendit aux Vallées vaudoises du Piémont. À son retour il s'arrêta à Genève en 1532. Son apparition y suscita un tumulte effroyable ; le clergé qui était nombreux (300 prêtres et moines pour une population de 12.000 habitants) veillait à ne pas se laisser déposséder de son influence. Un témoin oculaire nous renseigne en termes pittoresques sur l'état des esprits :

« Que vas-tu faisant çà et là, troublant toute la terre ? » demandait rudement à Farel l'orateur des prêtres rassemblés chez le vicaire de l'évêque. « Qui t'a fait venir en ceste ville ? Dis-nous, de quelle autorité prêches-tu ? Pourquoi es-tu venu troubler ceste ville ? — Ce n'est pas moy qui ay troublé la terre, ne ceste ville », répondit Farel, « mais ce a esté vous et les vostres, qui avez troublé non seulement ceste ville, mais tout le monde par vos traditions et inventions humaines et vies tant dissolues ». À l'ouïe de ces reproches, les ecclésiastiques se précipitèrent sur lui, furieux. « Il a blasphémé », disaient-ils. « Nous n'aurons plus faulte de tesmoings, il est digne de mort. Au Rhône ! Il vault beaucoup mieux que ce meschant Luther meure que de troubler ainsi tout le peuple ». On tira sur lui un coup « d'acquebute » dans la rue, mais il n'en fut pas atteint, au grand regret de l'auteur de ce récit. Deux jours après son arrivée, Farel dut quitter Genève par le lac.

Un de ses compatriotes, Antoine *Froment*, le remplaça. Pour ne pas exciter de soupçons, il ouvrit une école où, tout en enseignant à lire à ses élèves, il leur expliquait les Écritures. Surpris de cette innovation, les parents se mirent à accompagner leurs enfants, bientôt si nombreux que la salle ne put plus les contenir. Alors Froment sortit dans la rue et, le 1er janvier 1533, il prêcha sur ce texte : « Soyez en garde contre les faux prophètes qui viennent à vous en habits de brebis, mais qui au dedans sont des loups ravisseurs » (Matt. 7:15). Après cette prédication, les autorités défendirent de prêcher dans Genève sous peine de trois coups de corde et Froment fut contraint de s'éloigner en présence de l'irritation que montraient les partisans de l'ancienne tradition religieuse. Pendant un certain temps le mouvement sembla hésiter, mais Berne lui donna une impulsion nouvelle en déclarant au gouvernement genevois qu'il mettait comme condition au maintien de l'alliance récemment contractée la libre prédication de l'Évangile dans la ville. L'évêque, effrayé, s'en alla ; comme le duc, il ne revint pas.

La fermentation religieuse devenant de plus en plus intense, Fribourg, fidèle à ses principes catholiques, rompit avec Genève. Farel s'y présenta à nouveau, accompagné de Viret et de Froment. Ils ouvrirent des débats publics auxquels, au début, aucun membre du clergé catholique ne daigna assister ; l'ignorance des prêtres était telle qu'ils n'osaient pas affronter le combat, car Farel leur opposait inexorablement l'Écriture Sainte qu'ils connaissaient encore moins que n'importe quoi. Quelques ecclésiastiques se hasardèrent enfin à entrer en lice, parmi eux un savant dominicain, docteur en Sorbonne. Ce fut sans succès pour leur cause et, après quatre semaines de débats, la Réforme triomphait à Genève. Farel invita les magistrats à se prononcer en faveur de l'Évangile : « Ne souffrez plus que Dieu soit ainsi offensé dans votre ville... Advisez pour l'honneur de Dieu et jugez juste jugement : que la cause de Dieu ne soit mise en arrière ». Le courant populaire entraîna les autorités plus loin qu'elles ne voulaient aller. Les évangéliques dépouillèrent les églises de leurs ornements avec une vraie frénésie. Le Deux-Cents décida que la messe serait provisoirement abolie et, le 21 mai 1536, les citoyens, réunis en Conseil Général, par un vote unanime et solennel, acceptèrent la nouvelle doctrine.

Mais une décision de cette nature, si heureuse fût-elle, ne pouvait transformer les cœurs. La chute du catholicisme ne fit que révéler deux maux très graves qui avaient envahi la cité : l'immoralité et l'incrédulité. Farel s'y attaqua avec son énergie coutumière, montrant que l'Évangile seul pouvait apporter le remède nécessaire à ce funeste état de choses. Les obstacles se multipliaient du fait des attaques renouvelées du duc de Savoie contre la ville ; toutes les préoccupations allaient aux questions militaires. Mais Farel ne perdait pas courage ; il se sentait tenu de persévérer, de lutter sans trêve ni repos : si l'œuvre de Dieu devait échouer à Genève, il fallait au moins que le serviteur du Seigneur la soutint jusqu'au dernier moment. Petit de stature et d'apparence chétive, comme l'apôtre Paul (2 Cor. 10:1, 10), il grandissait, devant les rebelles, de toute la hauteur de son indignation et de sa foi. Les yeux se baissaient devant lui ; les murmures l'accompagnaient, mais de loin, et pour se taire encore dès qu'il se retournait. En chaire, il ne ménageait rien ni personne. Sa parole roulait comme un tonnerre, ses invectives pleuvaient à pleine coupe sur les contempteurs de l'Évangile.

Mais Viret l'avait quitté pour répondre à un appel qu'il avait reçu de Neuchâtel et Farel ne se sentait pas de taille à soutenir seul la lutte bien longtemps encore. Ardent batailleur, il démolissait, mais se rendait bien compte qu'il n'était pas l'homme à reconstruire sur les ruines qu'il amoncelait. Comme Luther, il lui fallait un Mélanchton.

Au milieu de ses perplexités, il vit un jour accourir chez lui Louis du Tillet, un chanoine à demi réformé, qui avait jadis reçu Calvin à Angoulême ; c'est dans la riche bibliothèque de son ami que le réformateur « ourdit premièrement, pour surprendre la chrestienté, la trame de son *Institution chrestienne* ». Apprenant que Calvin venait d'arriver à Genève, du Tillet crut devoir en informer Farel. Celui-ci n'hésita pas un instant et se rendit en toute hâte à l'hôtellerie où son collègue était descendu, croyant n'y passer qu'une nuit et repartir le lendemain pour Bâle. Brusquement Farel exposa le but de sa visite : Calvin avait devant lui une tâche tout indiquée à Genève ; à tout prix il devait s'arrêter, interrompre son voyage, tout le travail qu'il pouvait avoir en chantier ; Dieu lui-même lui traçait sans ambages le chemin à suivre. Calvin repoussa la proposition qui lui était faite. Il ne se sentait pas qualifié, disait-il, pour cette charge. Il voulait bien être l'ouvrier du Seigneur dans la grande moisson qui se préparait, au besoin soldat du Seigneur dans la bataille ; mais défricher un champ, mais accepter la garde d'un poste déterminé, ce n'était pas son affaire. S'il avait rendu quelques services, n'était-ce pas par un livre, fruit du travail et de l'étude ? Qu'on le laissât donc aller là où il pourrait en écrire d'autres. Farel insista. Le livre était fait ; quel autre pourrait valoir le commentaire que l'auteur y ajouterait en mettant en pratique les préceptes qui s'y trouvaient consignés ? Qui avait le droit d'ailleurs, alors que, de toutes parts, la trompette sonnait, de dire qu'il n'était pas homme d'action, que sa tâche était d'étudier, d'écrire ? La preuve que Dieu attendait de Calvin autre chose, c'était que lui Farel, se trouvait sur son chemin et lui demandait sa collaboration

au nom de Dieu. Là-dessus Calvin alléguait des raisons nouvelles, cherchant, semblait-il, à rebuter Farel en lui peignant les défauts de l'homme qui deviendrait son collègue. Il se connaissait, disait-il ; il se savait tenace, opiniâtre. Encore une fois, qu'on le laissât s'ensevelir dans ses études ; là seulement il pouvait valoir quelque chose. Alors Farel éclata :

« Quand il vit », raconte Calvin lui-même, « qu'il ne gagnait rien par prières, il vint jusqu'à une imprécation, demandant qu'il plût à Dieu de maudire mon repos et la tranquillité d'études que je cherchais, si, en une si grande nécessité, je me retirais et refusais de donner secours et aide. Lequel mot m'épouvanta et ébranla tellement, comme si Dieu eust d'en haut étendu sa main sur moi pour m'arrêter, que je me désistai du voyage que j'avois entrepris ; toutefois, sentant ma honte et ma timidité, je ne voulus point m'obliger à exercer une charge certaine ».

Calvin céda donc, mais comme devait céder un caractère de sa trempe, c'est-à-dire avec la profonde conviction qu'il céda à Dieu, non à un homme. Mais l'homme lui resta toujours cher et vénérable. Il aimait à se rappeler cette scène, cette « adjuration épouvantable ». Aux jours mauvais, il reprenait courage à la pensée de cette main « étendue d'en haut » pour le saisir et le soutenir, et aux jours heureux il remerciait le Seigneur de l'avoir choisi et soutenu. Il se la rappela sans doute quand le vieux Farel le vint voir pour la dernière fois, lui plus jeune de tant d'années, mais consumé avant le temps. Farel ne venait plus, ce jour-là, pour « l'arrêter », mais pour lui envier le bonheur du départ auprès du Seigneur et les félicités du repos sans fin.

Calvin se trouvait ainsi, contre son gré, fixé sur le champ de travail auquel Dieu le destinait. À part un court intervalle, il y resta jusqu'à la fin de sa vie, soit pendant près de vingt-huit ans qu'il employa à faire de Genève la « Rome protestante ». Il y a de sérieuses réserves à énoncer sur l'organisation qu'il créa de toutes pièces, toujours en suivant le penchant très logique de son esprit, au lieu de se laisser diriger par l'Esprit de Dieu. On lui objecterait avec raison, selon Jean 6:63: « C'est l'Esprit qui vivifie ; la chair ne profite de rien ». Néanmoins on ne peut qu'admirer, et en rendre grâce à Dieu, la ténacité avec laquelle il tint tête aux assauts incessants qu'il subit, qu'il repoussa toujours, au nom de la vérité qu'il défendit avec opiniâtreté envers et contre tous.

De concert avec Farel il rédigea une *Confession de foi*, « un bref formulaire de confession et de discipline », selon Théodore de Bèze, ainsi qu'un *Catéchisme* pour l'instruction de la jeunesse. Le premier de ces ouvrages surtout, reflet ou plutôt synthèse des principes développés dans *l'Institution chrétienne*, mérite de retenir l'attention.

Rejetant toute tradition ecclésiastique, Calvin exige la soumission de la vie tout entière à la lettre de la Parole de Dieu, « règle à suivre, sans y mêler aucune chose, sans y ajouter ni diminuer ». « Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité » (Jean 4:24). Donc point de « cérémonies et observances charnelles, comme si Dieu se délectoit en telles choses ». Point de « fiancé en créature aucune ». Point d'images dans les temples, ni représentation de Dieu. « Comme Dieu est le seul Seigneur et Maître, nous confessons que toute notre vie doit être réglée aux commandements de sa sainte loi, et que nous ne devons avoir autre règle de bien vivre, ni inventer autres bonnes œuvres pour complaire à lui que celles qui y sont contenues ».

« Aveugle en ténèbres d'entendement », corrompu et « pervers de cœur » (*1), l'homme ne peut, par lui-même, ni parvenir à la vraie connaissance de Dieu, ni « s'adonner à bien faire » (*2). Il a donc besoin d'être « illuminé de Dieu » et « redressé à l'obéissance de la justice de Dieu ». Conséquence de ce qui précède, l'homme doit « chercher autre part qu'en soi le moyen de son salut ».

(*1) Rom. 3:10-19 — (*2) Rom. 7:18-20.

Jésus est celui qui nous « a été donné du Père, afin qu'en lui nous recouvrions tout ce qui nous fait défaut en nous-mêmes » (*1). C'est par lui que nous sommes « réconciliés et remis en grâce » (*2) c'est par l'effusion de son sang que « nous sommes nettoyés » de toutes nos souillures.

(*1) Actes 4:12 — (*2) Col. 1:21.

Telle est l'œuvre de son Esprit. Notre volonté « est rendue conforme à celle de Dieu » (*1). Nous sommes « délivrés de la servitude du péché » (*2), et c'est ainsi seulement que « nous sommes faits capables de bonnes œuvres » (*3). Cependant, malgré la régénération, il reste en nous beaucoup de mal et d'imperfections. Ainsi nous « avons toujours besoin de la miséricorde de Dieu » et nous devons toujours « chercher notre justice en Jésus Christ, ne rien attribuant à nos œuvres ».

(*1) Phil. 2:13 — (*2) Rom. 6:6 — (*3) 2 Tim. 2:21.

Tous ces bienfaits nous sont accordés « par la seule miséricorde et clémence de Dieu, sans aucune considération du mérite de nos œuvres ». Et cependant les œuvres « que nous faisons en foi » lui sont « plaisantes et agréables », parce que, ne nous imputant point « l'imperfection qui y est », il ne voit plus en elles que ce qui « procède de son Esprit ». La foi est « l'entrée à toutes ces richesses ». Elle consiste à croire « aux promesses de l'Évangile », et à recevoir Jésus Christ « tel qu'il nous est décrit par la Parole de Dieu ».

Tout nous vient de Dieu par l'intermédiaire de Jésus Christ ; toute autre invocation est donc superflue et même criminelle. Toute prière qui ne « procède pas de l'affection du cœur est nulle ». Point d'ordonnances légitimes que celles qui sont fondées sur la Parole de Dieu ; point donc de « pèlerinages, moqueries, différences de viandes, défenses de mariage, confesses et autres semblables ».

Suivent enfin des instructions concernant la cène et le baptême.

Jusqu'ici, on le voit, Calvin se tient sur le terrain strictement évangélique. Mais il l'abandonne complètement dans ses *Articles concernant le règlement de l'Église*, qui investissent les autorités civiles de la fonction de rechercher et de punir toute infraction aux lois chrétiennes. Aux pasteurs le droit de provoquer tous les règlements qu'ils jugent nécessaires, de signaler aux magistrats les délits, d'en prescrire la punition. Après avoir proclamé très haut la miséricorde de Dieu, sa grâce envers le pécheur repentant, Calvin replaçait Genève sous l'étreinte d'une loi implacable. Il constituait « l'État chrétien », sans se rendre compte que cette qualification demeure stérile tant que tous ceux qui composent l'État ne sont pas chrétiens eux-mêmes ; la foi est affaire individuelle qu'on ne peut imposer à la collectivité. Comment ranger sous le même drapeau les convertis et les inconvertis ? Le système de Calvin engendrait fatalement l'hypocrisie. Appliqué avec une vigueur excessive, il contraignait ceux qui voulaient échapper aux pénalités draconiennes prévues contre les délinquants, à mener une vie apparemment conforme à l'enseignement biblique. Mais cela ne pouvait durer indéfiniment. Un jour ou l'autre une infraction était commise, qui entraînait le châtement ou bien provoquait la révolte. Il n'y a pas à mettre en doute la piété, l'absolue sincérité d'une partie importante de la population de Genève ; mais même dans ces milieux régnait un formalisme capable de tuer la vie spirituelle, la stricte observance des devoirs religieux étant l'objet d'un contrôle sévère. Et comment faire l'examen des cœurs ? Comment s'assurer de la réalité de la conversion, du moment que toute liberté quelconque était éteinte et que le devoir primordial consistait à suivre le chemin tracé par la loi humaine et non pas celui donné par la Parole de Dieu ?

On fait remarquer que Calvin suivait ici la ligne générale de son époque où, longtemps avant lui, on limitait à outrance. À la fin du Moyen Âge, faute d'une organisation politique solidement établie, les magistrats prenaient souvent des mesures rigoureuses pour enrayer par exemple les dépenses inconsidérées des citoyens, faute de quoi ceux-ci n'arrivaient pas à acquitter leurs impôts et les villes

couraient à la ruine. Pour ne citer que Genève, on y relève, peu avant la Réformation, quatre ordonnances contre les jeux de hasard, quatre autres contre les abus de danses, d'autres contre la débauche, l'ivrognerie, les blasphèmes. Les lois somptuaires, destinées à prévenir les excès dans la mode, s'imposaient. Mais on regrette d'autant plus de voir Calvin, l'Évangile en mains, suivre des pratiques analogues sans montrer au préalable le vrai remède : le salut personnel par la foi dans l'œuvre de Jésus.

À Genève les luttes prolongées contre les ducs de Savoie et les évêques avaient stimulé au plus haut point le sentiment de la liberté. Les citoyens ne l'avaient emporté que par leurs propres efforts, sans aucun secours du dehors, sauf quelque appui de la part des Bernois. Fiers à juste titre de cette indépendance politique, acquise ainsi à la force du poignet, ils ne toléraient pas la moindre mainmise quelconque sur les droits de la cité. La même tendance se retrouvait dans les relations quotidiennes : chacun prétendait vivre pour soi et mener son existence comme il lui convenait ; peu lui importait son entourage. C'était l'individualisme poussé à outrance ; l'unité ne se reconstituait que pour tenir tête à l'ennemi du dehors. On comprend donc que les mesures disciplinaires prévues par Calvin produisirent une impression des plus pénibles. Toutefois on s'y soumit d'abord, dans l'espoir sans doute qu'à la pratique elles se révéleraient moins gênantes qu'on ne le craignait. Néanmoins des murmures se firent entendre :

« Calvin », disait-on, « était chargé d'expliquer l'Écriture ; de quel droit se mettait-il à faire autre chose, à parler des mœurs, à censurer ? Il faisait bien de montrer qu'on ne voulait plus la messe, et le pape, et la confession, et le reste. Prétendait-il relever une autorité abattue, pour devenir comme le confesseur et le pénitencier de la cité ? ». Calvin ne se fit point illusion sur la virulence de ces attaques. « Nous sommes en face des plus graves difficultés », écrivait-il à son ami Bullinger, le pasteur de Zurich ; « le peuple, en brisant le joug des prêtres, croit avoir secoué toute autorité en ce monde. Des citoyens disent. « La connaissance de l'Évangile nous suffit ; nous savons le lire, et nos actions ne vous regardent pas ». La plupart des hommes sont plus disposés à nous regarder comme prédicants que comme pasteurs. Ah que le relèvement de l'Église sera chose difficile ! Il faudra lutter contre les plus mauvaises inspirations de la chair et du sang ».

Mais Calvin et Farel étaient de ceux qui s'affermirent dans les périls qu'ils prévoient. Ils insistèrent auprès des conseils de la ville sur la nécessité absolue qu'ils voyaient de prendre des mesures immédiates et énergiques en vue du rétablissement des mœurs ; les magistrats leur donnèrent raison, non sans avoir obtenu de légers adoucissements, et l'exécution du plan tracé commença.

On ferma les maisons de jeu ; des joueurs ayant été saisis avec des dés pipés, l'un d'eux fut condamné à être exposé une heure, à Saint-Gervais, avec ses cartes autour du cou. Un adultère et sa complice furent promenés ignominieusement à travers les rues. L'auteur d'une mascarade ignoble dut demander pardon, à genoux, dans la cathédrale. Un homme coupable de faux serment fut hissé sur une échelle et y resta plusieurs heures, la main droite attachée en haut. Une coiffeuse, qui avait paré avec immodestie une jeune épouse, se vit condamnée à deux jours de prison. Des parents subirent des châtements pour avoir négligé ou refusé d'envoyer leurs enfants à l'école. Au surplus, Calvin disait : « Je ne blâme pas les amusements au fond ; la danse et les jeux de cartes ne sont pas, en soi, un péché ; mais combien facilement ces plaisirs parviennent à dominer ceux qui s'y adonnent fréquemment ! Là où l'impureté est devenue une ancienne habitude, il faut éviter tout ce qui amène le danger d'y retomber ».

Cette police morale fut d'abord bien accueillie : les riches y étaient soumis, comme les pauvres, les grands comme les petits ; aucun lien de famille, aucun mérite politique n'en exemptait. Un homme considérable, pris en faute, faisait valoir auprès de Calvin les services qu'il avait rendus à Genève dans ses jours de péril pour l'indépendance nationale : « C'est un acte de mauvais citoyen », lui

répondit Calvin, « quand on a versé son sang pour la patrie, de réclamer pour récompense le droit de pécher et de donner de mauvais exemples ».

Il faut ajouter que les deux réformateurs ne se bornèrent pas à réprimer, bien loin de là. Ils savaient combien il importe d'atteindre les cœurs et les consciences et d'agir puissamment sur les âmes. Aussi ils multiplièrent leurs relations, leurs visites, leurs enseignements dans l'intérieur des familles. Ils cherchaient à mettre à la portée de tous leurs doctrines avec leurs préceptes et s'appliquaient à bien connaître les opinions des citoyens, à rallier et encourager les croyants, à éclairer, à raffermir les incertains. Ce travail produisit des résultats bénis dont, comme toujours, l'ennemi se servit pour redoubler de malveillance. Les passions opposées s'enflammaient, les partis se dessinèrent avec netteté et se séparèrent profondément. C'est alors que l'on constitua le groupe des Libertins, terme auquel il ne faut pas appliquer le sens péjoratif que nous lui donnons de nos jours, bien que certains de ses membres ne l'aient que trop mérité. En principe les Libertins étaient les indépendants, les adversaires de toute sujétion politique, morale ou religieuse, les ennemis déclarés par conséquent du nouvel ordre de choses ; ils avaient beau jeu pour faire vibrer cette corde-là : « Que restait-il des vieilles franchises de la ville ? On ne les avait donc conservées, malgré le duc, malgré l'évêque, que pour se laisser imposer, au nom de la religion, des lois auxquelles l'évêque n'avait jamais songé et que le duc n'aurait pas approuvées ? »

Faisant un pas de plus, les pasteurs demandèrent que la Confession de foi fût imprimée et présentée à chacun des habitants de la ville, pour qu'ils déclarassent, par leur signature, s'ils y adhéraient ou non. Le résultat ne se fit pas attendre : à côté de ceux qui acceptèrent joyeusement et d'autres, moins nombreux, qui opposèrent leur refus, il se trouva un certain nombre de citoyens qui ne dirent ni oui ni non. Selon nos idées, ils étaient dans leur droit ; selon la conception du 16^e siècle, ils faisaient acte de révolte, et en furent sévèrement blâmés, surtout par Coraull, un collègue de Calvin et de Farel, jadis moine, ensuite prédicateur à la cour de Navarre, vieux, aveugle, et plein de verve, à l'éloquence inculte, mais puissante. Ses excès de langage, en cette occurrence, comme dans d'autres, obligèrent les magistrats à le mettre en prison, pour quelques jours, il est vrai ; il n'en sortit que pour s'entendre condamner à l'exil. Il mourut peu après.

Les élections qui suivirent donnèrent la majorité aux Libertins dans les Conseils de la ville. Des quatre syndics, trois leur appartenaient. On voit aussitôt réapparaître « certaines mauvaises mœurs, tant de nuit que de jour, ainsi que chansons et paroles deshonnêtes ». Les nouveaux magistrats cherchèrent à y mettre ordre, mais comment faire respecter leur autorité alors qu'on connaissait leur désapprobation à l'endroit des mesures restrictives ? Ils hésitaient cependant devant la perspective de luttes où, depuis dix-huit mois, la passion de leurs partisans et les leurs propres les poussaient de jour en jour.

Un incident d'ordre liturgique amena l'explosion. Les Conseils de la ville adoptèrent une modification au rituel établi, sans en référer à l'autorité ecclésiastique. Comme il s'agissait de la célébration de la Cène, Calvin et Farel déclarèrent qu'ils ne la distribueraient pas à ceux qui admettaient l'innovation proposée. Ils n'en montèrent pas moins en chaire le dimanche de Pâques 1538, non pour parler du Seigneur, mais pour vitupérer contre leurs adversaires, magistrats et citoyens. Il en résulta un violent tumulte et, le lendemain, les deux pasteurs reçurent l'ordre de « vider la ville dans trois jours ».

Il y a certainement beaucoup à leur reprocher. Néanmoins, pour apprécier à sa juste valeur leur attitude agressive et peu en harmonie avec les principes évangéliques, il importe de la situer dans l'ambiance de l'époque. Très violemment attaquée, la Réforme était provoquée à se défendre tout aussi âprement. Ces serviteurs de Dieu commirent des fautes ; mais nous savons par ailleurs leur ardent désir de suivre le Seigneur tout en marchant dans sa dépendance. Calvin s'en est expliqué en ces termes : « Toutes les fois que je pense combien j'ai été malheureux à Genève, je tremble dans tout mon être ; le souci de l'état des âmes, dont un jour Dieu me demanderait compte, me mettait

au supplice quand j'avais à distribuer la Cène ; bien que la foi de beaucoup d'entre eux me parût douteuse, suspecte même, ils s'y pressaient tous sans distinction. Je ne saurais dire de quels tourments ma conscience était assiégée, le jour et la nuit ».

Farel retourna à Neuchâtel, séparation douloureuse pour les deux amis dont l'affection s'était affermie dans les luttes soutenues en commun. Quant à Calvin, il se rendit à Strasbourg où il ne tarda pas à occuper une position en vue comme pasteur et comme professeur : chaque matin il donnait une leçon sur l'Évangile selon Jean. Au pied de sa chaire se groupait un nombreux auditoire où l'on voyait beaucoup de réfugiés français, avides d'entendre expliquer la Parole de Dieu. Chargé aussi de plusieurs missions en Allemagne, Calvin entra ainsi en contact avec les protestants de ce pays. Dans ces diverses réunions, où l'on agitait des questions fort importantes et profondes, ainsi que des controverses épineuses, il apporta un esprit modéré, vraiment inspiré de la pensée du Seigneur. Non pas qu'il ne condamnât sans pitié les erreurs qui s'étaient déjà glissées parmi les chrétiens ; mais là où faire se pouvait, il déploya toute son énergie pour éviter les divisions, pour rapprocher les cœurs sur le terrain de la vérité, exhortant chacun à renoncer aux animosités personnelles et à rechercher la communion des enfants de Dieu. Il n'avait nullement désiré jouer ce rôle, écrit-il : « Combien que toujours je continuasse à estre semblable à moi-même, c'est à savoir de ne vouloir point apparostre en grandes assemblées, je ne sais comment toutefois on me mena, comme par force, aux dites assemblées où bon gré malgré il me fallut trouver en la compagnie de beaucoup de gens ».

Chose étrange, Calvin ne rencontra jamais Luther et le regretta vivement : « Rien n'est plus important », écrivit-il à un ami, « que de maintenir une vraie harmonie entre tous les hommes à qui le Seigneur a confié, dans ce qui le concerne, une sérieuse influence. C'est sur ce point que Satan a les yeux fixés ; il ne travaille à rien tant qu'à susciter parmi nous des querelles et à nous isoler les uns des autres ». En revanche Calvin se lia d'une amitié intime avec Mélanchton, malgré les qualités très divergentes de leurs caractères : autant Calvin avait de précision et de fermeté dans l'esprit, autant son ami était doux, accessible aux influences diverses, facile à ébranler et à intimider, soit par ses proches, soit par ses adversaires, et enclin aux concessions pour éviter la lutte. Frappé de ces dispositions et de leurs inconvénients pour leur cause commune, Calvin fut pour Mélanchton un censeur indépendant et véridique, le mettant en garde contre ses faiblesses, sans toutefois jamais le blesser ; au contraire, ses lettres sont empreintes de la mansuétude la plus parfaite, jointe à une fermeté bien avertie.

En effet, et quoi qu'on ait dit à ce sujet, Calvin était homme de cœur, très attaché à ses amis, et il avait besoin d'affection. « Son cœur était dans sa tête », a-t-on affirmé ; mais il lui manquait aussi un dérivatif à son travail intense. Il songea à se marier. S'il ne trouva pas facilement la compagne qu'il lui fallait, c'est qu'il désirait, dans cette conjoncture de toute importance, n'agir que sous la direction expresse du Seigneur. Il fit enfin la connaissance d'une veuve avec trois enfants, Idelette Storder, originaire de la petite ville de Bure en Gueldre. Bucer la suivait de près. Il avait vu ses belles et solides qualités se développer encore, dans son veuvage, sous le poids de l'épreuve et du devoir. Le choix de Calvin se fit bientôt. Idelette lui apportait en dot une piété sérieuse, une tendresse vigilante, un cœur enfin à la hauteur de tous les sacrifices. Elle fut pour lui une compagne dévouée et le réformateur rencontra réellement chez elle « l'aide qui lui correspondait ». Ses lettres, où il parle assez fréquemment de sa femme, permettent de fixer sa physionomie morale ; ce sont les traits de la chrétienne, appliquée à tous les devoirs de sa vocation. Visiter les pauvres, consoler les affligés, accueillir les étrangers qui viennent frapper à la porte de son mari ; veiller à son chevet durant les jours de maladie, ou lorsque, bien disposé « par tout le reste du corps », il est « tourmenté d'une douleur qui ne le souffre quasi rien faire », tellement qu'il a « presque honte de vivre ainsi inutile » ; le soutenir aux heures de découragement et de détresse ; prier, enfin, seule au fond de sa demeure, quand l'émeute gronde de toutes parts et que, dans les rues, s'élèvent des cris de mort contre les ministres : voilà les soins qui remplissaient la vie d'Idelette.

Pendant ce temps, à Genève, l'administration des Libertins produisait ses fruits désastreux qui entraînaient de graves périls politiques. On attaquait la Confession de foi ; on congédiait, sous prétexte d'insoumission, les maîtres du Collège fondé par Calvin ; chaque nuit, quand ce n'était pas de jour, on assistait en pleine rue à des scènes grossières de licence. Aussi les catholiques relevèrent la tête. Une conférence se réunit à Lyon « pour chercher et mettre en œuvre les moyens de rétablir dans Genève l'ancienne religion ». Les bannis, de leur côté, visaient à mettre la main sur la ville. Enfin les vrais patriotes s'émurent. Devant ces intrigues extérieures le crédit des Libertins baissa rapidement et les hommes d'ordre et de piété reprirent le leur. Exprimée d'abord timidement, l'idée de rappeler les réformateurs exilés fit son chemin et ils en furent informés. Au premier moment Calvin s'y refusa catégoriquement, malgré les instances de Farel — qui, lui, ne pouvait quitter Neuchâtel — et répondit à ce dernier : « je savais bien », lui écrivait son ami, « que tu me presserois ; mais tu aurois eu pitié de moi si tu avois vu quelle angoisse m'a saisi quand ce message m'est arrivé ; j'étois à peine en possession de moi-même. Quand je me rappelle quelle vie j'ai menée là, je frissonne jusqu'au dedans de l'âme à l'idée d'y retourner. C'était à grand-peine alors que j'estouffois les pensées de fuite qui s'élevaient en moi ; je me sentois les mains et les pieds liés à cette ville par la volonté de Dieu. Et maintenant que sa grâce m'a rendu libre, j'irois de nouveau, par ma propre volonté, me replonger dans cet abîme dont je connois si bien l'horreur et les périls ! ... Et pourtant, plus je me sens enclin à me détourner avec effroi de cette tâche, plus j'entre en défiance de moi-même. Je laisse donc l'affaire aller toute seule, et je prie mes amis de ne pas me presser. Je n'abandonnerai en aucun cas l'Église de Genève qui m'est plus chère que la vie ; je ne cherche pas ma commodité ni des subterfuges ; mais il faut que la volonté de Dieu me soit claire pour que je puisse marcher en sûreté et sous sa bénédiction ».

Cette volonté se manifesta toujours plus clairement. Le Conseil général de Genève révoqua l'arrêt d'exil prononcé trois ans auparavant et déclara « tenir Calvin et Farel pour gens de bien et de Dieu, et approuver tout ce que le Conseil d'État avoit fait pour ravoir Calvin et tout ce qu'il pourroit faire encore ». Calvin résista longtemps aux démarches faites auprès de lui dans ce sens, tellement les souvenirs terrifiants de son premier séjour le hantaient. « Plutôt cent autres morts », écrit-il à Farel, « que cette croix sur laquelle mille fois par jour il me faudrait périr ». Il finit pourtant par céder aux arguments de Viret et aux objurgations de Farel : « Plus mon esprit recule d'horreur devant cette charge et plus je me deviens suspect à moi-même... Non pas ce que je veux, ô Dieu, mais ce que tu veux ! » Longtemps après, racontant ses angoisses de cette époque : « Enfin », dit-il, « le regard de mon devoir, que je considérais avec révérence et conscience, me gagna, et fit condescendre à retourner vers le troupeau d'avec lequel j'avois été comme arraché ; ce que je fis avec tristesse, larmes, grande sollicitude et détresse, comme le Seigneur m'en est très bon témoin ».

On dépêcha à Worms, où il résidait alors, un héraut pour le chercher. Deux conseillers reçurent mission de l'installer dans la maison qu'on lui destinait. Les registres de la ville donnent d'intéressants détails à cet égard :

« Ordonné qu'il lui soit acheté du drap pour lui faire une robe... Fait mandement au trésorier de livrer pour la robe de Maistre Calvin, inclus drap et fourrure, huit écus soleil. Salaire de Maistre Calvin, lequel est homme de grand savoir et propice à la restauration des Églises chrestiennes, et supporte grande charge de passants : sur quoi résolu qu'il ait de gage par an cinq cents florins, douze coupes de froment et deux bossots de vin ».

Rentré à Genève, Calvin se garda bien de faire montre des appréhensions qu'il avait ressenties. Il demanda seulement au Conseil de « mettre ordre sur l'Église et que iceluy fust mis par écrit ». Quand, le dimanche suivant, il monta en chaire, il ne prononça pas le discours émouvant auquel beaucoup de personnes s'attendaient, ne fit pas la moindre allusion au passé, mais reprit simplement l'explication de l'Écriture au verset où il en était resté trois ans auparavant. Le peuple l'accueillit avec joie. « Il fut tellement reçu de singulière affection », dit Théodore de Bèze, « par ce pauvre peuple

affamé d’ouïr son fidèle pasteur, qu’on ne cessa point qu’il ne se fût arrêté pour toujours » ; car le Conseil de Strasbourg avait d’abord refusé de faire plus que de le prêter aux Genevois ; il fallut de longs et laborieux pourparlers pour que Strasbourg consentît enfin à renoncer à le voir revenir.

Second séjour à Genève

Le second séjour de Calvin à Genève dura vingt-trois ans, soit jusqu’au jour de sa mort. Il n’y a pas lieu de s’y arrêter très longuement ; bien des traits rappellent le premier. Calvin développa encore les principes, affirmés dans *l’Institution chrétienne*, en profitant de ses expériences qui lui dictèrent quelque modération, sans que, pour cela, il transigeât sur ce qu’il envisageait comme essentiel, c’est-à-dire l’absolue soumission de la population entière à la doctrine évangélique, enseignée dans l’Écriture Sainte, sous peine, pour les récalcitrants, des châtiments les plus sévères. L’Église et l’État demeuraient étroitement unis, avec leurs rôles respectifs mieux délimités que par le passé ; le cas échéant, ils se prêtaient mutuel appui. Calvin mit un soin particulier à proclamer très haut et à maintenir intégralement l’autorité de la Parole de Dieu, guide de toute la vie quotidienne et base unique de toute prédication. Celle-ci devait toujours reposer sur un passage biblique dont les pasteurs n’avaient à s’écarter sous aucun prétexte, pour faire des digressions morales ou autres. Calvin leur recommandait d’être brefs et incisifs, d’éviter toutes les longueurs qui risqueraient de fatiguer les auditeurs. « Il y a une chose dont je veux parler », écrivait-il un jour à Farel. « On dit que la longueur des sermons est un sujet de plainte. Tu m’as dit toi-même plus d’une fois que tu voulais y veiller ; ne l’oublie pas, je t’en supplie... Et puisque ce n’est pas pour notre propre édification que le Seigneur nous appelle à monter en chaire, mais pour celle du peuple, il est de ton devoir de te modérer de telle sorte que la Parole de Dieu n’ait pas à pâtir de ce que tu auras lassé les gens ». Même observation sur les prières, bien que Farel, au dire de tous les contemporains, priât admirablement. « Il vaut mieux prier longuement en particulier, brièvement dans l’assemblée. Si tu attends de tous une ardeur égale à la tienne, tu te trompes ».

Calvin donnait aussi une grande importance au chant. « Certes », disait-il, « les oraisons des fidèles sont froides, si bien que cela doit nous tourner à grande honte et confusion. Les psaumes nous pourront inciter à élever nos cœurs à Dieu, et nous émouvoir à une ardeur tant de l’invoquer que d’exalter par louanges la gloire de son nom ». En attendant qu’on eût des cantiques en nombre suffisant, on chantait des Psaumes, traduits par Clément Marot et par Théodore de Bèze. Calvin avait un tel souci de ne jamais s’écarter du texte biblique qu’il fit imprimer, au bas de chaque page, la traduction exacte, en prose, du texte hébreu, ne voulant pas qu’on pût attribuer au psalmiste ce qui pouvait être dû aux exigences de la versification.

Dans tout ce travail d’organisation, Calvin trouva d’actifs collaborateurs parmi ceux qui avaient contribué à son retour à Genève. On est ému et reconnaissant à Dieu de ce qu’il suscita, en faveur de son œuvre, une pareille pléiade d’hommes, entièrement dévoués à la cause de l’Évangile. Ce noyau se maintint solide au milieu des orages qui surgirent ; le Seigneur ne resta donc pas sans témoins dans cette ville de Genève, souvent si rebelle à la vérité et si encline à méconnaître les bénédictions dont elle avait été l’objet.

Il est bon de préciser dans quelle mesure Calvin s’occupa de l’administration de la ville ; on se fait parfois des opinions exagérées à ce sujet. Son autorité resta essentiellement morale et ecclésiastique, mais on avait l’habitude de le consulter sur les matières les plus diverses, sans pour cela suivre nécessairement son avis. On s’adressait à lui quand il s’agissait de conclure un traité avec Berne, comme aussi sur l’introduction d’un nouveau moyen de chauffage ; on lui confiait volontiers la rédaction d’une note diplomatique ; on le chargeait même de négociations avec les États voisins. Il faut dire que la très haute culture de Calvin le désignait tout naturellement à des missions délicates. Mais on aurait tort de parler d’une « tyrannie » qu’il aurait exercée sur la cité. Souvent on ne se rangeait pas à ses conseils. Ses ouvrages étaient soumis à la censure, comme tout ce qui s’imprimait

à Genève ; on lui imposait certaines corrections et il devait les accepter. En revanche, dans le domaine des mœurs, Calvin exerça une autorité incontestable, qui donna à la ville une physionomie tout à fait à part : plus de fêtes mondaines, de spectacles, de danses, de débauche ; le luxe est banni ; la simplicité règne dans les vêtements et à table ; les crimes, les délits, qui abondaient, se font rares. Tout respire l'ordre, l'honnêteté, la pureté, la décence, la piété.

Mais de nouveau Satan mit tout en œuvre pour entraver les efforts des défenseurs de la Parole de Dieu. Instruits par les fautes qu'ils avaient commises, les Libertins crurent de bonne politique de se tenir sur une réserve prudente, tout en suivant de près les actes du réformateur ; leur perspicacité, sans cesse en éveil, leur permit de tirer parti des fautes commises par Calvin dans l'application trop rigide et sans appel de son système. Ils surent exciter la population contre ce qu'ils taxaient d'atteintes portées aux anciennes libertés de Genève, mot juste en apparence, si la liberté consiste à faire tout ce qu'on veut, sans tenir compte de son prochain, ni surtout des enseignements de Dieu, mais foncièrement inique quand on considère sous son vrai jour l'œuvre de régénération morale que poursuivait Calvin, en montrant aux citoyens les sentiers du Seigneur et surtout en leur faisant voir où trouver le salut de leurs âmes.

Ce furent de nouveau des vexations sans nombre, imaginées par les Libertins pour entraver l'œuvre de Dieu : tapages, orgies nocturnes, débauche, rien n'y manquait. Un jour Calvin dirigeait une étude biblique ; devant lui se groupaient des centaines d'hommes, parmi eux nombre de futurs prédicateurs et de futurs martyrs. Soudain on entendit au-dehors un grand vacarme, des éclats de rire immodérés, des cris, des propos malsonnants, qui forcèrent Calvin à s'interrompre dans son exposé. C'étaient une vingtaine de Libertins qui donnaient, par haine contre le réformateur, un échantillon de leurs allures et de ce qu'ils appelaient la liberté. Contre de pareils forcenés qui, à leur honte, assistaient encore aux services religieux, Calvin n'avait qu'une arme à employer, celle de l'excommunication. Il en usa et il en résulta un orage tel qu'il s'attendit à une nouvelle sentence d'exil. Il l'annonça dans une de ses prédications où il avait pris pour sujet les adieux de Paul aux Éphésiens (Actes 20:17-38) et tout l'auditoire fondit en larmes quand il termina par les paroles mêmes de l'apôtre : « Je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce ». Le Seigneur intervint en faveur de son serviteur ; il inclina les cœurs des magistrats à une plus juste compréhension des événements et Calvin sortit grandi de cette dure épreuve.

La question des réfugiés servit de nouveau prétexte à la haine des Libertins. Genève considérait comme un devoir et un honneur d'accueillir avec une généreuse hospitalité les nombreux fugitifs de France « pour cause de religion » qui venaient lui demander assistance ; à beaucoup elle accordait le droit de bourgeoisie. Or les Libertins s'indignaient de les voir se multiplier dans la ville ; ils ne comprenaient rien à ce pieux héroïsme qui leur avait fait quitter châteaux et terres pour devenir simples sujets d'une toute petite république et se soumettre à ces ordonnances rigides dont eux, bourgeois, ne voulaient pas. Quant à ceux qui gagnaient leur vie du travail de leurs mains, on ameutait contre eux les artisans en leur faisant redouter une concurrence ruineuse, reproche des plus immérités, car, partout où ils s'établirent, ces réfugiés apportaient, avec l'exemple d'un travail consciencieux et persévérant, des procédés nouveaux. Le Seigneur permit qu'ils fussent ainsi en riche bénédiction matérielle à leur entourage. C'est lui encore qui réduisit à néant les odieuses machinations des Libertins contre ces nobles témoins de la vérité. L'émeute ourdie contre eux avorta piteusement. Les révoltés eurent beau crier et faire crier que les réfugiés allaient saccager la ville ; les citoyens ne s'émeurent pas ou du moins ne s'émeurent que pour aller grossir les rangs des amis de l'ordre. Les Libertins semblaient avoir pris à tâche de ne mériter aucune indulgence. Plusieurs d'entre eux subirent la peine de mort ; d'autres avaient fui ; le reste fut exilé.

Au plus fort de ce conflit éclata l'affaire de Michel Servet. Espagnol d'origine, il avait, dans plusieurs ouvrages, énoncé des théories fort désordonnées, matérialistes et panthéistes, et contestait la doctrine de la Trinité. En politique il s'affichait comme un révolutionnaire. Établi à Vienne en

Dauphiné, il n'avait échappé que par une fuite précipitée à une sentence de mort par le feu, formulée par le tribunal catholique. Plus tard on le trouve à Genève. Calvin le signala aussitôt à la justice comme un individu dangereux. Il s'ensuivit un long procès au cours duquel on donna à l'accusé toutes les possibilités de se défendre et aussi de se rétracter. Il les repoussa, affichant une intransigeance hautaine et s'en prenant surtout à Calvin qu'il accabla d'outrages. « Misérable ! » s'écria-t-il, « tu ne sais ce que tu dis ; tu persistes à condamner ce que tu n'entends point. Penses-tu étourdir les juges par ton aboy ? Tu as l'entendement confus, en sorte que tu ne peux entendre la vérité. Tu en as menti, tu en as menti, tu en as menti, calomniateur ignorant ! »

Un tel entêtement entraînait une condamnation, et d'après la jurisprudence contemporaine c'était la mort. Mais, avant de se prononcer, les juges, sentant la gravité des circonstances, prirent l'avis des autorités de Bâle, Berne, Schaffhouse et Zurich. Leurs réponses, unanimes, se résument dans celle de Zurich : « Vous ne laisserez venir en avant la méchante fausse intention de votre dit prisonnier, laquelle est totalement contraire à la religion chrétienne, et donne de grands scandales ». Le Conseil de Genève se rangea à cette opinion et Servet fut brûlé vif.

On a violemment exploité cette affaire contre Calvin ; il s'est expliqué lui-même en ces termes : « Depuis que Servet fut convaincu de ses hérésies, je n'ai fait nulle instance pour le faire condamner à mort ; et de ce que je dis non seulement toutes gens de bien me seront témoins, mais aussi je dépote (je défie) tous les malins qu'ainsi ne soit ». Une fois la sentence prononcée, il insista vivement, mais sans succès, pour que le coupable fût décapité. On déplore néanmoins que, versé comme il l'était, dans les Écritures, il n'ait pas mis à profit cette exhortation du Seigneur : « Soyez miséricordieux, comme aussi votre Père est miséricordieux ; et ne jugez pas, et vous ne serez point jugés ; ne condamnez pas, et vous ne serez point condamnés » (Luc 6:36-37). Une fois de plus, il faut faire ici la part de l'esprit du siècle ; en présence des bûchers qui, en France surtout, s'allumaient de tous côtés, on comprend que la notion de tolérance ait eu peine à se frayer un chemin. Tout en réprouvant ces procédés, soyons reconnaissants de ce que nous en apprenons : ayons en horreur le mal, les fausses doctrines, sous quelque forme qu'elles se présentent, et prenons pour règle de conduite ces mots de 1 Jean 2:6 : « Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché ».

Ces conflits incessants, le travail énorme qui lui incombait ne contribuèrent pas peu à aggraver l'état de santé de Calvin, qui avait toujours été frêle. Après avoir eu la douleur de voir mourir en bas âge ses trois enfants, il eut celle, plus poignante encore, de perdre sa femme au bout de neuf ans à peine de mariage. « J'ai perdu », écrit-il à Viret, « l'excellente compagne de ma vie, celle qui ne m'eust jamais quitté ni dans l'exil, ni dans la misère, ni dans la mort. Elle m'étoit une aide précieuse, ne s'occupant jamais d'elle-même... Je comprime ma douleur tant que je puis ; mes amis font leur devoir, mais eux et moi, nous gagnons peu de chose. Tu connois la tendresse de mon cœur, pour ne pas dire sa foiblesse ».

Quoique jeune encore (il n'avait que trente-neuf ans), Calvin ne contracta pas de nouvelle union et se consacra avec d'autant plus d'ardeur aux tâches multiples qui lui incombait. Par les nombreux réfugiés qui affluaient à Genève, par les relations qu'il avait nouées au cours de ses voyages en Suisse, en France, en Allemagne, en Italie, il se tenait au courant de tout ce qui concernait la Réforme dans l'Europe entière. Cette préoccupation à elle seule l'entraînait à une correspondance prodigieuse dans laquelle il faut comprendre les lettres innombrables, empreintes d'une profonde sympathie, qu'il adressait à ceux qui souffraient pour l'Évangile.

Calvin a beaucoup publié. À côté de *l'Institution chrétienne* qu'il remania sa vie durant, en la développant à chaque nouvelle éditions (*), et de nombreux écrits de controverse, il convient de citer ses commentaires sur presque tous les livres de la Bible, pleins de simplicité, de sagesse, de sens pratique. « Je sais », disait-il lui-même, « combien plusieurs trouveroient mieux à leur goût qu'on fit

un amas de beaucoup de matières, d'autant que cela a grand lustre et acquiert bruit à ceux qui le font ; mais je n'ai rien en plus grande recommandation que de regarder à l'édification de l'Église. Dieu, qui m'a donné le vouloir, fasse par sa grâce que l'issue en soit telle ! ». Son étude sur le livre de Job surtout eut de son temps une grande réputation ; Coligny se la faisait lire et relire. Pour ces hommes vivant parmi tant de troubles, Job était comme la personnification de ces « tristesses, craintes, douleurs, doutes » dont le cœur humain est assailli. Un de ses derniers soucis, une grande joie aussi, fut la fondation de l'Académie de Genève.

(*) La première édition comprend six chapitres, la dernière quatre-vingts.

Calvin vécut toujours dans une austère simplicité, soucieux de n'imposer à personne la moindre dépense superflue en ce qui le touchait. C'est le trait que le pape Pie IV se plut à reconnaître en lui, lorsqu'il apprit sa mort : « Ce qui a fait la force de cet hérétique », disait-il, « c'est que l'argent n'a jamais été rien pour lui ». Le Conseil de Genève a peine à lui faire accepter, de temps à autre, un cadeau de vin ou de bois. Même dans les bonnes années, c'est tout juste s'il noue les deux bouts, « vu cette grande charge de passants », écrit-il, mais il ajoute : « Je ne dis point cela pour me plaindre. Dieu est bon envers moi, puisque j'ai tout ce qui suffit à mes désirs ».

Ses maux s'aggravaient. Douleurs à la tête et aux jambes, maux d'estomac, crachements de sang, la respiration pénible, la goutte et la pierre, rien ne manquait à ce long supplice et, au début de 1564, on se rendit compte qu'une issue fatale n'était pas douteuse. En février, tandis qu'il prêchait, une toux violente lui coupa la parole et sa bouche se remplit de sang. Les médecins lui interdirent tout service public, mais il continua à travailler dans son cabinet, malgré les instances de ses amis. « Sa réplique ordinaire était qu'il ne faisoit comme rien ; que nous souffrissions que Dieu le trouvât toujours veillant et travaillant à son œuvre comme il pourrait, jusques au dernier soupir ».

Sentant la fin approcher, il désira parler encore une fois aux magistrats et leur demanda audience. Le Conseil décida de se transporter en corps dans l'humble maison de la rue des Chanoines, où l'on vit arriver, dans toute la pompe des cérémonies publiques, les vingt-cinq seigneurs de la cité. Leurs registres ont conservé le résumé des paroles de Calvin : il les remercia « de ce qu'il leur avoit plu lui faire plus d'honneur qu'il ne lui appartenoit, les priant de l'excuser d'avoir fait si peu au prix de ce qu'il devoit tant en public qu'en particulier, et estimant que messeigneurs l'ont supporté en ses affections trop véhémentes, auxquelles il se déplaist, et dans ses vices, comme Dieu a fait de son côté ». Puis il leur tendit la main. « Je ne sais », dit Théodore de Bèze, « s'il eût pu advenir un plus triste spectacle à ces seigneurs qui le tenoient tous, et à bon droit, quant à sa charge comme la bouche du Seigneur, et quant à l'affection comme leur propre père, car il en avoit connu et dressé une partie dès leur jeunesse ».

Le lendemain il voulut voir les pasteurs. Il leur tint un discours « dont la substance estoit qu'ils ne perdissent pas courage ; que Dieu maintiendrait la ville et l'Église, bien qu'elles fussent menacées de plusieurs endroits. Que chacun se fortifiât en sa vocation ; que ce seroit pour nous rendre bien coupables devant Dieu si les choses, estant avancées jusqu'ici, venoient après en désordre par notre négligence... Il bailla la main à tous l'un après l'autre, ce qui fut avec telle angoisse et amertume de cœur d'un chacun, que je ne saurois même me le ramentevoir (rappeler) sans une extrême tristesse ».

Farel, le plus ancien des amis de Calvin, manquait auprès de son lit de mort. Il annonça son intention de venir le voir et persista à faire le voyage, bien que Calvin lui-même cherchât à l'en dissuader. « Bien te soit, très bon et cher frère », lui écrivit-il, « et puisqu'il plaist à Dieu que tu demeures après moi, souviens-toi de notre constante union dont le fruit nous attend au ciel, comme elle a esté profitable à l'Église de Dieu. Je ne veux pas que tu te fatigues pour moi. Je respire à grand-peine et j'attends d'heure en heure que le souffle me manque. Mais c'est assez que je vive et meure en Christ, qui est un gain pour les siens en la vie et la mort. Encore une fois, adieu, toi et tous les frères ».

tes collègues ». Malgré ses quatre-vingts ans, Farel fit à pied le trajet de Neuchâtel à Genève, où il ne passa qu'une journée. Le lendemain, il prêcha, puis il prit le chemin du retour.

Les derniers jours de Calvin ne furent, nous dit son ami, qu'une prière continuelle. Souvent il répétait ces mots du Psaume 39:9: « je suis resté muet... car c'est toi qui l'as fait », ou ceux-ci d'Ésaïe 38:14: « Je gémissais comme une colombe ». Peu à peu « ses prières et consolations assidues » furent « plutôt soupirs que paroles intelligibles, mais accompagnées d'un tel œil que le seul regard témoignait de quelle foi et espérance il estoit muni ». Le 27 mai « il sembla qu'il parloit plus fort et plus à son aise ; mais c'estoit un dernier effort de la nature ». Le soir, vers huit heures, il expira, et « voilà comme, en un même instant, le soleil se coucha et la plus grande lumière qui fust dans ce monde pour l'Église du Seigneur fut retirée auprès de lui ».

Les funérailles de Calvin se firent avec la plus grande simplicité. Il avait enjoint que tout se fit « à la façon accoutumée », c'est-à-dire qu'aucun monument ne s'élevât sur aucune tombe, quelque illustre que fût le défunt. La terre seule donc couvrit le cercueil de Calvin et il n'y eut d'autre épitaphe officielle que cette demi-ligne, écrite à côté de son nom sur le registre du Consistoire : « Allé à Dieu le samedi 27 ».

Conclusion

On se représente volontiers Calvin comme le législateur de la Réforme. Ce trait ressort des portraits qu'on a de lui et qui le montrent souvent avec l'index de la main droite levé, geste qui lui était familier et bien connu chez ceux qui cherchent à tout prix à s'imposer à leur interlocuteur. Son visage émacié, taillé en lame de couteau, son regard aigu et pénétrant font encore ressortir une intelligence portée à dominer au nom de la logique implacable dont elle est animée.

Calvin ne convoitait pourtant pas l'autorité personnelle. Son tempérament timide, réservé, le portait à s'effacer lui-même ; il se fût volontiers contenté de se tenir dans la coulisse, tandis que les autres se présentaient au combat. Non pas qu'il y eût chez lui le moindre soupçon de lâcheté ; la suite des événements prouva abondamment le contraire ; mais il lui manquait le caractère d'un guerrier d'avant garde. Ce n'est pas pour lui-même qu'il luttait, mais bien pour un principe essentiel qui inspira toute sa doctrine : celui de la souveraineté absolue de Dieu. Comme on l'a remarqué, pour Luther la demande capitale de la prière enseignée par Jésus à ses disciples était celle-ci : « Remets-nous nos péchés ». Pour Calvin c'est : « Que ton nom soit sanctifié ». Cette toute-puissance de Dieu se manifeste dans l'œuvre de la création, comme dans celle de la rédemption. De là à proclamer la prédestination il n'y avait qu'un pas. Selon Calvin, qui suivait ici plusieurs Pères de l'Église, Dieu aurait décidé par avance, au nom de sa souveraineté, lesquels d'entre les hommes seront sauvés, tandis que les autres ne le seront pas, ne pourront pas l'être. Ainsi le sort de chacun aurait été fixé dès l'éternité. Calvin entrevit ce que sa doctrine a de contraire à la grâce de Dieu qui « apporte le salut... à tous les hommes » (Tite 2:11) ; il l'offre à tous sans exception aucune. Conscient de cette difficulté insurmontable, Calvin déclare que c'est un « mystère » que l'homme ne saurait sonder. « Ce sont », dit-il, « choses que Dieu a voulu être cachées, et dont il s'est retenu la connaissance » ; c'est « la hauteur de sa sagesse, laquelle il a voulu plutôt adorée de nous que comprise et assujettie au sens humain ». Et il ajoute : « Nous disons que ce conseil, quant aux élus, est fondé en sa miséricorde, sans aucun regard de dignité humaine. Au contraire, que l'entrée de la vie est forclosée à tous ceux qu'il veut livrer en damnation, et que cela se fait par son jugement occulte et incompréhensible, combien qu'il soit juste et équitable » (*). Il n'en reste pas moins que Calvin se trouve ici en opposition formelle avec l'Écriture Sainte ; néanmoins, tout autant que les autres réformateurs, il reconnaît, sans réserve aucune, l'autorité inconditionnelle de la Parole de Dieu.

(*) Institution chrétienne III, 21.

À cause de cette souveraineté pleine et entière, il ne saurait y avoir aucun intermédiaire entre Dieu et l'homme, sinon « l'homme Christ Jésus » (1 Tim. 2:5). Du coup Calvin abolit le rôle que l'Église catholique s'est arrogé à cet égard. Ainsi, il est sacrilège quiconque prétend s'interposer, Église ou prêtre. À Dieu seul revient la gloire d'attirer l'âme, même la plus égarée, même la plus faible ; le nouveau-né n'a nul besoin, pour échapper à la perdition, du soutien de l'Église. L'homme dépend donc entièrement de Dieu et nullement des autres hommes ; il sera leur serviteur pour obéir à l'enseignement du Seigneur (2 Cor. 4:5), mais ne sera assujéti à aucun joug humain. Dans ce sens Vinet a pu écrire : « Le christianisme est dans le monde l'immortelle semence de la liberté ».

Comment donc expliquer le régime extrêmement rigoureux imposé par Calvin à Genève ? Il n'avait pas à créer ici de toutes pièces un système jusque-là inconnu, mais devait extirper un mal invétéré, des habitudes profondément ancrées, réformer les mœurs, tout cela pour la gloire de Dieu. Non pas que le mal fût plus grave à Genève qu'ailleurs ; partout le cœur de l'homme est désespérément mauvais et Calvin aurait agi de même partout où le Seigneur l'eût placé.

Nombreuses certainement furent les fautes commises par Calvin, dues les unes à sa tournure d'esprit, les autres aux circonstances dans lesquelles il se débattait. Malgré sa connaissance approfondie de la Bible, trop souvent il ne la suivait pas au pied de la lettre, parce qu'il laissait intervenir l'élément humain. Aux grands maux les grands remèdes : ce dicton est à sa place lorsqu'on veut chercher à comprendre, sans l'excuser, l'attitude prise par Calvin. Et quand on considère ce qu'il était de nature, son goût pour l'étude, son aversion pour la lutte, qu'expliquent entre autres sa santé débile, les cruelles souffrances physiques qu'il endurait, on reste émerveillé de l'œuvre du Seigneur chez son serviteur : « De faible qu'il était, il fut rendu vigoureux, il devint fort dans la bataille » (Héb. 11:34). Intrépide devant le danger, doué des plus hautes qualités intellectuelles, d'une piété très vivante, ce fut un des témoins de la vérité les plus remarquables de son temps et de tous les temps. Il réalisa tout particulièrement cette promesse faite à Paul : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité » (2 Cor. 12:9). Au milieu de la veulerie générale de nos jours, c'est un utile et salutaire enseignement que de considérer la figure de Jean Calvin, qui courait « avec patience la course » qui était devant lui, « fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi » (Héb. 12:1-2).

[Les Réformés en France depuis la mort de François Ier \(1547\) jusqu'à l'Édit de Nantes \(1598\)](#)

Après François Ier son fils, Henri II, monta sur le trône. À la suite de celui-ci régnèrent successivement ses trois fils, François II, Charles IX et Henri III, et enfin Henri IV, roi de Navarre, soit six souverains en 63 ans (1547-1610). Sous les quatre premiers de ces princes, la France traverse une des périodes les plus sombres de son histoire, marquée par les guerres de religion ; Henri IV rétablit l'ordre et la paix en promulguant le célèbre édit de Nantes (1598). Celui-ci assure aux réformés des avantages importants, qu'ils ne conservent du reste pas longtemps ; Richelieu déjà leur en enlève plusieurs. Toutefois l'édit subsiste nominalement : les réformés ont au moins droit à l'existence, jusqu'à ce que, en 1685, Louis XIV leur enlève brutalement tout ce que son grand-père leur avait octroyé.

Comme on l'a vu plus haut, les réformés se laissèrent aller à nouer des alliances politiques avec les partis hostiles à la royauté, celui des nobles tout particulièrement. Cherchant ainsi de l'appui auprès des hommes, acceptant avec empressement celui qu'on leur offrait volontiers, car on appréciait hautement leur sùreté morale à une époque où les valeurs de cet ordre ne comptaient plus guère, les réformés acquirent de la puissance matérielle, mais perdirent du même coup le sentiment de leur dépendance vis-à-vis du Seigneur. Ils connaissaient pourtant ces mots du Ps. 146:3, 5, 7 : « Ne vous confiez pas dans les principaux, dans un fils d'homme, en qui il n'y a pas de salut... Bienheureux celui qui a le Dieu de Jacob pour son secours, qui s'attend à l'Éternel, son Dieu,... qui exécute le jugement en faveur des opprimés ».

Par la force des choses, les alliances qu'ils contractèrent déchaînèrent des conflits à main armée, ce qui prouve surabondamment la gravité de l'erreur qu'ils commirent. Comme toute guerre civile, ces luttes religieuses amenèrent un déploiement d'horreurs sans nom ; la France presque entière fut mise à feu et à sang. Pas plus que leurs adversaires, les réformés ne manifestèrent la moindre tolérance, la moindre commisération à l'égard de ceux qui ne partageaient pas leurs opinions ; le 16^e siècle, il faut le dire, ignorait totalement ces notions, si répandues aujourd'hui. Néanmoins les réformés avaient dans leurs mains la Parole de Dieu, qui dit : « Si celui qui te hait a faim, donne-lui du pain à manger, et s'il a soif, donne-lui de l'eau à boire ; car tu entasseras des charbons ardents sur sa tête, et l'Éternel te le rendra » (Prov. 25:21, 22 ; Rom. 12:20). Trop fréquentes furent les scènes hideuses de dévastation et de carnage, avec le lamentable spectacle de populations entières, tristes débris d'affreux massacres, errant de ville en ville et de canton en canton, chassées de leurs demeures et n'en trouvant pas d'autres. On reconstituait l'itinéraire que ces malheureux avaient suivi aux monceaux de cadavres qui jalonnaient les chemins. Catholiques et protestants faisaient preuve de la même férocité, combien éloignée de l'exemple donné par le Prince de paix ! Deux hommes en particulier s'acquirent un sinistre renom de cruauté : le catholique Montluc et le protestant des Adrets. Les garnisons égorgées tout entières, les puits comblés de corps humains, les arbres des chemins utilisés comme gibets, marquaient partout la trace de Montluc. Quant à Des Adrets, on raconte entre autres, qu'après la prise d'une ville, il fit couper la tête à la moitié des défenseurs de la place et força les autres à se précipiter du haut d'une tour sur les pointes des piques de ses soldats. L'un d'eux hésitait. « Tu te reprends à deux fois », lui cria Des Adrets. « Eh monseigneur », répliqua le malheureux, « je vous le donne en dix ». Il fut, dit-on, le seul qui obtint grâce.

Une partie de la noblesse tenait pourtant pour la royauté, à qui elle allait faire payer cher son appui. Les chefs de ce groupe appartenaient à la famille des Guises, bien connus par la haine implacable qu'ils vouaient à quiconque se réclamait du nom du Seigneur. À leurs côtés il faut nommer la reine mère, Catherine de Médicis, femme de Henri II, qui exerça, sur ses trois fils, l'influence la plus néfaste. En tant qu'Italienne, elle s'adonnait volontiers aux arts magiques, à la sorcellerie, à l'astrologie, dont sa patrie était l'un des ardents foyers. Nièce du pape Clément VII, dont elle connaissait et partageait la haine contre toute innovation religieuse, elle n'eut pas de peine à attiser celle que son royal époux avait apprise à l'école du précédent monarque.

Les réformés étaient à ce moment-là en nombre. On évalue leur effectif à environ le sixième de la population de la France. Ils comptaient dans leurs rangs l'élite du pays : gens de lettres, juristes, soldats, jusqu'à des hommes qui avaient appartenu autrefois à l'Église romaine. Malgré tout, ils restaient faibles, faute de ne pas s'en tenir strictement aux enseignements de la Parole de Dieu. Ils se réunissaient régulièrement, mais pas pour la fraction du pain, cela sous l'influence de Calvin qui ne voulait pas que la Cène fût distribuée autrement que par des pasteurs officiellement institués. De la sorte ils méconnaissaient la promesse du Seigneur que, « là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux » (Matt. 18:20). Au lieu de réaliser l'unité du Corps de Christ, ils ne constituaient que des groupements isolés les uns des autres et se privaient ainsi de la joie qu'il y a pour les chrétiens à rappeler la mort du Seigneur, selon son désir, en rompant le pain et à célébrer ensemble son amour pour ses rachetés.

Mais il y avait parmi les réformés des âmes d'élite, en toute première ligne l'amiral de Coligny. Appelé à un poste de premier rang dans l'armée du roi, il déploya, dans maintes occasions, les plus rares talents militaires et n'eut jamais en vue que l'indépendance et la prospérité de son pays. À ces buts il sacrifia tous ses intérêts personnels. Fait prisonnier à Saint-Quentin par les Espagnols, il fut conduit au fort de l'Écluse, non loin de Genève, puis à Gand. Durant sa captivité, Coligny lut avec fruit la Bible et plusieurs écrits sur les graves questions qui agitaient alors la chrétienté. L'indomptable patience des réformés, jetés sur les bûchers ou abandonnés dans d'immondes cachots, inspira une vive sympathie à son âme généreuse. Une fois rendu à la liberté, il professa hautement sa foi en

l'œuvre accomplie de Christ pour lui, comme pour les pécheurs qui mettent leur confiance en lui. La profondeur et la sincérité de ses convictions, son caractère intrépide, son ardent désir de servir le Seigneur en toute fidélité, sa prudence calme, ses mœurs pures, éloignées du faste et des désordres de la cour, tout cela fait de la figure de l'amiral de Coligny une des plus nobles que nous offre l'histoire de France.

Et l'on aime à placer à côté de lui, quoiqu'il se trouve dans le camp opposé, Michel de l'Hôpital, homme éminent, magistrat intègre, qui tout en demeurant attaché à la foi catholique, n'en fut pas moins favorable aux réformés et rêva la tolérance dans un siècle de persécutions.

Henri II inaugura son règne en faisant brûler quatre huguenots le jour de son avènement. Malgré tout la Réforme continua à gagner du terrain ; aussi les rigueurs redoublèrent. Par l'édit de Châteaubriant le roi ordonna que le crime d'hérésie devait être recherché par les juges civils tout autant que par les juges ecclésiastiques ; si donc les accusés étaient acquittés par les uns, ils ne manqueraient pas d'être frappés par les autres. De plus les dénonciateurs devaient recevoir non plus le quart des biens des condamnés, mais le tiers : appât jeté à la cupidité, au fanatisme. Bien plus, les propriétés des émigrés pour cause de religion seraient confisquées au profit du roi. Interdiction formelle d'écrire aux fugitifs, de leur envoyer quoi que ce fût, en particulier de l'argent. Enfin l'édit ajoutait ce qui suit : « Il ne sera imprimé ni vendu aucuns livres concernant la sainte Écriture, faits depuis quarante ans en çà, que premièrement ils n'aient été vus et visités... Comme en notre ville de Lyon il y a plusieurs imprimeurs et qu'ordinairement il s'y apporte grand nombre de livres étrangers, même de ceux qui sont grandement suspects d'hérésie, nous ordonnons que, trois fois l'an, il sera fait des visites dans les officines et boutiques d'imprimeurs, marchands de livres, par deux bons personnages d'Église ». Mais « la Parole de Dieu n'est pas liée » (2 Tim. 2:9) ; elle est « vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants » (Héb. 4:12) ; Henri II dut s'en rendre compte. Aveuglé par sa femme, entraîné par ses mauvais conseillers, il convoqua une séance spéciale du Parlement de Paris, où chacun des conseillers eut à émettre séance tenante son avis sur les mesures à prendre contre les « novateurs ». La plupart recommandèrent de renforcer les pénalités établies, mais il se trouva deux hommes pour émettre une opinion différente.

Le conseiller Faur alla jusqu'à dire en face du roi : « Craignez qu'on ne dise de vous cette parole adressée jadis par Élie à Achab : « C'est toi et la maison de ton père qui troublez Israël ? » (1 Rois 18:17). Henri II frémit de rage, mais se contint.

Là-dessus Anne Dubourg, un des plus jeunes conseillers, prit à son tour la parole. Son visage demeurait calme, mais sa bouche allait articuler des vérités qui soulevèrent une violente tempête : « Il est des hommes », dit-il, « qui commettent contre les lois plusieurs crimes dignes de mort, des blasphèmes, des adultères, des débauches de toute espèce, et ces crimes restent impunis malgré leur énormité, tandis qu'on demande des supplices contre des gens à qui l'on ne peut reprocher aucun crime ». C'était lancer, sans le vouloir peut-être, un trait contre le roi lui-même, dont la vie adultère était assez connue.

Le fidèle conseiller continue : « Peut-on en effet imputer le crime de lèse-majesté à des hommes qui ne font mention des princes que dans leurs prières et pour appeler sur eux la protection du Très-Haut ? On sait parfaitement qu'ils ne sont pas séditionnels ; mais on affecte de les regarder comme tels, parce que, s'appuyant sur les Saintes Écritures, ils ont arraché tout prestige à la puissance romaine et exposé au plein jour la turpitude d'une Église qui penche vers sa ruine ; parce qu'enfin ils demandent de salutaires réformes qui, seules, peuvent ramener l'Église à sa dignité primitive ».

Blessé au vif, foulant aux pieds l'inviolabilité du Parlement, Henri II fit aussitôt saisir Faur et Dubourg et les jeta à la Bastille. Quelques mois plus tard, ce dernier subissait le supplice du feu. Dans sa rage Henri II s'était promis d'assister à l'exécution ; Dieu lui-même le lui interdit. Au cours d'un tournoi, un

de ses courtisans l'atteignit à l'œil d'un coup de lance. On le transporta dans son palais, souffrant horriblement. Le mal ne fit qu'empirer ; aux douleurs physiques s'ajoutaient les remords cuisants : « Ils sont innocents », s'écriait l'infortuné souverain en songeant aux deux conseillers. « Dieu me punit de les traiter si mal ». — « Rassurez-vous, Sire », lui dit le cardinal de Lorraine, un de ces Guises qui furent le fléau de la France, « rassurez-vous ! De telles pensées ne sont que des suggestions du démon ». Tout l'art des médecins fut inutile ; au bout d'un mois Henri II expirait, laissant le trône à son fils François II, un enfant de seize ans.

Sous son règne, comme sous ceux de ses deux successeurs, le caractère politique des guerres de religion ne fit que s'accroître. Il ne saurait entrer dans notre dessein de les raconter en détail. Pour les réformés, elles sont marquées par des alternatives de succès et de revers ; à peine leur a-t-on accordé certains avantages qu'on les leur retire, d'où renouvellement continu des hostilités. Charles IX leur octroie l'édit de Janvier, suivi de l'horrible massacre de Vassy, perpétré à l'instigation du duc de Guise. Mais celui-ci ayant été assassiné à la satisfaction de Catherine de Médicis qui redoutait son ambition, la reine mère consentit à signer la paix d'Amboise, puis celle de Saint-Germain : les réformés obtenaient la liberté de conscience et l'autorisation de célébrer le culte domestique ; mais le culte public n'était toléré que dans quelques villes et dans les maisons de la noblesse. Mais Catherine était de ces « ouvriers d'iniquité, qui parlent paix avec leur prochain, tandis que la méchanceté est dans leur cœur » (Ps. 28:3). Ces concessions n'étaient à ses yeux qu'un leurre, destiné à endormir les huguenots, afin de leur fondre dessus avec d'autant plus de succès. Elle n'avait qu'un but en vue : l'extermination de tous les réformés, jusqu'au dernier. Animée d'un esprit diabolique de dissimulation, elle travaillait à réaliser son désir en y mettant une persévérance extraordinaire, prête aussi à recourir à tous les moyens, même les plus pervers. On l'a comparée à bon droit à un requin qui suit le navire dans l'attente de sa proie, que la mer soit calme ou qu'elle soit agitée. Le royaume était en effet divisé en deux camps, égaux en apparence et irréconciliables. Malgré plusieurs campagnes, les catholiques n'avaient aucune perspective de venir à bout de leurs adversaires. C'est alors que Jézabel recourut aux procédés qui lui étaient chers entre tous : la trahison et le meurtre secret. Les historiens les plus sérieux affirment sans hésitation que la raison d'État ne saurait en aucun cas être invoquée pour justifier le massacre de la Saint-Barthélemy. Rome n'avait rien à redouter pour sa suprématie, ni le roi de France pour son autorité. Il ne faut y voir qu'un acte dicté par le fanatisme, par le ressentiment que nourrissait Catherine à l'égard des enfants de Dieu.

À ses côtés se trouvent le pape Pie II et Philippe II, roi d'Espagne. Ce sont trois étrangers qui portent la responsabilité première de cette machination inique. D'autres y trempèrent, mais ils ne pouvaient rien faire aboutir sans la sanction royale. Le Souverain Pontife tordit les Écritures pour persuader à Charles IX qu'il se trouvait dans la même position que Saül, roi d'Israël, lorsque Samuel lui enjoignit, de la part de l'Éternel, de « détruire entièrement » Amalek (1 Sam. 15:3). Mais Saül désobéit à l'ordre divin et il lui en coûta son trône et sa vie. Charles IX comprit l'allusion et consentit à ce que l'on exterminât tous les huguenots, afin qu'il n'en restât pas un seul pour lui reprocher son forfait.

Grâce au traité de Saint-Germain, les réformés jouissaient de quelque repos. Catherine et ses suppôts en profitèrent pour ourdir mieux leur complot. Attirer à Paris les chefs huguenots, les combler de caresses, pour les massacrer tous à la fois, voilà le plan infernal déjà conçu en 1564 et différé jusqu'au moment propice. Le vieux chancelier Michel de L'Hôpital soupçonna, puis eut la certitude de ce qui se tramait contre les réformés. Retiré des affaires avec le sentiment de son impuissance à faire naître une paix durable, il supplia la cour de ne pas étouffer la voix de la justice et de la clémence. Mais Coligny, trop droit pour croire à une infraction au traité de paix et à de vils guet-apens, se laissa émouvoir par l'accueil affectueux que lui fit le roi, en l'appelant son père. Charles IX lui promit de réparer certains torts qu'avaient subis des réformés de la part de catholiques trop zélés.

Pour mieux donner créance à ses allures hypocrites, Catherine de Médicis mit tout en œuvre pour amener le mariage de sa fille Marguerite avec Henri de Navarre, plus tard roi de France sous le nom de Henri IV et fils de Jeanne d'Albret. Celle-ci, douée d'un caractère ferme et décidé, avait fait profession publique de sa conversion et, grâce à elle, les pratiques catholiques furent abolies en Navarre. Si l'on considère que ce petit royaume se trouvait sur les flancs des Pyrénées, entre la France et l'Espagne, deux puissances entièrement dévouées au pape, on conviendra que Jeanne montra là un beau courage, en même temps qu'une admirable confiance en Celui auquel elle voulait rendre témoignage envers et contre tout. Malgré les menaces terribles qu'on lui adressa, elle n'en persévéra pas moins dans la voie où elle était entrée si résolument. Pendant douze ans le Seigneur la protégea puissamment et elle mit ce temps à profit pour faire traduire et publier la Bible dans le dialecte du pays ; elle créa des écoles, étudia les lois comme un juriste et améliora de façon très intelligente le bien-être de ses sujets. Quoique à regret, elle donna son consentement au mariage projeté. À cet effet elle rendit visite à la cour de France qui résidait alors à Blois. Le roi et sa mère lui prodiguèrent toutes les marques de l'amitié et l'engagèrent à prolonger son séjour auprès d'eux. Mais Jeanne s'y refusa ; elle devait, disait-elle, se rendre encore à Paris. Après quelques jours elle tomba malade de façon très mystérieuse, infectée, à ce qu'on croit, par des gants empoisonnés que lui avait remis un certain maître René, parfumeur florentin, mais connu surtout comme l'empoisonneur de la reine. Au bout de cinq jours Jeanne d'Albret s'endormit paisiblement dans le Seigneur, sans la moindre parole de reproche à l'adresse de ses meurtriers.

Le mariage fut célébré le 18 août 1572 au milieu de fêtes splendides qui durèrent plusieurs jours et auxquelles participèrent tous les princes huguenots. Personne n'éprouvait la moindre anxiété. On pensait que cette union mettrait fin aux troubles qui avaient ensanglanté le pays ; elle semblait inaugurer une ère de paix et de prospérité sans pareille. Or c'est au cours de ces réjouissances que se tint au Louvre un conseil secret dans lequel on arrêta dans ses moindres détails le plan du massacre projeté.

Le 22 août Coligny sortait du Louvre. Il ignorait qu'on venait de mettre sa tête à prix : cinquante mille couronnes, telle était la récompense que toucherait le meurtrier. Chemin faisant, l'amiral lisait une requête d'un de ses frères dans la foi et allait s'occuper de la meilleure voie à suivre pour y répondre. Tout à coup, près de l'église Saint-Germain l'Auxerrois, une balle atteignit Coligny au bras gauche et lui fracassa un doigt. L'assassin réussit à prendre la fuite. On transporta l'amiral chez lui et les seigneurs protestants accoururent à son chevet. « Voilà », leur dit le vieillard, « le fruit de cette belle réconciliation dont le roi s'est porté garant ». Malgré l'opposition de sa mère, Charles IX se rendit aussi auprès de l'illustre blessé. « Mon père », lui dit-il, « je vous tiens pour un des plus grands capitaines de mon royaume. Calmez-vous. Ne songez qu'à vous guérir ; j'aurai soin de tout. Vous endurez la blessure et moi j'en aurai toujours la peine ».

Deux jours plus tard, le 24 août 1572, entre deux et trois heures du matin, jour de la Saint-Barthélemy, on entendit tout à coup sonner la cloche de cette même église de Saint-Germain l'Auxerrois, qui se trouve vis-à-vis du Louvre. À peine les premiers coups eurent-ils retenti qu'une violente fusillade éclata dans les rues. Charles IX témoigna une vive agitation ; la sueur froide perlait sur son front. Soudain il se leva et fit appeler le duc de Guise pour lui ordonner de ne rien précipiter. Mais c'était trop tard. Catherine de Médicis, qui redoutait l'inconstance de son fils, avait enjoint d'avancer l'heure fixée pour le début de la tuerie. Et bientôt, au bruit de toutes les cloches de la ville, maintenant mises en branle, se mêlaient les hurlements de rage, les imprécations des meurtriers, puis les cris de douleur et d'effroi des infortunées victimes, surprises dans leur sommeil et froidement égorgées dans leurs lits. Pour se faire reconnaître les assassins portaient un brassard blanc. Bientôt le sang ruissela dans toutes les rues.

L'amiral de Coligny devina bien vite ce que se passait. Il ne doutait pas qu'on n'en voulût à lui plus qu'à tous les autres huguenots, car il connaissait la haine invétérée que lui portait le duc de Guise. Il

ne se trompait pas. Une troupe furieuse envahit sa demeure, dirigée par un serviteur du duc, et pénétra dans la chambre où l'amiral reposait. Sans autre avertissement, le soudard plongea un épéu dans la poitrine du vieillard, puis jeta son corps par la fenêtre. Guise le reconnut et le repoussa d'un coup de pied. Seize ans plus tard, le même Henri de Guise tombait à son tour sous le poignard d'un assassin aux ordres du roi Henri III. Quand celui-ci vit le cadavre, il lui donna un coup de pied en pleine figure. Telle est la justice rétributive de Dieu !

Au cours de la même nuit, sous le couvert de la religion, on égorgea cinq cents membres de la haute noblesse protestante. Ils habitaient presque tous le même quartier de Paris et le duc de Guise se l'était spécialement réservé. « Plus l'herbe est épaisse, plus la faux y mord », voilà le mot d'ordre donné à la farouche soldatesque.

Henri de Navarre et Condé, fils du célèbre Condé, tué à Jarnac, logeaient au Louvre. Le roi les manda devant lui et les accabla d'injures. « Je ne veux », leur dit-il, « qu'une religion dans mon royaume. Mort ou messe ! Choisissez ! » Henri fut conduit dans la chapelle du palais. Condé déclara que sa liberté, sa vie étaient à la merci du roi, mais que nulle menace, nul supplice ne le feraient aller à la messe, dût-il périr. Charles le relâcha, en affirmant qu'il aurait la tête tranchée dans les huit jours, s'il ne se ravisait pas. Quelques seigneurs protestants s'étaient réfugiés au Louvre, sous la sauvegarde du roi de Navarre. Ils furent sommés, l'un après l'autre, de descendre dans la cour et là, sous les yeux même du roi, les gardes les taillèrent en pièces jusqu'au dernier. L'un d'eux ne put s'empêcher de s'écrier : « Est-ce là cette parole que le roi nous a donnée ? Que Dieu venge un jour cette perfidie et cette cruauté odieuses ! ». La réponse vint deux cent vingt ans plus tard avec la mort de Louis XVI.

Les annales du monde entier renferment peu de scènes aussi ignobles que celle de la Saint-Barthélemy. Les passions les plus basses, le fanatisme le plus froid et le plus atroce s'y étalent dans toute leur horreur. « C'était être huguenot », dit Mézeray, « que d'avoir de l'argent, ou des charges enviées, ou des ennemis vindicatifs, ou des héritiers affamés ». Le massacre s'étendit à toute la France ; des milliers d'innocents périrent, à Lyon en particulier, où les réformés étaient nombreux. Comme le procureur du roi enjoignait au bourreau de remplir son office, celui-ci répondit : « Je ne prête mon ministère que pour l'exécution des arrêts des juges, et non pour assassiner des innocents ». Même réponse de la part des soldats de la citadelle « Ce que vous nous demandez est contre l'honneur nous ne sommes pas des assassins. Quel mal ont donc fait ces malheureux qu'on veut que nous égorgions ? ». On alla jusqu'à ouvrir les portes des prisons et à massacrer sans autre ceux qu'on y trouvait. Les cadavres étaient jetés dans le Rhône qui en vint à rouler des flots rougis de sang ; pendant longtemps les riverains ne voulurent ni toucher aux poissons du fleuve, ni faire usage de son eau.

Quelques gouverneurs de provinces refusèrent d'obtempérer aux ordres féroces qu'ils reçurent. Il convient de citer aussi l'évêque de Lisieux, Jean Henuyer, qui en fit autant. « Je m'opposerai toujours de toutes mes forces à une action pareille », déclara-t-il nettement au lieutenant royal. « Je suis le pasteur de Lisieux et ces gens que vous voulez me faire tuer sont des brebis de mon troupeau. Si elles se sont égarées hors du bercail de l'Église romaine, j'ai le devoir de les épargner, pour les y faire rentrer, si possible. Je n'ai jamais lu dans l'Évangile que le berger doit laisser verser le sang de son troupeau. Au contraire, j'y lis qu'il doit verser son sang, donner même sa vie pour elles ». Sur la demande du lieutenant royal, l'évêque confirma ces paroles par écrit.

Les appréciations sur le nombre des victimes varient beaucoup. À Paris on en a compté de 2000 à 4000 ; c'est Brantôme qui dit que Charles IX aurait pu voir quatre mille cadavres flotter sur la Seine. Dans un registre des comptes de la ville de Paris, un poste indique la somme payée aux fossoyeurs du cimetière des Innocents pour avoir enterré 1100 corps, échoués sur la rive du fleuve à Chaillot, à Auteuil et à Saint-Cloud. « Il est probable », ajoute le greffier, « que beaucoup d'autres furent entraînés plus loin. On est loin de les avoir tous jetés à la Seine ». En province les chiffres les plus

modérés annoncent 70000 morts. Si l'on y ajoute tous ceux qui périrent de misère, de faim, de douleur, les vieillards, les enfants abandonnés, les femmes sans abri, on arrive à un total bien plus considérable.

La nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemy produisit une profonde impression dans l'Europe entière. Tandis que les États protestants flétrissaient l'horrible attentat, Rome était au comble de la joie. Le pape Grégoire XIII connaissait les projets de Charles IX et attendait impatientement des nouvelles. Enfin un messenger arriva de Paris, portant une lettre du nonce, datée du 24 août : « Tout s'est bien passé à Paris ; on va en faire de même dans tout le royaume ». Le messenger reçut une gratification de mille pièces d'or. Le canon tonna au château Saint-Ange ; on chanta à Saint-Pierre un *Te Deum* solennel et le pape fit frapper une médaille, portant d'un côté son effigie et de l'autre l'ange exterminateur, immolant les hérétiques. Le roi d'Espagne, Philippe II, dont on connaît le caractère sombre, rit pour la première fois de sa vie, dit-on, quand on l'informa du massacre et ne put trouver d'éloges assez forts pour le jeune roi et sa mère.

L'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, Genève surtout, virent arriver une multitude de fugitifs éperdus, à demi-morts. Vainement les agents français tentèrent d'accréditer auprès des cours protestantes la fable d'un complot ourdi par Coligny. L'audience donnée à ce sujet par Élisabeth, reine d'Angleterre, fut empreinte d'une tristesse lugubre ; toute la cour portait de longs vêtements de deuil. L'ambassadeur dut passer parmi les courtisans sans que personne le saluât ; il ne put balbutier son odieuse apologie et se retira consterné, en s'écriant avec amertume qu'il avait honte de porter le nom de Français. À Genève on institua un jour solennel de jeûne et de prières. En Écosse le vieux Knox, empruntant le langage des prophètes, s'écria du haut de la chaire : « La sentence est prononcée contre ce meurtrier, le roi de France ; la vengeance de Dieu ne se retirera pas de sa maison ; son nom sera en exécration à la postérité ».

Ces paroles se réalisèrent. Le remords ne tarda pas à envahir l'âme de Charles IX. La nuit il entendait des hurlements sinistres dans le ciel au-dessus de son palais. À tous moments, « aussi bien veillant que dormant », il lui semblait voir « ces corps massacrés, les faces hideuses et couvertes de sang ». Il cherchait à s'étourdir, à se briser de fatigue ; il restait à cheval douze et quatorze heures consécutives. « Ses regards », écrivait un ambassadeur, « sont devenus sombres. Dans ses entretiens et ses audiences, il ne regarde pas en face celui qui lui adresse la parole ; il baisse la tête, ferme les yeux, puis il les ouvre tout à coup, et comme s'il souffrait de ce mouvement, il les referme avec non moins de vivacité ». Il expira moins de deux ans après le massacre, atteint d'une maladie étrange qui amenait son sang à s'écouler lentement par tous les pores. Mais, sans confiance aucune dans son entourage, il se figurait que sa mère avait été cause de sa maladie, en lui faisant administrer un poison. Dieu permit que, sur son lit de mort, ce roi, qui avait voulu que pas un réformé ne restât en vie, fût soigné par sa vieille nourrice et un médecin, huguenots l'un et l'autre. La veille de sa mort, la nourrice se trouvait seule à son chevet. Elle entendit le malheureux qui soupirait et pleurait. Elle s'approcha doucement. « Ah ! ma nourrice, ma mie », lui dit-il, « que de sang et que de meurtres ! Ah ! que j'ai eu un méchant conseil ! Ô mon Dieu, pardonne-les-moi et me fais miséricorde, s'il te plaît ! »

Tous les auteurs directement responsables de la Saint-Barthélemy moururent de mort violente, à une exception près, la reine mère. Mais elle vécut assez longtemps pour voir échouer lamentablement tous les projets qu'elle avait conçus. Le cardinal de Lorraine fut assassiné en prison et Henri III, le dernier rejeton de la famille, tomba sous le poignard d'un meurtrier, comme Knox l'avait prédit.

Ce roi se montra encore plus incapable que ses frères. Sous son règne les guerres de religion continuèrent à sévir, si bien que la France souffrait horriblement et payait cher l'acharnement de ses souverains contre les enfants de Dieu. Au dire d'un contemporain, « les fermes et quasi tous les

villages étaient inhabités et déserts ». Les paysans cessaient même de labourer ; affamés, ils se soulevaient. Les routes étaient effondrées, les ponts coupés. Dans les villes toute industrie et tout commerce avaient péri.

Henri IV, roi de Navarre, qui succéda à son cousin, Henri III, mit tout en œuvre pour réparer ces maux. Ce fut un des plus grands monarques des temps modernes. Élevé dans la religion réformée, comme on l'a vu, il manqua malheureusement de la force de caractère nécessaire pour rester fidèle aux enseignements qu'il avait reçus de sa mère et crut agir pour le bien de la France en embrassant le catholicisme, estimant fâcheux pour le pays que le roi professât une religion autre que celle de la majorité de ses sujets. Son cœur sans doute ne fut jamais franchement catholique. Mais ses convictions n'étaient pas bien arrêtées ni bien profondes. Ami du plaisir, il supportait avec peine l'austérité du régime calviniste. Son âme n'était pas assez élevée pour sacrifier ses intérêts à ses croyances et sa conscience trop accommodante pour ne pas concilier les uns avec les autres. Il méprisa l'exhortation : « Tiens ferme ce que tu as » (Apoc. 3:11).

Le roi n'oublia cependant pas ses anciens coreligionnaires. Tout en cherchant à pacifier le royaume, il ne voulait pas le faire à tout prix, estimant que chacun des partis en présence devait tolérer les autres. C'est dans cet esprit qu'il promulgua, en 1598, le célèbre *Édit de Nantes*, le premier acte par lequel les réformés reçurent enfin la reconnaissance légale de leur existence. En voici les principales dispositions :

Ils obtenaient la liberté de conscience, c'est-à-dire le droit, élémentaire pour nous, mais qui ne l'était pas au 16^e siècle, de croire selon leur conviction personnelle, sans être astreints au même culte que le souverain et le reste de la population.

Ils pouvaient pratiquer librement leur culte dans les châteaux des seigneurs haut justiciers et dans une ville par bailliage. C'était là une liberté bien limitée. Les seigneurs haut-justiciers étaient ceux qui avaient droit de vie et de mort sur leurs sujets ; le roi, qui prétendait que cette prérogative devait lui appartenir à lui seul, cherchait à diminuer leur nombre. Puis dans les bailliages souvent très étendus, pour beaucoup de personnes, il fallait un déplacement considérable pour se rendre dans la seule localité où le culte était autorisé. Néanmoins les réformés ne pouvaient qu'éprouver une vive reconnaissance envers Dieu de ce que le principe au moins du culte collectif fût admis.

Les réformés recevaient le droit d'exercer des charges publiques, la magistrature entre autres. On rendait ainsi hommage à l'intégrité généralement reconnue de la plupart d'entre eux ; leur influence allait s'étendre aussi.

Enfin ils recevaient une centaine de villes, dites « places de sûreté », où ils pouvaient se réfugier en cas de troubles et tenir même tête aux troupes qu'on enverrait contre eux, avantage considérable, mais qui ne manqua pas de se retourner à leur désavantage. En effet la résistance qu'ils purent ainsi opposer aux ordres royaux risquait de les faire taxer d'insubordination du moment qu'ils pouvaient résister à l'autorité légalement et à main armée.

Néanmoins l'Édit de Nantes marque pour les réformés une accalmie bienfaisante. Dieu leur accorda de la sorte une période de repos, au cours de laquelle ils purent se ressaisir et affermir leur foi. La situation qui leur était ainsi faite leur permit également d'acquérir une belle prospérité matérielle. L'ennemi se tenait aux aguets et, moins d'un siècle plus tard, il trouva là un prétexte pour déclencher à nouveau contre eux des persécutions terribles.

[Les Réformés en France aux 17^e et 18^e siècles](#)

Les réformés ne jouirent pas longtemps en plein de l'Édit de Nantes. Sous Louis XIII, fils et successeur de Henri IV, ils eurent affaire au cardinal de Richelieu, chef du Conseil du roi, qui avait assigné à sa

politique la ligne directive suivante : assurer l'autorité royale en annulant les privilèges de quiconque prétendait y résister. Or ces adversaires, que Richelieu ne nommait pas, étaient les nobles et les protestants. Ces derniers, en effet, constituaient un véritable État dans l'État grâce à leurs villes de sûreté où ils pouvaient concentrer des forces militaires, et au droit qu'ils avaient de se réunir en assemblées provinciales et nationales. Inquiets au sujet des intentions du cardinal, au lieu de compter sur la puissance de Dieu pour leur aider, et oubliant que la Bible prescrit la soumission aux autorités, les réformés prirent les armes pour résister à une attaque éventuelle. Ils avaient choisi la Rochelle comme centre de leurs opérations. Richelieu assiégea la place et s'en empara malgré l'héroïque résistance des rebelles. Peu après il leur octroya la Grâce d'Alais, titre significatif, qui prouvait qu'il ne s'agissait plus d'un traité, comme on en avait conclu précédemment, ni d'une négociation de puissance à puissance. Les protestants rentraient dans le droit commun et perdaient par conséquent tous ceux des privilèges concédés par l'Édit de Nantes, qui leur avaient permis de constituer un parti politique. En revanche, la liberté de culte et l'égalité absolue avec les catholiques leur étaient garanties. Richelieu estimait en effet que « la religion ne se sème pas avec le sang » et tenait « pour absolument condamnable la contrainte religieuse ». Il est frappant de voir le Seigneur agir de façon si évidente dans le cœur de ce haut dignitaire de l'Église, qui, toute sa vie durant, s'opposa formellement à toute violence et força ses coreligionnaires intolérants à respecter la liberté de conscience de leurs compatriotes.

Louis XIV adopta une tactique fort différente. Il dut reconnaître que les protestants n'avaient pris aucune part quelconque aux troubles de la Fronde, qui éclatèrent pendant sa minorité, mais qu'ils s'étaient comportés en sujets parfaitement loyaux. Il rendit même publiquement hommage à leur fidélité. Cependant, dès le début de son règne, animé du même désir que Richelieu, d'amener « l'unité dans ses États », il affirma sa ferme volonté de faire rentrer dans l'Église catholique les douze cent mille protestants du royaume. Point de « rigueur » ; application stricte de l'édit de Nantes, mais « rien au-delà » ; « en renfermer même l'exécution dans les plus étroites limites que la justice et la bienséance pouvaient permettre ». Ce sont les propres paroles du roi. Quant aux grâces, aux faveurs « qui dépendaient de lui seul », aucune.

Tout rigide qu'il fût, ce système pouvait se supporter ; il accordait davantage aux protestants français qu'à ceux qui habitaient tous les autres pays catholiques de l'Europe. Mais c'en était beaucoup trop aux yeux du clergé, docile serviteur de la haine pontificale vis-à-vis du témoignage chrétien selon la parole de Dieu. Il déclarait ouvertement que l'édit de Nantes était « le plus mauvais par lequel était permise la liberté de conscience à chacun, qui est la pire chose du monde ». Elle passait pour « un précipice creusé devant les pieds, comme un piège préparé à la simplicité des humains et comme une porte ouverte au libertinage ». Et le clergé ajoutait que « la destruction de l'hérésie est notre unique affaire ». Contradiction formelle avec les mots de Jean 4:24: « Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité ». Les Jésuites prirent en mains la direction du mouvement. Ils se donnèrent pour but d'exercer une influence toujours plus marquée sur l'esprit du jeune roi ; mais, trop habiles pour lui conseiller d'abolir l'édit d'un seul trait de plume, puisque Henri IV l'avait concédé à perpétuité, ils entreprirent de l' « interpréter », tout en engageant le souverain à en respecter, disaient-ils, la lettre. Combien est vraie l'affirmation que la lettre tue, mais l'esprit vivifie ! Les Jésuites le savaient mieux que personne.

L'application de cette méthode aboutit à une persécution de vingt-cinq ans, avant d'en venir à la suppression définitive de la Réforme. On se mit à interdire aux protestants tout ce que l'édit ne leur garantissait pas en termes exprès. Il ne disait pas, par exemple, qu'ils pourraient enterrer leurs morts quand et comme ils le voudraient ; assister aux mariages et aux baptêmes en tel nombre qui leur plairait ; entrer comme apprentis dans toute corporation, etc. Des ordonnances royales, inspirées par les ennemis des réformés, défendirent donc qu'aucun enterrement protestant eût lieu après six heures du matin ou avant six heures du soir ; que le cortège comptât plus de trente personnes ; que, pour un mariage ou un baptême, plus de douze protestants fussent présents. On démolit les temples

élevés postérieurement à l'édit ; on dut borner l'enseignement, dans les écoles protestantes, à la lecture et l'écriture.

Ces mesures laissaient prévoir que d'autres suivraient, de plus en plus rigoureuses. Les protestants résolurent donc de s'adresser directement au roi et de lui représenter à quel point leurs inquiétudes se légitimaient ; il y avait lieu de lui rappeler aussi la fidélité qu'il devait à la parole donnée par son grand père. Le vénérable pasteur Du Bosc de Rouen fut chargé de parler au nom des membres de la délégation. Voici la péroraison de son émouvant discours : « On nous ôte nos temples ; on nous exclut des métiers ; on nous prive des moyens de vivre et il n'y a plus personne de notre religion qui ne songe à la retraite (à s'exiler). Si donc votre Majesté songe à frapper un dernier coup, chacun tâchera à se sauver ; ce ne sera plus qu'une débandade générale. Je proteste saintement en votre présence que je dis la vérité comme elle est. Au nom de Dieu, Sire, écoutez en cette occasion nos gémissements et nos plaintes. Écoutez le dernier soupir de la liberté mourante ». Lorsque la délégation se fut retirée, Louis XIV se contenta de dire : « Jamais je n'avais entendu si bien parler ». Mais il ne changea rien à son attitude vis à-vis de ses infortunés sujets.

La conduite privée du roi donnait lieu à de tels reproches que l'opinion publique s'en émouvait ; c'était un scandale public. C'est alors que ses confesseurs, les pères jésuites Letellier et Lachaise, ainsi que Mme de Maintenon, lui persuadèrent qu'il effacerait la déplorable impression produite par ses liaisons criminelles en convertissant au catholicisme les huguenots. Dès lors l'édit de Nantes se trouva révoqué en fait, avant de l'être officiellement cinq ans plus tard. Complètement enlacé dans les pièges de Satan, le roi prêta une oreille complaisante à ses mauvais conseillers et promulgua des mesures bien plus graves que celles mentionnées plus haut.

Les enfants protestants furent autorisés à se convertir au catholicisme, malgré leurs parents, dès l'âge de sept ans, « âge auquel ils sont incapables de raison et de choix », disait cyniquement l'ordonnance. On devine sans peine combien il était aisé d'amener ces jeunes enfants à admettre et à promettre tout ce qu'on leur proposait. Ces nouveaux convertis étaient libres de quitter leur famille, s'ils le voulaient, en exigeant de leurs parents une pension. Successivement on interdit aux protestants toutes les fonctions publiques, puis toutes les carrières libérales. Ils ne purent acheter aucun office ; ils ne purent être ni avocats ni médecins. À peine leur laissait-on l'industrie et le commerce ; ils s'y jetèrent en foule et prospérèrent.

À côté de ces mesures de rigueur on essaya de la corruption en créant une caisse de conversions ; quelques centaines de malheureux abjurèrent pour six francs par tête. On leur accorda comme récompense l'exemption d'impôts. Mais la très grande masse des réformés restait inébranlablement ferme dans sa foi ; la puissance du Seigneur se manifestait de manière éclatante dans leur infirmité.

Pour hâter les conversions, on imagina les horribles dragonnades, menées par les « missionnaires bottés ». C'étaient tout simplement en effet des soldats, des dragons, qu'on logeait chez les protestants. L'armée se recrutait alors dans la lie de la population. Ces dragons se conduisirent comme en pays conquis, saccageant les maisons, torturant les habitants ; dans certains cas, par exemple, battant du tambour jour et nuit, pour priver de sommeil leurs malheureuses victimes. Ce système ne réussit que trop bien : le nombre des abjurations augmenta si rapidement qu'on put faire croire au roi qu'il ne restait plus, en France que « quelques centaines d'obstinés », ignoble mensonge, car les huguenots demeurés fidèles au Seigneur étaient infiniment plus nombreux que ceux qui avaient apostasié. Dans ces conditions, déclarait-on, l'édit de Nantes n'avait plus sa raison d'être et, le 18 octobre 1685, Louis XIV en signait la révocation. Les protestants non encore convertis ne seraient inquiétés en aucune façon ; mais ils encouraient la peine des galères s'ils essayaient d'émigrer, et leurs enfants seraient élevés dans la foi catholique. Tous les temples devaient être détruits et les pasteurs expulsés.

Il va de soi que le clergé accueillit cet acte infâme avec des transports de joie, de même que la presque unanimité de la nation, à laquelle on n'avait cessé d'insuffler des sentiments de jalousie à l'égard des réformés dont la prospérité matérielle était notoire. Les plus grands écrivains : Bossuet, Racine, La Bruyère, Fénelon, n'eurent qu'une voix pour célébrer l'événement ; Mme de Sévigné écrivait : « C'est la plus grande et la plus belle chose qui ait jamais été imaginée et exécutée ».

Deux hommes de marque blâmèrent nettement la révocation. L'historien Saint-Simon, dont on ne publia *les Mémoires* que très longtemps après sa mort, tellement il portait des jugements sévères sur Louis XIV et sa cour, avait osé écrire cette phrase cinglante au sujet de l'événement : « Le roi n'entendait autour de lui que des éloges et il avalait à longs traits ce poison ». Vauban, le célèbre ingénieur militaire, déplorait, lui aussi amèrement, la révocation, en se plaçant, il est vrai, au point de vue strictement stratégique. « Elle amena », écrivit-il, « la désertion de cent mille Français, la sortie de soixante millions de francs, la ruine du commerce ; les flottes ennemies furent grossies de neuf mille matelots, les meilleurs du royaume, leurs armées de six cents officiers et de douze mille soldats, plus aguerris que les leurs ». Vauban disait encore : « Les rois sont bien maîtres des vies et des biens de leurs sujets, mais jamais de leurs opinions, parce que les sentiments intérieurs sont hors de leur puissance ».

La plupart des protestants qui avaient abjuré ne le firent qu'avec le secret espoir que l'orage passerait et que le temps reviendrait de la liberté religieuse. Quand la révocation leur eut démontré combien cette perspective était vaine, un grand nombre retrouvèrent leur confiance en Dieu et leur courage, qui fut admirable. Malgré la surveillance étroite aux frontières et sur les côtes, ils partirent par milliers. Deux cent mille au moins, peut-être bien davantage, renoncèrent à tout, fortune, foyer, patrie, risquèrent leur liberté, leur vie, pour leur foi. Des hommes capables de pareils sacrifices et de pareille énergie, formaient une élite dont la disparition affaiblit singulièrement la France et enrichit proportionnellement les pays qui leur donnèrent asile. C'est pour ce motif que Colbert, bien plus clairvoyant que le roi aveuglé par sa passion, s'était prononcé catégoriquement contre la révocation. Mais les concurrents des protestants les voyaient de mauvais œil, parce qu'ils se donnaient tout entiers à leur travail, n'étant pas, comme les catholiques, entravés à chaque instant par le chômage obligatoire lors des fêtes d'Église. L'Angleterre, la Suisse, l'Allemagne accueillirent les malheureux réfugiés avec un empressement digne de tout éloge. Plus de vingt mille d'entre eux se fixèrent dans le Brandebourg, centre de la Prusse actuelle, vrai désert de sable qu'ils surent mettre en valeur et fertiliser. On raconte que, plus tard, le grand électeur de Brandebourg recevait un jour l'ambassadeur de France ; celui-ci lui demanda de la part de Louis XIV ce que son maître pourrait faire pour lui être agréable : « Une seconde révocation de l'édit de Nantes », aurait rétorqué l'électeur en ricanant. En revanche, certaines régions de la France : la Touraine, le Lyonnais, le Poitou périclitèrent fortement et plusieurs industries furent gravement atteintes. La révocation excita en Europe la haine de tous les États protestants contre la France. On peut dire à coup sûr qu'elle fut, dans la main de Dieu, la cause principale de déchéance de la France pendant la seconde partie du règne de Louis XIV. « C'est une abomination pour les rois de faire l'iniquité ; car, par la justice, le trône est rendu ferme » (Prov. 16:12).

L'ère des persécutions se rouvrit. Elles furent terribles et pratiquées avec des raffinements de cruauté encore inconnus. Un seul exemple suffira pour les caractériser ; c'est le récit fait par une des victimes. Blanche Gamond, transférée de Grenoble à l'hôpital de Valence dont le directeur d'Hérapine, qu'on surnomma la Rapine, était si célèbre dans l'art d'opérer des conversions contraintes, que son seul nom faisait faiblir des courages, restés jusque-là inébranlables. « Le soir arrivé, la Rapine me fit venir avec celles qui n'avaient jamais changé de religion. Nous étions six en sa présence ; il y avait pour spectateurs vingt à trente papistes. Quand nous fûmes là, il nous fit mettre toutes en rang devant lui et s'adressa à nous en disant : « Vous êtes des opiniâtres et des rebelles au roi et à Dieu ; mais je veux que vous changiez, ou vous crèverez sous les coups. Je vous ferai bien céder, race maudite de vipères, à coups de nerf de bœuf, car je sais mon métier. Vous ferez la

balayure de l'hôpital ; vous balayerez depuis le matin jusqu'au soir, et si vous manquez, vous aurez cent coups de bâton. Après cela je vous ferai mettre au cachot, où vous mourrez de faim ; mais, afin que vous languissiez plus longtemps, vous n'aurez qu'un peu de pain et d'eau. Dans trente ou quarante jours au plus, vous serez mortes ; puis on vous jettera à la voirie et le roi sera défait d'un méchant sujet, malheureuse en cette vie, damnée dans l'autre. Comptez là-dessus ». Plus d'une fois, Blanche Gamond faillit succomber sous ces traitements atroces. Un jour, en particulier, la Rapine, exaspéré de sa résistance et de sa fermeté, comme elle le raconte elle-même, écumant de colère, l'ayant fait mettre à genoux et l'accablant des plus outrageantes épithètes, enjoignit aux filles de service de lui donner les étrivières. Six de ces cruelles mégères, trop bien dressées à cet emploi, armées chacune d'un paquet de verges d'osier, longues d'une aune, l'ayant déshabillée jusqu'à la ceinture, l'attachèrent à une poutre de manière qu'elle était pendue par les bras, et la fouettèrent jusqu'au sang, en lui disant avec moquerie : « Maintenant, prie ton Dieu ! » Le Seigneur répondit en effet aux supplications de sa faible, mais indomptable servante, et la libéra des mains de son tortionnaire.

D'autre part, les montagnards des Cévennes, poussés à bout, prirent les armes pour défendre leur religion. On les appela les Camisards, parce que, pour se reconnaître, ils portaient une longue chemise blanche par-dessus leurs vêtements. Malheureusement ils se laissèrent aller à bien des excès regrettables ; ils eurent leurs prophètes, leurs inspirés qui enflammaient leur ardeur, leur donnaient même des avis qu'ils tenaient pour célestes, car ils prétendaient avoir des visions. Leur chef, Cavalier, jeune homme enthousiaste, avait reçu à Genève une certaine instruction. Le soulèvement dura deux ans (1702-1704) ; il retint les meilleures troupes de Louis XIV et l'un de ses maréchaux les plus distingués, Villars, rendant ainsi un service signalé aux ennemis de la France. On ne peut que blâmer les Camisards d'avoir souvent dépassé la juste mesure, mais ils se comportèrent néanmoins en valeureux témoins du Seigneur, très convaincus, très sincères.

Au 18^e siècle un certain nombre des exilés rentrèrent, mais la persécution guettait toujours les protestants. Leurs assemblées étaient interdites sous peine de prison ou des galères, et de mort pour les pasteurs. Ils durent se rencontrer dans la solitude des forêts ou dans les montagnes et les cavernes. Ce fut le cas surtout des habitants des Cévennes et on a donné à leurs groupements le nom d'Église du Désert. Une héroïne de ces temps périlleux pour les enfants de Dieu fut Marie Durand, dont le nom est très connu. Enfermée à 15 ans dans la tour de Constance à Aigues-Mortes en 1730, elle n'en sortit qu'avec sa chevelure toute blanchie par 38 ans de captivité et les souffrances qu'elle endura. On voit encore, sur le dallage de la pièce où elle était retenue captive, gravé de sa propre main dans la pierre, ce seul mot : « Résister ! » C'est le résumé, d'une éloquence grandiose dans sa brièveté, de tout ce qu'endurèrent les martyrs de France.

Deux hommes se firent remarquer par leur dévouement à ces assemblées de fidèles : Antoine Court et Paul Rabaut.

Antoine Court, élevé par une mère pieuse, car il avait perdu son père de bonne heure, s'attacha, très jeune encore, à l'un des prédicants qui étaient restés dans son pays natal, le Vivarais. Il suivait les réunions nocturnes avec assiduité et y prit souvent la parole. Les privations qu'il eut à endurer, les dangers qu'il courut, le firent tomber dangereusement malade. Retenu longtemps dans sa chambre, il eut le temps de réfléchir, de se mûrir. Lorsqu'il put enfin reprendre de l'activité, ce fut pour se consacrer de toute son âme au service de ses frères dans le Seigneur. Sous son influence, les protestants résolurent d'opposer à la persécution, désormais, non plus la résistance armée, mais la foi et la patience, en un mot de compter uniquement sur le Seigneur, afin de recevoir de lui la direction sur le chemin à suivre. On décida aussi d'interdire aux femmes de prendre la parole dans les assemblées, selon 1 Cor. 14:34, de faire comprendre aux illuminés, qui prétendaient recevoir d'en haut des révélations spéciales, que ceci non plus n'était pas conforme à l'enseignement scripturaire ; on leur enjoignit donc de se taire et d'écouter ceux de leurs frères que leur âge et leur expérience

qualifiaient pour ce service. Enfin Court crut voir la nécessité de créer une école pastorale, pour former des ministres versés dans la connaissance de la Parole de Dieu et aptes à enseigner les autres. Ce séminaire ne pouvait pas exister en France ; le clergé, averti, l'aurait fait fermer sans délai. Il s'ouvrit donc à Lausanne (*) et fournit à l'Église du Désert plus d'une centaine de pasteurs. Antoine Court caractérisa ainsi ce qu'il appelait l'esprit du Désert : « Ce doit être avant tout un esprit de sanctification, de marche constante dans la dépendance de Dieu, de renoncement à soi, un esprit de prière, de réflexion, de grande sagesse, puisée à la seule source où on la trouve, auprès du Seigneur lui-même, un esprit de martyr qui, nous apprenant à mourir tous les jours à nous-mêmes, nous dispose à perdre courageusement la vie dans les tourments ou sur un gibet, si telle est la volonté de Dieu ». Les élèves d'Antoine Court eurent à supporter un redoublement de violence de 1750 à 1760, mais le Seigneur les fortifia et leur accorda la faveur de ne pas faiblir devant le danger.

(*) On a des raisons de croire que le siège du Séminaire de Lausanne était à la Cité, dans une maison en face du portail de la cathédrale, au haut des Escaliers du Marché. Une inscription commémorative y a été apposée. La maison en question est aujourd'hui incorporée à la Faculté des Lettres de l'Université.

Paul Rabaut, le plus connu d'entre eux, exerça, pendant un demi-siècle, un ministère très apprécié et fidèle. Il gagna l'affection de tous et leur estime par son dévouement, mais aussi par la sagesse qui le caractérisait ; c'était vraiment cette « sagesse d'en haut... paisible, modérée, traitable, pleine de miséricorde » (Jac. 3:17). Rabaut eut beaucoup à souffrir. Le sang des martyrs ne cessait de couler ; les condamnations iniques pleuvaient. Ainsi douze couples se voyaient condamnés en bloc, pour le simple fait d'avoir été unis par des pasteurs, les femmes à la prison, les hommes aux galères. Rabaut assista à la Révolution française. Il en discerna bien vite le véritable caractère. Son fils, Rabaut-Saint Étienne, se laissa élire comme député à l'Assemblée nationale et en devint même le président. Son père ne se laissa pas éblouir par cet honneur et écrivit à son fils : « Garde-toi de l'illusion. Penses-tu vraiment qu'une liberté véritable puisse sortir de cette Révolution ? La France ne sera sauvée que quand elle se donnera à Celui qui nous sauve. Et Celui qui nous a sauvés n'est ni Rousseau, ni Voltaire, ni le pape. C'est le Seigneur Jésus Christ lui-même, par son sang qui a coulé à la croix ». Prophétie qui s'accomplit bien vite, car, trois ans plus tard, le jeune Rabaut payait de sa tête son intrusion dans les affaires politiques. Son père fut jeté en prison ; relâché après la Terreur, il mourut bientôt à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Il est frappant de voir, dans la France du 18^e siècle, comment Dieu s'est servi, pour la réalisation de ses desseins, d'hommes qui professaient l'incrédulité la plus acharnée, parmi eux Voltaire. Il passa sa vie, il employa ses talents à lutter contre le christianisme ; son esprit diaboliquement satirique le poussa aux pires invectives contre la Bible, contre la personne du Sauveur, contre les miracles. Voltaire fut néanmoins un chaleureux défenseur de la tolérance dans tous les domaines et le prouva entre autres en prenant en main la cause d'un protestant de Toulouse, Calas, qui fut roué vif sous l'inculpation, fautive, d'avoir assassiné son propre fils. Voltaire n'eut ni trêve ni repos jusqu'à ce qu'il eût obtenu la révision du procès et l'entière réhabilitation de l'infortunée victime du clergé catholique. Tous les écrivains, dénommés les philosophes, soutinrent la même idée, au nom de la liberté dont chaque individu doit pouvoir jouir. Mais, poussant ce principe jusqu'à ses dernières conséquences, s'appuyant sur la seule puissance de la logique humaine, ils déclaraient hautement que l'homme étant son propre maître ne doit dépendre de rien ni de personne ; ils en faisaient le roi de l'univers. Leurs idées ont fait leur chemin d'autant plus aisément qu'ils surent les exposer sous une forme simple et séduisante. Elles s'épanouissent aujourd'hui en plein dans les pays qui, comme la Russie, ont osé nier l'existence même de Dieu, réalisant ainsi par avance une partie de l'état de choses décrit en 2 Thes. 2.

Ne voit-on pas là, en ce qui concerne la France, un châtement de Dieu sur ce royaume où la vérité brilla d'un si vif éclat, puis fut étouffée par un mouvement concerté par le gouvernement et le clergé, et auquel la nation elle-même ne prêta que trop volontiers la main ? « Ô liberté ! que de crimes on

commet en ton nom ! » s'écria, en montant à l'échafaud, Mme Roland, une des victimes de la Révolution. Il est une liberté après laquelle toute la création soupire dans son désir d'être « affranchie de la servitude de la corruption, pour jouir de la liberté de la gloire des enfants de Dieu » (Rom. 8:21).

La Réforme en Suisse Romande

Au point de vue territorial, la Suisse romande présente, au 16^e siècle, un aspect complexe. Quatre évêques y possédaient de vastes domaines : celui de Sion, maître du Valais ; celui de Bâle à qui appartenait le Jura bernois ; celui de Lausanne, dont le diocèse s'étendait de la Veveyse à la Venoge et comprenait d'autres territoires encore ; enfin celui de Genève. Politiquement Neuchâtel dépendait d'un prince français.

Quant au Pays de Vaud, il était, en bonne partie, propriété de la maison de Savoie, ainsi que la moitié occidentale du canton de Fribourg. Mais Berne avait des visées sur ces belles et riches contrées. Elle les avait déjà envahies lors des guerres de Bourgogne en 1475-76 et s'était approprié les quatre « Mandements » d'Aigle (Aigle, Ollon, Bex, les Ormonts). En commun avec Fribourg, elle gouvernait les bailliages de Morat, Grandson, Orbe et Echallens. Ce premier succès n'avait point mis fin à son ambition. Ne pouvant s'étendre du côté de l'est, où Zurich et les cantons primitifs lui faisaient obstacle, elle s'assignait pour tâche de créer à ses États une forte frontière au couchant, sur la ligne du Jura ; ainsi, du même coup, elle couvrait la Confédération contre les menaces éventuelles de la France. Par là aussi elle deviendrait maîtresse sans conteste des routes qui se réunissaient à l'extrémité inférieure du lac Léman.

Il ne faut pas oublier non plus que Berne venait d'adhérer à la Réforme ; ainsi ses combats inévitables avec la Savoie allaient de pair avec la propagande religieuse. Et celle-ci se compliquait du fait de la co-propriété des « bailliages communs » avec Fribourg, aussi attachés au catholicisme que Berne l'était aux doctrines nouvelles.

Le tout premier précurseur de la Réformation à Lausanne fut un moine cordelier d'Avignon, nommé Lambert, qui prêcha devant l'évêque. Ses idées se rapprochaient de celles de Luther ; cependant il ne déplut point au prélat et aurait pu continuer ses prédications, si, impatient d'entendre Luther lui-même, il ne s'était hâté de quitter Lausanne, au grand déplaisir d'une partie de ses auditeurs, séduits par l'originalité de ses propos. Y avait-il plus que de la curiosité dans leurs cœurs ? Il est probable que, tels les Athéniens d'autrefois, ils passaient leur temps « à dire et à ouïr quelque nouvelle » (Actes 17:21). En tous cas, il ne paraît pas qu'il y ait eu, à ce moment-là, de travail profond dans leurs âmes.

Ailleurs cependant dans le Pays de Vaud le bruit se répandait de ce qui se passait en Allemagne, en France, à Zurich ; les noms de Luther, de Calvin, de Zwingli étaient dans toutes les bouches. L'agitation gagnait de proche en proche. L'autorité laïque finit par s'en émouvoir et le bailli de Vaud convoqua à Moudon les « États », en vue de prendre avis sur les « mauvaises, déloyales, fausses et hérétiques allégations et opinions de ce maudit et déloyal hérétique, Martin Luther, par lesquelles il se dit communément, ont été faits de gros esclandres et abus contre la foi chrétienne... Ont donc statué que celui qui aurait voulu soutenir et maintenir les fausses et decevables opinions devant dites, en tout ou en partie, recevra trois estrapades de corde et sera incarcéré trois jours durant ». En cas de récidive, « qu'il doit être brûlé comme faux et déloyal, avec son livre (sa Bible), si point en avait ».

Il en allait autrement dans les possessions bernoises, où les maîtres prétendaient imposer la Réforme. Mais les prédicateurs se trouvaient en présence d'une grosse difficulté du fait que presque tous ignoraient la langue française. Or, à ce moment-là même, plusieurs réfugiés arrivaient de France

à Bâle, visiblement dirigés par le Seigneur, parmi eux Guillaume Farel. Berne accepta avec empressement ses offres de service et l'envoya à Aigle, où il s'établit en qualité de maître d'école, sous le pseudonyme d'Ursinus. La haute valeur de son enseignement, ses discours persuasifs dans les familles, lui gagnèrent bientôt des amis, mais produisirent aussi une vive fermentation. Le clergé et une partie de la population s'opposèrent et le bruit en vint à Berne, si bien que le Haut Conseil écrivit au lieutenant du gouverneur d'Aigle : « Touchant le prégeur (prêcheur) françois qui prêge en Alioz (Aigle), bien qu'entendons qu'il est très docte et que prêge la vérité de l'Évangile, pource que n'est pas prestre, voulons que tu le fasses à cesser et désister de son prégement ». Néanmoins, quinze jours plus tard, le secrétaire du même Conseil note : « On permet à Farel de prêcher à Aigle jusqu'à ce que le coadjuteur présente un autre prestre qualifié ». Sur ces entrefaites Berne publia l'*Édit de Réformation*, « rejetant à jamais le joug des évêques, qui n'ont su que nous tondre et non pas nous paître », abolissant le culte des images et remplaçant la messe par « une prédication assidue de la Parole de Dieu ». Désormais Farel prêcha ouvertement dans la ville et dans les environs ; il en résulta un tumulte tel que Berne dut occuper militairement la contrée et qu'elle punit sévèrement les fauteurs de désordres.

Farel n'était pas homme à demeurer à un poste fixe. Il obtint de Leurs Excellences la permission d'annoncer l'Évangile chez tous leurs sujets et ceci l'amena successivement à Lausanne, à Morat, à Avenches, à Bienne, dans le Jura bernois, puis à Neuchâtel. À Lausanne, la présence de l'évêque entretenait une atmosphère très hostile à la Réforme. Insulté et maltraité, Farel dut s'éloigner en toute hâte. Berne en conçut un vif ressentiment et s'en plaignit à l'évêque en ces termes : « Nous avons appris avec douleur ce que vous avez fait à Maistre Guillaume Farel, notre sujet. Nous ne pouvons assez nous étonner que l'évêque et sa sainte compagnie maltraitent ainsi des gens qui prêchent l'Évangile... Nous vous exhortons donc de permettre qu'on vous prêche la Parole de Dieu, de recevoir honnêtement ceux qui la prêchent, particulièrement Farel... Si on lui fait le moindre mauvais traitement, nous le sentirons comme s'il était fait à nous-mêmes. Prenez donc garde qu'on touche à un des cheveux de sa tête ».

En 1530 Farel parut pour la seconde fois à Neuchâtel, accompagné de son jeune compatriote, Antoine Froment. Après une prédication en plein air, les auditeurs détruisirent les images et les ornements d'une chapelle. Peu après, à Valangin, Farel subit les pires outrages. « Ils procédèrent furieusement contre Maistre Guillaume et commencèrent de le frapper et le tirer par les cheveux ; et le traînoient en le battant dessus tête, bras, épaules et visage, tellement que son visage estoit tout en sang et qu'on ne lui connoissoit point de face d'homme. Ils le menèrent toujours battant jusque devant la chapelle et le firent s'agenouiller en lui disant : « Juif, adore ton Dieu qui est dans cette chapelle et lui dis qu'il te sauve ! » et lui frappant la tête contre la chapelle en telle sorte que le sang demeura contre icelle dite chapelle. Et il répondait toujours qu'il voulait adorer Jésus Christ, le Sauveur du monde ». Trois mois plus tard, à la suite d'une nouvelle prédication du réformateur, un auditeur s'écria : « Il faut ôter les idoles ». Là-dessus la foule se précipita vers la Collégiale et brisa toutes les images. Le fait est rappelé par une inscription encastrée dans un pilier de l'église : « 1530, le 23 octobre, fust ostée et abattue l'idolâtrie de céans par les bourgeois ».

Il vaut la peine de dire quelques mots aussi de ce qui ce passa à Orbe l'année suivante. Grâce au régime de copropriété avec Fribourg, la ville, dans sa majorité, restait catholique ; les réformés, protégés par Berne, se montraient remuants. Un d'eux, indigné d'un propos tenu du haut de la chaire par un prédicateur catholique, s'écria en pleine église « Il en a menti ! ». Il en résulta un scandale terrible : « les hommes qui étaient aux chapelles voulaient sortir pour l'assommer, comme méchant, mais ceux qui étaient les plus prochains des dites chapelles les cloyèrent (fermèrent), en sorte qu'ils ne purent sortir. Sur ce les femmes, toutes d'un vouloir et courage, allèrent où était le dit Christophe (l'interpellateur), le prirent par la barbe, la lui arrachant et lui donnant des coups tant et plus, et le dommagèrent par le visage, tant d'ongles que autrement, en telle sorte que finalement qu'il leur eût été laissé faire, il ne fût jamais sorti de la dite église, qui fût été grand profit pour le bien des bons

catholiques ». Le châtelain réussit à arracher le malheureux à ces mégères et l'enferma en prison pour le mettre à l'abri. Berne délégua à Orbe des commissaires pour procéder à une enquête ; ils amenèrent Farel avec eux et lui enjoignirent de prêcher le jour de Pâques (1531). Ce fut un nouveau tumulte, pire encore que le précédent : « Il s'en alla mettre en chaire pour prêcher et lors chacun le suivit, hommes et femmes et enfants, qui tous et un chacun criaient et sifflaient pour le destorber (empêcher) avec toute exclamation, l'appelant chien, mâtin, hérétique, diable, et autres injures que l'on lui disait, en sorte que l'on n'eût pas oui Dieu tonner et n'entendaient aussi chose que il dit. Et sus cela les habitants, voyant qu'il ne se voulait désister, se commencèrent à mutiner et prendre jusques à donner des coups ». Le bailli dut conduire Farel dans sa propre demeure pour le protéger.

Après un séjour de quelque durée, pendant lequel les violences s'apaisèrent, Farel quitta la ville et confia le soin de l'œuvre commencée à un bourgeois de la localité, Pierre Viret, dont il sera question plus loin. Plus paisible que son ami, Viret gagna peu à peu la confiance de ses auditeurs ; de nombreuses conversions eurent lieu et, le jour de Pâques 1532, une assistance imposante remplit l'église pour le service réformé.

Pendant ce temps les intrigues de Charles III, duc de Savoie, contre Genève devenaient de plus en plus inquiétantes. Berne y voyait un grand danger pour elle-même d'abord, car elle courait le risque de se voir encerclée et coupée de toutes les routes vers l'occident, pour la Réforme aussi, car le triomphe de la maison de Savoie aurait marqué le retour immédiat des catholiques à Genève. En 1536 elle déclara donc la guerre au duc qui ne se défendit que mollement. Ainsi, sans grands efforts, Berne mit la main sur le Pays de Vaud, objet de ses convoitises depuis longtemps, et qu'elle garda pendant deux siècles et demi.

Comme de juste, les Bernois commencèrent par assurer l'organisation politique de leur conquête. Cela fait, ils avisèrent à y introduire, de gré ou de force, leurs opinions religieuses. Tout en suivant cette ligne de conduite, courante alors, Farel, plus que tous les autres réformateurs, insistait sur le salut individuel, sur la notion de l'Église, corps de Christ ; mais bien peu de ses amis et de ses collègues virent les choses aussi clairement que lui.

Pour donner une apparence de légalité à leurs procédés dictatoriaux, les Bernois organisèrent à Lausanne une dispute religieuse, à laquelle ils convoquèrent de nombreux représentants du catholicisme, ceci afin de leur ôter le prétexte qu'ils auraient pu avancer que tout se faisait sans qu'on les eût entendus. Farel joua le premier rôle dans cette discussion ; à ces côtés se trouvaient Pierre Viret et Jean Calvin. C'est Farel qui prononça le discours d'ouverture :

« Le Seigneur Jésus Christ », dit-il entre autres, « est venu dans ce monde de péché pour y apporter le salut et la vie éternelle à quiconque croit en lui. Il est mort sur la croix. Il veut réunir en un les enfants de Dieu que Satan cherche à disperser par tous les moyens en son pouvoir ». Puis il demanda à tous d'intercéder en prières au Seigneur « pour que la vérité seule triomphe ; pour que personne n'hésite à l'accepter malgré la faiblesse et l'incapacité de ceux qui sont ici pour la défendre ; pour que tous se tournent vers le Souverain Pasteur des brebis qui donna sa vie pour les hommes perdus ; pour que personne ne cherche sa propre gloire, mais que Christ seul soit reconnu de chacun ».

Pour faciliter la discussion, Farel avait rédigé dix thèses, dont voici les principales (le français est modernisé) :

« 1. La Sainte Écriture n'enseigne point d'autre manière pour être justifié sinon celle qui est par la foi en Jésus Christ, une fois offert et qui jamais plus ne le sera ».

« 2. Cette Écriture reconnaît Jésus Christ, qui est ressuscité des morts et est assis au ciel à la droite du Père, comme seul chef et sacrificateur, vraiment souverain médiateur et avocat vraiment de son Église ».

« 5. L'Église ne reconnaît aucun ministre autre que celui qui prêche la Parole de Dieu ».

« 6. L'Église ne reçoit autre confession que celle qui est faite à Dieu, ni autre absolution que celle qui est donnée de Dieu par la rémission des péchés, et qui seul pardonne et remet les péchés, auquel seul à cette fin se faut confesser ».

« 8. L'Église reconnaît le magistrat civil seulement ordonné de Dieu, nécessaire pour conserver la paix et la tranquillité de la chose publique. Auquel elle veut et ordonne que tous obéissent en tant qu'il ne commande rien contre Dieu ».

« 9. Elle affirme que le mariage, institué de Dieu à toutes personnes, pourvu que à cela soient aptes et idoines, ne répugne à la sainteté de quelque état que ce soit ».

« 10. Quant aux choses indifférentes, comme sont viandes, breuvages et observation des jours, combien que l'homme fidèle en puisse user librement en tout temps, ce qu'autrement qu'en science et charité il ne doit faire ».

Les catholiques ne mirent pas en ligne de grands orateurs ; les chanoines se contentèrent de lire une protestation contre la dispute elle-même, renvoyant toute décision à un prochain concile. Leurs seuls défenseurs un peu chaleureux furent un jeune officier et un médecin, nommé Blanchérose, au témoignage d'un de ses coreligionnaires, « homme tenant de la lune et fort fantastique, lequel en ses disputes mêlait la médecine avec la théologie et faisait incontinent à rire ». Un vicaire fit cette déclaration naïve : « Si les prêtres sont aussi ignorants que vous le dites, ce n'est pas une grande gloire pour vous de les avoir vaincus. Que n'avez-vous pitié de leur ignorance ? ». Comme dans toutes les discussions de cette nature, la direction des débats ne fut pas impartiale, à en juger d'après cette affirmation, toutefois contestée, de Pierrefleur, banneret d'Orbe : « D'autres opposants y eut, mais quand l'on connaissait qu'ils voulaient trop presser et s'avancer en disputes, on les faisait taire ». Farel et Viret portèrent, seuls d'abord, le poids de la discussion et répondirent à leurs contradicteurs avec beaucoup d'à propos et dans un langage savoureux et dru qui ne ressemble guère à celui qu'on emploie de nos jours dans des débats de cette nature. Calvin n'intervint qu'au bout de quatre jours ; on discutait sur la présence réelle dans la Cène. Un catholique accusait ses adversaires d'ignorer les Pères de l'Église. Calvin se leva. Servi par sa mémoire prodigieuse, il retourna le grief contre l'autre partie, citant, avec une précision étonnante, Tertullien, Chrysostôme, Augustin. Puis, passant à l'attaque, il montra la faiblesse insigne de l'exégèse catholique. L'auditoire sentit que tous avaient trouvé leur maître. Les réformés triomphèrent donc.

On a vu tout à l'heure le nom de Pierre Viret, né à Orbe en 1511. Pierrefleur résume en ces termes sa carrière jusqu'à son départ pour la France : « Fils d'un couturier et retondeur de drap, Viret avait été dès son commencement introduit aux lettres à Orbe, et puis fut à Paris, où il demeura pour quelque temps, comme deux à trois ans, où il profita fort bien aux lettres. Lui étant à Paris, fut noté tenir de la religion luthérienne, en sorte qu'il lui fut bien de se sauver, et tourna (retourna) au dit Orbe en la maison de son dit père, où il séjourna jusqu'à ce qu'il fut prédicant. La première charge fut d'aller à Grandson commis pour y prêcher, et puis il tomba en grande estime entre les prédicants luthériens. Il se fit compagnon de Guillaume Farel, et furent ceux qui commencèrent à prêcher la dite loi à Genève, et fut le grand prêcheur au dit Genève. Semblablement à Lausanne, ayant partout grand crédit et autorité... Il fut en grand bruit, tellement qu'il était le plus aimé et avancé des gens et grands seigneurs de sa religion ».

Dès que les Bernois eurent conquis le Pays de Vaud, ils insistèrent auprès de Viret pour qu'il renoncât à la tâche qu'il avait entreprise à Genève et se rendît à Lausanne, encore presque entièrement catholique. Avec un courage admirable, le jeune prédicateur, qui avait à peine vingt-cinq ans, se mit à prêcher dans une des églises de la ville ; les dominicains lui donnaient la réplique à la cathédrale. Son

éloquence calme, mais insistante, fit une profonde impression ; le Seigneur bénit son ministère et, par son moyen, bien des personnes furent amenées à connaître le salut par Christ. Viret possédait une vaste érudition : il avait lu tous les Pères de l'Église, connaissait à fond la doctrine de chacun d'eux et ainsi tenait tête, sans défaillir, aux champions de la cause adverse, qui le redoutaient plus que tous les autres « prédicants ». Son caractère actif et résolu se revêtait de douceur, assaisonnée de grâce. Cordial, d'abord facile, il se montrait infatigable au travail.

En premières noces, il épousa Élisabeth Turtaz d'Orbe, qu'il eut la grande douleur de perdre au bout de huit ans déjà ; voici les paroles touchantes qu'il écrivit à ce sujet « Par la mort de ma femme bien aimée, le Seigneur m'a frappé — et toute ma famille — du coup le plus dur. Il m'a ôté la moitié de moi-même, il m'a privé d'une fidèle compagne, d'une bonne maîtresse de maison, d'une épouse qui s'adaptait admirablement à mon caractère, à mes travaux, à mon ministère tout entier. Le coup m'éprouve au point qu'il me semble être un étranger chez moi... J'ai été tellement accablé que rien ne pouvait plus me plaire sous le ciel. Je m'accusais moi-même de ne pas supporter mon malheur, je ne dirai pas comme un ministre de Jésus Christ, mais comme un homme qui commence à connaître les vérités de la Parole de Dieu. Moi qui professais d'être non seulement un disciple, mais un prédicateur de la sagesse chrétienne, je ne savais pas user, dans l'excès de ma douleur, des remèdes que je conseillais à autrui ».

Quelque temps après, Viret contracta un second mariage avec une veuve, originaire de Rolle, dont il eut six enfants, Sébastienne de la Harpe. Son unique fils mourut en bas âge ; ses deux filles aînées, Marie et Marthe, furent filleules de Farel et de Calvin. Les détails charmants qui les concernent, comme aussi mainte affaire de ménage, maint incident de la vie quotidienne mettent une note gaie et sympathique dans la correspondance austère des réformateurs. De temps à autre, ils se rendaient visite les uns aux autres ou se réunissaient tous trois chez l'un d'eux. Leurs relations, empreintes de la plus sincère cordialité et qui révèlent le plus parfait accord, sont une des belles pages de l'histoire de la Réformation. Théodore de Bèze a bien marqué le trait distinctif de chacun d'eux, quand il parla de la « science » de Calvin, des « tonnerres » de Farel, du « miel » de Viret. Deux citations encore montreront le réformateur vaudois sous ce jour si aimable de père de famille.

À Calvin il écrit en 1550: « Je suis aux prises avec les difficultés les plus grandes. Je plie sous le faix, d'autant que j'entrevois moins d'espoir d'une amélioration. Ma patience, trop longtemps exposée et meurtrie, qui, je ne sais comment, a duré jusqu'ici, commence à s'irriter. Une seule chose me reconforte : la paix de la famille, l'affection mutuelle et la concorde avec mes collègues et les professeurs, les progrès de l'école. Si cela me manquait, je ne vivrais plus et il me faudrait aller ailleurs... Ma femme, mes fillettes et toute la famille vont bien et me prient de te saluer. Ta filleule est d'un naturel tout à fait doux, agréable, paisible, d'un charmant visage. Lorsque tu viendras, sa vue te rendra joyeux ».

À Farel la même année : « Ta petite Marie aurait trouvé la mort récemment, si Dieu n'avait fait un vrai miracle en sa faveur. En jouant à la façon des enfants et en tirant le cordon de la sonnette fixée au mur de ma maison, elle a fait tomber sur sa tête la sonnette et l'énorme pièce de fer qui la soutenait. Mais, par la providence divine, elle s'est tirée saine et sauve de ce coup qui aurait brisé la tête du plus vigoureux géant. Dieu a détourné le coup ailleurs ; elle n'a eu que de légères contusions, guéries le lendemain ».

Après vingt ans d'activité à Lausanne, Viret entra en conflit avec les magistrats bernois qui prétendaient avoir la haute main sur les mœurs du pays, tandis que le réformateur soutenait que le seul moyen de régénérer les cœurs, c'était de les amener « captifs à l'obéissance du Christ », selon 2 Cor. 10:5. Le gouvernement de Berne ne voulut rien entendre et prononça contre Viret une sentence de bannissement, le considérant comme rebelle aux lois de l'État. Il se rendit donc à Genève où il rejoignit Théodore de Bèze, qui avait quitté Lausanne deux ans auparavant pour des motifs

analogues. Mais, après un court séjour auprès de son ami, sa santé sérieusement ébranlée, l'obligea à chercher un climat plus doux ; il se dirigea donc vers le midi de la France et se fixa tout d'abord à Nîmes, où il recommença à prêcher, puis à Lyon. Le gouvernement bernois l'autorisa à faire une courte visite à Orbe, pour y régler des affaires de famille ; il put donc prendre ainsi congé de son pays natal, dont il écrivit un jour : « Si je dois souhaiter que Dieu soit glorifié entre les hommes, où dois-je désirer qu'il le soit plus et plus tost qu'au pays de ma naissance et entre mes circonvoisins ? Et si je suis tenu de souhaiter et de travailler à avancer le talent d'un chascun, autant qu'à moi sera possible, de qui dois je avoir plus de soing sinon de ceux de mon pays mesme ? Je n'ay pas voulu laisser mon pays et ma nation pour m'en aller ailleurs, sans luy avoir premièrement présenté les dons et grâces qui m'ont esté commises du Seigneur, pour les présenter par mon ministère à ceux-là auxquels Dieu m'a conjoint de plus près ».

Chassé de Lyon par les intrigues des Jésuites, Viret accepta l'invitation de Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV, qui l'appelait à enseigner à l'Académie d'Orthez. « Dieu ayant pitié de moi », écrit-il, « m'a conduit dans ce bon pays de Béarn, où j'ai été reçu en grande affection par la reine ». Un dernier orage vint le secouer dans sa paisible retraite. Une armée catholique ayant envahi le Béarn, Viret et d'autres ministres furent gardés comme otages au château de Pau. Quelques mois plus tard, les huguenots reconquirent le royaume et libérèrent les captifs. Dans le service solennel d'actions de grâces qui eut lieu à cette occasion, Viret prêcha sur ce texte : « Notre âme est échappée comme un oiseau du piège des oiseleurs : le piège s'est rompu, et nous sommes échappés. Notre secours est dans le nom de l'Éternel qui a fait les cieux et la terre » (Ps. 124:7-8).

En mars ou avril 1571, sans qu'on sache exactement le lieu ni la date, Pierre Viret s'endormit dans le Seigneur à l'âge de soixante ans environ et entra dans ce repos après lequel il avait soupiré au cours de sa carrière si agitée et marquée par de cruelles souffrances. L'ancien chancelier d'État bernois, Nicolas Zurkinden, apprenant son décès, écrivit à Théodore de Bèze : « J'ai pleuré, non ce frère affranchi désormais des misères de ce bas monde, mais sur l'Église, privée d'un tel serviteur. Je m'affligerais sans mesure si je ne savais qu'il est auprès du Seigneur, où j'espère rejoindre bientôt l'exilé d'autrefois dans la maison du Père ».

Comme on a pu s'en rendre compte, Pierre Viret ne fut pas un initiateur. Entré dans le sillon que d'autres avaient creusé, il n'en présente pas moins un caractère original. Il possédait le tempérament d'un véritable évangéliste, obéissant ainsi à l'adjuration adressée par Paul à Timothée : « Prêche la parole, insiste en temps et hors de temps, convaincs, reprends, exhorte, avec toute longanimité et doctrine » (2 Tim. 4:2). Il annonçait en effet la vérité où qu'il se trouvât, sous les halles, sur les places publiques, dans les fossés de la ville, dans les chapelles, dans les cathédrales, car sa devise était : « Ma vie ne m'est pas si chère que la gloire de Dieu et l'honneur de mon ministère ». Il ajoutait : « Pour m'acquitter fidèlement d'icelui (de mon ministère), il me faut oublier tout ce que je puis avoir de plus cher au monde, voire jusqu'à ma propre vie ».

Viret insiste toujours énergiquement sur la valeur des principes. « Que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous : si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père » (1 Jean 2:24). « C'est », dit-il, « par le moyen de la doctrine principalement que l'on peut corriger les erreurs et abus ». Il considère l'Écriture comme l'unique règle de foi. Elle seule possède l'autorité suffisante pour faire contrepoids à celle de l'Église et de la tradition : « Il n'y a point de certaine assurance des choses divines et célestes et de toutes les matières appartenantes à la religion et à nostre salut, sinon en la doctrine céleste révélée à l'Église par le Saint Esprit ». Le sens de l'Écriture est facile à trouver ; il n'est pas nécessaire, pour l'établir, de recourir aux traditions des Pères ; il suffit, quand il subsiste quelque incertitude, de demander à l'Écriture de s'éclairer elle-même. « Le vray moyen de disputer (discuter) entre chrestiens est de conférer les passages de la Sainte Écriture les uns avec les autres, en telle

manière que les plus obscurs soient assez exposés par les plus clairs et que le Saint Esprit qui en est l'auteur, en soit aussi l'expositeur et le juge lui-mesme ».

Viret porta le gros de son effort à faire pénétrer la Parole de Dieu dans la masse du peuple ; de là l'origine des luttes qui agitèrent sa vie. Il a pour tout premier adversaire le péché. Il combat l'indifférence, la légèreté, les profanations de toute nature. Il souffre profondément du manque de piété jusque chez ceux que la Réforme a atteints et qui ont fait profession de christianisme. Il ne ménage pas ses expressions pour les stigmatiser : « C'est une Réforme manquée, faite à poste (rapidement), par laquelle les hommes ne veulent point réformer leurs mœurs et leurs anciennes et mauvaises coutumes et manières de faire à la règle de l'Évangile, mais veulent réformer l'Évangile à leur règle et le faire servir à leurs affections et à leur gain et profit particulier. Il y en a bien peu qui, sous l'ombre de la liberté de l'Évangile, ne prennent telle licence qu'il leur plaist ».

Le réformateur vaudois ne cesse de répéter que l'homme, laissé à lui-même, ne peut rien pour son salut ; que c'est la foi qui sauve ; « qu'il n'y a de salut en aucun autre » que dans le Seigneur Jésus ; « car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Actes 4:12). Et voici comment il caractérise la prédication : « Ce qu'annoncent les prédicateurs, ils l'annoncent au nom et en l'autorité de celui qui les a envoyés. Dieu seul, par la secrète opération de son Saint Esprit, remue les cœurs et fait au-dedans les choses qui sont extérieurement dénoncées et signifiées par la parole. Il fait cela en toute liberté, sans estre attaché aux lieux, aux tems et aux personnes. Bien que la parole des hommes ait d'elle-mesme et de son naturel le pouvoir de toucher et d'esmouvoir les sens extérieurs, toutefois elle ne peut parvenir jusques à l'esprit, pour le toucher et l'esmouvoir, sinon que la vive et puissante parole de Dieu, de laquelle ceste cy est une représentation et image, soit conjointe avec icelle et que, par la vertu (puissance) de Dieu, elle descoule et parvienne jusques au cœur des hommes ». Tout ceci est une paraphrase de Hébr. 4:11-12.

Il ressort de cet exposé, tout d'abord, que le prédicateur doit être convaincu de la vérité du message qu'il proclame : comment persuader les autres, si la certitude n'existe pas dans son esprit et dans son cœur ? « Ceux-là sont seulement dignes d'estre tenus pour vrais prophètes qui croient eux mesmes et s'efforcent de faire de tout leur pouvoir ce qu'ils preschent et qu'ils enseignent aux autres ».

Tous les enfants de Dieu peuvent et doivent être des prédicateurs de ce qu'ils ont appris, en mettant en pratique les choses qui leur ont été révélées par le Saint Esprit. Les vrais évangéliques, dit-il aux chrétiens de Montpellier, doivent briller « par bonne et saine doctrine et par sainteté et honnêteté de vie ; ils doivent travailler au salut de leurs frères par bonne et pure doctrine et par bons exemples de sainte vie et honneste ». Il adresse de sévères admonestations au coupable de « jurement » ou de blasphème, à celui qui « a battu et maltraité sa femme », à celui qui s'est « courroucé » en pleine rue, à celui qui a un différend au sujet d'un « chaudron » ; il flétrit surtout impitoyablement les mauvaises mœurs.

Enfin, détail à relever, à une époque où l'on pratiquait toutes les violences, où les plus mauvaises passions étaient exacerbées dans le domaine de la politique comme dans celui de la religion, Viret, se basant, comme toujours, sur la Parole de Dieu, insiste sur la soumission aux autorités, tant qu'elles ne s'élèvent pas contre la loi divine, et il recommande la pratique de la charité chrétienne, de la tolérance. Il ne craint pas de déclarer aux réformés eux-mêmes que leurs brutalités sont téméraires, sévèrement blâmables. Tel était son prestige, inspiré par sa douceur qui n'excluait point l'autorité, qu'à sa voix, les « excès » cessent, les « affections » (passions) se calment. Les protestants déposent les armes, les rendent : bel exemple donné par cet homme qui avait appris, à l'image de son divin Modèle, à être « doux et humble de cœur » (Matt. 11:29).

C'est encore Viret qui, passant à Valence, sauve un jésuite que l'on conduisait au supplice. À Lyon, quand le gouverneur, à bout de vivres, va jeter dehors les bouches inutiles, soit sept mille vieillards, malades, femmes et enfants, Viret lui remontre que ce serait grande pitié d'envoyer tant de pauvres gens à la boucherie ; qu'il s'agit d'une guerre à laquelle « le moindre pauvre a intérêt, puisque nous combattons pour la liberté de nos consciences ». Le gouverneur prend confiance en Dieu et cède au conseil donné.

Plus que n'importe lequel des réformateurs, Viret réalisa ces mots de Prov. 19:22: « Ce qui attire, dans un homme, c'est sa bonté ». Bèze le qualifie de « merveilleusement débonnaire ». Il fut, dit-il, « le sourire de la Réforme ». Ses dons le prédisposaient à faire l'éducation des masses, tâche à laquelle il appliqua avec amour toute son activité. Dans son *Instruction chrétienne*, il montre que la loi divine est indispensable dans les sociétés humaines, puis il fait une exposition familière du décalogue, semée de préceptes pratiques, d'exemples tirés de la vie ordinaire. À propos de la sanctification du dimanche, il écrit un chapitre intitulé : « De ceux qui vont au sermon pour y dormir ». Il attaque avec véhémence ceux « qui s'appellent *déistes*, d'un nom tout nouveau », gens qui ne nient point Dieu, mais ignorent le Seigneur Jésus, savants, littérateurs, épicuriens d'érudition, dilettantes du doute : « Il y a danger », s'écrie-t-il, « que nous n'ayons plus de peine à combattre avec de tels monstres qu'avec les superstitieux et idolâtres ». Ce n'est point que Viret décrie la science, ni qu'il l'ignore de propos délibéré ; au contraire, il parle de la nature en termes élevés, bien propres à nous faire admirer la variété et l'étendue de ses connaissances. Mais il préfère, comme il dit, « un pauvre laboureur qui connaît son Dieu et Jésus Christ son Sauveur et les confesse en son rude langage, à tous ces grands poètes, orateurs et philosophes, qui en sont du tout ignorants ». Selon Viret la science doit être « chambrière et servante de la foi ». Le savant doit « enfantiller avec les enfants, user de rusticité avec les rustiques, édifier les pauvres ignorants, ainsi qu'ils édifient les savants ». Cette prédilection de Viret pour les humbles frappait ses adversaires, si bien que Pierrefleur lui reprochait de séduire de préférence « les pauvres et simples gens ».

C'est une figure singulièrement attachante que celle de Pierre Viret. Il ne se place pas au premier plan et ne désire pas y être. Moins brillant que les autres réformateurs, remarquable par sa constante et sincère humilité, il travailla avec ardeur et avec foi à la tâche que le Seigneur avait placée devant lui, selon 1 Cor. 4:2: « Ce qui est requis dans des administrateurs, c'est qu'un homme soit trouvé fidèle » (2 Cor. 5:9). Nul ne mit plus d' « ardeur à lui être agréable ». Malgré une santé chancelante, de cruelles épreuves, une opposition sans cesse renaissante, « il tint ferme, comme voyant celui qui est invisible » (Héb. 11:27).

Farel fut appelé comme pasteur à Neuchâtel en 1538 ; il y mourut en 1565, âgé de soixante-seize ans. De fréquents congés lui permirent de faire rayonner son influence dans les lieux les plus divers, entre autres à Metz et dans le Dauphiné, sa patrie. On a remarqué avec raison que, tandis qu'on parle de Luthériens, de Calvinistes, de Zwingliens, de bien d'autres encore dont les convictions sont rattachées au nom d'un homme, jamais on n'a prononcé le terme de « Farélites ». Guillaume Farel aurait été le premier à protester énergiquement contre une appellation pareille. Comme l'apôtre Paul, il eût été en droit de se rendre, en toute justice, ce témoignage : « Je n'ai pas jugé bon de savoir quoi que ce soit parmi vous, sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié » (1 Cor. 2:2). Il put écrire ces mots : « Je ne puis souffrir que personne cherche le salut dans les choses d'ici-bas, au lieu de les chercher en Jésus Christ seul. Qui aurait raison de me condamner si j'affirmais qu'il n'y a nul évangile, nulle bonne nouvelle, sinon en Jésus seul ? ». Il ne voulait amener ses auditeurs à personne d'autre qu'au Seigneur lui-même, à sa Parole, à ses promesses. « Si nous le connaissons », disait-il encore, « nous devons le connaître où il est, à la droite du Père » (On notera que cette affirmation revient dans une des thèses présentées à la dispute de Lausanne).

Toutefois, de sa première éducation romaine, Farel avait gardé l'empreinte de l'idée d'autorité en ce qui concerne la manière d'amener les hommes à la vérité révélée dans la Bible, les voies et moyens à

employer pour leur faire accepter cette vérité. Un historien a tracé de lui ce portrait : « Partout où cet homme petit et laid, au visage bruni par le soleil, à la barbe rouge et aux cheveux hérissés, faisait son apparition et annonçait la Parole de Dieu, la lutte et les orages ne manquaient pas de se déchaîner. Il était rare qu'un de ses prêches se terminât sans tumulte. Il trouvait son plaisir à provoquer la colère de ses adversaires, à prendre la parole au milieu du vacarme, à couvrir de sa voix puissante, que les contemporains comparaient au tonnerre, les vociférations d'une foule agitée... Aucun nom n'était plus détesté des catholiques que le sien. Le clergé romain mettait tout en œuvre pour se débarrasser de l'intrus ; le peuple des campagnes s'ameutait contre lui. À mainte reprise il fut assailli dans ses pérégrinations, maltraité à coups de poing et à coups de pied, et même jeté au cachot. On le vit souvent battu, ensanglanté, malmené au point de cracher le sang. Mais ni la prison, ni les mauvais traitements n'étaient de force à briser son courage. Encore tout meurtri et couvert de plaies, il se remettait à l'œuvre ».

Le grand souci de Farel, c'est que le nom du Seigneur soit glorifié. Il a écrit, en parlant du nom de Christ : « Ne veux-je pas qu'en tous lieux il flamboie ? ». Au cours de sa longue carrière, ces mots de Jean 3:30 ne cessent de le préoccuper : « Il faut que lui croisse, et que moi je diminue ». Aussi, lorsqu'on chercha à honorer sa mémoire tout en restant fidèle à son esprit, a-t-on bien fait de se contenter de graver son nom sur une pierre de la Collégiale de Neuchâtel, en le faisant suivre de ces trois mots seulement : « Gloire à Dieu ! »

Quant à Antoine Froment, le collaborateur de Farel à Genève à l'aurore de la Réforme, il ne répondit pas aux espoirs qu'on avait cru pouvoir faire reposer sur lui. Il fut pasteur à Genève tout d'abord, puis dans la région de Thonon, où il paraît avoir vécu dans une misère telle qu'il finit par ouvrir une boutique où il vendait des huiles et du vin ; il avait du reste le génie du commerce. Les préoccupations matérielles prirent une telle place dans sa vie qu'il abandonna la carrière pastorale et rentra à Genève, où il fut secrétaire de François Bonivard, puis il prit une patente de notaire. Il se maria peu heureusement et se laissa entraîner à des fautes graves qui le firent bannir de la ville. « *Froment* », disait Farel en jouant mélancoliquement sur le nom de son ami d'autrefois, « a dégénéré en *ivraie* ».

Pendant plusieurs années Froment mena une vie errante, au cours de laquelle il séjourna assez longtemps à Vevey. Vers la fin de sa vie, il reçut l'autorisation de rentrer à Genève où il mourut en 1572, en laissant une succession criblée de dettes. Triste couronnement d'une carrière qui s'était annoncée pleine des plus belles promesses. Froment était éloquent et courageux ; il avait montré un zèle sincère pour le service du Seigneur. Mais l'amour du monde prit le dessus chez lui ; il n'écoula pas l'exhortation de l'apôtre : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde : si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui » (1 Jean 2:15).

LA RESTAURATION CATHOLIQUE

[Le Concile de Trente](#)

Malgré l'opposition violente et continuelle qu'elles rencontraient, les doctrines protestantes se propageaient toujours davantage. Elles avaient pris pied solidement dans plusieurs pays : l'Angleterre, l'Écosse, les Pays Bas hollandais, dans une grande partie de l'Allemagne et de la Suisse. Ailleurs elles tenaient tête à l'Église romaine. Parmi les catholiques il était des âmes sincères qui reconnaissaient la nécessité d'une réforme ; les abus étaient trop criants pour ne pas froisser ceux qui avaient à cœur les vrais intérêts des choses touchant à la religion. Les esprits clairvoyants les avaient dénoncés depuis longtemps ; si on les avait écoutés, une réforme se serait faite au sein de l'Église elle-même ; certains papes du reste s'y étaient essayés. Mais ces efforts n'avaient rien eu que d'extérieur, du moment qu'ils ne visaient point à supprimer le mal, mais bien plutôt à consolider la

puissance ecclésiastique. Il aurait fallu mettre la cognée à l'arbre et l'abattre résolument. Avant Luther, personne n'avait osé entreprendre une tâche pareille ; on sentait instinctivement qu'une fois la besogne commencée, elle aboutirait à la ruine totale de l'édifice entièrement bâti par la main des hommes.

L'Église catholique considéra d'abord avec mépris et sans inquiétude les progrès de l'hérésie naissante. Elle crut que, pour l'anéantir, il suffirait, comme jadis, des foudres du Saint-Siège et des bûchers de l'Inquisition. Quand enfin elle s'aperçut des progrès du protestantisme, elle reconnut que celui-ci répondait à des besoins spirituels sérieux et elle comprit qu'il fallait, bon gré mal gré, donner à ces besoins une satisfaction quelconque. C'est alors qu'elle essaya d'opposer à la Réforme protestante une sorte de réforme ou plutôt de restauration catholique. De toutes parts et depuis longtemps de vives réclamations s'étaient élevées contre les désordres ecclésiastiques et la démoralisation du clergé, il importait qu'on se hâtât de faire disparaître ces taches honteuses. La Réforme avait attaqué jusque dans leurs bases les dogmes et les institutions de l'ancienne Église ; il fallait, pour lui résister, rajeunir tous les anciens moyens d'oppression. L'Église avait mésusé de sa puissance ; on devait donc y remédier, rendre en tous cas moins choquante la position que la papauté s'était arrogée vis-à-vis des souverains, en s'attribuant une autorité temporelle qui contredisait son essence même.

Dans ce but le pape Paul III convoqua à Trente en Tyrol un concile œcuménique, terme indiquant qu'il comprendrait des représentants de toute la chrétienté, c'est-à-dire des protestants aussi. Mais ceux-ci refusèrent de s'y rendre. La composition de l'assemblée leur montra qu'ils y figureraient à titre d'accusés, nullement de collaborateurs. La majorité des membres appartenaient en effet au clergé italien et allemand dont on connaissait l'animosité de principe contre tout ce qui ne leur cédait pas entièrement. En outre, le concile se tenait en communication constante avec le Saint-Siège ; c'est dire que c'est de Rome que venait l'inspiration. Le pape redoutait en effet par-dessus tout de voir le concile s'ériger en instance suprême de l'Église et aller jusqu'à limiter l'autorité pontificale.

Le concile de Trente posa d'abord en principe le maintien absolu de tous les dogmes de l'Église catholique. La doctrine ainsi fixée devait être considérée comme infaillible (*); on n'avait plus à la discuter, encore moins à la transformer. Une fois la décision prise, le concile pria le pape de la sanctionner, reconnaissant par là la suprématie du souverain pontife vis-à-vis de l'assemblée des prélats et soumettant de la sorte l'Église à son autorité absolue. Il n'en faut pas davantage pour montrer que les protestants ne pouvaient à aucun prix siéger dans un aréopage qui affichait des principes pareils et se mettait en contradiction flagrante avec la Parole de Dieu dont, du reste, elle interdisait la lecture aux laïques ; ceux-ci ne devaient la connaître que par l'intermédiaire du clergé qui l'interprétait. Or le Seigneur Jésus dit : « Sondez les Écritures, car vous, vous estimez avoir en elles la vie éternelle, et ce sont elles qui rendent témoignage de moi » (Jean 5:39).

(*) On remarquera qu'il s'agit ici de l'infailibilité de la doctrine, non de celle du pape, qui ne fut proclamée qu'en 1870, par le concile de Vatican 1.

Le concile proclama que les croyances de l'Église reposent sur les Saintes Écritures, mais « complétées par la tradition ». Or c'est précisément par la tradition qu'elle justifie ses fausses pratiques ; celles-ci supplantent et annulent donc la Parole de Dieu, comme le faisaient déjà les Juifs : « Mais Jésus, répondant, leur dit : Et vous, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu à cause de votre tradition ? car Dieu a commandé, disant : « Honore ton père et ta mère » ; et : « que celui qui médira de père ou de mère, meure de mort » ; mais vous, vous dites : Quiconque dira à son père ou à sa mère : Tout ce dont tu pourrais tirer profit de ma part est un don, — et il n'honorera point son père ou sa mère. Et vous avez annulé le commandement de Dieu à cause de votre tradition » (Matt. 15:3-6).

Enfin le concile déclara encore que l'Église romaine est supérieure à toute autre et que tout catholique doit obéissance au pape, « successeur de saint Pierre et vicaire de Jésus Christ ». On ne saurait accumuler plus d'erreurs, plus de contradictions flagrantes avec l'enseignement du Seigneur.

Pour se maintenir et se défendre, l'Église sentait le besoin de recourir à des auxiliaires. Un des plus efficaces se trouva dans l'ordre des Jésuites. En outre elle remit en vigueur les vieux moyens d'oppression. L'inquisition fut rajeunie ; son tribunal suprême siégea à Rome. Partout il établit d'autres tribunaux et délégua des inquisiteurs avec un pouvoir illimité pour rechercher et punir chaque atteinte à la foi. Ni rang, ni dignité ne devaient se soustraire à leur justification. Ils pouvaient faire arrêter toute personne suspecte, punir de mort les coupables et vendre leurs biens. Aucun ouvrage ancien ou moderne ne devait paraître sans leur autorisation. Afin de surveiller les publications récentes, on institua la fameuse *Congrégation de l'Index*, chargée de dresser la liste des ouvrages prohibés. L'inquisition se mit aussitôt à l'œuvre. En Italie la terreur régna bientôt d'un bout à l'autre de la péninsule. Tout ce qui sentait la nouveauté fut proscrit et les routes qui conduisaient en Suisse et en Allemagne se couvrirent de fugitifs. Heureusement l'inquisition ne fut pas accueillie avec la même faveur par les autres contrées catholiques. L'Espagne seule l'accepta sans réserve.

Les Jésuites

Fondé par un gentilhomme basque, Ignace de Loyola, l'ordre des Jésuites prononce le vœu d'obéissance absolue au pape. Son organisation puissante en fait une véritable armée, dirigée par un général et animée par le principe de la soumission complète de l'inférieur au supérieur. La vie des Jésuites différait totalement de celle des moines : pas de solitude, pas d'austérités excessives, pas d'habits monastiques ; l'ordre comprenait nombre de laïques outre les ecclésiastiques. Plus ou moins jetés dans le monde, mêlés aux hommes et aux affaires, ils se sont répandus sur la surface du monde entier, dans les pays protestants comme dans les pays catholiques, s'immisçant dans tout, dans la politique comme dans la vie privée.

Les Jésuites s'assignèrent pour but le triomphe de ce qu'on appelle *l'ultramontanisme*, c'est-à-dire des doctrines catholiques telles qu'on les comprend en Italie. Ils voulaient soumettre à l'autorité du pape princes et peuples, rendre cette autorité souveraine en tout et partout, puis répondre aux besoins intellectuels et moraux qui avaient fait éclater la Réformation. Ayant posé en principe l'excellence de l'objet qu'ils avaient en vue, ils estimèrent qu'ils devaient le faire aboutir par tous les moyens possibles, légitimes ou prohibés par la morale publique, peu importe. L'idéal poursuivi les sanctifiera, d'où la formule célèbre : *la fin justifie les moyens*, affirmation subversive entre toutes, puisqu'elle ouvre la porte à n'importe quel abus de pouvoir, légitime l'arbitraire, annihile l'effet des lois, protectrices de la société. C'est la ruine de la civilisation, de l'ordre établi.

Mais demandera-t-on, qui se prononcera sur la valeur du but à atteindre ? Il peut paraître excellent à l'un, haïssable à l'autre. Ici intervient l'élément humain : l'Église est l'instance souveraine et juge sans appel. L'individu n'a qu'à suivre la voie qu'on lui trace. Pourvu qu'il travaille aux intérêts de la papauté, il lui suffisait de répondre à ce que lui dictait son cœur et l'Église l'assurait de son approbation. Or la Parole de Dieu nous dit que « le cœur est trompeur par-dessus tout et incurable », et elle ajoute : « Qui le connaît ? Moi, l'Éternel, je sonde le cœur, j'éprouve les reins ; et cela pour rendre à chacun selon ses voies, selon le fruit de ses actions » (Jér. 17:9-10). Non pas que les Jésuites niassent les Écritures ; trop habiles pour commettre une maladresse pareille, qui les discréditerait auprès de nombre de leurs coreligionnaires sincères, ils les citaient à tout propos, mais en les interprétant et en les appliquant à leur gré selon 2 Pierre 3:16-17: « Choses... difficiles à comprendre,

que les ignorants et les mal affermis tordent, comme aussi les autres écritures, à leur propre destruction ». On leur a adressé à bon droit ce reproche cinglant : « Vos propres généraux ont prévu que le dérèglement de votre doctrine dans la morale peut être funeste non seulement à votre société, mais encore à l'Église universelle ». Or c'est cette Église qu'ils prétendent protéger.

Ils la mettaient bien plutôt au service des mauvaises passions humaines qu'elle couvrait de son autorité. Rendue ainsi la complice indispensable de leurs actions criminelles, ceux qui les commettaient voyaient leur intérêt à la soutenir ; elle triomphait grâce à leurs vices. On ne saurait énumérer ici toutes les complaisances que la doctrine jésuitique avait imaginées pour rassurer les pécheurs ; elles trouvaient leur application surtout dans l'acte de la confession, instituée par l'Église romaine pour provoquer la contrition d'avoir offensé Dieu par quelque péché ; elle a pour sanction la pénitence que le prêtre pouvait imposer au coupable. L'une et l'autre pratiques sont en contradiction formelle avec ce que dit la Bible : « Je confesserai mes transgressions à l'Éternel ; et toi, tu as pardonné l'iniquité de mon péché » (Ps. 32:5). « Si nous confessons nos péchés, il (Dieu) est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9). Mais le jésuitisme visait à expliquer la faute, partant à l'atténuer, à l'excuser à tel point qu'il en venait à la justifier purement et simplement. Comme l'écrivait un de leurs contradicteurs les plus autorisés et les plus incisifs, Blaise Pascal, dans ses *Provinciales* : « Ils contentent le monde en permettant les actions, et ils satisfont à l'Évangile en purifiant les intentions ». Les jésuites eux-mêmes s'exprimaient comme suit à ce sujet : « Ce n'est pas qu'autant qu'il est en notre pouvoir nous ne détournions les hommes des choses défendues ; mais quand nous ne pouvons pas empêcher l'action, nous purifions au moins l'intention ; et ainsi nous corrigeons le vice par la pureté de la fin ». Avec un véritable cynisme, ils affirmaient par exemple : « Si les valets peuvent en conscience faire de certains messages fâcheux, c'est seulement en détournant leur intention du mal dont ils sont les entremetteurs pour la porter au gain qui leur en revient. Voilà ce que c'est que de diriger l'intention ». Les Jésuites couvraient de la sorte tous les actes condamnés par la morale courante la plus élémentaire. Dès la chute Dieu mit dans le cœur de l'homme la notion du bien et du mal. L'enfant, dès son âge le plus tendre, en a la conscience ; bien avant d'avoir atteint ce qu'on appelle l'âge de raison, il a le sens de ce que les parents lui permettent et ne lui permettent pas. Voilà ce que les Jésuites prétendent effacer. On lit dans Hébr. 4:12-13 : « La parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; et elle discerne les pensées et les intentions du cœur. Et il n'y a aucune créature qui soit cachée devant lui, mais toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire ».

Le croyant n'a qu'une ligne de conduite, celle que lui trace la Parole de Dieu ; elle éclaire son chemin d'une lumière éclatante, le juge s'il s'en écarte. Elle nous exhorte (Matt. 6:22) à avoir un « œil simple », grâce auquel « le corps tout entier sera plein de lumière ». Ces enseignements, si clairs, de la Bible, la théorie jésuitique des *opinions probables* les réduit à néant. Elle déclare que « une opinion est appelée probable lorsqu'elle est fondée sur des raisons de quelque considération. D'où il arrive quelquefois qu'un seul docteur fort grave peut rendre une opinion probable ». « D'où il résulte », fait remarquer Pascal, « qu'un seul docteur peut tourner les consciences et les bouleverser à son gré, et toujours en sûreté ». Et si deux docteurs « graves » ont l'un et l'autre émis une opinion probable, mais que leurs avis soient diamétralement opposés, on suivra celui des deux qui vous agréa le mieux, celui qui vous sera le plus profitable. Tel est le système appelé la *casuistique*, celle-ci s'appliquant aux

cas les plus divers. « Ils ne le cachent à personne et couvrent leur prudence humaine et politique du prétexte d'une prudence divine et chrétienne, comme si la foi n'était pas toujours une et invariable dans tous les temps et dans tous les lieux, comme si c'était à la règle à se fléchir pour convenir au sujet qui doit lui être conforme, et comme si les âmes n'avaient pour se purifier de leurs taches qu'à corrompre la loi du Seigneur ». On trouve au Ps. 19:7: « La loi de l'Éternel est parfaite, restaurant l'âme ; les témoignages de l'Éternel sont sûrs, rendant sages les sots ». Comme on le voit, jamais les Jésuites ne font mention de l'œuvre de la grâce de Dieu, soit pour sauver le pécheur, soit pour accompagner le racheté dans ce monde ; c'est ce qui provoqua le conflit entre eux et les Jansénistes de Port-Royal, pour lesquels Pascal avait une grande sympathie. Comme il le dit expressément en parlant des Jésuites : « vous avez bien mis ceux qui suivent vos opinions probables en assurance à l'égard de Dieu et de la conscience, car, à ce que vous dites, on est en sûreté de ce côté-là en suivant un docteur grave. Vous les avez encore mis en assurance du côté des confesseurs, car vous avez obligé les prêtres à les absoudre, sur une opinion probable, à peine de péché mortel. Mais vous ne les avez point mis en assurance du côté des juges, de sorte qu'ils se trouvent exposés au fouet et à la potence en suivant vos probabilités ».

Ce n'est pas tout encore. Il est des cas où l'on peut être contraint de se prononcer catégoriquement ou bien d'articuler une promesse nette par oui ou par non. Les Jésuites prétendaient encore tirer d'affaire ceux que la parole donnée a mis dans quelque embarras. Voici en quels termes ils formulaient la théorie des *restrictions mentales* : « On peut jurer qu'on n'a pas fait une chose, quoiqu'on l'ait faite effectivement, en entendant en soi-même qu'on ne l'a pas faite un certain jour, ou avant qu'on fût né, ou en sous-entendant quelque autre circonstance pareille, sans que les paroles dont on se sert aient aucun sens qui le puisse faire connaître. Et cela est fort commode en beaucoup de rencontres, et est toujours très juste quand cela est nécessaire, ou utile pour la santé, l'honneur ou le bien ». Il est également permis d'user de « termes ambigus en les faisant entendre en un autre sens qu'on ne les entend soi-même ». En outre disait-on « les promesses n'obligent point quand on n'a point intention de s'obliger en les faisant ». Ici encore et toujours « l'intention règle la qualité de l'action ». C'est « dire la vérité tout bas et un mensonge tout haut ».

Entraînés, par ce relâchement complet du sens moral, sur la pente glissante et dangereuse de l'opportunisme, les Jésuites étaient arrivés au blasphème positif en faisant de Dieu l'auteur du mal qui se commet. « Une action ne peut être imputée à péché », écrit l'un d'eux, « si Dieu ne nous donne, avant que de la commettre, la connaissance du mal qui y est et une inspiration qui nous excite à l'éviter ». S'il fallait réfuter des propos aussi abominables, il suffirait de rappeler ce que dit de lui-même l'apôtre Paul en 1 Tim. 1:15, où il se qualifie de « premier des pécheurs », mais « miséricorde lui avait été faite », parce qu'il avait agi dans l'ignorance (v. 13) et bien qu'il eût persécuté l'assemblée avec zèle (Phil. 3:6).

Pareilles théories avaient leur contrecoup dans la vie courante. Pour le Jésuite, « ce n'est qu'un péché véniel de calomnier et d'imputer de faux crimes pour ruiner de créance qui parle mal de nous ». À quoi Pascal répondait : « Quand il s'agirait de convertir toute la terre, il ne serait pas permis de noircir des personnes innocentes, parce qu'on ne doit pas faire le moindre mal pour en faire réussir le plus grand bien et que la vérité de Dieu n'a pas besoin de notre mensonge ». Nous lisons que le diable « est menteur, et le père du mensonge » (Jean 8:44).

Ils justifiaient le vol avec la même désinvolture. Quant au meurtre, il devenait légitime quand il s'agissait, par exemple, de défendre son honneur. Un fils pouvait désirer la mort de son père et se réjouir quand elle arrive, pourvu que ce ne soit que pour le bien qui lui en revient et non pas par haine personnelle. À l'instigation de Richelieu, Louis XIII avait interdit le duel entre nobles ; la subtilité des Jésuites le tolérait dans l'Église. On s'indigne de les voir recourir à la Bible lorsque celle-ci les condamne de façon formelle. Ils autorisent la vengeance quand Paul écrit aux Romains 12:17, 19: « Ne rendant à personne mal pour mal ; ... ne vous vengeant pas vous-mêmes,... car il est écrit : À moi la vengeance ; moi je rendrai, dit le Seigneur ». Et encore : « Le magistrat... ne porte pas l'épée en vain ; car il est serviteur de Dieu, vengeur pour exécuter la colère sur celui qui fait le mal ». Mais d'autre part, « ceux qui commettent de telles choses sont dignes de mort », et non seulement ceux qui les pratiquent, mais aussi ceux qui « trouvent leur plaisir en ceux qui les commettent » (Rom. 1:32).

Si le criminel doit comparaître devant le tribunal, il n'a rien à redouter, lui assurent les pères jésuites, car ils l'autorisaient à acheter les juges à prix d'argent : Un juge, affirmaient-ils, est bien obligé de rendre ce qu'il a reçu d'un plaideur en faveur de qui il a prononcé un arrêt juste, mais il n'est jamais obligé à rendre ce qu'il a reçu d'un homme en faveur duquel il a rendu un arrêt injuste. Faut-il enfin parler de l'aumône ? Le Seigneur exhortait ceux qui l'écoutaient à se montrer bienfaisants envers les nécessiteux, alors qu'ils disposaient peut-être eux-mêmes de quelque superflu. Mais les Jésuites disent : « Plusieurs casuistes ont trouvé moyen de décharger les personnes les plus riches de l'obligation de donner l'aumône. On ne voit pas facilement l'accord en interprétant le mot *superflu*, en sorte qu'il n'arrive presque jamais que personne en ait. Ce que les personnes du monde gardent pour relever leur condition et celle de leurs parents n'est pas appelé superflu. Et c'est pourquoi à peine trouvera-t-on qu'il y ait jamais de superflu dans les gens du monde, et non pas même dans les rois ».

Enfin, ce que Pascal dénonce de plus révoltant dans ces enseignements des Jésuites, c'est que certains d'entre eux ont mis en question la nécessité d'aimer Dieu. « Quand est-on obligé d'avoir actuellement affection pour Dieu ? » ose écrire l'un d'eux. Suarez dit que c'est assez si on l'aime avant l'article de la mort, sans déterminer le temps ; Vasquez, qu'il suffit encore à l'article de la mort ; d'autres, quand on reçoit le baptême ; d'autres, quand on est obligé d'être contrit ; d'autres, les jours de fêtes. Et pourtant l'antique commandement subsiste dans toute sa plénitude et toute sa force : « Tu aimeras l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force. Et ces paroles, que je te commande aujourd'hui, seront sur ton cœur » (Deut. 6:5-6). Comme on le leur a dit, les Jésuites anéantissent par là la moralité chrétienne en la séparant de l'amour de Dieu, dont ils prétendaient dispenser les hommes, encourageant un seul désir, celui de vivre à leur aise dans ce monde, sans se voir astreints à la moindre restriction quelconque. Mais, pour reprendre l'argumentation de Pascal sur cette question, le monde doit se soumettre aux lois que Dieu a établies dans sa sagesse éternelle, bien que le diable y ait mis les lois qu'il lui a plu d'instituer. « Le Seigneur a mis l'honneur à souffrir : le diable, à ne point souffrir. Jésus Christ a dit à ceux qui reçoivent un soufflet de tendre l'autre joue ; et le diable a dit à ceux à qui on veut donner un soufflet de tuer ceux qui voudront leur faire cette injure (Voir Matt. 5:39 ; Luc 6:29). Jésus Christ déclare heureux ceux qui participent à son opprobre ; et le diable déclare malheureux ceux qui sont dans l'ignominie (Matt. 5:11). Jésus Christ a dit : « Malheur à vous quand tous les hommes diront du bien de vous » ; et le diable dit : « Malheur à ceux dont le monde ne parle pas avec estime ».

Ce qui précède explique l'emprise formidable des Jésuites sur les esprits timides, mal affermis ou bien enclins au mal. Se prétendant conduits par « la sagesse divine, qui est plus assurée que la philosophie », ils ont une assez bonne opinion d'eux-mêmes pour croire qu'il est utile et même nécessaire au bien de la religion que leur crédit s'étende partout et qu'ils gouvernent toutes les consciences. On a pu dire que, selon eux, de deux personnes qui faisaient la même chose, celui qui ne savait pas leur doctrine péchait et que celui qui la savait ne péchait pas. L'un d'eux a même avoué ceci : « Les hommes sont aujourd'hui tellement corrompus que, ne pouvant les faire venir à nous, il faut bien que nous allions à eux. Autrement ils nous quitteraient ; ils feraient pis : ils s'abandonneraient complètement. Et c'est pour les retenir que nos casuistes ont considéré les vices auxquels on est le plus porté dans toutes les conditions, afin d'établir des maximes si douces, sans toutefois blesser la vérité, qu'on serait de difficile composition si l'on n'en était content ». Avez-vous terrible sous sa forme pateline ! N'est-ce pas là le moyen le plus propre à retenir les pécheurs dans leurs désordres par la fausse paix que cette confiance téméraire apporte, plutôt que de chercher à les en sortir en leur présentant la grâce de Dieu, seule capable de les sauver ?

Les Jésuites étaient passés maîtres dans l'art de la séduction. Toute leur formation intellectuelle y tendait. Plus prudents aujourd'hui qu'autrefois, car ils savent à merveille s'adapter aux circonstances, on les rencontre dans tous les milieux, en particulier dans l'enseignement. Les professeurs Jésuites sont d'autant plus appréciés qu'ils sont excellents pédagogues. Leurs livres d'école sont des modèles du genre au point de vue de la forme, clairs, attrayants, bien rédigés. Mais le fond laisse presque toujours à désirer

L'Église catholique elle-même finit par s'alarmer d'avoir, pour la soutenir, des auxiliaires aussi suspects. La prospérité matérielle des Jésuites suscita également contre eux une violente animosité : sous prétexte de missions, ils avaient fondé aux colonies des maisons de commerce qui, menées selon leurs principes, faisaient aux négociants honnêtes une concurrence ruineuse. Les unes après les autres, les puissances catholiques leur fermèrent leurs États sous la pression d'un irrésistible mouvement d'opinion, et, en 1773, le pape Clément XIV, cédant aux instances dont il était l'objet, prononça la suppression de l'ordre. Celui-ci se reconstitua cependant secrètement, les membres dispersés ayant maintenu le contact entre eux. En 1814 Pie VII rétablit les Jésuites dans tous leurs droits et privilèges.

Rendus prudents par ces circonstances, les Jésuites ont modifié le caractère de leur activité. Ils s'occupent beaucoup de missions et non sans succès. En Europe leur sort subit les vicissitudes de la politique et ils eurent à subir le contrecoup des révolutions qui agitèrent le 19^e siècle (*).

(*) En Suisse, dans l'année 1847, les Jésuites furent cause d'une guerre civile. Le gouvernement de Lucerne leur avait confié la tâche de diriger l'enseignement public dans ce canton. Émus du danger qui pouvait en résulter pour la Suisse entière, la majorité des cantons invitèrent Lucerne à se désister de cette entreprise. Lucerne ayant refusé et six cantons s'étant solidarisés avec lui, les autres les y contraignirent par la force des armes.

LA REFORME DANS LES AUTRES PAYS D'EUROPE

Pays de langue Anglaise

Angleterre

Deux circonstances, en apparence contradictoires, servirent, dans la main de Dieu, à l'avènement de la Réforme en Angleterre : la fidélité des Lollards ; la position prise par le roi Henri VIII vis-à-vis du Saint Siège.

On a vu plus haut comment, au 14^e siècle déjà, Wicléf arriva à connaître le salut par la grâce et comment le flambeau qu'il avait allumé fut entretenu et transmis à la postérité par d'humbles chrétiens qui se recrutaient presque tous parmi les petits de ce monde. Leur témoignage contribua à ébranler chez nombre d'Anglais leur confiance dans les doctrines pontificales ; il diminua sérieusement l'influence de la papauté et ouvrit les voies au grand mouvement des esprits au 16^e siècle. Mais Rome avait l'œil ouvert et plus d'un de ces serviteurs du Seigneur, « desquels le monde n'était pas digne » (Héb. 11:38), paya de sa vie son attachement aux vérités qu'il avait apprises.

Au milieu du 15^e siècle une guerre civile, celle des Deux Roses, déchira l'Angleterre et entrava gravement l'essor de la vie artistique et intellectuelle. Le commerce se trouva réduit à sa plus simple expression ; l'ignorance régnait sur tout le pays et, sauf parmi les Lollards, tout vestige de piété sincère semblait avoir disparu. C'est dans ces conditions que Henri VIII monta sur le trône. Destiné par son père à la carrière ecclésiastique, il avait fait de fortes études et garda toujours un goût prononcé pour les questions théologiques. Les humanistes saluèrent avec joie son avènement ; Érasme surtout se répandit en éloges sur les talents dont Dieu avait richement comblé ce prince, mais qu'il employa de façon déplorable.

Toutefois, le savant hollandais changea bientôt de ton. Pendant un séjour qu'il fit en Angleterre, il n'avait pas manqué l'occasion de lancer des sarcasmes cinglants contre les moines de ce pays, auxquels il ne reconnaissait que deux caractères distinctifs : leur gloutonnerie et leur ignorance. Devenu par conséquent l'objet de la haine du clergé, il jugea bon de partir directement pour Bâle où il publia, très peu après, la première édition de son Nouveau Testament grec. À peine sortis de presse, quelques exemplaires, expédiés à Oxford et à Cambridge, y rencontrèrent un accueil enthousiaste. Luther n'avait pas encore affiché ses thèses à la porte de la cathédrale de Wittemberg que l'Angleterre possédait déjà la Parole divine, le pur Évangile de Jésus Christ. Un de ces Nouveaux Testaments tomba entre les mains d'un étudiant de l'université d'Oxford, William Tyndale ; il le lut avec avidité, fut converti et n'eut plus dès lors qu'une pensée, celle de communiquer à d'autres le trésor qu'il possédait. Il donna dans ce but une série de conférences, puis se mit à traduire en anglais la Bible entière. Ne pouvant se livrer à ce gros travail en Angleterre avec tout le recueillement voulu, à cause de l'agitation qui régnait encore dans le pays, il se rendit à Anvers, où il publia le Nouveau Testament d'abord, puis l'Ancien. Cette traduction fit rapidement son chemin dans les demeures des nobles comme dans celles des humbles. Tyndale subit plus tard le supplice du feu, mais son nom demeurera toujours lié à l'établissement de la Réforme en Angleterre.

Comme l'a fait remarquer Merle d'Aubigné, le grand historien de la Réforme, celle-ci, en Angleterre, est due essentiellement à l'action de la Parole de Dieu, plus peut-être que dans aucun autre pays. « On n'y trouve pas de grandes individualités, comme en Allemagne, en Suisse, en France, où l'on rencontre un Luther, un Zwingli, un Calvin ; mais les Saintes Écritures s'y répandent abondamment. C'est la Parole du Dieu vivant, cette puissance invisible, qui a répandu la lumière dans les îles Britanniques dès l'année 1517, et plus encore à partir de 1526. Le christianisme anglo-saxon se distingue par son caractère nettement biblique et c'est ce qui l'a conduit à être, plus que tout autre, l'instrument, dirigé par Dieu, pour provoquer la diffusion des oracles divins dans le monde entier ».

Déjà tout au début de son règne Henri VIII se posa en protecteur intrépide de l'Église romaine. Indigné des virulentes attaques de Luther contre le catholicisme, il rédigea à son adresse un pamphlet grossier qui lui valut, de la part du pape Léon X, le titre de *défenseur de la foi*. Mais, au bout de quelques années, ces relations cordiales s'altèrent complètement. Avant de monter sur le trône, Henri VIII avait épousé Catherine d'Aragon, veuve de son frère et tante de Charles-Quint. Au bout de vingt ans de mariage, le roi prétendit avoir des scrupules sur la légitimité de cette union. Le fait est qu'une autre femme, Anne Boleyn, avait attiré ses regards. Tout son rêve était de l'épouser. Pour cela il devait demander au pape de défaire ce qu'un autre pape avait permis. Il interrogea donc les docteurs de l'Église. L'un d'eux, Cranmer déclara que le roi n'avait pas le droit de passer outre aux ordonnances de Dieu, que son union avec la veuve de son frère était illicite (*), qu'il fallait au surplus consulter sur la question les principales universités d'Europe. Presque toutes se prononcèrent dans le même sens que Cranmer. La cour de Rome délibérait de son côté, très embarrassée : si elle se prononçait pour le divorce, elle s'aliénait Charles-Quint, neveu de Catherine ; si elle s'y refusait, elle mécontentait Henri VIII. Pour se tirer d'affaire, le pape cita le roi à comparaître devant lui. Henri refusa et, après six ans de débats, il rompit avec Rome et répudia Catherine pour épouser Anne Boleyn. Puis le Parlement le proclama chef suprême de l'Église en Angleterre. Le clergé ne savait quelle attitude prendre à reconnaître l'usurpation du souverain, il renonçait fatalement à toute relation avec Rome. Mais le tempérament despotique de Henri VIII n'admettait aucune tergiversation ; au clergé de se soumettre ou de se démettre. Pour atténuer la fâcheuse impression causée par ces atermoiements et reconquérir les bonnes grâces du vindicatif monarque, les prélats prirent eux-mêmes l'initiative de mesures dirigées contre quiconque manifesterait quelques velléités d'indépendance vis-à-vis de la volonté royale. Cette décision visait tout d'abord les Lollards et ceux qui adhéraient à leurs doctrines.

(*) Il s'appuyait de façon dérisoire sur les passages de Lévi. 18:16 ; 20:21 : « Si un homme prend la femme de son frère, c'est une impureté ».

Cranmer fit ce qu'il put pour enrayer les actes de violence. Henri VIII l'avait désigné en qualité d'archevêque de Canterbury, la plus haute dignité ecclésiastique du royaume, pour le récompenser du service qu'il lui avait rendu au moment de son divorce. Peu avide d'honneurs, Cranmer accepta cette charge dans l'espoir d'en profiter pour faire triompher les principes qui lui étaient chers. Il déclara qu'il n'admettrait l'autorité du pape qu'autant qu'elle ne serait pas contraire à la Parole de Dieu et qu'il lui serait permis de combattre les erreurs pontificales chaque fois que l'occasion s'en présenterait. D'autre part il introduisit une traduction anglaise de la Bible et l'usage de la langue du pays dans le culte. Il alla même jusqu'à exiger qu'un exemplaire de la Parole de Dieu fût déposé dans chaque église du royaume. Il expulsa un certain nombre de prêtres dont la conduite causait des scandales. Mais sa timidité l'empêchait d'afficher une attitude décidée du côté où il savait pourtant être la vérité.

Cependant, avant de s'en prendre à ceux qu'il qualifiait d'hérétiques, le roi ordonna la suppression de tous les monastères d'Angleterre, comme foyers des plus grossières impostures. C'était déblayer le terrain sur lequel, sans que Henri s'en doutât, l'édifice de la Réforme devait s'établir. « Le cœur d'un roi, dans la main de l'Éternel, est des ruisseaux d'eau ; il l'incline à tout ce qui lui plaît » (Prov. 21:1). Mais tout en fermant ces maisons, le roi voulut élever une barrière contre l'invasion des doctrines évangéliques. Dans ce but, une commission de prélats reçut pour mission le soin de rédiger un symbole qui devînt loi de l'État. La commission se déclara incompétente. Là-dessus le roi dressa lui-même le formulaire, en six articles, qu'on a dénommé le *statut du sang*. Il prononçait la condamnation à mort de quiconque n'admettait pas en plein la doctrine de la transsubstantiation, la confession auriculaire, les vœux de célibat pour le clergé ; c'était, somme toute, la reproduction complète des croyances romaines, moins la reconnaissance du pape comme chef de l'Église. Le Parlement l'adopta. Cranmer fit une opposition énergique, mais sans succès. Il ne réussit pas mieux

lorsqu'il pria Henri VIII de réserver une partie des biens confisqués aux couvents, en vue de la fondation d'hôpitaux pour les pauvres.

Les conséquences ne se firent pas attendre. Le roi montra le vrai fond de son caractère, celui d'un tyran cruel et sans scrupule aucun. La moindre résistance entraînait la mort ; il fit pendre de fervents catholiques qui n'avaient pas commis d'autre crime, sinon celui de mettre en doute ses droits à la suprématie tant religieuse que politique. Quiconque était simplement suspect d'hérésie subissait naturellement le même sort. Et pourtant la version de Tyndale circulait malgré le martyre infligé à son auteur. Bien des yeux s'ouvraient à la lumière. Les foules accouraient dans les églises afin d'entendre lire la Parole de Dieu. Cranmer y fit même enlever certaines images favorites dont on faisait un abus trop criant. Néanmoins la persécution sévissait sans pitié, avec toutes sortes de raffinements de cruauté. Le roi se plongeait toujours plus dans un bourbier d'ignominie où il s'était laissé entraîner. Sa vie privée est un tissu d'abominations : il épousa successivement six femmes, dont il fit décapiter deux ; il divorça d'avec deux autres ; une seule mourut de mort naturelle ; la sixième lui survécut.

Mais toutes ces turpitudes, tous ces martyres aboutissaient à fin contraire des intentions du monarque. Du sang des victimes jaillissait une lumière intense. La vérité faisait des progrès d'autant plus rapides qu'on s'évertuait à l'entraver. Dieu se servit de ces circonstances atroces pour amener à lui un grand peuple. On attribue à Henri VIII la mort de soixante-douze mille personnes ; il en résulta tout simplement, après de nouvelles et cruelles épreuves, il est vrai, le triomphe des principes que, dans son aveuglement, il avait cru pouvoir étouffer.

Henri VIII laissait un fils et deux filles ; tous trois furent successivement appelés au trône.

Édouard VI n'avait que dix ans à la mort de son père. Quoique élevé dans une cour corrompue et entouré de catholiques, le jeune prince manifesta de bonne heure son aversion pour certaines pratiques romaines et sa prédilection pour les prédications évangéliques. Il avait souffert en silence à la vue des cruautés commises contre des sujets paisibles, dont le seul crime consistait à suivre les enseignements de la Parole de Dieu. Un de ses oncles maternels, chrétien décidé, favorisa les bonnes dispositions d'Édouard et, à l'avènement de ce dernier, parvint à se faire investir d'une sorte de protectorat ; grâce à lui les persécutions subirent un temps d'arrêt. Les chrétiens détenus furent élargis ; on abolit les terribles six articles ; nombre d'exilés pour cause de religion rentrèrent en Angleterre.

Lors du couronnement du nouveau roi, la coutume voulait qu'on portât devant lui, au moment où il quittait la cathédrale de Westminster pour regagner son palais, trois grandes épées, emblème des trois parties dont se composait son royaume. Avant de sortir, Édouard fit remarquer qu'il manquait une quatrième épée. « Pourquoi donc ? Laquelle ? » demandèrent les courtisans qui l'entouraient. « La Bible », répliqua le jeune souverain, et il ajouta, en citant Éph. 6:17: « La Parole de Dieu est l'épée de l'Esprit ; nous devons la préférer en tous points aux trois autres. C'est elle qui doit nous gouverner ; sans elle nous ne sommes rien du tout. Celui qui prétend régir ses États sans elle ne mérite pas le titre de ministre de Dieu, ni de roi ». On s'empressa d'obéir à l'ordre royal.

Édouard prenait son plaisir à lire les Saintes Écritures. À l'âge de quatorze ans il écrivit, de sa propre main, un recueil de passages condamnant l'idolâtrie, et en particulier le culte des images. Sous son règne la Réforme fit de rapides progrès. Son protecteur correspondait avec Calvin sur les conseils duquel il fit de l'Angleterre un vrai refuge où de nombreux proscrits trouvèrent un bienveillant accueil. C'est à ce propos que Calvin lui écrivit en 1548:

« Nous avons tous à rendre grâce à notre Dieu et Père de ce qu'il s'est servi de vous en œuvre tant excellente que de remettre au-dessus la pureté et droite règle de son service en Angleterre par votre

moyen, et faire que la doctrine du salut y soit fidèlement publiée pour tous ceux qui voudront l'écouter ; de ce qu'il vous a tenu la main forte en bénissant tous vos conseils et labeurs pour les faire prospérer ». Il lui recommande de faire enseigner au peuple la pure et saine doctrine, d'extirper les abus et de « corriger soigneusement les vices, et de tenir la main à ce que les scandales et dissolutions n'aient point la vogue, tellement que le nom de Dieu soit blasphémé ».

Plus tard il écrivait à Édouard VI, à qui il dédiait plusieurs livres : « Il y a des choses indifférentes qu'on peut licitement souffrir. Mais il nous faut toujours garder cette règle qu'il y ait sobriété et mesure aux cérémonies, en sorte que la clarté de l'Évangile n'en soit pas obscurcie, comme si nous étions encore sous les ombres de la loi (*) ... Or il y a des abus manifestes qui ne sont pas à supporter, comme de prier pour les trépassés, comme de mettre en avant à Dieu l'intercession des saints en nos prières, comme de les adjoindre à Dieu en jurant. Je ne doute pas, Sire, que vous ne soyez averti que ce sont autant de corruptions de la vraie chrétienté. Je vous supplie, au nom de Dieu, qu'il vous plaise y tenir la main, à ce que le tout soit réduit à sa droite intégrité ». On regrette de ne pas trouver, sous la plume du réformateur, des conseils de mansuétude, de tolérance envers les égarés. La tolérance n'était pas de ce siècle-là ; l'idée de l'unité, en religion comme en politique, primait tout et ouvrait la voie aux persécutions. Il a fallu de douloureuses expériences, en Angleterre et ailleurs, pour apprendre qu'on peut ne pas pratiquer la religion de l'État, sans, pour cela, être ennemi de l'État.

(*) Il est probable que Calvin mettait ici Édouard VI en garde contre l'organisation que, déjà alors, on était en train de donner à l'église anglicane. On sait que, extérieurement, elle conserve une grande pompe dans les cérémonies, toute pareille à celle de l'église catholique.

Chose pourtant encore exceptionnelle à cette époque, Édouard accorda aux protestants étrangers, résidant à Londres, la permission d'ériger un temple à leur usage : « Considérant que c'est l'office d'un prince chrétien », disait-il, « pour bien administrer son royaume, de pourvoir à la religion et aux malheureux affligés et bannis à cause d'elle, nous vous faisons savoir que, ayant pitié de la condition de ceux qui, depuis assez longtemps, demeurent dans notre royaume et y viennent journellement, de notre grâce spéciale ordonnons qu'il y ait, dans notre cité de Londres, un temple appelé le temple du Seigneur Jésus, où l'assemblée des Allemands et des autres étrangers puisse se tenir et se célébrer, dans le but que, par les ministres de leur église, le Saint Évangile soit interprété purement ».

Cranmer avait la haute main dans le gouvernement et ne craignait plus maintenant d'afficher sa fidélité aux principes révélés dans la Parole de Dieu. Il supprima les lois arbitraires édictées par Henri VIII, envoya partout des prédicateurs zélés de l'Évangile, fit répandre la Bible encore plus largement qu'auparavant, autorisa le mariage des prêtres ; la Cène devait être distribuée sous les deux espèces. Malheureusement, vis-à-vis de ceux qui ne partageaient pas ces idées, Cranmer se laissait aller à l'esprit du temps, oubliant cette exhortation de Paul à Timothée. « Convaincs, reprends, exhorte, avec toute longanimité et doctrine » (2 Tim. 4:2). Il demandait souvent au roi des sentences de mort contre les rebelles à la Réforme. Le pieux souverain, trop inexpérimenté pour lui résister, signait en soupirant et ajoutait, car il se sentait la conscience chargée : « Si je fais mal, vous en serez responsable ». Et il signait.

Mais le jeune roi, dont les enfants de Dieu étaient en droit d'attendre de grandes choses, tomba gravement malade au bout de six ans de règne. Les soins les plus dévoués ne purent le sauver. Peu avant d'expirer, il adressa, à haute voix, au Seigneur une fervente prière dont on a conservé quelques fragments : « Seigneur Dieu ! » s'écria-t-il, « délivre-moi de cette misérable vie et reçois-moi dans les demeures éternelles. Toutefois que ta volonté soit faite, et non la mienne ! Seigneur, je te remets mon esprit. Tu sais combien ce serait chose heureuse pour moi que d'être auprès de toi ; mais, à cause de tes enfants dans ce pays, conserve cette vie et rends-moi la santé, afin que je puisse

m'employer vaillamment à ton service. Mais, ici encore, que ta volonté soit faite, et non la mienne ! Seigneur, mon Dieu, bénis mon peuple et sauve ton héritage ! Préserve ton peuple élu d'Angleterre ! Ô Dieu, défends ce royaume de toutes les erreurs de la papauté ! Maintiens ta vérité, afin que moi et mon peuple nous puissions bénir ton saint nom ! » Ainsi mourut Édouard VI à l'âge de seize ans à peine.

La couronne revenait de droit à la sœur d'Édouard, Marie, fille d'Henri VIII et de sa première femme, Catherine d'Aragon. Mais, la sachant catholique très bigote, son frère, sur son lit de mort, avait exprimé le désir de voir lui succéder une de ses cousines, Jane Gray, qui avait adhéré de cœur aux doctrines évangéliques et, très cultivée, adressait à Bullinger, le successeur de Zwingli, des lettres en latin, conservées à la bibliothèque de Zurich, dans lesquelles elle demandait conseils et directions sur les principes du christianisme. Mais la noblesse anglaise, tout en éprouvant une vive sympathie pour cet arrangement refusa de l'accepter. Marie monta donc sur le trône et n'hésita pas à condamner à mort Jane Gray dans laquelle elle voyait une usurpatrice et une hérétique. L'épreuve produisit ses fruits bénis dans le cœur de l'infortunée jeune femme ; elle n'avait que vingt ans et venait de se marier. Sa foi, jusqu'alors chancelante, s'affermir à tel point que, de son cachot, elle écrivit à ses amis des lettres d'adieux, animées d'un merveilleux esprit de renoncement à tout ce qu'elle laissait derrière elle ; elle rendait aussi un témoignage touchant à l'amour de son Sauveur pour elle.

À l'une de ses sœurs, elle écrivait, en lui léguant son Nouveau Testament grec : « Ma chère Catherine, je t'envoie un livre qui, bien qu'il ne soit pas revêtu d'or, est plus précieux que toutes les pierres les plus rares et du plus grand prix. C'est le livre de l'Évangile du Seigneur Jésus Christ ; c'est sa dernière volonté, c'est son testament qu'il nous a laissé, à nous, pauvres misérables pécheurs que nous sommes dans notre nature première. Il t'enseignera le chemin de la joie éternelle. Fais comme le serviteur qui veille, afin que, quand viendra le jour de la mort, tu ne sois pas trouvée sans huile, comme les vierges folles. En ce qui concerne ma mort, réjouis-toi, comme je le fais, ma très chère sœur. Je suis assurée qu'en perdant cette existence mortelle, j'en revêtirai une éternelle, incorruptible. Au nom de Dieu, je t'exhorte à ne jamais te relâcher de la vraie foi chrétienne. Si tu renies la vérité pour prolonger ta vie, le Seigneur te reniera aussi. Si, au contraire, tu t'adresses à lui, s'il le juge à propos, il prolongera tes jours pour ta consolation et sa gloire ».

Au nom de la reine Marie Tudor, le peuple anglais a accolé, avec raison, l'épithète de la « sanguinaire ». De nouveau la persécution sévit avec rage. Des centaines de victimes périrent par le feu ou sur l'échafaud, pendant les cinq années de son règne. Parmi ces martyrs pour le nom du Seigneur, il faut retenir les noms de Latimer, un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, un des prédicateurs les plus puissants et les plus bénis de son temps, et celui de Ridley, son ami intime. On les attacha ensemble au poteau. Au moment où le bourreau allumait les fagots, Latimer se pencha vers son compagnon de souffrances et lui dit d'une voix si nette que toute la foule l'entendit : « Aie bon courage, mon cher Ridley ; comporte-toi en homme. En ce jour nous allumons un flambeau si brillant que, Dieu voulant, l'Angleterre ne le verra jamais s'éteindre ».

De graves menaces pesaient également sur Cranmer, qui avait été pourtant le conseiller sage et hautement apprécié de Henri VIII et de son fils, Édouard VI. Bien qu'il crût de plein cœur au salut par Christ, il avait longtemps hésité à confesser sa foi : il craignait trop de se compromettre, aimait trop les solutions moyennes qui donnaient des demi-satisfactions à chacun, mais évitaient les positions nettes et franches. Sous Édouard VI il avait pourtant suivi une ligne de conduite tout à fait favorable à la Réforme. Maintenant, très âgé, accablé d'infirmités corporelles, il se laissa éblouir un instant par les brillantes promesses de la nouvelle souveraine, succomba à la tentation et signa un acte de soumission au pape et à Marie Tudor. Mais il se ressaisit presque aussitôt. Triomphants, les papistes prétendirent exiger de lui qu'il lût lui-même, publiquement, le texte de sa rétractation dans une des églises d'Oxford, où avait lieu son procès. Mais il déçut leur attente.

Le prisonnier s'avança, entouré de prêtres et de gens d'armes. On l'avait vêtu d'une méchante robe et coiffé d'un vieux bonnet. Son visage défait laissait deviner les rudes combats d'une conscience chargée et pressée de rendre de nouveau un éclatant témoignage à la vérité. Dans la chaire, un des tenants de la papauté ouvrit la cérémonie par une prédication dirigée contre l'hérésie et exaltant le bonheur de ceux qui la rejetaient. Puis il s'adressa à l'ancien archevêque de Canterbury et l'invita à exposer le changement qui s'était opéré en lui, afin d'ôter tout soupçon à ses auditeurs et pour que tous reconnussent qu'il était maintenant en réalité un catholique romain. Le vieillard prit aussitôt la parole :

« Mes chers auditeurs », s'écria-t-il en se tournant vers la foule qui remplissait le vaste édifice jusque dans ses derniers recoins, « je vous supplie tous de prier Dieu pour qu'il lui plaise de pardonner mes péchés. Il y a une chose surtout qui me cause une extrême douleur. Je vous la dirai. Avant tout, prions ! »

Après une prière, mêlée d'abondantes larmes, Cranmer reprit : « J'en viens maintenant à ce qui, plus que tous les autres péchés que j'ai commis, me tourmente le plus cruellement dans ce monde : c'est d'avoir signé de ma main l'écrit qui m'a été présenté. Sans doute aucun, je l'ai fait contre la vérité et contre ma conscience. Je pensais, par ce moyen, éviter la mort et prolonger ma vie en ce misérable monde ; mais maintenant je proteste que je révoque et annule tous les écrits que j'ai faits et signés depuis le jour de ma dégradation. Je les désavoue d'ores et déjà totalement. Quant à cette malheureuse main qui m'a servi à signer cette méchanceté contre ma conscience, je la voue à être brûlée avant les autres membres. Le pape, je le tiens pour l'ennemi du Christ et même pour l'antichrist. Je déteste toute sa doctrine comme fausse, et toutes ses erreurs comme pernicieuses et contraires à la Parole de Dieu ».

À l'ouïe de ce langage, la stupéfaction fut à son comble : les chrétiens se réjouissaient et bénissaient Dieu ; les catholiques grinçaient des dents. Bientôt après le vaillant témoin de Jésus Christ fut entraîné au supplice, à l'endroit même où Latimer et Ridley avaient souffert la même peine. Quand il vit les flammes s'élever, il étendit tant bien que mal sa main droite en s'écriant à voix haute : « Main indigne ! Main indigne ! » Les bourreaux eux-mêmes étaient émerveillés de voir son courage. Ses souffrances ne durèrent que peu d'instant. On l'entendit dire encore, comme tant d'autres martyrs : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit ! » Et son âme fut recueillie auprès du Seigneur : « absent du corps et présent avec le Seigneur » (2 Cor. 5:8).

À la suite de son mariage avec Philippe II d'Espagne, un des pires adversaires de la Réforme, le court règne de Marie Tudor entraîna l'Angleterre au bord de l'abîme. Elle eut pour successeur sa demi-sœur Élisabeth, fille de Henri VIII et Anne Boleyn, dont l'avènement amena en Angleterre un changement radical et définitif au point de vue religieux. La nouvelle souveraine joignait à une vaste capacité naturelle des connaissances fort étendues, mais aussi un reste de cet instinct cruel et tyrannique, funeste héritage de son père. Élevée dans les doctrines de la Réforme, elle ne les avait saisies que par son intelligence ; son cœur y restait indifférent et elle conserva, sa vie durant, un goût prononcé pour l'apparat du culte catholique. Néanmoins elle comprit tout ce que cette religion avait de répugnant pour la très grande majorité de ses sujets ; les persécutions perpétrées par Marie avaient aliéné à la couronne presque tout ce que l'Angleterre comptait d'hommes et de femmes éclairés. Aussi, par simple bon sens politique, puisque c'était le vrai moyen d'assurer son pouvoir, Élisabeth se prononça catégoriquement en faveur de la Réforme. Mais deux lois, qui ne reflétaient que trop les tendances autocratiques de la souveraine, risquèrent de compromettre l'avenir du pays.

Par la *loi de suprématie*, le souverain était déclaré chef suprême de l'Église, que ce fût un roi ou une reine. La *loi d'uniformité* fixait le rituel, avec obligation pour tous de s'y conformer ; les formes du culte, la liturgie, tout le service divin doivent être les mêmes d'un bout à l'autre du royaume, et ce rituel comporte beaucoup de formes extérieures empruntées à celui de l'Église romaine. Aussi ce

césaro-papisme provoqua de vives résistances, de la part des adversaires de la Réforme, mécontents de ne plus diriger les esprits, et de la part des réformés eux-mêmes qui estimaient beaucoup trop importantes les concessions faites à l'ancien culte. Parmi ceux-ci il se forma un groupement dont les membres s'intitulaient les *Puritains*. Beaucoup d'entre eux, proscrits lors des persécutions, avaient vécu à l'étranger, en France surtout ; l'épreuve avait fortement trempé leurs caractères et leur foi. Leur contact avec les huguenots leur montra ce que c'était que d'adorer le Seigneur en toute simplicité, sans le moindre appareil extérieur. Ils furent tout d'abord profondément froissés de voir les prélats anglicans se croire obligés d'endosser, au cours du service religieux, des vêtements somptueux et ils résolurent de purifier l'Église — de là leur nom — de tout ce qu'ils considéraient comme mondain et comme opposé à la pensée du Seigneur. Leur résistance leur attira de cruelles persécutions : Cinquante-six d'entre eux furent jetés pêle-mêle dans un cachot, où la faim, la misère en firent périr plusieurs ; trois montèrent sur l'échafaud.

Les Puritains ne s'avouèrent pas vaincus, sentant bien qu'ils représentaient le véritable esprit anglais, libéral jusqu'à l'indépendance, tandis que les allures de la cour et du gouvernement rappelaient trop la tendance catholique, portée à imposer à tous ses principes et ses procédés. D'autres scissions se produisirent et amenèrent la formation de plusieurs groupements rivaux, entre autres celui des *presbytériens*, qui se rapprochaient du calvinisme et confiaient l'administration de l'église à des anciens, puis celui des *congrégationalistes* chez lesquels chaque congrégation est indépendante des autres et ne relève que du Seigneur. Comme on le voit, aucun de ces corps religieux ne se réclame du principe posé par le Seigneur lui-même, à savoir l'unité du corps de Christ.

Il y aurait beaucoup d'autres fautes, quelques-unes très graves, à alléguer contre la reine Élisabeth, mais elles appartiennent au domaine politique ou bien privé et n'intéressent pas le sujet qui nous occupe. Par la bonté de Dieu, cette souveraine fut, dans sa main, l'instrument de deux grands bienfaits pour l'Angleterre. Elle affranchit son pays du joug de Rome ; elle mit la Parole de Dieu dans les mains de tous ses sujets.

Élisabeth resta célibataire. À sa mort la couronne d'Angleterre passa à son plus proche héritier, Jacques Ier, roi d'Écosse, de la dynastie des Stuarts, qui détint le pouvoir pendant trois quarts de siècle. Cette maison avait de fortes affinités avec le catholicisme ; des liens de famille l'unissaient à la cour de France, ce qui ne contribuait pas peu à l'éloigner de la Réforme. Les Stuarts ne réussirent pourtant pas à ramener leur royaume à l'ancienne croyance. Mais les Puritains surtout furent l'objet de leur haine féroce, parce que, plus que tous les autres protestants, ils voulaient suivre à la lettre la volonté de Dieu, telle qu'elle est révélée dans sa Parole. Pour fuir la persécution qui se déchaîna contre eux, plusieurs de ces chrétiens fidèles quittèrent leur patrie pour aller chercher en Amérique une terre où ils pourraient vivre en liberté et rendre à Dieu le culte en esprit et en vérité qu'il attend de ceux qui lui appartiennent. Ils fondèrent la colonie du Massachussets (au N.-E. des États-Unis actuels). Cette contrée était alors absolument inculte, couverte d'immenses forêts, peuplées d'animaux féroces et d'Indiens, plus à craindre encore. Aussitôt débarqués, les colons durent défricher le sol, l'ensemencer, puis attendre l'année suivante, avant de rien récolter. L'hiver fut extrêmement rigoureux ; aussi endurèrent-ils de cruelles souffrances ; leur foi fut mise à une dure épreuve. Le Seigneur leur aida à triompher de tout. D'autres les suivirent, toujours plus nombreux, si bien que le gouvernement anglais s' alarma de cet exode qui, il dut le reconnaître, privait le pays d'éléments excellents, travailleurs et de haute moralité. Aussi une loi fut promulguée, interdisant toute nouvelle émigration. Au moment où elle entra en vigueur, huit navires s'apprêtaient à partir, chargés de Puritains parmi lesquels se trouvait Olivier Cromwell et Hampden qui furent, l'un et l'autre, quelques années plus tard, les auteurs de la chute du roi Charles Ier ; c'est ainsi que se réalisa pour lui la parole bien connue : « Qui creuse une fosse y tombera, et la pierre retournera sur celui qui la roule » (Prov. 26:27 ; Eccl. 10:8).

L'Église anglicane ne prospéra pas spirituellement ; l'abus des formes et de la hiérarchie étouffait la voix de l'Esprit. Puis le favoritisme s'y développa au point qu'une partie du clergé n'était plus du tout à la hauteur de sa tâche ; par sympathie pour tel ou tel on mettait à la tête des paroisses des pasteurs notoirement indignes qui, le plus souvent, grassement rétribués eux-mêmes, se déchargeaient entièrement sur leurs vicaires, qu'ils écrasaient de travail et laissaient presque mourir de faim. Mais la masse du peuple, resté fidèlement attaché à l'Évangile, déplorait cet état de choses. Des hommes éminents protestaient contre la mondanité grandissante. Le grand poète Milton s'exprimait ainsi sur son temps : « Une époque est venue, où Dieu a véritablement rempli la terre de sa connaissance ; la vraie Église du Seigneur n'est pas celle qui possède des autels, des cierges, des liturgies, des fonctionnaires portant un costume spécial et somptueux. Dieu regarde au cœur ».

Parmi les réformateurs de ce protestantisme languissant, moribond, il faut citer le nom de George Fox, fondateur de la secte des *quakers*. Issu d'une famille très modeste, il passa par une période de luttes morales longue et douloureuse. Enfin il céda à l'appel que le Seigneur lui adressait et se mit à parcourir l'Angleterre, prêchant la repentance par la foi en Jésus et enseignant que Dieu n'habite pas des temples faits de main ; que ce qu'il cherche dans l'homme, c'est un cœur régénéré par la puissance de l'Esprit Saint. Il prescrivait une morale sévère, interdisait la science et l'art, le serment, le service militaire, l'asservissement à la mode. Il proclamait en même temps l'égalité de tous les hommes, défendait d'enlever son chapeau devant qui que ce soit, même devant le roi, ordonnait le tutoiement à l'égard de tous. Les quakers suivent encore aujourd'hui la plupart de ces règles ; on les reconnaît à leur costume très simple, fait invariablement de drap gris-brun. Sur d'autres points Fox et ses partisans commirent des exagérations regrettables ; ils reconnaissaient que, dans le culte, auquel tous doivent participer, il faut attendre une direction de l'Esprit avant de parler ; mais, selon eux, cette influence doit se manifester extérieurement par une sorte d'agitation convulsive, un tremblement de tout le corps, d'où leur est venu leur nom de *quakers*, mot qui signifie les *trembleurs*.

Mentionnons encore le nom de William Penn, un de leurs adhérents les plus dévoués. Il hérita de son père une fortune considérable, qui lui permit d'aller s'établir en Amérique avec un certain nombre de quakers. Il fonda ainsi la Pennsylvanie, qui devait former un État des États-Unis ; la capitale se nomme Philadelphie, c'est-à-dire l'amitié fraternelle, un des principes fondamentaux de la secte. Cette contrée, jusqu'alors déserte, devint un asile, largement ouvert à tous les persécutés.

Les quakers se signalent encore maintenant par la rigueur de leurs principes et par l'amour chrétien qu'ils déploient soit entre eux, soit vis-à-vis de tous les hommes. Au cours de la guerre de 1914 à 1918, comme leurs convictions leur interdisaient le service militaire, ils firent néanmoins preuve d'une activité bienfaisante en fondant des hôpitaux et en créant toutes sortes d'institutions, destinées à soulager les hommes en arrière du front. Par leur ferveur spirituelle, par leurs mœurs pures, ils ont été un élément de vie au sein de l'Église sur son déclin.

Écosse

Pays très pauvre, sans commerce, sans industrie, au climat rude, épuisée d'autre part par les extorsions du clergé catholique, l'Écosse entrevit quelques lueurs de l'Évangile au 15^e siècle. Les Highlanders, habitants de la région montagneuse du centre, conservèrent de précieux restes des vérités chrétiennes, remises au jour par Wicléf. Au sein de leurs vallées reculées, on lisait en cachette la Parole de Dieu, mais ces faibles rayons de lumière s'éteignaient graduellement à mesure que disparaissaient ceux qui les détenaient.

Au 16^e siècle, un jeune abbé, *Patrick Hamilton*, qui appartenait à une des familles les plus nobles du royaume, alla faire ses études à Rome. De là il se rendit en Allemagne ; c'était le moment où le triomphe de la Réformation causait une vive agitation. Reconnaissant de quel côté était la vérité, Hamilton s'empressa de regagner son pays pour y annoncer la bonne nouvelle qu'il avait apprise. Il

paya de sa vie son courage, mais la semence jetée se répandit et porta des fruits abondants, malgré l'opposition acharnée de l'Église romaine, représentée par le cardinal Beatoun.

Un jeune évangéliste, *Wishart*, releva l'étendard, tombé des mains mourantes de Hamilton. La supériorité de ses connaissances, sa parole entraînante, sa profonde piété, son courage à toute épreuve, son extérieur agréable, tout cela joint à une douceur captivante, vrai caractère du chrétien, lui assignent une des premières places parmi les réformateurs écossais. Il allait de ville en ville, annonçant Christ aux foules. Étranger à toute menée politique, les démêlés continuels entre la noblesse et le clergé le laissaient absolument indifférent. Il pouvait dire, comme Paul : « Je n'ai pas jugé bon de savoir quoi que ce soit parmi vous, sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié » (1 Cor. 2:2). Chassé, traqué de lieu en lieu par les agents de Beatoun, il s'abandonnait tout entier à la protection du Seigneur. Mais le cardinal guettait sa proie. N'osant l'arrêter, il lui fit interdire la chaire. Dès lors, Wishart prêcha en plein air. C'en était trop aux yeux de ses adversaires. Un jour qu'il descendait d'une tribune dressée sur une place publique, il vit près de lui un prêtre dont il soupçonna le meurtrier projet. Au moment où l'émissaire de Beatoun sortait un poignard de dessous sa soutane, Wishart lui saisit le bras. Frappé de la fermeté et de la douceur du serviteur de Dieu, il avoua son crime et implora sa grâce. La foule allait le mettre en pièces, lorsque Wishart le couvrit de son corps et sauva la vie du malheureux. Mais plus tard, le vaillant témoin de Christ tomba dans un traquenard et fut brûlé vif.

Le plus connu des réformateurs écossais est *John Knox*. Converti de bonne heure, il ne put voir sans frémir les atrocités perpétrées contre les chrétiens. Plus d'une fois il accompagna Wishart et prêcha l'Évangile à ses côtés. Son éloquence, sa figure imposante, ses vues nettes et précises, mais surtout la conviction de sa parole, donnaient à sa prédication une puissance rare. L'Écosse était, à ce moment là, déchirée entre deux factions, dont l'une regardait vers l'Angleterre, tandis que l'autre voulait s'appuyer sur la France. Une foule de réformés se retirèrent dans le château de Saint-André à Édimbourg, mais les troupes françaises les assiégèrent, s'emparèrent de la place et, violant la parole jurée, emmenèrent la garnison en France. Knox se trouvait au nombre des déportés. Au cours de leur captivité on mit tout en œuvre : flatteries, menaces et violence, pour les contraindre à apostasier ; pas un seul ne se laissa gagner. Après une année et demie de vains efforts on les relâcha.

Ne pouvant rentrer dans son pays à cause de son attitude très décidée contre le catholicisme, Knox se rendit en Angleterre. Il trouva un excellent accueil à la cour d'Édouard VI qui fit de lui son chapelain et lui offrit même le titre d'évêque, mais Knox refusa catégoriquement, car il ne pouvait admettre le culte anglican qui lui rappelait trop les cérémonies papales. La mort prématurée du jeune roi contraignit Knox à s'enfuir de nouveau. Il traversa la France, gagna la Suisse où il prit contact avec les principaux défenseurs de la Réforme et finit par arriver à Genève. Calvin le reçut à bras ouverts. Il y avait en effet entre eux une remarquable similitude de sentiments ; ils étaient presque du même âge et leurs vues sur les principales doctrines bibliques coïncidaient exactement. Même leurs caractères se ressemblaient beaucoup : comme Calvin, Knox était d'une intransigeance invincible, quand il s'agissait des choses de Dieu, mais il se montrait plus rude, plus irritable que son ami, chez qui la froide logique tenait lieu des emportements fréquents de son collègue. Knox introduisit en Écosse la plupart des points de vue de Calvin.

Il ne put y rentrer qu'après huit ans d'absence et y trouva maint sujet de tristesse. Sans doute l'effectif des partisans de la Réforme avait grandi considérablement, mais Knox ne s'attachait pas au nombre. Bien peu des convertis osaient afficher ouvertement le changement opéré dans leurs cœurs par la grâce de Dieu, tellement les conséquences auraient été terribles pour eux. La plupart continuaient à suivre le culte romain, tout en le condamnant au fond du cœur. Les énergiques prédications de Knox les convainquirent de leur erreur. Tous quittèrent définitivement l'Église romaine et, peu après, ils célébraient la Cène conformément au désir du Seigneur. La riposte ne se fit pas attendre. Knox fut cité à comparaître devant le clergé à Édimbourg ; les hommes les plus

éminents se déclaraient prêts à prendre sa défense. Aussi les prêtres, effrayés des conséquences, reculèrent devant la pensée de toute violence exercée contre un homme entouré de si puissants amis. Au lieu d'exiger de lui une rétractation, ils le laissèrent libre de prêcher pendant dix jours dans une maison particulière. Le Seigneur bénit de façon extraordinaire ce court ministère, en amenant un grand nombre des auditeurs à confesser son nom.

Au bout d'une année Knox jugea utile pour lui de retourner à Genève, peut-être pour amener les nouveaux convertis à ne pas dépendre de lui, mais uniquement du Seigneur. Dès qu'il fut parti, ses ennemis relevèrent la tête et le firent brûler en effigie. Cet acte stupide aboutit à fins contraires du but que s'étaient proposé ses auteurs. La Réforme fit des progrès toujours plus rapides et plus profonds. De son côté Knox stimulait le zèle des réformés par des écrits vibrants. On ne tarda pas à le rappeler ; c'était le moment, car le mouvement était en train de prendre un caractère nettement politique à cause de l'attitude ambiguë de la noblesse. En outre le peuple, laissé à lui-même, commettait des excès très regrettables, qui ne pouvaient que déshonorer le nom du Seigneur et son témoignage.

Marie Stuart, devenue veuve de bonne heure à la suite de la mort prématurée de son mari François II, roi de France, se montra très attachée au catholicisme. Un jour pourtant elle voulut voir Knox. Était-ce un guet-apens ? Le réformateur l'ignorait, mais assuré de la protection de Dieu, il répondit à cette invitation. La reine l'accabla de reproches : il avait détourné d'elle ses sujets, publié un livre contre le droit des femmes à la couronne, fomenté la révolte, entraîné les Écossais à pratiquer un culte différent de celui de leurs pères, ce qui, osait-elle dire, était contraire à la Bible et à l'obéissance qu'elle prescrit aux sujets vis-à-vis de leurs souverains. Knox n'eut pas de peine à lui démontrer, par la Bible, qu'il n'y avait rien de révolutionnaire à enseigner au peuple les vérités divines. Quand un gouvernement s'écarte de ces vérités, les sujets ont le devoir d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ; telle est la règle que l'Écriture leur impose. Quant au livre auquel Marie Stuart faisait allusion, il ne la concernait pas, mais bien sa cousine, Marie d'Angleterre. Après son éloquent plaidoyer Knox put se retirer sain et sauf.

Il passa les dernières années de sa vie à organiser l'Église presbytérienne d'Écosse. Suivant de près les principes de Calvin, il fit complètement fausse route en ce que, comme les autres réformateurs, il méconnut les enseignements du Seigneur et des apôtres, concernant l'Église de Dieu. La constitution qu'il fit adopter est œuvre purement humaine, et mérite par conséquent les reproches adressés à Sardes (Apoc. 3:1-5). Ceci ne doit pas faire oublier pourtant le travail intense, et richement béni, accompli par John Knox. Comme prédicateur de l'Évangile, c'est un des plus intrépides parmi les réformateurs ; il s'acquitta avec un dévouement extraordinaire du service qui lui était confié, ne ménageant ni son temps ni sa peine, quand il s'agissait d'amener des âmes à Christ ou bien de rendre témoignage à la vérité. Il s'endormit paisiblement à Édimbourg en 1572, trois mois après avoir reçu la nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemy à Paris ; elle l'affecta très profondément. Une des dernières fois qu'il monta en chaire, ce fut pour exprimer sa vive douleur de ce sinistre forfait et pour implorer le secours de Dieu en faveur des infortunés survivants, privés de tout appui humain et sans autre ressource que celle de la miséricorde divine.

Le réveil du 18° siècle. John Wesley

Au 18° siècle en Angleterre, la profession chrétienne tomba très bas : elle avait le nom de vivre, mais était morte (Apoc. 3:1). Cela venait peut-être de l'excessive rigueur du régime puritain pour qui tout était loi, mais il ignorait la grâce. D'autre part, comme on l'a vu, l'église officielle se perdait dans le formalisme, dans les pratiques extérieures. L'état moral du pays avait énormément baissé ; l'amour de l'argent servait de ressort essentiel à la politique et à la vie courante. L'écrivain français Montesquieu trace un triste tableau de ces dispositions fâcheuses : « L'argent est ici souverainement cultivé, l'honneur et la vertu, peu... Il n'y a point de religion en Angleterre ; si quelqu'un en parle tout

le monde se met à rire ». Avec cela on ne faisait rien pour relever le niveau des classes populaires, qui menaient une existence grossière et désordonnée ; dans les régions minières on se croyait en plein pays sauvage. Les superstitions les plus vulgaires trouvaient créance ; on croyait aux esprits, à la sorcellerie, à la bonne aventure. La jeunesse se rendait insupportable par ses allures turbulentes et licencieuses ; on insultait les honnêtes gens, on querellait qui voulait rester paisible. On coudoyait brutalement les passants pour les faire tomber dans le ruisseau. Le soir en attaquait les promeneurs à coups d'épée. Certes il y avait en Angleterre des hommes pieux ; ils souffraient cruellement de ces débordements de mal, mais très peu nombreux, faibles et sans influence, ils ne savaient que faire pour endiguer le courant, ni même pour lui résister. Les quelques efforts tentés dans ce sens se heurtaient à l'incrédulité, au scepticisme qui faisait des ravages terribles. Mais Dieu avait les yeux sur ces lamentables circonstances. En la personne de John Wesley, il suscita l'homme qu'il fallait pour secouer l'Angleterre de sa torpeur spirituelle.

Né en 1703, *John Wesley* était le fils d'un pasteur, digne homme s'il en fût, mais dont le caractère offrait des extrêmes curieux : tempérament élevé, mais excessif, courage et imprudence, largeur d'esprit et versatilité, ardeur et violence, attachement à l'Église et bigotisme. Pour lui la religion consistait en une soumission stricte aux règles prescrites, mais il ne possédait pas la foi en Christ, Sauveur des pécheurs. Il eut dix-neuf enfants, dont treize vécurent. Leur mère, personne très supérieure à son mari, d'une piété rudimentaire, quoique fervente, dépensait une énergie admirable pour les élever dans la crainte de Dieu. Douée d'une très forte volonté, elle avait imposé à sa maison une règle rigoureuse ; tout devait se faire à heures fixes : repas, devoirs, sommeil ; les cris étaient sévèrement interdits. Chaque enfant commença à apprendre à lire le jour où il avait cinq ans. La première leçon se passait à s'assimiler l'alphabet ; dès la seconde on épelait le premier verset de la Genèse. Une fois entraîné, l'enfant recevait six leçons par jour. Les aînés s'occupaient des cadets. « J'admire ta patience », disait un jour M. Wesley à sa femme. « Tu as répété la même chose au moins vingt fois à cet enfant ». « J'aurais perdu mon temps », répondit la digne mère, « si je l'avais répété dix-neuf fois seulement, puisque je n'ai réussi qu'à la vingtième ». Elle donnait elle-même l'instruction biblique à ses enfants, et dès qu'ils étaient en âge de comprendre, avait avec chacun d'eux de fréquents entretiens particuliers sur leurs intérêts spirituels.

Les paroissiens de M. Wesley ne se distinguaient guère que par leur vulgarité et leur indifférence complète à l'égard des choses de Dieu. Ne pouvant pas leur enseigner ce qu'il ignorait lui-même, leur pasteur se bornait, dans ses prédications, à stigmatiser leur vie de péché, sans leur montrer jamais le chemin du salut. Aussi nourrissait-on à son égard une haine féroce qui se traduisit par divers attentats, jusqu'au jour où des malandrins mirent le feu à la cure. On réussit à sauver tous les enfants, sauf John qui fut oublié. Au dernier moment un homme parvint à le retirer du brasier et sans que les flammes l'eussent atteint. Bien des années plus tard, comme on avait fait son portrait, John Wesley inscrivit ces mots au bas du tableau : « Celui-ci n'est-il pas un tison sauvé du feu ? » (Zac. 3:2).

Dès l'âge de dix-huit ans Wesley entreprit des études de théologie à Oxford. Il y mena une vie irréprochable qui contrastait avantageusement avec celle de la plupart de ses camarades. Son caractère aimable lui valut de solides amitiés ; il montrait beaucoup de sérieux, mais sa piété n'était qu'extérieure. Il écrivit plus tard : « J'ignorais complètement la nature et le caractère de la justification par la foi. Je n'avais même que des idées confuses sur le pardon des péchés ; je croyais qu'il fallait en ajourner la possession jusqu'à l'heure de la mort ou au jour du jugement. Quant à la foi qui sauve, j'en ignorais également la valeur, croyant qu'elle n'était autre chose qu'une ferme adhésion à toutes les vérités contenues dans l'Ancien et le Nouveau Testament ». Il manifesta des talents si extraordinaires qu'à vingt trois ans il se vit attribuer une chaire de grec. À ce moment son frère Charles, de cinq ans plus jeune que lui, le rejoignit, ainsi que, plus tard, un de leurs amis, George Whitefield. Animés tous trois de dispositions très sérieuses, ils résolurent de se rencontrer chaque soir pour s'occuper ensemble de la Parole de Dieu. D'autres étudiants s'associèrent à eux, si bien qu'ils en vinrent à constituer une petite congrégation dirigée par John Wesley auquel tous

reconnaissaient sans hésitation des qualités intellectuelles supérieures, une grande maîtrise d'esprit, un don spécial d'organisation, qu'il avait sans doute hérité de sa mère. Dans ces réunions, en effet, malgré leur cachet intime et familial, tout était minutieusement réglé, si bien que les participants ne tardèrent pas à se voir affublés du nom de *Méthodistes*. Leur activité ne se bornait pas à des entretiens : ils visitaient les malades, parlaient du Seigneur dans les prisons, distribuaient des aumônes aux pauvres dans la mesure où leurs faibles revenus le leur permettaient.

Toute sa vie durant, Wesley se montra très économe de son temps. Ayant remarqué qu'il se réveillait régulièrement au milieu de la nuit, il fit un effort sur lui-même pour arriver à réduire son sommeil. Il raconta à ce propos : « Par la grâce de Dieu, je suis parvenu à me lever tous les jours à quatre heures du matin. Je puis ajouter que, tout compté, je n'ai jamais eu un quart d'heure d'insomnie par mois ». Telle fut la règle de sa vie jusqu'à son dernier jour, et il parvint à un âge très avancé. À un élève il disait : « Vous n'êtes pas assuré d'un jour de vie ; vous ne seriez donc pas sage de perdre un moment. Le plus court chemin pour arriver au savoir est celui-ci : 1. déterminer le but que vous voulez atteindre ; 2. ne lire aucun livre qui ne touche, d'une façon ou de l'autre, à ce but ; 3. parmi les livres, faire choix des meilleurs ; 4. n'entreprendre l'étude d'un ouvrage qu'après avoir fini le précédent ; 5. les lire dans un tel ordre que la lecture d'aujourd'hui serve à éclairer et à confirmer celle de la veille ».

Malheureusement ces jeunes Méthodistes, malgré leurs intentions excellentes, manquaient d'une chose essentielle : la vie de Dieu dans leurs cœurs. Ils croyaient plaire au Seigneur par leurs bonnes œuvres, oubliant qu'un mauvais arbre ne saurait produire de bons fruits. John Wesley le constata dix ans plus tard, alors qu'il feuilletait les lettres qu'il avait conservées de ses amis : « Un seul de mes correspondants », dit-il, « déclara (et je me rappelle fort bien de l'avoir entendu, sans que je le comprisse) que l'amour de Dieu avait été versé dans son cœur « par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rom. 5:5) et qu'il jouissait de la paix de Dieu, qui « surpasse toute intelligence » (Phil. 4:7). Mais qui voulut le croire ? Dois-je cacher la triste réalité, ou bien la révéler pour que d'autres en fassent leur profit ? Il fut expulsé de la société, comme s'il avait perdu la raison. Tous ses amis le désavouèrent ; le monde le méprisa et lui tourna le dos. Pendant quelques mois il vécut isolé et méconnu, puis celui que son cœur aimait le reprit auprès de lui ».

John Wesley avait trente-deux ans quand on lui proposa de partir avec son frère Charles pour la Géorgie, colonie nouvellement fondée en Amérique du Nord, en vue d'y occuper des chômeurs ou des gens ruinés. Leur chef estimait avec raison que ces expatriés ne pouvaient rester sans qu'on veillât à leurs besoins spirituels et qu'il faudrait aussi évangéliser les Indiens, qui habitaient la même contrée. Les deux Wesley se mirent donc en route. À bord du navire qui les emmenait se trouvaient vingt-six Moraves qui frappèrent John tout d'abord par leur extraordinaire sérénité en face du danger. Ses entretiens avec eux lui firent comprendre qu'ils avaient en eux une chose qui lui manquait. « En quelque lieu qu'ils fussent, ils marchaient d'une manière digne de leur vocation céleste et honoraient l'Évangile par toute leur conduite ». Mais ce n'est pas encore à ce moment qu'il découvrit leur merveilleux secret. À peine débarqué, il fit preuve d'une grande activité parmi les colons, les indigents, les malades, les esclaves même. Comme à Oxford, il créa de petits groupes de personnes, désireuses de s'occuper de la Parole de Dieu, mais ces conversations, quoique très simples, devaient se dérouler selon un ritualisme rigoureux. Wesley fit œuvre aussi d'évangéliste auprès des Indiens comme auprès des Anglais. Cependant, scrupuleux comme il l'était, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne pouvait et ne devait prêcher des choses qu'il ne s'était pas appropriées pour lui-même. Comment parler de l'œuvre de la grâce de Dieu dans les cœurs du moment qu'il n'était pas converti ? Un entretien qu'il eut avec un prédicateur morave, établi en Géorgie depuis quelque temps, lui ouvrit les yeux sur son état. « Mon frère », lui demanda ce dernier, « je dois vous poser tout d'abord deux ou trois questions. Savez-vous si vous êtes vous-même un enfant de Dieu ? ». Comme Wesley, surpris de cette demande, ne répondait pas, le Morave continua : « Connaissez-vous le Seigneur Jésus Christ ? — Oui. Je sais qu'il est le Sauveur du monde ». — « C'est vrai. Mais savez-

vous qu'il vous a sauvé vous-même ? » — « J'espère qu'il est mort pour moi aussi ». — « Vous connaissez-vous bien vous-même ? » — « Certainement ». Mais Wesley ajoute dans son journal : « Je crains que ce ne fussent là de vaines paroles ». Comme il se trouvait qu'il logeait chez les Moraves, il nota que « ces gens étaient toujours occupés, toujours de bonne humeur. Ils paraissaient s'être défaits de tout sentiment de colère, de querelle, d'amertume ; ils se gardaient de médire les uns des autres. Ils marchaient d'une manière digne de l'appel dont ils avaient été appelés (Éph. 4:1) et rendaient un joyeux témoignage à l'évangile de la grâce de Dieu » (Actes 20:24).

Charles Wesley réussit mal dans la paroisse qu'on lui avait confiée. Il accabla ses ouailles de règlements multiples, leur prescrivant comment se vêtir, comment prier, comment se comporter pendant les services religieux, se mêlant même de leurs affaires personnelles. Aussi fut-il bientôt rapatrié. John poursuivit ses efforts pendant deux ans, mais sans succès apparent. Aussi il reprit, lui aussi, le chemin de l'Angleterre. Au cours de la longue traversée, il eut le temps de faire de profondes réflexions sur lui-même et sur les causes de son échec ; il les exprima en ces termes : « Je suis allé en Amérique pour convertir les Indiens, mais qui me convertira moi-même ? Qui me délivrera de mon mauvais cœur incrédule ? Je ne puis dire « La mort m'est un gain » (Phil. 1:21). Qui me délivrera de la crainte de la mort ? J'ai appris ce dont je ne me doutais pas, que moi qui travaillais à convertir les autres, je n'étais pas converti moi-même, que je « n'atteignais pas à la gloire de Dieu » (Rom. 3:23), qu'il y avait en moi « un méchant cœur d'incrédulité » (Héb. 3:12) et que ma vie ne valait rien, puisqu' « un arbre mauvais ne peut pas produire de bons fruits » (Matt. 7:18). J'appris que, privé de Dieu, je suis un enfant de colère, héritier de l'enfer. J'appris que mes œuvres, mes souffrances, ma justice, loin de me réconcilier avec Dieu, l'avaient offensé et ne sauraient expier le moindre de mes péchés, plus nombreux que les cheveux de ma tête ; que je ne pouvais soutenir le regard de la justice divine, à moins que tous ces péchés ne fussent effacés. Il ne me restait donc plus aucune espérance, sinon celle d'être justifié gratuitement par la rédemption en Christ ».

À Londres il reprit contact avec de petites communautés moraves, notamment avec un pasteur Boehler qui lui fit comprendre ce que c'est que la foi, à savoir « la confiance que l'âme place en Dieu et qui l'assure que ses péchés sont pardonnés par les mérites du Seigneur Jésus Christ et qu'elle est réconciliée avec Dieu ». Boehler le renvoyait toujours aux textes bibliques, entre autres à ceux-ci : « L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu » (Rom. 8:16). « En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aime et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés » (1 Jean 4:10). « Celui qui croit au Fils de Dieu, a le témoignage au-dedans de lui-même ; celui qui ne croit pas Dieu, l'a fait menteur, car il n'a pas cru au témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils » (1 Jean 5:10). « Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est de Dieu » (1 Jean 3:9).

C'est le 24 mai 1738 que Wesley trouva la délivrance. Le matin il avait lu ces mots de 2 Pierre 1:4 : « Il nous a donné les très grandes et précieuses promesses, afin que par elles vous participiez de la nature divine, ayant échappé à la corruption qui est dans le monde par la convoitise ». Le même après midi il assista à un service religieux, où la liturgie portait la lecture du Psaume 130 : « Ô Jah ! si tu prends garde aux iniquités, Seigneur, qui subsistera ? Mais il y a pardon auprès de toi, afin que tu sois craint ». Le soir, tandis qu'il s'occupait de l'épître aux Romains, la lumière se fit dans son âme : « Je mis ma confiance en Christ », raconte-t-il, « en Christ seul pour mon salut ; je reçus l'assurance qu'il avait ôté *mes* péchés et qu'il *me* sauverait de la loi du péché et de la mort ». Comme Luther, Wesley passa par une période d'épreuves et d'expériences, en apparence incohérentes, mais dont il comprit plus tard la bénédiction. Luther a l'esprit intuitif ; comme un aigle, il regarde la vérité partout où elle se présente devant lui. Wesley, esprit logique, arrive à ses conclusions par l'argumentation.

C'est ici que commence l'histoire de Wesley en tant que serviteur du Seigneur. Dès l'abord il eut à apprendre ce qu'est l'opprobre du monde selon Matt. 5:11-12 : « Vous êtes bienheureux quand on

vous injuriera, et qu'on vous persécutera, et qu'on dira, en mentant, toute espèce de mal contre vous, à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans les cieux ; car on a persécuté ainsi les prophètes qui ont été avant vous ». Il s'aperçut que le monde est demeuré ce qu'il était le jour où le Seigneur prononça ces paroles. Depuis son retour de Géorgie quatre mois auparavant, il avait prêché dans nombre d'églises. Immédiatement il se vit fermer dix d'entre elles, pour la simple raison qu'au lieu d'adresser à ses auditeurs un sermon sur un sujet quelconque d'ordre social ou moral, il leur avait parlé de la grâce de Dieu qui justifie ceux qui croient en l'efficacité du sacrifice de Christ sur la croix, mais il insistait aussi fortement sur l'inutilité des œuvres humaines pour obtenir le salut. Bientôt tous ceux qui avaient, jusque-là, cheminé à ses côtés lui tournèrent le dos. Seuls lui restèrent fidèles son frère Charles, ainsi que Whitefield, mais celui-ci se trouvait alors en Géorgie.

Comme Wesley avait reçu beaucoup de bien de son contact avec les Moraves, il crut opportun d'aller les voir chez eux. Il se rendit donc à Herrnhut, où il rencontra le comte Zinzendorf. Ce qui le frappa le plus ce fut la prédication de Christian David. De cet humble charpentier Wesley apprit une foule de choses qu'il ignorait et qu'il se hâta de consigner dans son journal. « La parole de réconciliation, prêchée par les apôtres, comme fondement de tout leur enseignement, est celle-ci : ce n'est point par nos œuvres, ni par nos mérites que nous sommes réconciliés avec Dieu, mais uniquement par le sang de Christ. On dira : Ne dois-je pas pleurer et m'humilier à cause des fautes que j'ai commises ? N'est-ce pas chose juste et équitable ? Ne dois-je pas agir de la sorte avant d'oser espérer que Dieu sera réconcilié avec moi ? Je réponds : c'est chose juste et équitable. Vous devez avoir le cœur brisé et humilié. Mais ce n'est pas là votre œuvre ; c'est celle de l'Esprit Saint. Ce n'est pas non plus la base de votre salut ; il repose tout entier et uniquement sur le sang de Christ. Cette parole prouve que rien ne vient de nous : « Celui... qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice » (Rom. 4:5). Il n'y a absolument rien de commun entre Dieu et l'impie. L'impie ne saurait faire quoi que ce soit pour gagner la faveur de Dieu. Peut-il produire des œuvres propres à plaire à Dieu, quelque justice, quelque repentance ? Non, rien que de l'impiété. Qu'il aille donc à Christ tel qu'il est ; qu'il croie en l'œuvre accomplie par Christ. C'est par cette foi, don de Dieu, qu'il sera sauvé pour cette vie et pour l'éternité ».

Lorsque Wesley rentra en Angleterre, il s'empressa de retrouver son frère Charles ; celui-ci lui apprit des nouvelles réjouissantes. Un peu partout on constatait un ardent désir d'entendre l'Évangile. Dans les localités écartées surtout il se trouvait beaucoup de petites congrégations dont les membres se réunissaient pour prier ensemble et lire la Bible. Ces chrétiens souhaitaient en apprendre davantage, et comme John et Charles Wesley se voyaient refuser l'entrée des églises, ils se mirent à prêcher partout où ils rencontraient des besoins spirituels. Ceci les engagea à entreprendre le même travail à Londres, car ils y connaissaient nombre de chrétiens isolés. Leurs noms devinrent bientôt connus ; de toutes parts ils recevaient des invitations. À leur grande joie Whitefield revint d'Amérique et se joignit à eux ; c'est lui qui prit l'initiative des prédications en plein air, habitude aujourd'hui courante en Angleterre, mais qui, au 18^e siècle, apparaissait comme le plus grand des scandales.

Whitefield débuta à Kingswood près de Bristol. Il y avait là des mines de houille, où travaillaient de nombreux ouvriers, connus, très loin à la ronde, par leurs mœurs brutales et grossières. Personne ne s'était jamais préoccupé de leur vie spirituelle ; aucun pasteur ne visitait jamais la localité. Whitefield s'y rendit donc et annonça l'Évangile du haut d'un tertre ; un auditoire nombreux se forma pour l'entendre. Le lendemain il eut bien deux mille personnes devant lui ; les jours suivants la foule s'accrût et atteignit jusqu'à vingt mille auditeurs. Whitefield réussissait à se faire entendre de chacun et il ne tarda pas à constater l'émotion profonde qu'éveillait le message apporté à ces pauvres déshérités ; beaucoup pleuraient à chaudes larmes. Puis on vit arriver aussi des messieurs et des dames du grand monde. Le Seigneur commençait un vrai réveil en Angleterre. Débordé, Whitefield pria Wesley de venir lui aider. Celui-ci ne se fit pas prier, mais éprouva au premier moment un sentiment de malaise à l'idée d'annoncer l'Évangile ailleurs que dans une église. Il ne tarda pas à

surmonter sa répugnance et mit à la prédication de la vérité autant de zèle que son ami. Il avait sur Whitefield un avantage très appréciable en présence des foules hétéroclites auxquelles il devait s'adresser. C'était un esprit d'à propos qui lui permettait de donner la réplique à n'importe qui et toujours avec humour, ce qui mettait invariablement les rieurs de son côté. L'anecdote suivante en fait foi.

Après avoir travaillé longuement à Kingswood, Wesley entreprit de visiter la contrée environnante et s'en vint à Bath, station balnéaire très à la mode alors. Toute la vie mondaine dépendait d'un M. Nash qui, assurait-on, s'arrangerait de façon à faire taire le prédicateur, par la violence, s'il le fallait. Les amis de Wesley le supplièrent de ne pas s'exposer à un coup de force, mais il ne voulut rien entendre, comptant sur la protection du Seigneur. Il venait de commencer à parler quand Nash survint et lui demanda, comme les anciens du peuple le firent à Jésus, « par quelle autorité il faisait ces choses » (Matt. 21:23). Wesley répondit que c'était en vertu de celle du Seigneur Jésus Christ. « La loi vous l'interdit », répliqua Nash, faisant allusion à une défense formulée autrefois contre les réunions tenues en dehors de l'église officielle. « D'autre part », ajouta-t-il, « vos sermons ne font que terrifier vos auditeurs ». — « Monsieur », demanda Wesley, « m'avez-vous jamais entendu prêcher ? » — « Non ». — « Alors comment savez-vous ce que vous avancez ? » — « Par le bruit public ». — « Le bruit public ne suffit pas. Permettez-moi de vous demander si vous ne vous appelez pas Nash ? » — « Oui ». — « Eh bien ! Monsieur, tout en connaissant votre nom, je n'oserais pas formuler un jugement sur votre compte par ce que j'entends dire de vous ». Ce Nash avait une très mauvaise réputation. Il se contenta de répéter sa première injonction : « je veux savoir ce que ces gens viennent faire ici ». Là-dessus une vieille femme s'avança et dit « M. Wesley, ne vous inquiétez pas de cet homme. M. Nash, veillez à notre bien être physique. Nous avons souci de nos âmes ; c'est pour les nourrir que nous sommes réunis ici ». Nash s'éclipsa et l'on n'entendit plus parler de lui.

Wesley avait l'habitude de prêcher la loi en même temps que la grâce. Sa parole, calme mais pressante, stigmatisait le péché et montrait à quelles terribles conséquences il aboutit, dans ce monde déjà, et surtout au-delà de la tombe. Ces prédications courageuses contrastaient étrangement avec les sermons académiques des gens d'église, qui ne développaient que des sujets de morale courante et visaient avant tout à ne froisser personne. Wesley ne s'adressait pas à la sensibilité ; son éloquence n'avait rien de sentimental ; sans cesse il faisait appel à la conscience, mettant ses auditeurs en présence de leur propre responsabilité. Cité avec son frère Charles à comparaître devant l'évêque de Bristol, sous l'inculpation de scandale public et d'infraction aux lois ecclésiastiques, Wesley répondit : « Mon occupation est de faire dans ce monde tout le bien que je puis. Appelé par Dieu à prêcher l'Évangile, malheur à moi si je n'y répons pas partout où l'on me trouve. Puisque j'ai été consacré au ministère par les hommes, je ne suis en opposition avec aucune loi humaine. Mais si ma conscience me faisait un devoir d'enfreindre l'une ou l'autre d'entre elles, j'aurais à me demander s'il ne vaut pas mieux obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ».

Un grand réveil se dessinait aussi dans le pays de Galles, à l'ouest de l'Angleterre, où un chrétien du nom de Harris avait défriché le sol. Comme à Kingswood, la population vivait dans un état voisin du paganisme ; jamais encore on n'y avait parlé du Seigneur. Tous les samedis soirs se passaient à jouer et à danser ; on recommençait le dimanche après-midi. Ayant entendu parler de Wesley, Harris le supplia de venir collaborer avec lui. Wesley hésita quelque peu ; ici encore il devait se défaire d'un préjugé et admettre qu'un laïque peut et doit, tout autant qu'un pasteur, avoir la pleine liberté de parler du Seigneur. Il se fit du reste si bien à cette idée que peu après, il écrivait : « De quel esprit serait animé un homme qui préférerait, faute de connaissances théoriques, laisser périr ces pauvres pécheurs, plutôt que de les voir sauvés par les exhortations d'un Harris ou de n'importe quel autre prédicateur, laïque ou non, pourvu qu'il fût entièrement dirigé par l'Esprit de Dieu ? »

C'est ici le lieu de relever un point important sur lequel Wesley et Whitefield différaient complètement d'avis, ce qui ne les empêcha pas de demeurer des amis fidèles l'un pour l'autre.

Wesley était du reste ici complètement dans l'erreur, car les lectures qu'il avait faites dans sa jeunesse l'avaient fourvoyé, celle surtout de Thomas a Kempis. Selon lui un homme qui aurait été sauvé pourrait être privé de son salut, si par la suite, il se laissait entraîner à commettre une faute grave, soit par sa propre négligence, soit s'il n'avait pas eu soin de rechercher constamment les directions du Seigneur. D'autre part, Wesley estimait qu'un croyant peut arriver à vaincre le péché au point de l'extirper complètement de son cœur et parvenir ainsi à la perfection. Whitefield répondait à son ami par la promesse faite de la bouche du Seigneur Jésus lui-même en parlant des brebis de son troupeau : « Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais ; et personne ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de mon Père » (Jean 10:28 29). Sans doute, si notre assurance dépendait tant soit peu de nous, non seulement nous risquerions de perdre notre salut, mais nous le perdriions très certainement. Ici encore nous avons la certitude que « celui qui a commencé en vous une bonne œuvre, l'achèvera jusqu'au jour de Jésus Christ » (Phil. 1:6). Quant à la perfection, Whitefield rappelait que le chrétien a le péché en lui, bien qu'il possède, par la foi en Christ, le moyen de le vaincre, mais il doit être très vigilant. C'est pour cela que l'apôtre Jean écrit : « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous... Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous le faisons (Dieu) menteur et sa parole n'est pas en nous » (1 Jean 1:8, 10). Mais Whitefield, de son côté, commettait une faute grave en enseignant, comme Calvin, la doctrine de la prédestination.

Tandis que Wesley renonçait à tout voyage à l'étranger pour se consacrer à l'œuvre que le Seigneur avait placée devant lui en Angleterre, Whitefield se sentait toujours plus fortement attiré du côté de l'Amérique ; chose extraordinaire pour son temps, il traversa treize fois l'Atlantique, la dernière pour ne pas revenir dans son pays. Bien que moins robuste que Wesley, il accomplit, comme évangéliste, un travail immense, également en Angleterre, en Écosse, dans le pays de Galles et en Irlande. Doué d'une voix extraordinairement forte et parlant presque toujours en plein air, les foules qui l'entouraient ne pouvant trouver place dans une salle fermée, il savait exposer la grâce de Dieu avec une remarquable simplicité, mais aussi avec une force de conviction telle que le Seigneur bénit richement son service. Cette activité incessante l'usa prématurément. À l'âge de cinquante-six ans, au cours de sa dernière tournée en Géorgie, il dut avouer qu'il se sentait complètement épuisé. La veille de sa mort, après avoir prêché pendant deux heures consécutives avec une puissance inégalable, il rentra chez lui à bout de forces. Comme il gagnait sa chambre, il trouva le vestibule plein de gens, venus pour entendre encore davantage, mais il dut se déclarer incapable de leur répondre et pria un de ses amis de le remplacer. Il monta quelques marches d'escalier, puis se ravisa, se disant que ce serait peut-être la dernière occasion qu'il aurait de parler du Seigneur. Adossé à la rampe, il reprit le sujet qu'il avait développé et ne s'arrêta qu'au moment où la bougie qu'il tenait à la main fut entièrement consumée. À deux heures du matin il se sentit mal ; au moment où le soleil se levait, le Seigneur le retira auprès de lui. Ses dernières paroles furent : « Seigneur Jésus, je me suis épuisé à travailler pour toi, mais je ne suis nullement las de le faire ».

Il est tout à fait impossible de raconter ici en détail la carrière de John Wesley, qui se poursuivit pendant un demi-siècle après sa conversion. Il parcourut le Royaume Uni dans tous les sens, au prix de mille difficultés et de dangers sans cesse renaissants, menant une vraie croisade pour le salut des âmes. Plus il se dépensait et plus Satan redoublait de furie pour compromettre son travail. Bien des fois il courut le risque d'être tué. Dans une localité on tira du pistolet contre lui. Ailleurs on l'assaillit à coups de pierres et de bâtons. Souvent il eut ses vêtements mis en lambeaux. À Londres on lança dans la foule qui l'écoutait un troupeau de bœufs avec l'intention bien arrêtée de les exciter contre lui. Un soir qu'il prêchait dans une salle, on y fit éclater des fusées et des pétards. Plus d'une fois on chercha à couvrir sa voix en battant du tambour. Une autre fois encore, on le souilla, de la tête aux pieds, avec toutes les ordures qu'on put ramasser : boue, fumier, œufs pourris, cadavres d'animaux. Mais le Seigneur le soutenait merveilleusement. Maintenu par sa puissance divine, il ne perdit jamais courage ; ses forces physiques demeuraient intactes ; il jouissait d'une santé excellente, grâce à

laquelle il résistait à toutes les privations, à tous les mauvais traitements. Ces quelques détails, qu'on pourrait multiplier, suffiront à montrer dans quel triste état moral l'Angleterre se trouvait alors plongée. On peut se demander jusqu'où elle serait tombée, si le Seigneur n'avait eu pitié de ce peuple si dégénéré en lui envoyant son serviteur, admirablement qualifié pour cette tâche laborieuse et ingrate entre toutes.

Quant aux difficultés purement matérielles, elles auraient pu arrêter tout autre que John Wesley. Faute de routes convenables, les déplacements ne se faisaient que moyennant une dépense d'énergie peu commune. Voici comment Wesley lui-même décrit un trajet qu'il dut faire en plein hiver : « La pluie et la grêle transperçaient nos épais manteaux. Le vent se déchaînait avec rage. Mais l'humidité gelait sur nos vêtements ; même nos cils se recouvraient d'une couche de givre. Quand nous atteignîmes une auberge, nous ne savions comment descendre de nos chevaux. Le lendemain il fallut de nouveau cheminer toute la journée ; le vent était tombé, mais, la veille, il avait amoncelé de telles quantités de neige que nous ne réussissions qu'à grand-peine à les franchir. Nous dûmes mener nos chevaux à la bride presque tout du long ; les pauvres bêtes avaient assez à faire à se porter elles-mêmes. Plus loin nous arrivâmes dans une région marécageuse, sans ponts pour traverser les ruisseaux qui couraient dans tous les sens. La glace n'était en général pas assez solide pour supporter notre poids, aussi plusieurs fois nous plongeâmes dans l'eau et n'en sortîmes qu'après mille efforts. Mais nous fûmes largement payés de nos peines quand nous vîmes l'empressement que mettaient les paysans à venir entendre le message que nous leur apportions de la part du Seigneur ». La localité que visita Wesley cette fois-là était Epworth, le village où il était né ; jadis on l'y avait très mal reçu, le pasteur tout au moins, si bien qu'il avait dû annoncer l'Évangile au cimetière, debout sur la pierre tombale de son père. Mais, depuis lors, les sentiments avaient changé du tout au tout et maintenant on lui faisait un accueil chaleureux.

Wesley veillait à ne jamais perdre une minute. Même à cheval, il lisait, tant que les cahots de sa monture ne l'en empêchaient pas. Il s'intéressait aux disciplines les plus diverses : histoire, littérature, sciences, et prenait des notes copieuses sur tout ce qui lui passait sous les yeux.

Quelques chiffres ont ici leur éloquence. John Wesley paraît avoir parcouru en moyenne huit mille kilomètres par an. En 1743 par exemple, il passa quatorze semaines à Londres, dix à Bristol, treize à Newcastle, trois en Cornouailles, douze à voyager d'un endroit à l'autre. Ce n'est pas qu'il dédaignât le confort ; on lit dans son journal, mine inépuisable de renseignements de toute espèce et tenu avec la même rigueur qu'il apportait dans tous les actes de sa vie : « Je viens de passer une soirée très agréable et utile ; j'étais chez des amis qui sont des « excellents de la terre ». J'allais même dire : « Il est bon que nous soyons ici » (Luc 9:33). Mais non. La voix de Dieu me dit : « Toi, va, et proclame l'Évangile ». Il en était si convaincu qu'il écrivait à son frère, alors qu'ils étaient tous deux fort âgés : « Voici à quoi nous sommes appelés, toi et moi : à avertir les hommes du danger qu'ils courent en demeurant dans l'incrédulité et à veiller sur leurs âmes, comme ayant à en rendre compte. Dieu te dit, autant qu'à moi : Fais tout ce qui est en ton pouvoir, afin d'amener des âmes à la connaissance du salut ; c'est pour elles que mon Fils bien-aimé est mort ». Et encore : « Notre affaire n'est pas de prêcher tant et tant de fois, mais d'amener au salut autant d'âmes que nous pouvons, et ensuite de leur aider à progresser dans la sainteté, « sans laquelle nul ne verra le Seigneur » (Héb. 12:14).

En 1774 il écrivait : « Ma vue est meilleure et mes nerfs plus solides qu'il y a trente ans. Je ne suis atteint d'aucune des infirmités de la vieillesse et j'ai perdu plusieurs de celles de ma jeunesse. Tout ceci est un don de Dieu ; c'est un effet de son bon plaisir envers moi. Il m'a entre autres accordé de pouvoir toujours me lever à quatre heures du matin, cela depuis cinquante ans, et de pouvoir prêcher à cinq heures du matin, pratique que je considère comme des plus salutaires pour le corps et pour l'âme ». On peut ajouter que Wesley menait une vie extrêmement sobre. Ce qui frappait chez lui, c'était son extraordinaire sérénité, provenant de son absolue confiance, presque enfantine, dans la sagesse et les soins de Dieu : « Dix mille soucis », disait-il, « m'inquiètent aussi peu que dix mille

cheveux sur ma tête. Je les connais, j'y pense, j'en fais un sujet de prières, mais je ne m'en tracasse pas ».

Alors qu'il était presque cinquantenaire, malgré d'autres perspectives qui semblaient promettre mieux, Wesley épousa une veuve riche, mère de quatre enfants. Ce fut une grave erreur de sa part. Il fit entendre à sa femme qu'il n'aurait rien à démêler avec sa fortune, mais qu'il entendait garder toute sa liberté pour voyager au service du Seigneur. Mrs. Wesley refusa de l'admettre ; rongée par la jalousie, elle le suivait à son insu afin de l'épier et ouvrait les lettres qui lui étaient adressées personnellement. Au bout de vingt ans elle quittait définitivement le domicile conjugal.

Wesley avait atteint l'âge de quatre-vingt-huit ans. En février 1791 il prit froid. Malgré une forte fièvre il prêcha — ce fut la dernière fois — sur ces mots d'Ésa. 55:6: « Cherchez l'Éternel tandis qu'on le trouve ; invoquez-le pendant qu'il est proche ». Rarement on lui avait entendu une pareille puissance. Il regagna son logis pour n'en plus sortir. Au cours de la semaine son état empira jusqu'à ne plus laisser d'espoir. Trop faible pour parler, sauf quelques mots ici et là, on l'entendit plusieurs fois rendre grâce à la bonté constante de Dieu envers lui : « J'étais un grand pécheur, mais Jésus est mort pour moi ». Ses dernières paroles furent : « Ce qu'il y a de mieux, c'est que le Seigneur reste avec nous. Il permet à son serviteur de s'en aller en paix ».

Le nom de John Wesley restera toujours attaché au grand réveil qui se produisit en Angleterre. Lorsque le Seigneur commença à travailler par son moyen, le pays était plongé dans les ténèbres spirituelles les plus profondes ; la papauté avait perdu son autorité, mais ceux qui l'avaient secouée ne se souciaient pas d'être chrétiens. À la fin du 18^e siècle il n'est pas exagéré de dire que l'Évangile avait été annoncé dans tous les coins et recoins du royaume, soit par Wesley et Whitefield, soit par ceux qui suivirent leurs traces. Certes ces serviteurs de Dieu commirent bien des erreurs. Néanmoins ils prêchèrent la bonne nouvelle du salut par Christ dans toute sa pureté et dans toute sa simplicité ; ils plantèrent, ils arrosèrent ; le Seigneur donna l'accroissement (1 Cor. 3:6).

Dans les autres pays d'Europe

Le temps et la place manquent pour raconter le mouvement de la Réforme en Hongrie, en Transylvanie, en Pologne. On se bornera donc aux pays plus rapprochés de nous, ainsi qu'à ceux où la Réforme prit pied définitivement.

Les pays du Midi

Italie

Circonstance extraordinaire en apparence, mais qui s'explique à la réflexion, l'Italie, le pays où résidait le pape, fut un des premiers à accueillir les principes de la Réforme. C'était en effet un de ceux qui souffraient le plus des innombrables abus de l'Église romaine ; c'est là aussi qu'on voyait de plus près ce qui faisait la faiblesse du Saint-Siège : corruption de l'administration, vie de débauche, ambition, règne de la fausseté, du mensonge et de la tromperie. Et comme il avait sans cesse besoin de ressources financières, c'est de l'Italie tout d'abord que le pape exigeait ces prestations qui devaient, peu à peu, soulever l'Europe contre Rome. Le gros du peuple supportait sans mot dire ces incessantes exactions, mais il se trouvait des hommes réfléchis qui, depuis longtemps, songeaient au moyen de mettre un terme à cette situation intenable (*).

(*) Déjà à la fin du 15^e siècle, un dominicain, Jérôme Savonarole, s'était ouvertement élevé à Florence contre « l'Église prostituée ». Un instant écouté, il fut excommunié en 1497 et brûlé l'année suivante.

Deux ans à peine après la protestation de Luther contre les indulgences, ses écrits pénétraient en Italie ; ils y trouvèrent un accueil chaleureux, tellement ils répondaient à des aspirations souvent

inconscientes. Malgré la crainte, légitime, que l'on pouvait éprouver d'une intervention du clergé, on en fit venir d'autres, soit du réformateur allemand lui-même, soit de Mélanchton et de Zwingli. On les traduisait. À peine sortis de presse, ils se vendaient rapidement. Pour échapper à toute perquisition de la police, ils paraissaient sous des pseudonymes : Terra Nigra pour Mélanchton, Cogelius pour Zwingli, et ainsi de suite. Le commerce de Venise la mettait en rapports suivis avec l'Allemagne ; elle ne tarda pas à posséder un dépôt des ouvrages des réformateurs, sur la propagation desquels le Sénat fermait les yeux. On rapporte que, lorsque le pape publiait une bulle, interdisant la lecture de ces livres, le Sénat avait soin de la faire lire dans les églises après que l'assistance était écoulee. La citation suivante, tirée d'une lettre écrite par un moine, montre à quel point on avait soif de l'Évangile : « Vous qui connaissez le Seigneur, pensez au Lazare de l'Évangile et à l'humble Cananéenne qui désirait se rassasier des miettes tombées de la table du Seigneur. Mourant de soif, je cherche la fontaine de l'eau de la vie. Assis au bord du chemin, comme un aveugle, je crie à Celui qui donne la vue. Nous qui gisons dans les ténèbres, nous vous supplions, avec larmes et soupirs, vous qui connaissez les titres de ces livres, de nous les envoyer, ceux surtout de l'illustre Luther, du pénétrant Mélanchton, du savant Œcolampade. Faites tout votre possible pour que la ville de Lombardie, que nous habitons, aujourd'hui l'esclave de Babylone et étrangère à l'Évangile de la grâce, obtienne enfin la liberté ! »

Pendant vingt ans l'Évangile se répandit en Italie sans rencontrer d'obstacles. C'est la période des guerres entre Charles-Quint et François Ier, entre l'empereur et le Saint-Siège. Celui-ci trop absorbé par la politique, négligeait les questions intéressant la vie spirituelle de ses sujets. Dieu bénit même cette époque troublée pour le salut de beaucoup d'âmes qui entrèrent en contact avec des soldats protestants, nombreux dans les armées belligérantes, et apprirent d'eux à connaître le Seigneur.

À partir de 1542 pourtant, le pape s'émut des progrès réalisés par la Réforme, car elle avait gagné entre autres plusieurs prédicateurs brillants, bien connus dans les hautes sphères de l'Église et qui employaient maintenant leurs talents au service de l'Évangile. Le mouvement était si profond qu'on n'osait déjà plus l'attaquer de front. On créa donc un corps d'espions qui devaient suivre les cultes, s'aboucher avec ceux qui les fréquentaient, gagner leur confiance en feignant d'entrer dans leurs vues. Le même travail se faisait au sein des familles, afin d'acquérir des preuves à charge contre quiconque embrassait les idées nouvelles. La première victime de ces odieux procédés fut *Paleario*, un professeur savant et pieux. Il dut monter sur le bûcher malgré son grand âge.

Mais, l'éveil ainsi donné, tous ceux qui le virent s'empressèrent de quitter l'Italie, parmi eux *Bernardino Occhino*, général de l'ordre des capucins. Il s'était mis à étudier les Saintes Écritures et ne tarda pas à proclamer quelques-unes des vérités qu'il y avait rencontrées. Doué d'un rare talent de prédication, il attirait les foules en annonçant la voie du salut, sans toutefois contester les erreurs dominantes. Quoique à la tête d'un ordre puissant, il voyageait toujours à pied, croyant se faire un mérite de sa simplicité. Il n'avait pas encore rejeté toute justice propre pour ne recourir qu'à celle du Sauveur. À Naples il entendit prêcher un gentilhomme espagnol, du nom de Valdez, qui exposait, dans toute sa pureté, la doctrine du salut par Christ. Occhino en fut si frappé qu'il accepta pour lui-même le message qu'il avait entendu ; il monta en chaire et prêcha, avec une force toute nouvelle, cet Évangile qui faisait maintenant sa joie.

On le conçoit : l'Inquisition ne le perdait pas de vue. Les Vénitiens l'invitèrent à venir chez eux ; mais le nonce, qui habitait cette ville, avait l'œil sur lui. La foule se précipitait pour l'entendre. Bientôt Occhino apprit qu'on l'épiait ; cela ne l'empêcha pas de s'écrier, du haut de la chaire, en présence des sénateurs et du nonce lui-même : « Ô noble Venise, reine de l'Adriatique ! Si les prisons, les cachots et les fers attendent les hommes qui t'annoncent la vérité, dans quelles cités, dans quelles campagnes pourra-t-elle encore retentir ? Si nous pouvions la faire entendre partout, sans réserve ! Que d'aveugles, qui s'en vont aujourd'hui, errant dans les ténèbres, verraient enfin la lumière » À ces mots le représentant du pape interrompit l'orateur et lui interdit la chaire. Il en résulta une émeute

et, au bout de trois jours, Occhino reprit ses émouvantes prédications. Cependant, cité à comparaître à Rome, ce qui signifiait pour lui la mort certaine, il quitta l'Italie et se rendit à Genève, puis à Zurich, enfin à Bâle. La fin de sa carrière ne répondit pas à son début, car il se laissa entraîner à adopter des idées gravement erronées, allant jusqu'à nier la divinité du Seigneur.

Pierre-Martyr Vermigli (le nom de Martyr est ici un simple prénom), de l'ordre des Augustins, éclairé, lui aussi, par la lecture des Écritures sur les aberrations romaines et sur l'unique voie de salut, eut la joie de voir se former à Lucques (entre Pise et Florence) une congrégation évangélique, qui s'accrût rapidement grâce à son ministère. Il ne tarda pas à abandonner l'ordre auquel il appartenait. Obligé, comme tant d'autres de quitter le sol italien, il gagna la Suisse, puis accepta une chaire de professeur à Strasbourg. Plus tard il reçut un appel de l'université d'Oxford. Pendant ce temps la haine du clergé frappa la petite assemblée de Lucques ; plusieurs de ces frères, effrayés des menaces qu'on leur adressait, rentrèrent sous le joug de Rome, Vermigli en conçut une douleur profonde. Il quitta l'Angleterre lors de l'avènement de Marie Tudor et termina paisiblement ses jours à Zurich où sa piété vivante, sa modestie, son profond savoir lui avaient fait trouver de nombreux amis.

Le nom de *Curione* intéresse la Suisse romande. Ce brillant humaniste, pour se soustraire aux agents de l'Inquisition, vint mettre ses talents et sa grande expérience de l'enseignement à la disposition des seigneurs de Berne. Ceux-ci lui firent un accueil empressé et l'adressèrent immédiatement aux pasteurs et professeurs de Lausanne, où Viret venait de reprendre ses fonctions. On fonda à l'Académie une chaire tout exprès pour lui. Il donnait trois leçons par jour : deux chez lui à six heures du matin et à midi, et la troisième à deux heures l'après-midi dans un auditoire public. Ces leçons étaient extrêmement goûtées. Plus tard il se fixa à Bâle, où il jeta un grand lustre sur l'université. Sa réputation, sa science, mais surtout sa piété attirèrent à Bâle un grand nombre d'étudiants.

Dans sa bonté Dieu créa, en Italie même, un asile pour ceux qui souffraient à cause du nom de Christ. Hercule II, duc de Ferrare, accueillait avec bienveillance et sans trop de préventions des hommes entachés de « luthéranisme ». Il y était fortement encouragé par sa femme, la pieuse Renée, dont le nom a été mentionné dans le chapitre consacré à Calvin. Le spectacle des affreux supplices infligés à Paris à d'humbles et fidèles chrétiens l'avait révoltée. Plus instruite que la plupart de ses contemporaines, elle s'enquit des principes religieux des martyrs français et se promit, en changeant de patrie, de protéger ceux qu'un fanatisme atroce poursuivait. Elle donna pour compagne d'étude à sa fille Anne une jeune et spirituelle amie, Olympia Morata, qui avait été élevée selon les préceptes de l'Évangile ; elle assistait régulièrement à des assemblées religieuses qui avaient lieu à Ferrare et se nourrissait avidement des enseignements de la Parole de Dieu. Plus tard, Olympia épousa un chrétien allemand, Grunthler, qui avait étudié la médecine à Ferrare. Disgraciés à la cour d'Este, après le départ d'Anne qui donnait sa main au trop célèbre duc de Guise, Olympia et son mari allèrent se fixer à Augsbourg. Au milieu de douloureuses épreuves, la jeune femme conserva cette paix parfaite, que seul le Seigneur peut donner (Jean 14:27). Du fond de son exil, elle correspondait activement avec plusieurs fidèles, restés dans la fournaise, encourageant les faibles, fortifiant les indécis. « Demande des forces au Seigneur », écrivait-elle à une amie, « afin que la crainte de ceux qui ne peuvent tuer que le corps ne t'entraîne pas à offenser ton miséricordieux Rédempteur ; afin aussi qu'il te rende capable de confesser son nom selon sa volonté, en présence de cette génération perverse, et te donne de te rappeler toujours ces paroles de David : « J'ai haï la congrégation de ceux qui font le mal, et je ne m'assiérai pas avec les méchants » (Ps. 26:5). Je suis trop faible, diras-tu, pour me séparer d'eux. Crois-tu donc que tant de témoins du Seigneur, tant de martyrs soient restés fermes grâce à leur propre vertu, à leurs propres forces ? N'était-ce pas Dieu qui leur donnait la puissance de résister ? Le reniement de Pierre ne nous est pas cité comme un exemple à imiter, mais il sert à nous faire comprendre l'infinie miséricorde du Seigneur et à nous montrer notre propre faiblesse, quand nous sommes laissés à nous-mêmes. Le Seigneur nous fait l'honneur et la grâce de nous parler, de nous instruire ; mépriserons-nous un trésor de si grand prix ? ». Olympia Morata, une

des femmes les plus remarquables de son siècle, rendit durant sa courte vie le plus beau témoignage au nom du Seigneur, et fut retirée de ce monde à l'âge de vingt neuf ans.

Plus tard Renée de France eut à subir, à son tour, la persécution. Elle ne craignait pas de manifester sa foi et d'exprimer hautement sa désapprobation au spectacle des violences commises contre les humbles brebis du Seigneur. Là-dessus on lui enleva ses enfants ; on arrêta ses plus fidèles serviteurs et on les châtia comme hérétiques. Retenue prisonnière dans son propre palais, abreuvée de reproches par son mari, elle supporta tout avec fermeté jusqu'au jour où, affaiblie par la souffrance et les privations, dévorée du désir de revoir ses enfants, elle fit quelques concessions à ses bourreaux. Le duc mourut peu après et Renée rentra en France. Dans son domaine de Montargis, elle fut la constante protectrice des réformés. Un jour son gendre, le duc de Guise, osa s'approcher du château avec une troupe d'hommes armés et fit sommer sa belle-mère de livrer tous les rebelles qu'elle avait auprès d'elle, faute de quoi il mitraillerait la place. « Dites à votre maître », répondit la duchesse à l'émissaire de Guise, « que je monterai moi-même sur les créneaux, pour voir s'il osera tuer la fille d'un roi ». Guise se retira, et depuis ce jour, Renée put continuer sans entraves son œuvre de charité envers les enfants de Dieu.

D'autres exilés italiens se réfugièrent sur territoire suisse, dans le canton actuel du Tessin, alors bailliage commun de tous les cantons qui y envoyaient à tour de rôle un bailli. Une congrégation évangélique se constitua à Locarno dès 1536. Elle se composait en majeure partie de familles indigènes considérées, mais accueillait aussi les Italiens obligés de quitter leur patrie à cause de la rigueur avec laquelle Rome poursuivait leur croyance. Elle trouvait un discret appui dans les baillis toutes les fois que l'administration du bailliage revenait aux cantons réformés. Mais les baillis catholiques témoignaient aux enfants de Dieu une malveillance si vive qu'au bout d'une vingtaine d'années ils résolurent de se fixer ailleurs. Le 3 mars 1555, cent seize d'entre eux se mirent en route avec leurs femmes et leurs enfants ; il y avait dans leur nombre des hommes d'une haute culture, médecins ou juristes ; la plupart étaient des ouvriers ou des commerçants, qui menaient le genre de vie le plus modeste. Mais tous se montrèrent inflexiblement résolus à subir les pires maux plutôt que de se laisser violenter dans leurs consciences. Ils durent s'arrêter quelque temps au fond d'une vallée avant d'entreprendre le passage du col du Bernardin, encombré de neige. La traversée n'en fut pas moins difficile, dangereuse même, mais le Seigneur veillait sur eux et ils finirent par atteindre Zurich deux mois après leur départ. En dépit de la disette qui y régnait et de la présence de nombreux réfugiés anglais, ils y reçurent un accueil cordial et un appui efficace. Dieu mit sa bénédiction sur cet acte de générosité en favorisant, grâce aux réfugiés locarnais, la prospérité matérielle de la ville ; par leur intermédiaire, l'industrie du tissage de la soie y prit un développement considérable et très lucratif. C'est d'eux que descendent plusieurs familles importantes de la Suisse, dont les membres ont joué un rôle éminent, matériel ou intellectuel, dans notre pays : à Zurich, les d'Orelli, les Pestalozzi ; à Bâle, les Socin ; à Berne, les de Muralt ; à Genève, les Turretini, et d'autres encore.

En Calabre s'était établi, vers 1450, une colonie de Vaudois du Piémont ; ils reçurent le droit de rendre à Dieu le culte qu'il attend des siens. Travailleurs actifs et intelligents, ils avaient transformé en terres fertiles une vaste étendue du pays. L'Inquisition les assaillit et fit exécuter une centaine d'entre eux en un seul jour. « Ils furent parqués dans une maison, comme un troupeau de moutons. Le bourreau entra, en saisit un, lui mit un bandeau sur les yeux, puis l'entraîna dehors et lui trancha la tête. Il procéda de la même manière avec tous les autres successivement. J'ai peine à retenir mes larmes en écrivant ceci », ajoute le catholique qui a laissé le récit de cette scène d'épouvante.

Espagne.

L'Espagne, dont le souverain portait le titre de Roi Très-Christien, fut toujours la forteresse du catholicisme. En 1234 déjà un concile, tenu à Saragosse en Aragon, avait « interdit à toute personne laïque de dissenter, soit en particulier, soit en public, sur la religion catholique ». Les contrevenants

devaient être excommuniés par l'évêque du diocèse. D'après cette assemblée ténébreuse, nul n'osait posséder les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament en langue vulgaire, sous peine de mort. Au début du 16^e siècle ces arrêts furent remis en vigueur.

L'Espagnol se targuait de la pureté de sa race ; toute contamination quelconque de sang infligeait une tare ineffaçable à qui la portait. Le paysan le plus misérable se serait considéré comme dégradé si on lui avait démontré qu'il avait le moindre atavisme juif ou mauresque. Des populations fort différentes les unes des autres habitaient la péninsule Ibérique ; après avoir visé, pendant des siècles, à les extirper, la politique du gouvernement y réussit dès 1479. Le même sentiment animait les Espagnols sur le terrain religieux, où le soupçon même d'hérésie était passible des peines les plus terribles. Dans ce domaine l'Inquisition exerçait une surveillance impitoyable. Néanmoins les livres de Luther pénétrèrent en Espagne en 1519 déjà ; son important *Commentaire sur les Galates* y fut traduit l'année suivante. Puis on ne tarda pas à recevoir son livre sur *la Liberté chrétienne*, ainsi que sa réponse à Érasme concernant le libre arbitre.

Pressé par le clergé, en 1521, Charles-Quint fit défense de publier, sans l'autorisation des évêques, aucun livre qui fît mention de l'Écriture Sainte. « Il nous semble », disait l'empereur, « que Martin Luther n'est pas une créature humaine, mais un diable sous la figure d'un homme, et revêtu d'un habit de moine, afin qu'il puisse plus aisément causer la mort éternelle et la destruction du genre humain ». Néanmoins la Bible et les livres réformés se jouaient de toutes les barrières. Une active contrebande les portait par terre ou par mer, jusqu'à l'intérieur du pays. Un Espagnol avait introduit des ballots entiers de ces livres prohibés, renfermés dans des tonneaux à double fond, qui contenaient un peu de vin. Il faut ajouter que l'importateur, découvert, fut mis à la torture et brûlé vif. Mais le crédit des prêtres déclinait de jour en jour à mesure que le peuple apprenait ainsi une doctrine très différente de la leur. Pendant dix ans la Réforme fit des progrès sensibles dans le pays, malgré la surveillance étroite des autorités. À la diète d'Augsbourg, Charles-Quint et sa suite nombreuse entendirent de la bouche même des principaux réformateurs des exposés très nets de la vérité, mais peu se laissèrent convaincre.

Parmi ces premiers chrétiens espagnols, une figure intéressante est celle d'*Egidius*, prédicateur de la cathédrale de Séville. Pendant longtemps, malgré toute sa science et son éloquence, qui était grande, il ne voyait aucun fruit de ses travaux. Ignorant la vivifiante doctrine du salut par la foi, il ne pouvait prêcher que les croyances en vogue. Mais sa conscience lui reprochait d'occuper une chaire d'où sa parole tombait morte sur des âmes mortes. Inquiet, plein d'angoisse, il allait abandonner son poste, lorsque le Seigneur plaça sur son chemin un humble et intelligent disciple de Christ. « Savez-vous », dit cet homme au prédicateur, « ce qui frappe de stérilité votre ministère ? » — « Non ». — « Vous ne prêchez pas la foi pure et simple en Jésus Christ, seul Sauveur. Demandez, priez, et vous recevrez ». Egidius suivit ce conseil ; sa requête, qui partait d'un cœur sincère et droit, reçut l'exaucement. Dès lors ses discours changèrent complètement de caractère et il vit accourir nombre de malheureux, accablés sous le poids de leurs péchés, et qui, comme le geôlier de Philippi, demandaient : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? ». Egidius ne tarda pas à être jeté en prison. L'empereur, qui l'appréciait hautement, fit tout son possible pour le sauver, mais l'Inquisition resta inflexible. Durant sa captivité Egidius s'affermir de plus en plus dans les doctrines évangéliques. Au bout d'un an, il réussit à s'évader et termina ses jours dans la paix.

En 1558 Charles-Quint, las du pouvoir, abdiqua pour se retirer dans le couvent de Saint-Just et eut pour successeur son fils Philippe II, un des tyrans les plus farouches que l'histoire connaisse. De caractère sombre et haineux, il ne poursuivait qu'un but : réaliser l'unité de la péninsule, dans le domaine politique par l'annexion du Portugal, dans le domaine religieux par l'anéantissement de la Réforme.

Dès son avènement, son attention fut attirée par le fait que de nombreux Espagnols quittaient leur pays pour s'établir à l'étranger. Des enquêtes démontrèrent que ces départs n'avaient d'autre motif que le désir de fuir une contrée où l'on ne pouvait pas adorer Dieu selon sa conscience. Là-dessus le gouvernement mobilisa d'importantes forces de police en vue de fermer la frontière et d'arrêter tous ceux qui, dans le royaume même, osaient faire opposition à l'Église officielle. Beaucoup de ces réfugiés s'étaient fixés à Genève, en Allemagne ; on y dépêcha des espions, chargés de nouer avec les fugitifs de feintes relations amicales, mais destinées à obtenir d'eux des renseignements en vue de pourchasser d'autant plus sûrement ceux des leurs qui restaient dans leur patrie. Il en résulta une persécution atroce, mais qui n'éclata souvent pas au grand jour. Nombre de malheureux disparaissaient et leurs familles n'en recevaient plus aucune nouvelle quelconque. D'autres, on le savait, subissaient des tortures trop horribles pour qu'il soit possible de les décrire ici : tortures physiques, mais aussi tortures morales ; on ne leur épargnait rien. Enfin un certain nombre étaient mis à mort publiquement, à titre d'exemple, le plus souvent par le feu, dans les hideux *autodafés*, mot qui signifie : « Actes de foi ». Philippe II arriva ainsi à ses fins dans ce sens qu'il extirpa la Réforme de ses États espagnols. Mais, du même coup, il les ruinait en y instaurant les puissances des ténèbres, le règne de l'ignorance. L'Église romaine craint la lumière qui étale au grand jour ses turpitudes, améliore les conditions de la société et surtout éclaire les cœurs et les intelligences en les mettant en contact avec la source de toute grâce excellente et de tout don parfait. Philippe II dominait sur une portion importante de l'Europe, sur plus de la moitié du continent américain. De cet immense empire il ne reste plus à l'Espagne aujourd'hui que l'Espagne proprement dite et d'infimes territoires coloniaux, tellement il est vrai que « on ne se moque pas de Dieu ; car ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera » (Gal. 6:7).

Les États du Nord

Pays-Bas.

L'histoire de la Réforme en Espagne amène tout naturellement à celle des Pays-Bas, qui dépendaient d'elle, tant la Belgique que la Hollande actuelles. Depuis longtemps on pouvait constater dans cette contrée une tendance marquée à s'enquérir au sujet des doctrines évangéliques. Un groupe de pieux mystiques, représentés par Thomas a Kempis (1379-1474), un des auteurs présumés de *l'Imitation de Jésus Christ*, avaient attiré l'attention sur les abus de l'Église et sur la recherche de la vérité selon Dieu. Plus tard Jean Wessel fut un vrai précurseur de Luther. Peu après l'invention de l'imprimerie, Anvers devint un centre important de publications de toute espèce ; au 16^e siècle on y édita des traductions en langues diverses des principales œuvres des réformateurs allemands et suisses. Principal marché commercial de l'Europe continentale, cette ville voyait affluer des négociants de tous les pays civilisés. Beaucoup d'entre eux, attirés par la nouveauté du sujet, achetèrent ces livres pour les emporter chez eux, souvent dissimulés dans des ballots de marchandises, afin d'échapper aux perquisitions policières. Ainsi Anvers joua un rôle de premier plan dans la diffusion des écrits évangéliques.

Lorsque Charles-Quint monta sur le trône, il témoigna une faveur marquée aux Pays-Bas, terre de sa naissance. Grâce à leur extraordinaire prospérité matérielle, ces provinces lui fournissaient le plus clair de ses revenus ; il y allait donc de son intérêt le plus direct de les ménager autant que possible. Cependant, adversaire déclaré de ce qu'il appelait l'hérésie, il se devait à lui-même de la réprimer même dans cette contrée, qu'il chérissait entre toutes. Il publia donc un édit énonçant la défense formelle d'enseigner ou de pratiquer les nouvelles doctrines ; mais il recommandait en même temps aux magistrats d'user de ménagements envers les réfractaires. L'empereur se rendait bien compte aussi qu'un facteur essentiel de la prospérité des Pays-Bas était la liberté dont elles avaient joui sous ses prédécesseurs. La limiter trop sévèrement, même sur le terrain religieux, c'était aller à l'encontre du développement ultérieur de ces provinces ; c'était risquer un soulèvement général, car la population tenait énormément aux droits qu'elle avait acquis, souvent au prix de luttes sanglantes, et n'était nullement disposée à y renoncer, même aux plus insignifiants.

Mais les principes de la Réforme avaient fait plus de chemin que le souverain ne se le figurait ; plusieurs historiens évaluent à quelque 100000 le nombre des adhérents du « luthéranisme ». Bien contre son gré, Charles dut céder aux instances du clergé et la seconde moitié de son règne fut marquée par une persécution ardente. Érasme condamnait fortement ces procédés ; plusieurs chrétiens ayant subi le supplice du feu à Bruxelles, il écrivit : « Jusqu'à cet événement la ville était pratiquement exempte d'hérésie, à part quelques cas tout à fait sporadiques. Aussitôt après l'exécution des martyrs, nombre d'habitants se sont convertis à l'Évangile ». L'Église redoubla de cruauté ; tout devint motif à arrestation, le plus souvent à condamnation. Il était interdit de lire ne fût-ce qu'une page de l'Écriture Sainte ; sentence de mort contre quiconque discutait un article de foi, contre ceux chez lesquels on découvrait des écrits de Luther ou de Zwingli, qui exprimaient le moindre doute quant à la valeur des sacrements ou qui, à mots couverts, contestaient l'autorité pontificale. La terreur régnait.

Cependant Charles-Quint persécutait par politique beaucoup plus que par conviction. S'il pourchassait l'hérésie dans ses États, c'était essentiellement pour y faire prévaloir l'unité religieuse, mais il ne se montrait pas moins intransigeant vis-à-vis du Saint-Siège qui prétendait assumer sa suprématie contre celle de la puissance impériale. Charles alla jusqu'à saccager Rome et à retenir prisonniers le pape et certains cardinaux. Son fils, Philippe II, persécuta par bigoterie, par pur esprit de vengeance, de froide haine contre les réformés. Il organisa méthodiquement une lutte acharnée, impitoyable, contre les enfants de Dieu, y apportant tous les raffinements d'une cruauté diabolique, sous la direction sanguinaire de l'odieux duc d'Albe. Ces mesures provoquèrent un soulèvement général dans les Pays-Bas, les catholiques eux-mêmes voyant battus en brèche leurs privilèges séculaires. Le conflit devint ainsi politique tout autant que religieux.

Sous la régence de Marguerite de Parme, longtemps gouvernante des provinces, les protestants avaient reçu l'autorisation de se réunir en plein jour ouvertement. Comme ils manquaient de lieux de culte, ils tenaient leurs assemblées dans les champs et là les évangélistes prêchaient, avec toute hardiesse, annonçant le message de la grâce de Dieu à des foules immenses. L'un d'eux, particulièrement doué, parlait souvent, dit-on, à des auditoires de quinze mille personnes. Mais, avec l'avènement de Philippe II, un changement ne pouvait manquer de se produire. Ainsi on vit un jour un magistrat, catholique bigot, chercher à disperser les assistants à coups de sabre ; mais, comme il prétendait arrêter le prédicateur, une grêle de pierres l'assailit et il eut peine à échapper avec la vie sauve. On avait l'habitude, dans ces réunions, de chanter les Psaumes de David et le chant de ces milliers de personnes, très puissant, s'entendait au loin à la ronde, si bien qu'il attirait de nouveaux auditeurs. Cela renforçait le zèle des chrétiens, et, par contrecoup, l'animosité de leurs adversaires. Pour parer au danger qui en résultait pour eux, ces chrétiens résolurent de construire des lieux de culte fermés, en bois, afin d'éviter des frais trop considérables, et dans lesquels ils couraient moins le risque d'attirer l'attention. Des hommes de toutes les classes de la société offrirent leurs services pour ce travail, tandis que les femmes vendaient leurs bijoux, afin de subvenir à la dépense. Puis ils adressèrent à Marguerite de Parme une requête, demandant de pouvoir jouir librement des privilèges qui leur avaient été concédés jadis, entre autres du droit de réunion. Marguerite en référa à Philippe II ; celui-ci opposa à la pétition un veto catégorique. Voyant son autorité ainsi battue en brèche, la régente démissionna. Ce fut le signal d'un déchaînement de violences indescriptibles, sous la haute direction du duc d'Albe.

Pareil à son maître quant à la cruauté systématiquement organisée, il institua une jurisprudence exceptionnelle contre les protestants, confiée à un tribunal spécial, bientôt flétri sous le nom de Conseil du Sang. Sa compétence s'étendait à tous les délits commis contre l'autorité espagnole, qu'ils fussent de nature civile ou de nature religieuse. On ne s'en prenait même plus aux individus isolés ; pour activer la procédure, c'étaient des condamnations et des exécutions en masse. Deux crimes en particulier ne trouvaient aucune grâce devant les juges : l'hérésie, la richesse. Le duc avait déclaré qu'un fleuve d'or, profond de trois pieds et alimenté par la fortune des Pays-Bas, descendrait jusqu'à

la mer et de là en Espagne pour remplir le trésor du roi, son souverain. Le sang coulait à flots : à Valenciennes il y eut 48 exécutions en un seul jour, à Malines 46 ; dans différentes villes de Flandre, 95 dans l'espace de vingt-quatre heures. Comme, malgré cela, bien des témoins du Seigneur survivaient, un décret de l'Inquisition prononça une sentence de mort contre tous les Pays-Bas, considérés en bloc comme hérétiques, sans avoir aucun égard à l'âge, au sexe ni à la condition. Cette décision atteignait trois millions de personnes. Comme les fidèles témoins de Christ n'hésitaient pas à proclamer leur foi jusque sur l'échafaud, on imagina de leur immobiliser la langue dans un anneau de fer. La rage de Philippe II se déversa sur son propre fils, don Carlos, qu'il fit mettre à mort dans la prison où on l'avait consigné sous le chef de connivence avec les réformés ; le pape Pie VI célébra hautement cet assassinat. De son côté le duc d'Albe se vanta d'avoir causé la mort de 18000 personnes au moins, auxquelles on devrait ajouter un nombre peut-être supérieur de victimes indirectes de ses atrocités. 30000 autres furent réduites à la misère à la suite de la confiscation de leurs biens. Cent mille s'enfuirent dans les pays environnants, en Angleterre surtout, où ces malheureux trouvèrent une large hospitalité qu'ils repayèrent en y introduisant toutes sortes de procédés nouveaux et ingénieux dans l'industrie de la filature surtout.

La puissance du mal se retourne invariablement contre qui en use. Étroitement liées les unes aux autres par leur commune foi, les provinces du nord se séparèrent de celles du sud, où le catholicisme finit par l'emporter, et, par l'union d'Utrecht (1579), se déclarèrent indépendantes. Telle fut l'origine de la Hollande actuelle. C'est ainsi que la politique diabolique de Philippe II fit perdre irrémédiablement à l'Espagne la partie la plus riche et la plus prospère de ses États. Plus tard, débordant des limites exigües de leur territoire, les Hollandais s'établirent dans les Indes Orientales et y créèrent un vaste empire qu'ils ont su administrer et exploiter avec une habileté consommée.

La république des Provinces-Unies mit à sa tête Guillaume de Nassau, prince d'Orange, surnommé le Taciturne. Dans sa jeunesse il avait attiré l'attention de Charles-Quint, à cause de ses grands talents, et l'empereur le reçut à la cour. Il le consultait dans les cas graves et lui confia le commandement d'une armée en Flandre. Guillaume se trouva en présence de Coligny, l'illustre protestant français, et eut même le mérite de tenir ses troupes en échec. Encore étranger à l'Évangile, il ne pouvait prévoir que, plus tard, il serait un des plus hardis défenseurs de la Réforme et qu'il épouserait la fille de l'amiral. Lorsque Charles descendit du trône pour s'enfermer dans un couvent, il se montra en public appuyé sur le bras de Guillaume et le chargea d'aller porter la couronne impériale à Philippe II. Le nouveau monarque nourrissait une aversion marquée à l'égard du jeune courtisan. Dès qu'il eut mis fin à la guerre entre la France et l'Espagne par le traité de Cateau-Cambrésis dont Guillaume avait été un des négociateurs, celui-ci apprit que ce document contenait une clause secrète, dont il n'avait pas eu connaissance, par laquelle les deux souverains s'engageaient à extirper l'hérésie, par le fer et le feu, dans leurs États respectifs. Le prince d'Orange, qui avait de nombreux amis parmi les réformés des Pays Bas, s'empressa de les avertir. La haine de Philippe contre lui ne fit que s'accroître à la suite de son intervention. Quant à Guillaume, ce fait s'ajoutant à bien d'autres dont il avait été le témoin, lui ouvrit définitivement les yeux sur la religion catholique. Il s'en détourna avec horreur et, peu après, se convertit à la Réforme. Il est permis de croire qu'il accepta pour lui-même le salut par la foi au Sauveur.

Guillaume prit une part très active à la lutte des Provinces-Unies pour leur indépendance. Condamné à mort par contumace, ses biens dans les Pays-Bas, très considérables, furent confisqués. Il vendit tout ce qui lui restait : bijoux, vaisselle d'or et d'argent, même ses meubles, pour contribuer à la lutte contre l'ennemi. Il vit périr un de ses frères ; un autre fut défait, mais Guillaume tenait toujours et eut la joie de voir les Provinces-Unies affranchies de la tyrannie espagnole.

Philippe II voua dès lors à Guillaume d'Orange une haine implacable. Le prince était, dans la main de Dieu, un instrument puissant pour résister à l'autocratie du monarque espagnol. La piété éclairée de Guillaume présentait aussi un contraste édifiant avec la sombre tyrannie de Philippe. Celui-ci dirigea

cinq tentatives de meurtre contre son pieux adversaire ; le Seigneur les fit toutes échouer. Là-dessus le roi annonça qu'il garantissait, à quiconque lui amènerait le prince d'Orange mort ou vif, une récompense de vingt-cinq mille couronnes d'or, le pardon de toutes les fautes qu'il pouvait avoir jamais commises et un titre de noblesse. Ces promesses infâmes trouvèrent un écho. Un Jésuite, nommé Gérard, qui s'était fait passer auprès du prince pour un ami de la vérité, le tua d'un coup de pistolet, tiré à bout portant ; peu de jours auparavant il avait obtenu de Guillaume lui-même l'argent nécessaire pour acheter son arme. Guillaume s'effondra sur le sol, mortellement atteint. Ses dernières paroles furent : « Que Dieu ait pitié de mon malheureux pays ! » Guillaume avait épousé Mme Téligny, fille de l'amiral de Coligny. Son père et son mari furent assassinés lors du massacre de la Saint-Barthélemy ; son second mari eut le même sort. Toute la Hollande, ainsi que les pays environnants frémissaient d'horreur et de tristesse à la nouvelle du meurtre du noble prince. Seul, au milieu de cette douleur générale, Philippe II manifesta une joie cynique et s'écria : « Si seulement la chose avait été faite deux ans plus tôt ! Cela m'aurait évité bien des ennuis. Mais mieux vaut tard que jamais ! Mieux vaut tard que jamais ! »

Les pays scandinaves.

Il y avait peu de pays où le catholicisme eût plongé des racines plus profondes, plus rudes à extirper, à vues humaines, que dans les trois États scandinaves : Danemark, Suède, Norvège, réunis sous un seul souverain, Christian II, le beau-frère de Charles-Quint. Les communications malaisées dans les régions montagneuses, aggravées par la rigueur du climat, maintenaient la population dans un état moral et matériel déplorable. La plupart de ces gens, plongés dans une misère noire, ne savaient ni lire ni écrire. Les superstitions païennes subsistaient, intactes, et l'Église romaine ne tentait rien pour les déraciner ; au contraire, elle les entretenait bien plutôt, afin de favoriser son emprise sur les âmes. Eussent-ils même su lire, que la Bible serait restée lettre morte pour ces pauvres paysans, car il n'existait aucune traduction dans leur langue. Comme partout, plus encore qu'ailleurs, le clergé exerçait une oppression cruelle sur eux, étouffant les moindres rayons lumineux qui se laissaient entrevoir et accaparant toutes les richesses matérielles. Les évêques jouissaient de revenus supérieurs à ceux de la noblesse ; leur faste surpassait celui de la cour et, habitant des palais immenses, mais qui étaient de vraies forteresses, ils tenaient parfois la royauté en échec.

Or ce fut précisément la question financière qui favorisa l'éclosion de la Réforme. Les livres de Luther se répandirent rapidement au Danemark surtout et éveillèrent les esprits en les attirant vers les choses éternelles, qui leur avaient été jusque-là soigneusement cachées. Sans cesse à court d'argent, Christian II vit dans ce mouvement d'idées un prétexte tout trouvé pour combattre le clergé, moyen purement politique, il faut y insister, car il n'éprouvait pas la plus petite sympathie ni aucun intérêt à la doctrine du salut par Christ. Il alla pourtant jusqu'à inviter Karlstadt à professer à l'université de Stockholm et pria Luther de venir prêcher au Danemark ; faute de temps, le réformateur dut refuser. L'Évangile n'en fit pas moins de rapides progrès dans ce pays, mais en Suède l'attitude tyrannique du souverain provoqua une révolution. Christian la réprima avec une férocité barbare en faisant entre autres décapiter soixante-dix des nobles les plus en vue.

Mais le jeune Gustave Vasa, fils d'une des victimes du souverain, réussit à échapper au sort de son père et gagna l'Allemagne. Il fut converti et résolut de rentrer dans son pays pour évincer le tyran et surtout pour annoncer à ses compatriotes ce qu'il avait appris de la grâce de Dieu. En 1523 la Suède proclama son indépendance, et se donna pour roi Gustave Vasa dont la réputation était grande. Les Danois se soulevèrent à leur tour ; Christian II dut se réfugier dans les Pays-Bas et laissa son trône

héréditaire à Frédéric de Holstein, qui se montra très favorable à la Réforme ; il gouverna son royaume, qui comprenait aussi la Norvège, avec justice et modération.

Quant à Gustave Vasa, une fois son autorité solidement établie, il déploya la plus grande activité pour répandre les doctrines de la Réformation, telles que Luther les avait exposées. Il comprit qu'il ne fallait pas imposer les idées nouvelles, mais instruire et convaincre le peuple, en laissant Dieu agir dans les cœurs. Son premier soin fut, comme de juste, de faire traduire la Bible en suédois. Lui-même ne craignait pas d'affirmer ses convictions ; son témoignage personnel contribua pour beaucoup à faire valoir la puissance de l'Évangile. Il abolit tous les avantages dont l'Église romaine avait usé pendant de si longues années ; le catholicisme devait disparaître totalement de la Suède. Il déclara publiquement qu'il déposerait son sceptre et quitterait le royaume de ses pères plutôt que de gouverner un peuple asservi aux lois de Rome ; que seul le pur Évangile de la grâce de Dieu devait servir de règle de conduite à lui-même comme au plus humble de ses sujets.

Au Danemark, Frédéric se montra moins catégorique : il autorisa le libre exercice des deux cultes. Mais le protestantisme l'emporta de beaucoup ; le peuple en avait assez de la dure tyrannie du Saint-Siège. Ici aussi la Bible fut traduite et trouva bientôt le chemin de tous les foyers. Les Danois accueillirent aussi avec joie les cantiques de la Réforme ; on les chantait partout, dans les maisons privées comme en plein air, tout en vaquant aux travaux des champs. Un historien relève le merveilleux changement qui s'opéra dans le royaume. Il semblait, dit-il, qu'une lumière sereine et douce l'eût éclairé. Il ajoute que les Danois lisaient avec transports les Saintes Écritures, surtout les Psaumes de David, qu'ils chantaient ensuite dans les églises. En outre, ils prêtaient une oreille très attentive aux instructions que leur donnaient de nombreux prédicateurs venus d'Allemagne tout d'abord, puis bientôt instruits dans le pays même. Une ère nouvelle s'était ouverte, l'ère de la grâce, de la paix, de la joie.

L'ÉGLISE AU 19^e SIECLE ET DANS LE PREMIER TIERS DU 20^e SIECLE

AVANT LE CRI DE MINUIT

L'histoire de l'Église responsable nous l'a montrée se détournant graduellement du Seigneur et de l'obéissance à sa Parole. L'Église de Dieu n'est pas de la terre, mais y est laissée pour un temps afin que, dans ce lieu ténébreux où son Seigneur a été mis à mort, elle fasse briller la lumière tout en l'attendant, Lui, des cieux « comme Sauveur » (Phil. 3:20). Or elle a failli à sa mission, jusqu'à devenir la « grande maison » dans laquelle la profession générale du christianisme embrasse à la fois de vrais croyants, nés de nouveau, quoique leur marche soit très inégalement fidèle — et des multitudes qui portent le nom de chrétiens sans posséder la vie nouvelle. Ils sont souvent mêlés de telle sorte que seul « le Seigneur connaît ceux qui sont siens » (2 Tim. 2:19-21 ; 3:5).

Mais nous avons aussi constaté la fidélité de Dieu envers son Église, et vu comment dans sa grâce il lui a adressé des appels toujours plus pressants, par des instruments divers. Le vrai croyant qui étudie cette histoire si sombre trouve toujours du rafraîchissement à y suivre ce qu'on a appelé le fil d'argent de la grâce, et à discerner les opérations de l'Esprit de Dieu en ceux qui ont rendu témoignage au Seigneur pendant son absence. Ce fut le privilège d'un petit nombre, opprimé et persécuté, au Moyen Âge. Puis cette action de l'Esprit Saint s'affirma avec puissance dans l'œuvre de la Réformation, quand la Parole de Dieu remise en valeur devint la charte unique de la foi, ayant seule autorité pour tout ce qui concerne le salut et la marche des croyants. Devant la simple vérité de

la justification par la foi, pierre angulaire de l'œuvre des réformateurs, la pesante tyrannie de la papauté s'effondra dans une grande partie de l'Occident.

Ce qui demeura méconnu par les Réformateurs

Toutefois les conducteurs de ce puissant mouvement de réveil du 16^e siècle, fruit d'un travail de la grâce de Dieu qui nous remplit de reconnaissance et d'admiration, ignorent plusieurs grandes vérités de la Parole de Dieu concernant l'appel, la formation, le témoignage et l'espérance de l'Assemblée.

L'Écriture enseigne en effet que tous les croyants sont membres de ce « seul corps » formé par le Saint Esprit et dont la tête, Christ glorifié, est dans le ciel. C'est cette union qui donne à l'Église un caractère purement céleste (1 Cor. 12:12, 27 ; Éph. 1:22, 23). Ici-bas, le seul centre de rassemblement des croyants, membres du corps de Christ, est le Seigneur lui-même, présent au milieu des siens assemblés à son nom (Matt. 18:20). Enfin, le Chef de l'Assemblée assure à celle-ci les « dons » nécessaires à sa formation et à son fonctionnement, et il lui a fourni des instructions concernant son administration, pour qu'elle serve de témoignage à son Seigneur absent.

L'écueil des réformateurs fut leur incompréhension de ces vérités relatives à l'Assemblée de Dieu. En réalité, depuis le temps des apôtres jusqu'au 19^e siècle, aucun théologien ne les a clairement présentées. Au 16^e siècle le principe vital du salut par la foi en Christ et en son sacrifice parut si prodigieux à des hommes élevés dans les erreurs du romanisme, qu'ils ne sondèrent pas plus avant dans le trésor des pensées divines. Ils s'en tinrent là, et il se fonda des systèmes ecclésiastiques humains — on parle quelquefois dans ce sens de « systèmes » tout court — sans qu'on vît combien les principes de ces systèmes étaient contraires à ce que ces mêmes ouvriers suscités par le Seigneur proclamaient pour amener individuellement les âmes à la connaissance du salut.

L'un des plus fâcheux résultats fut le développement de multiples Église d'État fermées les unes aux autres.

La base de ces systèmes est en effet d'admettre, dans des Églises particulières, tous les habitants d'un pays à un âge déterminé, après une instruction religieuse qui n'implique nullement la nouvelle naissance : on n'imaginait guère à cette époque que les ressortissants d'un même État pussent ne pas avoir tous la même forme de culte. Ces Églises placées plus ou moins étroitement sous la tutelle du pouvoir politique jusqu'à n'être parfois qu'un avec lui, ne faisaient que continuer l'état de choses inauguré sous Constantin, et que le Seigneur juge en ces termes quand il parle à l'assemblée de Pergame : « Je sais où tu habites, là où est le trône de Satan » (Apoc. 2:13).

Ainsi aussi continuait le sommeil de l'Église, vierges folles et vierges sages mêlées, pareillement indifférentes à la venue de l'Époux. Peu à peu, même les vérités propres au salut et à la marche individuelle des chrétiens perdirent de leur prix pour les âmes, passèrent à l'état de froides doctrines sans vie, la religion devint de la morale, et le retour à l'Écriture se mua en libre examen au nom de la raison proclamée souveraine. Le travail de Satan, à l'extérieur comme à l'intérieur, se poursuivit de telle manière que, deux siècles après la Réformation, il pouvait sembler que le christianisme allât sombrer. L'esprit antichrétien se développa au 18^e siècle au point que, si l'Église n'eût été qu'une œuvre humaine, elle aurait certainement disparu.

Le 18^e siècle

À l'avant-garde de ce qu'on appela dès ce moment-là « la libre pensée » fut l'Angleterre, pays protestant dont le souverain était le chef officiel de la religion. Mais aux grands raisonneurs de ce pays, négateurs de fait du christianisme qu'ils protestaient vouloir défendre, du déiste Locke mort en

1702, à l'athée déguisé Collins (1799) et au sceptique D. Hume (1776), firent tapageusement écho, dans la France très catholique, Voltaire (qui était venu s'inspirer à Londres) et derrière lui les « philosophes » ouvertement athées, puis toute l'Europe gagnée à leurs « lumières » mensongères.

Les formes religieuses demeuraient, charpente de la société et soutien du pouvoir politique. Si les États catholiques subissaient la sujétion de Rome, chaque État protestant se prévalait de son Église liée au prince (et quand on pense au nombre de petits souverains que comptait l'Allemagne on juge du morcellement ecclésiastique !). Aussi les minorités religieuses, catholiques et non conformistes en Grande-Bretagne et en Irlande, protestants en France, étaient-elles opprimées, parfois durement persécutées (*).

(* Voir plus haut, le chapitre : Les Réformés en France au 17^e et au 18^e siècle.

Derrière les apparences, un effrayant vide spirituel. En pays catholiques l'ignorance et les superstitions sont générales parmi le peuple, et dans le haut clergé la mondanité et la libre pensée (« Il faudrait au moins, aurait dit Louis XVI, que l'archevêque de Paris crût en Dieu ».). Dans les Églises protestantes, les vérités fondamentales sont le plus souvent remplacées par un déisme profondément rationaliste et une morale fondée sur la « religion naturelle » qui exclut la foi. On pouvait bien en dire : « Tu as le nom de vivre, et tu es mort » (Apoc. 3:1).

Les témoins d'alors

Certes, il y avait au milieu de tout cela, comme il y a eu toujours, par la grâce de Dieu, des âmes croyantes, nées de nouveau et pieuses, connues du Seigneur, échappant à la routine et au scepticisme qui envahissaient tout, mais elles-mêmes pour la plupart très peu éclairées.

Nous savons aussi que Dieu ne se laissait pas sans des témoins du travail constant de son Esprit non seulement pour *sauver* au nom de Jésus, mais encore pour *rassembler* en ce nom.

On a pu voir dans les chapitres précédents comment en France « une Église sous la croix » a survécu clandestinement, quoique sans conducteurs officiels, ou presque, aux rigueurs qui précédèrent et suivirent la Révocation de l'Édit de Nantes ; mais il faut le dire, elle s'affaiblit et déclina dès que ces rigueurs se ralentirent, à partir de 1764, puis cessèrent avec l'Édit de tolérance de 1787 en attendant l'égalité des droits reconnue en 1791, sous la Révolution.

On a vu également comment en Allemagne les « *piétistes* » ont, dès le 17^e siècle, fortement réagi contre l'assoupissement : bien que marqués ensuite par les courants rationalistes, ils forment cependant de petites communautés indépendantes, en Souabe entre autres, à la fin du 18^e. Surtout, les « *frères moraves* », qui, rappelons-le, se rattachent aux *Hussites* séparés de Rome bien avant la Réforme, et que le comte Zinzendorf aide si efficacement au 18^e siècle, répandent par le monde des semences de mission et de réveil qui se montreront fécondes (*). Ils s'appellent eux-mêmes du nom caractéristique de « *Frères de l'unité chrétienne* », et ont un peu partout d'humbles mais vivantes communautés.

En Angleterre, les « *dissidents* » ou « *non-conformistes* » divers n'ont jamais manqué. L'action des « *Amis* » (ou Quakers) dès le milieu du 17^e siècle, a, concurremment avec celle des *Baptistes*, détachés comme eux des Indépendants, précédé le très grand mouvement dont John Wesley est l'âme, après 1730. Tout le monde anglo-saxon en est profondément secoué.

Dans les pays de langue française, l'esprit général reste assez étranger à ces mouvements spirituels, malgré une pénétration limitée d'évangélistes méthodistes en Normandie, laquelle sera reprise sous l'Empire, et malgré quelques contacts établis entre les frères moraves et le pasteur Rabaut, le

réorganisateur du culte protestant en France. Si les excès des philosophes athées cèdent, peu avant la Révolution, sous l'influence de J.-J. Rousseau, à un sentimentalisme religieux, celui-ci en réalité n'a rien de Christ.

Quoi qu'il en soit, les signes ne manquent pas du fil d'argent de la grâce. Mais si large que doit être faite la place à l'œuvre de Wesley et des autres témoins de la vraie foi, nulle part les vérités propres à l'Église selon la Parole de Dieu n'étaient clairement perçues. Elles allaient être remises en lumière au sein d'une action spirituelle d'ensemble qui marque la chrétienté en Occident dans la première moitié du 19^e siècle, et qu'on appelle le Réveil.

Les symptômes du Réveil

Nous n'avons pas à rappeler l'ébranlement général produit par la Révolution française et les guerres qui la suivirent, ni l'édification de l'empire napoléonien qui, si bref qu'il ait été, a changé la face de l'Europe pour ne pas dire du monde. On aurait pu penser que des coups fatals étaient portés au christianisme avec le triomphe éphémère du culte de la Raison en 1793, puis celui plus éphémère encore du culte de l'Être suprême l'année suivante, et plus dangereusement, malgré les apparences, quand Bonaparte asservit la religion en affectant de la rétablir.

Or tout au contraire une reprise religieuse suivit à peu près partout ce grand ébranlement. En même temps qu'avec la Restauration se manifestait un renouveau catholique en France, en Italie, en Espagne, des mouvements d'un caractère nouveau remuaient les pays protestants et se propageaient ailleurs. Le vrai chrétien ne peut manquer de reconnaître tout un puissant travail de Dieu à cette époque. La réalité profonde est que la fin de l'ère de la grâce n'était pas encore arrivée — elle dure encore — aussi Dieu arrêta-t-il les progrès de l'apostasie, et suscita-t-il un dernier témoignage à l'appel céleste et à l'espérance de l'Église avant le retour du Seigneur. Un salutaire vent de réveil souffla sur cette Église endormie. C'était le « cri de minuit » rappelant aux Vierges sorties au commencement pour aller à la rencontre de l'Époux, qu'il était temps de se lever et d'apprêter leurs lampes pour sa venue prochaine.

Dieu avait déjà préparé bien des cœurs, par les malheurs des guerres entre autres, à se tourner vers lui, et il lui plut, dans les richesses de sa grâce, d'éveiller chez beaucoup un profond besoin d'étudier l'Écriture en reconnaissant l'autorité de celle-ci. Cela se produisit simultanément, de façon non concertée, dans des pays divers : Dieu dirigea lui-même des serviteurs qualifiés par lui pour répondre au besoin là où il le fallait ; mais souvent des personnes s'étaient réunies d'elles-mêmes, en dehors de toute autorité humaine, pour lire et étudier la Bible avec le secours du Saint Esprit. Il en était ainsi dans des milieux très différents : d'humbles artisans, des paysans, des ouvriers, aussi bien que des intellectuels, étudiants, universitaires, des hommes de loi, des hommes d'affaires, des habitués des salons bourgeois ou aristocratiques et même princiers.

Les grandes vérités de la Réformation furent retrouvées : la justice de Dieu révélée sur le principe de la foi, la consécration des croyants nés de nouveau, les œuvres fruit et preuve de la foi. De plus, la parole prophétique devint un objet d'étude pour beaucoup de chrétiens ; puis des croyants furent amenés à comprendre l'importance et le prix de ce que Dieu révèle dans sa Parole au sujet de l'Église ou Assemblée. Des ouvrages furent publiés sur ces divers sujets, des périodiques furent fondés, des traités et brochures répandus, et les saintes Écritures largement diffusées grâce surtout aux sociétés

bibliques qui naquirent alors, à Londres (Société biblique britannique et étrangère, fondée en 1804), à Bâle (dans la même année), à Paris (1818).

Il résulte de ce que nous venons de dire qu'on peut distinguer dans ce grand travail de l'Esprit de Dieu deux aspects, en deux phases. La première est marquée par le *retour à l'évangile du Christ*, la remise en évidence de ce qui a trait au salut individuel, à l'affranchissement, à la marche par l'Esprit, à la piété personnelle, et à l'attente du chrétien. La seconde voit s'y joindre la mise en lumière des enseignements de l'Écriture quant à *l'Église, corps de Christ et maison de Dieu*, et c'est là particulièrement notre propos, mais il nous faut d'abord considérer le premier aspect, ce que l'on peut appeler le Réveil évangélique.

LE REVEIL : I LE RETOUR A LE FOI DE L'ÉVANGILE

Dans les pays anglo-saxons

Le Réveil avait eu, dans les îles Britanniques et en Amérique, un prélude remarquable dans l'œuvre dont Wesley et ses compagnons avaient été les instruments. Il en était né le méthodisme, détaché ensuite de l'Église anglicane, et divisé, après la mort de son fondateur en 1791, en petites Églises diverses. Mais ce n'était qu'un prélude. Un mouvement bien distinct, quoique issu de l'impulsion donnée par Wesley, développa son action morale dans une Angleterre considérablement transformée après l'émancipation de l'Amérique, la Révolution française, les luttes épuisantes contre Napoléon, et le passage de l'ancienne vie agricole à la vie industrielle. Il s'agit de l'« *évangélisme* ». Les Évangéliques tenaient une doctrine plus pure que celle de Wesley ; ils présentaient, en même temps que l'autorité absolue de l'Écriture et le salut par grâce et par la foi, l'état de ruine complète de la nature humaine irrégénérée et l'assurance d'un salut parfait en Christ. Parmi eux, un bon nombre de ministres anglicans, réveillés spirituellement, s'efforcèrent de porter le souci d'une foi vivante, puisée directement dans l'Écriture, au sein de la froide Église établie, l'Establishment. Alors que Wesley touchait surtout les masses populaires, ils gagnèrent davantage les classes aisées, tant l'ancienne aristocratie que les nouvelles couches dirigeantes.

Leur influence fut considérable. Toute une floraison d'activités, évangélistes, missionnaires et charitables, vit le jour, sans parler de campagnes d'opinion comme celle de Wilberforce, évangélique notoire, pour l'abolition de l'esclavage. Il ne nous appartient pas de démêler ce qui dans ces efforts avait aux yeux de Dieu le caractère de « bonnes œuvres » et ce qui était de l'homme, mais il est incontestable que le point de départ était l'évangile. Des écoles du dimanche s'ouvrirent, on forma des sociétés bibliques, des sociétés missionnaires, d'autres pour les visites aux malades, on organisa des réunions privées pour lire la Bible ; des prédications libres, dont beaucoup en plein air, se multiplièrent. Nombreux en effet furent des laïques, aussi bien que des pasteurs, à se vouer à l'évangélisation. Ils répandirent la Parole dans toute l'Angleterre, « allant ça et là » (Actes 8:4), passant les mers vers les païens, mais allant aussi sillonner l'Europe. Une activité parallèle se développait en Écosse, où le « parti évangélique » mettait sur pied la Mission intérieure pour l'évangélisation ; l'initiative en revenait à un ancien officier de marine converti, James Haldane, dont nous retrouverons sur le continent le frère, Robert (1764-1842), qui lui aussi avait abandonné pour Christ la carrière navale.

En *Amérique* se poursuivait un travail analogue. C'était l'époque des énergiques et pieux « revivalistes » mêlés aux pionniers qui progressaient vers l'Ouest, rudes comme eux, parfois excentriques mais dévorés par l'amour des âmes. Ils rassemblaient dans des « camp meetings » des centaines et des milliers de personnes, et les tenaient des heures sous leur voix puissante et pressante. Les noms d'Axley, de Burke, de Cartwright sont restés dans la mémoire des hommes, à

côté de ceux plus connus encore de Finley, de C. G. Finney (1792-1875), dont l'action se situait dans les villes de l'Est et qui devait plus tard travailler en Angleterre.

De véritables, flambées de réveil, avec des conversions massives, parfois de surprenantes et émouvantes manifestations spirituelles, se produisirent au début du siècle, les plus connues étant celles du pays de Galles et celles des hautes régions du Cumberland aux États-Unis.

L'Église établie n'acceptait pas aisément ces nouveautés, surtout la High Church (Haute Église), qui gardait, avec une orthodoxie formaliste, un esprit autoritaire et mondain suscitant bien des mécontentements. La Low Church (basse Église), était plus ouverte aux souffles du réveil, et en tout cas, sous l'influence des Sydney Smith, des Wilberforce et autres « évangéliques », elle répudiait peu à peu le déisme et le rationalisme qui avaient régné chez elle.

Il faut mentionner aussi que, sous la poussée des changements opérés dans l'esprit public, fut aboli en 1828 le Bill du Test, qui depuis 1673 excluait de toute fonction publique tous les gens en dehors de l'Église établie, c'est-à-dire les catholiques et les divers non-conformistes. Ils eurent désormais l'égalité des droits. De cette liberté religieuse complète les uns et les autres allaient grandement profiter au cours du 19^e siècle. Nous aurons à dire plus loin un mot des progrès du catholicisme, obligeant du reste la High Church à se réveiller. Quant aux non-conformistes, leurs Églises, systèmes et dénominations diverses, chacun avec son organisation et ses œuvres propres, allaient accroître leur nombre. D'où une très grande activité religieuse. L'Angleterre, sous le long règne de Victoria (1837-1901) devait représenter le type même de la nation christianisée, mais Dieu sait la mesure dans laquelle pouvait lui être appliquée la parole du Seigneur à Sardes : « Tu as le nom de vivre, et tu es mort ». Lui-même, qu'il en soit béni, connaît ceux qui sont siens.

Mais revenons au Réveil proprement dit, pour souligner sa part prépondérante dans cet extraordinaire morcellement ecclésiastique. Aux indépendants, quakers, baptistes, méthodistes, s'ajoutèrent quantité de petites congrégations formées à mesure que des croyants se groupaient autour de la Bible, éprouvaient ensemble l'action de l'Esprit et la puissance du Seigneur, et sortaient de fait de l'Église officielle.

C'est dans cette atmosphère d'âmes réveillées et dispersées qu'allait se manifester, dans les années de 1825 à 1830 une puissance propre à rassembler autour du seul Berger. Avant de considérer ce grand fait, il nous faut voir le Réveil sur le Continent.

[Le Réveil en Suisse](#)

À Genève - Les Amis - Les Dissidences

C'est à Genève que le Réveil prit véritablement naissance, pour se propager ensuite dans tous les pays de langue française et plus loin. Pourtant le sommeil spirituel était grand au début du 19^e siècle dans la cité de Calvin. « La Bible était inconnue dans les auditoires », devait dire un étudiant de l'Académie où se formaient les pasteurs. C'est précisément parmi quelques étudiants en théologie, mécontents de l'enseignement rationaliste qu'ils recevaient et préoccupés par la tiédeur de l'Église, que, au cours de l'occupation française (1798-1814) les premiers indices de renouveau apparurent. Ces étudiants se trouvèrent providentiellement mis en contact avec des Frères moraves, dont il y avait quelques petits groupes fidèles dans la ville depuis le milieu du siècle précédent. Ils furent éclairés par eux quant au salut par la foi en Jésus Christ et à la valeur de l'Écriture. L'un de ces jeunes gens, E. Guers, écrivait plus tard : « J'aime encore me rappeler de quelle manière le bon Mettetal s'y prit pour m'annoncer le salut gratuit. Sans entrer dans beaucoup de raisonnements, sans user de beaucoup de paroles, il ouvrit le Livre de Dieu et me lut, dans l'évangile de saint Jean, ces

nombreuses déclarations où Jésus atteste solennellement que celui qui croit en Lui ne périra pas, mais qu'il aura la vie éternelle. Puis il me demanda, sans autre préambule, si je recevais la parole du Seigneur avec une entière soumission. Ayant répondu que oui : Alors, ajouta-t-il, pourquoi douteriez-vous de votre salut et n'en jouiriez-vous pas dès cette heure ?

Des réunions avaient lieu pour s'édifier et prier, du reste sans aucune idée de séparation. Mais les étudiants, avec la ferveur de nouveaux convertis, désirèrent bientôt agir au-dehors, et ils formèrent dans cette intention, en 1810, une Société des Amis : elle groupait Ami Bost, Henri Empaytaz, Guillaume Gonthier, Lhuillier, Louis Gaussen, Émile Guers, Henri Pyt. Les pasteurs en prirent ombrage, et la Société dut se dissoudre en 1814. C'est alors que des visites d'étrangers pieux fortifièrent les sentiments et affermirent les principes éclos dans ce milieu.

Mme de Krüdener

Une dame de l'aristocratie russe, convertie à Vienne par le moyen d'une humble croyante morave, après une vie de dissipation, la fervente mais fort mystique baronne de Krüdener — qui devait peu après exercer une grande influence sur le tsar Alexandre 1er et, semble-t-il, l'amener au Seigneur — séjourna à Genève entre 1813 et 1815. Elle organisait des réunions où elle priait et parlait ; plusieurs y trouvèrent de la bénédiction, entre autres Empaytaz, lequel, après avoir été interrogé par une commission consistoriale et exhorté en vain à abandonner ces réunions non autorisées, se vit interdire la consécration pastorale à laquelle il aspirait. Il rejoignit Mme de Krüdener en Allemagne, la suivit à Paris où, comme à Genève, elle organisa chez elle des réunions religieuses que suivirent des personnes de haut rang. C'est de là qu'Empaytaz fit paraître en 1816 une brochure qui fit grand bruit à Genève, intitulée « Considérations sur la Divinité de Jésus Christ » ; il y accusait la Compagnie pastorale genevoise d'abandonner cette vérité et de ne pas respecter la Bible. Il déclarait que dans aucun des 197 sermons imprimés à Genève depuis 1774, il n'avait trouvé une seule mention de la divinité de Jésus.

Robert Haldane.

Au même moment arrivait à Genève — après un méthodiste anglais, Wilcox, qui avait prêché la vérité au cours de 1816 — le pieux et dévoué calviniste écossais Robert Haldane. Il se mit à donner des cours privés à l'intention des étudiants en théologie, et il y exposa magistralement l'épître aux Romains. Les ex-Amis se trouvaient là, avec beaucoup d'autres jeunes gens dont certains, qui avaient d'abord désavoué Empaytaz furent convaincus par Haldane, tels Frédéric Monod et Henri Merle d'Aubigné. Ce fut là la pépinière des prédicateurs du Réveil, bien que Haldane enseignât en anglais et devait être traduit. La Compagnie des pasteurs réagit, exigea des candidats au pastorat l'engagement de ne prêcher ni sur la divinité de Jésus Christ, ni sur le péché originel, ni sur la manière dont la grâce opère, ni sur la prédestination. Beaucoup reculèrent, quelques-uns, dont Pyt et Guers devaient aller se faire consacrer en Angleterre, d'autres se vouèrent à l'évangélisation sans consécration officielle.

L'Église du Bourg de Four

L'opposition grandissante de l'Église nationale aux jeunes prédicateurs formés par l'Esprit de Dieu amena une rupture complète. Haldane ayant quitté Genève fut remplacé par Henry Drummond, un riche banquier de Londres dévoué pour l'Évangile, qui les encouragea fortement. Ainsi se constitua, dès le 17 mai 1817, une « Société » de chrétiens séparés, qui se réunirent à partir du mois d'août dans le quartier du Bourg de Four, d'où le nom d'« Église dissidente du Bourg de Four » ou « petite Église de Genève », avec ses « frères pasteurs » indépendants. N'étaient admis en son sein que de vrais enfants de Dieu ou reconnus tels. Ils tenaient que la foi en Christ suffit pour posséder le salut, mais que la vraie foi s'accompagne nécessairement de la régénération opérée par l'Esprit Saint et la

Parole de Dieu. C'est du milieu d'elle que partirent des évangélistes et prédicants pour le reste de la Suisse, la France, les missions lointaines, la plupart soutenus par « la Société continentale pour la diffusion de la connaissance chrétienne » fondée grâce à Drummond.

Les premiers pas de la nouvelle communauté furent difficiles. Elle entra dans une voie inconnue et avait à décider une marche ecclésiastique encore sans exemple sur le continent européen. L'opposition fut extrêmement vive. Les frères furent tournés en ridicule dans les journaux, et il y eut aussi des violences : le 2 juillet 1818, à l'occasion d'un changement de salle, les frères dissidents furent assaillis par une populace irritée. Mais leur zèle selon Dieu brava les passions soulevées contre le Réveil, et porta ses fruits. Des conversions furent opérées, dont celle d'un sergent d'artillerie, qui, envoyé pour parer aux troubles que pouvait susciter une de ces réunions, fut saisi en entendant la prédication : il s'appelait Félix Neff ... C'est là aussi qu'Adolphe Monod, alors étudiant, reçut de fortes impressions d'un autre chrétien écossais, Thomas Erskine.

César Malan et l'Église du témoignage

À la même époque s'était levé à Genève un autre grand héraut du Réveil, le pasteur César Malan (1787-1864). Il était déjà consacré depuis six ans quand il fut amené à l'assurance de son salut, et se lia à Haldane. Le jour de Pâques 1817, il prononça un sermon retentissant sur « le salut par la foi en Jésus Christ ». Irritée, la Compagnie des pasteurs l'exclut de sa chaire genevoise ! Il commença peu après à tenir des réunions de prières que fréquentèrent de nombreux fidèles, et où l'explication des Écritures alternait avec des prières et des cantiques. Ce témoignage naissant ne manqua pas de donner lieu comme ailleurs à une opposition implacable. Malan vit un jour une foule excitée par les calomnies odieuses dont il était l'objet, lui et ses réunions, renverser la clôture de son jardin et envahir sa maison. Il semble que ce fut à lui que fut appliquée pour la première fois en 1819, dans la banlieue de Genève, l'épithète de « mômier » étendue ensuite à tous les gens du Réveil et si répandue dès lors partout où Dieu a mis un témoignage.

Malan, calviniste convaincu, plus dogmatique que le groupe piétiste des Amis avec lequel il avait commencé de marcher, poursuivit son action à part. Il fonda une chapelle dans sa propriété, pour ce qu'il nomma l'« Église du témoignage » et celle-ci subsista pendant près de 50 ans. Esprit ardent, courageux, dominateur, il conduisait seul le petit troupeau rassemblé auprès de lui. Il tint ferme, jusqu'au bout, avec une foi inébranlable, le drapeau qu'il avait arboré aux jours du Réveil. C'était un poète délicat, dont les Cantiques de Sion ont réjoui et consolé bien des croyants. Il refusa en 1849 de fonder sa petite congrégation dans l'Église libre naissante et son œuvre prit fin avec lui. Réellement bénie pour tant d'âmes, elle avait trop reçu l'empreinte d'une seule personnalité pour qu'elle pût lui survivre. Il faut que le serviteur laisse le Maître prendre toute la place dans les cœurs, et la Parole avoir son autorité souveraine, sinon son travail s'en ressent et ceux qu'il a habitués à ne pouvoir se passer de lui se dispersent quand il n'est plus là.

La Chapelle de l'Oratoire

Enfin une troisième dissidence se produisit avec un des promoteurs du Réveil, le pasteur Louis Gausson (1790-1863). Il était resté tant qu'il l'avait pu au sein de l'Église nationale, mais il fut finalement révoqué en 1834, après avoir fondé en 1831 une Société évangélique, et une École de théologie où vint enseigner, entre autres, H. Merle d'Aubigné. Cette société prit après cette révocation le nom de la Chapelle de l'Oratoire, construite en 1834. La belle première période du Réveil aboutissait ainsi, à Genève, comme en Angleterre, à un démembrement ecclésiastique.

Extension en Suisse Romande

Mais les mouvements que nous venons de résumer s'étendirent, et d'abord dans les *cantons de Vaud* et de *Neuchâtel*. Une œuvre y avait déjà commencé avant 1820, sans relation directe avec celle de

Genève. On relève l'action d'une chrétienne anglaise, Miss Greaves, qui avait des réunions bibliques chez elle en 1815, et qui fut expulsée de Lausanne. Mais l'impulsion initiale vint de la prédication du doyen Curtat et de ses leçons aux étudiants en théologie, depuis 1810. Là aussi de jeunes hommes se destinant au sacerdoce se trouvèrent remués, eurent à cœur d'approfondir pour eux-mêmes et pour leur entourage l'étude de l'Écriture, et tinrent des réunions d'évangélisation et d'édification en dehors des heures et lieux de culte de l'Église nationale ; ils continuèrent dans leurs paroisses une fois consacrés, et cela en divers endroits du pays de Vaud. Alors vinrent aussi des évangélistes de Genève, dont Ami Bost qui prêcha à Yverdon, puis à Sainte-Croix ; un frère Coulin, de Genève, y avait déjà eu des réunions de 300 et 400 personnes. Henri Pyt (né à Sainte-Croix), A. Porchat, E. Guers parcoururent le canton de Vaud, en 1818-1819, ainsi que Félix Neff qui écrit de Lausanne en 1820 : « Le Seigneur paraît ouvrir une large porte à la prédication de son Évangile dans ce canton, et elle ne se fermera pas de sitôt, pourvu que l'on se conduise avec prudence ».

L'autorité ecclésiastique avait d'abord marqué de l'intérêt pour ce zèle nouveau, et même témoigné sa désapprobation de l'attitude de la Compagnie pastorale de Genève s'opposant aux prédicateurs évangéliques. Mais elle s'émut à son tour, le doyen Curtat en tête. Elle se prononça contre ces réunions, et refusa de consacrer, ou cassa, les ministres qui persistèrent à en tenir. La population fut très vite dressée contre les « mômiers », les « sectaires » et leurs « conventicules », au nom de l'unité nationale qu'on prétendait menacée, mais de fait le monde était irrité comme il l'est toujours, par les fruits de la prédication de l'Évangile. Les choses en vinrent à des persécutions. À Aubonne il y eut une véritable émeute, avec coups de bâton, jets de pierres, cris injurieux et blasphématoires, placards portant que « si ces assemblées de mômiers continuaient, le feu serait mis aux quatre coins de la ville ». Il en fut de même à Orbe à la suite de conversions produites par le moyen d'un jeune suffragant, Marc Fivaz. Il serait trop long d'énumérer tous les endroits de la Suisse romande visités par la pluie bienfaisante et où l'opposition se montrait plus vive à mesure. Dans la paroisse de l'Isle et Montricher, où un réveil avait eu lieu avec Henri Juvet, un pasteur de haute valeur relevé de ses fonctions, une foule hurlante, au sortir d'une réunion, lapida les assistants. L'un d'eux écrivait ensuite : « Lorsque j'adressai mes prières à mon Dieu sauveur, ils me crachèrent au visage et, me tenant par les cheveux, me frappaient tête contre terre et me disaient : Prie maintenant ton Sauveur, il ne vient point te délivrer ». Juvet, maltraité, jeté en prison, y contracta les germes d'une maladie de poitrine dont il mourut, à Nîmes, en 1825.

La dissidence

Devant cette situation plusieurs pasteurs pieux firent part aux autorités cantonales de l'impossibilité pour eux de rester dans l'Église d'État : « Comme nous savons, écrivirent-ils, que nous prêchons la vérité telle qu'elle est dans la Bible, et que nous le faisons avec sincérité de la part de Dieu, devant Dieu et en Christ, quelle que soit la manière dont on nous envisage, nous n'avons pas cessé d'annoncer l'Évangile à tous ceux qui ont voulu l'entendre, et nous ne pouvons cesser de le faire, car malheur à nous si nous n'évangélisons pas... Un assez grand nombre de personnes, soit à Lausanne soit en divers lieux de notre pays, ont reconnu que nous prêchions la Parole du salut, l'ont embrassée avec joie par la foi et reçoivent comme nous, de la Parole même de Dieu, l'ordre de ne pas participer à l'infidélité d'autrui, de se séparer des assemblées qui ne sont dirigées, ni pour l'enseignement ni pour la discipline, d'après l'Écriture sainte, et de se constituer en congrégation indépendante, comme l'ont fait des frères dans divers pays et notamment dans un canton voisin ».

Cette déclaration exaspéra les passions déjà déchaînées. Les courageux défenseurs de la vérité assimilaient au monde l'Église établie, de laquelle, du moment qu'ils ne lui reconnaissaient pas les caractères de l'Église de Christ, la Parole de Dieu leur commandait de se retirer. Ils proclamaient ainsi le principe de la séparation des chrétiens qui voulaient être fidèles, d'avec un système religieux mondain et déchu dans sa foi et ses œuvres.

Parmi les jeunes pasteurs qui affirmaient ainsi leur dissidence il y avait Charles Rochat, suffragant à Vevey, où il avait été pleinement affranchi dans son âme. Sa démission, le 11 janvier 1824, fit déborder la coupe pour les conducteurs religieux et politiques. Quatre jours après, le Conseil d'État vaudois promulgua un arrêté interdisant formellement les assemblées religieuses en dehors de l'Église nationale, décision arbitraire qui souleva des protestations nombreuses en Suisse et à l'étranger, même dans des journaux catholiques. Les résultats escomptés par les adversaires de l'Évangile ne furent pas atteints. Voyant leurs efforts inutiles ils s'obstinèrent et firent voter par le Grand Conseil une loi qui punissait de fortes amendes, de prison, de « conflation » dans leur commune de domicile, ou de bannissement, ceux qui continueraient à se réunir (loi du 20 mai 1824).

C'était inaugurer l'ère des persécutions légales, avec leur résultat ordinaire : stimuler les persécutés. Les réunions se multiplièrent, les violences populaires reprirent contre les « mômiers » (à Moudon, Vevey, Bex, Yverdon, etc. ; une véritable émeute eut lieu à Lausanne le 22 août 1822), à la suite desquelles ce furent les victimes qui furent poursuivies et condamnées ! À Vevey, Ch. Rochat fut condamné au bannissement, avec plusieurs autres, comme les frères H. et F. Olivier.

Mais c'était, d'autre part, pousser à une séparation plus nette encore, et provoquer l'organisation des réunions non officielles en congrégations indépendantes caractérisées. La première Église dissidente vaudoise se constitue à Vevey en septembre 1824, avec Marc Fivaz et A. Henriquet. En 1828 on en dénombra une quinzaine dans le canton de Vaud, et il s'en forma autant dans les années suivantes. Ces « troupeaux », qui se donnèrent des « disciplines » ou règlements particuliers à chacun, se nommaient tantôt « Églises disciplinées », tantôt « Églises des élus », ou « Églises de Dieu », chacun ayant son pasteur et ses anciens. Des ministres restés dans l'Église officielle la quittèrent après la loi de mai 1824. Le plus marquant fut Auguste Rochat (mort en 1847), alors pasteur à Bière : il avait été l'un des premiers et des plus zélés promoteurs du Réveil, et participé entre autres à une campagne en faveur des missions en pays païens, d'où étaient nées des Sociétés de mission, la première à Yverdon en 1821 ; démissionnaire en 1824, il quitta le pays pour un bref séjour à Nice, revint en 1825 et se fixa à Rolle, où il devait rester jusqu'à sa mort, à la tête d'un troupeau prospère tant qu'il fut là. Sa mémoire, et ses écrits, sont encore en bénédiction. Il fut vers 1830 le doctrinaire le plus déterminé de la Dissidence.

La loi de 1824, appliquée avec une vigueur inégale selon les moments, fut abrogée dix ans plus tard. Mais à diverses reprises, en 1833 à Romainmôtier, Épalinges, Vevey, plus tard (1845 à 1859) en divers endroits, des molestations violentes eurent encore lieu pour empêcher les réunions hors des temples.

Alexandre Vinet

On ne saurait passer sous silence le plus remarquable des opposants à cette loi contre la liberté du culte, le célèbre Alexandre Vinet (1797-1847), pasteur et professeur à la Faculté de théologie de Lausanne. Il avait été amené à l'Évangile par le Réveil. Il ne cessa jusqu'à sa mort de lutter par la plume en faveur de cette liberté et de la séparation du spirituel et du temporel. Mais lui-même, tout en renonçant en 1840 à sa qualité de pasteur en exercice, ne quitta point l'Église nationale, travaillant à la libérer de toute sujétion à l'État. Il contribua ainsi à la formation d'une Église indépendante qui prit corps après sa mort, en 1847, l'Église libre de Vaud.

Influence du Réveil sur l'Église d'État.

Il est juste de dire que l'esprit évangélique du Réveil avait quelque peu pénétré l'Église d'État après 1825, pour ouvrir des yeux à ce qu'il y avait d'inconséquent à soumettre ce qui veut porter le nom du Seigneur à un pouvoir politique. Ce sont surtout des pasteurs nationaux « réveillés » qui

contribuèrent à la formation de sociétés évangéliques en diverses villes, pour l'évangélisation et la diffusion de la Bible. Ainsi à Morges, Vevey, Yverdon, entre 1826 et 1829.

Neuchâtel

Un travail analogue se poursuivait parallèlement dans le canton de *Neuchâtel*. Il y existait de petits groupements moraves, entre autres au Locle. Des influences venues de Genève et du canton de Vaud y pénétrèrent de bonne heure. En 1823 un instituteur d'origine neuchâteloise, exerçant près d'Orbe, fut chassé parce qu'il adhérait au Réveil, rentra chez lui où il réunit un groupe de personnes réveillées par son moyen ; d'où conflit avec le pasteur puis l'autorité civile, et après diverses péripéties il fut banni pour dix ans. Mais d'autres évangélistes, ministres consacrés ou non, répandirent la Parole, réunirent des chrétiens, grâce à des Genevois, déjà F. Neff, puis Lhuillier, A. Bost, un peu plus tard A. Jaquet, puis le Français F. Vernier. L'Église nationale reçut quelque chose du Réveil par le moyen de chrétiens pieux comme le pasteur F. Clottu.

Le Réveil en Allemagne

Les éléments préparés

En Allemagne, et d'une manière générale dans les pays de langue allemande, le Réveil trouvait des éléments préparés par l'Esprit de Dieu, au sein d'un rigorisme légal étouffant. Dans les milieux piétistes, officiels et autres, bien des âmes en souffraient et priaient pour un souffle vivificateur. Les nombreuses petites communautés moraves avaient fort à faire pour se défendre contre l'accaparement par les Églises luthériennes, contre les mystiques catholiques (en Bavière) et protestants, et contre la philosophie des Universités : elles rendaient souvent un simple et pieux témoignage. Enfin un certain mouvement tournait des esprits vers un spiritualisme chrétien, cherchant sa nourriture dans la Bible, avec le penseur Herder (1744-1803) en qui on a pu voir un précurseur du Réveil.

Renouveau du piétisme

Ce réveil n'a pas eu tout à fait les mêmes traits qu'en Suisse romande. Il s'est traduit par un renouveau du piétisme qui retrouva de la ferveur, mais davantage encore par un intérêt général pour les études bibliques.

La première tendance, représentée par Frédéric Schleiermacher (1768-1834), converti chez les Moraves, pasteur à Berlin et prédicateur de la Cour, tombe fâcheusement dans un sentimentalisme qui s'éloigne de la révélation et de la foi chrétienne. « Ma religion est tout entière de cœur, disait Schleiermacher, elle est le sens et le goût de l'infini ». Hélas, qu'est-ce que le cœur naturel (Jér. 17:9), et comment connaître les choses de Dieu si ce n'est par l'Esprit de Dieu et par sa Parole (1 Cor. 2:11 ; 1 Thess. 2:13 ; 1 Pierre 1:23) ?

Les études bibliques.

La seconde tendance a donné le grand développement de l'exégèse (c'est-à-dire de l'étude des textes de l'Écriture en vue de les *restituer*, de les traduire et de les interpréter le plus exactement possible) dans les milieux intellectuels. Elle fut rénovée entre autres par Guillaume de Wette (1780-1849). Mais l'exégèse donne trop rapidement place au rationalisme, et elle devint plus que jamais la critique des Écritures à la lumière de la pauvre raison humaine, au lieu de leur soumettre celle-ci. L'« école de Tubingue », avec Baur (1792-1860) sape le christianisme en prétendant le défendre contre le grand négateur David Strauss. En face d'eux, il est vrai, s'élevèrent des savants pieux qui défendirent l'inspiration des Écritures : déjà Claus Harms au début du siècle, et après lui des hommes

comme le professeur Frédéric Tholuck (1790-1877) qui réfuta Strauss, et Neander (1789-1859), un Juif converti, à la foi humble et vivante.

Il est plus heureux encore de constater que la lecture de la Bible fit des progrès dans les masses populaires, grâce à la fondation de sociétés bibliques, à Bâle (1804), Berlin (1805), Stuttgart (1812). Cette action s'accrut plus tard, quand, grâce à Wichern, s'organisa en 1849 la Mission intérieure en Prusse pour la distribution de Bibles et de traités évangéliques, accompagnée de la prédication de la bonne nouvelle.

Les obstacles à l'évangélisation

La libre prédication de l'Évangile n'alla cependant pas sans rencontrer des obstacles de la part des Églises nationales, principalement luthériennes, intégrées à l'État plus fortement encore qu'en Suisse calviniste, dans les divers royaumes et principautés de l'Allemagne de cette époque. Des tentatives de dissidence devaient en résulter, mais généralement empêchées d'aboutir, par l'action tantôt énergique tantôt accommodante de l'État. En Prusse, le roi Frédéric-Guillaume III (celui qu'on a appelé le pape-roi, qui régna de 1797 à 1840), et son successeur Frédéric-Guillaume IV (1840-1859) croyant sincère, préoccupé de réformer « son » Église (on l'a surnommé l'Ézéchias prussien), s'efforcèrent d'unir calvinistes et luthériens en une Église nationale évangélique, et le second pensa restaurer la foi évangélique par une réglementation religieuse qui n'était que la négation de cette foi. Ce fut évidemment en vain. Il dut reconnaître une Église autonome en Silésie, et il s'en fonda d'autres en diverses parties de l'Allemagne, en attendant l'organisation de vastes Églises libres.

En Scandinavie

Les *pays scandinaves*, foncièrement traditionalistes et ritualistes dans leur luthéranisme imposé par l'État, eurent eux aussi leurs courants de réveil. En Norvège un paysan, Hans Nielsen Hauge, saisi par l'Esprit de Dieu alors qu'il travaillait son champ, en 1796, parcourut pendant près de huit ans tout le pays, prêchant la conversion, à la manière des « revivalistes » anglais ; emprisonné onze ans pour avoir, lui laïque, ainsi évangélisé, puis condamné à deux ans de travaux forcés, il mourut épuisé en 1824 ; les fruits de son travail seront connus au jour de Christ. En Suède il y avait des groupes de chrétiens réveillés se réunissant dans les maisons pour étudier la Bible, les « laesares » (lecteurs), qui eux aussi furent inquiétés, et plus tard s'y montrèrent les « ropares » (crieurs) prêchant la repentance. Au Danemark, l'orthodoxie sans vie de l'Église officielle fut dénoncée par le célèbre écrivain Grundtvig, (1783-1872), un pasteur, élevé par une mère pieuse, qui trouva la paix à 23 ans après une très grave crise morale, et qui se détacha de l'Église d'État pour soutenir des prédicateurs non consacrés et tenir lui-même des réunions illégales. Cette même Église devait être ensuite prise à partie d'une façon plus véhémente, quoique en apparence peu efficace sur le moment, par les écrits de Sören Kierkegaard (1813-1855), esprit tourmenté, aux accents émouvants mais troubles, dénonçant impitoyablement les inconséquences d'un christianisme mondanisé — le sel devenu insipide — mais sans ouvrir le chemin aux âmes simples et humbles. Lui-même n'a connu la paix de l'âme qu'à ses derniers jours. Son père, pasteur pieux, lui avait donné comme précepte : « Aime Jésus », et il devait rappeler souvent ce trait. Peu avant sa fin, sur son lit de mort, un ami lui demandait : « Peux-tu prier en paix ? » — « Oui, je le peux... » — « Tu crois à la grâce de Dieu en Christ et tu y recourrais ? » — « Oui, bien sûr, qu'y a-t-il d'autre ? »

Aux Pays-Bas

Aux *Pays-Bas*, le Réveil fut représenté par des prédicateurs décidés, défendant vigoureusement la vraie foi, particulièrement au sein de l'Église officielle où des conversions furent produites de telle sorte qu'il s'en détacha en 1834 une « Église chrétienne réformée ». Parmi les noms qui s'attachent à

ce travail d'évangélisation, deux Juifs convertis, Da Costa et Cappadose, baptisés en 1822, et Henri de Cock.

Le Réveil en France

Le prélude

Le Réveil s'étendit en France où, depuis le Concordat (1802) tout ce qui était Église officielle s'assoupissait plus que jamais. D'après le pasteur S. Vincent, « les prédicateurs prêchaient, le peuple écoutait, le culte conservait ses formes. Hors de cela, personne ne s'en occupait... La religion était hors de la vie de tous ». Dieu n'en préparait pas moins des cœurs, et les vérités essentielles de l'Évangile, le salut personnel par la foi en Christ, l'autorité souveraine de la Bible, l'action du Saint Esprit, étaient reconnues çà et là. Autant de points d'appui pour le réveil demandé par les âmes pieuses : ainsi quelques foyers méthodistes en Normandie, ravivés à la fin de l'Empire avec Pontavice, de petits groupes de Frères moraves à Bordeaux et dans le Gard (Saint-Hippolyte-du-Fort), des Quakers également dans le Midi (les « boufaires », ou « gounflaires »), des pasteurs évangéliques ayant à cœur le salut des âmes, comme un Lissignol à Montpellier, un Gonthier à Nîmes, un André Blanc à Mens (Isère), d'autres dans le Nord : à Nomain à Quiévy, où le vénérable pasteur Devisme avait eu les yeux ouverts grâce à un traité envoyé de Londres par un ami puis avait lui-même éclairé Antoine Colani à Lemé (Aisne).

L'extension du Réveil suisse

Mais c'est de Suisse surtout que vint le grand courant bienfaisant, apporté par des hommes jeunes, doués, pleins de zèle. Il s'agissait surtout de ces ministres que nous avons vus, écartés de leurs chaires ou même bannis par les autorités civiles, et d'étudiants ou de proposants non consacrés, ou d'instituteurs (régents) destitués, tous brûlant de servir. Le Seigneur n'oubliera aucun de ceux qui sont partis inconnus, ne comptant que sur Lui. Des particuliers aisés en aidèrent d'autres. La plupart furent envoyés et soutenus par des associations, généralement indépendantes de toute Église particulière. Des pasteurs ou des communautés « réveillés », ressentant le besoin de secours spirituels, s'adressaient à elles pour engager des prédicateurs, des pasteurs non « confirmés » par l'État, des instituteurs. Ces sociétés envoyaient aussi d'elles-mêmes des « missionnaires » itinérants. Ils prêchaient où ils le pouvaient, le plus souvent en dehors des lieux de culte officiel, et avaient des réunions privées pour étudier la Parole. Un comité vaudois-genevois prit une part active à cette évangélisation en France à partir de 1827, en attendant la Société évangélique de France, fondée en 1833. Il y eut des initiatives de sociétés britanniques. Mais le rôle principal dans le Réveil français fut tenu par la « Société continentale », mise sur pied par H. Drummond, à Genève, en 1819, et dont le siège était à Londres. Les frères Haldane, d'Écosse, aidèrent à l'instruction des « pasteurs du réveil » à Paris, dans un Institut dirigé par F. Olivier. H. Jaquet, originaire de Vevey, fonda à Glay, près de Montbéliard, en 1822, un établissement pour former des évangélistes qui seraient en même temps instituteurs ou artisans. Enfin quelques-uns des pasteurs venus de Suisse, hommes capables, furent conduits à former sur place, dans les régions où ils séjournaient eux-mêmes temporairement, des prédicateurs et des colporteurs. On ne peut douter que la plupart de ceux-ci aient été réellement appelés par le Seigneur, pour être, par sa grâce, les pionniers humbles mais efficaces de son œuvre. Ils apportaient dans les maisons bibles et traités, repassaient pour s'assurer que la Parole de Dieu avait été lue, conversaient, apprenaient aux familles les chants chrétiens de Malan (qu'il appellera en 1836 Chants de Sion), plus tard ceux de Lutteroth, et rassemblaient les gens pour la prière. Les traités d'évangélisation et d'édification simple se multiplièrent, grâce aux sociétés fondées dès 1815 à Montpellier, en 1820 à Toulouse, à Paris en 1822 (Société des Traités religieux, qui publia entre autres, à partir de 1826, son populaire Almanach des bons Conseils, et cela pendant plus d'un siècle).

Parmi les plus actifs des serviteurs que Dieu envoya se trouvaient Henri Pyt et son beau-frère Ami Bost, que nous avons vus à Genève et qui dès 1820 préludent à toute une œuvre de colportage, l'un

dans le Nord, en contact avec Colani, l'autre en Alsace, avec la collaboration de chrétiens dévoués comme Vierne, évangéliste à Montbéliard. Mais Pyt et Bost devaient beaucoup voyager en France et y être en maints endroits des allumeurs de flamme. Surtout *Pyt*, passant de l'Ariège, en 1818, à Valenciennes et Nomain (1819-1820), dans la région d'Orléans ensuite, pour séjourner longuement à Bayonne et à Orthez (jusqu'en 1829), y travailler fructueusement (entre autres, éditant le Nouveau Testament en basque), et revenir dans le Nord, puis à Boulogne, passer en Irlande, enfin à Paris, où il mourut de bonne heure, en 1835. *Ami Bost*, après l'Alsace rentre en Suisse en 1822, revient plus tard en France, où il est pasteur de l'Église réformée à Asnières-les-Bourges, en 1843-1846, puis à Melun, et il meurt en 1874 à La Force (Dordogne) où son fils John a fondé les célèbres asiles. Comme les deux précédents, c'est de la Société continentale que dépendirent les deux Petitpierre, l'un, Édouard, Neuchâtelois, que nous trouvons en Haute-Loire en 1827, après Lyon, et avant qu'il ne se fixe à Tullins (Isère), l'autre un Vaudois, Gustave, banni en 1826 et qui travailla à Paris et à Annonay. Un autre Vaudois qui devait avoir une activité remarquable, même dévorante et assez dispersée, est *Louis Barbey*, né à Begnins en 1796, mort à Pau en 1855 ; il fit de nombreuses tournées en Haute-Loire comme envoyé de la Société continentale, eut maille à partir avec le consistoire de Saint-Voy (1823-1824), parcourut l'Ardèche, le Gard, le Béarn, se rendit à Londres, et de nouveau en Béarn où il collabora avec Pyt, à nouveau dans la Haute-Loire (1834-1835), pour revenir en Béarn. Des Français aussi se mirent à l'œuvre, Méjanel, qui avait été élevé à Genève, *André Mouretton*, parti d'Annonay comme évangéliste itinérant, portant de l'Ardèche aux Pyrénées la ferveur de son dévouement ; et encore *Napoléon Roussel* (né en 1805, à Sauve, Gard), pasteur à Saint-Étienne, démissionnaire en 1835 et puissant évangéliste en Algérie, à Marseille, puis dans l'Ouest, mais voyageant partout (mort en 1878).

Haldane et Cook

Dieu employa aussi des instruments venus directement du Réveil britannique. Robert Haldane, quittant Genève en 1817, séjourna deux ans à Montauban, où il se heurta à la défiance du doyen de la Faculté de théologie, Encontre, mais noua bien des relations dans tout le Midi et répandit ouvrages et brochures ; rentré en Écosse il ne cessa de s'intéresser à l'œuvre en France. Le méthodiste anglais Charles Cook, prodigieusement actif, fixé un moment en Normandie (1818-1820), vint ensuite dans le Gard (on y appellera en certains endroits les dissidents de son nom les « couques », et très généralement on les désignera, lors du Réveil, sous celui de méthodistes, avant de leur appliquer le sobriquet venu de Genève, les « mômiers », ou mômiens) ; il se rend ensuite dans l'Ouest (Niort 1828-1829), à Paris, et regagne le Languedoc en 1833, laissant partout des traces dont beaucoup furent bénies et durables. Il pensait réveiller l'Église nationale ; en fait, un peu partout des Églises dissidentes méthodistes furent le résultat de ses passages, de même que des Églises indépendantes étaient résultées du séjour de Pyt dans le Nord.

Quelques pionniers

Il n'est nullement dans notre propos de faire une histoire suivie et détaillée de ce Réveil, laquelle ne serait guère possible, d'ailleurs, faute de documents. Il nous suffit d'avoir donné une idée de l'activité diverse qui se déploya alors. Mais nous devons présenter quelques figures particulièrement attachantes de ce temps-là.

Le Genevois *Félix Neff* (1797-1829), dont nous avons dit la conversion et les premiers travaux en Suisse, déploya une ardeur inlassable en France de 1820 à sa mort en 1829. Il fut soutenu par la Société continentale, mais n'eut pas de grandes ressources. Consacré à Londres, il ne fut jamais « confirmé » et c'est à titre auxiliaire qu'il exerça un ministère pastoral à Grenoble, puis à Mens, et enfin dans un district particulièrement âpre au cœur des montagnes alpestres. On l'a surnommé l'apôtre des Hautes-Alpes en raison de l'œuvre admirable d'évangélisation qu'il lui fut donné d'y faire et qui fut abondamment bénie du Seigneur. Il y joignait des tâches de toutes sortes, pour organiser l'instruction et améliorer les conditions d'existence d'une population très ignorante et pauvre. Il fit

une courte visite aux vallées vaudoises du Piémont, en 1825, et y fut l'instrument de conversions. Son activité sans mesure épuisa rapidement sa santé, mais sa courte carrière a été féconde, et après plus d'un siècle on parle encore de lui avec amour et respect dans les hautes vallées de Freissinières et de Dormillouse. Un évangéliste méthodiste, Rostan, continua son œuvre dans une certaine mesure, avant d'être l'instrument d'un réveil dans le Gard en 1832.

Jean-Frédéric Vernier était, lui, du Jura français. Né à Pierrefontaine (Doubs) en 1796, converti en 1822 à cet Institut de Glay que H. Jaquet venait d'ouvrir, il en partit en 1826, sans consécration aucune, pour annoncer l'évangile, et il ne devait avoir pour toute ressource qu'une très maigre rétribution comme maître d'école des protestants de Roybon, jusqu'à ce que la Société continentale le prît comme évangéliste (1828). Il passa d'abord trois mois dans le Jura suisse, prêchant, visitant à domicile, puis se rendit en France. Il allait y travailler exclusivement, d'abord dans l'Isère, à Roybon puis à Mens, ensuite dans la Drôme, tant dans les montagnes du Diois (Valdrôme, Auceleon), que dans les environs de Valence (Montmeyran, Barcelonne, Romans). Il prêchait le simple et pur Évangile, avec tout à la fois une solennité et une affabilité qui touchait les cœurs. Son message était droit et vrai. « Vous êtes un déserteur, Monsieur ? lui demandait une femme en patois un jour qu'il cheminait dans les campagnes de la Drôme ». — « Je voyage, répondit Vernier, pour avertir les pécheurs de fuir la colère qui vient ». Un soir, à La Peyre, près de Mens, il ne cessa de parler de sept heures du soir à deux heures du matin : l'effet dans les cœurs était si puissant que personne ne voulait partir, et l'évangéliste épuisé quitta la salle. Il fut l'âme d'un beau réveil dans la Drôme (Romans, Montmeyran, Crest, Étoile) en 1835-1836, et 16 ans plus tard l'instrument d'un second (Montmeyran, La Baume-Cornillane). Après une réunion où plus de 25 personnes s'entretenaient avec lui jusqu'à une heure très avancée, plusieurs s'écriant en pleurant : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » et recevant la paix, il écrivait : « Plus je vois ce qui se passe, plus je suis saisi... Je me sens indigne d'être ouvrier avec Dieu dans une œuvre si belle. Hier, bien des prières sont montées devant Dieu. C'était comme la lutte de Jacob avec l'ange, pour demander la délivrance des âmes travaillées ». Au terme d'une vie de labeur incessant au service du Maître, il fut recueilli dans son repos en 1872, à 76 ans.

Jean-Albert Dentan, né en 1805 à Lutry (Vaud), orphelin à douze ans, converti à seize, abandonne ses études de médecine pour servir le Seigneur, est chassé par son grand-père à cause de cette décision, fait des études à Paris grâce à R. Haldane, à l'Institut fondé par celui-ci, et est consacré en 1826. La Société continentale d'Édimbourg l'envoie comme « ministre de l'Évangile » à Lyon (il passera au service de la Société évangélique de France en 1833). Là il s'occupe d'un petit groupe de dissidents, mais rencontre A. Monod et, s'effaçant devant lui, décide de se consacrer à une région rurale difficile, le haut Plateau de Haute-Loire — Ardèche, où Louis Barbey avait déjà travaillé avec zèle et fruits, mais s'était heurté aux pasteurs et était parti en 1824. A. Dentan s'y établit, pour y rester toute sa vie (il est mort à Saint-Agrève en 1873), sauf quelques années à Combovin dans la Drôme (1845-1851) et au Vigan (Gard), (1852-1855). Sa carrière fut toute de dévouement. Sa haute valeur intellectuelle, au service d'une foi simple et d'une piété irréprochable, s'alliait à une humilité rare. Il réunissait inlassablement les personnes intéressées à l'Évangile dans les maisons particulières, comme dans les locaux qu'il put avoir successivement au Riou, à la Pireyre, plus tard à Saint-Agrève. Il visitait et soignait malades et isolés. Il eut dès le début les mêmes démêlés avec les pasteurs officiels qu'avait eus Barbet, et ensuite Vigier, autre évangéliste, originaire du pays, qui avait déjà constitué une Église indépendante dès 1829. Dentan se trouvait d'emblée séparé de l'Église nationale, mais il quitta la Société évangélique elle-même en 1842. Nous le retrouverons plus loin.

Attitudes des Églises — L'hostilité

Effectivement, sans parler de l'hostilité inévitable de l'Église catholique, le travail des évangélistes du Réveil rencontra bien des oppositions au sein de l'Église protestante officielle, profondément remuée, quoi qu'il en soit. Le travail s'est fait en marge d'elle pour la plus grande part, mais l'a

pénétrée, et l'action s'est prolongée sur place ; les fruits durables ont été le fait de pasteurs et de laïques touchés, grâce au Saint Esprit, par l'enseignement nouveau. Le corps pastoral s'est trouvé fort divisé. Les uns étaient favorables, même enthousiastes : ainsi les pasteurs Bonifas à Grenoble et André Blanc à Mens, vis-à-vis d'un Neff ou d'un Vernier ; dans l'Ardèche le pasteur Chabal, à Saint-Agrève, est sympathique aux évangélistes et apprécie beaucoup A. Dentan. Mais d'autres ont pris une attitude résolument et même violemment hostile, et cherché à tourner les autorités civiles contre ces intrus, sans y réussir sauf quelques cas isolés et sans gravité, surtout sous la Restauration (le règne de Louis-Philippe fut un peu moins favorable, à cause des passions politiques, mais on ne peut parler nulle part de véritables persécutions).

D'un côté les orthodoxes formalistes, peu soucieux des problèmes de la foi, étaient dérangés dans leur quiétude et dans leurs privilèges ecclésiastiques : Vernier eut à se débattre plus d'une fois contre des pasteurs prévenus ou jaloux (il n'en resta pas moins dans l'Église nationale). D'un autre côté il y avait les libéraux, aux tendances rationalistes et sentimentalistes à la fois, avec des hommes de haute valeur, comme Samuel Vincent et Athanase Coquerel, sensibles à l'esprit du Réveil, mais qui en jugeaient les doctrines excessives, les méthodes sectaires, et qui étaient inquiets des dissidences à prévoir.

Il ne pouvait manquer de s'en produire. Des conflits sérieux, avec schisme, eurent lieu à Lourmarin (Vaucluse) en 1828, la même année à Sainte-Foy (Gironde) où le pasteur vaudois Henriquet, devant l'attitude du consistoire, sépare une petite Église indépendante. Le même fait, on l'a vu plus haut, s'était produit en Haute-Loire : le conflit y avait éclaté quand L. Barbey avait refusé la Cène à ceux qu'il n'estimait pas en état de la prendre, et les pasteurs avaient exigé son départ ; ses amis s'étaient alors réunis entre eux, des pasteurs du Bourg de Four étaient venus les encourager, et un chrétien du pays, Vigier, avait pris la tête du mouvement, établissant une Église indépendante. Des faits analogues eurent lieu à Saint-Quentin avec Guillaume Monod. À Orthez, une dissidence, préparée par le travail de Pyt mais empêchée par lui, se produisit après son départ en 1831. Divers petits groupes se forment en Ardèche entre 1830 et 1840. Au total, il y avait plusieurs dizaines de ces communautés dans les diverses régions de France, surtout dans les campagnes du Midi et de l'Ouest, les montagnes cévenoles et vivaroises, la Saône-et-Loire (La Chapelle-Thècle et région de Chalon).

Dans les grandes villes, le Réveil toucha également des milieux populaires, mais plus encore des intellectuels, des gens d'affaires, la haute bourgeoisie. On est réjoui de penser au miracle de la grâce à l'égard des riches et des grands de ce monde (Matt. 19:23-26), mais la difficulté existait, pour les gens réellement pieux de ce rang, de conserver en même temps leur vie mondaine. Quoi qu'il en soit, à Paris, outre les réunions tenues dans des salons aristocratiques, la Chapelle de la rue Taitbout, fondée en 1830, réunissait, pour un culte non reconnu par l'État, un auditoire choisi ; les plus grands noms étaient là pour entendre le neuchâtelois Grandpierre, à l'occasion César Malan, etc. Le groupe, avec Agénor de Gasparin, Victor de Pressensé, Mme de Broglie, fille de Mme de Staël, l'amiral Verhuell, prendra une position indépendante, et demeurera dissident, jusqu'à la constitution d'une Église libre en 1849.

Adolphe Monod

Le cas le plus marquant fut celui d'Adolphe Monod (1802-1856) ; Fils de pasteur, étudiant à Genève en 1819, d'abord défiant à l'égard de ce Réveil dont son nom devait devenir inséparable, il fut touché par le moyen de l'Écossais Thomas Erskine dès cette année-là, sans jouir cependant du salut ; même consacré, en 1824, il resta travaillé encore trois ans dans son âme, et ne fut délivré qu'à Naples, où il exerçait déjà un ministère, le 21 juillet 1827. « Une vie intérieure nouvelle commença pour moi, disait-il en évoquant ce moment sur son lit de mort. Oh ! si ces lignes pouvaient être pour vous ce que fut pour moi le soleil du 21 juillet 1827 ! ». Nommé pasteur à Lyon, en décembre de cette année-là, il y trouva A. Dentan déjà à la tête d'une communauté dissidente ; mais celui-ci laissa le champ

libre au nouveau venu, de peu son aîné, lorsqu'il l'entendit prêcher le pur Évangile avec une singulière éloquence et une foi intrépide, réveillant la conscience aussi bien que touchant le cœur. « J'expose, disait-il, non mes pensées mais les pensées de Dieu, et je les expose revêtues non de mon langage, mais du langage de la Bible... J'exhorte à se convertir aujourd'hui ». Beaucoup de ses auditeurs furent amenés au Sauveur, mais il ne tarda pas à rencontrer l'opposition croissante de ceux qu'il dérangeait dans leur quiétude et qui demandaient qu'on leur enseignât non la repentance à salut mais ce qui était à leurs yeux « la plus belle, la plus difficile, la plus sainte des religions, celle des bonnes œuvres ». La bourgeoisie en voie d'enrichissement était plus disposée à donner pour des œuvres qu'à se « donner premièrement au Seigneur ». A. Monod entra en conflit avec le reste du corps pastoral qui lui reprochait de semer le trouble, et avec le libéralisme duquel il ne pouvait s'accorder. Comme, lui non plus, il ne voulait pas consentir à donner la Cène à des non-croyants, il fut révoqué en 1832. Il demeura quelque temps à Lyon, y fonda une « Église évangélique » indépendante. Mais, appelé à professer à la Faculté de Montauban, en 1836, il renoua avec l'Église réformée, et il ira onze ans plus tard comme pasteur à Paris, où sa prédication ardente émouvra bien des âmes. Il y mourra à 54 ans, épuisé, après avoir rendu un poignant témoignage au cours de longs mois de souffrances, et laissant un grand souvenir. Le Seigneur en son jour montrera les fruits de son ministère.

Conclusion

C'est bien par devers Dieu que sont, en définitive, les résultats éternels de toute l'action du Réveil.

Dans l'ensemble, il a redonné une grande *apparence de vitalité* à toute la chrétienté occidentale ; il s'est accompagné, d'ailleurs, d'un admirable élan missionnaire en pays païens. Il a comporté une *vivification réelle* par la nouvelle naissance, d'un grand nombre d'âmes tirées tant du catholicisme que du protestantisme. Au point de vue ecclésiastique, on verrait, en suivant l'histoire de l'Église romaine, quels remous il y a provoqués ; dans les Églises protestantes de tous pays nous avons pu voir qu'il y a produit des *dissidences* multiples. Elles devaient aboutir à la formation d'Églises affranchies de la tutelle plus ou moins forte de l'État, et, pour beaucoup, d'une hiérarchie ecclésiastique. Des « Églises libres » virent effectivement le jour, après 1840, tant en Suisse qu'en France, en Allemagne, etc. à l'exemple de l'Écosse et de l'Angleterre. Nous n'avons pas à en faire l'historique. Actuellement on peut estimer que les quelque 250 millions de protestants dans le monde se répartissent en plus de 250 Églises, dénominations ou sectes, d'importance numérique très inégale. Cet « éclatement des Églises » avait commencé dès la Réformation, mais il est indéniable que le Réveil l'a considérablement aggravé.

Un tel émiettement de la chrétienté en compartiments séparés est de toute évidence la négation de l'unité effective de l'Église de Christ formée de tous les croyants. Or il y avait *un tout autre chemin* offert à l'Église appelée à se réveiller, et elle ne l'a pas pris. « Les enfants de Dieu, conviés à se rassembler sur la base de l'unité du corps de Christ, dont ils sont membres, ont refusé de le faire. Pas plus qu'Israël (Ésaïe 49:5), l'Église ne s'est rassemblée » (H. R). Mais ce chemin qu'ouvrait le Réveil évangélique — se rassembler vers Christ seul, en dehors du monde, de toute Église organisée par les hommes, de tout « système » humain — n'en était pas moins celui qui s'imposait et qui continue à s'imposer à quiconque a compris la vocation céleste de l'Église et la présence du Saint Esprit ici-bas.

Le travail que Dieu a opéré pour que cela fût mis en lumière constitue cette autre face de Réveil sur laquelle nous avons maintenant à nous arrêter.

LE REVEIL : II. - L'ÉGLISE SELON L'ÉCRITURE

L'attente du retour de Christ

Le renouveau d'intérêt pour l'Écriture amena un grand nombre de croyants à prendre conscience de l'importance de ce que Dieu a révélé au sujet de l'Assemblée, corps de Christ, de son appartenance céleste et de la position qui en résulte pour elle dans le monde. Par là même la parole prophétique, qui occupe une si grande place dans l'Écriture, fit l'objet d'une attention particulière de la part de chrétiens désireux de connaître l'espérance de l'Église ainsi que ce qui concerne le peuple d'Israël, sa restauration dans le pays de ses pères et la gloire du règne du Messie qui en résultera. Les prophéties non encore accomplies, en rapport avec la seconde venue de Christ, avaient déjà été considérées, en particulier un siècle plus tôt soit en Angleterre par D. Whitby, soit en Suisse par Crinsoz de Bionnens dans son *Essai sur l'Apocalypse* (1729) ; l'intérêt s'en ralluma avec les bouleversements du tournant du siècle. Un des ouvrages qui devaient susciter l'intérêt le plus intense dans divers milieux chrétiens s'intitulait *La venue du Messie en gloire et en majesté* : il parut en 1812, et son auteur était un Jésuite né au Chili mais qui vécut en ermite en Italie centrale, Manuel de Lacunza (1731-1801), connu aussi sous son pseudonyme Jean-Joseph Ben-Ézra. Publié en espagnol, il fut traduit en anglais en 1826 et produisit dans les pays anglo-saxons une sensation profonde. Il affirmait, entre autres, d'après l'Écriture, deux résurrections, celle des saints avant le millénium, celle des méchants ensuite. Il contribua à réveiller les chrétiens pour attendre le retour personnel du Seigneur Jésus Christ.

La traduction anglaise était de *E. Irving* (1792-1834), et précédée d'une préface rédigée par lui : c'était un Écossais, éloquent prédicateur de l'Évangile, qui se consacra dès lors à proclamer le retour de Christ. Ses appels puissants tirèrent bien des indifférents du sommeil de la mort. Irving tomba malheureusement dans de graves erreurs relativement à la Personne du Fils de Dieu et à l'action du Saint Esprit, et le ministère que le Seigneur lui avait confié s'en trouva gravement compromis. Il est à l'origine d'une secte, la Communauté néo-apostolique. Plus d'un serviteur doué a comme lui, par manque de vigilance, ruiné son activité dans l'Église.

Tandis que se multipliaient les publications sur la prophétie (on a compté plus de cent ouvrages et au moins dix périodiques publiés en anglais, traitant spécialement du second avènement de Christ), s'organisaient des « réunions prophétiques » où l'on approfondissait ces vérités bibliques ; beaucoup de chrétiens propageaient les découvertes qui se faisaient dans l'Écriture, et ainsi fut stimulé le zèle des enfants de Dieu pour attendre des cieux le Fils de Dieu. Certaines, comme celles qui se tinrent à Albury (Sussex) chez Henry Drummond, de 1826 à 1830, devaient malheureusement favoriser l'irvingisme. D'autres furent organisées par les soins de Lady Powerscourt, de 1831 à 1833, dans son domaine de Powerscourt au sein d'un district montagneux de l'Irlande : là devait être décisivement mis en relief le devoir des chrétiens fidèles, d'attendre Christ et de prendre position vis-à-vis d'un monde christianisé mais en voie d'apostasie, sur lequel le jugement allait s'exécuter.

« Voici l'Époux ; sortez à sa rencontre ! ». Depuis lors le nombre de ceux qui attendent le retour du Seigneur n'a fait que s'accroître dans toute la chrétienté, Église catholique comprise. Mais sa parole « aux autres qui sont à Thyatire » : Ce que vous avez, tenez-le ferme jusqu'à ce que je vienne », demeure, aussi bien que sa promesse et son avertissement à Philadelphie : « Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne » (Apoc. 2:25 ; 3:11).

« L'Esprit et l'Épouse disent : Viens. Et que celui qui entend dise : Viens... Celui qui rend témoignage de ces choses dit : Oui, je viens bientôt. — Amen ; viens, Seigneur Jésus » (Id. 22:17:20).

[Prise de conscience de la vocation de l'Église](#)

On comprend ainsi que conjointement à cette redécouverte de la promesse de Christ, une autre fût faite dans les Écritures : celle de l'appel, de la position et de l'espérance propres à l'Église. Formée de tous ceux qui, « retirés du présent siècle mauvais », sont des enfants de Dieu unis à Christ, l'homme glorifié dans le ciel, elle est un corps étranger à ce monde, où elle est laissée pour rendre témoignage à son Époux céleste, en L'attendant.

Cette découverte eut pour effet d'opérer, par le Saint Esprit, chez beaucoup d'hommes pieux une profonde humiliation devant le Seigneur, en considérant que ce qui porte ici-bas le nom d'Église chrétienne s'achemine vers une ruine sans remède. Puis le même Esprit leur montra dans la Parole de Dieu toutes les directives nécessaires à la marche des croyants, collective aussi bien qu'individuelle, ainsi que d'autres vérités de prix, méconnues depuis de longs siècles.

Le seul corps

Ils furent amenés à comprendre qu'en demeurant attachés à leurs diverses organisations ecclésiastiques ils n'avaient pratiquement l'unité de l'Assemblée de Dieu : du moment qu'ils se joignaient à l'une ils n'appartenaient pas à une autre, et prétendre qu'en les juxtaposant toutes en un ensemble composite on fait l'unité de l'Église revient à nier expressément que chaque croyant, et non un groupe de croyants rassemblés selon leurs vues propres, est un membre du *seul corps* dont Christ est la tête. Fortifiés dans la foi, enseignés et préparés par la grâce de Dieu à vivre eux-mêmes sobrement, justement, pieusement, séparés personnellement du monde, ils firent le pas qu'entraînait pour eux l'obéissance à la Parole : se retirer de ces organisations religieuses pour se réunir au nom du Seigneur Jésus autour de sa Table, la Table du Seigneur, dressée par l'Esprit et non par les hommes, sur le principe de l'unité du corps de Christ, en dehors du monde et de sa religion. Cela ne s'est pas fait, pour tous, au même instant ; les exercices ont été plus ou moins profonds et plus ou moins longs, et ils ont eu lieu en bien des endroits différents, mais le même Esprit les produisait.

Il ne s'agissait pas seulement de ressentir, si douloureusement que ce fût, l'absence de vie spirituelle et de communion fraternelle qui caractérisait les Églises officielles. Nous avons vu que les yeux de beaucoup de chrétiens avaient été ouverts en plusieurs pays pour les en faire sortir ; d'autre part ces Églises elles-mêmes avaient été plus ou moins pénétrées par le Réveil évangélique ; même l'idée de l'unité des chrétiens était agitée jusqu'au sein du clergé évangélique anglican au début du siècle. Mais le principe même des Églises ou dénominations, séparées ou non de l'État, était contraire à l'unité de l'Esprit, et pour garder celle-ci il fallait, pour ceux qui confessaient le nom du Seigneur, après s'être retirés de l'iniquité », se rassembler au seul nom du Seigneur, et sans autre ministère que celui, souverain et fécond, du Saint Esprit.

La Cène

Il n'est guère possible de savoir qui a été le premier éclairé et a pris l'initiative de la fraction du pain en dehors de tout système religieux. Ce sont de ces questions sans profit. Dieu sait dans quelle mesure il a permis, dans tous les temps, que quelques-uns de ses enfants fassent ainsi, avec la simplicité des débuts de l'Église. Il est probable qu'à cette époque du Réveil cela s'est produit, au moins occasionnellement, en beaucoup de lieux qui s'ignoraient, soit sur le continent soit dans les îles Britanniques, soit en Amérique. Le fait est certain pour telles localités de l'Irlande, par exemple à Ennis, dans le Sud-Ouest de cette île, dès avant 1828, et à *Dublin*.

Dans cette ville, des relations différentes mais non contradictoires montrent, dans les années 1826 à 1828, au moins trois petits groupes de personnes conduites à se rassembler le dimanche non seulement pour prier et lire la Parole, mais pour l'un en tout cas, dès 1826, prendre la Cène ensemble sans intentions bien nettes autres que de se souvenir ensemble de leur Sauveur. Les uns, comme E. Cronin, étaient des Indépendants venus à Dublin et qui n'avaient pas voulu se plier à être enregistrés dans une congrégation fermée. Les autres étaient des chrétiens de diverses origines qui, mis fortuitement en rapport, avaient constaté leurs vues communes sur l'état du monde religieux : il y avait là A. N. Groves, qui, converti en 1817 avait un peu plus tard résolu de quitter un cabinet de dentiste prospère à Exeter (Devonshire) pour l'œuvre missionnaire ; pensant avoir besoin d'être pour cela consacré, il venait périodiquement à Dublin, pour faire ses études théologiques, quand il avait compris l'inutilité de cette ordination. Il avait rencontré entre autres J. G. Bellett, jeune avocat

converti en 1817 en lisant un livre au cours de ses études, et prêt à renoncer lui aussi à sa profession. Ils s'étaient édifiés mutuellement et Groves avait particulièrement éclairé son ami sur le rassemblement autour du Seigneur ; ils furent amenés à se réunir simplement avec deux ou trois autres. Un autre groupe se trouvait dans un état d'esprit analogue, avec W. Stokes et John Parnell (qui devint plus tard lord Congleton). Aucune de ces petites compagnies n'avait l'idée de se placer définitivement en dehors de tout système, mais désirait plutôt être libre avec tous. Ils se rencontrèrent, de proche en proche, et plusieurs en particulier chez Francis Hutchinson, où se trouvait, pour un temps, un pasteur anglican du comté montagnoux de Wicklow, John Nelson Darby, ancien condisciple et ami de J. G. Bellett. Ceci, autant qu'on puisse le déterminer, dans l'hiver de 1827-1828.

C'est chez F. Hutchinson que devait avoir lieu la réunion, avec fraction du pain, dans laquelle on voit généralement le point de départ du témoignage des « frères », et à laquelle participaient J. G. Bellett, E. Cronin, J. N. Darby et F. Hutchinson. Mais il apparaît assez difficile de la dater exactement, les documents qui en parlent, par lettres ou autres relations, émanant de participants qui évoquaient leurs souvenirs plus de quarante ans après, et sans excès de précision chronologique. Il est vraisemblable qu'au moins une réunion de la sorte, mais où l'on n'avait nullement l'intention d'ouvrir une suite ininterrompue, a eu lieu en 1828 ou au début de 1829, et que c'est seulement en novembre 1829 que se tint la première réunion délibérément et régulièrement renouvelée depuis.

Ce n'est pas sans motif que Dieu a permis l'incertitude de ces données initiales. Rien ne souligne mieux qu'il ne s'agissait pas d'une action irréfléchie, pas plus que d'un entraînement à la suite d'un homme. Rien de sectaire ni d'impulsif, mais le travail de l'Esprit de Dieu s'opérant simultanément chez plusieurs, avec une profondeur et une lenteur différentes selon les personnes.

L'Assemblée d'Aungier Street

Quoi qu'il en soit, on continua de se réunir Fitzwilliam Square, à Dublin, chez F. Hutchinson, pendant quelques mois, et des âmes furent ajoutées, dont lord Congleton, Andrew Miller, W. Stokes. Le nombre croissant, quelques-uns, pensant aussi qu'un témoignage public était nécessaire c'était le cas de lord Congleton qui était pourtant d'une extrême humilité personnelle — louèrent en mai 1830 un local de ventes aux enchères, dans la rue Aungier (Aungier Street) : ce fut la première salle de réunions publique des « frères ». Afin de la préparer pour le culte, trois ou quatre avaient l'habitude le samedi soir d'enlever les meubles et objets divers qui l'encombraient. L'un d'eux, Cronin, évoquant ce travail, disait 50 ans plus tard : « Quel temps béni, inoubliable, pour mon âme ! Car dans ce service nous avions, à n'en pas douter, la présence du Maître, son sourire et son approbation ». Ceux qui entraient pour la première fois étaient saisis par la puissance, la fraîcheur et l'onction avec lesquelles la Parole était présentée, et par le sentiment de la présence du Seigneur, malgré l'étrangeté du lieu, qui contrastait avec la décoration des églises et chapelles auxquelles ils étaient habitués. Plus tard les frères eurent la salle entièrement pour eux, et s'y réunirent plusieurs années.

La nouvelle de ce mouvement se répandit, excitant un vif intérêt. Ce qui frappait aussi, c'est que, malgré l'absence de toute direction apparente, ces rassemblements, de plus en plus nombreux, ne portaient aucune trace de désordre. Aussi les vérités qui avaient donné naissance à ce témoignage furent-elles appliquées avec puissance à bien des cœurs, et un grand nombre de croyants demandèrent à participer à la Cène du Seigneur. Et cela non seulement à Dublin, mais en d'autres endroits d'Irlande et d'Angleterre où des réunions semblables virent le jour.

Les « Frères »

Sil est sans profit de demander qui a été l'instigateur principal du mouvement — ce que montrera le Jour de Christ — nous pensons avec reconnaissance à ce noyau de chrétiens pieux et hautement qualifiés dont Dieu s'est servi pour remettre en lumière les riches vérités relatives à l'Assemblée, et

tant d'autres qui étaient plus ou moins oubliées, sinon totalement, depuis les temps apostoliques, vérités non point spéculatives mais d'une grande portée pratique : ainsi l'affranchissement du chrétien, les grandes dispensations, les opérations du Saint Esprit, la venue du Seigneur. Nous ne pouvons penser à eux sans évoquer avec force Hébreux 13:7 : « Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont annoncé la parole de Dieu », et rendre grâces à Celui qui les a donnés. La meilleure manière d'imiter leur foi est de nous enquerir de leurs enseignements, et de prendre le temps et le soin de les lire. Dieu avait préparé là des hommes de haute intelligence, exceptionnellement instruits, mais les avait fait passer par des exercices d'âme profonds, les amenant à abandonner toute haute idée d'eux-mêmes et toute confiance en leurs capacités, pour se mettre tout entiers, dans une piété humble et un renoncement qui recommandaient leur enseignement, à l'école et au service du Seigneur. L'un d'entre eux, quoique « inconnu », est « bien connu » ; nous voulons parler de J. N. Darby, sans perdre de vue ceux qui lui ont été étroitement liés en ces débuts d'une œuvre à propos de laquelle il a écrit : « Beaucoup d'autres y ont travaillé, et plusieurs avec bien plus de dévouement que moi, même avec un résultat plus marqué pour ce qui regarde la bénédiction des âmes ».

John Nelson Darby, né à Londres en 1800, d'un riche Irlandais, grand propriétaire et négociant, fit de fortes études à Trinity College (l'Université de Dublin), et il allait débiter comme avocat lorsqu'il se sentit appelé par Dieu à se consacrer à son service. Il abandonna le barreau et fut ordonné diacre de l'Église anglicane en 1825, puis ministre l'année suivante. Il avait passé par un poignant travail d'âme pendant sept années, pour jouir ensuite d'une paix parfaite par la foi en Christ et en son oeuvre, saisissant avec une entière certitude la position du croyant en Christ — uni à Christ glorifié, agréé en lui et assis en lui dans les lieux célestes. Il commença en 1825 son ministère dans une pauvre cure de la rude contrée de Wicklow, en Irlande ; il s'y dévoua à tous, au détriment de sa santé, et Dieu bénit son activité, tant pour ses paroissiens, la plupart indigents et très ignorants, que pour les nombreux catholiques de la région. Mais de nouveaux problèmes travaillaient sa conscience et son esprit, cette fois quant à sa position ecclésiastique : ce n'est pas seulement qu'il voyait bien des maux et des inconséquences dans l'état de l'Église anglicane, mais il était amené à comprendre que tous les croyants étaient un en Christ, et que donc la véritable Église était *un* avec son Chef glorifié, un *seul corps*, le corps de Christ. Des débats avec son archevêque, à propos des rapports entre l'Église et le pouvoir civil, furent l'occasion pour lui d'exposer par écrit quelques-unes de ces considérations. C'est alors qu'ayant dû, à la suite d'un accident de cheval, faire un séjour à Dublin, il y noua, comme on l'a déjà vu, des relations avec d'autres chrétiens préoccupés de la même manière. L'amitié qui le liait avec *J. G. Bellett* se trouva resserrée. Elle devait durer jusqu'à la mort de ce dernier : *J. G. Bellett* termina en 1864 une carrière bénie au service du Seigneur, en laissant des écrits qui font toujours les délices de ceux qui ont reçu en partage une foi d'un pareil prix. À l'époque dont nous parlons il revenait d'un séjour à Londres, où il s'était rencontré avec des chrétiens étudiant la prophétie ; il y avait été prodigieusement intéressé, mais se trouva particulièrement heureux de voir l'écho que ce qu'il en rapportait trouvait chez son ami *J. N. Darby*. Celui-ci n'abandonnait pas pour autant sa cure et retourna dans ses montagnes, où il resta un an encore ; puis il se démit de ses fonctions mais non de la prêtrise, et c'est en clergyman qu'il voyagea en Irlande et en Angleterre, pour ne rompre tous liens avec l'Église établie que vers 1835-1836, après d'autres heurts avec des archevêques successifs. Une telle attitude n'avait rien d'équivoque. Elle témoigne seulement de la profondeur du travail qui s'opérait en lui. Il se refusait à laisser penser que s'il se détachait de l'Église établie, c'était pour créer une nouvelle dissidence. Un de ses anciens amis l'interpellant vers 1834 : « Eh bien, vous nous avez quittés, John ? à quelle Église vous êtes-vous joint ? » — « À aucune, répondit-il, je n'ai rien à faire avec les dissidents ; jusqu'ici c'est moi ma propre Église ».

Mais c'est lui plus que tout autre que Dieu employa pour faire connaître les doctrines que ses amis et lui puisaient dans la Parole. Dès 1828, une brochure vigoureuse (*) exprimait ce que les frères, en voie de se réunir régulièrement, allaient chercher à pratiquer. Elle garde toute son actualité, car y sont définis tous les éléments distinctifs d'un témoignage à rendre, selon la Parole, à l'existence de la

vraie Église et à l'unité du corps de Christ, que contredit toute Église particulière. « Celui qui cherche les intérêts d'une dénomination particulière, écrivait-il, est ennemi de l'œuvre de l'Esprit de Dieu, et ceux qui croient en « la puissance et la venue du Seigneur Jésus Christ » doivent se garder soigneusement d'un tel esprit... Nul rassemblement, s'il n'est pas formé pour embrasser tous les enfants de Dieu sur la base complète du royaume du Fils, ne peut trouver la plénitude de la bénédiction, parce qu'il ne l'a pas en vue et que sa foi ne l'embrasse pas... Le symbole extérieur et le moyen d'exprimer l'unité est la participation à la Cène du Seigneur : « Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain... ». L'unité est ce en quoi l'Église se glorifie, mais l'unité qui a pour but de favoriser et d'assurer nos propres intérêts n'est pas l'unité de l'Église : c'est une confédération qui renie la nature et l'espérance de l'Église. L'unité qui est vraiment celle de l'Église est l'unité de l'Esprit et ne peut être réalisée que dans les choses de l'Esprit ».

(*) *Considérations sur la nature et l'unité de l'Église de Christ. Dublin 1828.*

Caractères du mouvement

Un témoin de ces temps a écrit : « Les effets de ces enseignements si clairs, si solennels, si fondés dans l'Écriture, furent grands et immédiats. Ils trouvèrent un écho dans beaucoup de cœurs chrétiens. Des hommes pieux, en des lieux divers, sentant qu'il leur était impossible de continuer avec l'état de choses existant dans l'Église professante, accueillirent avec joie la vérité ainsi placée devant eux et quittèrent leurs dénominations respectives. Les traités et les livres se succédaient rapidement, toujours clairs et pleins. En ces jours de fraîcheur et de simplicité virginale, les âmes croissaient rapidement dans la grâce et la connaissance du Seigneur et de sa vérité. Beaucoup se demandaient jusqu'où cela irait. Mais le Seigneur travaillait et un grand nombre suivaient » (Andrew Miller).

Un autre rapporte que « parmi ceux qui se séparèrent des diverses organisations, il y avait des hommes remarquablement doués, des hommes de poids, d'une haute et puissante intelligence, des membres du clergé, du barreau, de la magistrature, des officiers de l'armée et de la marine, des médecins, des gens d'une position sociale élevée. Leur sécession, comme on peut le penser, causa un émoi considérable et amena une vive opposition. Plus d'un lien d'amitié fut rompu, plus d'une affection précieuse brisée, il y eut bien des sacrifices, bien des peines à endurer, des épreuves à subir, des reproches à recevoir, et le mépris, et la persécution (C. H. Mackintosh).

Beaucoup, comme le dit encore A. Miller, pensaient que le mouvement serait rapidement réduit à néant du moment qu'il n'y avait ni organisation définie, ni ordre clérical, ni confession de foi, ni lien visible d'union, ni président, ni ministre consacré. Mais le Seigneur était avec ces frères, selon sa promesse d'être au milieu des deux ou trois assemblés en son nom. Lui était la joie, la bénédiction et l'édification des siens, et Il les fortifiait.

Il n'y a pas à s'étonner qu'il y ait eu des tâtonnements dans leur façon de se réunir, mais ils comprirent bientôt que la liberté de l'Esprit excluait toute règle et toute routine. Il fallut aussi, nous venons de le voir pour J. N. Darby lui-même, le temps nécessaire pour une application totale des principes émis et une rupture décisive avec les milieux ecclésiastiques. A. N. Groves, qui fit une belle carrière missionnaire en Mésopotamie et dans l'Inde, ne s'en sépara jamais entièrement. J. G. Bellett, en 1834, « n'était pas encore vraiment détaché de l'Église établie ». Ils avaient à apprendre la portée de la séparation qu'impliquait l'obéissance à Dieu. J. N. Darby écrivit à un ami en 1851 : « Je crois que lors de ma délivrance de la servitude en 1827-1828, Dieu mit au jour certaines vérités dont l'Église avait besoin. Je crois aussi que, bien qu'en m'attachant à ces vérités et en cherchant à aider les âmes par elles, j'ai enlisé celles-ci pour avoir ce qu'on appelle la paix et l'union. Je n'entre pas dans la question de savoir dans quelle mesure cela fut permis, ou dans quelle mesure une répugnance naturelle pour les conflits se mêlait à la grâce, mais il en fut ainsi... ». Mais cela n'empêchait pas les

frères d'aller de l'avant dans une indépendance totale à l'égard des hommes, annonçant l'Évangile aux inconvertis ou enseignant aux enfants de Dieu les vérités qu'ils avaient reçues : dans une petite ville où ils n'étaient qu'une douzaine, ils avaient tous l'habitude après la cène, chaque dimanche, de se disperser dans les villages voisins pour prêcher l'Évangile librement et avec zèle. Les écrits des frères se répandaient au-dehors, nombre de croyants se familiarisaient avec l'appel céleste, la position, les privilèges, les responsabilités, l'administration et l'espérance de l'Assemblée de Dieu.

Le ministère

En rapport avec ces vérités se posait pour eux la question, essentielle, du ministère, spécialement du ministère de la Parole par des évangélistes, des pasteurs, des docteurs. Des passages comme Éphésiens 4:7-12 montraient que Christ, après avoir accompli la rédemption et avoir été élevé à la droite de Dieu, a donné l'Esprit pour former, édifier et nourrir l'Assemblée par ces « dons ». Il les lui assure. Il les confère à qui il veut, et les siens ont à les « désirer ardemment » pour que les pécheurs obtiennent le salut et que les membres du corps de Christ croissent jusqu'à « la plénitude » de Celui-ci (v. 13). Or, dans les diverses dénominations religieuses, sans parler du clergé catholique, le ministère est réservé de façon exclusive à des hommes consacrés par des hommes, selon des règlements établis, le plus souvent différents d'une Église à l'autre. Il est ainsi entravé de mille manières dans la chrétienté. Ces obstacles tombèrent lorsque les frères se placèrent simplement dans la liberté et sous la dépendance de l'Esprit Saint seul. Conduits par Lui, ceux qu'il y appelait purent annoncer sans réserves « les choses merveilleuses de Dieu », trouvées dans sa Parole, le même Esprit les guidant dans toute la vérité (Jean 16:13). Les frères ont toujours maintenu que l'organisation humaine du ministère établi par les hommes, contredit l'Écriture et produit des effets désastreux. « Un homme préparé par des études, mais sans don de l'Esprit, et peut-être étranger à la vie divine, peut, s'il est régulièrement consacré, exercer ce qu'on appelle le « saint ministère » dans le système ecclésiastique auquel il appartient. Par contre un vrai croyant qui posséderait les dons de l'Esprit les plus caractérisés, soit pour prêcher soit pour enseigner, conféré par Christ, chef de l'Assemblée, mais qui n'aurait pas été dûment consacré à la manière des hommes, ne pourrait en exercer aucun ».

Extension du mouvement

Des réunions analogues à celle de Dublin ne tardèrent pas à s'établir dans le reste de l'Irlande, surtout dans le sud-ouest, à Limerick, mais aussi à Cork, et à l'intérieur (Granard). J. N. Darby y voyagea beaucoup, principalement en 1830, et y revint fréquemment ensuite.

Il faisait entre-temps des séjours en Angleterre, où l'œuvre se développa aussi. Il est à Cambridge, puis à Oxford, ensuite à Londres, en 1830, revient à Oxford l'année suivante. Il y fait la connaissance de B. W. Newton, qui s'y préparait à l'ordination, et il se lie avec un futur compagnon d'armes, précieux et fidèle, *G. V. Wigram*. Converti en 1824, à 19 ans, celui-ci avait abandonné une carrière militaire prometteuse pour étudier lui aussi en vue de la prêtrise. Là encore J. N. Darby trouva *J. L. Harris*, un diplômé d'Oxford, pasteur près de Plymouth, et un ministre d'Oxford, fougueux calviniste, Bulteel ; celui-ci dans un sermon retentissant attaqua avec virulence l'Église établie (1831), et aida ainsi à la rupture des frères avec cette Église, en ce que J. N. Darby écrivit une brochure pour le soutenir ; mais il ne se joignit à eux que plus tard.

Plymouth

L'année suivante (1832), plusieurs de ces gens d'Oxford se retrouvaient à *Plymouth*. C'est là qu'habitait Newton, et il invita J. N. Darby à y venir, des portes s'ouvrant pour la Parole. Wigram, originaire lui aussi du Devonshire, avait été nommé à une cure près de Plymouth, dans le moment où Harris renonçait à la sienne. Vinrent aussi George Müller, un Allemand converti à Halle, pasteur baptiste mais lui aussi « réveillé » quant à l'Église, et son collègue et ami Craik, beau-frère de Groves :

et enfin un officier de haut grade de la marine royale, Percy F. Hall, qui, converti, annonçait l'Évangile à travers la région environnante avant de donner sa démission, se trouva en rapport avec ce noyau. Un peu plus tard, en 1835, devait s'y joindre S. Tregelles, l'un des plus éminents et des plus pieux exégètes des textes bibliques. J. N. Darby eut plusieurs années son point d'attache à Plymouth. Il prêcha dans les églises, puis une chapelle désaffectée servit de local à l'assemblée qui s'était formée et qui devint rapidement nombreuse, dépassant 700 personnes. Plymouth se trouva ainsi en vue. Les frères frappaient non seulement par ce qu'ils enseignaient mais par leur manière de vivre, très simple, sobre, digne de la Parole, et cela d'autant plus que beaucoup étaient connus comme sortant de milieux humainement distingués. C'est à Plymouth que la grâce divine poussa plusieurs à consacrer au Seigneur leurs biens matériels : bijoux, meubles de prix, furent vendus aux enchères, et celles-ci durèrent trois jours (1838) ! Le produit de la vente fut employé à l'œuvre du Seigneur. Les frères continuaient à répandre l'Évangile alentour. Comme ils n'appartenaient à aucune dénomination du pays, on parlait d'eux comme des « frères venus de Plymouth ». C'est à Plymouth, d'autre part, que furent publiés un grand nombre de leurs traités et brochures, et que commença de paraître, en 1834, le premier périodique des frères, « The Christian Witness », édité d'abord par H. Borlase, puis, à la mort de celui-ci en 1835, par J. L. Harris. On sait que l'appellation de « frères de Plymouth » devait se propager dans le monde entier. Mais ni à Plymouth ni ailleurs les frères n'ont revendiqué d'autre titre que celui donné par le Seigneur en Matthieu 23:8 quand il leur dit : « Un seul est votre conducteur, le Christ ; et vous, vous êtes tous frères ».

Extension en Angleterre et opposition

Le mouvement s'étendit peu à peu en Angleterre. Müller et Craik s'établirent à Bristol, dès 1832 ; le noyau d'Exeter donna naissance à une assemblée. Dans le nord-ouest du Devonshire, à Barnstaple et dans la région, des communautés toutes rurales étaient préparées par l'enseignement d'un évangéliste très simple mais fervent, R. Gribble, qui depuis une quinzaine d'années était l'instrument d'un beau réveil ; un chrétien pieux et doué s'y établit en 1832 et y fut en grande bénédiction, R. C. Chapman, celui qu'on appela plus tard le patriarche de Barnstaple (1803-1902).

À Londres les premières réunions de frères furent encouragées par G. V. Wigram qui y travailla en 1833. D'autres s'établirent à Bath, à Hereford, à Kendal, à Stafford, d'autres en Écosse.

Une opposition acharnée ne tarda pas à s'élever, surtout de la part des divers clergés. On ne peut s'en étonner ; la position prise par les frères constitue en effet un témoignage décisif contre toute organisation humaine et l'adversaire du Chef de l'Assemblée ne pouvait rester inactif. Toutefois ses efforts pour détruire ce témoignage à sa naissance tournèrent à sa confusion. En quelques années de tels rassemblements se multiplièrent dans toutes les îles Britanniques, en même temps que le mouvement s'étendait en d'autres pays d'Europe et d'Amérique déjà touchés et préparés par le Réveil évangélique. Nous ne pouvons songer qu'à donner quelques brefs aperçus de cette extension. Au reste, il est probable qu'une histoire détaillée en serait impossible : le Seigneur, qui s'est réservé de connaître les œuvres de l'assemblée de Philadelphie, a mis dans son « trésor particulier » ce qu'Il a trouvé pour Lui dans cette période bénie d'un témoignage philadelpmien.

En Suisse

On trouve J. N. Darby en Suisse à l'automne de 1837. Il était venu, dit-il, sans aucun dessein de travailler dans ce pays, mais attiré par la présence de frères dont on lui avait dit qu'ils se réunissaient à peu près comme ceux avec qui il se rassemblait en Angleterre. Il fit un premier séjour, assez court semble-t-il, à Genève, puis y revint en août 1839. Il devait avoir pendant plus de cinq ans, jusqu'en janvier 1845, sa résidence ordinaire en Suisse malgré des voyages assez brefs en France et des échappées en Angleterre.

« Je prêchais et j'enseignais ce que je connaissais, écrira-t-il : la pleine et sainte liberté de l'Évangile, l'assurance du salut en contraste avec la loi, la position et les privilèges de l'Église, et la venue du Seigneur pour la prendre à Lui, de même que l'habitation du Saint Esprit dans l'Église et dans chaque membre ici-bas ».

Les débuts des frères à Genève

À Genève où il demeure d'août 1839 à mars 1840 et où il revient à plusieurs reprises pour de plus brefs séjours, il est depuis 1837 en relation étroite avec l'Église dissidente du Bourg de Four (de la Pélisserie à partir de 1839). Très cordialement reçu, il exerce là un ministère béni. Mais la sincère affection qui le liait, dans une estime réciproque, aux « frères pasteurs », Guers, Lhuillier, Empaytaz, et tous les efforts qu'il déploya avec grâce et patience, ne purent empêcher que s'aggravât la divergence qui, dès avant sa venue, séparait ces pasteurs de leur troupeau. Ils persistaient à maintenir la nécessité d'un ministère officiellement reconnu, et d'anciens établis, alors que beaucoup de frères avaient été depuis longtemps amenés à désirer la liberté de l'action du Saint Esprit dans l'assemblée, comme en témoigne une lettre touchante adressée de leur part « à leurs frères et pasteurs bien-aimés, en 1837 (voir ci-dessous). L'enseignement de J. N. Darby acheva de les éclairer, mais non les pasteurs. Après avoir longtemps patienté, une quarantaine de ces frères finirent par se réunir à part, le 3 mars 1842, avec parmi eux, le respecté J. Foulquier. Ce fut le noyau de l'assemblée dite de l'Île. J. N. Darby n'était pas à Genève à ce moment. Quant à l'Église de la Pélisserie — qui subsiste encore après quelques mues — la plupart de ses membres devaient quelques années plus tard, avec d'autres dissidents (de l'Oratoire en particulier), se rattacher à l'Église évangélique indépendante de Genève, constituée en 1848.

À Lausanne

J. N. Darby avait cependant espéré, en 1840, le maintien, dans la « chère assemblée » de la Pélisserie, de l'unité de l'Esprit. Quittant Genève en mars de cette année-là, il laissait les frères « dans une grande paix », et il pensait regagner l'Angleterre. Mais Dieu le voulait encore en Suisse. « Soudainement arrêté » à Lausanne, selon ses propres expressions, il s'y installa « dans un logement solitaire, ne connaissant personne », sinon quelques âmes qui cherchaient leur voie et à l'égard desquelles il se sentait « une sorte de responsabilité ». Son enseignement suscita des remous parmi les dissidents groupés autour des frères Henri et François Olivier. Henri abandonne le pastorat ; François, qui inclinait vers les idées perfectionnistes (wesleyennes) propagées par des méthodistes actifs, se rallie sur ce point à J. N. Darby qui rétablissait la vérité selon l'Écriture. Mais comme à Genève, ces conducteurs du troupeau dissident, de même qu'Auguste Rochat à Rolle, achoppèrent sur la question de la liberté d'exercice des dons et du rassemblement indépendant de tout corps constitué. D'où une situation confuse ; elle aboutit — après une Conférence fraternelle (septembre 1842) qui fit ressortir l'impossibilité pour J. N. Darby de marcher avec la dissidence, représentée par la réunion dite de Saint-Pierre — à une assemblée dégagée de tout système. La réunion de Saint-Pierre devait se fondre dans l'Église libre naissante, en 1848. J. N. Darby semble s'être éloigné au milieu de 1843, pour revenir l'année suivante, en août, après avoir visité la France, l'Angleterre et la Hollande.

En Suisse romande

Mais l'œuvre en Suisse s'étendait en son absence. Ses séjours à Genève et à Lausanne avaient été coupés de nombreux déplacements à travers le Pays romand, avec par exemple un séjour d'une quinzaine à Neuchâtel en novembre 1839, un autre dans la vallée de Joux en janvier 1843. Des évangélistes et des prédicateurs, dont quelques-uns étaient des vétérans du Réveil des années 1820, n'avaient pas tardé à se joindre à lui, secouant un peu partout l'ancienne dissidence assoupie, mais agissant aussi en d'autres milieux. On venait à Genève de loin pour écouter l'enseignement de J. N. Darby : des chrétiens de Ballaigues se souviennent avoir entendu de leurs grands-parents qu'ils s'y rendaient à pied, soit de plus de 80 km. Des bords du Léman au Jura bernois et neuchâtelois des

assemblées se forment, et essaient : ainsi, quatre familles qui se réunissaient régulièrement dès 1843 à La Chaux-de-Fonds décident ensuite de se séparer pour porter le témoignage l'une aux Ponts-de-Martel, l'autre à Cormondrèche, une autre au Locle.

Des ministres nationaux se démettaient de leurs fonctions pastorales officielles. À Vevey, où depuis 1838 au moins quelques chrétiens se réunissaient pour la fraction du pain une fois par mois, le pasteur *C. F. Recordon*, dont la parole éloquentes attirait les foules, démissionna en décembre 1840, et vint humblement prendre place avec les deux ou trois rassemblés au nom du Seigneur dans cette ville.

Quand j'ai quitté mon poste, disait-il plus tard à un ami, pour toute fortune j'avais onze enfants ». Le Seigneur récompensa sa fidélité, non seulement en pourvoyant aux besoins de cette famille, mais en étendant la sphère d'activité de son serviteur. Il exerça trente ans, jusqu'à sa mort en 1870, un ministère oral et écrit dont les fruits subsistent. Il fut le premier éditeur du « *Messenger évangélique* » (1860) et de « *la Bonne nouvelle annoncée aux enfants* » (1861).

D'autre part, de jeunes chrétiens désireux de se vouer à l'œuvre d'évangélisation et d'édification avaient demandé à J. N. Darby lors de son séjour à Lausanne, d'étudier la Parole sous sa direction : il avait ainsi réuni une douzaine de frères pendant une année, et fait ensuite de même à Genève six mois. Il se gardait d'intervenir dans leur vocation et leur consécration à l'œuvre, les laissant dans la dépendance du Seigneur seul. La plupart furent des instruments bénis par le Maître, soit en Suisse où des réveillés locaux eurent lieu par leur moyen, soit en France.

Plus efficace encore peut-être fut le travail opéré par des écrits, soit traduits de l'anglais, soit rédigés en français par J. N. Darby lui-même (qui usait remarquablement de notre langue). Outre des brochures de controverses occasionnelles avec A. Rochat, F. Olivier et d'autres, cette période vit paraître des ouvrages brefs mais pleins, clairs, incisifs, exposant l'Écriture dans une soumission absolue à son autorité, et tout pénétrés d'amour pour l'Église et son Chef. Ces écrits, par lesquels beaucoup de chrétiens sincères, proches et lointains, furent éclairés, demeurent essentiels pour qui veut saisir la portée du mouvement spirituel propre à ce moment de l'histoire de l'Église.

C'est ainsi que *L'apostasie des dispensations successives* (1836) esquissait une vue générale de la permanence de ces deux grands faits : l'homme toujours infidèle à sa responsabilité, Dieu toujours fidèle à ses desseins de grâce. *L'attente actuelle de l'Église et les prophéties qui établissent la vérité du retour personnel du Seigneur* (Genève, 1840), puis les *Notes sur l'Apocalypse* (Genève, 1842) définissent le caractère distinctif de la dispensation chrétienne et de l'Église. Suivent des opuscules se rapportant plus directement à l'Église ici-bas, dans son état présent, avec ses privilèges, ses ressources et ses devoirs. Citons :

Sur la formation des Églises (Genève novembre 1840), et : *Quelques développements nouveaux sur les principes émis dans la brochure : Sur la formation des Églises, etc.* (Geneve 1841) ;

— *Le Ministère, considéré dans sa nature, dans sa source, dans sa puissance et dans sa responsabilité* (Lausanne, 1843)

— *De la présence et de l'action du Saint-Esprit dans l'Église* (Valence, 1844).

Ces enseignements, puisés dans la Parole de Dieu, furent accompagnés de la bénédiction du Seigneur, malgré l'opposition qu'ils rencontrèrent non seulement de la part du monde religieux mais de chers enfants de Dieu liés à divers systèmes qu'ils ne pouvaient se résoudre à quitter. Les assemblées furent plus d'une fois molestées, surtout pendant la période politiquement troublée de 1845 à 1848, et déjà auparavant de réelles violences avaient eu lieu en certains endroits ; un frère

avait été sévèrement battu ; une véritable petite émeute se produisit à Lausanne en mai 1845. Il était fréquent que l'on reçût des cailloux en se rendant au culte.

Sur le terrain doctrinal une vive et parfois âpre controverse se ralluma autour de 1848, J. N. Darby étant pris à partie, tant par les nationaux que par les dissidents et les Églises libres naissantes, à propos des anciens. Ce lui fut l'occasion d'établir nettement que la désignation officielle d'anciens n'est pas conforme à l'enseignement scripturaire : elle reconnaît soit à l'assemblée soit à un clergé un pouvoir d'investiture qui est proprement usurpé. C'est alors aussi qu'il fit paraître le bref mais capital exposé intitulé *L'Église d'après la Parole* (Genève, 1850).

L'œuvre se développait. Les frères avaient entrepris en 1843 la publication d'un périodique d'édification, « Le Témoignage selon la Parole », qui dut, il est vrai, s'interrompre en 1850. Le Seigneur employait surtout des serviteurs qualifiés pour la prédication, qui annonçaient à la fois la bonne nouvelle du salut et les vérités relatives au rassemblement au nom du Seigneur, à l'action du Saint Esprit dans l'Église et à la position comme à l'espérance de celle-ci. On estimait en 1855 qu'il y avait en Suisse romande environ 50 assemblées, quelques-unes de 200 personnes et davantage. Mais à ce moment, J. N. Darby travaillait surtout en France.

En France

Ces vérités avaient en effet pénétré en France en même temps qu'en Suisse. Bien des croyants étaient préparés à les recevoir, de par le Réveil évangélique. Les contacts personnels avec l'Angleterre ne manquaient pas, des écrits venus de ce pays et traduits étaient diffusés. J. N. Darby fit probablement plus d'un bref voyage en France, dès avant 1840 (il va de Genève à Pau en 1837). Des ouvriers vinrent de Suisse où ils avaient profité de son enseignement. L'opposition même que rencontra très vite ce qu'on appelait le plymouthisme, ne fit qu'attirer l'attention sur ce mouvement. Le Seigneur répondit ainsi aux besoins de nombre d'âmes sincères qui étaient à la recherche d'un terrain ecclésiastique fondé dans l'Écriture. Il en fut ainsi, à peu près simultanément, en plusieurs régions.

On trouve cette accusation de plymouthisme portée contre deux évangélistes travaillant à Alboussière (Ardèche), en 1840 : un instituteur d'origine suisse, A. Guignard, un autre français, Pierre Dorel. À la même époque et dans la même région, un évangéliste des premiers temps du Réveil, André Moureton, se dégage de tout lien avec les systèmes ecclésiastiques. Il avait en 1825 quitté une situation familiale aisée à Annonay pour colporter et prêcher l'Évangile avec zèle, quoique encore pénétré d'esprit légal, et il avait été très actif quelques années à Lyon en même temps qu'A. Monod et A. Dentan, puis dans la vallée de l'Eyrieux (1831). Des assemblées se forment. À Vernoux et dans la vallée de l'Eyrieux L. J. Favez (1813-1902), autre instituteur du Réveil, formé à l'École de théologie de la Société évangélique de Genève, puis A. Guignard, trouvent des portes ouvertes pour un « service béni » comme l'écrit J. N. Darby qui visite la région en 1841-1842 et surtout 1844. Sur le « Plateau » le pasteur dissident Albert Dentan, dont nous avons déjà parlé, est éclairé de bonne heure. Il agit au milieu de ses troupeaux du Riou et de la Pireyre avec une sagesse qui contraste avec certaines exubérances qui s'agitent autour de lui, et il finit par quitter la dissidence, et la Société biblique écossaise qui le salariait : comme C. F. Recordon à Vevey, avec six enfants et bientôt sept, il poursuit son ministère en dépendant du Seigneur seul. Il devait travailler en quelques autres régions, et revenir à Saint-Agrève en 1858 pour y rester jusqu'à sa mort en 1874, s'occupant des assemblées dont il avait été l'instrument initial. Son humble dévouement, entier jusqu'à l'épuisement physique, allait de pair avec ses dons, car il était évangéliste aussi bien que pasteur et docteur. Une lettre de lui à un de ses fils, en 1861, expose avec clarté les principes et la pratique des réunions des « frères » (*). Il eut, dans les régions où il avait tant travaillé, des continuateurs dont le souvenir demeure béni, parmi lesquels : J. Moula (mort en 1884) et surtout Jérôme Lebrat (mort en 1913).

(*) On la trouvera reproduite dans le *Messenger Évangélique*, 1923, p. 158.

Une assemblée existait depuis 1842 à Saint-Étienne, où A. Dentan habita trois ans, une à Annonay, une autre à Lyon depuis 1844 au moins — laquelle traversa des épreuves sérieuses mais jouit passagèrement d'heureux ministères, comme ceux de Vey et de Moureton.

Tout un travail analogue se faisait en même temps dans d'autres parties de l'Ardèche (Privas, vallée de l'Eyrieux), et dans la Drôme, à Valence, à Montmeyran, à Combovin où A. Dentan résida de 1845 à 1851, avec extension dans l'Isère à Tullins.

Pareillement dans les montagnes des Cévennes et les plaines avoisinantes. Darby s'y rend à maintes reprises depuis 1841. A. Dentan séjourne au Vigan de 1852 à 1855 et voyage beaucoup dans toute la région. Pierre Dorel (1809-1884), infatigablement, va pendant trente ans parcourir les hautes régions de l'Auvergne au Languedoc, avec pour point d'attache Pont-de-Montvert dans la Lozère. Son service se conjugue avec celui de frères actifs du Vigan, de Nîmes, de Montpellier, mais il travaille surtout dans les régions catholiques du Cantal et du Puy de Dôme, en butte à des tracasseries, et même à des sévérités de la part de l'administration soupçonneuse du second Empire : il est condamné à trois mois de prison à Thiers en 1854. J. N. Darby se plaît à évoquer dans sa correspondance ses propres randonnées à pied, sac au dos, dans les sentiers accidentés des rudes montagnes cévenoles, où il revint en 1844, en 1849, en 1856, en 1860. Dans la plupart des vallées naissent des assemblées, non sans opposition et sans opprobre. À Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard) il arriva à J. N. Darby de prêcher à 150 femmes et seulement 2 hommes, tous les autres étant retenus par crainte des railleries. À Saint-Privat-de-Vallongue (Lozère) quelques croyants qui se réunissaient vers 1850 pour lire la Parole tout en restant attachés à l'Église nationale, sont admonestés par le pasteur en chaire ; ils sortent du temple à la file, et désormais se rassemblent en dehors de tout ministère officiel.

Vers la même époque une scène identique se passait dans le Doubs. à Desandans, et le pasteur de s'écrier, désolé : Les meilleures de mes brebis qui s'en vont !... ». Elles allaient se rassembler sous le seul Berger ! L'œuvre s'opérait dans tout le pays de Montbéliard de même qu'en Alsace, visités par des frères de Suisse et par J. N. Darby, qui exprime en 1850 sa joie de voir là une « œuvre étendue et bénie, la séparation du monde, l'amour des frères ». À Besançon se réunissaient une cinquantaine de personnes.

Il y eut aussi un mouvement important en Bourgogne, d'une part dans la Bresse (La Chapelle-Thècle) et autour de Chalon (Givry, où séjourna L. Barbey), d'autre part à Dijon et dans les environs, où des assemblées existèrent un moment (1856 et années suivantes), et encore dans le Nivernais.

À Paris le rassemblement au seul nom du Seigneur est contemporain des premiers voyages de J. N. Darby sur le continent ; il s'y arrête ordinairement à l'aller ou au retour ; ils étaient 30 à 40, la plupart d'humble condition, en 1854. Il y eut des assemblées à Amiens, à Creil (Oise), et dans la région d'Orléans.

L'œuvre s'effectuait parallèlement dans le sud-ouest, autour d'Angoulême, à Limoges, à Bordeaux et sa région, à Sainte-Foy, Clairac, Nérac, et dans le Béarn, où J. N. Darby vint en 1837, puis en 1847 et régulièrement dans la suite. Des assemblées se forment après 1840 à Bayonne, Orthez, Bellocq, Puyoo, un peu plus tard (1850) à Pau et à Nay, où l'on eut plus de difficultés à rompre avec les systèmes. Le nom de *Louis Barbey* — l'ancien compagnon d'œuvre de Pyt — que nous avons rencontré à plusieurs reprises, reste « identifié avec l'œuvre de Dieu dans ce pays » (J. N. Darby), et avec les débuts de l'assemblée à Pau ; des moments difficiles y furent connus en 1850 du fait d'un ouvrier zélé (Buscarlet) qui, ne pouvant se faire à l'idée de se passer d'anciens et de présidents reconnus, ne persévéra pas avec les frères. A. Moureton, que nous retrouvons instituteur à Saint-Albit (Basses-Pyrénées), s'y montre actif et heureux.

Par Toulouse et la région de l'Ariège (Le Mas d'Azil), Béziers, Montpellier — où M. Parlier, un médecin, est intimement lié à J. N. Darby — Vergèze, Nîmes, la zone des assemblées rejoignait les régions des Cévennes, de la vallée du Rhône, Marseille enfin : 40 personnes s'y réunissent en 1854, malgré une vive opposition. Y travailla beaucoup le frère Vialet, qui avait été un des jeunes gens enseignés par J. N. Darby à Lausanne en 1853, et dont le service fut précieux aussi en Haute-Loire et dans les Basses-Pyrénées. C'est à Nîmes qu'Adrien Boissier a commencé la publication de « l'Écho du Témoignage » en 1860, pour la poursuivre à Angoulême, à Limoges, à Paris, de nouveau à Nîmes en 1869, à Paris enfin, où ce cher serviteur de Dieu est délogé en 1873.

Ainsi que nous le disions, les séjours de J. N. Darby en France se sont prolongés à partir de 1847, et il y est revenu régulièrement, presque tous les ans, après 1853. Il était reçu à Pau chez son ami et collaborateur Pierre Schlumberger, un Alsacien pieux qui employait au service du Seigneur ses larges biens matériels ; établi avec sa famille à Pau, pour sa santé, il avait pris place parmi le petit troupeau en 1848. C'est là que J. N. Darby rédigea pour la plus grande partie ses *Études sur la Parole*, parues de 1852 à 1856, et que, avec le concours de frères qualifiés réunis avec lui à Pau chaque hiver, il fit une grande part de sa traduction du Nouveau Testament (publié en 1859), puis de l'Ancien (publié en 1885, après sa mort).

Suisse alémanique

L'œuvre en Suisse romande eut son écho et son prolongement en Suisse alémanique. J. N. Darby s'y trouve en 1850, et il semble qu'il y ait déjà des réunions à Bâle, Berne, Saint-Gall, Zurich.

Allemagne

Elle s'étend peu après en *Allemagne*. L'Esprit de Dieu y opérait, surtout dans la Westphalie. Des âmes avaient été intéressées à l'enseignement de la Parole à Düsseldorf par le frère aîné de J. N. Darby, qui avait habité là deux ans. D'autre part, à Elberfeld un Brüderverein (Union de frères), agissant dans l'esprit du Réveil évangélique, poursuivait une œuvre dans cette ville industrielle et sa région, par le moyen de douze évangélistes. Il vint s'y établir un frère suisse, H. Thorens, lequel avait connu à Lyon, en 1846, un jeune chrétien d'Elberfeld, qui l'avait engagé à y venir. Il réunit chez lui des croyants pour étudier la Parole, parmi lesquels plusieurs de ces évangélistes, entre autres deux frères, *Karl* et *Ernst Brockhaus*. Ceux-ci, avec trois autres, sortirent du Brüderverein pour former avec H. Thorens la première assemblée de frères en Allemagne. Ceci se passait en 1852. Deux ans plus tard J. N. Darby vint à Elberfeld, et parcourut toute la région accidentée voisine, au prix de grandes fatigues, mais recevant un accueil chaleureux non seulement pour lui-même mais pour la vérité qu'il prêchait. Des réunions nombreuses ne tardèrent pas à se former. Les écrits anglais traduits en allemand se propagèrent. J. N. Darby revint les années suivantes, pour des séjours prolongés. Avec plusieurs collaborateurs, il fit une traduction de la Bible en allemand. Il pouvait écrire en 1869 : « L'œuvre s'étend considérablement à travers toute l'Allemagne ».

Pays-Bas et Belgique

Des portes s'ouvrirent aux *Pays-Bas*. En 1854-1857 des membres de la haute société, convertis à Nice par le moyen d'un frère italien, Biava, furent visités par J. N. Darby se rendant en Allemagne et en Suisse. Plus tard, la *Belgique* vit à son tour les vérités relatives à l'Assemblée se répandre, surtout dans les régions industrielles du Hainaut et de Liège ; elle bénéficia entre autres du ministère de W. J. Lowe (1838-1927) après 1870.

L'œuvre en Italie

En Italie le Réveil évangélique ne s'était guère fait sentir avant 1848, époque où eut lieu un travail remarquable, en particulier à Florence, tant pour l'appel des âmes que déjà pour le rassemblement de quelques-uns autour du Seigneur. L'opposition fut vive non seulement de la part de l'Église

catholique et des gouvernements dominés par elle, mais aussi de l'Église vaudoise, que réveillait pourtant à ce moment-là le souffle évangéliste, et des systèmes religieux protestants représentés jusque-là seulement par d'infimes communautés étrangères et qui prirent pied dans la péninsule et en Sicile, notamment le méthodisme. Partout on mettait en garde contre le « plymouthisme ». Parmi les éléments les plus actifs du mouvement étaient deux chrétiens éclairés et zélés, que Dieu avait appelés d'entre les nobles et les sages de ce siècle, l'un d'une illustre famille florentine, le comte Pietro Guicciardini, l'autre d'une famille de Naples qui s'est fait un nom dans les lettres et les arts, T. P. Rossetti. Le premier, converti à Florence et qui s'était joint à un groupe d'humbles témoins du Seigneur, avait dû s'exiler en Angleterre en 1851, y avait trouvé les frères, et il y avait été l'instrument de la conversion du second, exilé lui aussi mais pour raisons politiques. Tous les deux, instruits de la vérité quant à l'Assemblée, rentrés en Italie se vouèrent à l'œuvre, parmi les humbles surtout, avec un dévouement inlassable. Malheureusement ils s'étaient trouvés dès le début écartés de la saine doctrine, et favorisèrent le mélange des croyants avec le monde au détriment de leur rassemblement en dehors du camp. Les progrès de l'Évangile furent incontestables, grands surtout en Toscane et en Piémont, mais s'accompagnèrent d'une extrême confusion ecclésiastique. « Si l'on veut voir la ruine de l'Église et ses effets, c'est là (en Italie) qu'il faut aller, écrit J. N. Darby en 1872, chaque secte cherche à accaparer ceux que Dieu amène à sa connaissance — les introduisant dans l'état où elle se trouve, et dans un relâchement moral qui brise le cœur. Aussi, en général, ces Églises à peine établies dégringolent ». Il se forma bien, entre 1848 et 1860, un certain nombre de communautés dégagées des organisations existantes, mais elles n'allaient pas jusqu'à la notion de la liberté du ministère de l'Esprit ; elles essayèrent de se constituer en une Église chrétienne libre d'Italie, dont chacune était un membre, indépendant en principe, mais cette Église devait assez vite se dissocier. Au sein de cette confusion « une toute petite poignée de frères », humbles croyants profondément exercés, commencèrent à se réunir dans la simple obéissance à la Parole à partir de 1865 environ. Quelques assemblées se formèrent ainsi, à Milan, à Côme, puis à Turin, à Novi, à Rome, à La Spezia. Dieu suscita des serviteurs, en particulier Giacomo Biava, qui commença en 1870 à Turin la publication d'un très utile périodique d'édification et d'évangélisation, « Il dispensatore ». Les vallées vaudoises virent naître des assemblées, en divers endroits, dont Torre Pellice et San Germano. G. Biava fut retiré subitement en 1880, mais l'œuvre fut continuée par le moyen de frères qualifiés, dont l'Anglais E. L. Bevir. Elle avait été l'objet d'une sollicitude particulièrement marquée de la part de J. N. Darby, qui alla plusieurs fois en Italie, passa deux mois à Turin en 1871, autant à Milan en 1874.

Espagne

En Espagne, malgré la toute-puissance du clergé catholique et la violence de son opposition, l'Évangile avait pénétré peu à peu, grâce dès le 18^e siècle à l'action d'Anglais, de Gibraltar (possédé par l'Angleterre depuis 1704), puis aux sociétés bibliques étrangères, à partir de 1835. La vérité quant à l'Église y fut semée dès 1838 par le pieux frère R. C. Chapman. Elle développa ses fruits une trentaine d'années plus tard, en Catalogne (Barcelone), à Madrid, dans le nord-ouest, grâce surtout à de courageux colporteurs parcourant toute la péninsule. Mais là aussi les conducteurs s'étaient engagés sur une voie plus large. Ce n'est que dans la suite que quelques assemblées furent formées sur le terrain de la réelle séparation pour Christ. Le frère W. J. Lowe, parmi d'autres, devait les avoir particulièrement à cœur.

Orient

Le *Proche-Orient* fut touché par le Réveil évangélique par le moyen du Comité américain pour les missions étrangères (American Board of Commissioners for Foreign Missions) fondé en 1810, une société principalement presbytérienne. Tout en essayant d'atteindre les presque inaccessibles Musulmans, ces missionnaires travaillèrent surtout parmi les nombreuses populations d'appartenance chrétienne, Coptes en Égypte, orthodoxes, Maronites, catholiques grecs et syriens, au Liban et en Syrie. Leur travail fut très efficace, par la grâce de Dieu, dans ces divers pays, pour

amener des âmes à sa connaissance. La vérité quant à l'Assemblée fut propagée par l'un de ces missionnaires, ministre presbytérien. *Benjamin F. Pinkerton*. À la demande de son Comité, il avait étudié les écrits des frères et spécialement de J. N. Darby en vue d'en fournir une réfutation. Il fut au contraire éclairé par leur lecture. Il se dégagea de la mission en 1870, s'établit à Beyrouth, put acquérir une presse à imprimer, et diffusa des traductions d'ouvrages et des traités dans tous les pays du Proche-Orient. L'opposition des clergés locaux ne manqua pas, ni celle des missionnaires dont l'activité se poursuivait parallèlement (la célèbre Université américaine de Beyrouth avait été fondée par eux en 1866), mais son travail fut béni. Il le prolongea jusqu'à sa mort en 1891, avec des résultats heureux au Liban, même parmi les Druses. On rompait le pain à Jaffa (Palestine) dès 1872, en plusieurs endroits en Syrie les années suivantes, puis à Beyrouth et à Mardin (Turquie). Il visitait en même temps l'Égypte, où coopérait avec lui un colporteur allemand, Ludwig Schlotthauer, mort en 1921 après plus de 50 ans de travail en Égypte. Schlotthauer s'était fixé à Alexandrie, où la Table du Seigneur fut dressée, semble-t-il en 1874. Des pasteurs presbytériens, éclairés, devaient se joindre à lui, d'autres frères vinrent d'Europe parmi lesquels, un peu plus tard, Otto Blädel — mais aussi des frères égyptiens, comme le pasteur presbytérien Girgis Rafail (mort en 1934) dont le souvenir est toujours vénéré. L'œuvre prit un remarquable développement à partir de 1881, non seulement dans le delta mais surtout en Haute-Égypte, dans les villes et plus encore dans les humbles bourgades isolées. Les épreuves ne manquèrent pas aux serviteurs de Dieu, plus d'une fois couverts de boue ou de légumes pourris lancés par des fanatiques à l'issue de réunions. Les assemblées d'Égypte ont été gardées depuis le début dans une heureuse réalisation de l'unité. Elles sont présentement au nombre de plus de 170.

En Amérique

L'œuvre s'est étendue aux *États-Unis* et au *Canada*, en rapport surtout avec la forte immigration européenne depuis le milieu du 19^e siècle. Des frères d'origine diverse, Allemands, Suisses, Français, ont concouru avec les Britanniques à y former des assemblées gardant, une génération au moins, leur langue particulière. Il ne saurait être question d'en faire ici l'histoire. J. N. Darby fit plusieurs voyages de longue durée dans ces pays. De septembre 1862 à septembre 1863 il est au Canada, mais fait une tournée de plus de 3000 km. aux États-Unis. Second voyage de janvier à août 1865. Un troisième d'août 1866 à février 1868. Une plus rapide échappée en juillet 1870. Une autre de juin 1872 à avril 1873. Et enfin d'août 1874 à juin 1877 il ne rentre pas en Europe, parcourt tous les États-Unis et le Canada, et pousse par-delà le Pacifique jusqu'en *Nouvelle-Zélande* où des assemblées s'étaient également formées du fait d'immigrants, de même qu'en Australie. Ces séjours en Amérique du Nord ont comporté des travaux variés dans les régions nouvellement peuplées et parmi les Indiens, aussi bien que dans l'Est. De grandes conférences, à Guelph (Canada) réunissaient des frères venus de très loin ; leur souvenir revient souvent dans sa correspondance.

Un cas particulier et remarquable est celui de la *Guyane* (ex-Guyane britannique), où J. N. Darby fit un voyage en 1869, visitant en même temps les Antilles. Un ancien officier de marine anglais, Leonard Strong, devenu pasteur après sa conversion, était venu en Guyane en 1826 comme recteur d'une paroisse anglicane. Enseigné par la Parole il quitta peu après l'Église anglicane, évangélisa dans les plantations à esclaves noirs, fut chassé par la haine des planteurs et s'établit à Georgetown, où il réunit des croyants avec lui autour du Seigneur. Il fut en relations avec les tout premiers « frères » en Angleterre, et quand l'un d'eux, Joseph Collier, vint en Guyane en 1839, le terrain était prêt pour des assemblées, d'autant plus que l'esclavage venait d'être aboli et que les Noirs libérés recevaient avec joie l'Évangile. L'œuvre devait se continuer, de même que dans les Petites Antilles, à la Barbade (depuis 1862, grâce au frère anglais B. T. Slim), Saint-Christophe, Saint-Vincent, et dans les Grandes Antilles à la Jamaïque (depuis 1860, avec un frère Childs venu de Nouvelle-Zélande).

* * *

Si dans l'esquisse très incomplète qui vient d'être tentée du travail de l'Esprit de Dieu appelant les croyants à se réunir autour de Christ, J. N. Darby apparaît comme le héraut principal de cet appel, la seule pensée de donner son nom à une œuvre qui n'est pas la sienne mais celle du Seigneur, lui eût été odieuse. Certes, il poursuivit inlassablement son précieux service, « dans la mauvaise et la bonne renommée », à travers bien des combats et des vicissitudes, malgré une santé déficiente, annonçant Christ, enseignant les vérités qu'il avait reçues par la Parole, et montrant jusqu'à la fin qu'il n'avait d'autre mobile que la gloire de son Maître. En renonçant à son poste de pasteur, il n'avait pas renoncé au soin des âmes, et comme Wesley il aurait pu dire que le monde entier était devenu sa paroisse. Il en parcourut une bonne partie. On vient de voir comment, de 1864 à 1878, il passa sept fois l'Océan — lui qui craignait la mer ! — à une époque où de tels voyages ne présentaient pas la facilité d'aujourd'hui, pour porter au loin la parole de vie. Il ne se fatigua jamais d'annoncer l'Évangile aux inconvertis, avec un ardent amour des âmes, de même qu'il portait sur son cœur l'Assemblée de Dieu tout entière. À l'exemple du grand apôtre des nations, il souffrait et combattait pour elle, afin d'amener les membres du corps de Christ à mieux comprendre leur union avec le Chef dans la gloire, de façon à le manifester, le servir ici-bas et l'attendre du ciel. Ce fidèle serviteur fut recueilli auprès de son Sauveur le 29 avril 1882, à Bournemouth (Angleterre). Sa tombe porte : « As unknown, and yet well known » (Comme inconnu, et bien connu. 2 Corinthiens 6. 9).

Mais cette activité bénie n'était pas seule à s'exercer, loin de là. D'autres remarquables ouvriers ont été suscités à la même époque et dans la suite. Nous en avons rencontré un certain nombre. C'est ainsi que les noms de J. L. Harris (1793-1877), de J. G. Bellett (1795-1864), de E. Cronin (1801-1882), de P. F. Hall (1804-1884), de G.V. Wigram (1805-1879), de J. B. Stoney (1814-1897) sont inséparables de la période du « commencement des frères » dont nous voudrions avoir fait ressortir l'importance.

Cette éclosion d'un nouveau témoignage fut marquée par des déchirements et des luttes pour se dégager des systèmes religieux, mais aussi par la ferveur, l'amour fraternel, dans la fraîcheur du premier amour comme dans l'attachement à l'Écriture et à Christ. Les enseignements reçus alors restent fondamentaux, sur la position du chrétien, l'Église, la prophétie. Une marche fidèle, une vie consacrée, magnifiaient la grâce de Dieu dans l'humilité réelle de ceux qui se sentaient les objets de cette grâce. Les oppositions, parfois furieuses, qui se déchaînaient contre eux venaient de ce qu'ils cheminaient dans la séparation du monde. On évoque avec bonheur et regret à la fois, et plus encore avec confusion, ce renouveau qui rappelait les premiers jours de l'Église : le Seigneur ajoutait sans cesse de nouvelles âmes à celles déjà rassemblées, et les assemblées étaient « en paix, étant édifiées, et marchant dans la crainte du Seigneur ; et elles croissaient par la consolation du Saint Esprit » (Actes 2:47 ; 9:31). Temps trop court. Une fois de plus se vérifia l'impossibilité pour l'homme de conserver intact ce que Dieu lui confie. L'ennemi ne restait pas inactif. Renonçant à brandir l'arme de la violence, il changea promptement de tactique.

Les fondements mis en cause

L'effort de l'adversaire porta sur l'assemblée à Plymouth, où Dieu avait agi avec tant de bénédiction. Elle se trouva assez rapidement troublée par le comportement d'un frère aux grandes capacités, que nous avons déjà rencontré aux débuts de cette assemblée, *B. W. Newton*. Il eut de très bonne heure « une marche distincte des autres frères » (*W. Trotter*). Tant qu'il ne s'agit que de divergences dans l'interprétation des prophéties de l'Apocalypse et de leur application à l'Église, ou d'un enseignement d'un caractère très personnel mais d'une ligne doctrinale apparemment saine, on restait dans le domaine des choses où nous avons à nous supporter mutuellement, dans l'amour. Mais Newton introduisit peu à peu des vues particulières sur la marche aussi bien que sur l'espérance de l'Église, et un esprit clérical contraire à la liberté de l'Esprit dans l'assemblée. Un système se développa insensiblement, plaçant tout le ministère de la Parole, et même toute participation au culte, entre les mains de deux ou trois docteurs, et tendant à faire de chaque assemblée locale une unité indépendante sous l'autorité de ses conducteurs. Des difficultés se

produisirent, plusieurs frères voyant que l'on allait au « renversement de toutes les vérités qui, par la grâce de Dieu, avaient été remises en lumière par les frères » (id.). Des conducteurs du début, comme Hall, Wigram, Campbell, préférèrent quitter Plymouth l'un après l'autre. De son côté, J. N. Darby faisait ses longs séjours sur le continent, avec des apparitions à Plymouth qui lui apportaient chaque fois plus de peine et d'inquiétude. « Je sens, écrivait-il en 1844, que la position de Plymouth dans le témoignage des derniers jours est complètement changée ... Plymouth a cessé de représenter l'amour des frères, il représente une opinion... La doctrine de l'Église est perdue dans cet enseignement ». J. L. Harris demeurait, maintenant autant qu'il le pouvait la vérité. Lorsque J. N. Darby fut rentré, en mars 1845, les frictions devinrent telles que Harris cessa tout ministère, et que J. N. Darby se détermina à se retirer de l'assemblée, en octobre. D'abord seul, il se trouva réuni, deux mois plus tard, avec près de la moitié (plus de 400 personnes) des frères et sœurs qui se séparaient comme lui. Une émotion compréhensible se manifesta dans les assemblées d'Angleterre, à Londres en particulier.

Mais les choses revêtirent une gravité nouvelle quand non seulement les bases du rassemblement, mais « les fondements de la foi », se trouvèrent attaqués par l'introduction de fausses doctrines à l'égard du Seigneur lui-même. Elles vinrent au jour en 1847 : Newton, découvrit-on, enseignait que Jésus était, du fait de sa naissance, « exposé, à cause de sa relation avec Adam, à la sentence de mort qui avait été prononcée sur la race humaine », et qu'il était tenu d'acquiescer la vie par l'observation de la loi. Il aurait eu à subir des souffrances le concernant personnellement, à cause de son propre état, souffrances en jugement différentes de celles qu'il a endurées comme notre substitut sous la colère de Dieu. C'était dire que la souillure s'attachait à Celui dont l'Écriture parle comme d'un Agneau sans défaut et sans tache. Ainsi que l'écrivait quelqu'un qui s'était dégagé de cette doctrine : si celle-ci eût été vraie, « Christ n'aurait pu devenir notre garant, notre sacrifice, notre Sauveur, car il aurait eu à se délivrer lui-même... Tout ce qu'il eût pu faire jusqu'au dernier moment de sa vie, tout ce qu'il aurait pu offrir dans sa mort, aurait dû nécessairement l'être pour sa propre délivrance... Mais alors, que deviennent les doctrines bénies de la grâce ? Que devient le glorieux Évangile du salut de Dieu ? Que devient l'Église ? Qu'en est-il de nous individuellement Nous avons perdu Christ ! ». G. Müller disait que dans ces conditions « le Seigneur aurait eu besoin d'un Sauveur aussi bien que nous ». Voici en quels termes Newton osait parler de Celui qui, tout en étant l'Homme de douleurs ici-bas, était néanmoins toujours le Fils du Très-haut : « Christ avait l'expérience d'un homme non converti, mais élu... Il était exposé à la colère et à l'indignation de Dieu... Il était plus loin de Dieu qu'Israël quand celui-ci faisait le veau d'or... Étant exposé à la colère et à l'indignation de Dieu comme né d'Adam et comme Juif, il a su échapper par la prière et par la piété à beaucoup de souffrances qu'il aurait dû endurer... Cependant il a tant souffert dans sa vie que sa figure inspirait la répulsion et qu'on se détournait de lui... »

Cette doctrine qui attentait, jusqu'au blasphème, à la gloire personnelle de notre adorable Sauveur, provoqua de vives réactions. J. N. Darby la combattit avec vigueur. Elle fut condamnée par la généralité des frères. Son auteur lui-même s'efforça de la pallier, mais en retirant seulement une phrase particulièrement inacceptable qui appliquait à Christ l'expression « constitués pécheurs » de Rom. 5:19, et beaucoup de ceux qui y avaient un instant adhéré rétractèrent leur erreur et s'écartèrent de lui.

Mais alors devait inévitablement se poser la question Quelle conduite tenir vis-à-vis de ceux, personnes et assemblées, qui, tout en repoussant l'hérésie, voudraient maintenir la communion, à la Table du Seigneur, avec ceux qui l'admettaient ?

Béthesda

Le cas se présenta dans toute sa netteté avec Béthesda. C'était le nom d'une chapelle, à Bristol, où un petit noyau de frères avait commencé à se réunir en 1832, et s'était bien accru depuis. Là se

trouvaient deux conducteurs respectés, H. Craik dont on estimait le don de docteur, et G. Müller connu partout pour ses œuvres de charité et de foi auxquelles il se consacrait avec un renoncement exemplaire. Or on reçut dans cette assemblée de Béthesda des personnes venues de la réunion de Plymouth, où Newton agissait encore et où plusieurs le soutenaient ouvertement. Des frères pieux de Béthesda protestèrent, quelques-uns se retirèrent ; d'autres assemblées demandèrent des explications. Dix principaux frères de Béthesda, avec à leur tête Craik et Müller, exposèrent leurs vues dans une lettre destinée à l'assemblée, mais qui se répandit. Les positions de ces frères étaient les suivantes :

1° Ils déclaraient s'en tenir « aux vérités relatives à la personne de notre Seigneur, à l'absence du péché de sa nature et à la perfection de son sacrifice », et désavouer la pensée que « le Fils béni de Dieu se trouvât enveloppé dans la culpabilité du premier Adam, ou qu'il fût né sous la malédiction due à la violation de la loi »

2° Ils déclaraient n'être pas disposés à admettre à la Table, des personnes connues pour tenir et propager ces erreurs.

3° Mais ils refusaient de laisser examiner ces doctrines par l'assemblée comme corps, ne voulant pas, disaient-ils, que « nous, à Bristol, nous soyons enlacés dans la controverse relative aux doctrines en question... Nous ne sentons pas que, parce que des erreurs peuvent être enseignées à Plymouth ou ailleurs nous soyons tenus, comme corps, de les examiner ».

4° Ils considéraient donc l'assemblée comme libre de recevoir des personnes qui, tout en n'acceptant pas ces erreurs pour elles-mêmes, appartenaient à des assemblées où elles étaient tolérées et pouvaient être enseignées. « En supposant que l'auteur des écrits incriminés fût foncièrement hérétique, cela ne nous autoriserait pas à rejeter ceux qui viendraient à nous, ayant suivi ses enseignements, tant que nous ne serions pas convaincus qu'ils ont compris et reçu des vues qui renversent les fondements de la vérité ».

Autrement dit, le faux docteur et ceux qui le soutiennent directement sont seuls responsables : l'assemblée où ils se trouvent et agissent, peut être en communion avec eux comme avec tous les autres chrétiens, sans se sentir souillée par la fausse doctrine, ni que le soit quiconque, tout en ne la partageant pas, marque sa communion avec ceux qui la tiennent. C'est une affaire individuelle, et cela entraîne que chaque assemblée n'est responsable que pour elle-même. On affirme ainsi pouvoir être neutre dans le mal, comme individu et comme assemblée.

Cette lettre fut lue le 3 juillet 1848 devant l'assemblée de Béthesda : celle-ci se rangea, dans sa majorité, à la façon de voir des Dix. Il en résulta des troubles douloureux. J. N. Darby, G. V. Wigram, W. Trotter, se trouvèrent en opposition avec leurs plus anciens et chers compagnons d'œuvre, tels lord Congleton, Chapman, J. L. Harris lui-même. Lorsque, l'année suivante, fut envisagée une réunion pour examiner encore ensemble les choses, les dirigeants de Béthesda mirent comme condition que J. N. Darby et G. V. Wigram n'y participent pas. La division se trouva alors consommée : d'un côté les assemblées acceptant de demeurer en communion avec Béthesda, de l'autre celles qui considéraient que l'accepter était renier le principe même du rassemblement dans l'unité du corps et en séparation du mal.

Cette division devait une dizaine d'années plus tard gagner les pays du continent et l'Amérique. Elle s'est perpétuée. Les « frères larges » ont maintenu le principe de l'indépendance, selon lequel les assemblées locales forment autant d'unités bien distinctes, dont les décisions n'engagent qu'elles-mêmes, et qui ne sont pas tenues par les décisions d'autres assemblées. Dans chaque assemblée, d'autre part, chaque individu relève essentiellement de sa propre responsabilité devant le Seigneur.

Le système équivalait à consommer jusqu'au point extrême le morcellement de l'Église, en faisant *une* Église de chaque assemblée locale.

Le principe auquel ont, au contraire, continué à s'attacher ceux que l'on qualifie d' « exclusifs », terme qu'ils rejettent absolument, est celui de la solidarité des assemblées locales, exprimant ainsi l'unité du corps de Christ, dans la séparation et le jugement de tout mal manifeste tant doctrinal que moral. Ce principe n'est autre que celui même du témoignage de notre Seigneur. De fait, si l'histoire des « frères larges » montre chez eux bien des fruits d'un dévouement que l'on ne peut constater qu'avec reconnaissance, soit dans l'évangélisation soit dans des œuvres de charité, on est obligé de constater aussi que la notion même de la vocation céleste de l'Assemblée, et de son caractère d'étrangère ici-bas est allée s'affaiblissant toujours davantage.

Ramener, comme quelques-uns l'ont fait, l'affligeante division de 1848 et ses suites à une querelle théologique sur des points mineurs, ou, pire encore, à un antagonisme personnel entre B. W. Newton et J. N. Darby, c'est rabaisser misérablement la solennelle portée de la question, qui n'était autre que la vérité relative à l'Assemblée et à l'action du seul Esprit au milieu d'elle, action exercée et reçue dans la reconnaissance des droits de Christ, Chef de cette assemblée : en définitive, la gloire même de notre Seigneur Jésus Christ.

À travers les temps fâcheux

Malgré la profonde tristesse qui étreignait leurs cœurs en présence du désastre amené dans le témoignage confié aux frères, ceux qui demeuraient fidèles aux vérités reçues au commencement reprirent courage, et leur ministère oral et écrit fut plus que jamais béni du Seigneur pour des milliers d'âmes. Leurs livres et traités se répandirent dans le monde entier. Citons entre autres ceux de *C. H. Mackintosh* (1820-1896), qui mirent à la portée des croyants, pour leur affranchissement et leur nourriture, les richesses que Dieu a révélées dans sa Parole et qui ont été retrouvées lors du Réveil. Quant aux traités pour l'évangélisation tels que ceux de *C. Stanley* (1818-1888), distribués à profusion, l'éternité fera connaître toutes les personnes amenées à la connaissance du Seigneur par leur moyen. Les commentaires de *W. Kelly* (1820-1906) sur tous les livres de la Bible ont beaucoup contribué à l'édification des croyants ; ils se caractérisent par une grande clarté d'enseignement et une rare force démonstrative. Le *Bible Treasury*, périodique qu'il rédigea de 1856 à sa mort, est une mine d'une étonnante richesse. C'est à lui enfin qu'on doit la publication complète et méthodique des nombreux ouvrages de J. N. Darby, qui, pour la profondeur et la richesse d'exposition des Écritures surpassent ceux de tous les autres frères ; nous ne pouvons assez bénir Dieu d'avoir suscité un tel serviteur, sur le ministère duquel il a mis une incomparable bénédiction.

Arrivés à la fin de l'ère de la grâce, tout près du moment où l'Église sera enlevée à la rencontre de son Époux, nous avons lieu de louer de tout notre cœur l'Auteur de toute grâce excellente d'avoir accordé aux siens les privilèges et bénédictions retrouvés après des siècles d'oubli. Plus nous considérons cette histoire, plus nous sommes convaincus du caractère divin de la mission confiée aux « frères » qu'Il a appelés à « sortir vers Jésus hors du camp ». C'est à eux qu'il fut donné d'exposer, par la Bible, les vérités précieuses concernant l'Assemblée comme corps de Christ, et la place de son Chef comme Homme glorifié à la droite de Dieu — la présence et l'action du Saint Esprit dans le croyant individuellement et dans l'Assemblée — l'espérance propre à celle-ci, à savoir la venue du Seigneur en grâce pour enlever les siens, distincte de son apparition en gloire pour délivrer Israël et la création — et nombre d'autres vérités importantes peu connues en dehors d'eux. En même temps il leur fut accordé d'exposer avec clarté et puissance les vérités fondamentales de l'Évangile, le pardon, la justification par la foi, la possession de la vie éternelle et l'acceptation du croyant dans le Bien-aimé. Ceux qui sont engagés à leur suite, profitant de leurs travaux, sont appelés à jouir de ces privilèges, et responsables de maintenir ces vérités (2 Timothée 3:14).

Le témoignage des frères a en effet continué, par la grâce de Dieu, mais les faiblesses multipliées qui l'entachent démontrent une fois de plus que tout ce qui est placé entre des mains humaines est appelé à décliner, Christ demeurant le seul témoin fidèle et véritable

Ils n'ont pas su se garder de divisions provoquées généralement par des divergences d'appréciation dans des cas de discipline. Un manque de support et de patience a entraîné de tels schismes, dont quelques-uns ont eu des conséquences trop durables. Ainsi en fut-il en 1880 (affaire de Ramsgate Street, à Londres), et en 1910 (affaire de Tunbridge Wells, Angleterre) ; des répercussions inégales s'en firent sentir, surtout en Amérique et en France.

D'autres séparations ont été motivées par des raisons plus profondes. L'ennemi n'a pas relâché ses efforts pour glisser des doctrines subversives des fondements du christianisme. À peine J. N. Darby disparu de la scène, il fallut « combattre pour la foi qui avait été enseignée une fois aux saints » (Jude 3). En 1884 un premier trouble de ce caractère ébranla les assemblées aux États-Unis, où la majorité suivit *F. W. Grant*, alors qu'en Europe les idées particulières de ce docteur, sur la vie éternelle et l'Esprit Saint, étaient refusées à peu près partout. Plus grave encore devait être la crise de 1890, à la suite de doctrines qu'un frère influent de l'assemblée de Greenwich, *F. E. Raven*, avançait depuis quelques années, et que des frères comme *W. J. Lowe* dénoncèrent en 1888. Ces vues nouvelles étaient exposées dans un langage souvent obscur et ambigu, qui permettait à leur auteur de se dire mal compris, sans avoir à rétracter le fond. Sous des dehors quelque peu mystiques, elles étaient en réalité subtilement rationalistes, et ramenaient au jour des hérésies aussi anciennes que le christianisme. Elles portaient sur l'unité de la Personne du Fils de Dieu, allant jusqu'à séparer l'humanité de Christ de sa divinité — sur la vie éternelle, présentée comme distincte de cette Personne — et sur la condition des croyants, qui ne seraient pas tous possesseurs de cette vie éternelle au même degré mais à raison de leur niveau de développement spirituel. Des controverses s'élevèrent, dans lesquelles le plus grand nombre des frères n'étaient guère à même d'entrer. *W. J. Lowe* en Angleterre, *R. Brockhaus* en Allemagne, *H. C. Voorhoeve* en Hollande, *H. Rossier* et *A. Ladrière* en Suisse. *J. L. Favez* en France et d'autres, s'élevèrent contre ces erreurs avec vigueur et clarté. Mais il s'était formé autour de *Raven* un parti compact dont durent se séparer un certain nombre d'assemblées en Angleterre et la plupart de celles du continent, hormis plusieurs en France et une plus grande proportion en Italie. Plus tard devaient se greffer, sur les vues reprochées à *Raven*, d'autres enseignements plus éloignés encore de l'Écriture.

Il n'est malheureusement que trop vrai qu'une cause générale de faiblesse est le relâchement, et le contact trop étroit avec le « présent siècle mauvais ». La marche ferme et fidèle, dans la séparation pour Christ, en portant son opprobre, qui avait caractérisé les « premiers frères », est bien difficilement maintenue. Le Chef n'est pas tenu ferme, et l'on se laisse entraîner par les « éléments du monde ». Si l'on tente de lutter par un attachement plus strict aux formes extérieures et par des prescriptions contraignantes, on devient légal ou sectaire. Le secret de la bénédiction, à la fin comme au commencement de l'histoire de l'Église, demeure dans une telle séparation. Seul le cœur attaché au Seigneur, « *sortant vers Lui* », s'y trouvera tout naturellement placé.

Malgré la pauvreté et l'affaiblissement du petit résidu désireux de garder la Parole de Christ et de ne pas renier son nom, le Seigneur demeure fidèle à ses promesses. Il guidera, jusqu'à sa venue prochaine, ses témoins qui l'aiment et l'attendent. Il veut leur faire éprouver sa sainte présence au milieu de deux ou trois réunis en son nom : « Je laisserai au milieu de toi un peuple affligé et abaissé, et ils se confieront au nom de l'Éternel » (Sophonie 3:12). « Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne » (Apocalypse 3:11). Réalisons davantage notre association présente et céleste avec Lui, nous détournant par là de tout ce qui tend à obscurcir pour nous le dessein de Dieu quant à Christ et à l'Assemblée et à exclure l'autorité du Seigneur dans l'administration pratique de celle-ci tandis qu'elle est appelée à Lui rendre témoignage ici-bas.

QUELQUES ASPECTS DE LA CHRETIENNE DU REVEIL AU PREMIER TIERS DU 20° SIECLE

Avant de clore cette étude il reste à jeter un coup d'œil sur l'histoire de l'Église professante en général au 19° siècle et jusqu'à nos jours (*). Les caractères de Laodicée sont de plus en plus visibles dans la « grande maison » où nous sommes : propre satisfaction, tiédeur quant à Christ, prétentions spirituelles. La lettre que le Seigneur adresse à cette assemblée (Apoc. 3:14-20) montre en elle la dernière phase de l'Église ici-bas ; une fois les saints célestes enlevés, Il ne tardera pas à la « vomir de sa bouche », et le témoignage de l'Église responsable aura dès lors pris fin pour faire place à la manifestation de la gloire de Christ et à l'établissement de son règne. Néanmoins, dans l'affligeant tableau de la marche présente vers l'apostasie déclarée, se retrouve ce fil d'argent de la grâce dont nous cherchons à suivre la trace.

(*) C'est-à-dire jusque vers 1935 (Ed.)

L'ÉGLISE ROMAINE

Perte de son autorité temporelle

L'Église romaine, malgré des coups sensibles, maintient sa prétention à dominer la chrétienté comme la seule Église.

Il est remarquable que toute puissance politique effective lui ait été ôtée au moment où elle reconnaissait, témérement, à son chef un attribut divin, l'infaillibilité. En 1854 le pape Pie IX avait proclamé, de son propre mouvement, le dogme de l'Immaculée conception de la Vierge. En décembre 1869 il réunit un concile au Vatican et obtint de lui, le 18 juillet 1870, la proclamation du dogme de *l'Infaillibilité pontificale*. Ce dogme ne signifie pas que le pape soit personnellement infaillible, mais qu'il l'est lorsque, « parlant *ex cathedra* (du haut de la chaire) ... c'est-à-dire exerçant la fonction de pasteur et docteur de tous les chrétiens... il définit une doctrine sur la foi ou les mœurs ». Depuis longtemps on admettait qu'un décret du pape ratifié par l'épiscopat universel portait ce caractère d'infaillibilité : mais cette proclamation, acquise malgré les protestations d'une minorité de prélats surtout français et allemands, qui y voyaient non sans raison le fruit de menées où les Jésuites avaient la plus grande part, marquait un nouveau pas dans l'exaltation de l'homme au détriment de la gloire due à Christ. Si « tout homme est menteur » (Ps. 116:11), comment le représentant d'un groupe de créatures pécheresses pourrait-il être infaillible ? Un seul l'est, Celui qui a dit : « Je suis le chemin, et la vérité, et la vie ». Son Esprit est la vérité, et il nous conduit dans la vérité par l'enseignement de la Parole : « Ta Parole est la vérité ».

Le Concile fut interrompu presque aussitôt par la guerre franco-allemande, et peu de mois après, le pape, n'ayant plus l'appui de l'armée française forcée de quitter Rome, fut dépossédé de son pouvoir temporel quand Victor-Emmanuel II, roi d'Italie, eut pris la ville (20 septembre). En signe de protestation Pie IX s'intitula le « prisonnier du Vatican ». La papauté ne devait recouvrer qu'une portion infime du territoire romain, la Cité du Vatican, lorsqu'elle se réconcilia avec le gouvernement italien, en 1929. Mais on sait que les humiliations et les jugements partiels que Dieu a fait subir à la papauté au cours de son histoire tourmentée n'ont nullement abattu ses prétentions à dominer. Comme la Jésabel de Thyatire (Apoc. 2:20:21), « elle ne veut pas se repentir de sa fornication », et comme la femme corrompue d'Apocalypse 17, reniant son appel céleste et sa relation avec Christ pour « commettre fornication avec les rois de la terre », elle s'apprête à monter sur « la bête écarlate », autrement dit la puissance civile de l'empire romain futur. Alors elle dira en triomphe : « Je suis assise en reine, et je ne suis point veuve, et je ne verrai point de deuil ». Mais Dieu la

précipitera de son élévation : « C'est pourquoi en un seul jour viendront ses plaies, mort, et deuil, et famine, et elle sera brûlée au feu ».

Pour le moment, l'Église catholique n'a plus d'influence politique officielle et elle a perdu beaucoup de son influence indirecte dans les pays catholiques sur lesquels elle eut longtemps la haute main. La plupart se sont laïcisés plus ou moins complètement. En France l'épiscopat a renoncé à lutter pour conserver au catholicisme ses privilèges séculaires, et il a restreint ses efforts à préserver un enseignement confessionnel et la pleine liberté du culte. L'établissement d'un enseignement d'État laïque et gratuit, en 1882, puis une violente poussée anticléricale aboutissant en 1905 à la séparation de l'Église et de l'État, les mesures de rigueur contre les congrégations, ont marqué les grandes étapes de la disparition de cette institution officielle qui avait été si souvent prépondérante. L'Italie, la Belgique, à des degrés divers, ont suivi la France dans cette voie. En Allemagne, les démêlés de l'Église catholique avec Bismarck, lors du Kulturkampf (1871-1875) ont été retentissants.

Affermissement de son pouvoir spirituel

Mais l'Église a su faire tourner cette rupture des liens civils au renforcement de la hiérarchie sous l'autorité du pape (les évêques étaient désormais nommés par le pape seul, non les gouvernements), et à l'affermissement de son pouvoir spirituel sur le monde catholique. L'anticléricisme du gouvernement français au début du siècle fit par réaction se resserrer les fidèles autour des représentants de cette Église qui, dépossédée des ressources matérielles provenant de l'État, faisait figure de persécutée. Les classes aisées, conservatrices, la recherchèrent, pour contenir les revendications des masses au sein desquelles progresse la déchristianisation. Elle tâchait en même temps de regagner celles-ci en intervenant elle-même dans les questions sociales, ouvertement sous Léon XIII (encyclique *Rerum novarum* 1891), par des syndicats « chrétiens » dans la suite. Mais dans l'ensemble elle travaille à maintenir un accord de fait à peu près stable entre elle et la puissance publique responsable de l'ordre établi, quelles que soient les secousses politiques.

Rien de plus significatif que les accords conclus depuis 1918 avec la plupart des États européens, entre autres avec l'Italie (accords de Latran) en 1929, et avec l'Allemagne en 1933.

La papauté a été grandement servie, dans son action sur la société, par les congrégations et les ordres religieux, spécialement ceux qui relèvent directement du Saint-Siège, avant tous les Jésuites, mais aussi les Dominicains et les Franciscains. Beaucoup de ces congrégations avaient été persécutées et expulsées de divers pays. Si molestés qu'ils l'aient été en Angleterre les Jésuites n'ont jamais abandonné ce pays, et au début du siècle ils s'y trouvaient, selon un témoin bien informé, plus nombreux qu'en Italie, et cela dans toutes les classes de la société, au Parlement, dans le clergé anglican, dans le corps diplomatique, la presse, parmi les laïques protestants et dans les plus hautes sphères politiques et sociales. En France les congrégations chassées pratiquement par la loi de 1901 sur les associations, ont reparu après la guerre de 1914-1918. Les Jésuites n'ont cessé de développer leur action dans tous les milieux mais surtout parmi les classes dirigeantes, les Dominicains la leur sur le monde intellectuel. Prêchant, enseignant, et plus encore s'infiltrant avec beaucoup de savoir-faire dans la vie privée, allant lorsqu'il le faut jusqu'à l'extrême bord des doctrines romaines, mais sans cesser de proclamer leur stricte obéissance à la papauté, ces deux ordres, encore que rivaux, sont les meilleurs instruments de celle-ci.

Gains en adeptes

L'Église romaine a perdu du terrain dans des pays autrefois foncièrement catholiques, du fait surtout de la déchristianisation (encore faut-il observer que les mariages mixtes, de plus en plus nombreux, et quelle sait encourager, lui sont le plus généralement profitables, car elle exige des époux qu'elle unit, que leurs enfants soient baptisés par elle).

En revanche elle a réalisé ailleurs des progrès considérables. L'effort missionnaire catholique dans les contrées non chrétiennes s'était fort relâché au début du 19^e siècle. Il reprit, stimulé par l'effort missionnaire du Réveil protestant, et porté par tout le courant de l'expansion coloniale européenne. Un vif renouveau des missions catholiques a donc eu lieu depuis le milieu du siècle, plus encore au 20^e, sous la direction de la très active Congrégation de la propagande, au Vatican. Rome a maintenant sous sa dépendance directe, en Afrique comme en Extrême-Orient, des Églises indigènes avec des clergés recrutés sur place.

Mais elle a progressé remarquablement aussi dans des pays protestants, aux Pays-Bas, en Suisse, en Allemagne, mais surtout en Angleterre et aux États-Unis.

Aux États-Unis la proportion des catholiques est passée de 9 pour 100 habitants en 1840 à 14,4 % en 1907 et près de 18 % en 1940 : c'est le résultat de l'immigration de populations catholiques, Franco-Canadiens, Irlandais, surtout Italiens, mais aussi d'une savante propagande. L'influence exercée par les catholiques s'est plus fortement accrue que leur nombre : jusqu'au début de ce siècle ils étaient considérés comme des gens inférieurs, mais depuis on les a vus occuper jusqu'aux plus hautes fonctions civiles et militaires.

En Angleterre l'évolution du sentiment général à l'égard de Rome n'est pas moins remarquable. L'effectif de ses adeptes — bien que des Irlandais, et les congrégations dispersées ou exilées après 1905, d'autres apports encore, outre des conversions l'aient grossi — reste faible (un peu plus de 5 %). Mais la méfiance et la crainte traditionnelles ont fait place à une neutralité compréhensive, puis à une sorte d'admiration pour la grande puissance mondiale et mondaine.

De bonne heure Rome se préoccupa de donner à ces adeptes dispersés parmi les anglicans les bases d'une organisation. En 1850 un édit pontifical partagea l'Angleterre en régions épiscopales et rétablit la hiérarchie catholique dans ce pays, sous l'archevêque de Westminster. Cette mesure provoqua une vive opposition, une loi déclara nul et non advenu l'édit du pape, mais elle tomba dans l'oubli et fut abrogée en 1871. L'Écosse à son tour fut partagée en diocèses romains en 1878.

Elle n'a cessé d'autre part de travailler, par ses représentants officiels et par l'action subtile des Jésuites, à réunir l'Église anglicane avec elle-même, si réfractaire à une telle union que soit le nationalisme religieux britannique. Dans tous ces progrès elle s'est trouvée grandement aidée par le mouvement ritualiste.

PROTESTANTISME ET RITUALISME

Il s'agit d'un courant général qui est allé s'accroissant parmi les Églises protestantes, à la fois par réaction contre le Réveil évangélique et par opposition aux poussées du libéralisme. Il embrasse ce qu'on appelle parfois le sacramentalisme. Priorité est donnée à la forme et à la structure, aussi solide que possible, de l'Église considérée, à la liturgie, aux pratiques extérieures du culte, aux sacrements, cène et baptême, ce dernier avec une place éminente comme conférant la foi, bref aux « éléments du monde » (Col. 2:8) plus qu'à Christ et au culte en esprit et en vérité. On revient à un cléricisme qui détourne les âmes du salut personnel et domine les consciences. J. N. Darby soutint à ce sujet de vigoureuses controverses au nom de l'enseignement de l'Écriture. On a vu ainsi le luthéranisme, en Prusse, en Bavière, en Saxe, en Hanovre, tout en resserrant ses liens avec l'État (jusqu'en 1914), se donner des règles de plus en plus strictes, et une hiérarchie bien officialisée ; des chefs de l'Église évangélique allemande prennent maintenant le titre d'évêques.

Ces tendances se sont manifestées inégalement en France, mais bien peu des systèmes religieux, regroupés progressivement au sein de la Fédération protestante de France, en 1905 puis en 1938 (Église réformée de France, Alliance nationale des églises luthériennes, Fédération des églises

baptistes, toutes les trois formant la Fédération protestante), échappent à la hiérarchisation plus organisée, à la liturgie imposée et à des pratiques se rapprochant des pratiques catholiques (l'année liturgique par exemple).

Mais c'est en Angleterre, que le mouvement ritualiste s'est affirmé le plus tôt, au sein de l'Église établie, y provoquant une évolution, certains ont dit révolution, que Rome a exploitée, après avoir certainement contribué à son éclosion par l'action des Jésuites.

De 1834 à 1841 furent publiés à Oxford 90 *Traités pour le temps actuel* (Tracts for the time), d'où le nom de Tractarianisme donné au mouvement qu'ils suscitèrent, et qu'on appelle aussi Puseyisme, l'inspirateur en étant E. Bouverie, dit Pusey (1800-1882). Ces traités soutenaient la succession apostolique, l'autorité des évêques, la liturgie, la confession, les fêtes, jeûnes, etc. Le dernier paru était de tendance nettement catholique. Son auteur était un fellow de l'Université, personnalité des plus marquantes, *John Henry Newman*. L'Église anglicane s'émut, surtout sa partie évangélique, condamna le traité ; et Newman, bien que s'étant un moment rétracté, finit par être chassé d'Oxford. Pusey demeura dans l'anglicanisme, mais pour y former un groupe très actif qui recueillit de nombreuses sympathies dans la High Church. Newman, lui, se convertit au catholicisme (1845), de même qu'un certain nombre de clergymen, dont Manning (1851). Newman devait devenir cardinal en 1879, et il est demeuré, comme philosophe et théologien, un des grands noms du catholicisme au 19^e siècle. Manning, promu cardinal lui aussi, fut un des plus zélés défenseurs du dogme de l'infaillibilité, et le champion de la conversion de l'Angleterre au catholicisme. Nul ne travailla davantage à y faire disparaître l'antipathie traditionnelle pour Rome et à organiser une propagande qui n'a cessé de se poursuivre, par des sociétés de toutes sortes, des appels dans les rues de Londres et ailleurs, une active participation aux mouvements de tempérance et de réforme sociale.

Imperceptiblement la doctrine catholique s'étend dans le peuple anglais. N'affirmait-on pas récemment, de bonne source, qu'il est parmi le clergé anglican des prêtres catholiques romains consacrés, qui possèdent une dispense leur permettant de s'y intégrer ? L'un d'eux écrivait : « L'œuvre qui se poursuit maintenant en Angleterre est un effort tenace et soigneusement organisé de la part d'un nombre croissant de prêtres et de laïques, ayant pour but d'amener l'Église nationale et le pays en général à la pleine réalisation de la foi catholique et de ses règles, afin de pouvoir plaider éventuellement en faveur de son union avec l'Église de Rome ».

Ce n'est pas que le parti évangélique n'ait essayé de réagir. À plusieurs reprises ses démêlés avec les Puseyistes (plus exactement ceux de l'Union de l'Église anglicane aux tendances romanisantes fondée en 1859, avec l'Association de l'Église fondée en 1865) furent portés devant la Cour suprême royale (le souverain est le chef officiel de la religion) ; mais les décisions de celle-ci, prises tantôt dans un sens tantôt dans l'autre, ne firent qu'accroître la confusion et « creuser davantage un immense fossé entre ce que les ministres de l'Église d'Angleterre sont tenus de réciter et ce qu'ils croient ». La régénération par le baptême est déclarée « la seule vraie doctrine », de cette Église, la transsubstantiation est de fait justifiée. L'effort persistant de romaniser officiellement les formulaires liturgiques et le Prayer book (Livre des prières) a été près d'aboutir plus d'une fois. La célébration de la messe, l'établissement du confessionnal et finalement toutes les pratiques romaines sont à l'ordre du jour, souhaités non seulement dans la High Church mais dans des milieux autrefois évangéliques. L'indignation que ces faits provoquaient fait place à l'assentiment. On a pu parler d'anglo-catholicisme. Beaucoup poussent à un rapprochement complet, sinon une union avec Rome. Les tentatives esquissées au siècle dernier se sont soldées par des échecs. Elles ont été reprises après la guerre, sur l'initiative de lord Halifax (Conférences de Malines 1925), sans aboutir : la pierre d'achoppement est toujours l'autorité du pape.

Assurément tous ces faits auraient dû convaincre les vrais croyants de cette Église anglicane que leur place n'est plus dans un tel système, qui porte en lui-même les germes de sa dissolution. Mais ce qui

est plus surprenant encore c'est que le mouvement ritualiste et sa collusion avec Rome s'est étendu aux Églises non conformistes. Dès les environs de 1930 un pasteur indépendant bien connu, qui pratiquait le cérémonial rigoureusement romain et la confession auriculaire au sein d'une Église congrégationaliste, se vantait d'avoir trois à quatre cents pasteurs dissidents sur la liste d'associés.

En réalité, si différents que semblent ces divers systèmes religieux, ils sont un dans leur caractère essentiel, qui est *l'exaltation de l'homme*. Ils renferment, certes, beaucoup d'authentiques croyants, et d'âmes pieuses, mais les principes auxquels obéissent leurs conducteurs font de ceux-ci des ennemis du pur Évangile et du salut par la grâce unique de Dieu. On est en face d'un système aussi légal que le Sinaï. Les termes du christianisme sont conservés mais détournés de leur sens. L'œuvre de Christ est méconnue comme fondement d'une vraie expiation, satisfaisant pleinement aux exigences de la sainteté divine et plaçant le croyant comme justifié et accepté devant Dieu. L'idée de sacrifice s'associe à l'eucharistie plutôt qu'à la croix du Calvaire, l'œuvre du salut ayant, selon cet enseignement, besoin d'être répétée et n'ayant par conséquent pas plus de valeur que les sacrifices offerts sous la loi de Moïse (Hébreux 10). La croix apparaît davantage comme le moyen des souffrances de Christ que comme le lieu où s'accomplit, dans ces souffrances, l'œuvre parfaite de la rédemption. Le salut par les œuvres, prières, jeûnes, pénitences, observation de rites, fait règle. On rejette la grâce divine. L'Église remplace Christ ; la tradition supprime la Bible ; la régénération baptismale et les sacrements tiennent lieu de la foi personnelle au Sauveur. Le ritualisme n'est que la vieille hérésie judaïsante, qui menaçait de ruiner les assemblées de la Galatie et d'autres, et qui, après le départ des apôtres, plongea la chrétienté dans les ténèbres. Essentiellement romain, il prépare le règne de Jézabel dans les systèmes qui s'étaient séparés d'elle. Quand le rassemblement de la chrétienté aura lieu sous le drapeau de Rome, comme cela arrivera certainement, l'état final de la prostituée appelée Babylone la grande, la mère « de toutes les abominations », éclatera au grand jour. Alors le jugement de Dieu l'atteindra par le moyen même des puissances politiques sur lesquelles elle aura un instant mis la main (Apoc. 17:12, 18).

LE MODERNISME

Parallèlement au ritualisme, une autre action agit comme une gangrène dans le corps de la profession chrétienne. Il s'agit du modernisme. Le mot, apparu vers 1850, n'est devenu d'un emploi courant qu'après 1900, quand il s'appliqua à des mouvements religieux bien définis. Mais ce qu'il implique existait bien avant, et n'est autre que le rationalisme, qu'on a défini « la raison s'introduisant dans la sphère de Dieu et de sa révélation pour nier l'un et l'autre, en fait sinon ouvertement » (W. Kelly). Non seulement la raison humaine veut interpréter les Écritures selon ses propres lumières mais elle n'accepte pas leur autorité et ne veut recevoir que ce qui lui paraît admissible. C'est le propre de ce qu'on est convenu d'appeler la « haute critique ». Cette prétention est aussi ancienne que le jardin d'Eden. Satan a des pièges pour toutes les dispositions de l'esprit de l'homme déchu. À la tendance superstitieuse il présente le romanisme et le ritualisme ; à l'esprit raisonneur le modernisme. Tous deux annulent la Parole de Dieu, le dernier par ses objections incroyables, le premier par la tradition.

Les représentants actuels du modernisme déclarent s'appuyer sur les découvertes de la science dans divers domaines tels que la géologie, la biologie, qui touchent aux déclarations de la Bible, et appliquer aux questions bibliques les méthodes de la science positive. Les progrès de la science sont immenses, du moins à l'échelle humaine, et incontestables dans ce qui est de sa compétence, savoir l'étude de faits bien établis ; mais ils sont à l'origine des pires aberrations quand, sortant des limites de leur esprit, les hommes se sont rendus « vains dans leurs raisonnements » (Rom. 1:21). Les prétentions des tenants de la science « faussement ainsi nommée » ont été prouvées foncièrement erronées lorsqu'elles attaquaient les vérités de l'Écriture. Suscités par Dieu, des hommes aussi versés

qu'eux dans les connaissances dont se prévalent ces ennemis de l'Évangile, démontrèrent la fausseté de leurs allégations et la futilité de leurs critiques à l'égard de la Parole de Dieu.

Il est douloureux de voir les adversaires de la vérité biblique recruter de nombreux partisans et même des porte-drapeaux parmi les chefs religieux de la chrétienté. Si ceux-ci étaient sincères, ne s'affligeraient-ils pas eux-mêmes en voyant porter atteinte à l'édifice auquel se confient les âmes simples qu'ils assument de conduire, au lieu de prêter orgueilleusement la main à cette œuvre de destruction, comme de véritables instruments de Satan ?

Nous avons déjà mentionné la haute critique du début du 19^e siècle, quand la saine exégèse se mua en rationalisme incrédule, traitant comme une production tout humaine l'Écriture dont l'inspiration était niée. Les théories malfaisantes, loin de manifester la stabilité propre aux « choses qui sont vraies », n'ont cessé de se combattre mutuellement et de se succéder avec une rapidité déconcertante. Le rationalisme allemand a tenu le plus grand rôle. La thèse du « document », imaginée par Eichhorn (mort en 1827), et soutenue avec lui par Paulus, pour expliquer naturellement les miracles, fut remplacée par celle du « supplément » de De Wette (1780-1849) prônant l'interprétation mystique de l'Ancien Testament, thèse que David Strauss (1808-1874) appliqua au Nouveau : sa « Vie de Jésus », parue en 1835, est l'œuvre la plus marquante des exégètes incroyants du 19^e siècle. La théorie de De Wette ne tarda pas à être supplantée par « l'hypothèse de cristallisation » d'Ewald (1803-1873) et de Hupfield, renversée depuis par une autre, qui gagna la faveur de l'Angleterre au moins, « le Plan » de Kuenen, un Hollandais, et Welhausen (Histoire d'Israël, 1874). Combattu par l'école de Maurice Vernes, il perd rapidement sa vogue, pendant qu'un autre savant, König, proteste contre l'interprétation des Écritures hébraïques donnée par Welhausen.

Ce rationalisme fut introduit en Angleterre par le Dr Colenso (mort en 1883) dont les critiques subversives sur le Pentateuque et le livre de Josué soulevèrent une vive opposition. En France, où il a toujours eu des tenants, il a influencé Ernest Renan (Vie de Jésus, 1863), et c'est en France que des mouvements religieux expressément qualifiés de *modernistes* firent leur apparition dans l'Église romaine, avec le Père Tyrrell et l'abbé Alfred Loisy. Celui-ci, exégète de renom, professeur à l'Institut catholique de Paris, de conclusion en conclusion en arriva aux pires négations. Le pape Pie X réagit au nom des dogmes, et en 1907 condamna Loisy, qui avait déjà rompu avec l'Église ; la même condamnation englobait des philosophes catholiques comme Le Roy et Laberthonnière.

Comme l'avait fait près d'un demi-siècle plus tôt son prédécesseur Pie IX à l'égard du libéralisme (le modernisme de l'époque) dans la célèbre encyclique *Quanta Cura* et par le *Syllabus* (1864), Pie X condamna pareillement, en 1910, le « modernisme social » de Marc Sangnier, modernisme proche en réalité du modernisme intellectuel dont nous nous occupons : son but était de ramener le christianisme à des tâches terrestres, l'amélioration du sort de l'humanité, non seulement par la pratique du « bien envers tous les hommes » qui est le devoir de tout chrétien, mais par une action politique et sociale dans le monde. C'est, malheureusement, méconnaître la ruine morale de l'homme, méconnaître que son besoin primordial est celui d'un Sauveur ; c'est détourner l'Église de sa vocation céleste et lui faire perdre sa saveur de « sel de la terre ».

Le modernisme, écrasé dans ses manifestations extérieures, n'en subsiste pas moins dans les milieux catholiques comme dans les milieux protestants, conduisant peu à peu à une déchristianisation qui va se généralisant, autrement dit à l'apostasie.

* * *

De toutes les doctrines qui ont contribué à détourner les oreilles de la vérité pour les tourner vers les fables (2 Timothée 4:4) et auxquelles les conducteurs religieux se sont complaisamment prêtés, la

plus agissante a été la *théorie de l'évolution*. Les ouvrages de Ch. Darwin : « L'Origine des espèces » (1859) et plus tard « L'ascendance de l'Homme » exercèrent une profonde influence. Ses conceptions fascinèrent le monde scientifique, et, vulgarisées par la presse, devinrent pour la masse aussi indiscutables que la loi de la gravitation. Pour les vrais savants elles ne dépassèrent pas le domaine de l'hypothèse : on les admit faute d'une explication plus plausible. Bien que l'auteur s'en défendît le darwinisme attaque certainement le Dieu Créateur. L'incrédulité déclarée s'en empara. Haeckel, athée avéré, déclara que Darwin « avait fourni une Anti-Genèse et gagné une victoire éclatante sur les récits mythiques démodés de la Genèse ». L'ennemi tendait évidemment à discréditer la révélation divine et à ébranler la foi des saints. Aujourd'hui le monde savant se rit du darwinisme, auquel l'incrédulité substitue d'autres spéculations : dans le conflit permanent entre la vérité et l'erreur, un mensonge en remplace un autre, jusqu'à ce que la coupe d'iniquité déborde, et que Dieu intervienne, comme il le fera, pour faire éclater sa gloire.

Le levain rationaliste a envahi toutes les organisations religieuses de la chrétienté. Un pasteur anglais, non conformiste éminent, écrivait récemment : « L'Église nationale libre de Grande-Bretagne, ayant accepté les déclarations du Dr G., son président, ne peut plus être considérée comme un mouvement évangélique : elle est aujourd'hui une corporation de ministres et d'Églises dont le dessein avoué est d'ignorer et de nier les vérités fondamentales de la foi chrétienne ». Cette grave affirmation pourrait s'appliquer à la plupart des Églises protestantes actuelles, à en juger par de nombreuses déclarations de leurs représentants les plus autorisés. Le rationalisme a pris, dans plusieurs d'entre elles, un caractère de mépris éhonté de la Parole de Dieu (*).

(*) Rappelons à nouveau que ceci a été écrit avant 1937 (Ed.).

Le champ des missions lui-même a été contaminé. L'œuvre qui avait tant de valeur pour tous ceux qui avaient à cœur le salut des âmes plongées dans les ténèbres du paganisme, s'est corrompue entre les mains des hommes. Des ligues bibliques ont dû se former pour combattre, en certains champs missionnaires de l'Inde et de Chine, non les faux systèmes païens mais les égarements du modernisme dit chrétien. Dans bien des cas les comités directeurs, eux-mêmes infectés du même virus, ne peuvent ou ne veulent pas intervenir. La *Société missionnaire de l'Église anglicane*, par exemple, qui avait été fondée par des hommes qui auraient subi la mort pour leur foi, voit leurs successeurs renier la vérité et refuser d'accepter les enseignements de Christ lui-même, l'accusant virtuellement d'ignorance et d'obscurantisme. Ceux qui ne veulent pas les suivre dans cette voie d'apostasie ont créé la *Société missionnaire biblique de l'Église anglicane*, sur la base de la foi en la Parole de Dieu tout entière. Triste spectacle que celui présenté aujourd'hui, d'une manière générale, par les Églises issues de la Réforme !

C'est ainsi que se prépare l'apostasie finale de tout le grand corps professant, avec, pour issue, les eaux du jugement (Apoc. 18:21). La chrétienté entière arrive à la fin du temps de la patience de Dieu. Elle a refusé la lumière que Dieu répandit en abondance au siècle dernier ; elle aura pour fin la nuit éternelle.

LES SECTES

Un autre aspect de cette chrétienté est la multiplicité de sectes que notre époque a vues naître et prospérer, très diverses en importance, en doctrines et en manifestations. On a pu définir secte « toute corporation religieuse fondée sur un autre principe que celui de l'unité du corps de Christ ». Mais parmi elles il est des systèmes de mensonge qui, tout en se prévalant de passages ou d'expressions empruntés à la Bible, mettent à la place de l'Évangile des produits de l'imagination humaine, et entraînent les âmes aveuglées dans l'apostasie. On ne peut que qualifier de « sectes de perdition » de tels systèmes qui étendent de plus en plus des filets diaboliques sur le monde religieux. Ainsi en est-il de la *Science chrétienne*, du *Mormonisme* (Saints des derniers jours), de

l'Adventisme du septième jour, de l'Aurore du millénium et leurs dérivés, dont les Témoins de Jéhovah.

De graves erreurs anciennes, comme l'Annihilationnisme, le Conditionnalisme, l'Universalisme, reviennent et se répandent. Le *Spiritisme* fait de grands progrès dans tous les pays. Il prétend mettre ses adeptes en communication avec les esprits des morts ; en réalité ce sont les démons qui prennent ainsi possession de ceux qui ont rejeté la vérité de l'Évangile, et préparent la chrétienté déchue à recevoir « l'homme de péché » (2 Thess. 2:3).

Beaucoup de vrais enfants de Dieu se laissent séduire par le mouvement dit de *sainteté*, inauguré par les prédications de Pearsall Smith (vers 1870), qui prétendait atteindre un état de perfection morale caractérisé par l'absence du péché dans le croyant. Les exhortations pressantes de la Parole de Dieu à la vigilance, à cause de la présence du péché dans la chair aussi longtemps que nous sommes dans le corps, montrent la fausseté de ce système.

Enfin de tous côtés on voit surgir des hommes qui déclarent posséder le don de parler en langues et de guérir par l'imposition des mains. C'est, disent-ils, un retour aux miracles de la Pentecôte. D'où le nom de *Pentecôtisme* donné à un mouvement, né du Réveil du Pays de Galles au début du siècle, qui est allé s'amplifiant, et qui présente d'ailleurs diverses tendances. Si sincères et si zélés pour l'Évangile que soient beaucoup d'enfants de Dieu qui s'y rattachent, il se trouve à côté d'eux des éléments douteux, et les excès et démonstrations spectaculaires de personnes exaltées (séances publiques de guérison, etc.) ont parfois fait plus de tort que de bien à la cause de l'Évangile. Ils gardent les points fondamentaux de celui-ci, mais plusieurs de leurs affirmations doctrinales ne supportent pas la lumière du Nouveau Testament.

Ne soyons pas surpris de tant d'activités d'erreur dans la maison de Dieu. Au contraire de telles constatations ne feraient que confirmer, s'il en était besoin, la Parole qui déclare que « les hommes méchants et les imposteurs iront de mal en pis, séduisant et étant séduits » (2 Tim. 3:13). Soyons vigilants, et « que celui qui croit être debout prenne garde qu'il ne tombe ».

QUELQUES RAYONS DE LUMIERE

Au milieu des ténèbres grandissantes qui caractérisent la fin de l'histoire de l'Église, considérons encore une fois le fil d'argent de la grâce, dont nous avons déjà pu suivre la trace et qui poursuit invariablement son cours jusqu'à la fin. Il est consolant de détourner un peu nos regards du travail destructeur de l'esprit humain, trompé par l'adversaire, pour les porter sur l'activité bénie de l'amour de Dieu, qui ne cesse d'opérer des merveilles, durant le temps de sa patience. Il ne peut évidemment s'agir ici que de quelques coups d'œil, jetés rapidement et çà et là, sur ces rayons lumineux, pour la période qui va du Réveil de la première moitié du 19^e siècle à l'après-guerre de 1914-18.

Les missions

L'œuvre des missions, en pays païens surtout, doit attirer l'attention. De nombreuses sociétés des missions virent le jour au 19^e siècle, la plupart dans la première moitié (*). *L'Église morave*, qui nous a occupés précédemment, s'est distinguée dans ce domaine.

(*) Dont la Société missionnaire de Londres (dès 1715), la Société des missions de Bâle (1815), la Société des missions évangéliques de Paris (1824), etc.

Un grand nombre de missionnaires, travaillant dans la dépendance de Dieu, suivirent les traces de A. N. Groves, qui se consacra à cette œuvre et passa bien des années de travail dans l'Inde. Nous

rappellerons aussi les noms de Martyn, de William Carey également en Inde, de A. Judson en Birmanie, de Robert Moffat et de David Livingstone qui travaillèrent avec une persévérance admirable au sud de l'Afrique, de F. Coillard dans les pays du Zambèze, des missionnaires de Madagascar ; de John Paton qu'on a surnommé « l'apôtre des Nouvelles-Hébrides » ; d'Alex Mackay ; de Hudson Taylor (1832-1905), le fondateur de la *Mission Intérieure de Chine* qui a occupé un grand nombre d'ouvriers dans ce vaste champ de travail ; de Ch. Studd, etc. Tous étaient des hommes remarquables par leur piété, leurs dons, leur énergie, et entièrement consacrés au service du Maître. De beaucoup d'entre eux, on peut dire qu'étant morts, ils parlent encore et que « leurs œuvres les suivent ».

En Russie

Sur le continent européen, des serviteurs dévoués portèrent l'Évangile aux déshérités, notamment en Russie. Un chrétien anglais distingué, lord Radstock, y séjourna longuement et sa prédication y fut en bénédiction à plusieurs, à Petrograd en particulier. Dans la haute société, comme parmi les humbles, l'Esprit de Dieu travailla avec puissance, en particulier après 1874 et amena entre autres à la connaissance de la grâce divine le colonel Paschkov, de la Garde Impériale, le comte Bobrinsky, ancien ministre de l'Intérieur, et le comte Korff. Devenus d'humbles croyants, ils portèrent l'Évangile dans les lieux divers où la porte leur était ouverte, de sorte que la bénédiction s'étendit au loin dans ce pays ténébreux. Mais l'ennemi veillait. Lorsque Pobiedonostzef, grand adversaire de l'œuvre naissante, devint procureur du Saint Synode, il persécuta à outrance les témoins du Seigneur. Il peut être considéré comme l'un des grands instruments dont Satan s'est servi au cours des siècles pour éteindre le flambeau de la vérité. On a pu affirmer que, pendant ses vingt-cinq ans d'activité, il fit autant de mal à la vérité que la plupart des empereurs romains des premiers siècles.

Les membres de l'aristocratie qui avaient confessé Christ furent exilés ; mais Dieu continua son œuvre de grâce parmi des paysans russes auxquels on donna le nom de *Stundistes* (de l'allemand *Stunde*, « heure », allusion au temps pendant lequel ils se réunissaient). Le mouvement commença parmi les colons allemands, puis se répandit chez les Moujiks russes, auxquels Alexandre II avait accordé une certaine mesure de liberté, qui leur fut retirée par son successeur à la suite de l'assassinat de son père. À partir de ce moment, les témoins du Seigneur eurent à traverser les eaux profondes de l'affliction pour son nom. Bannis en Sibérie, emprisonnés, torturés, ils suivirent les traces de la grande nuée, de ceux qui, dans les temps anciens, n'acceptèrent « pas la délivrance, afin d'obtenir une meilleure résurrection » (Héb. 11:35-39).

En dépit de tous les efforts de l'adversaire, l'œuvre de l'Esprit de Dieu continua en Russie. Des milliers d'âmes furent amenées à la connaissance du Seigneur et des centaines d'assemblées de simples croyants se formèrent en dehors de l'Église officielle. Ils n'avaient qu'une connaissance imparfaite des vérités de la Parole de Dieu quant au rassemblement autour du Seigneur de ceux qui ont cru, mais leur amour, leur foi, leur zèle, étaient remarquables. Pendant un certain nombre d'années, des chrétiens dévoués d'autres pays, tels que le Dr Baedeker, avaient obtenu du gouvernement impérial l'autorisation de répandre la Bible en Russie. Ils la parcoururent en tous sens, et, avec l'aide de la *Société britannique et étrangère*, répandirent le Saint Livre en abondance. Ce fut certainement le moyen que Dieu employa pour faire éclore son œuvre de grâce dans des milliers de cœurs.

Lorsque survint la révolution, la liberté de conscience ayant été proclamée dès mars 1917, l'œuvre se propagea merveilleusement dans ce vaste pays. Mais le pouvoir athée qui s'établit ne pouvait que s'élever contre ce qui porte le nom de Christ. « Vous êtes cinq millions, dit un jour l'un de ses chefs à un chrétien évangélique russe, vous êtes trop nombreux. Vous constituez pour nous un danger auquel nous allons mettre ordre ».

Alors, après 1928 commença une affreuse persécution contre la plupart de ceux qui gardaient le nom de chrétiens en Sibérie. Déportation de populations entières, massacres, tortures, on n'épargna rien pour faire disparaître de ce pays la lumière du christianisme. Nous savons cependant que le terrible pouvoir de Satan est sous le contrôle souverain du Gouverneur de l'univers et que, bientôt, le Dieu de paix brisera Satan sous nos pieds. En attendant, tant que dure le jour de sa patience, il continue, en dépit de tous les obstacles, son œuvre de grâce dans bien des cœurs. Les croyants, en grand nombre, se réunissent dans des endroits écartés, dans des caves et d'autres refuges secrets, pour s'édifier et s'encourager mutuellement par la prière et la lecture de la Parole. Ils savent par expérience ce que rencontrèrent avant eux les témoins fidèles desquels nous lisons qu'ils « furent éprouvés par des moqueries et par des coups, et encore par des liens et par la prison... (desquels le monde n'était pas digne) » (Héb. 11:36-38).

Des réveils

En 1856, quelques chrétiens, affligés de l'indifférence qui régnait autour d'eux en Amérique et, d'une manière générale, dans toute la chrétienté, convinrent de se réunir chaque jour à midi, dans une modeste chambre à New York, pour prier et demander à Dieu avec instance d'opérer dans les cœurs. Bientôt d'autres se joignirent à eux et, comme un feu de prairie, le mouvement s'étendit à toute la grande cité, et les lieux de culte furent remplis de personnes dont beaucoup demandaient les prières de l'assemblée pour ceux dont elles désiraient ardemment la conversion.

Il y eut une réponse divine à cette intercession générale. Partout, sur terre et sur mer, l'Esprit de Dieu exerça son action, et il y eut de la joie au ciel pour un grand nombre de pécheurs venus à la repentance. Des matelots sur l'océan, pour lesquels des mères angoissées avaient demandé les supplications de ceux qui se réunissaient à cette heure inusitée, annoncèrent que, mystérieusement saisis par la puissance de l'Esprit de Dieu, ils avaient été amenés à la confession de leurs péchés et à la connaissance du salut par la foi au Sauveur longtemps méconnu.

Un des fruits de ce travail de prière et d'intercession fut le puissant réveil qui eut lieu dans le nord de l'Irlande, puis en Angleterre en 1859, auquel tant d'enfants de Dieu devaient faire remonter, bien des années plus tard, le moment de leur conversion. Des centaines de personnes étaient saisies avec une telle force par la puissance de l'Esprit de Dieu, qu'elles tombaient à terre et restaient dans un état de prostration complète, jusqu'à ce qu'elles eussent trouvé la délivrance par la foi au Fils de Dieu mort et ressuscité. Dans bien des endroits, les lieux de plaisir étaient si complètement délaissés que leurs propriétaires durent les fermer. Mais lorsque l'épreuve survint, bien des fleurs ne donnèrent pas de fruit et le mal reprit le dessus avec plus de violence que jamais. Toutefois des personnes très nombreuses avaient passé de la mort à la vie et pourront bénir éternellement Celui qui les amena, durant ces jours bénis, à la connaissance de son amour.

Ce puissant travail de Dieu prépara le terrain en Angleterre pour la bénédiction qu'il répandit sur ce pays, dès 1873, par la visite de deux évangélistes américains, Moody et Sankey. Malgré ce qu'avait d'incomplet l'Évangile prêché par ces deux serviteurs de Dieu, il est certain que des milliers d'âmes furent sauvées par leur ministère. Ensemble, ils annoncèrent l'Évangile, avec une rare puissance, à des foules immenses, tant en Amérique que dans le Royaume-Uni, provoquant partout un intérêt intense pour la Parole de Dieu. Comme ils n'étaient pas entièrement sortis eux-mêmes hors du camp pour porter l'opprobre de Christ, ils ne surent malheureusement pas conduire dans cette place de bénédiction et de témoignage ceux que le Seigneur amenait à lui par leur moyen.

D'autres pays d'Europe furent visités par la bénédiction d'en haut à la même époque. La chute de l'Empire en France en 1870 ouvrit la porte toute grande à l'Évangile dans ce pays. Bien avant cette date, des serviteurs de Dieu y travaillaient avec bénédiction, en divers lieux, à la prédication de la bonne nouvelle, et de vrais réveils avaient eu lieu, par exemple dans la Drôme en 1852-1856, dans le

Gard en 1858-1860. Mais, dès l'avènement de la République, beaucoup de villes catholiques furent évangélisées plus qu'elles ne l'avaient été jusque-là. Le Dr Mac All fonda à Paris et ailleurs une mission qui, avec l'aide de serviteurs dévoués, dont Ruben Saillens, se développa dans bien des centres de ténèbres et d'incrédulité et fut bénie pour beaucoup d'âmes.

Parmi les réveils les plus remarquables de notre époque, on cite celui, en 1904, du pays de Galles, déjà richement béni en 1804 et en 1859. Il présente un exemple frappant de la souveraineté des voies de la grâce de Dieu, quant au choix des instruments envers lesquels elle se déploie. Ceux-ci étaient des plus humbles et des moins appropriés, en apparence, pour ce travail.

Evan Roberts, un jeune mineur, connu pour son attachement à la Parole et pour sa piété vivante, avait l'habitude de passer des heures en prières et dans une communion silencieuse avec Dieu, mais rien ne faisait présager que cet humble ouvrier, sans éducation préalable, pût être employé pour réveiller des foules endormies dans le sommeil de la mort. L'œuvre de l'Esprit de Dieu commença autour de sa demeure et se répandit dans tout le pays ; des milliers d'âmes confessèrent avoir reçu le salut par la foi au Seigneur Jésus Christ. Il y eut, comme toujours, un grand triage ; toutefois, un examen attentif de ce champ où l'Esprit de Dieu a tellement travaillé, prouve à tout observateur sérieux, la réalité de l'œuvre divine.

D'abondantes bénédictions se répandirent ensuite sur l'île d'Anglesea, puis sur la ville de Liverpool. Evan Roberts parla avec puissance à un auditoire de dix mille personnes et on se souvint longtemps avec émotion de sa prédication sur le « Nom de Jésus ». Une grande dépendance de l'Esprit de Dieu et un esprit de prière intense le caractérisaient, ainsi que ceux qui travaillaient avec lui. L'éternité manifestera les merveilles que Dieu a accomplies dans ce temps de réveil.

En *Espagne*, où la liberté religieuse pour les non-catholiques est restée précaire même après la Constitution relativement libérale de 1871, l'Évangile a continué à se répandre au 20^e siècle. La révolution espagnole de 1936 et l'atroce guerre civile qui a suivi rendirent très difficile, un moment, la situation des croyants de ce pays, notamment en Catalogne. Il est vrai que le peuple, en proie à une véritable crise de déchristianisation, se déchaîna contre les églises et les prêtres, et épargna relativement les « évangéliques ». Mais le régime qui s'établit après la défaite du parti révolutionnaire entraîna pour ceux-ci bien des entraves et des difficultés pour se rassembler, rendre témoignage, évangéliser, aussi bien que pour la vie courante, mariages, enterrements, etc.

Au *Portugal*, une belle œuvre d'évangélisation s'était développée lors du Réveil, grâce à la Société biblique britannique, avec des résultats remarquables d'abord dans l'île de Madère avec le Dr Kalley, puis au Portugal même avec De Veira. Elle s'est trouvée contrariée par de réelles persécutions en 1846, en 1886 et en 1901. Mais de nouveau l'Évangile a trouvé des portes largement ouvertes au 19^e siècle et il est largement répandu.

En *Italie*, Dieu ouvrit également la porte à l'Évangile dans ce dernier siècle. Nous avons parlé plus haut du chrétien éminent, le comte Guicciardini (1808-1870), qui travailla avec zèle à faire connaître le glorieux message qui lui avait apporté la paix et le salut. Au commencement du réveil, qui eut lieu à la suite de celui de Suisse et d'autres pays, la Bible avait une puissance particulière et beaucoup d'âmes furent amenées à la foi.

Les ouvriers du Seigneur qui travaillent de nos jours à faire connaître la bonne nouvelle, constatent qu'autrefois les conversions étaient plus nombreuses et l'œuvre plus profonde que maintenant, malgré la liberté plus grande et la porte plus largement ouverte. L'évolution naturelle des pays catholiques romains se fait vers l'incrédulité. Or on a plus de peine à gagner pour Christ un incrédule qui a abandonné le catholicisme qu'un catholique pieux, animé, en général, de la crainte de Dieu et d'une certaine connaissance des vérités fondamentales du christianisme.

La mission intérieure de Chine

La dernière visite de Moody et Sankey en 1883 eut une influence durable sur le développement des missions en pays païens, en raison de l'intérêt qu'elle créa dans les universités du Royaume-Uni, à Cambridge surtout. Beaucoup d'étudiants convertis se consacrèrent à ce service. Plusieurs d'entre eux abandonnèrent un bel avenir terrestre et entrèrent au service de la Mission intérieure en Chine, fondée en 1865 par le Dr Hudson Taylor, missionnaire dans ce pays. Jusqu'alors, l'œuvre d'évangélisation se confinait aux ports de mer ouverts aux étrangers et aux provinces avoisinant l'Océan. Hudson Taylor avait, il est vrai, fait, en compagnie d'un collaborateur dévoué, W. Burns, quelques périlleuses visites dans l'intérieur du pays. Il comprit qu'il fallait un effort plus grand et fonda la *Mission Intérieure*, en comptant sur la puissance de Dieu.

À son début, en 1865, cinq missionnaires répondirent à cet appel. En 1875, la société comptait cinquante et un ouvriers. En 1885, sept étudiants de Cambridge, amenés au Seigneur, partirent pour la Chine, après avoir tenu dans tout le pays des réunions d'adieu qui amenèrent nombre de conversions et servirent de point de départ à des carrières missionnaires fécondes. L'un de ces sept jeunes ouvriers de Dieu dirigea longtemps la Mission. Un autre, Charles T. Studd, fonda une mission dans le centre de l'Afrique. On comptait vers 1930 plus de six mille cinq cents missionnaires en Chine, sans compter ceux qui y travaillaient sans être rattachés à aucune société. On y annonçait l'Évangile dans chacune des dix-neuf provinces.

L'Armée du Salut

Une revue impartiale des mouvements religieux de notre époque ne saurait omettre l'Armée du Salut. Fondée en 1878 par un pasteur méthodiste activement occupé à la recherche des âmes perdues, W. Booth, elle se propagea rapidement, travaille maintenant dans 79 pays et possède des milliers d'officiers et de soldats. Quoique sa constitution et ses méthodes ne répondent pas à l'enseignement de la Bible, cette organisation religieuse groupe à coup sûr un très grand nombre de vrais enfants de Dieu, ardemment désireux de faire connaître le message du salut aux masses plongées dans les ténèbres, et de soulager les misères des déshérités de la terre. Par leur moyen, un nombre immense de malheureux, dans les bas-fonds des grandes villes du monde entier, christianisé et païen, entrent en contact avec les vérités de l'Évangile, plus ou moins clairement présentées. Les innombrables fondations philanthropiques de l'Armée du Salut ont préparé bien des âmes à écouter le message de l'Évangile.

L'œuvre de chacun sera manifestée au grand jour des rétributions et sera éprouvée par le feu. La chrétienté se caractérise aujourd'hui par son esprit d'insoumission à la Parole et, à cet égard, l'Armée du Salut nous en donne le spectacle affligeant. Comment justifier par les Écritures la place d'autorité administrative et exécutive donnée à des femmes, le remplacement du rite initiatoire du baptême par un « service de consécration » et celui de la cène du Seigneur par une « réunion de sainteté » ?

Oeuvres diverses

Parmi les carrières d'évangélistes du siècle passé, mentionnons celle d'un serviteur de Dieu remarquable, Charles Spurgeon. À l'âge de vingt ans, en 1854, il commença à prêcher l'Évangile à Londres. Converti de bonne heure, il avait déjà, à l'âge de seize ans, confessé dans des réunions publiques le nom de son Sauveur. Quatre ans plus tard, en 1858, on l'appela à présenter la vérité devant un auditoire de plus de vingt mille personnes, réunies au Palais de Cristal, le jour d'humiliation nationale convoqué à l'occasion de la grande révolte des Cipayes aux Indes. Il parla, dans cette circonstance, avec une telle puissance que son discours eut un retentissement extraordinaire dans tout le pays. En 1861 on édifia pour lui une grande salle qui pouvait contenir six mille personnes. Pendant trente années, jusqu'à sa mort en 1892, il annonça le message du salut à

des foules toujours renouvelées. De toutes parts on venait entendre ce grand prédicateur qui, jusqu'au bout, ne perdit rien de sa fraîcheur et de sa puissance.

Une des caractéristiques de ce dernier siècle, au point de vue de l'œuvre divine dans ce monde, a été la diffusion toujours plus grande des saintes Écritures, par lesquelles la lumière et la bénédiction se répandent jusqu'aux extrémités de la terre. La *Société Biblique britannique et étrangère*, fondée en 1804, a été un puissant instrument dans la main de Dieu, pour mettre sa Parole à la portée de millions de lecteurs. Dans sa folie incrédule, Voltaire disait : « Dans cent ans, la Bible aura passé dans l'histoire, et elle ne sera plus trouvée que dans les greniers et dans les musées ». Quelle fut la réponse divine à cet audacieux défi ? La Société Biblique britannique et étrangère, à elle seule, a vendu en 1957 près de 8 millions d'exemplaires de la Bible entière ou partielle, ce qui portait à 583 millions le nombre de Bibles et de Nouveaux Testaments livrés par cette Société seule dans le monde entier, depuis sa fondation, en 851 traductions différentes. Le montant des sommes reçues par elle pour cet immense labeur dépasse vingt millions de livres sterling. « Dieu est plus grand que ses ennemis ».

D'autres sociétés importantes, la *Société Biblique d'Écosse*, la *Société Biblique Trinitaire*, la *Société Biblique de Paris* (1818), la *Société Biblique française* (1833), la *Maison de la Bible*, etc., ont aussi répandu ou répandent encore la Parole de vie par millions d'exemplaires. En dépit de toutes les négations et des critiques de l'incrédulité, le Saint Livre continue ainsi à montrer sa puissance ; car il est la Parole vivante et opérante, plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants. Les miracles produits par sa simple lecture, accompagnée de l'opération de l'Esprit dans les cœurs, seront un thème de louanges éternelles pour les habitants du saint lieu. La maison où Voltaire prononça les paroles impies que nous venons de relater, fut transformée en dépôt des saintes Écritures d'où, par centaines de milliers d'exemplaires, la Bible porte son message dans tous les pays du monde. Et les livres de Voltaire, à combien d'exemplaires se vendent-ils chaque année et en combien de langues ont-ils été traduits ?

Dans l'immense bâtiment de la Société Biblique à Londres deux halles ne contiennent jamais moins de deux millions d'exemplaires non encore reliés. Devant de telles richesses, on pense au blé amassé jadis dans les greniers du Pharaon d'Égypte par les soins de Joseph. Le monde affamé a, à sa disposition, des greniers remplis du pain spirituel en abondance. Louons-en le Seigneur de la moisson, et demandons-lui d'en faciliter l'écoulement et la distribution aux âmes désireuses de paix et de nourriture, avant que le jugement fonde sur ce monde impie et apostat qui a méconnu et rejeté cette Parole éternelle. « Le ciel et la terre passeront, a dit le Fils de Dieu, mais mes paroles ne passeront point » (Matt. 24:35).

Les orphelinats de Bristol, fondés par Georges Müller (1806-1898) il y a plus d'un siècle, sont un exemple remarquable de la fidélité de Dieu à ses promesses faites à la foi, qui compte sur lui aussi bien pour tout ce qui concerne les besoins temporels des siens que pour ceux de leurs âmes. Plus de deux millions de livres sterling ont été reçus en cent ans par les chrétiens qui dirigent cet établissement, en réponse à leurs prières, soit pour l'entretien des milliers d'orphelins élevés par leurs soins, soit pour la distribution des Écritures et la prédication de l'Évangile en divers pays.

Une autre œuvre de foi est celle du Dr Barnardo, qui ouvrit en 1866 un asile pour les enfants abandonnés des bas-fonds de Londres. Après leur avoir donné une éducation chrétienne, dont les fruits sont durables et bénis, on envoie la plupart de ces jeunes gens dans les pays de langue anglaise, où ils trouvent l'occasion de gagner honorablement leur vie.

Un philanthrope chrétien, dont la mémoire est aussi en bénédiction, le comte de Shaftesbury, consacra sa vie au service du Seigneur et au bien de l'humanité souffrante. Les pauvres, les déshérités de ce monde faisaient l'objet particulier de sa sollicitude active et bienfaisante. Humble

croyant, il aimait à travailler parmi ceux envers lesquels se déploie la sympathie toute spéciale du Seigneur Jésus, qui étant riche, a vécu dans la pauvreté, afin que, par sa pauvreté, nous fussions enrichis. En 1843, il se consacra avec une grande énergie à l'œuvre des écoles pour enfants déshérités. De fait, aucun effort pour faire pénétrer l'Évangile dans les milieux misérables des grandes villes et pour améliorer la condition sociale de ceux-ci ne le laissait indifférent. Il en fut ainsi jusqu'au terme de sa longue carrière.

CONCLUSION

Quelle est l'espérance de l'Église ? Est-ce l'établissement graduel et universel d'un état de choses meilleur, un millénium mondain de paix et de prospérité, mais duquel l'Héritier légitime du royaume serait absent ? Est-ce la conversion du monde ou même un « réveil général » ? Aucune de ces perspectives n'est placée devant nous par la Parole immuable de notre Dieu. Par contre, elle nous déclare clairement que la parenthèse actuelle, qui a commencé le jour de la Pentecôte, va se fermer par la venue glorieuse de l'Époux, que l'Esprit saint a rappelé à l'Église endormie, il y a plus d'un siècle. De nombreuses myriades de rachetés, réveillés de leur sommeil, regardent vers le ciel avec l'ardeur de la foi et de l'espérance retrouvée et, au cri de l'Époux : « Je viens bientôt », ils répondent : « Amen, viens Seigneur Jésus ».

Un adversaire du grand mouvement de réveil qui eut lieu il y a un siècle osa dire que ceux qui y participèrent étaient sous l'influence d'une « illusion ». La foi elle-même, illusion pour l'incrédule, est pour nous qui croyons « la conviction des choses qu'on ne voit point ». Le retour imminent de notre Seigneur et Sauveur accomplira sa promesse formelle : « Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi » (Jean 14:3). Rappelons-nous l'avertissement de Pierre : « Aux derniers jours, des moqueurs viendront... disant : Où est la promesse de sa venue ?... Mais n'ignorez pas cette chose, bien-aimés, c'est qu'un jour est devant le Seigneur comme mille ans, et mille ans comme un jour » (2 Pierre 3:3). Assurément le Seigneur voulait que son Église attendît à toute heure sa venue. Est-ce une illusion de réaliser cette attente ? Celui qui rend témoignage de ces choses dit : « Oui, je viens bientôt. — Amen ; viens, Seigneur Jésus ! » (Apoc. 22:20).

Quant à la chrétienté professante, elle marche rapidement vers le moment où le Seigneur la rejettera. Elle se caractérise essentiellement par le rejet de l'autorité divine des Écritures. Le modernisme refuse de les recevoir comme divinement inspirées. Il nie la chute de l'homme et le jugement final des impénitents. Le mépris des droits de Dieu sur ses créatures et de son amour manifesté dans le don de son Fils se généralise. La crainte de déplaire à Dieu, le respect dû au Créateur par la créature se font de plus en plus rares. Aussi, n'ayant plus aucun frein qui les retienne dans la voie du péché, les hommes s'adonnent avec frénésie à leurs convoitises, espérant trouver dans leur satisfaction le bonheur qu'ils ont perdu. Ils sont « amis des voluptés plutôt qu'amis de Dieu » (2 Tim. 3:4).

Toutefois, en dépit de l'indifférence et de l'incrédulité croissantes, Dieu continue son œuvre de grâce par son Esprit et sa Parole. Bien des âmes, amenées à la connaissance du Seigneur, attendent avec joie son retour. « Quand ces choses commenceront à arriver, regardez en haut, et levez vos têtes, parce que votre rédemption approche » (Luc 21:28). La félicité ineffable de la maison du Père sera bientôt la part éternelle des rachetés. « Le soir, les pleurs viennent loger avec nous, et le matin il y a un chant de joie » (Ps. 30:5). Puis la création tout entière sera délivrée par le Prince de paix, pour jouir de la gloire des enfants de Dieu : « Et j'entendis toutes les créatures qui sont dans le ciel, et sur la terre, et sur la mer, et toutes les choses qui y sont, disant : À celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, la bénédiction, et l'honneur, et la gloire, et la force, aux siècles des siècles ! » (Apoc. 5:13).

QUELQUES DOCUMENTS RELATIFS AUX DÉBUTS DES « FRÈRES »

UNE LETTRE DE J.G. BELLETT SUR LE COMMENCEMENT DE L'HISTOIRE DES FRERES

(À James Mc Allister, date inconnue, vraisemblablement peu après 1860).

Quand je me rappelle les premiers faits relatifs à l'histoire de ceux qu'on appelle les « frères » et que je nommerai ainsi pour les distinguer, je suis pénétré du sentiment qu'il y a eu là, à l'époque, un travail de l'Esprit de Dieu pour instruire les croyants, tout à fait indépendant et original. Bien qu'ils aient pu ensuite s'aider mutuellement et croître ensemble dans l'intelligence et la jouissance de plus d'une vérité commune, les premières notions de ces vérités se sont fait jour dans les esprits de plusieurs sans qu'ils confèrent entre eux ni ne se suggèrent ces pensées l'un à l'autre. Cela même les a préparés à marcher ensemble une fois qu'ils s'en sont entretenus.

Je crois que le début de notre histoire, tant en Angleterre qu'en Irlande, met bien la chose en évidence. Mes souvenirs peuvent manquer de précision et je puis naturellement faire erreur dans la mesure où je n'ai pas été engagé personnellement, mais je désire poursuivre avec autant de fidélité que ma mémoire me le permettra la relation de mes souvenirs, en demandant au Seigneur de me diriger en toute simplicité et vérité.

C'est au cours de l'année 1827 que l'archevêque de Dublin, dans un mandement au clergé de son diocèse, préconisa l'envoi d'une pétition au Parlement pour que fût renforcée la protection due au clergé de l'Église officielle chargé d'enseigner la religion à ce pays (*). John Darby était alors vicaire dans le comté de Wicklow et je lui rendais souvent visite dans sa paroisse de montagne. Ce mandement de son supérieur l'émut grandement : il ne pouvait concilier avec le christianisme un principe qui impliquait que les serviteurs du Seigneur dont la tâche était de rendre témoignage contre le monde pour un Christ rejeté, eussent, lorsqu'ils rencontraient la résistance de l'ennemi, à faire volte-face et chercher protection auprès du monde ! Cela l'affecta beaucoup. Il exposa ses objections à un tel principe dans une assez volumineuse brochure imprimée, et, sans la publier ni la mettre en vente, en envoya des exemplaires à tout le clergé du diocèse. Tout ceci eut sur son esprit une influence décisive, car je me souviens de lui à l'époque comme d'un homme d'Église particulièrement scrupuleux, mais il était évident qu'il avait reçu alors un choc et qu'il n'en serait jamais plus pour lui comme précédemment. Cependant, dans sa paroisse de montagne, il continuait en tant que ministre à visiter les différentes localités de la région, pour prêcher, ou pour prendre la parole dans les cercles religieux.

(*) Il s'agissait de défendre les privilèges de l'Église anglicane (ou Église établie, Establishment) vis-à-vis des catholiques d'Irlande qu'à cette époque le Gouvernement anglais, par politique, paraissait disposé à favoriser ; un projet avait été préparé en vue de donner existence officielle à la religion catholique (Ed.).

Au début de 1828 j'eus l'occasion, allant à Londres, d'y rencontrer en privé et d'y entendre en public ceux qui, ayant été récemment éclairés quant aux vérités prophétiques, les exposaient avec une vive ardeur. Dans mes lettres à J. N. Darby je lui racontai avoir entendu des choses dont lui et moi ne nous étions jamais entretenus, et ensuite, à mon retour à Dublin, je lui fis part de ce dont il s'agissait. Rempli de ce sujet comme je l'étais alors, je le trouvai également tout préparé à ces choses, de sorte que son esprit et son cœur progressèrent rapidement dans la direction ainsi donnée.

En ce qui me concerne j'habitais toujours Dublin, tandis que lui demeurait ordinairement dans le comté de Wicklow, mais il m'avait présenté à Francis H. Hutchinson, dont la mémoire m'est particulièrement chère et vénérée. Nous trouvâmes, lui et moi, que nous avions beaucoup en commun avec le cher Francis. Insatisfait comme je l'étais, nous allâmes ensemble, occasionnellement, dans les églises dissidentes, mais sans éprouver beaucoup de sympathie pour le

ton qui y régnait ; les sermons que nous y entendions étaient généralement plus dépourvus de la simplicité quant au Christ que ceux qui étaient prêchés dans les chaires de l'Église établie, et nous trouvions que les choses de Dieu étaient plutôt considérées en rapport avec l'intelligence qu'adaptées aux besoins propres à un esprit renouvelé. Je crois pouvoir dire cela pour lui comme pour moi, de sorte que nous restions encore attachés à l'Église établie, si relâché que fût le lien.

Peu de temps auparavant A. Groves, dentiste du Devonshire, distingué dans son art, s'était proposé à la Société missionnaire de l'Église, et pour se préparer à ce service, il s'était fait inscrire à l'Université de Dublin, au Collège auquel nous appartenions. Quelque temps plus tard je fis sa connaissance, et il se trouva occasionnellement parmi nous quand il venait pour ses examens trimestriels. Il fut amené, d'une manière tout à fait indépendante des exercices que d'autres avaient eus, à voir qu'une formation dans un Collège en vue de l'œuvre du ministère n'était pas le chemin, et qu'il perdait son temps à Dublin à préparer ses examens. Il remit tout en cause dans son esprit, et non seulement il abandonna le Collège, mais il reconsidéra aussi, comme jamais il ne l'avait fait, toute la question de l'Église établie et des prétentions des corps dissidents. À la fin de 1828 il vint à Dublin, bien qu'il eût rompu avec le Collège. Il prêcha à Poolbey Street, à la demande du cher Dr Egan, alors en liaison avec le petit groupe qui s'y trouvait et dont faisait partie R. Pope, bien connu en Irlande à l'époque. Un jour qu'il cheminait avec moi et que nous descendions la rue de Lower Pembroke, il me dit : « La pensée du Seigneur à notre égard est sans aucun doute celle-ci : nous devrions nous réunir en toute simplicité, comme disciples, sans nous attendre à quelque clergé ou ministère établi que ce soit, mais en comptant sur le Seigneur pour nous édifier tous ensemble par le ministère qu'il lui plairait de susciter du milieu de nous ».

Au moment même où il prononçait ces paroles j'eus la conviction que mon âme tenait là la vérité. Je m'en souviens comme si c'était hier, et je pourrais vous montrer l'endroit exact. Ce fut, si je puis m'exprimer ainsi, le jour de naissance de mon esprit comme « frère ».

Edward Cronin avait été un Indépendant et membre de York Street, mais il était à la même époque sous une influence semblable à celle qui, je puis le dire, était la nôtre à tous. Nous primes la cène du Seigneur dans une chambre privée, avec, il me semble, trois autres, alors que je me rattachais encore à Sandford Chapel, et que J. N. Darby était toujours prêtre dans le comté de Wicklow.

Au cours de l'été de 1829 notre famille séjourna à Kingstown, et F. Hutchinson à Bray : nous nous vîmes quelquefois pour parler des choses du Seigneur, mais je ne puis dire où il allait le dimanche à ce moment-là. Moi-même je suivais les offices de l'Église écossaise de Kingstown où étaient reçus tous ceux qui étaient considérés comme nés de nouveau. Mais en retournant à Dublin en novembre de cette année F. Hutchinson était tout prêt à réaliser la communion au nom du Seigneur avec tous ceux, quels qu'ils fussent, qui L'aimaient en sincérité, et il proposa pour cela une salle de sa maison à Fitzwilliam Square. Nous nous réunîmes donc, mais sans intention d'empêcher qui que ce soit de suivre les offices des églises de paroisse ou des chapelles dissidentes s'il le désirait. F. Hutchinson prescrivit aussi un certain nombre de choses, comme les services de prières, de chant et d'enseignement qui auraient lieu chaque jour parmi nous. E. Cronin était tout prêt à cela ; pour ma part je m'y joignis, mais nullement, il me semble, avec la même liberté et la même décision d'esprit. Plusieurs autres aussi s'y trouvaient disposés et c'est à ce moment que nous fîmes la connaissance de W. Stokes. Nous continuâmes ainsi à partir de novembre 1829.

Quelque temps auparavant j'avais été mis en relation avec J. Parnell, maintenant lord Congleton, qui, pendant ce mois de novembre 1829 et au printemps de l'année suivante se trouva de temps en temps à Dublin et souvent parmi nous. Il se lia beaucoup avec E. Cronin et, au mois de mai, en vue de donner davantage à la Table du Seigneur au milieu de nous le caractère d'un témoignage, il loua une grande pièce appartenant à un ébéniste dans Aungier Street. La réunion y fut transférée ce même mois. Ceci m'exerça encore davantage ; car le caractère public que prenait la réunion était trop pour

moi et je reculai instinctivement. F. Hutchinson, pour autant que je me souviens, aurait aussi préféré continuer chez lui, en privé. Bref, je crois ne pas m'être joint à eux pendant deux ou trois dimanches et je ne suis pas certain que lui le fit, mais les autres furent tous là dès le début : J. Parnell, W. Stokes, E. Cronin et quelques sœurs : et peu après plusieurs furent ajoutés.

Au cours de l'été de 1831 (*), se prépara le voyage missionnaire à Bagdad : A. Groves s'y était rendu quelques mois plus tôt, et E. Cronin, sa sœur, ainsi que J. Parnell et un ou deux autres, étaient désireux de le rejoindre. Ils nous quittèrent en septembre, faisant voile pour la France et se proposant d'atteindre Bagdad à travers le désert de Syrie. J. Hamilton, que quelques-uns d'entre nous connaissaient depuis deux ou trois ans, était aussi du voyage. Comme beaucoup d'autres, il était mécontent de l'ordre de choses existant dans les Églises et il se trouvait être d'une même pensée avec nous tous. Il avait abandonné toute autre occupation pour pouvoir se joindre à la mission en Orient et j'aime à penser que lui aussi était une preuve que l'Esprit de Dieu soufflait à ce moment-là, ainsi que je l'ai dit d'une manière indépendante, en bien des endroits.

(*) 1830 d'après le *Journal de Groves, et d'après F. N. Newman, Phases of faith (Ed.)*.

Ils partirent, et nous continuâmes dans notre local à Aungier street. C'étaient de pauvres ressources que les nôtres, mon cher James, et nous avons eu un ou deux cas de défections solennels et terribles. Il n'y avait que peu d'énergie spirituelle, et un bien pauvre trésor pour un temple vivant. Mais par la miséricorde et les soins du Seigneur, nous étions bien unis ensemble, progressant, je le crois, dans la connaissance de sa pensée.

L'ordre qui avait été institué pour le culte à Fitzwilliam Square disparut progressivement. À l'origine en effet, l'enseignement et l'exhortation étaient considérés comme des services accessibles à chacun, tandis que la responsabilité de la prière était limitée à deux ou trois regardés comme des anciens. Mais tout ceci céda graduellement et nous comprîmes vite qu'il ne devait pas y avoir au milieu de nous de charge d'ancien établie ni reconnue officiellement, et tous les services eurent un caractère libre, la présence de Dieu par l'Esprit étant plus simplement crue et mise à profit.

Au cours de l'année 1834 bien des personnes furent ajoutées, et J. N. Darby étant à Dublin cette même année, la question se posa pour lui s'il viendrait à Aungier Street nous aider selon la grâce que Dieu lui donnerait ou s'il irait prêcher à l'asile de Leeson Street comme il y avait été invité ; mais il n'était rien moins que détaché de l'Église d'Angleterre. Cette année-là et la suivante, il visita plusieurs endroits, parmi lesquels Oxford, Plymouth, Cork et Limerick, prêchant partout où il le pouvait la vérité que Dieu lui avait communiquée par sa Parole ; et mes souvenirs me permettent d'affirmer qu'il trouva dans tous ces endroits des preuves nouvelles du travail indépendant de l'Esprit de Dieu dont j'ai parlé, dans les cœurs et les consciences des saints. À Limerick et à Cork où il prêcha occasionnellement dans les chaires de l'Église établie, il rencontra aussi des chrétiens dans les maisons particulières, et son ministère fut grandement béni ; bien des âmes furent éclairées et rafraîchies d'une façon toute nouvelle, et quant à un ordre de choses auquel elles avaient été jusque-là étrangères. Invité à aller de Wexford à Plymouth il y fit la même expérience, de sorte que dans ces villes éloignées l'une de l'autre, auxquelles il n'était peut-être jamais arrivé précédemment de subir une influence commune, la même grâce de Dieu fut magnifiée ; et il se constitua dans ces différents endroits, parmi les croyants qui cherchaient du secours dans leur découragement, de petits groupes, heureux, et prenant un bon départ.

Vers la même époque des réunions sur les sujets prophétiques avaient commencé chez Lady Powerscourt ; son esprit à elle aussi avait suivi la même orientation que le nôtre à tous. Elle invita certains d'entre nous ainsi que des frères d'Angleterre et ces rencontres me furent d'un grand secours. C'est alors que je rencontrai pour la première fois G. Wigram, Percy Hall et d'autres. Ces réunions étaient vraiment précieuses pour l'âme, et, soir après soir, je regagnais ma chambre à Powerscourt House avec le sentiment profond de mon peu de développement en Christ en

comparaison de toute la grâce et de toute la consécration que j'avais été à même de constater autour de moi pendant la journée.

Ainsi en était-il dans ces jours, cher James, et à Aungier Street nous poursuivions notre chemin ; beaucoup étant reçus parmi nous dont certains font encore partie aujourd'hui de tous ceux que nous aimons et estimons ici à Brunswick Street.

De temps en temps nous recevions des nouvelles de la mission qui était partie pour Bagdad ; parfois nous avions la visite de frères de Cork, Limerick et d'autres localités où la même influence avait été ressentie à cette époque. Je voudrais toutefois mentionner spécialement le cher et vénéré J. Mahon comme une autre preuve de l'action indépendante de l'Esprit de Dieu dont j'ai parlé. Je me souviens que E. Cronin lui rendit visite à Ennis ; ce pouvait être en 1828 ; à son retour à Dublin ce dernier me parla de lui ; et j'ai lieu de croire qu'avant même que la Table fût dressée dans la maison de F. Hutchinson, la fraction du pain avait été réalisée quelque part dans la ville d'Ennis, par le moyen d'un membre de la famille de J. Mahon, sinon par lui-même. Ceci se fit absolument sans aucune relation avec l'œuvre qui avait eu lieu parmi nous, et il en fut de même en Angleterre, comme je puis vous en fournir la preuve. Ayant l'occasion de visiter le Somerset en 1831 ou 1832, je me trouvai chez Sir E. Denny qui me demanda de lui donner une idée des principes des « frères ». Nous étions assis autour du feu ; il y avait aussi là la fille d'un ecclésiastique. Comme j'exposais nos vues, elle dit que ces vues étaient les siennes depuis les douze derniers mois, et qu'elle n'avait pas idée que personne les eût en dehors d'elle. D'autre part, me trouvant à ... peu après, un cher frère maintenant auprès du Seigneur me dit que lui, sa femme et la mère de sa femme se réunissaient à la manière toute simple des « frères », quelque temps déjà avant d'avoir jamais entendu parler d'eux. Ce frère, ainsi que la dame mentionnée chez Sir Denny, aussitôt que l'occasion le leur permit furent en pleine communion avec nous, et elle continue de l'être à ce jour dans le comté de Down.

J'aime à retracer ces circonstances, car elles confirment que la main du Seigneur agissait d'une manière indépendante, dans le but de faire revivre un autre témoignage au milieu de ses saints. J'ai conscience de détenir là une preuve importante de cette énergie, indépendante, de son Esprit.

J'en mentionnerai encore un exemple parmi d'autres plus proches de chez moi : le cher Groves revint en Irlande après une absence de deux ou trois ans, et je me souviens bien qu'il nous fit part d'un très remarquable mouvement dans le sud de l'Inde qui dénotait un esprit tout à fait en harmonie avec ce qui nous avait amenés à notre position en Angleterre et en Irlande.

Année après année, les frères anglais visitaient l'Irlande, non seulement Dublin mais aussi les localités du pays. Parmi eux se trouvait J. Harris, précédemment clergyman près de Plymouth. Wigram demeura longtemps à Cork, tandis que J. N. Darby passait continuellement d'un pays à l'autre, parfois avec nous à Dublin mais plus généralement soit à Plymouth soit à Cork, et les réunions se multipliant en Angleterre, finirent par être connues sous le nom de « frères de Plymouth » (Plymouth Brethren), tandis qu'en Irlande on nous appela les « Darbystes ».

Je ne sais si je dois aller plus avant dans mon récit, cher James, puisque c'est sur les commencements que vous désiriez surtout être renseigné. Je ne puis douter qu'un nouveau dessein de Dieu et qu'une action nouvelle du Saint Esprit ne se soient manifestés dans l'appel des « frères », bien qu'au cours de la période chrétienne il se soit produit à différentes époques des mouvements ayant, sous des caractères variés, un esprit analogue. Le christianisme implique presque une telle chose, ou la rend nécessaire ; car il n'est pas un système d'ordonnances lié à la terre ou à la chair et au sang comme l'était en Israël l'ancien ordre de choses. L'appel de l'Église la met à part du monde pour servir dans la lumière et la puissance du Saint Esprit et pour maintenir dans une grâce spirituelle vivante, un témoignage à un Jésus rejeté du monde et glorifié dans le ciel. Tout en nous et autour de nous est contraire à cela. Un tel appel ne peut être soutenu, une telle dispensation maintenue, que par la

grâce de l'Esprit, agissant sans intermédiaire dans des vases élus et les remplissant de la vérité reçue dans sa fraîcheur et saisie avec intelligence. Nul service préparé d'avance, nulle série d'ordonnances charnelles ne peuvent en aucune manière répondre à cet objet ; nul ministère transmissible ou susceptible de s'interrompre ne peut d'aucune façon faire face à ces devoirs ni s'en acquitter, aucune autorité ne lui est reconnue. Il y a toujours en l'homme la tendance à se conformer à la nature pervertie et au train de ce monde, si bien que pour maintenir une chose spirituelle et vivante telle que l'Église, le moyen naturel, en vérité le moyen nécessaire — mise à part la souveraineté de Dieu — c'est un nouveau déploiement de lumière et de puissance pour la revivifier à maintes et maintes reprises ; c'est ainsi qu'il peut y avoir encore un témoignage rendu à la puissance de Dieu, et que continuent les voies et les services d'une maison vivante, afin que le lumignon ne s'éteigne pas. De tels réveils peuvent comporter chacun un caractère particulier tout en participant d'un même Esprit, tous ensemble rendant témoignage qu'il s'agit de l'œuvre du même Saint Esprit.

La Réformation a toujours été reconnue comme ayant été caractérisée par un clair et fervent témoignage à la justification par la foi. C'était la vérité même qu'il fallait alors pour délivrer des âmes qui avaient été longtemps tenues en captivité. D'autres réveils ont eu également leur caractère propre : et, qu'ils aient ou non été enregistrés par l'histoire, la foi les a connus et les âmes des élus en ont été édifiées et rendues reconnaissantes. Je ne doute pas que l'œuvre de Dieu par et avec les « frères » n'eût aussi son but particulier. Celui-ci est indiscutablement la séparation de l'Église d'avec le monde, un clair témoignage rendu à son appel céleste et à sa dignité particulière, comme aussi l'affirmation de la précieuse vérité que rien n'a plus de prix que la maison de Dieu, bien que cette maison soit en ruine : voilà ce qui a été reconnu et éprouvé comme répondant au sens même de l'économie chrétienne. D'autre part les frères ont contribué à mettre en évidence la vérité de la seconde venue et du règne du Seigneur, remise alors en lumière. Ils l'ont fait avec l'intelligence des vérités célestes liées à ce grand mystère, en conformité, exclusivement, avec leur position séparée et céleste. Car on ne peut manquer de sentir que certaines vérités prophétiques sont plus ou moins en contradiction avec tout système religieux qui se rattache au monde.

Voilà, mon cher James, j'ai fait très simplement ce que vous me demandiez, comme cela s'est présenté à ma pensée. Je ne veux pas parler de ce qui a suivi cet appel des frères ; ce serait douloureux, et sans utilité. Chacun de nos cœurs connaît mainte et mainte cause secrète d'humiliation que l'actuelle condition de déclin dans laquelle nous nous trouvons suffit à rappeler. « Mais quand il donne la tranquillité, qui troublera ? »

Puissions-nous faire plus abondamment et plus profondément cette expérience !

J. G. B.

LETTRÉ DU DR. EDWARD CRONIN (DE JUILLET 1871)

... Ayant un souvenir bien défini de choses qui ont précédé tout ce qu'a écrit notre bien-aimé frère J. G. Bellett, concernant les soins de Dieu envers nous au début de ce mouvement, je voudrais ajouter quelques remarques.

J'avais été envoyé du sud de l'Irlande à Dublin pour ma santé. J'étais un dissident (Indépendant) et tous les corps dissidents à Dublin recevaient dans leur communion quelqu'un de passage. Cette liberté me fut accordée jusqu'à ce que l'on me considérât comme résident : on m'informa alors qu'il ne me serait plus permis de participer à la Cène avec aucune de ces assemblées si je ne me faisais pas admettre régulièrement comme membre de l'une d'elles. Cela fit que j'en demeurai séparé plusieurs mois, et ensuite, sentant qu'il m'était impossible d'assister à leurs réunions parce que le ministère exclusif d'un seul homme me paraissait de plus en plus inadmissible, je fus accusé d'irréligion et d'antinomianisme. Tout cela m'affecta profondément, et ce fut un temps de grands exercices de

cœur, d'avoir à me séparer de beaucoup de ceux que j'aimais dans le Seigneur. Pour éviter l'apparence du mal, j'ai passé plus d'un dimanche matin sous un arbre ou près d'une meule de foin, à l'heure du culte. Ensuite, le Rév. W. Cooper, le pasteur, m'ayant publiquement et nommément dénoncé, un de ses diacres, E. Wilson, se sentit contraint de protester, et, peu après de donner sa démission. Ainsi séparés des sectes, nous nous rencontrâmes tous les deux, chez lui, pour rompre le pain et prier ensemble, jusqu'à ce qu'il partît pour l'Angleterre.

Ensuite je ne fus pas laissé seul. Les deux Mlles Drury, mes cousines, furent amenées elles aussi à quitter la chapelle du Rév. C., de même que Mr Tims, un libraire, et ils se réunirent dans le petit salon de ma maison, Lower Pembroke Street. Cela ne tarda pas à s'ébruiter, et l'un après l'autre plusieurs furent touchés par la même vérité, celle de l'unité du corps. La présence du Saint Esprit nous apparut aussi comme une vérité bien claire. C'est alors que H. Hutchinson nous trouva et mit à notre disposition son grand appartement à Fitzwilliam square.

À cette époque, J.G. Bellett et J.N. Darby étaient plus ou moins affectés de l'état général du monde religieux, mais ils n'étaient pas encore préparés à s'en séparer complètement et ils regardaient notre mouvement avec quelque suspicion. Ils estimaient pouvoir aller encore à l'Église anglicane et y officier, aussi bien que venir occasionnellement à notre petite assemblée.

Des frères de toute condition venaient se joindre à nous, et le besoin ne tarda pas à se faire sentir d'un local plus adapté à nos réunions que la maison de Fitzwilliam square. Cela nous amena à louer une grande salle de ventes dans Aungier street pour nous réunir le dimanche. Quel souvenir béni que celui de ces samedis soir où, avec J. Parnell (lord Congleton), W. Stokes et d'autres, nous mettions les meubles de côté et dressions une simple table avec le pain et le vin pour le jour du Seigneur ! Moments de joie inoubliables, car nous savions que nous avions l'approbation et la sanction du Maître dans ce témoignage.

Vers cette époque aussi nous eûmes la visite de G. V. Wigram, venant d'Angleterre avec la pensée de se joindre à la mission qui se préparait pour Bagdad.

À partir de ce moment jusqu'à mon départ de Dublin en 1836, des chrétiens évangéliques vinrent continuellement s'ajouter à nous ; nous n'avions tous, cependant, qu'une bien faible conscience du véritable caractère du mouvement que Dieu opérait. La première et la plus choquante des choses contre lesquelles nous réagissions était cette « appartenance particulière » (special membership) à un groupe défini, comme disent les dissidents, de sorte que notre rassemblement initial était réellement considéré comme une petite compagnie d'Évangéliques mécontents. Nous nous sentions libres, jusque-là et longtemps après, de faire des arrangements entre nous quant à celui qui devrait distribuer la Cène, et prendre d'autres services dans l'assemblée. D'autre part, soit ignorance soit indifférence, nous étions négligents quant à la conscience et quant au devoir de prendre soin les uns des autres. Je sens d'autant plus le besoin de faire cette observation que quelques-uns des frères du début, mais qui sont maintenant séparés de nous, nous accusent d'avoir abandonné les premiers principes : mais je suis convaincu que nous n'aurions pas plus toléré alors la fausse doctrine qu'aujourd'hui. Le motif de beaucoup qui nous aimaient mais qui ne se sont jamais joints à nous, était notre ferme orthodoxie quant au mystère de la Dité et la doctrine de la grâce et de la piété.

Je désire faire remarquer ici un caractère des voies de Dieu dans les débuts de ce mouvement, savoir qu'il s'est opéré dans et par le moyen de personnes obscures, habitant des lieux éloignés les uns des autres, et de conditions diverses ; mais la même grâce et la même vérité de Dieu demeuraient en nous, et, si peu d'intelligence que nous eussions, comme je l'ai déjà dit, elles nous ont conduits dans des chemins conformes, plus ou moins, à la pensée de Dieu. Il est frappant que des frères qualifiés et honorés comme J. N. Darby, J. G. Bellett, G. V. Wigram, n'ont pas constitué l'embryon de ce

mouvement, alors que Dieu les a employés, et les emploie encore, pour développer selon l'intelligence divine des principes tels que ceux qui se rapportent à l'assemblée, etc.

Je me suis quelque peu répété sur ce point, en raison de l'accusation à laquelle j'ai fait allusion plus haut ; tandis que les voies de Dieu envers nous avaient et ont toujours pour objet de développer graduellement en nous la connaissance de la vérité en des détails pratiques variés. De sorte que ce qui, au début, n'était pas plus grand qu'une main d'homme, quand nous étions peu nombreux, faibles et insuffisants en connaissance, est devenu assez grand pour répondre aux besoins spirituels de milliers assemblés selon les mêmes principes, à la louange et la gloire de Sa grâce.

E. C.

QUELQUES SOUVENIRS DE J. B. STONEY

Datés de 1871

J'ai connu pour la première fois les « frères » en 1833. J'avais un grand désir de servir le Seigneur (*), et, renonçant à devenir avocat, j'étudiais afin de prendre les ordres, persuadé que c'était la seule manière de le servir. Je fus emmené à Aungier street par mon camarade de chambre au Collège (**), un certain Mr Clarke qui suivait régulièrement ces réunions (il a versé depuis dans l'irvingisme). Je n'y allai pas sans beaucoup de réticence, mais je finis par être fort intéressé par ce qui s'y enseignait. Je me souviens particulièrement de Mr Darby parlant sur l'expression « rendus agréables dans le Bien-aimé », et de Mr Bellett commentant Marc 7 ; mais je n'avais pas la pensée de me joindre à eux. J'attendais de grandes choses de Mr Irving, et Mr. Bellett m'amena une fois B. Newton, dans ma chambre au Collège, pour me désabuser à l'égard de l'irvingisme. Je venais assidûment écouter J. N. D., et finalement je l'entendis sur Josué 7 : « Pourquoi te jettes-tu sur ta face ? Lève-toi, sanctifie le peuple », etc. D'abord se purifier du mal ! Dieu ne peut être avec nous tant que nous ne sommes pas séparé du mal ! — Je fus comme brisé. Je sentis pour la première fois quel immense pas représentait, pour ce noyau obscur d'Aungier street, la rupture avec l'ordre ecclésiastique établi. Ceci se passait en juin 1834. Je demandai à Mr Darby qu'il me permît de venir jusqu'à ce que je voie plus clair, car je n'étais pas tout à fait certain qu'il eût raison. Du moins étais-je convaincu que l'Église d'Angleterre était dans l'erreur.

(*) Il avait été saisi par Christ deux ans plus tôt, à 17 ans, alors qu'atteint du choléra il était en danger de mort.

(**) Trinity College, l'Université de Dublin, où il était entré précocement, à 15 ans (1829), et où il remportait des succès remarquables.

À cette époque Mr Stokes avait coutume de lire régulièrement quelque portion de l'Écriture chaque dimanche, et à Plymouth où je me trouvai en 1838, on avait l'habitude de désigner à l'avance qui romprait le pain et agirait officiellement.

En septembre (1833) j'assistai aux réunions organisées chez Lady Powerscourt. Mr John Synge présidait, appelant chacun à parler à son tour sur un sujet donné. Mr Darby parlait le dernier, souvent pendant des heures, touchant ce qui avait été dit précédemment. Mr Wigram était assis près de lui ; le capitaine Hall, Mr G. Curzon, Sir Alex Campbell, Mr Bellett, Mr T. Maunsell, Mr Mahon, Mr E. Synge, étaient présents, et aussi des clergymen et des irvingistes. J'étais particulièrement frappé par les réunions de prières qui avaient lieu le matin à 7 heures. Chacun priait Dieu de nous donner sa lumière, et la grâce d'agir en conséquence.

Quand je quittai enfin l'Église établie, cela suscita de l'animosité contre J. N. Darby, car d'autres sécessions se produisaient à la même époque à Oxford. À ce point qu'ayant demandé à Mr Darby

d'avoir une réunion dans ma chambre au Collège, on me fit savoir que les autorités avaient envisagé de me la reprendre...

J. B. S. (1814-1897)

NOTES DE J.N.D. (1868) A PROPOS D'UN ARTICLE SUR « LES FRERES DE PLYMOUTH » PARU DANS L' « APPLETON'S AMERICAN ENCYCLOPEDIA »

C'est à Dublin, en Irlande, que nous avons commencé à nous réunir en 1827-1828... J'avais trouvé la paix pour ma propre âme, en découvrant mon union avec Christ, et le fait que ma position devant Dieu n'était donc plus « dans la chair », mais que j'étais « en Christ », rendu agréable dans le Bien-aimé, et « assis dans les lieux célestes en Lui ». À partir de là, je fus amené directement à saisir ce qu'était la vraie Église de Dieu, composée de tous ceux qui étaient unis à Christ dans les cieux : je sentis aussitôt que cela ne correspondait pas à l'ensemble de l'Église établie. Le manifeste que je publiai alors n'était pas une attaque contre qui que ce fût, mais traitait de l'unité de l'Église de Dieu. J'avais beau regarder autour de moi en cherchant cette unité, je ne la trouvais nulle part : si je me joignais à un groupe de chrétiens, il s'ensuivait que je n'appartenais pas à un autre. L'Église, l'Église de Dieu, était morcelée et ses membres dispersés parmi divers corps qui s'étaient formés eux-mêmes. Or je trouvais dans la Parole que la qualité de membre ne signifiait pas que l'on était membre d'une association volontaire sur la terre, mais membres de Christ, une main, un pied, etc... Et de même que le Saint Esprit a formé *un seul* corps lorsqu'il est descendu le jour de la Pentecôte (1 Cor. 12), le ministère était constitué par ceux que Lui qualifiait pour tel ou tel service. De même en Éphésiens 4 et en 1 Pierre 4:10. À la même époque, Actes 2 et 4 me firent sentir combien nous nous étions tous terriblement éloignés du véritable effet de Sa présence. Toutefois je trouvai aussi dans la Parole que partout où deux ou trois seraient assemblés au nom de Christ, il serait au milieu d'eux, en sorte que j'agis selon cette promesse avec trois autres frères et l'épouse de l'un d'eux ; mais ma pensée n'est jamais allée au-delà du sentiment de faire face aux besoins de nos consciences et de nos cœurs selon la Parole. Dieu faisait une œuvre dont pour ma part je n'avais aucune idée, et qui s'est étendue dans le monde entier.

À Plymouth même, cela n'a pas commencé avant 1832 ; je m'y rendis à la demande de Mr Newton, alors fellow (étudiant supérieur) au Collège Exeter à Oxford. Le nombre, à Plymouth, n'a jamais été supérieur à 700. À Londres, cela a commencé à peu près au même moment, par le moyen de quelqu'un que je rencontrai à Oxford. Ce n'est nullement une vague d'opposition particulière qui m'a fait aller en Suisse en 1837, mais un rapport fait par un frère qui s'y était rendu et avait constaté qu'il s'y trouvait des réunions semblables aux nôtres. Effectivement, leur forme était à bien des égards semblable, mais en réalité elles constituaient des Églises dissidentes comme on les appelle en Europe, chacune avec ses propres membres. C'est là que j'ai ensuite commencé à travailler, puis en France, puis en Allemagne où l'œuvre avait déjà commencé par l'intermédiaire de quelqu'un d'autre, puis en Hollande. Dans ces derniers pays l'œuvre est beaucoup plus étendue que l'article ne le suppose : récemment encore il y a eu dans le nord de l'Allemagne une très grande bénédiction.

La venue du Seigneur est une autre vérité qui s'est imposée à mon esprit d'après la Parole, en même temps que celle-ci : puisque j'étais assis dans les lieux célestes *en* Christ, la seule chose qui me restait à attendre était de m'asseoir dans les lieux célestes *avec* Lui. Ésaïe 32 m'instruisit quant aux conséquences terrestres de la même vérité, bien que maintenant d'autres passages me sembleraient peut-être plus frappants, mais je voyais dans ce chapitre un changement évident de dispensation lorsque l'Esprit sera répandu sur la nation juive et qu'un Roi régnera en justice.

Je me suis contenté de préciser les faits et dates tels qu'ils se sont présentés. Mr Newton est resté fellow d'Exeter encore quelque temps après notre rencontre à Plymouth. Il a maintenant sa propre

chapelle à Londres et n'a plus rien à faire avec « les frères ». Il a été parmi eux, mais depuis des années il a mis de côté leurs principes et, à partir de 1845 il n'a plus eu de rapports avec eux. En 1846 son enseignement concernant la relation du Seigneur Jésus avec Dieu devint un motif de séparation totale.

Mr Müller se rattachait à une Église baptiste d'obédience étroite ; lorsque le mouvement des frères commença à s'étendre à Bristol, il abandonna cette Église et adopta dans une certaine mesure, la forme des « frères ». Celle-ci fut appliquée à ses réunions à mon avis sans discernement bien qu'avec la meilleure intention. À partir de 1848, Mr Müller retourna, non aux principes des Baptistes étroits, mais à ceux des Baptistes larges, et son Église, avec des formes légèrement modifiées, est en réalité une Église dissidente.

... Jamais il n'a existé parmi nous de séminaire pour former des missionnaires. Pendant une année j'ai eu avec moi à Lausanne une douzaine de jeunes gens ; j'étais là sur leur demande, étudiant la Parole avec eux, et avec quelques autres dans une occasion différente. La plupart travaillent maintenant comme évangélistes en France, un ou deux en Suisse, et cela depuis de longues années avec beaucoup de bénédiction.

... Ce que je considère comme essentiel à l'égard des frères c'est la réalisation de la présence du Saint Esprit sur la terre, descendu le jour de la Pentecôte pour former les saints en un seul Corps. Selon la Parole également, nous attendons du ciel le Fils de Dieu.

L'article précise déjà que nous insistons sur les grandes doctrines fondamentales du christianisme ; je n'en parle donc pas ; à l'exception de la pleine assurance de foi que j'estime être le seul état chrétien normal, l'esprit d'adoption.

J. N. D.

DEUX LETTRES DE J.N.D. DANS LES PREMIERS TEMPS DE L'ŒUVRE EN IRLANDE

Granard (Irlande), 15 octobre 1832.

Cher...,

Par suite de diverses circonstances je vous ai si peu vu lorsque j'étais à Plymouth, que j'en prends d'autant plus occasion de vous écrire, bien que pour le faire je dérobe vingt minutes au travail des réunions de ce jour. J'ai aussi à cœur de dire quelques mots au sujet de mes très chers frères de Plymouth et de leur exprimer mon amour. Je sens que le Seigneur a été avec nous d'une manière pleine de grâce, non pas *plus* qu'il ne l'est sans cesse, car sa présence est toujours une bénédiction, mais plus que nos cœurs, par stupidité, ne réalisent cette présence.

Lui-même a, dans nos réunions, réprimé l'activité de la chair, produit l'unanimité de vues, et manifesté la puissance de son Esprit, en ouvrant nos entendements visiblement si longtemps fermés, ce qui pour moi est tout à fait merveilleux. De fait les vérités pour lesquelles j'ai travaillé ces dernières années dans la souffrance (en partie, je dois le dire, par ma propre faute), éclatent maintenant dans ce pays, au point que je croirais ne pas y être venu depuis six ans, tant j'y rencontre de nombreux frères venus de divers côtés ! Bien que, comparativement, tout soit encore à faire, par la force des choses nous sommes comme en un pays de mission ; l'état de choses a un caractère tout différent de celui de l'Angleterre.

Il me serait impossible de vous donner une esquisse de nos réunions ici (*), vu l'immensité de leurs sujets, immenses non par rapport à l'Écriture, car en vérité cela a prouvé notre ignorance, mais par

rapport à nos pensées individuelles. Nous avons considéré d'importantes révélations de la Parole concernant l'homme de péché, son esprit de séduction et sa puissance, puis le pouvoir et l'opération de Satan, le travail du Saint Esprit, et l'opposition de l'un contre l'autre ; ensuite les jugements du Seigneur, en rapport avec nos perspectives présentes. Tout cela a été mis au jour avec le plus grand profit, c'est du moins ce que j'ai éprouvé, et cela a été pour moi la partie la plus intéressante de nos études ; j'ai été frappé par la manière dont la foi est mêlée à tout ce que la Parole nous présentait là-dessus. Il y eut une dépendance marquée et presque générale de l'Esprit, qui donna un cachet particulier, me semble-t-il, à ce qui fut avancé, de sorte que la main du Seigneur était manifeste. ... Quelques-uns d'entre nous, qui se connaissaient plus particulièrement, eurent ensemble des moments de prière le matin et l'après-midi, ce qui nous fut d'un grand secours. ... Je pense aussi que de nouvelles lumières nous furent accordées, quoique pas aussi vives, sur Daniel, l'Apocalypse et d'autres livres de l'Écriture. Je voudrais que vous eussiez été avec nous ; je suis sûr que vous en auriez joui.

(*) Il s'agit des conférences de Powerscourt en septembre 1832 (Ed.).

Le Seigneur a très abondamment déployé sa grâce envers vous à Plymouth. Je demande à Dieu de vous garder de tout ce qui ne maintient pas son grand amour et la pure attente de sa venue. Je suis extrêmement exercé à ce sujet. J'ai confiance que Dieu se servira du cher H. pour vous garder en toute largeur de cœur, car je sais qu'il le désire ardemment. Vous-même, cher frère, devez, ainsi que tous ceux qui se réunissent avec vous et vous visitent, vous assurer qu'aucune racine d'amertume ne bourgeonne parmi vous et qu'aucun d'entre vous ne manque, en aucune manière, de la grâce de Dieu. C'est là le secret véritable du maintien du bon ordre dans l'assemblée, dans une parfaite largeur de cœur... J'ai confiance que les jeunes du troupeau vont bien et sont encouragés par la considération dont leur état est l'objet, afin qu'il n'y ait point pour eux d'occasion de chute... J'espère que, dans la douceur et dans l'amour, les jeunes sont désireux d'apprendre et prompts à recevoir du Seigneur ce qu'il juge bon de donner. Et, cher frère, travaillez-vous pour les pauvres âmes de K. Street, et veillez-vous sur elles ? J'éprouve une grande sollicitude pour elles et désire qu'elles marchent dans l'amour mutuel.

... J'ai été arrêté dans mon voyage et vous écris maintenant du fond du Westmeath. Je fais une importante tournée de prédications, dans laquelle nous cherchons à apporter la vérité missionnaire, et, j'espère, davantage, pour réveiller une grande partie de ce pays. Ce travail est important en ce qu'il introduit la prédication en dehors du clergé, et fait du pays un pays de mission. Je sens de jour en jour davantage la nécessité de m'occuper de ces contrées, afin que ce que requiert le service du Seigneur y soit fait dans toute la mesure du possible. Je m'appuie sur la liberté et la puissance de l'Esprit de Dieu. Je vois que j'y serai retenu quelque temps, mais j'espère qu'à mon retour à Plymouth je pourrai vous prouver que je n'ai pas été paresseux.

Ma tournée actuelle comprend le Meath, Enniskillen, Armagh, Trim (je ne sais si vous trouverez ces endroits), avec deux ou trois localités par jour pour m'enquérir des besoins ou y prêcher, dans l'espace d'une quinzaine. Il y a naturellement des difficultés, et je ne sais si j'ai l'allant nécessaire pour un tel travail, mais je pourrai donner des informations utiles à ceux qui viendront ensuite. En somme j'ai des motifs d'être reconnaissant de ce que je me trouve dans ce pays.

Je crois qu'il est bon pour Plymouth que j'en sois éloigné pour un peu de temps, mais je désire ardemment que la bénédiction y soit entière. Je ne serai pas heureux de m'en trouver loin, si je n'en reçois pas des nouvelles qui, j'en ai la confiance, seront réjouissantes.

... Je vous prie de me donner bientôt des nouvelles, et ne vous inquiétez pas si vous n'en recevez pas de moi. Écrivez-moi à Limerick. Rappelez-moi très affectueusement au souvenir de tous les frères.

Votre affectionné dans le Seigneur, J. N. D.

Limerick 1833

Mon cher frère,

J'avais depuis un certain temps la pensée de vous écrire... Comme je travaillais et voyageais, je renvoyais de jour en jour, et je ne l'aurais probablement pas fait aujourd'hui encore si je n'avais pas manqué le coche qui devait me faire faire la première étape prévue de mon voyage vers Plymouth. Je suis sûr que tout est bien ; car en vérité j'étais complètement épuisé ; et de plus cela m'a fourni l'occasion de visiter ici quelques personnes que j'aurais dû sans cela laisser de côté. Le Seigneur a ouvert la porte de cette manière inattendue et m'a frayé le chemin ici de telle manière qu'il m'était difficile de m'en aller. Pourtant, j'avais estimé meilleur de renvoyer le travail ici jusqu'à une occasion ultérieure, et j'avais laissé Mayo de côté pour le moment, de façon à pouvoir me rendre à Plymouth. Je partirai donc, Dieu voulant, demain matin, dans cette direction, quoique en faisant quelques détours. Je compte que votre bonheur et votre bon état me donneront un grand repos à Plymouth, car je ne doute pas que je pourrai m'en réjouir sincèrement quand j'y arriverai. J'étais prêt aujourd'hui à tomber de fatigue.

Le Seigneur a, je crois, appelé plusieurs des siens ici à un dévouement de cœur bien plus affectueux que précédemment, et avec bénédiction ; nous avons eu aussi des réunions avec des catholiques romains, avec un succès très encourageant, et des protestants qui travaillent parmi les pauvres. Autrement cette ville était, dans l'ensemble excessivement morte. J'ai la confiance qu'un bon nombre ont été réveillés, que la venue du Seigneur est maintenant attendue par beaucoup, et que d'autres ont trouvé la paix. Nous avons aussi de très bonnes réunions d'étude de la Parole, auxquelles sont venus des ecclésiastiques qui maintiennent la vérité ; ils sont tout à fait mêlés à l'assistance, et chacun a la liberté de parler. Il s'agit surtout, naturellement, dans ces réunions, des principes élémentaires de la vérité ; mais je crois qu'ils ont été traités à fond et de façon pratique. Une circonstance remarquable s'est produite l'autre jour. Une chère demoiselle qui m'avait été d'une grande aide pour organiser ces réunions, fut subitement recueillie auprès du Seigneur. Elle était convertie depuis une année seulement et avait rendu dès lors un très ferme témoignage. Les gens de Limerick en furent très émus, et j'ai confiance que ce départ tournera en bénédiction pour beaucoup. Toute la famille, qui occupe ici un rang élevé, était absolument mondaine jusqu'à l'année dernière et cette jeune fille et sa sœur étaient à la tête de tous les divertissements. Une petite assemblée a été formée, ou plutôt un groupe se réunit comme à Plymouth, pour la fraction du pain, et, quoique dans une grande faiblesse, ils sont, je crois, abondamment bénis.

... Je pensais vous écrire lors de la réunion de Powerscourt, qui a pris un caractère très marqué et décidé ; le bien et le mal s'y opposèrent fortement, le Seigneur tenant les rênes, mais je suppose que ... vous a mis au courant et que vous en avez probablement entendu parler par Lady Powerscourt. Il me semble avoir vécu deux ans depuis que je suis venu en Irlande et que j'y ai vu l'œuvre du Seigneur ; je vois que la vie ne vaut la peine d'être vécue pour rien, rien d'autre que cette œuvre. Le Seigneur m'a presque toujours donné à faire autre chose que ce que je m'étais proposé, et Il me place dans des situations que je n'aurais guère cherchées. Il en a été ainsi de l'œuvre ici, et je n'en suis pas surpris... Je pensais trouver ici ou là quelques brebis auxquelles j'aurais à faire part de l'amour de Christ : peut-être n'ai-je pas été trouvé digne de ce travail ; car certes il eût été plus agréable que celui d'un homme de débat, appelé à toutes ces discussions sans résultat au sujet de la vérité. Puissent d'autres trouver la voie ouverte pour poursuivre : c'est tout ce que je désire.

Que la grâce soit avec vous, cher frère...

J. N. D.

LETTRE DES FRERES DE L' « ÉGLISE DE BOURG DU FOUR » A LEURS PASTEURS

À MM. Guers, Lhuillier, Empaytaz.

Chers frères et pasteurs bien-aimés,

Nous désirons vous assurer, en répondant à l'exposé de principes que vous avez eu la complaisance de nous donner, que nous recevons avec actions de grâces envers notre Dieu et Père, et comme venant de sa bonté, tous les dons qu'il vous a départis. Nous le prions instamment que, selon sa sagesse et cette bonté envers ses enfants sur laquelle nous nous reposons, il fasse croître ces dons de jour en jour. La seule chose que nous ayons à dire à ce sujet, c'est de vous prier de vaquer davantage à l'exercice de ces dons, comme il est dit en Actes 6:4 : « Persévérer dans la prière et dans le service de la Parole ».

Nous croyons que le fardeau de toutes les affaires de l'Église qui pèse entièrement sur vous, vous a entravés à cet égard. Et de plus, chers pasteurs, tout en ayant l'assurance entière que vos intentions et désirs ont été bons, et que peut-être une coupable négligence de notre part y a contribué, nous croyons que la libre action du Saint Esprit a été gênée dans l'Église. Nous ne cherchons point, ce serait entraver notre propre bonheur, Dieu nous en garde, à mettre des entraves à la libre action du Saint Esprit dans nos pasteurs et par nos pasteurs au milieu de l'Église. Mais nous désirons aussi que sa libre action dans l'Église ne soit ni empêchée, ni réprimée, ni gênée, mais qu'en tant qu'il s'y manifesterait il règne librement, agissant, soit dans les pasteurs, soit en d'autres frères, selon sa sainte puissance et la sûre parole de notre Dieu.

Que l'Église, y compris les pasteurs avec toutes leurs lumières et leurs expériences, agisse dans toutes les affaires qui sont nécessaires à son bien-être, selon leurs dons respectifs. Nous croyons que cela a été empêché, et c'est ce que nous réclamons, et c'est sur ce principe que nous désirons agir dorénavant, et que nous désirons que vous agissiez, afin que l'amour et la confiance, en un mot l'Esprit de notre Dieu, règne et agisse librement au milieu de nous, ses pauvres enfants. Nous ne pensons point nous fier à nous-mêmes ni à l'homme, quel qu'il soit. Nous n'avons de confiance que dans la libre action du Saint Esprit, et, ayant consulté la sainte Parole, nous croyons que ce que nous disons est selon cette Parole. Donnons donc pleine liberté à l'action du saint Esprit dans l'Église, et tout ira bien ; et si la chair agit en qui que ce soit, qu'il soit jugé comme ayant agi dans la chair.

Voilà ce que nous sentons et répondons à votre exposition de principes. Il y a plusieurs questions sur lesquelles nous avons désiré des enseignements scripturaires plus larges et plus suivis, et sur lesquels nous désirons en conséquence approfondir encore plus cette Parole. C'est dans ce but que nous avons continué nos réunions, afin que, si ces questions devaient être discutées dans l'Église, nous soyons plus capables de juger et prononcer sur elles selon la Parole de Dieu. Pour le présent, nous désirons seulement vous communiquer nos désirs sur des choses qui nous semblent tenir à la paix et au bonheur de l'Église.

Genève, automne 1837.

CONCLUSION DE :

COUP D'ŒIL SUR DIVERS PRINCIPES ECCLESIASTIQUES ET

EXAMEN DES FONDEMENTS SUR LESQUELS ON VEUT ASSEOIR LES INSTITUTIONS DE L'ÉGLISE DE DIEU SUR LA TERRE —

REPONSE A DIVERS ECRITS, PAR J.N. DARBY, GENEVE, 1848, 155 P.

Vous chrétiens, qui prenez la Parole pour guide, pour conseil, qui trouvez en elle un don précieux que Dieu nous fait et une lumière parfaite dans tous les cas, ne vous découragez pas. Si vous rencontrez de l'opposition et si le nombre des personnes qui veulent suivre cette voie est petit, n'en soyez pas étonnés. « La foi n'est pas de tous » (2 Thess. 3:2).

Et là où il y a de la foi, que de choses, hélas, tendent à obscurcir la vie spirituelle, à empêcher que l'œil ne soit net, à nous faire dire : « Permits-moi d'aller premièrement, etc. ! » (Luc 9:59).

Mais, la foi est toujours bénie. L'œil net jouit toujours de la douce et précieuse lumière de Dieu. La Parole suffit à rendre tout homme *accompli* ; elle suffit non seulement à le sauver, elle suffit encore à le rendre sage à salut, et, de plus, à le rendre accompli et prêt à toute bonne œuvre.

Qui que vous soyez, chers et bien-aimés frères, confiez-vous à cette Parole. Souvenez-vous seulement que, pour en profiter, il vous faut le secours et l'instruction du Dieu vivant. Vous ne sauriez ni y apprendre la grâce et la vérité, ni vous en servir, à moins que l'Esprit de Dieu ne vous instruisse. Tout le langage, toutes les idées de la foi, de la vie chrétienne, s'y trouvent ; mais vous avez les soins d'un Maître vivant et divin. Elle est, cette Parole, l'épée de l'Esprit.

Quelles que soient par ailleurs les formes et les allures de la piété qui se trouvent en eux, et le zèle qui les pousse, vous trouverez que ceux qui s'opposent à une marche qui réclame la Parole de Dieu comme autorité en toutes choses, laissent de côté, ou repoussent et ne comprennent pas les vérités suivantes :

Premièrement, la doctrine de l'Église, corps de Christ, une sur la terre, Épouse de l'Agneau.

Secondement, la présence et la puissance de l'Esprit de Dieu, agissant dans les enfants de Dieu et les dirigeant ; spécialement, la présence du Saint Esprit dans le corps, l'Église ici-bas, y agissant et le dirigeant, ainsi que tous ses membres, au nom de Celui qui en est le Chef.

Troisièmement, l'autorité et la suffisance de la parole de Dieu.

Ces chrétiens échappent, d'un côté ou de l'autre, à l'autorité de la Parole de Dieu. Ils l'admettent comme protestants, pour s'y soustraire comme croyants, comme membres de l'Église, comme disciples ; et ce qu'ils organisent n'en découle nullement, ainsi que la Constitution de l'Église libre du canton de Vaud en a fourni la preuve.

Vous verrez aussi qu'en général, chez les chrétiens dont nous parlons, le clergé remplace le culte. Il y a, à la vérité, quelque changement et quelque progrès sous ce dernier rapport. L'Esprit de Dieu produit des besoins ; mais il n'y aura jamais une réponse vraie et bénie à ces besoins, à moins d'admettre avec foi les principes rappelés plus haut.

Pour vous, frères qui avez compris ces choses, j'ajouterai un avertissement.

On peut avoir ces précieuses connaissances pour marcher avec intelligence devant Dieu (Éph. 5:15) ; mais on peut les avoir, s'en vanter, les proclamer, et avec tout cela repousser les âmes modestes désireuses de marcher, et les jeter aux mains de ceux qui ne veulent pas qu'elles marchent suivant

ces connaissances. Il faut que nous marchions nous-mêmes dans le sérieux, dans la modestie, dans l'amour que produit la *présence de Dieu*. Cela suppose la foi et la vie dans l'âme. Où cela se trouve, la bénédiction ne manque pas à ceux qui marchent. Sans que cela justifie l'incrédulité ou l'opposition des autres, si vous présentez la vérité de manière à ne pas glorifier Dieu, vous leur donnez de la force et de l'influence contre elle. Des principes ne suffisent pas : il faut Dieu. Sans cela, des principes puissants ne sont qu'une épée dans la main d'un enfant ou d'un homme ivre : mieux vaudrait la lui ôter, ou que, du moins, il n'en fît pas usage jusqu'à ce qu'il fût sobre. Montrons les fruits de nos principes. Soyons fermes dans la vérité. Il faut être fermes. Plus les uns s'opposent à la vérité, plus les autres professent vouloir la posséder et s'accommodent, sans que leur conscience s'y soumette franchement aux besoins qu'elle a produits en d'autres personnes (et ces deux cas-là se présentent), plus nous avons nous-mêmes à nous tenir dans le chemin étroit que cette vérité a jalonné pour nos âmes, selon la grâce et la puissance du Saint Esprit qui nous a sanctifiés *pour obéir* à Christ. Que nos cœurs soient larges et nos pieds dans le chemin étroit. Souvent, lorsqu'on parle de charité, les cœurs sont étroits et les pieds suivent le chemin qui leur convient. C'est ce qui rend le cœur étroit, parce que la conscience n'y est pas à son aise, et l'on n'aime pas ceux qui mettent cela en évidence. La présence de Dieu, et c'est ce dont nous parlons, donne la fermeté, la soumission pratique à la parole, la confiance dans les voies de Dieu, une confiance en Dieu lui-même qui tranquillise l'âme dans les peines du chemin, qui fait qu'on ne cherche pas à faire prévaloir les principes par des voies détournées et par des moyens humains ; elle donne, enfin, de l'humilité et de la droiture. Dieu saura faire prévaloir ces principes, là où il agit dans sa grâce. Seulement, que nous en manifestions la puissance ; il fera le reste.

Oui, chers frères, la vie, la présence de Dieu, voilà ce qui, par l'opération du Saint Esprit en nous et dans les autres, donne de la force aux vérités qui nous sont confiées, quelles qu'elles soient. Mieux vaudrait-il que ces vérités ne fissent pas de chemin que de sortir nous-mêmes de la présence de Dieu pour les faire valoir.

Le besoin de l'unité et de l'action spirituelle se fait sentir. Vous verrez surgir des efforts humains destinés à produire des choses qui répondent à ce besoin. Ne vous y fiez pas : l'Église, l'Esprit, la Parole, l'attente pratique de Jésus, voilà les choses dont vous avez à réaliser présentement la vérité et la puissance.

En attendant la venue de Jésus, comme objet immédiat des affections spirituelles du cœur, voilà ce dont nous avons à nous préoccuper.

Il y a des systèmes de toute espèce : le national, le libre, celui de l'Alliance évangélique, et d'autres. Lorsqu'on retient fermement la vérité, tout cela est jugé dans l'âme sans violence et sans bruit. Rien de tout cela ne peut s'accorder avec les choses dont j'ai parlé. Seulement, soyons certains que Dieu honorera la foi personnelle partout où il la trouvera. Ayons ainsi le cœur large, prêt à reconnaître Dieu partout où il agit ; mais ne nous laissons pas tromper par les apparences. Ni les uns ni les autres de ces systèmes ne peuvent être l'Épouse de Christ, ni la demeure de l'Esprit dont parle la Parole ; ils ne peuvent non plus agir purement selon la parole.

Or, chers frères, *Dieu ébranle tout* hormis le royaume qui ne saurait être ébranlé. Il ôtera tout, sauf cela. Pourquoi bâtir ce que sa venue détruira ? Tenons-nous fermement dans la parole de *sa patience*. Christ ne possédait pas, il ne possède pas encore le fruit du travail de son âme. Tout ce qui n'est pas cela périra ; attachons-nous à ce qui ne doit pas périr. Toute autre chose nous distrairait. Impossible que je jouisse pleinement de la venue de Jésus comme d'une promesse, si je cherche à bâtir des choses que sa venue détruira. Son Église sera ravie vers lui. Son Esprit en sera à jamais la puissance. Sa Parole demeure à toujours. Tenons-nous-y. Nous ne perdrons ni notre peine (1 Cor. 15:30-32), ni le travail de la foi, quoique cette Parole soit sans doute la parole de sa patience.

Que d'événements, depuis que ces pages ont été écrites (*), sont venus donner de la force et de la réalité aux vérités révélées sur l'Église, l'Esprit, la Parole et l'attente pratique de Jésus ! Qu'on est heureux d'avoir reçu en paix, par la foi, ce dont les événements donnent la démonstration, et ce qui devient doublement précieux au milieu de tout ce qui se déroule devant nos yeux ! Et quel affermissement pour la foi que de voir les événements confirmer par des actes de la Providence ce que, par l'enseignement de l'Esprit, nous avons reçu et cru comme des vérités !

(*) Allusion aux révolutions de cette année 1848 (Ed.).

Et, en présence de ces événements, combien les chrétiens doivent chérir et réaliser, plus que jamais, la venue du Seigneur Jésus ! Elle sera la joie journalière de nos âmes, et un puissant moyen aussi de nous affermir dans la paix et dans une marche sûre et chrétienne. Sachons en appliquer la puissance à toute notre marche. Souvenons-nous qu'un héritage incorruptible, qui ne se souille pas, est réservé dans les cieux pour nous qui sommes gardés par la puissance de Dieu par la foi, pour le salut prêt à être révélé (1 Pierre 1:4, 5). Et en attendant, souvenons-nous que Christ a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde » et que nous-mêmes nous ne sommes pas de ce monde, comme Christ n'était *pas de ce monde*. Nous sommes morts et ressuscité avec lui. Appliquons ces témoignages de la Parole à toute notre marche, nous souvenant que notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où nous attendons comme Sauveur le Seigneur Jésus qui transformera nos corps vils à la ressemblance de son corps Glorieux. En marchant tranquillement avec Jésus, le Dieu de paix demeurera avec nous. Rien ne nous sépare de son amour. Il peut nous laisser châtier s'il en est besoin, mais il n'abandonne jamais le gouvernement de toutes choses. Jamais un passereau ne tombe à terre sans notre Père. Le Seigneur Jésus marche sur la mer agitée comme sur la mer calme. Nous ne saurions, sans lui, marcher ni sur l'une ni sur l'autre.

Gardés dans la communion du Seigneur, bien loin de diminuer dans nos cœurs le prix des vérités élémentaires de l'Évangile, les principes dont j'ai parlé les rendent infiniment plus précieuses, et en même temps beaucoup plus claires. On les annoncera avec plus de force et de simplicité.

Ainsi, la venue de Jésus ranimera notre zèle à appeler les siens. à s'adresser aux pécheurs, à avertir le monde du jugement qui l'attend, et qui l'attend tel qu'il est ici-bas. Elle nous poussera, selon notre mesure, à une sainte activité dans l'Église, afin que l'Église se réveille et se prépare, comme aussi à une sainte activité envers le monde.

Que Dieu nous tienne près de lui et nous garde, vous et moi, mes frères, qui que vous soyez qui aimez le Seigneur Jésus, dans l'attente fidèle et patiente de Jésus qui nous a dit : « Voici, je viens bientôt ». Amen.

J. N. Darby

À PROPOS DE LA FORMATION DES ÉGLISES LIBRES

... L'œuvre de la Réformation est une œuvre de l'Esprit de Dieu et de la puissance de la vérité, et son histoire me donne une preuve de cette puissance, un effet de cette vérité ; mais elle ne m'en donne pas la mesure... La Réformation n'a jamais été le christianisme lui-même... elle a été un fruit très précieux que le Saint Esprit a produit sur cet arbre déjà planté... Ne pas apprécier la Réformation, ce serait mépriser l'œuvre de Dieu. Et, d'un autre côté prendre historiquement la Réformation comme mesure de vérité, comme le christianisme intégralement rétabli, c'est faire un profond mécompte, et porter atteinte à l'autorité de la Parole dans sa nature, et aux droits qu'elle a d'être seule écoutée.

... Voulons-nous servir Dieu dans notre génération, prenons la Bible elle-même, non pour mettre en question des vérités déjà acquises (de nouvelles vérités ne peuvent mettre de côté les anciennes), mais prenons-la comme la vérité elle-même.

C'est à cela que je m'attache, et non à une œuvre dans l'homme, quoiqu'elle soit une œuvre de l'Esprit de Dieu. À l'époque de la Réformation, Dieu tout sage a mis en relief les vérités nécessaires à son Église. Et en les recevant je n'en conclus pas que Dieu n'a rien à me faire connaître de sa Parole qui soit nécessaire aux temps où nous vivons. Autre chose de trouver dans la Réformation la liberté de la pensée de l'homme, c'est-à-dire le principe intellectuel du péché, et voilà à quoi se bornent les rationalistes de tout genre ; autre chose d'y trouver la communication de la vérité dont nous avons à nous servir aujourd'hui, en l'adaptant aux circonstances nouvelles de l'Église, et voilà l'horizon où se renferment les frères des Églises libres de diverses nuances (*) ; autre chose, enfin, de reconnaître l'œuvre de Dieu et les vérités puissantes mises au grand jour par la puissance de son Esprit, et de prendre la Bible, comme serviteur de Dieu tenu à cette seule règle, sans oser ni reconnaître aucun autre moyen de trouver Sa volonté, ni se soustraire à rien de ce qui s'y trouve...

(*) L'auteur fait allusion en particulier aux chrétiens qui fondaient à cette époque l'Église libre de Paris, et qui avaient envoyé une Adresse circulaire où on lisait entre autres : « Ainsi naissent les professions vivantes et populaires de l'Église, qui sont aussi celles de tous ses membres, qui répondent aux attaques actuelles de l'incrédulité, et qui résolvent les difficultés du moment ». « Nous nous replaçons sur le terrain des Églises réformées de France. Nous relevons de nos faibles mains le vieux drapeau qui traîne dans la poussière. Il vaut la peine de le ramasser, ce noble étendard de nos pères, qui est l'étendard de Christ, de Christ hautement et clairement confessé ».

... Dans la perfection de la Parole, il y a, je n'en doute nullement, des vérités, et des lumières nécessaires pour les circonstances critiques, pour les jours difficiles où nous nous trouvons, que Dieu n'a pas données à ses serviteurs à l'époque de la Réforme ; vérités dont, au moins, ils n'ont pas fait usage, entraînés par les circonstances où ils étaient, et dont, au contraire, nous ne pourrions *peut-être* pas nous passer si nous voulons assurer la bénédiction de l'Église en ce moment... J.N. Darby

(Considérations sur le caractère du mouvement religieux du jour et sur les vérités par lesquelles le Saint Esprit agit pour le bien de l'Église. Genève, 1849).

FRAGMENT DE LETTRE DE G.V.WIGRAM

... Le témoignage de notre temps est l'expression de la fidélité de la grâce de Dieu — malgré la chute et la ruine de tout sur la terre — par le moyen de ceux qui sentent la ruine et en sont humiliés. Dans cette position les frères étaient bénis de Dieu. Ils ont trop pensé à leur position, à leur témoignage, ils en sont fiers ; et de deux choses l'une : ou ils seront mis de côté et le témoignage sera donné à d'autres ; ou ils seront humiliés afin de pouvoir retenir le témoignage.

L'humiliation peut avoir lieu à la suite de l'action de Dieu sur leurs cœurs par la Parole. Que Dieu leur accorde la grâce qui leur est nécessaire ; mais s'ils ne s'humilient pas, ils seront humiliés par la main puissante de Dieu.

... Le Seigneur sera fidèle ; que les frères en soient bien persuadés. Qu'il nous accorde la grâce de nous juger nous-mêmes, afin que nous ne le soyons pas par Lui. Puis Celui qui vient sera bientôt arrivé et nous serons avec Lui. Qu'il nous trouve à son retour à la fois remplis de sa grâce et fidèles à toute sa vérité.

15 mai 1854

QUELQUES LETTRES DE LA FIN DE J.N.D.

Londres, 2 septembre 1881

J'ai été au plus bas, en sorte que je ne savais pas si je me relèverais... Je n'ai pas senti la mort, car Dieu (et si nous ne nous sommes pas jugés, Satan) travaille spécialement dans ce moment-là ; mais très incertain si je me relèverais, je me suis trouvé en vue de ma fin, et j'ai été étonné du peu de différence que cela me faisait : Christ, le précieux Sauveur, avec moi pour le chemin : puis, moi avec lui par grâce, pour toujours : cela n'avait pas changé... Christ est tout, mon cher ; tout le reste disparaîtra ; mais Lui (son nom soit béni) jamais. Celui qui n'a pas honte de nous appeler ses frères est néanmoins assis sur le trône du Père. C'est une merveilleuse rédemption, et celui qui l'a accomplie est infiniment précieux...

Tenons-nous près du Seigneur, car il nous veut là, et connaissons notre néant. L'état vraiment chrétien, c'est qu'il n'y ait pas une pensée ni un sentiment dans notre cœur, dont il ne soit pas la source. C'est la réalisation de cette parole : « Vivre, c'est Christ », mais quelle grâce et quelle vigilance il faut, pour que nous en approchions...

J.N. Darby

Londres, 14 septembre 1881

À M. P.

Bien cher frère,

Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis bien réjoui des nouvelles que vous me donnez d'Orthez, endroit où j'ai travaillé dans le temps, mais qui a été passablement délaissé depuis longtemps. C'était le champ de presque les premiers travaux et triomphes du cher Barbey, et c'est là qu'a été le commencement du réveil en France.

Quant à moi, cher frère, Dieu m'a conduit tout près des portes de la mort, assez près pour faire un peu l'expérience de ce qu'elle était, mais pas comme jugement. C'était la dissolution de mon être qui se faisait sentir ; mais l'expérience m'a été utile ; aucune nouvelle vérité ne m'était nécessaire, mais le salut, la grâce, Christ lui-même et son amour, l'amour du Père, tout cela devenait beaucoup plus sensible, beaucoup plus réel, un grand gain pour moi. Probablement, je n'aurai plus la force physique pour travailler comme je l'ai fait dans le temps ; mais quoique travailler soit un bonheur pour moi, j'accepte avec joie la volonté de Dieu. Au reste, déjà depuis quelque temps je sentais que je devais mener une vie plus recueillie à Londres ; puis j'ai pu être utile dans les exercices par lesquels les frères ont passé ces temps-ci, exercices solennels mais si profitables, qui ne sont pas finis mais qui tirent à leur fin. Je travaille dans mon cabinet comme de coutume, et même j'ai assisté à quelques réunions. Une attaque de paralysie, quoique très légère, m'a un peu arrêté, mais je ne m'en ressens que dans la joue droite. Quoique mes membres n'eussent rien perdu de leur force, j'avais de la peine à me maintenir en équilibre ; à présent cela va mieux, mais il faut que je fasse attention à mes pas. Dieu continue son œuvre ; en plus d'un endroit, il y a des conversions, et l'état des frères a beaucoup gagné de toute manière.

C'est la présence de Dieu, cher frère, qui donne la force et la joie et qui nous les donnera toujours. Quelle joie de voir Christ qui nous a tant aimés, le même qui a été sur cette terre, l'ami si accessible aux siens, de le voir réellement, et pour toujours. Le travail convient à ce monde, la joie à l'autre, quoique nous la goûtions comme des ruisseaux d'eau, avant d'être parvenus à la source.

Je vous remercie, cher frère, pour toute votre bonne affection. J'aurais aimé voir les frères de Pau, auxquels j'étais très attaché, ainsi qu'à ceux des environs, mais je ne crois pas que ce soit possible : nous nous rencontrerons ailleurs.

Que Dieu ranime les anciens autour de vous, et soutienne les jeunes convertis dans le bon chemin, en les tenant près de lui. Tout le reste périra et s'en ira.

Votre affectionné frère en Christ,

J.N. Darby

1881

Bien-aimé frère.

Je suis par la bonté de Dieu, beaucoup mieux.

... Il y a un changement en moi, à la suite de cette proximité de la mort, non pas en doctrine, non pas dans mes vues ; en tout cela rien n'est changé, tout est confirmé. C'est une douce pensée que tout ce que j'ai enseigné a été de Dieu : mais j'ai bien plus intimement la conscience d'appartenir à l'autre monde. Je l'avais bien déjà par la foi, mais j'ai le sentiment d'en être. Je ne sais quand il me prendra, et jusqu'à ce moment je fais, comme toujours, ce que mes forces me permettent. Veiller et prier est nécessaire comme par le passé, mais c'est davantage ce que le bien-aimé Sauveur a dit : « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde » ; et d'où était-il ? À cet égard le changement est sensible, et je l'attends...

J. N. Darby

Bournemouth, 11 mars 1882

À Mr. P. S.

Bien cher frère,

J'ai souvent pensé à vous écrire ; mais j'en ai été empêché. Actuellement je dois employer la main d'un autre pour vous annoncer que je ne le puis pas ; je veux seulement vous rappeler la longue traversée que nous avons faite ensemble, et reconnaître l'affection fidèle que j'ai éprouvée en vous et dans la bienveillance de Mme S. Maintenant c'est la fidélité éternelle du Christ qui doit être mon appui, et qui me rend, grâce à Dieu, heureux, béni et soutenu de la part de Dieu.

Je vous souhaite la bienvenue dans l'autre monde.

Saluez affectueusement tous les frères.

Votre affectionné,

J. N. Darby

Bournemouth, 19 mars 1882

Mes bien-aimés frères,

Après des années de communion dans la faiblesse, je n'ai que la force corporelle d'écrire quelques lignes, d'affection plus que toute autre chose. Je rends témoignage de l'amour que j'ai trouvé non seulement dans le Seigneur toujours fidèle, mais dans mes bien-aimés frères, et de toute leur patience envers moi — Combien plus, alors, de la part de Dieu ! J'en rends sincèrement témoignage. Je puis dire encore que Christ a été mon unique objet — Dieu en soit béni, il a été ma justice aussi. Je ne crois pas avoir quoi que ce soit à retirer, et bien peu maintenant à ajouter. Attachez-vous fermement à Lui. *Comptez* sur la grâce abondante qui est en Lui, de façon à le reproduire, dans la puissance de l'amour du Père ; et veillez pour attendre Christ. Je n'ai rien à ajouter, sinon ma sincère et reconnaissante affection en Lui.

J'ajoute cependant encore : n'oubliez pas le ministère de Jean en insistant sur celui de Paul. L'un donne la dispensation dans laquelle la révélation est faite : l'autre, ce qui est révélé.

Bien-aimés frères,

Je suis convaincu que si nous reconnaissons pieusement que la main de Dieu est sur nous, et que nous ayons humblement confiance dans le propos du Père pour la gloire de son propre Fils, il y aura une abondante bénédiction, et une extension de l'œuvre par les portes que Lui-même ouvrira.

J. N. Darby (mort le 29 avril suivant)

N. B. — Les lettres de J. N. Darby publiées ci-dessus sont extraites des « Letters » (3 volumes, en anglais) et des nombreuses lettres (près de 500) parues dans le *Messenger Évangélique* depuis 1881. Nous signalons l'intérêt exceptionnel de deux d'entre elles qui ont fait ensuite l'objet chacune d'une édition séparée : la « Lettre au Rédacteur du Français », 1874 (dans le M.E. 1902, p. 401), et la « Lettre au Professeur Tholuck » (ibid., 1913), p. 134, 148).

APPENDICE

BREF REGARD SUR LA CHRETIENNE ACTUELLE

Le dernier chapitre de cet ouvrage, (points 12 et 13), dû pour l'essentiel à un cher serviteur de Dieu maintenant auprès du Seigneur, n'allait pas au-delà de la période d'entre les deux Guerres mondiales. Il ne visait qu'à donner une esquisse sommaire et forcément très incomplète de la chrétienté moderne, et non son histoire suivie. Il serait plus difficile encore de brosser un tableau de l'état présent des choses. Tout se précipite, dans la plus grande confusion. À peine peut-on indiquer quelques-unes des tendances qui s'affrontent.

LE MOUVEMENT ŒCUMENIQUE

Les plus marquées peut-être de ces tendances sont les efforts qui sont faits pour élaborer une unité visible des chrétiens. Les divisions de la chrétienté, douloureuses pour toutes les âmes sincères, mettent en péril son existence même. Malheureusement, au lieu de s'en tenir à l'unité du « seul corps », assurée par le « seul Esprit », on cherche une unité factice, en associant entre elles le plus

grand nombre possible de ces Églises et dénominations qui précisément, de par leur existence même, sont la négation pratique de l'unité réelle. Le *mouvement œcuménique*, comme on l'appelle (de oïkouménè, la terre habitée, toute la terre), fait remonter son origine à la *première Conférence mondiale des missions*, tenue à Édimbourg en 1910. Elle eut comme suites l'« Alliance universelle pour l'amitié internationale par le moyen des Églises » (1914) formée sous l'impulsion de l'évêque C. H. Brent, de l'Église épiscopale américaine — et, parallèlement, tout un mouvement en vue du groupement des Églises, qui prit le nom de « Foi et Constitution » (Faith and Order). La *Conférence de Lausanne*, en 1927, consacra des progrès décisifs de ce mouvement, en réunissant des délégués de presque toutes les Églises chrétiennes, sauf Rome. En même temps se développait, grâce à l'archevêque luthérien Nathan Söderblom, un Suédois, à l'évêque anglican G. K. Bell et au pasteur réformé français Wilfred Monod, le mouvement dit du christianisme pratique (ou : « Vie et action »), qui, « dans une atmosphère intense et pathétique », réunit la *Conférence universelle de Stockholm* en 1925. Les deux mouvements, aux aspirations voisines, convergèrent peu à peu. La fusion, préparée en 1938 (conférence d'Utrecht, suivie de celle de Saint-Germain-en-Laye en 1939), ne put être effective qu'après la guerre : elle se fit à Amsterdam, où eut lieu en 1948 la première assemblée mondiale, de laquelle sortit le « Conseil œcuménique des Églises » (C.O.E.). Une seconde assemblée mondiale s'est réunie à Evanston (É.-U.) en 1954, une troisième à New-Delhi (Inde) en 1961. Plus de 200 Églises sont représentées dans le C.O.E., qui siège en permanence à Genève (associé au Conseil international des Missions), soit la presque totalité des Églises et dénominations protestantes (*), les Églises du Proche et Moyen-Orient, et l'Église orthodoxe russe. Toutefois des Églises qui, parmi ceux qu'on appelle couramment les Évangéliques, se réclament d'un attachement étroit à l'Écriture (fondamentalisme), n'y participent pas : elles ont fondé à part en 1948 le « Conseil international des Églises chrétiennes ».

(*) Parallèlement se poursuit un effort de groupement au sein des grands ensembles protestants. C'est ainsi qu'est née en 1938 la Fédération protestante de France, englobant, outre les Églises réformées, des Églises luthériennes et baptistes, mais non point toutes, et que s'est fondée en 1947 à Lund (Suède) la grande Fédération luthérienne mondiale. Mais, outre que de nombreuses dénominations ne se rallient pas à ces Fédérations, des minorités au sein des Églises fédérées n'acceptent pas davantage d'en faire partie, et constituent de nouvelles Églises, ou des unions restreintes, de sorte que la confusion s'en trouve aggravée ! Mais surtout, on garde toujours le même principe d'Églises particulières librement associées, organisées chacune selon son système propre : l'unité est tout extérieure et finalement illusoire. Comment en serait-il autrement puisque, en fait, l'autorité de la Parole de Dieu et l'action du seul Esprit sont méconnues ?

L'ÉGLISE ROMAINE

L'Église romaine, malgré tous les efforts du Conseil œcuménique pour nouer des relations officielles avec elle, et bien qu'elle ait un « secrétariat pour l'unité des chrétiens », reste en dehors. Elle ne pourrait faire autrement sans se renier. Elle persiste à se dire la seule Église, et elle ne peut concevoir d'unité que dans le ralliement des autres sous sa tutelle. Le pape Jean XXIII est allé très loin en appelant frères les chrétiens non catholiques — qualifiés tout au plus jusque-là de frères séparés, mais, a-t-il dit, « des frères qui ne participent pas encore complètement à l'unité souhaitée et établie par le Seigneur », entendant par là l'unité de l'Église de Rome, « l'Église mère », dans le giron de laquelle il faut retourner. Si elle traite avec une bienveillance sympathique le mouvement œcuménique, c'est pour l'utiliser en vue de ce ralliement.

Cette Église a perdu quelque terrain en Amérique du Sud, au Brésil entre autres, où des congrégations protestantes ont progressé, mais elle continue à en gagner aux États-Unis. En Afrique, bien que l'extension de l'islam y contrecarre fortement les missions chrétiennes de toute origine, les structures catholiques s'affermissent sous les évêques noirs. En Asie le Viet-nam compte deux millions de catholiques et il est difficile d'en dire le nombre en Chine. Rome exerce une véritable

fascination sur bien des têtes de l'œcuménisme, tel le prier de la communauté de Taizé (laquelle est proprement un monastère protestant) qui souhaite expressément voir le pape reconnu comme le pasteur universel des chrétiens.

Mais le catholicisme doit faire face à de graves problèmes intérieurs. Jamais il n'a connu une telle crise, pour ne pas parler de révolution. Les « intégristes » s'accrochent non pas tant à la doctrine fondamentale de l'Écriture qu'aux dogmes et aux rites traditionnels, à la hiérarchie et à la discipline dans l'obéissance absolue au pape, et ils regrettent l'ancienne domination séculière de l'Église ; — alors que les « modernistes » et « progressistes » de nuances diverses mettent tout cela en question, discutent le sacerdoce lui-même et s'efforcent d'accorder l'Église avec le monde intellectuel, social et politique : certains vont jusqu'à une combinaison du communisme athée avec un pseudo-christianisme à peu près détaché du sacré.

Au-dessus et en dépit de ces divergences, se poursuit une transformation des relations avec l'extérieur. Naguère l'Église, même dépossédée de tout pouvoir officiel, était le soutien des forces conservatrices de la société ; elle se porte maintenant plus volontiers vers ceux qui contestent l'autorité, relèvent ses abus et ses injustices, critiquent et sapent les institutions, bref mettent en question la structure des États. Elle veut être à même de mettre la main sur quelque forme de société et de gouvernement qui pourrait naître du bouleversement où va le monde actuel. N'est-ce pas depuis Constantin le même cléricalisme ayant affaire aux puissances du jour en vue de les régenter ? Comment le lecteur attentif de la prophétie ne penserait-il pas à ce moment proche où, selon les symboles d'Apocalypse 17, la « grande prostituée » régnera une heure avec la bête surgie de la mer des peuples (ch. 13) ? La politique pontificale, servie par ses incomparables agents secrets, dont avant tout les Jésuites, est plus que jamais attentive à gagner la faveur des forces qui s'annoncent, et à interposer avec beaucoup de doigté son ascendant moral dans les conflits des États. Mais de là aussi les efforts, très diversement approuvés par la hiérarchie, qui se font à des niveaux divers pour se rapprocher du peuple, par le moyen de groupements de laïques et surtout des prêtres ouvriers ; ce catholicisme social agit au nom de la charité chrétienne mais met à l'arrière-plan la vérité doctrinale. On comprend combien est éprouvante, au milieu de tant de tiraillements, la situation des vrais croyants que renferme Thyatire, et particulièrement de ceux qui, engagés dans la hiérarchie romaine, considèrent, ainsi que le dit l'un d'eux, que « le pasteur, comme le Christ, devrait être présent partout, osant dire uniquement l'Évangile et refusant d'être une puissance ».

L'Église romaine a tenté sa propre réforme avec le deuxième Concile du Vatican (1962-1965), où les multiples tendances se sont manifestées. On y a vu s'élever contre la souveraineté du pape l'autorité des évêques et de leurs assemblées (« conciles de l'épiscopat », a-t-on dit) ; cette souveraineté a résisté, mais les actions contestataires, aux Pays-Bas entre autres, donnent à réfléchir. La papauté a dû abandonner, d'autre part, de son intransigeance à l'égard des autres Églises : il faut souligner la réconciliation avec l'Église orthodoxe d'Orient (levée de l'excommunication en 1968) et la recherche d'un accord avec l'Église anglicane sur l'eucharistie. Enfin le Concile, rompant avec le passé de Rome, a affirmé le principe de la liberté religieuse.

LIBERTÉ RELIGIEUSE ET DECHRISTIANISATION

Dans la grande majorité des États, l'autorité civile laisse encore une liberté très large à tous pour l'évangélisation et le culte. L'opposition d'un clergé est encore sensible en quelques pays, l'Espagne et la Grèce par exemple, mais elle est obligée de s'y relâcher comme elle l'a fait ailleurs où elle a dû céder devant la laïcisation de l'État. Les oppositions violentes, allant jusqu'à la persécution, sont devenues le fait des pays où l'incrédulité et l'athéisme officiels ont remplacé les religions d'État. Il en a été ainsi un moment en Allemagne quand l'hitlérisme a voulu plier tout un peuple à un idéal raciste antichrétien et mettre la main sur les Églises. Ainsi en est-il des États totalitaires, d'inspiration

marxiste, l'Union soviétique et ses associés, et maintenant la Chine en voie de transformation rapide par un communisme plus déterminé encore à extirper toute notion religieuse (maoïsme). Il y a là une déchristianisation systématique. Les témoins de la vérité ont à y soutenir un combat intense et périlleux ; ils ont pour eux les promesses de Celui qui disait aux fidèles de Smyrne : « Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie » (Apoc. 2:10).

Mais dans nos pays occidentaux se réclamant encore de la civilisation chrétienne, progresse sous le couvert de la liberté une déchristianisation de fait, insidieuse mais non moins redoutable, et ceux qui veulent garder le témoignage comme Philadelphie ont à lutter pour « tenir ferme ce qu'ils ont ». Des multitudes dont beaucoup se disent toujours chrétiennes sont presque entièrement détachées même de toute forme religieuse. Quantité d'enfants de nos pays grandissent sans avoir entendu parler de Jésus, de l'Évangile ni de la Bible, même de Dieu. Ces masses sont tantôt indifférentes tantôt inquiètes, révoltées devant les souffrances et les oppressions, happées par la poursuite du bien-être matériel et de la satisfaction des convoitises, fussent-elles les plus basses, et elles sont insensibilisées quant au péché. Corruption et violence triomphent comme aux jours de Noé ou de Lot. Le matérialisme est favorisé par la toute-puissance que l'essor des connaissances scientifiques semble donner à la technique. L'orgueil de l'homme s'en exalte. Il se croit libéré, alors qu'il se trouve plus que jamais asservi à ses passions et à ses convoitises, dont joue le prince de ce siècle. Les activités surexcitées détruisent l'équilibre physique et mental. Les loisirs posent plus de problèmes que le travail, et finalement les faux bonheurs laissent les âmes indifférentes au bien et au mal, mais anxieuses et agitées, sans Dieu et sans espérance. Une trop grande partie de la jeunesse, insatisfaite, sans boussole ni frein, rivalise de mépris pour tout ce qui l'a précédée, et d'engouement pour une effervescence stérile et les plaisirs les plus trompeurs.

DIFFUSION DE LA BIBLE ET EVANGELISATION

Ce tableau a sa contrepartie, consolante pour ceux qui sentent leur « peu de force » et regardent vers Celui dont le « trône est dans les cieux ». Son Esprit est à l'œuvre ici-bas, et son travail dépasse en profondeur comme en étendue ce qu'on peut en apercevoir, dans tous les milieux. La Bible, traduite dans toutes les langues ou presque, est répandue comme elle ne l'a jamais été. Des laïques et des ecclésiastiques, des catholiques et des non-catholiques, se rencontrent librement pour la lire et l'étudier. La foi chrétienne est l'objet d'études sincères en partant des Écritures. Sans doute, comme on peut le prévoir, Satan contrecarre cette diffusion de la Bible, en persuadant les gens que c'est assurément un livre prestigieux mais, après tout, un produit supérieur de l'esprit humain, rien de plus. Il en est qui la lisent sans aucun besoin, pour suivre une mode intellectuelle, et le plus grand nombre l'étudie sans avoir conscience de son autorité et encore moins de son inspiration divine. Quoi qu'il en soit, Dieu emploie certainement cette Parole pour le bien de quantité d'âmes (Ésaïe 55:11). Lui sait quels besoins profonds se cachent derrière bien des turbulences de jeunes déchaînés. Il sait comment germe le grain au sein de ces extraordinaires poussées religieuses comme on en voit présentement aux États-Unis, en Amérique du Sud où le catholicisme le plus formaliste et le plus superstitieux est entamé de divers côtés, et où le véritable Évangile est présenté parmi des manifestations parfois suspectes. Partout sont organisées des campagnes d'évangélisation, à grand renfort il est vrai de moyens publicitaires qui les mettent fâcheusement sur le même plan que d'autres propagandes ; mais on peut se réjouir de ce que, « de toute manière, Christ est annoncé » (Phil. 1:18), même s'il faut constater que trop souvent l'impression sur les auditeurs reste superficielle et sans suite durable. Parmi les évangélistes d'aujourd'hui le nom le plus connu est celui de l'Américain Billy Graham qui avec son équipe de soutien se consacre depuis 1950 à présenter l'Évangile du salut aux masses, surtout dans les pays anglo-saxons. On relève aussi, dans nos contrées, le travail opéré, principalement par le moyen de Pentecôtistes, parmi les Gitans (Tsiganes).

MONDANISATION DU CHRISTIANISME

Quoi qu'il en soit, ce zèle à porter l'Évangile aux sans Dieu du monde industrialisé comme dans les pays attardés, de même que bien des protestations d'attachement à la vérité biblique, voisinent avec une mondanisation générale du christianisme, dans la tiédeur et la prétention spirituelle propres à Laodicée mettant Christ dehors au lieu de sortir vers Lui. Cette mondanisation du christianisme, qui n'est autre que la marche accélérée vers l'apostasie, revêt toutes les formes, agit dans tous les domaines, culturel, social, politique. La confusion actuelle est telle qu'on a pu parler d'un chaos religieux.

Combien de ceux qui parlent au nom de la doctrine chrétienne en font un simple outil à modeler la société humaine, pour des buts purement terrestres et pour l'exaltation de la personne humaine, sans se préoccuper aucunement des droits de Dieu ! On fait bon marché des points fondamentaux de la vérité dont l'Église a été constituée la colonne et le soutien, et qu'elle est responsable de maintenir. Que de prétendus témoignages chrétiens refusent d'admettre l'inspiration plénière des Écritures, la divinité de Jésus, sa résurrection, sa gloire cachée présente et sa gloire à venir ! Plus que jamais les mêmes mots, foi, Christ, résurrection des morts, salut, Parole de Dieu, et Dieu même, changent de signification selon qui les emploie ! Nous reconnaissons les efforts de théologiens sincères qui ont cru pouvoir enrayer le modernisme et ramener les esprits sous l'autorité de l'Écriture ; ainsi Kart Barth. Mais, impuissants à se dégager eux-mêmes d'une mentalité imbue des « éléments du monde » et qui refuse de recevoir la Bible comme la Parole même de Dieu, ils se sont heurtés à d'autres docteurs plus rationalistes, pour ne pas en dire davantage. Des ministres de culte sont formés, hélas, dans cette atmosphère, et ils prêchent une Parole désacralisée, quand ils la prêchent encore ! La « simplicité quant au Christ », dont Paul redoutait que les Corinthiens ne fussent détournés (2 Cor. 11:3), est tenue pour faiblesse d'esprit.

LES SECTES

Le foisonnement des sectes, que nous avons vu être une caractéristique des temps fâcheux, est allé se renforçant. Certaines (Mormons, Témoins de Jéhovah dont sont sortis en 1916 les Amis de l'homme, et d'autres dérivés de l'adventisme), sont à ce point écartées du « sain enseignement » qu'il n'est guère possible de les dire chrétiennes. D'autres accompagnent le maintien des vérités scripturaires essentielles de manifestations et d'interprétations de plus en plus déroutantes (Pentecôtistes aux tendances multiples).

Les mouvements humanitaires, pacifistes, éminemment moraux et de caractère humainement élevé, mais faisant fond sur l'homme au lieu de le placer devant Dieu comme pécheur, tout en se référant au christianisme tournent le dos à Christ, qui « n'est pas du monde », et à la vocation de son Église (« vous n'êtes pas du monde »). Ainsi le Réarmement moral, issu du groupe d'Oxford fondé après la Première Guerre mondiale par Franck Buchman, et les diverses formes du Christianisme social, visant effectivement, selon un de ses promoteurs, à « christianiser l'ordre social... à l'harmoniser avec les convictions morales que nous identifions avec la personne de Christ » !

SCIENCE ET FOI

Quant aux nombreuses tentatives pour accorder, comme on dit, la science et la foi, elles s'attaquent à un faux problème, puisqu'il s'agit de deux domaines nettement séparés. Qui le fait n'échappe guère à l'erreur de les mettre sur un même plan et de vouloir assujettir la foi aux mêmes exigences que la recherche scientifique, et à ses limitations. Dans l'illusion de défendre la foi, on la mine. Telle est, entre autres, la situation d'un Teilhard de Chardin.

Il n'est pas question, et aussi bien ce serait une tâche impossible, de passer en revue tout ce qui, dans ces derniers jours de l'Église sur la terre, conspire, sous l'impulsion de l'Adversaire, à activer l'opération du *mystère d'iniquité* (2 Thess. 2:7) en se servant des acquisitions de la science pour tout à la fois enthousiasmer et angoisser les hommes. Signalons seulement cet élément important de l'évolution des esprits dans nos temps, que constitue la *psychanalyse*, mise en avant par S. Freud vers la fin du 19^e siècle et bien développée après lui. On désigne par-là un ensemble de méthodes ayant pour objet l'étude des processus mentaux profonds de l'homme, en partant des névroses et des troubles psychiques en général. Quelle que puisse être la valeur propre de ces méthodes et leur portée thérapeutique, elles aboutissent, surtout entre les mains d'incroyants, à abolir la notion de responsabilité morale, et donc de péché, et elles n'ont pas peu concouru à détourner de la foi.

CONCLUSION

Le chemin du croyant peut paraître difficile à discerner, dans cette extrême confusion de ce qu'il faut bien appeler le monde chrétien. N'en soyons pas étonnés. L'aboutissement sera l'unification de tout ce qui porte ce nom de chrétien, dans l'apostasie générale qui suivra l'enlèvement de l'Église auprès de son Époux céleste. La forme ecclésiastique sera conservée, et tout incline à penser qu'elle sera, en apparence au moins, plus solide que jamais. Mais ce sera Babylone, la fausse Église des chapitres 16 (v. 19) à 18 de l'Apocalypse, dont la terrible fin sera saluée par les Alléluias du ciel (19:1-5). Quelle conclusion de l'histoire sur la terre de celle qui aura porté le nom d'Église de Christ !

Le chemin actuel n'est clair que si l'on a toujours devant soi les deux faces du sceau apposé sur le « solide fondement de Dieu », qui « demeure » (2 Timothée 2:19) : « Le Seigneur connaît ceux qui sont siens », et : « Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur ».

La porte est toujours ouverte pour que se rassemblent ceux qui « invoquent le Seigneur d'un cœur pur ». Seule leur séparation au sein d'une chrétienté en marche rapide vers l'apostasie finale, maintiendra un témoignage jusqu'au prochain retour du Seigneur. Dieu veuille affermir ceux qui ont été éclairés sur ces points et leur donner de s'y tenir avec plus de fidélité ; qu'Il veuille aussi éclairer beaucoup des siens qui ne les ont pas encore saisis. C'est un fait significatif qu'en des milieux religieux très différents, et au sein même de l'Église catholique, s'esquissent spontanément des communautés de croyants dans l'indépendance de toute hiérarchie. On est heureux d'y reconnaître une aspiration au rassemblement des saints dans la seule unité du corps de Christ, pour dire avec l'Esprit : « Viens, Seigneur Jésus ». Demandons qu'il en soit bien ainsi. N'est-ce pas ce qu'avaient compris et réalisés les humbles mais fidèles témoins suscités il y a un siècle et demi, de l'exemple et de l'enseignement desquels le Seigneur a donné à plusieurs de profiter ? L'affaire de ceux que la grâce de Dieu a appelés ainsi à « se retirer » pour « poursuivre » (2 Tim. 2:19:22), est de retenir simplement mais avec fermeté « ce qui est dès le commencement ». Les inconséquences parmi eux n'ont pas manqué, nous l'avons vu. Dieu a permis dans sa miséricorde que quelques-unes des brèches causées par des divisions inconsidérées soient réparées, au moins partiellement. Il leur faut redoubler de vigilance, car l'ennemi n'en sera que plus acharné à disperser. Ce n'est qu'avec Christ qu'on assemble. Il ne réunit pas autour de Lui des chrétiens supérieurs aux autres, mais humbles et obéissants. Il demande à tous de « retourner » à Lui comme au berger et au surveillant de nos âmes », et de nous serrer autour du Chef (1 Pierre 2:25 ; Colossiens 2:19). Peu importe l'appréciation des hommes pour qui a comme seul souci le « témoignage de notre Seigneur » (2 Tim. 1:8). Mais ne perdons pas de vue que Lui seul est le « témoin fidèle et véritable », et que « séparés de Lui nous ne pouvons rien faire ».

« Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as ».